John Carter Brown.

P. VI. 6.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE.

TOME CINQUIEME.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE;

Contenant des Discours sur l'Histoire Ancienne des Peuples de ces Contrées, leur Histoire Moderne & la Description des lieux, avec des Remarques sur leur Histoire Naturelle, & des Observations sur les Religions, les Gouvernemens, les Sciences, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, les Caractères, &c. des Nations.

PAR M. L. A. R.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
Chez DES VENTES DE LA DOUÉ, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis le Collége de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CARTE D'AMERIQUE

Pour servir à l'Histoire D'AMERIQUE

Par M. L. A. R.

A Paris chez Desventes de la Doué Marchand Libraire Rue St Jacques

Terres Inconnües

Mer de l'ouest

Baye d'Hudson

TERRE DE LABRADOR

I. de T. Neuve

CANADA

Quebec

Nouv. Mexique

LOUISIANE

Floride

MER DU NORD

MER DU SUD

Tropique du Cancer

Tropique du Capricorne

Equateur

GOLFE DU MEXIQUE

Cuba I.

St Domingue

Jamaique

TERRE-FERME

GUYANE

BRESIL

PEROU

PARAGUAY

Chili

Rio de la Plata

Lima

Buenos Ayres

Mexique

Acapulco

Charlestown

Annapolis

Cayenne

Rio Grande

Parayba

C. de St Augustin

Salvador

Rio de la Plata

I. Malouine

T. de Feu

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

Discours sur l'Histoire ancienne de l'Amérique.

LORSQUE Christophe Colomb osa promettre à l'Europe, de découvrir, à travers des mers inconnues, des terres nouvelles, l'Europe presqu'entière, le traita d'insensé. Lorsqu'il eut rempli ses promesses, les Espagnols découvrirent, parce qu'il n'étoit pas Espagnol, qu'un Pilote de leur nation lui avoit tracé la route de ce monde nouveau; les Sçavans découvrirent ce monde dans les écrits des Anciens, & sur-tout dans une prédiction de Sénéque le Tragique; les Théologiens découvrirent la conversion de ses habitans, dans une Prophétie d'Abdias.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

Platon avoit parlé d'une Isle Athlantide, voisine d'un grand continent; Aristote, d'une Isle Occidentale, ouverte par une tempête à des Navigateurs Phéniciens; Pausanias, d'Isles Saty-

rides, habitées par des Sauvages à queues & à chair rougeâtre ; Sénéque le Rhéteur, de terres fertiles ſemées ſur l'Océan ; Elien, d'un Continent plus vaſte que l'Europe, l'Aſie & l'Afrique réuniés ; Marcellin, d'une Iſle plus étendue que l'Europe ; St Grégoire, d'un autre monde, &c. Il ne s'agiſſoit plus que de découvrir l'Amérique, pour la reconnoître dans tous ces pays, peints ſous des traits ſi différens les uns des autres.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

Il eſt très-poſſible que l'éxiſtence d'un nouveau monde n'ait pas été inconnue des Anciens ; elle n'en étoit pas moins abſolument inconnue du tems de Colomb, & l'antiquité ne lui en avoit pas tracé le chemin.

D'anciennes terres ont diſparu, il s'en eſt formé de nouvelles ; les Navigateurs Phéniciens, Carthaginois, Grecs, &c. n'auroient oſé s'éloigner des côtes de l'Océan, chercher l'Amérique dans le labyrinthe de leurs écrits, à la ſuite de leurs navires, & au flambeau de leurs ténébreuſes traditions.

Dès qu'on eût retrouvé le nouveau Monde dans l'Hiſtoire ancienne, il fallut y retrouver encore les ancêtres des Américains. Auſſitôt la fureur des conjectures mit en mouvement & en marche toutes les Nations. On vit les Phéniciens, les Egyptiens, les Carthaginois, les Iſraélites, les Cananéens, les Celtes, les Gaulois, les Chinois, les Japonois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Eſpagnols, les Maures, les Éthiopiens, les Norvégiens, les peuples Magellaniques, les Friſons, les Lombards, les Gallois, & enfin les Baſques, s'embarquer à la volonté des Diſſertateurs, errer ſuivant leurs caprices, & deſcendre enfin en Amérique ; la Peyrere trouva plus commode de lui donner un autre Adam.

A peine un Erudit avoit-il mené ſon Peuple favori dans le nouveau monde, qu'un Adverſaire redoutable l'en chaſſoit pour y établir le ſien, qui en étoit auſſitôt chaſſé par un peuple nouveau. Ils triomphoient tous quand ils attaquoient ; ils étoient tous vaincus par leurs propres armes, lorſqu'ils ſe défendoient. Après avoir dévoilé avec beaucoup de jugement la folie de

leurs voiſins, ils extravaguoient. Selon qu'ils protégeoient telle ou telle nation, ils voyoient en Amérique des noms de Princes Hébreux, des inſcriptions Hébraïques, des débris de bâtimens Chinois, des médailles Romaines, des Croix, des pratiques mêmes qui n'y furent jamais établies.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

Leurs ſyſtêmes étoient fondés ſur des conformités de coutume entre les Américains & les anciens peuples; un Américain auroit eu le droit d'en conclure que les Européens, les Aſiatiques, les Africains, étoient des enfans perdus de l'Amérique.

Le P. Lafitau, par ſa *Comparaiſon des mœurs des Américains & des anciens tems*, a très-bien prouvé ce qu'il ne vouloit pas prouver, qu'il étoit impoſſible d'arriver juſqu'à leur origine par cette voie. Suivant le tableau qu'il trace, les Coutumes du nouveau monde auroient été compoſées de coutumes de différentes Nations de notre Continent; & elles n'étoient pas plus les mœurs d'un tel peuple de l'Amérique, que les mœurs de telle nation de notre hémiſphère.

Nous avons expoſé dans notre Hiſtoire de la Chine, comment les cauſes phyſiques & morales doivent néceſſairement établir de fortes reſſemblances entre des peuples & tous les peuples, même ſans communication entr'eux. L'Amérique elle-même & l'Hiſtoire de nos jours, nous fourniront un fait ſuffiſant pour démontrer la frivolité des préſomptions de ce genre.

Qui croiroit, ſi on ne l'avoit pas vu, que ces Flibuſtiers, féroces juſqu'à ſucer le ſang de leurs priſonniers, étoient nés chez des nations preſque civiliſées, aſſez douces dans leurs pays, quoique trop ſouvent cruelles ſous d'autres Cieux, & du moins aſſez humaines pour ne pas entendre, ſans frémir, le récit de leurs horreurs? Ces Européens tranſplantés, devenus brigands par néceſſité, plus barbares que les Barbares mêmes par l'habitude des dangers & des crimes, plus ennemis, en apparence, de leurs compatriotes, que du reſte du genre humain, parce que ceux-ci offroient plus de pâture à leur barbarie & à leur brigandage; à quels ſignes les auroit-on reconnus pour An-

De l'origine et des divers usages des anciens habitans de l'Amérique.

glois, ou François, ou Hollandois, &c.? à leur Religion ? ils n'exerçoient point de culte : à leurs habillemens ? ils les recevoient de la fortune : à leurs mœurs ? ils reſſembloient à des bêtes féroces : à leur langage ? ils ſe formoient un jargon monſtrueux & incompréhenſible, & bientot livrés à de nouveaux objets, ils auroient perdu les ſignes des objets éloignés de leurs ſens & de leur eſprit.

Suivons un inſtant les Scrutateurs de la filiation des Américains dans leur manière de raiſonner. Lafitau dit : La Grèce, dans les tems primitifs, étoit diviſée en Helléniens & en Pélagiens, les uns errans & chaſſeurs ou Pêcheurs, les autres ſédentaires & cultivateurs ; & il appelle indifféremment les uns & les autres, *Barbares*, comme ſi des peuples agricoles, aſſis ſur les fondemens de la Société civile, éclairés ſur le droit de propriété, la culture & les Arts utiles, tels que les Pélagiens, pouvoient être appellés *Barbares*, par des hommes qui ne le ſeroient pas. Même diſtinction, ajoute-t-il, entre les Nations, tant de l'Amérique Méridionale, que de l'Amérique Septentrionale : par exemple, les peuples compris ſous la langue Huronne ſont fixes & agriculteurs, tandis que les Algonquins & autres, ſont errans & vagabonds, donc ils ſont tous de famille Grecque. Prouvons de la même manière qu'ils étoient Africains : il y a eu en Barbarie des Etats Républicains & des Etats Deſpotiques : or le deſpotiſme gouvernoit le Pérou, & le Méxique avoit une forme Républicaine.

Ces raiſonnemens valent bien celui du Voyageur Richard Hawkins. Les enfans d'Owen-Guineth, Prince de North-Galles, au douziéme ſiècle, s'embarquerent, dit-il, un jour, & l'on n'a point eu depuis lors de leurs nouvelles ; donc ils allerent en Amérique : & voilà comment l'Amérique a été peuplée, & pourquoi l'on y trouve des géants.

Grotius prétendoit que les Péruviens étoient Chinois, parce qu'ils adoroient le Soleil. Mais les Perſes, les Indiens, &c. adoroient le Soleil, donc les Péruviens étoient Indiens, Perſes, &c.;

les Chinois au contraire n'adoroient pas le Soleil, donc les Péruviens n'étoient pas Chinois. Le même Sçavant refuse d'admettre les Scythes en Amérique; par la raiſon qu'il n'y avoit point de chevaux en Amérique, & que les Scythes ne pouvoient s'en paſſer; mais les Scythes tranſplantés dans cette contrée auroient bien été forcés de s'en paſſer, puiſqu'il n'y en avoit point; & l'on ſçait d'ailleurs que pluſieurs de leurs hordes ne s'en ſervoient pas, & que ſouvent les autres écorchoient les leurs, pour traverſer des bras de mer ſur les peaux de ces animaux.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

De Hornn bannit du nouveau monde tous les peuples du Nord & des Pays méditerrannés de l'Europe & de l'Aſie, & il y répand enſuite une prodigieuſe multitude de Huns, c'eſt-à-dire, de Peuples du Nord.

Montézuma, dit encore ce Hollandois, avoit une barbe à la Chinoiſe, donc il étoit originaire de la Chine: pourquoi n'auroit-il pas été originaire de la Tartarie, car les Tartares ont la barbe rare comme Montézuma. Charlevoix admire cette barbe chez un Méxicain, en ſuppoſant que le menton d'un Américain ne ſçauroit être garni de poil. M. de Paw, dans ſes *Recherches Philoſophiques*, veut que tous les Américains, ſans exception, ſoient naturellement imberbes. Cependant l'Hiſtoire de Montézuma & diverſes relations limitent par des exceptions cette variété extraordinaire. Pluſieurs Voyageurs aſſurent que ces peuples s'arrachoient le poil du viſage & du reſte du corps, & même qu'ils ſe frottoient de drogues, pour les faire tomber. On ſçait enfin que ces Peuples étoient ſujets à des maladies capables de produire le même effet; & qu'ils avoient coutume de ſe ratiſſer le corps, juſqu'à en tirer du ſang, &c. La barbe peut être à la fin déracinée par ces pratiques. Ces uſages n'auroient-ils pas concouru avec d'autres cauſes phyſiques, à rendre le défaut de barbe héréditaire? M. P. dit que cette opinion eſt ridicule, mais il ne le prouve pas. Nous convenons avec lui que les mutilations violentes, telles que la circonciſion, ne tranſmettent point un vice artificiel aux géné-

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

rations futures, & que la nature ne condeſcend pas à nos caprices deſtructeurs. Mais il n'en eſt pas d'une ſuppreſſion ſimple de ſécrétion, comme de la mutilation d'un membre : des défectuoſités accidentelles ſe propagent quelquefois dans les familles, les habitudes des humeurs & de la peau, quoiqu'acquiſes, ſe communiquent quelquefois de pere en fils ; le Negre diſpoſe ſon enfant à recevoir ſa couleur. Cependant nous croyons, comme lui, que ce vice eſt l'effet du climat ; mais les effets du climat ne nous menent pas à l'origine des habitans.

Nous ne reconnoîtrons donc pas les Pères des Américains à un menton imberbe, ou moins barbu. Les uſages les plus bizarres ne jetteront pas plus de lumière ſur leur origine. Par exemple, chez les Galibis, les Caraïbes, &c. les maris ſe mettent au lit ou dans le hamac, lorſque leurs femmes ſont accouchées ; cette coutume eſt commune aux Ibériens, aux anciens Corſes, à des Tartares, aux Tibaréniens d'Aſie, & à divers autres Peuples de l'Eſpagne & de l'Orient ; elle étoit même conſervée dans le Béarn, & c'eſt ce qu'on y appelloit, *faire la couvade*. Lequel de ces peuples l'aura-t-il enſeignée aux autres ? & de quel point ſera-t-elle partie, pour faire le tour du monde ? Quelques Européens, en voyant des Américains *en couche*, & du lait dans leurs mammelles, ont dit que dans le Sud de ces contrées, les hommes allaitoient leurs enfans.

M. Boulanger, dans ſon *Antiquité dévoilée par les uſages*, regarde la conduite des maris Galibis, Ibériens, Corſes, &c. comme une ſorte de pénitence, fondée ſur la honte & le repentir d'avoir donné le jour à un être de ſon eſpèce. Cette conjecture n'eſt pas heureuſe. M. de Paw penſe qu'on veut par-là donner à connoître que les maris ont eu autant de part à la génération que les femmes ; & que, comme ſi le premier produit de leurs amours les eût énervés, ils ſe nourriſſent alors de mets ſucculents, pour rétablir, diſent-ils, leurs forces épuiſées par les efforts de la paternité. Il eſt difficile de donner la raiſon de ſemblables bizarreries, puiſqu'elles ne paroiſſent pas être ſelon

la raiſon; mais nous ne devons jamais oublier qu'il en eſt de la plûpart des coûtumes comme des Hiéroglyphes; nous n'y trouvons que de la bizarrerie, parce que nous en ignorons le ſens & l'analogie. Ne ſeroit-il pas permis d'imaginer que celle dont nous parlons a eu pour première cauſe un ſentiment très-naturel & un motif très-louable ? Les maris, après l'accouchement de leurs femmes, ne ſe ſeroient-ils pas mis au lit, pour échauffer, comme les animaux, d'une chaleur naturelle, les nouveau-nés, pendant que leurs femmes ſe ſeroient purifiées de leurs ſouillures ? cette pratique ne ſeroit certainement pas inſenſée, car on ne ſçauroit douter qu'elle ne fût ſalutaire pour les enfans. Cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que les Baſques nous l'inſinuent eux-mêmes, par le nom qu'ils donnoient à cette pratique : ils entendoient *couver* les nouveau-nés, ou fomenter leur chaleur, par une chaleur analogue.

De l'origine et des divers usages des anciens habitans de l'Amérique.

Arias Montan ſe flattoit de démontrer que les Américains étoient iſſus de quelques Juifs partis ſur les flottes envoyées par Salomon au Pays *d'Ophir*, c'eſt-à-dire, du *Pérou*, ſelon ſon interprétation. La circonciſion a paru aux yeux de pluſieurs autres Sçavans un ſigne caractériſtique de cette origine, quoiqu'il n'y eût pas une ſeule peuplade circonciſe dans le Pays des Incas. Chez les Méxicains cette circonciſion prétendue ſe bornoit à une légère inciſion. Il eſt vrai qu'on la pratiquoit à la rigueur dans l'Iſle de Coſumel, à la Péninſule de l'Yucatan, ſur les bords du Golfe du Méxique, à la pointe de la Floride ; mais ſans qu'il ſoit permis d'en conclure qu'elle y avoit été portée de la Judée, ou de l'Egypte, de la Perſe, de l'Arabie, de l'Abiſſinie, de l'Afrique Occidentale, &c. Peut-être étoit-elle néceſſaire à l'Occident comme à l'Orient pour corriger une organiſation vicieuſe ou prévenir des accidens nuiſibles.

Ainſi que le beſoin ſuggère quelquefois en divers lieux des pratiques ſemblables, la ſuperſtition inſpirera les mêmes cruautés à des Peuples inconnus les uns aux autres. Que les Rois, les Caciques, les Riches ou les Puiſſans de l'Amérique entraînent,

en mourant, dans leur tombe & leurs femmes & leurs enfans ; & leurs Officiers eſclaves, comme les Scythes, les Gaulois, les Indiens, les Japonnois ; l'eſpoir de renaître dans un autre monde avec les mêmes organes & les mêmes beſoins, & mille autres cauſes, les ont engagés à rompre les liens qui retenoient encore ces malheureux à la vie, afin de renouer dans une vie nouvelle, ceux qui les attachoient à eux.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

Si le délire d'une imagination corrompue, le beſoin d'aiguiſer les organes par la variété, la difficulté d'obtenir de nouvelles femmes, les inconvéniens & les ſuites de leur commerce, ont dénaturé les ſexes dans notre continent & ſur-tout dans les Pays de clôture, & introduit le vice monſtrueux, contraire au vœu de la nature pour la propagation ; les mêmes cauſes, l'embarras d'une famille dans des pays pauvres, la diſette de femmes ou un défaut dans leur organiſation, la loi ou l'habitude de ne pas en approcher lorſqu'elles étoient groſſes, qu'elles allaitoient leurs enfans, qu'elles éprouvoient leurs indiſpoſitions naturelles, porterent les Peuples de l'Amérique au même excès. Les Braſiliens & la plûpart des Sauvages étoient chaſſeurs, & leurs longues courſes les tenoient long-temps éloignés de leurs femmes. Américc Veſpuce aſſure que les Américaines, pour remédier au vice phyſique de leur ſexe, avoient recours à des artifices mortels pour leurs maris. Enfin, la plûpart des femmes Américaines reſſemblent, dit-on, ſi fort aux hommes, qu'on a d'abord de la peine à les diſtinguer par leur phyſionomie. Parmi les Delawares, dit Michel Berger, il eſt difficile de diſtinguer les ſexes au viſage. Mais n'eſt-ce point parce que dans l'aſpect des *viſages nouveaux*, nos yeux ne ſont d'abord frappés que des traits particuliers & communs qui éloignent également l'un & l'autre ſexe de notre reſſemblance ?

Les Tcharos du Paraguai, les Guaranos, & pluſieurs autres grandes peuplades ſe coupoient quelques phalanges des doigts, à la mort de leurs proches ; des Hordes de la Californie ſe diſtinguent encore par cette mutilation funéraire. La Loubere obſerva

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE

ſerva la même coutume chez les Hottentots, qui en ont été dégoutés par les Hollandois; comme les habitans du Paraguai l'ont été par les Miſſionnaires. Le monde entier ſépare les Hottentots des Californiens.

Les premiers Caſtillans qui, ſous la conduite de Fernandez de Cordoue, aborderent à l'Yucatan, y trouverent, dit-on, des Croix honorées par les Peuples. Herréra rapporte que Montejo, ayant entrepris la conquête de ce pays, fut informé qu'avant l'arrivée de Fernandez, le Sacrificateur Chilon-Combal avoit prédit que des étrangers, avec le ſigne de la Croix, mettroient en fuite les Dieux nationnaux. On a écrit que le culte de la Croix étoit établi de tems immémorial, chez les Gaſpéſiens, Sauvages de la partie orientale du Canada. Le P. Leclerc, dans la relation de la Gaſpéſie, aſſure que la *Croix fut dans leur pays, comme l'Arc-en-Ciel, que Dieu fit paroître autrefois à la face de tout l'univers, avec promeſſe de ne plus le punir d'un ſecond déluge*; & la Croix arrêta les maladies qui affligeoient ces Peuples; & l'on éleva des Croix de toutes parts, & tout le monde porta des Croix, ſoit à la main, ſoit ſur ſa chair, ſoit ſur ſes habits. Voilà ce que le P. Leclerc a dit, & ce que perſonne n'a vu. De-là il conclud que la voix des Apôtres a retenti par toute la terre. Le P. Ruiz mene St Thomas, des Indes Orientales au Breſil, au Paraguay & au Pérou, avec autant de facilité qu'un autre Théologien tranſporte l'Arche de Noë ſur une montagne du Breſil.

Il eſt très-poſſible qu'on ait trouvé des ſignes conformes à celui de la Croix en Amérique; la Croix Hermétique, au rapport de Kirker, étoit une des principales lettres ſacrées des Egyptiens; les Chinois l'ont, comme l'avoient les Mexicains, parmi leurs hiéroglyphes; Horus Appollon en portoit une à la main, le Dieu Apis, au cou, Bacchus à ſon thyrſe, &c. Mais examinons le rapport d'Herréra. Il eſt certain qu'avant l'arrivée de Fernandez dans l'Yucatan, Jérome d'Aguilar & pluſieurs autres Caſtillans y avoient été eſclaves, & qu'il leur avoit été facile d'inſpirer la prédic-

De l'origine et des divers usages des anciens habitans de l'Amérique.

tion de Chilon Combal. Quant aux Gaſpéſiens, le P. Julien Perrault a eu la bonne foi de déclarer, que ces Sauvages, diſpoſés à l'imitation comme tous les Sauvages, avoient emprunté des Européens, l'uſage du ſigne de la Croix, & qu'ils ſe hâtoient de le former, lorſqu'ils rencontroient des étrangers, ſans y attacher aucune idée religieuſe.

Après Acoſta, pluſieurs Religieux ont, ſans effort ou avec effort, mis ou trouvé une conformité entre le culte des Américains & le culte de la vraie Religion. Au Méxique, on jettoit de l'eau ſur les enfans nouveau-nés, en prononçant certaines imprécations, voilà le Baptême. Au Pérou, comme au Méxique, le peuple s'accuſoit de ſes péchés devant un Prêtre, pour en être abſous : voilà la confeſſion. Les Péruviens mangeoient de petits pains de maïs, appellés *Cancu*, pétris dans du ſang d'agneaux blancs, & conſacrés au Soleil ; les Méxicains avoient auſſi leur pâte ſacrée, figurée en idole qu'ils en cenſoient, & mangeoient enſuite : voilà la Communion. Le *Démon*, (dit le P. Touron, après pluſieurs autres,) *toujours ſinge de la Divinité*, avoit ainſi *contrefait* nos *Sacremens*, en Amérique. Le Baptême n'étoit pas trop bien imité. Les purifications luſtrales ſont communes à toutes les Religions anciennes, & la plûpart des peuples ont lavé leurs enfans nouveau-nés. Quant à la Confeſſion, elle étoit ordonnée dans les myſtères d'Eleuſis, dans les inſtitutions de Zoroaſtre, dans le culte de Brama ; elle eſt encore pratiquée à Siam, au Japon, en Perſe : peut-être celle des Américains n'étoit-elle qu'un aveu général & vague, comme celle de tant d'autres peuples ; car ils ont ſinguliérement réſiſté à la Confeſſion auriculaire. La plûpart des cultes ont eu leurs gâteaux ſacrés ; & les Brames (*Lettres Edifiantes, tom. XI.*) appellent le vin des ſacrifices, *Prajadam*, c'eſt-à-dire, *divine grace*, ou *Euchariſtie*. Tertullien avoit dit, il y a long-tems, que le Démon baptiſoit, offroit le pain, & jouoit tous nos myſtères ; cependant on eſt libre de croire que des raiſons naturelles ont conſeillé ces pratiques religieuſes. Les enfans, en

naiſſant, ont beſoin d'être détergés, & les Légiſlateurs ont eu ſoin d'intéreſſer la Religion, aux uſages utiles pour la ſanté. Humainement parlant, l'aveu d'une faute joint au repentir, eſt un titre pour en obtenir le pardon ; & comme toutes les fautes offenſent le Ciel, on a voulu en être abſous en les déclarant amérement à ſes Miniſtres. Enfin, on a offert aux Dieux les biens que l'on croyoit tenir de leurs bienfaits ; & les productions deſtinées à notre ſubſiſtance, ont paru acquérir, par cette conſécration, une pureté ſainte & une vertu religieuſe, qui en rendoient la conſommation plus ſalutaire.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

L'Eſcarbot préſumoit que les Américains étoient des Cananéens ſortis de la terre promiſe, à cauſe qu'ils immoloient des victimes humaines. Du même fait, Paul Jove concluoit qu'ils étoient Gaulois. Ils étoient donc auſſi Egyptiens, Scythes, Indiens, Chinois, Phéniciens, Perſes, Grecs, Arabes, Germains, Bretons, Négres, &c. car tous ces Peuples ont, en divers tems, ſacrifié des hommes. Comment cette ſacrilége barbarie a-t-elle infecté les quatre parties du monde ? On nous a dit que la malice des Démons l'avoit ordonnée à tout le genre humain par la voix des oracles ; mais on ne prouve pas que les Démons ayent fait entendre cette voix à l'Univers. Gardons-nous de rejetter le ſang de tant de victimes ſur la méchanceté des Prêtres ; la calomnie ſeroit abſurde & atroce dans ſa généralité, quand même ils auroient eu quelqu'intérêt à s'ériger en Bourreaux ſacrés des nations. Il eſt plus raiſonnable de penſer que les peuples qui, dans leurs calamités, ont toujours vu leurs Dieux lancer la foudre & les fléaux, leur ont offert volontairement des victimes, dans l'eſpérance de les fléchir & de ſauver la nation en attirant ſur elles tout le poids de l'anathême. Il faut *qu'un meure pour tout le peuple*. Cette maxime fût générale. Les Empereurs Chinois offrent eux-mêmes leur tête au Ciel pour le ſalut de leurs Sujets. Dès qu'on a cru expier des crimes par des holocauſtes & la mort d'animaux innocens & vils, on a été prêt à penſer que le ſang le plus précieux de la race

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

coupable ſeroit encore plus agréable aux Dieux: & la vie de l'homme ne leur appartenoit-elle pas ? Ainſi raiſonnoit la ſuperſtition, barbare même par principe d'humanité. Obſervons que les ſacrifices impies n'étoient preſque par-tout offerts qu'aux Divinités malfaiſantes. Réfléchiſſons enfin, ſi nous l'oſons, ſur l'uſage général de ſacrifier à la ſociété des victimes humaines, ſous le prétexte de ſa ſûreté.

Un Cacique préſenta à un Capitaine Eſpagnol des Eſclaves & du gibier, en lui diſant: *Si tu es Dieu, voilà des hommes, manges-les: ſi tu es homme, voilà des vivres que ces Eſclaves t'apprêteront.* L'Américain, en ſuppoſant les dieux antropoformes, ne trouvoit que la chair humaine digne de les nourrir.

L'uſage étoit de manger une portion des victimes immolées, on mangea les victimes humaines: c'étoit la coutume des Méxicains, au rapport d'Herréra. Il eſt donc poſſible que l'antropophagie ſoit née de cette ſuperſtition. Chez les Sauvages, dépourvus d'un culte réglé, le beſoin & l'abus de la victoire les auront nourris de cet horrible mets. Le droit de mort, que tant de Nations barbares, ſous des dehors de civiliſation, ſe ſont arrogé ſur leurs Priſonniers, invitoit la fureur des Peuples Sauvages, à déchirer & à dévorer leurs eſclaves. De cet abus, ſont nés les mots d'*Hoſtie* & de *Victime*, qui ſignifient un *ennemi vaincu ou enchaîné*, ſuivant la remarque de l'Auteur des *Recherches*. Si dans le délire furieux de la victoire, les Sauvages ont aſſouvi leur rage, en enfonçant la dent dans le corps de leur ennemi, cet aliment leur aura paru peut-être plus exquis que la chair de leurs bêtes fauves: auſſi voit-on des Antropophages de l'Amérique Septentrionale engraiſſer leurs victimes. Combien de fois la néceſſité n'a-t-elle pas réduit des malheureux à ſe repaître de cadavres? On a accuſé les Eſpagnols & d'autres Européens d'avoir mangé des Américains & même de s'être mangé les uns les autres faute de nourriture. Des Inſulaires fainéans, tels que les Caraïbes, des chaſſeurs accoutumés au carnage, tels que les Braſiliens, les Canadiens, &c. auront été ſouvent expoſés à manquer de ſubſiſ-

tance. Les Canadiens, établis sur des terres stériles, étoient Antropophages, pendant que les Acadiens, leurs voisins, sur un meilleur pays, ne l'étoient pas. Dès que l'appétit carnassier s'est exercé sur les animaux, avec une faim brutale il s'élancera sur l'homme qui par la mort rentre dans la poussière commune: ainsi, quand la proie aura échappé à ces Chasseurs, ils se seront jettés sur leurs semblables. Non-seulement des Philosophes ont essayé de prouver qu'il n'étoit pas contre la raison de tirer des cadavres humains, des alimens & des remedes, mais on a même mis en question, si l'usage de se nourrir de chair humaine étoit contraire à la nature. Si des Peuples instruits osent élever ces doutes & ces discussions odieuses, que sera-ce donc des Peuples Sauvages? Bientôt ils prendront la coutume pour la nature. Américc Vespuce rapporte dans une de ses Lettres, que les Habitans du nouveau monde furent fort étonnés, quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeoient pas leurs prisonniers. D'une erreur à l'autre, le Sauvage croira exercer la piété filiale, en dévorant son pere & sa mere dans leur vieillesse, pour leur donner la sépulture la plus honorable, & même une nouvelle vie en eux-mêmes; c'est la coutume de quelques Américains Septentrionaux. Enfin, quelle que soit la cause de l'Antropophagie, « cette atro-» cité si révoltante, dit M. de Voltaire, est pourtant bien moins » cruelle que le meurtre; la véritable barbarie est de donner la » mort, & non de disputer un mort aux corbeaux & aux vers ».

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

Quelques Philosophes ont pensé que l'usage des sacrifices humains dérivoit primitivement de l'Antropophagie: en ce sens, dit M. de P. dans ses *Recherches Philosophiques*, tous les anciens peuples qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont, dans des tems plus reculés, mangé des hommes sur leur table. Cluvier & le Docteur Kraf croyent au contraire que la barbarie des fanatiques a, dans l'ordre des tems, précédé celle des Antropophages. M. de P. juge cet avis *insoutenable*, *parce qu'on ne peut nier que les hommes n'ayent eu besoin de manger avant qu'ils ayent eu besoin de prier*. Oui, sans doute; mais on

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

peut nier qu'ils ayent eu beſoin de manger des *hommes*, avant qu'ils ayent conçu l'idée de prier. Ce raiſonnement n'eſt pas digne de la critique de M. de P. La queſtion ne nous paroît pas même mériter l'attention d'un Philoſophe ; car dès que deux uſages peuvent être l'effet de pluſieurs cauſes différentes, il eſt ridicule de rechercher, au défaut de preuves hiſtoriques, lequel des deux a donné naiſſance à l'autre.

Des Naturaliſtes ont tenté d'expliquer le goût des Cannibales ſoit par l'acrimonie d'une humeur particulière, ſoit par la multiplicité de leurs dents canines. Cette dernière explication eſt détruite, par le fait, la première par la ſimple réflexion. Nous ne parlerons ni de l'opinion de Scultet qui veut que l'uſage de la chair humaine produiſe la lépre, ni de celle de Fioravanti, qui lui attribue la maladie vénérienne, erreur appuyée par l'illuſtre Chancelier Bacon qui a même ſuppoſé que des Peuples entiers ſe ſuſtentoient uniquement de cette nourriture, ſuppoſition plus abſurde que le pyrrhoniſme de ceux qui, par bonté d'ame, ont douté de l'antropophagie & des ſacrifices humains atteſtés par tous les monumens hiſtoriques, notamment à l'égard des anciens Méxicains, des Caraïbes, des Braſiliens, des Criſtinaux, des Pampas, des Moxes, &c.

Si la vérité ne nous permet pas d'abſoudre l'humanité, de ces crimes, elle nous défend d'ajouter foi aux exagérations de tant de Rélateurs qui nous diſent que Montézuma égorgeoit annuellement vingt mille enfans ; qu'à Méxíco l'on ſacrifioit des hommes dans deux mille temples ; qu'on en immola ſoixante quatre mille, à la dédicace d'un ſeul de ces temples ; qu'en douze ans les Caraïbes en avoient mangé ſix mille de la ſeule Iſle de Porto-ric, que les Savanois ne ceſſoient de s'entre-dévorer les uns les autres, &c. Souvenons-nous que les bourreaux des Américains ſont leurs accuſateurs ; &, pour finir cet horrible tableau par un trait honorable pour l'humanité, rappellons le traité par lequel les François ont obligé les Atacapas de la Louiſiane à renoncer à la chair humaine, & la fidélité avec laquelle les Indiens ont rempli leurs engagemens.

De l'origine et des divers usages des anciens habitans de l'Amérique.

Après avoir détruit les conjectures tirées des mœurs, sur l'origine des Américains, nous ne croyons pas qu'il soit à propos de recourir à la confrontation des langues. On nous dira que quelqu'altération que les dialectes souffrent en passant de bouche en bouche, elles conservent toujours des traits de la langue matrice; & qu'avec quelques efforts, on remontera vraisemblablement à travers la bourbe des siécles & des lieux, des ruisseaux à la source. Des Missionnaires ont consulté les langues de l'Amérique mais sans succès. Lafitau décide que ces langues n'ont point d'analogie avec les langues de notre hémisphere. Cependant il voit chez les Hurons & les Iroquois beaucoup de noms de l'ancienne Gréce; il y voit des mots Scythes; il y voit des termes Russes, tels que celui *d'Onéga*, nom d'un Lac de Moscovie, & le signe de l'eau en Iroquois, &c. Il nous seroit facile de citer divers mots communs à des langues des deux mondes. La langue des Habitans de Tayti ou Otahité, Isle que l'on croit avoir nouvellement découverte dans la mer du Sud, & qui très-vraisemblablement a été reconnue autrefois, offre divers mots que des Voyageurs ont cru Espagnols, parce qu'ils sçavoient l'Espagnol, & que nous avons retrouvé, par un examen attentif, dans l'Italien, le François, le Latin, le Persan, &c. des Auteurs Anglois, amis de l'opinion d'Hawkeins, leur compatriote, sur l'origine des Américains, n'ont-t'ils pas cru vérifier que la langue Cimraëque du Pays de Galles, dialecte du Celtique, avoit servi à composer les langages de ces Peuples? qu'est-ce que ces ressemblances prouvent?

Quelques termes communs n'indiquent pas une famille commune. Nos premiers accens sont des sons simples & naturels à notre espéce; les premiers mots sont des monosyllabes donnés en partie par la nature de nos organes, de nos sensations, & des objets mêmes. Sans qu'il existe une langue toute formée par la nature, nous avons dans nous-mêmes le premier fonds des langues. Il est naturel que les objets sonores soient exprimés par des sons analogues, & il n'y a point de langage qui ne soit beau-

De l'origine et des divers usages des anciens habitans de l'Amérique.

coup plus imitatif que l'on ne le penſe. Par-tout l'admiration & la crainte, la douleur, &c. auront des cris ſemblables, & ces cris ſeront les racines des mots deſtinés à peindre nos ſenſations par la parole. Qui ne voit, par exemple, que les rangs aſſignés aux voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, ſont donnés par les différentes ouvertures de la bouche en partant de la plus grande, formée par l'exploſion de la ſenſation la plus vive ou de la paſſion la plus forte, &c. C'eſt ainſi qu'en réduiſant les langues à leurs premiers élémens, elles nous menent toutes, plus ou moins, à la nature. Nous renvoyons, pour la preuve de cette vérité, au traité de M. Court de Gebelin, intitulé : Du *Monde primitif*, ouvrage rempli de découvertes auſſi curieuſes qu'importantes.

Les langues de l'Amérique ſauvage ou policée ſont, dit-on, ſi pauvres, qu'elles n'ont preſque point de termes abſtraits : n'en auroit-t'on pas trop légérement jugé? Les Chinois n'ont que trois ou quatre cens monoſyllabes; & leur langue peint une immenſe multitude d'idées ſimples. Parce qu'une langue n'offrira que des images ſenſibles, on dira qu'elle n'eſt que la langue des ſens, & que ſon voile ne revêt aucune idée métaphyſique ou intellectuelle. Cependant, quand nous approfondirons les plus ſçavantes, nous reconnoîtrons que nos termes métaphyſiques ſont empruntés du langage des ſens. Le mot *vertu*, *virtus* eſt le même que *vis*, force, force de l'homme. *L'eſprit*, *ſpiritus*, eſt le ſouffle. Quel rapport le mot *délire* ſemble-t'il avoir avec un objet phyſique? Cependant il tire ſon origine de la langue rurale des Latins : Le mot *lira* ſignifie ſillon d'un champ : ſi le laboureur ne conduit pas la charrue en ligne droite, s'il coupe à travers champ, s'il ſort du ſillon, il *extravague*, il *délire*, &c. de là le *delirium*, ou *délire* de l'imagination, &c. Quel eſt le Philoſophe qui ait aſſez profondément étudié les langues des Américains pour en déterminer le caractere & fixer le prix? Nous ne nous arrêterons pas aux rêves étymologiques de Montan, de Hornn, &c. l'un dérive le nom de Pérou *d'Ophir*, en paſſant par le mot *pirou*; Cependant le *Pérou* a été appellé de ce nom par les Eſpagnols. Comment le même

même Auteur n'a-t-il pas vu la Ville de *Cuſco* ſortir du pays de *Cus* ? un autre veut que le nom d'*Incas* vienne du *Cathay*, ainſi que celui de Chyquites ; celui de *Californie* de *Caoli*, nom de la Corée. Celui de *Chiappa*, de *Gyapan* le Japon ; Celui d'*Apalaches*, des *Apaléens* de Solin ; celui de *Tumbas*, des *Tabiens* de Ptolémée ; celui de *Hurons*, des *Huyrons*, Voiſins du Mogol ; celui d'*Iroquois*, des *Yrcas* d'Hérodote, &c. Malheureuſement la plûpart de ces noms ont été donnés par les Européens, & on les dérivera, quand on le voudra, de toutes les langues. Un mauvais plaiſant a paru ſurpris que *Hornn*, Auteur de ces rêveries, ait oublié les rapports de ſon nom avec celui de *Huron*.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

Plaçons ici une obſervation de M. de la Condamine. « Le mot » Abba, Baba, ou Papa, & celui de Mama, qui des anciennes » langues d'Orient ſemblent avoir paſſés dans celles de l'Eu» rope, ſont communs à un grand nombre de nations de l'Amé» rique, dont le langage eſt d'ailleurs très-différent. Si l'on re» garde ces mots comme les premiers ſons que les enfans peuvent » articuler, & par conſéquent comme ceux qui ont dû, par tout » Pays, être adoptés préférablement par les parens qui les enten» doient prononcer, pour les faire ſervir de ſignes aux idées de » pere & de mere, il reſte à ſçavoir pourquoi, dans toutes les » langues de l'Amérique où ces mots ſe rencontrent, leur ſignifi» cation s'eſt conſervée ſans ſe croiſer ? Par quel hazard, dans la lan» gue Omogua, par exemple, au centre du Continent, ou dans » quelque autre pareille, où les mots de Papa & de Mama ſont » en uſage, il n'eſt pas arrivé que *Papa* ſignifiât *Mere*, & *Mama* » *Pere*, mais qu'on y obſerve conſtamment le contraire, comme » dans les langues d'Orient & d'Europe. ». Ne ſeroit-ce pas parce qu'il eſt naturel d'appliquer au ſexe le plus doux le mot de la prononciation la plus douce, & au ſexe le plus fort celui de l'articulation la plus forte ? qu'on l'examine attentivement, cette regle eſt aſſez généralement obſervée dans toutes les langues pour les dénominations des deux ſexes, *fille & garçon*, *vir & mulier*, *nir & madda*, *&c.*

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

En abandonnant les recherches sur les ancêtres des Américains, nous seroit-il permis d'examiner comment l'Amérique a pu être peuplée ? Nous proposerons les conjectures sans les adopter. Les Auteurs Anglois de l'*Histoire Universelle* présument, avec beaucoup d'autres sçavans, que l'Asie & l'Amérique, d'abord unies par un Isthme, ont été divisées par un tremblement de terre. Il est certain que les mers ont ouvert beaucoup de brêches à travers notre continent. Bottarini, dans son projet d'Histoire de l'Amérique Septentrionale, dit, en traitant du passage des Indiens à la nouvelle Espagne, avoir trouvé dans les Histoires de la Moscovie & du Japon, les deux Contrées unies ensemble sur d'anciennes tables géographiques. M. Steller juge que les terres de Kamtschatka, & les côtes de l'Asie & de la Californie étoient autrefois jointes ensemble. Il se fonde sur quatre observations. 1°. Les rivages escarpés du Kamtschatka & de l'Amérique. 2°. Le grand nombre de Caps avancés dans les mers depuis trente jusqu'à soixante verstes, ou depuis sept jusqu'à quatorze de nos lieues communes. 3°. La multitude d'Isles répandues entre ces mers. 4°. La situation de ces Isles & le peu de largeur de ces mers.

On remarque entre les Nations Américaines voisines du Kamtschatka & les peuples de ces côtes, les ressemblances suivantes. Les uns & les autres mangent l'herbe douce, préparée de la même maniere ; ils se servent de la même machine, pour allumer le feu. Mêmes habillemens. Ils navigent dans des canots de peaux, & lorsqu'ils apperçoivent des Etrangers, ils rament de leur côté, en prononçant un long discours. Comme les habitans de la Sibérie & de la Russie, jusqu'à Viatka, ils font sécher l'écorce du peuplier & du pin, pour s'en nourrir, en cas de nécessité, &c. Il paroît, par une Histoire du Major Polutskoi, que ces Asiatiques & ces Américains s'entendent les uns les autres sans interprêtes. Quant à la navigation de ces Parages, les Russes, employés dans ces derniers tems, à des expéditions maritimes du côté de l'Amérique, eurent, dit-on, à essuyer des courans & des vents si violens, que quoiqu'accoutumés depuis quarante ans à la mer, ils

n'avoient jamais couru tant de dangers. Cependant, on assure qu'au printems & en été, la navigation est peu périlleuse. Ces particularités sont tirées de la *Description du Kamtschatka*, publiée à Pétersbourg en 1759, par le Professeur Krasbennikoff. Ajoutons à ces témoignages celui de M. Antermony, Gentilhomme à la suite de l'Ambassadeur de Russie à la Chine. *Par tout ce que j'ai lu*, dit-il, *& ouï conter des habitans du Canada, il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses (de Sibérie): Ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense.* On trouvera une infinité d'autres rapports dans le *Voyage* de M. Gmelin en Sibérie. Mais nous avons prouvé combien ces conformités, détruites d'ailleurs par des différences tranchantes, ont peu de poids en elles-mêmes : & nous ne les rappellons qu'à l'occasion des faits qui pourroient servir à constater l'ancienne communication des deux Continens par le Nord.

DE L'ORIGINE ET DES DIVERS USAGES DES ANCIENS HABITANS DE L'AMÉRIQUE.

Les Traditions Péruviennes portoient que leur pays avoit été peuplé par deux hommes, fils du Soleil & de la Lune, venus, l'un du midi, l'autre du septentrion. Suivant les documens rassemblés par Villasennor dans son *Théâtre Américain*, & par Torquemada, dans sa *Monarchie Indienne*, les Mexicains représentoient l'arrivée de leurs fondateurs par le passage d'un bras de mer. Les Sauvages disent assez généralement qu'ils sont venus de l'Oueſt & du Nord. M. de Guignes reconnoît dans les Annales de la Chine, un voyage fait par des Chinois, l'an 458 de notre ère, à 55 dégrés de hauteur de la Californie. Les glaces, les brumes, les tourmentes, les écueils de la mer de Tartarie, rendoient néanmoins cette navigation, par une route oblique & détournée, bien difficile pour des barques Chinoises. Si l'on s'en rapporte à M. P. qui rejette les témoignages de MM. Antermony, Gmlin, ci-dessus cités ; suivant les Cartes dressées par le sçavant Géographe M. de Buache, les Chinois, les Japonois, les Tartares, n'ont qu'un trajet court & aisé pour passer en Amérique. M. P. y place huit cens lieues communes d'un Océan périlleux. Les Russes ont toujours cru que la Tartarie n'étoit séparée

De l'origine et des divers usages des anciens habitans de l'Amérique.

d'une terre inconnue que par un détroit ; enfin, nous ne croirons pas que cette mer de Tartarie ſoit ſi intraitable, ſur-tout dans les ſaiſons marquées par M. Krasbennikoff, quand nous venons de voir M. Benyorski & pluſieurs autres Polonois priſonniers en Sibérie, s'embarquer au Kamtschatka dans une chaloupe, tourner par le nord à cauſe des glaces, vers le ſoixante-troiſiéme dégré de latitude, ſe jetter enſuite du côté du Sud, côtoyer le Japon, & ſe rendre à Macao.

Nous ne ſuivrons pas Acoſta, l'Eſcarbot, Jean de Laët, de Hornn & Charlevoix dans les routes qu'ils ont tracées, pour paſſer de notre Continent en Amérique. Charlevoix rapporte deux faits très-remarquables. Le P. Grellon, en voyageant en Tartarie, rencontra une femme Huronne qu'il avoit connue en Canada : cette femme lui dit qu'ayant été priſe en guerre, elle avoit été conduite d'un pays à l'autre, juſqu'à celui où elle ſe trouvoit. Un autre Miſſionnaire racontoit qu'une Eſpagnole de la Floride, enlevée par des Sauvages, de mains en mains, étoit tombée dans celles d'un Tartare, qui l'avoit épouſée & menée à la Chine. Le P. Torrubia cite pluſieurs autres faits ſemblables ; mais ni les uns ni les autres ne ſont aſſez authentiques pour entraîner la conviction. Il eſt à propos d'obſerver que les glaces de ces mers facilitent les communications, & que les Inſulaires de ces Contrées vont, par cette voie, trafiquer les uns avec les autres.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance, que les révolutions fréquentes de la Tartarie aient fait rejaillir des débris de pluſieurs Nations Hunniques ſur l'Amérique, comme ſur l'Aſie intérieure & l'Europe. Lorſque ces Peuples, pour ſe dérober au braſier allumé dans le centre de leurs pays, trouvoient devant eux quelques Nations, les Nations policées, ſi elles étoient vaincues par ces fugitifs, ſe laiſſoient enchaîner dans leur Patrie, parce qu'elles y tenoient déjà par beaucoup de liens ; & les Nations Sauvages, ſi elles n'étoient pas en état de réſiſter, fuyoient, parce qu'elles n'avoient rien à perdre par la fuite, & qu'elles y gagnoient la liberté. Il eſt poſſible que quelques-unes de ces dernieres ſe ſoient

De l'origine et des divers usages des anciens habitans de l'Amérique.

ſauvées en Amérique, lorſqu'elles n'auront pas eu le choix d'un aſyle plus riant. Nous n'aurions garde de marquer des époques, à l'exemple des Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle*, qui fondent une excurſion des Huns en Amérique, ſur leur incurſion en Europe, au cinquieme ſiécle.

Quoi qu'il en ſoit (car nous ne parlons ici que des poſſibilités) il n'étoit pas plus ſurprenant de trouver des hommes en Amérique, que dans tant d'Iſles de l'Aſie plus éloignées du Continent: il n'étoit pas plus difficile d'aller de la pointe de l'Afrique au Breſil, des Açores aux Antilles, des Iſles Britanniques à Terre-Neuve, que de l'Inde & de la Chine dans ces Iſles. On pouvoit naviger du Japon en Amérique, même ſans bouſſole, comme de l'Inde au Japon, &c. On prétend que les Chinois alloient jadis trafiquer juſques vers le Cap de Bonne Eſpérance. Gumilla parle d'une barque pouſſée en 1731, par l'opiniâtreté des vents, de l'Iſle de Palme aux Iſles de l'Amérique, &c. événement que les mêmes cauſes ont pu ſouvent reproduire. L'Hiſtoire de Dannemarck a conſervé des veſtiges de courſes anciennes des Scandinaviens vers le Nord de l'Amérique, comme on le voit dans l'Ouvrage de M. Mallet. En 1764, un Miſſionnaire de cette nation qui, après un long ſéjour au Groënland, s'enfonça dans la terre de Labrador, ne put, en comparant les Eſquimaux & les Groënlandois, démêler des différences notables entre les uſages, la phyſionomie, les vêtemens, les cabanes, les langues, les idées mêmes, & les inclinations des deux Peuples; on ſoupçonne même qu'ils communiquent enſemble pendant l'été. Or, que les Groënlandois ſoient venus de l'Amérique dans le Groënland, ou qu'ils aient paſſé du Groënland en Amérique, il eſt clair que les Iſlandois & les Norvégiens, établis ſur leurs terres dès le huitiéme ſiécle, n'avoient qu'un pas à faire pour entrer dans le nouveau monde. Il en eſt de même des Samoyëdes, qui voyagent tous les ans à la Nouvelle Zemble. Mais pourquoi nous arrêter à prouver la poſſibilité inconteſtable du paſſage de notre Continent au nouveau Monde?

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

N'entrons pas vainement dans des discussions Géographiques ; mais en reconnoissant la possibilité des transmigrations d'Asie, d'Afrique & d'Europe, au nouveau Monde, & en avouant notre profonde ignorance sur le fait, considérons combien de Peuples dont on voudroit trouver l'origine dans leur conformation & leurs mœurs, different les uns des autres dans leur conformation comme dans leurs mœurs. Ceux même qui sont placés sur la même terre & sous la même latitude, on n'oseroit dire qu'ils sont issus les uns des autres, & l'on veut savoir de quelle ancienne Nation ils sont descendus.

Nous ne recueillerons pas les mensonges semés à pleines mains dans les relations sur l'Amérique, à l'article des singularités de notre espece. Nous laisserons à Jacques Cartier ses Sauvages Septentrionaux, à la face velue & à la marche quadrupede, à tel autre de ses émules, ses petits hommes monopedes & très-lestes, avec une seule jambe ; à ceux-là, leurs Peuples à pattes d'oie, à ceux-ci, leurs esclaves aux pieds en queue d'écrevisses ; à Vasco Nunnez & autres, leurs peuplades de négres, aux environs de Quarqua ; à Cortez, sa race blafarde de l'Isthme Darien ; aux Portugais, leurs troupeaux de Sirenes nageant dans la mer du Bresil ; à une autre Nation, ces hommes marins pêchés à la Martinique, à la plûpart des anciens Voyageurs leurs Hermaphrodites de la Floride, &c.

Il n'y a pas dans le nouveau Monde d'autres noirs que ceux que la tyrannie y transplante, ou leurs enfans, quoique plusieurs nations y soient placées sous la Zone Torride : le climat entre ces deux Tropiques, ne peut brûler & noircir les habitans, parce que l'espace compris entre ces deux lignes, y est plus tempéré & plus froid de plusieurs dégrés, que la partie correspondante de l'Afrique. Le Bresil, la Guyanne, les Antilles, les Pays les plus chauds de ce Continent n'offrent que des hommes couleur de cuivre : la plus forte nuance du teint n'est dans la Guyanne que d'un brun olivâtre, tirant sur le roux. Nous avons prouvé dans notre Description de l'Afrique, que la chaleur & les circonstances

locales étoient les ſeules cauſes de la couleur des négres. Si nous n'avons pas été aſſez exacts, trompés par une foule de témoignages, ſur la différence qu'il y a dans les humeurs des noirs & des blancs ; ſi nous n'avons pas remarqué, d'après les Recherches de M. Meckel, du Docteur Towns & de M. Le Cat, que, chez les premiers, la liqueur prolifique eſt noirâtre, ainſi que la ſubſtance moëlleuſe du cerveau, la glande pinéale preſqu'entiérement noire, l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le ſang parſemé de molécules brunes, & plus foncé que le nôtre ; nous n'en avons pas moins donné les raiſons de ces effets. Sous la Zone Torride, l'Amérique eſt plus exhauſſée que la Guinée, les rayons du ſoleil n'y ſont pas réfléchis par un ſable nud & brûlant ; des montagnes énormes & des forêts immenſes y répandent l'ombre & la fraîcheur ; les vapeurs, les roſées, les pluyes y ſont ſans ceſſe entretenues par de vaſtes amas d'eaux ſtagnantes & fluviatiles. Ainſi, les rayons du ſoleil ſont rompus, & les chaleurs modérées au point que la température du pays oppoſe un obſtacle invincible à l'effet que la chaleur produit ſur les négres. Voyez les *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*. Tom. I. Part. II.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Nous ne comprenons pas comment ces Obſervations n'ont point frappé l'Auteur de l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique de l'établiſſement des Européens dans les deux Indes*. Il dit, t. 4, l. 11. « C'eſt ſans fondement que l'on attribue au climat la cou» leur des négres, puiſqu'en Afrique, ſous les mêmes paral» leles, la côte Orientale n'a point de négres, ou qu'elle pro» duit des blancs ; puiſque, dans toute l'Amérique, le ſoleil & le » ſol n'ont point fait éclorre de négres. Quand on conviendroit » que la Côte Occidentale de l'Afrique eſt le pays le plus brû» lant de tout le globe, il s'enſuivroit uniquement qu'il y a des » climats qui ne ſont propres qu'à certaines eſpeces, ou à des » eſpeces affectionnées à certains climats ; mais non que la dif» férence des climats change la même eſpece du blanc au noir. » Le ſoleil ne va point juſqu'à altérer ou modifier les *germes* de

» la reproduction, les blancs ne deviennent point négres en Afri-

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

» que, ni les négres ne deviennent blancs en Amérique ». Poſons les propoſitions contradictoires à celles de notre Hiſtorien, & nous aurons autant de vérités.

« C'eſt avec fondement qu'on attribue au climat la couleur » des négres, puiſqu'en Afrique, ſous les mêmes paralleles, » la côte Orientale a des habitans plus ou moins noirs, ſelon » qu'ils ſont plus près ou plus loin de la ligne, ou, s'ils le ſont » moins que les négres, c'eſt que leur pays eſt refroidi par les » montagnes, les eaux vives & les vents; puiſque dans toute » l'Amérique, où le climat eſt beaucoup moins chaud, ſous » ces mêmes paralleles, le ſoleil & le ſol ne font point éclorre » de négres. Il faudroit contredire toute certitude hiſtorique, » pour ne pas convenir que la côte Occidentale de l'Afrique eſt » le pays le plus brûlant du globe; d'où il s'enſuit, non qu'il » y a des climats qui ne ſont propres qu'à certaines eſpeces, ou » des eſpeces affectionnées à de certains climats; car ces préten- » dues eſpeces ſe tranſplantent d'un climat à l'autre, les blancs » chez les noirs, & les noirs chez les blancs; mais que la diffé- » rence des climats change du blanc au noir, comme du blond » au brun. Le ſoleil concourt à modifier la matiere de la repro- » duction, comme les autres humeurs du corps. Les blancs de- » viennent noirs en Afrique, du moins dans la ſuite des géné- » rations, & les négres deviendroient de même blancs ou baſa- » nés en Amérique, puiſqu'à la ſeconde génération, ils ont déjà » beaucoup perdu de la noirceur Africaine, quoique ſous la » même latitude ».

L'opinion de M. de Paw, touchant les différens coloris des matieres ſéminales, les effets de leurs mêlanges diverſement nuancés, & leur influence ſur la couleur de la peau, nous paroît avoir de la vraiſemblance. C'eſt par l'altération & la dégénération de cette liqueur dans les peres ou les meres, qu'il explique le phénomene des négres-blancs, *Albinos* ou *Dondos* de l'Afrique, des *Kakerlakes* des Indes Orientales, des *yeux-de-la-Lune* de l'Iſtme

de

de Panama en Amérique. En avouant l'exiſtence de quelques-uns de ces individus blafards dans notre Hiſtoire de l'Afrique, nous avons prouvé qu'on n'y en avoit point vu de peuple ou de race particuliere: il en eſt de même en Amérique. Ces individus blafards dont l'eſprit eſt ſi inepte, le corps ſi frêle, la vue ſi débile, l'ouie ſi foible, la vie ſi courte, loin de former une eſpece diſtincte & raſſemblée, comme on l'a dit, en nation ſous un gouvernement biſarre, ne forment pas même une famille & une variété, pas plus que les *Crétins* ſourds, muêts, goîtreux, idiots, & incapables de penſer, aſſez communs dans le Vallais en Suiſſe, ainſi que l'obſerve l'Auteur cité ci-deſſus. Ces monſtres, toujours produits par des hommes noirs ou baſanés & dans des pays mal ſains, ne procréent pas, ou, s'il leur arrive quelquefois d'engendrer, lorſqu'ils n'ont pas éprouvé une métamorphoſe aſſez forte & une aſſez grande défaillance, leur progéniture, au rapport de Waffer, eſt baſanée ou cuivrée.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Nous croyons devoir remarquer, en paſſant, que l'exiſtence des *Cretins* du Vallais a été démentie dans le Dictionnaire même d'où M. de P. a emprunté cette comparaiſon. Nous la rappellons ſur les témoignages des témoins oculaires les plus dignes de foi; elle a été atteſtée par M. Tiſſot à M. le Marquis de Peſay, & M. le Marquis de Peſay s'en eſt aſſuré par lui-même.

La couleur cuivrée eſt celle de tous les Américains uniquement différenciés par des tons & des nuances plus ou moins fortes. Les teintes que la chaleur donne aux uns, l'inclémence de l'air, le hâle, les onctions de graiſſes, de drogues les impriment aux autres. Il ne tient qu'à ceux qui prendroient les couleurs de nos vêtemens pour celles de notre peau, de prendre les peintures noires, jaunes, bleues, rouges, & bariolées dont les Indiens ſe barbouillent le corps, pour leur coloris naturel: il n'eſt permis qu'à ceux-là de peupler l'Amérique d'hommes rouges & jaunes, à moins qu'on ne donne le nom de jaune & de rouge, à un teint ſanguin & olivâtre. Aſſez long-tems des Sauvages enduits de vernis & d'onguent nous ont paru ridicules & barbares, à nous

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

à qui les figures peintes ſont néanmoins aſſez familieres, & à qui les onctions ne le ſont peut-être pas aſſez, tandis que ces uſages leur ſont dictés par la prudence & le beſoin, comme l'obſerve l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*. Ainſi que les Européens errans ſe diſtinguent ſur mer par la différence de leurs pavillons, ces Peuples vagabonds portent ſur leurs corps des marques particulieres, pour ne pas ſe mêler & ſe confondre. Les huiles & les drogues entretiennent la ſoupleſſe & l'agilité de leurs membres, les défendent des impreſſions de l'humidité & des intempéries, & repouſſent loin d'eux ou frappent de mort les inſectes ſi multipliés, ſi venimeux, ſi âpres & ſi redoutables dans ces contrées.

Sous ces caracteres communs, les langues, les mœurs, la forme du corps prêteroient des ſujets curieux à des tableaux infiniment variés. On aſſure que, dans l'Amérique Méridionale, chaque nation a ſa langue propre, quoiqu'il y ait une langue aſſez généralement entendue, comme l'eſt dans l'Inde celle des Malais. Sans parler du Mexique, il y a chez les Sauvages de l'Amérique Septentrionale pluſieurs langues meres, telles que la Huronne, l'Algonquine, la Siouſe, &c. On a dit que le Huron étoit auſſi différent de l'Algonquin, que le Latin l'eſt de l'Hébreu. Parmi ces Peuples, les Illinois, les Oumanis, les Outagamis, &c. ſont d'une taille médiocre & très-légers à la courſe. A côté d'eux, les Iroquois ſont plus grands, plus braves & plus ruſés, mais moins agiles, & ils ont plus d'adreſſe pour la chaſſe que pour les armes. Les Hurons reſſemblent à ces derniers pour la taille & la figure; ils ſont courageux & ſpirituels. Les Outaouas & pluſieurs autres Tribus des mêmes Cantons ſont laids, mal faits & lâches. Les Apalachites, nation cultivatrice, ſont de haute ſtature & d'une belle conformation: ils ont le ſon de la voix auſſi doux que leur langue. Les Habitans de la Caroline & de la Floride, les Caraïbes des Iſles & de la Terre-Ferme ont le corps bien proportionné avec beaucoup d'embonpoint: ſans qu'ils ayent la figure belle, leur air eſt agréable & riant. Le

Akanſans, appellés par les François *les beaux hommes*, ont la ſtature élevée, les traits de la face bien deſſinés, les yeux bien fendus, la chevelure fine & blonde, tandis que les Peuples qui les environnent ont la taille médiocre, la phyſionomie baſſe, les yeux noirs, & les cheveux gros, rudes & couleur d'ébene. Les Habitans du Chili ont la taille plus haute, la poitrine plus large, les membres plus gros que les naturels du Pérou, &c. Voiſins les uns des autres, ou même entrelacés les uns dans les autres, la plûpart de ces Peuples ont, pour ainſi dire, leur air particulier de famille; ils ne different pas moins par leurs inclinations & leurs coutumes que par les formes phyſiques.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Arrêtons-nous avec les Eskimaux & les Patagons, placés, les premiers à l'extrémité ſeptentrionale, & les autres vers l'extrémité méridionale de l'Amérique: ceux-là d'une petiteſſe extrême à côté des Nations de ſtature commune, ceux-ci d'une grandeur extraordinaire au milieu de Peuples d'une taille moyenne, ſemblent être les extrêmes de la force & de la foibleſſe de la Nature.

Obſervons d'abord que pluſieurs Voyageurs parlent d'un peuple d'Eskimaux, aux cheveux blonds ou noirs, barbus, grands, bien faits, plus blancs que les autres Sauvages, ſoupçonneux, & par-là farouches, mangeurs de viandes & de poiſſons cruds. On place ces grands Eskimaux dans le Labrador, pays d'où les petits Eskimaux s'étendent par les côtes très-avant vers le Pôle. Ces Pigmées, dit-on n'ont pas plus de quatre pieds de haut. La petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains forme, avec l'embonpoint de leur corps, & l'énorme groſſeur de leur tête, un contraſte très-agréable à leurs yeux: ils ont la face platte, la bouche ronde, le nez petit, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & éteint, la levre inférieure ſaillante & charnue, la chevelure noire, droite & rude; ils ont pris ſur ce modele l'idée de la beauté. Comme ils n'ont preſque point d'autres alimens que des poiſſons huileux, leur chair en contracte la ſubſtance; leur ſang épais & onctueux, exhale une odeur pénétrante d'huile de baleine, une matiere graſſe & viſqueuſe ſuinte de tous les pores de leur

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

peau. Quand ils ſont aſſemblés en hyver dans leurs huttes, leur haleine les échauffe au point qu'ils n'ont pas beſoin d'allumer du feu ſous le climat le plus froid du globe. De ce fait, l'on a tiré deux conſéquences; la premiere, que l'uſage du feu leur étoit abſolument inconnu, ce qui eſt faux; la ſeconde, que la chaleur de l'eſtomac & de leur ſang étoit extrême, ce qui ne nous paroît pas juſte; car la chaleur concentrée de pluſieurs autres hommes entaſſés auroit le même effet. Il n'eſt pas même ſurprenant qu'ils reſpiroient librement cet air épais, pendant qu'il étouffe les Européens, puiſqu'ils vivent habituellement dans un atmoſphère très-condenſé.

Les femmes ſont plus petites & plus laides que les hommes. Pour s'embellir, elles tracent ſur leur viſage, leurs mains & leurs pieds, des lignes ineffaçables, en faiſant paſſer entre l'épiderme & la peau, un fil graiſſé de ſuie de lampe. Comme leurs enfans tettent pendant pluſieurs années, attachés, & pour ainſi dire, ſuſpendus à leur ſein, leurs mammelles deviennent ſi longues & ſi flaſques, qu'elles peuvent allaiter par-deſſus l'épaule. Lorſqu'on examine l'extrémité des membres de ces avortons, on s'apperçoit que le développement de leur organiſation a été arrêté par l'âpreté du froid: & c'eſt la cauſe de l'énorme diſproportion de quelques-uns de leurs membres.

On n'a pas douté de l'exiſtence de ces nains Eskimaux; on connoiſſoit déjà les Lapons. On doute de l'exiſtence des géans Patagons, on ne connoît point de race ſemblable dans le reſte du monde. Les Editeurs Hollandois du Supplément à l'*Hiſtoire des Voyages*, le Traducteur du Voyage de M. Byron, M. le Préſident des Broſſes, dans l'*Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales*, ont recueilli les témoignages des Voyageurs ſur ce point hiſtorique. M. de P. dans ſes *Recherches*, & Dom Pernetty, dans la Critique de cet Ouvrage, ſe ſont auſſi raſſemblés, l'un pour les combattre, l'autre pour les défendre. Nous allons mettre nos Lecteurs en état de porter un jugement.

L'ancienne tradition des Péruviens ſur l'exiſtence d'une race

de géans, rapportée par Acoſta, Garcilaſſo de la Véga, &c. ne nous diſpoſeroit pas à croire : il faut ſuivre les Navigateurs dans leurs courſes vers les Terres Magellaniques, non pas ſeulement ſur la *côte déſerte*, nue, ſablonneuſe, aride, hériſſée inabordable des Patagons ; mais encore dans le détroit (& ſurtout aux environs du port S. Julien) où des Voyageurs Eſpagnols, Italiens, Portugais, Hollandois & François prétendent avoir vu, dans le ſeizieme, le dix-ſeptieme & le dix-huitieme ſiécle, des hommes d'une taille extraordinaire, ſur un terrein plus fertile & plus abondant en végétaux & en gibier. On nous dit qu'il y a quatre opinions différentes touchant le pays qu'ils habitent ; nous n'en connoiſſons qu'une.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

En 1519, Magellan découvre le détroit qui porte ſon nom : il voit ſucceſſivement pluſieurs Sauvages, hauts de ſept pieds & plus ; il eſt même, pendant aſſez long-tems, dans une ſorte de ſociété avec eux, ſi l'on s'en rapporte au récit très-circonſtanciéc de Pigafetta, ſon compagnon de voyage. On dit que cet Ultramontain étoit fort crédule & fort ignorant ; mais l'ignorance & la crédulité n'empêchent pas d'être véridique, & de diſtinguer des hommes de ſept à huit pieds, quand on eſt avec eux. Il falloit dire que Pigafetta étoit un impoſteur, quoiqu'il n'ait point été démenti par ſes compagnons, & que ſa narration paroiſſe auſſi ſimple, que celle du fabuleux Argenſola eſt ridiculement merveilleuſe. Cependant, le nom de *Patagons*, donné par Magellan à ces peuples, ſuivant le récit du Chevalier Italien, leur eſt reſté juſqu'aujourd'hui.

Depuis 1524 juſqu'en 1540, Quiros, Garcie de Loaïze, Camargo, & Alcazova, naviguent aux Terres Magellaniques ; ils n'y découvrent aucun veſtige de race coloſſale, quoique l'équipage d'un de leurs navires ait hiverné dans le détroit. Si ces Voyageurs avoient oſé conclure qu'il n'exiſtoit point de Géans dans toutes ces contrées, parce qu'ils n'en avoient pas vus dans tel canton, & en tel tems, leur raiſonnement ſeroit frivole & abſurde.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Drake tente de faire le tour du monde, en 1577. Le Routier de ſa navigation porte qu'il n'y avoit dans ces terres que des hommes d'une taille commune, & la relation de Winter, un des Capitaines de ſon eſcadre, ajoute que ces Sauvages n'étoient pas auſſi grands que le diſoient les Eſpagnols, & qu'il y avoit des Anglois beaucoup plus hauts que le plus haut d'entr'eux. Winter dit ce qu'il a vu, quand il aſſure qu'il n'a vu que des hommes ordinaires; il faut l'en croire: mais il ſuppoſe que les Sauvages qu'il a vus, ſont ceux que les Eſpagnols avoient dépeints; ſon témoignage n'autoriſe point cette ſuppoſition: car le pays peut porter divers peuples de tailles différentes; & en effet, d'autres Voyageurs en ont vus tout à la fois de différentes grandeurs. Les uns ont donc vu, les autres n'ont pas vu; ceux-là ont vu des hommes de ſtature commune; ceux-là, des hommes d'une hauteur ſinguliere; les derniers ont vu les uns & les autres. Les témoignages ne ſe démentent pas réciproquement, puiſqu'aucun de ces peuples n'eſt ſédentaire & fixe ſur la côte même.

M. de P. ſe ſouleve contre le mêlange des races, fondé ſur ce qu'il n'y en a point d'exemples dans la nature, & qu'il n'y a pas naturellement des blancs parmi les négres, de grands hommes comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ainſi, pour diminuer le merveilleux, on auroit rendu ce merveilleux plus incroyable encore, & l'on auroit étayé une fable par une autre. La tranſplantation levoit en un mot cette difficulté: qu'une Colonie Suédoiſe paſſe dans la Laponie, les Voyageurs trouveront en Laponie des hommes fort grands, mêlés avec de fort petits hommes. Comment d'ailleurs oſerions-nous défendre à la nature, qui quelquefois d'un même pere & d'une même mere tire des individus fort diſproportionnés pour la taille, de mettre ſur la même terre, une grande différence dans la ſtature de deux races? Enfin, ces divers Patagons ſont voiſins les uns des autres, comme les Suédois le ſont des Lapons, & ſi on les trouve quelquefois ſur la même côte, c'eſt que de leur pays natal, ils y viennent les uns & les autres en chaſſant.

Des variétés de l'espece humaine en Amérique.

Les témoignages de ces derniers Voyageurs, quoique négatifs, ſembloient avoir anéanti les Géans, qui n'exiſtoient juſqu'alors que ſur la foi du Chevalier Pigafetta. Argenſola n'avoit aucun droit de les faire renaître dans ſon Hiſtoire des Moluques, & de les mettre en liaiſon avec l'Amiral Drake, ſi ce n'eſt ſur l'autorité de Nuño de Silva, pris par l'Amiral aux iſles du Cap-Verd: car ce pilote, dans la Relation du même voyage, fait mention de Sauvages giganteſques vus ſur cette côte. Seroit-il défendu d'écouter un Portugais, lorſqu'un Anglois parle, & de croire qu'il a pu voir d'un vaiſſeau ce que celui-ci n'aura pas vu d'un autre? Pour éviter les conteſtations, tenons-nous-en aux vraiſemblances, & ſoyons de l'avis de Winter, juſqu'à ce que des témoignages Anglois balancent & détruiſent le ſien.

En 1579, le Corſaire Sarmiento rencontre à la pointe méridionale de l'Amérique, un Peuple de Sauvages, à qui ſon Hiſtorien, Argenſola, donne libéralement douze pieds de haut. L'exagération du Romancier ne détruit pas abſolument le récit du Voyageur, quand même *celui-ci auroit été l'homme de ſon temps le plus ignorant en Géographie*; car il ne s'agit pas d'être bon Géographe, pour diſtinguer des Sauvages plus grands que le commun des hommes. Mais ſur quel fondement l'accuſe-t-on de cette craſſe ignorance? Sur ce qu'il ne ſavoit pas ce que perſonne ne ſavoit alors; ſur ce qu'il ne ſavoit pas toutes les routes que l'on ſauroit à l'avenir; ſur ce qu'il ne ſavoit pas que, trente-ſix ans après, le Maire découvriroit un autre canal, pour entrer dans la mer du Sud, &c. Si le témoignage de Sarmiento eſt très-juſtement ſuſpect, ſur-tout ſous la plume d'Argenſola, ce ne ſera pas par de pareilles critiques qu'il ſera décrédité.

Le Chevalier Pretty aſſure que, dans la premiere navigation de Thomas Cavendish en 1586, on ne vit point de trace de coloſſe dans ces contrées. Janea décrit la ſeconde expédition de cet infatigable marin (en 1592) ſans parler de géans: mais

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Knivet, dans une autre Relation du même voyage, dit qu'il en a rencontré pluſieurs, & qu'il a meſuré deux de leurs cadavres longs de quatorze empans. Ce Knivet étoit *Anglois*. On nous dira qu'il paſſa au ſervice du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas *favoriſer l'opinion adoptée ſur l'exiſtence des Géans*. On croyoit donc dès-lors l'exiſtence des Géans, quoiqu'elle ne fût encore atteſtée que par un petit nombre de témoins. Mais l'inquiſition brûloit-elle ceux qui ne la certifioient pas? Il auroit peut-être mieux valu ſe borner à dire que Knivet a forgé ces Patagons, par amour pour le merveilleux.

Un autre Anglois, nommé Chidley, ne rencontre en 1590 que des Barbares d'une taille ordinaire : ſon Compatriote, Richard Hawkins trouve en 1593 beaucoup d'Américains de très-haute taille, fait dont il pouvoit juger ſans les meſurer, & dont il pouvoit très-bien juger, quoiqu'il eût une opinion ridicule ſur l'origine des peuples de l'Amérique. Il faudroit brûler tous les voyages, ſi les Relateurs ne méritoient plus aucune croyance, dès qu'ils n'auroient pas eu le bonheur d'échaper à toutes les ſurpriſes de leur propre imagination, ou de la fourberie d'autrui.

Les Hollandois Simon de Cordes & Sebalt de Wert voyagerent ſur cette mer en 1598. Leur Journaliſte, Germain Jantzſoon les met aux mains avec des Sauvages de dix à onze pieds de haut. On refuſe de l'en croire, parce qu'il ajoute qu'ils arracherent de gros arbres : & parce qu'une très-jeune fille enlevée par de Wert, & née d'une *mere* Patagonne de *petite taille*, reſta très-*petite* en Hollande. Ainſi l'on auroit voulu, pour que Jantzſoon eût dit vrai, qu'une mere de petite taille *eût* produit une fille giganteſque ! Quant aux *gros arbres* qu'on fait arracher par les Sauvages, l'Auteur dit ſeulement, du moins dans la Traduction Françoiſe, qu'ils *paroiſſoient de l'épaiſſeur d'un empan*, expreſſion incertaine qu'il n'eſt pas juſte de traveſtir affirmativement & rigoureuſement en celle de *gros arbres*.

Dans le même tems, le Fameux Olivier de Noort courut la même

même carriere. La Relation de ſon voyage porte qu'on apperçût d'abord les Patagons de haute ſtature, qu'on ſe battit enſuite avec des Patagons de hauteur ordinaire, & que de jeunes Indiens, de la race de ces derniers, donnerent des documens ſur la premiere. Pour accuſer commodément l'Auteur d'être *mauvais Logicien*, on dit que ſes Géans ſe rapetiſſent à meſure qu'on approche d'eux, & qu'un enfant apprend en *trois jours* le Hollandois afin d'amuſer l'équipage par des contes.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

S'il eſt convenable de ne faire qu'un peuple de deux peuples très-bien diſtingués, & ſi un *jeune Indien qui apprend bientôt le Hollandois* eſt un *enfant* qui *l'apprend en trois jours*, le Critique a raiſon. Voyez le Recueil de Purchaſt, T. I. L. 2. C. V.

En 1615 les gens de Spilberg apperçoivent des hommes giganteſques; en fouillant enſuite dans les ſépultures d'une Iſle, ils n'y trouvent que des oſſemens d'hommes d'une ſtature commune. Dans le même tems, le Maire & Schouten ne découvrent aucun Géant vivant, & en creuſant dans une autre Iſle, ils déterrent des oſſemens d'hommes d'une taille démeſurée. Faudra-t-il également rejetter le témoignage des premiers, parce qu'ils n'ont vu que de grands Patagons en vie, & celui des ſeconds, parce qu'ils n'en ont vu que des Cadavres? M. de P. l'exige; cependant il n'auroit pas été plus difficile aux Relateurs de mentir ſur un point que ſur l'autre. Le Critique préſume que Corneille de Maye, Auteur du premier voyage, prit des pointes de rocher pour des hommes qui ſautoient d'un rocher à l'autre : l'illuſion eſt forte, il faut même qu'elle l'ait été juſqu'à faire deſcendre ſur le rivage les rocs transformés en Géans ſauteurs, puiſque le voyageur ajoute que ces hommes furent vus diſtinctement ſur le bord de la mer par les gens du Vaiſſeau. Quant au Journal du Voyage des derniers, M. de P. remarque lui-même que quand le Maire & Schouten s'accuſerent réciproquement d'avoir fait inſérer des faits controuvés dans l'ouvrage d'Avis, ils reſpecterent l'un & l'autre les oſſemens giganteſques.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

En 1618 Garcie de Nodal ſuivit les traces de le Maire & de Schouten : le Pilote de ſon ſecond navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille énorme. M. de P. ne l'en croit pas, ſous prétexte qu'il n'a point marqué la Côte où on les avoit rencontrés : quand cette Côte auroit été déſignée dans toute l'exactitude géographique, M. de P. ne l'en auroit pas cru davantage.

En 1623, l'Amiral Hollandois, Jacques l'Hermite, en 1670 les Philoſophes Anglois Wood & Narborough, en 1696 & 1699, MM. de Gennes & Beauchene-Gouin, & enſuite d'autres Voyageurs qui cotoyerent les Terres Magellaniques, n'y apperçurent que des Sauvages d'une taille ordinaire, même après y avoir ſéjourné : cela eſt vrai; il eſt encore vrai, quoique M. de P. l'oublie, que Wood & Narborough, ſi reſpectables à ſes yeux, diſent dans leurs Relations qu'ils ont vu, à huit ou dix dégrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des Indiens d'une taille extraordinaire. L'Auteur des *Recherches* oublie encore le rapport des Capitaines Haringthon & Carman, cités par M. Frézier, & par M. le Préſident des Broſſes, &c. Ces Voyageurs, partis de France en 1704 avec deux Vaiſſeaux, l'un de Saint-Malo, l'autre de Marſeille, rencontrerent pluſieurs fois des eſpeces de Géans, tantôt en petit nombre, tantôt en troupes, tantôt ſeuls, tantôt mêlés avec des Patagons de grandeur ordinaire. M. de P. oublie encore le récit de Magdeleine de Vigueza, rapporté par le P. Torrubia dans la *Gigantologie* Eſpagnole. Cette femme, partie d'Eſpagne en 1701, reſta ſix ans chez un peuple Patagon de *dix* à *douze* pieds de haut, compoſé d'environ ſept cens perſonnes ; & elle a fait elle-même au P. Torrubia un récit très-détaillé des mœurs de ces Sauvages. Peut-être M. de P. ne daigne-t-il pas écouter une Femme & un Religieux Eſpagnol : écoutera-t-il plus favorablement notre vieux Capitaine Marchand, nommé Raynauld, qui en paſſant en 1712 ſur une Côte voiſine du Magellan, *meſura* lui-même, ainſi qu'une partie de ſon équipage, des hommes d'environ *douze pans ou neuf pieds*

de haut, comme on le voit dans la *lettre au Docteur Maty* ? M. de P. oublie tous ces témoignages, ainſi que celui que le Capitaine Shelvosk rend dans ſon *Voyage autour du monde* en 1719.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

M. Frézier, Directeur des fortifications de Bretagne, ne vit point de géans dans ſon voyage au Chili en 1712; mais un Gouverneur Eſpagnol & des matelots françois lui atteſterent l'exiſtence des Patagons de neuf pieds de haut. « Il eſt ſurpre-
» nant, dit M. de P. que M. Frézier ſe ſoit laiſſé perſuader par
» de tels témoins, qui ont voulu ou ſe jouer de ſa crédulité, ou
» qui ont été dupes de la leur. Il auroit dû ſçavoir que s'il y
» avoit des peuples monſtrueux au Sud de l'Amérique, leur
» exiſtence auroit été démontrée depuis long-tems par des indi-
» vidus qu'on auroit ſaiſis vifs ou morts, rien n'étant plus aiſé
» que d'envoyer en Europe des ſquelettes de géans d'un pays
» qui en ſeroit *rempli* & où des navigateurs débarquent preſque
» *tous les ans* avec des armes à feu, dans la *ferme réſolution*
» *d'égorger, pour l'avancement de la Phyſique, le premier Patagon*
» *Coloſſal qui viendroit à la portée du fuſil ou du canon.* ».

Nous ne ſommes pas inſtruits de ces courſes & de ces boucheries humaines renouvellées *annuellement pour les progrès de la phyſique*; & nous n'avons lu nulle part que les pays Magellaniques fuſſent *remplis* de géans. Quoique M. de P. décide que s'il y *avoit un peuple de géans en Amérique, on en auroit montré des individus vivans ou des ſquelettes en Europe*, & que *cet argument eſt ſans réplique pour les perſonnes raiſonnables*, nous ſommes perſuadés que des perſonnes fort raiſonnables ne penſeront pas ainſi, & qu'elles ne ſeront point étonnées que la plûpart des voyageurs qui ont entrepris, de *loin en loin*, de parcourir ces mers dans d'autres vues que celle de recueillir les variétés de l'eſpece humaine, n'ayent pas été fort jaloux d'enlever & d'emmener avec eux des Patagons ou leurs cadavres. Cependant le projet a été formé par pluſieurs Marins. Magellan en avoit ſaiſi quelques-uns qui s'échapperent ou moururent ſur ſon vaiſſeau. D. Pernetty aſſure que M. Guyot en avoit embarqué un ſque-

lette, qu'il fut enſuite contraint de jetter à la mer. On a apporté à Paris des armes & des manteaux de ces Sauvages: ces manteaux, qui leur deſcendent juſques vers la cheville du pied traînoient par terre de plus d'un pied, mis ſur les épaules d'un homme haut de cinq pieds ſept pouces. M. de P. ne s'amuſe pas à croire ces faits, & il perſiſte à demander, que l'on montre en Europe un géant Patagon, comme on y a montré des crapauds de Surinam, des fourmilliers empaillés, des ânes rayés, des ſerpens à ſonnettes, un Hottentot Monorchis, un Bréſilien infibulé, des négres blancs, des orang-outangs, des eskimaux, &c.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Quoique les Voyageurs doivent (puiſqu'on le veut ainſi) à l'Europe le tribut de toutes les curioſités portatives de l'univers, ſans exception, il n'eſt pas abſolument hors de vraiſemblance qu'ils ſe ſoient permis de ne pas traîner un Patagon du détroit de Magellan à la foire, même après avoir aménè un eskimaux de la Baye d'Hudſon, & que le Patagon exiſte ſans que nous l'ayons vu, comme l'eskimaux exiſtoit avant que nous le viſſions. Peut-être ceux qui ont connu ces grands Américains auroient-ils des excuſes aſſez plauſibles à donner de leur négligence, s'ils diſoient que, dans un voyage difficile, ils n'ont pas cherché à multiplier les charges & les conſommateurs, qu'ils ont été rarement à portée d'enlever des Patagons, qu'ils étoient intéreſſés à cultiver leur amitié après avoir recherché leur alliance, qu'ils n'auroient pas eſpéré les conſerver pendant un ſi long trajet, ſur-tout après l'épreuve que Magellan avoit faite ſur un des Indiens qui ſe laiſſa mourir de faim dans le vaiſſeau, qu'enfin ils n'avoient pas crû mériter le blâme des hommes ſages & juſtes en manquant plutôt à la curioſité indiſcrette des Européens qu'au droit naturel des Américains: ces raiſons trouveroient peut-être grâce aux yeux du Philoſophe. Si vous leur propoſez de ſubſtituer des ſquelettes à des hommes vivans, ils vous répondront que les cadavres ne ſe préſentent pas en foule ſur un rivage éloigné des habitations ordinaires de ces peuples. Enfin un ſeul Patagon mort ou vif d'une taille extraordinaire

n'auroit pas démontré l'exiſtence d'une race Coloſſale ; il auroit donc fallu, attendu le danger de perdre ces eſclaves dans le trajet, embarquer une cargaiſon de Patagons ou de leurs ſquelettes : ce n'eſt pas l'objet des navigations autour du globe.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

M. Frézier ne l'ignoroit pas, & il n'auroit eu garde d'exiger une pareille preuve. Quand M. de P. relira le Voyage de ce célébre François, il ſe convaincra que les témoins qui lui parlerent des Patagons, n'étoient pas dupes de leur crédulité ; car ils diſent qu'ils ont traité ſouvent avec ces Sauvages : il ſe convaincra que M. F. ne fut pas la dupe de leur fourberie ; car il cite nombre de faits & d'autorités ſur leſquelles il fonde ſa préſomption. Ces citations ſont terminées par cette réflexion judicieuſe. « On peut croire ſans légèreté qu'il y a, dans cette partie de » l'Amérique, une nation d'hommes d'une taille très-ſupérieure » à la nôtre ; le détail des tems & des lieux & toutes les cir- » conſtances qui accompagnent ce qu'on en dit, ſemblent por- » ter un caractère de vérité ſuffiſant pour vaincre la prévention » naturelle qu'on a pour le contraire : la rareté du ſpectacle a » peut-être cauſé quelqu'exagération dans les meſurés de leur » taille ; mais, ſi l'on doit les regarder comme eſtimées plutôt que » comme priſes à la rigueur, on verra qu'elles different peu » entr'elles. » Voy. le Voyage de M. F. édit. de 1732, p. 76 & ſuiv.

Quoique les Géans ne ſe ſoient pas montrés à l'Amiral Anſon dans ſon relâche & pendant ſon ſéjour aux Côtes Magellaniques en 1741, nous n'en conclurons pas avec M. de P. que le Journal du voyage du Commodore Byron, entrepris en 1764, ne mérite aucun crédit. Il nous ſemble que des peuples qui n'ont point un établiſſement fixe ſur une côte, peuvent, en différens tems & en divers cantons, y être vûs par les uns, ſans y être apperçus par les autres. D'ailleurs il eſt aiſé de rendre ridicule le récit d'un Voyageur & même le raiſonnement d'un Philoſophe. Si on lit la découverte de M. Byron, dans les *Recherches*, elle paroîtra riſible ; il faut la lire dans le voyage même, elle inſ-

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

pirera plus de confiance. Par exemple, le Voyageur écrit que ces *Patagons dont la taille moyenne étoit de huit pieds de haut*, montoient des chevaux dont la hauteur, non-proportionnée avec celle des cavaliers, alloit à *seize palmes*, & que ces animaux paroiſſoient d'ailleurs en aſſez mauvais état. Le Critique lit que ces Patagons étoient des *géans* de *neuf* pieds, montés ſur des *chevaux-nains* défaits & décharnés, & qui n'avoient pas *treize-paumes* de taille : la prévention n'eſt pas toujours fidéle. La Relation de ce voyage eſt écrite par un Officier même du vaiſſeau de M. Byron; elle eſt confirmée par celle de deux autres Officiers de l'eſcadre; enfin un autre Officier en a communiqué à la Société Royale de Londres une nouvelle, que cette Sçavante Compagnie s'eſt réſervé de publier dans ſes Mémoires. Ils ont vu des Patagons hauts de huit pieds Anglois, plus petits d'un douzieme que les nôtres, non en petit nombre, mais par centaines : ils n'en n'ont pas ſeulement vus, mais ils ont été aſſez long-tems avec eux, pour les conſidérer à loiſir.

M. de P. dit que, dans un même Voyage aux Iſles Malouines en 1766, M. Guyot vit des Sauvages dont le plus petit avoit *cinq pieds & demi*, & M. de la Giraudais, des Sauvages dont pluſieurs avoient *ſix pieds* de haut. N'eſt-il *pas ſurprenant*, ajoute-t-il, *que deux Obſervateurs qui ſe trouvent la même année, au même mois, dans le même lieu varient d'un demi pied ſur la taille des Patagons?* La *ſurpriſe* de l'Auteur étonnera le lecteur le moins attentif. Quand M. Guyot aſſureroit que le *plus petit* de ces Sauvages *a cinq pieds & demi*, & M. de la Giraudais que *pluſieurs* ont *ſix pieds*, ſeroit-ce-là une variation de *ſix pouces?* Le rapport de l'un ne ſeroit-il pas au contraire la confirmation du rapport de l'autre? D'ailleurs, M. Guyot dit que le plus petit de ces Patagons avoit cinq pieds *ſept* pouces, & non *cinq* pouces: & M. de la Giraudais, que le *moins grand* avoit au moins *cinq pieds ſept pouces* de hauteur : l'accord ne ſçauroit être plus parfait.

Ces deux Navigateurs diſent qu'ils ont meſuré ces Patagons.

A leur témoignage, M. de P. oppoſe celui de M. de Bougainville qui n'a, dit-il, trouvé ſur la même Côte que des hommes d'une taille ordinaire. Mais il ne s'agit pas dans ces voyages différens des mêmes Sauvages, puiſque les Indiens, avec leſquels on a traité dans le ſecond, ne parloient pas la même langue ; enfin M. de Bougainville dit lui-même, p. 129 de la ſeconde édition de ſon *Voyage* : « Ces hommes ſont d'une belle » taille : parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-deſ» ſous de cinq pieds cinq à ſix pouces, ni au-deſſus de cinq » pieds neuf à dix pouces. Les gens de l'équipage en avoient » vu, dans le précédent voyage, pluſieurs de ſix pieds. Ce » qu'ils ont de giganteſque, c'eſt leur énorme quarrure, la » groſſeur de leur tête & l'épaiſſeur de leurs membres... c'eſt » l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de ſucs, » a pris tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible, » ce récit parfaitement conforme à ceux des voyageurs précédens, eſt encore confirmé par M. Commerſon dans une lettre à M. de Lalande. « Je me ſuis trouvé, dit ce ſçavant Naturaliſte, ſur la » fin de 1769, au milieu de plus de cent Patagons avec M. de » Bougainville & M. le Prince de Naſſau : je puis certifier qu'ils » ſont communément de cinq pieds ſix à huit pouces. J'en ai » bien peu vu qui excédaſſent cette taille, mais aucun qui paſſât » ſix pieds quatre pouces ».

DES VARIETÉS DE L'ESPÈCE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Ceux qui croiroient l'exiſtence d'un peuple Patagon, haut de ſix à ſept pieds, ſur les témoignages rendus par tant de Voyageurs de tant de nations diverſes, aſſez conformes pour établir un conſentement unanime ſur le fond, aſſez différens dans les acceſſoires, pour n'être pas ſoupçonnés d'être calqués les uns ſur les autres, nous ne les traîterions pas de *Partiſans aveugles du merveilleux* ; je ſçai que la plûpart n'étoient ni *Phyſiciens*, ni *Naturaliſtes*, ni *Médecins* ; mais je ne crois pas qu'il ſoit abſolument néceſſaire, quoi qu'en diſe M. de P. pour décider ce *point d'Hiſtoire Naturelle*, d'être ni *Médecin*, ni *Naturaliſte*, ni *Phyſicien* : le plus grand Philoſophe de l'Univers n'au-

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

roit pas mieux jugé que l'équipage de Moore, ou celui de M. Byron, que ces Patagons étoient plus hauts de *toute la tête que les Européens*, ou qu'assis, ils étoient *presque aussi hauts que ce Commodore debout.* M. de P. ne le croira pas, à moins qu'on ne les ait *mesurés.* Eh bien! Knivet & Raynauld disent qu'ils les ont *mesurés*: M M. Guyot & de la Giraudais nous supposent assez judicieux pour comprendre qu'ils les ont *mesurés*, lorsqu'ils déterminent les *pouces* de la taille de ces Américains. Il en est de même de M. de Bougainville & M. Commerson, un des plus célébres Naturalistes de l'Europe. Les autres, s'ils ont été à portée d'appliquer à leur taille le pied-de-Roi, auront pu s'imaginer que le coup d'œil n'étoit pas moins infaillible pour décider de la supériorité de la stature des Patagons sur celle des Européens, que de la supériorité de la taille des Suédois sur celle des Lapons; & la formalité du pied-de-Roi ne leur aura pas paru indispensable pour constater leur existence. M. de P. trouve cette négligence *inouie;* son livre est plein de faits plus *inouis* encore. Enfin, si tous les Voyageurs avoient mesuré des Géans, en concluroit-on qu'ils existent? Ils ont mesuré de l'œil la taille des grands Patagons, d'une maniere infaillible sur sa supériorité, quoiqu'incertaine sur le dégré de hauteur; donc il existe un peuple d'une taille plus haute que la taille commune.

Pour n'avoir pas usé de la précaution indiquée par M. de P. ils ont varié & ils ont dû varier considérablement sur le dégré de cette hauteur, parce qu'outre qu'ils auront vu des individus de différente taille, outre qu'ils auront réduit leur estimation à des mesures diverses telles que le pied Anglois & le pied François, leurs sens, en sortant de la sphere dans laquelle ils avoient l'habitude de borner leur estime, ont été sujets à de fortes méprises. Ainsi lorsqu'il s'agira de mesurer à l'œil inexercé l'étendue d'un corps extraordinaire, & surtout inégal dans ses parties, nos jugemens seront très-différens & très-fautifs. Ajoutons que la surprise, l'effroi, l'admiration, l'aspect du merveilleux, portent à l'exagération; mais ces sentimens & l'exagération supposent

poſent & prouvent le merveilleux. Sans doute on a eu tort d'appeller ces Patagons des *Géans*, puiſqu'ils ont à peine un pied au-deſſus de la taille commune de l'eſpece humaine; mais le ſens de ce mot n'étant pas aſſez déterminé, on a dit que les Patagons étoient des Géans en comparaiſon des Européens, comme on diroit que les Groenlandois ſont des nains, en comparaiſon des Danois, faute de termes propres pour ſpécifier la différence.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE EN AMÉRIQUE.

Enfin, eſt-il donc vrai que l'exiſtence de ces Patagons choque ſi ſingulierement les loix de la Nature connue? Il naît par-tout des individus de taille extraordinaire; le même pere & la même mere engendrent quelquefois des enfans fort grands, & de vrais nains: ce phénomene n'eſt pas très-rare en Pologne. Des individus giganteſques de l'un & de l'autre ſexe unis les uns aux autres ne pourroient-ils pas tranſmettre leur taille à leurs enfans? Les peuples d'une haute ſtature ſe rapetiſſent, en ſe croiſant avec des races inférieures. Je ſçais que les Loix communes de la Nature agiroient fortement pour réduire ces hommes à la meſure ordinaire; mais leur action éprouveroit une réſiſtance dans la force prodiguée par un effort extraordinaire de la Nature même, & leur effet ſeroit peut-être lent. Ne ſeroit-ce pas à cauſe de la différence des meſures données ſur la taille des Patagons par les Voyageurs? Leur hauteur diminueroit donc de ſiécle en ſiécle, & l'excès diſparoîtroit à la fin. Le P. Torrubia remarque qu'il naît quelquefois parmi eux des enfans d'une taille au-deſſous de la taille ordinaire, & qu'ils les vendent à d'autres Nations: cette obſervation confirme notre idée; du reſte, nous abandonnons cette conjecture au jugement des Philoſophes. Sans eſprit de ſyſtême, nous cherchons dans les faits la vérité & non la preuve d'une opinion préconçue. Le merveilleux ne nous ſéduit pas, le ton abſolu ne nous intimide pas: nous marchons, par la voie du doute, entre la crédulité & l'incrédulité, & nous peſons les vraiſemblances. Qu'un Auteur nous invite à croire, ou nous ordonne de croire, nous ne croyons que ce qu'il prouve, lors même que nous admirons ſon génie & ſes

lumieres. L'exiſtence des grands Patagons nous a paru moins problématique, à meſure que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques ſur les Américains* a fait de plus grands efforts pour les ramener à la taille commune : ils auroient été anéantis par ce Philoſophe, s'ils avoient pu l'être ; mais ſa critique confirme puiſſamment les preuves de leur exiſtence.

DES VARIÉTÉS, &c.

L'exiſtence des Patagons paroît former une exception au ſyſtême de M. de P. ſur la dégradation de la nature en Amérique. M. de Buffon a ſoutenu que la matiere ne s'étoit organiſée que depuis peu au nouveau monde, & que l'organiſation n'y étoit pas encore achevée de nos jours ; mais il a déclaré qu'il n'étendoit ſon hypothéſe qu'aux plantes & aux animaux, ſans y comprendre l'homme Américain. M. de Paff prétend que la Nature y eſt totalement affoiblie & dégénérée, même dans l'eſpece humaine ; ſes immenſes Recherches ſont preſque unanimement dirigées vers ce but. D'une main hardie & ferme, il prend la balance Philoſophique, pour peſer le nouvel hémiſphere : le poids de ſes raiſons entraîne : on le croira, ſi l'on ne ſe garantit du préjugé par une diſcuſſion profonde. L'examen d'un point ſi curieux de l'hiſtoire de l'homme & de la Nature, eſt une partie néceſſaire de notre introduction à l'Hiſtoire du nouveau Monde. Nous préſenterons d'abord à nos Lecteurs un extrait fidele de l'Ouvrage de M. de P.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCTIONS DE L'AMÉRIQ. AVANT SA DÉCOUVERTE.

Le Climat de l'Amérique, ſelon M. de P. étoit, au moment de ſa découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupédes, plus petits, pour la plûpart, d'un ſixiéme, que leurs analogues de l'ancien continent. Il étoit ſurtout pernicieux aux hommes, abrutis, énervés, & viciés d'une façon étonnante, dans toutes les parties de leur organiſme. La terre hériſſée de montagnes, étouffée ſous les forêts, offroit l'aſpect d'une immenſe & ſtérile ſolitude. Les Européens qui s'y tranſplantent, eſſuyent les horreurs de la famine. En vain l'induſtrie s'exerce ſur ſon ſol ingrat ; pluſieurs Colonies ſécondaires ſont encore hors d'état de ſe nourrir de leurs propres productions. A peine

notre ſeigle & notre froment prennent-ils dans quelques parties du Nord : les caſiers & les cannes à ſucre y ont perdu de leur qualité. Entre les végétaux exotiques importés dans ces contrées, les arbres à noyaux ne proſperent pas ; par-tout ils dégénérent, ſi l'on en excepte les pêchers & les abricotiers tranſplantés dans l'Iſle de Juan Fernandez. Enfin, dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'a pas pu parvenir à faire de bon vin.

Lorſqu'on perçoit la terre à la profondeur de ſix à ſept pouces, on la trouvoit très-froide, même dans la Zone Torride. Les graines ſemées un doigt trop avant, ſe glaçoient & ne germoient pas ; auſſi la plûpart des arbres indigénes, au lieu d'enfoncer leur racine perpendiculairement, les traînoient comme par inſtinct, ſous la ſuperficie horizontale, pour évîter le froid intérieur ; ces arbres ſe chargeoient d'une multitude de végétaux implantés & paraſites, provenus d'un ſédiment impur, pompé de cette terre que l'induſtrie n'avoit jamais émondée, & où la nature, faute d'être dirigée par la main même de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts ; on ſait combien le climat eſt plus âpre ſous les mêmes latitudes à Québec qu'à Paris, à la Baye d'Hudſon que ſur la Tamiſe, &c.

Dans les parties méridionales & dans la plûpart des Iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes, & même mortelles, lorſque l'ardeur du ſoleil occaſionnoit une eſpece de fermentation. Ce terrein fétide faiſoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties de l'Univers connu. Les principales nourritures des Américains établis ſur la côte orientale, étoient des plantes empoiſonnées, des *Incas*, des *Maniocs*, qu'on ne rendoit comeſtibles que par adreſſe. La plûpart de ces végétaux, qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés ſous la forme ligneuſe de ſous-arbuſtes, à cauſe du nitre terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, étoit inondée de reptiles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & par l'activité de leur poiſon.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Les fourmies ravageoient tellement les contrées du Sud, qu'on y ſurnommoit cet inſecte le *Roi du Bréſil*: Panama eſt affligé par des ſerpens, Carthagéne par des nuées d'énormes chauve-ſouris; Porto-Belo, par des crapauds; Surinam, par des Kakerlaques; la Guadeloupe, ainſi que les autres Iſles, par des ravets & des ſcarabées rongeurs; Quito par des picques; Lima, par des pucerons & des punaiſes. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen d'exterminer la vermine, qu'en impoſant à leurs ſujets le tribut d'une certaine quantité de pucerons, comme on exige dans le Palatinat un tribut de têtes de moineaux.

Il s'engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers dont les trois regnes ſouffroient ſans relâche: ils fourmilloient dans les bleſſures & les plaies négligées, pendant deux ou trois jours; les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux ont été tranſportés par une eſcadre Françoiſe, de l'Amérique en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas, il y a ſoixante ans. En échange, nous y avons porté les rats & les ſouris, qu'on n'y connoiſſoit pas avant la découverte, & qui ſont auſſi funeſtes aux Colonies, que ces vers ſont dangereux pour la navigation.

Il n'exiſtoit au nouveau Continent aucun grand animal quadrupéde. Les Naturaliſtes, qui ont depuis long-tems fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal. La plûpart des animaux indigénes étoient d'une taille mal tournée. La queue manquoit au plus grand nombre de genres; les ours, les tigres & les lions Américains ſont petits, puſillanimes, & moins dangereux mille fois, que ceux de l'Aſie & de l'Afrique; les loups & les gloutons ont auſſi la taille rapetiſſée. Il paroît même que les Caïmacans & les crocodiles Américains n'ont ni l'impétuoſité ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin, un abâtardiſſement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupédes, juſqu'aux premiers principes de l'exiſtence

de la génération. Les animaux d'origine Européenne & Asiatique s'y sont rabougris & dégradés, jusqu'à perdre une partie de leur instinct ou de leur génie. La viande de bœuf est si pleine de filasse, qu'on a peine à la mâcher à St Domingue. Les moutons de l'Europe souffrent une forte altération à la Barbade. Nos chiens ont perdu la voix, en abordant dans la plûpart des contrées du nouveau Continent. Les cochons seuls ont acquis en quelques endroits une corporance étonnante, parce qu'ils se plaisent dans les pays uligineux, abondans en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles. Les Brebis perdent leur laine ou leur taille. Tout le bétail s'abâtardit dès la première génération. Au commencement de la découverte, certaines espéces animales transplantées, furent long-tems incapables d'engendrer : les poules portées au Pérou refuserent, pendant trente ans, d'y couver. Les chameaux & autres animaux d'origine Asiatique ou Africaine ne résisterent point au climat de l'Amérique & s'éteignirent sans y laisser aucune trace de leur existence.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

La constitution des hommes, continue M. de P., peu défectueuse en apparence, pêchoit foncièrement par foiblesse. Quoiqu'agiles à la course, ils étoient destitués de cette force vive qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européens les terrassoit à la lutte : le moindre fardeau les éreintoit. On a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cens mille d'entr'eux, laisserent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, quoiqu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe. Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans. Le défaut absolu de poils sur le corps annonce la foiblesse de ces hommes, comme le défaut de barbe l'annonce dans nos femmes & dans les Eunuques. Leur indifférence pour le sexe démontre indubitablement le vice de leur virilité & la défaillance de leurs organes. La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisqu'en plusieurs endroits les adultes avoient du lait

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

dans leurs mammelles. De ces ſignes multipliés de foibleſſe, on peut conclure qu'ils devoient être d'un génie borné, ſans élévation, ſans audace, d'un caractere bas & enclin à la nonchalance. Ils devoient être vindicatifs comme les femmes qui, ayant moins de force pour repouſſer une injure, manquent par-là même de forces pour la pardonner: l'inſtinct des êtres puſillanimes eſt de ne ſe croire jamais offenſé légerement. La longue vie de ces peuples doit être attribuée à la tiédeur de leur conſtitution, qui fait auſſi excéder parmi nous l'âge des femmes en raiſon de celui des hommes: toutes les parties cartilagineuſes & oſſeuſes de leur machine étant continuellement rafraichies & humectées, ſe durciſſent plus tard & durent par conſéquent plus long-tems.

Si les Sauvages du Nord ſouffrent les plus horribles tourmens, ſans que leur ame en paroiſſe ébranlée, c'eſt parce que la froideur de leur tempérament émouſſe en eux les atteintes de la douleur. La qualité du climat, la groſſiereté des humeurs, le vice radical du ſang, une conſtitution flegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémouſſement des nerfs dans ces hommes abrutis. Ils ont trop peu d'idées morales & factices, pour craindre la mort. Les Nations du Sud conſervent également, dans le déclin de la vie, cette tranquillité qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves, & qui n'eſt en eux que l'effet machinal de leur organiſation altérée. Cette indifférence pour la vie ne les a jamais conduits qu'à un déſeſpoir honteux & inutile. Le ſuicide en a emporté un très-grand nombre dans les fers des Eſpagnols où par la crainte de leurs armes, ils ſe laiſſoieut mourir de faim, s'empoiſonnoient, s'étrangloient, ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Chefs qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple prouve que la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité que d'un effort de courage & d'héroïſme.

L'étonnement ne ceſſe point, quand on conſidere la puſilla-

nimité des Américains ſubjugués & détruits preſqu'en un inſtant par une poignée d'Européens. Laſ-Caſas dit que les Caſtillans en maſſacrerent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ces calculs, mais il n'y en aura plus, ſi l'on compte ce que les François, les Anglois, les Portugais, & les Hollandois enſemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn juſqu'à la Baye d'Hudſon. Dans l'Amérique ſeptentrionale, on a détruit à-peu-près la treizieme partie des naturels ; on n'en a pas laiſſé dans les Antilles, & preſque point dans les Caraïbes & les Lucayes. Dans le Pérou, le Mexique & le Bréſil, on a exterminé les deux tiers des Indigénes. Cortez conquit le Mexique avec 450 Bandits à pied, & 15 Cavaliers aſſez mal armés : ſon artillerie n'effraieroit pas aujourd'hui des invalides dans un Donjon ; les Pizarres, avec 140 Fantaſſins & 30 chevaux, égorgerent les troupes innombrables d'Atabaliba. En un laps de vingt ans, un million d'Inſulaires périrent à Saint-Domingue, preſque ſans avoir oſé eſſayer de ſecouer le joug du vainqueur. Les Caraïbes montrerent une ſorte d'intrépidité, ou plutôt les Eſpagnols montrerent devant eux de l'effroi, mais à cauſe des flêches envenimées de ces Indiens. Les Chiliens n'ont lutté long-tems contre ces étrangers, qu'à la faveur de leurs montagnes impénétrables. Les Jucatains ne réſiſterent que parce que la ſtérilité de leur pays & la méſintelligence des Conquérans retarda la conquête. Enfin il eſt certain que les Eſpagnols tirerent moins de ſervice de leur artillerie que de leurs dogues & de leurs lévriers. La ſoumiſſion des Américains doit donc être encore plus attribuée à leur inexprimable lâcheté, qu'à leurs armes de bois & à l'indiſcipline de leurs troupes.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE. AVANT SA DÉCOUVERTE.

L'Amérique contient à-peu-près 2, 140, 212 lieues quarrées ; & ſur ce prodigieux emplacement, il n'y avoit que deux nations réunies en une eſpece de ſociété politique. Dans ces deux Empires où la population étoit plus forte, les conquêtes furent incroyablement rapides, parce qu'il ne falloit pas, comme dans les autres contrées, aller chercher les hommes dans les forêts &

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

les montagnes pour les vaincre. L'Amérique entiere contient tout au plus aujourdhui trente ou quarante millions d'Indigénes, quoique Riccioli lui donne trois cens millions d'habitans, & Sufmilfch tantôt cent, tantôt cent cinquante millions. On a fupputé que, dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglois, il n'exiftoit que cinq cens perfonnes fur un terrein de foixante lieues en quarré, pendant qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. de Vauban, nourrir commodément huit cens hommes. Le Chiriguai, qui a cent lieues de France fur cinquante, contenoit à peine vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des forêts de trois cens lieues, fans rencontrer une famille. La Population du Mexique & du Pérou a été viſiblement exagérée. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de tirer des hommes de l'Afrique & des Lucayes: fi cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitans en 1518, comment auroit-elle été déferte en 1521? Dapper tombe dans une erreur palpable, quand il aſſure que la population de l'Amérique furpaſſoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Aſie. En fuppoſant que le nouveau monde contenoit, au moment de fa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte en Europe, il n'en feroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de fa furface habitable, le nouveau continent n'auroit été qu'une folitude prodigieufe dont l'eſpece humaine n'occupoit qu'un point.

Les Femmes, continue M. de P. y étoient auſſi infécondes que les hommes étoient lâches & impuiſſans en amour. Comme elles accouchoient fans fecours avec une facilité & une preſteſſe qui furprit étrangement les Européens, (1) il s'enſuit qu'outre

(1) M. de P., dans fa Réponſe à Dom. P. *tom. VII.* dit qu'il a lu que parmi les Tapuias, on ne nouoit pas le cordon ombilical aux enfans, ce qui l'a *beaucoup étonné*. Il ajoute que fi l'on ne nouoit pas le cordon, *il falloit* l'ex-

l'expanſion du conduit vaginal tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation à cauſe des fluides qui les relâchoient. Leur dégénération augmentée par le mal vénérien étoit cauſe qu'elles procréoient peu, & comme elles avoient infiniment plus de lait, leurs enfans étoient allaités juſqu'à l'âge de dix ans & au-delà, dans les Contrées du Sud, & ordinairement juſqu'à ſept dans les Provinces Septentrionales : on a vu des femmes ſexagénaires ſervir de nourrices aux enfans de leurs enfans. Cette ſurabondance de la liqueur laiteuſe, engendrée par l'humidité de leur tempérament, rendoit en elles le flux ſexuel fort irrégulier, & ſi rare, que la plus forte émanation des Indiennes n'équivaloit pas au tiers de l'écoulement des femmes d'Europe : ce dérangement peut être compris entre les cauſes phyſiques de leur peu de fécondité. Dès qu'une femme avoit eu un enfant, le mari s'en dégoûtoit, ne communiquoit plus de long-tems avec elle, & cherchoit une autre épouſe; quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, elles étoient rebutées; auſſi quelques-unes recouroient-elles à l'avortement : en général le ſexe étoit opprimé chez les Méridionaux, & négligé dans le Nord. Enfin les femmes du Nouveau Monde ceſſent ordinairement d'avoir des enfans à l'âge de trente ſix ans. On peut ajouter, pour preuve de la dégénération de l'eſpece humaine en Amérique, qu'il naît beaucoup plus de filles que de garçons.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

---

qu'on ſe ſervît d'un ligament ou de quelqu'autre pratique ſemblable. Nous remarquons que la ligature du cordon paroît avoir été inconnue aux Anciens. Il eſt à croire qu'ils le rompoient, au lieu de le couper : les plus gros troncs des veines & des artères étant caſſés, ne donnent point de ſang. Même avec l'inciſion, la ligature n'eſt pas néceſſaire, & l'hémorragie n'eſt nullement à craindre, ſi ce n'eſt dans le cas où la poitrine eſt comprimée par les maillots, ou autres cauſes étrangeres. M. Hunter, à Londres, ne lie point l'ombilic; M. Le Roi, Médecin à Paris, rapporte dans ſes *Recherches ſur les habillemens des enfans*, un fait curieux, qui prouve qu'on n'eſt obligé de recourir à la ligature, qu'à cauſe de l'uſage plus que barbare des maillots.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

A la premiere fondation des Colonies aux Iſles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfans; la malignité de l'atmoſphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moiſſonnoient dans l'adoleſcence. Maintenant les Colons y conſervent à peine à-peu-près le quart de leurs enfans. Les Européennes ceſſent d'y être fécondes bien plutôt que dans leur Pays natal. Cette terre eſt le tombeau des Négres. Quoique depuis l'époque de 1517, on y ait tranſplanté, en un laps de 240 ans, plus de dix millions de ces Africains à quarante mille par année, il faut y en amener encore tous les ans plus de ſoixante mille, & ſans ces recrues, leur race, en moins de cinquante ans, y ſeroit entiérement éteinte. En trente ans, la Barbade a demandé plus de 100000 Négres? La Martinique & Saint-Domingue qui en employent environ 18000, en achetent vingt-cinq mille annuellement; une recrue annuelle de ſept mille eſt néceſſaire pour entretenir les vingt mille Noirs de la Jamaïque; les poſſeſſions Eſpagnoles de terre ferme ont beſoin tous les ans de huit mille Négres, les Portugais en tranſportent au moins vingt mille au Bréſil ſeul, &c.

« Dans l'Amérique Septentrionale, dit d'après MM. Bertrand » & Kaſm l'Auteur de *l'Hiſtoire naturelle & politique de la Pen-* » *ſylvanie*, les Européens dégénerent ſenſiblement, & leur con- » ſtitution s'altere à meſure que les générations ſe multiplient. » On a remarqué dans la derniere guerre, que les hommes nés » en Amérique ne pouvoient pas ſupporter, auſſi long-tems » que ceux qui étoient venus d'Europe, les travaux des ſiéges & » la fatigue des voyages de mer: ils moururent en grand nom- » bre. Il leur eſt pareillement impoſſible d'habiter un autre climat » ſans être ſujets à des accidens qui les font périr ».

Il ſeroit inutile de parler de la maladie vénérienne, originaire de l'Amérique. Elle ſembloit être naturelle à ſes habitans: il paroît néanmoins qu'elle étoit peut-être plutôt une affection de leur tempérament, qu'une qualité morbifique à leur égard, puiſqu'elle ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période

de la vieilleſſe. L'uſage de la Salſepareille, du Gayac, de la Lobelia, du Coca, du Caamini, &c. les préſervoit des excès de ce mal endémique & national. La lepre écailleuſe eſt commune dans le Paraguai & le Tucuman. Le *mal de Siam* dans la plûpart des Provinces Méridionales, &c. Jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête, quoi qu'en diſe M. Hume. Les troupes des Pizarres furent attaquées de goûtes aux yeux & de puſtules peſtilentielles. L'armée de Soto auroit été entierement fondue dans la Floride, ſi les Sauvages n'avoient eu la ſimplicité d'indiquer un remede à leurs inſatiables oppreſſeurs. La mortalité fut exceſſive par-tout où pénétrerent les Eſpagnols. A l'Iſle de Cuba, il expira plus de ſoixante mille hommes en moins de ſix mois; l'Iſle de Saint Domingue en vit périr plus de cent mille. Tels étoient les effets du climat dans le Nouveau Monde.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Des Facultés phyſiques, ajoute M. de P., eſſentiellement viciées, entraînent la perte des qualités morales. La dégénération ayant atteint les organes & les ſens des Américains, leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. *La nature ayant tout ôté à un hémiſphere de ce globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans dont on n'a encore pu faire des hommes.* « Une ſenſibilité ſtupide fait le fonds du caractere de » tous les Américains. Leur pareſſe les empêche d'être attentifs » aux inſtructions : aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour » ébranler leur ame, & l'élever au deſſus d'elle-même. Supérieurs » aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la lan- » gue, ils ſont réellement inférieurs au moindre des Européens: » privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent » qu'aux impulſions de leur inſtinct : aucun motif de gloire ne » peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les » retient dans l'eſclavage où elle les a plongés, ou dans la vie » ſauvage dont ils n'ont pas le courage de ſortir. Il y a près de » trois ſiécles que l'Amérique eſt découverte; on n'a ceſſé, depuis

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

» ce tems, d'amener des Américains en Europe ; on a eſſayé ſur » eux toute eſpece de culture, & aucun n'a pu parvenir à ſe » faire un nom dans les ſciences, les arts & les métiers. »

Ce portrait répond à celui que M. de la Condamine a tracé de ces peuples dans ſon *Voyage ſur l'Amazone*. Après avoir donné l'inſenſibilité pour baſe de leur caractère, il ajoute : » gloutons juſqu'à la voracité, quand ils ont de quoi ſe ſatis- » faire ; ſobres, quand la néceſſité les y oblige, juſqu'à ſe paſſer » de tout ſans paroître rien deſirer : puſillanimes & poltrons » juſqu'à l'excès, lorſque l'yvreſſe ne les tranſporte pas : enne- » mis du travail, indifférens à tout motif de gloire, d'honneur » ou de reconnoiſſance ; uniquement occupés de l'objet préſent, » & toujours déterminés par lui ; ſans inquiétude pour l'avenir, » incapables de prévoyance & de réflexion ; ſe livrant, quand » rien ne les gêne, à une joie puérile qu'ils manifeſtent par des » ſauts & des éclats de rire immodérés, ſans objet & ſans deſſein : » ils paſſent leur vie ſans penſer, & ils vieilliſſent ſans ſortir de » l'enfance dont ils conſervent tous les défauts. ».

On a eſſayé d'inſtruire quelques Américains dans leur patrie : ces enfans ont donné quelque lueur d'eſprit, juſqu'à l'âge de ſeize ou dix-ſept ans ; mais à cette époque de la puberté ſi critique & ſi terrible qui confirme ou détruit tout ce qu'on avoit eſpéré de la vivacité de l'enfance, la ſtupidité ſemble les accabler. Il ſe peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obſtrue, dans certains ſujets, quelques conduits & épaiſiſſe les eſprits vitaux. Si le tempérament de tous les Américains eſt tel qu'il a été décrit, s'il eſt corrompu par les cauſes aſſignées, la foibleſſe de l'entendement leur eſt naturelle : cette clarté paſſagere qu'on remarquera dans leur enfance, ne durera qu'autant que la circulation du ſang ſera accélérée par l'impuberté ; & quand elle ſe rallentira vers l'âge de la virilité, leur ame ſera privée de l'activité que lui communiquoit le feu de la jeuneſſe.

Les Créoles de l'Amérique Méridionale acquierent auſſi, ſelon l'obſervation de D. Juan, la maturité de l'eſprit avant que les

enfans d'Europe y atteignent; mais cette maturité s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle ſe manifeſte plus promptement: & voilà pourquoi l'on a dit d'eux qu'ils étoient déja aveugles lorſque les autres hommes commencent à voir. Il en eſt de même des Créoles du Nord. La raiſon, dit l'auteur de l'Hiſtoire de la Penſylvanie, y devance la maturité de l'âge. Il n'eſt pas rare de trouver de petits garçons en état de répondre à des queſtions fort au deſſus de leur âge, avec autant de juſteſſe & de bon ſens, que s'ils étoient déjà des hommes. Il eſt vrai qu'ils ne parviennent pas à la même vieilleſſe que les Européens. Il eſt ſans exemple qu'un habitant d'origine Européenne, né dans ces climats, ait atteint quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ans.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Si l'Amérique avoit porté des hommes remplis de ſentimens généreux & jaloux d'inſtructions, tout l'avantage de la découverte eut été de leur côté. En échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances, nos ſecrets, nos inſtrumens, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des Maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſans & de la terre jaune.

Si l'on pouvoit croire, ajoute M. de P., tout ce que les Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du Nouveau-Monde, un Empire puiſſant, régi par d'admirables loix & couvert de peuples heureux réunis dans des villes ſpacieuſes, ou épars ſur les plus fertiles campagnes. Mais ce tableau n'eſt qu'une fiction. Les Conquérans, pour ſe couvrir de gloire, ont élevé fort haut la force des Etats qu'ils anéantiſſoient. Les Anciens Hiſtoriens ne ſçavoient pas les langues de ces Contrées, & ces Contrées n'avoient point d'annales. Comment a-t-on entrepris de fixer l'origine de la Monarchie du Pérou, Garcilaſſo à l'an 1131 de notre Ere, Blas de Valera à l'an 931, &c. ? Quand on ne pouvoit ſçavoir la chronologie d'un peuple qui ne ſçavoit ni lire ni écrire? Les Quipos des Incas n'étoient que des eſpeces de chiffres deſtinés à faire des calculs,

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

ou des ſignes des événemens imparfaits & inintelligibles ſans le ſecours de la tradition verbale. On pourroit mettre en queſtion, ſi un Peuple qui ne ſçait ni lire ni écrire peut être un peuple bien policé. Comme il n'y en a aucun exemple dans l'ancien Continent, il eſt à croire que, ſans le ſecours des lettres, des hommes attroupés ne ſçauroient atteindre à un gouvernement bien conſtitué.

« Soyez ſeul, dit M. de Monteſquieu, » & arrivez par quel-» qu'accident chez un Peuple inconnu; ſi vous y voyez une piéce » de monnoie, comptez que vous êtes arrivé chez un peuple » policé. ». Les Américains ne connoiſſoient point l'uſage de la monnoie, ſigne certain de barbarie.

Garcilaſſo remplit de Villes le Pérou; Tarate dit que Cuſco étoit le ſeul lieu qui eut forme de Ville. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de Villes au Pérou, il en reſteroit des ruines & les noms; elles auroient, pendant quelque tems, défendu cet Empire, & les Conquérans n'auroient pas ſi long-tems erré dans les landes & les bruyeres. Cuſco méritoit à peine le nom de Bourgade du tems des Incas: à peine contenoit-elle vingt mille habitans, puiſque l'étendue de ſon enceinte eſt aujourdhui doublée & qu'elle n'en renferme que quarante mille. Enfin ſi l'Etat avoit été peuplé, s'il eut entretenu de grandes armées, une bataille n'eut pas ſuffi pour diſſiper toutes ſes forces. Enfin un grand Peuple ſans agriculture eſt un être de raiſon, & il falloit bien que ce pays fût extrêmement dépeuplé, puiſqu'une poignée d'Européens eut beaucoup de difficulté à ſe nourrir avec ſes chevaux & ſes eſclaves.

Les Péruviens ne ſçavoient pas forger le fer; quoiqu'ils le connuſſent, quoiqu'ils euſſent beaucoup de forges, quoiqu'ils employaſſent l'or, fondiſſent l'argent, & poſſédaſſent le ſecret que nous avons laiſſé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Le fer forgé eſt l'ame des métiers. Cependant ſi ce ſecours eut ſeul manqué aux Péruviens, ſi l'eſprit & l'intelligence ne leur euſſent

pas manqué en même tems, ils ſe ſeroient élevés, malgré cet obſtacle, à un certain point dans les ſciences: leur peu de progrès en ce genre eſt atteſté par la barbarie de leur langue dépourvue des mots néceſſaires pour exprimer les notions morales & métaphyſiques. Suivant le rapport de M. de la Condamine, elle manquoit même de mots numériques, ainſi que toutes les langues de ces contrées, de façon qu'on ne pouvoit compter juſqu'à vingt ſans employer des ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer aux mots. L'Arithmétique de quelques peuples de l'Amérique méridionale, ſuivant le même voyageur, n'alloit pas au-delà du nombre *trois*. Les Mexicains ignoroient juſqu'à l'art de faire des fenêtres à leurs habitations & des cheminées à leurs foyers. Lorſque le Commentateur de Garcilaſſo fait élever, ſous le troiſieme Inca du Pérou, des tours pyramidales pour l'étude des aſtres, il oublie que les Amautas, Aſtronomes du pays, n'avoient pas imaginé un mot pour diſtinguer les planètes des étoiles, qu'ils n'avoient donné qu'à Vénus un nom caractériſtique, & qu'ils croyoient que la Lune avoit été violée par un renard.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Le Gouvernement du Pérou étoit deſpotique: le gouvernement deſpotique ne ſçauroit avoir de bonnes loix. Quand il ſeroit vrai que cet Empire eût eu des loix, il nous ſeroit impoſſible de les analyſer faute de les connoître, parce qu'elles n'ont point été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre.

On n'a pas moins conté de fauſſetés ſur le Mexique que ſur le Pérou, & les deux nations étoient à peu près égales, ſoit qu'on compare leur police, ſoit qu'on examine leurs arts. Les Mexicains ne conſervoient le ſouvenir des choſes, qu'en les deſſinant groſſierement ſur des écorces ou ſur des peaux. Au feu allumé par le zèle barbare de l'Evêque Sumarica, il n'échappa qu'une copie des tableaux hiſtoriques qui formoient les annales de l'Empire, & qu'il eſt ridicule de vouloir interpréter. On prétend prouver par ce livre myſtérieux, que le premier Roi du Mexique n'avoit commencé à régner que l'an 1391,

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

de l'ere chrétienne. Carreri qui ſoutient que ces Américains s'étoient aſſemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325, s'appuye ſur des *roues ſéculaires* du pays, leſquelles n'étoient vraiſemblablement que des almanachs ſemblables à ceux que l'Europe a conſervés depuis les Goths, à l'uſage de ceux qui ne ſçavoient ni lire ni écrire ; & qui, à la faveur des points rouges & des points noirs, y diſtinguent les jours de fête & les jours de travail. Les deux mille temples placés par Solis à Mexico ſe réduiſent à ſept ou huit chapelles, & le prétendu château où cabanoient les Rois, n'étoit qu'une grange.

Tels étoient les ſeuls peuples policés de l'Amérique, au tems de la conquête : tous les autres étoient ſauvages & le ſont encore malgré le commerce des Européens ; & ces peuples policés étoient eux-mêmes ſi ſtupides & ſi barbares, que les Théologiens mirent en queſtion s'ils étoient des hommes, & que l'atroce Supelveda ſoutint qu'on pouvoit les maſſacrer, ſans commettre un péché véniel.

Juſqu'à préſent nous nous ſommes bornés à expoſer le ſyſtême de M. de P. & à réunir les preuves de ſon opinion. Nous oſons aſſurer que cette analyſe des *Recherches Philoſophiques ſur les Américains* préſente la ſubſtance de l'ouvrage, ſans déguiſement & ſans altération. Ce tableau de l'Amérique par M. de P. ne ſemblera-t-il pas tracé, comme celui de la civiliſation par M. R., à la maniere de la ſatyre ? Eſt-ce par des ombres accumulées ſur des ombres que l'hiſtoire nous préſente cet hémiſphère ſous ſon vrai ſens ? La nature s'y étoit-elle en effet affaiſſée ſous je ne ſçai quel poids, juſqu'à n'offrir que le ſpectacle effrayant de la décrépitude du monde ?

Après la découverte du nouveau Continent, un Philoſophe Américain, en tirant des inductions judicieuſes de vérités inconteſtables, auroit donné une idée bien étrange & bien horrible de l'Europe ! il auroit dit : « Qu'eſt-ce que cette terre qui » vomit ſur nous tant de fléaux, ſur nous qui ne l'avons ni » violée ni convoitée ? elle engendre des monſtres, & ces

monſtres

» monſtres la fuient ? ils la fuient à travers les abymes des mers » & les périls les plus affreux, pour ſe ſauver de ces gouffres » & ſe dérober à ſa malignité plus affreuſe encore ! la faim & » le déſeſpoir font les brigands ; il n'y a qu'une faim dévorante » qui ait pu jetter ces brigands dans cet excès de déſeſpoir. » Eh ! que cherchent-ils ſous ces climats ? de l'or : ils croyent » donc, les inſenſés, que l'or habille & nourrit l'homme ! Que » cherchent-ils dans le ſein de nos cailloux verds qu'ils briſent à » coups de marteau ?

Du climat, du sol, des product. de l'Amérique. avant sa découverte.

» Ils apportent des graines & des herbes, empoiſonnées ſans » doute, car ces Barbares ne portent que le ravage, où ſi elles » ſont ſaines & ſalutaires, il faut qu'ils les aient ravies à des » terres fertiles, & que les leurs aient refuſé de les reproduire, » puiſqu'ils viennent les ſemer & les planter dans les nôtres. » Si notre ſol les nourrit, quoiqu'étrangeres, ſans doute nos » productions ſecheroient dans le leur. La nature aura peut- » être en horreur leurs animaux domeſtiques, comme nous » les avons eux-mêmes en exécration. Et ces monſtres avec » leſquels ils combattent & par leſquels ils triomphent ? ces » chevaux ſans leſquels ils ne pourroient preſque pas marcher, » tant ils ſont foibles & débiles ; ces dogues qui ne paroiſſent » avoir plus de férocité qu'eux, que parce qu'ils n'ont pas leur » lâcheté ? ils ſont les dignes compagnons de leurs exploits, & » c'eſt à eux qu'ils doivent des trophées & à ces armes épou- » vantables que l'enfer a forgées. Les lâches, ils n'auroient point » oſé combattre à armes égales, ils nous percent le cœur quand » nous les avons reçus les bras ouverts ; &, vils ſuborneurs de » nos femmes, ils n'ont le courage d'être atroces qu'après avoir » aſſuré leurs ſuccès par la plus noire des trahiſons. Qu'ils nous » vantent leurs arts ; ils n'exercent que ceux de corrompre & » de détruire, les arts de la lâcheté & de la férocité : les arts » propres à l'homme auroient adouci leurs mœurs. Ils nous con- » tent des merveilles de leur pays, ces malheureux qui viennent » chercher la vie dans le nôtre, & par des forfaits, & que nous

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

» apprennent-ils des mœurs de leur patrie ? les meres repouſſent
» leurs enfans dès l'inſtant où elles viennent de les mettre au
» monde. Ces pauvres infortunés tombent dans les bras meur-
» triers de nourrices mercenaires qui les condamnent au ſupplice
» des ligatures & les étouffent; les enfans, les filles, les femmes
» même enceintes ont le corps à la torture entre des arrêtes de
» poiſſon pêchés dans le nord, parce qu'on reconnoît que la
» nature infirme & égarée n'y feroit que des êtres difformes, ſi
» on ne lui oppoſoit des moyens infaillibles de les défigurer; ils
» bâtiſſent des maiſons ſur des maiſons où ils s'entaſſent les uns
» ſur les autres, & reſpirent un air empoiſonné, par leur ſoufle,
» leur malpropreté, & les exhalaiſons des cimetieres, des hôpi-
» taux, & de métiers infects; ils n'eſtiment les arts & les hommes
» qu'en raiſon inverſe de leur utilité, & les citoyens les plus
» précieux qui nourriſſent tous les autres y ſont ſi avilis, ſi oppri-
» més & ſi foulés, qu'on ne leur laiſſe pas de quoi ſe nourrir eux-
» mêmes... Que ſçais-je ? Croirons-nous à la bonté de leur cli-
» mat, quand ils croyent que la nature n'y feroit que des monſ-
» tres, quand il ne répond pas à leurs beſoins, quand ils l'aban-
» donnent avec tant d'ardeur & de contentement ? quand ils
» avouent que leur vie eſt en général moins longue que la nôtre,
» & par conſéquent leur conſtitution moins vigoureuſe ? Et
» combien leur ſang ne doit-il pas être impur ! en nous appor-
» tant une affreuſe maladie (la petite vérole) qui fait plus
» de ravages encore, s'il eſt poſſible que leur furie, leur corrup-
» tion envenime notre maladie endémique à laquelle ils donnent
» le même nom, au point qu'elle les couvre auſſi-tôt d'ulceres
» effroyables & tranche bientôt le cours de leur vie & de leurs
» horreurs, tandis qu'elle nous affecte à peine & qu'elle nous
» laiſſe arriver à la vieilleſſe la plus reculée. Leur barbe & tout
» le poil dont leur corps eſt hériſſé ne nous indiquent-ils pas
» à quelle claſſe d'animaux ils appartiennent ? Que dirons-nous
» des belles loix d'un pays où l'on ne connoît point les premiers
» élémens de la juſtice ? lui accorderons-nous une nombreuſe

» population, quand la terre paroît si ingrate, & quand à peine,
» en état de fournir quelques poignées d'hommes pour d'éton-
» nantes entrepriſes, il eſt réduit à emprunter le ſecours de ſes
» animaux, à ériger ſes chiens & ſes chevaux en conquérans :
» quant à leur religion qu'ils veulent nous contraindre d'adop-
» ter, ils ne la croyent pas eux-mêmes, ſi elle leur défend l'in-
» juſtice & le crime ; nous ne pouvons la croire, ſi elle le leur
» commande ou le leur permet ».

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Notre Philoſophe auroit pu, par des réflexions ſages & ingénieuſes ſur des faits avérés & inconteſtables, pouſſer le commentaire de ce texte auſſi loin que M. de P. a pouſſé ſes *réflexions ſur les Américains* ; & en donnant les mêmes couleurs à la vérité, il auroit fait le tableau le plus horrible & le plus infidele de l'Europe.

M. de P. a tenté de débrouiller le cahos de l'ancienne Amérique. Il a tiré beaucoup de lumieres des ténébres ; mais cette contrée étoit-elle en effet auſſi informe qu'il nous la repréſente avec tant de ſcience & de philoſophie ? s'il n'avoit eu d'autre objet que celui d'établir la prodigieuſe ſupériorité de notre hémiſphere ſur celui-là, il ne nous auroit pas promis dans ſon *diſcours préliminaire* un *portrait ſurprenant par ſa nouveauté* ; il auroit, auſſi inutilement que laborieuſement, démontré une vérité démontrée aux yeux de tout l'univers, il n'auroit pas été contraint de refuſer à l'Amérique les avantages que tous les Hiſtoriens lui attribuent : en lui accordant tout ce qu'elle auroit pu demander, elle n'en ſeroit pas moins reſtée infiniment au-deſſous de notre Continent.

Son deſſein particulier a été de prouver la *décadence*, la *dégénération*, la *défaillance* de la nature dans les Régions Occidentales ; il le répete à chaque page ; c'eſt un ſyſtême nouveau qu'il publie. A-t-il atteint ſon but ? il y a lieu d'en douter. Ses aſſertions ſont fauſſes pour la plûpart, & quand elles ſeroient toutes rigoureuſement vraies, il n'en auroit déduit qu'une fauſſe conſéquence.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

La *dégénération* eſt le paſſage d'un état plus parfait à un état moins parfait; la preuve de la *dégénération* réſulte du parallele de ces deux états. Pour établir la dégénération de la nature en Amérique, il falloit donc que M. de P. conſtatât ou par des monumens hiſtoriques qu'elle étoit moins floriſſante au tems de la découverte, qu'elle ne l'avoit été jadis: ou par des réflexions philoſophiques que l'état de nature étoit en lui-même beaucoup moins informe que ne l'étoit celui de l'Amérique. Il eſt impoſſible de prouver le premier de ces points; il ſeroit très-difficile de prouver le ſecond: M. de P. n'a entrepris & n'entreprendra vraiſemblablement ni l'un ni l'autre.

Une terre réduite à l'infertilité par l'épuiſement, ſeroit une terre dégénérée. Une race condamnée à tomber dans la vieilleſſe à l'âge de la maturité, ſeroit une race dégénérée. En Amérique, le ſol étoit naturellement très-fertile, & l'eſpece humaine naturellement très-vivace.

Ce n'eſt pas ici une vaine diſpute de mots: lorſque les mots expriment l'opinion particuliere de l'Auteur & le caractère diſtinct de ſon ſyſtême, la diſpute eſt ſur le fonds des choſes. On n'accuſera pas M. de P. d'ignorer la valeur des termes de *dégénération*, *défaillance*, *dégradation*, *décrépitude*, &c. ſon ſyſtême porte ſur leur ſens naturel. S'il avoit voulu dire ſeulement que l'Amérique étoit inculte, & que l'eſpece humaine y étoit brute ou mal policée, il l'auroit dit, il n'en auroit pas dit davantage, & il n'auroit rien dit de nouveau.

L'Auteur reconnoît que *la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts en Amérique, & que quand la main y dirigeroit les efforts de la nature, la fécondité n'y ſeroit pas à pure perte.* La terre étoit donc par elle-même féconde, quoique l'homme ne ſçut pas tourner à ſon avantage cette fécondité; ce qui *n'équivaut pas à la ſtérilité*, phyſiquement parlant, comme l'ajoute l'Auteur: je dis *phyſiquement parlant*, car il s'agit des qualités phyſiques du terroir en Amérique.

La dégénération de la nature dans ces contrées eſt donc auſſi chimérique, que la barbarie de l'eſpece humaine étoit réelle. L'Amérique étoit inculte, parce que les hommes y étoient encore dans l'enfance : mais comment cette enfance s'étoit-elle ainſi perpétuée, au point qu'à peine deux nations commençoient-elles à ſe civiliſer, tandis que notre Continent étoit tout couvert de nations plus ou moins policées depuis tant & tant de ſiécles ?

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE. AVANT SA DÉCOUVERTE.

L'Amérique étoit, pour ainſi dire, une terre nouvelle. A l'époque de la découverte, ſa ſurface offroit encore l'aſpect d'une mer parſemée d'Iſles & de preſqu'Iſles, preſqu'autant que le ſpectacle d'une terre entrecoupée en tout ſens d'eaux ou fluviatiles ou ſtagnantes.

De hautes montagnes, de grands fleuves, de vaſtes forêts, oppoſoient des obſtacles invincibles à la communication de ſes foibles peuplades. Les torrens ne ſçauroient être bornés, les fleuves dirigés, les marais deſſéchés, les forêts abattues que par les bras vigoureux de ſociétés nombreuſes. Les peuplades Américaines étoient donc éparſes & iſolées. Il falloit, pour que l'Amérique ſe civiliſât, que ſes habitans s'élevaſſent, chacun par ſes propres forces, à la civiliſation, pendant que, ſur notre hémiſphere, une ſeule nation policée pouvoit la communiquer de proche en proche dans toute l'étendue de nos terres.

Les Américains, placés, par la néceſſité des circonſtances, aux extrémités de la vie ſauvage, avoient la carriere la plus longue & la plus épineuſe à parcourir pour atteindre aux élémens de la ſociété civile. Ils étoient pour la plûpart chaſſeurs, & le ſauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte des habitations humaines, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale, comme l'obſerve très-bien M. de P. Ils étoient chaſſeurs, parce qu'ils avoient plus de forêts que de paturages autour d'eux, plus de gibier que de fruits dans leurs forêts, plus de confiance dans la conſommation du gibier que dans celles des racines d'abord ſuſpectes de venin, plus de beſoin de défendre leur

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

ſubſtance & leurs perſonnes contre les ours, les gloutons, les tigres, les renards & autres animaux carnaſſiers fort répandus, que de les laiſſer multiplier en renonçant de trop bonne heure à cette guerre naturelle pour élever des troupeaux & des productions. La pêche, reſſource de quelques peuples, eut, comme la chaſſe, une vie plus ou moins ſolitaire.

On pourroit dire que leur induſtrie avoit atteint, ſi l'on peut ainſi parler, la perfection de la vie chaſſereſſe, par leurs découvertes alimentaires & ſur-tout la compoſition de poudres & de pâtes nutritives qui, condenſées & réduites en petits volumes, leur aſſuroient une reſſource facile dans leurs longues courſes à travers des déſerts, & après des chaſſes malheureuſes. Avec tous nos arts, nos ſciences & nos recherches, à peine commençons-nous à ſçavoir nous prémunir, par de ſemblables découvertes, contre la faim irritée par les diſettes, ou, ſi l'on a propoſé quelques poudres nutritives, on a été obligé de copier les procédés de ces peuples.

M. de P. oublie ici qu'il ne doit pas louer ces Indiens, il ſemble même regarder leur découverte comme un effort de génie. Cependant la farine de bled de Turquie bien fermentée, convertie en pain, un peu torréfiée, réduite encore une fois en poudre, & remiſe enſuite au four, forme une poudre alimentaire telle que ſix onces ſuffiſent pour la nourriture d'un homme, comme on l'eſſaya, il y a quelques années à Lille en Flandre, expérience répétée par M. Parmentier, Apothicaire, Maiſon des Invalides, ainſi qu'on le voit dans ſon Mémoire ſur les végétaux propres à être ſubſtitués aux grains dans les diſettes, couronné par l'Académie de Beſançon. L'art eſt ſimple, mais il nous étoit inconnu.

A quels ſignes reconnoîtrons-nous le génie des ſauvages & ſes développemens? ſans doute à leurs progrès dans l'art des ſubſiſtances. La vie ſauvage en eſt aux premiers beſoins, & les plus induſtrieux de ces peuples ſeront ceux qui auront pouſſé plus loin l'art de profiter des productions ſpontanées de la nature.

Quelle étoit en ce genre l'induſtrie des Américains ? Le ſuc de la racine d'yuca ou manioc eſt un poiſon violent, & ils tiroient de cette racine des boiſſons agréables, de bonnes pâtes, d'excellens reſtaurans, & leur nourriture ordinaire. Ici M. de P. laiſſe échapper, malgré lui, quelque marque de ſurpriſe & d'admiration, mais parce qu'il ignore, comme on l'a ignoré juſqu'à préſent aſſez généralement, que l'expreſſion & les lotions ſuffiſent pour dépouiller la plûpart des plantes ſauvages de leurs qualités pernicieuſes. Combien cette admiration ne prêteroit-elle pas à la riſée de ces Américains ? elle les invite à croire que nous ne connoiſſons pas encore les apprêts les plus ſimples des premieres ſubſiſtances, malgré les ſecours de la chymie. A peine commençons-nous à ſçavoir que l'amidon eſt la partie nutritive des grains, & que toutes les plantes qui contiennent cette fécule nous donneront la matiere d'un bon pain, lorſque nous en exprimerons les ſucs ſous la preſſe & que nous en ſéparerons les parties fibreuſes par de ſimples lotions. C'eſt ainſi que le maron d'Inde, le gland, le chiendent, la mandragore, la racine brione, la filipendule, & une infinité d'autres plantes ſauvages & communes, nous offrent dans le beſoin des reſſources inconnues juſqu'à ce jour. Ces peuples ſçavoient milles manieres d'apprêter le maïs, la caſſave, les patates, les viandes que quelques-uns faiſoient cuire dans des chaudieres de bois. Des grains, des fruits, des racines, des arbres, les Américains exprimoient des variétés ſingulieres de boiſſons, tant douces que fortes. Les bêtes fauves, le poiſſon, les plantes leur donnoient pluſieurs eſpeces d'huiles. Ils avoient différentes ſortes de pâtes de conſerve, les unes compoſées de bled d'Inde torréfié, de racine d'angélique & de ſel commun ; les autres de farine du même bled mêlée & cuite avec du ſucre d'érable, &c. La ſeconde écorce & les bourgeons des arbres offroient encore à leur induſtrie un aliment dans le beſoin. Il ſeroit inutile d'entrer ici dans de plus grands détails.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Ces Peuples n'étoient pas ſi barbares que pluſieurs d'entr'eux

ne cultivaſſent des plantes d'une utilité particuliere telles que le maïs, le ſézame, le millet, les féves, les citrouilles, les melons, &c. Il eſt vrai que, pour la plûpart, cette culture n'étoit qu'un ſupplément à la chaſſe & à la pêche; auſſi étoit-elle abandonnée aux femmes.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCC. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Ils jettoient donc les premiers fondemens de la ſociété civile; car ſi, pour le poëte, comme le dit M. Rouſſeau, c'eſt l'or & l'argent qui ont civiliſé les hommes, pour le philoſophe, c'eſt le fer & le bled. Mais l'uſage du fer étoit inconnu à tous les Américains; & ſi quelques-uns d'entr'eux s'érigerent, ſans ce ſecours, en nations agricoles & par conſéquent policées, ce ne put être que par de prodigieux efforts de génie & à la faveur d'une combinaiſon ſinguliere de circonſtances favorables. Otez le fer à notre continent, que deviendra-t-il ?

L'attelier de culture de ces ſauvages Américains conſiſtoit en un morceau de bois recourbé de trois doigts de largeur, attaché à un long manche. Ne donnez point d'autre inſtrument à nos cultivateurs, & voyez ce que nos terres produiront. C'eſt néanmoins avec cette culture que le ſol de l'Amérique donnoit des récoltes. Reconnoiſſons l'induſtrie Américaine à la culture du manioc, telle que M. Brumelli l'a ſommairement décrite. Cette plante exige beaucoup de ſoins & de travail. Pour accélérer l'activité de la nature, les Américains, au lieu de confier la ſemence à la terre, en aſſurent & en hâtent la récolte par une opération plus expéditive. Ils coupent les branches bien formées d'un pied fort & vigoureux. Après avoir dépouillé ces boutures de leurs feuilles, ils les coupent à la longueur d'environ deux pieds & les plantent de maniere que la partie inférieure de chaque rameau conſerve dans la terre la direction qu'elle avoit ſur l'arbre. La foſſe étant remplie de terre, on a ſoin de la faire tomber de façon que l'extrémité des boutures paroît à peine. L'éloignement d'une foſſe à une autre eſt à peu près de trois pieds. La terre en a été fort ameublie, parce que les racines pouſſent difficilement & en petite quantité, quand les maſſes de terres ſont

ou

ou trop multipliées ou trop lourdes : ce qui engage le cultivateur à ne pas préparer le terrein à l'approche des pluies. Un des ſoins les plus utiles, c'eſt le ſarclage des plantes paraſites dont l'abondance & la vigueur abſorberoient les ſucs nourriciers néceſſaires à la caſſave ou manioc. Au bout de quelques jours, chaque rameau prend la force d'une branche & pouſſe depuis trois juſqu'à ſix racines, ſi la terre eſt graſſe & de bonne qualité. Il faut environ le terme d'une année pour que ces racines acquierent la groſſeur requiſe & une maturité parfaite.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

De cette plante qui, tandis qu'elle eſt verte, contient un des poiſons des plus ſubtiles & des plus violens, les peuples de l'Amérique tirent autant de farines & de pâtes, que les différentes eſpeces de bled en fourniſſent aux Européens, & avec des inſtrumens groſſiers, mais aſſez ingénieuſement imaginés pour que le philoſophe y reconnoiſſe l'induſtrie propre de l'homme.

Au défaut de fer, ils conſtruiſent des racloires ou rapes avec de petits cailloux briſés à l'aide d'une pierre fort dure, & diviſées en fragmens égaux & anguleux, qu'ils implantent dans une planche de bois, de façon que les angles aigus ſe trouvent en haut, & que leurs baſes ſe touchent en formant une ligne droite. Les parties anguleuſes ſont aſſujetties contre la planche avec de la poix & de la réſine fondues, de ſorte que ces ſubſtances refroidies leur aſſurent une ſolidité à toute épreuve. Avec du fer, les Européens ont imaginé une roue plus expéditive pour broyer les racines de manioc.

Pour extraire le ſuc vénéneux de ces racines briſées, les Américains employent un cylindre nommé *tapiti*, formé de brins d'écorce du roſeau *varama*, fermé à ſon extrémité inférieure & ouvert de l'autre côté, de maniere qu'en le tirant par les deux bouts, il s'allonge, & ſa capacité ſe retrécit. Le cylindre étant rempli de la racine en pâte & ſuſpendu, on y ajoute un poids conſidérable, & la pâte preſſée vomit ſes ſucs. Par le moyen d'un crible formé de la même écorce, ils achevent d'enlever l'humidité de la pâte formée avec le mucilage des racines. Un

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

tronc d'arbre creuſé ſert ſous le nom *d'Inva*, de mortier pour piler & pétrir la farine. On fait des farines ſéches & des farines à l'eau. Les premieres ſe conſervent une année entiere dans des paniers d'oſier tapiſſés de feuilles de palmier ; elles ſont très-nourriſſantes. Les farines à l'eau ſont ſouvent préférées, par les Européens, habitans de l'Amérique, à celle de froment. En pilant dans un mortier la farine ſéche après qu'elle a été torréfiée, & en la réduiſant en poudre après l'avoir mêlée avec de la farine à l'eau, on a une matiere très-nourriſſante qui, mêlée avec du bouillon chaud, forme un aliment d'un goût très-agréable. Si l'on torréfie la premiere farine à une chaleur douce & égale, en en broyant continuellement les fragmens, elle devient très-blanche, très-fine & ſemblable en tout à notre farine de froment. La farine ainſi préparée s'appelle *cacima*, on en fait du pain. Enfin les Américains tirent des racines du manioc une crême, appellée *tapioca*, en froiſſant & comprimant leurs fragmens entre les doigts. Ce ſuc donne le goût à l'aliment. Reçu dans un vaſe rempli d'eau, il ſe précipite au fond en deux ou trois heures. Séché & froiſſé, il ſe réduit en une farine très-fine d'une blancheur éblouiſſante ; on en tire l'amidon & la poudre à poudrer, des gâteaux, des boiſſons, &c.

La culture du maïz nous offriroit de nouvelles preuves non-moins frappantes de l'induſtrie des Américains : elle prouveroit aux cultivateurs que ces peuples connoiſſoient les vrais principes de l'agriculture, & aux Phyſiciens qu'ils connoiſſoient, beaucoup mieux que nous, l'art primitif de la préparation des ſubſiſtances.

Que manquoit-il à ces peuples pour pouſſer auſſi loin que les Européens l'art de l'agriculture ? il leur manquoit du fer, & outre le fer des animaux de labour. Comment auroient-ils donc étendu leur culture au loin à travers les forêts, nonobſtant les ravages des bêtes fauves, & malgré les incurſions de tant de peuples errans & croiſés ? comment, ſans ces ſecours, les Mexicains & les Péruviens étoient-ils parvenus à la ſociété civile ou agricole ? étoit-ce à force de *ſtupidité* ?

Du climat, du sol, des product. de l'Amérique avant sa découverte.

Etoit-ce par *ſtupidité* qu'ils ne forgeoient pas le fer, eux (les Péruviens du moins) qui, ſelon M. de P., donnoient au cuivre la trempe de l'acier? peut-être n'avoient-ils pas ce ſecret, quoi qu'on en diſe; les Eſpagnols l'auroient vraiſemblablement acquis. Peut-être la dureté de leur cuivre ne provenoit-elle que de la quantité de parties arſénicales, mêlées avec le métal; on ſçait qu'il y a au Mexique du cuivre naturellement aſſez dur pour ſervir à labourer la terre. Ne ſeroit-ce pas une contradiction palpable que de ſuppoſer que leur induſtrie auroit porté la métallurgie juſqu'au cuivre trempé, & qu'elle n'auroit pu s'avancer juſqu'au fer forgé; quoi qu'il en ſoit, s'ils ont eu cet art, admirons-les & ne les calomnions pas. S'ils ne l'ont point eu, admirons-les encore, admirons leur génie dans la culture de la terre, dans l'exploitation des mines, dans le travail des pierres précieuſes, dans l'art d'ouvrir & de ſéparer les rochers.

Etoit-ce par ſtupidité que les Péruviens ne forgeoient pas le fer? M. P. vous dira T. 2. P. 154 & 155 en note, « Il y a peu de » mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique, & ce qui eſt » encore plus étonnant, c'eſt que le fer qu'on y exploite, eſt » infiniment inférieur à celui de notre continent, de ſorte qu'on » *n'en ſçauroit fabriquer des cloux*: malgré ce défaut il ſe vend » fort cher, & coûte un écu au Pérou, l'acier vaut un écu & demi.

» La Nouvelle Eſpagne, ajoute-t-il, eſt la Province où l'on » a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une » ſeule mine, que les anciens Péruviens connoiſſoient; mais, » faute d'induſtrie, ils ne peuvent l'exploiter. Le Chili n'a abſo- » lument aucune mine de ce métal. »

Les Américains étoient donc *ſtupides*, parce qu'ils ne ſçavoient pas multiplier les mines de fer pour en faire l'outil commun de leur culture & de leurs arts. Ils étoient donc *ſtupides*, parce qu'ils ne ſçavoient pas faire des charrues, des bêches & des faux avec de *mauvais fer* dont l'induſtrie Européenne ne *ſçait pas fabriquer des cloux*. Ils étoient donc *ſtupides*, parce qu'ils ne *voulurent* pas exploiter des mines ingrates, qu'ils auroient pu tout

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

auſſi bien exploiter que les mines d'or, d'argent & autres métaux. Les Européens n'auroient-ils pas été, à leur place, auſſi *ſtupides* qu'eux?

Il n'y a point de Métallurgiſte qui accorde à M. de P. que la qualité du fer de l'Amérique eſt telle qu'on n'en *ſçauroit fabriquer des cloux*: on en fabriquera toutes ſortes d'inſtrumens lors qu'on ſçaura extraire du minéral le fer pur, & les Européens le ſçavent extraire, mais ils négligeront avec raiſon les mines dont le produit ne vaudra pas l'exploitation, telles ſont celles de l'Amérique.

Pardonnons donc aux Péruviens de n'avoir pas forgé le fer, ils n'en avoient qu'une mauvaiſe mine; pardonnons-le aux Chyliens, ils n'en avoient point; pardonnons-le aux Mexicains, ils en avoient peu, & ne les connoiſſoient pas. Pardonnons-le à tous les autres Américains, ils n'étoient pas plus heureux: & ne ſoyons pas ſurpris que l'Amérique, preſque dépourvue de fer, ne fût pas généralement défrichée par une immenſe multiplication d'inſtrumens de fer.

L'Auteur de l'*Eſprit des Loix* a cru que ſi l'Amérique étoit reſtée en friche, & ſi elle n'étoit preſque pas peuplée, c'eſt que la terre y produiſoit d'elle-même beaucoup de fruits, que le maïz y croiſſoit facilement, & que la chaſſe & la pêche achevoient de mettre les hommes dans l'abondance. M. de P. prétend au contraire qu'une terre frappée de ſtérilité retiendra les familles dans l'état ſauvage, plutôt qu'une terre fertile en fruits, & qu'à cet égard, *l'avarice de la nature n'a été nulle part plus marquée* que dans l'Amérique ſeptentrionale.

Le principe de M. de P., quoiqu'aſſez généralement vrai, ſouffre de grandes exceptions; l'Amérique lui en offriroit la preuve. Selon lui le ſol du Pérou eſt un des plus ingrats de cette région, & l'agriculture y fonda la premiere ſociété civile. Il eſt même manifeſte que l'exceſſive fertilité, lorſqu'elle oppoſera des marécages, des forêts, toute l'impureté du régne végétal & du régne animal, au défrichement, ne permettra pas au ſauvage,

auſſi-tôt qu'une fécondité plus modérée, de dompter la terre & de ſortir de l'enfance. Enfin les Relations atteſtent, & les Colonies Angloiſes atteſteront que la nature a été plutôt *prodigue qu'avare*, envers l'Amérique ſeptentrionale; & M. de P. nous apprendroit lui-même, ſi nous l'ignorions, que la nature a été plus avare envers l'Europe, qu'elle ne l'a été envers l'Amérique. « En examinant, dit-il, l'hiſtoire & l'origine de preſque » tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres » fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils ſont » exotiques, & qu'ils ont été ſucceſſivement importés d'un autre » climat dans le nôtre où la culture & le labourage les ont en» ſuite naturaliſés. » Il n'y avoit pas un arbre fruitier en Germanie, du tems de Tacite: ſi elle reſtituoit, dit M. de P., les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas à ſon terroir ou à ſon climat, il ne lui reſteroit preſque rien; elle ne conſerveroit entre les petites ſemences alimentaires que le pavot erratique & l'avoine agreſte. Les Iſles de la Grande-Bretagne ne produiſoient d'elles-mêmes d'autres fruits que des prunelles. Les Gaules n'étoient pas plus favoriſées que ces Provinces, &c.

L'Europe n'eſt riche qu'en productions empruntées, & l'Amérique au ſeizieme ſiécle ne tenoit rien que d'elle-même. Les arts de l'Europe ſont le réſultat des efforts & des recherches d'une infinité de peuples pendant des milliers d'années; & les arts du Mexique & du Pérou étoient le produit du génie particulier de leurs habitans à peine eſſayé depuis quelques ſiécles.

M. de P. ne doute pas, lorſqu'il oublie ſon ſyſtême, de la bonté du ſol de l'Amérique; & après avoir conclu du nombre prodigieux d'inſectes, dont la plûpart de ſes provinces étoient couvertes, que la nature y étoit *dégénérée*, il dit qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la *nourriture abondante*, la cauſe de la grandeur de ces inſectes, ainſi que de leur multiplicité, au tems de la découverte. T. 3. P. 100. S'il abandonne ſon ſyſtême dans ſa réponſe à D. P.; en paroiſſant le défendre, il nous eſt permis de ſe ſervir de ſon autorité pour détruire ſes premieres opinions.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT, DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Pourquoi notre froment ſemé entre les Tropiques au Nouveau-Monde, ne donna-t-il, pendant les premieres années, qu'une herbe, & épaiſſe & ſtérile; eſt-ce parce que la terre elle-même étoit ſtérile? non, c'eſt parce qu'il y *puiſoit trop de ſuc. Il a fallu dans la ſuite y diminuer les efforts de la végétation par le ſable.... dans les provinces ſeptentrionales, le froment & le ſeigle ont donné d'aſſez bonnes récoltes, quoique fort-inférieures à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois.* Ces paroles ſont encore de M. de P. t. 3. p. 102. nous aimons à le citer pour garant.

Les arbres à noyaux ne réuſſirent pas d'abord en Amérique, *mais on eſt enſuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & préparant le terrein.* C'eſt encore M. de P. que nous oppoſons à lui-même. Il nous avoit déja dit ci-devant que les herbes tendres de l'Europe *prenoient la forme de ſous-arbuſtes* dans cette terre abâtardie.

Le P. Feuillée étoit ſi étonné de la fertilité du Pérou, qu'il lui ſembloit que la nature s'étoit étudiée à rendre cette partie du monde plus parfaite que les autres, & à l'embellir de ſes chefs-d'œuvres.

D. Pernetty a vu au Paraguai un *bois* de pommiers, de poiriers, de pêchers & autres arbres à noyaux, tranſportés d'Europe, ſurchargés de fruits. Tous les Voyageurs rapportent des faits ſemblables.

M. Frezier dit que les arbres d'Europe ont réuſſi parfaitement au Chili; que le climat y eſt ſi fertile, quand la terre y eſt arroſée, que les fruits y pouſſent toute l'année; qu'on y trouve de petits bois d'arbres fruitiers d'une beauté ſurprenante, quoiqu'on n'en prenne d'autre ſoin que de conduire autour de leurs pieds de petits ruiſſeaux; & qu'aux environs de la ville de *Moquaquos*, on recueille tous les ans cent mille botiches de vin, ou plus de trois millions deux cens pintes de Paris, qui à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cens mille piaſtres, ou un million ſix cens mille livres monnoie de France.

Le même Voyageur rapporte que le ſol du Pérou eſt ſi fertile & ſi facile à labourer, qu'on ne fait que le gratter avec une branche d'arbre crochue tirée par deux bœufs, pour que la terre ne rende guère moins du centuple, quoique le grain ſoit à peine couvert, & qu'on ne cultive pas les vignes avec plus de ſoin, pour avoir de bon vin. Dans quelques Cantons, ajoute-t-il, les délices de l'âge d'or ſembloient s'être perpétuées; le printems & l'automne y régnent enſemble toute l'année. Il faut néanmoins avouer que la diſette d'eau dévoue à l'infertilité une partie des terres de cet empire.

La Guyanne, au rapport de Raleig, de Biet & de tous les voyageurs, eſt d'une fertilité admirable. Les arbres qu'on y a tranſplantés, y pouſſent en ſix mois, autant que nos bois taillis en ſix ou ſept ans: les fruits de toute eſpece s'y ſuccédent toute l'année.

Le Bréſil produit, même ſans culture, toutes ſortes d'excellens fruits; il n'y a point de voyageur qui ne l'atteſte. Les taureaux, les chevres, les brebis, &c. y ſont de la plus haute taille.

Les chevaux ont acquis en pluſieurs endroits de l'Amérique méridionale, tant de vigueur, qu'ils font juſqu'à ſoixante lieues ſans prendre aucune nourriture.

Nos quadrupédes ſe ſont prodigieuſement multipliés au Mexique: depuis long-tems les bêtes à cornes y fourniſſent la matiere d'une exportation conſidérable. La plûpart des cultures y ont eu le plus heureux ſuccès.

Il eſt aſſez généralement avoué que l'Acadie, la Louiſiane, la Californie & autres provinces ſeptentrionales, ſont des pays très-beaux & très-fertiles. En général, l'Amérique étoit couverte de magnifiques forêts. On y a naturaliſé le riz, la ſoie, le coton, le café, & une foule de productions des trois autres parties du monde. Il paroît, ſuivant les preuves apportées par le P. Labat, que les cannes à ſucre étoient des plantes indigénes de ces contrées. La vigne y croît naturellement en divers endroits; on fait du vin au Pérou, il a été défendu d'en faire au Mexique. M.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

de P. insiste avec complaisance sur les efforts des Européens toujours trompés, à ce qu'il croit, dans cette culture par l'ingratitude du sol. Comment a-t-il pu se persuader qu'un terrein où la vigne naît d'elle-même, ne se convertiroit point en vignoble quand il seroit cultivé par des Vignerons ? Aussi-tôt que cette culture y a été sérieusement encouragée & entreprise par des hommes habiles, elle a parfaitement réussi. Un François, nommé M. de S. Pierre, à la tête de l'établissement de la Nouvelle Bordeaux, dans la Caroline Méridionale, y a naturalisé les meilleurs plants de Bourgogne, de Champagne, d'Espagne, de Madere, &c. Bientôt peut-être l'Amérique soutiendra pour les vins la concurrence de l'Europe, comme elle la soutient pour les grains.

Jettons un coup-d'œil sur les Colonies Angloises du continent : quel spectacle elles nous offrent ! Est-ce sur une terre stérile, & sous un climat mortel, que leur population double de vingt-cinq en vingt-cinq ans ; que malgré cette étonnante multiplication elles commencent à nourrir une partie de l'Europe ; que leur prospérité soutient presque seule aujourd'hui l'espoir de la Grande-Bretagne ; qu'elles donnent peut-être lieu de présager que l'Amérique septentrionale sera un jour, si je puis ainsi m'exprimer, le chef-lieu de l'humanité ? Est-ce là que M. de P. prendra la preuve de la *dégénération* des Créoles ? Il passera légérement sur cette contrée pour s'arrêter sur des Isles opprimées où il accusera la nature d'impuissance, parce qu'elle n'y produira pas les nécessités de la vie, pendant que les loix défendent de les y cultiver. Il ne peut ni ignorer ces prohibitions ni obliger ses lecteurs à les ignorer.

D. Pernetty a opposé la plûpart de ces témoignages à M. de P. ; M. de P. les rejette, parce qu'ils sont modernes ; il rejette aussi les témoignages anciens, conformes à ceux-là, parce qu'ils sont anciens ; mais il adopte indifféremment les relations, tant anciennes que modernes, lorsqu'elles lui sont favorables : il nous ordonne donc de croire en lui.

Nous ne pousserons pas plus loin ces Observations sur les terres

fertile

fertiles de l'Amérique, que l'on trouvera fort étendues dans notre *Deſcription* générale. Il nous ſuffit d'avoir parcouru la plûpart des provinces de cette région, pour détruire l'aſſertion générale de l'Auteur des *Recherches*, ſans lui conteſter la ſtérilité de quelques pays du nord & du midi, ſtérilité commune aux deux continens. La régle ſouffre des exceptions, & les exceptions ne font pas la régle. Le Chili, le Pérou, le Paraguai, le Tucuman, la Guyanne, le Bréſil, le Mexique, la Californie, la Louiſiane, &c. &c. ne ſont pas des points dans la carte de l'Amérique.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Quoique cette contrée ne fut nullement une terre dégénérée, il devoit arriver que les animaux & les plantes de notre hémiſphère y dégénéreroient d'abord aſſez généralement. C'eſt ordinairement l'effet des tranſplantations. Rarement le premier eſſai eſt-il ſuivi d'un ſuccès plein ; il faut donner le tems à la plante, comme à l'animal, de s'acclimater & de ſe naturaliſer. Comment des animaux affoiblis dans le trajet des mers, répandus enſuite indifféremment ſous toutes ſortes de climats, fruſtrés des nourritures ſubſtantielles de leur terre natale, & abandonnés à des mains incapables de les élever & de les ſoigner, comment ces animaux n'auroient-ils pas ſouffert des altérations ſenſibles ? Comment des plantes vraiſemblablement mal conſervées par des Corſaires, jettées enſuite au haſard ſur des terreins hériſſés de ronces & d'épines, privées des ſecours d'une culture attentive & laborieuſe, & livrées à la fécondité de la nature étonnée & partagée entr'elles, & des productions contraires, comment ces plantes n'auroient-elles pas eſſuyé des détériorations notables ? Lorſque M. de P. prendra la peine d'examiner combien il faut de connoiſſances, d'avances, de travaux & de ſoins, pour préparer la terre à recevoir la culture, pour y exercer, pour y naturaliſer, pour y perpétuer la culture, il ſera lui-même étonné de la légéreté avec laquelle il a jugé du ſol de l'Amérique, par des eſſais informes faits par des ſoldats ſur des friches.

Quand le Phyſicien interroge la nature ſur la qualité d'une

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

terre inculte, elle lui répond par le produit de ſes végétations ſpontanées ; quand le Cultivateur l'interroge ſur la qualité d'un terrein cultivé, elle lui répond par le calcul combiné des avances & des fruits de la culture. A l'époque de la découverte, l'Amérique étoit preſqu'entierement en friche, & ſa fertilité la couvroit de végétaux gratuits & paraſites : à meſure qu'on la défriche, ſa fertilité ſe déploye en productions utiles & ſucculentes.

L'Amérique parut d'abord refuſer nos grains, nos mûriers, nos arbres à noyaux, &c. Aujourd'hui ces végétaux y ſont naturaliſés ; elle les aime, elle en verſe abondamment les fruits dans les mains du Cultivateur Européen. Il réſulte de-là que la terre n'y paroiſſoit ingrate, que parce qu'on ne ſçavoit pas mériter ſes bienfaits, & qu'il faut juger de ſa fertilité par les récoltes qu'elle a données, lorſqu'elle a été bien cultivée, & non par celles qu'elle n'a pas données, avant qu'elle le fût.

L'Auteur des *Recherches* exige qu'on *ne confonde pas les époques* : il a raiſon, l'Amérique *n'étoit pas en* 1492, *telle qu'elle étoit en* 1767 ; il y a une grande différence entre un pays inculte & un pays cultivé ; on ne conteſtoit point cette vérité, avant qu'il la prouvât. Mais il ajoute qu'il ne faut *parler que de cette époque*, afin de conclure librement que, ſi les végétaux n'y réuſſirent pas alors, la terre y étoit dégénérée, ſtérile & impuiſſante : nous n'y conſentons pas. Nous ne confondons pas les époques, nous les enchaînons & nous les comparons. Nous reconnoiſſons qu'à l'époque de la découverte, l'Amérique étoit preſqu'inculte, & nous ajoutons qu'elle étoit fertile en productions ſauvages ; nous rappellons qu'à la ſeconde époque, l'Amérique eſt en partie défrichée, & qu'elle eſt fertile en productions cultivées, quoiqu'avec des avances fort inférieures à celles que les champs de l'Europe demandent, & nous concluons de l'une & de l'autre qu'elle étoit naturellement fertile.

A la premiere époque, cette contrée fut livrée à des brigands ; à la ſeconde, elle a été confiée à des Colons. M. de P. juge de ſa fertilité par les eſſais vagues de ces brigands qui la ravagerent

pour y découvrir des métaux. Nous en jugeons par les travaux ſuivis de ces Colons qui l'ont cultivée pour en tirer des ſubſiſtances.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

L'Auteur inſiſte ſur les famines qu'eſſuyerent les Européens, en s'enfonçant dans des déſerts incultes, inconnus & dévaſtés; qu'eſt-ce que cela prouve contre le ſol de l'Amérique? ſi la terre, ajoute-il, avoit été *incroyablement* fertile au Nouveau-Monde, les Colons ſe ſeroient trouvés dans un ſuperflu qui les eut délivrés de la gêne de tirer toutes leurs proviſions de l'Europe. La terre étoit fertile, mais en terre inculte, elle l'étoit aſſez pour ſes rares habitans & non pour une population dévaſtatrice & accumulée, en plantes ſauvages & non en végétaux appropriés à la ſubſiſtance de l'homme Européen; elle l'étoit enfin aſſez pour n'exiger que de très-foibles avances de défrichement & de culture; & c'eſt ici le ſigne infaillible de la fécondité de la nature.

Une terre, par elle-même ingrate, vous ne la fertiliſerez qu'à force d'engrais: un pays hériſſé d'obſtacles à la culture, vous ne l'y ſoumettrez qu'à force de travaux & de dépenſes. S'il en a coûté des ſommes immenſes à l'Europe pour former des établiſſemens en Amérique, il en a très-peu coûté aux Colons pour y introduire les cultures les plus productives. Les forteresſes & les villes ne s'y ſont élevées qu'à grands frais: il n'en a pas été de même des plantations; il n'a fallu, en quelque ſorte, que ſolliciter la terre, pour en obtenir des richeſſes, excepté quand on a voulu la forcer à adopter ce qu'elle rejettoit hors de ſon ſein, & elle a adopté une variété infinie de productions des trois premieres parties du monde. Elle n'a preſque point demandé d'avances foncieres, il a preſque ſuffi d'y ſemer pour recueillir. On a brûlé les bois, & la terre a enfanté l'abondance. L'Amérique, de toutes parts arroſée, de toutes parts couverte de forêts, de toutes parts chargée de plantes herbacées, & ſi l'on veut de toutes parts infectée d'inſectes de grandeur & de groſſeur extraordinaires, étoit une terre ſans ceſſe engraiſſée

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

des dépouilles du regne végétal & du regne animal. M. de P. inſiſte lui-même ſur ces avantages dans ſa réponſe à D. P. La fécondité ſpontanée de l'Amérique promettoit & préparoit la fertilité de la culture.

Il réſulte encore de-là qu'il faut juger de la qualité du ſol de l'Amérique, non par l'aſpect qu'elle offroit lors de ſa découverte, mais par les richeſſes qu'elle a étalées à la ſuite d'une ſimple culture. La nature a tout fait où le cultivateur a ſi peu à faire.

Mais, ſuivant le tableau que nous avons donné ci-devant de cette région, ſa ſurface montagneuſe & marécageuſe oppoſoit tant d'obſtacles à la cultivation, la chaleur y étoit ſi foible, eu égard à la poſition des lieux, l'humidité devoit y être ſi grande, l'herbe groſſiere en étoit ſi rude & ſi touffue, que la terre ne pouvoit y être domptée que par de grandes avances de défrichement & de grands efforts de culture. Nous en convenons, auſſi n'a-t-on pas défriché l'Amérique. Nous avons peint cette contrée en grand, & l'on n'en cultive encore que peu de terres. Le terrein exploité eſt dit-on au terrein non exploité, comme deux mille ſont à deux millions. Les obſtacles, inſurmontables pour des ſauvages, s'applaniſſent bientôt pour des cultivateurs induſtrieux: le défrichement d'une terre facilite & diſpoſe celui de la terre voiſine: dans une étendue immenſe, on tourne autour des écueils. Enfin partout où l'on ſonde la nature avec les outils de l'art, elle appelle le travail de l'homme & lui prodigue la récompenſe.

Je ne releverai pas l'affectation avec laquelle M. de P. reproche ſans ceſſe à l'Amérique ſes plantes vénéneuſes, comme ſi elle ne produiſoit que des poiſons. En général, les plantes ſauvages ont preſque toutes une qualité vénéneuſe que la culture leur enléve. Cette accuſation n'attaque donc pas la nature du ſol de l'Amérique. Si elle jette un poiſon, elle place à côté l'antidote. Pour toutes les maladies endémiques, elle préſente des remédes ſimples & efficaces. Elle combat la maladie vénérienne

avec tant de plantes différentes, que ce mal n'en eſt, pour ainſi dire, point un pour l'Américain, quelqu'invétéré qu'il ſoit; on nomme un grand nombre de ces plantes; M. Kalm a particulierement décrit l'eſpece de Lobélie dont les Sauvages du Canada ſe ſervent, ſans que jamais elle mette leur vie en danger. Pour guérir les hommes & les animaux empoiſonnés, les Indiens ont différentes ſortes d'huiles qu'ils font avaler aux malades en grande quantité, en les tenant environnés d'un feu ardent juſqu'à ce que leur corps ſoit couvert d'une ſueur abondante. Promptement adminiſtré, ce traitement réuſſit. La nature n'a donc pas manqué à l'induſtrie, & l'induſtrie des Américains a ſçu profiter des offres de la nature. Je ne parlerai pas du quina, & d'une foule d'autres ſubſtances médecinales.

M. de P. ne veut voir en Amérique qu'une abondance de poiſons; il n'arrête point ſes regards ſur une infinité de plantes ſaines & bienfaiſantes. Le maïz, par exemple, venge tout à la fois, & la ſalubrité & la fécondité de ſes terres. Chaque tige de ce bled porte deux ou trois épis, & chaque épi a depuis trois cens juſqu'à ſix cens grains & au-delà. La récolte eſt mauvaiſe, lorſque le maïz ne rend pas deux cens fois la ſemence; & l'expérience a prouvé que deux boiſſeaux de ce grain ſuffiſent à la ſubſiſtance d'une famille entiere. Entre les pieds des plantes, on ſeme des pois & des tourneſols. M. de P. dira peut-être avec quelques Naturaliſtes & des Voyageurs qu'il cauſe la conſtipation & la gale: mais les Américains qui s'en nourriſſent repouſſent ces accuſations par les témoignages les plus favorables, & unaniment ils aſſurent qu'il n'y a point d'aliment du même genre plus ſalubre que celui-là. On fait avec le maïz de bon pain, de bonne eau-de-vie, de bonne bierre. Rôti dans le four, après qu'on en a tiré le pain, ou ſous la cendre, ou dans le ſable, réduit enſuite en gruau très-fin, & aſſaiſonné avec du ſucre, il ſert de proviſion aux Indiens dans leurs voyages, ſoit pour la chaſſe, ſoit pour le commerce, comme la plante employée par les Scythes dans les mêmes circonſtances, où l'aliment encore

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

aujourd'hui préparé dans les mêmes vûes par les montagnards d'Ecoſſe. Cette ſubſtance corrige la mauvaiſe qualité des eaux. On trouvera plus de détail & ſur ſa culture & ſur ſes uſages dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm.*

Nous n'oublierons pas une circonſtance de la culture Américaine, aſſez propre, ce me ſemble, à venger la fertilité du ſol. En général, on ne ſeme que quand la gelée n'eſt plus à craindre; & l'on peut ſemer deux fois dans le même été. Le grain mis en terre au printems eſt mûr à la St. Jean; on fait alors de nouvelles ſemailles, & l'on récolte en automne. Dans l'Amérique même ſeptentrionale, les champs ne ſont enſemencés que vers la fin d'Avril ou le commencement de Mai.

La nature étoit-elle donc en effet, par une combinaiſon des élémens & des autres cauſes phyſiques, réellement impuiſſante à produire les principes actifs & à développer les grands germes auxquels il faut, pour croître & multiplier, toute l'activité que le ſoleil peut donner à la terre animée? ces principes exiſtoient, mais la nature étoit hors de la main de l'homme: auſſi-tôt que le cultivateur a traité la terre comme ſon domaine propre, ces principes, auparavant comprimés dans une maſſe brute, ou diſſipés en productions déſordonnées & vaines, ſe ſont déployés avec une énergie prodigieuſe. La culture raſſemble, réunit, accorde, anime ces principes; c'eſt par ſes effets combinés avec ſes efforts qu'il faut juger de la fécondité des terres, quelle que ſoit la préſomption fondée ſur les ſpéculations les plus vraiſemblables.

M. de Buffon, dont le chapitre ſur les animaux communs aux deux continens a ſervi de canevas à l'ouvrage de M. de P., convient que ſi la nature n'avoit pas eu le tems d'établir tous ſes plans, ni de ſe développer dans toute ſon étendue, cette même terre, lorſqu'on auroit défriché le ſol, abattu les forêts, dirigé les fleuves, contenu les eaux, *déviendroit la plus féconde, la plus ſaine, la plus riche de toutes, comme elle paroît déja l'être dans toutes les parties que l'homme a travaillées.* Là

où la nature ne trompe pas le cultivateur, le cultivateur manquoit ſeul à la nature.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMERIQUE. AVANT SA DECOUVERTE.

Nous conviendrons que les eſpèces des animaux quadrupédes étoient en plus petit nombre dans le nouveau continent que dans l'ancien; & que ſi nous en comptons plus de cent cinquante dans toute la terre habitable ou connue, nous n'en trouverons peut-être pas plus de quarante eſpeces à l'Amérique, mais en ajoutant que dans cette derniere région, chaque eſpece étoit relativement beaucoup plus nombreuſe en individus; qu'il étoit très-difficile qu'elle reçut de notre hémiſphere des eſpeces nouvelles, & qu'enfin notre monde contient près de cinq millions de lieues quarrées, tandis que l'autre partie du globe n'en a guere plus de deux millions. La balance ne ſera juſte qu'autant que l'on y péſera des bandes égales de terre. Il eſt très-poſſible que la froideur relative du midi de l'Amérique ait refuſé la vie aux eſpeces que la Zone torride anime dans l'autre continent, ſuivant la remarque de M. de Buffon. Cependant, & dans l'Amérique ſeptentrionale & dans l'Amérique méridionale, on a déterré des os foſſiles de quadrupédes de la premiere grandeur, & l'on en a dépoſé une partie dans le cabinet d'hiſtoire naturelle du Roi à Paris. Les grandes eſpeces ne lui ſont donc point étrangeres; elles y ont donc été détruites; par quelle cauſe? c'eſt ce que l'on tenteroit envain de découvrir.

Les quadrupédes de l'Amérique ſont beaucoup plus petits que ceux de nos contrées: l'obſervation eſt vraie; cependant elle ſouffre des exceptions. Par exemple, la loutre du Canada eſt plus grande que notre loutre commune. Nous ſommes d'ailleurs trop légérement initiés dans les myſtères de l'économie animale pour tirer de ce fait une induction propre à être érigée en principe ſyſtématique. Les grands ours blancs naiſſent dans quelques contrées du nord à côté d'hommes d'une très-baſſe ſtature. Dans les terres très-fertiles de la Barbarie, le bétail eſt beaucoup plus petit qu'en Europe. Quand nous voudrons réduire la fécondité à une regle uniforme, ſes effets ne ſeront qu'une contradiction perpétuelle.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Enfin l'homme de l'Amérique eſt auſſi grand, s'il n'eſt pas plus grand, que l'homme des trois autres parties du monde: l'exception eſt vaſte & noble, & il nous convient de juger la nature par l'eſpece humaine.

Oſerons-nous mettre en parallele l'homme phyſique de l'Europe & l'homme phyſique de l'Amérique! lequel des deux a-t-il été doué d'une conſtitution plus vigoureuſe? l'un eſt bientôt affaiſſé ſous le poids des injures de l'air, l'autre le porte légérement. L'un ne réſiſte, ni à la faim, ni à la ſoif, ni à l'intempérance; l'autre ſupporte également les excès oppoſés. L'un montre, dans les tortures, la délicateſſe d'un enfant; l'autre déploye, dans les tourmens les plus horribles, une force ſurhumaine. L'un ne ſoutient ni la molleſſe ni le travail immodéré; l'autre ne ſe fatigue, ni par l'action ni par le repos. L'un ſur une terre purifiée, avec des alimens ſucculens, ſous la garde de la ſcience & de l'induſtrie, arrive de bonne heure au terme de ſa carriere; l'autre ſur une terre chargée d'impuretés, avec une ſubſiſtance équivoque & précaire, ſans autres reſſources que celles de ſa propre vigueur, prolonge la ſienne au-delà des bornes connues. Oſerons-nous demander lequel de ces deux hommes eſt phyſiquement ſupérieur à l'autre? le premier eſt l'Européen, & le ſecond l'Américain.

Quelle puiſſante induction M. de P. auroit tirée de ce parallele, ſi l'Américain y avoit occupé la place de l'Européen! C'eſt néanmoins des titres accumulés de force de l'Indien qu'il conclud ſa foibleſſe. Sans nous embarraſſer dans les ſubtilités ingénieuſes, nous lui demanderons quelle eſt la conſtitution qu'il adopteroit pour lui-même s'il en avoit le choix.

L'équité ne nous permet pas de diſſimuler que la ſupériorité phyſique de l'Américain tient plutôt à ſon éducation & à ſa vie ſauvage, qu'à ſa vigueur originelle & à la généroſité de la nature. Mais parmi les ſauvages mêmes des deux hémiſpheres, eſt-il des peuples auxquels ceux de l'Amérique cédent, du moins ſans combat, le premier rang? Et s'il étoit vrai que l'Américain

ne

ne fût en quelque ſorte qu'un avorton de la nature, que ſon ſang fût ſi froid, que ſes nerfs fuſſent ſi lâches, que ſon bras fût ſi mou, que ſes mœurs fuſſent ſi corrompues, que ſon exiſtence fût en elle-même ſi débile, qu'il ne reſpirât qu'un air infect, qu'il ne ſe nourrît que de poiſons, qu'il ne vécût que dans un élément de mort, comment ſe ſauveroit-il de tant de dangers & de ſa foibleſſe organique pour s'avancer ſans effort juſqu'à la vie la plus reculée ?

Du climat, du sol, des product. de l'Amérique avant sa découverte.

On prétend, je le ſçais, que quoique les femmes n'ayent pas autant de force de corps que les hommes, elles ſont toutefois plus loin de la mort, plus aſſurées de vivre, & nées pour une plus longue vieilleſſe que les hommes. Formées à un genre de vie plus réglée, aſſujetties à des travaux moins pénibles, il ne ſeroit pas étonnant que leurs mœurs opéraſſent leur longévité. Mais par les relévés des regiſtres de mortalité de la Suede, on a reconnu que dès la plus tendre enfance juſqu'au terme de vie, elles conſervent cet avantage ſur nous : ce privilége leur ſeroit donc accordé par la nature.

Nous ne doutons pas de l'exactitude de ces calculs, ils ſont vrais. Qu'en conclurons-nous ? d'un fait particulier obſervé en un lieu & ſeulement dans le terme infiniment court de neuf années, en ferons-nous une loi générale pour l'univers & pour tous les ſiécles ? ſi l'ordre naturel avoit univerſellement aſſigné une vie plus longue à la femme qu'à l'homme, il en réſulteroit qu'il devroit naître généralement beaucoup plus d'hommes que de femmes, ſans quoi les révolutions des ſiécles auroient amené une diſproportion énorme entre la population de l'un & de l'autre ſexe ; & il y auroit aujourd'hui dans tout l'univers un grand nombre de femmes pour un ſeul homme. N'oppoſons pas des allégations vagues aux régles les plus conſtantes de nos jugemens. Quel ſigne plus certain avons-nous de la ſalubrité d'un ſol & d'un climat, que la ſanté ferme & la longue vie de ſes habitans ? Quel ſigne plus certain avons-nous de la bonté du

tempérament & de la conſtitution de ces habitans, qu'une ſanté ferme & une longue vie?

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE. AVANT SA DÉCOUVERTE.

Pourquoi M. de P. impute-t-il au climat de l'Amérique, la briéveté de la vie des Créoles, ſi l'étendue de nos jours ne meſure point le mérite du climat? La vie des Américains eſt-elle longue, eſt-elle courte? il en déduit la même conſéquence.... Mais eſt-il donc vrai que la carriere ſe retréciſſe pour les Européens tranſplantés dans le Nouveau-Monde, & pour leurs enfans? oui, ſans doute, lorſque leur nouvelle patrie n'eſt pas analogue à leur patrie ancienne, lorſqu'ils y portent & perpétuent des germes de corruption & de mort, lorſqu'ils entreprennent de plier le climat à leurs mœurs, au lieu d'adapter leurs manieres au climat, &c. Si l'Amérique dévore les Européens, pourquoi la population des Colonies Angloiſes y prend-elle des accroiſſemens ſi rapides?

Comment cette population prend-elle de ſi rapides accroiſſemens, ſi l'Amérique eſt auſſi peu favorable à la génération que le prétend M. de Paw? Le Ciel ne répandroit-il l'infécondité que ſur les naturels du pays? Je ne ſçais s'il eſt généralement vrai que dans les Indes Occidentales, les femmes ceſſent bientôt de donner des enfans: cette loi, la nature la leur impoſée, dans les Indes Orientales, & cette contrée eſt, pour l'eſpece humaine, la terre de promiſſion. Si les premieres n'enfantent plus à trente-ſix ans, les autres à vingt ans n'engendrent plus.

Les Américaines accouchent ſans ſecours & avec une facilité ſurprenante; eſt-ce par la langueur de leurs organes, peu ſuſceptibles d'irritation, comme l'avance M. de P.? Les négreſſes & le ſexe de diverſes contrées Orientales accouchent également ſans ſecours & avec une facilité ſurprenante, & leur organiſation s'accorde avec une fécondité merveilleuſe. Vaudroit-il mieux pour la population & ſeroit-ce une preuve de vigueur qu'il mourût en Amérique une femme en couche ſur cent comme en Europe, plutôt qu'une ſur mille.

Les Américaines allaitent très-long-tems leurs enfans. Cette coutume, inſpirée en partie par la néceſſité des circonſtances, détourne les principes de la groſſeſſe, dérange peut-être le flux menſtruel, & borne la fécondité ; nous en convenons. Nous convenons que pluſieurs autres cauſes accidentelles conſpirent de concert contre la propagation en Amérique ; mais les cauſes accidentelles ne ſont pas la nature.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

L'abondance de lait ſeroit-elle un ſigne de foibleſſe ? Elle eſt le ſigne de la bonne & vigoureuſe nourrice. L'allaitement prolongé des enfans, ſeroit-il une cauſe de dégradation ? Notre mere commune ſemble avoir pris une affection particuliere pour l'Américain, & l'avoir prédeſtiné pour une ſanté plus conſtante & plus vivace, en tenant plus long-tems rempli de vie le ſein dans lequel il en puiſe les prémices. L'Américain tette pendant pluſieurs années ; longue enfance, vieilleſſe tardive & longue.

M. de P. paroît effrayé de voir dans les Relations, des femmes preſque ſexagénaires, ſervir de nourrices aux enfans de leurs enfans. Ce ſpectacle ſeroit doux pour nous : il nous ſembleroit que la nature, loin d'avoir agi en marâtre à l'égard de la population naiſſante de l'Amérique, auroit pourvu au contraire à ſa conſervation comme la plus tendre des meres. Les raiſonnemens de l'Auteur perſuaderont-ils jamais que les ſymptômes de l'âge fécond annoncent, dans le Nouveau-Monde, la vieilleſſe d'un être dégénéré ? Nous nous croirions beaucoup mieux fondés à en tirer une conſéquence oppoſée, en faveur de l'Amérique, s'il paroiſſoit bien certain que ce don de la nature fût un privilége particulier aux Américaines. Le même eſſai a-t-il été fait en Europe ? oui, il l'a été : Arwid Faxe, Docteur en Médecine, en cite quelques exemples ; & il a eu le même ſuccès en Europe qu'en Amérique. Une femme de quarante-huit ans, après dix ans écoulés depuis ſa derniere groſſeſſe, préſente le mamelon à un enfant de deux jours d'une de ſes voiſines, morte en couche, pour qu'il ne perde pas l'habitude de prendre

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE. AVANT SA DÉCOUVERTE.

le ſein juſqu'à ce qu'on ait trouvé une nourrice : au ſixieme jour, le lait monte en abondance dans les mamelles de cette femme, comme ſi elle étoit récemment accouchée. Une autre femme, onze ans après avoir ceſſé de faire des enfans, éprouve la même révolution, avec les mêmes circonſtances, & allaite ſon petit-fils. Une troiſieme devient nourrice de la même maniere. Enfin une femme de ſoixante ans fait la même expérience & nourrit ſon petit-fils: le plus jeune de ſes enfans avoit trente ans. L'Auteur Hollandois prend donc, pour flétrir la race Américaine, des ſingularités apparentes, communes aux deux mondes. Avant d'expliquer les myſtères de la nature, il faut la connoître.

M. de P. a beau exiger que nous eſtimions la fécondité de l'eſpece humaine par la population, on eſt forcé de rejetter la regle. L'homme n'engendre qu'un enfant, & la femme fait l'homme. Après avoir reçu l'être de la femme, il faut qu'une nourrice bienfaiſante nous donne chaque jour une nouvelle vie, juſqu'au terme naturel de la carriere humaine. La population eſt partout en raiſon des ſubſiſtances, en raiſon de la fécondité de la terre & non de la fécondité de la femme, en raiſon des productions alimentaires propres à notre eſpece, toujours rares partout où l'homme ne s'unit pas lui-même à la terre pour la fécondation & la multiplication de ſes germes ſalutaires. Il n'eſt plus permis d'ignorer ces vérités primitives. Il manque à l'Europe plus de la moitié des habitans que ſon étendue comporte; eſt-ce que les Européennes ne ſeroient pas aſſez fécondes ? L'Afrique eſt un déſert : eſt-ce que les Africaines ſont ſtériles. L'Amérique étoit inculte, comment auroit-elle été peuplée ?

Qu'importe que les Américains paruſſent plus ou moins ſenſibles aux plaiſirs de l'amour ! les différens dégrés de ſenſibilité dépendent des mœurs. Le beſoin phyſique n'a que des inſtans; la corruption eſt un beſoin factice éternel. L'impuiſſance même eſt ardente dans l'homme à ſerrail; dans l'homme ſauvage, la vie

errante relâche ſes liens avec ſa femelle. L'Américain chaſſeur ne ſçauroit être en ſociété aſſidue avec ſa femme, dont il eſt d'ailleurs détourné par pluſieurs autres cauſes que nous expliquerons dans la ſuite. Trop long-tems diſtrait de la moitié de lui-même par des longues courſes, il devient infidele & à ſa femme & à la nature même : delà cette infâme coutume, ſi commune dans ces contrées, de tromper ſes deſirs en violant les deux ſexes ; ſa puiſſance générative eſt donc impérieuſe, puiſqu'elle s'adreſſe à l'objet ou du beſoin impétueux ou de la lubricité effrénée. Il eſt un grand nombre de peuplades dans leſquelles les femmes exercent un tel empire que leur gouvernement ſemble former une ſorte de gynécocratie: l'empire des femmes eſt celui de l'amour ; la plûpart de ces hordes étoient polygames. Chez un très-grand nombre, l'éducation n'enſeignoit d'autres manieres que d'aimer les femmes & d'être courageux à la guerre. C'eſt ſur la froideur relative du climat que l'on prétendroit fonder la froideur prétendue de ces peuples; voyez ſi la faculté de ſe reproduire eſt inefficace dans les contrées Septentrionales de l'Europe: Oléarius remarque que leurs habitans ſont très-ſenſibles aux plaiſirs de l'amour. Enfin l'homme & la femme ne ſeroient-ils pas dans l'Amérique l'ouvrage de la même puiſſance ? Le climat auroit-il ſur l'un & ſur l'autre des influences directement contraires ? Pourquoi l'Américaine ſeroit-elle donc auſſi ardente que M. de P. la dépeint, ſi l'Américain étoit auſſi froid qu'il l'imagine ?

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCTIONS DE L'AMÉRIQ. AVANT SA DÉCOUVERTE.

Par une loi particuliere de la nature le corps de ces Indiens ne ſe couvre point de poil ; cet indice ne nous ſuffira pas pour prononcer contre lui l'arrêt d'une éternelle enfance. Quand nous aurons vu un Hottentot terraſſer un lion, nous ne demanderons pas s'il eſt velu pour apprécier ſa force. Le poil eſt rare ſur le corps de la plûpart des Négres, & ils ſont robuſtes. Les explications de ces variétés ne ſont que conjecturales, & les conjectures ne ſont pas la démonſtration d'un ſyſtême démenti par une foule de faits contraires.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Nous concevons comment l'Américain, ſans être moins fort que l'Européen, ne portera pas d'auſſi lourds fardeaux que celui-ci. La courſe, ſon exercice ordinaire, ne permet pas à ſes membres de contracter l'habitude convenable à la geſtation; elle les maintient libres, ſouples & diſpos. L'habitude de la geſtation au contraire plie le corps à une attitude propre, attire le ſuc nerveux ſur les parties laborieuſes, & contraint la nature à porter ſes forces ſur les arcs-boutans de réſiſtance. En général l'homme de chaque profeſſion eſt, pour l'exercice de ſa profeſſion, l'homme le plus vigoureux; & un genre particulier de force relative ne détermine pas la force abſolue du corps.

Quand l'Européen aura laiſſé l'Américain au-deſſous de lui dans la geſtation, l'Américain laiſſera l'Européen fort loin de lui dans l'exercice des chaſſes les plus pénibles & des courſes les plus longues. Celui-ci eſt exténué de fatigue au point où le premier ſemble commencer ſa carriere; il céde aux injures de l'air tandis que ſon concurrent fait gaiement tête à l'orage; il périt ſous les morſures de la faim, pendant que l'autre étouffe le ſerpent dans ſes entrailles, &c. La palme de la force eſt-elle à celui qui ſuccombe ou à celui qui réſiſte aux plus terribles épreuves? Eſt-ce le nœud le plus foible que la mort a le plus de peine à rompre?

Juſques dans la force de ſupporter héroïquement les ſouffrances les plus horribles, M. de P. trouve une preuve de la prétendue foibleſſe de l'Américain. C'eſt à la molleſſe des organes, c'eſt à l'inſenſibilité phyſique qu'il attribue l'étonnante fermeté avec laquelle le priſonnier ſauvage, au milieu d'un braſier ardent, rend, par un chant de joie & de triomphe, juſqu'à ſon dernier ſoupir. Ce malheureux, rôti tout vivant, dépecé tout vivant, s'il n'exhale pas la douleur, s'il reſpire l'allégreſſe, il ne ſent pas ſa lente & effroyable diſſolution! Le feu qui conſume ſes membres parcelles par parcelles, le couteau qui le ſépare de lui-même lambeaux par lambeaux, il ne le ſent pas!

eh! quel être animé ne ſent pas douloureuſement les violentes atteintes à ſa vie ! Quel être, quelque languiſſant qu'il ſoit, ne répugne pas fortement à ſa deſtruction! Pour avilir l'Américain, il faut donc que vous le transformiez en un vain ſimulacre ; vous en formez une ſorte de monſtre ou de prodige inconnu à la nature étonnée. Vous avez donc oublié les cris de ce pauvre Indien étendu ſur des charbons ardens à côté du cacique, & ce mot du cacique, *& moi ſuis-je ſur des roſes* ?

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

Ils ne ſont pas plus lâches qu'ils ne ſont inſenſibles, ces peuples plus malheureux que mépriſables. En vain M. de P. s'efforce-t-il de plier les faits à ſes opinions, il ne prouvera pas que l'Amérique ait été conquiſe ſur la lâcheté, il ne prouvera pas qu'elle ait été conquiſe. Les Européens ont ſurpris, ſi je puis ainſi parler, le Mexique & le Pérou, plutôt qu'ils ne les ont ſubjugués ; la plus grande partie de l'Amérique eſt encore & ſera long-tems indépendante. Le Pérou a été enlevé à un Prince haï, le Mexique à un Prince irréſolu; le Mexique avec le ſecours des Américains eux-mêmes, le Pérou par le ſecours d'une horrible perfidie, la plus vile des lâchetés; l'une & l'autre contrée & tout le reſte de l'Amérique ſoumiſe, par l'effet d'un étonnement & d'une frayeur inſpirée aux naturels du pays, par un aſſemblage de circonſtances vraiment étonnantes & effrayantes pour ces peuples. Oui, les Eſpagnols, avec leurs maiſons flottantes, avec leur tonnerre, avec les animaux furieux, miniſtres de leur rage & compagnons de leurs triomphes, durent paroître aux yeux de ces peuples des êtres ſurhumains ; & il fut aiſé à la barbarie de les poignarder ou de les enchainer, renverſés à ſes pieds par le vertige de l'admiration & de la crainte. Il eſt certain, dit François Corréal, que nous devons la rapidité de nos conquêtes en Amérique à la frayeur ſubite & preſque miraculeuſe dont les Indiens ſe trouverent frappés à notre apparition, & que, ſans cette faveur du Ciel, nos armes n'auroient pas eu le même ſuccès. Les Indiens dominés par l'aſcendant d'une poignée de brigands, il a fallu des millions d'Européens

DU CLIMAT, DU SOL, DE PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

pour achever de les ſubjuguer. Pour les dompter, il a fallu les abrutir à force d'oppreſſions, & leur ôter en quelque ſorte le ſentiment d'eux-mêmes. Enfin ces pays n'ont été ſoumis que par la dévaſtation; les tyrans n'ont ceſſé de craindre que quand leur population a été réduite au dernier degré de foibleſſe & d'impuiſſance, le déſeſpoir des Indiens les ſeconda; autant qu'en égorgea leur fer, autant peut-être il en périt d'une mort volontaire. Sans eſpérance de ſe relever & de ſe venger, ils ſe détruiſoient eux-mêmes: ce ſera, ſi l'on veut, une lâcheté, mais c'eſt la lâcheté de Caton, la lâcheté de l'homme de cœur, la lâcheté du brave qui ne ſçauroit ſurvivre à ſes maîtres légitimes, à ſa défaite, à ſa honte, à la perte de ſa liberté, moins précieuſe pour lui que ſa vie. Le lâche auroit changé de joug & vécu.

Ces deux nations furent ſubjuguées, parce qu'attachées à la terre, la fuite n'étoit pas pour elles une défenſe, une reſſource. Les autres peuples ont été indomptables, quoique ſouvent vaincus, quoique ſouvent tentés de mille manieres, ſéduits & trompés. Leurs bois & leurs montagnes ſont des aſyles preſqu'impénétrables, je ne l'ignore pas; mais à la fin ils n'en ſeroient pas pour des hommes foibles, puſillanimes & tremblans. Nos Indiens ne ſe ſont pas cachés, ils ont combattu, & ils ſont indépendans. Les miſſions ont conquis des pays contre leſquels les armes Européennes s'étoient toujours briſées. Jamais on n'a pu réduire un ſeul de ces peuples aux travaux auxquels on condamne des négres: on eſt allé chercher des eſclaves en Afrique. On vit avec ces peuples, on commerce avec eux, on négocie avec eux, on s'allie avec eux, on ne leur commande pas. Les Eſpagnols n'oublieront jamais les Indiens braves. Il n'y a point de nation Européenne qui n'ait auſſi éprouvé la réſiſtance de la bravoure. Dans les iſles où la fuite des lâches étoit arrêtée par une barriere inſurmontable, quel peuple a-t-on ſubjugué? Jamais les Caraïbes n'ont été ſoumis, il a fallu exterminer leur race en divers lieux, & les derniers d'entr'eux défendent encore

core dans l'iſle de S. Vincent les derniers arpens de leur terre natale. Dans le Chili, la guerre dure encore; & au moment où j'écris (Décembre 1772) les mines de Valdivia viennent d'être teintes du ſang Eſpagnol; les Chiliens ſont en poſſeſſion de l'iſle de Chiloë & de Caſtrio ſa capitale, ils ſont devant San-Jago, capitale du Chili; dans ce même moment, le Bréſil eſt en feu; les Indiens vainqueurs, vaincus, ſont toujours redoutables; la Puiſſance Portugaiſe chancelle. Dans ce même moment, les Hollandois de Surinam craignent leur deſtruction totale, & tous les établiſſemens de la Guyanne ſont ébranlés. Et dans l'Amérique méridionale & dans l'Amérique ſeptentrionale, tous ou preſque tous les peuples, hors les peuples dégradés par les Européens, ou maintiennent encore ou reclament courageuſement leur liberté & l'indépendance, après deux ou trois ſiécles d'efforts de la part de l'Europe pour la leur ravir.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE. AVANT SA DÉCOUVERTE.

Sont-ce là des lâches? la lâcheté eſt-elle leur caractère diſtinctif? faudroit-il les juger ſur quelques traits de foibleſſe? eh! quelle nation dans l'Univers mériteroit-elle le titre de *brave*?

Seroient-ils plus ſtupides qu'ils ne ſont lâches, ces peuples? s'ils ſont tels qu'ils le paroiſſent aux yeux de M. de P., la brute eſt au deſſus d'eux. Ne l'en croyons pas; les témoignages de ceux qui les ont vus ſont prépondérans ſur celui d'un Ecrivain qui ne les connoît pas, quelque Philoſophe qu'il puiſſe être. Sans doute l'Amérique a quelques petits peuples réduits à une très-légere portion d'intelligence; conſtituent-ils la race Américaine? Ils ſont comme des enfans au milieu d'une troupe d'hommes; cette exception eſt de tous les climats: partout au milieu des pays les plus fertiles, il y a des terres ingrates. Parce que les Yameos, ſeuls d'entre ces peuples, n'auroient point dans leur langue de mots propres pour exprimer les nombres au deſſus de trois, eſt-il permis de dire que l'*Américain*, en général, ſans ſes inſtrumens, *ne ſçaura plus compter au-delà de trois?* Les Yameos eux-mêmes ont dans la ſuite adopté les mots numériques de la langue Portugaiſe. L'arithmétique *lin-*

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCTIONS DE L'AMÉRIQ. AVANT SA DÉCOUVERTE.

guale des Américains ne pouvoit s'aggrandir qu'autant qu'ils auroient été dans le cas de faire ſubitement de longs calculs, ſans quoi des ſignes matériels leur ſuffiſoient. Il en eſt de même de leurs langues ; les langues s'étendent par les idées, & les Américains ou ſauvages ou à demi policés, rouloient dans un cercle de connoiſſances très-étroit. Ils étoient ignorans, mais ſans être ſtupides; car les ſauvages avoient toute l'éloquence, toute l'énergie, toute l'adreſſe, toute l'induſtrie du ſauvage; & les Mexicains & les Péruviens, par leurs ſeules forces, avoient, j'oſe le dire, pris l'eſſor du génie, quoique fort loin d'atteindre à la hauteur de l'Europe. Cette derniere aſſertion ſera prouvée par la légere notice que nous allons donner de l'Hiſtoire ancienne du Mexique & du Pérou: la race entiere des Américains ſera vengée dans la ſuite de l'ouvrage par de ſimples récits.

Nous terminerons cette diſcuſſion par un témoignage déciſif; C'eſt celui que le célebre M. Franklin a rendu aux Américains, à l'occaſion de l'ouvrage même de M. de P. dans une lettre que ce ſçavant a écrite au mois de Juin 1772, à un de ſes amis à Paris; il affirme que *les Américains ne le cédent ni en force, ni en courage, ni en eſprit aux Européens*; mais que le fer & autres moyens leur ont manqué pour s'élever au même degré de police. Nous avons lu, nous-mêmes, ce témoignage d'un des hommes les plus diſtingués dans les ſciences, d'un homme né en Amérique & accoutumé à traiter avec les naturels du pays, d'un homme enfin que M. de P. reconnoîtra peut-être au moins auſſi capable de juger de ce qu'il a vu, que M. de P. peut l'être de juger de ce qu'il n'a pas vu. Le nom de M. Franklin ſuffit pour effacer la tache que l'Auteur des Recherches imprime juſques ſur les familles Européennes tranſplantées en Amérique. Nous ſommes diſpenſés de lui citer encore le Démoſthene des Colonies Angloiſes, M. Dickinſon, Auteur des Lettres d'un Fermier de Penſylvanie, & une foule de Sçavans & d'Artiſtes Américains dont la ville de Londres

fourmille aujourd'hui. Que M. de P. liſe les *Mémoires* dernierement publiés par l'Académie des Sciences de Philadelphie, & qu'il nous diſe enſuite s'il les trouve indignes de figurer à côté de ceux des plus célebres Académies de l'Europe.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

A peine cette ſociété eſt-elle formée, à peine commence-t-elle à obſerver la nature, qu'elle découvre un nouvel ordre de choſes entierement inconnu. Examine-t-elle le climat, le ſol, les productions de la Penſylvanie? Elle apperçoit leur ſinguliere reſſemblance entre ce pays & la partie de la Chine ſituée à pareil degré de latitude. L'ordre des ſaiſons eſt à-peu-près le même dans les deux contrées; les mêmes vents y produiſent les mêmes effets; le ſol & les productions ſont ſemblables; on y recueille également le tabac, le ginſeng, le phytolacca, &c. On ſe flatte ſur les plus fortes vraiſemblances de trouver dans la Penſylvanie le thé, d'en tirer de beau coton; d'y fabriquer les ſoies les plus fines, d'y découvrir des épices aromatiques. Ce parallele eſt pouſſé fort loin par l'Editeur des Tranſactions Phiſophiques de Philadelphie. On reconnoît une reſſemblance pareille entre la partie Occidentale de notre Continent & la partie Occidentale de l'Amérique. Le Labrador n'a pas moins de rapport avec le Kamtſchatka. En un mot la comparaiſon des deux mondes offre dans l'un & dans l'autre la même terre faite pour porter les mêmes hommes.

Quand le Botaniſte a porté ſes regards ſur quelque partie de l'Amérique, il a vu le regne végétal s'étendre à chaque pas & prodiguer ſes préſens. La Chymie, la Médecine, les Arts ſe ſont enrichis. Le Perſimon a donné une excellente liqueur ſpiritueuſe; on a trouvé dans le Zantoxilum du Maryland un des meilleurs Stimulans ſalivains, &c. &c. &c. Il en eſt de même des autres regnes. Une eſpece de Sumach donne une réſine fort approchante de la gomme copal. Les entrailles de la terre abondent en argiles dont on fait la meilleure poterie & les meilleures briques: elle ne manque pas de matériaux propres à la porcelaine. Le nitre n'y eſt point rare. M. Moſes Bertram prouve qu'il

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE.

n'y a point de vers à soie plus faciles à élever que ceux de Philadelphie. A mesure que la nature se développe, l'industrie se déploye. Un habitant de Virginie a fait beaucoup de salpêtre avec les balayeures d'une habitation à tabac. On a extrait de nouvelles especes d'huiles. Des méthodes nouvelles ont été imaginées pour sauver les productions des ravages des insectes & de l'oppression des plantes parasites. Les arts d'Europe se sont de toutes parts perfectionnés.

Les Sçavans dont nous ne pouvons que légérement effleurer les mémoires, ont reconnu que l'agriculture avoit produit une révolution dans le climat, comme elle en a inconteſtablement produit une sensible dans tous les climats du monde, ainsi que M. Hum Williamson le prouve. Mais en reconnoissant les effets de l'industrie humaine, ils ne cessent d'admirer la fécondité du sol & les propriétés de ses productions variées dans tous les genres. A ces faits, nous pourrions ajouter des témoignages récens sur l'extrême grandeur de certaines especes de quadrupédes, telle est celle des tigres de l'Uraguay, &c.

Nous ne parlerons pas des machines inventées par nos Créoles Anglois, de leurs découvertes dans la physique; par exemple, de celle de M. Franklin sur le tonnerre, de leurs sçavantes Recherches astronomiques. Il suffit de citer leurs mémoires pour venger le Nouveau-Monde.

M. J. J. Rambach, Recteur du collége de Quedlinbourg, dans son Recueil de *Dissertations mêlées*, dernierement publiées à Halle, a rejetté l'opinion de M. de P. fondé sur un assez grand nombre d'exemples d'Américains qui, soit dans leur propre pays, soit dans des pays étrangers, ont acquis des connoissances capables de distinguer un Européen. Enfin le paradoxe a été victorieusement réfuté par D. Féijòo dans son *Théâtre critique*, & par le P. Ch. Sarmiento, dans sa *Dissertation apologétique sur ce théâtre*. M. de P. cite lui-même ces ouvrages, & il n'a qu'à jetter du ridicule sur leurs Auteurs, sans apprécier leurs raisons, pour se persuader qu'il a détruit l'apologie des Créoles. *Il vaut*

mieux, dit-il, *assurer que* le P. Féijòo *s'est toujours trompé, que de dire, comme a fait Sarmiento, qu'il a toujours eu raison.* Ceux qui pensent que la vérité, la droiture & l'équité ne permettent *d'assurer* que ce que l'on croit certain, ne trouveront cette réfutation, ni victorieuse, ni philosophique, ni honorable; & en pardonnant à D. F. d'avoir cru aux hommes marins, sur-tout après s'être *assuré* que les deux filles sauvages, trouvées en Champagne, restoient & dormoient sous l'eau pendant plusieurs heures, ils jugeront par l'examen de son apologie des Créoles, s'il s'est toujours trompé, & s'il s'est trompé aussi souvent que son accusateur, fort habile à récuser les témoins que l'on *aimeroit mieux* voir convaincus de faux, quand ils peuvent l'être.

DU CLIMAT, DU SOL, DES PRODUCT. DE L'AMÉRIQUE AVANT SA DÉCOUVERTE, &c

L'Amérique n'étoit donc pas une terre impuissante, parsemée d'animaux à figure humaine. Mais l'Europe n'étoit-elle donc pas supérieure à cette contrée? L'Europe étoit infiniment supérieure à l'Amérique sans doute, mais d'une supériorité accidentelle & acquise, & non d'une supériorité naturelle & *infuse*. L'Amérique seroit-elle une terre nouvelle, ses habitans seroient-ils des peuples nouveaux? Cette connoissance résoudroit beaucoup de difficultés; mais les recherches les plus profondes ne nous conduiroient qu'à des conjectures déja indiquées. Il est tems d'entrer dans quelques détails sur l'Histoire ancienne du Mexique & du Pérou; le reste des habitans du Nouveau-Monde n'a point d'histoire, & leurs mœurs, telles aujourd'hui qu'elles étoient jadis, seront dépeintes dans notre troisieme partie.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

L'Amérique réunit par un Isthme deux immenses presqu'Isles; la nature la divise elle-même en septentrionale & en méridionale. La premiere de ces deux parties fut autrefois appellée *Mexicaine*, du nom du seul peuple civilisé de cette contrée; le Pérou, seul état policé de la seconde, fit donner à celle-ci le nom de *Péruvienne*.

Outre les Péruviens & les Mexicains, des sociétés inconnues même aux Colonies voisines ont été nouvellement tirées du

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

cahos ſauvage, & miſes avec éclat ſur la ſcène dans le Nord du Nouveau-Monde, par des Ecrivains ſuſpects au moins de crédulité. Sur la foi ou ſous le nom d'un M. Briſtock, témoin obſcur, le Chevalier de Rochefort, dans ſon Hiſtoire des Iſles Antilles, place ſous les monts Apalaches ſur des vallées fertiles, un Royaume floriſſant, partagé en ſix provinces, couvertes de villages & de villes contenant juſqu'à deux mille maiſons artiſtement décorées, & des greniers publics où les fruits d'une culture commune ſont d'abord dépoſés pour être enſuite diſtribués aux habitans, peuple bien fait, doux, hoſpitalier, laborieux, & diſtingué par une induſtrie variée. On dit que le Capitaine Ribaud y conduiſit dans ce pays une Colonie Françoiſe, & que pluſieurs familles Eſpagnoles & Angloiſes s'y ſont établies. Moréry a extrait cette relation; Laurent Echard l'a adoptée ſans ſcrupule; D. Pernetty l'a oppoſée à M. de P. Bien appréciée, elle n'offre dans toutes ſes circonſtances que le portrait d'un peuple encore ſauvage, moins groſſier, moins nud, moins barbare, plus uni, plus induſtrieux, plus ſociable que ſes voiſins. Pour mettre l'Apalachie ſur le même rang que le Mexique & le Pérou, on n'a fait que donner au pays le nom de Royaume, à ſes différentes vallées celui de provinces, aux amas de cabanes entourés de paliſſades ceux de villages & de villes, à un peuple plus chaſſeur que cultivateur celui de nation civiliſée, & à ſon chef le nom de Roi. Supprimez ces noms, il ne vous reſtera qu'une tribu encore brute telle qu'elle le paroît aux yeux des Anglois qui leur vendent des grains, de petits miroirs, & toutes les mêmes merceries ſi recherchées des ſauvages leurs pareils.

M. Jérémie, cité par M. Engel, a été plus libéral envers je ne ſçais quelle autre partie de l'Amérique ſeptentrionale. Sa nation eſt barbue. Autour d'un lac nouveau qui a trois cens lieues de tour & trente de large, elle a bâti en pierres de taille plus de cent belles villes, très-anciennes. Cette mer verſe l'or à flots; on y navigue dans des bâtimens de deux cens pieds de long. La

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

terre eſt également riche en métaux & en ſubſiſtances. Ses habitans, habiles à fabriquer des inſtrumens de fer, de cuivre, &c. ſe ſervent dans leurs cuiſines d'uſtenciles, toutes d'argent, juſqu'aux chaudieres. Ils labourent les champs avec des bœufs attachés à la charrue ; leurs arts embelliſſent tous les préſens de la terre. Leur principal vêtement eſt une tunique qui deſcend juſqu'aux genoux : ils enferment leurs jambes dans des bottines ; leur tête eſt ſurmontée d'un bonnet pyramidal d'une hauteur prodigieuſe. Leur gouvernement, *promoteur de leur éminente proſpérité*, eſt ſemblable à celui des *Turcs* : mêmes mœurs domeſtiques ; ils tiennent leurs femmes ſous les verroux. Ils vont toujours armés de bâtons ferrés & ſans ceſſe il font la guerre à des nations qui ne leur cédent ni en force ni en puiſſance. L'uſage des armes à feu eſt, dans ce pays privilégié, de l'antiquité la plus haute. Enfin les habitans à ce que diſent à M. J. les *Moſéemleks*, leurs voiſins, ſont auſſi nombreux que les feuilles des arbres. Ces peuples ont nom, *Tahuglanks*. Nous ſommes fâchés, pour l'honneur de l'Amérique, que ce magnifique pays, le plus curieux des deux mondes, ne ſoit pas encore découvert. Laiſſons M.J. dans ſon empire, & paſſons au Mexique.

Les Mexicains ne connoiſſoient point l'écriture alphabétique : ils peignoient ou plutôt ils deſſinoient groſſierement les objets ou les grands traits des événemens. Un homme en habit rouge & en chapeau repréſenta l'arrivée des Eſpagnols dans leur pays. A meſure que le tems recule les faits, le ſens de ces ſignes imparfaits ſe perd, ils deviennent à la fin inintelligibles.

L'Hiſtoire Mexicaine étoit une ſuite de tableaux. Les Eſpagnols, peu ruſés en magie, crurent en reconnoître l'empreinte dans ces monumens hiſtoriques; ils brûlerent, au nom de Dieu, tout ceux qu'une inquiſition barbare découvrit. Sumarica, premier Evêque de Mexico, fut dans cet incendie le premier Miniſtre de la ſuperſtition & du fanatiſme.

Un exemplaire de ces volumes peints fut ſauvé, & dans la ſuite accompagné d'une traduction Eſpagnole. Sur cette tra-

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

duction, d'une fidelité très-équivoque, faite ſans doute par le concours d'un Mexicain qui entendoit peu l'Eſpagnol & d'un Eſpagnol qui n'entendoit pas mieux le Mexicain, les trois cens ſoixante tableaux renfermés dans l'ouvrage Indien ont été expliqués en Anglois par Lock & en François par Thévenot. Tel eſt le monument que nous avons de l'Hiſtoire ancienne du Mexique.

Cependant ce n'eſt pas là le ſeul garant de la certitude de cette Hiſtoire. Les Poëtes & les Orateurs de la nation conſacroient le ſouvenir des faits par des chanſons & des diſcours que l'éducation imprimoit dans la mémoire des enfans. Juſqu'à un certain période, l'Hiſtoire peut ſe conſerver aſſez pure dans ce canal. Les Eſpagnols ont donc eu la facilité de recueillir des traditions aſſez exactes ſur les regnes de huit Rois: les ont-ils bien entendues & fidelement tranſmiſes? Il eſt à préſumer qu'ils n'auront pas écrit une pure fiction.

Gémelli Carreri s'appuye ſur un tableau peint par un Auteur Mexicain ou imaginé par le Caſtillan Congura, pour aſſembler les Mexicains en un corps vers les tems du déluge & dès l'année 1325 de la création du monde: cette opinion eſt abſurde; mais les *roues ſéculaires* du même voyageur n'en ſont pas moins des monumens de la haute antiquité de la nation, ſuivant l'explication nouvelle que nous en donnerons plus bas. Le livre myſtérieux dans lequel l'Hiſtoire des Rois du Mexique a été trouvée, ne donneroit que cent trente ans de durée à cet empire. Cette origine n'eſt pas moins invraiſemblable, à moins qu'il ne s'agiſſe d'une révolution de conquête, ou de réforme, ou de régime chez des peuples déja depuis long-tems ſortis de l'enfance ou de la barbarie. En effet, tandis que les arts, les inſtitutions religieuſes, le ſyſtême civil, & la dépravation même du gouvernement atteſtent une civiliſation ancienne, cette Hiſtoire ſuppoſe, avant la Monarchie Mexicaine proprement dite, des villes préexiſtantes, des ſociétés floriſſantes, des nations puiſſantes, comparées avec les huttes, les tourbes, les hordes des contrées voiſines. Un examen approfondi concilie les contradictions légerement imputées.

La

La tradition fabuleuſe ou plutôt allégorique commence ainſi la généalogie des Mexicains. *Coxcox* & *Cichequetzal* ſurvivent à la race humaine enſevelie ſous les eaux d'un déluge, phénomène imprimé dans le ſouvenir de tous les peuples du Nouveau-Monde. Ce couple arrive dans la vallée du lac au pied de la montagne de *Culhuacan*, qui ſera, ſi l'on veut, celle où un ſçavant conduit & délivre Noë. Là ils donnent le jour à des enfans muets auxquels une Colombe donne la parole. Leurs langages différent & ils ſe ſéparent. Quinze chefs de famille réunis par la même langue, partent de *Culhuacan* ſur le bord du lac pour arriver, après avoir erré ſans doute dans un cercle, à *Culhuacan* ſur le bord du lac. Là ils fondent Mexico vers l'an 700 ou 900, au choix des Annaliſtes dépourvus du ſecours de la chronologie; l'Hiſtoire philoſophique de la formation du langage eſt remarquable dans cette tradition. Pourquoi la Colombe eſt-elle allégoriquement employée à infuſer le don des langues? N'eſt-ce point parce que le goût de la ſociété, l'attachement à ſes ſemblables, la tendreſſe fidele & conſtante, les ſentimens & les ſoins de l'union la plus douce, la plus intime, la plus féconde, enfin l'eſprit de famille, ſi je puis ainſi parler, caractériſent cette eſpece d'oiſeau? La Colombe eſt le ſymbole de l'amour, de l'amour conjugal, dé l'amour maternel, de l'amour ſocial, de tous les genres d'amour pur, innocent & durable. La ſociété frappe & anime les touches de l'inſtrument vocal que l'homme a reçu de la nature. Excité par l'impulſion du ſentiment, entrainé par ſon impétuoſité, il veut l'exhaler auprès de ſa compagne, il ouvre la bouche & l'exhale en ſons articulés & donnés par la ſenſation actuelle. Sa compagne l'entend, partage ſon plaiſir ou ſa peine, & lui répond. La vie commune étendant, multipliant, reproduiſant les ſentimens & leurs expreſſions, on y apprend, ſi je puis ainſi dire, l'art de la nature, & la langue, qui ne parloit qu'au cœur, parle à l'eſprit & au cœur. Dans une aſſociation d'hommes placés ſous le même Ciel & en relation avec les mêmes objets, il n'y aura

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

point de différences dans les formes. Mais la différences des climats modifiera diverſement l'inſtrument vocal; ainſi des lévres glacées affoibliront & changeront les fortes articulations labiales. La diverſité ſuivra donc la diſperſion des familles au lieu de l'opérer, comme dans le récit précédent.

Parmi les peuples de la contrée, les Navatlaques, les plus polis des deſcendans de Coxcox, diviſés en ſix peuples; élévent aux environs du lac & des montagnes, les villes d'Azcapuzalco (*fourmillere*), de Quahuac ou Guernavacca (*Aigle*), de Tlaſcala, ainſi appellée du nom de ſon fondateur, &c. Leurs voiſins éprouvent la ſupériorité de leurs armes & l'aſcendant de leur ſageſſe attribuée à leur police. Acoſta prétend que ces ſix nations ne s'étoient établies dans le pays que trois ſiecles avant l'invaſion des Eſpagnols. Enfin les Mexicains conduits par Mexi, leur Prince, & par l'idole Vitzilipuztli, leur oracle, tranſportent, environ 130 ans avant l'arrivée de Cortez, le ſiége de leur puiſſance ſur la rive du lac, où ils bâtiſſent Ténuchitlan, en payant un tribut aux Tepaneques d'Azcapuzalco. Les principaux quartiers de la ville prennent les noms de Mexico & de Tlateluco. On dit que les Prêtres de l'Idole ſacrifierent, pendant les courſes des Mexicains, des victimes humaines, barbarie également exercée par pluſieurs peuples Orientaux pour obtenir le ſuccès de ſemblables expéditions. Après la mort du chef de la nation tranſplantée, Acamapitchili eſt élu pour gouverner la République. La proſpérité du nouveau peuple excite l'envie de ſes voiſins; ſa merveilleuſe induſtrie ravit leur admiration. Déja le Roi ou le chef d'Azcapuzalco prédit, dans une extaſe, que les Nations ſeront englouties dans l'empire Mexicain. Vitzipolutzli, ſucceſſeur d'Acamapitchili, ſon pere, n'accomplit pas la prophétie; le gouvernement de Chimalpopoca, aſſaſſiné dans ſon palais, au milieu d'une guerre, la dément; elle commence à ſe vérifier par la conquête des environs du lac ſous Ytzcoatl.

Nous ne voyons pas, dans ce récit, une Nation s'appuyer

ſur les loix & les arts pour ſortir de ſon berceau. Un peuple arrive, qui apporte une induſtrie avec laquelle il prend paiſiblement l'aſcendant ſur les anciens habitans des rives du lac, réputés eux-mêmes polis à côté des hordes entierement ſauvages. Il ne crée point les arts, ils l'ont ſuivi; il n'inſtitue point les formes civiles, elles ſont conſervées & perpétuées ſans que l'origine en ſoit marquée. Que vient-il chercher entre un lac & des montagnes bordés d'habitations? Il n'y trouvera que la faim s'il n'y féconde la nature, & la guerre s'il ignore les arts de la paix. Cependant, après avoir acheté la liberté de s'y établir, il y proſpere & ce n'eſt point d'abord en barbare, par les armes : avant d'offenſer & de ſoumettre ſes voiſins par la force, il a acquis ſur eux l'empire que l'admiration donne à celui qui l'excite. Déja la Colonie eſt prodigieuſement nombreuſe; elle a donc multiplié les ſubſiſtances, elle ne cherchoit donc que des terres fertiles; l'agriculture, une agriculture plus induſtrieuſe que celle des anciens habitans, eſt donc la ſource de ſon éclatante proſpérité.

Un Guerrier a uſurpé la confiance de la nation; & exaltée par ſes triomphes, elle ne reſpire que les combats & le ſang. Par le conſeil de ce Général nommé Tlacaellel, elle défére à ſix Caciques, Princes ou Gouverneurs de provinces, l'honneur d'élire un Roi, & le Roi, élu par eux, Montézuma (*Prince couronné*), à l'inſtigation de ce même Tlacaellel, ſon oncle, s'impoſe à lui-même & impoſe à ſes ſucceſſeurs l'horrible devoir d'immoler de leurs propres mains des priſonniers, entre leur élection & leur couronnement. Le ſang coulera dans les cérémonies, le ſang national comme le ſang étranger.

Montézuma I. obtient, par ſes grandes conquêtes, le titre d'Empereur. Les pays ſoumis par ſes armes, le ſont auſſitôt à la juſtice par l'érection de tribunaux. Les tributs ſe multiplient & de beaux édifices s'élévent. On attaquoit donc des peuples ſédentaires, & l'on ſoumettoit des champs cultivés; des ſauvages chaſſeurs auroient fui, & des terres incultes n'auroient pas re-

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

hauſſé le trône. Après le regne de ce Prince, Tlacael lel refuſe la couronne pour accepter le droit d'en diſpoſer & la placer ſur la tête de Ticocic, prince incapable, ſelon les vues du Général, de regner en guerrier, & bientôt puni par le poiſon ou de ſa modération ou de ſa foibleſſe. Axayacac, triomphant, eſt agréable à la nation & au ſanguinaire Tlacaellel qui meurt dans une extrême vieilleſſe. Ahuitzotl ſuit les traces d'Axayacac; il embellit, fortifie, & inonde de ſang la ville de Mexico. On prétend qu'à la cérémonie de la conſécration d'un temple, il ſacrifia plus de ſoixante mille victimes humaines dans l'eſpace de quatre jours : il faudroit être barbare pour le croire.

Si le regne de Montézuma II a été fidélement retracé, ce Prince fut entierement différent de lui-même, avant & après l'arrivée des Eſpagnols. Avant cette époque, on lui prête de grandes vues, & une politique fine avec un caractère dur & impérieux. Ses inſtitutions, ſoit légitimes, ſoit tyranniques ſembloient toutes tendre à élever & affermir la puiſſance ſuprême, lors même qu'il ne paroiſſoit travailler qu'à rendre l'appareil du trône plus brillant. On ſeroit tenté de croire que les Hiſtoriens Caſtillans aſſortirent avec l'Hiſtoire de ce Prince des traits étrangers, & qu'ils jetterent une draperie Américaine ſur un ſujet moins étranger à l'Europe que les noms ne l'indiquent.

Montézuma, environné d'une pompe impoſante, aſſerviſſoit le peuple en l'éloignant de la cour & l'amuſant par des ſpectacles, & les nobles en les approchant de ſa perſonne & les ſéduiſant par des dignités. Les cœurs de ſes ſujets ne le gardoient pas : des ſoldats défendoient l'entrée des cours de ſon palais; la nobleſſe étoit en faction dans les appartemens intérieurs.

Loin de ſe diſpenſer de regner, ce Prince avoit l'œil toujours ouvert pour examiner le bien & le mal, & la main toujours levée pour punir ou récompenſer, mais ſelon ſon cœur & ſes deſſeins. Sa ſévérité jalouſe ne lui permettoit pas de croire légérement aux rapports & aux apparences. Perſuadé qu'un des principaux moyens de porter un état à ſa plus haute valeur,

c'eſt de mettre les talens & les vertus à leur place marquée par l'équité & la ſageſſe, s'il ordonnoit aux Magiſtrats de rechercher le mérite ainſi que les abus, & de l'en informer pour qu'il remplît le double devoir de la juſtice par les récompenſes & par les peines, il mettoit adroitement leur fidelité aux épreuves les plus délicates. Toute faute de leur part étoit capitale; de la prévarication au ſupplice, il n'y avoit qu'un inſtant. Mais cette inflexibilité rendoit plus terribles les oppreſſions dont ils étoient les exécuteurs.

Entre les palais ou les maiſons de Montézuma, la *maiſon de triſteſſe* étoit remarquable par l'horreur que ſon architecture, ſes décorations, & ſon obſcurité viſible y répandoient. Vrai ſéjour d'un tyran, c'étoit-là qu'il dépoſoit ou nourriſſoit ſes douleurs, qu'il affectoit de déplorer les calamités publiques, & qu'il prenoit conſeil de ſon humeur noire, miſe en fermentation par l'appareil le plus lugubre. C'étoit-là, dit bonnement un Hiſtorien Eſpagnol, que le démon, qui aime & les lieux horribles & les cerveaux mélancoliques lui apparoiſſoit.

Du commerce avec le démon familier aux ſombres tyrans, Montézuma paſſoit quelquefois à celui des bouffons & des bateleurs, familiers alors dans les Cours de l'Europe, comme ils le ſont encore dans celles de l'Orient. Ils étoient, en grand nombre, logés dans un quartier du palais avec une foule de nains, de boſſus, & autres malheureux diſgraciés de la nature. C'étoit le privilége des bouffons que de dire quelques vérités; il a été ſupprimé en Europe. Montézuma les gardoit dans cette vue, & ſans doute parce qu'il n'avoit point d'amis. Il s'amuſoit du ſpectacle affligeant d'une foule d'hommes contrefaits. Ce goût barbare engageoit ſouvent les pauvres à défigurer leurs enfans pour aſſurer leur fortune par le mérite de la difformité. Ainſi naiſſent tant d'uſages ſemblables. Ce Prince, remarquable ſurtout par les contrariétés de ſon caractère, donnoit gratuitement aux malades les ſimples & les herbes de ſes jardins. Dans ſon palais étoient des ménageries d'animaux féroces : Solis le

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

croit, ces animaux lui donnent l'idée d'un grand Potentat. On ajoute que les bêtes venimeuſes y avoient auſſi leurs repaires ; Solis ne le croit point, ces bêtes lui paroiſſent indignes de la majeſté d'un Roi. Il faut lui laiſſer le choix entre les ſymboles du tyran brutal qui déchire, & ceux du tyran lourd qui empoiſonne.

Montézuma, intéreſſé à dérober ſa perſonne aux regards publics, mettoit entre les peuples & lui cet appareil de décorations faſtueuſes qui, au défaut de l'amour, les ſubjuguent par l'admiration & la terreur. Afin de les divertir du ſentiment de leurs maux, il les étourdiſſoit par de fréquens *mitotes* ou bals, des luttes, des ſpectacles, plaiſirs que ſon humeur ſombre ne pouvoit refuſer à ſa politique. Dans la diſtribution des prix accordés au milieu de ces fêtes, le peuple croyoit tenir quelque bien de la libéralité du Prince. Trop habile pour ne pas pardonner les écarts d'une populace agitée, Montézuma tiroit avantage de ſa foibleſſe même ; par des érections & des inſtitutions de tous les genres, il occupoit ſans ceſſe les eſprits & ſa mélancolique activité. Né, ſans un vice cruel d'organiſation, avec la douceur qui convient à la puiſſance & avec la force qui convient à la douceur, il auroit été grand ; la ſtagnation des humeurs & la bile noire firent ſon malheur & celui des Mexicains.

Quoique les faſtes ou les traditions du Mexique ne conſignent que les noms d'un petit nombre de Rois, nous aurions de la peine à nous perſuader que la civiliſation Mexicaine ne remonte pas au-delà de quelques générations. L'étendue de l'empire, la forme du gouvernement, l'ordonnance ſyſtématique de l'adminiſtration, la multitude des inſtitutions de tous les genres, les luxe prodigieux de la Cour, le déſordre exceſſif de l'impôt, le ſyſtême religieux & le calendrier du Mexique, annoncent l'antiquité.

L'Empire étoit peuplé d'une foule de nations différentes, moins ſubjuguées par la conquête qu'unies à la nation princi-

pale. Les nations ſucceſſivement incorporées dans l'état étoient ſédentaires ; elles étoient donc agricoles, elles étoient donc civiliſées.

La plûpart d'entr'elles étoient puiſſantes ; car elles conſerverent une partie de leur liberté, leur gouvernement, leurs chefs. Les Caciques traiterent avec le conquérant. En ſe ſoumettant à la foi, à l'hommage, au tribut, ils s'aſſocierent à l'autorité ſuprême, ils partagerent le pouvoir légiſlatif, ils s'aſſirent à côté de l'Empereur pour décider avec lui des grands intérêts de l'Etat. Pendant que leurs provinces étoient héréditaires, la couronne étoit élective.

On prétend que Montézuma avoit trente Vaſſaux, dont chacun pouvoit mettre cent mille hommes ſur pied : exagération qu'on n'eſt cenſé ſe permettre que quand un vaſte & populeux empire s'y prête. Ces Seigneurs jouiſſoient dans leurs domaines de tous les droits de la ſouveraineté.

La plûpart de ces grands Vaſſaux Electeurs, logés & nourris dans le palais, formoient le conſeil de l'Empereur ou plutôt de l'Empire. Si, ſous la main du Prince, ils étoient plus dépendans, le Prince, ſous leurs yeux, étoit plus ſurveillé. Les Caciques de Tezcuco & de Tacuba, les plus puiſſans de ces Vaſſaux, demeuroient dans leurs Etats d'où ils ne venoient à la Cour que quand des intérêts importans les y appelloient.

Il paroît que l'Empereur étoit parvenu à ſe ſouſtraire, en partie, à l'action des contreforces établies pour maintenir l'équilibre du gouvernement féodal : les forces croiſées luttent ſans ceſſe l'une contre l'autre. Il paroît auſſi que la Cour avoit plutôt énervé que briſé ces contreforces. C'étoit l'ouvrage de la politique, ouvrage lent. Montézuma tendit violemment au deſpotiſme, & pluſieurs peuples ſe révolterent.

Les Empereurs chercherent à s'emparer des eſprits par de nombreuſes inſtitutions qui attiroient à eux le reſpect, l'ambition, la cupidité, la vanité des ſujets, ainſi que la richeſſe & la diſpoſition preſqu'arbitraire de la force publique. Obligés,

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

après leur élection, d'emporter la couronne à la pointe de l'épée, ils se mettoient d'abord, pour ainsi dire, en possession de l'armée & par conséquent des troupes des grands Vassaux, obligés de les suivre dans leurs expéditions militaires. Lorsque la victoire avoit justifié le choix des Electeurs, le Prince triomphant alloit dans le temple du Dieu de la guerre se revêtir des enseignes de la souveraineté, recevoir par la bouche d'un Seigneur les représentations du peuple sur les devoirs des Rois, & prêter enfin entre les mains du chef des sacrificateurs le serment d'un Dieu. Je dis le *serment d'un Dieu*; car l'Empereur juroit, non-seulement de maintenir la Religion, d'observer les Loix, de rendre justice à ses sujets, fonctions des Rois; mais encore de verser à propos les eaux du Ciel, de briser les flots des rivieres contre leurs rivages, de préserver les campagnes de la stérilité & les peuples des maladies, fonctions de la Divinité. Juste Lipse rit de ce serment, Solis tâche de le justifier; on trouve encore dans l'Orient des usages & des préjugés équivalens. Sans doute il est possible qu'on eût voulu par-là dire aux Rois qu'il est en leur pouvoir, & qu'ainsi il est de leur devoir de prévenir les suites des sécheresses par une distribution économique des eaux de la terre, les débordemens des rivieres par des digues, des écluses & des réservoirs; les disettes par la protection des travaux de l'agriculture & le respect des avances rurales; les épidémies, effets ordinaires de la disette & de la misere, par l'aisance publique. Mais la forme de cette instruction séduisoit & subjuguoit le peuple; & elle étoit fondée sur ce que, comme les Chinois assimilent leur gouvernement au gouvernement du Ciel, & ses Ministres aux Ministres du Ciel, les Mexicains regardoient leur Empereur comme le Vicaire de la Divinité, les grands Officiers comme les Lieutenans des Dieux ou Génies inférieurs, les Nobles comme les représentans des Puissances subalternes. Les idoles des temples ou foyers domestiques n'étoient que des représentations muettes; les chefs étoient des images vivantes. C'est pourquoi quand les Empereurs

Empereurs étoient malades, on voiloit les idoles principales. C'eſt pourquoi vous liſez que le peuple avoit un égal reſpect & pour les Caciques & pour les Dieux. C'eſt pourquoi le noble entraînoit dans ſa tombe l'idole avec laquelle on lui ſuppoſoit les plus intimes rapports.

Nous fouillons dans des ruines ; ainſi nous ne nous flatterons pas, nous n'entreprendrons pas d'aſſembler les pieces du ſyſtême politique & celles du ſyſtême religieux pour en démontrer l'accord : c'eſt aſſez de le rendre ſenſible. N'en doutons pas, ces idoles n'étoient pas des Dieux, quelque fut l'hommage ou le culte populaire ; elles n'étoient que des ſymboles devant leſquels les grands courboient le peuple pour parler & agir au nom des Dieux. Tous les gouvernemens anciens ont pris une teinte de Théocratie.

Peut-être eſt-ce à cette alliance étroite de la politique & de la Religion, qu'il faut imputer les ſacriléges, ſacrifices des priſonniers de guerre dans le Mexique. Les victimes immolées ſur le champ de bataille étoient pour l'homme, il falloit encore en immoler dans le temple pour le Dieu : la victoire menoit au ſacrifice. On voit combien la Religion ſubordonnée étoit diſpoſée à prendre l'eſprit du gouvernement par le rang auquel Viztzilipuztli, comme Dieu ou idole de la guerre, s'éleva entre les Dieux ou les idoles, lorſque les Empereurs, intéreſſés à aſſurer & à enfler leur pouvoir par le commandement des armées & les conquêtes, avoient plongé la nation dans la frénéſie militaire.

Par les guerres, l'Empereur avoit les forces en main, & par les conquêtes la diſtribution des dépouilles. La nation, jalouſe de diſtinctions & d'honneurs militaires, ſe dévouoit à celui qui récompenſoit par la nobleſſe la bravoure du roturier, par des grades la valeur du noble, par des ordres de chevalerie les exploits des Officiers. L'Aigle, le Tigre, le Lion, étoient les ſymboles de ces Ordres militaires. Outre les honneurs, le Prince diſtribuoit des *bénéfices* ou domaines viagers à des Seigneurs

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

qui ſe vendoient à lui. L'Ordre le plus honorable de l'Etat étoit celui des Técuitles, réſervé pour les Princes: on n'y étoit admis qu'après de longues épreuves par leſquelles ſans doute le Rémunérateur s'aſſuroit de la fidélité & du dévouement des initiés.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails ſur les inſtitutions de ce genre, que nous ne voyons ſe former chez aucun peuple que par la ſucceſſion des tems, & à meſure que les nations ſe dépravant & s'abâtardiſſant, il devient néceſſaire de récompenſer la vertu, d'exciter le zèle, & d'intéreſſer la vanité même de l'homme à l'accompliſſement de ſes devoirs : nous ſuppoſons aux Inſtituteurs des vues louables.

De ces reſſorts ſecondaires, propres à redreſſer les nations, nous paſſerons aux grands reſſorts néceſſaires pour les diriger. On dit que le Mexique n'avoit point de loix *écrites*. Eh ! ſans doute, il n'auront pu avoir que des loix *peintes*, & nous avons vu ci-devant les tableaux Mexicains jettés au feu allumé par la ſuperſtition. Que les loix fondamentales de l'Empire ne fuſſent que des traditions & des coutumes, comme dans pluſieurs Etats très-policés, il en exiſtoit, s'il eſt vrai, que l'Empereur juroit de les obſerver. Quoi qu'il en ſoit, l'adminiſtration avoit une forme réguliere ; & la diviſion des conſeils ou départemens ſuppoſe que chaque objet étoit trop vaſte pour qu'ils fuſſent tous confondus dans le même tourbillon. Il y avoit des conſeils ſuprêmes de finances, de juſtices, de guerre, de commerce & d'Etat. A ce dernier conſeil étoient portées toutes les grandes affaires, ainſi que les appels des tribunaux inférieurs : il n'étoit compoſé que des Electeurs de l'Empire. Dans les autres, il n'entroit que des hommes aſſez riches pour être cru incorruptibles; nous ne parlons pas du mérite, la juſtice le requiert & le choix le ſuppoſe. Enfin, l'adminiſtration étoit aſſez bien organiſée pour être admirée par les nations mêmes qui, éclairées par tant d'autres, devroient, ce ſemble, avoir acquis par des ſiecles d'expérience, de réflexion, de changemens, de réforme, le droit de ſervir de modele.

Au conſeil des finances ou plutôt à un tribunal très-ancien de l'épargne, reſſortiſſoient des tribunaux chargés, dans toutes les parties de l'Empire, du recouvrement des impôts & autres revenus de la couronne. Les tribunaux ſont à l'Etat, les Officiers particuliers ſont au Prince. Il falloit que la corruption fût à ſon comble, & la ſervitude à ſon dernier degré, pour que les corps de Magiſtrats conſentiſſent à prêter, en tremblant, un bras impitoyable au voleur couronné qui leur ordonnoit de dépouiller & de déchirer les peuples pour revêtir & aſſouvir la tyrannie. Sans dire en quoi conſiſtoient les anciens impôts, on nous apprend que Montézuma s'approprie le tiers du produit des terres, le tiers des ouvrages des manufactures, le tiers des aumônes des pauvres ou le prix de leurs travaux. Il paroît que Montézuma ne fut pas le premier inſtituteur de ces taxes, & que ſon crime fut d'avoir pouſſé la ſpoliation & l'exaction au dernier excès.

On eſt déja loin de la nature, lorſque l'impôt commence à attaquer confuſément les hommes & les terres, l'agriculture & les arts, la ſource & les canaux de la richeſſe. On a oublié ce qu'on ſçavoit, pour ainſi dire, uniquement, lorſque la ſociété étoit encore autour de ſon berceau, qu'elle voyoit tous les revenus ſortir du ſein de la terre, qu'elle ſuivoit la circulation des récoltes depuis leur origine juſqu'à leur conſommation; l'on ne ſçait plus à quel prix le Cultivateur achete les moiſſons, & à quel prix il doit les diſtribuer aux autres claſſes de l'Etat, après s'en être réſervé ſa portion légitime. Déja les arts ont acquis aſſez de ſplendeur & les Artiſtes aſſez d'aiſance pour perſuader à l'ignorance qu'ils partagent avec l'Agriculture & l'Agriculteur l'honneur de produire des richeſſes. Le revenu national n'eſt plus calculé, parce qu'on ne ſçauroit calculer les gains caſuels de l'induſtrie, entierement ſéparés, par l'opinion, du revenu territorial. L'impôt eſt néceſſairement arbitraire, ſes ſupputations n'ont plus de baſe. On n'examine plus ſi les artiſans peuvent recevoir plus de ſalaires que les récoltes ne peuvent leur en

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

fournir; & s'ils ne ſeront pas obligés de ravir une plus forte portion de ces récoltes, quand on leur ravira, par l'impoſition, une portion de leurs ſalaires. On ne veut plus ſçavoir que, ſi la reproduction totale des fruits de la terre eſt arbitrairement impoſée, & ſi l'on uſurpe les avances rurales, la culture ſe détériore progreſſivement & s'anéantit à la fin. Autant que les récoltes diminuent, autant la recette du fiſc baiſſe. C'eſt alors qu'on force toutes les taxes ſous prétexte des beſoins publics, comme ſi les premiers beſoins publics n'étoient pas d'enrichir l'agriculture qui ſeule fournit à tous les beſoins, & par conſéquent de changer l'aſſiette de l'impôt, d'en alléger le poids, & de ne le laiſſer tomber que ſur la partie des récoltes annuelles que la culture, les loix phyſiques & irréfragables de la nature, adjugent impérieuſement à la culture pour ſon renouvellement & ſa reſtauration.

Le Mexique étoit donc en proie à ces horribles déprédations. Comment une nation nourrie de guerres n'auroit-elle pas abjuré le reſpect & les ſoins paiſibles de l'agriculture? comment des chefs turbulens & effrénés auroient-ils mis des bornes à leurs dépenſes & aux déſordres? comment l'empire n'auroit-il pas été ravagé par le reflux du brigandage? comment le triomphe, paré du pillage, n'auroit-il pas provoqué le luxe? On rapporte que les Magiſtrats, collecteurs des deniers impériaux, étoient forcés d'exercer d'affreuſes violences pour remplir le tréſor de l'épargne ou l'avarice de Montézuma: je le crois; je crois que leur indulgence auroit été punie comme péculat. Je crois qu'ils s'armoient de couteaux & de haches pour voler à l'ouvrier ſa journée, au pauvre ſes aumônes, au laboureur ſes avances. N'y avoit-il pas auſſi dans cet Empire de malheureux ſerfs, ſous le nom de Mayeques, condamnés à ne jamais avoir des terres en propriété, & à labourer éternellement celles d'autrui! Tous les genres d'erreur, d'abus, de corruption, de tyrannie regnoient au Mexique. Quel tems avoient donc mis ces peuples à parcourir ce cercle immenſe? La pente de la décadence eſt rapide,

je le ſçais; mais il avoit fallu qu'ils s'élevaſſent pour tomber; avant de tomber, ils réſiſterent; dans leur chute, ils furent retenus par d'anciennes loix ou inſtitutions ſalutaires.

Par exemple, dans les années ſtériles, les tributs étoient remis au peuple; on ſent alors que quand la terre reſſerre ſes tréſors, il n'y a que des pauvres, & l'induſtrie n'a point de reſſources. On tiroit même des magaſins publics des alimens pour les néceſſiteux & des ſemences pour le laboureur. Le Fiſc revomiſſoit ce qu'il avoit abſorbé. Ces magaſins étoient remplis par l'impôt payé en nature: une partie des contributions étoit donc dévouée à la pourriture & au pillage; le Prince devenoit donc marchand; il tyranniſoit donc encore le peuple par le monopole.

Il ne paroît pas que les Mexicains, non plus que les autres peuples de l'Amérique, connuſſent l'uſage de la monnoie. Cependant le commerce figuroit avec aſſez d'éclat pour que ſon inſpection formât un des principaux départemens du miniſtere; que les marchands euſſent un Dieu particulier, nommé *Quatzalcoatl*, diſtingué parmi les Dieux du pays; que la fête (peut-être une foire) de cette divinité, célébrée dans le canton des Cholulans près de Mexico, attiroit des pélerins (vraiſemblablement des marchands) de toutes les provinces de l'Empire. Comment le commerce pouvoit-il être animé dans un pays où il n'y auroit eu aucun gage d'échange, où il n'y avoit point de bêtes de charge, où il ne pouvoit y avoir une grande variété de marchandiſes? Les Eſpagnols qui ne cherchoient que de l'or, n'auroient-ils pas négligé de parler de quelque autre ſigne de convention adopté chez les Mexicains, comme le métal brut à la Chine, les tablettes de ſel en Abyſſinie, les coquilles des Maldives, dans divers Etats de l'Orient & du Midi? S'il exiſtoit une circulation aſſez vive, il ſemble que ce ne pouvoit être qu'entre lieux très-voiſins, & le pays auroit été couvert de villages. Il faut en excepter les environs du lac; auſſi étoit-il entierement bordé de villes ou d'habitations. La navigation pouvoit également rendre marchands divers autres cantons.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

On dit que la dépenſe pour l'entretien de la maiſon Impériale & des troupes, prélevée, le reſte des tributs étoit dépoſé dans le tréſor, & que ce tréſor groſſiſſoit chaque année. Ce gouffre n'auroit-il été qu'un magaſin dans lequel on auroit entaſſé une immenſe quantité de marchandiſes de toute eſpece? Quoi qu'il en ſoit, Montézuma ſoumettoit à l'impôt juſqu'à la vermine dont les gueux ſont rongés: Herrera aſſure qu'on trouva des beſaces remplies de ce tribut dégoûtant dans la maiſon où logea Cortez. On a imaginé que l'Empereur n'avoit d'autre deſſein que d'entretenir la propreté dans ſes Etats: ce moyen auroit produit un effet contraire; il faut avoir pour donner. Le caractère de l'Empereur nous autoriſe à penſer qu'afin que la profonde miſere même s'avouât tributaire, il en exigeoit ce qu'elle engendroit. Les Seigneurs, exempts des taxes à raiſon de leurs dignités, de leurs ſervices, de leurs corvées, étoient forcés d'en payer en forme de préſens & de dons gratuits. La loi accordoit le privilége de l'immunité aux enfans vivans ſous la puiſſance paternelle, aux veuves, aux orphelins, aux vieillards, aux infirmes, &c. privilége qui ne s'étendoit ſans doute qu'aux impoſitions perſonnelles; car leurs poſſeſſions territoriales ne partageoient pas l'impuiſſance de la vieilleſſe, de l'infirmité, & des autres ſituations malheureuſes reſpectées & adoucies par cette inſtitution bienfaiſante.

Autant que, par une longue ſucceſſion d'abus, le gouvernement s'étoit éloigné de l'ordre naturel de l'impôt; autant, par le laps des tems, ou plutôt des ſiecles, la Religion s'étoit écartée de ſon objet primitif & de ſes premiers deſſeins. Les Mexicains avoient perdu le ſens de leur culte & de leurs cérémonies religieuſes. Les Hiſtoriens n'ont eu garde de travailler à les découvrir: cependant, au milieu des ſuperſtitions étrangeres & barbares dont la politique & la tyrannie chargerent dans le cours de leurs crimes le fond de l'ancienne Religion Mexicaine, nous croyons y appercevoir la célébration & la commémoraiſon ſenſible de la fondation de la ſociété par les

travaux productifs des ſubſiſtances liés avec les obſervations aſtronomiques. Chez tous les peuples primitifs, l'Hiſtoire de la terre & du Ciel eſt l'expoſition allégorique des opérations de l'agriculture ſoumiſes aux influences céleſtes. Négligerions-nous l'intelligence de ces prétendues fables? leur explication eſt l'apologie de la raiſon humaine.

Herrera & Solis aſſurent que tous les peuples du Mexique plaçoient au premier article de leur croyance un Dieu ſuprême & Créateur, mais oiſif dans le Ciel, pendant que des génies bienfaiſans régiſſoient l'univers. Delà il eſt permis de conclure que le Mexique n'étoit point idolâtre, & qu'il ne regardoit les idoles que comme des ſymboles ou des repréſentations de ces génies appellés dieux, c'eſt-à-dire, êtres ſupérieurs.

A cet article fondamental, la Religion annexoit le dogme d'une vie future, de l'immortalité de l'ame ou d'une réſurrection confuſe, en un mot, des peines & des récompenſes dans des paradis & des enfers différens, ſelon les divers genres de mort, d'âges, de mœurs; dogme que tous les anciens Légiſlateurs ont mis à la tête de leur code, ainſi que l'a ſi ſçavamment prouvé Warburthon.

Gomara ajoute que le peuple *adoroit* le ſoleil, le feu, l'eau, la terre, le tonnerre, les météores, les ſauterelles, les grillons, les puces, les mouches, les grenouilles, des figures de papillon, & tout ce qu'il imaginoit de déifier. Le mot *adorer* n'a qu'un ſens vague. Parce qu'on ſe revêt de l'appareil d'un culte pour attirer le ſecours du Ciel contre des inſectes deſtructeurs des moiſſons, ce n'eſt pas à dire qu'on leur adreſſe un culte de latrie. Comme la reconnoiſſance nous fait tomber aux genoux de notre bienfaiteur, la peur nous jette aux pieds d'un barbare menaçant; & nous n'adorons ni l'un ni l'autre. Nous ne ceſſerions de calomnier la nature humaine, ſi nous l'accuſions d'idolâtrie toutes les fois qu'elle ſe courbe ſous ce qu'elle aime ou ce qu'elle craint.

Les Mexicains rendoient ſans doute, comme tous les anciens

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

peuples, un hommage au ſoleil. Nous préſumons, malgré le ſilence de tous les Ecrivains, que cet aſtre étoit repréſenté par l'idole *Vitziliputzli*. Acoſta dit que ce Dieu étoit honoré comme le *principal Seigneur de la terre*; c'eſt-là vraiſemblablement l'explication du mot *Vitziliputzli*. Parmi les êtres créés, c'eſt au ſoleil, comme à la ſource viſible de tous les biens, que convient cette dénomination. Sa lumiere rejaillit en quelque ſorte juſques ſur la Divinité dont elle démontre l'exiſtence. Il étoit honoré comme l'Auteur de *l'abondance*, puiſque ſon idole avoit en regard l'idole de *Tescatilputza*, Dieu de la *ſtérilité*. Peut-être ces deux figures étoient-elles également conſacrées au ſoleil, mais conſidéré ſous deux aſpects oppoſés, dans ſon état de force ou dans ſon état de foibleſſe, en été ou en hyver, dans la brillante ſaiſon des récoltes ou dans la ſaiſon triſte de l'infertilité. Ainſi les Egyptiens donnoient à cet aſtre, ſelon ſes quatre âges, ou les quatre ſaiſons de l'année, les noms d'Oſiris renaiſſant, d'Harpocrate foible & débile, d'Ammon jeune & brillant, de Pluton ou Sérapis vieux, barbu & couronné d'un boiſſeau. Il eſt à remarquer que l'année n'étoit diviſée qu'en deux ſaiſons.

A la principale des fêtes religieuſes célébrées à l'honneur de la premiere Divinité, les Prêtres pétriſſoient & conſacroient une pâte dont ils diſtribuoient enſuite les fragmens aux aſſiſtans préparés à recevoir cette communion par un jeûne rigoureux, les prieres, les purifications. Les communians croyoient, dit-on, manger la chair de leur Dieu. Ce Dieu étoit donc conſidéré comme la ſource de la vie, de la nourriture, de la ſubſiſtance de l'homme. Il ſeroit ſuperflu de remarquer comment le ſens phyſique conduit au ſens myſtique ou moral. Le Dieu de la *ſtérilité* étoit auſſi le Dieu de la pénitence & du deuil; en effet la ſtérilité ne fléchit que par le retour à l'ordre, aux bonnes mœurs, à la conduite économique. Le Dieu de l'abondance impoſe une vie laborieuſe, pure & ſobre. L'agriculture veut des mœurs, il en eſt ainſi de tout bien phyſique.

Nous

Nous ne parlerons pas ici des rapports entre les cérémonies Mexicaines & nos saints mystères, rassemblés par Acosta & autres. Solis dit que le démon imitoit si scrupuleusement le Christianisme, qu'il avoit ordonné au grand Sacrificateur de prendre le nom de *Pape*. Nous avons remarqué que les mots papa, abba, raba, signifioient pere, dans presque toutes les langues, même celles de l'Amérique, & les Prêtres ont presque généralement été regardés comme des papas, peres spirituels.

Vitziliputzli fut le Mars des Mexicains. Mars étoit le soleil dardant ses rayons sur la terre, le même qu'Apollon armé d'arcs & de fléches, le même qu'Hercule le dompteur des monstres & le pourfendeur des géans. L'antiquité transforme souvent en fléches les rayons du soleil, & en triomphes de cet astre la vivification & la purification de la terre. Sur la Table Héliaque qu'Aléander a donnée au public, le soleil est peint avec un arc, un carquois & des fléches. Ces instrumens se prêtent à des applications différentes & même contraires. Bientôt du Dieu protecteur de l'agriculture, le guerrier fait le Dieu dévastateur des terres. Les Rois du Mexique, à leur couronnement, prenoient d'une main l'arc & les fléches, & ces Princes devinrent conquérans.

Lorsqu'on sacrifioit des prisonniers de guerre, le Topilzin, chef des six Ministres du grand Temple, ouvroit le sein de la victime, en arrachoit le cœur & le présentoit au Soleil pour que cet astre en reçût la premiere vapeur qu'il exhaloit. Ensuite il en frottoit la face de l'idole avec des invocations mistérieuses, & les autres Prêtres jettoient le cadavre au bas du Temple où les vainqueurs s'en emparoient pour le manger solemnellement avec leurs amis. C'est donc au Soleil, comme au Dieu de la guerre que les sacrifices militaires étoient adressés.

Lorsque les Mexicains proprement dits se mettent en marche pour chercher une nouvelle terre, quel est leur guide ? Vitziliputzli ; ils suivent la route que le Soleil leur trace par son cours & ils arrivent au bord du lac.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES NATIONS POLICÉES DE L'AMÉRIQUE.

Croira-t-on que chez un peuple agricole, le cultivateur n'avoit point ſa divinité, quand le marchand avoit la ſienne ? Nous avons dit que les marchands Mexicains étoient ſous la protection du Dieu *Quatzalcoatl*. Ces deux Divinités n'auroient-elles pas entr'elles les rapports qu'ont enſemble le commerce & l'agriculture ? l'Hiſtoire de Quatzalcoatl ne ſeroit-elle pas liée avec celle de Vitziliputzli comme l'Hiſtoire de Thot ou Mercure l'étoit avec celle de Saturne ? Ces Dieux orientaux avoient entr'eux diverſes relations dont la principale dérivoit de l'union intime, ainſi que de la découverte ſimultanée de l'art de cultiver les terres & de l'art de connoître les tems. Saturne, dit Plutarque, Queſt. Rom. XL, avec une foule d'autres Auteurs, étoit l'inventeur de l'Agriculture : Mercure, au rapport de Diodore, l. I. & autres, étoit l'inventeur de l'Aſtronomie. Mercure ſervoit de ſecrétaire & de conſeiller à Saturne, parce qu'en ſuivant & conſignant le cours de l'expérience, les tems des travaux de la campagne s'enregîtrent à côté des révolutions annuelles du Soleil & de la Lune ; & que c'eſt de l'almanach ou du calendrier que le Laboureur prend conſeil pour préparer ſes terres, labourer, ſemer, cueillir, travailler ou ſe repoſer. Les Relations ne nous ont point appris l'Hiſtoire détaillée de Vitziliputzli & de Quatzalcoatl ; mais dans leurs monceaux confus de fragmens défigurés de la Religion Mexicaine, on voit flotter quelques fils par leſquels l'Aſtronomie pratique & l'Agriculture étoient liées l'une avec l'autre au culte. La roue ſéculaire du Mexique étoit un véritable almanach, comme l'envie de vouer ce monument au mépris le fait conjecturer à M. de Paw ; non pas tel que les *almanachs imprimés dans quelques provinces à l'uſage de ceux qui ne ſçavent ni lire ni écrire*, comme il le dit ; mais tel que ceux dont les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs & tous les anciens peuples ſe ſervirent pour ſe guider dans la culture de leurs terres. Le calendrier Mexicain, quoique détaché par les Voyageurs & les Hiſtoriens du ſyſtême religieux, en formoit néanmoins une partie & peut-être la baſe. Leur cycle de

cinquante-deux ans étoit coupé en quatre indictions, chacune de treize années. A la diviſion de treize années, répondoit une autre diviſion de treize mois, quoique dans la ſupputation ordinaire l'on partageât l'année en dix-huit mois, chacun de vingt jours. Le mois lunaire étoit auſſi partagé en deux tems, chacun de treize jours, le premier du réveil, & celui du ſommeil de la lune. On reconnoiſſoit treize grands Dieux du premier ordre, dont la fonction étoit ſans doute de préſider aux treize mois lunaires de l'année & peut-être auſſi aux treize années de l'indiction. Perſonne n'ignore que les douze grands Dieux de la Mythologie Grecque préſidoient aux douze mois de l'année ſolaire. Enfin pour prouver que le calendrier Mexicain donnoit le mouvement & fixoit le ſens de la Religion, il n'y a qu'à remarquer que la roue ſéculaire, en achevant ſon tour, amenoit l'année jubilaire & la plus grande fête du Mexique.

Quatzalcoatl étoit, comme nous l'avons dit, un des plus grands Dieux du pays, & vraiſemblablement le protecteur particulier d'un mois par ſon rang & ſes fonctions avouées. Nous avons été portés à le reconnoître pour le Mercure des Mexicains, & à ſoupçonner qu'il étoit l'homme aux *ſignes*, aux *marques*, aux *caractères* aſtronomiques, au calendrier, comme Mercure ou Thot. Ce dernier étoit peint en Egypte avec un corps humain & une tête de chien, parce que la canicule ou le grand chien, gardien & portier des cieux, ouvroit l'année Egyptienne. Au Mexique, l'idole Quatzalcoatl avoit la même figure avec une tête d'oiſeau : cette tête ſymbolique nous paroît parfaitement convenir à l'obſervateur des tems & des cieux ; peut-être auſſi annonçoit-elle tout à la fois le renouvellement de l'année par le retour ou la régénération des oiſeaux dans le printems. Nous conjecturons que la fête dont nous avons parlé ci-devant ſe célébroit à cette époque.

Il ſemble que la révolution annuelle étoit figurée par le ſacrifice de l'eſclave qui avoit repréſenté Quatzalcoatl dans les grands Temples & joui des honneurs divins pendant l'année. A

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

cet eſclave immolé en ſuccédoit un nouveau pour régner, vivre & mourir avec l'année nouvelle.

Les autres Divinités & Idoles du Mexique nous ramenent plus ouvertement encore à l'agriculture & à l'origine de la ſociété. La principale déeſſe ſe nommoit *Tazi* ou l'*Ayeule commune*, c'eſt la terre, *Cybele*, *Ops*, &c. *Matlalcuia* étoit la déeſſe de l'eau, & *Ometochtli* le Dieu du vin : le vin n'étoit donc pas inconnu en Amérique. Dans le culte d'Ometochtli, c'eſt l'ouvrage de l'induſtrie que l'on célebre. Les déeſſes ſont les principes de la fécondité. Dans ce pays chaud & expoſé à d'affreuſes ſéchereſſes, l'eau étoit l'objet d'un culte diſtingué. Les Tlaſcalans partageoient leurs principaux hommages entre *Holoc*, Dieu des eaux & du tonnerre, & une Divinité analogue à Vénus, déeſſe de la fécondité, née après le défrichement des terres par le Laboureur (*Sator*, Saturne). Il y avoit dans le grand Temple de Mexico une idole encore plus chere à la nation que celle de Vitzilipuztli. Elle étoit compoſée des ſemences de toutes les choſes propres à la nourriture de l'homme, moulues & pétries enſemble avec du ſang de jeunes enfans, de veuves, & de vierges ſacrifiés. Lorſque cette matiere, très-corruptible, commençoit à s'altérer, on lui en ſubſtituoit une nouvelle avec des cérémonies & des réjouiſſances extraordinaires, & les morceaux de l'ancienne étoient donnés, comme des reliques précieuſes, aux grands Seigneurs & principalement aux Officiers militaires. Cette idole, c'eſt-à-dire, cette figure allégorique n'eſt-elle pas le ſymbole de l'agriculture ou de la fertilité ? Les dons de la terre, les bienfaits de la culture ne ſont-ils pas célébrés dans la conſécration des ſemences nutritives ? le renouvellement du gâteau ſacré, au milieu des acclamations, n'exprime-t-il pas la régénération annuelle des récoltes & de la joie publique ? Seroit-ce pour exprimer à quel prix les productions de la terre ſont achetées & recueillies que la farine des ſemences eſt pétrie de ſang ? Les fragmens de l'ancienne pâte ne ſont-ils pas réſervés pour les grands Seigneurs comme grands propriétaires & repré-

ſentans des premiers cultivateurs, & pour les Officiers militaires comme protecteurs des moiſſons & premiers gardiens de la richeſſe publique ?

A la fête qu'Acoſta nomme Jubilé, les Prêtres & les peuples mangeoient de la terre en demandant pardon de leurs péchés; car c'eſt en effet le péché qui entraîne la famine & tous les maux. Les jeunes gens couroient pour ſe ſaiſir de quelque mets placés devant l'idole, & alors il leur étoit permis de s'engager dans le mariage. Cette fête, ainſi que toutes les autres, nous ramene encore à l'idée des ſubſiſtances que la terre ou le ciel offrit d'abord ſans culture, dont la privation entraîne la déſolation publique, & qu'il faut obtenir enfin par le travail pour multiplier avec fruit la population toujours ſubordonnée & proportionnée à la ſubſiſtance.

La terre préſente d'abord au genre humain naiſſant des fruits gratuits; & le genre humain ſe proſterne devant l'Auteur & le Conſervateur libéral de ſon exiſtence. Bientôt il ſe multiplie; la terre le laiſſe périr s'il ne l'arroſe de ſes ſueurs: il la cultive, elle devient pour lui une ſource intarriſſable de biens, & la famille ſociale rapporte ſon bonheur à ſa ſource, avec la reconnoiſſance & la tendreſſe, le reſpect & la vénération qui conſtituent le culte. S'il néglige ſes travaux, s'il abuſe de ſes biens, ſi l'injuſtice les dévore, la terre ſe ferme, la diſette régne, la ſouffrance déchire, le repentir nait, les larmes coulent avec les pleurs ſur les autels. Voilà la clef de toutes les anciennes Religions.

Les Mexicains avoient entierement perdu l'eſprit de la leur: combien de ſiecles avoient travaillé à en rompre l'harmonie juſqu'à n'en pas laiſſer ſubſiſter le moindre accord, à en détourner le ſens, au point d'en trahir le deſſein & de l'oppoſer à ſon objet, d'en corrompre l'innocence premiere, de façon à la convertir en un corps monſtrueux d'abominations? La roue ſéculaire, auſſi mal entendue juſqu'à préſent que le reſte de la Religion, ſera un témoin irrécuſable de ſa haute antiquité.

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

La roue ſéculaire des Mexicains, expliquée par Carréri d'après Congara, formoit un cycle de cinquante-deux ans, diviſé en quatre parties correſpondantes aux quatre points cardinaux du monde, par quatre rayons de différentes couleurs que le Soleil lançoit du centre à la circonférence. Chaque partie, compoſée d'une indiction de treize années ſolaires, ſe partageoit en douze portions diſtinguées par des ſignes comme ceux du zodiaque, ſervant à calculer les révolutions du cycle, ainſi que les aſpects du Soleil heureux ou malheureux, ſelon la couleur de la ligne ſous laquelle ils tomboient. Le cercle étoit entouré d'un ſerpent autour duquel on deſſinoit les événemens les plus remarquables.

Lorſque la roue arrivoit au dernier jour de ſa révolution, la crainte de voir finir le monde avec cet âge aliénoit les eſprits; on caſſoit les vaſes, on éteignoit le feu, c'étoit un jour de deſtruction. Dès que l'horiſon commençoit à être éclairé par l'aurore, on remercioit le Ciel au ſon des inſtrumens d'avoir accordé au monde un nouveau ſiecle de durée, on rachetoit des vaiſſeaux, les proviſions étoient renouvellées, & le peuple alloit en proceſſion au Temple recevoir des Prêtres du feu nouveau allumé devant l'autel par le frottement de deux morceaux de bois ſec.

Tel eſt en ſubſtance le récit des Hiſtoriens. Il eſt très-peu important que l'explication de Carréri ſoit confuſe & inexacte, pourvu que l'exiſtence du cycle de cinquante-deux ans ſoit certaine, & la célébration de l'année jubilaire ne laiſſe aucun lieu d'en douter. Les Mexicains ſuppoſoient donc que le monde étoit menacé d'une diſſolution entiere à chaque cinquante-deuxieme année; ſur quel fondement? ſur une révolution aſtronomique, certainement inconnue à Carréri & à Congara. Il s'agit de la révolution par laquelle l'apogée de la Lune retourne à ſa premiere poſition à l'égard du Soleil preſqu'au même point du zodiaque. Cette égalité preſque parfaite ne revient qu'au commencement de la cinquante-troiſieme année. Alors le Ciel

ſemble reprendre ſon premier cours, & la terre une nouvelle vie. Il eſt même vraiſemblable que le Soleil & la Lune, parvenus à leurs premiers rapports, ramenent à-peu-près le même ordre de tems & conduiſent les ſaiſons par la même chaîne météorologique, ſuivant les conjectures & les preuves rapportées par M. Toaldo, dans ſon *Eſſai Météorologique* imprimé à Padoue en 1770, & dans ſon *diſcours ſur le retour périodique des intempéries*, diſcours dont j'ai donné la traduction dans mon *Journal de l'Agriculture, du Commerce, des Arts & des Finances*, Octobre 1772.

Quel étoit donc l'âge de l'aſtronomie & par conſéquent de la civiliſation chez les Mexicains? pendant quelle ſuite de ſiecles & avec quel œil avoient-ils obſervé les révolutions des corps céleſtes, pour parvenir à déterminer les points ſi éloignés & ſi cachés de ce concours quinquagénaire? Comment avoient-ils conſidéré la Lune ſous des aſpects aſſez négligés juſqu'à ce jour dans l'aſtronomie Européenne? Outre la nouvelle lune, la pleine lune & les deux quartiers, ils avoient encore curieuſement & conſtamment obſervé les autres points du cours lunaire; voie par laquelle ils étoient lentement, mais vraiſemblablement conduits juſqu'à la prédiction des années bonnes ou mauvaiſes, & même des jours heureux ou malheureux, c'eſt-à-dire, des tems beaux ou triſtes, propices ou funeſtes, non pour les individus & les affaires particulieres, mais pour la ſanté des êtres vivans & la qualité des récoltes. Que l'ignorance & la ſuperſtition aient ſottement appliqué à des objets moraux & contingens, les influences périodiques d'un ordre purement phyſique & néceſſité, la ſcience & la réflexion ne reſpectent pas moins l'opinion de la régularité de ces influences, en adorant le ſecret de la nature. Dans la ſuite des ſiecles, ce ſecret ſera révélé par la combinaiſon des obſervations Météorologiques que l'Europe commence à enregiſtrer exactement pour l'inſtruction & l'intérêt de la poſtérité. Le concours des anciens à fixer des jours heureux & des jours malheureux, malgré les variations éternelles

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

de ce qu'on appelle bonheur & malheur, concours unanime ſans être concerté, n'étoit-il pas fondé ſur une expérience ou ſur une apparence de réalité? C'eſt dans les calendriers que ces notes furent inſcrites, parce que le cultivateur étoit intéreſſé & attentif à marquer la ſucceſſion des influences, & que le calendrier étoit ſon livre propre. Ainſi fut fixé l'ordre des ſaiſons. Ainſi peut-être l'antique Laboureur avoit-il découvert des périodes d'intempéries de quatre ou cinq ans, de huit ou neuf, de douze ou treize, &c. Le recueil de ſes obſervations ſervoit de regle dans la confection annuelle de l'almanach. Mais il ne faut qu'une légere erreur pour boulverſer entierement cet ordre, & l'on ſçait que des milliers de ſiecles ſe ſont écoulés avant que le genre humain ait eu un bon calendrier.

Les Mexicains avoient donc fondé un des principaux points de leur croyance & de leur culte ſur une grande obſervation aſtronomique; & ils avoient entouré le cercle qu'elle leur donnoit d'un ſerpent qui mord ſa queue, comme tous les peuples ſymboliſtes repréſenterent les révolutions céleſtes. Je ne ſçais où l'Auteur des *Recherches ſur les Américains* a pris, pour être en droit de refuſer au Mexique une chronologie, qu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix. Lorſque l'on contredit tous les monumens & toutes les autorités connues, il convient de citer ſes garans inconnus. Quoi qu'il en ſoit, les Mexicains avoient des ſignes pour ſupputer des ſiecles.

Nous avons dit que leur année commune étoit de dix-huit mois, chacun de vingt jours, à la fin deſquels ils ajoutoient cinq jours de fête, pour completter l'année ſolaire de 365 jours. Ils avoient auſſi leur année biſſextile. Ainſi l'Aſtronomie s'étoit jadis élevée, dans cette contrée, à une hauteur d'autant plus ſurprenante, qu'on manquoit d'inſtrumens pour rapprocher & éclaircir les cieux.

Après avoir offert à mes Lecteurs quelques nouvelles conjectures, peut-être vraiſemblables & inſtructives ſur le fonds de la Religion Mexicaine, je me bornerai à en expoſer ſimplement

ment les pratiques les plus remarquables, ſans chercher à remonter juſqu'à leur ſource : il ſeroit trop ridicule de porter ſes méditations ſur des frivolités, & trop affreux de les arrêter ſur des abominations. Il nous paroît ſeulement à propos de rappeller à nos Lecteurs, que nous croyons la barbarie religieuſe des Mexicains étrangere à l'inſtitution primitive de leur culte.

Le ſang ne ceſſoit de couler ſur les autels du Mexique ; la guerre, comme nous l'avons dit, en inondoit les Temples. Nous avons parlé ci-devant des ſacrifices militaires. Les têtes des victimes étoient dépoſées devant la porte du Temple ſur une eſpece d'échafaut. Autour de ce théâtre, on en élevoit des tours, & l'on en formoit divers compartimens. On enduiſoit de ſang les murs des chapelles. La barbarie s'empoiſonnoit ainſi par la corruption. Si la paix étoit de trop longue durée, les dieux affamés s'en plaignoient par la bouche du grand impoſteur, & la nation prenoit les armes. A certaines fêtes les captifs étoient écorchés : les Miniſtres ſubalternes alloient, revêtus de la peau de ces infortunés, demander des aumônes ou exiger des libéralités aux portes des maiſons, juſqu'à ce que la peau ſe corrompît. Dans d'autres cérémonies, le ſacrificateur & la victime ſe battoient corps à corps, le vainqueur immoloit le vaincu : ces Prêtres gladiateurs étoient peut-être des malfaiteurs réſervés pour ces dangers.

La ſuperſtition horrible des ſacrifices humains étoit ſi profondément enracinée dans le cœur de ces peuples, que même en profeſſant le Chriſtianiſme, ils ont ſouvent verſé le ſang de l'homme lorſqu'ils ont été affligés d'une calamité publique. Ne nous en étonnons pas : en les convertiſſant, ou en les baptiſant, on les a, non éclairés, mais abrutis : il faut que la raiſon, avec le ſecours de la grace, prépare l'homme à la foi, & l'y confirme.

La dignité de Sacrificateur du grand Temple étoit héréditaire. Les Prêtres des autres Temples ou plutôt des Chapelles

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amerique.

particulieres étoient appellés par élection au miniſtere de bourreaux ſacrés. Dès leur jeuneſſe ils s'y conſacroient par un vœu. Leur office ordinaire étoit d'encenſer les idoles quatre fois par jour, cérémonie bien néceſſaire pour purifier leurs charniers. Après l'encenſement, ils alloient dans un lieu ſecret où l'obſcurité exaltoit l'imagination, ſe meurtrir la chair, ſe tirer du ſang, en un mot s'imprimer les ſtigmates d'une rude pénitence. Chaque Temple avoit ſes revenus, & les Prêtres étoient bien payés. Le peuple croyoit que, quand ils s'étoient oint le corps avec une certaine drogue, ils s'élevoient juſqu'au commerce des dieux, & ceux d'entre eux qui n'étoient que des fanatiques dupes des autres, alloient, aſſurés par cette onction du reſpect de toute la nature, s'enfoncer au milieu des ténébres dans le plus épais des forêts ſans craindre les bêtes féroces. Leur onguent étoit un bon reméde contre pluſieurs maladies. Dès qu'il avoit quelque vertu, une vertu divine lui étoit bientôt attribuée. Quoique ces Prêtres ne fuſſent pas obligés de renoncer au commerce des femmes, ils y renonçoient quelquefois dans les occaſions d'appareil; ils s'en rendoient même paſſagerement incapables par des bleſſures.

L'enceinte du grand Temple de Mexico renfermoit deux bâtimens ſéparés, des noviciats peut-être qu'on a appellés monaſteres, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, gouvernés par des Supérieurs des deux ſexes. L'emploi principal des filles étoit d'apprêter les mets que l'on préſentoit aux idoles pour en nourrir leurs Miniſtres. On les élevoit dans une extrême retenue. Malheur à elles ſi leur honneur n'étoit point intact! leur mort, dit-on, étoit infaillible. Malheur à elles ſi une ſouris avoit rongée quelque meuble du Temple! le Ciel en courroux les accuſoit de déſordre, & le ſoupçon étoit un arrêt terrible. Leur clôture duroit un an, au bout duquel il leur étoit permis de ſe marier. Il en étoit de même de la clôture des garçons, rigoureuſement aſſujettis aux loix de la chaſteté, de la pauvreté, de l'obéiſſance. Ils ſervoient les Prêtres à l'autel; ils n'auroient

pu ſans crime lever les yeux ſur une femme. Ils quêtoient dans la ville : ſi la charité ne leur accordoit pas ce qui leur étoit néceſſaire, ils le prenoient en vertu de leur vœu de pauvreté. Ceints d'un rude cilice ils comptoient leurs jours & leurs momens par leurs pénitences. Les filles comme les garçons ſe barbouilloient le viſage de leur propre ſang. La diſcipline étoit un inſtrument fort exercé dans le Mexique. Quelle humeur ſombre & cruelle avoit préſidé à toutes les révoltantes inſtitutions !

Chaque Temple avoit ſon école. La ſcience propre à l'homme & commune à tous, eſt celle des devoirs correlatifs aux droits de l'humanité. La Religion l'enſeigne donc ou doit l'enſeigner ; & c'eſt une fonction néceſſaire de ſes Miniſtres que celle d'Inſtituteurs des nations. Les Prêtres du Mexique la rempliſſoient ; mais en même-tems elle étoit exercée comme un des devoirs de la ſouveraineté, & à ſa décharge. Les écoles des nobles étoient dirigées par d'anciens Chevaliers, honorés comme Miniſtres du Prince & de l'Etat. L'éducation phyſique étoit bonne. On endurciſſoit les éleves à la fatigue & aux injures de l'air. Quant à l'éducation morale, on leur donnoit des leçons puiſées dans l'hiſtoire ; ils étoient dreſſés à la modeſtie, qui n'eſt qu'hypocriſie ſi le cœur eſt déréglé ; on leur apprenoit à obéir, ce qui, dans le ſtyle deſpotique, ſignifie former des eſclaves, & dans le ſtyle de la raiſon, régler l'uſage de la liberté ſelon les principes primitifs de la juſtice : enfin on leur apprenoit à ſervir l'Etat, ſi l'on ſçavoit les vrais moyens de le ſervir. Les Maîtres, lorſqu'ils rendoient l'éleve à ſes parens, les informoient de ſes diſpoſitions pour les emplois de la Religion, de la paix, de la guerre, afin qu'ils ne ſe trompaſſent pas ſur le vœu de la nature. Les enfans deſtinés à la profeſſion militaire, ſervoient d'abord dans les plus bas emplois, comme Tamenes ou valets & goujats ; & là l'on mettoit également à l'épreuve leur patience & leur courage, juſqu'à ce que par quelqu'action d'éclat ils euſſent mérité le titre de braves. S'ils donnoient le moindre ſigne de crainte, ils n'étoient point admis dans les troupes.

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

Tout, dans les camps, inſpiroit l'horreur & la férocité. La parure militaire étoit compoſée de membres humains.

Les filles étoient élevées dans des ſentimens d'honneur & des principes de vertu. Juſqu'au tems de leur mariage, elles étoient renfermées dans la maiſon paternelle, occupées aux travaux de leur ſexe, ſéverement punies de la plus légere négligence. On leur inſpiroit ſurtout l'horreur du menſonge, vice du méchant ou du coupable intéreſſé à ſe couvrir d'un maſque, vice du lâche qui n'oſe ſoutenir la vérité, vice de l'artificieux habile à abuſer de la candeur, vice qui rompt tous les liens ſociaux, & qui, dans les femmes, trahit bientôt tous les intérêts domeſtiques. On dit que, pour cette faute, les parens faiſoient fendre la lévre à leurs filles ; coutume odieuſe & ſans doute mal obſervée : car il eſt contre nature qu'un pere déshonore ſon enfant. Enfin on donnoit des mœurs au ſexe.

Dans la cérémonie du mariage, le Prêtre, après s'être aſſuré du conſentement des deux parties, lioit la robe de l'époux avec le voile de l'épouſe. Lorſque les nouveaux mariés étoient arrivés à leur maiſon, ils tournoient ſept fois avec le Prêtre autour d'un fourneau auprès duquel ils s'aſſeyoient enſuite pour en recevoir la chaleur, & la cérémonie étoit achevée. Le garçon & la fille ſe préparoient au mariage par le jeûne. Avant de quitter leurs parens, ils s'engageoient à les aider ſuivant leurs moyens, ſi leurs familles étoient pauvres : leurs parens, au contraire, s'ils étoient riches, leur promettoient, quoiqu'ils leur donnaſſent un patrimoine, de ne pas les laiſſer tomber dans la miſere. La nature a fait pour nous ce contrat. Un homme avoit la liberté de prendre pluſieurs femmes, même dans ſa famille, à l'excluſion de ſa mere & de ſes ſœurs. Ces Indiens étoient ſi délicats ſur la virginité, qu'ils renvoyoient une femme ſuſpecte à ſes parens le lendemain de leurs nôces : ils combloient les autres de préſens & d'honneurs, & peut-être eſt-ce parce que cette vertu, quoiqu'on diſe de l'éducation des filles, n'étoit pas trop commune. Pour le divorce, le conſen-

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

tement des deux parties ſuffiſoit ſans l'intervention des Juges. Afin de le rendre moins fréquent que l'inconſtance naturelle de la nation ne donnoit lieu de le craindre, il étoit défendu, ſous peine de mort, à deux époux ſéparés de ſe rejoindre. Jaloux & débordés, ils puniſſoient l'adultere du dernier ſupplice. Les femmes, pendant leur groſſeſſe, ſe médicamentoient d'une maniere ſouvent funeſte à leur fruit & à elles-mêmes. Dès qu'un enfant voyoit le jour, on lui comprimoit la nuque du cou vers les épaules, & on lui lioit fortement les membres pour lui donner des graces : il ne nous convient pas encore de trouver ces uſages barbares. Herrera dit qu'on plongeoit d'abord l'enfant dans l'eau froide en diſant : *tu viens au monde pour ſouffrir, endurcis toi.* Cette pratique, peut-être ſalutaire, eſt obſervée dans le fond du Nord. Les bains froids donnés aux enfans ont eu les ſuccès les plus heureux en Suiſſe : des peres tendres ont oſé ſuivre cet uſage en France, & leur courage n'a pas été trompé. L'habitude de ſe baigner indifféremment dans des eaux froides ou chaudes étoit ſi forte chez les Mexicaines, fort jalouſes de la propreté, parure néceſſaire ſurtout chez des femmes preſque nues, & familieres avec les onctions, qu'elles paſſoient, dit-on, ſans danger d'un bain chaud dans un bain froid, d'où elles ſortoient pour ſe farder avec un lait de ſemences, moins propre peut-être à les embellir qu'à les garantir par ſon amertume de la piquure des inſectes.

Acoſta & Solis trouvent dans cette pratique Mexicaine le baptême, comme ils trouvent la circonciſion dans l'uſage de tirer quelques gouttes de ſang des oreilles & des parties viriles du nouveau-né, dans les mains duquel on mettoit les inſtrumens de ſa profeſſion future. La mere continuoit à l'être après l'enfantement : elle allaitoit ſon enfant pendant trois ou quatre ans, n'uſant que des mêmes mets, & ne ſouffrant pas l'approche du mari. On donnoit aux nouveau-nés des patrons parmi les dieux, & la ſauve-garde des amulettes.

Auſſi-tôt qu'un Mexicain avoit rendu le dernier ſoupir, ſes

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amerique.

parens & ſes amis venoient lui offrir des préſens pour l'enrichir dans l'autre monde, &, ſi c'étoit un Seigneur, des eſclaves pour l'y accompagner & le ſervir. Après des encenſemens & au ſon funèbre du tambour & de la flute, le mort étoit enterré avec ſon cortége. Aux funérailles de l'Empereur, pendant que le cadavre brûloit au milieu d'un appareil pompeux d'armes & d'ornemens, les Prêtres aſſommoient une foule d'Officiers du palais, d'eſclaves & de femmes. Ses cendres étoient enſuite dépoſées ſur la montagne de Chapultéque avec ſes dents, deux poignées de cheveux coupées le jour du couronnement & après la mort de l'Empereur. Les ſacrifices duroient une partie de l'année; on ne mangeoit pas le corps des victimes. Aux obſéques du Cacique de Méchoacan, ſon ſucceſſeur, choiſi par lui la veille de ſa mort parmi ſes enfans, nommoit des femmes d'une naiſſance diſtinguée, & un grand nombre d'eſclaves pour ſuivre le mort avec l'air de la joie juſques dans le tombeau, après avoir fortifié leur courage par un bon repas & des liqueurs ſpiritueuſes. Chaque condition fourniſſoit auſſi une victime. Des cendres & des os du Cacique, on formoit une pâte & un fantôme que l'on armoit d'un arc, de fléches & d'un bouclier, & que l'on paroît de plumes, de colliers, de bracelets, de ſonnettes d'or. Après que cette eſpece d'idole avoit reçu les adorations du peuple, on la dépoſoit dans une foſſe ſur un lit entouré d'armes, & ſur la foſſe on plaçoit des figures pour veiller à la conſervation du cadavre & du monument.

Solis n'a pu donner à la capitale du Mexique deux mille Temples, qu'en comptant les petites Chapelles ou les Oratoires domeſtiques. On ſeroit mieux fondé à croire, d'après le récit de Gomara, qu'il n'y avoit à Mexico que huit édifices publics deſtinés à loger des idoles. Quelques Auteurs aſſurent que cette ville renfermoit 70, 000 maiſons, ce qui ſuppoſeroit, dit M. de P. qu'elle avoit 350, 000 habitans, tandis qu'il eſt notoire que, conſidérablement aggrandie ſous les Eſpagnols, elle ne contient de nos jours que 60, 000 ames, y compris 20, 000

négres & mulâtres. Dans le même endroit (p. 172 des *Recherches*, T. II.), il prétend que le château des Rois Mexicains n'étoit qu'une grange. Les maiſons de Mexico n'étoient donc, ſelon lui, que des cabanes: alors il ne ſeroit pas étonnant que cette ville en eût contenu 70, 000. Il eſt à croire que les Caciques, les Miniſtres, les Officiers, les femmes, les eſclaves de Montézuma ne logeoient pas tous pêle-mêle dans la même grange. Si l'on ſuppoſe qu'ils avoient des cabanes ſéparées, ſi l'on ſuppoſe également que les particuliers n'enfermoient pas dans la même loge, avec eux, leurs filles, leurs garçons, leurs domeſtiques, ſi l'on ſuppoſe que chaque cabane ne contenoit qu'une perſonne ou deux, il en réſultera qu'il pouvoit y avoir à Mexico 70, 000 habitations, ſans qu'il y eut 350, 000 habitans. Les maiſons d'Europe ne ſçauroient ſervir de baſe aux calculs de la population Citadine du Mexique. Celles de l'Amérique n'avoient qu'un étage, elles étoient ſans fenêtre: il falloit donc que la population ſe divisât prodigieuſement & s'étendît en ſurface, vû l'impoſſibilité phyſique de ſe conſerver en s'accumulant dans des cachots. Quant à l'aggrandiſſement de Mexico par les Eſpagnols, il eſt facile de comprendre comment un hôtel à l'Européenne aura pu occuper, pour loger trente perſonnes, un eſpace ſur lequel les Mexicains auroient bâti deux cens habitations à leur maniere, & mis trois ou quatre cens hommes à couvert.

Dans le Mexique on ne découvre point de veſtiges d'anciennes villes Indiennes; & il eſt aſſez vraiſemblable que Mexico avoit ſeul l'apparence d'une Cité. On n'a jamais vu, dit M. de P., de pays ſans villes, où la population ait été conſidérable. Eſt-ce donc des murs de ces grandes priſons infectes que les peuples ſortent pour couvrir la ſurface de la terre? la campagne n'eſt-elle pas le berceau naturel & le ſéjour propre de l'homme? une population parſemée dans des bourgades & des villages, ne ſera-t-elle pas infiniment plus ſaine, plus vivace, plus productive, que ſi elle étoit amoncelée dans une étroite en-

De l'Histoire ancienne des Nations policées de l'Amérique.

ceinte ? Où naiſſent les ſubſiſtances, là les hommes aiment à naître & à vivre. Avec quelle rapidité les Colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale & principalement de la Penſylvanie ſe multiplient en ſe répandant dans la campagne ! Quelle fourmillere d'hommes remplit ces gros villages de la Chine, deux ou trois fois plus peuplés que les Cités les plus populeuſes de l'Europe ! Le Mexique (& il en eſt de même du Pérou) n'avoit point de ville, ſi l'on veut ; il avoit donc des bourgades, il avoit donc beaucoup de Cultivateurs, des ſubſiſtances abondantes, une population conſidérable ? Quel étoit donc le nombre de ſes habitans ? Je l'ignore, on ne l'a jamais ſçu, & toutes les aſſertions à cet égard ſont arbitraires & haſardées.

Le maïz étoit la principale nourriture des Mexicains, fort ſales, dit-on, dans leurs repas. Ils ne mangeoient que très-peu de viande & lorſqu'elle étoit puante. On ajoute que les inſectes même les plus dégoûtans ne les rebutoient pas. Leur boiſſon la plus délicate conſiſtoit en un mêlange d'eau, de miel & de farine de cacao. Il étoit défendu de boire des liqueurs fortes ſans la permiſſion du Magiſtrat qui ne l'accordoit qu'aux vieillards & aux infirmes, excepté les jours de fêtes & ceux des travaux publics. L'ivrognerie étoit ſi odieuſe aux yeux de la loi, qu'un homme tombé dans l'ivreſſe devenoit l'opprobre de la nation. On le dépouilloit de ſes emplois, on le raſoit publiquement, ſa maiſon étoit abattue. Aujourd'hui les Mexicains ſont fort adonnés à ce vice ; s'il ne les conſole pas, il les étourdit ſur leur ſervitude. Paſſionnés pour le jeu, ils jouoient juſqu'à leur perſonne. La danſe, exercice ſalutaire, que l'Europe commence à proſcrire dans les rangs élevés, en convertiſſant les bals en ſpectacles de luxe & de malignité, & juſques parmi les pauvres payſans, en oppoſant la Religion même à ce goût innocent par le miniſtere de Paſteurs, plus ignorans encore que ſéveres ; la danſe, dis-je, étoit l'amuſement favori de ces Indiens. En banniſſant des plaiſirs publics, purs en eux-mêmes, ſains

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

ſains dans leurs effets, on étouffe la gaîté, on ſépare les hommes, on flétrit l'ame, on énerve le corps, on corrompt les mœurs.

Les Mexicains preſqu'entierement nus, ou couverts d'un ſimple manteau, ſi leur rang le comportoit, ſe peignoient le corps, ſe chargeoient la tête, les bras & les jambes, de plumes, de poil & d'écailles, & paroient leurs oreilles, leur né, leur menton, d'oſſemens, de pierreries, de petits ouvrages d'or. Les femmes ne portoient qu'une eſpece de chemiſe ſi légere, qu'appliquée contre la peau, elle en paroiſſoit à peine diſtinguée. Leur coëffure conſiſtoit dans l'arrangement de leurs cheveux, ſurquoi les Eſpagnols obſerverent qu'elles avoient le crâne plus dur que les hommes; triſte avantage que l'on voudroit nous engager à acquérir, comme ſi l'épaiſſeur & la dureté du crâne, très-bonne pour des gladiateurs, ne comprimoient pas le cerveau & n'opéroient pas phyſiquement la lourdeur & la ſtupidité. Les filles laiſſoient flotter leurs cheveux, les femmes mariées les lioient au deſſus de la tête. L'opinion plaçoit le trait principal de leur beauté dans la petiteſſe du front. Par des onctions continuelles, elles attiroient juſques ſur leurs tempes les ramifications de leurs cheveux.

Les provinces du Mexique ayant été ſucceſſivement réunies au corps de l'Empire, il y avoit beaucoup de variétés dans les uſages, dans les loix, & même dans les rits religieux, quoique le fond de la Religion fût uniforme. On dit que la nation du Méchoacan avoit les notions les plus nettes d'un Dieu ſuprême, arbitre de la vie & de la mort, nommé *Tucapacha*, ainſi que du jugement dernier, du paradis, de l'enfer, & des traditions claires de la création de l'homme & de la femme, de leur péché, du déluge univerſel, de Noë ſous le nom de Tezpi, de l'Arche, &c. Herrera ajoute à ces détails que les Prêtres de ce pays portoient des tonſures; comme dans le deuil on dépoſe les ornemens, la plûpart des peuples ont dépouillé la tête des malheureux de ſa principale parure, & imité l'effet d'une grave

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

maladie ; on a raſé les criminels, on s'eſt raſé dans l'infortune. Le ſacerdoce eſt un état de recueillement, d'abnégation, de ſévérité, de pénitence ; delà la tonſure.

Les Zapotécas, nation terrible toujours en guerre avec les Mixos, autres barbares des montagnes, ſacrifioient des hommes aux dieux, des femmes aux déeſſes, des enfans aux petites divinités. Dans leurs triomphes honteuſement mâles, ils menoient au temple ou au joug leurs priſonniers liés par les parties viriles avec la corde de leurs arcs. Leur Cacique prétendoit deſcendre en droite ligne de l'homme échappé au déluge ; & comme ſi tous les hommes n'étoient pas directement iſſus de l'homme unique, on lui offroit, à ce titre, des ſacrifices.

Les Tépéaques, récemment arrivés du ſeptentrion, plus polis & plus ſpirituels que leurs voiſins, regardoient la foudre, les éclairs, les météores, comme des eſprits chargés par le Dieu créateur, ou l'Idole Camatzléque, de régir le monde, d'obſerver la conduite des hommes, de les punir.

Les Tlaſcalans, riches en dieux, aſſocioient au culte de leur Vénus, d'autres femmes occupées à la ſervir, les Graces ſans doute ; des bouffons & des nains, deſtinés à l'amuſer dans un ſéjour délicieux, & à porter ſes meſſages, les plaiſirs ſans doute repréſentés ſelon les mœurs d'une nation triſte que le ridicule ſeul déride, & habituée à nouer des intrigues par des mains qu'elle jugeoit incapables d'un autre office. Ils repréſentoient ſous des figures biſarres le courage & la poltronnerie, l'avarice & la prodigalité, & ainſi des autres vices & vertus. Il ſeroit inutile de répéter que partout où les Eſpagnols ont vu des figures, ils ont cru voir des Dieux, & que nous nous conformons ſimplement au ſtyle ſans adopter leur ſens. Ces peuples admettoient neuf cieux, demeure des Génies Aëriens, ſéjour des gens de bien après leur mort. Ils croyoient que le Soleil & la Lune dormoient chaque jour à la fin de leur courſe ; que la terre étoit plate ; que le monde avoit changé deux fois de forme ; que des hommes échappés à ces révolutions, après avoir

été transformés en ſinges, avoient repris la figure & la raiſon humaine; & que la terre ſeroit, un jour, réduite en cendres, pour en renaître ſous un nouvel ordre de choſes.

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

Ce peuple étoit diſtingué par des qualités recommandables, l'amour de la liberté, la valeur, la juſtice, la franchiſe, la bonne foi dans les traités, des ſentimens d'honneur: mais les loix étoient trop cruelles & trop injuſtes pour ne pas étouffer à la longue les vertus mêmes qu'elles ſembloient protéger. Il faut gagner les cœurs, & la violence les aigrit. Les ſentimens contractés par la crainte, quelque bons qu'ils ſoient en eux-mêmes, ne ſont point des vertus, car le caractère de la vertu, c'eſt l'amour du devoir & du bien. Les jeunes Seigneurs qui manquoient à leur pere étoient étranglés comme des monſtres naiſſans qui n'auroient pas reſpecté les peuples, quand ils auroient été appellés à les gouverner. C'eſt au pere à punir ſon enfant quand la faute ne va pas juſqu'au crime; c'eſt à lui qu'il appartient de juger combien l'ignorance, la foibleſſe, la crainte, la vivacité méritent que l'indulgence tempere le châtiment. Si la loi uſurpe l'autorité paternelle, elle briſe le premier reſſort des mœurs, en violant le droit de la nature, & ſubſtituant la tyrannie à l'amour: elle ne fait que punir, & il faut châtier & corriger. Quelle audacieuſe ignorance, quelle préſomptueuſe brutalité que celle qui pourſuit dans la faute qu'on doit réparer le crime qu'on veut prévoir! Le menſonge menoit à la mort; ſupplice que le Philoſophe pleinement éclairé n'oſera pas, un jour, infliger à l'homicide même, parce que le mal ne donne pas le droit de faire ce qui eſt mal en ſoi, & une horreur le droit d'en commettre une ſemblable; parce que c'eſt uſurper le pouvoir de l'Etre qui donne la vie, que de l'ôter à celui à qui il la laiſſe; parce que cet acte ne peut être innocent à l'égard du malfaiteur, que comme il l'eſt à l'égard de l'aggreſſeur & de l'ennemi, c'eſt-à-dire, quand il eſt indiſpenſable pour la défenſe de ſoi-même, & tant que l'attaque & le danger durent; parce que la réunion de pluſieurs millions d'hommes ne ſçauroit fon-

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique.

der un droit que l'homme n'a ni ſur autrui, ni ſur ſoi-même; parce que la mort ne répare point le mal, & que l'objet de la loi doit être de le réparer autant qu'il eſt poſſible; parce que cette peine, loin de prévenir le délit, irrite, porte d'un crime à l'autre, ne menace que d'un moment de ſouffrance des hommes déchirés par les tourmens éternels de la miſere ou des paſſions, & a toujours rendu & rendra toujours les délits d'autant plus fréquens & les mœurs d'autant plus atroces, que les loix ſeront elles-mêmes plus atroces, plus furieuſes, plus inſenſées, plus avides de ſang & de crimes; parce que les délits, pour la plûpart, preſque tous, ſont les crimes des loix elles-mêmes; & de l'adminiſtration qui confondent les notions primitives de la juſtice, refuſent aux citoyens l'inſtruction & la connoiſſance de leurs devoirs & de leurs droits, violent la juſtice & les propriétés par des diſpoſitions arbitraires, attiſent les paſſions, ou par leur rigueur ou par leur lâcheté, & engendrent la miſere, ſource premiere des crimes, par l'aſſiette funeſte, la perception vexatoire, & l'épouvantable excès des impôts qui détruiſent en grand la ſubſiſtance & le genre humain; parce qu'enfin la célérité, l'*inévitabilité*, l'infâmie perpétuelle de la peine, telle que la flétriſſure ſur le viſage, la mutilation viſible des membres inutiles pour le travail, enfin l'abandon général & le banniſſement perpétuel du ſcélérat hors de toute ſociété, dans une Iſle déſerte, par exemple, ſont des peines plus juſtes, des reſſources plus utiles, des moyens infiniment plus efficaces pour prévenir les délits, après les bonnes loix & le régime de la proſpérité. Je prie mes Lecteurs de me pardonner cette digreſſion en faveur de ſon objet.

Les Tlaſcalans pardonnoient le menſonge aux étrangers, comme à des hommes incapables d'atteindre à la perfection. Parmi les Marchands, il étoit honteux d'emprunter de l'argent ou des marchandiſes, à cauſe de l'impuiſſance que ſouvent cette reſſource entraîne. Pour les déſordres qui n'étoient point cenſés capitaux, le coupable étoit relégué vers la frontiere,

& retranché ignominieuſement de la ſociété Tlaſcalane pour que ſon ſouffle n'infectât point la République. Les traîtres à la patrie entraînoient dans leur ruine leurs parens juſqu'au ſeptieme degré: on accuſoit le *ſang* d'un crime ſi noir. Les plaiſirs contre nature étoient des crimes d'Etat, en ce qu'ils attaquoient la force publique de la population; les Tlaſcalans avoient, entr'autres ſujets de haine contre les Mexicains, celui de leur avoir communiqué ce déteſtable goût. En exhortant à la pluralité des femmes, les loix n'accordoient qu'à deux d'entr'elles le titre d'épouſes. Sans aſpirer à des conquêtes, les peuples rapportoient leur gloire & leur puiſſance aux armes. Dans leur carquois, ils avoient deux fléches, conſacrées aux deux fondateurs de leur ville; chacun mettoit ſon honneur à reprendre, au milieu des ennemis, la premiere qu'il avoit tirée. Incapables de ſouffrir la nudité dans l'enceinte de leurs murs, ils alloient nus au combat, la fureur guerriere leur tenoit lieu de pudeur.

Chez les Yzcatlans, le ſouverain Pontife ne pouvoit ni ſortir du Temple, ni approcher d'une femme, ſous peine d'être mis en pieces. Lorſqu'un Yzcatlan avoit réſolu de ſe marier, les Prêtres le conduiſoient hors du Temple, pour lui donner la premiere femme qu'il rencontreroit; il rencontroit celle qui lui convenoit. On dit que chez les Guaxlotizlans, la femme convaincue d'adultere étoit mangée par les témoins. Chez les Yzipéques, le mari coupoit publiquement le nez & les oreilles à ſa femme coupable, peine aſſez cruelle pour lui. En matiere de vol, les accuſateurs & les accuſés étoient les bourreaux les uns des autres ſelon que le crime étoit ou n'étoit pas prouvé. Ces délits paroiſſoient d'autant plus odieux aux Mexicains, que leurs maiſons n'étant point fermées, il falloit que la juſtice & l'honnêteté publique les gardaſſent.

Les Otomies vivoient librement avec toutes les femmes juſqu'à leur mariage. Avant de contracter cet engagement, ils paſſoient une nuit avec celle qu'ils choiſiſſoient pour épouſe,

De l'Histoire ancienne des nations policées de l'Amérique, &c.

afin d'examiner si elle méritoit de l'être ; & alors ils faisoient pénitence de leurs déréglemens pour la rejoindre ensuite & vivre avec elle jusqu'à la mort. On assure qu'ils vendoient dans les boucheries publiques, la chair de leurs captifs hachée & cuite. A certaine fête, les Prêtres des Mazatéques alloient dans les campagnes faire une chasse aux hommes, pour sacrifier ceux qui tomberoient entre leurs mains.

J'aurois dû remarquer ci-devant que les hommes paroissent avoir été généralement substitués aux animaux dans les sacrifices, comme si ces derniers étoient devenus trop rares, & les premiers surabondans. Il est à présumer que leur pâte sacrée, composée de semences pêtries avec le sang des enfans, n'avoit été originairement arrosée & imbibée que du sang des animaux qui servoient, comme ces semences, de nourriture.

Je ne m'arrêterai point aux arts des Mexicains. On verra dans l'histoire de la conquête, qu'ils devoient en avoir porté quelques-uns à une certaine perfection. Leur défense suppose particulierement des connoissances singulieres dans la mécha-nique. Il me semble que leurs idoles & autres représentations annoncent une écriture hiéroglyphique. Leur serpent représen-toit une révolution céleste ; une pierre noire étoit le signe du deuil ; les différentes couleurs caractérisoient la nature des événemens ; le rouge, par exemple, indiquoit la guerre & le sang ; c'est pourquoi l'on peignit les conquérans du Mexique en habit de cette couleur. Il est évident que leurs tableaux auroient été incompréhensibles, parce qu'ils ne pouvoient jamais peindre qu'un seul trait d'un événement historique, si les acces-soires n'avoient aidé à en reconnoître les causes, les cir-constances & les suites.

Histoire ancienne du Pérou.

La nation Péruvienne étoit inconteſtablement la nation la plus industrieuse, la plus policée, la mieux gouvernée de l'Amé-rique. Quant il ne resteroit aucun monument local de cette supériorité, croyons-en ces mêmes Espagnols, qui, après avoir parlé du Mexique avec tant d'horreur, parlent du Pérou avec tant d'admiration.

Une Hiſtoire compoſée de traditions, portées d'une langue peu connue dans une autre langue, & d'un monde dans un autre, par des hommes ſujets à l'erreur & à l'exagération, ne mérite pas une aveugle confiance : telle eſt l'Hiſtoire du régne des Incas, publiée par Garcilaſſo de la Véga. Cependant cet Ecrivain avoit été inſtruit par un Péruvien, ſon oncle, par les Indiens eux-mêmes, & par une foule de témoins des expéditions Eſpagnoles éclairés par les naturels du pays par une longue & intime communication.

L'Auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, traite cette Hiſtoire de *Roman inſenſé* : pourquoi ? parce que Garcilaſſo aſſure qu'onze Incas qui ſe ſont ſuccédés ont été des Princes, bons, juſtes, modérés, adorés de leurs ſujets qu'ils aimoient en peres, phénomène unique d'autant plus incroyable, que ces Princes étoient guerriers & deſpotes; qu'ils gouvernoient leur Empire d'une maniere ſi abſolue, qu'au rapport de Zarate, un fil de leur bandeau, mis dans les mains d'un *Ringrim*, ſuffiſoit à cet exécuteur de leurs ordres, pour exterminer, ſans autre ſecours, les habitans d'une province entiere; & que ſans ceſſe armés & d'un ſceptre de fer, & des inſtrumens de conquête, il n'eſt pas probable qu'ils aient toujours retenu dans des bornes légitimes, & leur pouvoir arbitraire & leur inſatiable ambition. Ne nous hâtons pas de traiter de *Roman inſenſé* l'Hiſtoire de la vertu & du gouvernement paternel. Pourquoi des mœurs pures ne ſe conſerveroient-elles pas pendant deux ou trois ſiecles ? Les Spartiates furent plus long-tems fideles à leurs étranges mœurs. L'Hiſtoire de la Chine ne nous préſente-t-elle pas auſſi des ſuites de bons Princes ? Nous refuſerons-nous à la douceur de penſer que l'eſprit d'un pere juſte pourra ſe tranſmettre d'une génération à l'autre, ſur-tout quand de ſages inſtitutions auront profondément tracé & fortement contenu le cours de la juſtice ? D'ailleurs on ne voit pas toujours la même équité régner dans l'Hiſtoire des Incas. Pourquoi transformer en aveugle ſervitude la ſoumiſſion filiale des Péru-

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

viens envers leurs Rois? Zarate ne dit point que les Incas ayent dépeuplé des provinces, en tirant un fil de leur frange impériale ; mais il nous apprend que la déférence de leurs ſujets pour leurs ordres étoit ſi grande, qu'à ce ſignal tous les habitans d'une province ſe feroient volontairement offerts à la mort: ne transformons pas l'amour en abrutiſſement & des enfans en eſclaves. L'eſprit de famille étoit celui du Pérou ; nous le montrerons bientôt. Quant aux conquêtes des Incas, nous ne dirons pas que la juſtice y ait toujours préſidé, mais il paroît que l'humanité les adouciſſoit. Quand Garcilaſſo auroit flatté les portraits de ces Princes, eſt-ce à dire qu'il ſoit conſtamment infidele dans le récit de leurs actions? Nous n'adopterons pas les jugemens de l'Hiſtorien, nous jugerons les hommes par leurs œuvres. Sans attacher aux Annales du Pérou la certitude hiſtorique, nous les conſulterons, comme nous conſultons tant d'Hiſtoires anciennes également dépourvues de preuves irrécuſables, également chargées de fables ou d'allégories, également compoſées ſur des traditions équivoques & ſuſpectes. Peut-être l'Hiſtoire Péruvienne mérite-t-elle encore plus de foi : car elle étoit conſacrée dans des regiſtres publics, quoiqu'en diſe M. de P., qui voudroit borner les Quipos à l'uſage des calculs.

Cette Hiſtoire commence au régne de Manco-Capac, c'eſt-à-dire, à la fondation de l'Empire des Incas, à l'inſtitution ou à l'adoption générale de l'agriculture, à l'origine de la ſociété civile ou de la légiſlation conſervée juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols. Manco n'eſt pas le premier pere des peuples du pays ; il ne fait qu'y établir une Colonie cultivatrice & peut-être la premiere ville. La tradition portoit que pluſieurs des grands monumens dont les ruines ont été admirées, étoient plus anciens que le trône des Incas. On ſuppoſe avant eux des peuples & même des arts. Les Péruviens, nommoient Con & Pachacama pour premiers Populateurs de la contrée.

Blas de Valera place la fondation de l'Empire Péruvien à

l'an 931

l'an 931 de notre Ere. Cette époque paroît trop moderne à d'autres Ecrivains. Garcilaſſo ne donne au trône des Incas que quatre ſiecles de durée, remplis par douze régnes, chacun de trente-trois ans, ſuppoſition peu vraiſemblable. Laiſſons-là les opinions ſur une chronologie arbitraire, & parcourons rapidement l'Hiſtoire des Incas.

Les peuples, dit-on, étoient barbares, lorſque le Soleil, touché de leur état déplorable, leur envoya Manco, Inca, ſon fils, & Mama Oëllo Huaco, ſa fille, pour les rendre heureux. Il donne à ſes enfans un lingot d'or, avec l'ordre de ſe fixer dans le lieu où ce lingot, lancé ſur la terre, s'y enfoncera. Ce prodige arrive au pied de la montagne Huanacauri, ſituée au ſud de Cuſco. L'Inca y bâtit une ville. La douceur de ſes diſcours & la grandeur de ſes promeſſes appellent à lui un peuple nombreux : il lui apprend l'art de cultiver la terre, celui de diſtribuer les eaux, & les arts néceſſaires au ſoutien de ceux-là & à la durée de la ſociété. Ses loix, ſes ſuccès & ſes bienfaits attirent autour de Cuſco de nouvelles peuplades. Sa Coya ou épouſe, le ſeconde en apprenant aux femmes à filer la laine, à tiſſer de la toile, à faire des vêtemens; Manco parle au nom du Soleil, il eſt écouté & obéi. Sa morale eſt pure; il ordonne à ſes ſujets de s'aimer les uns les autres comme on s'aime ſoi-même. Il eſt ſévere dans ſes ſanctions contre l'adultere & le vol, qu'il punit de mort comme l'homicide. L'adminiſtration eſt partagée entre des Curacas chargés de veiller ſur les divers cantons. Les Juges corrompus par des préſens payeront de leur tête leurs prévarications. La prévoyance éléve des greniers publics dans leſquels les denrées ſont miſes à couvert juſqu'à leur répartition, en attendant que la ſociété ait une aſſiette aſſez fixe pour procéder au partage des terres. L'Inca régle le culte du Soleil. Il diſtingue le Prince des ſujets par la coupe des cheveux, de longs pendans d'oreille, & une frange paſſée autour de la tête en forme de guirlande. A ſa mort, ſes peuples le pleurent comme leur pere & l'honorent comme un être ſurna-

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

turel. Il fut ſurnommé *Capac*, ou riche en vertus, en talens, en pouvoir; *Huac Chacuyac*, ami & protecteur des pauvres; *Intipchurin*, fils du Soleil.

L'origine de l'agriculture & de l'aſſociation rurale eſt trop formellement énoncée dans ce récit, pour qu'on ne nous permette pas d'y rapporter l'allégorie du lingot par une explication aſſez vraiſemblable. Le lingot eſt l'épi de bled: dans tous les tems & dans tous les lieux, le Génie allégorique a converti les moiſſons en or. Cet épi eſt donné à Manco par le Soleil, parce que c'eſt en effet un pur don du Ciel; car il eſt né ſans culture, & cet aſtre l'a vivifié, mûri & *doré*. Manco, pour le cultiver, choiſira entre les terres brûlées & durcies du Pérou, un terrein meuble, facile, arroſé, où le labour pénetre, où le grain germe, où l'épi croiſſe. Il s'arrête en effet dans une vallée, agréable, fertile, humectée par des ſources: tel eſt le territoire de Cuſco. Peut-être que le nom de l'eau eſt renfermé dans celui de la montagne, au pied de laquelle s'arrête l'Inca: on eſt fondé à le préſumer ſur ce que le mot *Huana* eſt appliqué à divers lieux arroſés, que le mot *Hu* eſt le nom primitif de cet élément, que le mot *Huacar* ſignifie *pleurer* en langue Péruvienne. C'eſt au centre de la vallée que Manco bâtit *Cuſco* (nombril).

Le nom de *Manco* eſt compoſé de deux mots, *Man* & *Co*; *Man*, *Mun*, *Mon*, ſignifie originairement, *éclairer*, *avertir*, ou le *moniteur*, *l'avertiſſeur*: il eſt appliqué au Soleil, à la Lune, à l'homme; & il ſe trouve dans toutes les langues. *Co* eſt également un mot primitif qui ſignifie *creux* ou *concave*, & d'où les latins ont tiré le mot *cœlum*, Ciel, à cauſe de la concavité apparente des Cieux. Ainſi *Manco*, ſignifiera proprement le flambeau, l'inſtituteur, l'homme du Ciel. *Capac* eſt le même que *Capax*, capable: il a le même ſens, il paroît dérivé de la même ſource, *Cap*. Le mot *Inca* ou *Ynca*, tient au nom du Soleil. Cet aſtre s'appelle en Péruvien *Intip* ou *In-ti*: *Ain*, *En*, *Oen* eſt un nom primitif du Soleil, *Ti* ſignifie *Seigneur*: en

Chinois, *Ti-en*, Seigneur du Ciel, &c. Ces origines ne paroîtront pas dépourvues de vraiſemblance, ſi l'on conſidere que le nom de *Mama*, donné à la femme de Manco, ſignifie *mere*, en Péruvien comme dans toutes nos langues (1).

Manco prend la qualité de *fils du Soleil*, ainſi que l'ont priſe tant de Légiſlateurs & de Héros anciens, ainſi que les Rois de Syrie, de Perſe, des Parthes; ainſi que la prennent encore les Rois de l'Orient, les Natchès de l'Amérique, &c. les Péruviens la donneront eux-mêmes aux Eſpagnols. Manco les inſtruit & leur commande au nom de cet aſtre, parce qu'il étoit ſans doute déja l'objet de leurs hommages, comme il l'étoit dans toute l'Amérique, & comme il l'eſt encore chez pluſieurs peuples de cette région. Si ſon régne n'eſt qu'un roman politique, les Hiſtoriens Eſpagnols, fort éloignés d'être Philoſophes, ont eu une idée aſſez grande & aſſez juſte de l'origine des ſociétés, ou de la civiliſation; & leur roman économique mériteroit notre admiration.

Comme Légiſlateur & Philoſophe, Manco laiſſe loin derriere lui tous ces Légiſlateurs & Philoſophes célebres (à la réſerve des Chinois) qui tous ont plus ou moins méconnu & contrarié les loix éternelles de la proſpérité ſociale. L'agriculture eſt au centre de ſon ſyſtême, tout en découle, tout y reflue, & la juſtice protége le cours de la nature. Mais le Légiſlateur laiſſe ſon ouvrage imparfait. Pendant que l'inſtruction, l'adminiſtration, l'éducation, le pouvoir ſemblent harmonieuſement tendus vers la félicité publique, un vice radical s'oppoſe à un plein ſuccès & à la perpétuité du bon ordre. Il n'y a point de propriété fonciere; l'édifice n'a point de baſe ſolide & durable; le Cultivateur, borné à une poſſeſſion caſuelle, & ordinaire-

(1) On peut conſulter ſur ces étymologies le bel Ouvrage de M. de Gebelin, intitulé *Analyſe du Monde primitif, comparé avec le Monde moderne, &c.* à Paris, chez l'Auteur, rue Poupée; & chez Boudet, Valleyre, Saugrain, Ruault, &c. L'Auteur a eu la bonté de nous communiquer quelques remarques, dont nous avons fait uſage dans cet article.

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

ment à une poſſeſſion annuelle, n'étoit plus excité par le puiſſant aiguillon de l'intérêt perſonnel & de l'intérêt de famille, à améliorer des champs qui n'étoient pas les ſiens, qui ne ſeroient pas ceux de ſes enfans, qui n'étoient que des ſentiers qu'il traverſoit pour arriver au terme où les fruits de ſes travaux ſeront enſevelis avec lui. L'eſpoir eſt banni d'étendre & de perpétuer ſes poſſeſſions; le deſir meurt & le bras tombe. Le ſort de chaque famille, ſort qui fait celui de l'Empire, eſt à jamais précaire. Le Souverain, maître des terres, ſera le deſpote le plus abſolu, quand la vertu lui manquera, quand la force de l'exemple s'amortira, quand l'éducation ſe relâchera, quand les inſtitutions & les mœurs ſe dégraderont. A la vérité une impulſion puiſſante eſt donnée à l'Empire; il y a des mœurs & des régles, & il n'y a point de voiſins capables de les troubler ou les corrompre.

Manco prit pour modele le gouvernement paternel: ce choix honore ſon cœur & ſon génie; mais il eſt trop dangereux de s'aſſervir à des comparaiſons. Une nation eſt une famille d'hommes qui n'ont beſoin que d'être maintenus dans l'exercice de leurs facultés & la jouiſſance de leurs droits, & non d'enfans qui ne ſçauroient vivre & ſe conduire que par le ſecours & la raiſon d'autrui. Les titres de l'autorité paternelle & ceux de l'autorité ſouveraine ſont-ils les mêmes? S'il faut aſſimiler l'une & l'autre, combien le pouvoir paternel, dirigé ſelon l'ordre de la nature, & moderé par l'amour paternel, n'eſt-il pas reſſerré, ſelon le même ordre, par les forces, la raiſon, les droits que le fils acquiert avec l'âge, ſans parler des bornes que les loix lui impoſent? Le Souverain peut-il veiller ſur l'intérêt & le bonheur de chaque famille, comme le pere ſur le bien de chacun de ſes enfans? Acquiert-il ſur eux les mêmes droits par les mêmes ſoins? Eſt-ce lui qui a défriché l'étendue de l'Empire pour en diſpoſer comme le pere doit diſpoſer du champ qu'il a acquis par ſes ſueurs & ſes dépenſes? Il ſemble que Manco craignoit tout de la part de ſes ſujets qu'il tiroit

de la barbarie pour les conduire avec les liſieres de l'enfance, & qu'il ne craignoit rien de la part des chefs qu'il élevoit à la vertu par les plus rudes épreuves, afin qu'ils gouvernaſſent en peres.

Je vois que l'eſprit dominant des Incas, celui ſans doute qu'il leur tranſmit, fut d'étendre par toute ſorte de voies l'empire de l'agriculture & de l'ordre ſocial, de féconder la terre par les travaux publics, les plus convenables au ſol, & de lier enſemble les provinces de l'Etat. Auſſi leur Hiſtoire n'eſt qu'un tiſſu de défrichement, & de conſtruction de canaux, de chauſſées, de chemins & de ponts. Manco Capac a ordonné à ſes Succeſſeurs de ſe concilier les Indiens voiſins, par des careſſes & des bienfaits, avant que de tirer l'épée pour les aſſujettir à des loix rurales. Cette loi fut fidelement obſervée. L'accompliſſement des promeſſes du conquérant faites avant la conquête, leur conſervoit l'empire qu'ils n'avoient pu acquérir que par la force. Auſſi-tôt qu'un pays étoit ſoumis, l'Inca, après avoir pourvu à la nourriture des habitans, donnoit ordre qu'au lieu de plantes moins fertiles & moins ſalutaires, le maïz fut cultivé dans les terres labourables. Des Ingénieurs & des Maîtres de fontaines étoient occupés à faire creuſer des canaux, & à recueillir les eaux pour arroſer le ſol brûlant qui auroit dévoré la ſemence. On en agiſſoit de même à l'égard des pâturages. C'étoit proprement la terre qui étoit conquiſe; on l'arrachoit, non à ſes habitans qui ne la poſſédoient pas, puiſqu'ils ne la cultivoient pas, mais à la ſtérilité pour la laiſſer à ces mêmes habitans, fécondée & couverte de fruits. Lorſque la population ne répondoit pas à la fertilité du lieu, on y envoyoit des Colonies agricoles. Quelquefois auſſi, on en tranſplantoit dans les provinces peuplées; & une portion des habitans étoit repartie dans d'autres cantons. Quand un pays étoit inculte & ſtérile, les peuples en étoient conduits dans des lieux plus fortunés, & des hommes laborieux é lairoient & donnoient à ce ſol une forme nouvelle. Les Colonies avoient à leur tête des Incas ou Princes du ſang privilégiés.

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

Il y a lieu de ſoupçonner que le nom de *conquête* eſt quelquefois allégoriquement employé pour une nouvelle entrepriſe de culture, plutôt que pour l'aſſerviſſement d'un peuple. Ainſi, par exemple, lorſqu'on dit que Manco Capac enveloppa de ſes conquêtes les Antis qui immoloient leurs propres enfans, peut-être a-t-on ſeulement voulu dire qu'il porta la culture juſque ſur les montagnes de ce nom, que le froid & la neige rendoient inhabitables & ſtériles. Suivons l'Hiſtoire de ces travaux, ſans perdre de vue cette conjecture & ces obſervations.

Sinchi Roca, fils aîné de Manco Capac, en montant ſur le trône, déclara qu'il ne vouloit aggrandir ſon empire que par la bonne opinion qu'il donneroit de ſes vertus. En effet, ce Prince, auſſi doux, dit-on, que vaillant, étendit ſa domination ſans employer la force des armes. Il ne fut pas guerrier, & il fut ſurnommé *Vaillant*, en Péruvien *Sinchi*.

Lloque (*Gaucher*) Yupanqui (*tu compteras*, c'eſt-à-dire, ſes hauts faits & ſes vertus), fils & ſucceſſeur de Sinchi, recula les bornes de l'Etat d'un côté juſqu'à Titi-Caca, lac & iſle (*Titi*, plomb, *Caca*, montagne), & à l'Occident juſqu'au pied des Cordelieres. Pour aſſurer l'exécution de ſes ordres & la diſtribution de la juſtice, il parcourut deux fois ſes provinces: il vit, il ſçut ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne ſçait pas, lorſqu'on dort ſur le trône. Son régne ne fut que vigilance & bienfaiſance.

Après lui, Mayta Capac porta ſes loix juſqu'à la mer du Sud. La douceur avec laquelle il traita les vaincus lui ſoumit plus de provinces que la victoire même. On dit qu'ayant ſubjugué les Cuhumicas, peuple accoutumé à employer le poiſon pour ſa vengeance, il ordonna que les empoiſonneurs ſeroient brûlés, ainſi que leurs arbres, leurs grains & leurs maiſons, & que le déſordre ceſſa tout d'un coup: ne ſeroit-ce pas l'emblême d'une terre infecte purifiée & fertiliſée par le feu? A l'Orient, Mayta ne borna qu'à la vallée Chuquiapu (*Chuqui*, lance; *Apu*, principal ou du Capitaine) ſes triomphes qui enveloppèrent les

Antis. A l'Occident, il termina ſes glorieuſes courſes à la vallée d'Aréquipa (*trompette éclatante*). Quels travaux l'occupent au milieu de ces entrepriſes ? Des cantons ingrats, il tranſporte une population ſurabondante dans des cantons fertiles qui demandent des Laboureurs : il fait jetter un pont étonnant d'oſier & de cables ſur la riviere d'Apurimac (*Apu*, général ; *Rimac*, qui parle), dont la largeur & la rapidité ne ſouffroient point un pont de pierre ou de bois : il fait élever à travers les marécages des déſerts de Canti-ſuyu une magnifique chauſſée de trois lieues de long., laquelle ſubſiſtoit encore à l'arrivée des Eſpagnols. On dit que ces ouvrages engagerent pluſieurs peuples à ſe ranger ſous la domination de l'Inca.

Capac Yupanqui ſubjugua ou civiliſa plus de vingt peuples ; il fut le premier qui, après ſes conquêtes, fit une entrée triomphante à Cuſco, porté ſur un brancard par les Curacas qu'il avoit vaincus, & ſuivi de ſon armée. Cependant le ſoin d'embellir ſes Etats paroît l'avoir occupé tout entier ; de grands canaux ſont ouverts pour arroſer les terres ; les rivieres ſe couvrent de ponts pour la commodité des voyageurs ; le commerce d'une province à l'autre eſt facilité par des chemins. Je ne vois pas que ces Princes s'amuſent à bâtir les villes ; ils régnent en Paſteurs d'une nation agricole. On dit que la haine de cet Inca contre les Sodomites alluma des buchers dans leſquels ils étoient brûlés vifs avec tous leurs effets.

On attribue à Inca Roca des réglemens de police, de nouvelles acquiſitions, une académie ou école pour l'inſtruction des Princes du ſang, de beaux établiſſemens pour faire fleurir les Arts & les Sciences. Ce Prince fut homme de génie ; il s'occupa ſurtout de l'ordre & de l'inſtruction. Il me ſemble que l'Empire ne prend ſa forme que peu à peu & d'un régne à l'autre.

Yahuar-Huacac (*celui qui pleure du ſang*) interrompt la gloire & le bonheur des Incas. Le malheur & le merveilleux ſont ſemés dans ſon Hiſtoire. Indigné, dit-on, des manieres

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

hautaines de l'aîné de ſes fils, il l'envoya, pour l'humilier, garder les troupeaux du Soleil dans des pâturages peu éloignés de la Cour. Là, le jeune Prince vit, en ſonge, un homme barbu, revêtu d'un habit étranger. Le fantôme, en lui apprenant qu'il eſt Viracocha, frere de Manco & fils du Soleil, lui commande d'avertir ſon pere de la révolte des Provinces de Chincaſuya. Le Prince obéit : l'Inca rit de l'apparition. Cependant le bruit ſe répand que les habitans de Chincaſuya ont pris les armes & qu'ils ſont en marche : Yahuar regarde la voix publique comme l'écho du rêve de ſon fils. Les rebelles s'avancent ; déja ils menacent la capitale. Alors l'Inca effrayé prend la fuite. Les habitans de Cuſco, abandonnés, étoient ſur le point de ſe diſperſer, lorſque le Prince exilé vint ranimer leur courage, ſe mettre à leur tête, & les mener contre les Chincaſuya. Il triomphe, & ſa clémence répand un nouveau luſtre ſur ſa victoire. Son pere ne ſort point de ſa honteuſe retraite. Alors le Prince victorieux s'aſſied lui-même ſur le trône. Pour rendre un hommage & des actions de graces à Viracocha, il en prend le nom, & lui érige un temple où il partage avec l'oncle des Incas les reſpects de ſes ſujets. On ajoute qu'il ſoutint par des actions éclatantes & par des divinations ſingulieres, l'idée que les peuples avoient conçue de ſa grandeur ſurnaturelle. Suivant la tradition Péruvienne, il annonça que, dans la ſuite des tems, une nation inconnue envahiroit l'Empire & changeroit la religion du pays. Sa prophétie ſe répandit, quoiqu'elle ne dût être conſervée que dans le ſecret du myſtère. Nous avons remarqué que *Cocha* veut dire lac, mer, eau : Zarate dit que *Viracocha* ſignifie écume, craſſe de mer. Les Péruviens, lorſqu'ils virent arriver les Eſpagnols ſur leurs vaiſſeaux, les appellerent *Viracocha*, & les reconnurent pour fils du Soleil & parens de Manco. Zarate, Tréſorier général au Pérou, vers le milieu du ſeizieme ſiecle, ne parle point de la prophétie précédente.

Quoi qu'il en ſoit, Yahuar, s'il ne fut pas un mauvais Prince, fut du moins un Prince négligent & lâche. Son fils, criminel envers

envers lui, ne fut aux yeux du peuple que le ſauveur de l'Etat. Ce Monarque marcha ſur les traces de ſes ancêtres. Il mérita par de grands travaux la reconnoiſſance de la nation qu'il avoit ſéduite par des artifices. Des fameuſes ſources ſituées au haut des montagnes entre Parcu & Picuy, il conduiſit des eaux juſqu'à la frontiere de Racuna, l'eſpace de 120 lieues, dans un canal de douze pieds de profondeur. On lui attribue auſſi un autre canal qui s'étend à plus de 150 lieues du Sud au Nord à travers les plus hautes montagnes & le pays de Cunti-Suyu, juſqu'à la province de Quechua. Garcilaſſo, qui a vu ce dernier ouvrage, en parle comme d'une merveille, d'un chef-d'œuvre dont on ne ſçauroit donner une juſte idée. Les Eſpagnols ont laiſſé ruiner ces canaux ſi néceſſaires au Pérou. Ne ſoyons pas ſurpris de la vénération & de l'amour que les Péruviens avoient voués aux bienfaiſans Auteurs de ces utiles monumens.

Pachacutec, nommé *Titu* (*Ti*, Prince ; *Tu*, magnanime, libéral) avoit reçu de ſon pere Viracocha le ſurnom de *Pachacutec* (qui change le monde : *Pacha*, monde) parce qu'il avoit contribué à faire changer la face des choſes & de l'Empire, lorſque ſon pere avoit défait les rebelles & envahi le trône. Il entreprit & termina glorieuſement pluſieurs guerres. La plus remarquable fut celle qu'il eut contre *Cuyſmancu*, (Seigneur des ſix Vallées), ſurnommé Hatun-Apu (grand Seigneur ou Général), grand Curaca du pays de Rimac ou Lima. Les peuples de cette contrée adoroient Pachacamac & Rimac ; Pachacamac, créateur & conſervateur de l'univers, (*Pacha*, monde ; *Camac*, ame) ; Rimac, idole à figure humaine, oracle du pays (*Rimac*, celui qui parle : *Rima*, fente, ouverture, bouche). Les Eſpagnols ont changé le nom de *Rima* en celui de Lima, & bâti dans le même lieu Lima ou la ville des Rois. L'Inca conſentit à adopter le culte de Rimac, à condition que le Curaca ſe ſoumettroit au culte du Soleil. Pachacamac étoit déja reconnu par les Péruviens pour l'être ſuprême ; mais par reſpect

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

ils s'abſtenoient de prononcer ſon nom, & dans l'impuiſſance de ſe repréſenter un être inviſible, ils ſe contentoient de l'adorer dans leur cœur, ſans lui offrir ni temples ni ſacrifices. Le Curaca conſentit à rendre hommage à l'Inca, & celui-ci lui donna le rang de Prince du ſang. Pour conſacrer la mémoire de cette conquête, qui lui avoit tant couté, Pachacutec éleva une très-belle forteresſe ornée de peintures & digne d'un Roi. Quand il eut ſoumis la vallée d'Yca, il fit conſtruire un très-bel aquéduc; par ce canal il tourna vers l'Occident le cours des hautes ſources qui couloient vers l'Orient. Ce travail double les terres labourables. Il ſe diſtingua par des apophtegmes mémorables, & par ſa ſéverité contre les Juges corrompus & les adulteres. Son activité laborieuſe ſouffroit impatiemment l'oiſiveté dans ſes ſujets.

Yupanqui, à l'exemple de ſes ancêtres, viſita ſon Empire pour découvrir les abus, affermir les loix, connoître ſa famille & remplir ſes devoirs. On le voit comme eux, à la tête d'une armée, chercher de nouveaux ſujets à l'Etat, ou de nouveaux proſélytes à la Religion, ou de nouveaux obſervateurs de leur code rural. S'il ne fut pas pleinement heureux dans ſon entrepriſe ſur le Chili, il obtint du moins que le culte & les loix du Pérou y régneroient. Les Péruviens terminerent pluſieurs expéditions par de ſemblables traités, comme ſi le deſir de civiliſer leurs voiſins les eut animés autant que l'envie d'étendre leur domination: peut-être eſpéroient-ils recueillir beaucoup d'avantages de la communauté de religion & de mœurs. Ce Prince bâtit la forteresſe de Cuſco, qu'on entoura d'une triple muraille formée en amphitéâtre de maſſes énormes de pierres de toute grandeur adroitement enchaſſées les unes dans les autres ſans ciment. Ces murailles étoient à 25 ou 30 pieds de diſtance l'une de l'autre; cette conſtruction reſſemble à celle des bâtimens anciens des environs de Lacédémone, décrits par M. Fourmont. Trois tours formoient une eſpece de labyrinthe, dans les débris duquel Garcilaſſo & ſes compagnons n'oſerent

s'enfoncer. On avoit amené devant cette fortereſſe une effroyable maſſe de rocher, deſtinée à ſervir de fondement à quelqu'autre édifice. On l'appelloit la *pierre fatiguée*, parce que, faute de bêtes de trait, vingt-mille Indiens avoient été, dit-on, employés à la trainer avec des cables ou des cabeſtans, & peut-être ſur des rouleaux. Je ne ſçais ſi le nombre de vingt mille ne ſeroit pas pris ici pour un nombre indéterminé. S'il y a eu en effet vingt mille Indiens occupés à ce charroi, il eſt naturel de penſer qu'ils n'y travailloient que ſucceſſivement & en relais; car l'action concertée de vingt mille hommes eſt évidemment impoſſible dans ce cas.

Garcilaſſo met la fortereſſe de Cuſco au rang de ce que l'on a le plus célébré dans l'antiquité : *car*, dit-il, *l'exécution en paroît impoſſible, même avec tous les inſtrumens & toutes les machines connues en Europe : auſſi pluſieurs perſonnes ont cru que cet ouvrage n'avoit été fait que par enchantement, à cauſe de la familiarité que les Indiens avoient avec les démons, & je ne ſuis pas fort éloigné de ce ſentiment.* Garcilaſſo ne ſçavoit pas que les Européens tranſportaſſent des obéliſques d'Egypte, peſant plus de treize cens mille livres. La groſſe pierre de la façade du Louvre en peſe beaucoup plus; celle qui eſt deſtinée à ſervir de piedeſtal à la ſtatue de Pierre I, à Péterſbourg, peſe, dit-on, deux millions trois cens mille livres. L'ignorance & la puérilité de Garcilaſſo, prouvent du moins qu'il n'inventoit pas les belles parties qu'il eſt permis d'admirer dans le ſyſtême de gouvernement des Incas.

Yupanqui mérita le ſurnom de compatiſſant par ſes libéralités envers les pauvres. Tupac Yupanqui, ſon fils, après s'être ſignalé par des triomphes, fut obligé de renoncer à la conquête du pays de Quito, & au châtiment de quelques rebelles. Cependant il eut la conſolation de voir ſon fils aller à grands pas accomplir ſes deſſeins. Il y avoit donc des ſujets mécontens, il y avoit donc des abus & des oppreſſions, & ils éclatent ſous divers régnes. Quand l'Hiſtoire nous diſſimuleroit les vices ou

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

les erreurs du gouvernement ou de l'adminiſtration, les événemens nous les apprennent. Tupac éclipſa par ſes vertus la gloire de ſes prédéceſſeurs. Il avoit de l'eſprit & du génie. Une raiſon profonde inſpira le diſcours qu'il adreſſa, ſur le point de mourir, à ſes enfans; & ſurtout les preuves qu'il leur donne que le Soleil n'eſt point le premier Etre ou le Dieu ſuprême, & qu'il a été mis à l'attache par une main toute-puiſſante pour remplir des fonctions dont il ne ſçauroit s'écarter.

Huayna Capac, ne trouve de toutes parts que des rebelles à dompter, il les dompte. Pour perpétuer la peine & la honte de la déloyauté de la nation de Huancavilla, il ordonne que les Curacas, ainſi que les perſonnages les plus diſtingués & leurs deſcendans, s'arracheroient deux dents de la mâchoire ſupérieure & autant de la mâchoire inférieure. Il punit ſans pitié les infideles habitans de l'iſle de Puna. Les prieres d'une concubine de ſon pere, lui arrachent la grace d'une autre province ſoulevée. Les peuples de Carangut ayant refuſé l'amniſtie qu'il leur offroit, il dévaſta leur pays & fit jetter les priſonniers dans un grand lac qui prit le nom de *Yahuarcocha*, lac de ſang. Zarate rapporte qu'indigné de tant de ſoulévemens, il défendit aux Indiens de la plaine de porter les armes. Eſt-ce là l'Hiſtoire de Princes bons & de peuples heureux ? De quel œil a-t-on donc lu ces récits de Garcilaſſo ? C'eſt avec regret que nous voyons ces Incas ſe ſouiller de cruautés ; car ſi la vengeance de Huayna fut juſte, ce qu'on ne peut décider ſur des rapports imparfaits, elle fut horrible. Les hautes qualités de la plûpart de ces Princes ne nous aveuglent pas ſur les abus de pouvoir que nous avons prévus de la part d'un propriétaire univerſel & d'un diſpenſateur général des biens. Le calme eſt autour du trône, & peut être une ſorte de bonheur, les Rois y veillent par eux-mêmes. Mais au loin, il n'y a que trouble, parce qu'il eſt impoſſible d'y maintenir aſſez de vertu dans les chefs & aſſez de patience dans les ſujets, pour qu'une exiſtence précaire ſoit toujours sûre & tranquille.

Huayna, en aggrandiſſant ſon Empire, trouva des nations ſi ſtupides qu'il dédaigna de les ſoumettre : *des hommes de cette eſpece*, dit-il, au rapport de Garcilaſſo, *ne méritons pas que nous régnions ſur eux*. Il y a une ſorte de férocité dans cet orgueil. Ce Prince, pour contenir les peuples conquis, fit diverſes tranſplantations d'habitans d'un pays dans l'autre. Ces Colons tranſplantés s'appelloient *Mitimaes*. Nous regarderons comme ſon plus beau trophée la conſtruction de deux grands chemins, larges & unis, qui conduiſoient à la province de Quito, l'un à travers les montagnes, l'autre à travers la plaine. Il avoit fallu applanir des rochers & combler des abîmes. On dit que ces chemins avoient 500 lieues de long. Zarate les compare aux premieres merveilles du monde. L'or maſſif, ajoute-t-on, reſplendiſſoit de tous les côtés dans les temples, dans les palais, & autour de la perſonne de Huayna. Il y avoit des magaſins remplis de ſtatues, d'armes, de toute ſorte d'ouvrages d'or & d'argent. On parle d'une chaîne d'or, de la groſſeur du poignet, longue de 350 pas, fabriquée au commencement de ce régne pour honorer la fête de l'impoſition d'un nom au fils aîné de l'Inca.

Ici les prodiges ſe multiplient pour annoncer une révolution mémorable ; Huayna apprend qu'on a apperçu ſur la côte un bâtiment d'une forme ſinguliere, monté par des hommes d'une figure inconnue : il déclare, à l'approche de la mort, que Viracocha a en effet prédit la deſtruction de l'Empire par une nation étrangere ; que la fin de ſon régne eſt l'époque de cet événement ; & que pour obéir au Soleil, ſon pere, il falloit recevoir avec reſpect & ſoumiſſion les étrangers dépeints par Viracocha.

La corruption & le bouleverſement de l'Empire étoient les vrais ſignes d'une révolution prochaine, indépendante de l'arrivée des Eſpagnols. Muaſcar Inticuſi Hualpa, ſucceſſeur de Huayna, eſt jaloux de l'appanage que ſon pere a donné à ſon frere Atahualipa, fils d'une concubine : il marche pour l'en-

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

dépouiller, Atahualipa ou Atabaliba le fait priſonnier dans une bataille. Toutes les loix juſqu'à l'ordre de la ſucceſſion ſont violées. Atahualipa, exclu du trône par ſa naiſſance, extermine ceux que la conſtitution y appelloit, & prend la frange impériale. Le Pérou étoit en combuſtion, lorſque les Eſpagnols y deſcendirent.

M. de P. a rejetté l'Hiſtoire des Incas, parce qu'elle ne lui a paru reſſembler à aucune autre : il faudroit donc l'adopter, car elle reſſemble à beaucoup d'autres.

Le gouvernement du Pérou eſt, comme l'Hiſtoire de ſes Incas, mêlé de bien & de mal. On a vu à quelle hauteur étoit porté le pouvoir de l'Empereur, & avec quel zèle ces Princes conſacroient leurs veilles & le revenu public à des objets de premiere utilité. En général, le goût du grand & l'amour du bien les animent. Si nous ſuppoſons leurs travaux exagérés par les Eſpagnols, nous ſommes obligés de réduire leurs moyens; nous n'exigerons pas que leurs dépenſes excédent la richeſſe de l'Etat : les conquêtes à part, l'application en paroît conforme aux devoirs des Rois & aux droits des peuples. Chaque régne ouvre de nouvelles ſources d'abondance & de nouvelles voies de communication. La terre ne ceſſe d'acquérir une fertilité nouvelle. Les Empereurs ſont toujours en action, ils paroiſſent gouverner eux-mêmes. Cette famille, avant ſa décadence, eſt vraiment grande entre celles des grands Rois.

L'éducation formoit durement les Incas à la peine, à la vertu, à la ſcience de l'adminiſtration. Une ſorte d'initiation étoit établie pour les enfans de la race du Soleil devenue très-nombreuſe. Il falloit qu'elle ne fut pas moins diſtinguée des familles populaires, par ſes hautes qualités, qu'elle ne paroiſſoit l'être par une origine céleſte.

Les épreuves étoient abſolument requiſes pour qu'un fils du Soleil ſortît des langes de l'enfance, reçût les marques honorables de l'âge mûr, & acquît le droit de porter les armes, d'exercer des charges, de jouir des prérogatives attachées à ſon ſang.

A l'âge de quinze ou ſeize ans, ces Princes commençoient à s'exercer aux fatigues les plus rudes : il falloit qu'ils ſe rendiſſent capables de faire face à la fortune ſous quelque aſpect qu'elle ſe préſentât. Si pendant le cours de leur noviciat, ils donnoient des marques de lâcheté, de foibleſſe, d'impuiſſance, ils étoient notés d'infâmie & plongés dans l'humiliation. Leur honte rejailliſſoit ſur leurs plus proches parens. Auſſi les peres, les meres, les freres, les ſœurs, les oncles & les tantes, ne ceſſoient-ils d'offrir au Soleil des vœux & des ſacrifices, pour obtenir que ces enfans fourniſſent avec gloire la pénible carriere de leurs épreuves.

D'abord ils ſouffroient la faim, la ſoif, les veilles, les injures de l'air. Après ces preuves de force & de conſtance, ils s'eſſayoient à la courſe, à la lutte, aux combats. Leur fermeté devoit être à l'épreuve des bleſſures.

On leur apprenoit divers travaux méchaniques. Eux-mêmes ils fabriquoient leurs armes, leurs vêtemens ; l'équipage du ſoldat, afin que l'induſtrie leur reſtât dans le malheur. Le maniment de l'arc, du javelot & de la fronde, la geſtation des lourds fardeaux, les exercices militaires occupoient leur force & leur adreſſe.

Leurs Maîtres, vieillards expérimentés, leur repréſentoient ſans ceſſe l'honneur qu'ils avoient de deſcendre du Soleil, & les deſtinées que cet honneur les obligeoit à remplir. Sans ceſſe on leur mettoit ſous les yeux les vertus héroïques de leurs ancêtres, leur zèle pour la Religion, leur amour pour la juſtice, leur bravoure contre l'ennemi, leur tendreſſe pour leurs ſujets, leur charité envers les pauvres, leur généroſité royale digne des fils du Soleil, qui répand continuellement ſur la terre ſes inépuiſables tréſors, & ne régne ſur la nature que pour combler l'Univers de biens.

Afin que leur cœur veillât ſans ceſſe à ce que l'injuſtice ne répandît point la miſere ſur le peuple, & que leurs bons exemples écartaſſent la corruption & l'oppreſſion, on les tenoit ſous

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

la preſſe du beſoin & de la néceſſité. Par l'épreuve du malheur, ils apprenoient à être équitables & ſecourables.

L'Héritier préſomptif de la couronne, loin d'être diſpenſé de la loi commune, étoit au contraire traité avec plus de rigueur que les autres initiés. Le trône qu'un droit fortuit d'aîneſſe ou d'héritage leur promettoit, on l'obligeoit à le mériter par des vertus; & il falloit qu'on vît dans ſon noviciat éclore les prémices du bonheur des peuples. Son orgueil étoit contenu par des humiliations continuelles. Il apprenoit que ſes vêtemens, ſa ſubſiſtance, la pompe de la Royauté, étoient la ſueur même des ſujets. On ne le revêtoit que des habillemens les plus ſimples, afin qu'au milieu de la ſplendeur du trône, il ſe ſouvînt qu'il n'étoit né qu'avec les beſoins du pauvre, & que cette vaine gloire ne formoit point le Roi. On lui inſpiroit la compaſſion pour les malheureux, preſque toujours enfans de l'oppreſſion. Il ſçavoit enfin que la miſere & ſes ſuites n'étoient jamais que les effets d'un mauvais gouvernement.

Après que les jeunes Incas avoient noblement fourni leur carriere, le Souverain les inſtalloit ſolemnellement dans leur dignité, en leur perçant les oreilles & les narines. Les Princes de la Cour leur diſtribuoient enſuite les différentes marques d'honneur. Alors ſeulement ils étoient déclarés vrais Incas, vrais fils du Soleil, vraiment dignes de conduire des hommes.

Il étoit ſouverainement important qu'un extrême pouvoir, trop voiſin de l'abus, fût dirigé & limité par l'inſtruction, ſans laquelle l'erreur, érigée en loi, fait ſervir les vertus mêmes à la tyrannie. J'appelle tyrannie, la violation des droits naturels de l'homme, & des loix naturelles de la ſociété. La bienfaiſance elle-même l'exercera, lorſque ces droits & ces loix ſeront méconnus, lorſqu'on ignorera que l'autorité n'eſt que tutélaire, qu'elle ne peut à aucun titre attenter aux propriétés du citoyen, & qu'elle doit à chacun l'éternelle & abſolue liberté de faire ſon plus grand bien, ſans attaquer le droit d'autrui. Là ſeulement eſt la juſtice, & le pouvoir n'eſt que le devoir d'être

d'être juſte, & de rendre juſtes les nôtres, je veux dire, ceux qui nous ſont ſoumis.

La ſcience Péruvienne n'alloit point juſques-là : dès-lors la proſpérité & la durée de l'Empire étoient à jamais expoſées aux atteintes du vice & de l'erreur. Tout ſembloit deſtiné pour le Prince, qui eſt deſtiné pour les peuples. Ses plaiſirs mêmes, ſi je puis ainſi parler, avoient un pouvoir abſolu : on raſſembloit, on renfermoit, on élevoit, pour les lui offrir en concubines, les jeunes filles douées de quelque beauté. Elles ne ſortoient de cette priſon que quand elles étoient appellées à ſa couche paſſagere ; & après qu'il les avoit honorées de ſes faveurs, il les plaçoit auprès de ſa Coya, femme légitime, ou les renvoyoit à leurs parens, condamnées à une éternelle continence, ſous peine d'être enterrées toutes vives, auprès du bucher ardent de leurs corrupteurs, qui entraînoient leur famille dans l'abîme. A l'imitation du Soleil, époux de la Lune, ſa ſœur, à l'exemple de Manco-Capac, époux de ſa ſœur, l'Héritier de la couronne prenoit en mariage ſa ſœur aînée ; s'il n'en avoit point d'enfans, la ſeconde, & ainſi des autres & de ſes plus proches parentes : ce privilége étoit uniquement réſervé à l'homme du trône. A l'Empereur ſeul appartenoit l'uſage du coca, herbe que l'on mâche dans ce pays, comme le bétel dans l'Inde. Les Curacas & autres Seigneurs, diſtingués par le Llautu, frange, ſuivant leur rang, ne lui parloient jamais que les pieds nuds & des préſens à la main. Ses Miniſtres & ſes favoris le portoient dans ſa litiere ; & ſi l'un d'entr'eux avoit le malheur de le laiſſer tomber, un faux-pas étoit ſur le champ puni de mort.... Avec tant de prétentions orgueilleuſes à être regardé comme un Dieu, que de vertus il lui falloit pour être aimé ? La qualité de fils du Soleil, que Manco-Capac avoit priſe, devoit entraîner à la longue de funeſtes conſéquences ; car autant qu'on oublie les devoirs qu'un titre impoſe, autant on outre les priviléges qu'il emporte.

Heureuſement dans l'inſtitution primitive, le revenu public

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

étoit déterminé; il ſervoit de meſure aux dépenſes. Les terres étoient diviſées en trois parties : la premiere appartenoit au Soleil, c'eſt-à-dire, aux temples, aux Prêtres, aux pauvres, &c.; la ſeconde étoit le partage de l'Inca; la troiſieme ſe diſtribuoit entre les ſujets. Le revenu public conſiſtoit dans le produit des terres de la couronne; les ſujets les cultivoient, c'étoit là leur tribut: ils n'y ajoutoient que des habits & des armes pour les troupes. Cependant il paroît que dans la ſuite des tems, les Incas franchirent ces bornes pour lever, du moins paſſagerement, des contributions, avec cette volonté arbitraire, qui, ſeule, a renverſé & renverſe les Empires. On dit que la famille des Incas, les Officiers du palais, les Curacas ou Seigneurs, les Juges, les Miniſtres, &c. étoient exempts de toute ſorte d'impôts: ainſi tout le fardeau tomboit ſur les plus foibles.

Lorſque le tems des labours arrivoit, les habitans de chaque communauté labouroient d'abord les terres du Soleil, des orphelins, des veuves, des malades & des pauvres. Dans chaque lieu, il y avoit des hommes établis pour faire valoir le patrimoine de ces derniers. Les femmes des ſoldats en exercice étoient traitées comme veuves. On travailloit enſuite les champs particuliers, ſuivant les beſoins de chacun, ceux du Curaca après les autres. Un Gouverneur fut étranglé pour avoir interverti cet ordre, & préferé les terres d'un Curaca, ſon parent, à celle d'une pauvre veuve. La loi vouloit que les terres des ſujets fuſſent cultivées avant celles de l'Inca, parce qu'un Roi n'eſt bien ſervi que quand ſes peuples ſont dans l'aiſance, & que la miſere rend l'homme inutile & onéreux à l'Etat.

Cette diſtribution des travaux étoit ordonnée par un eſprit de paternité, de bonté, d'humanité : mais elle n'en étoit pas moins contraire à la proſpérité des récoltes & à l'intérêt public. Ce n'eſt pas à la loi à déterminer le tems du labour; c'eſt au Ciel & à la terre, je veux dire aux circonſtances de la ſaiſon & aux diſpoſitions du champ. Le nom du poſſeſſeur ne détermine pas quelle terre doit être enfoncée, arroſée, enſemencée,

moiſſonnée la premiere. Par cette diſtribution des champs & des ouvrages, on travailloit ſans ceſſe pour autrui, & jamais ce travail ne vaut celui que l'on fait pour ſoi-même. Tous les Légiſlateurs qui ont voulu ſubſtituer à l'aiguillon de l'intérêt perſonnel, l'eſprit factice de communauté, ont méconnu l'homme & la nature. Il eſt évident que ſi les terres du Pérou avoient été généralement érigées en propriétés privées, avec pleine liberté dans l'exploitation, & ſous la charge d'un tribut proportionné au produit, chaque Propriétaire auroit fait valoir ſon bien avec plus d'ardeur, dirigé plus régulierement ſes opérations, & conſacré ſa peine & ſa richeſſe à l'amélioration de la fortune de ſa famille, & par-là même à l'accroiſſement du revenu public.

Le labourage étoit une terrible corvée : faute d'animaux propres ou formés à ce ſervice, les hommes & les femmes s'atteloient en quelque ſorte à la charrue, comme ils le font dans quelques provinces d'Europe, faute de moyens pour ſe procurer des bœufs & des chevaux ; avec cette différence que la population du Pérou étoit aſſez nombreuſe pour qu'il y eut juſqu'à huit perſonnes attachées au même inſtrument, & que dans ces miſérables pays à peine y a-t-il quelquefois une femme pour le traîner.

Le gouvernement aſſignoit à chaque communauté une étendue de terre ſuffiſante pour la ſubſiſtance de tous ſes membres. Chaque territoire étoit partagé tous les ans, ſuivant Acoſta, entre les familles, ſelon leur nombre & d'après des régles fixes. Un homme avec ſa femme recevoit, au rapport de Garcilaſſo, un *tupu* auquel il en étoit joint un autre, s'ils avoient un garçon, ou la moitié s'ils n'avoient qu'une fille : cette meſure de terre prenoit en ſemence, un demi-boiſſeau de maïz. Ce n'étoit que par une grace ſpéciale que l'on obſervoit la poſſeſſion viagere d'un terrein, ſans qu'il fût permis de l'aliéner ou de le tranſmettre à ſes héritiers. Comment une pareille économie, dangereuſe & turbulente, même dans un petit territoire tel, par

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

exemple, que celui de Sparte, n'auroit-elle pas continuellement bouleverſé un Empire étendu, tel qu'on peint le Pérou, & par ſes révolutions annuelles, & par les abus inſéparables de ces partages, & par l'embarras toujours renaiſſant des variations dans le nombre, & des familles & des enfans? Si la Colonie ou la peuplade naiſſante de Manco l'avoit ſupportée, elle tenoit une nombreuſe nation dans un état trop violent pour être durable.

Comment y avoit-il des pauvres chez une nation, dont tous les membres obtenoient chaque année une portion ſuffiſante de terrein, que la vigilance & la force publique les obligeoient à cultiver? Cette même économie entraînoit évidemment une grande miſere, & exigeoit une réſerve conſidérable de terrein pour les malheureux. Comment n'y auroit-il pas eu une multitude de pauvres là où une famille ne recueilloit que ſa ſubſiſtance, où une récolte perdue la plongeoit dans une extrême néceſſité, où les maladies, une augmentation d'enfans, & mille autres événemens amenoient l'impuiſſance? La conſtitution même dévouoit donc éternellement une partie du peuple à la pauvreté.

L'exercice de l'agriculture étoit d'ailleurs ſingulierement honoré, protégé, ſurveillé; ceux du ſang royal labouroient les Guacas ou Huacas, champs ſacrés du Soleil. Pour conduire la charrue, ils ſe revêtoient de leurs plus riches habits; ils traçoient leurs ſillons en chantant les louanges du Soleil & des Rois; & le cri du *triomphe*, *Haylli*, étoit le refrein de leurs chanſons. La terre s'animoit de la joie publique. Les tems des travaux de la campagne étoient ſolemnellement annoncés & dirigés par une inſpection ſévere; l'ordre régnoit. Chacun tiroit à ſon tour, des canaux publics, l'eau néceſſaire pour arroſer ſon champ. Au moyen de ces arroſemens & des fumiers, les terres ne ſe repoſoient jamais, jamais elles n'étoient dévouées à la ſtérilité ou à la production d'herbes inutiles & pernicieuſes. L'Inca recevoit chaque mois des inſtructions ſur l'état des pro-

vinces, le nombre des habitans, l'adminiſtration de la choſe publique ; quelquefois ils s'aſſuroient par eux-mêmes de la fidelité des rapports. Ils envoyoient des viſiteurs pour examiner la conduite des chefs, & punir leurs prévarications plus ſévérement qu'on ne puniſſoit les délits du peuple. La nation étoit diviſée en décuries ſoumiſes à des Camayus. De cinq en cinq décuries, de cent en cent, de cinq cens en cinq cens, de mille en mille, il y avoit des Officiers ſupérieurs chargés d'éclairer l'adminiſtration des Camayus ſubalternes. Les Juges de chaque bourgade prononçoient en dernier reſſort ſur les différends particuliers : les diſcuſſions de province à province étoient portées devant l'Empereur. Dans chaque canton, il y avoit des magaſins de grains, d'habits, d'armes de tribut ; établiſſement néceſſaire dans un pays où le revenu public ſe levoit en nature, & utile à des Princes qui ne ceſſoient de conduire des armées aux quatre coins de l'Empire. Le ſuperflu de ces proviſions, ainſi que des revenus du Soleil, ſervoit à l'entretien des aveugles, des impotens, & de tous les invalides.

La conſécration d'une partie des terres & de leurs fruits au Soleil, ſource des productions, par le fondateur d'une Colonie agricole, eſt le premier trait d'une Religion agricole elle-même. Sous toutes les faces, la Religion Péruvienne nous offre le même point de vue. Il ſuffit de conſidérer ſes fêtes, pour ſe convaincre qu'elles n'étoient que les vœux ardens du beſoin que demande de fertiles moiſſons, ou les hommages joyeux de la reconnoiſſance qui célebre ce bienfait ſignalé.

La principale des quatre fêtes ſolemnelles, appellée *Yntip Raymi*, fête du Soleil, étoit fixée au mois de Juin, ou au Solſtice d'hyver du Pérou. Elle répondoit aux Saturnales des Romains, aux Croniennes des Grecs, aux Iléennes des Orientaux ; ces fêtes, ſuivant la remarque de M. de Gebelin, terminoient l'année du Laboureur, qui voyoit ſes travaux couronnés par le ſuccès. La préparation des terres pour leur enſemencement étoit auſſi accompagnée d'une fête ſacrée. On en

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

célébroit une nouvelle lorſque le maïz commençoit à paroître ; & l'on offroit au Soleil quantité d'agneaux, de moutons & de brebis *brehaignes*, en le conjurant de commander à la gelée de ne pas offenſer les fruits de la terre : la joie s'exprimoit par des danſes & des feſtins. A l'équinoxe de Mars, tems où l'on moiſſonnoit aux environs de Cuſco, il y avoit de grandes réjouiſſances. Le premier jour de la Lune, après l'équinoxe de Septembre, étoit une fête d'expiation, nommée *Citu*, jeûne. Les récoltes finies, on offroit un ſacrifice au Soleil pour la conſervation des greniers.

Pour connoître l'équinoxe, les Péruviens avoient élevé devant le Temple du Soleil des colonnes, travaillées, dit-on, avec un art infini. Le jour équinoxial étoit celui où ces colonnes ne donnoient à midi aucune ombre. A cette époque ils y plaçoient le trône du Soleil, où ils diſoient qu'il venoit s'aſſeoir avec toute ſa lumiere ; & ils l'adoroient avec les démonſtrations de joie les plus éclatantes. Les colonnes élevées à Quito étoient les plus eſtimées, comme étant plus dégagées d'ombre, à midi du jour équinoxial. Afin de fixer les Solſtices, on avoit élevé à Cuſco ſeize tours, huit à l'eſt, & huit à l'oueſt, arrangées de quatre en quatre. Entre les deux du milieu plus petites que les autres, l'eſpace par où le Soleil paſſoit à ſon lever & à ſon coucher, étoit le point des Solſtices. M. de P. refuſe de croire que les Péruviens ayent été aſſez habiles pour bâtir ces colonnes d'obſervation : il eſt encore moins croyable que Garcilaſſo les ait imaginées. L'année du Pérou étoit lunaire : mais l'on ſuivoit l'année ſolaire pour régler les travaux de la campagne. Elle avoit d'abord commencé en Janvier ; après la réforme du calendrier par un des Incas, le mois de Décembre l'ouvrit.

Le ſens de la Religion Péruvienne s'offre, pour ainſi dire, de lui-même, tandis que les apparences de la Religion du Mexique ne prétend qu'à des conjectures incertaines : Pourquoi ? parce que toutes les inſtitutions du Pérou, détermi-

noient d'une maniere ſi claire l'objet du culte, qu'il étoit impoſſible qu'on le méconnût; qu'on méconnût, par exemple, le Soleil dans *Yutip*, nom propre de cet aſtre, & dans le pere des Incas. Et il n'en étoit pas ainſi du ſyſtême religieux des Mexicains : parce que le Mexique avoit revêtu d'emblêmes équivoques ſes Dieux, & ſa croyance d'un ſtyle allégorique, tandis que Manco avoit directement adreſſé ſes inſtructions à l'eſprit des peuples ſans figures: parce que les mœurs & les circonſtances, en changeant chez les Mexicains, changeoient l'application des ſymboles indéterminés; tandis que les Péruviens, malgré les révolutions, auroient encore conſervé l'explication de leur culte, par le moyen de leurs quipos, équivalent à l'écriture.

Ces peuples offroient au Soleil, pere de l'agriculture & auteur de la fécondité, toute ſorte de grains, de légumes, de liqueurs, d'étoffes, & de choſes propres à l'uſage de l'homme. La Religion porte toujours l'empreinte de la reconnoiſſance. On immoloit des animaux, dans les entrailles deſquels les ſacrificateurs cherchoient, à l'exemple de tous les anciens peuples, des augures favorables.

On a accuſé les Péruviens d'avoir ſacrifié & mangé des victimes humaines. Zarate dit qu'il y avoit dans les Temples du Soleil de grands pots de terre pleins de ſquelettes d'enfans; peut-être eſt-ce de cette eſpece de conſécration qu'il conclud que ces enfans avoient été immolés ſur les autels, comme l'on concluroit de la funeſte coutume d'enterrer les morts dans nos Egliſes, qu'ils ſont tombés ſous le ſacré couteau. L'Auteur des *Recherches ſur les Américains*, penſe que l'uſage de tirer de la veine frontale & des narines des enfans, quelques gouttes de ſang, pour en arroſer légerement la farine des gâteaux ſacrés, prouve aſſez que les Péruviens avoient été de vrais Antropophages; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la Religion y avoit ſuivi la révolution du caractère. Avec cette facilité à conclure d'un abus au plus abominable

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

excès, on dira donc que la coutume de ſe déchirer le corps avec les diſciplines, & mille autres pratiques ſemblables dérivent manifeſtement de l'uſage d'égorger des hommes à l'honneur de la divinité. D'ailleurs au lieu du ſang de ces enfans, je vois dans Acoſta, le ſang d'agneaux blancs & ſans tache couler ſur le pain de conſécration : l'agneau avoit quelque choſe de myſtique dans la croyance Péruvienne. Enfin Garcilaſſo aſſure fortement que les Incas abhorroient les ſacrifices humains : ils abolirent l'antropophagie dans des pays conquis.

Quand nous voyons les Religions ordonner, preſque toutes, de manger & de boire à de certaines fêtes dans les Temples, & commander au contraire l'abſtinence aux fêtes d'expiation, ne croyons pas que ces pratiques ſoient inſtituées comme de ſimples ſignes de la joie & de la douleur ; il eſt aſſez vraiſemblable qu'elles marquent encore les rapports des Religions avec l'agriculture & notre ſubſiſtance. Le principal acte de l'*Intup-Raymi*, conſiſtoit à manger le *cancu*, ou pain ſacré, pêtri avec des ſoins ſuperſtitieux par les vierges du Soleil, conſacré par les Prêtres, & diſtribué aux aſſiſtans. Nous avons déja parlé de cette eſpece de communion, ainſi que de la confeſſion uſitée au Pérou, au rapport d'Acoſta : cet Hiſtorien dit que les Yſchuſyres donnoient l'abſolution aux pénitens en rompant une corde & proférant ces paroles : *je romps, par le pouvoir que Dieu m'a donné, la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde.* Il ajoute que les femmes ne ſe confeſſoient qu'à des perſonnes de leur ſexe, ainſi que le pratiquent les chrétiennes de Syrie. L'Empereur, comme fils du Soleil, & ſupérieur à tous les Juges de la terre, ne ſe confeſſoit qu'au Ciel ; le grand Pontife de Cuſco l'abſolvoit d'avance ; & après l'aveu de ſes péchés au Ciel, il ſe baignoit dans une riviere, qu'il prioit de porter ſes ſouillures à la mer pour y être à jamais enſevelies. Garcilaſſo n'admet point la confeſſion Péruvienne : les Péruviens, dit-il, perſuadés que leur déſobéiſſance aux Incas étoit un ſacrilége envers le Soleil, alloient ſeulement quelquefois d'eux-mêmes déclarer

déclarer hautement devant les Juges leurs fautes ſecrettes, afin qu'expiées par leur ſupplice, elles n'attiraſſent point la vengeance du Soleil ſur les familles & ſur l'Etat. Cette délation volontaire ne reſſemble nullement, quoiqu'en diſe M. de P., à la confeſſion auriculaire & religieuſe d'Acoſta, dont le témoignage eſt d'autant plus ſuſpect, qu'il avoit la manie d'aſſimiler ſur de légers rapports, les cérémonies Péruviennes à nos ſaints myſtères, & que ces Indiens montrerent une répugnance invincible à déclarer ſincerement leurs péchés aux Miſſionnaires catholiques, juſques-là, qu'on écrivit un livre pour engager le Pape à les en diſpenſer.

La Lune partageoit avec le Soleil l'encens du Pérou. On honoroit auſſi Vénus, Chuycu ou l'arc-en-ciel, le tonnerre, les éclairs, &c.; tous les météores entroient dans le ſyſtême d'une Religion agricole. La piété révéroit également des pierres de diverſes formes & d'origine très-ancienne, érigées ſans doute à l'honneur de quelque divinité, ou en mémoire de quelque événement, avant que l'on connût l'art de tailler des ſtatues. Zarate dit qu'elles repréſentoient le Soleil, dont le culte ne fut que réglé & non inſtitué par Manco-Capac. Ces pierres, ainſi que toutes les choſes ſacrées, étoient appellées *Guacas* ou *Huacas*. Nous avons dit que le mot *Huacar*, ſignifioit *pleurer*. Nous croirions que ces monumens n'avoient été élevés que dans des calamités publiques, ſi nous oubliions que la ſenſibilité, la reconnoiſſance & l'amour verſent des larmes. Zarate dit que les Péruviens pleuroient en entrant dans les Temples. Les collines artificielles de forme pyramidale, conſacrées aux morts, portoient auſſi le nom de Guaques; car dans tous les pays on a reſpecté les tombeaux. Avec les cadavres les Péruviens enterroient des femmes, des domeſtiques, des armes, des meubles, de la vaiſſelle, & en un mot, tout ce qui pouvoit former un attirail utile & un cortége honorable, ſoit dans l'autre vie ſoit à la réſurrection. Les Péruviens, lorſque les Eſpagnols entroient dans les tombeaux pour y chercher de l'or & de l'argent, les

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

conjuroient de ne pas disperser les ossemens, afin qu'à la renaissance des morts ils eussent la facilité de se réunir. Les Européens ont long-tems fouillé dans ces monumens, où ils n'ont guere trouvé que des squélettes, des vaisseaux de terre, des hâches de cuivre, des miroirs de pierre d'Inca, &c. A leur arrivée, les Indiens avoient caché les corps de leurs Incas, & leurs trésors. Garcilasso dit qu'on les embaumoit avec tant d'art, qu'ils paroissent encore animés, & qu'on les asseyoit sur des trônes d'or dans le Temple du Soleil, à côté de son image. Les femmes & les domestiques se disputoient, ajoute-t-on, l'honneur de descendre vivans dans les tombeaux de leurs Maîtres, de leurs maris, de leurs Princes, pour servir à jamais des hommes si bons. Souvent on fut obligé d'en renvoyer un grand nombre; il fallut même qu'une loi obligeât les maris à fixer celle des femmes dont ils vouloient que la mort ne les séparât point.

On dit qu'entre les ornemens d'or & d'argent, dont les pierres sacrées étoient décorées, il y avoit des especes de mitres & de crosses si ressemblantes à nos crosses & à nos mitres épiscopales, que quand Thomas de Verlanga, Evêque de Terre-Ferme, officia pontificalement, les Indiens demandoient s'il étoit le Guaca des Chrétiens.

Nous avons déja remarqué que de tous ces différens objets du culte, il n'y en avoit aucun que la Religion consacrât comme Dieu ou Etre suprême, & que l'hommage du cœur paroissoit seul digne de *Pachacamac*. S'ils donnent quelquefois ce nom au Soleil, c'est qu'alors ils le considerent comme l'emblême de la divinité. Ce sentiment n'exclud point la superstition populaire.

Les Prêtres de Cusco étoient du sang royal. Leur chef s'appelloit *Villac-Umac*, de *Villa*, proférer, prononcer; & *Umu*, devin. Les vierges consacrées au Soleil, étoient plutôt dévouées au service de ces Prêtres qu'à celui des autels, car l'intérieur du Temple étoit impénétrable à leur sexe, & elles n'avoient d'autres fonctions que de recevoir les offrandes, de préparer

les choſes néceſſaires aux cérémonies, en un mot, d'exercer des offices domeſtiques. Leur cloître ne s'ouvroit jamais, ni pour les laiſſer ſortir ni pour y laiſſer entrer des hommes: le Souverain lui-même s'abſtenoit de les viſiter, pour donner à ſes ſujets l'exemple du reſpect le plus profond, afin qu'une pureté certaine les rendît dignes d'être les épouſes du Soleil; on les lui conſacroit des l'âge de huit ans. Des Mamacunas, ou Matrones, les gouvernoient. La loi condamnoit celles qui tranſgreſſeroient leur vœu de virginité perpétuelle, à être enſevelies vivantes, à moins qu'elles n'affirmaſſent par un ſerment impoſant, que le Soleil lui-même les avoit élevées à l'honneur de la maternité. Que l'extinction du feu public frappât de mort les veſtales dévouées à ſa garde, avant que l'art de rallumer le feu fût découvert, tems de cette inſtitution, la plus générale & la plus ancienne, nous n'en ſommes point étonnés, c'étoit-là une grande calamité publique. Que cette ſanction ait conſervé toute ſa force, lorſque l'art de ranimer le feu eut dépouillé le feu public de ſon utilité premiere, nous n'en ſommes point encore ſurpris: quand une pratique ſe perpétue, va-t-on conſidérer, & connoit-on toujours le motif de la ſanction légale pour la réformer? Nous concevons auſſi que les troubles de l'amour ayent été regardés comme des diſtractions dangereuſes & irréligieuſes; mais que l'on ait dans tous les lieux puni ſes malheurs du plus épouvantable des ſupplices, cette horreur paroît incroyable. Auſſi les Légiſlateurs eux-mêmes, effrayés de leur cruauté, laiſſoient-ils à leurs vierges forcées une voie ouverte pour ſortir adroitement de l'abîme creuſé par leur foibleſſe. Il n'y a point d'exemple de ces abominables exécutions dans l'Hiſtoire du Pérou. La peine du ſéducteur d'une de ces épouſes du Soleil ſe ſeroit étendue, non-ſeulement ſur ſa famille, mais encore ſur tous les habitans du lieu de ſa naiſſance. Les vierges de Cuſco étoient au nombre de deux cens, & du ſang des Incas: dans ce loiſir que leur laiſſoient les exercices de la Religion, elles filoient & faiſoient divers ouvrages pour la Cour.

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

Je ne chercherai pas ſi les Temples & les Palais des Péruviens étoient auſſi riches en or & en argent que l'ont dit les Hiſtoriens Eſpagnols. La richeſſe de l'Etat étoit indépendante de l'abondance de ces métaux. Il ne paroît pas que le Pérou les ait deſtinés à ſervir de gages pour les échanges : n'avoit-il donc point de monnoie ? Les feuilles de coca y font cet office, & vraiſemblablement cet uſage ne tire pas ſon origine de l'adminiſtration Eſpagnole. Ces ſecours étoient d'autant moins néceſſaires à la conſtitution Péruvienne, qu'il n'y avoit point de gages à payer pour le travail des terres, que chaque famille fabriquoit elle-même les ouvrages à ſon uſage, que chacun recueilloit ou façonnoit les matieres de ſes conſommations, que le Souverain nourriſſoit du produit de ſes récoltes les hommes qu'il employoit. Si les circonſtances exigeoient un tribut extraordinaire, il étoit payé en nature. Nous n'avons pas regardé comme impôt le tribut de pucerons que les Péruviens étoient annuellement obligés de livrer à l'Inca. Cette corvée n'avoit pour objet que de délivrer le pays d'un inſecte incommode, pernicieux & commun. Il eſt à croire que c'eſt-là l'eſpece de vermine que l'on levoit au Mexique, & non, comme on l'a dit, la vermine engendrée ſur l'homme même, & entretenue par la malpropreté.

Quoi qu'il en ſoit de la maniere que les Péruviens ſuivoient dans leurs échanges, infiniment plus rares chez eux que parmi les peuples mieux policés, leurs canaux & leurs chemins multipliés, ſans être hériſſés de péages & de douanes, rendoient la circulation facile. Ils avoient des bêtes de charge : leurs pacos, animaux précieux, portoient des fardeaux très-lourds, & ſoutenoient des fatigues exceſſives. Ils tranſportoient par eau ſur des pucros, radeaux, compoſés de ſolives & de ſoliveaux croiſés, leurs marchandiſes, ſans qu'elles couruſſent riſque d'être endommagées. On dit que ces pucros, appellés *balzes* par les Eſpagnols, portoient juſqu'à cinq cens quintaux de marchandiſes. On avoit auſſi des bâtimens très-commodes pour le tranſ-

port des familles. Avec les balzes, on peut, au rapport de D. Ulloa, voguer & louvoyer, par un vent contraire, comme avec le meilleur vaiſſeau à quille, ſans l'aide d'un gouvernail. On a des guares ou planches, arrangées verticalement à la poupe & à la proue entre les ſolives ; on enfonce les unes dans l'eau pendant qu'on en retire un peu les autres. Par ce moyen, on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, on ſe maintient à la cape, ſuivant la manœuvre qu'on veut employer. D. Ulloa regrette que cette invention, dont les Indiens ne connoiſſent que le méchaniſme, ne ſoit point introduite en Europe.

Le P. Feuillée & M. Frézier ont donné la figure de balons ou bateaux de cuir des Péruviens. Cette eſpece de balze conſiſte en deux vaiſſeaux de peaux de loups marins, taillés en forme de canots, & couſus de façon que l'eau ne les pénetre pas par le moyen d'un tuyau, on les gonfle comme des balons ; enſuite on les aſſujettit, & on les attache l'un à l'autre, par le moyen d'un chaſſis de bois, auquel ils ſont fortement amarrés avec des cordes de boyaux. Sur ce chaſſis, on étend une grande peau compoſée de pluſieurs autres. Les navigateurs, aſſis ſur cette peau, agiſſent avec une pagaye ou aviron à double palette. Si le vent eſt favorable, on déploye une petite voile. Pour remplacer l'air qui pourroit ſe diſſiper, il y a ſur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des balons dans leſquels on ſouffle, par ce moyen, ſelon le beſoin. M. Frézier aſſure qu'il y a de ces balzes ſur leſquelles on peut charger juſqu'à douze quintaux & demi.

Ces monumens curieux de l'induſtrie Péruvienne ſubſiſtent encore ; M. de P. n'en parle pas, ſi ce n'eſt pour les défigurer : il parle des belles conſtructions qui ne ſubſiſtent plus, & il nie qu'elles ayent exiſté. Les Eſpagnols qui les décrivirent les avoient devant les yeux. Outre les ouvrages dont nous avons déja fait mention, l'Hiſtoire repréſente un grand nombre de merveilleux édifices diſtribués dans les différentes parties du Royaume. Dans la province de Callao, au midi de Cuſco, il y avoit,

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

près de la ville de Tiahuanacu, divers bâtimens très-extraordinaires. 1°. Un côteau fait de main d'hommes, & élevé à une hauteur prodigieuſe ſur de grandes maſſes de pierre, aſſez bien cimentées pour empêcher que les terraſſes entaſſées les unes ſur les autres ne s'éboulaſſent. 2°. Des ſtatues giganteſques revêtues de vêtemens traînant juſqu'à terre. 3°. Une longue muraille compoſée de ſi groſſes pierres, qu'on ne concevoit pas comment des hommes avoient pu les y tranſporter là, attendu que les rochers ou les carrieres en étoient très-éloignés. 4°. Pluſieurs autres édifices avec de grandes portes, &c. Ces ouvrages ont été décrits par Pédro de Cieca de Léon. Diégo d'Aléobaça envoya à Garcilaſſo de la Véga la deſcription d'un autre bâtiment, qu'il avoit vu dans le même canton. Entre des antiquités dignes d'être admirées, il y avoit une cour accompagnée de bâtimens taillés dans le roc, avec une foule de ſtatues humaines, dont les traits & les actions étoient exprimés ſi fortement qu'elles paroiſſoient animées.

M. de P. réduit ces ouvrages, embellis peut-être par l'imagination Eſpagnole, à des *cabanes* & à des *baraques*. Cependant leurs ruines mêmes étonnent. M. d'Ulloa a tracé un deſſin magnifique du Palais d'Atun-Cannar, en ſuivant l'idée que les débris lui ſuggéroient. M. de P. oppoſe à ce plan ceux que MM. de la Condamine & Bouguer ont publiés: mais le témoignage même des Académiciens François le confond. Je crois devoir prévenir mes Lecteurs, dit M. de la Condamine, que la deſcription que je vais faire des ruines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la forme, & peut-être de la ſolidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence. Cette deſcription remplit l'attente des Lecteurs. M. de la Condamine admire l'induſtrie Péruvienne. « Pour donner une convexité réguliere & » uniforme à toutes les pierres, & pour polir ſi parfaitement » les faces intérieures par où elles ſe touchent, quel travail! » s'écrie-t-il, quelle induſtrie ont dû ſuppléer à nos inſtrumens

» chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui » ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre, » qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les uſant » mutuellement par le frottement? Ces pierres ſont une eſpece » de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On ſent » que le défaut du fer & de l'acier a dû les arrêter.... Ils ont » heureuſement ſurmonté ces obſtacles. Le plus habile tailleur » de pierre d'Europe, quelqu'adreſſe qu'on lui ſuppoſe, ſeroit » ſans doute fort embarraſſé à creuſer ainſi un canal courbe » & régulier dans l'épaiſſeur d'un granit, avec tous les ſecours » de l'art, & les meilleurs inſtrumens de fer & d'acier: à plus » forte raiſon ſera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens » Péruviens ont pu y réuſſir avec leurs haches de pierre ou de » cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, » ou avec d'autres outils équivalens, & ſans équerre ni com- » pas. » Il dit ailleurs que ſans s'arrêter à des récits, dont les circonſtances peuvent être exagerées, on ne peut nier, à la vue des ruines différentes qu'on rencontre aujourd'hui au Pérou, que ces peuples n'euſſent trouvé le moyen de tranſporter, d'élever & d'aſſembler *avec beaucoup d'art* des pierres d'une groſſeur prodigieuſe & ſouvent d'une figure irréguliere. M. Frézier admiroit auſſi l'induſtrie des Péruviens, ſurtout dans l'art de conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore, dit-il, en 1715, des aqueducs de pierres ſéches & de terre, menés & détournés ingénieuſement le long des côteaux par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples, tout groſſiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. Croyons-en les témoins oculaires & irrécuſables; croyons-en l'unanimité des ſuffrages de ceux qui ont vu les monumens & de ceux qui en parcourent les ruines.

Le P. Feuillé, M. Frézier, D. Ulloa, &c. ont beau rappeller les noms de pluſieurs anciennes cités du Pérou, & en repréſenter encore des reſtes occupés par les Indiens; M. de P. dit que cet Etat n'avoit point de villes, puiſqu'il n'en reſte au-

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

jourd'hui, ni les dénominations ni les débris. Il n'y avoit, ſelon lui, *qu'une ſeule bourgade dans cette miſérable contrée* en 1531; & ce nom de bourgade, Cuſco, capitale de l'Empire & réſidence des Incas, le méritoit à peine, dans le tems de la plus grande ſplendeur. Pour infirmer le témoignage de Garcilaſſo & autres Hiſtoriens, il cite Zarate, qui aſſure que dans tout le Pérou, Cuſco étoit le ſeul lieu habité qui eut forme de ville. Nous arrêterons-nous toujours aux formes & aux noms? falloit-il que les Péruviens conſtruiſiſſent leurs habitations ſur les modeles de l'architecture Européenne? Conclurons-nous de ce qu'ils n'étoient point partagés en nombreuſes troupes Citadines, accumulées les unes ſur les autres, & renfermées dans des murs & des remparts, qu'ils ne formoient qu'une *petite nation diſperſée ſur une immenſe ſurface*? Nous-avons déja réfuté ce raiſonnement erroné, à l'article du Mexique.

Il nous paroît très-vraiſemblable que le Pérou n'avoit en effet que très-peu de villes dignes de ce nom à l'œil des Européens : nous fondons notre conjecture ſur ce qu'il n'y avoit point, dans cet Empire, de profeſſions diſtinguées, ou ſpécialement exercées par une claſſe de citoyens, que l'agriculture étoit l'occupation principale de la nation entiere, qu'on n'y voyoit pas des foules de grands Propriétaires fonciers qui puſſent ſe raſſembler & raſſembler autour d'eux, par leur oiſiveté & leurs dépenſes, des multitudes d'hommes attirés par la richeſſe pour la ſervir dans tous ſes beſoins naturels & factices, & vivre de ſes gages, de ſa ſolde, de ſes ſalaires. C'eſt ainſi que les villes Européennes ſe compoſent; or le défaut de propriété fonciere auroit ſuffi ſeul au Pérou pour interdire ces ſortes d'aſſociations, ſi ce n'eſt dans les lieux où le gouvernement exigeoit auprès de lui beaucoup de ſervices & offroit beaucoup d'emplois ſalariés. Chacun étoit donc appellé au travail; tous les travaux étoient ſubordonnés à celui de la terre, & le travail de la terre diſperſe la population. Il n'y a point de villes de Cultivateurs.

Les

Les habitations Péruviennes ne ſe preſſoient donc pas; elles étoient, pour ainſi dire, à l'aiſe au milieu des campagnes; mais elles pouvoient être aſſez voiſines & aſſez multipliées pour préſenter au coup-d'œil le ſpectacle de villes immenſes. Un grand peuple, ſans agriculture, dit M. de Paw., eſt un être de raiſon; cela eſt vrai, mais la nation Péruvienne étoit entierement agricole; ſa nombreuſe population n'eſt donc pas une chimere. Quoique ce ſçavant Hollandois refuſe aux Américains juſqu'aux ſentimens de l'amour & aux facultés génératives, le Pérou vit des Incas laiſſer après eux deux cens cinquante enfans. Il ſeroit ſuperflu d'ajouter encore ici combien le domicile champêtre, & la vie agricole favoriſent la multiplication & la conſervation des hommes. « Nous avons quantité de bois dans » l'Amérique, dit M. Franklin, dans une lettre à M. Prieſtley; » nos habitations ſont au milieu, & *cependant il n'y a point de* » *peuple au monde qui jouiſſe d'une meilleure ſanté que nous,* » *ni qui ſoit plus porté à la multiplication de ſon eſpece.* » Cette lettre ſe trouve parmi les *Obſervations & Expériences ſur différentes eſpeces d'Air, lues en* 1772, *par M. Joſeph Prieſtley, à la Société Royale de Londres.* Ce mémoire ne nous eſt parvenu qu'après que notre réfutation du ſyſtême de M. de P., a été imprimée.

Nous ne ſerons pas ſurpris de trouver les maiſons des Péruviens peu brillantes & peu commodes: l'homme eſt-il fait pour les habiter? Le Laboureur les habite-t-il? ce n'eſt pas là ſon domicile, ce n'eſt qu'une retraite. Celui qui vit avec la nature, laiſſe au malheureux qui s'y dérobe, le petit ſoin d'embellir ſa priſon. Ces Indiens ne donnoient qu'un étage à leurs habitations; & en cela, ils étoient infiniment plus ſages que les Eſpagnols, qui, en rehauſſant les bâtimens dans un pays fréquemment ébranlé par des tremblemens de terre, ſuſpendent ſur leur tête la peine de mort. Peut-être eſt-ce par cette raiſon qu'on ne couvroit ordinairement les logis que de chaume, quoique l'art de former d'autres eſpeces de toîts ne fût pas inconnu. A

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

la vérité les Péruviens ne ſçavoient pas conſtruire des voûtes; mais avec des eſpeces de conſoles, ils ſoutenoient des pierres fort larges & bien taillées, qu'ils conduiſoient d'un mur à l'autre. S'ils jetterent des ponts de cordes ou de lianes ſur des torrens, comme les Chinois en jettent de rocher à rocher, ce n'eſt point que leur induſtrie n'allât pas juſqu'à en faire de bois ou de pierre, puiſque cette invention fut regardée comme une ſingularité dans ce genre d'architecture, & que les circonſtances phyſiques, ſelon la remarque de l'Hiſtoire, forcerent alors les Incas à s'écarter de la méthode ordinaire. La fabrication de la brique ne leur étoit point étrangere, quoiqu'on en diſe; car leurs *adoves*, matériaux ordinaires de leurs bâtimens particuliers, ne ſont que de petites briques, au rapport de M. Frézier. Leurs murs bâtis avec de la terre battue entre des planches, ne dépoſent pas plus contre leur architecture, que nos murs de *piſet* ne dépoſent contre la nôtre. Ils ont eu, comme les François, comme les Romains, recours à cette pratique, lorſque la pierre & la brique ont été rares, ou qu'ils ont voulu bâtir à moins de frais. Il eſt inutile de chercher s'ils ont connu l'uſage du ciment: l'art de conſtruire ſolidement ſans ce ſecours, eſt beaucoup plus curieux: ils le poſſédoient, cet art; & dans les débris des anciens édifices, on voit encore des pierres ſi parfaitement jointes que la pointe d'un couteau ne pénetre pas dans les intervalles, & qu'elles ne ſemblent former qu'une même maſſe coupée par des lignes ſuperficielles. Comme leurs maiſons n'étoient point diviſées par étages, il eſt à préſumer, ou que le jour des portes les éclairoit aſſez pour n'avoir pas beſoin de fenêtres, ou qu'ils en tiroient de nouveaux par les toîts. Quiconque a vu le ſallon de Marly, ne demandera pas s'il eſt poſſible de conſtruire un bel édifice ſans fenêtres.

M. de P., en traitant les Péruviens de ſauvages, leur accorde l'art de durcir le cuivre, ſi inutilement cherché par nos nations habiles en métallurgie, & attribué par M. le Comte de Caylus, à quelque nation plus ancienne & infiniment plus éclairée que

les peuples, poſſeſſeurs de haches de ce métal, preſqu'égales en dureté aux anciennes haches de cuivre des Grecs & des Romains. Il ne croit pas que, ſans ce ſecret, ils euſſent été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rochers pour bâtir de petites cabanes. Contraint de leur adjuger l'honneur d'une grande découverte, il écarte les objets dans leſquels leur adreſſe ſe diſtingue avec un ſuccès étonnant. Leur orfévrerie & leur ſculpture méritent une attention particuliere. « Ils ont réuſſi, » dit M. de la Condamine, à fondre l'or & l'argent, & à les » jetter en moule... Les vaſes & la vaiſſelle d'or & d'argent, » les habillemens couverts de petits grains d'or, plus fins que » la ſemence de perle, & dont les ouvriers de Seville ne pou- » voient concevoir le travail, ſont une grande preuve de leur » induſtrie. J'ai vu pluſieurs de ces beaux vaſes, j'en ai même » encore quelques-uns entre les mains d'une grande délicateſſe; » & je regrette la perte d'un grand nombre d'autres.

» Il paroît par l'uſage que les Eſpagnols ont fait de ces » richeſſes, qu'ils eſtimoient beaucoup plus la matiere que » l'ouvrage. Il ne faut cependant pas en conclure qu'aucun ne » méritât d'être conſervé : quelques morceaux précieux par » leur matiere, échappés depuis deux ſiecles au danger de » changer de forme par l'ignorance & l'avidité des propriétaires, » peuvent ſervir de preuve & de monument, ſinon de l'habileté » des Indiens dans la ſculpture, du moins d'une rare induſtrie » par laquelle ils ont ſuppléé aux machines & aux outils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de la C., j'avois » fait acquiſition de diverſes petites idoles d'or & d'argent & » d'un vaſe cylindrique du même métal, de huit à neuf pouces » de haut, & de trois de large, avec des maſques ciſelés en » relief. A en juger par ces ouvrages, les Péruviens n'avoient » pas fait de grands progrès dans le deſſin; celui de ces pieces » étoit groſſier & peu correct; mais l'adreſſe de l'ouvrier y » brilloit par la délicateſſe du travail. Ce vaſe étoit ſurtout

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

» ſingulier par ſon peu d'épaiſſeur. Ce ne peut être la rareté » de l'argent qui y avoit fait épargner la matiere ; il étoit auſſi » mince que deux feuilles de papier collées enſemble ; & les » côtés du vaſe étoient entés d'équerre ſur le fond à vive arrête, » ſans aucun veſtige de ſoudure ».

Les figures qu'on appelle idoles repréſentoient toutes les parties du corps creuſes en dedans, c'eſt-à-dire, évuidées juſqu'au moindre trait. Comment ces ouvrages, d'une ſeule piece, auroient-ils pu être travaillés de la ſorte dans l'intérieur ? Comment, s'ils ont été jettés en fonte, des moules déliés & fragiles ont-ils été rompus, ſans que des ouvrages ſi minces en ayent été endommagés ?

M. de la Condamine paroît croire, avec Piétro Ciéca, que les Péruviens ſçavoient très-bien imiter en or de relief des animaux, des inſectes, des plantes, & ſurtout celles qui croiſſent ſur les murailles ; & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles ſembloient y avoir pris naiſſance. Ils travailloient particulierement des épis de maïz avec tant d'art, qu'on les prend pour l'ouvrage de la nature : il y en a de pierre ; leur couleur n'eſt pas moins parfaite que leur forme. Les cabinets curieux de l'Europe ſont aujourd'hui ornés de vaſes & de figures de métal du Pérou. L'induſtrie de ces peuples excelloit dans l'art de tailler les émeraudes & de leur donner toute ſorte de formes. La diſpoſition des trous dont ils les perçoient, n'eſt pas moins ſurprenante : il y a de ces trous qui ne pénetrent que juſqu'au centre, & qui vont enſuite ſortir par les côtés pour former des triangles.

Il paroît que les Péruviens étoient beaucoup moins avancés dans les ſciences que dans les arts. L'eſprit humain, dit M. de P., ne fait point de ſauts, non plus que la nature ; il doit s'élever par degrés, & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. L'induſtrie Péruvienne, dit M. de la Condamine, s'eſt ſouvent arrêté là où s'arrêtoient leurs beſoins. Les Amantas ou Philoſophes ne diſtinguoient, dans le Ciel, par des noms pro-

pres, que le Soleil, *Ynti* ; la Lune, *Quilla* ; Vénus, *Chaſca*. Chaſca ſignifie cherche : ils avoient ainſi appellé cette planète à cauſe de ſes rayons ; & ils en faiſoient le page du Soleil, parce que tantôt elle le ſuit, tantôt elle le précéde. On confondoit les planètes avec les étoiles ; & toute cette famille céleſte étoit appellée du nom de *Coyllur*. Ce mot ſignifie vraiſemblablement, *famille du Ciel* ; *Ayllu*, mot qui vraiſemblablement a la même origine qu'*Ayeul*, veut dire lignée, race, famille. Lorſque le Soleil s'éclipſoit, on s'imaginoit qu'il déroboit aux hommes ſa lumiere pour les avertir de leurs crimes & les en punir. La Lune, lorſqu'elle perdoit ainſi ſon éclat, étoit malade ou mourante : ſi l'éclipſe étoit totale, on redoutoit ſa mort & ſa chûte, & l'on excitoit les chiens à aboyer, ſuivant le ſtyle de tous les anciens peuples. On attribuoit ſes taches aux entrepriſes d'un renard... Mais n'eſt-ce pas encore le voile de l'allégorie que les Hiſtoriens n'ont point levé, & dont l'ancienne Aſtronomie de notre monde eſt encore toute enveloppée ? Croyons-nous connoître les ſciences des Péruviens ſur les rapports d'Ecrivains incapables d'en juger ? Eh ! nous n'avons qu'une idée très-imparfaite des ſciences de la Chine, quoique ce pays ſoit depuis long-tems fréquenté par des Sçavans, auxquels aucun critique ne refuſera des connoiſſances vaſtes & profondes. La chanſon ſuivante conſervée par Garcilaſſo, donne lieu de préſumer que le Pérou avoit un ſyſtême aſtronomique, dont les Eſpagnols n'ont eu garde de s'inſtruire, & de pénétrer les tableaux allégoriques.

Cumac Nuſta	Belle fille,
Torallayquin	Ton frere pluvieux
Puynnuy quita	Rompt maintenant
Paquir Cuyan :	Ta petite cruche ;
Hina mantara	C'eſt pour cela
Cununnunun	Qu'il tonne, éclaire,
Ylla pantac.	Et que la foudre tombe.
Canri Nuſta	Toi, fille Royale,
Unuy quita	Tu nous donneras par la pluie
Para munqui.	Tes belles eaux.
May nimpiri	Quelquefois auſſi

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

Chili munqui	Tu fais grêler
Riti munquil	Et neiger de même.
Pacha Rurac	L'Auteur du monde,
Pacha Camac	Le Dieu qui l'anime,
Viracocha	Viracocha,
Cayhina Capac	T'a donné l'ame,
Churaſunqui	Pour faire cette charge
Camaſunqui.	A laquelle tu préſides.

Ces vers trouvés par Blas Valera, parmi des nœuds hiſtoriques, & expliqués par un Gardien des Annales, expriment une fable ou allégorie Indienne, ſuivant laquelle une fille de Roi tient dans le Ciel une cruche pleine d'eau ; en certain tems, ſon frere caſſe cette cruche ; du bruit ſe forme le tonnerre, & la pluie & la grêle tombent de la cruche. L'Hiſtoire des ſignes du zodiaque doit nous familiariſer avec ces récits poëtiques.

Les Havarac, ou Poëtes du Pérou, compoſoient, entr'autres pieces, des drames dans leſquels les hauts faits des anciens Empereurs étoient retracés. Garcilaſſo vante l'énergie poëtique de la langue Péruvienne. La langue commune manquoit d'abondance, à ce qu'il aſſure. On prétend qu'elle n'a point de terme pour exprimer les idées univerſelles, les êtres métaphyſiques, les êtres moraux, & qu'elle n'a point d'équivalent des mots, *tems*, *durée*, *eſpace*, *être*, *ſubſtance*, *matiere*, *corps*, *&c.* Nous ne ſçaurions nous le perſuader. Comment croire en effet, par exemple, que des peuples qui meſuroient & l'eſpace & la durée, n'euſſent point les termes de *durée* & *d'eſpace* ? Pouvoient-ils dire qu'un régne avoit *duré* tant de *Huata* ou d'années, ou qu'un champ *s'étendoit*, d'un terme à un autre, ſans avoir les mots indéterminés de tems & d'étendue ? Le verbe *durer* n'étoit-il pas le ſubſtantif *durée* & ainſi des autres ? Les noms & ſurnoms des Rois ne ſont-ils pas tirés de ceux des vertus ? Le mot *Cama*, ame, ne répond-il pas à une idée intellectuelle ? Les Péruviens diſtinguoient l'ame humaine ou raiſonnable de l'ame ſenſitive ou végétative, qu'ils appelloient *Llama*. *Llama*, *Cama*, *ame*, ſont des termes également dérivés du mot primitif *am*, union, réunion. Ils donnoient au corps de l'homme le

nom de terre animée, *Alpa Camaſca*. Les peuples aujourd'hui, horriblement abrutis par le plus cruel eſclavage, ont peut-être perdu la partie intellectuelle ou métaphyſique de leur langue; mais tous les monumens démontrent que l'ancienne langue étoit fort élevée au deſſus des ſenſations.

Cette ancienne langue du Pérou ne s'eſt conſervée, depuis la conquête, que chez quelques nations. Elle étoit commune à tous les peuples de l'Empire; on l'appelloit, par cette raiſon, la langue générale; il y avoit auſſi des langues particulieres, ou du moins des idiomes dans les cantons différens. Les Incas avoient auſſi leur langue propre qu'il n'étoit pas permis au peuple d'apprendre, parce qu'elle étoit regardée comme divine; celle-ci s'eſt entierement perdue. Il étoit ordonné par un réglement de l'Empire d'enſeigner publiquement la langue générale; & l'on attachoit à l'inſtruction tant de prix & de gloire, que l'honneur d'en donner des leçons illuſtroit des Incas privilégiés.

Nous avons remarqué, en paſſant, l'analogie de divers mots Péruviens avec d'autres mots des langues de notre hémiſphère. P. B. Valera avoit obſervé les rapports de cette langue avec le Latin, le Grec, l'Hébreu : cependant il rejettoit l'opinion de ceux qui la croyoient deſcendue de cette derniere, fondé ſur ce qu'elle manque de *B*, *D*, *F*, *J*, *X*; & que ces peuples n'auroient pas perdu une lettre auſſi eſſentielle que le *B* pour prononcer le nom d'*Abraham*. Garcilaſſo ajoute qu'ils n'ont point les ſyllabes *bra*, *bre*, *cra*, *pla*, *pri*, &c.; & qu'obligés de détacher les conſonnes, ils prononcent *pap-ri*, *roc-ro*, *uac-la*, &c. M. de Gebelin remarque qu'il réſulte ſeulement delà qu'ils ne prononçoient *r* qu'avec peine, & que quant au mot *Abraham*, il étoit fort indifférent qu'ils diſent *Abraham* comme nous, ou *Apu-raham*, pere d'une multitude, à l'Orientale & à la Chinoiſe: les Italiens, pour avoir changé *Clo* en *Chio*, n'en ſont pas moins latins. Il eſt à obſerver qu'il y avoit trois manieres de prononcer certaines ſyllabes de cette langue; & que par

HISTOIRE ANCIENNE DU PEROU.

ce moyen le même mot, prononcé entre les deux lévres, ou en retirant la langue vers le palais, ou du fond du goſier, prenoit différentes ſignifications. Le mot *Pacha*, qui ſignifie *monde*, ſignifioit *habit*, prononcé les lévres ſerrées; le *P* ſe convertiſſoit ainſi en *B* ou *V*. Les Eſpagnols, au lieu de diſtinguer ces prononciations, ont défiguré les plus ſimples : ils ont dit *Bamba* pour *Pampa* (place), *Ynga* pour *Ynça*, *Locro* pour *Rocro*, &c.

M. de P. a été révolté, en liſant dans Garcilaſſo, qu'il y avoit, du tems des Incas, dans la bicoque de Cuſco, une Univerſité, où des ignorans titrés qui ne ſçavoient ni lire ni écrire, enſeignoient la philoſophie à d'autres ignorans qui ne ſçavoient pas parler: il ajoute qu'on pourroit mettre en queſtion ſi un peuple qui ne ſçait ni lire ni écrire, peut être un peuple bien policé. Je ne ſçais ſi les Péruviens ne parloient pas; je crois qu'ils n'étoient ni parfaitement policés ni fort ſçavans; je n'imagine pas qu'ils euſſent des *Univerſités*, ni même qu'il y ait dans l'Univers beaucoup d'établiſſements dignes de ce nom: il eſt vrai que ſi les Péruviens ne ſçavoient pas écrire, ils ne ſçavoient pas lire: mais n'avoient-ils pas ſuppléé à l'écriture alphabétique par un moyen preſqu'équivalent ou du moins très-ingénieux ?

Ce Philoſophe décide que « les Quipos ne pouvoient contenir » aucun ſens moral, aucun raiſonnement ſuivi; & que de quel- » que façon que l'on combinât, & les nœuds & les couleurs » de ces cordelettes, elles ne pouvoient ſervir qu'à faire des » calculs & à renouveller la mémoire d'un ſimple événement.... » Auſſi Garcilaſſo convient-il que les Quipos devenoient muets » ou inutiles, lorſqu'ils n'étoient pas interprêtés & aidés par la » tradition verbale des Cayamos; de ſorte que les loix & les » ordonnances, s'il eſt vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce » pays-là, devoient être appriſes par cœur, par quelques per- » ſonnes qui en conſervoient la mémoire; puiſqu'il n'étoit » pas poſſible d'énoncer le contenu d'une ſanction ou d'un

pacte

» pacte civil par le moyen des cordons ; comme l'on peut aiſé-
» ment ſe le figurer pour peu qu'on ait une idée juſte de ces
» inſtrumens informes ».

Sans avoir une idée juſte de ces inſtrumens dont on n'a donné que des deſcriptions obſcures & imparfaites, il eſt très-aiſé de comprendre, par exemple, qu'une ſanction pouvoit être clairement énoncée par des nœuds & des couleurs ; la peine de mort par la couleur rouge d'une cordelette attachée au bout du cordon expreſſif de l'ordonnance. On conçoit qu'il en étoit de ces ſignes comme des caractères ſymboliques, dont l'alluſion a beſoin d'être déterminée par la tradition. Les raiſonnemens de M. de P. ne prouvent donc pas qu'Acoſta ne fût qu'un rêveur enthouſiaſte, lorſqu'il parle avec tant d'admiration de l'art avec lequel les Péruviens retraçoient par le moyen de leurs Quipos, juſqu'aux moindres circonſtances des événemens ; que ces peuples ne fuſſent que des inſenſés, lorſqu'ils établiſſoient des Officiers publics pour garder dans les dépôts ces livres de corde, comme les regîtres, & de leurs loix & de leurs annales ; que tous les Eſpagnols à qui ces ouvrages ont été communiqués & expliqués, n'ayent été que des imbécilles & des impoſteurs, lorſque d'après les inſtructions des Péruviens, ils ont travaillé avec tant d'efforts à nous donner une idée de cette eſpece de mémoire artificielle. M. de P. rapporte qu'un Italien, nommé San-Severo, a ſoutenu qu'il avoit trouvé depuis peu le ſecret d'écrire, à la Péruvienne, par le moyen de ficelles diverſement nouées & coloriées : mais il eſt sûr, dit-il, que les Péruviens n'ont jamais écrit comme San-Severo ſe l'eſt imaginé. Nous l'ignorons, mais nous ſçavons que cette eſpece d'écriture n'eſt point particuliere aux Péruviens ; elle a précédé à la Chine l'uſage des caractères. L'Auteur Chinois de la grande Hiſtoire, appellée, *Tſeé-tchi, tong Kiue Kang mou*, Hiſtoire très-eſtimée, compoſée onze ſiecles après Jéſus-Chriſt, & traduite par ordre de l'Empereur Kang-hi en langue Tartare, rapporte que Fou-ki en inventant les livres ou l'écriture, *fit*

HISTOIRE ANCIENNE DU PÉROU.

ceſſer l'uſage des nœuds dans les cordes pour le gouvernement. Voilà les Quipos Péruviens employés à la Chine dans les affaires du gouvernement, ou les loix & l'adminiſtration. Ce paſſage eſt cité dans la ſçavante *Lettre* écrite de Pékin, par un Miſſionnaire Jéſuite, à la Société Royale de Londres, ſur le *Génie de la langue Chinoiſe, & la nature de l'écriture ſymbolique* de cette nation; ouvrage imprimé à Bruxelles, chez J. L. de Boubers, 1773. Nous retrouvons le même fait atteſté dans toutes les Hiſtoires & les Relations de la Chine; M. de P. lui-même le reconnoît.

Après avoir ravi tant de biens à ces peuples, ne leur envions pas un triſte honneur; ne leur conteſtons pas quelques connoiſſances & des vertus; imitons-les dans leur profond reſpect pour l'état conjugal; louons leur éducation phyſique, juſqu'à l'uſage de baigner tous les jours dans l'eau froide leurs enfans depuis l'inſtant de leur naiſſance; admirons, quoiqu'ils ſoient reſtés fort au deſſous de nous, le degré de police & d'induſtrie auquel ils ſe ſont élevés par leurs propres forces, & déplorons leur ſort.

Les eſclaves des Eſpagnols ne ſont plus que les ombres de ces anciens Péruviens; & la terre réclame ces tems heureux où elle proſpéroit ſous un gouvernement agricole. « Ce ſeroit peu » pour un ſi bon pays, dit Frézier, ſi la terre étoit cultivée: elle » eſt très-fertile & ſi facile à labourer, qu'on ne fait que la » gratter avec une charrue faite le plus ſouvent d'une ſeule » branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique » le grain ſoit à peine couvert, il ne rend gueres moins du » centuple (aux environs de Lima). On ne cultive pas les vignes » avec plus de ſoin pour avoir de bon vin... Cette fertilité & » l'abondance de toutes choſes, dont on jouit à Lima, ne con- » tribuent pas peu au *tempérament amoureux qui y régne.* On » n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conſerve toujours » un juſte milieu entre le froid de la nuit & la chaleur du jour. » Les nuages y couvrent ordinairement le Ciel, pour garantir » cet heureux climat des rayons que le Soleil y darderoit per-

» pendiculairement. Ces nuages ne ſe changent jamais en pluye » qui puiſſe y troubler la promenade ni les plaiſirs de la vie. » Ils s'abaiſſent quelquefois en brouillards pour rafraîchir la » ſurface de la terre, de ſorte qu'on y eſt toujours aſſuré du » tems qu'il doit faire le lendemain. Si le plaiſir de vivre dans » un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par de » fréquens tremblemens de terre, je ne crois pas qu'il y ait de » lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une » idée du Paradis terreſtre; car la terre y eſt encore fertile en » toute ſorte de fruits. » On reconnoît donc encore le ſol du Pérou; mais on ne reconnoît plus ſes habitans.

Nos Arts ſans doute ont ſubjugué, & les Péruviens & les Mexicains, les ſeuls peuples à ſoumettre dans ces contrées. Il eſt certain, dit l'Eſpagnol François Corréal, que nous devons la rapidité de nos conquêtes en Amérique, à la frayeur ſubite & preſque miraculeuſe, dont les Indiens ſe trouverent frappés à notre approche, & que ſans cette faveur d'en haut, nos armes n'auroient pas eu le même ſuccès. Des hommes extraordinaires arrivent, qui, deſcendus, ce ſemble, du Ciel, ou ſortis des abîmes de la mer, domptent les élémens, lancent la foudre, commandent aux bêtes féroces : à leur aſpect, l'Amérique ſe tait & ſe proſterne. Les victimes ſont aux pieds des barbares, ils les égorgent.

L'artillerie Caſtillane, qui ébranla le Nouveau-Monde, n'étoit vraiment pas formidable: mais comment les Indiens en auroient-ils meſuré la force ? Quelles bornes le témoin étonné d'un miracle incompréhenſible pour lui, mettra-t-il à la puiſſance qui l'exécute & à l'effroi qu'elle lui inſpire ? Le canon, il eſt vrai, ne perça pas fort avant dans l'Afrique ; mais parce que les Européens ne tenterent dans cette contrée que de s'emparer des clefs du commerce, parce qu'ils en jugerent l'intérieur intraitable, parce qu'ils chercherent plutôt à attirer qu'à repouſſer. Quels prodiges les armes à feu, la diſcipline & la marine Européenne n'ont-elles pas operés dans les Indes Orientales, à leurs premieres exploſions ?

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Les Africains, familiers avec les bêtes féroces, n'auroient pas craint des chiens & des chevaux, devant leſquels les Américains, environnés d'animaux & moins hauts & plus doux tremblerent & s'enfuirent; ſouvent les Eſpagnols tirerent moins de ſervices de leur artillerie qu'on ne put tranſporter à travers les bois ou les marais, & de leur cavalerie même quelquefois arrêtée par de pareils obſtacles & démontée, que de la rage ſinguliere de leurs dogues & levriers qui formoient des lignes dans les batailles, harceloient ſans ceſſe & déchiroient les Indiens. On prétend que la Cour de Caſtille, enchantée des exploits de ces animaux, ſe détermina à leur payer une ſolde réguliere comme aux troupes, c'eſt-à-dire, qu'on aſſigna peut-être une augmentation de paye aux ſoldats chargés de leur entretien. On ajoute qu'il conſte par l'ancien état militaire de ce tems-là, que le dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des ſervices rendus à la couronne. J'ignore ce fait: ſuivant le récit d'Herrera, c'étoient les Indiens des Antilles qui donnoient à *Bézerrillo* (non Bérécillo), pour l'appaiſer la même portion qu'à un arbalêtrier, non-ſeulement en vivres, mais même en or, en eſclaves, &c. que ſon Maître recevoit. Cet Hiſtorien ajoute qu'ils redoutoient plus dix Caſtillans avec ce chien, que cent Caſtillans ſans lui. Les Mexicains s'imaginerent auſſi adoucir les chevaux de la cavalerie de Cortez, en jettant à leurs pieds beaucoup d'or, parce qu'en les voyant mâcher leurs mords, ils s'étoient perſuadés que ces animaux s'en nourriſſoient. A la conquête de la Floride, la mort du mâtin nommé *Brutus*, fut un grand ſujet d'affliction pour les barbares qui repaiſſoient ces bêtes carnaſſieres de chair humaine. Le monſtrueux Vaſco-Nunnez, fit dévorer par une meute de dogues le Cacique de Quarequa, & pluſieurs perſonnes de ſa famille ou de ſa ſuite. D. Ulloa rapporte qu'encore aujourd'hui au Pérou, les chiens élevés par les Eſpagnols, s'élancent ſur les Indiens qu'ils ne connoiſſent point, & les déchirent quand ceux-ci entrent ſans protection dans la maiſon de leurs Maîtres; & que la même

haine anime contre les Eſpagnols les chiens élevés par les Indiens.

La lubricité des conquérans fit également ſervir à leurs horribles deſſeins la foibleſſe des Indiennes. On prétend que Pizarre fut favoriſé dans ſon expédition contre Cuſco, par la ſœur même de l'Empereur Atahualipa; & que trois cents femmes de ce Prince s'abandonnerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca même; & que le lendemain plus de cinq mille Américaines ſe rendirent au camp des Eſpagnols, pendant que la nation fuyoit.

« Veſpuce rapporte, dit l'Auteur des *Recherches ſur les Amé-*
» *ricains*, qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient
» les Indiennes à ſe livrer aux Européens. Auſſi eſt-il certain que
» les Eſpagnols trouverent en elles un zèle & un attachement
» auquel ils n'auroient pas dû s'attendre: elles ſervirent d'inter-
» prêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entre-
» prenoit contre leur patrie, & rendirent de grands ſervices à
» tous les conquérans, qui les premiers pénétrerent dans les Iſles
» & la Terre-ferme. Ce fut une Indienne qui procura des
» vivres à l'équipage de Chriſtophe Colomb, lorſqu'il débar-
» qua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'Iſle de
» Hayti, devenue amoureuſe de l'Eſpagnol Dias, indiqua le
» terrein & favoriſa l'établiſſement de la ville de S. Domingue,
» que Barthelemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre ſans
» elle. La fameuſe Marina qui fut la maitreſſe & l'interprête
» de Cortez, étoit Américaine: on peut la regarder comme le
» véritable inſtrument de la conquête du Mexique. En étudiant
» toutes les cauſes qui amenerent ſucceſſivement la ſervitude
» du Nouveau-Monde, on y voit toujours des femmes plus
» portées pour les intérêts des Européens qu'ils ne l'étoient eux-
» mêmes. Elles ſauverent Vaſco Nunnez & toute ſon armée au
» Darien, d'une conſpiration formée pour la détruire. La fille
» du Cacique de Cofaciqui, ouvrit la Floride à Ferdinand Soto,
» & lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter

De la conquête de l'Amérique et de ses stites.

» cet immenſe pays. Quand les peuplades de la Louiſiane eurent » conclu le projet d'égorger les Colons François, plongés dans » la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent avertir les établiſſe- » mens avancés d'être ſur leurs gardes. On rencontre mille » exemples de cette nature en ſuivant l'Hiſtoire ».

Peut-être auroit-on également beaucoup d'exemples mémorables de fidélité & de vertu de la part des Américaines, ſi l'on entreprenoit leur apologie, & ſi l'Hiſtoire étoit auſſi curieuſe de recueillir les traits de pure édification ſans effets politiques, qu'elle l'eſt de raſſembler les fautes & les crimes ſuivis de grands événemens. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le ſein de l'Amérique, comme celui de tant d'Empires, fut ouvert aux Vautours par la plus chere portion de ſes enfans. Cependant il ſeroit injuſte de penſer que les Indiennes furent toujours coupables, ou qu'elles le furent toujours d'une abominable perfidie. Quelquefois la pitié, ſi naturelle à leur ſexe, les inſpire. Souvent trompées ou abuſées, elles ne prévoyent pas qu'elles ſauvent, ſervent, conduiſent les ennemis de leur patrie & les bourreaux de leur famille. Tantôt le danger & l'effroi leur font trahir le vœu & l'intérêt de leur cœur: tantôt elles ſont entraînées d'abîme en abîme par la foibleſſe. Il ne faut pas non plus s'étonner que de nombreuſes concubines condamnées à partager entr'elles les débris d'un époux, ayent aiſément cédé, ou à la violence ou à la ſéduction de ces hommes nouveaux, tant admirés & redoutés.

Déja les Empires de l'Amérique chanceloient. Des guerres civiles venoient de déchirer le Mexique & le Pérou. Motézuma étoit haï, ainſi que nous l'avons remarqué; Atahualipa n'étoit point aimé: celui-ci avoit violé les loix de la ſucceſſion, les loix fondamentales de l'Empire; celui-là n'en reſpectoit aucune: les Péruviens ne défendirent pas leur Roi, les Mexicains pourſuivirent le leur: les uns & les autres furent ſurpris & faſcinés. Au Pérou, les Empereurs avoient trop concentré en eux le pouvoir, la dignité, les forces: le Paſteur frappé,

les brébis se disperserent. Au Mexique, la puissance étoit trop partagée, divisée, armée contr'elle-même; ses parties s'entre-choquerent & se briserent réciproquement. On ne voit pas, dit M. de P., quelle gloire réelle Cortez a acquise, en triomphant d'une Monarchie chancelante, dont le premier brigand, venu de notre Continent, auroit triomphé avec la même facilité. Le même jugement peut être appliqué à Pizare. Hors un conflit prodigieusement inégal de forces, les Empires ne sont détruits que par eux-mêmes: quand un bras étranger les renverse, ils s'écrouloient, ils seroient tombés.

Les Etats sont gardés & préservés par cette justice universelle, ou ce droit des gens que les peuples n'ont coutume de violer qu'en colorant leurs attentats, en refrénant leur furie, en modérant l'abus de la victoire. Mais les Espagnols se jetterent sur l'Amérique, moins en conquérans & même en brigands qu'en exterminateurs. Ils égorgeoient, ils détruisoient. Les torrens de sang entraînoient les nations épouvantées & leurs boulevards. On mit en question si les Indiens avoient une ame, afin de les massacrer sans scrupule comme des troupeaux de bêtes, & de se baigner dans leur sang sans contracter aucune souillure, suivant le jugement d'un Sépulveda & autres monstres; peu s'en fallut qu'on n'avançât que ces peuples ne se distinguoient pas eux-mêmes des bêtes, puisque les principales familles Hurones & Iroquoises portoient les noms de loup, d'ours & de tortue: on les jugea sur des titres équivalens. Sous prétexte de les punir de crimes ou réels ou supposés, tout crime envers eux fut innocent & sanctifié, surtout lorsque le Pape, comme Seigneur du monde, eût donné aux Rois de Castille la terre propre de ces malheureuses victimes, inconnue à leurs bourreaux. Alors les Indiens qui refuserent de se soumettre, furent traités à toute outrance, comme des rebelles, coupables d'un crime de Leze-Majesté irrémissible. Par ordre de la Cour d'Espagne, Ojeda intima cette déclaration aux Américains: ce fut là, au rapport d'Herrera, la clef dont les Castillans se servirent

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

dans la ſuite pour s'ouvrir les différentes contrées de l'Amérique. Alors l'audace la plus impudente & la plus abſurde déclara le chef d'une province d'Europe, héritier & maître légitime du Mexique & de ces antipodes, dont on venoit de nier opiniâtrément & dont on ne concevoit même pas encore l'exiſtence. On mit dans la bouche de Motézuma un diſcours par lequel Quatzalcoal, premier Empereur du Mexique, appelloit à ſa ſucceſſion les Eſpagnols comme iſſus de ſon ſang. Avec une généalogie qui remontoit juſqu'à Adam, on inſtituoit les Rois de Caſtille ſouverains Seigneurs du monde entier. Oviédo louoit la juſtice de Dieu, qui rendoit, ſous le nom d'Antilles, aux Rois catholiques, ces fameuſes Heſpérides, dépendantes trois mille ans auparavant de leur nouveau trône, ſous le Roi Caſtillan Heſpérus. Gumila a oſé fonder le carnage des Américains, ſur l'ordre donné par le Ciel à Saül d'égorger les Amalécites. Enfin la ſuperſtition conjuroit avec tous les genres de fureur & d'ignorance à l'anéantiſſement des Indiens.

Et la ſuperſtition les portoit eux-mêmes à ſe livrer à leurs tyrans. A l'arrivée des Eſpagnols, il ſe répandit chez les Caraïbes, les Mexicains, les Péruviens, d'anciens ou de nouveaux oracles qui annonçoient leur ruine, & qui s'appliquoient avec une facilité ſinguliere à ces étrangers. Sur ce point, le rapport des Hiſtoriens eſt unanime, ainſi que leur accord à en former un droit divin de conquête. Quelle que fut l'origine de ces bruits, au milieu de tant de circonſtances merveilleuſes, ils abattirent l'eſprit des Indiens, ils exalterent le barbare orgueil des Eſpagnols. Ces prédictions vagues & obſcures, telles qu'on en trouve dans les ſuperſtitions de la plûpart des anciens peuples & même de quelques peuples nouveaux, prirent, à l'événement, un ſens clair & orné de tout ce que l'imagination apperçoit dans le trouble de la frayeur, & de tout ce que l'impoſture peut appeller au ſecours de ſes perfides deſſeins.

A l'Iſle d'Hayti, le pere du Cacique Guarionex, avoit jeûné cinq jours pour engager les Zémés ou Dieux du pays à lui découvrir

couvrir quel ſeroit, après ſa mort, le ſort de l'Iſle. Ces Dieux, touchés de ſes mortifications, eurent la bonté de lui révéler qu'ils ſeroient eux-mêmes renverſés de leurs autels par des hommes barbus, vêtus de pied-en-cap, & armés à leur ceinture d'inſtrumens de fer avec leſquels ils fendroient un homme en deux. Leur prédiction fut, dit-on, conſervée dans une chanſon plaintive que l'on chantoit dans les cérémonies lugubres. Les Eſpagnols ont trouvé dans cet oracle juſqu'au nom du fer que les Caraïbes ne pouvoient pas avoir dans leur langue, puiſqu'ils ne connoiſſoient pas la choſe ; & quoique les Indiens euſſent le crâne ſi dur, qu'il étoit quelquefois à l'épreuve du ſabre, ils accomplirent la prédiction en coupant leurs ennemis en deux.

Nous avons rapporté la prophétie de Viracocha. Les Péruviens reconnurent dans l'habillement court des Eſpagnols, la robe traînante de ce fils du Soleil, & dans les chevaux qu'ils montoient l'animal qu'il menoit en leſſe. Le précurſeur Viracocha étoit fort libre d'apparoître en cavalier Caſtillan ; mais il ſe repoſa ſur l'imagination des uns & ſur l'adreſſe des autres.

Solis atteſte qu'une ancienne révélation avoit appris aux Tlaſcalans qu'une nation invincible, deſcendue de la région Orientale du Ciel, maitreſſe ſi abſolue des élémens, qu'elle fonderoit ſur les eaux des villes mouvantes, & qu'elle commanderoit à l'air & au feu de ſoumettre la terre, viendroit généreuſement faire vivre les Indiens ſubjugués, ſelon la raiſon & la juſtice. Cette prophétie Eſpagnole eſt grévée d'un menſonge trop impudent. Sans elle, le Mexique avoit déja trop de ſignes de ſa ruine prochaine. L'atrabilaire Motézuma avoit vu des ſoldats de l'Orient ravager ſon Empire, dans un miroir qu'un oiſeau monſtrueux lui avoit préſenté. Un Laboureur, tranſporté par un aigle, lui avoit appris que ſa cuiſſe étoit brûlée par une paſtille, & que le Ciel l'envoyoit à lui pour lui prédire les ſuccès paſſés & futurs d'une nation conquérante. Herrera ajoute qu'à la vue des vaiſſeaux, des armes, des chevaux, des ſoldats Eſpagnols peints par les Mexicains, ce Prince

De la conquête de l'Amerique et de ses suites.

avoit reconnu avec effroi la ſincerité d'une foule de préſages relatifs à cette révolution. Enfin il avoit paru deux comètes, un grand lac s'étoit débordé, un Temple venoit d'être réduit en cendres; on entendoit des voix plaintives, les oracles tonnoient, les guerres civiles embrâſoient l'Empire. Les préſages ſurnaturels n'éclaterent qu'après l'arrivée des Eſpagnols.

Tout eſt avertiſſement du Ciel pour des eſprits ſuperſtitieux; tout eſt menace pour des eſprits craintifs. Effrayés par des calamités naturelles & par des événemens extraordinaires, les Indiens crurent tout ce que leur imagination leur préſenta, tout ce que l'impoſture leur annonça. Dans leur conſternation ou leur admiration, la plûpart tendirent à l'envi, ou les bras ou la gorge aux Eſpagnols, comme aux Miniſtres, ou de la faveur ou de la vengeance céleſte.

Tels furent les inſtrumens dont la Providence ſe ſervit pour frapper cet hémiſphère, juſqu'alors inconnu & découvert alors par un coup de Génie. Faut-il que la gloire de l'Europe ſe ſoit ainſi convertie en opprobre? faut-il que la plus belle carriere ouverte à la bienfaiſance n'ait été ſemée que d'horreurs? Faut-il que, par la plus grande des découvertes, la terre ne ſe ſoit aggrandie & le genre humain réuni, que pour que la cupidité creuſât de plus profonds abîmes, & que la diſcorde allumât de plus vaſtes brâſiers?

La découverte de l'Amérique eſt la plus mémorable des révolutions que notre globe ait eſſuyées de la part de l'homme: la conquête de l'Amérique eſt la plus affreuſe des calamités que l'humanité ait ſouffertes de la part de l'homme.

Ces événemens ont changé la face de l'Univers: la terre en eſt-elle plus floriſſante? où eſt l'abondance? où eſt la paix? où eſt le bonheur?

Qu'eſt-il reſté de l'ancienne Amérique? le Ciel, le ſol, & le ſouvenir de nations exterminées.

Je me trompe, il y reſte encore des eſclaves & des ſauvages. Ces eſclaves ſont les plus abrutis des mortels, & cet abrutiſſe-

ment léthargique eſt le dernier degré de la miſere humaine. Ces ſauvages ſont ſans ceſſe attaqués, pourſuivis, dépravés, détruits par nos armes, nos intrigues, nos vices, nos maladies, nos eaux-de-vie, &c.: c'eſt l'enfance énervée & corrompue.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Il y a eu une effroyable communication de maux entre l'Europe & l'Amérique, & il n'y a point eu entr'elles d'échange réciproque de biens.

La petite vérole tranſplantée en Amérique, n'y a pas exercé moins de ravages que la maladie Américaine du même nom n'en a exercé en Europe.

Les Américains poſſédoient quelques ſecrets, nous ne les avons point appris: l'Europe avoit des arts, nous ne les leur avons point enſeignés.

Quelques coins du Nouveau-Monde ſont exploités: par qui? par des Africains & des Américains: pour qui? pour des Européens.

Je ſouhaite qu'il ſe forme dans ces contrées de vrais Chrétiens; & que la Religion ſe conſole dans leurs vertus, & leur béatitude d'avoir été proſtituée aux ſacriléges excès de la plus impie barbarie.

Un globe de lumiere s'eſt élevé, qui a diſſipé les ténèbres, dont la Phyſique, l'Aſtronomie, la Géographie étoient enveloppées. Un globe de feu eſt tombé, qui a allumé une cupidité, des jalouſies, des haines dont les exploſions jailliſſent ſur toute la ſurface de la terre.

Puiſſe le jour ne ſe lever jamais, s'il ne doit éclairer qu'une ſcène de crimes!

L'ancien monde a emporté le nouveau dans ſon tourbillon: mais dans le choc de ces deux grands corps, le plus fort n'a pu écraſer le plus foible, ſans s'entrouvrir & s'entrebriſer.

Il a peut-être péri en Amérique plus de vingt millions d'Indiens: il en a coûté bien davantage à notre Continent. On eſtime que l'Eſpagne a vomi ſur cette contrée huit millions d'hommes: le Portugal, l'Angleterre, la France, l'Allemagne,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

la Hollande, &c. réunis, en ont-ils moins perdu, ſurtout ſi l'on évalue le nombre des victimes de la guerre & de la navigation? La Grande-Bretagne ſe dépeuple encore de jour en jour, pour peupler cet immenſe déſert; l'Afrique y a ſacrifié près de douze millions des ſiens, & elle en ſacrifie encore, chaque année, plus de ſoixante mille.

L'Afrique! eh! quels rapports avoit-elle avec les brigandages des Européens en Amérique? Les rapports que la Barbarie trouvoit entre une terre nue & des hommes propres au climat, entre un déſert ſtérile & des animaux de labour, entre la ſoif du ſang étanchée & la ſoif des richeſſes irritée, entre le crime & le crime.

Les friches, plaies de la terre, ſe ſont aggrandies en Europe: voyez ſurtout l'Eſpagne. La culture de quelques cantons de l'Amérique les couvre-t-elle ces vaſtes & profondes plaies?

Qu'importe que l'Europe ait ouvert de nouveaux débouchés à ſes productions, quand elle a arrêté l'abondance & provoqué la diſette! Recueillerez-vous ſur votre ſol ſans avoir ſemé, & ſemerez-vous en terre étrangere ſans avoir recueilli?

Quels ont été ces débouchés? Des Européens ſont allés jouir en Amérique des richeſſes naturelles de leur patrie. La tranſplantation des conſommateurs opere-t-elle une conſommation nouvelle?

L'or, ou volé ou ſans ceſſe acheté au prix du ſang Américain, a coulé ſur l'Europe à grands flots, & l'on diroit qu'il a calciné une partie de ſes terres, & on l'a pris follement pour la richeſſe des Etats, juſqu'à en attendre leur ſubſiſtance, & il a rendu la cupidité fiſcale effrénée, & les vices & les erreurs l'ont converti en inſtrument univerſel de tous les genres de déſordres, & tout a été politiquement, civilement & moralement vénal.

La conquête étoit encore récente, que Garcilaſſo de la Véga obſervoit l'aviliſſement de la monnoie produite par ſon abondance, & le hauſſement du prix des denrées proportionné à la

multiplication du numéraire. Le même poids de denrées emporte, dans la balance des échanges, un poids octuple de métaux, depuis que l'Europe a frappé huit fois plus de ſignes qu'elle n'en avoit auparavant. Qu'a-t-elle donc gagné ? elle a converti ſes fortes eſpeces en petite monnoie.

Les tréſors du Nouveau-Monde entraînerent Philippe II à la banqueroute. Le Portugal, en puiſant annuellement dans les ſources du Bréſil plus de quarante millions de livres tournois, s'eſt trouvé à peine nanti de cinq millions d'eſpeces baſſes & altérées. Dans quel état de foibleſſe l'Eſpagne n'eſt-elle pas tombée, en tirant des mines du Chili, de la Terre-ferme, du Mexique & du Pérou, des monceaux d'or ? je dis des monceaux d'or, car le produit de ces mines eſt inappréciable. L'Europe entiere que l'Américain pourroit croire couverte de métaux preſque ſur toute ſa ſurface... elle eſt accablée de dettes & inondée de la fauſſe monnoie du papier.

Ces nations ont demandé de l'or à toute l'Amérique. Elles l'ont prodigué pour ſolliciter les terres les plus fertiles, à leur en accorder, afin d'acheter les productions que leur offroient ces mêmes terres. L'or s'écoule, les mines s'épuiſeront, l'habitude des dépenſes outrées reſtera : qu'en arrivera-t-il ?

Ce tribut a, dit-on, nourri notre commerce avec l'Inde : non, il ne l'a pas ſeulement nourri, il l'a groſſi à l'excès, ce commerce dévorant. L'or, en coulant à flots précipités des ſources de l'Amérique à travers l'Europe, a emporté notre population, nos fabriques, notre terre féconde dans les gouffres de l'Inde.

Nous avons ſacrifié, nous ſacrifions, nous ſacrifierons les capitaux de notre culture & de notre induſtrie, à la fureur de conſommer ſans meſure des épiceries qui nous brûlent, un thé qui nous deſſéche, des drogues qui nous empoiſonnent, des étoffes qui inſultent au deuil de notre agriculture & de nos arts.

L'Amérique nous a communiqué quelques plantes alimentaires : la pomme de terre, par exemple, eſt un des plus précieux préſens que nous en ayons reçus. Oſerions-nous nous

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

glorifier des reſſources de la miſere ? Serions-nous affamés de pommes de terre, ſi nous n'avions flétri l'épi de bled ?

Nous empruntons des pelleteries de l'Amérique. Race abâtardie ! faut-il que nous nous armions, contre un Ciel temperé, des cuiraſſes apprêtées par le nord contre les frimats du nord ?

L'Amérique nous a fait connoître le tabac : oui, le beſoin d'une poudre, ou vaine ou dangereuſe, porté juſqu'à la néceſſité, a livré des nations en proie à la fiſcalité qui l'a excité vivement & qui le punit avidement.

Elle a multiplié le caffé ; & l'Europe a été alterée d'une boiſſon pernicieuſe, juſques-là qu'on voit dans pluſieurs provinces de France, d'Allemagne, &c. des malheureux ſe dérober le pain, pour s'en abreuver.

Elle nous fournit la cochenille, des perles, des émeraudes, des diamans. Enfans ! juſqu'à quand acheterez-vous des couleurs au prix de votre ſubſiſtance ? demanderez-vous encore des hochets au lit de mort ?

Nous tirons notre ſucre de la même contrée : les Iſles de Provence en ont produit ; la Sicile en a produit ; les Iſles de l'Archipel en ont produit ; la Turquie Européenne & une partie de l'Europe méridionale en produiront ; l'Afrique en produira, il abonderoit ſous notre main ſi notre Continent n'étoit plus qu'à demi-barbare.

Pour jouir arbitrairement de toutes ces productions, nourries & dégoûtantes de ſang, nous avons établi dans ces contrées deux ſortes de domination, l'une ſur les naturels du pays, l'autre ſur nos ſujets tranſplantés, là la tyrannie, ici le monopole. La différence eſt dans les noms ; tout eſt aſſervi.

Là où nous avions égorgé les Américains comme pécheurs, nous avons d'abord envoyé ſur leur cimetiere des malfaiteurs pour y faire fleurir la juſtice, ſource de l'abondance.

Les nations Européennes tendirent à l'envi, par les mêmes voies, au même but, dès que leur aveugle cupidité ne craignit plus d'uſurper ſur les Bulles des Papes, les pays qu'elle ne craignoit pas d'uſurper ſur les légitimes poſſeſſeurs.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Toutes animées du même eſprit & vouées à l'imitation, elles ſe précipiterent les unes ſur les autres pour tomber ſur l'Amérique, ſur ſes dépouilles, ſur ſes débris, ſur ſes déſerts, pour l'enchaîner & la ſuſpendre à des trônes dont l'ombre couvroit à peine quelques degrés d'une autre ſphère, pour l'enchaîner & la ſuſpendre; par quels liens? eſt-ce par des liens doux & durables?

Il arriva une grande révolution dans les délires ſyſtématiques de l'Europe prédeſtinée à ſe perdre dans toutes les fauſſes routes de la proſpérité, avant d'en découvrir la vraie ſource. Je dis *découvrir*, car quand on eſt faſciné, c'eſt découvrir que d'appercevoir ce qu'on a ſous les yeux.

L'Europe plaça ſa gloire, ſa puiſſance, ſon ſalut dans des poſſeſſions lointaines, précaires, inutiles, achetées à grands frais, exploitées à grands frais, défendues à grands frais, maintenues à grands frais. Les Empires ſortirent de leur baſe & s'abaiſſerent pour s'étendre & s'appuyer ſur des roſeaux.

L'opinion ſe forma que le commerce, le commerce maritime & lointain ſur-tout, le commerce le plus caſuel, le plus périlleux, le plus cher, le commerce ruineux, qui prend le néceſſaire pour rendre le ſuperflu, produiſoit des richeſſes, parce qu'il tranſportoit d'un climat à l'autre les richeſſes partout produites par l'agriculture, & les charrues furent jettées à la mer.

C'eſt une erreur de croire, avec de Monteſquieu, que les nations qui traiterent l'Amérique comme objet de commerce, furent plus ſages que celles qui la traiterent comme objet de conquête: la néceſſité leur fit la loi. Celles-ci ne leur avoient laiſſé ni mines à envahir, ni trônes à uſurper, ni nations à aſſervir, ni tributs à impoſer. Que reſtoit-il donc à celles-là? des déſerts à peupler & à défricher pour en obtenir des productions nouvelles en échange de leurs productions territoriales.

Comment ces vues de trafic ont-elles été remplies? L'eſprit d'intolérance a violemment chaſſé du ſein du commerce l'eſprit de liberté; il a fermé l'accès des Colonies à tous les Marchands

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

étrangers à la nation fondatrice, & livré les biens, le ſort, la vie même des Colons à la diſcrétion des Marchands regnicoles.

Maîtres des prix dans les achats & dans les ventes, ces Marchands, en forçant les Colonies à vendre à bon marché & à acheter à haut prix, leur ont interdit la proſpérité toujours croiſſante par la concurrence illimitée. Maîtres de leur approviſionnement, ſouvent ils les ont dégradées en laiſſant manquer leur culture de bras; ſouvent dans le danger ils ont précipité leur perte en les laiſſant manquer de ſubſiſtances.

Je ne parlerai pas de l'adminiſtration: les Agens s'enrichiſſent. Les Colons ne donnent pas leurs denrées, il faut les acheter: notre intérêt eſt de les acheter au meilleur marché poſſible, de quelque main que ce ſoit.

Des Colonies à l'Empire, le monopole eſt réciproque. Pendant que la fortune de ces Marchands étoit acquiſe aux dépens de la nation, on l'a priſe pour la fortune publique, comme s'ils la diſtribuoient généreuſement à la nation, ou s'ils laiſſoient follement leur bénéfice dans les douanes, ſans exiger d'elle le rembourſement de leurs charges. La nation ne s'eſt réſervée que l'honneur de pourvoir aux dépenſes d'établiſſement & de garde.

J'ai parlé des frais d'établiſſement; la garde eſt chere. Des peuples qui ſe ſouffrent toujours impatiemment à côté les uns des autres, & qui reſpirent par-tout avec le même air la jalouſie & la haine, ont étendu avec leurs poſſeſſions le théâtre de leurs guerres dans les quatre parties du monde, ſur toute la ſurface des terres & des mers.

Le commerce, lien de paix, allume & rallume ſans ceſſe des guerres qui ne s'éteignent pas même par la paix; car les prohibitions ſont des hoſtilités.

La poſſeſſion de quelques arpens de neige dans le fonds de l'Amérique, ſuffira pour cauſer un incendie général.

Dans ces guerres vaſtes & en quelque ſorte illimitées, les Etats s'enflent, s'énervent, s'épuiſent & s'affaiſſent.

Il

Il ne faut pas foudroyer les petits Géans qui veulent eſcalader le Ciel; ils tomberont d'eux-mêmes.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

L'Hiſtoire de ces guerres eſt courte. Le plus heureux tombe avec celui qu'il renverſe : de long-tems, ils ne ſe releveront ni l'un ni l'autre.

L'Angleterre, partout heureuſe dans la derniere guerre, eſt écraſée ſous le poids de ſa dette triomphante.

Des ſiecles de poſſeſſion paiſible ne nous rendroient pas les frais d'une guerre entrepriſe pour défendre une Colonie.

Choſe remarquable! celui à qui reſte la pomme de diſcorde, c'eſt lui à qui elle eſt le plus amere.

La perte du Canada a ſoulagé la France : l'Angleterre ne peut ſupporter le faix de ſa conquête.

Voyez dans mon Journal (1) ma Diſſertation ſur les nouvelles Iſles à ſucre, acquiſes par les Anglois à la derniere paix. Que d'avances de la part de la Mere ou Marâtre patrie! que de pertes! que d'impuiſſance! quel vain recours à l'étranger! Elles ſont encore ou retombent en friche, ces Iſles, après avoir englouti une partie de l'argent de l'Angleterre, & fortement concouru à cet épuiſement, qui vient d'éclater par tant de banqueroutes, après que le champ du commerce a été ſi fort étendu.

Tous les planteurs de ſucre & de caffé, on les tient dans la dépendance la plus terrible, par les premiers beſoins auxquels il ne leur eſt permis de pourvoir, ni par la culture ni par le commerce avec ceux qui les leur offriroient à meilleur marché. N'eſt-ce pas là un droit arbitraire de vie & de mort?

Nous voyons l'Europe, dans la diſette, tirer des bleds de l'Amérique ſeptentrionale & envoyer des farines dans les Iſles. Remarquez les contradictions & les folies de ce régime.

---

(1) *Journal de l'Agriculture, du Commerce, des Arts & des Finances*, par M. l'Abbé Roubaud; au Bureau de Correſpondance, rue des deux Portes St. Sauveur, Mars 1773.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Quelle étrange alternative ! Si les Colonies ſont foibles, on craint l'ennemi ; ſi elles ſont puiſſantes, on les craint elles-mêmes.

Il eſt contre nature qu'on redoute la proſpérité de ſes ſujets : ſi vous redoutez celle de vos Colons, ils ne ſont pas faits pour être vos ſujets, ils ceſſeront de l'être ou d'être.

L'Europe n'a pu forcer l'Amérique ſeptentrionale à produire du ſucre, du caffé, de l'or, des diamans : il a fallu y laiſſer cultiver des grains & autres productions néceſſaires ou utiles. Delà le ſalut & l'indépendance future de l'Amérique entiere.

Déja les Colonies ſeptentrionales, fortifiées par la réunion d'une ſuite de conquêtes, ont fait avorter les projets d'impôts conçus par le Gouvernement & adoptés par la Légiſlation Britannique. La terre leur prodigue les plus utiles productions ; elles appellent tous les arts utiles. Les ſciences fleuriſſent dans leur ſein ; on y connoit le prix de l'agriculture & les cauſes de ſa proſpérité ; une population heureuſe s'y multiplie comme la ſubſiſtance. Elles ſeront indépendantes quand elles voudront l'être.

Vous conſerverez votre Empire, en les diviſant : mais à la fin elles ſe réuniront ; & vous ne forcerez pas avec quelques vaiſſeaux & quelques milliers de ſoldats, des millions d'hommes braves, pourvus de tout, vos égaux en diſcipline, en armes, en talens ; vous ne les forcerez pas ſur une étendue immenſe de côtes & dans une immenſe profondeur de terres. Si vous détruiſiez leurs plantations, vous ruineriez vos propres eſpérances.

Lorſqu'elles ſeront indépendantes, tout le reſte de l'Amérique ſera bientôt libre ; car il a le plus grand intérêt à l'être, & il pourra l'être par ſon ſecours.

Alors tous ces peuples ſe livreront aux cultures, au commerce, aux arts les plus fructueux, tout proſpérera. Les ſuperfluités abonderont comme les néceſſités. Toute l'Europe déchargée de toute dépenſe, commercera avantageuſement avec toute l'Amérique, & avec la proſpérité.

Alors l'Amérique ſe glorifiera d'avoir reçu les Européens dans ſon ſein.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Alors & alors ſeulement l'Europe recueillera le prix de la découverte de l'Amérique.

Dans cette introduction j'ai retracé à grands traits l'Hiſtoire ancienne de l'Amérique. J'ai préſenté les réſultats de l'Hiſtoire Moderne dont on va lire les détails. J'ai enfin ébauché celle de l'avenir.

Fin du diſcours ſur l'Hiſtoire Ancienne de l'Amérique.

HISTOIRE
MODERNE
DE
L'AMÉRIQUE.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

LEs grandes découvertes ſont préparées & amenées par degrés comme toutes les grandes révolutions; des voies déja frayées juſqu'au terme encore inconnu, il n'y a ſouvent qu'un pas, mais c'eſt un pas de géant. Là où le vulgaire ne voit que les événemens mêmes, le Génie entrevoit, au-delà, un nouvel ordre de choſes: à l'aide des ſecours dont il connoît la force, il marche à la découverte; & ce nouvel ordre de choſes eſt dévoilé aux yeux de l'Univers.

A peine l'Europe commençoit-elle à haſarder de ſortir de ſes mers, que Chriſtophe Colomb oſa lui promettre de faire le tour du globe: elle recula d'étonnement. Cependant elle avoit déja les clefs du Nouveau-Monde: Colomb ſeul le ſçavoit.

L'Aſtronomie répandoit ſur la terre un nouveau jour; la Coſmographie étendoit ſa ſurface; la Phyſique l'approchoit du ſyſtême de la Nature. Les Antipodes étoient relevées de l'arrêt de proſcription, lancé contr'elles dans les ténèbres par une main impuiſſante. On craignoit néanmoins encore d'affirmer leur exiſtence, lorſque Colomb offrit de la démontrer à l'œil.

La Bouſſole guidoit la navigation; mais par ſes déclinaiſons,

elle menaçoit de l'égarer: Colomb les obſerva le premier, & en Pilote capable de ſe guider lui-même dans ces écarts.

On enſeignoit dans les écoles l'art d'obſerver la latitude ou la hauteur du pôle par l'aſtrolabe: perſonne, avant Colomb, ne l'avoit exercé en haute mer.

La fureur des découvertes poſſédoit les eſprits: mais l'Europe étoit tournée du côté de l'Orient; parce que delà venoient les lumieres & les richeſſes convoitées. Le génie de Colomb ſe tourne vers l'Occident; il y portera la lumiere, il en rapportera ces richeſſes.

Cependant, ſur le témoignage de deux habitans de l'Iſle de Madere, on plaçoit des Iſles au couchant ſur les Cartes. Quelle foi méritoient ces témoins? L'un d'eux obtient du Roi de Portugal la permiſſion de découvrir ces Iſles, & il échoue. Barthelemi, frere de Chriſtophe, étoit l'homme le plus juſtement renommé par ſes Cartes marines & ſes ſphères: autant que la mer pouvoit être connue, elle l'étoit par les Colomb.

On nommoit une Iſle Antille peuplée, ſelon une tradition Portugaiſe, en 714, au tems de l'invaſion des Maures, par des Eſpagnols fugitifs, & ornée de ſept Cités bâties par ſept Evêques. La tradition étoit fauſſe, & Colomb n'étoit pas inſenſé.

Vincent Diaz, Pilote Portugais, en venant de Guinée, fort au large de Madere, croyoit avoir apperçu une terre à l'oueſt: il la chercha par ordre de la Cour de Portugal, & ne la trouva point: le nuage s'étoit diſſipé.

Diégo de Tiene, Diégo de Vélaſquez, & autres Portugais prétendoient qu'en pouſſant leur navigation vers le nord, ils avoient reconnu des terres au couchant de l'Irlande. Quelle confiance leur récit inſpira-t-il? On ne les chargea point de retourner ſur leurs pas, pour confirmer l'exiſtence de ces terres. Il eſt probable que le nord de l'Amérique n'étoit pas inconnu aux Colonies Septentrionales du Danemarck, & même aux pêcheurs François & autres: mais l'Europe l'ignoroit, ainſi que Colomb.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Martin Vincent, fameux Pilote, Pédro Corréa, beau-frere de la femme de Colomb, les Inſulaires des Açores avoient vu, dit-on, des ouvrages en bois, de groſſes cannes d'une eſpece inconnue, des canots d'une forme extraordinaire, des cadavres humains d'un air tout-à-fait étrange, pouſſés par les vents d'oueſt ſur la mer Atlantique. Il eſt à préſumer que Colomb s'aſſura de la vérité des faits, & qu'il apprécia la valeur de ces ſignes.

Barros rapporte dans ſon Hiſtoire des Indes Orientales, qu'à Corvo, la plus Occidentale des Açores, une ſtatue vêtue à la maniere des Américains (nuds ou preſque nuds) montée ſur un cheval (animal inconnu à l'Amérique), ſupportée par un piedeſtal chargé de caractères ſinguliers (Américains, ſi l'on veut, quoique l'Amérique n'eut aucune idée de l'écriture), montroit du *doigt* qu'il y avoit à l'Occident des terres & des hommes. Il falloit attendre l'événement pour interprêter de pareils oracles.

Powel, dans l'Hiſtoire du pays de Galles, dit qu'en 1190, le Prince Madoc avoit découvert vers l'oueſt un pays riche en vivres & en or, & qu'il diſparut pour jamais en allant le retrouver. Ce fait, allégué ſans preuves, n'invitoit qu'au naufrage.

Après que Colomb eut découvert l'Amérique, on imagina qu'un Pilote forcé, en allant d'Eſpagne en Angleterre, de céder à des vents contraires, avoit couru au ſud & enſuite à l'oueſt, juſqu'à une Iſle habitée par des hommes nuds; & qu'à ſon retour, étant mort chez Colomb, ſon ami, celui-ci avoit découvert l'Amérique & ſa route dans les papiers du Pilote. Cette impoſture fut, dans la ſuite, confondue devant le Conſeil Eſpagnol des Indes: elle étoit ſi maladroite qu'elle ne traçoit même pas la voie que l'Amiral avoit en effet ſuivie. Sans doute Colomb auroit appuyé ſes ſollicitations trop long-tems infructueuſes de ces pieces triomphantes, ſi ſes lumieres ſe fuſſent étendues au-delà de la conjecture.

Un Baron Allemand a été mis en dernier lieu ſur la ſcène, pour diſputer au navigateur Génois l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Une fable obſcure & tardive éleveroit-elle des nuages ſur la gloire de Colomb.

Ce grand homme créa lui-même le projet étonnant de tirer des ténèbres un nouveau Monde; projet ſouverainement inſenſé s'il n'avoit été ſouverainement ſage, je veux dire s'il avoit été l'ouvrage d'une imagination exaltée par la fermentation générale & par des bruits haſardés, au lieu d'être le fruit du Génie, d'une méditation profonde, de navigations ſçavantes, d'une connoiſſance ſupérieure du ciel, de la terre & des mers, & enfin d'une admirable combinaiſon de tous les moyens acquis pour découvrir à l'Univers la moitié de lui-même. A la vérité, il ne regardoit les terres Occidentales, dont il croyoit l'exiſtence que comme un prolongement & une portion de l'Inde Orientale, & il ſe trompoit; mais dans les ténèbres où l'Occident étoit enſeveli, comment ſes conjectures ne ſe feroient-elles pas écartées de la vérité? Lui ſeul avoit conçu la poſſibilité de planer, ſi je puis ainſi dire, ſur les mers, de l'Occident à l'Orient, en paſſant, comme on parloit alors, au deſſous du globe; & ſi le paſſage du nord étoit découvert, il auroit en effet frayé une route infiniment plus courte pour arriver dans l'Orient, que celle du Cap de Bonne-Eſpérance. L'erreur de fait ne déroge point à la grandeur de la découverte, préparée par la ſcience & le génie. Colomb, en ſollicitant l'exécution de ce projet, provoquoit avec autant de confiance que de modeſtie la critique du monde ſçavant, loin de chercher à ſurprendre l'aveugle avidité des Cours par des illuſions flatteuſes.

Cet homme étoit né dans la ville, ou l'Etat de Gênes, de la lie du peuple, ſelon les uns, de haute extraction, ſelon les autres, d'une famille illuſtre dans la Lombardie avant le milieu du dixieme ſiecle, ſi l'on en croit ſon fils Fernand, Auteur de ſon Hiſtoire. S'il eſt vrai qu'il ait lui-même écrit qu'il n'étoit pas le premier Amiral de ſa famille, on peut l'en croire; il étoit ſimple & grand, & le témoignage de ces hommes-là eſt puiſſant dans leur propre cauſe. On dit que cette conteſtation fut portée au Conſeil des Indes, ſans que le réſultat en ait été publié. Elle eſt peu importante: Colomb n'avoit pas beſoin d'ancêtres;

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUES ET DE SES SUITES.

& la maiſon de Bragance, établie ſur le trône de Portugal, ſe glorifiera à juſte titre d'un homme qui, en naiſſant, ſi l'on veut, de lui-même, s'éleva aſſez haut pour diſpoſer, en quelque ſorte, d'un nouvel hémiſphère.

De Gênes, berceau de navigateurs, Colomb alla parcourir les mers & les pays nouveaux, pour ſe fixer à la fin en Portugal, où de grandes entrepriſes appelloient les habiles Marins. Son projet avoit long-tems mûri dans le ſecret, lorſqu'il réſolut d'en pourſuivre l'exécution avec une conſtance digne de cette belle idée. Zélé patriote, il le propoſe d'abord aux Génois; le projet eſt trop grand pour des Marchands découragés par la décadence de leur commerce. Il s'adreſſe à D. Juan II, Roi de Portugal; on l'écoute. Les Commiſſaires nommés pour examiner ſes offres, n'ont pas plutôt recueilli ſes inſtructions qu'une Caravelle part pour lui ravir ſa gloire & ſa juſte récompenſe. C'eſt un crime impuiſſant: le Pilote effrayé des dangers de l'entrepriſe, rentre dans le port de Liſbonne, en criant *à la chimère*; un monde eſt perdu pour le Portugal.

Chriſtophe paſſe ſecrettement en Eſpagne, pendant que Barthelemi, ſon frere, va en Angleterre tenter Henri II. Barthelemi eſt pris par des Corſaires, Chriſtophe arrive heureuſement à Cordoue.

Il propoſe à l'Eſpagne ſes vues avec la réſerve inſpirée par la défiance que l'homme de bonne foi ne conçoit qu'après avoir été trompé. D'abord il fut traité par les Miniſtres comme un homme de génie doit s'attendre à l'être par des hommes communs, uniquement habiles, à la faveur de leurs places, à diſſimuler leurs idées étroites par des manieres hautes. Colomb, fort de lui-même, ne ſe rebute pas. Enfin on lui donne des Juges: mais il ne pouvoit être jugé que par ſes Pairs, & il étoit ſupérieur à ſon ſiecle.

Telle étoit l'aſſemblée de Coſmographes & de Sçavans devant laquelle il comparut: il employa cinq ans à combattre leur réſiſtance, ſans ébranler leurs préjugés, ou ſans fléchir leur opiniâtreté.

opiniâtreté. Il faut ſçavoir ſur quels motifs ils fondoient leur jugement.

On lui objecta ce que l'incapacité jalouſe objectera toujours à quiconque annoncera de grandes vérités nouvelles. On lui reprocha qu'il y avoit de la préſomption à ſe croire plus éclairé que le monde ne l'avoit été depuis la création ; & on lui certifia que dès qu'on ne connoiſſoit point de terres habitables au couchant, il n'en exiſtoit point. Cette objection qui arrêteroit à jamais les progrès des ſciences, humilie l'homme modeſte ; il n'y répond pas & prouve ſon opinion.

On calcula qu'il faudroit au moins trois ans pour aller dans l'Inde par l'oueſt, & qu'il ſeroit inſenſé de tenter une pareille navigation. Ces Cenſeurs incapables de juger l'homme, n'avoient à oppoſer à ſon projet que leur petit ſçavoir & des eſtimations arbitraires.

Puiſque Séneque avoit mis en queſtion ſi le monde n'étoit pas infini, & ſi, à une certaine diſtance, des barrieres impénétrables ne le fermoient pas, comment ſe flatter d'avoir des lumieres ſupérieures aux doutes d'un ancien, & de pouvoir ou faire le tour du monde ou remonter d'énormes montagnes d'eau, après qu'on ſeroit deſcendu ſous la ſphère ? Avec des hommes qui ſoutiennent ſçavamment de telles abſurdités, la raiſon éclairée n'a point de reſſources.

Colomb ſonge à gagner les eſprits qu'il déſeſpéroit de convaincre. Il cherche à mettre ſon projet ſous des protections qu'il n'auroit pas ſollicitées pour ſa perſonne ; mais il ne ſçait pas les acheter, & il n'en obtient pas. La Cour ayant renvoyé ſa réponſe définitive à l'expiration de la guerre incertaine de Grenade, Colomb écrivit au Roi de France qu'il ſe flattoit d'engager dans ſes deſſeins par le motif de la gloire ; mais les guerres d'Italie abſorboient les François. L'Angleterre lui reſte : il ſe détermine à y aller joindre ſon frere, qui, ſorti nud des fers des Corſaires, étoit réduit à vendre des Cartes marines, pour ſubſiſter & pour ſe frayer par ſa réputation l'accès du trône.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Sur ces entrefaites, il eſt appellé à la Cour par le crédit d'un Religieux employé dans les exercices ſpirituels de la Reine Iſabelle. La Reine l'écoute, l'admire, & s'étonne qu'il mette les plus hauts ſervices au plus haut prix. Colomb ne mendie pas une grace, il traite avec les Rois, & en maître abſolu de ſa découverte. Les courtiſans, habiles à recueillir le fruit du mérite d'autrui, & accoutumés à regarder les grandes places comme leur patrimoine, s'indignent comme d'une uſurpation de ſa prétention à l'Amirauté & à la Vice-royauté perpétuelle des mers & des terres, dont la Caſtille ſe promettoit l'Empire par lui. La critique ne s'exerce plus contre le projet, l'envie ſe déchaîne contre les conditions. On s'écrie qu'il n'eſt pas étonnant qu'un Aventurier qui n'a rien à perdre, preſſe une entrepriſe dans laquelle il aura peut-être tout à gagner. Alors Colomb, ſouvent mal-à-propos repréſenté comme un homme ſans fortune, offre d'entrer pour un huitieme dans la dépenſe de l'armement, & de n'en retirer un bénéfice que ſur le pied de ſes avances. Il répond à tout, ſans rien obtenir.

Enfin il ſe diſpoſoit à paſſer en France, lorſque Grenade ouvrit ſes portes aux Eſpagnols. La joie d'un ſi grand triomphe le favoriſe, il en profite : D. Alfonſe Quintaniglia, grand Tréſorier de Caſtille, & Louis de Saint-Angel, Receveur des droits Eccléſiaſtiques de la Couronne d'Arragon, gagnent la Reine. D. Juan de Colonna, Secrétaire d'Etat, reçoit ordre de négocier avec Colomb. La capitulation eſt ſignée à Santa-Fé le 17 Avril 1492.

1492. Déja l'ivreſſe ſemble s'être emparée de la Cour. Leurs Majeſtés Catholiques prennent le titre de *Seigneurs des mers Occidentales*, & en cette qualité, elles aſſurent à Colomb les dignités héréditaires d'Amiral & de Viceroi des mers & des terres qu'il découvriroit, avec un dixieme ſur les marchandiſes qui ſortiroient de ſon amirauté, & un huitieme de bénéfice pour l'intérêt des avances qu'il feroit dans les armemens. Le brevet expédié à Grenade le 30 Avril lui confirme ces avantages, en ajoutant le titre de *Dom* à ſon nom. Il paroîtroit étonnant qu'on lui eût

accordé, & qu'il eut même ſollicité pour ſes deſcendans de grandes places qui ſemblent demander tant de talens & de lumieres, ſi l'on ne ſçavoit que ſouvent en Europe ces places n'impoſent qu'une oiſiveté lucrative, & que les ſoins en ſont exercés par les ſubalternes. L'entrepriſe eſt à la charge de la Caſtille ſeule, & les Caſtillans ſeuls y participeront pendant la vie d'Iſabelle, quoique Ferdinand partage les honneurs de la ſouveraineté. On arme à Palos, ville de l'Eſtramadure, aujourd'hui petit bourg.

Colomb exécutera dans quelques ſemaines l'entrepriſe qu'il a ſollicitée pendant tant d'années. Le 3 Août, il part de Palos avec les trois freres Pinçons, habiles Pilotes, trois caravelles, 120 hommes d'équipage, & des proviſions pour un an. Autant qu'il a montré de patience & de conſtance à la Cour, autant il va déployer de cœur, de génie & de grandeur d'ame dans ſa navigation. Bientôt l'ardeur de ſes équipages s'éteint, leur confiance s'affoiblit, leur courage s'abat. Colomb employe toute ſorte d'artifices pour ſe rendre maître des eſprits. S'il avance à pleine voile vers l'Occident, il perſuade aux plus timides qu'on s'éloigne peu des côtes d'Eſpagne. Les vents lui ſont-ils contraires? il s'en applaudit. L'aſtrolable & la ſonde en main, il obſerve tout; & ſouvent étonné de divers phénomènes ſans en paroître ſurpris, il tourne adroitement, comme l'augure, tous les préſages à des aſpects heureux. Son habileté ſubjugue les Pilotes; les équipages obéiſſent à l'impulſion des chefs.

Cependant on eſt en mer depuis trois ſemaines, & l'on n'apperçoit encore qu'une mer immenſe, & le vent ſouffle conſtamment à l'oueſt. On tremble, on complotte, on propoſe de jetter l'ambitieux étranger dans les flots pour reprendre la route de l'Europe. Colomb entend ces diſcours; ſon viſage eſt ſerein; ſon ton eſt ferme, ſes manieres ſont douces; il promet, il menace. Il avoit ſuſpendu le déſeſpoir de ſes gens, lorſqu'un des Pinçons crie *terre*. Colomb jouit encore du ſuccès de ſon ſtratagême, après que le nuage eſt diſſipé. Il occupe, il amuſe ſes gens

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

par l'obſervation de divers ſignes, des variations de la bouſſole, de divers oiſeaux & de poiſſons inconnus. On croit encore appercevoir la terre ; nouvelle illuſion. Les Marins rapportent qu'en pleine mer, l'on voit quelquefois un peu avant le coucher du Soleil l'horiſon repréſenter ſi parfaitement la terre, qu'ils y ſont encore eux-mêmes trompés. Colomb ne s'y trompoit pas. Deux fois ſéduits par de vaines apparences, ſes gens perdent tout eſpoir & toute retenue ; les Pinçons même ſe déclarent contre lui : il n'a plus rien à attendre ni de la ſévérité ni de la douceur. *Si la terre ne paroît dans trois jours, je me livre à votre vengeance.* Ainſi parle Colomb : cette promeſſe interdit les plus furieux. Après avoir fait tête à l'orage, ſeul contre tout, contre tous, il le calme en paroiſſant y céder. Sa promeſſe étoit hardie, ſans être téméraire. Déja il trouvoit fond avec la ſonde ; il jugeoit par la qualité de la vaſe & par des troupes de petits oiſeaux que la terre n'étoit pas éloignée. Les deux jours ſuivans, il voit des poiſſons des eſpeces qui ſe tiennent auprès des côtes, une canne fraîchement coupée, un morceau de bois travaillé, une branche d'épine avec ſon fruit. On reſpire un air plus frais ; & ce qui achevoit de confirmer les conjectures d'un navigateur tel que Colomb, les vents étoient irréguliers, & la nuit ils changeoient. Avant la fin du troiſieme jour, il déclare qu'il ſe flatte de découvrir la terre, cette nuit même. Vers les dix heures du ſoir, il voit une lumiere, & la montre à deux Officiers de ſa flotte. A deux heures après minuit, les matelots de la *Pinta*, crient *terre*, *terre* : on n'en étoit qu'à deux lieues. Aux premiers rayons du jour, on reconnoît une Iſle ; le Nouveau-Monde eſt découvert.

Les Caſtillans tombent aux pieds de Colomb. Ce grand homme deſcend le premier dans l'Iſle, l'épée nue d'une main & l'étendart royal de l'autre, le 12 Octobre 1492. Ses gens, en débarquant, baiſent la terre avec tranſport. En qualité d'Amiral & de Viceroi, il reçoit leur ſerment de fidelité : il donne le nom de *San-Salvador* à l'Iſle appellée *Guanahani* par les habitans.

Après avoir planté sur le rivage une croix avec les armes de Castille, il prend possession du pays sans soupçonner qu'il servoit d'instrument à une injustice, alors généralement canonisée en Europe. Les sauvages avoient pris les caravelles pour des animaux: lorsqu'ils virent dans cette cérémonie le Greffier dresser le procès-verbal, ils s'imaginerent qu'on jettoit sur eux un sort, & prirent la fuite. Les caresses dont on combla les uns, ramenerent les autres.

Les Espagnols ne virent que des animaux imparfaits & méprisables dans ces Insulaires nuds, couleur de cuivre, sans barbe, sans poil, gais, confians, passionnés pour des grelots, des sonnettes & des verreries, assez mal-adroits pour prendre les armes de fer par le tranchant, assez stupides pour donner d'un morceau de verre vingt-cinq livres de coton. Les Insulaires voyoient des êtres célestes & incomparables dans ces étrangers volant sur l'eau, avec leurs étranges machines, si riches en ouvrages industrieux, entierement couverts de vêtemens, à demi-masqués par de longues barbes. L'Isle n'offroit que du coton & des perroquets. Cependant ces habitans portoient sur le nez des plaques d'or. Cet objet fixa l'attention des Espagnols à qui ces sauvages indiquerent que cet or étoit tiré d'une Isle du côté du sud, peuplée d'hommes appellés comme eux *Lucayos*: delà le nom de *Lucayes* donné par les Européens à toutes les Isles situées au nord & à l'oueſt des grandes Antilles, jusqu'au canal de Bahama.

On va chercher l'Isle aux mines. Colomb, dans sa route, découvre & nomme plusieurs autres Isles, la *Conception*, la *Fernandine*, l'*Isabelle*, la *Juana*, &c. Dans la Fernandine, ils prennent des Insulaires le nom de *hamacs*, pour désigner les branles ou rets suspendus à deux poteaux pour servir de lits. A l'Isle de Juana, nommée par les habitans, & ensuite par les Européens eux-mêmes *Cuba*, on trouve un peuple agricole & des champs cultivés en maïs. Hommes & femmes, les habitans viennent en foule baiser les pieds des Castillans: Colomb en emmene quelques-uns pour le guider dans ses recherches, &

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pour leur apprendre la langue Caſtillane. Tout le ſeconde paiſiblement.

Enfin l'Amiral aborde à la grande Iſle d'*Hayti*. Il lui trouve, dit-on, tant de conformité, quant au terrein & aux productions, avec l'Eſpagne, qu'il lui donne le nom d'*Iſle Eſpagnole*. Elle étoit partagée entre cinq nations nombreuſes & gouvernées par des Caciques. L'Amiral reçut dans le port St. Thomas une députation du Cacique Guacanagari, Roi du Marien, qui l'invitoit à ſe rendre à ſa Cour, en lui envoyant un maſque orné d'or battu avec une ceinture bordée d'os de poiſſon travaillés en forme de perles. L'entrevue aboutit à un traité de commerce. Les Inſulaires auſſi avides de grains de verre & autres bagatelles que les Eſpagnols étoient ardens pour l'or, leur prodiguoient ce métal, avec tant de crainte qu'on n'acceptât point leurs offres, qu'un d'entr'eux ayant reçu une ſonnette pour un morceau d'or du poids d'un demi-marc, ſe mit à fuir avec une vîteſſe extrême, afin que le Caſtillan fut hors de portée de rompre un marché ſi inégal. Enfin tous les biens de l'Iſle étoient en quelque ſorte abandonnés à la diſcrétion des Européens.

Herrera, étonné de la généroſité des Indiens, dit que *Dieu, dans le deſſein de convertir cette nation par le miniſtere des Européens, incapables de l'exécuter, ſans l'eſpoir du gain, ſe conduiſit comme un pere, qui, pour marier une fille laide, ſupplée à ce défaut par une riche dot.* Fille infortunée! ſon époux prétendu la viola & l'égorgea.

Je ne parle point de Colomb, homme doux, humain, généreux, droit, équitable, mais dont la conſcience, abuſée par l'eſprit du ſiecle, ne ſçut point qu'il ſervoit d'inſtrument au crime. Déja il étoit ſi cher aux Inſulaires, qu'ayant couru ſur mer quelque danger, le Roi de Marien en avoit verſé des larmes. Eloigné d'employer la violence pour découvrir les ſources de l'or, il crut devoir ſe mettre en garde contre la ſurpriſe, & contenir les Inſulaires par l'appareil impoſant de ſes forces. Ses careſſes lui concilioient leur confiance, le canon leur inſpira de

la crainte. Le Roi, lorſqu'il vit le boulet percer un navire échoué, admira, rêva, frémit, & ſe reconnut eſclave des *enfans du tonnerre* : c'eſt ainſi qu'il appella les Eſpagnols canonniers. Les Inſulaires tomboient à terre, comme s'ils avoient été frappés de la foudre. Colomb, après leur avoir promis de ne ſe ſervir de ſes armes, que pour les rendre victorieux de leurs ennemis, obtint de la confiance & de la crainte, la liberté de conſtruire un petit fort qui fut achevé en dix jours. Guacanagari lui mit un jour ſa couronne ſur la tête : l'Amiral ſe dépouilla de ſon habit pour en revêtir le Roi ; il lui mit auſſi un collier de menus grains au cou & un anneau d'argent au doigt. La bonne foi reſſerroit l'union par ces préſens.

Martin Alfonſe Pinçon, en quittant l'Iſle de Cuba, s'étoit ſéparé de Colomb, afin de profiter de la légereté de ſa caravelle, pour découvrir le premier l'Iſle aux mines. L'Amiral craignit qu'il n'allât en Eſpagne lui ravir la gloire de ſes travaux. Au lieu de viſiter les mines d'Hayti, il mit à la voile, après que Guacanagari eut juré de traiter les gardiens du fort comme ſes enfans, & conſenti à lui laiſſer emmener quelques-uns de ſes ſujets pour ôtages.

Colomb, qui avoit déja découvert l'Iſle de la Tortue, étoit encore à reconnoître les côtes de l'Iſle, lorſque Pinçon reparut, content de s'être approprié la moitié de l'or échangé contre les marchandiſes de ſon navire. Le Dimanche 13 Janvier, on trouva à la preſqu'Iſle de Samana des ſauvages armés d'arcs & de flêches, dans une contenance farouche, avec l'air du mépris, le geſte de la menace, les menées du complot, le regard de la furie. Les Caſtillans, ſans être attaqués, tirerent le ſabre & tendirent l'arc : deux Indiens furent bleſſés. Le ſang Indien coula pour la premiere fois ; Colomb s'en affligea. 1493.

Enfin on prend directement la route de l'Europe. Après cinq cens lieues de navigation, une horrible tempête ne laiſſe à Colomb que le frêle eſpoir de ſauver quelque trace de ſa découverte, ſur un parchemin enfermé dans un baril adreſſé au Roi

DE LA CONQUETE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

d'Eſpagne. L'équipage, avec ſes hautes idées des vertus de ce grand homme, s'imagina qu'il conjuroit le péril par un ſtratagême religieux & ſurnaturel. Le baril jetté à la mer, le Ciel s'appaiſa, & la ſuperſtition, utile une fois, honora de ce changement comme d'un prodige la piété de l'Amiral.

Echappé à ce danger, la perfidie lui tend des embûches. Quelques-uns de ſes gens deſcendent à Ste. Marie, l'une des Açores, pour accomplir un vœu; on les arrête: ſi ſa fermeté n'eut étonné le Gouverneur, D. Juan de Caſtaneda, il auroit eu des combats à livrer ou des piéges à ſurmonter. Les priſonniers relâchés lui apprennent que les Portugais ont ordre de le charger de fers, par-tout où il pourra tomber entre leurs mains.

Une nouvelle tempête le jette ſur les côtes du Portugal, où l'on brûloit d'envahir le monde qu'il avoit offert à cette Couronne. Cependant Jean II le combla d'honneurs, pendant que les poignards s'aiguiſoient, au rapport d'Herrera, pour lui arracher ſes papiers & la vie, ſi ce Prince n'eut pas eu horreur du plus lâche aſſaſſinat. Fernand Colomb ne parle point de cette trame noire.

Enfin Colomb entra dans le port de Palos, après avoir, en ſept mois & demi, découvert la moitié du monde à l'autre moitié. Après le ſilence d'un profond étonnement, les eſprits parurent aliénés de joie. Les hommages que la ſujettion rend aux têtes couronnées, l'admiration & la reconnoiſſance les rendirent à l'homme qui diſpoſoit d'un empire nouveau en faveur de l'Eſpagne. Son voyage juſqu'à Barcelonne fut un véritable triomphe, & ſon entrée dans cette ville fut la fête la plus mémorable. Plus grand que ſa gloire, il s'approche du trône en humble & heureux navigateur; Ferdinand & Iſabelle l'accueillent d'une maniere digne d'eux & de lui. Depuis ce jour, le Roi ne parut dans la ville qu'avec ſon fils à ſa droite, & Colomb à ſa gauche. Il donna le titre de *Dom* à Barthelemi & à Diégo, freres de Chriſtophe, & de magnifiques armoiries à ſa famille.

En 1346, les Vénitiens avoient demandé au St. Siége le pouvoir

pouvoir de tirer de l'Aſie du poivre & de la canelle, & le Pape leur en avoit accordé le privilége excluſif, ſous peine d'anathême contre les infracteurs. En 1440, les Portugais avoient ſollicité au même tribunal la permiſſion de doubler la pointe de l'Afrique, & d'aſſervir les peuples marqués du ſceau noir des reprouvés; leur vœu avoit été rempli. Les Eſpagnols, ou par principe de conſcience, ſelon Gomara, ou par des motifs de bienſéance, ſelon Herrera, s'adreſſerent également à Rome pour obtenir ou l'inveſtiture, ou la légitime jouiſſance des Indes Occidentales: le St. Pere leur en octroya la conquête, ſans préjudice des droits du Portugal, & avec l'obligation de diſpoſer des graces du Ciel pour la converſion des Indiens. Alexandre VI, avec une ligne tirée ſur une carte d'un pôle à l'autre, pour couper en deux parties égales l'eſpace compris entre les Açores & les Iſles du Cap Verd, donna l'Occident & le Midi à la Caſtille, & confirma l'Orient au Portugal. Quelques mois après, les deux Cours reculerent la ligne de 370 lieues à l'oueſt.

Les Eſpagnols donnerent aux terres nouvelles le nom d'*Indes*, parce que les deux pays ſembloient avoir entr'eux des rapports particuliers, parce que la rivalité ne pouvoit ſouffrir les Portugais dans la poſſeſſion excluſive de ce nom, parce que Colomb lui-même s'imaginoit avoir découvert l'extrêmité Occidentale de cette contrée.

On arme dix-ſept navires: on y embarque de l'artillerie, des munitions, des ferremens, des outils, des marchandiſes, des bleds, du riz, des graines, des chevaux, des brebis, des chevres, des veaux, des porcs, des poules, douze Miſſionnaires, des ouvriers, des ſoldats, beaucoup de jeune nobleſſe paſſionnée pour l'or & pour la gloire, en tout quinze cens hommes.

Colomb, dans ſa route, reconnoît les Iſles de Marigalante, la Guadeloupe, Montferrat, Ste. Marie de la Rotonde, Antigoa, San-Martino, Santa-Cruz, St. Chriſtophe, Borriquen ou Portoric, les onze mille Vierges, &c.

En deſcendant à l'Iſle Eſpagnole ou d'Hayti, il trouva ſa

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

forteresse détruite & sa garnison massacrée, sans que de trente-huit hommes qu'il y avoit laissés, il en restât un seul qui pût l'instruire des événemens. On lui dit que ses soldats, après avoir impunément ravi aux habitans du Marien, leurs femmes & leur or, avoient poussé leurs brigandages & leurs dissolutions jusques dans les Etats du Cacique Caonabo, maître des mines, Prince intolérant, qui, avec une puissante armée, les avoit poursuivis, assiégés dans leur fort, & exterminés malgré les efforts de Guacanagari. Le Viceroi de la forteresse détruite reconnut de l'infidelité dans la narration ; mais il falloit dissimuler.

Au grand étonnement des Indiens, une ville s'éleve sous la main de la Colonie Castillane, & les campagnes se couvrent de productions inconnues. Au grand étonnement des Espagnols, les semences germent en trois jours, & la plûpart des fruits ont acquis en trois semaines leur pleine maturité. Cependant les subsistances manquent bientôt à la Colonie. La Chaleur & l'humidité qui accélerent la végétation des plantes, précipitent aussi la corruption des denrées apportées d'Europe. Le climat & le travail énervent les ouvriers & les soldats. L'éguillon de la faim les presse ; mais l'espérance d'assouvir leur soif de l'or l'émousse. Colomb les excitoit habilement à l'ouvrage par leur cupidité même : mais il étoit tems que la récompense parût présente ou prochaine ; il marcha aux mines, & bâtit des forts
1494. dans le Cibao.

Déja la flotte avoit été agitée par des complots intestins. Colomb, moins sévere qu'il n'auroit dû l'être, selon Herrera, au commencement des troubles, avoit été taxé de cruauté, pour avoir doucement exercé un acte de justice selon toutes les formes. La faim poussa de nouveaux cris de révolte ; l'autorité employée pour les étouffer ne servit qu'à les aigrir. Colomb devint plus sévere à mesure que le ressentiment devenoit plus audacieux ; il punit jusqu'aux fautes les plus légeres. Pierre Boyl ou Buellio, Supérieur de l'Ordre de St. Benoit, chef de la mission, fut de tous les séditieux le plus emporté ; il fut le plus effréné, lorsque

le Viceroi, forcé de modérer les distributions de vivres, refusa de l'excepter de la régle commune. Plusieurs fois il jetta l'interdit sur l'Eglise ; mais Colomb, suivant le récit de Charlevoix, lui supprimoit alors entierement sa ration, & l'interdit étoit levé.

Enfin outre la disette, des maladies cruelles travailloient la Colonie ; & l'on en ignoroit les remédes. Telle étoit la situation des Espagnols, lorsque l'Amiral reçut, dans sa ville naissante nommée Isabelle, un avis allarmant envoyé du fort St. Thomas, bâti sur les mines de Cibao. Le redoutable Caonabo avoit résolu de chasser les Castillans de ses Etats. Colomb fit partir un détachement de 400 hommes, non moins pour ménager les provisions de sa ville, & accoutumer ses troupes aux alimens du pays, que pour contenir les Indiens. Déja un cavalier de St. Thomas, avec son cheval caracolant, avoit inspiré tant de frayeur aux sauvages, qu'ils avoient pris la fuite au nombre de plus de quatre cens. On apprenoit malheureusement de jour en jour à les mépriser ; & le mépris est bientôt cruel dans les ames dures & faciles à s'irriter. On jugea que les nouveaux établissemens n'avoient pas à craindre des révoltes fort dangereuses: on appelloit *révoltes* les généreux efforts d'une nation pour recouvrer ses biens & sa liberté.

L'Amiral rassuré & impatient d'étendre ses découvertes, selon les ordres de la Cour, osa abandonner les rênes de ce petit Etat à un Conseil, pour chercher de nouvelles terres & une gloire nouvelle. Outre les Isles auxquelles il donna les noms de Ste. Marthe & de l'Evangéliste, il reconnut la Jamaïque qu'il nomma S. Jago. A Cuba, un Cacique lui tint ce discours : « Tu viens dans cette terre nouvelle pour toi avec des forces » effrayantes pour nous. Sçache qu'il y a dans l'autre monde, » un lieu redoutable pour la punition des méchans, & un lieu » délectable pour la récompense des bons. Si tu te crois mortel, » si tu crois que le bien ou le mal te sera rendu, ne fais point » de mal à ceux qui ne t'en font pas: je l'attends de toi. Tu

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» n'as point encore mérité de reproche ; & il me ſemble que » tes deſſeins ne tendent qu'à glorifier Dieu ». Ces dernieres paroles faiſoient alluſion à la célébration de nos ſaints Myſtères, à laquelle le Cacique avoit vu les Caſtillans aſſiſter dans un reſpectueux ſilence. Colomb, qui reconnoiſſoit ſon cœur dans le cœur de ce Prince, lui répondit qu'il étoit envoyé par le Roi de Caſtille, pour ſçavoir s'il n'y avoit point dans l'Iſle d'hommes malfaiſans, tels qu'on peignoit les Caraïbes, les châtier, & établir une paix fraternelle entre les habitans. Le Cacique verſa des larmes ; & le genou en terre, il adora la bienfaiſance jointe au pouvoir de nuire ; il demandoit ſi ces hommes n'étoient pas deſcendus du Ciel.

L'Amiral, après avoir cotoyé quelques petites Iſles, tomba, vers celle de la Mona, dans une léthargie ſi profonde, que ſes gens allarmés tournerent auſſi-tôt la proue vers la Colonie d'Iſabelle : des fatigues exceſſives l'avoient épuiſé, il n'avoit beſoin que de repos pour ſe rétablir.

D. Barthelemi, ſon frere, arrivoit alors d'Eſpagne. Laſſé des délais de la Cour d'Angleterre, cet homme, non-moins ardent que D. Chriſtophe pour les découvertes, avoit paſſé en France, où Charles VIII, après lui avoir appris les ſuccès de ſon aîné, lui avoit fait compter une ſomme conſidérable. Il s'étoit hâté d'aller en Eſpagne pour joindre ſon frere ; & la Cour lui avoit confié le commandement de trois vaiſſeaux.

Avec la douceur de revoir ſon frere & de recevoir des proviſions, Colomb reſſentit la plus cruelle amertume à la vue des beſoins extrêmes, & de l'extrême licence de la Colonie. Il étoit tems qu'il arrivât : D. Diegue, ſon ſecond frere, luttoit en vain contre le déſordre ; dans les horreurs de la diſette, chacun vouloit vivre noblement, c'eſt-à-dire, dans l'oiſiveté & du travail des Inſulaires. Le ſoldat indiſcipliné exerçoit en tyran la liberté d'agir en maître. Lorſque les Indiens avoient tout offert, on demandoit, on exigeoit encore, on pilloit leurs cabanes, on enlevoit leurs femmes. Ces infortunés ſe laſſoient de

cultiver, de chaſſer, de pêcher pour des hommes inſatiables; & ces barbares (je parle des Caſtillans) ne voyoient en eux que des traîtres & des rebelles dignes d'une vengeance égale à leur malheur transformé en crime.

Le principal auteur des troubles & des brigandages, c'étoit D. Pédro Margareta, chef des troupes, inſolemment fier de ſa naiſſance, impatient de l'autorité d'hommes nouveaux, tels que les Colomb, tendant au deſpotiſme par l'anarchie, en foulant aux pieds le Conſeil. Ses ſoldats, forts de ſon exemple & de l'indiſcipline impunie, s'étoient débandés dans l'Iſle où leurs excès avoient à la fin ſoulevé contr'eux le déſeſpoir. Les Inſulaires étoient diſpoſés à périr pourvu qu'ils ſe vengeaſſent. Un Cacique attaqua pluſieurs partis Eſpagnols; dix d'entr'eux furent tués, & onze brûlés dans leur aſyle. Margareta fut contraint de s'enfermer dans le fort St. Thomas. Les Caſtillans avoient à combattre, & la faim dévorante & un mal épouvantable: ils mangeoient leurs chiens, des lézards, des couleuvres; la maladie étoit ſans reméde. On eſt ſurpris de trouver de la généroſité dans un homme tel que Margareta; mais il faut être juſte, même envers ceux-ci qui ne le ſont pas; & on ne doit pas leur dérober l'honneur d'une bonne action. Au milieu des horreurs de la famine, un Indien préſente à ce Général deux tourterelles; celui-ci les paye généreuſement: *non, je ne prendrai pas un bon repas, quand je vois les miens mourir de faim*; & il lâche les tourterelles.

La Colonie étoit détruite, ſi Chriſtophe n'eut paru. Dominés par le génie de ce grand homme, & tourmentés par l'envie la plus atroce, Margareta & Boyl, chefs des ſéditieux, prirent le parti de retourner en Eſpagne, pour attaquer par la calomnie leur ennemi abſent, avilir ſa découverte, & flétrir ſa conduite. *Telle fut*, dit un Auteur Bénédictin, *la fin de l'apoſtolat du P. Boyl, le premier Apôtre du Nouveau-Monde, digne d'être placé dans les faſtes de l'Egliſe avant St. François-Xavier.*

Le Viceroi, obligé de recourir à la force pour ſoumettre

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

l'Iſle ſoulevée par le crime des ſiens, revêtit, avant ſon départ, du titre d'Adelantade ou Lieutenant-Général des Indes, ſon frere Barthelemi, homme brave, prudent, généreux, le plus digne, après lui, de commander, capable également de former & d'exécuter de grands deſſeins, enfin peu inférieur en vertus à ſon frere, s'il en avoit eu la douceur.

D. Chriſtophe, jaloux de ménager le ſang & de ſes ſoldats & des Indiens, employa la ruſe contre Caonabo, Roi de Maguana, le plus redoutable des Caciques. Ce Prince recherchoit les métaux qu'il ne connoiſſoit pas, le cuivre ſurtout & le laiton; & il avoit témoigné une forte envie d'avoir la cloche de l'Egliſe d'Iſabelle, dans l'idée qu'elle parloit. Ojéda, Commandant du fort de Cibao, fut chargé de flatter & de ſéduire ſon goût pour l'attirer dans un piége. Accompagné de neuf cavaliers ſeulement, il alla lui offrir la paix, des préſens, la cloche pour gage de l'union, & des chaînes de laiton artiſtement travaillées, ornement affecté aux Rois de Caſtille, dit-il, & tel qu'aucun Prince n'en avoit reçu un ſemblable des mains de ſon Général. Caonabo fait retirer ſes gens, afin de s'en parer hors de leur vue, & de les frapper d'une plus vive ſurpriſe. Il eſt enchaîné; on le met ſur la croupe d'un cheval; Ojéda ſe le fait lier corps à corps, & l'on prend au galop le chemin d'Iſabelle. L'Indien, ferme & farouche dans ſa priſon, affecta de ne point ſaluer le Viceroi, tandis qu'il traitoit Ojéda civilement. *Je ne m'humilie point*, dit-il à Colomb, *devant un traître, un lâche qui n'a pas oſé exécuter ſa trahiſon: ton Officier a plus de cœur que toi, & je l'honore.* Cet homme parut dangereux même dans les fers; on l'embarqua pour l'Eſpagne, il périt dans un naufrage.

La diſette & ſes effets alloient toujours croiſſant, lorſqu'il arriva d'Eſpagne quatre grands vaiſſeaux chargés de munitions & de vivres. Les troubles commencerent à s'appaiſer; la ſubordination commença à ſe rétablir, lorſqu'on vit les marques éclatantes d'eſtime & de confiance, dont le Roi & la Reine honoroient le Viceroi, en approuvant dans leurs lettres & exaltant ſon adminiſtration.

Colomb entreprit alors de réduire avec 200 hommes d'infanterie, 20 cavaliers & 20 chiens, les freres de Caonabo, & les autres Caciques aſſemblés avec plus de cent mille Indiens, dans la Véga-Réal. Cette troupe preſque nue, ſans défenſe, ſans art, eſt bruſquement attaquée par l'Adelantade, épouvantée, renverſée, détruite ou diſſipée. A la vue de ces cavaliers que pluſieurs croyoient ne former avec les chevaux qu'un même animal ou un Dieu, de ces dogues heurlans, qui les ſaiſiſſoient à la gorge & les renverſoient, de ces longues épées qui en enfiloient pluſieurs à la fois, de cette artillerie qui emportoit des rangs entiers, les ſauvages étoient vaincus, terraſſés ou mis en déroute. Pendant neuf ou dix mois, le Viceroi pourſuivit les Caciques; chaque rencontre fut une nouvelle victoire: enfin les plus puiſſans des Princes ſe ſoumirent au tribut. 1495.

Trois cens Indiens furent envoyés en Eſpagne; la Reine Iſabelle les renvoya dans leur patrie, avec défenſe de réduire à l'eſclavage des hommes libres & d'un caractère ſi doux, & ordre de les attirer par la douceur & la perſuaſion ſous le joug de la ſujettion & de l'Evangile. Mais les Colombs ſeuls étoient capables de ſe conformer à ces ſentimens d'humanité & à ces injonctions par elles-mêmes impuiſſantes.

Quarinoex, Roi de la Véga-Réal, offrit au Viceroi de faire cultiver, à l'exemple de Guacanagari, par ſes ſujets les grains qu'on voudroit leur confier: Colomb le refuſa; par quel motif? Selon Herrera, il préfera l'or pour ſa propre fortune à l'intérêt de ſa Colonie, chancelante, ainſi que ſa faveur. C'eſt ainſi qu'on oſe accuſer d'une perfide & mortelle avarice, un homme dont la grandeur d'ame ne céda jamais à des paſſions perſonnelles, & ne plia que ſous le poids des mœurs de ſon ſiecle. Colomb ne voulut pas confier ſes grains & la ſubſiſtance de ſa Colonie à Guarinoex, parce que ſa fidelité lui étoit juſtement ſuſpecte. Il rechercha l'or, parce que l'or le juſtifioit à la Cour d'Eſpagne, où ſes ennemis l'accuſoient d'en impoſer ſur la richeſſe du pays. Ce levier remuoit la terre, il la remue encore.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

Les Indiens ſe flattoient que leurs tyrans ſe laſſeroient de leur exil & de leur miſere, & qu'ils retourneroient dans leur patrie. Déſabuſés de cette erreur, ils ſe retirerent dans les montagnes, avec l'eſpérance d'y trouver du repos & une nourriture ſuffiſante, pendant que la famine & les maladies les vengeroient & les délivreroient de leurs oppreſſeurs; ils ſe tromperent encore. La barbare induſtrie des Européens dreſſa les chiens à la chaſſe de ces infortunés : on les relança dans leur retraite; ces animaux, dont Colomb avoit malheureuſement prévu les ſervices, les déchiroient & les étrangloient. On dit que parmi leurs ſuperſtitieux aſſaſſins, il y en eut qui firent le vœu impie & ſacrilége d'en maſſacrer douze tous les jours à l'honneur des douze Apôtres. En peu de mois, il périt de faim, de maladie, & par la rage des chiens & des autres bêtes féroces déguiſées ſous le nom d'hommes, la troiſieme partie des Inſulaires. Guacanagari, lui-même, le fidele allié des Eſpagnols, leur généreux bienfaiteur, lui qui leur avoit prêté tant de ſecours, qui s'étoit chargé pour eux de la haine générale, qui s'étoit engagé, dans un pays dévaſté & cultivé pour le pur beſoin, à nourrir pendant la famine cent hommes qui mangeoient plus en un jour que cent Indiens en huit; Guacanagari mourut miſérablement dans les montagnes où il s'étoit refugié pour ſe ſouſtraire aux travaux humilians auxquels l'avarice de ſes hôtes l'avoit condamné, ſous prétexte de trahiſon. Des monſtres d'impudicité l'accuſerent des plus ſales débauches & ſurtout d'un *plaiſir des viperes*, dont l'infâme Oviédo vous invite à chercher l'explication dans Pline & dans Albert le Grand.

J'aime à croire qu'il ne fut pas au pouvoir de Colomb de réprimer les excès de ſes ſéditieux Caſtillans. Pendant qu'il ſoumettoit l'Iſle Eſpagnole à la couronne de Caſtille, le Roi & la Reine catholiques écoutoient les cris de ſes accuſateurs, autant que l'exigeoit la prudence. Jean d'Aguado eſt envoyé pour éclaircir la vérité; il vient ſervir la calomnie. Il traite les Colomb comme s'il eût été leur ſouverain Juge; il informe contre eux,

comme

comme le plus méchant de leurs ennemis. Le Viceroi, à l'épreuve de l'une & l'autre fortune, incapable de réſiſter à la loi & de céder à la crainte, tranquille & ferme au milieu des inſultes & des emportemens du Commiſſaire, voulut, par une généroſité qui n'appartient qu'à l'innocence courageuſe, revêtir de l'authenticité la plus impoſante la commiſſion de cet homme fougueux, & l'exercice légal de ſes iniquités. Sa modération ne retint point & les Caſtillans & les Indiens qu'entraînoit la furie de ſon ennemi. Mais l'information achevée, il déclara d'un ton abſolu qu'il iroit plaider ſa cauſe au tribunal de leurs Maîtres communs. Un furieux ouragan ayant briſé les vaiſſeaux qui avoient amené le Commiſſaire ; Colomb, de deux caravelles qu'il venoit de faire conſtruire, lui en offre une pour ſon retour, & ſe réſerve de monter l'autre. Avant de quitter l'Iſle, il apprit la découverte de mines abondantes au ſud, & donna ordre d'y bâtir la fortereſſe de St. Chriſtophe. Cet événement fortifioit ſon apologie. 1496.

Il part le 10 Mars, avec 200 Eſpagnols, pauvres & malades qu'il traite comme ſes enfans & qui le défendront comme leur pere. Il reconnoît la Guadeloupe. Sa chaloupe étoit ſur le point d'aborder à cette Iſle pour y faire de l'eau & du bois, lorſque des femmes armées d'arcs & de fléches ſe préſenterent pour en diſputer la deſcente. Elles lancerent une grêle de traits ; on leur répondit par une décharge d'arquebuſe tirées en l'air, elles prirent la fuite : on les gagna par des préſens, & l'on obtint ce qu'on deſiroit.

Pendant l'abſence de Chriſtophe, l'Adelantade, Barthelemi, bâtit au ſud de l'Iſle, dans un canton fertile & agréable, la ville de *San-Domingo*, auprès de quelques mines indiquées à Michel Diaz, par la Princeſſe Catalina, jalouſe de retenir par des bienfaits cet Eſpagnol qu'elle s'étoit d'abord attachée par des faveurs. L'Amiral avoit lui-même donné le plan de cet établiſſement nouveau, d'abord nommé la *Nouvelle Iſabelle* : le nom de *San-*

Domingo, patron de la nouvelle ville prévalut dans la ſuite, & les François l'ont appliqué à l'Iſle même.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Sur la côte de l'oueſt, Bohéchio, ſeul Cacique exempt du tribut, régnoit en paix dans le pays de Xaragua, loin des habitations Eſpagnoles. La fondation de San-Domingo l'allarma d'autant plus qu'il avoit embraſſé la vengeance de Caonabo, mari de ſa ſœur Anacaona. Il ſe diſpoſe à la guerre : l'Adelantade marche à lui, mais précédé d'une députation qui gagne par des préſens le Cacique déja ébranlé par ſa ſœur, alors favorable aux Eſpagnols. Les Indiennes commençoient à ſavourer la lubricité de ces étrangers ; elles prenoient un aſcendant ſur le ſexe ; il leur donnoit un aſcendant ſur les naturels du pays. L'Adelantade fut accueilli au milieu des fêtes de la galanterie ſauvage. Bohéchio, hors d'état d'acheter ſa protection avec de l'or, conſentit à lui payer un tribut en coton & en vivres.

Les habitans d'Iſabelle, en ſe jettant de leurs fortereſſes ſur les villages voiſins comme des loups affamés, provoquerent le déſeſpoir des peuples auquel la longanimité de Guarinoex fut contrainte de céder. L'actif Adelantade ſe hâte d'attaquer une armée de quinze mille hommes ; elle eſt taillée en pieces, & leur Roi fait priſonnier : Barthelemi, après avoir puni les inſtigateurs de la guerre, les relâche.

1497. Les plus redoutables ennemis de la Colonie, c'étoient ceux des Colombs. A leur tête étoit Roldan Ximenés, Alcaïde Major ou Juge ſupérieur, grand Sénéchal, homme d'eſprit & d'un grand ſens, mais violent & ambitieux : il fut ſur le point de conſommer la ruine des Colombs & de l'établiſſement. L'Adelantade, accouru au ſecours de ſon frere D. Diegue, Gouverneur d'Iſabelle, trouve le feu de la révolte ſi ardent, qu'il déſeſpere de l'étouffer, s'il n'engage les rebelles à l'éteindre eux-mêmes. Roldan accepte une négociation, mais pour tendre des piéges à Barthelemi. Furieux de voir ſes trames coupées, il va ſoulever les Caciques en exigeant d'eux des contributions exceſſives

pour les délivrer d'un moindre tribut. Les Indiens, vexés par les deux partis, eſperent ſe ſouſtraire au joug, dont les uns & les autres s'efforcent de s'enrparer. Guarinoex, preſſé par ſes ſujets de reprendre les armes, s'enfuit chez Mayobanex, Cacique des Ciguayos, peuple du nord, montagnard & guerrier. Cet homme qui perd ſes Etats pour ne pas combattre ſes tyrans, les Eſpagnols le pourſuivent, comme s'il déroboit le tribut dont ils étoient privés par ſa fuite. Lorſque Barthelemi offre à Mayobanex le pain & ſon amitié, s'il veut lui livrer ſon Allié, le Cacique lui répond: *Guarinoex eſt un homme d'honneur qui n'a jamais fait tort à perſonne ; & vous, vous employez lâchement tous les crimes pour envahir le bien d'autrui : je ne livrerai pas un Prince infortuné, mon ami, & mon hôte.* Sont-ce là des hommes Puſillanimes ? Ce n'eſt pas de la lâcheté, c'eſt de l'impuiſſance que l'Eſpagnol triomphe. L'Adelantade tâche encore de gagner le Cacique, en lui renvoyant trois priſonniers : celui-ci, avec une férocité irritée, fait mourir les priſonniers & ſe prépare au combat. L'artillerie tonne, & les Indiens fuyent, les Caciques ont diſparu. Barthelemi force par les tourmens des priſonniers à lui découvrir leur aſyle, à-peu-près comme on force en Europe des malheureux à s'accuſer, innocens ou coupables, d'un crime, ou à en accuſer d'autres à leur gré. Douze Caſtillans, nuds, frottés de rocou, déguiſés à la maniere du pays, vont, avec leurs épées enveloppées dans des feuilles de palmier, violer le triſte aſyle de Mayobanex : leurs épées brillent, il ſe rend, Guarinoex eſt livré.

Dans les ténébreuſes horreurs du déſordre, il brille quelquefois des éclairs de vertu. Ces douze Caſtillans avoient enlevé, dans la même expédition, une belle femme, niece de Mayobanex. Son mari vient ſe jetter aux pieds de l'Adelantade pour la racheter : celui-ci la lui remet ſans tache & ſans rançon. Bientôt après le Seigneur Indien revient avec quatre ou cinq cens de ſes vaſſaux, leurs coas ou bâtons brûlés, outils de leur culture, offrir un terrein à cultiver en bleds d'Europe, à l'uſage de ſes

DE LA CONQUETE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

bienfaiteurs. L'offre eſt acceptée, & la reconnoiſſance a bientôt défriché une vaſte campagne. Comme les Eſpagnols auroient étendu & affermi leur empire par la bienfaiſance !

Tel étoit l'état de l'Iſle Eſpagnole, lorſque Chriſtophe Colomb jouiſſoit de ſa gloire à la Cour d'Eſpagne ; car il n'avoit pas été réduit à l'humiliation de ſe juſtifier. Il avoit paru, & ſa préſence ſeule avoit diſſipé les nuages élevés dans l'eſprit du Roi & de la Reine, par les artifices de l'envie. L'envie fut punie par de nouvelles prérogatives, de nouveaux honneurs, de nouveaux biens qu'on lui accorda ; par la généroſité ou la prudence qu'il fit éclater en refuſant dans l'Iſle un vaſte Domaine, avec le titre de Duc ou de Marquis ; par la décharge du huitieme des avances qu'il étoit obligé de faire pour recueillir un huitieme du bénéfice ; par la défenſe qui fut faite à tous ceux qui n'étoient pas nés ſujets de la Couronne de Caſtille, de paſſer aux Indes, défenſe qui condamnoit implicitement Boyl & Margarite, l'un Catalan & l'autre Arrogonois. Le Génois, trop grand pour ſes ennemis, dédaigna toute autre vengeance. Le Roi & la Reine l'inviterent affectueuſement à préférer toujours la douceur à la ſéverité, quand elle pourroit s'accorder avec la juſtice. Sans cet avis donné avec amitié, s'il eſt permis de ſuppoſer ce ſentiment dans le cœur des Rois à l'égard de leurs ſujets, il ne ſe fut point apperçu que la calomnie eut eu accès juſqu'au trône ; & cet avis n'étoit que l'expreſſion de ſa conduite.

Afin de former un ſolide établiſſement, propre à ſervir de modele, il avoit obtenu de la Cour des vaiſſeaux, des troupes, des ouvriers en or, des Laboureurs, des Médecins, des Chirurgiens, des Apothicaires, des femmes, des Prêtres, &c. que leurs Majeſtés devoient entretenir à leurs frais. Colomb connoiſſoit trop le cœur humain pour ne pas préparer des diſtractions & des amuſemens à ſes Colons ; il demanda des Muſiciens. Il pouvoit conduire à ſes dépens cinq cens hommes. On propoſoit aux volontaires le tiers de l'or qu'ils tireroient des mines découvertes par eux, avec des profits de commerce.

Mais comment ſe flatter de trouver aſſez de gens de bonne volonté qui ſe tranſplantaſſent dans un pays d'où l'on rapportoit les maladies les plus horribles ? Partout où les compagnons de Colomb mettoient le pied, elles infectoient avec une rapidité incroyable une grande partie des habitans, au rapport d'un Auteur Eſpagnol, cité par M. Aſtruc. Il ſemble que le ſouffle des malades ſuffiſoit pour empeſter l'air & répandre au loin la contagion. M. Boſſu, dans ſon *nouveau voyage aux Indes Occidentales*, penſe que la peſte vénérienne naquit dans les mines où les vapeurs ſulphureuſes, un travail accablant, une nourriture inſuffiſante corrompirent la maſſe du ſang des Indiens condamnés à y reſter enſevelis pendant huit ou neuf mois de l'année. Mais ce mal étoit auparavant connu & commun preſque dans tout le Nouveau-Monde, loin des mines comme autour des mines. L'ignorance lui donna en Europe les noms de mal de Naples & de mal François. La rapidité de ſa propagation paroît incompréhenſible. L'Europe en fut en peu d'années preſque généralement atteinte. Les Maures chaſſés d'Eſpagne en inoculerent les Africains & les Aſiatiques ; & les Européens les ſeconderent.

Dans la crainte de ne pouvoir former une troupe volontaire aſſez conſidérable pour exécuter ſes projets, Colomb ouvrit l'avis funeſte de commuer les peines des délits ſuſceptibles d'indulgence, en un exil perpétuel aux nouveaux établiſſemens. Sa propoſition fut approuvée. Ainſi l'on choiſit des ſcélérats pour être les peres d'une Colonie & les fondateurs d'un état nouveau. L'Amérique, dit l'Auteur de l'*Hiſtoire philoſophique des Etabliſſemens des Européens dans les deux Indes*, l'Amérique ne ſe purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la maſſe des premieres populations que l'Europe y jetta. Colomb ne tarda pas à éprouver les triſtes effets de ſon erreur.

Jean Rodriguez de Fonſeca, Evêque de Badajoz, Directeur des armemens, traverſa & recula l'expédition des navires accordés à l'Amiral. Cependant il reçut des ordres ſi preſſans, qu'en-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſin une flotte de ſix vaiſſeaux fut équipée & fournie de munitions. Colomb en envoya trois à l'Iſle Eſpagnole ; avec le reſte, il tenta de nouvelles découvertes.

Ce fut dans cette courſe, qu'après avoir abordé à l'Iſle de la Trinité & autres, il toucha vers les bouches de l'Orénoque, divers points de la côte du Continent : il la rangea même aſſez long-tems pour juger avec certitude & déclarer avec confiance à ſes équipages que cette vaſte étendue appartenoit à la Terre-Ferme, & qu'au-delà il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales : il ne ſe trompoit point ; ce grand homme voyoit toujours au-delà de ſes découvertes. Cependant on prétend qu'étant ſorti du détroit nommé par lui *Boca del Drago*, étonné de trouver fort avant en mer les eaux douces de l'Orénoque, une température agréable près de la ligne, & divers phénomènes ſinguliers, il s'imagina que le Paradis terreſtre étoit ſitué vers ce côté du monde au deſſus d'une haute mer. S'il eſt vrai que ſon imagination s'égara de la ſorte dans les merveilles, ſon délire ne fut qu'un rêve d'un inſtant, comme nous venons de le voir ; & il en ſortit pour ſe repoſer ſur des conjectures ſçavantes, judicieuſes & vraies. Inquiet ſur le ſort de l'Iſle Eſpagnole, il remit à un autre tems le ſoin de profiter de ſa grande découverte. En retournant à cette Iſle, il vit celles des perles, &c.

En entrant dans la nouvelle ville de San-Domingo, il apprend les progrès énormes de la révolte de Roldan. Le procès des coupables eſt inſtruit, mais ils bravoient le châtiment. Le Viceroi, pour ſe délivrer d'une partie de ſes ennemis, permet aux mécontens de repaſſer la mer : pluſieurs d'entr'eux profiterent de ſes offres. Cependant les tributs n'étoient pas payés ou ils étoient enlevés par les rebelles ; les Indiens, charmés de voir les conquérans s'entredétruire, ſuſcitoient encore la famine contre eux & laiſſoient les terres ſans culture. Dans ces circonſtances, on jugea que l'ordre ne ſeroit rétabli que par un coup de vigueur : mais à peine 70 ſoldats ſont-ils diſpoſés à

prendre les armes, & la fidelité de pluſieurs d'entr'eux eſt ſuſpecte. Le Viceroi publie une amniſtie avec les offres les plus attrayantes, revêtues des aſſurances les plus fortes de l'honneur & de la bonne foi. En même-tems, il informe la Cour des déſordres de la Colonie & de ſes beſoins, en lui envoyant de l'or, des perles, & le plan de ſes nouvelles découvertes. Dès-lors l'Adelantade ſeroit allé deſcendre dans le Continent, & il auroit certainement reconnu la nouvelle Eſpagne, ſi les tems euſſent permis à ſon frere de ſe priver du ſecours de ſes vaiſſeaux & d'un auſſi brave homme que lui.

Les malfaiteurs amenés d'Eſpagne s'étoient joints aux anciens brigands de l'Iſle, comme on auroit dû s'y attendre. Cette aſſociation forma le peuple le plus corrompu que l'on ait vu ſur la terre, ſans foi, ſans loi, ſans ſubordination, ſans pudeur, ſans humanité. Colomb payoit cher ſa célébrité & ſon erreur. Enfin forcé de s'accommoder aux circonſtances, il conſentit à rétablir le chef des rebelles dans ſes emplois, & à répandre des graces ſur ſes complices, à leur diſtribuer des terreins que les Caciques ſeroient obligés de faire cultiver; c'eſt ce qu'on a appellé *Repartimentos*, départemens, commandes, conceſſions, &c. En étouffant aux yeux des coupables toute étincelle de reſſentiment, il informa la Cour que l'extrême néceſſité l'avoit réduit à ſigner un accord injurieux à l'autorité ſuprême, avec des ſcélérats convaincus de trahiſon & de révolte, & juridiquement condamnés comme tels par deux ſentences.

Deſtiné à paſſer par toutes les épreuves auxquelles le ſort ſemble aſſujettir les grands hommes, il étoit alors en butte à une autre eſpece de brigandage. Un voleur, qui s'étoit approprié le droit de diſpoſer par une criminelle perfidie des mémoires & des plans de l'illuſtre navigateur, relatifs aux Iſles des perles & au Continent du Nouveau-Monde, les avoit communiqués à d'autres voleurs qui s'étoient aſſociés pour ravir la gloire de la découverte de la Terre-ferme. Le premier étoit l'Evêque de Badajoz, chargé par la Cour de la correſpondance des nou-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

1499.

veaux établiſſemens. Les autres étoient l'artificieux Alfonſe Ojéda, le Pilote Jean de la Coſa, & Américvespuce, riche négociant Florentin. Ces brigands mouillerent, avec quatre vaiſſeaux, à deux cens lieues de côtes au deſſus de l'Orénoque. Il paroît qu'ils n'avoient oſé diriger leur navigation vers le nord, dans la crainte d'y rencontrer l'Amiral, dont le projet étoit de chercher la route des Indes Orientales par la mer qui s'enfonce entre Tierra-Firma & la Floride. Cette expédition furtive étoit une atteinte coupable aux conventions de Colomb avec la Couronne.

Les Indiens de la côte ne laiſſoient, dit-on, aucun poil ſur leur corps, pour ne pas reſſembler aux bêtes. Logés dans des habitations communes, leurs femmes & leurs filles étoient communes ; dès-lors elles dominoient, elles étoient aux étrangers comme aux nationaux. Au moindre ſujet de mécontentement, elles détruiſoient leur fruit avec le jus de certaines herbes. Toujours au travail pendant leur groſſeſſe, elles accouchoient ſans peine. Leur vigueur égaloit leur fécondité. Après s'être délivrées de leur enfant, elles ſe baignoient & reprenoient leur ouvrage. Ce peuple étoit très-frugal ſur une terre qui leur prodiguoit des ſubſiſtances, l'indifférence abſolue ſembloit être le fond de ſon caractère. On ne trouva pas dans ce pays une ample matiere à échanges.

Ojéda, toujours guidé par les mémoires de Colomb, remonta juſqu'à la côte de *Paria*. Ce nom, celui du détroit de *Boca del Drago*, & pluſieurs autres déja donnés par le Génois à divers lieux du Continent, atteſtent encore & atteſteront à jamais la découverte de cette contrée par ce grand Navigateur. Quand l'Amiral ne l'auroit pas reconnue, cette gloire ſeroit encore à lui qui n'auroit laiſſé qu'un pas à faire des Iſles à la Terre-ferme. Qui ne voit enfin quel vaſte champ il auroit dévoilé & parcouru, s'il n'avoit été qu'Amiral, ſi les ſoins les plus pénibles du gouvernement le plus périlleux n'avoient retenu ſes vaiſſeaux dans les ports de l'Iſle Eſpagnole ? La merveille, c'étoit de découvrir

couvrir les premieres terres Occidentales, & de frayer la voie des autres terres inconnues. Si Colomb laiſſa quelque gloire à acquérir, ce fut celle de trouver des paſſages aux mers de l'Orient.

Il avoit donc découvert le Continent du Nouveau-Monde; & Ojéda n'y arriva qu'en ſuivant ſes traces, & ſes journaux à la main. Eh! comment Américic Veſpuce, ſimple paſſager ou intéreſſé dans l'armement d'Ojéda & de la Coſa, oſa-t-il s'arroger l'honneur d'avoir ouvert cette carriere & uſurper celui de donner ſon nom au Nouveau-Monde? Le premier, il publia des Relations de ces terres nouvelles; & l'Europe, qui ignoroit la vérité, le crut. Après que ſon impoſture fut démontrée, le nom d'*Amérique* reſta, parce qu'il étoit donné, & qu'aucun autre nom n'entroit en concurrence. Colomb s'étoit toujours oublié lui-même dans la dénomination des lieux qu'il réuniſſoit à la maſſe du monde connu. Veſpuce, pour ſoutenir l'antériorité de ſa prétendue découverte, oſa dire que ſon voyage, c'eſt-à-dire, celui d'Ojéda avoit duré vingt-cinq mois; Ojéda lui-même le démentit par un ſerment juridique, & le Florentin fut convaincu d'une foule de fauſſetés. D'impoſture en impoſture, il oſa écrire qu'il avoit fait deux voyages ſur la même côte, au nom du Roi de Portugal: il fut prouvé par témoins qu'aux dates marquées par cet homme impudent, il étoit employé à d'autres expéditions. Ainſi le nom porté par le Nouveau-Monde, loin d'être un titre de gloire pour l'uſurpateur, imprime ſur ſa mémoire le ſceau d'une infâmie éternelle. Cependant cette injuſtice ſemble être le préſage de toutes celles dont l'*Amérique* (puiſqu'il faut ſe ſervir de ce nom) doit être le théâtre.

Pendant qu'Ojéda s'amuſe à donner des noms à quelques lieux du Nouveau-Monde, à égorger des Caraïbes, & à tramer la ruine de Colomb dans l'Iſle Eſpagnole, d'autres aventuriers, ſes dignes émules, vont le ſupplanter lui-même à la Cour d'Eſpagne, & offrir la premiere relation du Continent. Pédro Alfonſe Nino, ci-devant témoin de la découverte de Paria par

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

l'Amiral, & les deux freres, Guerre, Marchands de Séville, avoient tiré de l'or & des perles de cette côte, & trouvé vers la pointe d'Araya, au nord de la pointe Occidentale de la Marguerite, ces belles salines formées par un lac toujours couvert de sel, ou à sa surface ou dans son fond. Vincent Yanez Pinçon, un des premiers compagnons de voyage de l'illustre Génois, découvroit au-delà du Golfe de Paria plus de six cens lieues de côte Après lui, Diégo de Lopez tentoit de pénétrer les armes à la main dans ces terres, dont les miroirs, les grains de verre & les épingles ne pouvoient lui ouvrir l'entrée.

1500 & suiv.

Il suffisoit à ces Navigateurs d'avoir touché une côte, de l'avoir vue, d'y avoir été battus, pour que tout le pays fût acquis aux Couronnes de Castille & de Léon. Ils s'en mettoient en possession au nom de leurs Majestés; & ce n'étoit pas comme les brigands se mettent en possession de ce qu'ils pillent, car en effet ceux-ci s'en emparent. Avec un procès-verbal ou un poteau, ils avoient légitimement conquis une vaste étendue de terres inconnues, & obligé les habitans à l'obéissance sous peine de mort. C'est ainsi que les Européens rafinoient le brigandage à un tel point, qu'aucune langue n'a de terme pour exprimer cet excès.

Aujourd'hui la sagesse Européenne rougit de la barbare absurdité de ces titres, tant qu'il est inutile de les faire valoir, & qu'il ne s'éleve pas des différends sur la souveraineté de quelqu'une de ces terres indépendantes. L'usage des poteaux s'est aussi perpétué; mais il faut croire qu'on ne les éleve que comme de simples monumens du premier passage des Navigateurs sur des pays nouveaux.

Les Espagnols prétendent à l'honneur d'avoir vu le Brésil avant les Portugais; en effet Alvarez de Cabral, Amiral de Portugal, n'y aborda que quelques mois après Pinçon. Le hasard le découvrit aux Portugais. Cabral alloit aux Indes Orientales, lorsqu'ayant pris le large à l'oueſt, après avoir passé les Isles du Cap Verd, pour éviter le calme des côtes d'Afrique, il se trouva

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſur le Bréſil, la terre Occidentale la plus voiſine de ces mêmes côtes & la premiere qui s'offroit à la découverte. On crut remarquer, dans le caractère des habitans, aſſez de douceur pour recevoir l'Evangile : on prêcha en Portugais pour les convertir, comme on liſoit à tous ces peuples les Bulles latines des Papes pour les convaincre de leur dépendance. Déja ces Bulles qui conſervoient toute leur force contre les Américains qu'elles dévouoient à la ſervitude ou au maſſacre, n'en avoient plus contre ceux des Européens qu'elles excluoient du droit d'appeſantir ſur le Nouveau-Monde ou le glaive ou le joug. Les armes du Portugal furent plantées ſur le rivage du Bréſil ou Braſil, vainement nommé *Sainte-Croix* par Cabral. Comme les Portugais n'avoient point pénétré juſqu'aux mines, la Cour de Liſbonne n'y envoya d'abord que des criminels & des femmes perdues ; quelque nombreuſe que pût être une pareille Colonie, elle ne proſpera pas. Bientôt, après avoir accordé d'amples & ſtériles conceſſions, l'on afferma pour une ſomme très-modique le produit de ce pays ou celui de l'uſurpation & de l'oppreſſion.

Les grandes Indes conduiſoient trop rapidement aux honneurs & à la fortune, pour que ce peuple ſe précipitât en foule vers l'Occident, où il falloit d'une main cultiver une terre difficile, quoique bonne, ſous peine de péril, de miſere, & de l'autre combattre juſqu'à la mort ou juſqu'à la deſtruction de l'ennemi, des ſauvages cruels & implacables, ſous peine d'être dévoré dans leurs feſtins. Il eſt à croire que le pays ne ſe peupla que quand l'Inde eut commencé à revomir ſes tyrans, quand les Braſiliens eurent cédé à de continuelles boucheries, quand le climat & le ſéjour eurent plié les générations aux formes locales.

Quel ſuccès pouvoit-on attendre de ces Colonies d'étrangers, forcés à rompre dans un horrible tumulte, leurs habitudes phyſiques ; car il falloit s'accoutumer à un air nouveau, à des ſubſiſtances nouvelles, à un nouveau genre de vie : les habitudes morales, car il falloit renoncer à ſa patrie, à ſa famille,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

à ſes coutumes, pour ſubſtituer à ces liens, je ne ſçais quels liens; les habitudes méchaniques ou induſtrielles, car il falloit modifier les arts mêmes & les adapter au pays, par exemple réformer la culture ſuivant la nature du ſol & les ſaiſons? Que de calme cette métamorphoſe exigeoit? Avec ce calme, que de vertus! avec ces vertus, combien de talens! avec ces talens, quelle adminiſtration! Etoient-ce là les fondemens de ces Colonies? Ces conſidérations échappoient alors à l'Europe en délire; elle les oublie encore: on creuſoit & on creuſera encore long-tems des tombeaux dans les terres étrangeres pour y élever un peuple.

Les Eſpagnols, autoriſés par Rome, étaloient avec éclat leurs entrepriſes; les Portugais ſembloient vouloir dérober leur marche, du moins n'ont-ils pas publié des relations particulieres de leurs expéditions. Le Bréſil ſe peuple ſourdement & lentement; la Colonie ſe partage en Capitaineries pour faire face aux Légions Indiennes toujours prêtes à l'attaquer; enfin dans l'eſpace de cinquante ans, quelques bourgades paroiſſent éparſes ſur la côte.

Au tems de la découverte du Bréſil, Gaſpard de Cortéreal, Gentil-homme Portugais, tourna ſes recherches vers le nord de l'Amérique, pendant que les Eſpagnols couroient vers le midi. Par un coup du haſard, ſon vaiſſeau fut porté dans la Baye de la *Conception*, à l'Iſle de Terre-Neuve, d'où il pouſſa vers l'embouchure de la riviere, juſqu'à la partie Septentrionale de la Terre de Labrador, habitée par les farouches Eskimaux, nommée *Terre-verte* par ce Navigateur, & de ſon nom *Terre de Cortéreal* par les anciens Géographes. Là, au lieu des richeſſes faciles de l'Afrique & de l'Orient, il ne vit que des rochers, des neiges, des glaces & une eſpece de poiſſon, aujourd'hui une des ſubſiſtances les plus communes de l'Europe, la morue. Dégoûté de ce pays, il reprit la route de Portugal, & ſelon Charlevoix il périt en chemin. Champlain place ſa mort dans un ſecond voyage. Un de ſes freres, en ſuivant ſes traces, tomba

dans le même abîme. Le Roi de Portugal, ſenſible à la perte de ces deux Officiers, refuſa à Jean Vaſquez, leur aîné, la permiſſion de courir la même carriere dans l'eſpérance de les retrouver. Il ne reſte aucune relation authentique du voyage de Gaſpard; on lui conteſte ces découvertes: il eſt certain qu'il ne fit aucun établiſſement dans l'Amérique Septentrionale.

Peut-être n'y cherchoit-il qu'un paſſage pour aller attaquer l'autre extrémité de l'Inde. Déja l'on travailloit à percer cette route, ſi ſouvent & ſi vainement tentée juſqu'au moment préſent, que des Navigateurs Anglois s'efforcent de franchir les barrieres qui ſéparent la mer du nord de la mer du ſud. Quatre ou cinq ans avant la navigation réelle ou prétendue de Cortéreal, le Roi d'Angleterre, Henri VII, avoit accordé par des Lettres-Patentes à Jean Cabot ou Gabato & à ſes trois fils, la permiſſion de paſſer dans les Indes Orientales par le nord-oueſt de l'Amérique, ſi la fortune le ſecondoit. Quelques Ecrivains, fondés ſur la date de ces Lettres, comme ſi les projets étoient exécutés auſſi-tôt que formés, prétendent que les Cabots reconnurent en 1497, l'Iſle de Terre-Neuve & la Terre de Labrador. On voit, dans le Recueil de Ramuſio, que ces Italiens eux-mêmes n'auroient oſé l'affirmer; & que Sébaſtien, l'un d'entr'eux, confirme l'antériorité des découvertes de Colomb. Il paroît, par une lettre de ce dernier au Nonce du Pape en Eſpagne, que la terre s'offrit à eux pendant qu'ils ne comptoient trouver que des mers juſqu'à la hauteur des côtes de Tartarie; & qu'après l'avoir ſuivie juſqu'au cinquante-ſixieme degré de latitude, ils reprirent leur courſe vers le ſud, ſans y être deſcendus.

Les Portugais écartoient, autant qu'il étoit en eux, des mers de l'Afrique & de l'Inde les autres peuples, ſoit en occupant ces mers avec un appareil impoſant, ſoit en cachant le ſecret de leur navigation. Colomb, qui avoit pris ſon eſſor vers l'Occident, avoit rencontré une vaſte barriere qui fermoit la voie des contrées Orientales: mais il étoit naturel d'eſpérer qu'elle offriroit quelque iſſue. La côte de l'Amérique Méridionale ſe

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

prolongeoit trop avant pour qu'on pût trouver de ce côté-là un canal de communication auſſi avantageux qu'un débouché du côté du Nord. Par le nord, on ſeroit auſſi-tôt arrivé à la hauteur de la Tartarie & de-là à la Chine, ſans s'être expoſé aux ardeurs de la ligne & aux tempêtes du Japon. Cependant le projet d'ouvrir une voie ſi courte, fut preſqu'auſſi-tôt abandonné que conçu : le froid & les glaces en éloignerent bientôt les Navigateurs. Dans ces derniers tems, les Ruſſes, aſſez mauvais Marins pour être effrayés des dangers de leur mer glaciale, ou aſſez mauvais politiques pour vouloir détourner les autres nations de cette tentative en les effrayant, n'ont rien négligé pour perſuader à l'Europe que le paſſage étoit ou chimérique ou impraticable. Leurs efforts, parce qu'ils étoient affectés, ont produit un effet contraire à leurs vues. Outre ce canal de communication qu'on croit avec beaucoup de fondement creuſé par la Nature, on a imaginé inutilement d'en tracer un autre à travers l'Iſthme de Suez, pour joindre la Méditerranée à la Mer rouge ; & l'on croit que la Nature elle-même travaille à rompre l'Iſthme très-étroit de Panama, & à lier ainſi le Golfe du Mexique avec la Mer du ſud. Mais les Européens devoient avoir leurs premiers ſuccès à la pointe Méridionale du Nouveau-Continent.

La nouvelle découverte excita, comme toutes les découvertes précédentes, l'envie ou des réclamations. Les Vénitiens prétendirent qu'Antoine & Nicolas Zani ou Zéno, deux de leurs Nobles, partis d'Irlande en 1390, avoient été jettés ſur le Friſland, portion du Groenland, où ils avoient appris que des pêcheurs venoient de découvrir l'Eſtotiland ou les terres Septentrionales du Labrador, romaneſquement décrites dans leur Relation. On voulut encore que Jean Scalve, Polonois, eût reconnu toutes ces terres dès l'an 1477. Guillaume Poſtel ſe perſuade que les Gaulois avoient peuplé l'Amérique Septentrionale avant l'Ere Chrétienne.

Il eſt certain que, dès le neuvieme ſiecle, les Norwégiens,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ainſi que nous l'avons remarqué, fréquentoient le Groenland, d'où il étoit facile de communiquer avec le nord de l'Amérique. Il eſt certain que des pêcheurs François fréquentoient cette derniere contrée au commencement du ſeizieme ſiecle & même auparavant. Corneille Wytflied, Secrétaire du Conſeil de Brabant, ne doute point que cette nation n'y naviguât avant l'an 1500. Les noms François des caps & des ports de l'Iſle de Terre-Neuve, connus dès ces premiers tems, ſans qu'on ſçache l'époque de ces dénominations, ſemblent aſſurer à la France l'honneur de la découverte; genre de titres, en vertu duquel elle reclame encore avec fondement la premiere découverte de l'Afrique Occidentale. En 1506, Jean Denis, de Honfleur, publia une Carte des côtes de l'Iſle & des environs. Deux ans après, on vit en France un ſauvage du Canada, amené par un Pilote de Dieppe, nommé Thomas Aubert ou Hubert. On a gratuitement avancé que ce Pilote avoit été chargé par Louis XII, de reconnoître ces pays. Ces entrepriſes n'étoient point nationales & ordonnées, & voilà pourquoi elles demeuroient enſevelies dans l'oubli. Des Pêcheurs & des Marchands particuliers qui cherchoient des pêcheries & des débouchés, étoient plutôt diſpoſés à cacher leurs découvertes, qu'à les répandre, & plus jaloux d'un profit certain, que d'une gloire oppoſée à leurs intérêts. Les autres nations aſpiroient à des conquêtes éclarantes & lointaines; celle-ci étoit aſſez floriſſante & aſſez heureuſe de ſa propre richeſſe. Partout ailleurs il falloit aiguillonner & aider l'induſtrie; ici elle ſe ſuffiſoit. S'il eſt un pays où l'induſtrie n'ait pas beſoin d'être encouragée, c'eſt celui-ci: qu'elle n'y ſoit point découragée, c'eſt aſſez.

En ſuivant tous ces Navigateurs, jaloux d'uſurper ou de partager la gloire de l'Amiral d'Eſpagne, nous l'avons laiſſé en butte à la calomnie & au milieu de la ſédition. Cet homme, qui ne ſe défendoit que par ſes œuvres contre l'envie, eſt à la fin terraſſé en Eſpagne; il eſt odieux à la Cour, ſuſpect au Roi, & repréhenſible, ſinon criminel aux yeux de la Reine. Cette

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Princeſſe humaine, après avoir fortement recommandé qu'on reſpectât la liberté des Indiens, vit avec indignation arriver trois cens d'entr'eux, trainés avec des chaînes par des complices de Roldan. L'Amiral avoit permis à ces derniers d'emmener avec eux quelques Indiennes ; & à ſon inſçu ou ſans ſon conſentement, & malgré lui ils avoient embarqué ces malheureux comme eſclaves. Il porta donc juſqu'aux crimes de ſes ennemis.

Il avoit dompté les rebelles & diſpoſé les Indiens à recevoir l'Evangile & la loi de l'Eſpagne ; il ne demandoit que trois ans pour procurer à la Couronne plus de ſoixante millions de revenu, lorſque D. François de Bovadilla, Commandeur de Calatrava, vint, revêtu d'un pouvoir illimité, dégrader l'Amiral, ſaiſir ſes biens, le jetter dans les fers, & prononcer contre les trois freres une ſentence de mort. Quelle haute idée les ennemis de ce grand homme avoient-ils donc de ſa vertu, pour ne pas craindre qu'il réſiſtât par la force ouverte à leurs violences, au lieu de livrer ſa vie à leur brutalité? La Colonie s'étoit attendue à une guerre civile : le fidele Colomb lui donna la paix ; il ne ſçut que ſouffrir les oppreſſions de la tyrannie, les outrages de la lâcheté, les noirceurs de l'ingratitude, pouſſée à un tel point, qu'un de ſes domeſtiques ſe préſenta pour lui mettre les fers aux pieds, coups contre leſquels l'ame la plus forte n'eſt jamais prémunie. L'Adelantade avoit en main des armes pour le venger: Colomb l'engagea par de vives inſtances à partager ſes humiliations & le péril. Cependant il étoit fort à craindre que le Commiſſaire n'eût aucun égard à ſon appel à la Cour d'Eſpagne. Tranſportés ſur un vaiſſeau, nos Génois ignoroient leur ſort, lorſque le Capitaine Alfonſe de Vallejo vint appeller l'Amiral. *Où vas-tu nous mener*, lui demanda Chriſtophe avec quelqu'émotion ? En Eſpagne, répondit le Capitaine. *Dis-tu vrai ? ne me caches-tu rien ?* non, je vous jure que j'ai ordre de vous conduire en Eſpagne... Ces aſſurances accompagnées de manieres reſpectueuſes donnerent quelque eſpérance

eſpérance à l'illuſtre priſonnier. Afin de combler la meſure de ſes peines, Bovadilla fit publier une amniſtie en faveur de ſes perſécuteurs les plus effrénés & les ennemis les plus déclarés du bien public ; en même-tems qu'il donna ordre à Vallejo d'aller prendre terre à Cadix, & de remettre les accuſés & les procédures entre les mains de l'Evêque de Cordoue & de Gonzale Gomez, perſonnages déchaînés contre les trois freres.

Au commencement d'Octobre 1500, Vallejo mit à la voile. A peine ce brave homme fut-il ſorti du port, qu'il voulut décharger Colomb de ſes chaînes: *c'eſt à mes Maîtres à les briſer*, lui dit l'Amiral, *je les porterai juſqu'au pied de leur trône.* On aſſure qu'il les conſerva toujours avec ſoin, & qu'il voulut, par ſon teſtament, les emporter juſques dans le tombeau. Invitons quelquefois les grands hommes à ſe ſouvenir des chaînes de Colomb; elles leur rappelleront leur deſtinée, ſes vertus & leurs devoirs.

A l'arrivée des priſonniers, le Roi & la Reine, coupables d'avoir mal placé leur confiance, furent auſſi honteux qu'indignés de l'abus horrible qu'on en avoit fait. L'aſpect de Colomb avoit ſur leur génie un aſcendant impérieux; il parut & fut libre : la Reine s'attendrit ſur ſon ſort, & il fut conſolé. Le Roi, quoiqu'il lui portât, dit-on, une haine ſecrette, parce qu'il ne ſe ſacrifioit que pour la Caſtille, ne vit en lui qu'une noble victime de l'envie, trop ſupérieure à ſes accuſateurs & à ſes malheurs pour avoir beſoin de ſe juſtifier. Cependant on ne ſe diſpoſoit, ni à punir ſes perſécuteurs ni à le rétablir dans ſon gouvernement : il ne demanda rien, il offrit de nouveaux ſervices. Les Moluques commençoient à être célebres par leurs épiceries. Cet homme, avide de grands travaux, propoſa d'aller tenter de paſſer à travers le Nouveau-Monde, pour arriver à ces Iſles.

Bovadilla, par une adminiſtration, directement oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur, eut bientôt révolté, & les Eſpagnols & les Indiens. Pour balancer par un poids immenſe d'or ſes

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

fautes & ſes excès, il élargit les mines & enſevelit un peuple innombrable dans ces goufres. Des monceaux de métal s'éleverent: on y voyoit, dit-on, ſous le ſang Indien, un lingot du poids de trois mille ſix cens écus d'or. Cependant la Cour nommoit Nicolas Ovando, pour ſuccéder à Bovadilla, avec ordre de renvoyer cet homme en Europe, après avoir examiné ſa conduite & ſes comptes, & d'apporter une attention particuliere à réparer les torts ſoufferts par Colomb, uniquement coupable d'avoir découvert un monde & ces richeſſes, avec un nom étranger à l'Eſpagne. Bovadilla, Roldan & leurs fauteurs furent
1501. arrêtés. Le Roi & la Reine déclarerent libres les Indiens & s'adjugerent la moitié du produit des mines. Colomb n'en avoit exigé que le tiers; bientôt il fallut ſe borner au quint, tant des métaux que des perles & des pierres précieuſes; réglement obſervé juſqu'à ce jour. L'exploitation des mines devenoit trop difficile, la population étoit trop rare, les Indiens ſe livroient avec trop de complaiſance au repos que leur procuroit la liberté pour qu'on pût tenir trop haut les droits du Domaine.

Colomb, après avoir ſupporté tant de diſgraces avec tant de magnanimité, éprouvoit encore les effets d'un acharnement ſourd, ſurtout par l'habileté des Miniſtres à rallentir le nouvel armement. Las d'eſſuyer des dégoûts à la ſuite des perſécutions, il alloit ſe repoſer de ſes travaux & de ſes ſouffrances dans la retraite, lorſque le Roi Ferdinand, informé de ſes deſſeins, lui écrivit: « vous devez être perſuadé du déplaiſir que nous avons » eu de votre priſon, puiſque nous vous avons mis en liberté, » auſſi-tôt que nous l'avons pu. Tout le monde connoît votre » innocence. Vous ſçavez avec quelles diſtinctions & quelle » bienveillance nous vous avons traité. Les graces que nous » vous avons accordées ne ſont pas les dernieres que vous rece- » vrez de nous. Nous vous confirmons vos priviléges; nous vou- » lons que vos enfans en jouiſſent après vous; & nous mettrons » votre fils aîné en poſſeſſion de vos charges, quand vous le » ſouhaiterez. Partez donc au plutôt, nous vous en prions. »

Il ſied aux Rois de ſe juſtifier à l'égard de leurs ſujets, & de s'abaiſſer, en quelque ſorte, devant les grands hommes : ils ne paroiſſent jamais ſi grands, que lorſqu'ils exercent contre eux-mêmes la juſtice, qu'ils rempliſſent en Rois les devoirs de l'homme envers la vertu, & qu'ils reconnoiſſent la ſupériorité donnée au génie par la Nature.

L'armement fut bientôt prêt, & Colomb partit le 9 Mai 1502. 1502.
Obligé de relâcher à l'Iſle Eſpagnole, il vit des ſignes certains d'une tempête prochaine, au moment où Torrez étoit près d'en ſortir avec une riche flotte. Quoiqu'il eût été mal accueilli par Ovando, il ne balança point à lui donner avis du danger, & à lui conſeiller de retenir Torrez dans le port. On ne l'écouta pas; la flotte appareilla; & à la vue même de l'Iſle, elle fut briſée par un violent ouragan. On remarqua, & l'on regarda comme un trait éclatant de la juſtice divine, que le navire, chargé des débris de la fortune des trois freres, fut ſauvé avec dix autres bâtimens très-foibles; tandis que la mer engloutit vingt-un navires chargés d'or, & tous leurs équipages; & Torrez, Bovadilla, Roldan & tous les infâmes détracteurs de Colomb. Avec eux il périt un Cacique Chrétien, ainſi que l'infortuné Guarionex, qui auroit embraſſé la foi ſans les brutalités exercées par un Caſtillan contre ſa femme favorite. A ce naufrage, il n'échappa qu'un ſeul homme de diſtinction, Rodrigue de Baſtidas, qui, l'année précédente, avoit reconnu, avec Jean de la Coſa, cent lieues de nouvelles côtes le long de la Terre-Ferme, juſqu'au Golfe d'Uraba. Alfonſe Ojéda & Américvespuce avoient ſuivi la même route ſans ſçavoir qu'il l'eut priſe : ces deux aſſociés eurent enſemble un différend au ſujet des vivres; & Ojéda fut mis aux fers.

Dans ſon quatrieme voyage, Colomb, après quelques découvertes auprès du Cap de Honduras, auroit abordé à l'Yucatan & à la côte du Mexique, s'il eut continué de gouverner à l'oueſt, s'il n'avoit jugé par les ſignes d'un vieillard Indien qu'il trouveroit à l'eſt des terres riches en or, en corail, en épiceries, &

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

même en munitions, telles que cet Américain en voyoit ſur les vaiſſeaux Eſpagnols; indications aſſez conformes à ſes préjugés. L'or étoit aſſez commun dans des Iſles & ſur la côte qu'il apperçut. Arrêté par les tempêtes, il viſita entr'autres Havres celui qu'on nomme Porto-bello.

1503. Ses équipages entrerent ſucceſſivement dans les rivieres de Bethléem, du Véragua & d'Urira. Un Cacique de ce dernier canton conduiſit l'Adelantade à des mines d'or. L'Amiral réſolut d'élever une eſpece de bourgade vers l'embouchure de Bethléem; & il fut encore le fondateur du premier des établiſſemens Eſpagnols ſur la Terre-Ferme. A peine s'étoit-il ſéparé de ſon frere, pour ſe remettre en mer, que celui-ci crut devoir prévenir les mauvais deſſeins des Indiens en enlevant le Cacique de Quibia. Il réuſſit; mais le Cacique eut le ſecret de ſe ſauver, & bientôt après il revint mettre le feu aux caſes Eſpagnoles avec des fléches embrâſées. Parmi les uſages ſinguliers des habitans de Quibia, on remarqua qu'au lieu d'inſtrumens tranchans ils ſe ſervoient de fils d'une eſpece de chanvre, qui coupoient comme le fer. Pendant que Barthelemi avoit tout à craindre de la part des barbares, Chriſtophe étoit ſur le point de périr ſur un parage orageux. Enfin les deux freres ſe joignirent & allerent relâcher à la Jamaïque, après avoir eſſuyé la faim, la ſoif, la furie des flots & le feu du Ciel. L'Amiral étoit tourmenté par la goute. On fut contraint de faire échouer les navires. Deux Caſtillans allerent de péril en péril dans deux mauvais canots demander du ſecours à l'Iſle Eſpagnole.

Le Gouverneur Ovando combloit alors dans ce pays la meſure de la perfidie & de la barbarie. Sur les accuſations de quelques ſcélérats, anciens complices de Roldan, il avoit réſolu la mort de la Reine de Xaragua, Anacaona, Princeſſe d'un mérite diſtingué, bienfaitrice de ſa nation. Sous prétexte de lui rendre un hommage en recevant ſon tribut, il partit pour le Xaragua, à la tête de 300 hommes de pied & de 70 chevaux. La Reine, avec cette confiance que le crime n'a pas & cette joie

que l'ennemi ne peut feindre, alla au-devant de lui, ſuivie d'une foule de Caciques & d'un peuple nombreux, célébrant l'arrivée de ſes hôtes, par des chants & des danſes. Au milieu d'une fête très-galante, au milieu d'un magnifique feſtin que cette Reine, femme d'un caractère, d'une politeſſe, d'un goût ſingulier dans une Indienne, lui donne, il la fait arrêter, elle & ſes Caciques; il fait brûler vifs les Caciques, attachés aux colonnes de la ſalle du feſtin, pendant que ſes ſoldats maſſacrent dans la ville un peuple ivre de joie. On inſtruit le procès de la Reine, afin qu'elle ſoit déclarée coupable de conſpiration & pendue ſelon les formes: elle meurt de la main du bourreau. Qu'on imagine tous les excès de cruauté dont des monſtres peuvent être capables, les Eſpagnols s'y livrerent; il ſeroit affreux d'en retracer les détails. Juſqu'à de petits enfans que des cavaliers ont, par pitié, mis ſur la croupe de leurs chevaux, des furieux leur plongent l'épée dans les reins, ou leur coupent les jambes pour les jetter à terre & les laiſſer périr. Cette horrible journée dépeupla le Xaragua. Des cendres de tant de victimes, il s'éleva quelques vengeurs, mais trop foibles. En ſix mois, le pays n'offrit plus qu'un vaſte cimetiere ſur lequel on voyoit errer quelques ombres animées.

Oviédo & d'autres Hiſtoriens ont oſé faire l'éloge d'Ovando. Un homme capable de telles abominations pouvoit-il avoir quelques vertus morales? On dit encore qu'il étoit *homme de mérite*: qu'eſt-ce donc que le mérite? il eut peut-être tout celui des tyrans. On dit qu'il avoit l'abord gracieux: il avoit cet air, lorſqu'il flattoit Anacaona pour l'étrangler. On dit qu'il étoit déſintéreſſé, je veux le croire: mais il avoit la lâcheté de ſervir indignement l'avarice d'autrui & de condamner, pour l'aſſouvir, les Indiens au plus dur eſclavage, en les enfermant de force dans les mines moyennant ſalaire. On dit qu'il avoit de la modeſtie: combien l'orgueil en affecte! Etoit-ce par modeſtie qu'il ne prenoit conſeil que de lui-même, & qu'il faiſoit périr une flotte pour ne pas écouter l'avis toujours reſpectable &

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

imposant de Colomb ? On dit qu'il fut zélé pour la foi. Las Casas lui reproche de n'avoir pas eu plus à cœur la conversion des Américains, que s'ils avoient été des brutes privées de raison : étoit-ce pour leur salut & pour l'honneur de l'Evangile qu'il les exterminoit ? On dit qu'il fut grand amateur de la justice : est-ce parce qu'il observa des formalités pour condamner une Reine à mort, & qu'il prétendit n'avoir jetté les Caciques au feu qu'après avoir tiré de leur bouche l'aveu d'une conspiration ? Est-ce parce qu'il purgea la Colonie de gens de mauvaises mœurs pour y faire régner des mœurs atroces ? Est-ce parce qu'il introduisit une sorte de police en violant tous les droits naturels, & qu'il ordonna aux Colons de faire venir leurs femmes ou d'épouser leurs maitresses, comme s'il vouloit arrêter une lubricité qu'il rendoit plus facile en attachant les Indiennes à leur joug à titre de propriétés, & en interdisant à ces infortunées la communication avec leurs compatriotes ? Est-ce parce qu'il viola horriblement les ordres de ses Maîtres, toutes les loix de l'équité, les sentimens d'humanité les plus naturels, en rendant les Indiens esclaves & les appellant libres pour tromper la Cour, & en exerçant la tyrannie la plus absolue & la plus cruelle ? On dit que, fait pour rendre un peuple heureux, il fut en quelque sorte dénaturé par son emploi, qui sembloit être contagieux, & transformer les hommes les plus doux en animaux féroces : seroit-il donc devenu plus barbare que ses barbares prédécesseurs, s'il avoit eu l'humanité dans le cœur & des ressources dans son génie ? Reproche-t-on de tels excès à Colomb ? On dit qu'il avoit un grand sens & de grands talens pour le gouvernement : quand, où, comment les déploya-t-il ? Est-ce dans l'institution ou l'adoption des *départemens* qui assignoient & dévouoient un certain nombre d'Indiens à la tyrannie privée de chaque Espagnol ? Est-ce dans son opiniâtreté à les arracher aux travaux de la culture, pour les plonger dans les mines, pendant que la Colonie étoit en proie à la faim ? Est-ce dans sa répugnance à recevoir des Négres par le seul motif qu'ils ren-

doient les Indiens plus difficiles à conduire ou opprimer, pendant que ſes affreux carnages ne laiſſoient de reſſource que dans une population étrangere : Eſt-ce dans la fondation de quelques bourgades qu'on lui avoit recommandé de bâtir avec choix de poſitions avantageuſes, dans la reconſtruction magnifique de S. Domingo, ſur un mauvais terrein où un ouragan venoit de le renverſer ; dans l'érection de ces réceptacles de bêtes féroces, horribles arſénaux d'armes ſans ſubſiſtances, ſimulacres vains & vuides, faits, ce ſemble, pour ſervir de tombeaux à ceux qui en chargeoient la terre au lieu de la cultiver. Ovando eut peut-être quelques vertus de tempérament, ſi l'on peut donner le nom de vertu à une heureuſe conſtitution organique, comme on le donneroit à la ſanté. Il eut peut-être quelques talens, mais ſans principes, ſans régle, ſans frein, ſans proportion & preſque ſans analogie avec les rênes qu'il avoit à gouverner : il ne ſçut donner une forme à la Colonie qu'en détruiſant toute la race des naturels du pays. Quoi qu'il en ſoit, il faudroit être barbare pour prononcer ſon nom ſans frémir.

L'homme à côté duquel tous ceux-là n'auroient paru que des enfans, ſans leur mâle & rigoureuſe barbarie, Colomb qu'Ovando vouloit laiſſer périr à la Jamaïque, ne tenoit à la vie que par les foibles ſecours de ſauvages, dépourvus de proviſions, & aigris par les déſordres d'une partie des ſiens qui leur arrachoient des vivres, pendant qu'il n'acceptoit que des offres volontaires & à prix d'argent. Dénué de tout, il engage les Caciques à s'aſſembler ; il leur déclare d'un ton ferme que ſon Dieu va les punir de leur dureté à ſon égard ; & que pour ſigne & prélude de leur déſaſtre, dès la même nuit, la Lune rougira, s'obſcurcira, & leur refuſera ſa lumiere. Quelques heures après, l'éclipſe commence. Les Indiens épouvantés le conjurent de demander grace pour eux. Il réſiſte ; enfin il céde, il leur dit qu'il va, dans la retraite, prier ſon Dieu de leur pardonner. Dès qu'il voit la Lune reparoître, il vient d'un air joyeux leur

1504.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

annoncer que le Ciel leur fait grace, à condition qu'ils ſeront bons, dociles & ſecourables envers les Chrétiens. La Lune brille. Depuis ce jour, les Indiens prévinrent conſtamment les deſirs des Eſpagnols.

Sortis de ce danger, les Colombs ſont en butte aux conſpirations & aux révoltes. Pendant que Chriſtophe eſt retenu au lit par la goutte, l'Adelantade bat les rebelles, fait priſonnier leur chef, Porras, & ne leur laiſſe pour refuge que ſa clémence. Des Indiens ayant apperçu, après ce combat, le Pilote Lédeſma, étendu ſans mouvement, ils allerent toucher ſes bleſſures pour voir comment les épées tuoient ces hommes qu'ils croyoient immortels. *Si je me léve*, crie Lédeſma d'une voix terrible! Les Indiens fuyent, épouvantés, ſans oſer tourner la tête.

Il y avoit un an que Colomb ſouffroit à la Jamaïque, lorſque Mendez & Fieſchi qui avoient paſſé à l'Iſle Eſpagnole, lui amenérent un navire. Quand l'Amiral arriva à Saint-Domingue, cet Ovando oſa mettre en liberté ceux de ſes gens qui s'étoient révoltés. Colomb ſe contenta de dire que ſon Amirauté étoit reſſerrée dans des bornes bien étroites, puiſqu'il n'avoit pas le droit de juger ſes propres Officiers ſur ſon propre bord.

Il arrive en Eſpagne: la Reine étoit morte; ſon crédit étoit anéanti: le Roi Ferdinand ne l'aimoit point. Lorſque, mourant, il ne demanda pour lui qu'une retraite, & pour ſon fils aîné ſes charges & ſes titres, ſuivant les clauſes d'un contrat, par lequel il avoit la bonne foi de croire que des Souverains même étoient liés, on lui propoſa des penſions & des terres en échange de ſes priviléges & de ſes droits. Dans l'eſpérance que Jeanne d'Arragon & Philippe d'Autriche reſpecteroient davantage les engagemens d'Iſabelle, il chargea ſon frere d'aller leur préſenter ſes titres & reclamer la foi royale. Barthelemi fut reçu avec aſſez de bonté: mais l'Amiral terminoit chrétiennement ſa carriere à Valladolid, à l'âge de ſoixante-cinq ans.

1506.

L'Auteur de la découverte du Nouveau-Monde mourut avec la crainte de ne laiſſer à ſes enfans qu'un nom fameux & haï,

entraîné

entraîné douloureuſement dans le tombeau par le poids immenſe de ſes travaux & des injuſtices humaines, ſans avoir jamais trouvé de paix que dans ſes vertus, depuis qu'il avoit mérité l'admiration de l'Univers & de tous les ſiecles, en changeant la face de la terre par la force de ſon génie. S'il n'avoit été plus grand que ſa gloire, il auroit été trop malheureux. On eſt diſpoſé à croire qu'aucune vertu ne lui étoit étrangere; car il avoit toutes celles dont on l'accuſa de manquer. On prétend qu'il fut haut & dur envers les Eſpagnols, envers des ſubalternes toujours inſolens & rebelles, toujours plus humiliés par ſa modération que par ſa fierté, toujours aigris par ſa clémence, plus encore que par ſa juſtice, toujours coupables à ſon égard, ou des lâchetés de la perfidie ou des brutalités de l'orgueil: toujours il pardonna, lorſqu'il ne fut pas contraint de punir; toujours il pardonna les outrages perſonnels. S'il étoit porté, comme on le dit, à la colere, il ſe vainquit: jamais la rage de ſes ennemis ne parut l'exciter; &, du moins quand il parla ou agit en homme public, il fut toujours maître de lui-même. On l'accuſa de cruauté envers les Indiens; lui ſeul en fut aimé & regretté. Vraîment religieux, vraîment pieux, vraîment zélé pour la propagation de l'Evangile; parce qu'il fut trop Chrétien pour ſouffrir que l'on profanât le Baptême, on ſuppoſa qu'il vouloit voir les Indiens eſclaves plutôt que Chrétiens. A la ſource des richeſſes, avec le droit d'en acquérir d'immenſes, ſouvent il fut expoſé à manquer d'aſyle, & à recourir pour les beſoins les plus communs aux refuges de la miſere, ainſi qu'il le mandoit au Roi & à la Reine. Uniquement lié à l'Eſpagne, par des conventions pluſieurs fois enfreintes de la part de la Cour, il ſouffrit la diſgrace comme ſi ſa naiſſance l'y avoit appellé, & il aima mieux la ſouffrir que de ſe jetter entre les bras de trois Souverains qui l'appelloient à eux avec les inſtances les plus preſſantes: la Reine avoit vu leurs lettres. Sans doute l'Eſpagne ne recueillit pas les fruits qu'elle avoit lieu d'attendre de ſes découvertes; Colomb n'étoit pas Roi. Charlevoix dit qu'il ne lui

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

manqua pour être l'idole des Caſtillans que d'être né parmi eux ; il ne l'auroit été que comme ces idoles quelquefois traînées dans la fange par leurs adorateurs. Son génie & ſes vertus méritent qu'on lui pardonne des fautes & des erreurs, ou qu'on les pardonne à ſon ſiecle. Qu'on le compare avec ce ſiecle, on verra qu'il auroit été dans tout autre un homme extraordinaire, un grand homme.

Il ſe joua quelquefois de ſes détracteurs, lorſqu'ils n'attaquerent que ſes projets & ſes découvertes. Un jour qu'on oſoit dire en ſa préſence que tout Pilote auroit pu trouver l'Amérique, il demanda un œuf, & propoſa à ſes Cenſeurs de le faire tenir un bout en haut. On l'en défia, il caſſa une pointe de l'œuf & remplit le défi. On s'écria que chacun en feroit autant. *Il en eſt de même du voyage de l'Amérique, depuis que j'en ai enſeigné le chemin*, dit-il. L'apologue eſt une excellente maniere de répondre à la critique des ſots.

Chriſtophe Colomb laiſſa deux fils, l'un D. Diégue, de ſa premiere femme Philippa Mòniz Péreſtrello, Portugaiſe ; l'autre, D. Fernand ou Ferdinand, de ſa ſeconde femme, Béatrix Henriquez, Eſpagnole. D. Diégue ſuccéda à ſes prétentions : D. Fernand, Auteur de ſa vie, amateur des ſciences & ami du repos, s'engagea dans le ſacerdoce.

Colomb n'eſt plus, & le cruel Ovando commande encore à l'Iſle Eſpagnole : il commande dans la province de Higuey les ravages qu'il avoit exercés dans celle de Xaragua. Le Roi ou Cacique Cotubanama, contraint de ſubir le joug, avoit conclu avec lui un traité par lequel les Indiens étoient obligés de cultiver pour le Domaine une certaine étendue de terre, mais ſans pouvoir être forcés à tranſporter les récoltes à Saint-Domingue. Ils cultivent, ils recueillent, & cet Ovando, qu'on appelle *juſte*, exige qu'ils conduiſent les grains à la capitale. Ils ſe révoltent ; on leur fait une guerre cruelle & ſi cruelle, que dans l'accès du déſeſpoir les Indiens s'enfoncent dans le corps les fléches de l'ennemi, les mordent de rage, & en lancent par inſulte les

tronçons contre les Caſtillans. Les priſonniers aiment mieux expirer dans les tourmens ou ſe précipiter du haut des rochers, que d'enſeigner au vainqueur par quels chemins il peut trouver le reſte de leur peuple, cantonné ſur les plus hautes montagnes. Des maſſacres horribles, le ſupplice de Cotubanama, la mort volontaire d'une foule innombrable d'Indiens terminerent cette guerre. La tragédie finit lorſqu'on ne vit plus de ſang à verſer.

Un ſyſtême extravagant d'inhumanité couvert des voiles de la religion & de la politique, achevoit de dérruire la population Indienne; je veux parler des départemens ou des partages des Indiens entre les conquérans. On diſoit que tant qu'on laiſſeroit à ces barbares le libre exercice de leurs ſuperſtitions, ils n'embraſſeroient pas le Chriſtianiſme, & que l'eſprit de révolte fermenteroit toujours dans leur cœur, à moins que leur diſperſion ne les mît hors d'état de rien entreprendre. Ferdinand le crut. Toute l'Iſle fut partagée en un certain nombre de diſtricts; tous les Indiens, ſans diſtinction ni d'âge, ni de ſexe, ni de rang, furent condamnés aux plus rudes travaux, & privés des ſalaires qu'Iſabelle leur avoit accordés, ſans autre devoir impoſé à leurs tyrans, que celui de les inſtruire des principes de la Religion, devoir unique qu'ils ne remplirent pas, parce qu'on les diſpenſoit de remplir les plus ſacrés. Ovando, en abuſant le Roi par le tableau des progrès prétendus de la foi, gagnoit la confiance de la Cour par des arrangemens de police, mais ſurtout par des envois annuels de quatre à cinq cens mille marcs d'or, ſecours néceſſaire à l'Eſpagne pour ſoutenir la guerre de Naples. A la vue de ces richeſſes, les Eſpagnols s'embarquoient en foule pour aller puiſer à la ſource; il n'y eut pas aſſez de navires pour les recevoir. Les Seigneurs ſolliciterent des départemens: leurs Agens, avides de s'enrichir en enrichiſſant leurs maîtres, écraſerent impitoyablement leurs malheureux eſclaves. Aux cultures uſitées, on ajouta de nouvelles cultures, par exemple, celles des cannes à ſucre, tirées des Canaries: c'étoit multiplier les tourmens.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

On vit alors ce qu'on n'auroit pas cru poſſible, on vit la férocité s'accroître & outrer tout ce que l'enfer peut inſpirer d'horreur. Il faut voir dans Las Caſas cet épouvantable tableau. Les eſclaves étoient accouplés comme des bêtes pour traîner les fardeaux & plus mal nourris que des bêtes. S'ils ſuccomboient ſous le poids, ils expiroient ſous les coups. Les femmes étoient ſéparées de leurs maris, ſans pouvoir communiquer les uns avec les autres qu'en ſe dérobant quelques inſtans à l'œil de leurs tyrans & s'expoſant à toute leur furie. Ils périſſoient au travail des mines, elles périſſoient au travail des champs. Leur corps étoit énervé & leur ſang corrompu par une nourriture inſuffiſante & malſaine. Le lait tariſſoit dans les mammelles des meres qui tomboient mortes ſur les corps de leurs enfans morts ou mourants. Avoient-ils le bonheur momentané de ſe ſauver dans les montagnes : l'*Alguaſil del Campo* lâchoit contr'eux des meutes de chiens enragés, & ils étoient déchirés. Ils s'empoiſonnoient avec du jus de manioc. Les peres ſe pendoient à des arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfans. L'excès de leur déſeſpoir peint l'excès de la tyrannie.

A peine reſtoit-il dans le pays ſoixante mille Indiens ou la vingtieme partie de ſa population, nombre infiniment trop foible par tant d'énormes travaux, lorſque l'impoſture, pouſſée auſſi loin que la barbarie, attira des Iſles Lucayes une foule nombreuſe de victimes nouvelles. D'artificieux Caſtillans parvinrent à perſuader à leurs habitans crédules & ſenſibles, qu'ils venoient d'un lieu de délices où leurs parens & leurs amis morts les invitoient à aller partager leur bonheur. Plus de quarante mille Lucayens s'embarquent pour paſſer dans ce paradis : ils tombent dans un enfer, dans des mines dévorantes, dans des atteliers de mort, ſi l'on me permet des expreſſions par leſquelles l'indignation exaltée voudroit & ne peut pas peindre la tyrannie Caſtillane. Ces malheureux, horriblement abuſés, meurent de chagrin ou dans les efforts qu'ils font pour ſe ſauver. La violence pourſuit l'ouvrage de la fourberie; & en peu

d'années les Lucayes ſont déſertes ſans que l'Iſle Eſpagnole ſoit peuplée.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Enfin Ovando fut rappellé, non comme l'impitoyable bourreau des Américains, mais comme auroit pu l'être un homme de bien, pour avoir déplu au miniſtere. D. Diègue Colomb lui ſuccéda. L'héritier de Chriſtophe avoit noblement & conſtamment pourſuivi ſes droits, droits ſi inconteſtables, qu'ayant obtenu par une faveur ineſpérée la permiſſion de les diſcuter dans les formes ordinaires de la juſtice, leur légitimité avoit été unanimement reconnue par le Conſeil, malgré le vœu du Roi. Mais ce Prince ne rougiſſoit pas de ſuſpendre l'exécution d'un jugement légal. D. Diégue oſa lui demander pourquoi il ne lui faiſait pas la grace de lui rendre ſon héritage après lui avoir fait l'honneur de l'élever dans ſa maiſon, & quand ſes juſtes demandes n'avoient pour objet que de le ſervir avec autant de fidelité que l'avoit ſervi ſon pere. Enfin il épouſa Marie de Tolède, fille de Ferdinand de Tolède, grand Commandeur de Léon, grand Veneur de Caſtille, couſin-germain du Roi catholique, & frere du Duc d'Albe, favori de ce Prince. Ce mariage, qui auroit tant adouci la mort de Chriſtophe, fixa l'irréſolution de Ferdinand. D. Diégue fut nommé Amiral de l'Inde & Gouverneur de l'Iſle Eſpagnole.

Cependant la Cour violoit ſes priviléges. Au retour de Jean Diaz de Solis & d'Yanez Pinçon, qui venoient de reconnoître l'Yucatan, elle arrêta que les découvertes ſeroient pouſſées vers le ſud, le long du Bréſil ; & que cette contrée, au moyen de divers établiſſemens, ſeroit diviſée en deux provinces, la nouvelle Andalouſie, depuis le Cap de Vela, juſqu'à la moitié du Golfe d'Uraba ; & la Caſtille d'or, depuis ce Golfe juſqu'au Cap de Gracias à Dios. Ojéda obtint le premier de ces Gouvernemens, & Nicueſſa le ſecond. Améric Veſpuce fut chargé 1506.
de tracer le plan, les alignemens, les routes des établiſſemens, par une commiſſion authentique. Le Roi, dans ſes Lettres-patentes, confirma ſcandaleuſement le nom d'Amérique donné au nouveau Continent par cet uſurpateur ſubalterne.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMBRIQUE ET DE SES SUITES.

1507.

L'Amiral diſſimula ſon reſſentiment, dont l'éclat lui auroit été plutôt funeſte qu'utile. Il s'embarqua avec ſa femme, ſon frere, ſes deux oncles, beaucoup d'Officiers, de Nobleſſe & de jeunes Demoiſelles. L'Iſle Eſpagnole avoit alors des villes & de grands Domaînes ; & le pays de l'or étoit une patrie pour les grands comme pour les petits. Mais la mortalité étoit parmi les Indiens : la néceſſité demandoit des cultivateurs, la tyrannie demandoit des eſclaves, il n'en exiſtoit plus. Alors, quoique le Roi eût défendu par un Edit la traite des noirs, non qu'elle lui parût violer la Nature, mais parce qu'Ovando avoit peint les Africains fiers & indociles, on alla chercher des victimes en Afrique. Barthelemi Las Caſas avoit propoſé cette infâme traite dans un mémoire préſenté à la Cour ; & le premier, ou un des premiers en Eſpagne, il forma & exécuta le projet d'aller acheter en Afrique des négres pour les enchaîner & les forcer par des traitemens inouis à exploiter la terre du Nouveau-Monde. Ce défenſeur ſi ardent de la liberté des Indiens, fut donc l'inſtigateur de l'eſclavage des noirs ; tant le fanatiſme, la cupidité, la barbarie, le délire aſſortiſſoient (peut-être ſans remords, car le remords eſt étouffé par l'excès du crime & la déraiſon) les contradictions les plus frappantes ; tant ils avoient renverſé les notions primitives du droit de la Nature !

L'Hiſtorien de Saint-Domingue dit que l'expérience fit voir qu'on n'avoit pas bien connu les négres, puiſqu'ils s'accoutumoient plutôt que les Indiens à l'eſclavage pour lequel ils paroiſſoient nés ; qu'ils faiſoient ſix fois plus d'ouvrage que les naturels du pays ; qu'ils ſe conſervoient forts & robuſtes quoiqu'on les nourrît mal ; que peu enclins au chagrin & peu capables de reſſentiment, pour dompter leur fierté, il n'y avoit qu'à leur faire ſentir comme à des chiens, à coup de fouet qu'ils avoient des maîtres. Nous ne nous arrêterons pas à cette eſpece d'apologie à l'Eſpagnole, & tirée en effet des livres Eſpagnols de ce tems-là : mais on ne pardonnera point à M. de P. d'avoir écrit que, *comme les négres ne peuvent ſe gouverner*

eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellens eſclaves. Voudroit-il donc dire que la Nature elle-même les a prédeſtinés à l'eſclavage & claſſés au rang des animaux domeſtiques? Quel eſt l'homme qui, avec l'inſtruction & même ſans l'inſtruction, ſoit incapable de ſe gouverner lui-même, du moins ſelon les ſimples beſoins de la Nature? eſt-ce le négre? eſt-il un excellent eſclave? y a-t-il un bon eſclave? qu'on le demande aux tyrans. Avec cette opinion, on a ſacrifié douze millions d'Africains à l'exploitation de l'Amérique.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

L'Iſle Eſpagnole dépeuplée d'eſclaves, ſe dépeupla bientôt de Colons. L'Amiral avoit reçu l'ordre de former des établiſſemens à celle de Cubagua ou des Perles. Il y paſſa un certain nombre de Caſtillans avec des eſclaves Lucayens, auſſi propres à la pêche des perles qu'ils l'étoient peu au travail des mines: ils avoient l'art de demeurer très-long-tems ſous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, que le quint du Roi monta à quinze mille ducats par an, qu'en peu de tems il s'éleva des fortunes immenſes, & que les perles diſparurent de la côte comme l'or commençoit à diſparoître des mines de l'Eſpagnole. Cette Iſle fut la mere de toutes les Colonies de l'Amérique. Par les fréquentes émigrations, ſa décadence fut auſſi rapide que l'avoit été ſa grandeur. Comment cette population roulante n'auroit-elle pas promptement dépéri? Comment l'Eſpagne pouvoit-elle entreprendre tant d'établiſſemens avant qu'il en fleurît un ſeul? Comment ſe flattoit-elle qu'une Colonie, dès la premiere génération, à ſon arrivée même, jetteroit des eſſaims ſans ſe détruire & ſans que ces eſſaims ſe détruiſiſſent comme elle? Comment ne voyoit-on pas qu'à force de chercher de l'or on ne trouveroit plus que la faim; qu'il n'y a qu'un genre de mines qui ne s'épuiſe pas, celui des reproductions annuelles, telles que les ſubſiſtances; que l'Amérique ne pouvoit ſe peupler que par degrés, & à meſure que l'accroiſſement des vivres offriroit d'alimenter de nouveaux hommes? Mais raiſonnoit-on alors? Chacun couroit à la fortune comme le

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

gouvernement, & l'or en formoit de rapides : je ne parle pas de la fortune publique, l'Eſpagne ſe ruinoit même par l'abondance d'or.

L'année précédente, Jean Ponce avoit jetté les fondemens d'une Colonie à Boriquen, où après la mort de ſon ami, le Cacique ou Seigneur Agueynaba, il ſe flatta de diſpoſer des Inſulaires comme d'un peuple conquis. Ces peuples étant à demi-perſuadés que les Caſtillans étoient immortels, le Cacique Brayau, pour éclaircir ſes doutes, ordonna ſecrettement qu'on tînt un d'entr'eux au fond d'une riviere, juſqu'à ce qu'il eut perdu tout mouvement. Lorſque le jeune Eſpagnol ne donna plus aucun ſigne de vie, on tira ſon corps ſur le rivage, & pendant trois jours on parla inutilement à ſon cadavre. Aſſurés que ces étrangers étoient mortels, les Indiens en maſſacrerent un grand nombre. Cependant, quoique ſecourus par les Caraïbes, ils ſuccomberent, ils s'abandonnerent même à leurs vainqueurs, à la vue des troupes envoyées de l'Eſpagnole : ils crurent que les ennemis qu'ils avoient tués reſſuſcitoient pour les combattre. On les fit preſque tous périr dans les mines. Ponce fonda dans un endroit fort commode pour les vaiſſeaux la ville de Porto-rico ou Portoric.

Vers ce tems-là, Eſquibel, par ordre de D. Diégue, prenoit poſſeſſion de la Jamaïque. Les habitans, abattus par la perte de leur chef, furent obligés à cultiver la terre & à fabriquer des ouvrages de coton pour leurs vainqueurs. Là il commença à ſe former un commerce d'une utilité immédiate : ces toiles, la multiplication des beſtiaux, les plantations de ſucre en fournirent la matiere. Cette Colonie devoit donc être bientôt une des plus floriſſantes.

Sur le Continent, Ojéda, Gouverneur de la future province de la nouvelle Andalouſie, tâchoit d'exécuter les ordres que la Cour lui avoit donnés de ſignifier aux Indiens la donation de l'Amérique à la Couronne de Caſtille par le Pape, & de les pourſuivre impitoyablement s'ils ne ſe courboient avec douceur

ſous

ſous le joug de l'Evangile. Il eſt incertain ſi la Cour avoit compris que ces peuples ne pourroient pas répondre à des propoſitions qu'ils ne pourroient pas entendre. Nous préſumerons que le Général ſupprima la formalité ſuperflue. Autour du port de Carthagêne, découvert par Baſtidas, on repouſſa d'abord par des prodiges de valeur une nation toute guerriere juſqu'aux femmes, d'une taille haute & d'une extrême bravoure : mais les Caſtillans s'étant diſperſés, elle fondit ſur eux de toutes parts & en fit un grand carnage. Ojéda, qui ſe croyoit invulnérable ſous la ſauvegarde d'une petite image de la Vierge, fut bleſſé & trop heureux de ſe ſauver dans l'épaiſſeur des bois, avec ſon bouclier percé de trois cens coups de fléches. Sur ces entrefaites, Nicueſſa, Gouverneur de l'autre partie du Continent, paroît, repouſſe les ſauvages, brûle leurs habitations; la nation eſt détruite. Les brigands font un très-gros butin. 1508.

Ojéda va ſur la pointe Orientale du Golfe d'Uraba, dédier une ville à *St. Sébaſtien*, pour que la protection de ce Saint le garantiſſe de l'atteinte des fléches empoiſonnées. Forcé par des ſauvages, Antropophages farouches, de ſe renfermer dans des retranchemens & les horreurs de la famine, une fléche empoiſonnée le frappe, tombé dans un piége. Comme il s'étoit apperçu que le poiſon étoit froid au plus haut degré, il ordonna à ſon Chirurgien d'appliquer ſur les deux ouvertures de la plaie, deux plaques de cuivre rougi au feu. Il paroît que le venin fut conſumé : mais il ſurvint à la plaie une inflammation ſi violente qu'il fallut, dit-on, employer un tonneau de vinaigre à mouiller des linges pour la calmer. Chaſſé par la famine à l'Iſle Eſpagnole, cet homme, uniquement bon pour des entrepriſes qui ne demandoient que du courage & de la fermeté, y mourut de chagrin, ſans amis, ſans être en état de payer pour ſon cadavre une place dans un cimetiere.

L'uſage des fléches empoiſonnées étoit fort commun dans le Nouveau-Monde, comme il l'eſt encore en différens endroits de l'Aſie. Les Américains employoient le ſuc de différens arbres

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ou arbuſtes du Mancaniller, Manceniller, ou Hippomanes végétal ; de la Liane ou Béjuque, Curare, &c., de l'Ahouai-Guacu, &c. Ce dernier arbre croît dans les Iſles, ainſi que dans le Continent auſtral de l'Amérique : le meilleur ſpécifique connu contre ſon venin eſt la racine de la *Caa-Apia*, plante du Bréſil : au défaut de ce végétal, on a recours aux ſels alkalis. Le Mancaniller abonde à Portoric ; il ſe trouve auſſi dans les Antilles & en divers lieux du Continent. On aſſure que des dards empoiſonnés avec ſon ſuc ont conſervé leur venin preſque dans toute ſa force pendant un ſiecle & demi. Les Eſpagnols en reſſentirent les cruelles atteintes dans leurs guerres contre les Caraïbes : après avoir recouru à une infinité de contre-poiſons, ils s'imaginerent en avoir rencontré un très-efficace dans les feuilles de tabac ; mais il n'étoit pas auſſi aſſuré qu'ils le penſoient. Un ſauvage de dix ans a appris aux Européens un reméde infaillible, pourvu qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure : il conſiſte à avaler quelques pincées de ſel, ou faute de ſel, à boire trois ou quatre gobelets d'eau de mer : on ſe ſerviroit avec encore plus de ſuccès de ſel de vipere ou de celui de corne de cerf. La Liane nait dans les marais de l'Amérique méridionale. Au bout de trois ans, les fléches trempées dans ſon poiſon n'ont pas perdu leur vertu malfaiſante, & dans trois minutes l'animal qu'elles effleurent, périt. On décoche les grandes fléches avec des arcs, & les petites ſe ſoufflent avec des ſarbacanes. Le venin n'agit point, s'il n'eſt mêlé avec le ſang, dans lequel il occaſionne une coagulation ſubite ou la ſécrétion de la lymphe, d'avec les globules ſanguins. On peut ſans crainte ſucer la plaie qui en eſt infectée, juſqu'à en extraire ſes derniers atômes : c'eſt même le reméde qu'il faut employer, lorſqu'on n'a pas ſous la main du ſel ou d'autres contre-poiſons indiqués contre le Mancaniller : le ſucre de canne eſt aujourd'hui regardé comme un ſpécifique très-puiſſant & plus puiſſant que le ſel même. Il paroît que c'eſt-là le genre de poiſon dont Ojéda fut atteint. Mais les remédes étoient alors inconnus. Ainſi toute

bleſſure étoit mortelle: car ce Caſtillan ne dut ſon ſalut qu'à un moyen trop dangereux & ſouvent impraticable; peut-être même ne lui dût-il qu'un court prolongement de vie. Combien de fléaux, preſqu'inévitables, ſe raſſembloient donc dans ces premiers tems ſur la tête des Européens, & ces poiſons & la diſette, & les inclémences du climat, & ſur-tout le mal horrible contre lequel Oviédo eut le bonheur d'apprendre les propriétés du Gayac de l'Amérique, avant que Carpi eut découvert les vertus du Mercure contre ce mal?

Peut-être, dit l'Auteur de l'*Hiſtoire philoſophique des Etabliſſemens des Européens dans les deux Indes*, peut-être n'y avoit-il alors ſur la terre que l'Eſpagnol aſſez frugal, aſſez endurci à la fatigue, aſſez accoutumé aux intempéries d'un pays chaud, pour ſupporter tant d'incommodités. L'orgueil national, incapable de reculer; le génie romaneſque, avide de merveilleux; la ſoumiſſion aveugle & preſqu'idolâtre à l'opinion, au préjugé, à la premiere réſolution conçue; la haine jalouſe contre un peuple voiſin, courant avec les mêmes avantages naturels & avec des ſuccès plus brillans une ſemblable carriere; toutes ces cauſes ſoutenoient & exaltoient la témérité & la frénéſie des conquérans du Nouveau-Monde.

La famine les pourſuivoit par-tout cruellement, ces inſenſés qui rouloient dans des déſerts, maſſacrant le petit nombre d'hommes qui pouvoient les nourrir ou leur apprendre à ſe nourrir, juſqu'à ce qu'ils euſſent fondé des Colonies agricoles. Ceux de St. Sébaſtien, après avoir vu brûler leur ville, ne ſe ſuſtenterent que de la chair de leurs chevaux, animaux ſi néceſſaires à l'exécution de leurs projets, & ſi terribles pour les Indiens, juſqu'à ce que Vaſco Nugnès de Balboa les eût conduits dans un pays plus fertile & chez un peuple plus doux, ſur la rive Occidentale du Darien où l'on bâtit *Sainte-Marie l'Ancienne*. La Colonie ayant paſſé de la nouvelle Andalouſie dans la Caſtille d'or, la diviſion ſe mit parmi les chefs; & la diſette fut ſi extrême, que trente Caſtillans ſe jetterent avec avidité ſur

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

le cadavre d'un Indien à demi-pourri. Enfin Nicueſſa alla au-delà de Porto-Bello, bâtir *nombre de Dios*, dans un pays ſi dépourvu, que la miſere & les maladies lui enleverent les trois quarts de ſes gens, & le reſte tomba dans le déſeſpoir ou dans les mains des barbares. Enfin Nicueſſa étant revenu au Darien, les Colons de cette province le livrerent ſur un mauvais brigantin à la merci des flots.

C'eſt ainſi que les Eſpagnols fonderent d'abord preſque toutes leurs premieres Colonies. Arrivoient-ils dans un pays ? ſans le connoître, ils y élevoient des baraques ſous le nom de villes. Pour vivre & s'enrichir, ils négocioient avec les Indiens; bientôt ils ſe battoient ; leurs baraques étoient détruites, & ils mouroient de faim.

La Colonie de l'Iſle Eſpagnole avoit ſeule pris une forme. Pour diriger avec pompe la foi des Indiens qui ne ſe convertiſſoient pourtant pas & qu'on achevoit de détruire, la Cour
1509. obtint de Rome l'érection de quelques Egliſes en Evêchés. Alors de ſimples diſputes agiterent vivement la Colonie. Un homme ſe leva, qui, le premier, oſa prendre hautement la défenſe des Indiens, au nom de la Juſtice, de la Religion, de la politique, de l'humanité. Il ſe nommoit Antoine Montéſino. Ce Religieux Dominicain, renommé par ſa ſainteté & par ſon éloquence, ne craignit point, un jour de ſolemnité, dans la chaire de San-Domingo, en préſence du Viceroi & des perſonnages les plus diſtingués, de peindre avec les couleurs les plus fortes & les plus vraies, l'horrible tableau des barbaries qu'il voyoit exercer contre les Indiens. On murmura. Le Viceroi porta des plaintes au Supérieur du Couvent : celui-ci répondit que le P. de Montéſino avoit fait ſon devoir. Les eſprits s'échaufferent. Enfin il fut convenu que Montéſino donneroit quelque ſatisfaction aux Colons offenſés. Il monte en chaire. Il annonce que ſi l'ardeur de ſon zele, dans la cauſe la plus juſte, l'a empêché de modérer ſes expreſſions, il prie ceux qu'il auroit offenſés de le lui pardonner, & les dépoſitaires de l'autorité d'être per-

ſuadés de ſon reſpect; mais que ſi on le croit coupable & repentant de s'être élevé contre la barbarie, on ſe trompe. Il demande: *quel droit des gens, ſortis d'Eſpagne, parce qu'ils y manquoient de pain, ont-ils de s'engraiſſer de la ſubſtance d'un peuple né auſſi libre qu'eux? Pourquoi diſpoſent-ils de la vie des malheureux Indiens, comme d'un bien propre? Qui les autoriſe à exercer ſur eux un empire ſi tyrannique? N'eſt-il pas tems de mettre un frein à la cupidité, ſource de tant de crimes? Veut-on encore ſacrifier quinze ou vingt mille Indiens qui reſtent à peine de plus d'un million d'hommes qu'on a trouvé dans l'Iſle?* Ce diſcours n'étoit plus que l'oraiſon funèbre des nations d'Hayti.

Les Franciſcains, à la tête du parti oppoſé, prétendirent que les Indiens n'étoient que des enfans, ſi bornés, qu'ils ne concevoient pas les vérités les plus naturelles (telles que les droits des Eſpagnols ſans doute); ſi inſenſibles que leur premiere condition ne leur paroiſſoit pas miſérable, (comparée avec leur condition nouvelle); ſi ſimples qu'ils aimoient mieux être nus que vêtus (ou libres dans leur nudité, que gênés & étouffés dans des vêtemens); ſi ſtupides qu'ils plaçoient plutôt leur bonheur dans l'oiſiveté que dans le travail (des mines); ſi incapables de bien uſer de leur liberté, qu'aux défauts & à l'incapacité de l'enfance, ils joignoient les vices des hommes les plus corrompus (à l'exception de leurs accuſateurs & d'une infinité d'autres peuples). Il falloit donc les enchaîner & les détruire.

Que ceux qui ſe permettent encore d'imputer à ce peuple, ou qui ſouffrent qu'on ne ceſſe de lui imputer une oiſiveté, une ignorance & de vices deſtructeurs, comparent donc le nombre des anciens ſauvages de l'Iſle, avec celui des nouveaux Colons, tant maîtres qu'eſclaves. Hayti avoit plus d'un million d'habitans; oſeroit-on compter ceux de Saint-Domingue? Que l'on balance également la nouvelle population des autres Iſles avec leur population ancienne; & que l'on diſe dans quel tems y a régné la barbarie?

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

La querelle des Dominicains & des Franciſcains fut portée à la Cour d'Eſpagne, & plaidée de part & d'autre avec la plus vive chaleur. On régla, par proviſion, que les Indiens ſeroient réputés libres, & qu'ils reſteroient dans l'eſclavage des départemens. L'année ſuivante, le Roi, de l'avis des Grands, des Juriſconſultes & des Théologiens, jugea qu'on maintiendroit l'ordre, le ſyſtême établi, & qu'on remédieroit aux abus. Mais cet ordre en lui-même, étoit un déſordre; & les abus étoient irrémédiables, parce qu'ils naiſſoient naturellement d'un abus légalement conſacré. En vain on tenta de ſoulager les Indiens par divers réglemens; le but, dit un Hiſtorien Eſpagnol, étoit hors de la portée du trait; nous ajouterons que le trait n'alloit point au but. L'eſclavage reſtoit & par conſéquent la tyrannie.

L'Amiral D. Diégue, jaloux d'étendre ſon autorité reſſerrée par les nouveaux gouvernemens donnés dans le Nouveau-Monde, chargea D. Diégue de Vélaſquez, de la conquête de l'Iſle de Cuba, mieux placée qu'Hiſpaniola ou l'Eſpagnole pour tenter des expéditions ſur la Terre-Ferme. A cette nouvelle, Hatuey, ancien Cacique de cette derniere Iſle refugié dans la premiere, invita ſes ſujets & alliés, à ſe rendre favorable le Dieu des barbares (les Caſtillans). *La voilà, cette Divinité*, leur dit-il, en leur montrant un vaſe rempli d'or: *vous la cacheriez inutilement: ſi vous l'aviez, ils vous éventreroient pour la chercher au fond de vos entrailles.* Ce peuple qui voyoit des Dieux partout où il ne voyoit pas la cauſe des phénomènes & des événemens extraordinaires, & qui ne pouvoit expliquer l'avidité des Eſpagnols pour l'or, dont il ignoroit l'uſage comme monnoie, & le prix pour des Européens faſcinés, danſa & chanta autour du métal informe pour l'honorer. A la fin, ces Inſulaires jetterent dans la mer tout ce qu'ils en poſſédoient, perſuadés que les Eſpagnols les laiſſeroient en paix, quand leur Dieu ne ſeroit plus dans l'Iſle. Ceux-ci arrivent & les attaquent. Les Indiens fuyent. Hatuey eſt pris & mis ſur un bucher. Un Religieux lui parle du Paradis. « *Dans ce lieu de délices*, demande le Ca-

» cique, *y a-t-il des Eſpagnols*?... oui, mais il n'y en a que de » bons... Le meilleur n'en vaut rien, je n'irai pas dans un lieu » où je pourrois en rencontrer un ſeul. » La conquête de cette belle Iſle ne coûta pas un homme à l'Eſpagne.

Une nouvelle partie de l'Amérique va ſe découvrir ; une extravagance y conduira les Eſpagnols. Les Indiens des Antilles croyoient, par tradition, qu'il y avoit vers les terres voiſines du canal de Bahama, une ſource dont les eaux rajeuniſſoient les vieillards. Les Caſtillans, auſſi éclairés qu'eux, volent à la recherche de la *Fontaine de Jouvence*. Si quelques-uns de leurs Aventuriers périſſent, il les croyent arrêtés dans un délicieux ſéjour. Ponce de Léon ne peut réſiſter à l'envie de recouvrer une vigoureuſe jeuneſſe : il va, goûtant ſur toutes les terres toutes les eaux, juſqu'à celle des marais les plus bourbeux; s'il ne trouve pas ſa ſource merveilleuſe, il découvre la partie Septentrionale du Nouveau-Monde, & donne à la premiere terre le nom de *Floride*. L'Eſpagne a regardé cette courſe & celles de quelques autres Capitaines, comme une priſe de poſſeſſion de toute l'Amérique Septentrionale. S'il s'étoit trouvé dans ces régions un peuple, un homme qui eut prétendu qu'un bien étoit à lui dès qu'il l'avoit touché ou apperçu, on peut ſans témérité préſumer que les Européens l'auroient, à ce ſeul trait, pris pour ſauvage & barbare, & peint comme tel.

Les Dominicains, déchus de l'eſpérance de convertir les Indiens eſclaves, allerent, ſous le bon plaiſir du Roi, prêcher l'Evangile à des Indiens libres & ſéparés de leur nation. A la pointe de Venezuela, ils diſpoſent une bourgade à recevoir la foi : un navire Eſpagnol arrive, l'équipage enleve des habitans de cette bourgade, les Miſſionnaires ſont égorgés.

La Cour avoit permis de réduire à l'état d'animaux domeſtiques, les Américains qui mangeoient des hommes. Ses ſujets ne trouverent plus que des Cannibales, partout ils firent des eſclaves. Les Officiers royaux recevoient pour preuve de l'anthropophagie des accuſés, une part du butin. La Cour n'autoriſoit pas un crime, qu'il ne s'en commit pluſieurs.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

A Ste. Marie du Darien, Vaſco Nugnez de Balboa, après s'être emparé par violence du gouvernement de la Colonie, preſque républicaine, cherchoit à juſtifier ſes fautes par des actions d'éclat. Dès l'année 1510, il avoit répandu la terreur de ſon nom juſqu'à Nombre de Dios; & l'épée à la main, il moiſſonnoit tant de richeſſes qu'il envoyoit annuellement trois cens marcs d'or au tréſor de San-Domingo pour le quint de la Couronne. Plus il trouvoit d'or, plus il en cherchoit. Par la force de ſon bras déprédateur & exterminateur, il mérita le ſurnom d'Hercule, de la part de ſes brigands. On aſſure que des femmes Indiennes le ſauverent, ainſi que ſon armée, d'une conſpiration formée pour le détruire. De contrée en contrée, de cruautés en cruautés, il arrive, en cherchant ſur la foi d'un Indien un temple rempli d'or & bâti dans la province de Dabeyda, chez une nation dont les maiſons étoient conſtruites ſur des arbres & enveloppées de leurs feuillages, pour qu'elles fuſſent à l'abri des inondations & des attaques des bêtes voraces. On montoit à ces habitations Aëriennes par des échelles de canne. Auſſi-tôt que les Eſpagnols paroiſſent, on retire les échelles. La hache eſt au pied des arbres: alors le Cacique deſcend; mais il s'échappe & ſouléve les bourgades voiſines. L'arquebuſe terraſſe ces peuples & les chiens les déchirent.

Nous avons dit comment les Eſpagnols avoient ſignalé leur férocité dans les Iſles par la dent meurtriere de ces animaux: des meutes redoutables, dreſſées à la chaſſe des Indiens, les accompagnerent dans leurs expéditions ſur la Terre-Ferme. La furie des dogues eut une grande part aux triomphes de Nugnez. Il s'enfonce dans les terres montagneuſes du Cacique de Caréqua. Après que la rage de la meute de trente chiens s'eſt laſſée ou aſſouvie, il fait paſſer ſix cens Indiens au fil de l'épée. Parmi 1511. cette nation, il rencontre des hommes-femmes ou vêtus en femmes, ſingularité très-commune en Amérique, ſurtout vers la Floride, attribuée par les uns à un hermaphroditiſme réel ou à une longue indéciſion de ſexe, & par les autres à un eſprit de

libertinage fort peu vraiſemblable, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, que ce déguiſement attire le mépris & l'oppreſſion. Quoi qu'il en ſoit, c'en eſt aſſez pour que Nugnez condamne ces malheureux comme Sodomites à être dévorés par ſes chiens. Toute la nation eſt déclarée coupable du même crime. Le Cacique lui-même eſt la proie de ces animaux, ainſi que cinquante perſonnes de ſa famille ou de ſa ſuite.

La marche des brigands étoit dirigée vers la mer du Sud, dont le fils d'un Cacique, leur allié, étonné de leur avidité & de leurs diviſions pour une *bagatelle* telle que l'or, leur avoit tracé la route, en leur indiquant un pays Méridional, riche en mines, éloigné de ſix Soleils, & ſitué ſur une autre mer. Quelques ſujets de l'infortuné Cacique, Poncra, pour tirer de l'ennemi une vengeance auſſi cruelle que ſa cupidité, coulerent de l'or dans la bouche & dans les oreilles d'un Eſpagnol, leur priſonnier, en lui diſant: *chien, puiſque tu en as une ſi grande ſoif, aſſouvis-là.* Cependant Nugnez s'avance vers la mer du Pérou. Après vingt-cinq jours de travaux ſanglans, il arrive ſur le ſommet d'une haute montagne, & la mer du Sud ſe découvre à ſes yeux. Armé de l'épée & du bouclier, il deſcend dans l'eau juſqu'à la ceinture, *vous êtes témoins*, dit-il aux Caſtillans & aux Indiens, *que je prends poſſeſſion de cette partie du monde pour la Couronne de Caſtille; & je ſçaurai bien lúi en conſerver le Domaine avec cette épée.* Déja la croix étoit plantée ſur la Terre-Ferme, & le nom de Ferdinand gravé ſur l'écorce des grands arbres.

Les Caſtillans s'embarquerent ſur des canots que la tempête briſa. Nugnez gagna heureuſement la terre, où la miſere auroit enſeveli avec lui ſa découverte, ſi ſes gens & ſes dogues affamés ne s'étoient frayé le paſſage juſqu'au Darien par une continuelle boucherie. C'eſt ſurtout dans cette expédition que les Eſpagnols tirerent plus de ſervice de leurs chiens toujours alertes, ſans ceſſe à la piſſe des Indiens, les harcelant nuit & jour, que de leur cavalerie ſouvent démontée, & de leur artillerie trop

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

difficile à transporter à travers les marais & les bois. On compte que la meute de Nugnez étrangla plus de deux mille Américains, sans parler des prétendus Sodomites de Quaréqua.

Nugnez entre dans le Darien, couvert de gloire, de la gloire du siecle, car chaque siecle a sa maniere d'illustrer: D. Pédro Arias ou Pédrarias d'Avila y arrive pour le dépossséder & instruire son procès. Avec sa Colonie de quatre cens cinquante hommes prête à le défendre, il se soumit. Pédrarias fut étonné de voir cet Officier célebre, en camisole de coton, en caleçons & en souliers de corde, faire couvrir de feuilles, au milieu des monceaux d'or & de perles, une mauvaise case, son habitation. On dit qu'il eut le désintéressement, la simplicité, la modestie comme la réputation d'un héros. Il n'auroit donc été que brutalement ardent de la fausse gloire de cet âge; il auroit donc été un de ces hommes qui n'ayant point assez de raison & de vertu pour résister aux folies de leur siecle, mettent une force extraordinaire à dévancer leurs contemporains dans la carriere battue. Le Roi, instruit de ses découvertes, le créa Adelantade de la mer du Sud, ainsi que des provinces de Panama & de Coyba, & ordonna contradictoirement qu'il obéît au Gouverneur, & qu'on lui obéît comme à lui-même dans les choses relatives au bien public. Pédrarias, chargé de le traiter avec honneur & respect, lui fit peu de tems après couper la tête. Ainsi périssent les tyrans de l'Amérique: une mort violente termine leurs forfaits.

Après la mort de Nugnez, dont les projets tendoient à la découverte infaillible du Pérou, le nouveau Gouverneur du Darien, espece de bête féroce, dévasta cinq cens lieues d'un pays très-peuplé, très-riche, très-beau, avec une barbarie, dit Las Casas, qu'on ne croiroit jamais, si les preuves n'en étoient déposées au Fisc royal. Quelques années après, il bâtit la ville de Panama, où les habitans de Ste. Marie se transporterent.

L'Amiral D. Diégue, las d'être borné à fournir des secours
1514. pour de nouvelles fondations, prit le parti de repasser en Espagne pour y reclamer ses droits. Pendant son absence, Barthelemi

Colomb, ſon oncle, mourut à Saint-Domingue, avec la réputation d'un homme ſupérieur par ſa bravoure, ſa prudence, ſa fermeté, ſon érudition, ſa vertu: jamais on ne lui reprocha qu'une imagination trop vive. Alors le Miſſionnaire Las Caſas défendoit contre la tyrannie les malheureux Américains avec un zele digne de la cauſe de l'humanité. Après la mort du Roi que ſa noble hardieſſe avoit étonné, il inſpira ſes ſentimens au Cardinal Ximenés, Régent du royaume. Le gouvernement l'honora du titre de *Protecteur des Indiens*, & nomma une commiſſion d'Hiéronimites pour réformer l'Iſle Eſpagnole. Ceux-ci ſe bornerent à alléger le joug, dans la crainte, s'ils le briſoient, que les Inſulaires ne s'élançaſſent de l'eſclavage à l'indépendance. Las Caſas prétendoit que l'oppreſſion ſubſiſteroit tant que ſubſiſteroit le ſyſtême des départemens, ſyſtême d'oppreſſion: l'expérience le juſtifia. Il retourna en Eſpagne. Le pouvoir des Hiéronimites étant tombé à la mort du Cardinal, Las Caſas, ſeul adminiſtrateur de l'Iſle Eſpagnole, fut autoriſé à rendre la liberté aux Indiens. 1515. 1516-19.

La petite vérole, ſi meurtriere pour toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont communiquée, déſoloit alors ce malheureux peuple & tous les peuples des Iſles voiſines. Ses ravages furent ſi rapides & ſi deſtructeurs, que pluſieurs cantons ſe trouverent tout d'un coup déſerts, comme ſi la peſte les avoit parcourus: à peine y reſtoit-il des veſtiges d'une population. A l'Iſle de Cuba où les deux maladies du même nom ſe réunirent, on dit que ce double fléau moiſſonna plus de ſoixante mille Indiens en moins de ſix mois. L'Iſle Eſpagnole fit une perte encore plus forte. Bientôt le Nouveau-Continent ne ſouffrît pas moins de ce mal cruel, que l'ancien Monde ne ſouffroit du mal vénérien. Jamais, dit l'Auteur des *Recherches philoſophiques*, jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain. Cet échange n'étoit malheureuſement qu'une communication par laquelle chacun doubloit ſes maux. Herrera prétend, contre

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

l'opinion commune, que la petite vérole étoit naturelle à l'Amérique. En général ces maladies, dit le Philoſophe Hollandois, ne firent jamais tant de ravages dans un pays qu'en Amérique pendant les premieres années de la découverte : la mortalité fut extraordinaire partout où les Eſpagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois ſi jonchée de cadavres, que les vivans ne ſuffiſoient pas pour y enterrer la moitié des morts.

Dans le même tems, un autre fléau, aſſez fréquent dans ces Iſles, ravageoit Hiſpaniola & Portoric. Une prodigieuſe quantité de fourmis attaquoit les plantations, & principalement les orangers, les grenadiers, les caffiers ſi communs alors dans ce pays, qu'il auroit pu en peupler l'Aſie & l'Afrique. Les Colons, incapables de chercher des remédes à ce mal dans l'étude de la Nature, n'imaginerent d'autre reſſource que de tirer au ſort la protection de quelque Saint, après avoir fléchi le Ciel par une proceſſion ſolemnelle. Le ſort tomba ſur St. Saturnin, honoré depuis comme patron du pays. Le mal, dit Herrera, commença bientôt à diminuer; & s'il ne ceſſa pas entierement, les péchés des hommes en furent la cauſe. Les Iſles furent affligées de ces fléaux en 1518.

Las Caſas, pour le ſoulagement des Américains, excitoit avec ardeur l'oppreſſion des Négres. Les Génois avoient payé le privilége excluſif de la traite, vingt-trois mille ducats. Pour avoir voulu vendre cher, ces avares monopoleurs, auſſi inſenſés que tous leurs ſemblables, vendirent peu. Vers 1519, Las Caſas qui recrutoit auſſi des Laboureurs en Eſpagne, amenoit une bande de déſerteurs que la Colonie de Portoric eut le ſecret d'attirer. Alors il conçut le fameux projet de ſon ordre ſemi-Militaire, ſemi-Eccléſiaſtique, avec lequel, ſous un habit particulier incapable d'allarmer les Indiens, il promettoit d'en civiliſer en deux ou trois ans dix mille, & de lever ſur eux en trois ans 15,000 ducats, & un tribut de 60,000 en dix ans, pourvu qu'on lui accordât mille lieues de côtes depuis Rio Dolce, juſqu'au Cap de Los Aracuas, ſur leſquelles perſonne

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ne pût s'établir ſans ſon conſentement. Aſſez hardi pour répondre du ſuccès, il ne fut pas aſſez timoré pour regarder la conquête comme une uſurpation & un tribut forcé comme un vol. Un Ecrivain moderne dit que ſon intention étoit de ſe faire Souverain dans les Indes, & qu'un Corps Religieux s'eſt dans la ſuite ſervi de ſes mémoires pour exécuter ce qu'il avoit projetté. Nous ne ſommes point inſtruits de cette anecdote, & nous ne jugeons pas des intentions. Le plan de Las Caſas fut approuvé dans une Junte extraordinaire. Malgré le ſoulévement général, par un nouveau jugement de la Junte, il fut ordonné que des vaiſſeaux ſeroient inceſſamment équipés pour tranſporter le protecteur des Indiens & ſa Colonie. Quant aux anciens établiſſemens, il gagna la cauſe des Américains dans un grand Conſeil auquel le Roi Charles préſidoit ſur ſon trône avec tout l'appareil de la royauté. L'Amiral D. Diégue Colomb avoit parlé avec beaucoup de force en faveur de ces infortunés, juſqu'à dire au Roi qu'il n'avoit rien à faire de plus important pour ſa conſcience & pour ſa gloire, que de rendre aux Indiens les droits qu'aucune autorité légitime ne pouvoit leur ravir. Cependant le jeune Prince jugea convenable d'attendre de nouvelles informations. La Cour n'eut preſque jamais de plan. Elle écoutoit des plaidoyers, & les entrepriſes ſe formoient à ſon inſçu. Elle parloit quelquefois, & les particuliers agiſſoient en ſon nom à leur gré.

Pendant ces démêlés, des aventuriers, ſelon le vœu de la Cour, jalouſe de prévenir les Portugais, & de pouſſer les découvertes juſqu'aux Moluques, cotoyoient l'Amérique Méridionale. Jean Diaz de Solis, le plus habile navigateur de ce tems-là, s'étoit avancé juſqu'à Rio de la Plata où il fut dévoré par des barbares en 1516. D'un autre côté, Eſpinoſa reconnoiſſoit 150 lieues de côtes ſur la mer du ſud. Fernand Poncé & Barthelemi de Hurtado abordoient au port de San-Lucar. Pédrarias jettoit ſur le port d'Acla, les fondemens d'une ville, pour envoyer dans la mer du ſud des brigantins & des conquérans.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Enfin une nouvelle carriere s'ouvrit aux proueſſes de la chevalerie, aux exactions de la cupidité, aux violences de l'ambition. Je dis *aux proueſſes de la chevalerie*; car ſon eſprit régnoit encore, & le nouvel ordre de choſes merveilleuſes l'enflammoit. La nobleſſe, excitée par ce nouvel aiguillon, voloit comme le peuple au milieu des ſauvages, ſous la Zone torride, ſur des terres dévorantes. On voyoit un grand nombre de perſonnages d'un rang diſtingué, chercher les aventures comme des gens qui n'auroient eu ni fortune, ni famille, ni patrie. Depuis long-tems, depuis les premieres expéditions, le gouvernement n'envoyoit plus ou preſque plus de ſecours de troupes, de navires, de munitions, pour fonder, ſoutenir, étendre les établiſſemens. Tout s'exécutoit aux frais ou des anciennes Colonies ou des particuliers. Auſſi la Cour étoit-elle facile à accorder de nouvelles commiſſions & de nouveaux titres, ſans reſpect pour ſes propres actes & pour les droits des Fondateurs ou Gouverneurs des établiſſemens formés; car ſans avance & ſans riſque, elle recueilloit toujours quelque fruit des bons ou des mauvais ſuccès, du bonheur ou de la ruine de cette multitude d'aventuriers. Auſſi ne pouvoit-il ſe préſenter pour tenter ces entrepriſes que des brigands qui voyoient dans le pillage le moyen d'y ſuffire, ou des inſenſés qui ſacrifioient leur fortune à des coups d'éclat; & c'eſt pourquoi la cupidité fut ſi atroce & la bravoure ſi giganteſque. Auſſi la décadence de l'Eſpagne fut-elle rapide, parce que les tentatives multipliées à l'infini & dirigées par le caprice entraînoient l'abandon d'une foule d'héritages privés, des émigrations énormes, des pertes immenſes; tandis que le gouvernement auroit pu adoucir ces maux, en conſacrant le ſeul produit de l'Amérique à élever lentement un empire ſolide par des fondations harmonieuſement combinées, appuyées les unes ſur les autres, & érigées aux points cardinaux des pays découverts.

L'eſprit de chevalerie parut ſur-tout éclater & dominer ſi fort dans l'entrepriſe ſur le Mexique, qu'il ſemble avoir forcé

les Hiſtoriens à la décrire en ſtyle romancier. De l'Iſle de Cuba où la douceur de Vélaſquez avoit attiré beaucoup de matelots, de ſoldats & de nobles, impatiens d'agir & de ſe ſignaler, François Hernandez de Cordoue, étoit allé, en partie à ſes frais, deſcendre, après trois ſemaines d'une navigation orageuſe, ſur la côte de l'Yucatan. Là on trouva des hommes vêtus & des édifices de pierre, ſpectacle nouveau pour les Caſtillans. Un combat leur ouvrit l'entrée de pluſieurs temples remplis d'idoles monſtrueuſes, dont quelques groupes repréſentoient les plus ſales débauches. L'or du pays étoit de bas alloi. On reconnut toute la côte depuis le Cap de Cotoche juſqu'à Potonchan. Les Indiens de ce village tuerent quarante-ſept Eſpagnols. Fernandès, échappé à un grand danger, tomba dans un autre, en paſſant par la Floride pour s'en retourner à Cuba: la fortune le ſauva des mains d'une légion de barbares: mais il mourut bientôt après. 1517.

Jean de Grijalva fut chargé de ſuivre la route frayée par Fernandès. Après avoir vengé ſon précurſeur, en paſſant à Potonchan, il continua ſa route à l'oueſt, & découvrit des terres & des villes que l'imagination trouva, dans l'éloignement, ſi ſemblables à celles d'Eſpagne, que le nom de *Nouvelle-Eſpagne* fut donné à cette contrée. On remonta le Tabaſco qui ſe décharge par deux embouchures dans le Golfe du Mexique. A la vue des vaiſſeaux, des habillemens, & de la belle ordonnance de l'eſcadre des Eſpagnols, les Indiens, quoique diſpoſés à s'oppoſer à leur deſcente, reſterent immobiles d'étonnement. Grijalva leur offrit ou la paix ou la guerre, dans des termes propres à les engager à la paix: ils choiſirent la paix avec la fierté d'un peuple qui ne craint pas la guerre. Le trafic procura beaucoup d'or aux Européens. A l'embouchure d'un autre fleuve qu'on nomma *Rio de Banderas*, à cauſe des banderolles dont les Indiens du canton ornoient leurs piques, Grijalva apprit que Montézuma, maître de cet Empire, avoit ordonné aux Commandans de la province de combler les étrangers de ca- 1518.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

reſſes & de bienfaits, afin de leur inſpirer de la confiance & de découvrir leurs deſſeins. On vit dans les temples de quelques Iſles des cadavres d'hommes fraîchement immolés. Après avoir navigué le long des côtes de Tlaſcala, les courans, la corruption des vivres, les fatigues du ſoldat, le mauvais état des bâtimens obligerent le Général à reprendre la route de Cuba.

Grijalva, en prenant poſſeſſion du pays, à la maniere accoutumée, n'y avoit point formé d'établiſſement, quoique Vélaſquez lui eût ordonné d'y laiſſer des Colonies, ſelon Gomara, ou ſuivant Las Caſas, Herrera & Solis, parce que Vélaſquez lui avoit défendu même par écrit d'y élever une cabane, ſans doute pour ménager l'Amiral & l'audience de Saint-Domingue, dont l'Iſle de Cuba relevoit. Le Gouverneur, indigné de ce qu'il ne rapportoit d'une ſi riche contrée que des raretés précieuſes, & quinze mille marcs d'or acquis par un commerce légitime, l'accueillit & le traita comme un lâche & un traitre, digne d'être ſéverement puni pour avoir obéi à ſes ordres. Cependant il obtint lui-même de la Cour, pour prix des ſervices de Grijalva, la charge d'Adelantade des terres dont il méditoit la conquête.

On arme dix navires. La voix publique nomme Grijalva pour les commander; Vélaſquez, engagé par une injuſtice dans une injuſtice nouvelle, le rejette. Irréſolu & vain, il cherche un homme de cœur, de tête, & d'une ame ſervile qui lui rapporte l'honneur de ſes ſuccès. Enfin ſon choix ſe fixe ſur Fernand Cortez, Gentilhomme de l'Eſtramadure, l'homme le plus propre à exécuter ſon projet & le moins propre à remplir ſes vues perſonnelles. A peine Cortez eſt-il embarqué que le Gouverneur le rappelle. Cortez met à la voile; il avoit déja gagné l'affection de ſes gens.

Il fit la revue de ſes troupes dans l'Iſle de Cozumel : leur nombre montoit à 508 ſoldats ſans les Officiers & 109 hommes de mer : il y avoit outre cela 17 chevaux & quelques petites pieces d'artillerie. Enſuite le Général harangue ſes Officiers, pour

pour leur inſpirer l'enthouſiaſme qu'il éprouvoit : à la tête d'une poignée de brigands, il parle comme Alexandre, ou comme le premier ſoldat d'Alexandre, de la conquête du monde, que ſon courage & ſa confiance dans le courage des ſiens lui aſſurent. Diaz de Caſtillo, témoin de l'expédition, lui met dans la bouche un diſcours très-conforme à ſon caractère. Avant de quitter l'Iſle, on briſe des idoles, comme ſi l'on avoit voulu rendre à la Religion le premier hommage. Les Inſulaires, après avoir attendu, ſuivant les promeſſes de leurs Prêtres, que leurs Dieux ſe relevaſſent pour ſe venger, s'indignerent de leur foibleſſe & laiſſerent tranquillement élever les monumens du Chriſtianiſme.

Cortez fait chercher quelques Caſtillans, ci-devant perdus ſur la côte, dans l'eſpérance qu'ils pourront lui ſervir de guide & d'interprête. On retrouve Jérôme d'Aguilar, qui, par ſes connoiſſances, devint en effet un des principaux inſtrumens de ſes triomphes. Dans la ſuite, la fille d'un Cacique, baptiſée ſous le nom de Marine, douée d'un eſprit vif, & d'une mémoire aſſez heureuſe pour apprendre en peu de tems la langue Caſtillane, lui rendit les plus grands ſervices. Il en eut un fils qui fut Chevalier de St. Jacques.

Trop foible pour s'arrêter à conquérir l'Empire en détail, Cortez réſolut d'aller droit à la capitale le plus paciſiquement qu'il lui ſeroit poſſible, perſuadé que, quand il ſeroit maître de l'Empereur & du trône, tout céderoit. Cependant à peine a-t-il mouillé dans la riviere de Grijalva, qu'il eſt obligé, ſuivant l'expreſſion Eſpagnole, *de ſe ſervir de l'épée, après avoir employé le bouclier*. Les Indiens, ſur leurs canots, n'empêchent point ſa deſcente. Il prend Tabaſco, capitale de la province, & avec perte de deux hommes ſeulement, il bat quarante mille Indiens. Ces peuples ſont vaincus, mais non ſoumis : les artifices même de Cortez ne les engagent point à reconnoître le Roi de Caſtille pour maître.

Les armées Mexicaines étoient compoſées de bataillons, ou

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

plutôt de tourbes, ſans ordre, ſans rang, ſans diſcipline. A proprement parler, les Capitaines ne commandoient pas, ils marchoient les premiers. Le ſignal donné, les ſoldats lançoient leurs fléches en pouſſant des cris épouvantables. Si l'ennemi ne s'ébranloit pas, ils fondoient ſur lui avec furie, ſans autre méthode que de tenir leurs bataillons ſerrés. Comme ils attaquoient, ils fuyoient, en maſſe & en déſordre: on ne les rallioit plus. Cortez, avantageuſement poſté, avoit rompu l'armée de Tabaſco avec ſes chevaux. Les Indiens crurent voir des centaures; de la ſurpriſe à l'effroi, de l'effroi à la défaite, il n'y eut qu'un inſtant. Lorſqu'enſuite les Seigneurs du pays entendirent hennir les chevaux, ils demanderent de quoi ſe plaignoient les *Yeguanez* (*puiſſances terribles*)? *de ce que je n'ai pas châtié plus ſéverement le Cacique & ſa nation*, répondit Cortez. Auſſi-tôt ils préſentent aux Yeguanez de la volaille & des couvertures, en leur demandant pardon de leur réſiſtance, & leur promettant d'être fideles amis du peuple qu'ils protégeoient.

On a écrit que St. Jacques ou St. Pierre combattit ce jour-là pour les Chrétiens ſur un Cheval blanc. Bernard Diaz & ſes compagnons ne virent ni St. Pierre ni St. Jacques. On dédia dans le camp une chapelle à Notre-Dame de la Victoire: en même-tems on accepta vingt femmes offertes par le Cacique de Tabaſco. La fameuſe Marine étoit de ce nombre. Leur emploi devoit être de préparer du pain de maïz pour les troupes.

Cortez va jetter l'ancre entre l'Iſle de St. Jean d'Ulloa & le Continent. Pil-patoé, Gouverneur de la province, & Teutile, Général des armées du Mexique, viennent lui demander de la part de l'Empereur Montézuma, le ſujet de ſon voyage. Cortez, au milieu d'un pompeux appareil, leur répond qu'il eſt envoyé par Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour traiter des plus grands intérêts avec l'Empereur lui-même. Montézuma, tourmenté par ces craintes, que le coupable & le lâche prennent pour des preſſentimens, & par la vue de phénomènes que la ſuperſtition timide transforme en préſages,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

& par ces viſions ou ces oracles, dont ſon régne barbare amenoit l'accompliſſement, cherchoit plutôt à occuper ſon inquiétude qu'à fixer ſes irréſolutions. Incapable d'agir en Roi après avoir régné en tyran, il n'envoyoit au-devant des Eſpagnols que des eſpions ſous le nom de Députés. Par ſes ordres, des Peintres retraçoient avec une diligence incroyable tout ce que le camp étranger leur offroit d'extraordinaire, afin qu'il pût comparer leurs tableaux avec les tableaux fantaſtiques, que ſon imagination avoit créés ou que la tradition avoit tranſmis. Comme le culte tourne les premiers regards de tous les peuples vers la face du Ciel où le Soleil ſe leve, les ſuperſtitions Mexicaines ſuppoſoient que le branle ſeroit donné aux révolutions civiles du même point d'où il eſt donné aux révolutions phyſiques. Les Eſpagnols arrivoient de l'Orient; ils arrivoient avec l'appareil d'une puiſſance ſur-humaine & vengereſſe ou deſtructive. Cortez, ſous prétexte d'honorer les Ambaſſadeurs, n'oublia rien pour leur inſpirer par ſes jeux mêmes la frayeur qu'ils devoient porter dans l'ame de Montézuma. Courſes de bague, combats ſimulés, évolutions de cavalerie, décharges de l'arquebuſe & du canon, tout fut mis en œuvre pour déployer l'adreſſe & la force de ſa troupe. La fierté des chevaux ſurprend les Mexicains; leur docilité les étonne : quels hommes que ces étrangers à la main deſquels de tels animaux obéiſſent avec tant de douceur! L'artillerie tonne : les Mexicains tombent à la renverſe ou prennent la fuite; ou ſi leur caractère leur impoſe la loi d'une contenance ferme, ils cachent leur effroi ſous les apparences de l'admiration. Cette fête militaire commença la deſtruction de l'Empire.

Montézuma fut bientôt informé du danger par le moyen des couriers que les Rois du Mexique avoient coutume d'entretenir ſur les grands chemins. Il ne ſonge qu'à éloigner les Caſtillans. Inſtruit de leur paſſion pour l'or, il ſe flatte de les engager à ſe retirer en leur en envoyant un riche préſent; il les attire. Cortez répond que, ſans avoir deſſein de lui dé-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

plaire, il ne peut, pour l'honneur de ſon Maître, retourner ſur ſes pas. A ſes ſoldats, il dit que des barbares n'achetent point à ſi bas prix la retraite d'une armée Eſpagnole, & que ces offres ſont plutôt des gages de leur foibleſſe que de leur libéralité. Les Députés vantent d'un ton menaçant les tréſors & les forces de l'Empire. *Voilà ce que nous cherchons; de grands périls & de grandes richeſſes*, s'écrie Cortez.

Ces périls paroiſſent trop horribles, ces richeſſes paroiſſent trop redoutables à quelques partiſans de Vélaſquez, juſtifiés dans leurs plaintes par la diſette actuelle de vivres. Le Général, maître des eſprits de la foule, ordonne qu'on ſe diſpoſe à s'embarquer pour Cuba. Les ſoldats, excités par les Officiers, s'indignent d'une réſolution qui dèshonoreroit le nom Eſpagnol & qui avoit perdu Grijalva. Cortez ne réſiſte à leurs cris que pour céder avec complaiſance aux deſirs qu'il leur inſpiroit à leur inſçu. Cependant il permet aux mécontens de ſe retirer; aucun n'oſe le paroître, ils mêlent leur joie feinte à la joie commune.

Cependant Montézuma, chef d'un Empire de cinq cens lieues d'étendue du levant au couchant, de deux cens lieues du midi au ſeptentrion, entre la mer du nord, le Golfe d'Anian, la mer du ſud, délibéroit myſtérieuſement dans ſon conſeil, offroit des ſacrifices, & répandoit parmi le peuple, par ſon ſilence même & ſon inaction, l'effroi qu'il tâchoit de concentrer en lui-même. Le levain de la haine contre le tyran fermentoit en même-tems dans le cœur d'une foule de Caciques & de nations. Cortez apprit du Cacique de Zempoala, qu'il n'auroit qu'à attaquer le tyran ſans conquérir l'Empire, & qu'en renverſant Montézuma du trône, le Mexique demeureroit ſoumis. Mais lui-même il n'étoit pas aſſuré de la fidelité de ſa troupe, il n'étoit qu'un rebelle & un uſurpateur de l'autorité qu'il exerçoit. Pour couvrir ſa déſobéiſſance & repandre du luſtre ſur ſon entrepriſe, il fit, dans une aſſemblée, ériger ſon camp en ville, ſous le nom de *Villa-ricca de Vera-Cruz*; c'eſt-à-dire, que par l'inſ-

titution d'un tribunal & d'une police, l'armée prit l'apparence civile d'une Colonie ; formalité ſuffiſante pour que les Eſpagnols conféraſſent le titre de ville à un établiſſement. Pendant que les Officiers rempliſſent le ſiége, Cortez ſe perd dans la foule ; il n'en ſort que pour déclarer au Conſeil qu'il abdiquoit un pouvoir qu'il n'avoit pu & qu'il ne pourroit exercer que précairement & avec trouble en vertu d'une commiſſion révoquée. De la main qui porta le bâton de Général, il maniera le ſabre ou la lance : en commandant, il a appris à obéir. Le Conſeil, préparé à cette ſcène, accepte ſa démiſſion, & l'élit, au nom du Roi catholique, Gouverneur de la nouvelle Colonie & chef de l'armée Caſtillane. Cortez obéit aux volontés du Roi. La faction contraire, menacée d'être punie comme ſéditieuſe, ſe tait & ſe ſoumet.

Cortez, ſon autorité affermie, entre dans la province de Zampoala pour pénétrer juſqu'à Quiabizlan, pays fertile où Montéjo venoit de découvrir un nouveau port. Le Zampoalan lui offre un préſent de deux mille marcs d'or, en pleurant ſur les maux que les Mexicains éprouvent de la part de l'Empereur, inflexible dans ſa férocité, inſatiable dans ſa cupidité, bourreau de ſes ſujets, raviſſeur de leurs femmes & de leurs filles qu'il immoloit ſur les autels après les avoir proſtituées à des uſages plus infâmes & plus barbares. Cortez eſt prêt à pleurer avec le Cacique : après ſon exorde ordinaire ſur la grandeur de ſon Roi, les erreurs de l'idolâtrie & la force de ſes troupes, il l'aſſure que leur valeur ne ſe déploye que pour détruire l'injuſtice, reprimer la violence, & répandre la paix & le bonheur. Les Indiens de Quiabizlan ſont gagnés comme ceux de Zampoala. Sur ces entrefaites, les Exacteurs des finances de l'Empire viennent lever le tribut de richeſſes & de ſang. Cortez les enléve, pour mériter toute la confiance des Caciques ; il en relâche deux ſecrettement, afin de ſe ménager la bienveillance de Montézuma. A ce ſignal de protection, les Seigneurs des contrées voiſines viennent à l'envi ſe courber ſous le glaive d'une nation

DE LA CONQUETE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

invincible, douce, équitable, capable de pénétrer les plus ſecrettes penſées & de défier les forces de l'Empire réunies; ils ſe lient au joug par un hommage & des ſermens de fidelité; & ſi l'on en croit Herrera, ils offrent une armée de cent mille hommes. Alors on bâtit la ville de Véra-cruz dans une belle plaine entre la mer & Quiabizlan.

Pendant que les Indiens alliés publient que des Dieux pacifiques ſont, ou deſcendus du Ciel ou venus de la cime des mers ſur des palais mouvans, & armés de la foudre pour la lancer contre Montézuma & exterminer l'injuſtice, de nouveaux Ambaſſadeurs viennent de Mexico avec de nouveaux préſens ſolliciter la retraite des Eſpagnols. Le zèle de Cortez pour les Caciques ſoulevés, ſa fermeté malgré ſon reſpect prouvé par la délivrance des autres priſonniers Mexicains, les ſecours donnés à ſes alliés contre les habitans de Zimpazingo, leurs ennemis, l'éloquence de Marine regardée par les Indiens, à cauſe de ſa facilité à parler la langue Mexicaine, comme une eſpece de divinité, portent juſqu'à la ferveur & au fanatiſme les ſentimens de ces peuples pour les Eſpagnols. Cependant malgré l'ardeur de Cortez à reprimer leurs fureurs religieuſes, ils ſacrifient ſecrettement, un jour de fête, des victimes humaines; & les Prêtres en vendent la viande ſacrée. Cortez en eſt informé: après s'être ſaiſi du Cacique & des principaux Seigneurs, il marche avec eux au Temple. Les Sacrificateurs pouſſent des cris effroyables: déja les avenues ſont gardées par une foule d'Indiens toujours croiſſante. Marine crie, par ordre de Cortez, qu'à la premiere fléche tirée, le Cacique & ſes courtiſans ſeront égorgés; & tout ſera mis à feu & à ſang. Le Cacique tremblant ordonne aux ſiens de ſe retirer, & ils obéiſſent. Les idoles tombent; les Eſpagnols, reconnus plus grands que les Dieux du pays, célebrent dans le Temple même nos Saints myſtères.

Après cet acte Religieux, Cortez reçoit à ſa ſuite une parente du Cacique de Zampoala, & diſtribue à ſes Officiers ſept

autres belles Indiennes, après les avoir fait baptiſer. Cependant ſes ſuccès ne contiennent pas ceux d'entre les ſiens dont il n'a pu ſe faire aimer. Ayant découvert une nouvelle conſpiration, il brûle ſes vaiſſeaux afin de les réduire à la néceſſité de ſuivre ſa deſtinée, & d'augmenter ſes troupes de cent hommes de mer employés ſur la flotte. Il ſe prépare à partir pour la capitale avec 500 fantaſſins, 15 chevaux, 6 pieces d'artillerie, 200 tamenes Indiens ou gens de bagage, 400 ſoldats ou Officiers du pays, parmi leſquels il y avoit beaucoup de Nobles, autant d'ôtages agréés pour la ſûreté de 150 Eſpagnols laiſſés à la Véra-cruz. Solis ſçut qu'auſſi-tôt qu'il eût formé ſes hauts projets, Dieu lui remplit le cœur d'un ſi noble courage que, ſans mépriſer le péril, il y entroit avec autant de confiance que s'il eut tenu la fortune dans ſes mains.

La renommée lui applanit les voies à cette troupe. Le Cacique de Zocothla le reçoit avec affection & fierté. L'Eſpagnol, qui le croit ennemi de l'Empereur, lui demande s'il eſt ſujet de Montézuma. *Eſt-il quelqu'un ſur la terre qui ne ſoit ou ſon eſclave ou ſon vaſſal*, répond le Cacique ? Cortez réplique en ſouriant que *ſon Maître a pour vaſſaux pluſieurs Princes plus grands que Montézuma lui-même.* Il entre dans le pays de Tlaſcala.

Les Tlaſcalans, ainſi que nous l'avons dit ci-devant, étoient libres, c'eſt-à-dire indépendans de l'Empereur ; fiers de leur ariſtocratie, ſinguliere dans ces contrées, & de la ſouveraineté de leur Sénat ; braves d'une bravoure naturelle nourrie par la hauteur républicaine, des inſtitutions militaires & l'habitude des combats ; diſtingués par des mœurs & des loix dans leſquelles ils n'avoient paſſé les bornes de la juſtice & de la raiſon, que par un excès de force aveuglément élancé au-delà des voies de l'ordre ; & ligués enfin avec les Otomies, les Chichiméques, & autres montagnards barbares entre les barbares mêmes. Une des qualités que les Eſpagnols mépriſerent le plus chez la premiere de ces nations, c'eſt l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas, dit l'Auteur de l'*Hiſtoire philoſophique & politique des Etabliſſe-*

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

mens des Européens, ils ne trouvoient pas qu'elle eut un gouvernement parce qu'elle n'avoit pas celui d'un ſeul homme, ni une police parce qu'elle n'avoit pas celle de Madrid, ni des vertus parce qu'elle n'avoit pas leur culte, ni de l'eſprit parce qu'elle n'avoit pas leurs opinions.

Il fallut combattre ces peuples qu'il étoit impoſſible de ſéduire & d'effrayer. On ſe range en bataille dans une plaine. Xicotencatl, Général de la République, à la tête de 50,000 hommes, ſi l'on en croit les Hiſtoriens Eſpagnols très-habiles à multiplier le nombre de leurs ennemis, uſa de toute ſorte de ſtratagêmes pour envelopper la troupe de Cortez. On dit qu'après une longue réſiſtance, ſon armée de 50,000 hommes en bataillons ſerrés fut rompue par les quinze chevaux Eſpagnols; elle n'ouvrit ſes rangs que pour laiſſer emporter les morts & les bleſſés: c'étoit un point d'honneur chez les Mexicains que de dérober à l'ennemi la connoiſſance de ſes pertes. Les Tlaſcalans, glorieux d'avoir tué un cheval, ſe diſpoſoient à recommencer le combat, lorſque Xicotencatl, voyant que pluſieurs corps n'avoient plus de chefs, jugea convenable de ſe retirer, mais avec l'air du triomphe, la tête du cheval en trophée au bout d'une lance: elle fut conſacrée ſolemnellement aux Dieux par le Sénat. Nous liſons que quoiqu'à la fin on eut combattu corps à corps, Cortez n'avoit eu que quelques hommes bleſſés.

Cependant il demande la paix; Xicotencatl lui promet pour le lendemain par ſes Députés couverts de plaies une nouvelle bataille. Herrera groſſit dans un inſtant l'armée Tlaſcalane juſqu'à 150,000 hommes. Xicotencatl tient ſa parole; il attaque le poſte des Eſpagnols, car ils ſe cachoient derriere des retranchemens; & malgré les décharges du canon & des arquebuſes, un gros d'Indiens s'avance juſqu'aux batteries. On ſe mêle; Cortez craint; mais au fort de l'action, des Caciques mécontens du Général de la République l'abandonnent, il céde prudemment le champ de bataille. Les ſoldats Eſpagnols, humiliés d'une victoire que l'ennemi leur avoit donnée, après les avoir mis

en

en désordre, regardent en arriere. Cortez leur représente que si cette brave nation leur ouvre le passage, le timide Montézuma n'osera résister ; & qu'en reculant ils n'auroient pas moins à craindre de leurs Alliés, dès que l'opinion de leurs forces seroit évanouie, qu'ils n'avoient à craindre des Mexicains, en s'approchant de leur capitale. Cette raison frappe un des factieux les plus emportés ; & celui-ci entraîne son parti.

Le Sénat Tlascalan consultoit ses devins. Ils répondirent que la présence du Soleil animoit ces Orientaux d'une ardeur si vive qu'ils approchoient des immortels ; mais qu'après le coucher de cet astre, l'enchantement se dissipoit, & qu'alors, flétris comme l'herbe des prairies, ils rentroient dans les termes de la mortalité commune. Contre la coutume de la nation, les Tlascalans marchent la nuit, pour aller *moissonner des fleurs languissantes*, c'est-à-dire, pour emporter des retranchemens fortifiés par la Nature & par l'art. Au premier assaut, les Prêtres paroissent suspects d'imposture. Cependant les soldats montent sur les épaules les uns des autres pour atteindre au haut du rempart ; ils s'abandonnent sur les armes qui les percent ; ils sont renversés à coups de lance sans pouvoir frapper l'ennemi. Lorsque le Général eut ordonné la retraite, Cortez les poursuivit avec une partie de son infanterie, & ses chevaux couverts de sonnettes, dont le bruit acheva la défaite des Indiens. Pendant que le Sénat sacrifioit ses faux prophêtes comme des victimes de propitiation, le peuple, trompé par ses Prêtres & trahi par ses Dieux, se persuadoit que les Castillans étoient ces étrangers invincibles annoncés par les anciens Oracles. Xicotencatl lui-même crut qu'ils lisoient dans le fond des cœurs, lorsqu'il vit revenir à lui tout mutilés des espions qu'il avoit envoyés, travestis, dans le camp Espagnol, où ils avoient été découverts, à ce qu'on imagina, par une inspiration céleste. Enfin on lui ôte le commandement de l'armée, & il est chargé de négocier la paix. Les Tlascalans ne furent donc vaincus que par leurs opinions superstitieuses.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Déja Montézuma offroit de payer un tribut au Roi d'Eſpagne & de partager avec lui les richeſſes du Mexique, pourvu que Cortez ne fit point alliance avec ces Indiens, ennemis de l'Empire, & qu'il n'allât point forcer l'Empereur à ſe montrer à un étranger, contre les loix de l'Etat. L'adroit Eſpagnol s'allia avec les Tlaſcalans, mais, diſoit-il, pour les aſſujettir au joug de Montézuma; & il tourna vers Mexico, mais pour mériter ſa faveur par des ſervices de la plus haute importance.

Lorſque les Caſtillans entrerent à Tlaſcala, les femmes jettoient des fleurs ſur leur paſſage, les ſacrificateurs leur envoyoient la fumée de leurs brâſiers ardens, le peuple les honoroit comme des demi-dieux. Cependant, trop généreux pour n'être pas offenſés par la défiance, les Tlaſcalans ſe plaignirent de ce que le Général ne ſortoit qu'avec une eſcorte, & que les ſoldats demeuroient armés. Cortez leur répondit que la garde étoit d'uſage en Europe, & que les gens de guerre étoient toujours parés de leur épée au milieu de leurs paiſibles concitoyens; coutumes étonnantes pour des barbares fraternellement unis entr'eux, & incapables de s'égorger mutuellement pour des querelles particulieres. Sa conduite lui attacha le Sénat & le peuple. Ils ne refuſerent point de ſe reconnoître vaſſaux de l'Empire, pourvu que les Eſpagnols ſe gardaſſent de protéger les violences de Montézuma. Quant à la Religion, en avouant que le Dieu des chrétiens étoit un très-grand Dieu, ils prétendirent avoir beſoin d'une Divinité contre la foudre & les tempêtes, d'une autre contre les déluges & les torrens, de pluſieurs autres contre leurs ennemis, contre les mortalités, &c. On obtint néanmoins qu'ils relâcheroient les victimes humaines deſtinées aux ſacrifices; bel acte, mais peut-être le ſeul par lequel les Eſpagnols mériterent en Amérique le nom d'hommes. Cortez accepta un ſecours de ſix mille ſoldats; ainſi l'Empire, déja ébranlé par les Indiens eux-mêmes, ſera renverſé par eux. Tous les Hiſtoriens Eſpagnols rapportent qu'une nuée deſcendue du Ciel ſur une croix plantée près de

Véra-cruz, y demeura miraculeuſement ſuſpendue, comme un ſigne de la protection céleſte, pendant trois ou quatre ans, ſans que les ténebres de la nuit affoibliſſent ſa douce lumiere. Ces impoſteurs ne ceſſent de parodier l'ancien Teſtament. Le Ciel ouvrit donc auſſi le volcan qui vomit d'excellent ſoufre, que le hardi Ordaz alla découvrir à travers les tourbillons de flammes, au grand étonnement des Indiens, & que Cortez fit recueillir en aſſez grande abondance pour renouveller ſes proviſions de poudre épuiſées.

Il prend la route de Mexico, à travers un pays fertile, arroſé de belles rivieres, couvert, dit-on, de villes, de jardins, de bois, de champs cultivés. Au milieu de ces beautés, les Eſpagnols ne voyent que l'or qui brille dans les Temples, dans les maiſons, ſur les armes des Indiens. En paſſant à Cholula, ville fidele à l'Empereur, Marine découvrit, dit-on, une conſpiration que l'on punit par l'effuſion du ſang de ſix mille Indiens, l'incendie, le pillage & les plus affreux excès. Cortez rétablit l'ordre dans la ville, après l'avoir dépeuplée. En pourſuivant leur route, les Eſpagnols eurent, dit-on, à chaque pas des embûches dreſſés par ordre de l'Empereur, à éviter. Ce Prince, dans le délire, & au déſeſpoir de voir ſes ſtratagêmes déconcertés & ſes Dieux inſenſibles à ſes ſacrifices ſanglans, ordonna, dit-on, à ſes magiciens d'aller au-devant des étrangers pour les enchanter ou les diſſiper par la force de leurs charmes. Ils s'avancent juſqu'à Chalco. Là leurs conjurations évoquent leurs Dieux ou les puiſſances de l'enfer : un démon ſort ſous la figure d'une idole Mexicaine ; c'eſt le démon des peſtes, des famines & de tous les fléaux ; c'eſt un démon en furie qui déclare que les pactes ſont rompus & que le Ciel a réſolu la ruine de l'Empire. A cette nouvelle, l'Empereur s'écrie, *que les étrangers viennent, que le Ciel tombe ſur nous, mais qu'il ne nous écraſe pas dans une lâche fuite ou dans une honteuſe retraite*! Ce récit eſt adopté par Acoſta & par d'autres Hiſtoriens, très-dignes de foi, ſelon Solis, Auteur avide de miracles & de merveilles analogues à ſon

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

extravagante imagination & à ſa plume giganteſquement pompeuſe.

Montézuma fut ſans doute un homme irréſolu ; à l'approche du danger, il trembloit comme un tyran. Mais peut-être ne s'étoit-il pas d'abord oppoſé aux Eſpagnols, parce qu'ils ne paroiſſoient pas par eux-mêmes redoutables ; & en effet quels auroient été leurs progrès, ſi les Indiens ne leur euſſent frayés les voies ? Si Montézuma n'avoit été abhorré, comment auroient-ils ſoumis & contenu tant de peuples belliqueux ? Que de combats ils auroient eu à livrer ; & qu'à chaque combat ils euſſent perdu ſeulement un homme, le dernier ſeroit-il arrivé à la capitale ? On dit que, malgré les ſecours de leurs Alliés, la rencontre de tant de grandes villes & de magnifiques ouvrages leur cauſoit autant de frayeur que d'admiration, & qu'ils ne furent raſſurés que par la ſituation dans laquelle ils apprirent que Montézuma ſe trouvoit. En effet il n'étoit plus tems qu'il marchât contre les Eſpagnols, peut-être même avoit-il toujours été occupé, depuis leur arrivée, de ſoins plus preſſans. Mexico étoit dans une étrange confuſion, comme on le voit dans les lettres même de Cortez ; la diſette y régnoit ; elle étoit enſevelie ſous les eaux ; le peuple n'avoit pas de plus grands maux à redouter ; ſous tous les fléaux de la Nature, ſongeoit-on aux armes Eſpagnoles ?

Peut-être même Montézuma ne craignoit-il pas encore les Eſpagnols, lorſqu'après leur avoir envoyé ſon propre neveu, il les introduiſit lui-même dans ſa capitale ; du moins il ſe flattoit de les exterminer. A ſa premiere entrevue avec Cortez, celui-ci lui mit au cou une chaîne d'émail garnie de pierres fauſſes ; l'Empereur mit au cou du Général un collier de coquilles orné d'écreviſſes d'or. Il le logea dans le palais de ſon pere, où ſon tréſor étoit dépoſé, comme s'il n'avoit pas même ſoupçonné que ces avares étrangers cherchaſſent à le découvrir & à s'en ſaiſir. On le trouva, mais Cortez défendit d'y mettre la main. Ses troupes s'établirent dans un quartier où il paroît qu'elles ſe retranchèrent, puiſque Cortez lui donne le nom de fort.

Si l'on en croit les Hiſtoriens de la conquête, Montézuma, qui en effet avoit des lumieres & du génie, ne vit dans les Eſpagnols, appellés par le peuple Teules ou Dieux, que des hommes plus favoriſés par le climat ou par les circonſtances; dans leurs chevaux que de grands cerfs apprivoiſés & formés à des évolutions; dans les canons que des eſpeces de ſarbacanes dans leſquelles l'air preſſé ſort avec éclat par un ſecret particulier. Ce diſcours ne s'accorde point avec cet étonnement, & cet effroi qu'on lui fait éprouver à la ſeule vue du tableau du camp Eſpagnol. Quoi qu'il en ſoit, lorſque Cortez, après lui avoir en vain prêché le Chriſtianiſme, lui propoſe de planter la croix au milieu des idoles pour voir ſi les faux Dieux en ſoutiendroient la préſence, il lui parle en ami mais en Roi: il dit aux Eſpagnols qu'ils *pourroient bien conſerver dans ce lieu le reſpect qu'ils doivent à ſa perſonne*: enſuite les ayant attirés hors du Temple, *mes amis, vous n'avez qu'à retourner dans vos quartiers, je demeure ici pour demander pardon à mes Dieux de l'excès de ma patience.* Dans ce tems-là des troupes étoient en marche pour aller détruire la Véra-cruz.

Sans ſuccès dans ſes tentatives pour la Religion, Cortez fut, dit-on, plus heureux lorſqu'il agita les intérêts de ſon Maître. Solis met dans la bouche de Montézuma une déclaration par laquelle il reconnoît que les Rois d'Eſpagne deſcendent de Quézalcoal, Roi légitime des ſept nations fondatrices de l'Empire; que la poſtérité de ce Prince doit venir réformer l'Etat; & que lui-même il conſacrera toutes ſes forces au ſervice du Monarque Eſpagnol. Selon Herrera, Montézuma avoua que les Empereurs Mexicains deſcendoient d'un Prince Oriental qui, après avoir voyagé au Mexique, étoit retourné dans ſes Etats. Dépouillons ces récits des ornemens Eſpagnols, & nous trouverons ſeulement que les premiers fondateurs de l'Empire étoient venus de la partie Orientale de l'Amérique, ſelon le témoignage de Montézuma.

Au milieu des fêtes, Cortez apprend que Jean d'Eſcalante,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Commandant de la Véra-cruz, & quelques ſoldats de la garniſon, ont été tués par des troupes Mexicaines, & que la tête d'un Eſpagnol a été apportée à l'Empereur. Sa perte eſt donc certaine, s'il ne ſe ſauve par un prodige. Contraint de tout oſer, après avoir tant oſé témérairement en avanturier que la fortune conduit d'un pas à l'autre, ſans avoir ni combiné de plan ni fixé de terme à ſa courſe, il prend la réſolution inouie d'arrêter l'Empereur priſonnier au milieu de ſa Cour. La vie de Montézuma dans ſes mains lui répondra de ſon ſalut & du ſalut de ſes troupes. Il n'y a ni à balancer ni à différer. Cortez, avec une eſcorte d'Officiers & de ſoldats, ſe rend au palais de l'Empereur. Dès qu'il eſt admis dans l'appartement de Montézuma, les courtiſans ſe retirent, ſuivant l'uſage. Alors il reproche à l'Empereur l'attentat commis par Qualpopoca contre ceux de la Véra-cruz, & lui inſinue de ſe rendre ſans bruit au quartier des Eſpagnols pour déſavouer ce crime par ſa conduite. Montézuma répond qu'un Empereur du Mexique ne ſe rend point chez lui priſonnier d'un étranger. Cortez & ſes Officiers tirent l'épée : Montézuma ne ſçait ni réſiſter ni périr ; on l'emmena dans une voiture fermée au palais d'Axagiaca. Tel eſt le récit de Cortez lui-même dans ſes lettres à Charles-Quint. Si l'on en croit les Hiſtoriens Eſpagnols, ce fut l'adreſſe de Marine qui détermina l'Empereur à ſe livrer à ſes ennemis. Il eut ordre de dire que des raiſons d'Etat concertées avec les Dieux l'avoient engagé à aller paſſer quelques jours dans le palais de ſon pere en relation d'amitié & de plaiſir avec ſes hôtes ; & que toute aſſemblée tumultueuſe ſeroit punie de mort. De ſa priſon, il eut l'air de régner comme du trône ; le cours des affaires ne fut point dérangé. Dans la ſuite il lui fut permis d'aller au Temple, à ſes maiſons de plaiſance, à la promenade, mais avec une garde Eſpagnole & le poignard ſur le flanc, ſi le peuple venoit à s'émouvoir.

Qualpopoca & les autres exécuteurs de l'entrepriſe contre la Véra-cruz, après s'être rendus ſans réſiſtance à la vue du ſceau

de l'Empire, furent militairement condamnés à être brûlés vifs devant le palais Impérial, comme criminels de léſe-majeſté, pour avoir fidelement obéi aux ordres de leur Maître; atrocité par laquelle leurs bourreaux vouloient répandre l'effroi pour calmer leur propre frayeur. Leur bucher fut entouré d'un peuple innombrable, plongé dans une immobile ſtupidité, par un eſprit de vertige preſqu'inconcevable; pendant ce tems-là, Montézuma lui-même étoit chargé de chaînes: l'inſolent Cortez, pour achever de l'abattre & de l'abrutir, lui avoit déclaré avec une impudente hypocriſie qui allioit le ton abſolu avec les marques de reſpect, qu'étant accuſé par les coupables d'avoir ordonné l'expédition contre la Véra-cruz, il étoit convenable que, puiſque comme Souverain il n'étoit point ſujet à la juſtice commune, il donnât comme homme quelque ſatisfaction à la juſtice ſuprême du Ciel: l'Empereur, frappé comme d'un coup de foudre, tendit les bras, réſigné à la volonté du Ciel, ſentiment commun à l'ame forte qui ſçait ſouffrir, & au lâche qui ne ſçait pas réſiſter. Après l'exécution des innocens, Cortez ordonna que l'on déchargeât l'Empereur de ſes fers; on prétend même qu'il pouſſa l'inſolence juſqu'à ſe mettre à genoux pour les lui ôter lui-même: enfin on ajoute qu'il lui laiſſa la liberté de retourner dans ſon palais, perſuadé néanmoins que le priſonnier n'accepteroit point ſon offre. Montézuma avoit tout à craindre, & de ſes ſujets & des Eſpagnols; mais il étoit déteſté des premiers, & il ne pouvoit être haï des autres, ſi ce n'eſt de cette haine que l'on conçoit contre ceux qu'on opprime, haine par elle-même moins active que celle qu'anime le reſſentiment de l'injure ſoufferte. D'ailleurs les Eſpagnols avoient encore plus d'intérêt à le conſerver qu'à le perdre, car ſeul il étoit leur ſauve-garde. Herrera dit qu'il s'en fit aimer comme un pere ou un frere; ils l'aimerent comme l'inſtrument ſervile de leurs projets.

Les Hiſtoriens accumulent ici les extravagances, les abſurdités, les contradictions. Selon le plus grand nombre, Monté-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

zuma étoit libre & dévoué par affection aux Eſpagnols ; les lettres de Cortez & la relation de Carréri le ſuppoſent eſclave & réduit à une obéiſſance paſſive. Carréri rapporte que n'attendant ſa sûreté que d'une dépendance abſolue & de l'union la plus intime avec les étrangers, il offrit une de ſes filles en mariage à Cortez ; & que l'Aventurier ne l'agréa qu'à certaines conditions. Celui-ci demanda, dit-on, que le Crucifix & l'image de la Vierge fuſſent placés dans le grand Temple, & obtint une partie de l'édifice ſacré pour la célébration publique des myſtères de la Religion. Lopez de Gomara, Diaz de Caſtillo, Herrera, Solis ſe partagent pour adopter ou rejetter le fait, le louer ou le blâmer. Herrera écrit, après beaucoup d'autres, que les Prêtres des idoles ayant un jour inutilement tenté d'ouvrir les Cieux par leurs prieres pour mettre fin à une affreuſe ſéchereſſe, Cortez en promit à la populace ſoulevée de la part de ſon Dieu pour un tems marqué, & que Dieu tint cette promeſſe. Solis, après avoir mis dans la bouche de ce Général un défi aux idoles de ſe maintenir auprès de la Croix, aſſure qu'il n'auroit jamais eu l'imprudence de garantir un miracle pour preuve de la vérité du Chriſtianiſme.

Ces mêmes Romanciers qui ont donné tant d'eſprit & de connoiſſances à Montézuma, pour lui faire expliquer les prodiges opérés par l'induſtrie Eſpagnole, le ſuppoſent enſuite aſſez imbécille pour ſe perſuader, quand des brigantins vont à la voile, que leurs conducteurs font travailler le vent à leur gré, pour ſoulager les rameurs. Cortez avoit fait conſtruire ces bâtimens pour s'emparer des paſſages du lac. En travaillant à ſa sûreté, il n'oublioit point les grands moyens d'acquérir le dévoûment des ſiens, la faveur de la Cour, & une fortune capable de ſoutenir ſa gloire, je veux dire, ſa renommée. Des mines du nord & du ſud, il tire treize cens marcs d'or. Après avoir ſéverement gardé les tréſors de Montézuma contre l'avidité de ſes gens, il engage ou oblige ce Prince à lui céder pour la valeur de ſix millions de piaſtres qu'il partage en trois portions,

tions, un cinquieme pour le Roi, un autre pour lui, & le reſte pour ſes troupes.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Cependant un parti redoutable ſe formoit contre l'Empereur & les Eſpagnols, dont on commençoit à confondre les intérêts & les attentats, quoiqu'il parut diriger uniquement ſes vues contre les ennemis de la Religion nationale, de l'Etat & de l'Empereur lui-même. Cacumatzin, neveu de Montézuma, le ſoulevoit ſecondé par trois autres neveux de ce Prince, pluſieurs Seigneurs indignés contre les Eſpagnols, & les ſacrificateurs ardens à exciter le peuple à la défenſe de ſes Dieux outragés. Montézuma en triompha par la négociation qui lui livra, ou plutôt qui livra à ſes Maîtres, les principaux auteurs du complot. Quant aux Prêtres, tout-puiſſans ſur l'eſprit du peuple, il fallut pour les arrêter leur promettre que les chrétiens s'embarqueroient auſſi-tôt qu'ils auroient conſtruit trois vaiſſeaux. Montézuma preſſoit en effet leur départ, perſuadé que comblés de richeſſes ils ſeroient ſatisfaits, & fort éloigné de s'imaginer, ainſi que le remarquent quelques Hiſtoriens, qu'un ſi petit nombre d'aventuriers eut des deſſeins ſur ſa couronne même. En avoient-ils? Tout audacieux qu'ils étoient, auroient-ils été aſſez inſenſés pour y porter la main avec ſi peu de forces, tandis qu'en allant chercher de nouveaux ſecours, ils étoient aſſurés de renverſer l'Empire. Cortez ſemble s'être laiſſé conduire par les événemens. Parvenu à ramaſſer beaucoup d'or, ſi on le ſollicite vivement de ſe retirer, il met ſa complaiſance à un nouveau prix; il y conſent ou feint d'y conſentir pourvû que l'Empereur prête un hommage ſolemnel au Roi d'Eſpagne, comme au légitime ſucceſſeur de Quézalcoatl, premier propriétaire du trône. Cet acte de ſervitude fut ſi peu libre qu'en s'y abaiſſant, le Prince ne put retenir ſes larmes, les Caciques pleurerent avec lui: Cortez, pour les conſoler ou les calmer, leur promit que ſon Maître, en aſſurant ſes droits à ſa poſtérité, ne ſongeoit ni à changer la forme du gouvernement ni à venir accomplir les anciens Oracles. Montézuma, irrité, ce ſemble, contre lui-même

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

& las de ſa foibleſſe, ſignifie alors aux Eſpagnols d'un ton menaçant & ferme, qu'il eſt tems de partir: on prétend qu'il avoit alors cinquante mille hommes en armes pour ſoutenir ſa réſolution. Cortez plie, n'oppoſe que la ruſe au commandement, & ne recule ſon départ que ſous prétexte qu'il n'en a pu achever les préparatifs.

Enfin l'Empereur lui annonce qu'il n'a qu'à s'embarquer ſur une nouvelle flotte Eſpagnole, arrivée à la côte d'Uloa. Celui-ci, dans l'opinion que Montéjo lui amenoit d'Eſpagne des renforts, crut que bientôt ce ſeroit à lui à donner la loi: mais en ménageant l'Empereur, il le détermina à envoyer des préſens à ſes compatriotes. Mais ces préſens étoient offerts au confident, à l'ami, au vengeur de D. Diégue de Vélaſquez, Gouverneur de Cuba, Viceroi de ces contrées, à qui il avoit ravi l'honneur de la conquête du Mexique, tandis qu'il lui étoit redevable de la vie qu'il avoit mérité de perdre par une conſpiration, lorſqu'il étoit ſimple Secrétaire de cet Officier à Cuba. Vélaſquez, jaloux, ambitieux & offenſé, auſſi-tôt qu'il avoit été informé des grandes eſpérances que donnoit le Mexique, avoit chargé Pamphile de Narvaez d'aller avec dix-huit ou dix-neuf navires, & huit cens ou quatorze cens hommes de débarquement, pourſuivre ſon ennemi & reprendre ſa proie. Narvaez déclara aux Envoyés de l'Empereur que Cortez & ſa troupe n'étoient que des déſerteurs & des rebelles dont il avoit ordre de ſe ſaiſir & de délivrer l'Empire. A cette nouvelle, Cortez, entouré de dangers, forcé de commencer par écarter un orage pour tenter de diſſiper l'autre, prit le parti d'attaquer le cœur de Montézuma par ſon éloquence artificieuſe. Il réuſſit au point que Montézuma lui promit de reſter au quartier des Eſpagnols & lui offrit même des troupes, préſent que l'adroit Général ſoupçonna d'être empoiſonné & qu'il refuſa. Ces événemens appartiennent à l'année 1520.

Cortez, inégal en force à Narvaez, lui propoſa d'abord de réunir les deux armées, ainſi que l'intérêt de l'Eſpagne l'exi-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

geoit, pour agir de concert contre l'ennemi commun, ſans demander à conſerver dans ſes mains ni le commandement ni ſes conquêtes. Mais le premier ennemi que Narvaez cherchoit, c'étoit Cortez : quand il n'auroit pas eu deſſein de l'immoler comme coupable, il n'auroit eu garde de ſe l'aſſocier comme un compagnon ou un émule ; ſon humeur étoit trop altiere, & il connoiſſoit trop bien le caractère de ſon rival. Cependant il parut le dédaigner, ou plutôt il dédaigna de deſcendre aux ménagemens pour aſſurer ſon triomphe. Sans avoir même tenté de gagner les Zampoalans, partiſans zélés de ſon ennemi, il aliéna le cœur de ſes Officiers par ſa brutalité, par ſa préſomption, par ſon imprudence. Cortez, après avoir évité par leurs avis une embuſcade, entra la nuit avec leur ſecours & ceux des principaux dans Zempoala où il força Narvaez dans le grand Temple, & le fit priſonnier malgré les efforts d'une bravoure extraordinaire. Celui-ci dit à ſon vainqueur qu'il devoit ſe féliciter de la fortune qui le livroit entre ſes mains ; Cortez répondit que c'étoit le moindre des exploits Eſpagnols dans cette contrée. Après avoir reçu le ſerment de fidélité des vaincus, honteux au grand jour d'avoir été déſarmés par une ſi petite troupe, & de nouveaux gages de l'amitié du Cacique de Zempoala, entr'autres de belles femmes deſtinées d'abord au baptême & enſuite aux plaiſirs, Cortez envoya de divers côtés des navires & des détachemens pour ſoumettre des provinces, & partit lui-même pour la capitale avec treize cens hommes de pied, cent chevaux & deux mille Tlaſcalans, ſelon le fragment conſervé par Carréri. Il faut en croire Cortez lui-même plutôt que les Hiſtoriens qui ne lui donnent que ſix cens ſoldats.

Alvarado, Officier brave, prudent, aimé des Mexicains, avoit été laiſſé dans le fort Eſpagnol de la capitale avec quatre-vingt hommes, & l'Empereur toujours eſclave, toujours menacé du poignard, toujours dévoué du moins en apparence à ſes oppreſſeurs. Cependant on aſſure qu'il excitoit les peuples à le venger ; les ſacrificateurs les excitoient à venger leurs idoles ;

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

les grands les excitoient à venger l'Empire des insultes des Tlascalans; ils s'excitoient eux-mêmes au pillage du quartier Espagnol rempli de leurs dépouilles jusqu'au comble. Cependant le premier coup partit de la main d'Alvarado. A la fête d'une idole, les Nobles de Mexico, une troupe de mitoles ou baladins, une partie des habitans, s'assemblent pour célébrer des danses avec le plus brillant appareil. Lorsque le bal est commencé, les Espagnols se présentent pour en partager le plaisir. Dès qu'ils voyent les Nobles abattus par l'ivresse ou par la fatigue, ils les chargent & les égorgent, ils les égorgent sans défense; sous prétexte d'une conjuration, ils égorgent ceux qu'ils supposent coupables & ceux qu'ils sçavent innocents; ils les égorgent pour arracher aux mourans & aux morts leurs bijoux & tous leurs riches ornemens. C'est à cette cruauté, à cette cupidité & à cette avarice enragée que Las Casas rapporte l'origine de tous les carnages qui se succéderent rapidement. Solis, pour les justifier, suppose une conjuration dont Alvarado n'osa ni offrir des preuves ni assurer l'existence, quoiqu'il put, dit-on, montrer dans le Temple des tas d'armes amassées pour son exécution; armes dont il se seroit, avant tout, emparé pour sa sûreté, & dont il ne s'empara pas. Cet accusateur hardi convient lui-même que le peuple, furieux des horribles excès d'Alvarado & de ses soldats, s'arma, s'assembla, se trouva soulevé, sans sçavoir la cause ou le prétexte de ces assassinats, & sans que les prétendus conjurés y eussent contribué par leurs discours ou par leurs actions.

Quoi qu'il en soit, déja le quartier Espagnol avoit essuyé plusieurs assauts, lorsque Cortez parut. Dès qu'il est entré dans la ville, il y régne un silence profond: mais ce calme est suspect. Ordaz est à peine sorti pour reconnoître l'état des choses, que des troupes Mexicaines le chargent avec furie. Rompues par ce capitaine, elles se rallient & le poursuivent jusqu'aux retranchemens: là elles se mettent en ordre pour livrer un assaut, déterminées à vaincre ou à périr. L'artillerie, accrue sans doute par les dépouilles de Narvaez, les foudroye: c'est en

vain ; leurs rangs ne s'ouvrent point; un ſoldat tombe, on ſe ſerre ; bleſſé ou mort, il eſt foulé aux pieds. Sous la bouche du canon, ces braves gens travaillent opiniâtrement à briſer les portes & à abattre les remparts, avec leurs haches garnies de pierres à fuſil. Pour combattre à la portée des armes ennemies, ils montent ſur les épaules les uns des autres: leurs piques leur ſervent d'échelles pour s'élever juſqu'aux fenêtres ou aux terraſſes. Tous ils veulent mourir pour délivrer leur patrie de ces barbares qui prétendent y régner. Afin de leur ravir la gloire de s'être ſignalés par des prodiges de valeur, on impute à la férocité les incroyables efforts de leur courage. Rappellons-nous qu'ils combattent à découvert dans des eſpaces très-reſſerrés, & que l'ennemi ſe défend à couvert dans des retranchemens inconnus à ces peuples.

Ils ſe retirent. Quoique la nuit ſuſpende ordinairement leurs attaques, quelques-uns s'avancent à la faveur des ténèbres pour mettre le feu au camp Eſpagnol. Au point du jour, ils vont inſulter à la foibleſſe des Européens qui n'oſent combattre que ſous leurs murailles. Cortez profite de leur défi pour ordonner une ſortie à ſes ſoldats irrités. Son choc impétueux eſt ſoutenu avec une force étonnante. Les Mexicains s'élancent ſur les piques & les épées pour que leurs coups portent juſqu'à l'ennemi: qu'ils tombent, pourvu qu'ils renverſent; qu'ils perdent la vie, pourvu qu'ils donnent la mort: c'eſt leur ſouhait. L'action dura la moitié d'une journée. *Cortez*, dit un Hiſtorien, *eut toujours l'épée dans le flanc des ennemis, l'œil ſur ſes ſoldats, l'eſprit préſent à tout.* Sa perte fut, dit-on, de dix hommes, mais tout le reſte fut bleſſé. Les rues étoient jonchées de cadavres & les canaux rouges de ſang.

Les coups ſont ſuſpendus; on ſe repoſe de ſes fatigues. Cortez haſarde des propoſitions de paix par la bouche des Officiers de Montézuma, qui, après avoir lui-même combattu contre ſes ſujets, oſoit ſe plaindre & s'irriter de leur reſſentiment. Le peuple maltraita les héraults de paix. Les Eſpagnols ayant ré-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ſolu de faire une ſeconde ſortie, les Mexicains vinrent au-devant d'eux avec un ordre qu'ils n'avoient pas coutume de garder. Ils attaquerent ſans précipitation, ſe défendirent ſans confuſion, ſe retirerent ſans déſordre. Ce ne fut qu'après s'être apperçu de l'énormité de leurs pertes qu'ils ſe retirerent doucement juſqu'à des barrieres dont les rues étoient entrecoupées. Là ils recommencerent le combat avec tant de fureur, ils le ſoutinrent avec tant d'acharnement, qu'il fallut faire avancer du canon pour les chaſſer de ce poſte. Par leur nouvelle diſcipline, ils étonnerent les Eſpagnols. On remarqua que, pour ne pas manquer leur coup & rompre l'ennemi, ils avoient tiré fort bas & tous à la fois. Du haut de leurs terraſſes, ils avoient fait rouler des pierres énormes pour écraſer les Eſpagnols & leurs machines. Il y avoit dans des canaux des hommes qui alloient, en nageant, percer les ennemis à grands coups de piques. Cette journée fut la plus terrible que l'on eut encore vue. Les Eſpagnols, qui n'avoient gagné le terrein que pas à pas, de tranchée en tranchée, ne recueillirent d'autre fruit de leurs armes que la liberté de retourner dans leur fort, pour s'y préparer à de nouveaux combats qui devoient à la fin aboutir à leur entiere deſtruction. Ils avoient perdu, dit-on, quarante hommes, pour la plûpart Tlaſcalans : Cortez eut la main percée d'un coup de fléche.

Le Général, abattu, épouvanté, aſſuré de ſa perte s'il s'obſtinoit à combattre ou même à vaincre, concertoit ſa retraite avec Montézuma. Tout-à-coup l'allarme ſonne, déja l'avant-garde Mexicaine eſt au pied du château; déja pluſieurs ſoldats ont ſauté ſur le rempart. Dans ce preſſant danger, c'eſt à Montézuma qu'on a recours, à ce Prince, qui, ſelon les lettres de Cortez, avoit lui-même excité la ſédition, & qui ne pouvoit, pour ſauver les Eſpagnols, que foiblement ſolliciter un ancien reſpect du peuple pour ſa perſonne & pour le nom d'Empereur. Revêtu des ornemens Impériaux, & entouré de la pompe d'une cérémonie éclatante, il ſe rend ſur la terraſſe oppoſée à la

principale avenue du château. A ſon aſpect, la populace tombe à genou & baiſe la terre. Il les harangue; il prie, il promet, il ordonne. Les eſprits ſont ſuſpendus... Mais une voix s'éléve qui s'écrie : *le vil eſclave des Eſpagnols n'eſt point le Maître du Mexique*; *c'eſt un lâche & un traître*; *nous avons un autre Empereur*. Cette voix étoit celle d'un rival ambitieux ou des partiſans de ce rival. Auſſi-tôt Montézuma eſt accablé d'une grêle de fléches ; il tombe ; trois jours après, il meurt. Quelques Auteurs ont accuſé Cortez de l'avoir fait aſſaſſiner. Les Mexicains, en le voyant tomber ſous leurs coups parricides, avoient pris la fuite, avec cette terreur affreuſe & confuſe que le contre-coup du crime porte dans l'ame de celui qui vient de le commettre. Selon les uns, ils enterrerent ſon corps avec honneur; ſelon d'autres, ils le mirent en pieces. Quetlavaca, Cacique d'Iztacpalapa & ſecond Electeur de l'Empire, fut couronné.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Montézuma laiſſoit pluſieurs enfans. Deux de ſes fils ſeront bientôt tués en combattant pour les Eſpagnols. Le plus illuſtre fut baptiſé ſous le nom de D. Pédro : Charles-Quint lui donna de grandes terres dans la Nouvelle-Eſpagne, avec la qualité de Comte de Montézuma que ſes deſcendans conſervent encore, ainſi qu'une penſion de quatre mille piaſtres ſur le tréſor royal de Mexico. D'une des filles de l'Empereur, nommée Dona Iſabelle, & mariée ſucceſſivement à Andrada & à Cano, ſont iſſus les Andrada-Montézuma & les Cano-Montézuma. Cortez en avoit pris une autre pour femme ou pour maitreſſe : l'Empereur lui en avoit offert deux. Chriſtophe d'Olid en épouſa une autre. On dit qu'un frere de Montézuma fut le premier Américain de diſtinction que la petite vérole emporta dans le Nouveau-Monde ou du moins dans le Continent.

Quoique Solis ne ceſſe de mettre dans la bouche des Eſpagnols des menaces & des ordres, Cortez, ſelon ſes propres lettres dont on trouve une traduction latine dans la collection de Hervagio & un extrait aſſez étendu dans le Journal de Gémelli Carréri, Cortez demanda la liberté de ſe retirer; il s'y

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

disposoit lorsqu'il apperçut des troupes Mexicaines sur les tours d'un Temple, d'où avec l'arc & la fronde elles pouvoient battre une partie de son quartier. On attaque le Temple. La journée fut d'autant plus sanglante que le combat étoit soutenu par la Noblesse du Mexique, laquelle aimoit mieux être coupée en pieces que de rendre les armes, & par les Ministres de la Religion qui se sacrifioient pour leurs Dieux en appellant à grands cris le peuple à leur défense. On raconte que deux braves Indiens se saisirent de Cortez, en feignant de se jetter à ses genoux, & s'élancerent par-dessus la balustrade du Temple, dans l'espérance de l'entrainer & de le faire périr avec eux ; mais qu'il eut le bonheur de se débarrasser de leurs mains & que leur glorieuse mort fut inutile à leur patrie. Le grand sacrificateur étoit tombé entre les mains des Espagnols : les Caciques, craignant que les Dieux ne partageassent l'outrage, en furent si inquiets qu'ils feignirent d'entrer en négociation & d'avoir besoin de ce *bon homme* pour ménager les esprits ; on le leur envoya, & il ne reparut point.

Le jour suivant, Cortez pressa d'autant plus vivement les apprêts de son départ qu'il étoit préoccupé, dit-on, de la prédiction d'un soldat astrologue nommé Botello, qui annonçoit qu'une constellation, jusqu'alors favorable, étoit sur le point de présenter un aspect sinistre. Vers minuit, les Espagnols sortirent de leur forteresse pour passer le lac sur un pont volant. L'avant-garde parvint sans trouble jusqu'à la chaussée. Lorsque le corps de bataille fut engagé sur le lac, un bruit effroyable d'instrumens & de cris s'éleva, une nuée de fléches fondit sur cette division. Les Mexicains, avec une adresse dont on ne les croyoit point capables, avoient découvert le projet de Cortez, & disposé, pendant les premieres heures de la nuit, des canots armés des deux côtés de la digue, sans exciter le moindre soupçon. Dès qu'ils avoient vu l'avant-garde Espagnole sur la chaussée, leurs canots avoient attaqué le centre, pendant que des troupes de terre tomboient sur l'arriere-garde. Cortez, dans sa seconde relation

relation adreſſée à Charles-Quint, avoue que s'ils avoient eu la précaution de jetter quelques corps au bout de la digue, il ne ſeroit pas échappé un ſeul de ſes gens. Cependant quoique cette iſſue fut ouverte aux Eſpagnols, ils les auroient encore exterminés ſi la confuſion n'eût bouleverſé, briſé, fracaſſé leur petite flotte. Mais dans ce déſordre, les Eſpagnols les rompirent, les maſſacrerent, & paſſerent le canal ſur leurs cadavres, en laiſſant néanmoins ſous l'épée des Mexicains une partie de leur arriere-garde chargée de butin ou d'or, miſérable fardeau, dit un Hiſtorien, qui rendit les ſoldats inutiles au combat & peſans à la fuite. Le jour commençoit à paroître, quand Cortez alla ſe poſter vers Tacuba, ville fort peuplée, ſans être preſſé par les Indiens ſaiſis d'horreur à la vue des affreux monumens du carnage, & ſur-tout des cadavres de deux fils de Montézuma, ſang cher encore à la nation. Il avoit perdu 200 Eſpagnols, 46 chevaux, 2000 Tlaſcalans, tous ſes priſonniers, & les principaux Officiers de ſon armée.

En marchant vers Tlaſcala, il eſt pourſuivi, atteint, battu par les troupes de Mexico, jointes à celles de Tacuba & de quelques autres villes. Un Temple d'une aſſiette avantageuſe lui ſert de refuge. Après une nuit d'allarmes, ayant allumé des feux un peu avant le jour pour tromper l'ennemi, il ſort précipitamment de ce lieu où l'on dédia, dans la ſuite, une Egliſe à Notre-Dame de *Los Remédios*. Les Indiens le pourſuivent, l'épée dans les reins, & avec les railleries les plus inſultantes. Marine remarque qu'ils répétent ſouvent: *allez, tyrans, vous n'êtes pas loin du tombeau où vous ſerez tous enſevelis.* Ce cri affecté donne lieu de ſoupçonner une embuſcade. Enfin en arrivant ſur le haut de la montagne d'Otumba, les Eſpagnols apperçoivent dans la vallée une armée innombrable à laquelle des corps de troupes, appellés par ordre de l'Empereur de tous les cantons de l'Empire, viennent par différentes routes ſe réunir avec un concert digne des nations les mieux diſciplinées. Il faut vaincre ou périr. Les Eſpagnols chargerent l'ennemi avec furie, mer-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES,

veilleuſement ſecondés par les braves Tlaſcalans qui adreſſent leurs coups aux chefs des troupes Mexicaines. Cependant celles-ci combattent avec tant d'ordre, qu'un mouvement commun emporte leur effroyable multitude, & avec tant de bravoure qu'elle eſt bientôt rapportée par un mouvement contraire ſur le terrein qu'elle avoit perdu. Cortez déſeſpere de la victoire, ſi ſon génie ou la fortune ne lui offre quelque reſſource miraculeuſe: il apperçoit le filet d'or maſſif orné de plumes, porté au bout d'une pique par le Général Mexicain: c'eſt l'étendart Impérial. Il ſe rappelle que, ſelon l'opinion des Indiens, le ſort de cet étendart fait le dénoûment des batailles; & en effet, quoique les Hiſtoriens ne trouvent dans cette opinion qu'un préjugé ſuperſtitieux, il eſt aiſé de comprendre qu'au ſort du filet tenoit celui du Général qui le portoit, & au ſort du Général celui de l'armée qui en jugeoit par l'aſpect du filet Impérial. Voilà le trophée qu'il faut emporter. Cortez, accompagné de Sandoval, Alvarado, Olid, Avila, perce, au grand galop à travers les bataillons Indiens, juſqu'à leur Général qu'il renverſe de ſa litiere d'un coup de lance. Le cavalier, Jean de Salamanque, enléve la fatale enſeigne. Alors les Indiens abattent tous leurs drapeaux, jettent leurs armes, & s'enfoncent dans les bois. On dit que leur armée étoit de 300,000 hommes, & qu'ils en perdirent 20,000. Après cette victoire, une des plus mémorables que les Européens ayent remportées en Amérique, il ne reſta plus à Cortez que 440 ſoldats Eſpagnols & 1200 Indiens auxiliaires. On a écrit que l'Apôtre St. Jacques avoit, aux yeux de pluſieurs priſonniers, combattu avec beaucoup de courage & de ſuccès pour les Chrétiens: les Hiſtoriens Eſpagnols auroient trouvé indécent & peut-être impie de ne pas voir à l'œil le doigt de Dieu dans une action ſi merveilleuſe. Comme les Mexicains avoient apporté ce qu'ils avoient de plus précieux pour en orner leur triomphe, le butin fut immenſe.

Enfin Cortez arrive à Tlaſcala, dont les habitans célebrent ſon retour & ſes victoires par de brillantes fêtes, ſans paroître

ſonger qu'ils étoient eux-mêmes les principaux auteurs de ces triomphes, & ſans que tant de pertes eſſuyées par leur parti répandiſſent des ombres de triſteſſe ſur leurs réjouiſſances. Mais bientôt l'allégreſſe ſe convertit en deuil : Cortez eſt en danger de périr d'une contuſion qu'il a reçue à la tête ; & c'eſt lui qu'ils aiment plutôt que ſa nation. Enfin des Médecins de Tlaſcala le guériſſent.

Redevables de leur ſalut & de leur gloire à la bravoure de ces Alliés, les Eſpagnols furent encore ſauvés, & triomphans par la vertu, la fidelité, la généroſité de ces Républicains. Le Sénat refuſe de violer l'hoſpitalité & de fauſſer ſa foi, quelque grands avantages que la Cour impériale lui offre pour la détacher d'une alliance abſurde. Cependant Xicotencatl, Général des armées, conſervant à l'égard des Eſpagnols le dépit d'un ennemi vaincu & la défiance d'un ami réconcilié, ne diſſimule pas que les Mexicains ne propoſoient à la République, que ce que la République auroit dû rechercher avidement, ce qu'elle ne pouvoit rejetter ſans trahir ſes vrais intérêts, la cauſe commune des Indiens, l'honneur de leurs Dieux, la raiſon & la politique déclarée contre des étrangers emportés par le démon de l'uſurpation & de la deſtruction. La nation ouvroit les yeux ; mais un faux honneur faſcinoit le Sénat. Parce qu'il ne falloit pas maſſacrer ſes hôtes, falloit-il nourrir dans ſon ſein & de ſa propre ſubſtance de dangereux brigands ? Pourquoi ne pas les renvoyer au-delà des mers ? Ce n'étoit pas aſſez que de s'aveugler, le Sénat jugea Xicotencatl criminel ; Xicotencatl, coupable d'un patriotiſme auſſi hardi qu'éclairé, fut condamné par ſon propre pere, un de ces Sénateurs fanatiques. Et l'on oſe applaudir à ce pere barbare qui auroit pu s'abſtenir de juger ſon fils & qu'il l'auroit dû pour le défendre, pour s'unir à lui, pour diſſiper de concert avec lui les illuſions d'une fauſſe vertu, pour le faire abſoudre par la voix de la juſtice, comme il devoit être abſous par celle de la Nature ! L'on oſe le louer !... S'il ne faut pas le blâmer, c'eſt à cauſe que cette cruauté ou réelle

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ou feinte parut mériter d'être récompensée par un acte de clémence envers son fils. Le jeune Xicotencatl ne fut condamné qu'à perdre le bâton du Généralat & à rouler les degrés du tribunal, suivant la cérémonie ordinaire de la dégradation. Quelque tems après, il gagna l'amitié de Cortez, & fut rétabli dans sa dignité.

Les Tépéaques, ci-devant soumis ou attachés aux Espagnols entre plusieurs autres nations, & maîtres des passages de Mexico à la Véra-cruz, communication qu'il étoit d'une nécessité absolue de conserver, avoient massacré un certain nombre de soldats Européens. Cortez, après les avoir tentés par des propositions à l'amiable & par des menaces écrites à la maniere Européenne, pour leur donner plus de poids, car si les Indiens ne sçavoient pas lire, ils ne voyoient qu'avec une sorte de respect, ils ne voyoient qu'avec quelque crainte *les paroles sans voix* fixées sur le papier; Cortez, dis-je, après les avoir ainsi vainement tentés, alla avec 436 Espagnols & 8000 Tlascalans, les forcer dans le centre de leur puissance où l'on bâtit *Ségura de la Frontera*, pour s'assurer des communications. Dans cette guerre, on fit plusieurs esclaves; car l'usage s'introduisoit dans le Continent, comme il s'étoit introduit dans les Isles, de réduire les prisonniers en servitude, & de leur en imprimer l'horrible sceau sur le visage.

Le nouvel Empereur du Mexique étoit mort: les Electeurs avoient couronné Guatimozin, parent de Montézuma, jeune Prince d'un esprit pénétrant & appliqué, qui en gagnant, dit-on, les Caciques par des présens, les soldats par des libéralités, les Nobles par une familiarité décente, le peuple par la suppression des impôts, parut, dans ces préludes d'un sage gouvernement, préparer de grands travaux aux Espagnols. Cortez, que la fortune ne paroissoit quelquefois abaisser un instant que pour le lancer au dessus de sa premiere gloire, tira de plus favorables augures de la défaite d'une armée impériale vers Guacachula, de la prise des boulevards de l'Empire sur la frontiere,

& de l'arrivée d'une troupe de ſoldats Eſpagnols envoyés contre lui par le Gouverneur de Cuba, mais convertis par des accidens & par ſon heureuſe deſtinée, en un ſecours d'autant plus puiſſant qu'ils avoient avec eux beaucoup de munitions. Sa plus vive inquiétude étoit de ne recevoir aucune nouvelle de ſes Agens en Eſpagne, Portocarréro & Montexo; il réſolut d'y envoyer Mendoza & Ordaz, chargés de lettres des Officiers civils & militaires dont il avoit conduit la main, en défendant aux ſoldats d'écrire en ſecret. Enfin avec 550 hommes de pied & 40 cavaliers ſous les drapeaux Eſpagnols, il marche à la conquête de l'Empire; mais ſuivi de 60 ou de 80 mille Tlaſcalans, & bientôt joint par un ſi grand nombre de nations, qu'au ſiége de la capitale, il vit, dit-on, plus de 200,000 hommes ſous ſes ordres. Le Mexique fut donc conquis pour l'Eſpagne par les Indiens. L'art de Cortez fut de les ſéduire, de les entraîner, de les aveugler, de les contenir par des réglemens ſéveres juſques-là qu'il ne s'éleva pas le plus léger différend entre tant de troupes diverſes, de pourvoir à leur ſubſiſtance & à tous les beſoins de cette effroyable multitude (en ſuppoſant l'Hiſtoire fidele) comme s'il avoit pu tout embraſſer d'un coup-d'œil, tout prévoir, être préſent partout, de les avoir enfin diſciplinés, malgré leur indocile impatience, de maniere qu'ils obéiſſoient à la voix, aux ſignaux, auſſi exacts dans les évolutions militaires que fideles dans l'exécution des ordres.

De Tlaſcala à Mexico, il y avoit quinze lieues de chemin très-rude & des paſſages difficiles que les Mexicains abandonnerent auſſi-tôt qu'ils apperçurent l'innombrable armée de Cortez. Tezcuco, ville avantageuſement poſtée pour former une place d'armes & aſſurer un refuge en cas de revers, lui fut ouverte par le Prince ou Gouverneur, uſurpateur de l'autorité, mais d'une main perfide; car cette marque de zele couvroit le deſſein de faire égorger les Eſpagnols pendant la nuit, & le Cacique le trahit par ſa fuite précipitée, parce qu'il le crut découvert en

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

les voyant doubler leurs gardes & ſe prémunir contre la ſurpriſe. Son ſucceſſeur, fils du dernier Prince, jeune homme aimable & ſpirituel, fut tout dévoué à Cortez, ſurtout lorſqu'il eut contracté avec lui une ſorte d'alliance religieuſe en recevant le baptême. Quoiqu'il n'y eût alors qu'un Miſſionnaire nommé le P. d'Olmédo, les converſions étoient fréquentes; l'on a déja vu baptiſer un grand nombre de concubines de ces Chrétiens.

La ville d'Iztacpalapa, aſſiſe ſur la chauſſée & en partie ſur le lac, aſſuroit la retraite aux canots des Mexicains qui alloient troubler les travaux de l'ennemi juſqu'à Tezcuco. Lorſque Cortez, avec un détachement, marcha pour l'attaquer, un gros d'Indiens vint ſe préſenter, à quelque diſtance des murs, pour la défendre. Après un combat léger, ils ſe retirerent à travers la ville ſans en fermer les portes pour aller s'embarquer ſur le lac avec les geſtes d'une fierté menaçante. La ville étoit déſerte; les Eſpagnols s'y logerent, non ſans crainte de tomber dans quelque piége. A l'entrée de la nuit, les quartiers bas ſont ſi ſubitement inondés, que la plûpart des ſoldats, malgré leur diligence, ne ſe ſauverent qu'avec de l'eau juſqu'aux genoux. Les Mexicains ſont à leurs trouſſes, la nuit & le lendemain. Cortez, dit Solis, ſe conſola de cette humiliation & l'armée de ſes fatigues par trois ou quatre victoires remportées, pour ainſi dire, en courant; victoires en effet très-*fugitives*, puiſque les Mexicains pourſuivirent cette armée juſqu'à Tezcuco. On comprend comment, dans ces combats, il périſſoit peu d'Eſpagnols, il y en avoit peu, & la fléche s'émouſſoit contre leur cuiraſſe.

Il eſt plus difficile de concevoir cette multitude de villes ſi voiſines les unes des autres dans des eſpaces ſi étroits, qu'elles ſemblent ſe preſſer de maniere à ne laiſſer preſque point d'intervalles entr'elles, à moins qu'on ne les réduiſe en bourgs & villages: & alors comment expliquer cette abondance de peuple, ces nombreuſes armées que l'on voit ſans ceſſe en ſortir & ſe renouveller ſans ceſſe? Nous n'aurons garde de chercher

à concilier les contradictions de l'Hiſtoire, & ſurtout de ces Hiſtoires montées ſur le ton des prodiges & des miracles. Je remarquerai ſeulement que ce vaſte Empire du Mexique me paroît circonſcrit dans des limites bien étroites, & que cette énorme puiſſance de l'Empereur Mexicain me ſemble réduit à des termes bien moderés, puiſque l'indépendante & redoutable République de Tlaſcala n'eſt qu'à quinze lieues de la capitale de l'Empire, & que chaque chef de village diſpoſe arbitrairement de ſon territoire. Ce n'eſt pas à dire que le nom de Mexique n'embraſſât point une contrée étendue & populeuſe, dont les nations formoient des hydres à pluſieurs têtes qui s'entre-déchiroient réciproquement.

Les Mexicains ravageoient les provinces ou cantons de Chalco & d'Otumba, pour couper, ce ſemble, aux Eſpagnols, & les vivres & les communications avec le territoire Tlaſcalan. Sandoval ayant diſſipé cette troupe par une ſanglante bataille, Cortez chargea les priſonniers de porter à Mexico des propoſitions de paix accompagnées de menaces, & ne reçut aucune réponſe. La communication rétablie entre Tlaſcala & Tezcuco, il ſortit vers le commencement de 1521, de cette premiere ville, ſous une nombreuſe eſcorte, dix mille Tamènes portant ſur leurs épaules des matériaux pour la conſtruction de treize brigantins deſtinés à repouſſer les canots Mexicains au paſſage du lac, l'obſtacle le plus terrible qu'il y eut à vaincre pour pénétrer juſques dans Mexico. Sandoval, chargé d'aller à la rencontre de ce corps, vengea dans Zupéléque le ſang de quelques Eſpagnols ſacrifiés par les habitans qui avoient ſuſpendu dans leur Temple les têtes de ces victimes, après les avoir fait ſécher au feu pour les préſerver de la corruption. Il eût plus de peine à vaincre ou à déſabuſer la fierté de Chéchimécal, chef du détachement Tlaſcalan, offenſé d'être placé à l'arriere-garde, poſte qu'il croyoit moins honorable, parce qu'il n'étoit pas le plus avancé.

Enfin les bois pour la conſtruction des brigantins arrivent:

pendant qu'on les monte, Cortez va, la flamme à la main, applanir les avenues de Mexico: il met le feu à quelques *villes*, afin, dit un Hiſtorien, que l'éclat de l'incendie annonçât le danger aux lieux circonvoiſins & que la terreur commençât la conquête. Il attaque Tacuba, clef de Mexico, défendue par une ſi nombreuſe garniſon, qu'il en campoit une partie ſous les murailles. Il croyoit qu'elle s'étoit conſumée dans ſes fréquentes ſorties en inutiles efforts, & qu'elle ne réſiſteroit point à un aſſaut, lorſqu'il vit des troupes ſorties de la capitale paroître ſur la chauſſée, & paſſer avec quelque confuſion ſur la Terre-ferme ſans tenter de jetter du ſecours dans Tacuba. Il les attaque vigoureuſement, ils cédent pied à pied. Emporté par ces premiers augures de victoire, il s'enfonce dans le détroit de la chauſſée: alors les Mexicains réſiſtent, & tout d'un coup une prodigieuſe multitude de canots borde les deux côtés de la digue, de maniere que battus de front & par les deux flancs, les Eſpagnols ne ſe ſauvent que par des actes d'une valeur déſeſpérée dont le Général leur donna l'exemple. Diaz, acteur dans toute cette guerre, blâme fortement la conduite de Cortez, d'autant moins excuſable, qu'il venoit d'être pris dans un ſemblable piége. L'enthouſiaſte Solis attribue à cette fatale imprudence les plus favorables effets. Il y eut, dans cette action, beaucoup d'Eſpagnols bleſſés avec des piques armées de pointes d'épées que les Mexicains avoient enlevées dans les combats précédens.

L'arrivée d'un ſecours conſidérable apporté par un vaiſſeau, affoiblit le ſentiment de la diſgrace eſſuyée devant Tacuba. Cependant l'Empereur Guatimozin pourſuivoit le projet très-ſage de couper, par la conquête des pays de Chalco & Thamanalco, la communication de l'armée de Cortez avec Tlaſcala & la Véra-cruz. Sandoval la facilita par quelques victoires qui *furent égayees*, dit un féroce Hiſtorien, *par la permiſſion qu'il donna de ſaccager les bourgs*. Cependant les troupes Mexicaines ſe maintenoient encore dans ce pays, retranchées ſur les montagnes,

tagnes, d'où Cortez parvint, avec plus de bonheur que de prudence, à les déloger. En les pourſuivant, il arrive ſur le bord du lac devant Suchimilco, place qui en couvrant la route de Chalco & de Tlaſcala, commandoit une large digue liée aux principales chauſſées de la capitale. Les Mexicains étoient autour de cette ville en ſi grand nombre & dans des poſitions ſi avantageuſes, qu'il fallut livrer combats ſur combats, pour les pouſſer juſques dans les murs. Là Cortez, entraîné ſelon ſa coutume par ſa bouillante & *animale* impétuoſité, ſe trouve, avec ſon cheval abattu, ſeul, au milieu d'un gros d'Indiens, qui, pour préſenter leur proie vivante à l'Empereur, donnent le tems à Chriſtophe d'Oléa de la leur diſputer & de la leur arracher. Diaz, qui vola lui-même au ſecours du Général, aſſure qu'il fut délivré par d'Oléa: Herrera met ſur la ſcène un libérateur ſurnaturel maſqué ſous la figure d'un Tlaſcalan inconnu. Chaque jour, les Eſpagnols eurent de nouvelles attaques à ſoutenir; toujours victorieux, ſelon leurs Hiſtoriens, ils furent obligés à la fin d'abandonner la place avec perte de pluſieurs d'entr'eux, tués devant la ville ou immolés ſur les charniers des Dieux Mexicains.

Cortez avoit à la fin compris que, malgré toutes ſes forces, malgré leur ſupériorité ſur celles des Mexicains, ſes deſſeins ne ſeroient accomplis que par des prodiges de valeur & de fortune, & que l'honneur & la néceſſité l'obligeoient à s'abandonner aux dangers dont il n'avoit pas prévu la grandeur; & dans leſquels il auroit péri au ſecond pas, s'il y avoit eu une arquebuſe dans les mains des Mexicains. Ses troupes & ſes alliés commencent à ſe détacher de ſes intérêts & de ſes projets. Antoine de Villafagua, engage un grand nombre de ſoldats dans une conſpiration contre ſa vie; mais un complice la découvre, le chef eſt pendu. Le Tlaſcalan Xicotencatl quitte le camp avec quelques corps de troupes; on le pourſuit, il eſt pris & tué en ſecret ou étranglé en public. Cortez doit ſe hâter de conſommer ſon ouvrage, s'il ne veut ſuccomber.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Par les ſoins de Martin Lopez, les brigantins ſont achevés & lancés à l'eau. Sur chacun de ces bâtimens, il y a 25 ſoldats Eſpagnols, 13 rameurs & une piece d'artillerie. Pour attaquer en même-tems les trois principales chauſſées de Tacuba, Iztacpalapa & Cuyoacan, chef-d'œuvre de l'induſtrie Mexicaine; l'armée eſt diviſée en trois corps; le premier, de 170 Eſpagnols & de 30,000 Tlaſcalans, commandé par Pierre d'Alvarado; le ſecond, de 150 Eſpagnols & de 40,000 auxiliaires ſous les ordres de Gonzale de Sandoval; le troiſieme, de 160 Eſpagnols & de 30,000 alliés, conduit par Chriſtophe d'Olid. L'artillerie conſiſte en dix-huit pieces, les trois plus groſſes de fer & les autres de bronze : chaque corps en eſt muni. Les Eſpagnols ſont au nombre de 900. Il reſte dans Tezcuco des forces ſuffiſantes pour défendre cette place d'armes & protéger la communication entre les quartiers.

Mexico étoit bâtie dans une Iſle au milieu d'un grand lac. On dit qu'elle avoit vingt mille maiſons, de ſuperbes édifices, des richeſſes immenſes, une population innombrable, &c. Sa grande place, ajoute-t-on, contenoit plus de *cent mille hommes*; elle étoit couverte de tentes & de boutiques. *Deux cens mille canots* alloient ſans ceſſe des rivages à la ville & de la ville aux rivages. Le lac étoit bordé de plus de *cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.* L'Auteur de l'*Hiſtoire des Etabliſſemens des Européens*, adopte ſans difficulté cette énumération.

Les habitans de ces villes ou bourgs, ou peut-être fauxbourgs de Mexico, étoient allés chercher un aſyle dans la capitale ou ſur les montagnes. Olid & Sandoval qui trouverent Tacuba déſert, rompirent l'aqueduc, qui, de la montagne de Chapultépeque, conduiſoit de l'eau douce à Mexico. Cortez, ſur ſes brigantins, après avoir emporté une petite Iſle gardée par un château aſſez ſpacieux, vit venir à lui de la capitale & des lieux circonvoiſins un ſi grand nombre de canots que le lac, en quelque ſorte enſeveli, ſembla s'être converti en une

plaine mouvante, ſuivant l'expreſſion d'un Hiſtorien. Par l'eſpace qu'ils occupoient, on eſtima qu'il y en avoit plus de quatre mille: ce n'étoit en quelque ſorte qu'un ſpectacle; car un ſeul des brigantins Eſpagnols auroit pu percer & diſſiper cette flottille. Tous réunis & diſpoſés en demi-lune, ils entrerent à toutes rames dans le gros des canots, avec une impétuoſité augmentée par un vent de terre, & un effet merveilleuſement ſecondé par la décharge de l'artillerie. Les débris de la flotte Mexicaine furent pouſſés à coups de canon & d'arquebuſe juſques ſur les quais. Cette diſgrace abattit le cœur des Mexicains, non qu'il leur fut malaiſé de réparer la perte de leurs canots, mais parce qu'ils n'avoient rien à oppoſer au choc violent des brigantins, qu'ils appellerent dans la ſuite les *inſoutenables*. L'Amérique ne céde donc encore ici qu'aux machines Européennes.

Les Mexicains avoient pris, pour la défenſe de leurs chauſſées, des meſures que le génie, excité par la néceſſité, ſembloit, ſi je puis le dire, avoir dérobées à la ſcience militaire. Mais l'artillerie renverſoit leurs fortifications; des débris des fortifications les foſſés étoient comblés. Cependant Olid étoit arrêté par les canots au ſecond ouvrage de la chauſſée de Cuyoacan; les brigantins le dégagerent; on s'empara du dernier pont; enfin l'on gagna aſſez de terrein pour ſe ranger en bataille ſur la Terre-ferme. Cortez, impatient de la trop lente retraite de l'ennemi, deſcendit de ſon brigantin pour réchauffer le combat: bientôt il ſe rendit maître de la grande rue & d'un Temple, où il n'auroit ſongé qu'à ſe fortifier ſi on ne lui avoit repréſenté qu'en laiſſant en arriere Sandoval & Alvarado, il s'expoſoit à être enfermé dans la place ſans pouvoir tirer des vivres, des munitions & des renforts par les chauſſées. Les brigantins délivrerent encore Sandoval que les Mexicains tenoient étroitement reſſerré à Iztacpalapa. Cet Officier ſe porta ſur Tépéaquilla, dont la digue, ſi elle étoit moins large & moins commode, ſe trouvoit plus favorable au projet de couper

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

les vivres à la capitale. Du côté de Tacuba, Alvarado s'étoit avancé jusqu'aux premieres maisons de Mexico, mais avec tant de perte que ses avantages ne la compensoient pas.

Les Mexicains, toujours en haleine, en action, à l'ouvrage au combat, reprenoient bientôt le terrein qu'ils avoient perdu, nettoyoient les fossés qu'on venoit de combler, relevoient leurs chaussées, réparoient leurs canots, harceloient nuit & jour les Espagnols. Ce n'étoit que flux & reflux de fortune : cependant elle paroissoit s'attacher particulierement aux brigantins ; aussi les habitans dirigoient-ils les efforts de leur industrie à la destruction de ces bâtimens. Ils construisirent trente grandes pirogues renforcées de grosses planches destinées à couvrir des soldats : par une nuit obscure, des troupes allerent, sur ces barques, se poster dans des endroits masqués par des forêts de roseaux : après avoir enfoncé des pieux à fleur d'eau pour endommager ou embarrasser les brigantins, ils lâcherent quelques canots dans la vue d'attirer les Espagnols. En effet deux brigantins se porterent vers ce lieu à force de rames : tombés & retenus dans le piége, ils essuyerent le choc impétueux des pirogues ; mais pendant le combat, des plongeurs renverserent les pieux à force de bras ou à coup de haches, & l'artillerie foudroya les bâtimens Mexicains : cependant ces Capitaines Espagnols périrent. Les Indiens, en tendant un nouveau piége à l'ennemi, donnerent eux-mêmes imprudemment dans une contre-embuscade semblable.

Cortez, pour s'assurer un succès par la négociation, offrit à Guatimozin de lui laisser son trône, pourvu qu'il reconnût la suzeraineté de la couronne d'Espagne, conformément à la tradition Mexicaine. L'Empereur ne rejetta pas la proposition : la misere de son peuple lui demandoit la paix ; & il étoit assez sensible pour être généreux & sacrifier sa gloire aux besoins publics. Ses courtisans, dès qu'il leur eût découvert son penchant, y applaudirent. Mais les Prêtres parlerent en Dieux ; ils ordonnerent la guerre, promirent la victoire, & arracherent à

Guatimozin un arrêt de mort contre quiconque oseroit l'inviter à la paix.

Alors les Espagnols combattent à toute outrance, portant le fer & le feu par les trois chaussées. Cortez arrive jusqu'au dernier pont où la digue, coupée sur une longueur de soixante pieds, laissoit monter l'eau vers les quais, pendant que trois rangs de poutres & de planches formoient une barriere sur le rivage. L'artillerie renverse ce boulevard sur les Mexicains, & l'abord du quai demeure libre. Le Général charge le Trésorier Julien Alderete de combler & de garder le fossé, pendant qu'il attaquera lui-même les tranchées pratiquées dans les rues. A mesure qu'on force les retranchemens & qu'on pénetre dans la ville, le péril s'accroît, car les assiégeans sont assaillis d'un déluge de pierres & de traits lancés du haut des maisons. Au fort du combat, les Mexicains se retirent avec précipitation: Cortez, craignant quelque nouveau stratagême, se retire avec une prudente lenteur. Alderete, attiré par le bruit du combat, avoit quitté son poste; & Guatimozin informé que la grande ouverture de la digue n'étoit ni comblée ni gardée, avoit donné ordre à ses Généraux de gagner promptement le quai pour fermer la retraite aux Espagnols ou les charger vigoureusement au passage. A peine Cortez eut-il tourné le dos à la ville, que le son lugubre de la trompette sacrée excita les Mexicains au carnage, & qu'en poussant des cris effroyables ils précipiterent une partie des assiégeans dans le fossé, pendant que d'excellens nageurs alloient percer ou étouffer dans les eaux ceux qui cherchoient leur salut à travers le lac. Cortez, blessé, se sauva sur les brigantins avec un petit nombre d'Espagnols également blessés, laissant sur la place mille Tlascalans, & entre les mains des ennemis quarante ou soixante des siens, avec une grosse piece d'artillerie. De leur côté, Alvarado & Sandoval, plus malheureux qu'heureux, avoient perdu vingt Espagnols.

Les Mexicains célébrerent leur victoire par des feux de joie, des illuminations, des concers d'instrumens militaires, & l'hor-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

rible ſacrifice de leurs priſonniers à l'idole *Huycilobos*. Les cadavres des victimes furent partagés entr'eux & les bêtes féroces : ils s'en réſerverent pour un feſtin les bras & les jambes, le buſte fut livré aux animaux, on conſerva la peau de leur viſage pour s'en maſquer aux fêtes ſolemnelles, les têtes furent portées dans les villes voiſines pour confirmer les unes dans la ſoumiſſion & y ramener les autres. De ces trophées la ſuperſtition tiroit des préſages favoriſés par le bruit de la mort de Cortez ; & aux préſages l'abſurde impoſture joignoit des oracles par leſquels le Dieu de la guerre, le plus grand des Dieux, comme le héros guerrier eſt le plus grand des hommes, aux yeux des barbares, parce qu'il a la force & qu'il détruit, promettoit que dans huit jours la guerre ſeroit terminée, & que les Indiens incrédules & rebelles à ſes avis périroient dans l'intervalle. Cette ruſe ſacerdotale eut d'abord l'effet qu'on en avoit attendu ; elle détermina les Alliés de Cortez, déja conſternés, à l'abandonner ſucceſſivement d'une nuit à l'autre : mais ce Général eut l'adreſſe de la tourner contre ſes auteurs ; il les engagea, puiſqu'ils s'étoient ſouſtraits à la menace en le quittant, de ſuſpendre leur marche juſqu'au terme preſcrit par l'oracle, pour ſe convaincre qu'il n'étoit prononcé que par l'impoſture. Ce tems expiré ſans que la prophétie fut accomplie, les déſerteurs rejoignirent l'armée, pleins de cette hardieſſe qui ranime un cœur déſabuſé d'une fauſſe crainte. Pendant ce tems-là, les Eſpagnols, avec une ardeur infatigable, avoient élevé des ouvrages étonnans ; la famine ſema l'horreur dans la capitale, & un ſimple ſoldat nommé *Jean Catalan*, ou une femme Eſpagnole nommée *Iſabelle Rodriguez* avoit, avec un peu d'huile & quelques verſets de l'Ecriture ſainte, guéri toutes les bleſſures des Eſpagnols en ſi peu de tems, qu'il étoit facile de voir *que Dieu lui-même y mettoit la main* : les Indiens étoient auſſi capables que les Caſtillans de croire à ces prodiges.

Toutes ces circonſtances attirerent ſous l'étendart de Cortez tant de nations autrefois ou neutres ou même ennemies, &

jusqu'aux Atamies, barbares des montagnes, qu'il se vit, dit-on, à la tête de 200,000 hommes; armée qui le menaçoit lui-même des plus grands dangers par la difficulté de maintenir en paix tant de nations différentes, de nourrir une si effroyable multitude, de dominer cette foule de peuples indociles, inconstans, impatiens. Aussi le Général résolut-il d'emporter la place de vive force, sans revenir sur ses pas. La ville fut, comme à l'ordinaire, attaquée par trois côtés. A mesure que les assiégeans enlevoient un poste, ils s'y fortifioient. Cette conduite déconcerta les assiégés qui s'étoient surtout préparés à traverser les retraites de l'ennemi. Enfin en quatre jours, les trois corps Espagnols se trouverent réunis à la grande place de Tlatéluco, au centre de la ville.

Les Mexicains, persuadés que l'Empereur seroit bientôt attaqué, allerent se ranger autour de son palais pour le défendre, & laisserent aux Espagnols la liberté de pourvoir à leur sûreté, à la conservation de leurs avantages, & aux moyens de couronner leurs œuvres par un dernier triomphe. En même-tems, un peuple entier mourant de faim vint demander à Cortez quelques secours au prix de sa liberté: il falloit veiller sur eux avec le plus grand soin pour empêcher qu'ils ne dévorassent les cadavres humains; s'il leur arrivoit de dérober ce mets horrible, on étoit obligé de fermer les yeux sur l'excès de leur rage pour ne pas l'irriter. Cependant les soldats, retirés dans le quartier Impérial, affectoient de vivre dans l'abondance, & de jetter du haut des terrasses les restes de leurs repas. Quelques Capitaines sortoient de l'enceinte pour défier les Espagnols à des combats singuliers; bravades qu'un page de Cortez, âgé de 16 à 17 ans, reprima & arrêta par la mort d'un de ces champions.

Cependant, avant d'attaquer le spacieux palais de l'Empereur, entouré des eaux du lac, de fossés, & d'une circonvallation de planches garnies de fascines, & autres retranchemens élevés à la hâte, Cortez proposa une capitulation. Au silence

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

des Mexicains & à leurs armes baiſſées, il reconnut leurs diſpoſitions pour la paix. On négocia; mais les Dieux rompirent encore la tréve. Les Mexicains qui ne combattoient que par crainte, combattirent avec tant de découragement ou de malheur qu'ils arborerent bientôt le drapeau blanc & crierent *paix*. Cortez exigea que l'Empereur vînt traiter avec lui. Au point du jour marqué pour la cérémonie & la négociation, Sandoval vit des Mexicains s'embarquer à la hâte, & annoncer l'exécution de quelque nouveau projet. En effet la Nobleſſe montoit ſur les canots, diſpoſée à ſe ſacrifier dans un combat auſſi opiniâtre que furieux pour ſauver l'Empereur. L'action fut très-vive; pendant que les canots occupoient les brigantins, Sandoval, ayant remarqué que quelques pirogues s'éloignoient à force de rames, donna ordre à d'Holguin de les pourſuivre avec toute la diligence poſſible, & de tout riſquer pour s'en emparer plutôt que de les détruire. Lorſque cet Officier les eut atteintes, elles s'arrêterent comme de concert, les matelots hauſſerent les rames, les gens de la premiere pirogue demanderent, les armes renverſées, qu'on ne fît point feu ſur leur bâtiment parce qu'il portoit l'Empereur. Holguin, l'épée à la main, ſauta dans la barque; Guatimozin ſe rendit priſonnier, en le conjurant de reſpecter l'Impératrice & les femmes de ſa ſuite. Holguin regardoit les autres barques avec un air d'inquiétude. « Ne craignez pas, lui dit l'Empereur, tous mes ſujets viendront mourir aux pieds de leur Prince. » Au premier ſigne qu'il leur fait, ils baiſſent les armes. Auſſi-tôt que les Nobles apprennent le ſort de l'Empereur, le combat finit, les cris de guerre ſe changent en voix lamentables. Dans la ville, les troupes, à cette nouvelle, ſe retirent ſans aucune marque de foibleſſe & avec les démonſtrations de la plus vive douleur: dès qu'un Miniſtre leur ordonne au nom du Prince d'obéir au Capitaine des Eſpagnols, elles ſortent de leurs quartiers ſans armes & ſans bagages; tout eſt ſoumis.

C'eſt un Empereur nouvellement élu, c'eſt un jeune homme de

De la conquête de l'Amerique et de ses suites.

de vingt-quatre ans, dont la voix jusques dans la servitude est si puissante, dont la destinée est si impérieuse jusques dans l'abîme de la calamité, que tous ses sujets semblent n'agir que par lui & ne vivre, pour ainsi dire, qu'en lui. Où prenoit sa source un tel dévoûment? Les vertus personnelles de Guatimozin n'avoient pas eu le tems d'acquérir tant de droits sur les cœurs des peuples : on honoroit ainsi l'Empereur. L'Empire étoit donc habituellement gouverné par l'humanité, la bienfaisance & la justice : il l'avoit été du moins long-tems de la sorte; l'on rendoit encore ces hommages à la mémoire des vertus de ses fondateurs, des instituteurs de la nation, de ses anciens chefs : le dévoûment général passoit à leurs successeurs, comme le respect populaire passe ailleurs aux enfans des Nobles.

Est-ce donc le cas d'appliquer au Mexique la réflexion suivante? « Dans les gouvernemens despotiques, la chûte du Prince » & la prise de la capitale entraînent ordinairement la conquête » ou la soumission de tout l'Etat. Les peuples ne peuvent pas » avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase, ni » pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se » montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autre droit » que la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus » fort. Telle fut la révolution du Mexique. » Est-ce donc ainsi que se rendent les Mexicains? on vient de le voir. Sous le régne de Montézuma, l'application de ce principe auroit paru juste, si l'on n'avoit fait attention qu'il étoit tyran sans être légalement despote, & que même avec le nom d'Empereur, il n'avoit pas le pouvoir d'un Roi. Le Mexique ne pouvoit guere être plus éloigné du despotisme d'un seul qu'il ne l'étoit, puisque son gouvernement étoit féodal; & ce fut là une des principales causes de sa ruine. Autant que l'Empereur étoit adoré & obéi de ses sujets propres, autant les peuples vassaux ou alliés, ou confédérés étoient-ils disposés à lui résister & à s'éloigner de lui. Ceux-ci l'abandonnerent par horreur contre la tyrannie encore fumante de Montézuma, ceux-là s'abandonnerent eux-mêmes

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pour n'avoir pu le défendre. Il n'y a donc aucune sorte de rapport entre la chûte du Mexique & la destinée des Etats despotiques. Cependant la capitale conquise & l'Empereur aux fers, tout est bientôt soumis, ou par la crainte ou par la force; car qui auroit pu arrêter les conquérans? La prise de Mexico arriva le 13 Août 1521, après un siége de quatre-vingt-treize jours. On dit que les Mexicains y avoient perdu 120,000 hommes. A la derniere attaque, il y eut 50 Espagnols, 6 chevaux & 8000 Alliés tués. A mesure qu'on enlevoit les cadavres, on allumoit de grands feux pour purifier l'air; le moyen le plus facile & le plus sûr que l'on puisse employer contre les contagions.

Le nom de *Nouvelle-Espagne* commence alors à l'emporter sur celui de Mexique. Cortez prend pour armes trois couronnes avec une bordure chargée de sept têtes de Rois. Le peuple de Mexico est ou destiné aux travaux publics ou libre de se retirer, ainsi que de contribuer au rétablissement de la ville. Les Alliés trouvent dans le pillage une récompense proportionnée à leurs services. Les Tlascalans surtout s'en vont, chargés de richesses; la Cour d'Espagne les distingue par une exemption perpétuelle de tributs; car ils lui avoient acquis cet Empire.

La cupidité Espagnole trompée & furieuse de n'avoir trouvé dans l'épargne que quatre cens mille piastres, signala son atrocité par des crimes que les Historiens enveloppent d'expressions obscures, & surtout par la nouvelle question ou torture à laquelle le Financier Alderete, avec l'approbation du brigand Cortez, imagina d'appliquer l'Empereur lui-même & un des principaux Seigneurs de sa Cour, son favori. On mit ces infortunés sur des charbons ardens. La douleur arracha des plaintes au Ministre: *& moi, suis-je sur un lit de roses?* lui dit l'Empereur en le regardant d'un œil ferme & fier. Mot qu'un Historien moderne compare à tous ceux que l'Histoire a transmis à l'admiration des hommes; & que les Mexicains, ajoute-t-il, rediront un jour à leurs enfans quand le tems sera venu de rendre

aux tyrans ſupplice pour ſupplice, & de noyer la race des exterminateurs dans la mer ou dans le ſang. Le favori, animé par ce reproche du Prince, ſoutint le tourment juſqu'à la mort, ſans pouſſer un ſoupir. A la gloire de Cortez, on dit qu'il fit ceſſer le martyre de l'Empereur; mais il paroît que ce ne fut qu'après avoir appris que les tréſors de l'Empire étoient au fond du lac. Les humiliations de ce Prince ſont prolongées; ſon ſupplice n'eſt que differé; il meurt, quelques années après, ſur une potence, condamné pour avoir été accuſé de conſpiration par un vil ſcélérat.

Après avoir renverſé les palais, fouillé dans le lac, boulverſé les tombeaux pour y trouver une abondance d'or qu'on ne trouva point, ce qui rend ſuſpects les témoignages des Hiſtoriens ſur les richeſſes métalliques de ce pays, Cortez envoya, pour juſtifier ſon entrepriſe, deux millions deux cens mille piaſtres & beaucoup de raretés à la Cour d'Eſpagne: mais ces tréſors tomberent, à ce qu'on prétend, dans les mains d'un corſaire François aux environs des Terceres, & un Roi dit en plaiſantant à cette occaſion, que *puiſque l'Empereur Charles & le Roi de Portugal ſe partageoient les Indes, il voudroit voir le teſtament d'Adam, qui devoit les en inſtituer ſeuls & uniques héritiers.* En faiſant partir un nouveau butin ou de nouveaux tributs, avec une couleuvrine d'or & d'argent appellée le *Phénix*; Cortez demanda le gouvernement de ſes conquêtes, & ſupplia le Roi de ne pas y introduire des Juriſconſultes; car ils y ſemeroient la diſſention, tandis qu'il ſçauroit ſans eux y établir militairement la paix. Ses ſuccès triompherent à la fin de l'acharnement de l'Evêque de Burgos, Préſident du Conſeil des Indes, protecteur de l'Adelantade Vélaſquez, & aſſez puiſſant pour balancer les ſollicitations du Cardinal Adrien, depuis Pape, & alors Gouverneur général du Royaume, déclaré pour le deſtructeur de l'Empire du Mexique. Quelqu'irrégularité qu'il y eut eu dans la conduite de Cortez, *on ne peut nier*, dit ſans malice un de ſes Apologiſtes, *que la conquête ne lui appartint, au même titre*

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

que les pays conquis appartenoient à l'Empereur. Quoi qu'il en ſoit, tout, dans la conquête de l'Amérique, étoit juſtifié par le ſuccès, on ne peſoit que l'or : hors la fidelité au Souverain, aucun devoir n'étoit ſacré ; le Souverain, afin d'encourager les particuliers à tenter à leurs fraix de grandes aventures, leur laiſſoit le choix licencieux des moyens, pourvu qu'ils arrivaſſent à ſes fins, ſans exiger que les loix de la ſubordination & ſes ordres mêmes fuſſent plus reſpectés par ſes ſujets, qu'il ne reſpectoit lui-même le droit des gens & de la nature envers les Indiens. Cortez fut donc nommé Général, Gouverneur & Vice-roi de la Nouvelle-Eſpagne au mois d'Octobre 1522, avec une approbation pléniere de ſa conduite, & un plein pouvoir de régler le ſort du pays. En même-tems, Charles-Quint impoſa un ſilence éternel à ſes ennemis perſonnels. Vélaſquez en mourut de chagrin à Cuba en 1523. François Garay, envoyé par ce Gouverneur au Mexique, mourut dans la capitale, mais après s'être réconcilié avec Cortez, en épouſant ſa fille naturelle. D'Olid auſſi, un des Héros de la conquête, un des amis du Général, lui diſputa ſa gloire les armes à la main, & périt après une victoire ſous le poignard & le glaive de ſes propres priſonniers. Enfin quelques années après, les Mexicains eux-mêmes conſpirerent contre Cortez ; mais il eut le bonheur de rompre leur trame.

Mexico ſe rétablit, partagé en deux villes ou en deux quartiers, l'un Indien, l'autre Eſpagnol, ſéparés par un large canal, & commandés par l'artillerie placée ſur des hauteurs. Les Mexicains y ſont attirés par des priviléges ; leurs Nobles y ſont retenus par des emplois ; parmi eux D. Pierre Montézuma, fils de l'Empereur de ce nom, & Xitivaco, Général des armées de Guatimozin, ſont particulierement diſtingués par des honneurs proportionnés à leur qualité. Dans le quartier Indien, les travaux ſont pouſſés, au rapport d'Herrera, avec tant d'ardeur, que quelques mois après on compte *cent mille* maiſons, c'eſt-à-dire, cent mille habitations Indiennes, mieux conſtruites & plus

commodes que celles de l'ancienne ville. Les Eſpagnols bâtiſſent à la maniere d'Europe. Cortez éléve un palais où *ſept mille* groſſes poutres de cédres ſont, dit-on, employées : ce palais eſt encore aujourd'hui la demeure des Vicerois, & il eſt loué plus de quatre mille ducats au profit de ſes héritiers. En même-tems les Eſpagnols, acteurs dans la conquête, obtinrent des terres conſidérables en partage des Iſles conquiſes ; on tire des vaches, des truies, des brebis, des chevres, des cannes à ſucre, des vers à ſoie, &c. ; les productions les plus utiles d'Europe ſont apportées par différentes flottes. Il arrive des Eſclaves ou Colons accoutumés à ces cultures étrangeres. Ce ſont là les hommes que l'Auteur des *Recherches ſur les Américains*, l'un des Ecrivains ſyſtématiques les plus infideles & les plus hardis à dénaturer les faits, transforme en populateurs du Mexique. « Trois ans après la conquête, dit-il T. 1. p. 47, on fut con-» traint de faire venir des Iſles Lucaies, & enſuite des côtes » de l'Afrique des hommes pour peupler le Mexique : ſi cette » Monarchie avoit contenu trente millions d'habitans en 1518, » pourquoi étoit-elle *déſerte en* 1521 ? Ne ſeroit-il pas abſurde » de ſuppoſer que Fernand Cortez, accompagné ſeulement de » *quatre cens* aſſaſſins, eut en un laps de trois ans *égorgé & défait* » un peuple de *trente millions* (d'hommes) ? Quand même il » auroit eu envie d'extirper, dans cette malheureuſe contrée, » l'eſpece entiere, le tems n'auroit point ſuffi pour verſer tant » de ſang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant » de forfaits. » Quand on vient de lire l'Hiſtoire de la conquête du Mexique, on eſt pleinement convaincu que M. de P. ne l'a jamais lue, ou qu'il l'avoit entierement oubliée lorſqu'il a écrit ſes *Recherches*, puiſque Cortez n'a pas conquis le Mexique avec *quatre cens aſſaſſins* & *ſix amuſettes* pour toute artillerie, comme il l'écrit ailleurs ; puiſqu'on n'a jamais dit ni donné à penſer qu'à la tête même de deux cens mille hommes il ait égorgé trente millions d'hommes, la plûpart ſes Alliés ; puiſqu'il eſt abſurde de ſuppoſer qu'on ait voulu réparer la

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

perte d'une immenſe population avec une poignée d'eſclaves, uniquement deſtinés & néceſſaires à l'introduction de cultures ou d'exploitations nouvelles.

On prétend que les conquérans découvrirent des mines de fer & de cuivre ; & que l'année ſuivante, au moyen des nouvelles fontes, l'artillerie monta à trente cinq pieces de bronze, outre ſoixante de fer. Les mines donnerent beaucoup d'*or* & d'*argent*. On frappa de la monnoie. Il s'éleva des manufactures à Mexico ; l'Imprimerie même y fut introduite. Enfin, peu de tems après la conquête, Mexico étoit, au rapport des Eſpagnols, la ville des Indes la plus belle, la plus grande, la plus peuplée. Nous n'avons garde de garantir la fidélité de ce tableau.

Il eſt vraiſemblable qu'il y a de l'exagération dans quelques détails, comme il y en a dans l'évaluation des richeſſes métalliques du pays. il eſt certain que le butin de Mexico ne fut nullement proportionné à la merveilleuſe idée qu'on a voulu donner de ſes tréſors. Parmi les raretés précieuſes rapportées de ce pillage, on cite les cinq émeraudes que Cortez s'appropria, & dont la valeur fut eſtimée à un million. L'une étoit taillée en roſe ; l'autre avoit la forme d'une couronne ; la troiſieme repréſentoit un poiſſon aux yeux d'or ; la quatrieme étoit une ſonnette avec une groſſe perle fine pour battant ; la cinquieme formoit une coupe avec un pied d'or & quatre petites chaînes de même métal arrêtées par une groſſe perle. On aſſure que des Marchands Génois offrirent de la derniere quarante mille ducats, dans l'eſpérance de la revendre avec un profit conſidérable au Sulthan Soliman. Cortez, ſuivant en 1541 l'Empereur Charles-Quint dans l'expédition contre Alger, les laiſſa tomber dans la mer, comme il ſe préparoit avec précipitation à s'y jetter lui-même pour échapper au naufrage.

N'oublions pas de dire que le conquérant du Mexique ſignala ſon zèle pour la deſtruction de l'idolâtrie & l'abolition des feſtins de chair humaine, employant tour à tour la douceur & la

violence, baptiſant & brûlant des Indiens, ſouillant de beaux actes d'humanité & de Religion par le fanatiſme & la barbarie.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

La conquête du Mexique conduiſit à pluſieurs découvertes, à celles de la province de Méchoacan, par le ſoldat Pavillas en 1522, & autres cantons, entr'autres du Nicaragua, où Davila venoit d'entrer par le Darien; de la province de Chiappa, par D. Diégue d'Ordaz en 1530; de quelques côtes de la mer du ſud par D. Nugno de Guzman, la même année, & de la province de Culuacan par ſon Lieutenant Chriſtophe d'Ognate, événement ſuivi de la fondation de la ville de Guadalaxara, dans la nouvelle Galice; de la côte du ſud ſur laquelle eſt ouvert le port d'Acapulco, &c. Cortez lui-même s'embarquera pour étendre encore l'Empire Eſpagnol & ſon gouvernement.

Quoique la conquête d'un Empire ſemble devoir, par ſon éclat, obſcurcir les événemens arrivés à l'époque de cette grande révolution, des tentatives & des ſuccès mémorables partagent néanmoins l'attention de l'Hiſtoire, dont la carriere commence à s'étendre d'une extrémité de l'Amérique à l'autre. Au milieu des efforts que faiſoient des hommes de différentes nations pour paſſer dans la mer du ſud, un vengeur s'élevoit, dans l'Iſle Eſpagnole, des cendres de ſes anciens habitans, ou plutôt un ſauveur s'armoit pour protéger le reſte de leur race. Ce brave Indien étoit un Cacique chrétien, nommé Henri, dont l'éducation avoit développé les qualités & les talens, & que l'Audience royale avoit indignement traité, parce qu'il lui demandoit juſtice contre le raviſſeur de ſa femme. Malheureux, il trouva des malheureux pour amis: il forma une petite troupe; on la mépriſa, elle ſe fit redouter. Formée à la diſcipline Européenne par ſon chef, elle auroit peut-être exterminé ſes tyrans, s'il n'eût été auſſi généreux qu'ils avoient été barbares. Il facilitoit la retraite à ſes ennemis, après les avoir battus; il les renvoyoit, lorſqu'il les avoit déſarmés; il laiſſa la vie, il rendit même la liberté au cruel auteur de ſes maux. Les artifices de la politique Eſpagnole échouerent contre ſa prudence; ſa ſageſſe

1520 & ſuiv.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

active maintint l'abondance & l'ordre dans sa petite république établie sur les montagnes de Baoruco ; les Négres mêmes alloient par bandes se mettre sous sa protection & le servir comme leur libérateur. Après avoir déconcerté les artifices des négociateurs envoyés pour le tromper, & acquis par ses victoires un tel ascendant sur les Espagnols qu'ils n'osoient marcher contre lui, il consentit à rendre hommage à l'Empereur Charles-Quint, mais avec la qualité de Prince héréditaire, jointe à l'exemption de tributs, & à la concession de terres & de troupeaux : Barrio Nuévo, Commissaire de l'Empereur, fut obligé d'aller seul lui offrir ces avantages. Le traité fut signé en 1533. Henri se fixa dans un lieu nommé Boya, avec 4000 Indiens, échappés au massacre de leur nation, composée autrefois de plus d'un million d'hommes. Ses descendans ont toujours conservé leurs priviléges & le titre de Cacique d'Hayti, ainsi que le droit de condamner à mort, mais avec appel à l'Audience royale. On dit qu'au commencement de ce siecle, il ne restoit pas cent Indiens de cette petite République. Ainsi un homme, avec l'éducation & la discipline Européenne, humilia les Espagnols dans le centre même de leur puissance ; & peut-être ne furent-ils sauvés que par sa modération !

D. Diégue Colomb, rétabli dans l'exercice de ses charges, mais avec un pouvoir restreint, s'étoit hâté de repasser dans l'Isle au commencement de ces troubles pour les pacifier. Les métaux ou les travailleurs manquoient aux mines, dont aujourd'hui l'on ne reconnoît pas même des vestiges & la position : il fallut réduire le quint royal au dixieme. Le sucre soutint la Colonie : mais elle n'avoit pas assez de bras pour le cultiver. L'Audience, habile à profiter de la loi qui dévouoit les Antropophages à la servitude, déclara donc Cannibales tous les Floridiens, parce que des sauvages voisins du canal de Bahama avoient mangé quelques compagnons de Ponce de Léon ; l'Auditeur Luc Vasquez d'Ayllon, alla vers l'embouchure du fleuve Chico ou Jourdain, enlever par trahison des Indiens qui périrent ;

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

rirent; & il périt lui-même, à ce qu'on croit, dans une seconde expédition, distingué par le talent de relever sa médiocrité & par des honneurs dûs à la bonne fortune de l'impudence. En comparant sa honteuse expédition à la conquête de la Nouvelle-Espagne, il avoit obtenu des provisions de Gouverneur de la province de Chicoraca, sans aucun établissement. Peu de tems auparavant, Antoine Servano avoit inutilement projetté de donner une forme de Colonie aux Isles Caraïbes, aux Isles de la Martinique, de la Guadeloupe, de Monserrat, de la Barbade, de la Dominique. Vers l'an 1528, Pamphile de Narvaez, nommé Gouverneur de la Floride, parcourut la côte Septentrionale du golfe du Mexique, découvrit les Apalaches, perdit beaucoup de monde contre les sauvages, & périt misérablement sans avoir bâti un seul fort. Ferdinand de Soto, en 1539, s'éleva jusqu'à la hauteur de la Caroline, & mourut sur les bords du Mississipi, sans s'être fixé à un seul endroit. Son successeur, Louis de Moscoso de l'Alvarado, recueillit en 1543 les débris de sa troupe qu'il ramena au Mexique. Il ne resta pas un seul Espagnol dans la Floride. L'Espagne déduit de ces courses ses droits sur cette contrée.

Dans le tems où Colomb repassoit en Amérique, le célebre Las Casas alloit dans le pays de Cumana tenter la mission conquérante, & l'exploitation de trois cens lieues de côtes avec deux cens Laboureurs. Lorsqu'il prit terre à Portoric, Gonzalès d'Ocampo y poursuivoit un Cacique qui avoit vengé sur un parti Espagnol l'enlevement de quelques Indiens. Le Général ne vit qu'un objet de risée dans un Prêtre armé d'une croix de Chevalier, & suivi d'une troupe de payſans pour conquérir un pays immense. Malgré les provisions impériales dont Las Casas étoit muni, il le renvoya à l'Audience de San-Domingo. Les Magistrats Marchands de ce tribunal vendoient la justice à un prix trop haut pour que le Missionnaire consentît d'abord à l'acheter. Cependant après avoir essuyé des refus ou des délais décourageans, il céda par un concordat de 1521, à une Com-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

pagnie composée de gens en place une portion de ses droits sur la pêche des perles, le commerce de l'or & la traite des esclaves. Ocampo, après avoir exterminé le Cacique & sa bourgade, & fondé une nouvelle ville sous le nom de Tolède, étoit revenu à l'Isle de Saint-Domingue. Le Missionnaire & le Général se réunirent pour soutenir réciproquement la mission par les armes & les armes par la mission. En descendant à Portoric, ils ne trouverent plus les Laboureurs laissés par le premier: en débarquant à Tolède, ils virent les Colons rassemblés par le dernier, venir se jetter en foule sur les vaisseaux pour quitter le pays. Ocampo lui-même fut entraîné; Las Casas resta. La mission commence & finit. En exerçant son respectable ministere, Las Casas s'apperçut bientôt que le vin, en plongeant les Américains dans tous les désordres de la brutalité, rendoit ses travaux inutiles. Il alla invoquer l'Audience de San-Domingo, pour empêcher que les Espagnols de l'Isle de Cubagua n'en vendissent aux Indiens. Pendant son absence, ces peuples réduisirent en cendres la Nouvelle-Tolède & forcerent leurs ennemis à évacuer l'Isle de Cubagua. A cette nouvelle, Las Casas s'ensevelit dans l'ordre de St. Dominique, trompé par sa confiance dans son imagination, son zele & son éloquence. Jacques de Castillon alla mettre à feu & à sang l'Isle de Cubagua & le pays de Cumana. Pour assurer la pêche des perles, il bâtit une forteresse à l'embouchure de la riviere. Il s'éleva bientôt après dans l'Isle une ville sous le nom de *Nouvelle-Cadiz*.

Plusieurs nations Européenne fréquentoient alors les mers de l'Amérique Septentrionale. Un navire Anglois, en cherchant un passage au nord, avoit été rejetté par divers accidens sur l'Isle des Morues, de-là sur celle de Portoric, & enfin sur l'Isle Espagnole. La Cour de Madrid fut fort courroucée de ce que les Commandans de l'Isle Espagnole avoient laissé la vie ou la liberté à des étrangers qui venoient de ravir son secret: on s'étoit borné à tirer sur le navire quelques coups de canon. De l'Isle des Morues jusqu'à la riviere de Chico, ce bâtiment en avoit

rencontré plus de cinquante, tant Eſpagnols que François & Portugais. Bientôt cette mer fourmilla de corſaires François & Anglois, qui dépouillerent les Spoliateurs de l'Amérique ; des Eſpagnols auſſi attendirent le butin au paſſage. On pilla les particuliers, on pilla le Prince : & tandis que l'Eſpagne ſembloit recueillir les fruits les plus abondans des folies de ſes Armateurs, la piraterie tant des étrangers que des nationaux & des Agens même du gouvernement en dévoroit une partie, la mer & la guerre en engloutiſſoient une autre, ſans parler des hommes ; le brigandage n'étoit pour cette Couronne qu'un crime ſtérile ſous cet aſpect & funeſte de mille autres manieres.

Lorſque les Anglois vouloient en vain forcer le nord à leur ouvrir un paſſage, l'Amérique Méridionale venoit d'offrir l'entrée de la mer du ſud au Portugais, Ferdinand de Magahlaens ou Magellan, ancien compagnon de D. Alfonſe d'Albuberque & de François Serrano, conduit par un mécontentement du ſervice du Roi ſon Maître, à celui de l'Empereur, guidé dans ſes recherches par les conjectures de Colomb, ſes propres voyages dans les mers Orientales, & une Carte marine d'un grand Coſmographe Portugais, nommé Martin de Bohémia, qui lui avoit tracé la route. Secondé par l'éloquence & le ſçavoir du Bachelier Portugais, Rui Faléro, ſi verſé dans l'Aſtronomie & la Coſmographie, qu'on le ſoupçonnoit d'être inſpiré par un démon familier, Magellan avoit prouvé au Conſeil d'Eſpagne que la Cour de Madrid avoit droit de s'approprier les Domaines de la mer du ſud, & juſqu'aux Moluques mêmes, en vertu de partage du Monde fait avec le Portugal. L'Aſtronomie & les Mathématiques avoient fait alors tant de progrès qu'il fut entendu de ceux qui n'avoient jamais pu concevoir les raiſonnemens de Chriſtophe Colomb. Par le traité conclu à Sarragoſſe, Magellan & Faléro, nommés Chevaliers de St. Jacques & Capitaines, devoient jouir, dans les terres qu'ils découvriroient, riches en or ou en épiceries, du cinquieme du bénéfice à leur premiere expédition, du quinzieme ou du vingtieme à leurs

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

expéditions ſuivantes, avec droit de commerce & privilége excluſif de navigation pour dix ans, & la qualité héréditaire d'Adelantades, &c. Comme les deux Aſſociés commençoient à ſe déſunir pour ſe diſputer l'honneur de porter l'étendart royal, l'Empereur retint en Eſpagne Faléro, ſous prétexte que ſa ſanté étoit trop chancellante pour l'expoſer à la premiere expédition.

Magellan, ſorti du port S. Lucar au mois d'Août 1519, alla toucher au Bréſil, d'où il s'élança juſqu'à l'embouchure de la riviere de St. Julien à 50 degrés de latitude Méridionale. A meſure qu'il avançoit, la côte s'eſcarpoit, un de ſes bâtimens fit naufrage, la rigueur du froid rebuta les équipages, la diſette & la crainte les ſouleverent, il fallut étouffer les ſéditions par les derniers ſupplices, après même que le canal de communication de la mer du nord & de celle du ſud eût été découvert & nommé du nom de *Magellan*. Un vaiſſeau reprit même la route de l'Eſpagne pendant la nuit.

Enfin Magellan, avec trois navires, embouqua le détroit le 21 Octobre 1520, & en débouqua le 28 Novembre, ſelon les dates du Chevalier Pigafetta, engagé par goût pour les aventures extraordinaires dans ce voyage dont il a laiſſé la relation. En trois mois & vingt jours, nos Aventuriers firent quatre mille lieues dans la mer du ſud qu'on appella *Mer pacifique*, parce qu'on n'y eſſuya aucune tempête, & qu'on n'y trouva que des Iſles déſertes ſans peuples à attaquer & à dépouiller. Le nom de *Terre de feu* donné au pays ſitué à l'autre côté du Détroit paroît plus moderne. Cependant la diſette étoit ſur les vaiſſeaux : pendant près de quatre mois, on ne mangea que du biſcuit, de la farine gâtée, & enfin des cuirs, des ſouris, &c. : une ſouris ſe vendit juſqu'à un ducat. Enfin au mois de Mars 1521, un amas d'Iſles ſe préſente à nos Navigateurs ; Magellan leur donne le nom d'Archipel de St. Lazare : il deſcend dans l'Iſle de Sébu pour en prendre poſſeſſion, & il eſt tué. Les équipages étoient ſi conſidérablement diminués, qu'on ſe détermina à brûler un vaiſſeau ; un autre tomba entre les mains des Portugais ; enfin

Sébaſtien Cano ramena le dernier, nommé la *Victoire*, en Europe par les mers de l'Inde & de l'Afrique. Il ne lui reſtoit plus que dix-huit hommes, lorſqu'il entra dans le port de Séville, le 8 Septembre 1522, après avoir, le premier, fait le tour du monde, & un voyage de 14460 lieues dans l'eſpace de trois ans & quelques jours. Sébaſtien Cano, digne d'être aſſocié à la gloire de Magellan, apprit par les faits à la Terre étonnée qu'elle étoit un globe. Pluſieurs nations de l'Europe s'apprêtent à profiter de la découverte du Détroit; & l'Eſpagne ſe prépare à leur en fermer le paſſage.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites. 1522.

L'Iſle Eſpagnole diſparoit en quelque ſorte, abaiſſée, dit un Hiſtorien, comme une colline autour de laquelle ſe forment des montagnes. Quoiqu'affoiblie, elle n'en étoit pas plus tranquille : l'Amiral & l'Audience étoient diviſés; les Négres ſe ſouleverent, & leur ſupplice abattit une partie des plantations. Au moment où l'eſclavage s'établit, la révolte commence; tant que l'eſclavage durera la révolte renaîtra ſans ceſſe. Enfin l'Amiral eſt de nouveau rappellé en Eſpagne par les intrigues du Tréſorier Paſſamonté : il meurt, comme ſon pere, en invoquant vainement la Juſtice, en 1526. D. Louis, ſon fils, ſalué Amiral après ſa mort, ne vécut pas long-tems. De ſes autres enfans, il ne reſta qu'une fille nommée *Iſabelle*, mariée à D. George de Portugal, Comte de Gelve, d'une branche de la maiſon de Bragance, établie en Eſpagne & connue dans la ſuite ſous le nom de *Portugal-Colomb*, Duc de Véragua, Marquis de la Jamaïque, Amiral des Indes.

1523 & ſuiv.

Un Italien, Chriſtophe Colomb, Génois, avoit découvert l'Amérique pour l'Eſpagne; des Italiens, les Gavotti ou Cabots, Vénitiens, y avoient mené les Anglois; un Italien, François Vérazzani, Florentin, va y tenter pour la France la premiere entrepriſe nationale ou avouée par la Cour. A ces noms, on peut ajouter ceux des Zani & d'Améric Veſpuce, de la même nation, pour aſſurer à l'Italie l'honneur d'avoir conduit les principales nations qui ſe partagerent le Nouveau-Monde : elle n'acquit point, elle donna.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Les François s'étoient contentés de fréquenter les mers poissonneuses du Septentrion & d'en rapporter des subsistances ou quelquefois les dépouilles des Espagnols, jusqu'à l'année 1523, que Jean Vérazzani fut envoyé avec quatre vaisseaux par François I, pour découvrir des terres nouvelles & jetter les premieres pierres d'un établissement. Après quelques courses sur les côtes d'Espagne, il alla descendre en 1524, sur les terres de la Floride. Ses pas ne sont pas marqués dans sa lettre à François I: elle le fait errer d'un peuple chez un autre, du nord au sud & du sud au nord, sans déterminer les lieux ou les hauteurs. Cinquante jours après son départ de l'Isle de Madere, il trouve une terre basse sur laquelle il n'ose descendre à cause d'une grande quantité de feux qu'il prend pour les signaux d'une nombreuse population. Un peuple doux sauve un de ses matelots jetté par les vagues sans connoissance sur le rivage: des Européens eussent alors pendu ce malheureux par les pieds, & il eut péri; ces sauvages le dépouillerent, le sécherent, le placerent devant un feu, & sa vie reprit son cours. A l'aspect des flammes, les équipages accoutumés à prendre tous les hommes simples pour des bêtes féroces, ne douterent pas que le matelot ne fut destiné à être rôti & mangé; il le croyoit lui-même, lorsqu'il se vit tendrement embrassé par ses bienfaiteurs, témoignage d'affection commun à toute la race humaine, & nulle part équivoque, excepté chez les nations policées. Nos François cotoyerent ensuite des terres délicieuses, sur lesquelles ils crurent appercevoir des surfaces de mines abondantes. Parmi les peuples qu'ils rencontrerent, il y en eut un dont les manieres & les vêtemens étoient particulierement remarquables. La figure de ces Indiens étoit agréable. Leurs chefs portoient, avec des pierreries, des habits de peaux dont on admira les préparations & la forme. Les femmes curieuses de sonnettes & de verroteries, se mettoient à rire quand elles voyoient leur figure dans des miroirs, & les rendoient: les hommes n'estimoient pas davantage le fer & l'acier. Ils offroient de bonne grace tout ce qu'ils avoient.

Pendant quinze jours qu'ils ne ceſſerent de viſiter les vaiſſeaux, on ne put parvenir à force de careſſes, de préſens, d'artifices, à ſéparer les femmes des hommes. On pénétra dans leurs terres fertiles. Le pays étoit rempli de pierres tranſparentes, l'albâtre y étoit fort commun. L'humanité reſpiroit dans toutes les actions de ce peuple ou plutôt de cette famille dont tous les membres ſe ſecouroient & s'aidoient mutuellement comme freres. Ils ſe vantoient de ne mourir que de vieilleſſe. Il n'y a aujourd'hui dans ces contrées aucune nation connue à laquelle ce portrait ſoit généralement applicable. Si la relation n'eſt point romaneſque, eſt-ce que cette nation étoit trop heureuſe & trop reſpectable pour avoir été épargnée & conſervée?

Plus loin vers le nord, on a trouvé d'autres Indiens qui refuſent de vendre des alimens & qui en donnent: on leur offre en vain des couteaux, des hameçons, du fer; mais ils reçoivent à coups de fléche ceux qui s'aviſent de deſcendre à terre. Enfin Vérazzani navigue juſqu'au cinquantieme degré de latitude vers une Iſle déja découverte, ſelon lui, par les Bretons. Si l'eſtimation eſt juſte, il s'agit de l'Iſle de Terre-Neuve. Enfin dépourvus de vivres, nos Navigateurs reviennent en Europe après avoir, dit-on, reconnu plus de ſept cens lieues de côtes, & donné au pays le nom de *Nouvelle-France*. La Relation de ce voyage eſt beaucoup plus amuſante qu'inſtructive. Peu de tems après, Vérazzani fut renvoyé en Amérique pour y établir une Colonie; mais ſon expédition fut malheureuſe, & ſa fin déplorable. Ramuſio dit qu'il fut mangé par des barbares à la vue d'une partie de ſes gens demeurés à bord. La nation ſe rebuta, & l'Amérique fut négligée pendant pluſieurs années.

Les grands ſuccès étoient réſervés à des particuliers poſſédés du démon de l'audace & du brigandage. Une ligue ſe formoit alors pour percer, dans l'Amérique Méridionale, ſur les traces de Balboa, à travers les mers, les montagnes, les marais, & des peuples innombrables juſqu'aux ſources les plus abondantes de l'or & de l'argent: cette ligue étoit celle des trois hommes

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

obſcurs; un bâtard qui avoit été pâtre à Truxillo, & qui ne ſçavoit pas lire; un aventurier trouvé à la porte d'une Egliſe & Moine apoſtat, dit-on, & un Prêtre jadis écolâtre à Ste. Marie l'ancienne : ils s'appelloient *François Pizarre*, *Diégue d'Almagro*, *Fernand de Luques*. Ces trois hommes, à peine nés, ſi l'on peut ainſi dire, pour être de petits voleurs, traitent enſemble de la conquête du ſeul Empire de l'Amérique Méridionale; & ils ſont âgés de plus de cinquante ans.

Il faut ſe rappeller que la carriere avoit été ouverte par les courſes hardies de Nugnez de Balboa, par les expéditions cruelles de Pédro Arias d'Avila, & par la tranſlation de la Colonie de Panama ſur la mer du ſud. Elle venoit de s'étendre par les ſanglantes découvertes de Paſchal d'Andagoya, pouſſées juſqu'à Cuſco en 1522, & par les efforts d'un nommé Jean Bazurto, jetté ſur le chemin du Pérou pour l'applanir.

Avec le conſentement du Gouverneur de Panama, Pizarre, Almagro, Luques, s'engagent à mettre tous leurs biens dans cette entrepriſe, à en partager également les produits, & à ſe garder une fidelité inviolable. Les rôles à jouer dans cette grande ſçène ſont diſtribués ſelon que l'exige la prudence. Pizarre, homme de main, eſt chargé de l'exécution; de Luques fera valoir à Panama les fonds de la ſociété; Almagro entretiendra la correſpondance & la communication entre Panama & la flotte ou l'armée de Pizarre. Enfin pour cimenter leur triumvirat, Luques, en offrant le ſacrifice de la Meſſe, donna une portion de l'hoſtie à chaque Aſſocié, *jurant ſur le ſang de ſon Dieu de ne pas épargner pour s'enrichir celui des hommes.*

1524. Pizarre partit vers le milieu de Novembre 1524, avec un vaiſſeau & deux canots montés de cent quatorze hommes. Il étoit encore dans la route frayée par Balboa & par Andagoya que les vivres lui manquerent, à l'endroit qu'il nomma *Port de famine*. L'équipage ayant été réduit à brouter des bourgeons d'une extrême amertume, il étoit mort vingt-cinq hommes lorſ-

1525-27. qu'on reçut des vivres de l'Iſle des Perles. Le jour de la Chandeleur,

deleur, on deſcend ſur une terre (*Candelaria*) ſi humide, que les vêtemens ſont pourris en peu de jours. Dans le lieu qu'on appelle *Puéblo Quémado*, peuple brûlé, Pizarre perd tant de monde dans quelques combats, qu'il s'en retourne juſqu'au pays de Chincama, vis-à-vis l'Iſle des Perles. Diégue d'Almagro, qui venoit le joindre avec ſoixante-dix Eſpagnols, reçut dans le même lieu de terribles échecs, & perdit un œil à la derniere action.

La témérité ne demande que le plus léger ſuccès pour mettre toute ſa confiance dans la fortune; mais ces triſtes prémices n'étoient pas propres à animer l'audace de nos Aventuriers. Cependant la jonction des deux Aſſociés leur fit oublier leurs maux & braver les périls. Ils naviguent ſur une côte hériſſée d'obſtacles. La chûte des rivieres les rejette vers la pleine mer; les Caymans, eſpece de crocodiles, leur enlevent des matelots ou des rameurs; les courans les repouſſent vers le nord; leurs proviſions conſumées ne ſont remplacées que par un peu de poiſſon, & par les fruits amers & ſalés des Mangles: enfin ils ſont ſans ceſſe harcelés par les Indiens qui leur reprochent d'aimer mieux lâchement ravager les terres d'autrui que d'en cultiver, d'errer ſans ceſſe ſur les eaux comme des êtres formés de l'écume de la mer, ſans oſer ſe fixer ſur la terre, de porter enfin à leur menton barbu les ſignes de la proſcription & de l'infâmie. Avec de nouvelles proviſions & quatre-vingt hommes de recrue amenés de Panama par Almagro; on s'avança juſqu'au pays fertile de Catamez.

On voyoit de l'or, on en achetoit à bon marché, on en pilloit: c'eſt aſſez dire quelle étoit l'ardeur du courage de nos Navigateurs. Des Indiens ſe préſentent à eux, le viſage parſemé de clous d'or, relevés par des turquoiſes & des émeraudes, mais en ſi grand nombre, avec une contenance ſi ferme, avec une bravoure ſi énergique, que Pizarre ſe cantonne dans la petite Iſle *del Gallo* ou du *Coq*, pour y attendre de nouveaux renforts. Là, ſon entrepriſe fut ſur le point d'échouer. Le Gouverneur

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

de la Caſtille d'or, Pédro de Los Rios, avoit reçu (1526) dans un peloton de fil un mémoire dans lequel quelques-uns des gens de Pizarre le conjuroient de les retirer des mains *d'un boucher qui ne demandoit des hommes que pour les égorger*, ſelon l'expreſſion conſervée dans la chronique de Lopez de Gomara. Loin de conſentir à de nouvelles levées, il envoya un Intendant de juſtice nommé *Tafur*, à l'Iſle du Coq, pour en ramener tous ceux qui voudroient retourner à Panama. Pizarre ne demanda que quelques braves volontaires; il lui en reſta treize: c'eſt à la conſtance de ces treize hommes que l'Eſpagne doit le Pérou. Refugié dans l'Iſle horrible de la *Gorgone*, Pizarre eſt ſans ceſſe à la chaſſe & à la pêche pour fournir des ſubſiſtances à ſes compagnons, malgré la continuité des pluies, les éclats de la foudre, l'importunité des Moſquites, &c. Enfin après ſix mois d'attente, perſuadé qu'il étoit abandonné, il ſe détermine à faire un radeau des débris de ſon navire détruit, pour deſcendre à Panama. Sur ces entrefaites, on voit arriver un vaiſſeau. Le Gouverneur de cette Colonie, après les fluctuations d'un homme qui deſire l'exécution de l'entrepriſe & qui n'oſe ſe charger de l'événement, avoit à la fin conſenti à laiſſer partir un navire, avec ordre à Pizarre, ſous les plus grandes peines, de revenir dans ſix mois lui rendre compte de ſon expédition.

Enfin, ſous la conduite de quelques Indiens, Pizarre arrive devant Tumbez ou Tumpiz, ville royale du Pérou, riche en or & en argent, pourvue de vivres en abondance, & défendue par une eſpece de fortereſſe. A peine le Pilote Barthelemi Ruiz a-t-il mouillé dans la rade, que le Curaca ou Cacique envoye des rafraîchiſſemens à ces étrangers *deſcendus*, dit-on, *du Ciel*, en les invitant à deſcendre à terre. Alfonſe de Molina, conſentit à ſuivre avec un négre le Député Péruvien. Les Indiens, raſſemblés ſur le rivage, admirerent également, & la blancheur de l'un & la noirceur de l'autre: ils laverent le négre pour eſſayer d'en effacer la couleur. Pizarre, trop foible pour recueillir dans l'inſtant aucun fruit de cette belle découverte, détacha l'Ingé-

nieur Pédrode Candie pour obſerver la place & en marquer les endroits foibles. Le Curaca, voyant le dernier armé d'un fuſil, lui en demanda l'uſage : Candie le déchargea contre une planche que la balle perça : la frayeur s'empara des Indiens. On amena un tigre & un lion : Herrera dit que quand ces animaux entendirent tirer un ſecond coup de fuſil, leur férocité les abandonna, & ils allerent flatter Candie. D'autres Hiſtoriens certifient que les Indiens, allarmés à la vue d'un homme grand & barbu, arrivé dans un château nageant, armé de fer de pied-en-cap, avoient lâché contre lui ces bêtes féroces ; & qu'une croix à la main, il les fit tomber à ſes pieds comme des moutons. Déja le merveilleux commence. Cependant le bruit ſe répand que des fils du Soleil, ſont venus, armés du tonnerre, non pour dérober & tuer, mais pour protéger & échanger des choſes précieuſes contre des bagatelles. Précédés d'une bonne renommée & d'une haute réputation, ils s'avancent juſqu'au port de Payta, au cinquieme degré de latitude Méridionale ; delà juſqu'à Coluque, entre Tangara & Chimo, lieux où l'on bâtit dans la ſuite Truxillo & San-Miguel ; & enſuite ſur la riviere de Puechos ou de la Chica ; & ſur toute cette terre, l'hoſpitalité, l'humanité, la généroſité prodiguerent les careſſes & les préſens aux Eſpagnols : le matelot Bocca Négra, fut ſi charmé de leur naturel & de leurs mœurs, qu'il voulut paſſer avec eux le reſte de ſa vie : les Indiens de Coluque, ravis de ſon affection, le promenerent en triomphe ſur un brancard. Des peuples ſi ingénus & ſi bons étoient trop faciles à tromper & à égorger pour que la petite troupe de Pizarre ne s'engageât pas de grand cœur à venir ravager une contrée qu'elle regardoit comme la plus belle & la plus riche de l'Univers.

On donna le nom de *Pérou* au pays qui s'étend au nord juſqu'au Popayan, au ſud juſqu'au Chili, à l'eſt juſqu'au pays des Amazones, à l'oueſt juſqu'à la mer du ſud. Ce nom ou le nom de *Birou*, *Bérou*, étoit celui ou d'une riviere, ou d'une province, ou d'un homme rencontré par les Eſpagnols.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

De retour à Panama vers la fin de 1526, Pizarre ne trouva ni fonds dans les mains de ſes Aſſociés, ni crédit auprès du Gouverneur. Plus pauvre qu'il ne l'étoit en partant d'Eſpagne pour chercher fortune, il y retourna pour obtenir de la Cour des titres, & des particuliers du ſecours. L'année ſuivante, l'Empereur lui accorda le gouvernement des pays qu'il avoit découverts & qu'il devoit conquérir aux conditions accoutumées, c'eſt-à-dire, à ſes frais, riſques & périls. Quoique la Cour n'eût pas tenu un ſeul de ſes engagemens avec les Entrepreneurs de conquêtes, on ne ſe rebutoit pas de ſemer pour que le gouvernement recueillît; on ſe flattoit toujours d'acquérir aſſez de gloire & d'or. Pizarre engagea ſes quatre freres & beaucoup de volontaires à le ſuivre au Pérou que l'on nomma *Nouvelle-Caſtille*.

Déja les Portugais établis au Bréſil, s'étoient avancés par le Paraguay juſqu'aux frontieres de cet Empire renommé par ſes richeſſes. D. Martin de Soſa, Capitaine-Général de la Colonie, y avoit envoyé Alexis Garcia, homme de réſolution, qui avec quelques lingots annonça le prix de ſa découverte, & enſuite Georges Sédenho, qui trouva cet Officier maſſacré, & dont la troupe eut le même ſort, en partie ſur le fleuve du *Paraguay*.

Le pays auquel ce fleuve a donné ſon nom avoit été découvert en 1516, par Jean de Solis, premier Pilote de Caſtille. En 1526, le fameux Sébaſtien Cabot, qui du ſervice de la Cour de Londres avoit paſſé à celui de la Cour de Madrid, tenta de le ſoumettre à la domination Eſpagnole, quand la diſette l'arrêta dans la baye formée par ce fleuve, appellé ci-devant *Rio de Solis*, & par lui *Rio de la Plata*, fleuve d'argent, comme il alloit chercher par la route du Détroit de Magellan à exécuter une entrepriſe ſur les Moluques, ainſi que ſur le Japon, que l'on prenoit alors pour les pays de Tharſis, d'Ophir & de Cipango. Peu de tems auparavant, Quiros, par ordre & aux frais de l'Evêque de Plaiſance, Carvaval, avoit navigué vers les terres Magellaniques où il avoit eſſuyé des

tempêtes & des malheurs horribles ſans retirer aucun fruit de ſon entrepriſe diſpendieuſe ; on dit qu'il amena dans les caiſſes de ſon navire les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, ſi toutefois on avoit alors aſſez de communications avec le Pérou où ces animaux, qui ſemblent ſuivre l'homme, firent, ajoute-t-on, dans la ſuite d'incroyables ravages.

Cabot, parti pour ſuivre la même route, oublia ſa deſtination ; ayant remonté le fleuve du Paraguay, juſqu'à Rio Tercéro qui deſcend des montagnes de Tucuman, il bâtit dans cet endroit le fort du *S. Eſprit* ou *Tour de Cabot*. En continuant ſa route, il eut un combat meurtrier à livrer aux barbares. Satisfait de ſon butin, il ſe diſpoſoit à regagner ſes vaiſſeaux, lorſqu'il vit arriver à ſon camp un Capitaine Portugais, Diégue Garcias, chargé de prendre poſſeſſion du pays au nom de la couronne de Portugal. Une crainte réciproque rapprocha les Commandans ; ils ſe traiterent en amis, & Garcie reprit la route du Bréſil.

Les Agens de Cabot arriverent en Eſpagne, dans le tems que Pizarre y annonçoit la découverte du Pérou. Avec des lingots d'argent, les premieres pieces de ce métal qu'on eut rapportées de l'Amérique, ils juſtifierent leur chef de ce qu'il n'avoit pas ſuivi ſa deſtination. Charles-Quint ordonna même un armement pour le Paraguay : Cabot l'attendit pendant deux ans ; il n'eut point lieu. Alors ce grand Pilote retourna à Madrid, où il reçut un ſi mauvais accueil, qu'il repaſſa par mécontentement en Angleterre. Herrera dit que, dans cette expédition, il ne s'étoit montré ni guerrier ni navigateur. Après qu'il eut quitté le Paraguay, les Indiens brûlerent ſa Tour, en maſſacrerent la garniſon, & contraignirent le reſte de la Colonie à s'embarquer. A la tête de la petite troupe fugitive, Moſchera brava dans un port du Bréſil les forces Portugaiſes & alla piller les magaſins de S. Vincent, aidé par les Colons Portugais eux-mêmes. Enfin il ſe retrancha dans l'Iſle de Sainte Catherine. L'Eſpagne oublia le Paraguay, juſqu'à ce que la Cour de Liſbonne parut ſonger à s'en emparer.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Pendant que Pizarre & Cabot demandoient à Madrid, l'un des titres, l'autre des ſecours pour entreprendre des conquêtes, Cortez venoit y recevoir le prix de la conquête du Mexique, prix trop doux ſi la juſtice l'eût jugé comme brigand, prix infâme pour la Cour ingrate qui le lui décerna comme à une victime de la haute fortune. Tant qu'il avoit rempli le tréſor d'Eſpagne; on n'avoit point douté qu'il ne fût un héros, qu'il ne fondât des villes, qu'il ne convertît des peuples, qu'il ne découvrît de nouvelles contrées, qu'il ne pénétrât juſqu'aux Moluques par la mer du ſud. Lorſqu'il eut épuiſé les mines, on crut aux accuſations de Pamphile de Narvaez, autrefois ſon priſonnier, qui le chargea de la mort de pluſieurs Eſpagnols, & aux délations de l'infâme Jean de Ribera, ſon propre Secrétaire, ſon Agent en Eſpagne, ſon homme de confiance: on y crut ſurtout quand ils eurent aſſuré que Cortez avoit autant d'or en lingots qu'il y avoit de fer dans toute la Biſcaye. Honoré pour les crimes qu'il commit, il fut diſgrâcié pour les crimes qu'il ne commit pas. D. Diégue Colomb, dans le tems qu'il ne pouvoit obtenir juſtice pour lui-même, perſuadé qu'il étoit beaucoup plus aiſé de nuire aux autres, avoit offert de lever à ſes dépens mille hommes pour aller envahir le gouvernement du Mexique, & prendre le conquérant lui-même dans la capitale. Le reſſort de Mexico fut reſſerré: on établit un Magiſtrat ou un eſpion pour éclairer la conduite du Capitaine-Général: une commiſſion le perſécuta & le flétrit dans la perſonne d'un de ſes domeſtiques qui eut la main coupée. L'Audience établie en 1527, lui ordonna de comparoître & mit ſes biens en vente; jugement que l'Empereur caſſa à cauſe de l'irrégularité de la procédure. Enfin Cortez, après la perte d'une eſcadre qu'il avoit armée pour l'envoyer aux Moluques, alla, ſuivant les conſeils du Cardinal Loaiſa, ſon ami, Confeſſeur de Charles-Quint, ſe défendre lui-même en Eſpagne où il arriva en 1528. L'Empereur le combla d'honneurs extraordinaires, le viſita pendant une maladie, lui donna la vallée d'Huaxac avec titre de Marquiſat, le confirma dans la

dignité de Capitaine-Général des terres du ſud, lui offrit l'Ordre de S. Jacques, lui refuſa une Commanderie, & le fruſtra du gouvernement de Mexico.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

L'Audience établie dans cette ville, & une autre Chambre ſemblable inſtituée dans la ſuite pour le nouveau Royaume de Grenade, ne laiſſerent à celle de S. Domingo qu'un diſtrict très-reſſerré. Cette capitale du Nouveau-Monde ſe dégrada comme le pays d'où les nouveaux Aventuriers tiroient des habitans; Marcel de Villalobos & Rodrigue de Baſtidas, pour peupler, l'un l'Iſle Sainte Marguerite, l'autre la Côte de Sainte Marthe en 1525; François de Montéjo, en 1527, pour conquérir l'Yucatan, projet conſommé l'année ſuivante; D. Pédro de Heredia, pour bâtir Carthagêne, ouvrage terminé en 1532; Pamphile de Narvaez, pour s'établir dans la Floride, entrepriſe malheureuſe. Le Facteur royal, Jean d'Ampuez, de l'avis des Auditeurs, alla avec l'aide du Cacique Manoré, élever la ville de Coro, dans le pays de Vénézuela, & annexer à ſon ſiége des Iſles & une belle province. En vain il avoit été défendu en 1526, aux habitans des Antilles d'en ſortir & aux Capitaines de les engager à les ſuivre. L'anarchie étoit d'autant plus puiſſante en Amérique, que la Cour n'avoit rien à cœur que d'en tirer de l'or, déterminée à trouver juſte tout ce qui rempliroit ſes vues.

Quelle étoit donc alors la richeſſe numéraire ou métallique de l'Eſpagne enrichie de tant de dépouilles? On a vu Ferdinand emprunter une modique ſomme d'un de ſes domeſtiques pour tenter la conquête du Nouveau-Monde; nous voyons à cette époque l'Empereur Charles-Quint réduit, pour s'acquitter d'une groſſe dette, à céder à des Allemands le droit de dévaſter une province de ce même Monde: l'on verra bientôt Philippe II terminer ſes entrepriſes par une banqueroute, & mettre ſes Succeſſeurs dans une ſorte de néceſſité d'altérer les monnoies.

Pendant que l'Eſpagne change tout en or, tout ſon or s'écoule, parce qu'elle ne travaille plus ſes ſoies & ſes laines, que ſes cam-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pagnes se hérissent de bruyeres & de ronces, qu'assez riche pour acheter sa subsistance, elle est assez lâche pour ne plus la recueillir; que la nation frappée de vertige abandonne & renverse toute sa fortune pour chercher une fortune chimérique aux Indes. A l'époque dont nous parlons, il fut permis indifféremment à tous les sujets de la couronne de passer en Amérique : la Castille étoit sans doute épuisée, c'étoit aux autres provinces à revomir leur population & à tomber en friche.

L'Auteur de l'*Esprit des Loix* a dit, & l'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* a dit après lui, & mille Copistes ont dit après lui, que la faute des Espagnols fut d'avoir regardé l'Amérique comme un objet de conquête au lieu d'un objet de commerce, tandis que les Anglois qui, plus sages, n'ont cherché qu'à y commercer au lieu de conquérir, ont à se féliciter de leurs Colonies. L'une & l'autre nation ont regardé l'Amérique comme un objet de Finance, l'une par la conquête, parce qu'il y avoit des peuples à subjuguer, l'autre par le commerce, parce qu'il n'avoit qu'à trafiquer avec ses Colonies naissantes. L'Angleterre comme l'Espagne est plutôt dans la dépendance de ses Colonies qu'elles ne sont sous la sienne. Comme l'Espagne, l'Angleterre dégradée perd sa population violemment attirée par la supériorité de l'Amérique. L'esprit étoit le même, la conduite a été la même autant que les circonstances l'ont permis, l'effet est le même.

L'Auteur des *Considérations sur le Commerce & sur les Finances d'Espagne*, a écrit que l'Amérique n'avoit pas tant fait de tort à l'Espagne qu'on le supposoit, & il avoue qu'elle lui a fait abandonner le Commerce, les Manufactures & l'Agriculture. L'Auteur des *Recherches sur les Américains*, dit bonnement que les Indes n'auroient point nui en effet aux Espagnols s'ils avoient soutenu leur Agriculture, leurs Manufactures, leur Commerce, comme si des possessions lointaines n'étoient point tôt ou tard par elles-mêmes une charge pesante, comme si la surabondance de l'or, produit de ces possessions, n'attaquoit pas tous les ressorts

forts politiques en opérant la révolution la plus funeſte dans les prix des choſes comme dans les mœurs; comme s'il étoit poſſible que l'équilibre proſpere ſubſiſtât au milieu des cauſes les plus actives de la corruption & du déſordre. Ces vérités ſeront développées plus bas.

Quoi qu'il en ſoit, après la conquête & la ſpoliation du Mexique, Charles-Quint fut réduit en 1528, à abandonner la province de Vénézuela, conquiſe l'année précédente par d'Ampuez, à de riches Marchands d'Augsbourg nommé *Velſers*, pour qu'au moyen de conceſſions, d'exemptions, de permiſſions & de dignités, ils ſe rembourſaſſent de groſſes ſommes, en achevant la conquête du pays, y jettant des peuplades, y bâtiſſant des forteresſes, & en diſperſant des Mineurs Allemands dans les autres provinces Eſpagnoles. Alfinger & Barthelemi Sailler, Agens des Velſers, pourſuivirent contre les Indiens le payement de la dette de l'Empereur avec tant de barbarie, qu'ils torturoient les Caciques mêmes, & qu'ils broyoient dans les tourmens une foule de malheureux pour les contraindre à leur découvrir de l'or. Sans former aucun établiſſement, ils pouſſerent leurs ſanglans pillages juſqu'au gouvernement de Ste. Marthe. Enfin dans un généreux déſeſpoir les Indiens battent Alfinger, qui, emporté par ſa brutale & crédule avarice, va chercher une maiſon d'or, toute or, mal accompagné & ſuivi d'Indiens, enchaînés à la file, chargés de vivres, & décapités au moment où ils tomboient de fatigue. A la fin, Alfinger & ſon Lieutenant trouvent leur tombeau dans cette folle recherche. La Colonie dépeuplée n'entendit plus parler des Velſers. L'Audience royale chargea Jean de Carjaval d'aller à Coro travailler à rétablir l'ordre, la paix, l'abondance : les excès de cet Officier firent preſqu'oublier ceux des Allemands : ſon Succeſſeur lui fit trancher la tête. 1529 & ſuiv.

Cependant la cauſe des Indiens ſe plaidoit encore en Eſpagne à l'époque de ces dévaſtations, comme ſi elle n'avoit pas été jugée, comme ſi l'uſurpation & la tyrannie pouvoient être juſtifiées. La Cour donnoit de tems en tems le ſpectacle de cette

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

diſpute, comme elle auroit donné celui d'un combat de taureaux. On applaudiſſoit à l'homme ou à l'animal triomphant; le prix étoit adjugé, & la cérémonie achevée, les choſes ſuivoient le même cours qu'auparavant. Le Conſeil avoit prononcé de nouveau en faveur des Indiens; & les Conceſſionnaires plus forts que la loi n'en furent que plus féroces. Des hommes aſſez bons pour croire qu'on vouloit faire le bien, propoſerent des moyens d'arrêter les déſordres & ſurtout les pirateries des Eſpagnols; on goûta leurs projets; on loua leur génie, & on laiſſa le champ libre au brigandage.

1530. Il s'en ouvroit un vaſte à Pizarre dans les terres de l'Amérique Méridionale, pendant que Nugnez de Guzman, Gouverneur du Mexique, tentoit d'en découvrir de nouveaux ſur la mer du ſud dans les latitudes Septentrionales. Fernand de Luques équippa à ſes frais à Panama, un navire ſur lequel François Pizarre s'embarqua avec ſes quatre freres & autant de ſoldats & de matelots que le ſouvenir de ſes premieres diſgraces lui permit d'en raſſembler. Obligé par les vents contraires de deſcendre à cent lieues au deſſous de Tumbez, il ſuivit par terre toute la côte, quoique difficile, ſans aucune perte, & avec aſſez de fortune dans ſes pillages pour envoyer à Panama un butin capable

1531. d'attirer à lui toute la populace Eſpagnole, petits & grands. Sa réſolution, ſon ardeur, ſa patience, ſes ſacrifices ſoutinrent ſa troupe. Au paſſage des rivieres, il aidoit, il menoit, il portoit ceux qui ne pouvoient gagner à la nage l'autre bord.

Pour attaquer Tumbez avec avantage, il s'empare de l'Iſle de Puna, ſituée à l'oppoſite de ce port; c'eſt-à-dire qu'il en défit les habitans ſans oſer les pourſuivre dans leurs retraites. Maître par ſa victoire du ſort de ſix cens Indiens du Continent, captifs dans l'Iſle, il leur donna la liberté dans l'eſpérance qu'ils diſpoſeroient les habitans de Tumbez à le recevoir en ami. Gomara & Zarate, auſſi prêts à calomnier des Américains que leurs compatriotes à les égorger, aſſurent que ces miſérables furent les premiers auteurs du ſacrifice des trois Eſpagnols que

l'on immola ſur les autels. Le P. Blas Valera, fils d'un compagnon de Pizarre, né & élevé au Pérou ; & Garcilaſſo de la Véga, homme bon, également lié avec cette contrée par ſa naiſſance, diſent que de ces trois Députés, deux moururent de maladie, & l'autre ſe noya par ſa faute.

Le rapport de ces priſonniers n'étoit point néceſſaire pour apprendre aux Péruviens que les Eſpagnols étoient des brigands, puiſqu'on les voyoit envahir ſans motif l'Iſle de Puna & venir en armes ſur la côte. Le Curaca ſe retira ſur les hauteurs : mais une cruelle guerre le força bientôt à demander la paix, les préſens à la main. Pizarre, ſecondé par de nouveaux ſecours, alla dans la province de Payta, jetter ſur la riviere de ce nom les fondemens de la ville de S. Michel, & creuſer un port à l'embouchure pour recevoir les renforts de Panama.

L'Empire Péruvien étoit alors ébranlé par les guerres des Incas Huaſcar & Atahualipa ou Atabaliba, & la nation imbue de ces opinions craintives & ſuperſtitieuſes qui amenent ou conſomment les événemens qu'elles prédiſent. L'uſurpateur Atahualipa, tout couvert du ſang de la famille Impériale, travailloit dans un château à obtenir du Soleil des ſignes d'approbation & de protection pour ſubjuguer l'eſprit des peuples. Lorſque les Eſpagnols entrerent dans la province de Caxamalca, réſidence de la Cour, l'Inca leur envoya des Députés pour les ſaluer comme des Viracochas, ſes parens, enfans du Soleil, Ambaſſadeurs de Pachacamac, & leur offrir des grains, des fruits, des émeraudes, des vaſes, des coupes, des baſſins d'or &d'argent. Lorſque Fernand Pizarre alla lui préſenter les reſpects des Eſpagnols, il le combla de careſſes & d'honneurs, juſqu'à le faire ſervir à table par des Princeſſes du ſang. Selon Garcilaſſo de la Véga, il avoua pitoyablement aux Députés qu'il s'attendoit, ſur la foi des Oracles, à la ruine de l'Empire, & qu'il recevroit la mort avec réſignation pourvu qu'on épargnât ſes ſujets ; récit abſurde. Selon Zarate, il parla en Roi, n'acceptant l'alliance des étrangers qu'à condition qu'ils reſtitueroient à ſes ſujets ce qu'ils leur

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

avoient enlevé, & qu'ils ſortiroient du pays; récit conforme à toutes les circonſtances. Dans des vues amiables, ce ſemble, il conſentit à une conférence avec le Général Eſpagnol au palais de Caxamalca. Un Gouverneur Indien l'avoit, dit-on, informé que le nombre des étrangers étoit fort petit, & que trop pareſſeux & trop foibles pour ſoutenir à pied de longues marches; ils montoient de grands daces ou brebis qu'ils appelloient chevaux.

Avec un corrége de trente mille hommes, l'Inca paroît dans une plaine devant le tambos ou palais de Caxamalca, recommandant à ſes Officiers, ſi l'on en croit Garcilaſſo, de ne pas offenſer les Eſpagnols, meſſagers des Dieux, ou ſe glorifiant, ſelon Zarate, de tenir, pour ainſi dire, dans ſes mains, ces étrangers, dangereux hôtes. Je n'en crois pas Zarate. Si l'Empereur avoit eu deſſein d'attaquer les Eſpagnols, il ſe ſeroit défendu, & il n'a point fait de diſpoſition pour recevoir l'ennemi, ſi Pizarre ſe déclare tel: tandis que celui-ci s'eſt adroitement préparé au combat ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre. Dès que les deux nations ſont en préſence, la conférence s'ouvre.

Le Jacobin, frere Vincent de la Vallé-Viridi, le crucifix d'une main, le bréviaire de l'autre, prend la parole, avec l'agrément de l'Empereur, pour lui réciter le catéchiſme de notre Religion, terminé par une déclaration de guerre impitoyable, ſi l'Inca refuſoit de croire à l'Egliſe & de céder ſes Etats à Dom Carlos, cinquieme du nom, Empereur du Monde, & en vertu d'une donation du Pape, Succeſſeur de S. Pierre, Maître du Pérou, & de tous les pays idolâtres qu'il voudroit prendre pour les convertir à la foi. *Si vous vous obſtinez dans votre endurciſſement*, dit l'Orateur à l'Inca en terminant ſa longue harangue, *vous périrez par nos armes, comme Pharaon périt dans la mer rouge avec ſes ſoldats.*

La langue du Pérou n'avoit point de termes pour exprimer les ſublimes myſteres du Chriſtianiſme: l'Interprête, Philippillo,

Indien de Puna, chargé d'expliquer à l'Empereur ces myſteres incompréhenſibles, aſſez clairement pour le convaincre de leur vérité, ne ſçavoit ni la langue Eſpagnole ni celle de la Cour; il les ſçavoit mal. Auſſi Atabalipa répondit qu'il ne comprenoit rien à la plûpart des articles du diſcours de l'Interprête; & qu'il trouvoit fort étrange ce qu'il en avoit compris. « On lui avoit » demandé par des Députés paix, amitié, alliance, & on ne lui » parloit que feu, ſang & maſſacre. Son Empire étoit à ſes » ancêtres; il l'avoit conquis, & l'on prétendoit qu'il reconnût » pour ſouverain de ſon patrimoine, un homme qu'il ne con- » noiſſoit point! Le tribut qu'on lui propoſoit de payer, com- » ment en auroit-il été redevable à ce Charles qu'il n'avoit ja- » mais entendu nommer? Si ce Charles étoit Maître abſolu de » la terre, qu'avoit-il beſoin qu'un autre la lui donnât? Et qu'é- » toit-ce que cet homme plus puiſſant que cet Empereur tout- » puiſſant, & qui donnoit ce qui n'étoit point à lui? Il eſt plai- » ſant, mais il faut ſçavoir ſi ceux des biens deſquels il diſpoſe, y » conſentent. On ſembloit lui prêcher pluſieurs Dieux; la Reli- » gion qu'il tenoit de ſes peres & qu'il n'auroit pas la lâcheté » d'abandonner, n'admettoit qu'une Divinité ſuprême. On lui » annonçoit un Dieu mort ſur une croix par la malice des hom- » mes; ſon Dieu étoit immortel & ſupérieur à toutes les forces » humaines. » Enfin comment pourras-tu, demande l'Empereur à Vallé-Viridi, « comment pourras-tu me convaincre que tu ne » m'en impoſes pas en contant tant de choſes ineffables, dont » perſonne, dans mon pays, n'a connoiſſance? » Alors le Reli- gieux lui offre pour preuve ſon bréviaire ou la bible: « prends » ce livre, il contient la vérité: la parole de Dieu y eſt gravée, » & tout ce que je t'ai annoncé y eſt écrit. C'eſt à toi à croire » & non à douter ». L'Empereur prend le livre & le parcourt; mais il ne ſçait pas lire: il le porte pluſieurs fois à ſes oreilles, & le livre ne lui parle pas: il le jette.

Aux armes, aux armes, s'écrie de toutes ſes forces le frere Vincent; *vengeance, mes amis; les infideles ont foulé aux pieds*

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

l'Evangile; *chrétiens*, *égorgés ces miſérables*. Le ſignal eſt donné: l'artillerie tonne; les chiens ſont lâchés; la cavalerie fond par trois endroits ſur les Indiens; les trompettes, les tambours, les ſonnettes attachées aux jambes & au cou des chevaux, ajoutent une nouvelle horreur au bruit des armes; Pizarre va ſaiſir l'Empereur dans ſa litiere, & la nation eſt ſubjuguée.

Les Indiens, juſqu'alors preſqu'immobiles de ſurpriſe & d'effroi, ſe précipitent en déroute les uns ſur les autres. Une grande muraille s'écroule, qui en leur ouvrant un paſſage, en écraſe une multitude. Des vieillards, des femmes, des enfans que la curioſité avoit attirés, non au combat d'où ils auroient été écartés s'il avoit été prévu, mais à un ſpectacle que cette aſſemblée extraordinaire devoit offrir; ces ſpectateurs impuiſſans ſont étouffés, au nombre de plus de quinze cens, dans la mêlée. Tant que le carnage dure, le frere Vincent ſoutient & ſouléve par ſes exhortations, le bras fatigué du ſoldat qu'il engage à ſe ſervir de la pointe & non du tranchant des armes, pour qu'elles ne ſe briſent pas & qu'elles faſſent des bleſſures plus profondes. Le choc dure juſqu'au ſoir. Deux cens Eſpagnols ont paſſé 3500 Indiens au fil de l'épée.

Tous les Hiſtoriens conviennent que les Péruviens furent devant les Européens comme des agneaux devant des loups furieux, ſans force, ſans défenſe, ſans voix; & que cette action ne fut qu'une expédition de bouchers. Quelque opinion qu'eût le peuple de la miſſion des Eſpagnols, quelque terrible que fût leur appareil militaire, comment des hommes, & parmi ces hommes des ſoldats étoient-ils hors de leurs ſens au point de n'oſer lever le bras, ou pour écarter les coups ou pour en porter? Ce prodige eſt inconcevable. Faudroit-il en croire Garcilaſſo, quand il prétend qu'Atahualipa, ſubjugué par les anciens Oracles & réſolu à la mort, défendit à ſes ſujets de réſiſter à ces Exécuteurs de la juſtice céleſte & qu'il fut obéi? Croira-t-on que par une ſuperſtition contradictoire avec ſes diſcours & ſon génie, il ſe ſoit dévoué, & il ait dévoué ſa nation au martyre,

ſans aucun intérêt, ni préſent ni à venir? Garcilaſſo appuye ſon récit ſur l'autorité des Quipos hiſtoriques de la province de Caxamalca, & de quelques-uns des conquérans du Pérou, entr'autres Alonſe Valera. Zarate, Benzoni & pluſieurs autres Hiſtoriens, oppoſés à Garcilaſſo, ont également puiſé dans le Pérou même leurs relations & avant lui: ils aſſurent auſſi que le ſignal du combat fut donné par Vallé-Viridi, tandis qu'il veut que ce Religieux en ait au contraire détourné les Eſpagnols; ce fanatique, qui lui-même déclara la guerre à l'Empereur, ſonna le tocſin, & pouſſa le bras du ſoldat juſqu'à ce que la laſſitude ne lui permit plus de le lever.

En général l'Hiſtoire de la conquête du Mexique eſt très-ſuſpecte. Garcilaſſo dit que les conquérans, dans les relations qu'ils envoyerent en Eſpagne, employerent tout leur art à rendre la vérité impénétrable: Lopez de Gomara n'en diſconvient pas. Il faut entendre les réflexions de ces Ecrivains ſur la boucherie de Caxamalca! « Comme Dieu, notre ſouverain Maître, dit Blas » Valera, adoucit le cœur féroce d'Aſſuérus, ainſi par le moyen » de la croix que Vallé-Viridi préſenta aux yeux de l'Inca, il » rendit ce Prince, non-ſeulement doux & paiſible, mais encore » humble & patient. » *Dieu*, dit Garcilaſſo, *ne voulut pas que ce jour fut le dernier de pluſieurs fideles chrétiens qui devoient prêcher ſon ſaint Evangile.* « Les Péruviens, dit Acoſta, eurent » raiſon d'appeller les Eſpagnols des envoyés du Ciel: ils gagne- » rent plus que perſonne à l'arrivée de ces étrangers; puiſque la » conquête de leurs terres leur valut la conquête du Ciel. » Mais après la journée de Caxamalca, les Indiens appellerent leurs ennemis des noms d'*Ancas* & de *Supays*, tyrans & diables, au lieu de ceux d'*Incas* & *Viracochas*. Lorſque ces exterminateurs ſe répandirent dans les provinces, les habitans prévenus par les miſérables témoins de cette ſanglante journée, vouloient leur offrir des ſacrifices, mais comme à des démons cruels, dit un Hiſtorien, moins pour honorer leur excellence que pour appaiſer leur furie & les engager à ne leur faire aucun mal, s'ils étoient incapables de leur faire du bien.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

« Les Heſpagnols, dit le Milanois Benzoni, dans le vieux » ſtyle de ſon Traducteur Chameton, ayant gagné une ſi ſan- » glante victoire ſur cette poure & miſérable gent, à ſi bon » marché, ne firent autre choſe toute la nuit que danſer, ivrogner, » paillarder & mener une fête déſeſpérée. » On ne lit qu'avec étonnement dans les *Recherches ſur les Américains*, que malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, *les trois cens épouſes de l'Inca Atabalipa, priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille.* Même des femmes perdues ne s'abandonnent pas à des brigands dégoutans de ſang & ſur les cadavres de leur famille: mais ces brigands forcenés aſſouviſſent leurs brutales paſſions ſur les objets les plus reſpectables & les théâtres les plus horribles.

Dans le camp du Roi, on trouva une immenſe quantité de vaſes d'or & d'argent, d'étoffes & de meubles d'un prix ineſtimable: la ſeule vaiſſelle d'or valoit ſoixante mille piſtoles: Gomara parle d'un vaiſſeau de ce métal peſant deux cens ſoixante-ſept livres. L'Auteur du Roman philoſophique que nous venons de citer, dit qu'il n'y a aucune apparence que les Péruviens eſtimaſſent aſſez l'or pour en façonner d'auſſi grands ouvrages que les Eſpagnols ſe l'étoient figuré. Il y a toute apparence au contraire que dans un pays où l'or étoit très-commun, on en fabriquoit de grands ouvrages, comme nous en faiſons de fer & de cuivre, & tels que les Eſpagnols en avoient vus, ſoit qu'on eſtimât, ſoit qu'on n'eſtimât pas ce métal prodigué dans tous les édifices publics. L'Inca offrit pour ſa rançon plus d'argent que les troupes de Pizarre ne pourroient en emporter, & autant d'or que la ſalle où l'on étoit pouvoit en contenir juſqu'à la hauteur où ſon bras atteindroit. Fernand de Soto & Pierre de Varco, chargés d'aller à Cuſco à 200 lieues delà, vérifier ſi l'Empereur étoit en état de tenir ſa parole, rencontrerent à quelques journées de Caxamalca, ſous la garde d'un corps de troupes, le Prince Huaſcar ou Guaſcar, frere aîné d'Atahualipa & légitime Héritier du trône, lequel leur promit, s'ils vouloient ſe déclarer

déclarer en ſa faveur, de remplir d'or la ſalle de Caxamalca juſqu'à la voute, c'eſt-à-dire, d'en donner trois fois plus que l'uſurpateur n'en avoit offert. Ce Prince avoit enterré tous les tréſors des anciens Incas dans des lieux ſecrets qu'on n'a jamais pu découvrir. Atahualipa, inſtruit des propoſitions de ſon frere, le fit promptement mettre à mort, dans la crainte qu'elles ne tentaſſent Pizarre s'il en avoit connoiſſance. Les Hiſtoriens ſont loin de s'accorder ſur la rançon de ce Prince. Zarate l'évalue à plus de ſix cens millions de maravedis, ou plus de quatre millions cinq cens mille livres. Garcilaſſo, par une appréciation des témoignages & le calcul des ſommes partagées entre les conquérans, la fait monter à plus de quatre millions ſix cens mille ducats : cette eſtimation ne differe que de deux cens mille ducats, des comptes tirés des regiſtres du Pérou. Cette ſomme n'étoit qu'une portion de la rançon promiſe. Les troupes en eurent la meilleure part. Le Gouverneur Pizarre en fit embarquer le quint pour l'Eſpagne. Sur la maſſe totale, il avoit prélevé pour lui une table d'or, trouvée dans la litiere de l'Inca, du poids de 25000 peſos ou 500 marcs. Almagro & ſes gens entrerent dans le partage ; Fernand de Luques mourut, lorſqu'il alloit retirer le même prix de ſes avances.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Divers Officiers de Pizarre parcouroient les provinces intérieures, celles de Quito, d'Humamachuca, de Ciclapampa, des Huallays, &c., pour en obſerver la richeſſe & les forces, mettre à profit la conſternation ou l'admiration des peuples, & exercer en vertu du ſceau de l'Empereur des déprédations arbitraires. Au nom & par l'ordre du Prince, Fernand Pizarre avoit enlevé ſans obſtacle les richeſſes immenſes du Temple & de la vallée de Pachacamac ; les troupes même ſe diſſipoient, & il en entrainoit les Généraux à Caxamalca. Au premier choc du merveilleux, l'eſprit de la nation ſembloit s'être abattu : dans ſon vertige, tout ce qu'elle voyoit d'extraordinaire, lui paroiſſoit ſurnaturel, ou diabolique ou divin. Quoique ſes Quipos euſſent quelque analogie avec l'art de l'écriture, elle croyoit que les

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

livres parloient : mais ne vouloit-elle pas dire qu'ils parloient aux yeux ? En voyant les chevaux ronger leur mords, pluſieurs Indiens, dans l'opinion que ces animaux mangeoient le feu, leur apportoient de l'or & de l'argent, comme des alimens d'un meilleur goût. Tandis que les Péruviens s'exagerent les merveilles, les Eſpagnols ſuppoſent des miracles : Garcilaſſo les répand, pour ainſi dire, à pleines mains. Les Oracles, dit-il, ſe taiſent, dès que l'uſage des Sacremens s'introduit, c'eſt-à-dire, lorſque les idoles tombent & leurs Prêtres avec elles. La croix, arborée depuis pluſieurs ſiecles dans les Temples & les Palais, comme tant d'autres ſignes ou ornemens circulaires, quarrés, triangulaires, &c. leur paroît un phénomène céleſte : elle pouvoit même y être honorée, car il y avoit des idoles de toute ſorte de formes.

Les conquérans ne dégénéroient pas de leur barbarie. Atahualipa leur avoit payé tout ce qu'il avoit pu leur payer de ſa rançon ; ils avoient abuſé, autant que leur intérêt l'exigeoit, de ſon autorité pour ſubjuguer l'eſprit des peuples : il étoit tems qu'il mourût. Le frere Vincent le trouvoit digne du ſort de
1532. Pharaon, c'étoit un cœur endurci. L'Interprête Philippillo avoit un commerce criminel avec une de ſes femmes ; & cet outrage méritoit la mort, ſelon la Loi. Almagro & ſes ſoldats craignoient que, tant qu'il vivroit, l'armée de ſon Aſſocié ne s'appropriât tout le butin, comme partie de ſa rançon. Pizarre qui auroit pu lui pardonner ſa royauté, ſa foibleſſe & ſes malheurs, ne lui pardonnoit pas le mépris que ce Prince lui avoit marqué, parce qu'il n'avoit pas ſçu lire le nom de *Dieu* que l'Inca s'étoit fait tracer ſur l'ongle de ſon pouce, pour découvrir ſi le talent de lire & d'écrire étoit chez les Eſpagnols acquis ou inné. Il fut donc réſolu qu'il mourroit. Philippillo fut l'accuſateur & l'interprête des témoins ; ſes Juges furent ces Eſpagnols contre leſquels on l'accuſoit d'avoir conſpiré ; les témoins étoient, pour la plûpart, eſclaves de ces mêmes Juges. Lorſque des Indiens libres tenterent de défendre par des ſignes expreſſifs l'innocence de

leur Roi, on ne les écouta point; l'accuſé ne fut point entendu; & par les dépoſitions de quelques miſérables ou plutôt de Philippillo, il fut convaincu de conſpirations, & condamné à mort. Le ſang d'Huaſcar, d'une foule d'Incas, & autres victimes de ſon uſurpation demandoit vengeance, mais au Ciel & non aux Eſpagnols. Cinquante d'entr'eux eurent le courage de proteſter contre la ſentence & d'en appeller à la Cour d'Eſpagne; mais vis-à-vis de trois cens cinquante barbares prêts à tirer l'épée pour les égorger ou pour les traduire comme des traîtres devant l'Empereur.

Atahualipa, quand on lui eut lu ſon arrêt, dit au Gouverneur Pizarre « Oh! Apu (Général), comment éclairé jour & » nuit par vos gardes, aurois-je pu tramer contre vous des » complots? Maîtres, comme vous l'êtes de ma vie, aurois-je » la folie de faire ſoulever contre vous mes ſujets? Si vous » croyez qu'ils ont pris les armes ſans mon conſentement, vous » connoiſſez mal leur reſpect; & quel ſeroit mon crime? Sçachez que, ſi vous me donnez la mort, mes peuples éliront un » Roi & vous pourſuivront ſans miſéricorde. Si vous me laiſſez » vivre, je maintiendrai l'eſprit de paix dans mes Etats. Vous » m'aviez promis de me rendre la liberté & même de ſortir » du pays, ſi je vous payois ma rançon; je vous la paye & » vous me condamnez à mourir! Cependant je ne vous ai point » offenſés & je vous ai enrichis! Ah! plutôt que de vous ſouiller » de mon ſang & de dèshonorer le nom Eſpagnol, faites-moi » conduire en Eſpagne à votre Empereur, ſi vous ne vous fiez » point à ma foi. » Pizarre lui répondit qu'il mourroit & qu'il ſeroit brûlé vif, s'il ne recevoit le baptême. Il reçut le baptême & fut étranglé. Ne nous arrêtons point, dit Gomara, à maudire les meurtriers, le tems & leur méchanceté les puniront. Trois ans après, ſon accuſateur Philippillo fut écartelé pour avoir conſpiré contre d'Almagro: en mourant, il confeſſa qu'il avoit fauſſement chargé l'Inca d'une conſpiration pour jouir plus ſûrement d'une de ſes femmes. Nous verrons le ſort de ſes bourreaux.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

On attribue à Atahualipa, de l'eſprit, de la ſageſſe, des talens, du courage : nous ne connoiſſons pas les preuves de ſon courage, de ſes talens, de ſa ſageſſe ; mais quant à l'eſprit, il dût ſouvent humilier les Eſpagnols s'ils n'étoient pas orgueilleuſement imbécilles. Le verre fut de toutes les curioſités Européennes celle qu'il vit avec le plus de plaiſir : il s'étonnoit que des pays où l'on poſſédoit une matiere ſi précieuſe, on allât dans des régions éloignées chercher des métaux auſſi mats & auſſi denſes que l'or & l'argent. Un jour qu'on lui montroit un beau vaſe de criſtal de Veniſe, il dit en l'admirant que ſans doute il n'y avoit que le Roi d'Eſpagne qui bût dans de pareilles coupes. Comme on lui répondit que les gens du peuple même s'en ſervoient, il laiſſa tomber le verre en diſant qu'une choſe ſi commune ne méritoit donc pas d'être eſtimée. Il aimoit tendrement Fernand Pizarre, dont le départ pour l'Eſpagne l'avoit plongé dans une douleur d'autant plus profonde qu'un ſecret preſſentiment ſembloit l'avertir que l'abſence de ſon ami l'abandonnoit à de cruels bourreaux. Dans cette agonie d'eſprit où il tomba avant l'exécution de ſa ſentence, il eut toujours à la bouche le nom de cet Officier.

Après cet aſſaſſinat juridique, François Pizarre s'empara des principales villes de l'Empire, ſur une nation douce, abattue, déja proſternée devant les étrangers, de tout tems accoutumée à la réſignation la plus ſoumiſe, ſcrupuleuſement fidele à quelque Maître qu'il plût au Ciel de lui donner. Une fois ſous le joug, elle ne ſongea point à le ſecouer. Les Eſpagnols eurent à combattre quelques Généraux qui cherchoient, dit-on, plutôt à s'élever à l'indépendance qu'à venger la mort de l'Inca, ou à délivrer la nation ; accuſation gratuite, ce ſemble, & digne de leurs ennemis. Quiſquiz dans la province de Cuſco, & Ruminagui dans celle de Quito, leur apprirent à connoître tout ce que le ſort avoit fait pour eux à la journée de Caxamalca. On prétend que le Général de Quito avoit manifeſté ſes vues ambitieuſes par le maſſacre de pluſieurs Princes du ſang royal &

entr'autres d'un frere d'Atahualipa ; & que celui de Cuſco avoit voilé les ſiennes, en ceignant de la frange impériale le front d'un fantôme nommé l'Inca Paulu, qui ſe rendit au Gouverneur Eſpagnol. Mais je vois que l'un & l'autre ne ſe battirent & ne négocierent que pour relever le trône & y replacer des Incas. Pizarre pourſuivoit Quiſquiz ; & Bélalcazar, Ruminagui : ils étoient arrêtés & embarraſſés par l'art des ſtratagêmes, la bravoure & la diſcipline militaire. Dans les deux provinces, à chaque pas un combat ; à chaque pas, des pertes remarquables des deux parts. A la fin avec l'appui de Diégue d'Almagro, Bélalcazar ſe rendit maître de Quito : Pizarre entra dans Cuſco, à l'aide de l'Inca Paulu, & peut-être, dit-on, par les intrigues d'une ſœur d'Atahualipa, de laquelle il eut deux enfans, Dom Gonzale & Dona Franciſca.

Cette ville, livrée plutôt que priſe, offrit, à ce qu'on prétend, plus d'or qu'il n'y en avoit dans l'Europe entiere, avant la découverte du Nouveau-Monde. Quelques centaines d'Eſpagnols ſe partageoient les richeſſes immenſes, dont ils dépouilloient les Temples & les maiſons d'une extrêmité de l'Empire à l'autre. Leur ſoif s'accroiſſoit par l'ivreſſe. Gomara rapporte que les marchandiſes s'éleverent, dans la Colonie Eſpagnole, à des prix exorbitans & proportionnés à l'abondance de l'or. Une paire de chauſſes y valut trente peſos d'or : une cape noire ſe vendoit cent ; on donnoit vingt peſos d'une bouteille de vin : un cheval étoit porté juſqu'à quatre & cinq mille ducats. Ainſi donc l'or étoit avili ; avec un volume beaucoup plus ample & plus embarraſſant, il n'avoit pas plus de poids dans la balance du commerce. Sa ſurabondance devoit produire les mêmes effets dans la Métropole que dans la Colonie, quant au commerce intérieur. Quant au commerce extérieur, elle devoit y produire des effets très-funeſtes ; car il ſuivoit néceſſairement de l'excès des prix qu'elle ne pouvoit rien vendre à l'étranger, & que l'étranger pouvoit lui vendre les denrées & les marchandiſes à plus bas prix qu'elle ne pouvoit les recueillir & les façonner. Elle ruï-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

noit donc ſon agriculture, ſes fabriques & ſon trafic. Cet or étoit un aliment, un ferment pour toutes les paſſions. La fureur du jeu s'empara des ſoldats; pluſieurs d'entr'eux perdirent tout leur butin. Pizarre, prévoyant que les richeſſes des compagnons de ſes travaux lui acquerroient des armées, leur avoit permis de les emporter en Eſpagne; & quelques-uns vont en jouir dans leur patrie. La Banque de Seville regorge de métaux. La cupidité devient effrénée: on briſe la charrue & tous les inſtrumens d'une fortune lente pour aller l'aſſouvir dans les mines. L'eſprit de vagabondage, de libertinage, d'oiſiveté, de diſſipation dénature les caracteres & avilit les ames. Ceux qui ne diſſipoient pas leurs biens dans de folles profuſions, s'abrutiſſoient dans une jouiſſance oiſeuſe & faſtueuſe. Le militaire alloit chercher en Amérique des dangers lucratifs; & l'Eſpagne fut réduite à ſe défendre avec des troupes étrangeres après s'être aſſervie à l'induſtrie de l'étranger. Enfin la Cour crut, avec ſon or, pouvoir tout entreprendre, & en tout elle échoua. Telle eſt l'Hiſtoire de l'Eſpagne dans ſa fauſſe proſpérité.

Les Colonies auſſi ſe dépeuploient & ſe dévaſtoient pour aller dépeupler & dévaſter le Pérou. Les diſtricts de Niçaragua, Panama, Guatimala, commençoient à être déſerts, ainſi que pluſieurs Iſles. Tous les jours des eſcadres nouvelles entroient dans le port de Saint Michel. Parmi les Capitaines attirés au Pérou par les merveilles que la renommée publioit, le célebre Pierre d'Alvarado, un des conquérans du Mexique, & Gouverneur de la province de Guatimala, parut trop redoutable à Pizarre & à Almagro. Pour arriver dans cet Empire, il avoit ſouffert des fatigues incroyables ſans que ſon courage ſe fut abattu. La concurrence d'un ſi brave homme allarma les deux Aſſociés au point qu'on réſolut de l'en écarter par la force des armes. Alvarado, loin d'avoir deſſein de les traverſer, ne demandoit qu'à concourir avec eux à la conquête de l'Empire, pour aller enſuite dans des pays Méridionaux ſoumettre par lui-même de nouveaux peuples, ſans porter atteinte à leurs droits. Le Licencié Caldera

concilia ces Généraux. Alvarado conſentit, moyennant une ſomme, à ſe retirer dans ſon gouvernement, & à ne point revenir au Pérou pendant la vie des deux amis.

Toutefois ce Général les ſervit encore par des combats & des triomphes. Pluſieurs fois, il en vint aux mains avec Quiſquiz, qui toujours trahi par le ſort, ne céda jamais qu'avec gloire & en préparant de nouveaux travaux à ſes vainqueurs. Ce Général ſe repoſoit ſur la foi d'une négociation amiable; & les armes baiſſées, il attendoit le prix de la généroſité qu'il croyoit exercer envers les Eſpagnols, lorſqu'Alvarado l'avoit attaqué. Quoiqu'on ait impudemment écrit qu'il ne ſongeoit point à venger la mort d'Atahualipa, & qu'il n'aſpiroit qu'à l'indépendance, il ôta la vie à ceux de ſes priſonniers qui avoient trempé dans le Régicide, & il employa ceux qui, pour avoir pris la défenſe de l'Inca, furent comblés de ſes préſens, à négocier un traité par lequel Mango Inca devoit, Héritier légitime de l'Empire, être revêtu de la frange impériale; & Roi, effacer le ſouvenir des injures, tenir ſes ſujets & ſes hôtes unis par les liens d'une alliance ſolide, permettre aux Chrétiens la libre & tranquille prédication de l'Evangile, & enfin leur donner des ſubſiſtances & des ſerviteurs Indiens, ſimples domeſtiques & non eſclaves. L'Inca Titu Autachi, frere d'Atahualipa, autoriſoit le traité. Il mourut peu de tems après le départ des priſonniers chargés d'en propoſer les conditions. Malgré l'inſolence Eſpagnole, loin que dans cette négociation ils paroiſſent donner la loi, ils ſont réduits à recevoir un pardon & quelques faveurs. Ces faveurs même ſont ſi ineſpérées que Mango Inca, comme ſi elles ne leur laiſſoient aucun vœu à former, ſe rend à Cuſco ſans eſcorte & ſans autre diſtinction que la frange jaune, ornement diſtinctif de l'Héritier de l'Empire. Les Eſpagnols ſouſcrivirent en effet quelque tems après à la capitulation, & l'Apu ou Général ceignit du bandeau royal le front de Mango. Quiſquiz attendoit en repos le dénoûment de ces négociations, lorſqu'Alvarado qui n'en étoit point inſtruit, fondit ſur ſon camp. L'Indien, courroucé d'une

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

action qu'il regardoit comme une perfidie, jura qu'il mettroit à mort ceux qui oſeroient lui parler de paix avec les plus vils des hommes. Défait & pourſuivi par la diſette, il réſolut de ſe jetter dans quelque contrée déſerte & d'y entraîner les ſiens de vive force : mais ils réſiſterent, ſe ſouleverent & le maſſacrerent à coups de lances, de haches & de maſſues en 1534.

François Pizarre alla au-devant d'Alvarado, ſous prétexte d'embraſſer un ami qui l'avoit délivré de l'ennemi le plus dangereux, & dans la vue d'éloigner du Cuſco un rival que la richeſſe du pays pouvoit lui ſuſciter. En le comblant de careſſes & d'honneurs, il lui fit préſent de 200,000 peſos d'or, d'une riche vaiſſelle de turquoiſes, d'émeraudes Pierreries que les Eſpagnols avoient, pendant long-tems, briſées ſous le marteau pour les eſſayer comme ſi elles devoient avoir la dureté du diamant. Alvarado, avec ces richeſſes, retourna dans ſon gouvernement pour y équipper une flotte ſur laquelle il s'avança vers l'Occident à trois cens lieues au-delà de Xaliſco. Quelques villes de ce Royaume s'étant révoltées, il marcha pour les ſoumettres : en attaquant des Indiens retranchés dans des montagnes, il fut tué par un éclat de rocher en 1541.

1534. Pizarre, délivré de la crainte & d'un rival & d'un ennemi redoutables, étoit maître abſolu des provinces qu'il occupoit ; car l'Empereur, ſans troupes & ſans reſſources depuis la ruine de Quiſquiz, n'étoit qu'un vain nom, uniquement propre à ſervir les deſſeins du Général Eſpagnol. Celui-ci fonda la ville *des Rois*, Los Reyes, ou Lima, dans la vallée de Lima ou Rimac, pendant que ſes Lieutenans achevoient de ſoumettre le pays, Balalcazar, le Royaume de Quito ; Jean de Porcello, la province des Bracamares ; Garcilaſſo de la Véga, pere de l'Hiſtorien, la province Buona Ventura ; Alfonſe d'Alvarado, frere du célebre Pierre, le pays des Chacapoyas dans lequel il forma l'établiſſement de Saint-Jean de la Frontera. Nous avons dit que les Colonies & l'Eſpagne elle-même s'épuiſoient pour entretenir cette conquête. Fernand Pizarre obtenoit alors de Charles-Quint

Quint le titre de Marquis pour François ſon frere, & pour Almagre, une extenſion du gouvernement de la *Nouvelle-Caſtille* pour celui-là, & la création d'un gouvernement de cent lieues de long, nord-ſud, ſous le nom de *Nouvelle-Tolède*, pour celui-ci nommé en même-tems Juge ſuprême ou Adelantade du Pérou. Une altercation s'éleva entr'eux au ſujet de la ville de Cuſco que chacun vouloit renfermer dans le reſſort de ſa Juriſdiction. L'aſcendant de Pizarre l'emporta. Son concurrent promit de ne jamais porter ſes prétentions ſur cette ville & même ſur les territoires voiſins, quand même la Cour l'y autoriſeroit: il promit à ſon concurrent de lui céder d'autres provinces du Pérou, ſi la conquête du Chili dès-lors projettée, ne le ſatisfaiſoit pas. L'accord fut juré, ainſi qu'une amitié éternelle, ſur une hoſtie; & bientôt ils allumerent des guerres ſacriléges.

Pendant que les Eſpagnols envahiſſoient des Empires, les autres nations Marines de l'Europe, quoique jalouſes, n'oſoient preſque tenter de bâtir un fort dans quelque coin du Nouveau-Monde. Elles alloient de loin, à la ſuite de ces conquérans, comme des animaux avides, mais craintifs, vont ſur les traces d'une bête féroce pour ſaiſir quelques reſtes de la groſſe proie échappés à ſa voracité. Les François étoient aſſez familiers avec les parties Septentrionales de l'Amérique; mais c'étoit aſſez des malheurs de Vérazzani pour les dégoûter de tentatives dont les périls n'étoient point contrebalancés par de brillantes promeſſes. Lorſque le tems eut effacé l'impreſſion de cette premiere diſgrace, Philippe de Chabot obtint de la Cour qu'un Capitaine Malouin, nommé Cartier, iroit dans ces contrées avec deux bâtimens préparer la place à une Colonie. Ce Navigateur, après avoir tourné autour de l'Iſle de Terre-Neuve, entra par le Golfe dans une baye qu'il nomma *baye des chaleurs*, à cauſe des ardeurs brûlantes qu'il y eſſuya, & que quelques Cartes ont indiquée ſous le nom de *baye des* Eſpagnols, apparemment ſur la Relation donnée par Vincent le Blanc, d'un voyage incertain de Vélaſco, & ſur la foi d'une tradition. Cette tradition porte

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

que des Caſtillans étoient deſcendus ſur ces parages, où ne trouvant point d'or, ils s'écrierent pluſieurs fois qu'ils ne trouvoient rien, *Aca-nada*, ici rien; & que les Sauvages qui avoient retenu ces mots, les repéterent en voyant les François: delà, dit-on, le nom de *Canada* donné à cette contrée. Quelques-uns le dérivent du mot Iroquois *Kannata*, prononcé *Cannada*, amas de cabanes. Il faut croire à la plûpart des étimologies comme aux origines des familles. Cartier prit poſſeſſion de cette terre, au nom du Roi de France, comme l'avoit fait Vérazzani.

1535 & ſuiv. Le Capitaine Malouin, par la Relation de ſon voyage, intéreſſa fortement le Vice-Amiral, Charles de Mouy de la Meilleraye, à la fondation d'une Colonie. Avec trois navires & une commiſſion plus ample que la premiere, Cartier alla d'abord planter une croix & les armes de France à l'embouchure du Fleuve du Canada, & donner à ce Fleuve ainſi qu'au Golfe le nom de S. Laurent, après que ſes trois vaiſſeaux, ſéparés par une tempête, s'y furent réunis. En remontant le Fleuve, il reconnut la riviere de Sainte Croix ou de Jacques Cartier, & l'Iſle commandée par une montagne, connue depuis ſous le nom de Mont-royal ou Montréal. Ce canton lui parut ſi commode pour former un établiſſement, & les Sauvages d'Hochelaga, bourgade de l'Iſle, lui avoient donné tant de fêtes, qu'il réſolut de paſſer l'hyver à Sainte Croix où il avoit laiſſé une partie de ſes gens. Là ſa troupe, attaquée d'une eſpece de ſcorbut, auroit entiérement péri, ſi les Indiens ne lui en avoient enſeigné le reméde: elle eut de la peine à réſiſter au froid. Dans le mémoire qu'il alla préſenter à François I, il eut beau vanter la bonté du pays, il ne l'enrichiſſoit pas de mines, c'étoit donc un pays pauvre; il y annonçoit beaucoup de pelleteries, c'étoit donc un repaire de bêtes fauves; il lui attribuoit des avantages ſinguliers, mais ſes gens n'en rapportoient que des maladies; il le peupla inutilement d'animaux bipédes & d'hommes monopédes; on l'auroit ſuivi à la foire s'il y en avoit amené, on ne fut pas tenté de le ſuivre en Amérique. Ses fables, ſemblables

à celles de tant d'autres Voyageurs, ne décréditerent ſa Relation, que parce qu'il n'eût pas l'eſprit de promettre ce qu'on auroit deſiré y trouver. En voulant juſtifier ou excuſer quelques-unes de ſes fictions ou de ſes rêveries, on a prouvé que, s'il n'étoit pas faux & impoſteur, il étoit crédule & ſot. On a dit qu'il avoit pris pour un quadrupéde à deux pieds quelque Sauvage, qui, revêtu d'une peau, s'amuſoit à ſe jouer de lui, en contrefaiſant le cri de quelqu'animal. Ses hommes dépourvus des conduits extérieurs néceſſaires pour les déjections, & ces coureurs à une cuiſſe, une jambe, un pied ſeul, on a dit qu'il en exiſtoit en effet, puiſque ſon récit avoit été confirmé dans ces derniers tems à M. de Courtemanche, par un jeune eſclave Eſquimaux, qui ſe mocquoit de M. de Courtemanche ou que M. de Courtemanche n'entendoit pas. Quant à ſes Pygmées, l'Amérique a comme l'Europe des peuples d'une taille très-petite qu'on traitera de Pygmées ſans que cette dénomination en impoſe.

Cependant pour paroître avec éclat ſur la ſcène des découvertes, la France établit un Gentilhomme Picard, nommé François de la Roque de Roberval, Viceroi & Lieutenant-Général de Sa Majeſté en *Canada*, *Hochelaga*, *Saguenay*, *Terre-Neuve*, *Belle-Iſle*, *Corpon*, *Labrador*, *la Grande-Baye & Baccalaos*, avec toute *l'autorité que le Roi lui-même avoit ſur ces contrées* où déja l'on avoit planté, en ſon nom, deux ou trois poteaux. Muni de l'autorité que ce Prince avoit ſur des terres étrangeres & des peuples indépendans, c'eſt-à-dire, celle de traiter amiablement avec des hommes libres, & d'acquérir par des conventions & par la culture la propriété de quelques territoires, Roberval partit de France. Cartier l'avoit devancé en 1540; mais après avoir élevé le fort de Charlebourg & obſervé les ſauts de la riviere, la diſette de vivres, des inquiétudes ſur les deſſeins des Sauvages, l'attente inutile des renforts du Viceroi engagerent le Malouin à reprendre en 1542, avec tous ſes gens la route de France. Roberval le rencontra & lui ordonna de le ſuivre : mais

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Cartier eut l'adreſſe de ſe dérober pendant la nuit à ces ordres avec ſon eſcadre. Le Viceroi bâtit un ſuperbe fort ſous le nom de *France-roi*. Un de ſes Pilotes, nommé Alfonſe de Xantoigne, Portugais ou Galicien, en cherchant un paſſage vers le nord, pénétra juſqu'au 52e. degré de latitude. Enfin, Roberval, après pluſieurs voyages, périt en 1549, avec ſon frere & ſa ſuite, ſans qu'on ſçache par quel accident. Perſonne n'oſa pour lors ſe flatter d'être plus habile ou plus heureux que lui. L'ouvrage s'écroula. On ne ſçavoit pas que le moyen de conquérir ces contrées, c'étoit de les cultiver ſans entreprendre de dominer leurs habitans. L'on vouloit au contraire tout envahir ſans rien poſſéder, entretenir des Colonies ſans ſubſiſtances, & recevoir des ſecours de peuples que l'on opprimoit ou que l'on menaçoit.

Les Eſpagnols avoient, dans les ſervices de leurs eſclaves, quelques reſſources, mais foibles & caſuelles: auſſi la famine tournoit-elle, pour ainſi dire, ſans ceſſe autour d'eux, comme l'ombre de leurs trophées. Leurs Colonies ou leurs établiſſemens ne correſpondoient point les uns avec les autres, parce que chaque Aventurier formoit des entrepriſes indépendantes & ſelon ſon intérêt particulier. Ces tourbillons, au lieu de rouler dans un ſyſtême commun, s'entrechoquoient. Nul conquérant ne ſe repoſoit ſur ſa conquête: poſſédés des démons de l'ambition & de l'avarice qui ne s'arrêtent jamais pour jouir, ils partoient tous d'un pays dévaſté pour en dévaſter un autre, ſans en rétablir aucun. Déja un Monde ne ſuffiſoit plus à l'Eſpagne. Depuis que Magellan avoit prolongé la ligne des découvertes juſqu'aux mers de l'Orient par la mer du ſud & fermé le cercle de la navigation autour du globe, elle étoit tourmentée d'un deſir ardent de conduire la chaîne de ſa domination des pays de l'or juſqu'à ceux des épiceries. Déja elle avoit expédié différentes commiſſions par la voie du Détroit, mais ſans ſuccès. Lorſque ſon Empire fut étendu ſur toute la largeur de l'Amérique, elle ordonna aux Gouverneurs des provinces bai-

gnées par la mer du ſud de battre le chemin des régions Orientales.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Fernand Cortez qu'on avoit daigné recevoir à Mexico pour contenir les Caciques enhardis par les diviſions des Eſpagnols, dépenſa des ſommes immenſes pour reconnoître cette face de l'Amérique & ſes rapports géographiques avec l'Orient. Après la perte d'une flotte commandée par Diégue Hurtado, il s'embarqua lui-même en 1535, & s'avança juſqu'à la Californie qu'il nomma *S. Philippe*. Quelques années après, par ſes ſoins, François de Tello rangea preſque toute la côte Occidentale de cette Péninſule. L'année ſuivante, c'eſt-à-dire en 1540, François Vaſquez Cornéro, par ordre du Viceroi D. Antoine de Mendoza, parcourut, dans le même pays, les quartiers de Cibola & de Quivira. En 1542, Jean Ruyz Cabrillo s'éleva juſqu'au cap qu'il nomma *Mendocino* à l'honneur du Viceroi. La Californie avoit paru ſi riche en perles, que les Rois d'Eſpagne prodiguerent dans la ſuite l'argent, les hommes, les vaiſſeaux, pour l'acquérir, ſans être rebutés par les diſgraces. La Providence, dit un Hiſtorien, ne vouloit pas que des hommes conduits par des vues temporelles, euſſent la gloire de cette conquête comme ils l'avoient eue de tant d'autres: elle étoit réſervée, ajoute-t-il, au zele apoſtolique des Miſſionnaires que rien n'arrête lorſqu'il s'agit de la converſion des ames. On trouvera l'Hiſtoire de leurs travaux dans la *Notice de la Californie* du P. Burriel, Jéſuite Eſpagnol. Il n'y a pas long-tems que les papiers publics ont annoncé la découverte de pluſieurs mines prodigieuſement riches dans ce pays. Juſqu'au commencement de ce ſiecle, on a cru que cette langue de terre prolongée entre l'eſt & le ſud, depuis les côtes Boréales de l'Amérique juſqu'à la Zone Torride étoit une Iſle. Sa partie Septentrionale, fort peu connue, paroît être la *Nouvelle-Albion* du Chevalier Drack, regardée par les uns comme fabuleuſe, & par les autres comme une partie du Continent du détroit d'Yeſſo.

Dès l'année 1540, Cortez étoit retourné en Eſpagne pour

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſoutenir des procès & pour demander le rembourſement de trois cens mille piaſtres qu'il avoit dépenſées à l'inutile découverte de la Californie. Cette derniere prétention n'étoit pas d'un augure favorable: cependant il ne fut reçu qu'avec indifférence. Ayant ſuivi l'Empereur à la malheureuſe expédition d'Alger, lorſqu'il offrit, à la ſatisfaction des ſoldats, de continuer avec une partie de l'armée ſeulement le ſiége qu'on avoit réſolu de lever, on ne l'écouta pas, ſoit qu'on n'eût pas une grande opinion de ſes triomphes ſur des hommes nuds & des villes ouvertes, ſoit qu'on craignît qu'un ſi grand ſervice n'ajoutât à ſes titres un titre trop puiſſant pour ne pas faire revivre tous ſes droits. Cortez eſſuya donc le mépris plus accablant que la perſécution. Charles-Quint, dit un Hiſtorien, ne mettoit pas la reconnoiſſance au nombre des vertus politiques. On dit qu'un jour Cortez ſollicitant une grace, l'Empereur lui demanda, *qui êtes-vous...? Un homme qui vous a donné plus de provinces que vos peres ne vous ont laiſſé de villes*, répondit Cortez emporté par l'indignation. Enfin ce célebre Aventurier, dans le tems que raſſaſié de dégoûts il ſe diſpoſoit à aller finir ſes jours dans la Nouvelle-Eſpagne, mourut flétri & empoiſonné par le chagrin en 1554. Les aſſaſſins des Indiens ſont tous punis.

Pendant qu'on tentoit inutilement les haſards pour envahir les épiceries des Moluques & les perles de la Californie, le nom trompeur de *Riviere d'argent* donné au Fleuve du Paraguay, attiſoit auſſi la cupidité d'autant plus fortement, que ce pays ſitué à l'Orient du Pérou & à l'Occident du Bréſil, étoit alors l'objet de quelques mouvemens de la Cour de Lisbonne, dont les Officiers avoient déja ſondé les paſſages du Bréſil au Pérou. En 1535, l'Empereur avoit nommé D. Pédro de Mendoza, Adelantade, Gouverneur & Capitaine-Général des pays qu'il découvriroit depuis l'embouchure de ce fleuve juſqu'à la mer du ſud, à condition qu'il y conduiroit des peuplades, qu'il bâtiroit des fortereſſes, qu'il approviſionneroit la Colonie à ſes frais, comme ſi ces entrepriſes ne coûtoient rien à l'Eſpagne,

parce qu'elles étoient faites aux dépens des particuliers. Alors, comme dans d'autres tems, on croyoit que la richeſſe d'un Etat conſiſtoit dans le tréſor public, & qu'un Royaume ſeroit plus puiſſant quand ſon Roi paroîtroit le devenir ſur une plus vaſte étendue. Juſqu'alors aucune entrepriſe n'avoit été formée ſur le Nouveau-Monde, avec plus d'appareil que celle du Paraguay; & aucune autre Colonie Eſpagnole ne comptoit tant de grands noms parmi ſes Fondateurs. Dès l'année 1536, Mendoze traça le plan d'une ville ſur une pointe qui avance dans le fleuve vers le nord: elle fut bientôt bâtie; & lorſque les Colons furent logés dans *Nueſſa Sénora de Buenos-Ayres*, Notre-Dame de bon air, ils s'y trouverent affamés. Tous ces Fondateurs de Colonies Eſpagnoles n'étoient, en quelque ſorte, ſi l'on me permet une expreſſion plus juſte que noble, que des Entrepreneurs de bâtimens. Ils n'oublioient pas, comme les Caraïbes, qu'ils auroient beſoin de leur lit, le ſoir; mais ils oublioient toujours, comme des brutes, mais avec infiniment moins de reſſource que les brutes, qu'ils auroient beſoin de ſubſiſtances le lendemain. D. Diégue de Mendoze, ſe chargea d'aller avec trois cens hommes ſe pourvoir de vivres chez les Indiens qui n'étoient diſpoſés ni à en céder ni à ſe les laiſſer ravir. S'il ne périt que deux cens vingt hommes de ce détachement, c'eſt que les Sauvages n'eurent point l'art d'envelopper les quatre-vingt ſoldats qui leur échapperent.

Alors le Gouverneur ordonna, ſous peine de la vie, aux habitans de Buenos-Ayres de ſe tenir renfermés avec la famine dans l'enceinte de la place, pendant qu'il iroit lui-même, ſur les pas de ſon Lieutenant D. Jean de Ayolas, chercher des denrées chez les Timbuez ou les Caracoaz. Arrivé devant les ruines de la Tour de Cabot, il trouva la ſituation de cet établiſſement ſi avantageuſe qu'il y conſtruiſit en 1537, le fort de Bonne-Eſpérance. Il ramaſſa quelques proviſions; D. Gonzale de Mendoze en amena du Bréſil; Moſchera qui venoit avec ſa Colonie de Sainte Catherine & quelques familles Braſiliennes

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

peupler Buenos-Ayres, en apporta. Tous les excès que l'Hiſtoire repréſente épars dans les récits des famines horriblement mémorables, cette ville les avoit réunis dans la même ſcène. L'homme mangea l'homme, c'eſt en dire aſſez. De jour en jour, l'affluence des aventuriers & des vagabonds augmentoit le nombre des habitans & la miſere, ſans mettre la Colonie en état d'empêcher les Sauvages, de plus en plus acharnés à ſa perte, de s'oppoſer aux travaux de la campagne, travaux de paix qu'il falloit avant tout entreprendre, & aſſurer par des traités ſinceres & ſolides; car la sûreté comme l'exiſtence ſociale tient à la culture.

D. Pédre de Mendoze prit le parti de s'en retourner en Eſpagne, & mourut en mer dans un accès de rage. Son premier acte d'autorité avoit été le meurtre de ſon premier Lieutenant D. Jean Oſorio, que la qualité d'étranger & le mérite lui avoient rendu ſuſpect & odieux. Les entrepriſes échouent preſque toujours par la faute des Chefs, ou plutôt des Rois ou des Miniſtres qui tirent les noms de ces Chefs de la roue de fortune. Dans les tentatives ſur le Nouveau-Monde tout homme qui oſoit étoit déclaré capable.

L'année ſuivante, D. Gonzale de Mendoze & D. Jean de Salazar fonderent la ville de l'Aſſomption, dans la ſuite capitale du Paraguay, au 25e. degré de latitude, à diſtance aſſez égale du Pérou & du Bréſil, & à 300 lieues du cap de Sainte Marie en ſuivant le cours du fleuve. En 1539, pour avoir réveillé par une indigne trahiſon dans le cœur des Timbuez, leur ancienne animoſité contre les Eſpagnols, on fut obligé de raſer le fort de Bonne-Eſpérance. On prétend que dans un combat livré devant la fortereſſe le jour de la fête de S. Blaiſe, ce Saint apparut aux Indiens, vêtu de blanc, & armé d'une épée ſi étincelante qu'ils en furent éblouis & renverſés. Cependant éblouis & renverſés, ils obligerent les Eſpagnols à abandonner l'établiſſement: ceux-ci prirent S. Blaiſe pour patron du Paraguay après la Sainte Vierge.

Le

Le hardi Capitaine Ayolas, après avoir pénétré jusqu'aux frontieres du Pérou, recueillant beaucoup d'or & d'argent, avoit été massacré à son retour par les Payagas. D. Dominique Martinez de Irala, chargé du gouvernement de la Colonie, représenta aux habitans de Buenos-Ayres, dans une Assemblée générale, qu'une disette habituelle les désoloit, malgré les munitions de bouche arrivées d'Espagne; que l'expérience de plusieurs années leur avoit assez appris qu'en s'opiniâtrant à vouloir subsister malgré les nations voisines, ils s'obstinoient à mourir de faim, & que s'il n'y avoit à attendre des secours de l'Espagne que dans ce lieu-là, il seroit facile d'établir entre l'Assomption & le Pérou une communication qui les mettroit à l'abri de la famine. Buenos-Ayres fut donc évacué. Lorsque ses habitans eurent été transplantés à l'Assomption, on compta dans cette capitale six cens hommes, sans les femmes & les enfans. Irala l'environna d'une palissade, y établit une police, & se vit en état de se soustraire aux ordres de la Cour qui ne pouvoient aller jusqu'à lui qu'avec beaucoup de difficultés & de lenteur. Trois ans après, le Gouverneur, D. Alvare, rétablit & abandonna de nouveau Buenos-Ayres. Mais sans ce port, les vaisseaux n'avoient point d'asyle sur Rio de la Plata: après de fréquens naufrages, on s'en apperçut: à la fin, il fut résolu qu'on le mettroit hors des insultes des barbares & en état de recevoir les navires. Ce projet ne fut exécuté qu'en 1580. L'Adelantade D. Jean Ortiz, eut d'autant plus de facilité à exécuter l'ouvrage que de nouveaux établissemens dans les provinces de Rio de la Plata & du Tucaman, formoient alors des barrieres autour de ce port. Le nom de *Notre-Dame* fut, dans ce tems-là, changé en celui de la *Trinité de Buenos-Ayres*.

Au Pérou, Mango Inca, couronné Roi, conformément aux loix de l'Etat & au traité conclu avec les Espagnols, aspiroit à régner, projet favorisé par le partage des forces & par la division des Chefs de la nation étrangere. L'Adelantade Almagro, jaloux de balancer les exploits & la fortune de son Associé;

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

le Marquis François Pizarre, étoit parti dès le commencement de l'année 1535, pour le Chili, avec 570 Eſpagnols & 15000 Indiens, accompagné de l'Inca. Paulu, frere du Roi, & de Villachumu Grand-prêtre du Soleil. Si ces Péruviens avoient ordre, comme on le prétend, de le conduire à ſa perte, loin d'exécuter la volonté du Prince, ils le détournerent des dangers par leurs avis, ils le ſauverent par leurs ſecours lorſqu'il s'y fut follement engagé dans l'opinion que les élémens obéiroient encore à ſa nation, puiſqu'ils lui avoient toujours obéi. Sur les montagnes impraticables dans toute autre ſaiſon que l'été, la faim & le froid lui enleverent plus de 10,000 Indiens & de 150 Eſpagnols. Parvenu à l'autre bord de ces abîmes, il étoit ſi foible que l'ennemi le plus foible eut achevé ſa ruine. Ce fut comme au compagnon de l'Inca Paulu, à l'ami des Péruviens, à l'homme du Roi, que les Chiliens alliés ou dépendans du Pérou, lui remirent les préſens & les tributs tenus en réſerve depuis la guerre des deux derniers Rois. S'il attaqua, s'il vainquit dans pluſieurs combats des peuples libres, belliqueux & puiſſans, il ne mit, pour ainſi dire, que ſon nom à l'ouvrage des nations tributaires; Garcilaſſo leur attribue en effet ſes triomphes. Il paroît que, dans cette courſe, les Eſpagnols s'avancerent juſqu'au 38e. degré de latitude Méridionale.

Enfin des difficultés toujours croiſſantes, une noire trame de l'Interprête Philippillo, puni enſuite de mort, le ſoulévement général des Péruviens, & des vues ſur Cuſco ramenent Almagre au Pérou. Aſſez heureux pour échapper aux complots, à chaque pas il eſt aux bords d'un nouvel abîme. Le Grand-prêtre abandonne ſon camp; mais l'Inca eſt toujours à côté de lui pour lui tendre la main & le retirer du danger. Il erre dans un déſert avide ou ſur des montagnes glacées. Là il manque d'eau; partout la faim le pourſuit: cinq mois après avoir traverſé un paſſage; il retrouve, en le tentant de nouveau, pluſieurs de ſes gens de pied ou de cheval dans l'attitude où le froid avoit porté dans leurs veines les glaces de la mort.

A ſon retour, il vit la face du Pérou changée. Les armées Péruviennes aſſiégeoient les Eſpagnols dans la ville de Cuſco & dans celle des Rois. L'Empereur, pour avoir laiſſé paroître l'ambition de régner & la réſolution de l'entreprendre, avoit été enfermé dans la fortereſſe de Cuſco, d'où Fernand Pizarre, ſéduit par ſes manieres careſſantes & par l'offre d'une ſtatue d'or maſſif, lui avoit permis de ſortir pour aller aſſiſter à une fête dans une maiſon de plaiſance. Là Mango, libre au milieu de ſes anciens Capitaines & de ſes plus braves ſujets, donna le ſignal de la guerre; auſſi-tôt tout le Pérou fut en armes. La ſcène s'ouvrit par le maſſacre de 300 Eſpagnols. Pendant que divers détachemens alloient chercher les bandes ennemies éparſes dans les provinces, Mango à la tête de 200,000 hommes, dit-on, mit le ſiége devant Cuſco défendu par les freres de Pizarre, & envoya Titu Youpanqui, avec 60,000 ſoldats contre ce Général renfermé dans la ville des Rois. L'Empereur livra de rudes aſſauts à la capitale. Youpanqui écraſa, dans ſa marche, plus de 400 Eſpagnols que François Pizarre avoit détachés pour ſecourir ſes freres, & ne preſſa pas moins vigoureuſement l'ennemi. Celui-ci, à la vue de l'armée Péruvienne, tomba dans une profonde conſternation, perſuadé que ſes freres & tous les Capitaines Eſpagnols avoient péri. Sur le champ, il fit partir ſes vaiſſeaux pour demander des renforts aux autres Gouverneurs de l'Inde, en termes, dit Zarate, qui ne répondoient point à ſa confiance ordinaire. Dans les deux villes, les Eſpagnols ne ſubſiſterent que par le zele de leurs Yanacunas ou domeſtiques-ſerfs Péruviens ſi adroitement ardens à les ſervir, qu'ils alloient même combattre pendant le jour avec leurs compatriotes, pour avoir plus de facilité à porter des vivres à leurs Maîtres pendant la nuit. Si l'on veut en croire Acoſta & Garcilaſſo, la protection divine ſauva l'une & l'autre villes par des miracles: à Cuſco, la Sainte Vierge & S. Jacques battirent pluſieurs fois les Péruviens; Garcilaſſo, né au Pérou trois mois après cette guerre, vit un tableau conſacré en mé-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

moire du triomphe de l'Apôtre : à Lima, entr'autres prodiges, la riviere ſur laquelle campoient les aſſiégeans enfloit extraordinairement ſes eaux, lorſqu'ils la paſſoient ou pour attaquer la ville ou pour retourner dans leurs quartiers ; elle fut pour eux, dit Garcilaſſo, ce que la mer rouge avoit été pour les Egyptiens. Ces miracles ſignifient peut-être que des terreurs paniques s'emparerent des troupes de Mango, & que Yupanqui eut à ſouffrir une inondation.

Quoi qu'il en ſoit, Alfonſe d'Alvarado, au retour de ſa vaine expédition dans les pays de Chachapoyas, attaqua Yupanqui, le repouſſa dans les montagnes, & ſauva Pizarre. Sa victoire &
1536. l'arrivée d'Almagre effrayerent l'Empereur. Cependant cet Adelantade qui vouloit être maître de Cuſco, entama d'abord avec lui une négociation ; mais Mango, ayant inutilement tenté d'enlever Almagre dans une entrevue, s'abandonna lui-même. *Le Pachacamac*, dit-il, *ne veut pas que je régne, quoique ces étrangers que nous croyions deſcendus du Ciel, ne paroiſſent attachés qu'à la terre. J'aime mieux perdre un Empire que de cauſer la ruine de mes enfans* (ſes ſujets). *Je vais me retirer ſur les montagnes des Andes. Dans ces affreuſes ſolitudes, je vivrai content, ſi les Eſpagnols vous gouvernent avec humanité. Obéiſſez-leur fidelement pour qu'ils n'ayent aucune raiſon de vous maltraiter, & oubliez votre Prince.* S'il eut été plus brave & plus ferme, il ne ſe ſeroit pas cru réduit alors à de purs ſentimens d'humanité. Un Eſpagnol à qui il avoit ſauvé la vie, le tua dans la ſuite à Vilcapampa, lieu où il trainoit ſa miſere lâchement, ainſi que nous le verrons plus bas.

Almagre s'empara de Cuſco, pendant une nuit obſcure, ſans répandre du ſang. Le Sénat le reconnut pour Gouverneur, & lui-même il décora l'Inca Paulu de la frange impériale. Maître du ſort de Fernand & de Gonzale Pizarre, il peut donner la loi. Trop généreux pour ſuivre l'horrible conſeil qu'il reçoit de les ſacrifier à ſa ſûreté, il eſt aſſez imprudent pour rendre à Fernand la liberté, pour laiſſer échapper ſes principaux priſonniers, pour

attendre une réconciliation ſincere de la part d'un ennemi qui tend des embuches contre ſa vie, pendant que ce traitre négocie pour le ſalut de ſes propres freres. François Pizarre n'a pas plutôt obtenu ce qu'il deſiroit, qu'il quitte le maſque & tire l'épée. Ses troupes marchent à Cuſco, ſous les ordres de Fernand. Almagre pouſſe les précautions pour ſa propre défenſe, juſqu'à faire, dit-on, fabriquer, au défaut de fer, des armes à feu d'or & de cuivre. Mais depuis long-tems une cruelle maladie le conſume, il ne combattra pas, ſon ſort dépend de la fortune de Rodrigue Ordonez. Rodrigue eſt vaincu dans la plaine des Salines. L'aſſocié de François Pizarre, le coopérateur de la conquête, le premier Officier du Roi eſt condamné à mort par le frere de ce Pizarre, par un brigand ſubalterne, par un homme privé. Fernand le fit étrangler dans la priſon & décapiter enſuite dans la place publique. Almagre laiſſoit un fils, nommé comme lui D. Diégue, né d'une concubine Indienne, & capable de le venger.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites. 1537. 1538.

D. Fernand ſe hâta de partir pour l'Eſpagne dans le deſſein ou de juſtifier ſa barbarie ou de demander des récompenſes, toutefois après avoir reparti entre ſes différens Lieutenans l'adminiſtration ou la conquête de pluſieurs provinces. De ces expéditions les plus mémorables ſont celles de Pierre de Valdivia dans le Chili, & celles de D. Gonzale Pizarre dans le pays de Canela. Valdivia fonda une Colonie agricole; & ſans autre ſecours, non-ſeulement il ſoutint pendant huit ans une guerre toujours ardente, mais il aida puiſſamment la Gaſca dans le Pérou contre les fureurs de Gonzale Pizarre. Celui-ci paſſa par les plus terribles épreuves dans le pays de Quitos qu'on appella *Canela*, parce qu'il étoit couvert d'arbres de canelle, comme celui des Moluques, ſitué à la même latitude, à ce qu'on eſtima. Orellana, pour lui ravir auprès de la Cour l'honneur de cette découverte, ſe ſépara de lui, ſuivit le cours du Maragnon à travers le *pays des Amazones*, peuplé, diſoit-on, de femmes guerrieres, & alla demander en Eſpagne la permiſſion de con-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

quérir & le droit de gouverner cette contrée qu'il ne revit plus; car il mourut en mer en y retournant.

Gonzale Pizarre tomba dans une affreuſe perplexité, lorſqu'arrivé au lieu où Orellana devoit l'attendre, il ſe vit privé du brigantin ſur lequel il avoit mis tout ſon or, ſon argent & ſes émeraudes, ſes ſonnettes, ſes miroirs & ſes marchandiſes d'échange avec leſquelles on obtenoit des vivres des Indiens. Le Général & les ſoldats furent ſi découragés qu'ils réſolurent de reprendre ſur le champ la route de Quito, par les montagnes & les lieux les plus âpres, preſqu'aſſurés de mourir de faim ou de laſſitude avant d'arriver au terme de leur courſe éloigné de plus de quatre cens lieues. On mangea les chevaux, on mangea les dogues deſtinés à dévorer les Indiens. Un chat ſauvage fut vendu vingt écus à un Officier mourant. Les ſoldats abattus & décharnés broutoient des feuilles & expiroient en broutant. En demandant à manger, ils tomboient morts. Comme eux, les Capitaines étoient preſque nuds, ou couverts de lambeaux de vêtemens pourris par les pluies ou déchirés par les brouſſailles. La rouille avoit rongé leurs épées ſans fourreaux. Le ſang ruiſſeloit ſur leurs bras, ſur leurs jambes, ſur leur face: leur corps n'étoit qu'une plaie. Telle fut la marche de ces brigands qui venoient de fouler aux pieds tant de richeſſes & tant de malheureux.

Par une Lettre très-intéreſſante que M. Godin des Odonnais a écrite de S. Amand en Berri le 28 Juillet 1773 à M. de la Condamine, touchant le voyage de Madame Godin, ſur le fleuve des Amazones en 1769; il paroît que la communication de Quito avec ce fleuve par les terres du pays de Canelos, eſt encore hériſſée des obſtacles les plus terribles du moins à certains paſſages, & ſurtout de bois fourrés d'arbuſtes, d'herbes, de plantes, de ronces, de lianes, à travers leſquels on peut à peine ſe faire jour la hache à la main, ſans reſſource contre la faim que quelques graines ſauvages & des choux palmiſtes. Il n'y a que le feu qui puiſſe préparer le défrichement de ce déſert,

& il n'eſt point étonnant que les anciens Péruviens l'euſſent négligé. Les peuplades éparſes dans le pays ſont encore expoſées aux ravages affreux de la petite-vérole que les Européens y ont portée, maladie plus funeſte pour les Indiens, dit M. Godin, que ne l'eſt dans le Levant la peſte, inconnue en Amérique. Gonzale perdit dans cette route une quarantaine d'hommes.

D. Fernand étoit en Eſpagne, pourſuivi par un ami d'Almagre, par le brave Diégue d'Alvarado, qui demandoit à le combattre en champ-clos, ſuivant l'ancien uſage. L'accuſateur mourut ſubitement, & peut-être, comme on le ſoupçonna, par le poiſon. Cependant l'accuſé fut jugé ſelon la rigueur des loix: mais la Cour qui n'aimoit pas à punir adoucit la peine. Fernand ſoutint vingt-trois ans de priſon, la perte de ſes biens, la diſgrace de ſes freres, avec une fermeté digne d'une bonne cauſe.

Pendant que Fernand luttoit en Eſpagne contre la vengeance, & Gonzale dans les montagnes contre la faim, François étoit au milieu du Pérou en butte au reſſentiment des amis d'Almagre, aigris par leur propre miſere & par le ſupplice de quelques-uns des leurs. Des extrémités de l'Empire, ils venoient ſe raſſembler autour de lui & partager le péril dans ſa ville *des Rois*. S'il leur offroit des biens & des honneurs, ils les rejettoient pour conſerver la liberté de ſe venger. Ils ſe déroboient une partie de leur ſubſiſtances, afin de groſſir le tréſor de la conjuration confié à Herrada, Gouverneur du jeune Almagre. Pizarre qui voyoit leurs mouvemens & qui pouvoit les anéantir, les mépriſa. Ils s'enhardirent juſqu'à attacher à un gibet trois cordons dirigés, l'un vers ſon palais, l'autre vers la maiſon de ſon Lieutenant, le troiſieme vers celle de ſon Secrétaire. Inſenſés qui lui donnoient eux-mêmes avis de leurs mauvais deſſeins, il fut plus inſenſé qu'eux: ſa confiance eſt inconcevable. Au premier bruit de l'empriſonnement de Fernand en Eſpagne & de l'arrivée prochaine d'un Commiſſaire au Pérou, le complot fut ſuſpendu: mais lorſqu'on apprit que la commiſſion ne tendoit qu'à rétablir l'ordre, par les moyens les plus doux & avec les

1540.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites. 1541.

égards dûs aux ſervices du Gouverneur, les conjurés réſolurent de prévenir le jugement du Miniſtre, puiſqu'il ne venoit point armé du glaive. Pizarre diſoit que ſa tête étoit gardée par le pouvoir qu'il avoit de faire abattre celle des autres, & qu'il ne vouloit pas être ſoupçonné d'avoir fermé au Juge de la Cour une ſeule voie pour découvrir la vérité. On prétend qu'un jour il parla tranquillement à Herrada du bruit répandu que les partiſans d'Almagre faiſoient des proviſions d'armes ; & qu'Almagre ne craignit pas de lui répondre, qu'il falloit bien qu'ils achetaſſent des cuiraſſes, puiſque les Pizarres avoient des lances. Sur le rapport d'un conjuré, un Prêtre révele le complot à Pizarre, & il s'obſtine à périr. Enfin au milieu du jour, Herrada, l'épée à la main, entre avec douze de ſes complices dans le palais du Gouverneur, en criant pour ſoulever le peuple, *périſſe le tyran.* Auſſi-tôt un de ces aſſaſſins paroît ſur la porte avec une arme ſanglante, & crie pour arrêter les partiſans de Pizarre, *le tyran eſt mort.* Après une vigoureuſe réſiſtance, Pizarre tomba en demandant à haute voix un Confeſſeur : privé de l'uſage de la parole, il traça ſur la terre la figure de la croix, la baiſa & rendit l'ame.

Ainſi périt le Conquérant du Pérou au milieu d'une ville, ſon ouvrage, de ſes créatures, de ſes amis, de ſes ſoldats. On cherche d'abord ſes partiſans pour les ſacrifier ; bientôt on ſacrifie tout ce qui ſe trouve ſous le glaive. Le carnage pénetre dans les maiſons & les Temples. Les riches ſont tous coupables ; l'avarice rend la haine plus ſoupçonneuſe, plus implacable, plus atroce ; la ville eſt ſaccagée, comme ſi elle avoit été priſe d'aſſaut par une nation barbare. Les Indiens ſembloient ſe repoſer ſur leurs tyrans du ſoin de leur propre vengeance.

Zarate a laiſſé, à la ſatisfaction des Hiſtoriens, habiles copiſtes, un parallele très-étendu de Pizarre & d'Almagre, dont la naiſſance, l'éducation, le caractere, le tempérament, la fortune, la mort, & la ſépulture même eurent en effet des rapports étonnans. Des domeſtiques leur rendirent à l'un & à l'autre ce dernier

dernier devoir à leurs propres frais. Le jeune d'Almagre, Maître absolu du Pérou après Pizarre, va bientôt subir le même sort que son pere.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Avec le goût de la tyrannie & la fougue de l'âge, ce chef d'assassins, sans autre frein que la lisiere obéissante de son Gouverneur Herrado, change, bouleverse, envahit, détruit. Il proscrit tout ce qui par intérêt ou par crainte a servi l'ennemi de sa famille. Anciens Magistrats, anciens Capitaines, tous les Officiers créés par l'ancien Gouverneur sont déposés. Tout est à lui, le quint royal ou le trésor du Prince, les biens des malheureuses victimes de son usurpation, la fortune même des riches absens. Il veut & le mal est fait. Ses complices liés à son sort par le crime sont forcés d'appuyer des entreprises qui les effrayent & les allarment. Ceux qui laisseront percer leur chagrin seront étouffés en secret ou exécutés en public. L'échaffaut est inondé du sang de ceux-là qui se préparoient à porter le premier coup au premier auteur de la tyrannie, Herrada qui meurt bientôt après. Tous les scélérats dispersés dans l'Empire viennent se ranger autour de l'usurpateur.

Cependant Alfonse d'Alvarado vient du pays des Chachapoyas & Pierre Alvaroz Hoguin se joint à lui avec les troupes de Cusco, pour tenter une révolution nouvelle à laquelle D. Diégue oppose ses forces. Arrive le Commissaire de la Cour, D. Christophe Vaca de Castro. Alvarado & Hoguin se soumettent à son autorité; Almagre rejette ses vues de conciliation. Alors le Commissaire condamne à mort D. Diégue & ses partisans, comme criminels de Lése-majesté. Cet arrêt n'étoit que le signal d'une bataille. Les deux armées combattirent avec tant d'acharnement, que des deux côtés les soldats épuisés suspendoient l'action, comme de concert, pour la recommencer, plus sanglante. Pendant la nuit la victoire se déclara pour Castro. Les vaincus qui n'attendoient que la mort des criminels, cherchoient en désespérés la mort du soldat. Les plus coupables des rebelles provoquoient les vainqueurs à les massacrer en leur

1542.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

criant, *c'eſt moi qui ai tué Pizarre.* L'armée royale compoſée de 900 Eſpagnols en perdit 300 ; il n'en périt que 200 dans l'armée des rebelles compoſée de 700 Eſpagnols & d'un grand nombre d'Indiens. De part & d'autre, il demeura ſur le champ de bataille plus de 400 bleſſés, dont une partie, dépouillée par les Indiens pendant la nuit, mourut de froid. Cette fameuſe journée, qu'on appella journée de Chupas, coûta plus de ſang à l'Eſpagne que ne lui en avoit coûté toute la conquête.

Almagre, ſauvé par ſa rage indomptable qui l'emporta au-delà de l'abîme dans lequel il cherchoit à s'enſevelir, fut arrêté à Cuſco par D. Rodrigue de Salazar, qu'il avoit établi ſon Lieutenant dans cette ville. Il eut la tête tranchée. Bâtard comme ſon pere, né avec les mêmes qualités, il perdit comme lui une bataille le même jour de la ſemaine, & fut condamné au même ſupplice, exécuté par le même bourreau & dans le même lieu, enterré dans le même tombeau & de même par charité. Gomara remarque que, depuis le commencement des découvertes, il fut le premier Eſpagnol qui prit les armes contre le Roi, ſi toutefois dans cette licence univerſelle on ne doit pas diſtinguer la cauſe de la Couronne de celle de ſon Juge. Ceux de ſes partiſans qui échapperent à l'échaffaut & au gibet, allerent ſe refugier dans les Andes auprès de l'Empereur détrôné, Mango Inca. L'un d'entr'eux, nommé Gomez Pérez, tua ce Prince, ſelon Garcilaſſo, d'un coup de boule dans une querelle qu'ils eurent enſemble au jeu ; ſuivant Gomara, d'un coup de poignard pour prévenir celui dont l'Inca le menaçoit en l'accuſant de tromper au jeu : fin & bien malheureuſe & bien miſérable pour un Roi.

1542 & ſuiv. Après la deſtruction du parti d'Almagre, le Commiſſaire Caſtro donna pour récompenſe à ſes Capitaines ce qu'ils pourroient gagner à la découverte & au pillage de quelques nouvelles provinces. Jean Pérez de Guevara, s'éleva par le pays de Mullobamba juſqu'aux montagnes qui verſent le Maragnon & la Plata dans la mer du nord. La foibleſſe de ſes gens ne lui permit pas

de deſcendre au-delà dans les mines d'or qu'on lui promettoit du côté du Bréſil.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

D. Diégue de Royas pénétra dans le Tucuman, pays ſoumis ci-devant en partie aux Incas, & ſitué entre la province des Charcas, le Chili, le Paraguay & le Chaco. Ce Général y mourut l'année ſuivante, bleſſé d'un coup de fléche empoiſonnée. Son ami, D. François de Mendoze, ne fit que des courſes vagabondes, tant du côté du Paraguay que du côté du Chili. En 1549, le Gouverneur Jean Nugnez de Prado, avec l'aide du Préſident du Pérou, la Gaſca, fonda la ville de S. Michel. D. François de Vilagras, en allant du Chili au Pérou par le Tucuman, contraignit Prado à recevoir les ordres de Valdivia, Gouverneur du Chili. Avec une commiſſion de ce dernier, D. François d'Aguire, bâtit en 1562 San-Yago. Cinq ans après, la ville d'Eſteco ou de Notre-Dame de Talavera de Madrid fut fondée par D. Diégue de Héredia. En 1573, D. Jérôme-Louis de Cabrera jetta les premiers fondemens de la Nouvelle-Cordoue, la principale ville de cette province, au moment où celle de Santa-Fé s'élevoit dans la province de Rio de la Plata, par les ſoins de Jean de Garay. Pour fortifier le Tucuman du côté du midi, D. Hurtado de Mendoze, fils du Marquis de Canette, Viceroi du Pérou, avoit fait bâtir en 1558, par D. Jean de Gomez de Zurita, ſur le chemin de San-Yago au Chili, la fortereſſe de *Canette*, nommée dans la ſuite le *Nouveau-Londres*, à l'honneur de Marie Reine d'Angleterre, femme de Philippe II, Roi d'Eſpagne. Ces déprédateurs qui ont tant détruit commencent donc à conſtruire ; mais dans quelques mois ils ont dévaſté un Empire floriſſant, & à peine dans une longue ſuite d'années les voit-on élever de loin en loin des villages ſous le nom de villes. Qu'eſt-ce que toutes ces villes annoncent dans le Tucuman ? une Colonie miſérable : elle ſubſiſte d'abord par la chaſſe des bœufs & des chevaux ſauvages deſcendus de ceux que les premiers découvreurs du pays y avoient abandonnés : mais enſuite excitée à la recherche de l'or, peut-être par le

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

voisinage du Potosi & du Pérou, elle s'épuise en fouilles inutiles; & elle épuise ces pauvres Indiens qui, devenus bientôt ses ennemis irréconciliables, portent fréquemment le ravage jusques dans le centre de ses habitations. Telle est en abrégé l'Histoire du Tucuman.

Lorsque Royas étoit entré dans cette province, Fernand Pérez de Quésada pénétroit dans le nouveau Royaume de Grenade où il forma un établissement.

Sébastien de Bélalcaçar, après la réduction du Royaume de Quito, avoit en 1536, percé par le Popayan jusqu'à la source de la grande riviere de la Magdeleine. D. Ferdinand de Lugo, Amiral des Canaries, reconnut le cours de cette riviere & le reste de la Nouvelle-Grenade, où l'Allemand Nicolas Ferderman ou Urderman étoit entré par la Coriane, canton de la province de Vénezuela, appartenant aux Velsers. En 1552, Jean de Villagas, Espagnol, Gouverneur de Vénezuela pour ces Allemands, découvrit la contrée où l'on bâtit depuis la *Nouvelle-Ségovie*.

Nos Lecteurs supposeront sans peine que partout où l'on rencontre des peuples, le sang coule. Avant qu'il s'éleve une ville, il a péri plus d'une nation.

Le Commissaire du Pérou, Vaca de Castro, avoit formé un accord avec D. Alvare Nugnez Cabeça de Vaca, Gouverneur du Paraguay, pour l'établissement d'une communication entre les deux provinces. D. Alvare, après avoir laissé frayer les premieres voies à son Lieutenant Irala, homme de résolution, qui découvrit en 1543 le *Port des Rois* à l'entrée du lac des Xarayez, D. Alvare, dis-je, s'avança sur le fleuve jusques vers les frontieres du Pérou, selon le rapport du P. Rel Técho, peu conforme en ce point à celui d'Herrera, gagnant les Indiens par des présens, & entraînant malgré eux ses soldats qui auroient voulu s'arrêter dans le beau pays & se fortifier dans le poste très-important du Port des Rois, qui craignoient de ne trouver au-delà de ces lieux admirables que des déserts, la faim & des

Antropophages, qui voyoient en quelque ſorte fuir devant eux les richeſſes qu'on leur avoit promiſes pour amorcer leur cupidité, & qui n'oublioient pas qu'on les avoit comparés à des enfans fort impatiens de s'arrêter pour ramaſſer des pommes, tandis qu'un peu plus loin ils avoient des tréſors à recueillir. Cependant le Gouverneur fut contraint de revenir ſur ſes pas. Protecteur déclaré des Indiens, il fut déteſté des Eſpagnols. Comme il inſtruiſoit le procès de quelques brigands, ils l'enleverent en pouſſant le cri des conjurations, *la liberté*. En 1545, on le renvoya chargé de fers en Eſpagne, où déclaré innocent huit ans après il ne ſortit des mains de ſes ennemis condamnés qu'en leur laiſſant toutes ſes dépouilles. Le Capitaine François de Ribera, en ſuivant la trace de ſes découvertes, entendit parler, dit-on, non-ſeulement d'une nation d'Amazones, déja très-fameuſe quoiqu'inconnue, mais encore d'un peuple noir, d'un peuple blanc, barbu & monté ſur des chevaux, & d'autres fables ou d'autres vérités ſimples qu'on transformoit en ſingularités, en attribuant à l'Amérique des hommes arrivés d'Afrique & d'Europe.

Le Licencié Vaca de Caſtro, après avoir exterminé la faction des Almagres, diſperſé les troupes, & rétabli le calme, rappelloit l'ordre dans le Pérou par des réglemens que les Eſpagnols approuvoient & dont s'applaudiſſoient les Indiens. A ceux-là, ces réglemens étoient agréables, parce qu'ils fixoient leurs droits & aſſuroient leurs jouiſſances : ils l'étoient à ceux-ci, parce qu'ils adouciſſoient leur ſort & leur préſentoient la lettre des anciennes loix de l'Empire. Les uns, en cultivant paiſiblement les terres, cherchent à oublier qu'elles ſont arroſées du ſang de quinze cent mille de leurs compatriotes. Les autres, en découvrant de précieuſes mines, ſe flattent à la fin de recueillir en ſûreté la récompenſe de leurs travaux ; car quoique l'avarice fût là au milieu des tréſors, il n'y avoit pas un homme riche, tout étoit diſſipé & englouti par la guerre & les déſordres. Enfin on eſpéroit jouir au moins du repos. Mais.....

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

D'une cellule monaſtique de l'Iſle Eſpagnole une étincelle s'éleve ; la foudre ſe forme à la Cour de Madrid ; elle tombe ſur l'Amérique & l'embrâſe.

On croyoit le fameux Barthelemi Las Caſas enſeveli dans le cloître des Jacobins de Saint-Domingue & endormi dans un repos religieux, ſans que ſon ſommeil & ſes contemplations fuſſent troublés par les miſeres & les crimes du monde. Il s'éveille, il part. Muni de nouveaux mémoires qu'il a recueillis dans ſa ſolitude & ſurtout dans ſon commerce avec le Cacique Henri, dont nous avons rapporté les efforts & les ſuccès, il attaque au pied du trône le Cardinal de Loayſa, Préſident du Conſeil des Indes, & tous les partiſans accrédités du ſyſtême d'oppreſſion conſtamment ſuivi à l'égard des Indiens : il combat & triomphe. L'Empereur ſigne au mois d'Octobre 1542, de nouvelles Ordonnances pour la délivrance des Indiens. Las Caſas refuſe l'Evêché de Cuſco qui lui eſt offert en récompenſe de ſon zele, & peu de tems après il accepte celui de Chiappa dans la Nouvelle-Eſpagne.

Ces Ordonnances étoient un mêlange peu ſurprenant de contradictions, d'équité & d'injuſtice, de ſageſſe & d'imprudence, de bien & de mal dont le réſultat devoit être de faire jouir la Cour ſeule de tous les fruits du crime, ſans les avoir autrement achetés qu'en donnant la permiſſion de le commettre.

La juſtice n'étoit qu'à demi rendue aux Américains. S'ils recouvroient leur perſonne, ils n'étoient pas moins dépouillés de leurs biens. Les uns étoient libres à l'inſtant, & les autres ne devoient être déchargés de leurs fers qu'à la mort de leurs oppreſſeurs : il n'étoit plus permis de les enterrer de force dans les mines ou d'exiger d'eux aucun travail ſans le payer ; pourquoi réſerver le droit tyrannique de diſpoſer d'eux en les payant ? Leurs tributs & leurs corvées étoient réglés : pourquoi ces corvées & ces tributs ? Les Eſpagnols qui voyageroient n'étoient plus autoriſés à prendre pour porter leurs bagages, trois Indiens s'ils étoient à pied, & cinq s'ils étoient à cheval, & les Caciques

étoient déchargés de l'obligation de fournir aux voyageurs leur nourriture & celle de leur cortége : qu'importe ? ces ſoulagemens & pluſieurs autres laiſſoient-ils moins les Américains vis-à-vis des Eſpagnols comme des vaincus vis-à-vis de leurs vainqueurs ? Partout où il en eſt reſté ne ſont-ils pas demeurés eſclaves, & leur abrutiſſement au dernier degré ne prouve-t-il pas le dernier degré de leur miſere ? Cependant c'étoit beaucoup pour le gouvernement & pour le ſiecle que de rendre à l'humanité une partie de ſes droits primitifs ! & il faut applaudir en rougiſſant.

Quant aux Eſpagnols, la Cour en les dépouillant avec une ſérénité qu'ils n'avoient pu avoir en dépouillant les Indiens, retenoit pour elle tout ce qu'elle croyoit avantageux de retenir. Sur le champ, l'Ordonnance annexoit au Domaine de la couronne tous les départemens où commandes des Gouverneurs, des Officiers juſtice, des Collecteurs de tribut, des Evêques, des Monaſteres, des Hôpitaux, des partiſans des Almagres & des Pizarres, c'eſt-à-dire, tous les biens. Si tout n'étoit pas encore envahi, les terres échappées à cette premiere uſurpation ſubiſſoient la même loi à la mort des poſſeſſeurs, ſans pouvoir être reclamées par leurs femmes & leurs enfans. On enlevoit donc ſans pudeur aux conquérans des biens qui, ſi la conquête pouvoit être juſtifiée, leur appartenoient à tant de titres, des biens qu'ils avoient achetés ſeuls au prix de leur fortune & de leur ſang, des biens que des conventions expreſſes & la foi royale leur avoient aſſurés & garantis, des biens dont la poſſeſſion leur étoit confirmée, moins comme récompenſe que comme dédommagement. Les enfans de ces hommes qui avoient conquis tant de provinces à leurs frais, on les condamnoit à la ſpoliation, on les plongeoit dans la miſere, pendant qu'on avoit tant excité ces guerriers à tranſplanter leurs familles dans les pays lointains, pendant qu'on venoit récemment de les contraindre en quelque ſorte à avoir des enfans ; car l'Empereur, en confirmant une loi des chefs de la conquête du Pérou,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

avoit ordonné à tous ceux qui y avoient eu part, de se marier dans un tems limité sous peine de perdre leurs Indiens & leurs priviléges. Il n'y a point de foi parmi les brigands. Tout ce que la Cour avoit le droit d'ôter aux Espagnols, un devoir de justice l'obligeoit à le rendre aux Indiens.

Et comment se flattoit-elle que d'un bout de l'Amérique à l'autre, de féroces déprédateurs céderoient paisiblement à la tyrannie ce qu'ils pouvoient hardiment lui refuser? Est-ce par l'oppression que l'on dispose les hommes à une obéissance légitime? Les engage-t-on à faire le bien, en leur donnant l'exemple du mal? En foulant les Espagnols, ne les excitoit-on pas à écraser les Indiens? Dans les Colonies soumises, tranquilles & réglées, le nouvel ordre de choses pouvoit s'introduire sans peine & sans danger: mais dans des pays où l'on ne connoissoit point de loi, que pouvoit une loi si dure? Outre qu'il falloit la renfermer dans les termes de l'équité, il falloit d'abord établir & affermir l'autorité au lieu de commander brusquement à l'anarchie, à l'esprit d'indépendance, à la licence féroce: il falloit à des hommes qui ne reconnoissoient pour premier principe de justice que le droit horrible du plus fort, inculquer profondément que ce prétendu droit les vouoit eux-mêmes à la violence, au massacre, à la destruction, & qu'ils ne fonderoient un sort heureux que sur le droit de propriété & sur le respect des propriétés d'autrui; il falloit en leur présentant le tableau des désordres passés & de leurs propres maux, adoucir leurs mœurs, reprimer leur avidité, exciter leurs entrailles, les réconcilier avec les sentimens d'humanité, les ramener de la folie aventuriere aux goûts sédentaires, en faire en un mot des hommes nouveaux. Un tel ouvrage demandoit de grandes vertus, de grands talens, une grande expérience.

Castro jugea que le Pérou ne supporteroit point les nouveaux réglemens, & permit aux Syndics des villes assemblés à Los Reyes de charger quelques-uns d'entr'eux de porter leurs réclamations à la Cour mal informée. Cependant pour veiller à l'exécution

cution de ſes ordres, la Cour créa deux Audiences royales, l'une au *Pérou*, l'autre dans la province de *Tierra-ferme*, ſur les frontieres de Guatimala & de Niçaragua : celle de Panama fut caſſée. Le Préſident de l'Audience de Lima ou de Los Reyes fut diſtingué par le titre de Viceroi. Blaſco Nugnez de Vela, partit d'Eſpagne, revêtu de cette qualité. 1543.

Au Mexique, les nouvelles Ordonnances ſouleverent les eſprits : le viſiteur D. François Tello de Sandoval les calma, en permettant aux villes d'envoyer à la Cour des Députés, & en appuyant lui-même par les repréſentations les plaintes qu'il trouvoit juſtes. Cependant les départemens furent ôtés aux Clergé & à quelques Officiers. L'Empereur eut égard à la requête du reſte des habitans de la Nouvelle-Eſpagne ; leur joie fut comblée, lorſqu'ils apprirent que le Viceroi D. Antoine de Mendoza étoit autoriſé à procéder à un partage des terres vacantes, entre leurs conquérans & leurs populateurs. Les Indiens n'avoient que des protecteurs bien foibles & bien mal habiles. 1544.

Il falloit que la Cour crût être maitreſſe du Pérou quand elle chargea un homme inflexible, ardent, & qui n'avoit que des vertus rigides d'y exécuter un ouvrage de patience, de conciliation, & qui demandoit l'art ſublime de faire aimer les vertus du Négociateur, pour qu'il pût faire goûter un projet de bienfaiſance. Nugnez de Vela n'étoit propre qu'à faire ſauter le rocher qu'il falloit couper inſenſiblement. Sans égard aux lieux, aux circonſtances, aux perſonnes, il entreprit de remplir impétueuſement ſa miſſion. La révolution fut prompte & entiere à Panama, à Tumbez, à Truxillo, &c. Pour ſe faire ouvrir les portes de la ville des Rois, il jura de ne ſe permettre que ce qui conviendroit au bien public & au ſervice de l'Empereur ; ſerment équivoque & trompeur par lequel il vouloit flatter les habitans qu'il les laiſſeroit jouir des graces, des franchiſes, des priviléges accordés par la Cour aux conquérans. Il ne fut pas plutôt entré dans la ville qu'il procéda brutalement à la réforme. Il fit jetter Vaca de Caſtro dans une priſon, ſous pré-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

texte qu'il avoit ſigné des graces & diſtribué des départemens, depuis que ſon autorité avoit ceſſé. Forcé de conſentir à l'inſtallation des Officiers de l'Audience, il les aliéna par un acte d'indépendance dès les premiers jours....

Il reſtoit un Pizarre.

Gonzale arrivoit de ſa malheureuſe expédition vers la riviere des Amazones. Suivant le brevet accordé par l'Empereur à ſon frere, le gouvernement du Pérou lui étoit dévolu ; & les habitans de pluſieurs villes le ſollicitoient à prendre leur défenſe, dans le tems que le Viceroi promettoit de lui faire couper la tête. Cuſco, Guamanga & pluſieurs villes le nommerent Syndic pour qu'il allât plaider devant l'Audience royale contre les nouvelles loix, commiſſion qu'il ne pouvoit remplir qu'à la tête d'une armée ; auſſi fut-il élu Capitaine-Général. Alors il déploye la banniere, ou plutôt il affecte le deſpotiſme. Tous ſes Officiers ſont de ſon choix : il a pour Meſtre-de-camp-Général Alfonſe de Toro, à qui bientôt il ſubſtitue Carvajal, digne Miniſtre de la tyrannie. Avant ſon départ de Cuſco, il rompt la caiſſe royale & en emporte l'argent. Le Viceroi met ſa tête à prix. Les déſerteurs & les transfuges répandent des deux côtés la défiance. Le ſang coule dans le camp de Gonzale après la découverte d'une conſpiration ; il coule à Los Reyes ſur des ſoupçons injuſtes. Le Viceroi qui n'avoit pour lui que lui ſeul, ſe propoſoit de dépeupler cette ville & d'en ruiner les environs pour ſe retirer à Truxillo, où il s'imaginoit que Pizarre n'iroit point le chercher par un pays déſert & ſtérile. Les Auditeurs, informés de cette réſolution déſeſpérée par Auguſtin de Zarate, Tréſorier ou Maître général des Comptes, Auteur de l'Hiſtoire de la conquête, déclarent qu'obligés par ordre de la Cour de réſider à Lima, ils n'en ſortiroient que par un nouvel ordre ; & demandent aux habitans leur aide, aux ſoldats leur appui pour remplir les devoirs de leurs charges. Le Viceroi fait ſonner l'allarme, on lui fait face, il eſt reſſerré dans ſon palais, ſes gardes l'abandonnent, il ſe livre à ſes ennemis, ils le jettent dans une Iſle déſerte vis-à-vis Los Reyes.

Les Auditeurs députent Zarate & Ribéra vers Pizarre. Celui-ci déclare que s'ils ne le nomment Gouverneur du Pérou, en attendant les ordres de Sa Majeſté, il mettra la ville à feu & à ſang. A meſure qu'il avance, les troupes de Lima viennent ſe joindre aux ſiennes. Son Meſtre-de-camp entre dans la place pour faire étrangler quelques infortunés, en méchant homme gaîment cruel: il dit à Pierre de Barco qu'un Capitaine ſi diſtingué pendant ſa vie doit l'être également à ſa mort, & qu'il lui accorde l'honneur de choiſir la branche de l'arbre à laquelle il veut être pendu. Enfin les Auditeurs donnent le gouvernement à Gonzale, à condition qu'au premier ordre de la Cour ou même de l'Audience, il l'abandonnera & rendra compte de ſa conduite. Le nouveau Gouverneur publie une amniſtie générale.

Le Licencié Vaca de Caſtro trouve le moyen de s'échapper de ſa priſon & de repaſſer en Eſpagne où le Conſeil des Indes le remet dans les fers & l'y retient pendant pluſieurs années. A la fin, il eſt déclaré fidele ſujet du Roi, & rétabli dans ſa premiere place de grand Conſeiller au Conſeil royal de Caſtille: la Cour qu'on voit à la fin réparer un tort, aſſigne même à ſon fils une rente de vingt mille ducats ſur les départemens du Pérou. Les Hiſtoriens exaltent à l'envi la ſageſſe de ſon adminiſtration dans ce Royaume.

Le Viceroi, Nugnez de Vela, avoit auſſi pris la fuite; & à la tête de quelques troupes il s'étoit retiré à Quito. En fuyant, 1545.
il faiſoit à l'ennemi qui le pourſuivoit une guerre cruelle; il ſuſcitoit contre lui la diſette par la dévaſtation des terres qu'il traverſoit: il emmenoit avec lui les Curacas & leurs peuplades, afin de ne laiſſer derriere lui aucune ſorte de reſſource: ſi la laſſitude arrêtoit quelques-uns de ſes gens, il leur faiſoit inhumainement couper les jarrets pour qu'on ne retirât d'eux aucun ſervice. Pizarre, après une marche de ſept cens grandes lieues, depuis la ville de la Plata juſqu'à celle de Paſto, n'oſa plus le ſuive ſur les terres ruinées du Popayan, partie du nouveau Royaume de Grenade, gouvernée par Bélalcaçar. Zarate ob-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſerve qu'il y a peu d'exemples d'une ſi longue & ſi opiniâtre pourſuite.

Pizarre, loin de s'abandonner aux plaiſirs & de s'évanouir dans des penſées orgueilleuſes, comme on le prétend, n'attendoit qu'une occaſion favorable d'attirer le Viceroi, lorſque Diégue Centeno, homme ſenſible, brave Gentilhomme, riche habitant de la province de Charcas, abattit la tête d'Almendras, exécuteur des plus cruelles violences dans ce pays. Après qu'Alfonſe de Toro, Gouverneur de Cuſco, eut en vain tenté de ſoumettre Centeno, Pizarre chargea de ce ſoin l'homme de ſon cœur, François de Carvajal, Officier expérimenté, jadis ſoldat dans les guerres d'Italie, principal auteur de la victoire remportée par Vaca de Caſtro à la journée de Charpas, perſonnage qui raſſembloit tout ce qui peut rendre la cruauté forte & formidable.

En cherchant Centero, Carvajal égorgea ou dépouilla à S. Michel, à Truxillo, à Cuſco, à Lima, &c. ceux qui exciterent ſa haine ou ſes ſoupçons, mais ſurtout ceux qui avoient abandonné l'étendart de Pizarre pour ſuivre celui du Viceroi : il appelloit ces derniers les *Tiſſerands*, parce qu'ils portoient leurs armes d'un parti à l'autre, comme les Tiſſerands pouſſent la navette d'un côté à l'autre de la toile. Quant à ceux qui avoient été conſtamment attachés à une cauſe, il les accueilloit avec égards, quand la fortune les lui livroit. Il appelloit ſon armée *l'heureuſe armée de la liberté contre la tyrannie de Diégue.* Les Magiſtrats & le Gouverneur de Cuſco l'ayant engagé à ſe rendre dans leur ville, il fit en arrivant mettre à mort quatre des principaux habitans, ſans donner même un prétexte à cette exécution. Perſonne n'oſa refuſer de le ſuivre. Il partit avec trois cens hommes qui le déteſtoient pour aller attaquer un Capitaine qui ſoutenoit une cauſe juſte, d'une maniere digne de la cauſe. Centeno, après avoir tenu la balance égale, auſſi long-tems que l'inégalité des forces put le permettre, tomba par la défection de ſes ſoldats effrayés, dans la dure extrémité de ſe cacher au

fond d'une caverne où un Curaca le nourrit ſecrettement juſqu'à l'arrivée du Préſident de la Gaſca. Lope de Mendoze étant revenu du Tucuman avec un nouveau corps de troupes pour relever ce parti; Carvajal, ce Capitaine entouré de mécontens & de traîtres qui inſtruiſoient l'ennemi de ſes deſſeins, & qui avoient tiré ſur lui dans une action, Carvajal avec huit cavaliers alla l'enlever lui & ſes Officiers dans un bourg. Ils eurent la tête tranchée: leurs dépouilles furent diſtribuées aux ſoldats.

La fortune conduiſoit tous les pas de cet Aventurier. Au milieu de ſes exploits militaires, elle offrit à ſon avarice le plus riche tréſor de l'Univers. Des Yanacunas ou Indiens de départemens avoient découvert à dix-huit lieues de la Plata, capitale des Charcas, dans une montagne du Potoſi, une mine d'argent d'une abondance ſi extraordinaire, que ſept mille travailleurs en tiroient chacun plus de quatre marcs de métal par ſemaine. Carvajal ſe l'appropria, il s'appropria même, pour la faire exploiter, les Indiens vaſſaux de ceux qui s'étoient déclarés contre lui ou diſpentés de le ſuivre. Mais ſa cupidité excluſive penſa lui coûter la vie. Ses ſoldats, fruſtrés de la part qu'ils s'étoient promiſe dans ce tréſor pour prix de leurs ſervices, conſpirerent contre lui. Toujours fortuné, il fut averti du complot & l'étouffa dans les ſupplices. Par la politique qu'il avoit de combler de biens ceux qui lui découvroient quelque trame, il ſe rendoit maître de tous les ſecrets. Enfin lorſqu'il eut ſacrifié à ſa vengeance implacable plus de cinquante perſonnes impliquées dans différentes conſpirations, l'épouvante le garda. Il demeura tranquille ſur ſa mine, ſans autre ſoin que celui d'envoyer à Pizarre les droits du Gouverneur & le quint du Roi.

Ce Général n'avoit plus alors de rival. En feignant d'aller de la province de Quito dans celle des Charcas à l'autre extrémité du Royaume, il avoit attiré le Viceroi vers cette ville; le Viceroi l'avoit ſurpriſe; mais peu sûr de la fidelité des habitans, il en étoit ſorti avec une réſolution que ſes troupes peu nombreuſes & haraſſées n'inſpiroient pas. L'action fut vive mais courte.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Nugnez de Vela, étourdi d'un coup de hache qu'il reçut de la main de Fernand de Torrez, tomba de cheval, & on lui coupa la tête. Il périt plus de deux cens de ſes ſoldats, tandis qu'il n'y eut que ſept hommes tués dans l'armée victorieuſe.

Pizarre triomphant prit l'habit de deuil pour aſſiſter aux obſéques du Viceroi. Maître de la vie de ſes principaux ennemis, on prétend qu'il eſſaya de s'en défaire par le poiſon, tandis qu'il en faiſoit pendre douze publiquement, qu'il en exiloit d'autres au Chili, qu'il en recevoit pluſieurs dans ſes bonnes graces, qu'il renvoyoit Bélalcaçar dans ſa province avec de riches préſens, qu'il traitoit généreuſement le frere du Viceroi, pris dans la province de Terre-ferme. Sa modération du moins apparente & la promeſſe ſolemnelle du pardon & de récompenſes proportionnées aux ſervices qu'on lui rendroit, raſſemblerent ſous ſes enſeignes les troupes de ſon ennemi diſperſées par la victoire.

Pendant qu'il retournoit à Lima, les habitans de cette ville délibéroient ſi à ſon entrée il ne marcheroit pas ſous un dais à la maniere des Rois, ſi l'on n'abattroit pas une partie des murs à l'imitation du triomphe chez les Romains. Pizarre ſe contenta d'entrer à cheval, précédé de ſes Lieutenans à pied, avec quatre Evêques à ſes côtés, & ſuivi des Magiſtrats. Les rues étoient jonchées de fleurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & du bruit des inſtrumens. Cet hommage étoit, pour ainſi dire, la conſécration d'un deſpote.

Il ne tenoit qu'à Pizarre d'être Roi : le peuple l'honoroit comme tel ; la plûpart des hommes conſidérables l'auroient vu d'un œil indifférent ; le bien du Pérou exigeoit peut-être qu'il le fût ; ſon ambition étoit vivement ſollicitée par ſes amis, par Carvajal ſurtout, lorſque ce Capitaine qu'il appelloit ſon pere fut revenu à Lima. On lui repréſentoit « qu'il avoit plus de » droits ſur ce Royaume que l'Empereur : rebelle aux yeux de » ce Prince, quel autre aſyle lui reſtoit-il que le trône ? Qui le » blâmeroit d'avoir mis ſur ſa tête la couronne qu'il avoit à la

» main ? Avec les forces du Pérou, n'étoit-il pas assuré de ne » commettre qu'un crime heureux, qui cesseroit d'être crime » par le succès ? Si l'Empereur n'étoit qu'un usurpateur, qu'au- » roit-il à lui demander ? S'il ne l'étoit pas, comment l'accu- » seroit-il de l'être, lui Pizarre, qui au droit de conquête ajou- » teroit le suffrage unanime des Péruviens, & même des deux » nations ? » En même-tems, Carvajal lui conseilloit d'épouser une Princesse du sang des Incas & de laisser les ombres de la royauté autour de l'Héritier légitime pour gagner les Péruviens, pendant que pour s'attacher les Espagnols il leur donneroit des pensions, des honneurs, des priviléges, des titres de Chevalerie, &c.

Pizarre qui avoit osé se révolter, qui osoit gouverner en despote, qui s'il n'osoit régner ne pouvoit que périr, n'osa point être Roi. Avec cette inconséquence ou d'un esprit ou d'un courage borné, toujours aussi constant que son frere à se reconnoître sujet, il ordonna aux Espagnols de servir fidelement l'Empereur pour l'engager à révoquer ses ordonnances & à leur pardonner leurs fautes. C'est le témoignage que Gomara lui rend.

Si l'on en croit le récit de Zarate, Gonzale, depuis son entrée triomphante à Lima, avoit, suivant le caractere des petits esprits, conçu la plus haute opinion de lui-même, opinion qu'il exprimoit surtout par les affectations d'une petite vanité qui l'entouroit d'une garde de halebardiers, ne souffroit presque plus qu'on s'assît en sa présence, dédaignoit de se découvrir pour rendre le salut, mettoit une sécheresse désobligeante dans ses réponses & une sécheresse révoltante dans ses ordres; torts puérils qui refroidissent d'abord & ouvrent insensiblement le cœur aux impressions les plus défavorables. Zarate ajoute qu'il mécontenta les gens de guerre, en cessant de les payer, quoiqu'il s'appropriât, selon un autre Historien, tous les deniers royaux & les deux tiers des revenus du Pérou.

Garcilasso traite ces reproches de calomnies. Il déclare, avec offre de serment, que, quoiqu'il fut tous les jours dans le

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

palais de ce conquérant, il n'a jamais ni vu ni ouï dire qu'il y eut eu dans sa garde un seul halebardier ; & que les soldats Espagnols n'auroient pas quitté l'épée pour la halebarde, puisque le Marquis son frere, quoiqu'autorisé par la Cour, eut de la peine à l'obtenir de deux d'entr'eux. Quant à ses manieres, il n'y avoit pas un simple soldat, pas un seul petit bourgeois qu'il ne traitât comme un ami & qu'il ne chérît comme un frere. Non-seulement il se découvroit pour rendre indifféremment le salut à tout le monde, mais jamais il ne souffrit qu'on lui baisât la main, quoique la permission lui en fut souvent demandée. S'il ne donna point de paye aux troupes, c'est que les Espagnols dans le Pérou dédaignoient d'en recevoir même de l'Empereur. Enfin on l'accuse d'une cupidité insatiable, tandis qu'il ne laissa pas le plus petit trésor; c'est ce qu'atteste avec l'air de la vérité Garcilasso, témoin oculaire & désintéressé, contre Zarate, témoin oculaire moins impartial peut-être. Le premier repousse avec force les soupçons de poison jettés sur Pizarre. Gomara rapporte qu'il pourvut par de bons réglemens au salut & au repos des Indiens; & que tant qu'il n'eut pas auprès de lui son Mestre-de-camp, Carvajal, il ne fit mourir aucun Espagnol que de l'avis de son Conseil & avec les formalités de la justice ; il étoit donc plus foible que méchant. Le Président de la Gasca disoit que, pour un tyran, il avoit assez bien gouverné.

Ce la Gasca fut choisi pour reconquérir ou regagner le Pérou: il étoit Prêtre & Conseiller de l'Inquisition: un Prêtre fut choisi pour éteindre des révoltes & des guerres civiles: un Conseiller de l'Inquisition fut choisi pour ramener les esprits par la conciliation & la douceur; & le choix étoit prudent. Zarate attribue à la Gasca, outre une grande capacité dans les affaires, autant de modération que de fermeté. Gomara, en vantant surtout sa finesse, dit que l'*Empereur voulut envoyer au Pérou un renard, puisqu'il n'avoit rien gagné à y envoyer un loup.* On ne lui donna que le titre de Président de l'Audience, pour qu'il ne fut

regardé

regardé que comme un homme de robe. Il étoit d'une figure difforme, nain depuis la tête juſqu'à la ceinture, géant de la ceinture en bas, au rapport de Garcilaſſo.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Arrivé à Panama, le Préſident écrivit à Gonzale Pizarre une lettre qu'on regarde avec raiſon comme un chef-d'œuvre : il lui offroit une amniſtie générale pour lui & ſes partiſans. Carvajal fut d'avis de l'accepter ; le Licencié Cepeda opina pour la guerre ; Pizarre exigea qu'outre ſon pardon, le gouvernement du Pérou lui fut accordé pour récompenſe. *Je ſuis peu inquiet de l'événement*, dit Carvajal, *j'ai aſſez vécu : s'il faut mourir, mourons : j'ai, comme tout autre, un cou qui ne craint pas l'étreinte du cordon.* Dès cet inſtant, Pizarre parut avoir perdu la confiance qu'il avoit dans cet homme d'un grand ſens & d'un ordre ſupérieur, ſoit en bien ſoit en mal, aux hommes qui ne ſont même pas vulgaires : & ce fut pour Pizarre le plus grand des malheurs.

La Gaſca, dans la province de Terre-ferme, s'étoit emparé de l'eſprit d'Hinoyoſa, Lieutenant de Pizarre, & de celui d'Aldana, député de ce conquérant, en leur laiſſant la liberté d'employer la négociation auprès de leur chef. Par des meſſagers, il reclama les ſecours de différentes Colonies de l'Amérique. Il fit équiper quatre vaiſſeaux pour aller le long des côtes du Pérou inviter les habitans à l'obéiſſance. Pizarre fit au contraire brûler les ſiens pour ôter aux mécontens les moyens de lui échapper. Carvajal étoit alors abſent : à ſon retour, il dit à Pizarre qu'en détruiſant ſes navires il avoit abattu les génies tutelaires du Pérou ; car avec un ſeul de ces bâtimens, il auroit ruiné l'armée navale de l'ennemi mal équipée, comme elle l'étoit, affoiblie, comme elle le ſeroit, en arrivant au Pérou. Aldana ne tarda point à paroître avec ſes quatre vaiſſeaux devant Lima. Alors Pizarre, appellant à lui toutes les troupes du Royaume, répandit des manifeſtes dans leſquels il reprochoit au Préſident de s'aſſocier avec des traîtres, de ſéduire les foibles par de fauſſes promeſſes d'amniſtie, & de venir, en armes, violant les ordres pacifiques de la Cour, troubler le Pérou ſans en avoir le gouvernement. Il crai-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites. 1547.

gnoit donc déja. Les Magiſtrats s'aſſemblerent pour porter une ſentence de mort contre la Gaſca & ſes adhérans.

Le brave Centeno ſort alors de ſa grotte; & une victoire remportée par ſtratagême ſur le Gouverneur de Cuſco, jeune homme inconſidéré & haï, le rend maître de la capitale de l'Empire. Acoſta eſt détaché, avec quatre cens ſoldats, pour aller le combattre. Cependant les ſuccès de cet irréconciliable ennemi, les déſertions occaſionnées par la publication de lettres d'amniſtie, la préſence d'une eſcadre devant Lima, une fermentation ſourde, mais ſenſible parmi les habitans, effrayent Pizarre. Après avoir exigé de ſes troupes un ſerment de fidélité, dont ſe mocque le pénétrant Carvajal, il ſort de la place, où cet Officier, par des ſupplices cruels, détermine une foule d'Officiers & de ſoldats à lever le maſque. Il n'eſt pas loin de Lima, & déja les habitans ſe ſont déclarés pour la Cour avec des marques de joie que l'arrivée d'Aldana, chef du parti royal, change en tranſports d'allégreſſe. La déſertion eſt auſſi fréquente que hardie dans l'armée des rebelles. Des Capitaines la quittent en criant ſous les yeux du Chef, *vive le Roi, meure le tyran.* En arrivant à cinquante lieues de Los Reyes, ſur la province de Naſca pour paſſer à Cuſco, elle eſt réduite à deux cens hommes, il n'en reſte que cent à Acoſta, quand il la joint. Alors l'intrépide Carvajal preſſe plus vivement que jamais ſon chef de prendre le titre de Roi. Comment Pizarre, qui lui-même trouvoit ce nom ſi reſpectable, ne comprit-il combien ce nom étoit par lui-même puiſſant?

Centeno, dont les troupes réunies à celles des villes de la Plata & d'Aréquipa, commandées par Alfonſe de Mendoze & par Jérôme de Villégas, formoient une armée de mille à douze cens hommes, cherchoit à marches précipitées l'ennemi pour le combattre, pendant qu'il n'avoit que trois ou quatre cens ſoldats. Mais lorſque les deux partis furent en préſence, il ſe trouva ſi abattu d'une fiévre opiniâtre qu'à peine il pouvoit ſe lever de ſon lit. Cependant ſon génie ſe conſerva ſain & libre. Il fit de ſi belles diſpoſitions pour la bataille, que Carvajal étonné ne put les trou-

bler qu'à force de ruſes & de ſtratagêmes. L'action s'engagea. La fortune d'abord favorable à Centeno emporta ſon infanterie juſques dans le camp ennemi, mais les Pizarrois, par leur diſcipline & leur fermeté, lui arracherent à la fin glorieuſement la victoire, quoique trahis au milieu de la bataille par un de leurs Capitaines. Cette journée de Guanarigua fut ſurtout remarquable par deux circonſtances ſingulieres. Pendant que les vainqueurs jonchoient de morts le champ de bataille, leur camp fut pillé par les vaincus qui en enleverent l'or, l'argent, les chevaux & les mulets. On vit un Capitaine de Pizarre, nommé Pachicao, digne ſecond de Carvajal, paſſer d'une armée à l'autre, pour ſe fixer enfin dans celle qui triompha : le Meſtre-de-camp le fit pendre, en l'appellant joyeuſement ſon compere. Il reſta ſur la place plus de 350 ſoldats du parti royal, ſans parler de ceux qui furent maſſacrés dans cet horrible déroute, ou exécutés par ordre de Carvajal. Les Hiſtoriens remarquent que ce féroce guerrier ſe glorifioit d'avoir tué plus de cent hommes en trois jours, & dans ce nombre un de ſes freres. Un homme n'étoit pour lui qu'un inſecte ; mais auſſi n'étoit-il lui-même qu'un inſecte à ſes propres yeux.

Après cette victoire, Cépeda qui, comme on l'a vu, avoit entretenu Pizarre dans ſa révolte, lui conſeilla de conclure un accommodement honorable avec la Gaſca, dont on apprenoit les préparatifs : Pizarre lui répondit que s'*il ſe montroit ſi foible dans la victoire, il paroîtroit bien mepriſable.* Carvajal, qui d'abord avoit invité ſon Général à la paix, lui propoſa de continuer la guerre, mais en ruinant le pays de province en province pour faire périr l'ennemi par la diſette & la fatigue ſans lui livrer des batailles : le Général lui répondit qu'*il auroit mal au cœur s'il tournoit le dos.* « C'eſt choſe bien aſſurée, dit le Traducteur de » Benzoni, que ſi Pizarre eut eu le ſens de prendre un ſi ſage » conſeil, Maître Pierre la Gaſca ſe pouvoit bien gratter la tête » & ſe tuer le cœur & le corps à le ſuivre, & puis encore après » tout s'en retourner en Eſpagne ſans avoir rien fait ».

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

La déroute de Centeno, qui s'étoit jetté de sa litiere sur un cheval pour s'enfuir dans un désert, allarma le Président que ses Officiers avoient flatté de la douce espérance de voir la guerre terminée, par ce brave & sage Capitaine, sans avoir besoin d'assembler une armée. Cependant il dissimula ses inquiétudes. Avec cette intelligence qui supplée à l'expérience, il présidoit aux préparatifs de guerre, comme s'ils eussent été ses travaux familiers. Sa bonté & son affabilité lui concilioient l'affection de tous ceux qui l'avoient suivi par devoir. De l'avis de son Conseil, l'armée composée d'environ deux mille hommes, part de la vallée de Xauxa pour prendre le chemin de Cusco, sous le commandement d'Hinoyosa. L'hyver la retint à Andaguairas. Centeno la joignit avec trente ou quarante hommes. Elle fut renforcée par de bonnes troupes de Valdivia, Gouverneur du Chili, grand-Capitaine, habile surtout dans la guerre du pays. Zarate dit que, par ses qualités militaires, il étoit comparable à François de Carvajal, & que comme un seul Carvajal suffisoit pour répandre la crainte dans tous les cœurs, il ne falloit qu'un Valdivia pour les rassurer. Pendant la mauvaise saison, on occupa les troupes aux exercices militaires & on les amusa par des fêtes.

Au commencement du printems, l'armée s'avance jusqu'à la distance de douze lieues de Cusco, sur la riviere d'Apurimac, qui ne souffre point les ponts jettés pour la traverser. A cette nouvelle, Carvajal prie, supplie, conjure Pizarre de ne pas lui ravir l'honneur d'arrêter & de foudroyer le Président. « Je me flatte, » dit-il, de combler de gloire sur les bords de l'Apurimac les » derniers momens de ma vie; & je vous promets, foi de bon » soldat, de revenir dans quatre jours mettre les dépouilles de » l'ennemi à vos pieds & la couronne sur votre tête. » Pizarre répondit opiniâtrément qu'il ne se sépareroit pas de son *bon pere*. Jean d'Acosta est chargé d'aller garder le passage; l'armée royale l'a franchi sans échec.

Avec douze cens hommes d'une fidélité très-suspecte, Pizarre prend la résolution d'aller au devant d'Hinoyosa, suivi de près

de trois mille hommes de bonne volonté. Carvajal le retient, le presse de se retirer en arriere, veut l'entraîner dans un poste inexpugnable: c'est en vain; un decret fatal semble pousser Pizarre à sa perte, comme le disoit Carvajal. Son obstination & ses fautes rebutent jusqu'à ses Capitaines. Dès que l'armée royale paroît, Garcilasso la Véga, Cépeda, & plusieurs autres tournent l'épée contre lui. Carvajal, froidement indigné, resta tranquille sans se mêler de l'ordonnance du combat. En voyant les troupes se débander sans que la menace les contienne, il chante en regardant le Général, *ma mere je perds mes cheveux, ils s'en vont au vent deux à deux.* La tête manque entierement à Pizarre... *Puisque vous allés tous vous rendre au Roi, j'y vais aussi*, s'écrie-t-il. *Seigneur Pizarre*, lui dit Acosta, *donnons au travers des ennemis & mourons en Romains... O mon ami*, répond Pizarre, *mourons en Chrétiens*, & il va rendre son épée à Pédro de Villavicencio, Major de l'armée ennemie. Carvajal veut fuir: mais son cheval s'embourbe dans un marais, & ses propres gens le conduisent à la Gasca. On a appellé bataille de *Sacsahuana* ou *Xaquixaguana*, cette scène dans laquelle il n'y eut pas même un choc.

Les Historiens assurent que Pizarre, amené devant le Président, lui parla avec tant de hauteur, qu'il s'attira des paroles piquantes & la petite honte d'être chassé de la présence de son Juge. Si leur conversation est fidelement rapportée par Garcilasso, les discours de la Gasca étoient aussi lâches & misérables que les réponses de son prisonnier furent justes & généreuses. Le Président demande à Pizarre, *s'il se trouve bien d'avoir soulevé le pays contre l'Empereur, usurpé le gouvernement, & tué le Viceroi...* « L'Audience, répond Pizarre, m'a nommé Gouverneur, à la » réquisition de toutes les villes du Royaume, selon le vœu de » mon frere, conquérant du pays, vœu autorisé & exaucé par » l'Empereur. Loin d'avoir animé la révolte, j'ai travaillé à appai» ser les troubles excités par le Viceroi, qui, condamné par le » jugement le plus solemnel, a justement payé de son sang le » sang de tant d'innocentes victimes immolées par ses violences

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» opiniâtres »....*Vous êtes bien ingrat d'avoir répondu par une révolte aux graces & biens dont l'Empereur avoit comblé votre famille en la tirant de la pouſſiere & de la miſere, & vous ſurtout qui n'avez eu aucune part à la conquête du pays....* « Mon frere ſeul » a découvert le pays ; mais nous avons tous contribué de notre » ſang & de nos biens à le ſoumettre. Des hommes élevés de la » pouſſiere ce ſont ceux qui, ſans naiſſance, parviennent à des » emplois par la faveur, mais non des Gentilshommes de nom & » d'armes dont les ancêtres étoient diſtingués parmi les Nobles » dès le tems de l'invaſion des Goths. Si nous fûmes pauvres, je » n'en rougirai pas : ſi nous nous ſommes enrichis, c'eſt par nos » travaux. L'Empereur n'a rien donné à ces pauvres, ſi ce n'eſt » à l'un d'eux un titre ſans bien ; & ces pauvres ont acquis à » l'Empereur à leurs frais un Royaume que d'autres euſſent pu » garder pour eux-mêmes. » La Gaſca répondit par un arrêt de mort.

A l'âge de 40 ans, Pizarre ſouffrit le dernier ſupplice en Héros chrétien. Il avoit la candeur, la droiture, la loyauté, la véracité, la douceur naturelle, preſque toutes les qualités du cœur du Marquis ſon frere, mais ſans en avoir le génie. On lui reproche de n'avoir été libéral qu'à regret, excepté envers les femmes dont il récompenſoit loyalement les complaiſances. Incapable de gouverner, il fut gouverné juſqu'au moment où il ſe jetta lui-même dans l'abîme. Il avoit accordé ſa confiance à Carvajal pour les opérations hardies & bruſques, à Acoſta & à Puellos pour les actions lentes & combinées, à Cépeda pour les affaires civiles. Ce choix honore, dit-on, ſon jugement. Autour de ſon échafaut, on pendit huit ou neuf de ſes Officiers.

Avec lui périt d'un autre ſupplice un des hommes les plus ſinguliers & les plus étonnans dont l'Hiſtoire ait conſervé le ſouvenir : je veux parler de Carvajal. Cet homme verſoit le ſang comme l'eau : mais avec autant de facilité qu'il condamnoit à mort, il accordoit grace. On prétend qu'il avoit tué de ſa main près de quatre cens hommes ; que par les mains

de ſes bourreaux, il avoit ôté la vie à plus de mille Eſpagnols; & qu'il avoit fait périr plus de vingt mille Indiens dans des travaux exceſſifs. On diſoit en proverbe d'un homme cruel que c'étoit un *Carvajal*. Cependant ſi dans le ſein de ces horribles déſordres, le bien eût été autant que le mal à la portée des acteurs, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, peut-être compteroit-on de ſa part autant d'actes de généroſité que de cruauté. Michel Cornéjo lui avoit autrefois offert un aſyle dans ſa maiſon; ce même Gentilhomme y reçoit dans la ſuite Centeno le plus redoutable ennemi des Pizarres: Carvajal l'apprend, le diſſimule, & laiſſe ſauver Centeno pour ſauver Cornéjo: il rend à ſon ancien ami la liberté & les biens, il les rend même à tous les amis de ſon client. Le ſouvenir du plus léger ſervice, la cauſe la plus légere arrêtoit ſon bras prêt à frapper. S'il étoit inexorable, c'étoit à l'égard des lâches, de ces lâches ſurtout qui ſervoient ſucceſſivement ſous tous les étendarts, tandis qu'il combloit de careſſes & de biens l'ennemi brave & conſtant que lui livroit le ſort, ainſi que nous l'avons déja remarqué. A conſidérer le tiſſu de ſes horribles exécutions, on le prendroit pour le plus ſombre des tyrans: il eut toujours, jeune ou vieux, l'humeur la plus gaie en condamnant, en pardonnant, en exécutant, en ſouffrant. Toujours il fut de ſang froid. Fortement enclin à la raillerie, avec une ſaillie on le déſarmoit, pendant qu'il inſultoit au cri de la douleur, parce que ce cri étoit lâcheté ou foibleſſe. Ce cœur de fer ſe jouoit de tout pour rien, ſi l'on me permet ce terme, pour rien il ôtoit, pour rien il laiſſoit la vie, parce qu'à ſes yeux la vie n'étoit rien: la ſienne lui étoit auſſi indifférente que celle d'autrui. Sur l'avenir, ſoit de ce monde ſoit de l'autre, il étoit d'une tranquillité profonde. Il ne vieilliſſoit point: dans l'âge le plus avancé, ſon corps conſervoit ſa force extraordinaire, & ſon ame ſa monſtrueuſe vigueur. A cet âge, il étoit encore le premier ſoldat comme le premier Capitaine de l'armée. Jamais perſonne n'entendit mieux que lui la guerre du pays. Sa paſſion pour l'or,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

égale à ſa paſſion pour le vin, fut à ce qu'on prétend, ſi effrénée, que vous trouvez partout le doute abſurde ſi elle n'étoit pas la ſource de ſon extrême courage. S'il diſoit que l'argent étoit une lettre de recommandation à la quelle on ne ſe refuſoit pas, il ſomma ſes Juges d'examiner les biens qu'il poſſédoit avant la guerre pour ſe convaincre qu'il ne s'étoit point enrichi des dépouilles d'autrui. Sa mort répondit à ſa vie. Centeno étant allé le voir, il feignit de ne pas le reconnoître : *vous ne devez pas en être ſurpris, je ne vous ai jamais vu que par derriere.* Le jour de ſa mort, il apprit qu'il n'y avoit point eu encore de priſonnier exécuté : *le Préſident eſt un homme bien pitoyable : ſi nous l'avions battu, les membres de neuf cens hommes ſeroient déja épars dans cette campagne.* En montant dans le tombereau pour aller au lieu du ſupplice, il s'écria : *enfant, au berceau ; vieillard, au berceau.* Comme la foule embarraſſoit l'Exécuteur ; *eh ! de grace, laiſſez à la Juſtice ſes coudées franches.* Cet homme monſtrueux, qui eut été Roi, s'il eut été Pizarre, fut écartelé à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Ainſi mourut le dernier des Eſpagnols du Pérou.

Les Péruviens appartenoient depuis long-tems aux Eſpagnols : le Pérou appartint alors à la couronne d'Eſpagne.

Les révolutions éclatantes du Pérou portoient les frémiſſemens de l'agitation ſur la plûpart des provinces de l'Amérique Méridionale, rangées autour de ce Royaume & froiſſées par ſon tourbillon. La Terre-ferme, la Nouvelle-Grenade, le Chili, le Paraguay, &c. en avoient reſſenti les influences. Ces pays étoient en même-tems travaillés de leurs peines propres, mais avec moins de bruit, & conſéquemment avec moins d'attrait pour l'Hiſtoire. Cependant ſi les événemens n'inſpiroient pas dans ces provinces un intérêt auſſi vaſte, ſouvent ils inſpiroient un intérêt auſſi ſenſible que dans ce Royaume.

Au Chili Valdivia, par des exploits ſurhumains, s'étoit élevé au niveau des conquérans les plus célebres de l'Amérique : ſes conquêtes embraſſoient des mines, & il avoit ſoumis ces mines

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

à la domination ou de villes ou de forts. De toutes parts, au milieu des ſcènes horribles de l'ambition & de l'avarice, des paſſions non moins actives en donnoient également d'affreuſes, & quelquefois auſſi elles en donnoient de touchantes. Dans une expédition au Paraguay, on avoit vu la femme du brave Hurtado, nommée Miranda, inſpirer un amour violent à Mangora, Cacique des Timbuez; cet amour dédaigné engager le Cacique dans une horrible perfidie qui mêla le ſang, & confondit le dernier ſoupir du traître avec le ſang & le dernier ſoupir de Lara, chef des Eſpagnols; le ſuccès de cette perfidie conduire Miranda dans les fers de Siripa, frere du Cacique, & jetter encore ce Siripa dans les chaînes de Miranda; enfin le poignard du Cacique jaloux & avare du bonheur des deux époux, les percer d'un ſeul coup l'un & l'autre : canevas d'un roman rempli dans une *Hiſtoire philoſophique.*

Peu de tems après cet événement, & auſſi-tôt après la fondation de Buenos-Ayres, en 1535, des bêtes féroces avoient donné, dans le même pays, des leçons d'humanité à nos brigands plus que féroces. Pendant la famine, une femme nommée Maldonata, ſortie contre les ordres du Commandant, pour chercher à ſoulager ſes beſoins, entre dans une caverne où une lionne, avec des cris plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer, reclama ſes ſecours pour l'aider à ſe délivrer de ſes petits. Animée par la reconnoiſſance, la lionne apporta chaque jour à ſa bienfaitrice une ſubſiſtance qu'elle partageoit avec les lionceaux, juſqu'à ce que la force de ces animaux eut diſſout leur ſociété. Maldonata, ſauvée par des bêtes féroces, fut faite eſclave par des Sauvages. Retirée des mains de ces Sauvages, elle fut condamnée par ſes compatriotes à périr, attachée à un arbre, ou de faim ou ſous la dent des animaux carnaciers. Mais elle tombe ſous la ſauvegarde de ſa lionne & des lionceaux : ils la protégent, ſa vie eſt en ſûreté. Enfin le Commandant, inſtruit de cette aventure, n'oſe plus pourſuivre les jours d'une femme que des bêtes féroces ont conſervée : il rede-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

vient homme, il pardonne, ou plutôt il s'abſtient du crime.

Sur le théâtre de ces événemens, la Colonie Eſpagnole étoit toujours en proie, non à des guerres civiles comme le Pérou, car elle n'étoit pas aſſez puiſſante pour diviſer ſes armes, mais à des diſſentions inteſtines, pendant qu'elle étoit continuellement en butte à la perfidie des Sauvages, dont on s'appliquoit à gagner la bienveillance & qui tournoient les gages ſacrés de la paix en horribles ruſes de guerre. On vient de voir le voile de l'amitié converti en un voile de mort par le Cacique des Timbuez, envelopper une troupe entiere. Après la fondation de la ville de l'Aſſomption, Irala découvre que huit mille Indiens doivent maſſacrer les Colons, pendant que ceux-ci, afin de les attirer à l'Evangile, leur donneront le ſpectacle d'une proceſſion de Flagellans: les ſupplices & la clémence ramenent la paix, & la réconciliation eſt ſcellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Eſpagnols. Les Officiers de la Colonie ne ſe gardoient pas plus de foi les uns aux autres que ne lui en gardoient les Sauvages. Son ſiége étoit ſi avancé dans les terres, que comme elle ne pouvoit preſque pas être ſecourue, de même elle ne pouvoit pas être forcée. Nous avons déja rapporté la maniere dont le Gouverneur D. A. de Mendoze avoit été enlevé & envoyé en Eſpagne.

D. Dominique Martinez de Irala, ſon Lieutenant, s'étoit fait proclamer, après cet attentat, Commandant-Général. Dès que ſon autorité fut affermie, il reprit le deſſein de pénétrer juſqu'au Pérou par la carriere qu'il avoit ouverte ſous Mendoze. Avec des forces redoutables, il s'éleva en 1546, à travers un cahos qu'il débrouilloit, juſqu'au pied des montagnes de ce Royaume, chez les Sembicoſis, peuples qui avoient de l'or & de l'argent, métaux que les Colons du Paraguay cherchoient depuis la découverte. Les Eſpagnols-Péruviens virent arriver une troupe de leurs compatriotes de l'*Aſſomption*, à la *Plata*, ville capitale des Charcas. Irala, inſtruit des troubles du Pérou, envoya Nuflo de Chaves, homme de réſolution, & ſon homme

de confiance au Préſident la Gaſca pour lui offrir ſes ſecours. Mais pendant que Chaves alloit chercher le Préſident à Lima, les troupes du Paraguay obligerent leur Général à redeſcendre le fleuve.

Les habitans de l'Aſſomption, perſuadés qu'il avoit péri dans ſon entrepriſe, avoient élu pour Gouverneur D. Diégue de Abreu. Celui-ci fit trancher la tête à D. François de Mendoze, ſon concurrent: Irala vint le punir en 1549. Le Commandant vouloit, non gouverner, mais régner. Dur avec des qualités hautes, il abuſa de ſon autorité, & ſes ſoldats tout-puiſſans abuſerent de ſon indulgence pour vexer indifféremment les Eſpagnols & les Indiens. Les Eſpagnols auroient expoſé leur vie, s'ils avoient tenté ou de ſortir du Paraguay ou de faire paſſer des plaintes ſoit au Conſeil des Indes ſoit à la Cour. Les Indiens ſe révoltoient.

Cependant le Préſident du Pérou avoit appris par les compagnons de Chaves que le Paraguay gémiſſoit ſous l'oppreſſion. Pour y établir un gouvernement doux & ſage, il jetta les yeux ſur le célebre D. Diégue de Centeno, qui n'avoit encore reçu aucune récompenſe & qui auroit reçu la premiere ſi la juſtice les eut diſtribuées. Ce généreux citoyen, pendant qu'il ſe préparoit à aller prendre poſſeſſion de ſon gouvernement, mourut ſubitement à la Plata, au milieu d'un feſtin, empoiſonné, ſelon Garcilaſſo, à cauſe qu'il ſe propoſoit de ſe plaindre à la Cour d'avoir été négligé dans le partage des graces. Zarate dit que la Gaſca nomma un autre Capitaine au gouvernement du Paraguay, mais il paroît que ce fut ſans effet. Irala employa toute ſorte de moyens pour ſe conſerver dans ſon poſte. Il fit de bons établiſſemens & de mauvais réglemens. Lorſqu'il ſe crut aſſuré de la faveur de la Cour, il partagea les terres, mais arbitrairement & ſans reſpect pour les ordres de la Cour, car il accordoit des conceſſions aux étrangers, il accommodoit tout à ſes vues. Sa manie abſurde de gêner le commerce réciproque des Eſpagnols & des Indiens fut une ſource de troubles que re-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

nouvellerent ſouvent ces derniers, perſuadés qu'entre les eſclaves mêmes le commerce doit être parfaitement libre pour qu'il proſpere d'une proſpérité durable. En 1555, Irala reçut de la Cour, par le premier Evêque de l'Aſſomption, les proviſions de Gouverneur & des Cédules concernant l'adminiſtration des commandes. Il avoit fondé la ville de Guayra dans le pays des Guaranis, après avoir défendu ces peuples contre les Tapez, habitans de la frontiere du Bréſil, fréquemment excités par les Portugais à des irruptions dans le Paraguay. Cet établiſſement, qui tenoit en reſpect les Braſiliens & formoit un pont de communication avec la mer, fut transféré dans un lieu plus commode ſur l'autre côté du Parana, en 1557 : la nouvelle ville prit le nom de *Ciudad-Réal*. Irala mourut la même année.

La Gaſca étoit trop occupé au Pérou pour ne pas abandonner le Paraguay à lui-même. En anéantiſſant le parti de Pizarre, il n'avoit preſque rien fait pour la tranquillité du Royaume. Il étoit infiniment plus aiſé de détruire par une victoire quelques centaines de ſoldats que de ſatisfaire deux mille cinq cens hommes de l'armée triomphante dans le partage des dépouilles ou des récompenſes. Dès qu'il eut aſſigné les prix, ſa vie fut menacée. Tremblant il ſe ſauva à Los Reyes, pendant que la fermeté du Licencié Ciaca, Lieutenant-Général de juſtice, amortiſſoit la ſédition à Cuſco. La diſperſion des troupes calma la ſurface de l'Empire. Gaſca ſe plut à prendre ce calme apparent pour la paix, & à en conſacrer la mémoire par la conſtruction de la ville de *Notre-Dame de la paix*, à égale diſtance de Cuſco, d'Aréquipa & du pays des Charcas; établiſſement très-favorable au commerce.

Dans le balancement des guerres, nous avons vu les armées portées de province en province, d'une extrémité de l'Empire à l'autre, ſans être arrêtées par aucune place de défenſe, & preſque toujours ſans rencontrer aucune enceinte où pouvoir repoſer. A peine l'Hiſtoire en les ſuivant recueille-t-elle les noms de quelques lieux qu'elle honore du titre de villes, après celles

que les Eſpagnols élevent eux-mêmes. Il n'y avoit point de ſiége à former : une bataille décidoit du ſort de l'Etat ; des bourgades conſtituoient l'Empire, & des peuplades agricoles la nation. Les départemens Eſpagnols embraſſoient pluſieurs de ces peuplades & de ces bourgades dont les Caciques ou Seigneurs devenoient tributaires des *Commandeurs* ou tyrans. Il y avoit des chemins ; mais les tranſports à bras d'hommes étoient trop pénibles, & la diſtance devenoit immenſe du lieu de la production aux lieux de grande conſommation. Quel tribut impoſer aux vaſſaux, de quel poids charger les eſclaves ? Ces articles reſtoient à régler : il reſtoit donc à régler les conditions eſſentielles de la paix, puiſqu'ils avoient allumé la guerre : & comment concilier les intérêts de l'Etat avec ceux des poſſeſſeurs des départemens dans un ſyſtême d'oppreſſion ?

On ne ſongea donc jamais qu'il y avoit un moyen ſimple, naturel, prompt d'établir la circulation la plus vive, la plus générale & la plus avantageuſe à ces étrangers, en délivrant les Indiens de tout fardeau ! c'étoit de travailler à la multiplication des bêtes de trait & de ſomme amenées d'Europe. Au lieu de ces réglemens par leſquels on prétendoit meſurer les forces de l'homme & peſer tous les chargemens à venir, il n'y avoit qu'à envoyer des inſtructions, des chevaux & des jumens, des taureaux & des vaches, puiſque l'Europe ne craignoit pas de ſe dévaſter. Mais le Pérou n'avoit-il pas auſſi des animaux propres à la monture & à l'attelage ? Ne ſçavoit-on pas que pour les multiplier, il n'y avoit qu'à multiplier leur pâture ?

N'eſt-il pas étonnant que les Européens, ſi près du tems où les plus avancés d'entr'eux dans l'art de l'agriculture, venoient d'abolir la ſervitude dans un coin du globe, comme deſtructive de la richeſſe publique, la reportaſſent dans un autre hémiſphere ſans tourner la tête vers leur patrie pour conſidérer les heureux effets de l'établiſſement de la liberté domeſtique ? Encore aujourd'hui croiroit-on, ſi l'on ne connoiſſoit les affreuſes inconſéquences de l'eſprit & du cœur humain, croiroit-on que non-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

seulement nous condamnons en Amérique des hommes à la condition des animaux, mais même que nous les obligeons à donner à leurs bras la forme de toute sorte d'outils, si je puis ainsi parler? Je m'explique: les outils les plus nécessaires & en Europe les plus communs, manquent dans une grande partie des Indes Occidentales, même Angloises. Par exemple, dans la Jamaïque, il n'y a peut-être pas une seule pioche: la scie y est très-peu connue; on n'a qu'un bâton pour battre le grain; la faulx & la faucille y sont étrangers, suivant le rapport de M. Millar, Professeur de Glascow, dans ses *Observations sur la distinction des rangs dans la Société*. Quel doit donc être à cet égard l'état de l'Amérique Espagnole? quel devoit être l'état du Pérou dans ces premiers tems?

Comment auroit-on pu régler équitablement les tributs des vassaux? Je ne dirai pas qu'on ignoroit partout alors ce qu'on ignore encore presque partout, que pour déterminer ce que le Seigneur peut lever sur la récolte de son domaine, il faut calculer tout ce que cette récolte a coûté au Laboureur, & le lui rembourser pour qu'il puisse racheter de la Nature une récolte
1549. semblable: je dirai qu'inutilement Gasca ordonna que les possesseurs des départemens n'exigeroient des Caciques que des droits proportionnés aux productions territoriales, d'après une juste estimation: l'estimation ne pouvoit être qu'arbitraire, & elle ne pouvoit avoir qu'une précaire exécution.

Et en donnant des *préceptes* de douceur & d'équité (je dis *préceptes*, car c'est, je crois, le nom que méritent ses réglemens); lui-même ne donnoit-il pas l'exemple de la dureté & de l'exaction! Il vouloit de l'or & de l'or, non pour lui, jamais, dit-on, il ne parut aux Indes un Espagnol plus désintéressé; mais pour la Cour, il sçavoit qu'elle étoit insatiable, & qu'elle mettoit à ce service un prix infini. Pour couronner l'ouvrage de la prudence aux yeux de la cupidité, il chargea, suivant le reproche de Benzoni, de la levée des deniers royaux les hommes les plus violens, les plus injustes, les plus impitoyables. Après avoir ac-

quitté la dette publique de neuf cens mille pesos d'or, il lui resta treize cens mille pesos, selon Gomara, quinze cens mille ducats, selon Zarate, un million & demi d'or & d'argent, selon Garcilasso. Gomara dit que le Président & les passagers embarquerent plus de trois millions d'écus: Garcilasso ne leur donne que deux millions d'or & d'argent.

Ministre d'un exécrable avarice, le Président trembloit avec son trésor & se préparoit à fuir comme un voleur. Outre l'effet de cette oppression, il avoit un autre sujet de craindre de nouveaux troubles & de précipiter sa fuite. Il restoit des terres vacantes à partager; & quoique l'autorité royale parût affermie par le crédit de l'Audience & par l'administration des nouveaux Gouverneurs, il prévit qu'à force de remuer les cendres, il rallumeroit l'incendie. C'est pourquoi en remettant à l'Audience l'acte de partage, il ordonna qu'on ne l'ouvrît qu'après son départ. Embarqué avec ses trésors, il n'osa prendre terre qu'à Panama.

Là il se crut hors de danger, & il n'en avoit jamais couru de plus grand. Fernand & Pédre de Contreras, après avoir exercé des brigandages dans le pays de Guatimala à la tête de fugitifs du Pérou, sous prétexte de droits à réclamer & d'injures à venger, firent voile sur la mer du sud dans la vue de surprendre le Président vers Panama. Ils forcerent cette place; mais la Gasca en étoit déja parti pour Nombre de Dios. Leur troupe se partagea pour garder la ville & pour suivre le Président. A la faveur de cette division, les Officiers du pays l'anéantirent. Gasca, arrivé en Espagne, fut nommé, en récompense de ses services, à l'Evêché de Placencia & ensuite à celui de Siguença. 1550.

Cependant la guerre civile se rallumoit au Pérou. Un François Fernandez Giron, homme qu'on ne remarquoit pas dans la foule, entra d'abord à Cusco avec la turbulence d'un rebelle, mais si foible que les Bourgeois en armes l'obligerent sans répandre du sang à comparoître devant l'Audience pour y rendre compte de sa conduite. Tandis que ses soldats payerent la peine de leur résistance, il fut absous. Ce jugement enhardit les factieux:

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

autant qu'on avoit été indulgent, autant on fut ſévere à leur égard. Enfin les Auditeurs, jaloux d'exercer, un inſtant, la plus pleine autorité avant l'arrivée d'un Viceroi, oublierent que le Pérou étoit encore tout fumant du carnage excité par les Ordonnances relatives aux départemens, pour en preſcrire hardiment l'exécution, ſans autre force que celle de faire traîner un malfaiteur au gibet. Tout le Royaume fut dans le trouble : il étoit déja déſolé par la fureur des duels.

1551. Tel étoit l'état du Pérou, lorſque D. Antoine de Mendoza, ci-devant Viceroi de la Nouvelle-Eſpagne, arriva dans ce Royaume pour y exercer la même autorité. Avant qu'il commande, le pays ſe calme. Sa renommée contient les eſprits, pendant que des infirmités cruelles le retiennent à Lima, & ne lui permettent pas d'occuper profondément du bien public ſes éminentes qualités. Par la maniere dont il venoit de gouverner le Mexique où il y avoit deux nations à concilier, à ménager, à réfréner, on jugeoit des avantages que ſon adminiſtration auroit procurés au Pérou, où du moins les vaincus étoient auſſi ſoumis que les vainqueurs auroient dû l'être. Cependant de ſon lit de ſouffrance il vit en homme d'Etat cette contrée juſqu'alors poſſédée par des ſoldats & des Juriſconſultes, & connue ſeulement en Eſpagne par les produits du brigandage & des arrêts de mort. Son fils, D. François de Mendoza, alla par ſes ordres viſiter toutes les provinces, lever les plans & les cartes des villes, des mines, des vallées & des montagnes, & apprécier les forces publiques & les richeſſes territoriales, depuis Los Reyes juſqu'aux Charcas & à Potoſi. Au retour d'un voyage politique & ſçavant de plus de ſix cens cinquante lieues, D. François s'embarqua pour l'Eſpagne. En-

1552. viron trois mois après, le Viceroi mourut, regretté des bons citoyens qui n'eſpéroient qu'en lui.

Vers ce tems-là le Chili fut le théâtre d'une ſanglante & mémorable révolution. Ses indomptables habitans s'armerent de leurs chaînes pour venger leur liberté : mais il falloit vaincre Valdivia,

Valdivia. Le ſignal de la guerre étoit celui de la deſtruction. Ces braves Indiens, déterminés à triompher ou à périr, ſcellerent leurs droits par la mort de Valdivia, la deſtruction de ſon armée, & la dévaſtation de la Colonie Eſpagnole. Les Arauques, premiers auteurs du ſoulevement, défendirent l'ouvrage qu'ils avoient élevé avec un courage, une conſtance, des ſtratagêmes, des prodiges ſi éclatans que leur gloire fut le ſujet des chants de divers Poëtes de ce tems-là. Les villes Eſpagnoles furent ruinées. Il périt ſucceſſivement pluſieurs Généraux, pluſieurs armées, pluſieurs Gouverneurs, D. Garcia de Loyola, François de Villagras, &c. Garcilaſſo dit dans ſon Hiſtoire des guerres civiles qu'au tems où il écrivoit, c'eſt-à-dire, en 1611, cinquante-huit ans après la mort de Valdivia, non-ſeulement la guerre n'étoit pas encore terminée, mais ces peuples n'avoient jamais été auſſi altiers, auſſi fermes, auſſi intraitables qu'ils le paroiſſoient alors.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites. 1553.

Lorſque la premiere nouvelle de ce grand événement fut apportée de la ville de S. Jacques du Chili au Pérou, les Eſpagnols de ce Royaume avoient déja commencé de nouveau à s'entredéchirer. Dans le pays des Charcas, Hinoyoſa, le vainqueur de Pizarre, pour avoir voulu jouir tranquillement de deux cens mille ducats de revenu, ſans ſonger à mener ſes troupes au pillage de quelque pays nouveau, comme il s'y étoit engagé pour les récompenſer de leurs ſervices, avoit été tué par D. Sébaſtien de Caſtille. Vaſco Godinez poignarda D. Sébaſtien. Alfonſe d'Alvarado fit écarteler Godinez. Pendant cinq mois, à chaque jour de fête ou de marché, il y eut des arrêts de mort prononcés contre les ſoldats de ce parti.

Le Commiſſaire Alvarado diſoit qu'il coupoit les rameaux à Potoſi, mais que c'étoit à Cuſco qu'on extirperoit les racines. Les Auditeurs informoient dans cette derniere ville contre les principaux habitans ouvertement indignés de ce que l'Audience avoit ſupprimé le ſervice perſonnel des Indiens, & de ce que le Gouverneur ou Chef de juſtice avoit inſolemment déchiré

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

une de leurs requêtes. Ce François Fernandez Giron, à qui l'on venoit d'accorder grace & que l'on vouloit alors trouver coupable, se rendit par une heureuse témérité maître de la place, de la personne du Gouverneur, & des suffrages des citoyens qui le nommerent Syndic & Capitaine-Général pour qu'il maintînt la paix, la justice, l'intérêt public violé, disoit-on, par les Ordonnances des Auditeurs. L'Audience leur demandoit pardon par la révocation des réglemens & la publication d'une amnistie. Alvarado, dans le pays des Charcas, tâchoit de ramener par des graces les partisans de D. Sébastien de Castille.

1554. Deux armées étoient levées au nom du Roi, l'une à la Plata, l'autre à Los Reyes. Giron ne poursuivit point la premiere composée de mécontens faciles à vaincre ; il alla fuir sans combattre devant la seconde composée de 1300 hommes pendant qu'il n'en avoit que 700. Celle-ci étoit commandée par le Licencié Santillan & par l'Archevêque D. Jérose de Loaysa, nommés Généraux par le suprême Tribunal de la magistrature, qui les rappella pour donner sa confiance à D. Paul de Ménésez, bientôt après humilié par deux échecs.

Giron composa une armée de Négres qu'il mit sous les ordres de Maître Jean, fort bon Charpentier. Aussi-tôt les Négres de l'armée royale, jaloux de partager avec leurs compatriotes les honneurs militaires, tournerent l'épée contre leurs Maîtres. Le Général-Syndic, en arrivant dans la vallée de Nanasca, se vit à la tête de 1400 hommes. Alfonse d'Alvarado le cherchoit avec 1200 soldats, les plus lestes, les plus richement vêtus, les mieux armés que l'on eut encore vus au Pérou. Les rebelles se retrancherent dans un poste où il étoit aussi difficile de les forcer que facile de les affamer. Alvarado, contre l'avis des siens, conduisit ses troupes sur une riviere & sous la bouche du canon ennemi qui les foudroya, les dispersa, & remporta sur elles une victoire complette, sans que les troupes de Giron eussent pris part à la bataille. Celui-ci ne perdit que 17 hommes, tandis qu'il resta sur la place 250 Royalistes, que Piédrahita en fit plus

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

de 300 prisonniers, & que les fuyards furent pour la plûpart massacrés par les Indiens.

Giron, triomphant à Chuquinca par la faute d'Alvarado, alla commettre la même faute à Pucura & périr. Posté avec un butin & des provisions immenses dans l'enceinte d'une montagne qui, comme une muraille de main d'homme, entouroit son camp, sans autre accès qu'un labyrinthe de gorges, il en sortit par le conseil de ses devins pour attaquer la nouvelle armée royale, foible, tremblante, dépourvue de munitions de guerre & de bouche. Au premier choc, il plia; quoiqu'avec toutes ses forces, il se crut vaincu; menacé par la trahison, il chercha son salut dans un désert. Il fut découvert & conduit à Lima. Sous la main du bourreau & dans les bras de son Confesseur, il déclara qu'il mouroit innocent, puisqu'il n'avoit pris les armes que pour le bien public & de l'avis des gens les plus éclairés & les plus intégres. J'ai fait assez connoître cet homme en disant qu'il consultoit les augures.

En ce tems-là, François de Ybarra faisoit des établissemens dans les provinces de Tapia & de Cinaloa, au Royaume de la Nouvelle-Galice. Il découvrit des mines dans le pays qu'on nomma la Nouvelle-Biscaye. Ces événemens deviennent si communs qu'ils n'attirent plus l'attention de l'Histoire.

L'Audience de Lima, embarrassée, comme on le fut toujours dans les guerres civiles du Pérou, de sa victoire, ou du soin de punir & de récompenser; de punir, parce que les vaincus étoient toujours des rebelles; de récompenser, parce que les soldats victorieux n'étoient payés que par le butin & le partage des dépouilles; l'Audience, dis-je, prit le parti de pardonner aux partisans de Giron, & de laisser la distribution des graces au nouveau Viceroi, André Hurtado de Mendoza, Marquis de Canette, dont l'arrivée prochaine fut solemnellement annoncée. 1555-61
Le Viceroi trompa les espérances des deux partis, car il punit ceux qui avoient obtenu leur grace, & n'offrit aux autres qu'un prix si léger de leurs travaux, qu'ils auroient eu honte de le

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

recevoir. Ces derniers murmurerent ; il les fit arrêter. Quelques-uns furent enfermés dans les forteresses ; on envoya en Espagne les plus qualifiés. Cette conduite envers des Officiers qui avoient éteint la guerre civile, fut désapprouvée même par la Cour qui les renvoya comblés d'honneurs & de présens, avec ordre au Viceroi de leur donner ou des gouvernemens ou des terres. Le Marquis de Canette prit alors le parti de se faire aimer. Par une bonne police, la dispersion des troupes, une sage prévoyance, une administration équitable & douce, il parvint enfin à établir le Roi d'Espagne vraîment Roi des Espagnols du Pérou. Mais il restoit encore un Inca.

Sayri Tupac, fils de Manco Inca, légitime Héritier du trône, conservoit dans les montagnes l'indépendance & ses droits, sous la tutelle de quelques Curacas. Par l'entremise de la Coya Béatrix & des autres Princesses du sang royal établies à Cusco, & avec le secours des augures, il vint à bout de déterminer le jeune Prince, malgré l'opposition de ses Tuteurs, à se rendre à Lima. Celui-ci, gagné par les caresses des Espagnols, se fit baptiser sous le nom de Diégue : sa Coya ou épouse, Cusi Huarcay, femme d'une grande beauté, petite-fille d'Huascar Inca, reçut le baptême avec lui. Dans ce riche Empire qui lui appartenoit, le Viceroi n'eut pas honte de lui assigner un modique domaine pour sa subsistance. Enfin les crimes des Espagnols envers les Incas furent comblés par le plus insolent des crimes, celui de donner des lettres de grace au vrai Roi du Pérou. Sayri, après avoir visité les forteresses & les palais de ses ancêtres à Cusco, se retira dans la vallée d'Yucay, séjour délicieux où il mourut trois ans après, laissant une fille unique, qui fut mariée à D. Martin Garcia Oñez de Loyola, auteur des Marquis d'Oropesa & d'Alcanizas.

Le Marquis de Canette consomma donc la conquête du Pérou.

Il avoit pris possession de ce Royaume au nom de Philippe II, à qui Charles-Quint avoit résigné la couronne d'Espagne. Ce

Roi, trompé par l'immenſe volume d'or & d'argent qu'il recevoit de l'Amérique, crut pouvoir tout entreprendre, & la miſere le fit échouer preſque partout. Son Conſeil ne ſçavoit pas ou lui cachoit combien ces métaux avoient perdu de leur prix par leur prodigieuſe multiplication, & combien l'Eſpagne avoit perdu de ſa force & de ſa richeſſe pour les conquérir. Leur aviliſſement fut en raiſon de leur quantité. Un Préſident du Conſeil des Finances de Philippe, diſoit que ce Prince avoit tiré des mines de l'Amérique plus d'or & d'argent que n'en avoient eu avant lui tous les Rois d'Eſpagne enſemble, à commencer par Pélage. Déja les rentes étoient tombées du denier dix au denier vingt. Le prix des choſes vénales doubla, quadrupla, &c. progreſſivement. Les terres acquirent dans la ſuite vingt fois plus de valeur nominale qu'elles n'en avoient avant la conquête des mines. Pendant que la dépenſe de leur exploitation augmentoit & que leur produit diminuoit, l'Eſpagne qui en envahiſſant des mondes n'avoit ni ſubſiſtances territoriales pour ſe nourrir ni troupes nationales pour ſe garder, achetoit des denrées étrangeres & ſoudoyoit des troupes étrangeres à des prix toujours croiſſans. On prétend qu'en moins de cinquante ans, elle reçut des ſeules mines du Potoſi, pour le quint du Roi ſeulement, près de quatre cens millions de notre monnoie, & que de la fin du quinzieme ſiecle au commencement du dix-huitieme elle a retiré de l'Amérique cinq milliards de piaſtres en or & argent, ou vingt-cinq milliards de nos livres, ſelon les rapports de D. Uſtaris & de Navarette. Le monde entier, ajoute-t-on, ne contenoit pas, avant la découverte de Colomb, à beaucoup près autant d'eſpeces que l'Amérique en a donné dans cet intervalle à l'Eſpagne. Cet or ſe répandoit dans toute l'Europe où l'on éprouvoit généralement la même révolution monétaire. Il n'y a qu'à voir l'état des Finances de la France, qui n'avoit, à l'époque dont nous parlons, aucune relation avec les deux Indes. Vers la fin de l'onzieme ſiecle, on trouvoit prodigieux que Louis XI eut levé ſur ſon Royaume *quarante-ſept cens mille*

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

francs par an, comme dit Philippe de Comines; car ſon Prédéceſſeur Charles VII n'avoit jamais reçu plus de dix-huit cens mille livres. Vers le milieu du ſeizieme ſiecle, c'eſt-à-dire, au tems où nous venons de voir le Pérou ſubjugué, le revenu public de la France fut porté à quatorze millions, bien moins par l'augmentation des impôts que par l'abondance des gages d'échange. La France partageoit donc ſans frais les tréſors de l'Amérique; l'Eſpagne les diſperſoit dans toute l'Europe, d'où ils ſe répandoient dans les contrées Orientales.

Le Portugal, avec les mines d'or & de diamant du Bréſil, a eu le même ſort que l'Eſpagne. On remarque qu'en 1754, avant le tremblement de terre de Lisbonne, à peine le Roi trouva-t-il ſur ſon crédit quatre cens mille écus à emprunter pour des beſoins preſſans; & après cet épouvantable déſaſtre arrivé en 1756, il fallut que Londres envoyât dans ce Royaume juſqu'à de l'argent monnoyé.

Les Portugais, proſternés du côté de l'Orient, ne s'éleverent pas en Amérique à cette haute fortune apparente auſſi rapidement que les Eſpagnols. Les Colonies envoyées par leurs Marchands au Bréſil languiſſoient, lorſque la puiſſance Eſpagnole prenoit le dernier degré de conſiſtance & de ſolidité au feu même des guerres civiles dans le Pérou. La forme d'adminiſtration établie dans la province Portugaiſe laiſſoit aux Chefs des Capitaineries tout pouvoir de ſatisfaire leur ambition & leur cupidité, ſans même aſſurer la domination à la couronne. En 1549, Jean III, après avoir révoqué les priviléges des Capitaines, envoya dans cette contrée Thomas de Souſa, pour y établir une nouvelle police qui contînt les Colons, & bâtir des villes qui impoſaſſent aux Indiens. Quelques Miſſionnaires partis avec le Gouverneur fonderent à leur arrivée, dans la baye de tous les Saints, San-Salvador, capitale du pays. Au milieu de guerres ſanglantes, les établiſſemens ſe multiplierent; il ne s'agiſſoit alors que de ſe garantir des ſurpriſes des Sauvages par des fortifications très-ſimples. Mais bientôt l'on vit

flotter ſur ces mers les pavillons de pluſieurs nations Européennes, il fallut mettre le Bréſil en état de réſiſter à des ennemis redoutables.

Les François parurent d'abord. Cette nation étoit au milieu des nations navigatrices & aventurieres, comme eſt entre des Marchands, un grand propriétaire à qui l'acquiſition facile & la paiſible jouiſſance de toutes les marchandiſes de l'Univers viennent d'elles-mêmes s'offrir en échange de ſes productions ſuperflues. Sage ſans le ſçavoir, ſon génie répugnoit à des entrepriſes lointaines & lentes. A peine avoit-elle fait quelques tentatives ſur l'Amérique Septentrionale, qu'elle avoit abandonné tout ce monde à des peuples ou plus patiens ou moins riches. L'établiſſement dont nous allons parler ne fut qu'un ouvrage de ſecte ou de parti, détaché par ſa croyance du corps de la nation. Ce fut pour aſſurer un domicile au Calviniſme, que Nicolas Durand de Villegagnon, Chevalier de Malthe, Vice-Amiral de Bretagne, homme d'eſprit, ſçavant pour un Militaire de ce ſiecle, brave & entreprenant, ſe mit en 1555, à la tête d'une troupe proteſtante avec laquelle il s'embarqua au Havre-de-Grace au mois de Mai. Il arriva, en Novembre, à Rio Janeïro, nommé par les Indiens *Ganabara*. Après avoir bâti le fort de Coligny dans une Iſle preſque ſous le Tropique du Capricorne, il envoya des mémoires encourageans à la Cour de France & à l'Egliſe de Genêve.

Sous la protection de l'Amiral de Coligny & aux ſollicitations de Calvin, Philippe de Corguilleray, vieux Gentilhomme plus connu ſous le nom de Dupont, raſſembla, l'année ſuivante, une nouvelle troupe de Sectaires. Calvin envoyoit des Prédicans, la Cour cherchoit des Mineurs, Calvin & Dupont ſollicitoient des filles, il n'étoit point queſtion de Cultivateurs. Les Apôtres proteſtans ne gagnerent que cinq filles & une femme; & la Cour ne put remplacer pour la recherche & l'exploitation des mines un Officier nommé S. Denis, qui mourut, comme il étoit ſur le point de s'embarquer. La nouvelle Colonie partit

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

de Honfleur, ſur des vaiſſeaux armés, comme les premiers, aux dépens du Roi. Au mois de Février de l'année ſuivante, elle ſe trouva devant une haute terre nommée Houvaſſou, d'où elle alla paſſer devant le fort Portugais du S. Eſprit, dans le canton de Moab, & délà au Cap Frio, déja fréquenté par les François. Là, les Tououpinambaoults, appellés par corruption Toupinamboux, à la vue du pavillon de France, annoncerent à nos Navigateurs par les éclats de la joie qu'ils étoient les amis de la nation. L'eſcadre entra dans l'embouchure de Rio Janeïro, où elle alla toucher la petite Iſle de Villegagnon.

Afin de prévenir une corruption funeſte à un établiſſement naiſſant, & ſurtout à un établiſſement religieux, le Commandant ſe hâta de marier les filles nouvellement arrivées de France, & défendit ſous peine de mort à ſes Chrétiens d'habiter avec les femmes & les filles des Sauvages, licence à laquelle s'abandonnoient quelques François jettés autrefois par un naufrage ſur la côte. On s'occupa d'exercices de piété, & tout fut aſſez bien. On s'occupa de diſcipline & de dogme, & tout fut perdu. Villegagnon ſe ſouvint malheureuſement que S. Clément & S. Cyprien demandoient pour la célébration de la cène qu'avec le vin on mêlât de l'eau; & il décida qu'on mêleroit de l'eau avec le vin, comme auſſi qu'on mettroit du ſel & de l'huile dans l'eau du baptême. Les Miniſtres ſe déclarerent pour l'eau pure au baptême & pour le vin pur à la cène. Les deux puiſſances s'entrechoquerent, avec le feu d'un zele ardent. Les Proteſtans ayant tenu des aſſemblées clandeſtines, le Commandant les chaſſa du fort: c'étoit trop riſquer, dit dans la relation de cette entrepriſe, Léry, Calviniſte & témoin oculaire, c'étoit trop riſquer avec des gens qui étoient en état de l'en chaſſer lui-même, s'il n'eut ſenti que la crainte de déplaire à l'Amiral les retiendroit dans la ſoumiſſion. Villegagnon ſévit même contre quelques-uns d'entr'eux coupables ou ſoupçonnés d'un complot contre ſa vie. Il traita Calvin & ſes adhérans d'hérétiques dignes du feu; ils le traiterent d'athée digne du feu.

Enfin

Enfin en 1558, les Colons proteſtans s'embarquerent pour retourner dans leur patrie, appellant le *Caïn de l'Amérique*, un homme que Richer leur principal Miniſtre venoit d'appeller *un ſecond Saint Paul.* Villegagnon ne tarda point à repaſſer en France où il ſignala ſa haine contre les Calviniſtes habiles à noircir ſa mémoire, & à voir juſques dans le fond de ſa conſcience le Ciel les venger & le punir juſqu'à ſa mort.

Léry ne doute pas que, ſi cette querelle ne ſe fût point élevée dans la Colonie, on n'y eût bientôt vu dix mille François former une bonne province qu'on auroit pu appeller la France Antarctique. Déja ſept ou huit cens hommes ſe diſpoſoient à paſſer au Bréſil ſur des hourques de Flandres, pour bâtir une ville à la Briqueterie, lieu peu diſtant du fort de Coligny, qui tomba au pouvoir des Portugais. Si la conjecture de Léry avoit beſoin d'être appuyée, il n'y auroit qu'à renvoyer le Lecteur à l'Hiſtoire de la fondation des établiſſemens Anglois. Cette France Antarctique auroit pu bientôt être plus puiſſante que toute l'Amérique Eſpagnole.

Pendant que les François alloient miſérablement donner dans un coin de l'Amérique Méridionale la ſcène ridicule d'une diſpute théologique, le Viceroi du Pérou ne ſe propoſoit rien moins dans ſes grands deſſeins que d'applanir tous les pays de cette vaſte contrée pour en compoſer un Empire unique. Déja en 1556, il avoit envoyé dans le Chaco le Capitaine André Manſo, qui, dans une plaine étendue entre le Pilco Mayo & la riviere rouge, élevoit ſans défiance & ſans crainte une ville, lorſque les Chiriguones vinrent pendant la nuit ſurprendre ſon camp & le maſſacrer, ainſi que tous ſes ſoldats ſans en laiſſer un ſeul. Cette boucherie imprima le nom de *Manſo* à la plaine.

La ville de Santa-Fé étoit regardée comme une ville du Chaco, avant qu'elle fut tranſportée ſur le bord Occidental de Rio de la Plata. Une nouvelle ville fut fondée ſous le nom de *la Conception*, au bord d'un marais formé par la riviere rouge; établiſſement important qui ouvroit aux Eſpagnols la porte du

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Chaco, & dont il ne reſta bientôt que des ruines. On conſtruiſoit beaucoup de villes : mais pluſieurs s'écrouloient comme des huttes. A peine connoit-on la place de celle de Guadalcazar. D. Martin de Ledeſma, pendant qu'il en jettoit les fondemens, fit d'inutiles efforts pour pénétrer juſques chez les Chicas Oréjones & les Churumacas, habitués à l'Occident au pied de la Cordillere, quoiqu'il vit de ſon camp la fumée de leurs bourgades. Dans la crainte de s'expoſer à une cruelle vengeance, les Indiens des environs refuſoient de conduire les Eſpagnols dans ces aſyles. Ces peuples, leur diſoient-ils, croyent qu'ils ſeroient bientôt égorgés comme l'ont été les Incas, ſi vous pouviez atteindre juſqu'à eux avec la pointe de vos épées. Les Chicas Oréjones avoient eu le diſtrict des mines du Pérou & la garde de la Cordillere : lorſqu'ils eurent appris le ſort du dernier Empereur, ils demanderent l'hoſpitalité aux Churumacas. On croit qu'ils deſcendoient des Nobles Oréjones auxquels les Incas confioient les plus importantes expéditions militaires.

Cependant le Chaco étoit le boulevard naturel de pluſieurs provinces du Pérou. Les Eſpagnols tenterent ; ils ont tenté mille fois de l'emporter, mais en vain. Ils ont long-tems attendu, peut-être dans ces contrées attendent-ils encore l'accompliſſement d'une prophétie que leurs Hiſtoriens mettent dans la bouche de S. François Solano : elle annonce la deſtruction de la ville d'Eſteco (elle eſt détruite), la découverte de nouvelles mines (on en a découvert entre Salta & Jujuy), la fondation d'une ville entre Salta & S. Michel, (elle eſt au pouvoir des Eſpagnols); enfin la converſion du Chaco, Dieu peut tout.

Le paſſage du Paraguay au Pérou étoit plus facile à applanir que l'accès du Chaco. Le Capitaine Manſo, dont nous venons de parler, avoit rencontré dans les plaines des Tamaguaſis, Chaves envoyé en 1557 par le Gouverneur de l'Aſſomption, dans le pays des Xarayez, & pouſſé par l'ordre de bâtir une ville commode juſqu'aux frontieres du Royaume, à travers les retranchemens & les fléches empoiſonnées des Chiquites, brave

nation qui avoit fatigué les conquérans du Pérou, & qui vendit cher la victoire aux Aventuriers du Paraguay. L'Audience de la Plata partagea les plaines de Tamaguasis entre ces deux Officiers. Manso fut massacré par les Indiens, comme nous l'avons dit : Chaves eut le même sort, quelques années après. Ce dernier avoit fondé la ville de Santa-cruz de la Sierra, & soumis sans combat soixante mille Indiens, de la nation des Moxes, qui recouvrerent leur liberté, lorsque la ville fut reculée vers le nord. Au Paraguay, les Indiens, principalement les Guaranis, ne quittoient les armes que quand la lassitude les courboit sous le joug : ils combattoient pour leur liberté & les Espagnols pour leur vie.

Le Viceroi tournoit ses regards tout autour du Pérou, ou plutôt d'un coup-d'œil il en embrassoit l'enceinte, & par un effort en tous sens il cherchoit à l'élargir & à la reculer de tous côtés, jusqu'aux limites que la Nature pose à l'Amérique Méridionale. Là il tentoit le Chaco, ici les approches du Paraguay ; d'une part le Chili, de l'autre le Maragnon. D. Garcie de Mendoze, son fils, qu'il avoit nommé Gouverneur du pays assigné à Chaves, alla perdre une armée dans une embuscade, & dissiper des sommes immenses dans une vaine expédition contre les peuples du Chili. Le soin d'étendre les chaînes du Pérou sur le fleuve du Maragnon ou des Amazones fut donné à D. Pédro d'Orsua, Officier distingué par son courage, par son génie, par de hauts faits, par la connoissance des lieux, par une prudence politique soumise à des qualités excellentes. Pendant qu'il cherchoit dans la province de Mosilones la riviere de Moyabamba pour gagner le fleuve, la beauté d'Agnez, sa femme, rendit ses amis infideles, perfides, lâches, barbares, & aussi criminels envers l'Etat qu'envers lui. Après avoir engagé à la révolte sa troupe composée de six cens bons soldats, D. Fernand de Gusman, Lopez d'Aguirre, Saldueno, &c., l'assassinerent.

Gusman, chef des assassins, aussi ambitieux qu'amoureux, prit

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ou accepta le titre de Roi avec une très-mauvaise fortune. Il en jouit peu, ou plutôt il n'en abusa pas long-tems : les mains qui l'avoient couronné le massacrerent. D'Aguirre, sous les mêmes enseignes, exerça une tyrannie si atroce qu'elle passa en proverbe chez les Espagnols. Ce féroce insensé qui n'avoit pour sujets ou serviteurs que cinq ou six cens hommes, en tua, dit-on, plus de deux cens, pendant qu'il méditoit la conquête, non-seulement du Pérou, mais encore de la Nouvelle-Grenade & même de la Guyane. En intéressant à son sort la cupidité de ses soldats, il vécut & régna comme un chef de brigands. Etant descendu par le Coca dans le fleuve des Amazones, le courant l'entraîna vers le nord & le jetta comme Orellana dans la mer. Arrivé à l'Isle Marguerite, il commença des inhumanités inouies par la mort du Gouverneur. Sa furie se déploye comme celle de l'ouragan qui ravage une Zone du monde. Elle roule sur la côte du Cumana, le pays des Curacas, la province de Vénézuola, la contrée de Baccho, Sainte Marthe, la Nouvelle-Grenade... Sa direction est sur Quito, d'où elle vomira des tourbillons sur tout le Pérou... Mais elle s'engouffre & se perd dans la Nouvelle-Grenade.

D'Aguirre défait tourne son désespoir contre sa fille, contre sa fille qu'il aime tendrement, contre sa fille pour laquelle il achetoit un trône par ses horribles travaux ; il tourne contre elle son désespoir parricide, tant les sentimens les plus doux sont terribles dans le cœur des méchans ! *Ma fille, il faut que tu reçoives la mort de mes mains. Mon espoir étoit de mettre une couronne sur ta tête ; mais puisque la fortune ne le veut pas, je ne veux pas, moi, que tu vives pour être l'esclave de mes ennemis, & t'entendre nommer fille d'un traître & d'un tyran. Meurs de la main de ton pere, si tu n'as pas la force de mourir de la tienne.* Sa fille lui demande quelque tems pour se préparer à la mort... Ennuyé de la longueur de ses prieres, il lui tire un coup de carabine. Elle respire encore... Un coup de poignard dans le cœur. *Ah ! mon pere, c'est assez* ; & elle expire ;.. Monstre

de férocité ! & il attend, lui, le dernier ſupplice ! Il eſt écartelé à l'Iſle de la Trinité.

Tant de malheurs firent oublier le Maragnon : ceux d'Oſua fournirent la matiere de ſix chants du Poëme hiſtorique, compoſé par le Licencié Jean de Caſtellano, ſur les Hommes illuſtres des Indes.

Le Marquis de Canette qui avoit déplu à la Cour, fut remplacé en 1561, dans la Vice-royauté du Pérou, par D. Diégo de Zuniga & Vélaſco, Comte de Niéva. Peu de tems après l'arrivée de ſon Succeſſeur, il mourut d'une mort accélérée par le chagrin ou par une autre cauſe violente. Quelques mois après, le Comte de Niéva termina tragiquement ſa carriere. Le Licencié Lope Garcia de Caſtro, Préſident & Gouverneur du Pérou, fut chargé de pénétrer les horribles myſteres dont les ombres avoient enveloppé les derniers momens de ces deux Vicerois : mais n'étant arrivé à Lima que quelques années après, il ne fit ou ne voulut faire aucune découverte. Sous ſon adminiſtration douce & prudente, on trouva les fameuſes mines de vif-argent de Guanca Bélica. Il ne reſtoit dans le Pérou que des Eſpagnols qui n'avoient aucun titre pour le troubler. Quant à la race des Incas, on ſembloit la regarder comme entierement extirpée, parce que ſes derniers rejettons ne faiſoient que végéter laborieuſement dans les montagnes. Cependant n'eſpérons pas que s'il y a encore un crime utile à commettre, il ſera long-tems négligé : tout ce que nous pouvons dire de ces Princes, c'eſt qu'ils reſpirent encore.

Les Eſpagnols n'avoient encore aucune concurrence à craindre dans le Nouveau-Monde qu'ils ſembloient croire poſſéder tout entier, parce que ſi l'on en excepte un coin du Bréſil, ſeuls des Européens ils avoient quelques établiſſemens ſur ſa vaſte ſurface. Cependant la plûpart des nations Européennes, témoins de l'horrible décadence de l'Eſpagne depuis ſes horribles conquêtes, envioient ſes funeſtes ſuccès, mais avec cette crainte que le nom Eſpagnol répandoit autour de l'Amérique.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Elles se bornoient à trafiquer ou à pêcher sur ses côtes. Si les François avoient tenté de s'y cantonner dans une Isle, c'étoit moins une conquête que l'Etat avoit entrepris qu'un asyle qu'avoient voulu s'assurer des Sectaires. Le même esprit qui les y avoit conduits les y ramena bientôt après, en les détournant de l'Amérique Méridionale où leur zele avoit couronné les œuvres par une scène ridicule & scandaleuse. Jean de Ribaut,
1562-63. Officier de marine, zelé protestant, partit, sous les auspices de l'Amiral de Coligny, avec une nouvelle Colonie de Calvinistes, dont Charles IX étoit peut-être charmé de délivrer le Royaume. Il alla descendre dans la Floride, pays depuis longtems fréquenté par les François, les Anglois & les Portugais, érigé par les uns & les autres en gouvernement avant qu'ils y eussent une cabane, & tel alors qu'il étoit avant l'arrivée de Ponce de Léon. Sur cette terre qui n'avoit pas même été conquise, ces peuples prétendoient, comme les Espagnols, avoir des titres de propriété : Ribaut devoit travailler à en acquérir. Arrivé sur la riviere nommée Santa-cruz par cette nation, Ediscow par les Anglois, la riviere des Chouanons dans quelques cartes, il crut être sur le Jourdain retrouvé par Luc Vasquez d'Aillon. Les armes de France arborées, une espece de caserne pour loger ses volontaires construite sous le nom de Charles-fort, tout le pays embrassé par les trente & les trente-cinq degrés de latitude nord, depuis ce lieu où l'on a bâti depuis la Nouvelle-Londres, jusqu'à la Pointe basse nommée par Ribaut le Cap François, tout ce pays, dis-je, se trouva par ces cérémonies converti en *Floride-Françoise* ou en *Nouvelle-France.*

Pour avoir construit une espece de fort, au milieu des nations dont les mœurs sembloient être adoucies par la beauté & la fertilité du pays, Ribaut crut avoir tout fait ou n'avoir plus rien à faire que d'y amener une nouvelle peuplade. En partant pour la France, il laissa ses pouvoirs à un Officier nommé Albert, qui, dit-on, ne manquoit pas de conduite, mais qui de faute en crime précipita sa perte & celle de la Colonie.

L'Amiral, éclairé par les malheurs arrivés à la troupe jettée dans le Bréſil, avoit ſoigneuſement recommandé que l'on enſemençât les terres : Albert, au lieu de cultiver un pays dont la bonté promettoit l'abondance au Laboureur qui lui auroit ſeulement demandé le néceſſaire, Albert ſe mit à le parcourir, & les proviſions furent voracement conſumées. D'abord on y ſuppléa par la chaſſe ; bientôt la poudre manqua. La pêche offrit une reſſource, mais momentanée : les rivieres n'étoient poiſſonneuſes que dans certaines ſaiſons. On eut recours à la charité des Sauvages ; ils furent charitables, ils furent généreux, mais en hommes, qui avec peu de beſoins phyſiques, n'amaſſoient pas beaucoup de proviſions ſuperflues, & par ſurcroît de malheurs un incendie accidentel conſuma les magaſins & le fort. Enfin la perte étoit réparée par le ſecours des Indiens, lorſqu'Albert & ſes gens qui n'avoient rien fait de ce qu'ils auroient dû faire, & qui aigris par la diſgrace, ſembloient chercher à ſe venger de leurs maux & de leurs fautes les uns ſur les autres, ſe diviſerent. Le Commandant lâcha le frein à ſa brutalité, les ſubalternes rompirent celui de la ſubordination. On dit qu'il pouſſa la férocité juſqu'à pendre lui-même un ſoldat innocent : la patience épuiſée ſe changea en une fureur ſourde. Il ne parloit que de mort, on conjura contre ſa vie. En faiſant trembler chacun pour ſes jours, ſans, lui-même, craindre pour les ſiens, il fut aſſaſſiné. Par le choix que les aſſaſſins firent d'un homme reſpectable nommé Nicolas Barré, pour les commander, il parut qu'ils ne s'étoient révoltés que contre la tyrannie.

Mais comment ſe ſouſtraire à la famine ? il n'y avoit rien à eſpérer des Sauvages ni par la douceur ni par la force : leur zele s'étoit refroidi, leur reſſentiment auroit été terrible. Dans l'impuiſſance d'écarter le danger, on ne ſongea qu'à le fuir, & l'on n'imagina pour le fuir que de s'expoſer ſur la mer à ce même danger & à tous les périls. Sans voiles, ſans cordages, ſans agrêts, ſans connoiſſance de la conſtruction, on entreprit d'aſſembler un bâtiment, chacun mit la main à l'œuvre, tous

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

parurent propres à tout. Avec des écorces d'arbres, on fit des cordes: au moyen des chemiſes & des draps, on eut des voiles: la mouſſe & la filaſſe des arbres ſervit d'étoupe pour calfater le bâtiment. Une telle induſtrie excitée, éclairée par la néceſſité ſeule, que n'eut-elle pas produit, ſi elle eut été appliquée à la recherche des moyens de vivre! Le navire eſt à l'eau, la troupe eſt embarquée, on met à la voile. Ce bâtiment conſtruit par des ſoldats, les mêmes ſoldats le conduiſent. En pleine mer, la famine les atteint & les conſume. Arrêtés par un calme opiniâtre, nos imprudens Aventuriers ſont réduits à manger du cuir & à boire de l'eau de la mer, ou à périr de faim & de ſoif! ces alimens donnent la mort à pluſieurs d'entr'eux. Le bâtiment fait eau de toutes parts; la pompe eſt impuiſſante ſous la main de l'équipage exténué. Enfin à moins qu'ils ne ſe dévorent les uns les autres, il ne reſte plus de pâture à ces malheureux: ils vont s'entre-dévorer. On va tirer au ſort la premiere victime. Le ſoldat Lachau offre à ſes compagnons ſa chair à manger. Ce ſacrifice horrible d'un déſeſpoir généreux eſt accepté avec tranſport par un déſeſpoir féroce. Sur le champ on égorge Lachau: ſon ſang eſt bu juſqu'à la derniere goutte; juſqu'au dernier lambeau ſon corps eſt dévoré....

Ce premier coup de couteau n'avoit fait qu'ouvrir la boucherie & fournir à un exécrable repas. Déja l'on s'apprêtoit... mais on apperçut la terre.

Au milieu des guerres civiles qui déchiroient alors la France, l'Amiral de Coligny n'avoit oſé s'occuper d'un projet auquel la nation ne prenoit aucun intérêt, & la Cour qu'un intérêt très-foible. La paix rétablie, il obtint un nouvel armement. René
1564. de Laudonniere, Gentilhomme qui avoit déja ſuivi Ribaut, & qui s'étoit diſtingué ſur terre & ſur mer, fut chargé de conduire une troupe de Colons, de ſoldats, d'ouvriers de toute eſpece, ſur trois navires bien équipés & chargés de proviſions abondantes. Il a laiſſé une relation curieuſe de ſon expédition: nous en avons une autre de Jacques le Moyne de Mourgues, l'un de ſes Officiers.

La

La nouvelle troupe proteſtante débarqua vers la riviere de Mai. Les Indiens accourus avec leur Paraouſti ou Chef, nommé Saturiova, l'entraînerent en la comblant de careſſes juſqu'au pied de la colonne ſur laquelle Ribaut avoit gravé les armes de France. Ce monument, reſpectable à leurs yeux par l'empreinte myſtérieuſe qu'il portoit, étoit tout entouré d'offrandes que la ſuperſtition de ces peuples enclins à honorer ce qui étonnoit leur eſprit, venoient y dépoſer chaque jour avec des hommages religieux. Ils ne ſoupçonnoient pas que cette colonne étoit le ſymbole de l'Empire, & qu'ils ſembloient accomplir le myſtere par l'eſpece de tribut qu'ils lui offroient. Mais bientôt la conduite de nos Aventuriers leur donna lieu de conjecturer que ces étrangers n'étoient venus que pour tirer de l'or & de l'argent de ces contrées par les mains de leurs anciens habitans. D'abord ils flatterent la paſſion de la troupe menaçante. Les François, ſéduits par leurs promeſſes, chercherent des mines avec une fureur qui affrontoit tous les dangers & ſoutenoit toutes les fatigues, pendant que le travail de la terre paroiſſoit inſupportable à leur humeur avide & vagabonde. Il ne s'agiſſoit pas de vivre, il falloit s'enrichir.

Laudonniere fit élever, dans une poſition très-avantageuſe, ſur la riviere de Mai, un fort qu'on nomma *Caroline*. Les ſujets de Saturiova lui prêterent toute ſorte de ſecours, à ce qu'il rapporte lui-même. Cependant, ſi l'on en croit Mourgues, le Paraouſti fut allarmé à la vue d'une fortereſſe bâtie ſur ſon terrein, & choqué des hauteurs du Commandant François. Au premier ordre que celui-ci donna, on reconnoît l'objet de ſes travaux. Il obligea ſes Colons, ſous peine de mort, à dépoſer dans le magaſin public tous les métaux, les perles, les pierres précieuſes qu'ils recevroient des Indiens. Si l'on ne ſçavoit que cette terrible ſanction étoit prononcée par la plus barbare & la plus ſtupide avarice, on pourroit croire qu'une politique adroite la porta pour détourner les Colons de la folle recherche de ces dangereux tréſors.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Pendant que le Lieutenant Ottigny parcouroit divers cantons de la Floride, payoit avec des marchandiſes l'eſpérance que les Sauvages lui donnoient de lui découvrir des tréſors, Laudonniere violoit ſes ſermens & le droit des gens envers le Paraouſti Saturiova, afin de s'attacher Timagoa, Paraouſti voiſin, par les ſentimens qui ne ſont pas inſéparables de l'eſtime & de la confiance. Après avoir refuſé au premier de ſe montrer contre le ſecond, comme il l'avoit juré, l'ami de ſes amis & l'ennemi de ſes ennemis, ſous prétexte que ſa préſence étoit encore néceſſaire dans le fort de Caroline, il enleva les priſonniers que la victoire avoit livrés à ſon premier Allié, pour les renvoyer libres à leur Chef. En accompagnant celui-ci dans une expédition, d'Erlach recueillit quelques morceaux d'or & d'argent; mais il fut bientôt rappellé par le Commandant, embarraſſé à ſe défendre contre la hauteur des uns, indignés d'être employés à de vils travaux de manœuvre, le zele religieux des autres privés de Miniſtres pour diriger leur culte, la crédule cupidité de ceux-là indignés de ce qu'il avoit repouſſé un homme à ſecret pour la découverte des mines, les craintes de ceux-ci excitées par le danger d'une diſette prochaine & exaltées par le ſouvenir effrayant du ſort de leurs prédéceſſeurs. Dans ces diſpoſitions des eſprits, acte de rigueur, acte de ſageſſe, tout eſt appellé tyrannie. Laudonniere agit par la force. En puniſſant des mutins, il ameuta des ſéditieux : quelques-uns prirent la fuite. Enfin des factieux ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le forcerent à leur délivrer des commiſſions pour aller en courſe contre les Eſpagnols, malgré les défenſes expreſſes de la Cour. Après quelques brigandages, les uns tomberent entre les mains de cette nation, les autres furent ramenés au fort où le Commandant fit paſſer par les armes les Chefs de la révolte.

En cherchant des mines, on ne découvroit que des friches, des bois & des marais. Cependant la Rocheferriere rapporta des environs des Monts Apalaches des plaques d'or & d'argent, des carquois artiſtement travaillés, des peaux fines, des fléches gar-

nies d'or, des tapis de plumes d'oiſeaux, des pierres figurées de différentes couleurs, des haches de ces pierres & autres raretés, préſens qu'il avoit reçus de pluſieurs Paraouſtis pour gages de leur alliance. Des Eſpagnols qu'on avoit rachetés de l'eſclavage aſſurerent que ces richeſſes n'étoient que vomies par des naufrages ſur la Floride, & dans les mains d'un Cacique qui les enterroit & qui perſuadoit à ſes ſujets qu'il forçoit la terre à les produire. En promettant à leurs libérateurs qu'avec cent hommes, ils ſe rendroient maîtres de la foſſe aux tréſors ſouvent arroſée du ſang des malheureux jettés ſur elle par la tempête, ils leur donnoient avis que les Floridiens n'étoient jamais plus à craindre que quand leurs témoignages d'amitié étoient plus affectueux. D'Ottigny parcourut un très-beau pays.

Pendant que ces divers détachemens erroient à la recherche de mines qui n'exiſtoient pas, les habitans du fort ſe battoient pour & contre les différens peuples Sauvages dont ils attendoient leur ſalut & leur fortune. Pendant que ceux-là erroient & que ceux-ci ſe battoient, la terre ne ſe cultivoit pas & les proviſions ne ſe renouvelloient pas. La Colonie s'eſt précipitée dans la diſette. Ces inſenſés, qui, après tant de triſtes exemples de folie, veulent encore oublier les beſoins de chaque jour, ſe jettent ſur les glands & ſe traînent juſqu'aux extrémités où il ne reſte plus à la faim que les entrailles à dévorer. De quel bandeau l'eſprit de toutes ces peuplades étoit-il donc faſciné ? L'énigme eſt facile à expliquer. Ces Aventuriers ne s'expatrioient point de bonne foi : s'ils ſe croyoient eux-mêmes bien réſolus à finir leur vie en Amérique, ils ſe trompoient. Les uns, à leur inſçu, ſi je puis ainſi parler, les autres avec une volonté délibérée, projettoient leur retour ; & dans cette vue ouverte ou cachée, ils ſe hâtoient de ramaſſer en Amérique ce qui pouvoit les rendre riches en Europe : ils n'étoient dans cette premiere contrée que comme des paſſagers, des voyageurs, des marchands, des brigands qui ne prennent pas ſur eux-mêmes le ſoin de tirer leur ſubſiſtance de la terre. Quel homme quitte

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſa patrie pour ſe livrer au haſard dans un pays perdu, à moins que l'extrême néceſſité ne l'entraîne ou que quelque paſſion effrénée ne l'emporte? Quel François eut à jamais renoncé à ſa patrie pour en adopter une pareille? Si ce prodige avoit pu être opéré, il l'auroit été par l'eſprit de ſecte porté au plus haut degré de fermentation ou de ferveur par la nouveauté & par les contradictions, & cet eſprit ne l'opéra pas.

Nos Proteſtans affamés ſe diſpoſoient à quitter la Floride, lorſque des bâtimens Anglois parurent à la vue du fort. Dans une nation étrangere, ils ne virent qu'un ennemi. Inſtruit de leur ſituation, le fameux Hawkins, Commandant de la flotte, ne vit en eux que des malheureux, les reſpecta & les ſauva. Il leur offrit du pain & du vin, dont depuis ſix mois ils n'avoient point goûté, leur vendit d'autres denrées, des munitions & des hardes à bas prix, & leur céda un de ſes navires après leur avoir propoſé de les ramener en Europe. Les Sauvages, témoins de cette bonne intelligence entre les Européens, recommencerent à fournir des vivres à la Caroline; mais nos François, dégoûtés d'un pays qui ne donnoit ni ſubſiſtances ſans travail ni or avec du travail, réſolurent de s'embarquer. Avant d'évacuer la place, le Commandant en fit ruiner les principales fortifications, dans la crainte que les Eſpagnols, les Anglois, les Sauvages eux-mêmes ne s'y établiſſent.

Comme on levoit les ancres, ſept barques pleines de ſoldats, le morion en tête & l'arquebuſe en main, furent apperçues à l'entrée de la riviere. Les gens de Laudonniere retournent à la hâte dans le fort: ils tirent quelques coups de fuſil ſur les barques ſans que les équipages répondent. Enfin ils alloient lâcher une bordée de canons, lorſqu'ils entendirent crier, *c'eſt Ribaut, c'eſt Ribaut.*

Cet Officier s'étoit montré en appareil de guerre, dans la crainte d'avoir à combattre ou Laudonniere aſpirant à l'indépendance ou la Colonie révoltée contre Laudonniere, ainſi que les mémoires envoyés à la Cour par des mécontens donnoient

lieu de l'imaginer. Ribaut fut ſi ſatisfait de la fidélité du Commandant de la Caroline, qu'il lui offrit de le lui laiſſer & d'aller former ailleurs un nouvel établiſſement. Laudonnière, inébranlablement déterminé à retourner en France pour s'y juſtifier, ne conſentit qu'à lui prêter la main & à partager le ſoin urgent de réparer le fort.

Le Roi d'Eſpagne, Philippe II, tout occupé de l'Amérique, & accoutumé à s'en attribuer la poſſeſſion excluſive, avoit chargé D. Pédro Ménendez de Avilez, d'abord d'aller dreſſer une carte des côtes de la Floride, afin ſurtout de prévenir par la connoiſſance des atterrages les naufrages très-fréquens dans le canal de Bahama, & enſuite de former dans cette terre fertile & chez ces peuples idolâtres, pour le bien de l'Eſpagne & pour la gloire de Dieu, de ſolides établiſſemens avec le pouvoir d'Adelantade & à des conditions très-onéreuſes. Informé que des Calviniſtes François avoient bâti des forts dans ce pays, que la Cour de France les avoit négligés, & qu'elle leur envoyoit enfin de puiſſans ſecours, ce Prince qui, dit-on, auroit de ſang-froid exterminé tous les hérétiques juſqu'au dernier, accorda de nouvelles forces à D. Ménendez, fanatique non moins atroce, mais ardent, & l'entrepriſe fut revêtue d'un appareil de guerre ſainte déclarée contre des Sectaires que leur Roi dévouoit comme des fugitifs & des criminels au zele meurtrier des vrais Chrétiens. M. de Thou prétend que des Miniſtres de la Cour de France avoient inſtruit Ménendez du départ de Ribaut, en l'engageant à pourſuivre les hérétiques avec le fer & le feu. Quoi qu'il en ſoit, les eſprits furent tellement échauffés par cette eſpece de croiſade, qu'en partant des Canaries l'Adelantade ſe vit à la tête de deux mille ſix cens hommes. La flotte étoit compoſée d'un galion & de dix navires ; mais elle ſe trouva réduite par une tempête à cinq voiles lorſqu'elle toucha les côtes de la Floride.

Le Commandant, repréſenté par les Hiſtoriens Eſpagnols comme un des plus grands hommes que leur nation ait eus en Amérique, parce qu'en effet il fut pour le ſang hérétique ce

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

que les Cortez & les Pizarres avoient été pour le ſang Indien, le Commandant, dis-je, rencontra dans la rade de la riviere de Mai quatre gros navires François. Nos Relations portent qu'il tira ſur ces bâtimens ; les Relations Eſpagnoles prétendent qu'on fit feu ſur lui, mais ſans effet. D. André Gonçalez de Barcia, dit, qu'en parlementant, il fit aux Proteſtans la déclaration ſuivante. *Je ſuis Pédro Ménendez, Général de cette flotte du Roi Catholique. Je viens dans ce pays pour y étrangler ou égorger, ſuivant les ordres précis de mon Maître, tout ce que j'y rencontrerai de* Luthériens. *Je ne puis pas accorder grace à un ſeul. Quand je me ſerai emparé de vos vaiſſeaux, s'il s'y trouve quelque Catholique, je le traiterai avec bonté ; mais les hérétiques périront tous.* Sa harangue fut interrompue par les huées des François.

A cet avis, la Colonie comprit combien il lui importoit d'achever promptement les réparations du fort, & le Conſeil jugea qu'il falloit envoyer par terre un détachement pour attaquer les Eſpagnols dans la riviere de S. Auguſtin ou des Dauphins, avant qu'ils euſſent le tems de s'y fortifier : mais Ribaut réſolut, malgré les repréſentations de tous les Officiers, d'aller avec ſes quatre plus gros navires tomber ſur trois bâtimens Eſpagnols reſtés au large, & il expoſa toutes les forces de la Colonie aux caprices de la mer la plus orageuſe & la plus intraitable. Le tems favoriſe ſon départ ; il tend la main pour ſaiſir ſa proie : un vent violent s'éleve, elle lui échappe, il eſt jetté ſur des écueils.

Pour les Eſpagnols, l'ouragan fut un ſigne manifeſte de la protection du Ciel. Ménendez leur fit remarquer que l'eſcadre Françoiſe, qui trois jours auparavant avoit fui, n'étoit venue les attaquer qu'après s'être renforcée avec les troupes du fort, & que cinq cens hommes, précédés de gens armés de haches pour ouvrir un paſſage à travers le bois, pourroient, ſous la conduite d'un de leurs priſonniers, ſurprendre la Caroline ou ſe retrancher devant la place en attendant des ſecours de l'Iſle Eſpagnole. « C'eſt la cauſe de Dieu que nous défendons : nous » ne pouvons, ſans encourir ſa malédiction, l'abandonner. Il

» faut ou que nous périſſions ou que les hérétiques périſſent. Le » Ciel s'eſt déclaré ſi hautement pour nous, que le ſuccès de » notre expédition eſt aſſuré ſi nous ne nous manquons à nous- » mêmes. Achevons un ouvrage ſi heureuſement commencé ſous » ſes auſpices: je n'ai ceſſé de lui demander ſes inſpirations, & » mon cœur me dit que rien n'eſt plus convenable à ſa gloire ». On diſputa, on murmura & l'on marcha. L'Adelantade, en partant, établit D. Barthelemi, ſon frere, Gouverneur des fondations du fort, devenu depuis une ville célebre ſous le nom de *S. Auguſtin.*

Pendant quatre jours de marche, ſa troupe eſſuya une pluie continuelle: elle eut de l'eau juſqu'à la ceinture, en traverſant un marais; au-delà, elle eut de la peine à garantir ſes armes & la poudre des atteintes d'un torrent de pluie: arrivée à la portée du fort, il lui reſtoit peu de munitions, elle n'avoit plus de pain. Les ſoldats vomirent des imprécations contre le Général: un enſeigne, nommé Pérez, oſa dire tout haut qu'il ne concevoit pas comment tant de braves guerriers ſe laiſſoient ainſi vendre par un Montagnard d'Aſturie, auſſi incapable qu'une brute de faire la guerre, & digne d'être traité par ſa troupe comme il alloit l'être avec elle par les François. Pendant que Ménendez, d'une voix douce, s'efforçoit d'intéreſſer l'honneur & la conſcience des ſoldats, des Officiers dévoués à ſon projet le conjurerent de les mener à l'aſſaut: le cri de l'aſſaut s'éleva, & impoſa ſilence aux mécontens.

A peine y avoit-il dans le fort ouvert par trois grandes brêches, vingt hommes en état de ſe défendre, très-inquiets ſur le ſort de Ribaut, mais ſi éloignés d'imaginer l'ennemi en marche à travers les bois & par un tems affreux que l'Officier de garde avoit par compaſſion permis à ſes ſoldats haraſſés de s'abandonner au repos. Les Eſpagnols ſont entrés par les trois brêches avant que la garniſon ſe ſoit reconnue. Dans l'inſtant l'air retentit des gémiſſemens, des cris, des hurlemens des femmes, des enfans, des malades qu'on égorge ſans pitié. Laudonniere

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

vole à leur ſecours; il n'eſt plus tems. Sa valeur attire ſur lui tout l'effort des armes Eſpagnoles. Dans ſa retraite, il arrache à l'ennemi ſon eſtime & l'admiration. Le dernier de ſa troupe, il entre dans le bois. La plûpart de ſes gens ſe retirent ſur trois navires commandés par le jeune Ribaut, qui, après avoir été témoin inutile de ces déſaſtres, ne s'ébranla que pour repaſſer en France. Les Eſpagnols diſent que Laudonniere fut mal reçu à la Cour, en inſinuant que le Roi avoit conſenti à la deſtruction de la Colonie proteſtante. Un homme du choix de l'Amiral de Coligny n'y fut vraiſemblablement pas vu de bon œil.

Suivant le rapport unanime des Hiſtoriens François, Ménendez fit pendre ſes priſonniers à des arbres ornés de l'écriteau: *ces miſérables ont été traités ainſi, non comme François, mais comme hérétiques & ennemis de Dieu.* Après qu'il eut quitté le fort qui prit le nom de *San-Matheo*, ſes bâtimens furent preſque tous réduits en cendres par un incendie qu'on ne prit point pour l'effet du haſard, & la garniſon ſe mutina. Le zele de l'Adelantade fut encore profondément affligé du ſuccès de quelques-uns de ces hérétiques qu'il envoyoit en préſent à l'Inquiſition d'Eſpagne pour y être brûlés en pompe au feu ſacré, mais qui eurent le bonheur de ſe ſaiſir du galion ſur lequel on eſſayoit de les préparer & de préluder au ſacrifice. Mais il fut conſolé par le maſſacre général de la troupe de Ribaut jettée ſur la côte de Bahama. Si l'on en croit les Relations Françoiſes, le Commandant de S. Matheo, après avoir promis avec ſerment de les renvoyer en France, les fit tous égorger au même inſtant dans la place. Barcia, Hiſtorien de la Nouvelle-Floride, ſur le témoignage du Docteur Solis de Las Méras, beau-frere de l'Adelantade, & l'un des valets de ce bourreau, tranſporte la ſcène de cette boucherie à S. Auguſtin, & Ménendez lui-même en eſt le Héros. Il déclare à deux bandes de ces malheureux que s'ils s'abandonnent à ſa diſcrétion, *il fera d'eux ce que Dieu lui inſpirera*: ils ſe rendent & il les fait maſſacrer. Barcia prétend, ce qui eſt incroyable, qu'il promit à une troiſieme

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſieme de la bien traiter & qu'il tint ſa parole. On a écrit que Ribaut fut écorché vif, & ſa peau envoyée en Eſpagne. Nous liſons dans la *Supplique des veuves & des enfans de ceux qui avoient été maſſacrés à la Floride*, préſentée à Charles IX & conſervée par Laudonniere, que Ménendez envoya, comme un trophée, à Séville la longue barbe de Ribaut; qu'il fit mettre ſa tête coupée en quatre ſur autant de piquets, & qu'on brûla dans un feu de joie les cadavres défigurés & mutilés de tous les François tués depuis le commencement de la guerre. Ce récit n'a pour garant que le témoignage d'un matelot qui ſe ſauva par une eſpece de miracle, après avoir reçu quelques coups de poignard. Après tant d'atrocités conſtatées, toute atrocité eſt croyable, toute atrocité eſt vraiſemblable.

La nouvelle de ces infâmes outrages excita en France l'indignation de tous les citoyens, non celle des Miniſtres de Charles IX, trop lâchement charmés du triſte ſort des créatures de Coligny pour ne pas refuſer à l'honneur, au patriotiſme, à l'humanité, de venger les ſujets du Roi. Cette gloire étoit réſervée à un particulier, le Chevalier Dominique de Gourgues, Gentilhomme Gaſcon, Officier diſtingué, hardi navigateur, brave, paſſionné pour les expéditions périlleuſes & brillantes, bon Catholique, quoiqu'accuſé par Barcia d'être un hérétique furieux, parce qu'il étoit ennemi des Eſpagnols, ennemi furieux des Eſpagnols, parce qu'ils l'avoient condamné à ſervir comme forçat ſur les galeres pour le punir d'avoir ſoutenu en Italie avec un petit détachement l'effort d'une groſſe partie de leur armée. Dès que la nouvelle du maſſacre de la Floride ſe fut répandue, brûlant de la ſoif de ſe venger & de venger ſa patrie, il vendit tous ſes biens, emprunta des ſommes conſidérables, arma trois navires, engagea 150 volontaires & 80 matelots choiſis à le ſuivre ſans leur communiquer ſon deſſein, & partit. Les Eſpagnols de la Floride étoient ſi certains de n'avoir point à craindre le reſſentiment de la Cour de France, que quand il parut à l'embouchure de la riviere de Mai, ils 1567

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

le saluerent comme un de leurs compatriotes qui leur amenoit des renforts. Le Chevalier entra dans la riviere de Seine & trouva les Paraoustis disposés comme lui à exterminer la race Espagnole. A la tête des siens & de ses Alliés, il découvroit déja S. Matheo, que les ennemis ignoroient encore qu'il y eut des François dans la Floride. Les deux premiers forts se rendirent sans résistance. Sans donner le tems aux Espagnols de revenir de leur surprise & de leur frayeur, Gourgues attaqua la place, battit un détachement, mit la garnison en fuite & la ville au pillage. Pendant que les Indiens massacroient ceux qui se jettoient dans les bois, le Général François fit pendre ses prisonniers à des arbres sur lesquels on grava l'inscription, *pendus non comme Espagnols ou Maranes, mais comme traitres, voleurs & meurtriers.* Pour le plaisir d'opposer par représailles la dérision à la dérision, une atrocité fut punie par une atrocité. Gourgues, trop foible pour se maintenir dans le pays, se hâta, après avoir rasé les forts, de le quitter dans la crainte d'être bientôt pendu lui-même comme hérétique, brigand & assassin. Le Roi Catholique mit sa tête à prix. Il se tenoit caché en France, lorsque la Reine Elisabeth le faisoit chercher pour l'attirer à son service. Charles IX lui ayant rendu publiquement ses bonnes graces, il remercia cette Princesse. Enfin toujours implacable dans sa haine, il alloit prendre le Commandement de la flotte que le Prince D. Antoine armoit pour soutenir contre Philippe II son droit au trône du Portugal: mais il mourut à Tours, avec la réputation d'un des meilleurs Capitaines de son siécle, sur mer comme sur terre.

Depuis qu'il eut évacué la Floride, les François égarés dans les affreux délires du fanatisme furieux, perdirent de vue le Nouveau-Monde. Il paroît que les Indiens de la riviere de Mai furent entièrement délivrés de la tyrannie Espagnole, car la côte de la Caroline étoit déserte lorsque les Anglois s'y établirent. Mais dans la partie Méridionale de la Floride, qui regarde le Golfe du Mexique, les Espagnols jetterent les fonde-

mens de S. Marc, S. Joſeph & Penſacola. Aſſez conſtans à donner à leurs villes des noms de Saints, ils ne l'étoient pas moins à intéreſſer ces mêmes Saints dans leurs brigandages, & à partager dévotement avec eux ou plutôt à leur céder généreuſement l'honneur de leurs triomphes. La Colonie du Paraguay, toujours en guerre avec les Indiens, remettoit alors ou à S. Blaiſe ou à S. Jacques, armé en cavalier tout reſplendiſſant de lumiere, la gloire d'avoir frappé de terreur les Itatines & ſauvé le Lieutenant-Général de la province d'un danger d'où il ne pouvoit ſortir que par la protection du Ciel. Les Eſpagnols qui n'avoient pas vu le cavalier, ſe diviſerent pour ſoutenir les uns que c'étoit S. Jacques, les autres que c'étoit S. Blaiſe. Les Itatines, qui, ſeuls, dit-on, l'avoient vu, ſe réunirent de nouveau pour paſſer ſous ſon épée flamboyante juſques dans les derniers retranchemens de l'ennemi. Enfin le Lieutenant-Général, Cacerès, lorſqu'il eut étouffé le reſſentiment des Sauvages, fut en butte à la haine ouverte de l'Evêque du Paraguay. La Colonie ſe partagea; l'Evêque fut ſoutenu par le Militaire, le Lieutenant-Général par le Clergé: la fortune coupa ces nœuds biſarres par un coup biſarre qui mit le Lieutenant-Général dans les fers de l'Evêque. Ces Colons, ſans ceſſe en guerre avec les Indiens, parce qu'ils n'étoient ni aſſez forts ni aſſez doux pour les contenir, n'étoient jamais d'accord entr'eux, parce que l'anarchie ſuivoit leurs Chefs confuſément nommés par le peuple, par la Cour, par le Viceroi du Pérou.

1568-70.

D. François de Toléde, de la maiſon d'Oropeſa, gouvernoit ce Royaume depuis l'an 1569. Après avoir mis de l'ordre dans l'adminiſtration, il ſe ſouvint qu'il reſtoit ſur la Cordillere de Vilcapampa, quelques gouttes du ſang des Incas à répandre. Le Prince Tupac Amaru ou Amano, Héritier du trône, fils de Mango Inca, & frere de Sayri Tupac, mort ſans enfans mâles dans les mains des Eſpagnols, dans la miſere & de trop bonne heure, réſiſta, frappé du ſort de ce frere infortuné, aux ſollicitations du Viceroi, & préféra ſon déſert peuplé de bêtes fé-

1571 & ſuiv.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

roces à tout ſéjour occupé par des uſurpateurs careſſans. Le Viceroi eut recours à la violence avec d'autant plus d'ardeur qu'il ſe flatta de parvenir par ce moyen à découvrir le lieu qui receloit les tréſors des anciens Rois & particulierement la merveilleuſe chaîne d'or d'Huayna Capac. Il chargea ce même Loyola, qui épouſa la fille de Sayri Tupac, d'enlever Tupac Amaru qu'il obligea à ſe rendre à diſcrétion. L'échaffaut fut bientôt dreſſé au milieu de la grande place de Cuſco. Un crieur public annonça que le Chef du ſang des Incas étoit condamné à perdre la tête pour avoir offenſé la Majeſté du Roi Catholique par des tyrannies, des trahiſons & des complots formés avec les Princes de ſa famille de ſoulever les peuples contre leur légitime Souverain Philippe II. On eut dit qu'il avoit attenté à la couronne d'Eſpagne. A cet arrêt répondit un cri public, cri lamentable de la douleur de la part des Indiens, cri véhément de l'indignation de la part des Eſpagnols las de troubles & de crimes. Le vrai Roi du Pérou, après avoir vainement pris à témoin de ſon innocence le Ciel & la terre, & appellé de la ſentence de Toléde à Philippe II, fut baptiſé & conduit au ſupplice. A la vue des marques de déſolation données par les Péruviens, on avoit craint une révolte: d'un ſigne de la main, l'Inca étouffa leurs voix, ils baiſſerent la tête & pleurerent. Le ſilence ne fut troublé que par les plaintes des Eſpagnols. Tupac mourut en héros; & Toléde de l'œil du tyran le vit mourir.

Dans l'eſpace de deux ans, il périt à Lima près de quarante Princes du ſang royal: il y en eut trois qui traînerent encore, pendant un an ou deux, une miſérable vie. D. Charles, fils de l'Inca Paulu, laiſſa un enfant, qui, vers la fin de 1610, mourut de chagrin de ſe voir enfermé dans un Monaſtere pour avoir eſſuyé une querelle de la part d'un Eſpagnol: il avoit un fils qui ne vécut pas long-tems. Ainſi finit la race royale du Pérou, ſi toutefois l'Hiſtoire des Incas de la Guyanne eſt fabuleuſe. Les Métifs, ou fils d'Eſpagnols & de Princeſſes Péruviennes, furent enveloppés dans la diſgrace de leurs parens maternels, & ren-

voyés en Eſpagne, ou du moins bannis des provinces conquiſes par leurs peres ſur la famille de leurs meres. La conquête du Mexique n'avoit pas entraîné les mêmes attentats que celle du Pérou, parce que la couronne y étoit auparavant élective & que l'on n'y craignoit point de réclamation.

Loyola, inſtrument de la tyrannie du Viceroi, fut nommé Gouverneur & Capitaine-Général du Chili, où les Arauques l'aſſaſſinerent au pied d'une forte barriere qu'il venoit d'élever pour leur en fermer l'entrée. Toléde, de retour en Eſpagne, reçut ordre de ſe retirer dans ſes terres: *je ne vous avois pas envoyé au Pérou*, lui dit Philippe, *pour tuer les Rois, mais pour les ſervir.* Tupac étoit donc Roi, & Toléde ſervit le tyran Philippe. Quoique ce cruel Miniſtre eut bien mérité du fiſc par ſes réglemens, le Conſeil des Finances, habile à connoître le cœur du Roi, ſe hâta de juger Toléde coupable des infidélités commiſes par des ſubalternes dans la levée des deniers royaux, afin de confiſquer l'or & l'argent qu'il avoit apportés du Pérou. Le Viceroi mourut en peu de jours, de douleur d'avoir perdu le fruit de ſon exécrable barbarie.

Toujours agités dans l'intérieur de l'Amérique, les Eſpagnols ne ceſſoient de s'élancer de ſes rives ſur de nouvelles mers pour chercher des Mondes nouveaux. Auſſi avoient-ils peint, s'il faut en croire le Relateur de l'expédition de Dracke, auſſi avoient-ils peint à San-Domingo un globe d'où un cavalier ſortoit de plus de la moitié du corps, avec la deviſe, *unus non ſufficit orbis.* Depuis qu'ils avoient des ports ſur la mer du ſud, ils erroient dans cet immenſe labyrinthe, & ils découvroient les avenues d'un Monde auſtral. Sous le gouvernement du Licencié Caſtro & du ſecond Marquis de Canette, Alvaro de Mendagna, en allant du Callao, port de Lima, à l'oueſt, avoit découvert dans des courſes de douze cens à dix-huit cens lieues, des amas d'Iſles, Iſles de Salomon, Marquiſes de Mendoça, Iſles de Sainte Croix, que des Navigateurs croyent & croiront peut-être encore long-tems découvrir pour la pre-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

miere fois. Nommé Adelantade de ces pays, il n'y trouva pas la récompenſe qu'il convoitoit, de l'or. Par lui furent frayées les voies que ſuivit en 1605, Quiros, un de ſes anciens Pilotes, pour pénétrer juſqu'à la terre auſtrale du S. Eſprit, ou terre de Quir, à 1400 lieues du Callao, formant la côte de l'eſt de la Carpenterie au ſud de l'extrémité Orientale de la Nouvelle-Guinée. Toutes ces entrepriſes, quoique ſuivies de quelque ſuccès, furent toujours ſtériles & ſans utilité, parce qu'on alloit au haſard avec des vues auſſi vagues que les mers dans leſquelles on naviguoit; parce qu'on ne vouloit que de l'or & qu'on vouloit que l'or ſe préſentât, pour ainſi dire, de lui-même; parce que les Ordonnateurs de ces expéditions n'avoient point de plan & ne laiſſoient preſque point de lumiere à leurs Succeſſeurs.

Cependant l'horiſon s'aggrandiſſoit par les tentatives; & la carriere s'ouvroit au deſir d'envahir ou au deſir de connoître, deſirs qui s'irritent par les premieres jouiſſances. Une curioſité ſçavante excite aujourd'hui en Europe une fermentation ſemblable à celle qu'y excitoit dans ces tems-là une aveugle cupidité. Après avoir foulé ou éclairé tant de contrées, la moitié du globe nous eſt encore inconnu: nous travaillons aujourd'hui à ajouter une cinquieme partie à l'Univers, & à percer avec le flambeau de la Géographie & de la Phyſique dans les régions ſituées au-delà des pointes Méridionales du Monde connu, rempliſſant une étendue de huit millions de lieues quarrées, & formant un contrepoids prodigieux dans la balance du globe. Veſpuce apperçut le premier en 1502 une côte de ce pays auſtral; & par une biſarrerie ſinguliere, donnant ſon nom au Nouveau-Monde que Colomb avoit trouvé, il ne put le donner au Monde auſtral dont perſonne ne lui conteſtoit la découverte. Nous avons vu, dans l'Hiſtoire de l'Inde, Gonneville jetté en 1504 ſur une autre terre auſtrale. Magellan & pluſieurs autres Marins firent enſuite quelques pas dans la même carriere.

Depuis la découverte du célebre Détroit appellé du nom de

ce Florentin, quelques Navigateurs Eſpagnols en avoient tenté le paſſage en différens tems. D. François Garcie Joffre de Loyola, étoit allé en 1526 reconnoître ce canal juſqu'alors négligé, & ce ne fut qu'après avoir lutté pendant cinq mois contre les dangers, qu'il en ſurmonta les obſtacles. En 1533, Alonſe de Camargo n'eut pas le bonheur d'arriver juſqu'au terme : les mêmes efforts furent dans la ſuite renouvellés avec le même ſuccès : les eſcadres ne s'engageoient dans le Détroit que pour être battues par des flots impétueux, & briſées à la fin ſi elles s'opiniâtroient dans leur réſiſtance. Cette mer devint fameuſe en naufrages. Les Navigateurs ſe replierent ſur la mer du nord : partout où l'Amérique s'entr'ouvroit, on alloit voir ſi les deux Océans n'entrelaçoient point leurs bras. Purchaz a, légerement peut-être, accuſé les Eſpagnols d'avoir ſuppoſé un Détroit d'Anian, pour divertir les autres nations du deſſein de chercher un canal vers le Septentrion. Le P. Torrubia, dans ſa diſſertation Hiſtorico-géographique ſur le paſſage de l'ancien Monde à l'Amérique Septentrionale, prétend que ſa nation, loin d'avoir inventé cette fable, fut la dupe de certains Navigateurs Hollandois qui abuſerent de la crédulité de Philippe II & de l'Europe par cette impoſture. En effet cinq expéditions malheureuſes prouvent aſſez qu'elle fût trompée, & les Relations Eſpagnoles qu'elle tâcha de détromper les autres peuples. Cette recherche n'aboutit qu'à la découverte du fleuve S. Antoine, appellé dans quelques cartes Détroit d'Anian, quoique ce ne ſoit qu'un fleuve d'eau douce, deſcendu de la Sierra Azul, ou montagne d'Azur de l'Amérique Eſpagnole. Le Général Viſcaino conduiſit l'entrepriſe ; & ſon Journal fut, par ordre du Roi, inſéré dans la *Monarchie Indienne* du P. Torquemada, publiée en 1615. Ainſi, ajoute le P. Torrubia, les Eſpagnols ont été regardés comme les premiers auteurs d'une fiction qu'ils ont travaillé les premiers à détruire. Chaque peuple en a déja trop de ſes propres excès.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Les Anglois ne paroiſſoient alors à la vue des côtes de l'Amé-

De la conquête de l'Amerique et de ses suites.

rique qu'en hommes de mer, ſans ſortir de l'élément des Navigateurs, ſans deſcendre de leurs vaiſſeaux pour jetter une peuplade, & dans la ſeule vue (à moins que la piraterie ne les y attirât) d'abréger le chemin des Indes Orientales par quelque découverte qui les diſpensât de doubler les pointes Méridionales de l'Afrique ou de l'Amérique. Déſabuſés ſur l'exiſtence du Détroit d'Anian, ils travaillerent à ſe frayer une route par la mer glaciale. Ce projet formé preſque dès le commencement des navigations Occidentales, cette nation le pourſuivit toujours avec ardeur & le pourſuit encore. J'ai dit la nation, mais à tort, car elle ſe partagea. Des tentatives multipliées ne produiſirent que de vives conteſtations après avoir occaſionné de grandes dépenſes. De ces expéditions infructueuſes, une partie de la nation conclud que la communication n'exiſtoit pas, & l'autre qu'elle exiſtoit. La compagnie qui ſe forma dans le ſeul objet de la découvrir, mit ſa gloire à juſtifier par des conjectures une entrepriſe onéreuſe que la fortune refuſoit de juſtifier par le ſuccès : elle a même été accuſée d'avoir peu ſcrupuleuſement recouru à la fiction pour retenir ſes partiſans, ainſi que le P. Burriel, Jéſuite Eſpagnol, le remarque dans ſes Appendices à la notice de la Californie.

Déja les Anglois avoient prétendu que les Cabots leur avoient dérobé la connoiſſance du paſſage, après l'avoir acquiſe au nom de la couronne d'Angleterre. Le Chevalier Hugh Villougby, fut le premier navigateur national qui parut ſur cette ſcène, en 1553. Ses Journaux le portent juſqu'aux 72 degrés de latitude-nord où les cartes placent à l'oueſt de la Nouvelle-Zemble, alors inconnue, une terre de Villougby ou Villops, inutilement cherchée depuis à l'aide même du fil laiſſé par le Journaliſte. Le mauvais tems obligea le Chevalier à ſe refugier dans un port d'Arzena en Laponie, où il mourut de froid ainſi que tout ſon équipage. En 1556, Etienne Barroug s'enfonça dans le canal de Waeigatz, entre la partie Méridionale de la Nouvelle-Zemble & le pays des Samoyedes, & crut qu'à l'eſt

de

de ce Détroit il y avoit une iſſue; mais c'étoit un golfe. En 1580, Artur Patt & Charles Jackman, chargés par la Reine Eliſabeth de reconnoître ce prétendu paſſage, furent arrêtés par les glaces & repouſſés par la tempête. Patt périt; Jackman n'eut d'autre bonheur que celui d'échapper au naufrage. De combien de riches canaux l'Angleterre ſeroit arroſée ſi elle avoit conſacré à de nouvelles iſſues de navigation intérieure l'argent & les hommes qu'elle a jettés dans les gouffres du nord pour percer dans le ſud!

Le Chevalier Martin de Frobisher eut plus de ſuccès que ſes précurſeurs ſur ces mers terribles, dans trois expéditions différentes préparées par un prudent examen des lieux & des dangers. D'abord il donna ſon nom à un Détroit formé par une grande Iſle au ſud & le Groenland au nord. L'année ſuivante, il franchit cette barriere & ſe trouva dans un cahos. A meſure qu'il acqueroit des lumieres, il voyoit les ténebres s'épaiſſir. Les difficultés ſe multiplioient à meſure qu'il applaniſſoit des obſtacles. Forcée d'un retranchement à l'autre, la Nature défendoit toujours le paſſage par des retranchemens plus hériſſés que les premiers. Cependant il promit à ſa nation plus peut-être que lui-même il n'eſpéroit, pour l'affermir dans ſes réſolutions & obtenir de nouveaux gages de ſa confiance. Dans tous les tems, quelques hommes préſident aux opinions nationales & entraînent ceux qui gouvernent comme ceux qui ſont gouvernés. Frobisher, dans un troiſieme voyage entrepris en 1578, reconnut la terre d'Oueſtfriſe qu'il prit pour le Fridſland des Zani, & en inveſtit la Reine Eliſabeth en lui donnant le nom d'Angleterre Occidentale. 1576-78.

Le Chevalier François Dracke, *cet intrépide Marin, qui, le premier de ſa nation, fit le tour du monde, & qui finit par être mangé tout vivant par des crabes*, ſe ſignaloit alors dans la mer du ſud par des incurſions ſur les côtes du Chili, du Pérou, du Mexique, que les Eſpagnols croyoient inacceſſibles au reſte des Européens, depuis ſurtout qu'eux-mêmes avec la carte du Détroit

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

avoient tant de fois échoué dans leurs tentatives pour le franchir. L'objet de ſon armement, préparé en 1577, avoit été déguiſé. L'année ſuivante, en treize jours il paſſa le canal de Magellan, ſans autre guide que l'audace. Sa navigation dans la mer du ſud ne fut qu'un cours de triomphes de pirate. Surchargé d'or & d'argent & de toute ſorte de brillantes richeſſes, il craignit avec
1579-80. raiſon que les Eſpagnols qu'il avoit ſurpris ſans défenſe ne l'attendiſſent en force ſur la route du Détroit, & ſes Pilotes redoutoient la bouche du Détroit du côté du ſud où ils avoient eſſuyé des pluies, des tempêtes & des rafales. Dracke, plein de confiance dans la fortune, aimoit mieux affronter de ſinguliers haſards. Pour éviter les dangers du Détroit, il n'avoit d'autre reſſource que d'achever le tour du monde; il l'acheva.

On lit dans le Journal François de cette expédition, que la flotte réſolut de monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian qu'elle ne connoiſſoit pas, pour deſcendre en Angleterre par la mer glaciale qu'elle connoiſſoit intraitable. Il eſt dit encore qu'elle fit vingt lieues dans ce Détroit qui n'exiſte point. Ces particularités ne ſe trouvent point dans le Journal Anglois, tel que le recueil d'Hackluyt nous l'offre. A la vérité Dracke prit d'abord ſa route par le nord, mais le froid le repouſſa. Il deſcendit ſur une côte de la Californie, qu'il nomma Nouvelle-Albion, ſans ſçavoir ſi l'on connoiſſoit déja ce pays, ſi fertile & ſi beau, ſuivant toutes les Relations publiées juſqu'à nos jours, ſi miſérable & ſi diſgracié de la Nature, ſuivant la nouvelle Relation Allemande publiée l'année derniere 1773 à Manheim. Prévenu que toutes les nations mêmes Sauvages avoient une idée barbare de la Divinité, il crut que les femmes du canton offroient aux Anglois des ſacrifices comme à des Dieux lorſqu'il les vit, à ſon approche, s'égratigner les joues en pouſſant des cris lamentables. Après que ces peuples eurent préſenté aux étrangers des panaches de plume, des feuilles de tabac, &c. leur Chef, au milieu des danſes & des chants, mit ſur la tête de Dracke une grande couronne. L'Amiral la reçut au nom de la

Reine d'Angleterre, *en ſouhaitant*, dit le Journal, *que toutes les richeſſes du pays, dont il prenoit poſſeſſion, fuſſent tranſportées quelque jour à Londres pour la gloire & pour le bonheur de ſa patrie.* C'eſt le ſouhait de Tibere, qui eut voulu que le genre humain n'eut qu'une tête. La flotte, après avoir traverſé les mers de l'Orient & de l'Afrique, mouilla heureuſement à Plymouth, après trois ans, moins douze jours, de navigation.

Le Capitaine Winter avoit quitté Dracke avec un ſeul vaiſſeau pour repaſſer le Détroit de Magellan: il réuſſit, & c'eſt le premier Navigateur qui ſoit venu en Europe par cette route. Il rapporta l'écorce aromatique d'un arbre fort commun dans l'intérieur du Détroit, nommé dans la ſuite *Cannelier de Winter.* On ne s'eſt point intéreſſé à cette découverte, quoique cette canelle ſoit une excellente épice, qui, excepté le feu de celle de ceylan, en a toutes les qualités.

Le Viceroi du Pérou avoit envoyé Pédro Sérano, Navigateur habile, avec deux vaiſſeaux de guerre, à la pourſuite des Anglois. Ils étoient déja loin. Sérano s'arrêta pendant neuf mois dans le Détroit de Magellan où le Viceroi ſongeoit à bâtir des forts pour fermer le paſſage des établiſſemens du ſud. Il obſerva long-tems, il médita long-tems: le fruit de ſes mûres réflexions fut le projet le plus ſage que l'Eſpagne eut juſqu'alors formé ſur l'Amérique, & celui que les Hiſtoriens ont unanimement déclaré le plus ridicule, parce qu'il fut le plus malheureux. D. Pédro Sarmiento, éclairé par une connoiſſance particuliere des lieux, vint à bout de perſuader à Philippe II d'élever dans le Détroit une fortereſſe, dont les batteries ſeules, diſoit-il à ce qu'on prétend, arrêteroient tous les vaiſſeaux étrangers. A un plan bien concerté, on ſubſtitue une promeſſe abſurde. Sarmiento propoſoit de fermer le Détroit, non avec une batterie de canon, mais avec pluſieurs forts, avec des Colonies, avec des ports & des vaiſſeaux. Auſſi le Roi fit-il partir une belle flotte de 23 navires montés de 3500 hommes, ſans compter 500 ſoldats de vieilles troupes Wallonnes qui conduiſoient un nouveau Gouverneur au Chili. D. Diégue 1581 & ſuiv.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Flores de Valdès fut nommé Amiral de la flotte, & Sarmiento Gouverneur de la Colonie Magellanique.

Jamais entrepriſe ne fut auſſi opiniâtrément contrariée que celle-ci par les vents & la mer. Non loin des côtes d'Eſpagne, une tempête enſevelit ſous les eaux ſept vaiſſeaux portant 800 hommes. Les autres retardés par le même accident ſont contraints d'hyverner à Rio Janéiro dans le Bréſil, alors dépendant de l'Eſpagne par la conquête du Portugal. Là, un des plus gros bâtimens avec 300 hommes & 20 femmes eſt englouti, au milieu de pluſieurs autres endommagés par une ſeconde tempête. On apprend que l'Amiral Fenton court ces mers avec une eſcadre Angloiſe. Valdès va la chercher avec ſes dix meilleurs vaiſſeaux : il ne la trouve pas ; elle rencontre trois vaiſſeaux qu'il renvoyoit au Bréſil chargés de femmes & de troupes inutiles, en prend un, & dédaigne de s'emparer des autres. Valdès en avoit brûlé deux hors de ſervice, & laiſſé trois à Buénos-Ayres pour le Gouverneur du Chili, lequel ſe rendit par terre dans la province. Enfin le reſte de la flotte ne put arriver au Détroit que vers la fin de l'été, ſaiſon des orages ſur cette mer.

Sarmiento, dans l'impuiſſance de prendre terre avec ſa Colonie, retourne à Paraiba ſur la côte du Bréſil. On venoit de voir des Anglois errer dans les environs pour piller ; on y trouva des François occupés à s'y établir furtivement. Cette derniere nation, bannie de l'Amérique Septentrionale par l'effroi & par les atrocités qu'elle y avoit ſouffertes & commiſes, reprenoit ſes deſſeins ſur la partie Méridionale de cet hémiſphere, qu'elle avoit d'elle-même abandonnée ſans motif & par un ſchiſme de têtes exaltées. Couverte par cinq vaiſſeaux, la Colonie nouvelle bâtiſſoit un fort. Sarmiento parut, ruina l'eſcadre & l'établiſſement, & ne laiſſa qu'un ſouvenir vague de cette entrepriſe, l'une des plus obſcures que les François euſſent formées, quoiqu'à en juger par l'importance de l'armement elle dût être une des plus mémorables. Après cette expédition, il alla de nouveau, accompagné de Ribera, Lieutenant de Valdès, tenter le Détroit où il

territ à la fin avec 400 hommes & 30 femmes, fournis de provisions de bouche pour huit mois. De trois vaisseaux qu'il avoit, il en perdit un, garda le second, & renvoya le troisieme en Espagne pour chercher du secours. Son premier soin fut de construire sur la pointe de possession, à l'embouchure du Détroit le fort du *Nom-de-Jésus* où il logea 150 hommes. Après s'être assuré la clef du canal, il alla par terre visiter les côtes & choisir un lieu commode pour bâtir la place de *Philippeville*, qu'il garnit d'une bonne artillerie, mais que la rigueur de l'hyver ne lui permit point d'achever. De retour avec 25 matelots à Nom-de-Jésus, il fut rejetté par un coup de vent dans la mer du nord. Inspiré par l'occasion, il se rendit à Rio Janéiro où il ne trouva point les secours qu'il attendoit, delà à Fernambouc où il ramassa moins de provisions qu'il ne lui en falloit, & delà à la Baye de tous les Saints où il fit naufrage. Cet homme, qui, terrassé par la fortune presqu'à chaque pas, reprenoit à l'instant la posture du Héros, rebâtit un nouveau navire, l'approvisionna & mit à la voile. Mais la tempête l'attendoit encore & le poursuivit. Après avoir tout jetté à la mer, il relâcha à Rio Janéiro. Enfin en sortant de ce port, il tomba dans la flotte Angloise du Chevalier Raleigh, & fut conduit en Angleterre.

Etoit-il donc mépriſable cet homme à qui la fortune, avec un acharnement sans exemple, coupa, si je puis ainsi parler, un nerf à chaque pas, sans que son courage en fût abattu, sans que son activité se rallentît, sans que jamais il crût son dessein avorté? Qu'est-ce qu'il eut pu faire, qu'il ne fît pas? Etoit-elle donc folle, cette entrepriſe, qui malgré tant de traverses & de pertes rendoit en effet l'Espagne maitresse du Détroit si elle l'eut été par Sarmiento? Faut-il, parce qu'on découvrit quelque tems après un nouveau passage, prononcer qu'à cette époque il n'étoit pas de la politique régnante de garder celui-là? Qui sont ceux qui osent démentir ce que ce brave homme, & Serrano & leurs compagnons ont rapporté des plaines, des bourgades, des bestiaux, de la population de quelques cantons

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

voiſins du Détroit? Faudra-t-il en croire quelques Navigateurs qui paſſerent ſans s'arrêter dans ce Détroit bientôt entierement abandonné, plutôt que ces Eſpagnols qui le viſiterent & y ſéjournerent long-tems dans la vue de s'y établir? Candish rendra du moins juſtice à Sarmiento ſur le choix de l'emplacement de Philippeville. Parce qu'on n'a pas apperçu les monumens que la Relation met ſous les yeux de ces Aventuriers, eſt-ce à dire qu'ils n'exiſtoient pas ou que ce qui n'exiſte plus n'a jamais exiſté? N'étoient-ils que des viſionnaires lorſqu'ils virent des hommes d'une taille démeſurée qu'on y voit encore? Pourquoi ne veut-on pas qu'ils ayent trouvé des eſpeces de Caneliers tandis qu'on permet à Winter d'en avoir trouvé vers le même tems & dans le même lieu? Ainſi du reſte. Ne traitons pas tout de fables, parce que l'Auteur d'une Relation l'aura parée d'ornemens fabuleux.

Le ſuccès de cette entrepriſe ſembloit tenir à un ſeul homme, & cet homme n'étoit plus libre de ſervir l'Eſpagne. Pendant que la barriere élevée pour fermer du côté du ſud l'accès du Chili, du Pérou & du Mexique, tomboit, une nouvelle carriere s'aggrandiſſoit & s'applaniſſoit ſous le nom de Nouveau-Mexique au nord de cette derniere contrée. Le Franciſcain Eſpagnol, Auguſtin Ruys, l'avoit ouverte en 1580; en 1582, elle s'étendit ſous les pas du Capitaine Antoine de Eſpéjo. D. Jean de Onnate, y bâtit la ville de S. Jean, découvrit beaucoup de mines, & pouſſa vers le nord ſes découvertes & ſes conquêtes juſqu'à *la riviere du nord* ou *Rio Colorado*, & au lac de Conibas par onze ou douze années de travaux commencés en 1599 & finis en 1611. Il manqua un Hiſtorien à ce Capitaine: cependant il trouva de l'or; mais il parut trop tard: on commençoit à ſe laſſer de célébrer la cruelle engeance des *grands hommes du ſiecle.*

La rivalité des Anglois devenoit alors redoutable pour les Eſpagnols. Ces inſulaires, portés vers le nord par l'eſpérance d'abréger les voies au commerce des Régions Orientales, & attirés vers le ſud par les tréſors ſur leſquels ils venoient de faire

d'heureux eſſais de pillage, ſe livrerent à des ſpéculations & à des calculs de politique, de trafic & de finance ſur l'Amérique elle-même. Combien ne ſeroit-il pas avantageux de poſſéder des terres dans un pays dont la dévaſtation étoit ſi lucrative ? Sans un domaine à ſoi, combien les courſes & les entrepriſes étoient incertaines & périlleuſes ! Quel riche fond l'Amérique offroit & à la cupidité & à la curioſité ! Ces idées fermenterent & les têtes s'échaufferent. A cette époque les eſprits commencerent à ſe faſciner d'un étrange ſyſtême de puiſſance fondée ſur le commerce, fondé ſur des poſſeſſions lointaines. L'Angleterre s'excita vivement à chercher ſa fortune hors d'elle-même ; les hommes pécunieux & avides furent puiſſamment encouragés à ſemer aux deux bouts du monde les avances de la proſpérité locale ; le mot de *commerce* fut celui du ralliement patriotique ou pour mieux dire national. C'eſt à cette époque, c'eſt au régne d'Eliſabeth, à ſes vues marcantiles, au branle donné par ſes inſtitutions, que l'Angleterre attribue ſa gloire & ſa richeſſe, gloire qui conſiſte dans des efforts éclatans pour étendre ſon nom aux dépens de ſon exiſtence, richeſſe qui conſiſte dans une multiplication énorme de papiers ſans argent & de Domaines ſans revenu, gloire & richeſſe qui aboutiſſent à la ruine de l'Etat. Si ce délire a produit un bon effet, ça été de divertir l'inquiétude cruelle de la nation de deſſus elle-même, & de la tourner vers tous les marchés de l'Univers. Depuis ce tems-là, l'on a navigué, combattu, conquis, défriché, trafiqué, négocié, preſque ſur tous les points connus du globe ; cela eſt vrai. Mais depuis ce tems-là les intérêts des Marchands ont gouverné l'Etat & les loix, décidé de la paix & de la guerre, & réglé le ſort de la nation. Depuis ce tems-là, la liberté, la vraie liberté civile, la liberté de diſpoſer de ſes biens ou d'acheter & de vendre, a été arbitrairement reſtreinte, enchaînée, anéantie par degrés. Depuis ce tems-là, les peuples n'ont jamais mieux connu le prix des ſuccès militaires & marchands que par le poids toujours croiſſant, des droits, des impôts, des acciſes, de la dette

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

publique, & de l'oppreſſion fiſcale portée deſpotiquement à ſon dernier excès. Depuis ce tems-là, la légiſlation a créé près de cent nouveaux crimes, je veux dire qu'elle a converti des actes en eux-mêmes légitimes & juſtes, en délits dignes de peines capitales, dignes de mort; & par les loix, les crimes; par les crimes, les peines; par les peines, le malheur public. Depuis ce tems-là, le nombre des hôpitaux eſt devenu dix fois plus conſidérable qu'il ne l'étoit auparavant, & le nombre des victimes dix fois plus grand dans chaque hôpital comme dans chaque priſon empeſtée par l'entaſſement des malheureux & des coupables confondus pêle-mêle. Depuis ce tems-là, les pauvres ont formé un peuple dans l'Etat, & un peuple puiſſant juſqu'à lever un impôt, & groſſi d'année en année, mais toujours trop foible pour ſes beſoins; & l'Etat, pour maſquer la miſere publique, anticipe tous les jours par des tours de finance ſur le terme de ſa durée ou de la banqueroute générale. Telle eſt l'Hiſtoire de l'Angleterre depuis l'époque d'où elle date ſa ſplendeur, depuis l'origine de ſes Colonies, de ſon commerce, de ſes Domaines lointains. Telle eſt l'Hiſtoire de plus d'une nation.

Les Anglois vont donc occuper la ſcène : ils y paroîtront comme ennemis des Eſpagnols, comme fondateurs de Colonies, comme auteurs de nouvelles découvertes. S'il eſt un établiſſement dont la nation Angloiſe doive rendre grace & gloire à la Reine Eliſabeth, c'eſt celui de l'Iſle de Terre-Neuve, par lequel elle s'aſſuroit, ſans offenſer l'humanité ou ſans bleſſer aucun peuple, la pêche de la morue, c'eſt-à-dire, des ſubſiſtances ou les richeſſes dont chacun a indiſpenſablement beſoin, dont on a indiſpenſablement beſoin chaque jour, qui donnent la vie par leur conſommation, & qui procurent par des ventes ou des échanges faciles & recherchés les commodités comme les néceſſités de la vie. Ce fut à l'inſtigation du Secrétaire d'Etat Walſingham, que la Reine envoya le Chevalier Gilbert Humphrey prendre poſſeſſion de ces terres fertiles & de ces mers poiſſonneuſes.

1583.

poiſſonneuſes. Mais comme ſi le haſard ſeul eut inſpiré les bonnes réſolutions, Richard Gréenville eut ordre, dans le même tems, d'aller poſer les premieres pierres d'un édifice dans la Floride au deſſous de S. Jean de Pinos: ſon ouvrage fut preſqu'auſſitôt renverſé qu'élevé.

Déja les particuliers s'aſſocioient enſemble pour fonder à leurs frais des Colonies. Après avoir parcouru les mers en Pirates, ils viſitoient les côtes en Aventuriers. Les Anglois ſuivirent la même marche que les Eſpagnols, cherchant de l'or comme eux; mais plus heureux qu'eux, ils ne réuſſirent pas, & leurs Colons furent forcés par les circonſtances de cultiver la terre, parce qu'ils n'eurent ni mines à exploiter ni peuple à ſpolier. A la tête des nouveaux Aventuriers étoit le Chevalier Raleigh qui avoit engagé de riches citoyens de Londres dans ſes projets. Autoriſé par des Lettres-Patentes à recueillir pour ſa Compagnie les fruits de ſes travaux, il fit partir deux navires ſous le commandement de Philippe Amidor & Arthur Barlow, qui en 1585, naviguant comme au haſard & ſans deſtination fixe de lieux, mouillerent à la fin à l'entrée de la Baye *Roënoke*, dépendant aujourd'hui de la Caroline Septentrionale. Ils trafiquerent avec les Indiens pour obſerver librement leur caractere & leur pays. A leur retour en Angleterre, ils peignirent d'une maniere ſi ſéduiſante la fertilité des terres de cette contrée, la douceur du climat, l'affabilité des habitans, que la nation ſe paſſionna pour les bords de la Baye Roënoke, & que la Reine Eliſabeth, pour encourager les Entrepreneurs, donna elle-même à la contrée le nom de *Virginie*, par alluſion, ſoit à ſa virginité, dit l'Hiſtoire, ſoit à l'innocence des habitans *qui retenoient encore la pureté, l'abondance & la ſimplicité de la création*. J'aimerois mieux croire que la Reine, ſans ſonger à rendre témoignage à ſes propres vertus ou à celles des Indiens, ne voulut indiquer par ce nom qu'une terre Vierge, un pays Vierge, une terre, un pays que l'agriculture n'avoit pas fécondé & que les Européens n'avoient pas encore ſouillé.

1584 & ſuiv.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Le fameux Jean David ſuivoit alors dans la mer glaciale les traces de Frobisher. Le mauvais ſuccès ne le décourageoit pas; un bon ſuccès le menoit à un autre. Pendant pluſieurs années, il travailla courageuſement à reconnoître & éclairer les détours du labyrinthe. Dans la mer d'Eſtotiland, il vit de près le naufrage auprès du cap qu'il nomma *Cap de Déſolation*. En 1587 ou en 1590, il découvrit celui auquel il donna ſon nom, entre le Groenland & l'Iſle de Cumberland. Ce Navigateur s'avança juſqu'au 72e. degré.

1586. Le redoutable Dracke étoit en mer. Des Iſles d'Afrique, il alla fondre ſur l'Iſle Eſpagnole dont il ruina la capitale, ſur Carthagêne qu'il ſaccagea, ſur la ville de S. Jean (dans la Floride) qu'il brûla : il arrêta ſa courſe à la Jamaïque. Après qu'il eut emporté les riches dépouilles de tous ces lieux, une eſcadre Eſpagnole arriva pour les ſecourir. Pendant qu'il déſoloit l'Amérique Eſpagnole, le Chevalier Richard Gréenville alloit tâcher de naturaliſer une troupe agricole dans le pays découvert par les Capitaines de Raleigh, ſon aſſocié. Il arrive & met la charrue dans les friches. Aſſuré de l'abondance des vivres par ce premier pacte avec une terre fertile, il contracte une alliance avec les Indiens & leur confie le ſalut de 108 hommes commandés par Ralphe Lane. Cependant avant de quitter la côte, il ordonne à ſes Colons de ſe fortifier dans une Iſle voiſine, mais il leur abandonne ce ſoin. Après ſon départ, ils ſe diſperſent. La fougue, la curioſité, cette eſpece de libertinage dans lequel l'aſpect d'un vague immenſe jette l'eſprit, en emportent quelques-uns ſi avant dans l'intérieur des terres qu'ils deviennent ſuſpects aux Indiens. Averti par des meurtres de ce qu'il y avoit à craindre de la part de ces peuples défians & vindicatifs, Lane diſſimula, plia, & annonça l'arrivée d'un puiſſant ſecours. Les barbares, contenus par ce bruit, lui laiſſerent la liberté de parcourir cent milles de côtes en tirant vers le nord.

1587 & 88. Cependant le ſecours n'arrivoit point. Les Indiens raſſurés commençoient à lâcher le frein à leur férocité, & la Colonie

ne ſongeoit qu'à trouver les moyens de s'y ſouſtraire, lorſque l'on vit le Vice-Amiral Dracke entrer dans la Baye avec vingt-trois vaiſſeaux pour aſſiſter la Colonie qu'on croyoit néanmoins hors de danger, intercepter les galions Eſpagnols, & préluder à la deſtruction de la fameuſe flotte ſurnommée l'*Invincible* diſſipée l'année ſuivante ſur les côtes d'Angleterre. Dracke donna une frégate, des vivres, des munitions & un renfort d'hommes à Lane : mais une tempête entraîna le bâtiment ſi loin en mer, que les Colons frappés de crainte & des idées paniques de mauvais augure, conjurerent le Vice-Amiral de les recevoir ſur la flotte : il les ſatisfit. Raleigh, qui vint viſiter ſon ouvrage, fut ſurpris, affligé, embarraſſé en n'en voyant que de légers veſtiges. Après lui, Gréenville, perſuadé que ſes Colons avoient péri ſous les coups des Sauvages, avoit rejetté la penſée de relever l'établiſſement, & il ne ſe détermina à loger 50 hommes dans l'Iſle qu'après avoir été déſabuſé par un Indien ſur le ſort de ſes premiers Colons.

Thomas Candish, Gentilhomme du Comté de Suffolk, encouragé par l'heureuſe hardieſſe de Dracke, étoit entré dans le Détroit de Magellan où il avoit moins enlevé que recueilli 25 Eſpagnols, & leur chef Hernando, triſtes reſtes de la Colonie de Sarmiento preſqu'anéantie par la miſere. La faim avoit ſans doute excité des ſéditions ; car on voyoit encore les cadavres de pluſieurs malheureux ſuſpendus au gibet. Philippeville, quoique pluſieurs fois attaquée par les Indiens, avoit conſervé ſes murs & ſes fortifications. Pendant plus de deux ans que les Eſpagnols l'occuperent, ils ne virent rien, dit-on, croître & proſpérer dans le territoire : mais n'avoient-ils pas attendu dans l'inaction que la terre leur prodiguât la récompenſe du travail ? François Prety, Auteur du Journal du voyage de Candish, remarque que la place étoit bâtie dans le lieu le plus commode du Détroit pour le bois & pour l'eau : étoit-ce une terre ingrate qu'une terre arroſée & couverte de hautes plantes ? Il paroît que les malheureux avoient été réduits à ſubſiſter de moules & de lim-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pets, car on n'y trouva point d'autres reſſources en vivres, ſi ce n'eſt quelques daims qui venoient ſe rafraîchir dans la riviere. A la famine, la peſte s'étoit jointe. L'air étoit encore infecté par les cadavres, lorſque Candish arriva. Les cadavres vivans qu'il rencontra ſur le rivage vivoient depuis un an de racines, de feuilles & de quelques oiſeaux qu'ils tuoient par intervalle. Parmi eux, il y avoit deux femmes. Ils projettoient de gagner la riviere de Plata. Candish donna le nom de *Port de Famine* à ce lieu ſitué à 53 degrés de latitude Méridionale.

Son eſcadre, ayant débouché dans la mer du ſud, porta le fer & le feu ſur les côtes du Chili, du Pérou, de la Nouvelle-Eſpagne. Vers la pointe de la Californie, elle s'empara du grand Galion Amiral de ces mers, nommé *Sainte Anne*, du poids de 700 tonneaux, chargé d'or & d'étoffes précieuſes. Candish, avec ſes riches dépouilles, ſe rendit aux Philippines d'où il revint en Europe par le Cap de Bonne-Eſpérance en 1588.

1589 & ſuiv. L'année ſuivante, André Merrick fit le même voyage avec le même bonheur. Deux ans après, Candish rentra dans la même carriere. Sa flotte pénétra juſqu'à quatre lieues de la bouche du Détroit du côté du ſud: d'affreux coups de vent la rejetterent dans un lieu ſerré où pendant un mois les équipages ne vécurent que de coquillages & d'herbes marines. En rentrant dans la mer du nord, le vaiſſeau de l'Amiral ſe ſépara, par une nuit obſcure, du reſte de la flotte. La tempête lança les autres ſur des Iſles inconnues. Echappés au naufrage, ils retournerent dans le canal pour chercher l'Amiral qu'ils avoient perdu de vue, & mouillerent dans une baye d'où l'on voyoit des Sauvages nuds dans des bois au milieu du mois d'Août malgré l'âpreté de l'hyver. Deux fois les vaiſſeaux Anglois percerent juſqu'à la mer du ſud, deux fois les vents les repouſſerent dans le canal: enfin ils furent rechaſſés dans la mer du nord d'où, après avoir été battus par les Portugais ſur les côtes du Bréſil, ils gagnerent l'Irlande le 11 Juillet 1593. Vers le même tems, le Chevalier Richard Hawkins entreprit auſſi de faire le tour du monde. On

prétend qu'au ſud-oueſt du Détroit, il découvrit une terre immenſe qui s'étendoit d'un côté dans la mer du ſud, de l'autre juſques vis-à-vis le Cap de Bonne-Eſpérance. Il reconnut, ajoute-t-on, que les terres ſituées au ſud du canal de Magellan n'étoient qu'un amas d'Iſles.

Il étoit encore plus facile aux Anglois de dompter la mer que de prendre une aſſiette ſtable ſur la Terre-ferme de l'Amérique. La petite troupe laiſſée à Roënoke par Gréenville avoit été maſſacrée ou diſperſée, & l'Iſle étoit déſerte quand Jean White y amena ſur trois vaiſſeaux des vivres, des munitions, des hommes & des femmes, dans le deſſein de donner à la Colonie une forme réguliere & d'achever l'ouvrage de tant de Capitaines & d'efforts. A ſon arrivée, tout étoit à faire: ſoutenu par la fermeté de ſon caractère, il oſa tout entreprendre. Par l'entremiſe d'un Indien baptiſé nommé *Matheo*, il conclud avec les Sauvages des traités de paix & d'alliance, & en même-tems on réparoit les habitations & les fortifications. Par l'érection d'un Conſeil ou d'un Tribunal compoſé d'un Préſident & de douze Aſſeſſeurs, il établit l'ordre, la police, l'adminiſtration civile. De ſes Aventuriers, il fit preſque des Citoyens. La *Cité* prit le nom de *ville de Raleigh*. Pour avoir négligé l'appareil de la juſtice & d'un régime légal, la plûpart des Colonies tranſplantées dans ces contrées ne furent d'abord que des bandes de Sauvages tirés de pays civiliſés. Pour n'être pas attachés au pays par des propriétés foncieres & des travaux ſédentaires, ils n'y retrouvoient point une patrie; ils ſe complaiſoient dans une vie vagabonde; & jettés au milieu des Sauvages il falloit, Sauvages comme eux, qu'ils fuſſent exterminés ou qu'ils les exterminaſſent. Withe eut aſſez de jugement pour aſſujettir ſes Colons aux formes ordinaires de la civiliſation & du régime national. Sur ces entrefaites, la femme d'un nommé Ananias Dare, accoucha d'une fille. Tout décourage, quand on craint; tout encourage, quand on eſpere: la Colonie, très-diſpoſée à accepter des augures, regarda cet événement comme une marque éclatante

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

de la protection du Ciel, qui leur donnoit des enfans Américains : elle étoit compoſée de 115 hommes. Son chef crut avoir aſſez bien pourvu à la ſûreté publique, pour pouvoir aller chercher en Angleterre une nouvelle peuplade & des munitions. Malgré ſes vives inſtances, il ne put repartir de Plymouth avant la fin de l'année ſuivante 1589. Comme on ne ſçavoit aller alors en Virginie que par les Antilles, route plus longue de mille lieues que la route droite, il arriva trop tard en 1590, pour retrouver ſes Colons à Roënoke. Il apprit par des inſcriptions gravées ſur l'écorce des arbres qu'ils avoient paſſé à Croatan, une des Iſles qui forment le Détroit à 20 lieues delà. Mais une tempête furieuſe l'obligea à retourner en Angleterre, ſans qu'il eut vu ſes chers Virginiens. Ce projet fut négligé pendant douze ans. Raleigh étoit l'ame de l'entrepriſe ; & il ſe trouvoit alors engagé dans des ſoins plus intéreſſans.

Les Anglois étoient plus habiles ou plus heureux à détruire qu'à élever. Chriſtophe Newport alla ruiner preſque de fond en comble la ville d'Yaguna dans l'Iſle Eſpagnole. Cette Iſle proſpéroit dans l'obſcurité depuis qu'on en avoit épuiſé les
1591 & mines, & les mines avoient été épuiſées parce que le Roi étoit
ſuiv. preſſé de recueillir annuellement quatre ou cinq millions pour ſes droits, & que la Colonie donnoit tête baiſſée dans ces vues. Depuis ce tems-là on y cultivoit le ſucre, la caſſe, le tabac, le coton, le gingembre, le bois de Bréſil. Acoſta rapporte que l'année d'après le pillage de l'Amiral Dracke, l'Eſpagne tira de S. Domingue plus de vingt-deux mille quintaux de caſſe & neuf mille caiſſes de ſucre. Comme la Colonie travailloit à réparer ſes pertes, le Roi la proſcrivit ; il la proſcrivit en défendant aux Cultivateurs de vendre avantageuſement leurs denrées ; il défendit aux Cultivateurs de vendre avantageuſement leurs denrées, en leur interdiſant le commerce avec les étrangers & en les livrant au monopole des Marchands Eſpagnols. Cette prohibition tendoit principalement à exclure de ce trafic les Hollandois : ceux-ci eſſayerent de le maintenir par les armes : ils

y envoyerent l'Amiral Abraham de Verne ; mais la flotte fut preſqu'entierement détruite par celle d'Eſpagne en 1606. Cependant les Colons, malgré les défenſes, continuerent leur commerce avec l'étranger, tant à cauſe qu'ils ne voyoient aucune injuſtice à diſpoſer de leurs propriétés ſans léſion du droit d'autrui, qu'à cauſe de l'intérêt manifeſte qu'ils avoient à vendre leurs productions aux plus offrants. Ou ils échapperent à la vigilance des Gouverneurs, ou les Gouverneurs fermerent les yeux ſur l'uſage légitime qu'ils faiſoient de leurs biens, pour ne pas être les inſtrumens de l'injuſtice, ainſi que de la ruine de l'Iſle. La Cour, inſtruite de la vanité de ſes défenſes, conſomma ſes projets de deſtruction, comme ſi elle eut traité un pays ennemi dans toute la rigueur ou avec un extrême abus du droit de la guerre. On raſa toutes les places maritimes propres à favoriſer les interlopes. Les habitans ſe diſperſerent, l'indigence les pourſuivit. Le commerce des étrangers ceſſa ; mais avec ce commerce-là fut renverſé celui de l'Eſpagne. A peine envoya-t-elle, depuis cette terrible expédition, un navire tous les trois ans à S. Domingue. La Colonie fut réduite à une ſi profonde miſere, que dans les villes & les groſſes bourgades on fut obligé de dire, les Dimanches & Fêtes, une Meſſe avant le jour, afin que le peuple, ſans haillons pour couvrir ſa nudité, ſatisfît décemment au précepte, enveloppé dans les ténèbres de la nuit. Ainſi périt la Mere des Colonies Eſpagnoles ; il ne reſta plus que ſon fantôme.

Les Hollandois alloient alors dans tous les coins de l'Univers forger des armes pour maintenir leur liberté. Leur principale reſſource conſiſtoit dans les profits du trafic. L'Inde leur offroit un bon commerce avec des peuples artiſtes établis ſur des terres cultivées, tandis qu'ils ne voyoient pas du côté de l'Amérique les mêmes avantages dans des relations avec des peuples Sauvages errans dans des bois & des déſerts. Ici il auroit fallu fonder des Colonies agricoles ; cet ouvrage eſt celui du tems ; la Hollande n'étoit pas dans une ſituation favorable pour l'entre-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites. 1594 & suiv.

prendre. Là il n'y avoit que des Facteurs à envoyer & des comptoirs à dreſſer ; des vaiſſeaux, une négociation ou une expédition heureuſe rempliſſoient cet objet. Auſſi les Hollandois ne regarderent-ils d'abord l'Amérique que comme un lieu de paſſage pour aller dans l'Inde. Le Comte Maurice deſtina trois vaiſſeaux commandés par Barentz, Cornélisznay, Ysbrandts ou Tergales, à ſonder les mers voiſines du pôle. Après avoir mouillé à l'Iſle de Kildoyn au-delà de 69 degrés, Guillaume Barentz tourna du côté de la Nouvelle-Zemble ; les autres Capitaines reconnurent un Détroit auquel ils donnerent le nom de Naſſau ; c'étoit, comme il paroît par leur eſtime, celui de Waeigatz. Delà ils ſe porterent vers la Tartarie, où ils trouverent la mer ſi belles qu'ils ne douterent point qu'elle ne les conduiſit au Japon. Mais après avoir paſſé l'embouchure de l'Oby, ils revinrent ſur leurs pas. Barentz, après s'être élevé juſqu'à 78 degrés en côtoyant la Nouvelle-Zemble, les rejoignit à l'Iſle Maurice. Ils laiſſerent à différentes terres les noms de Friſe Occidentale, Nouvelle-Hollande, &c. L'année ſuivante, les mêmes Navigateurs firent de nouveaux efforts pour ſurmonter les glaces & autres barrieres du nord, mais ces efforts mêmes affoiblirent les eſpérances qu'ils avoient conçues d'arriver au but auquel ils avoient cru toucher, en quelque ſorte. En 1596, Barentz entreprit de paſſer au nord de la Nouvelle-Zemble, où il fut obligé d'hyverner, après avoir vu le Spitzberg, & perdu ſon navire dans les glaces. En allant enſuite gagner Cola en Laponie, il mourut, toujours perſuadé qu'à vingt lieues au nord de la Nouvelle-Zemble, le chemin de la Chine étoit ouvert & facile.

C'eſt dans les mers reconnues par Barentz, vers les mêmes hauteurs & à l'oueſt du Spitzberg, que ſe fait, en grande partie, la pêche de la baleine, au milieu des glaces que l'on perce ou que l'on côtoye à 75, 76, 77, & même 79 degrés & au-delà. A travers les glaces briſées, on parvient aux banquiſes de glaces plattes, auxquels on attache avec des crochets les navires garnis

de

de queues & de nageoires de baleine, précaution néceſſaire pour rompre les vents qui expoſeroient les Pêcheurs au choc de quelque roc mobile de glaces. Les banquiſes ont plus d'étendue à l'oueſt que du côté du Spitzberg qui n'a point de port, mais qui a des bayes auſſi sûres que les meilleurs ports. Les Hollandois prétendent s'être avancés au-delà du 80e. degré. Cette pêche utile eſt le produit le plus avantageux des dépenſes faites inutilement pour lier enſemble les deux mers du nord & du ſud. C'eſt une des ſources de richeſſes de la Hollande qui appelle *petite pêche* celle de la baleine & *grande pêche* celle du hareng, en les eſtimant par les bâtimens qu'elles occupent & les bénéfices qu'elles rapportent.

Ces tentatives n'étoient donc pas intéreſſantes pour le commerce des Indes ſeulement, elles n'ont donc pas été ſtériles; ſi l'on ne découvroit pas ce qu'on cherchoit, on découvroit des choſes utiles qu'on ne cherchoit pas. Alors on s'occupoit peu des avantages que la Phyſique retireroit de la connoiſſance du pôle Boréal, & de ceux qu'une plus grande connoiſſance de la Nature pourroit procurer au genre humain déſabuſé de ſes erreurs politiques. Aujourd'hui, ſans être déſabuſé des erreurs, on ſçait le prix de ces avantages. Le débrouillement de la partie Septentrionale de notre hémiſphère nous éclaireroit ſur la direction & les variations de l'aiguille aimantée, la détermination de la longueur de la pendule à ſecondes, les productions naturelles d'un monde d'un ordre particulier, les différens états de l'atmoſphère dans des climats très-différens de tous les climats connus, les phénomènes des aurores boréales & de la diſtraction de la lumiere, ceux de la réfraction de la lumiere du Soleil & des Aſtres, croiſſant, à ce qu'il paroît, par degrés ſenſibles à meſure qu'on avance vers les pôles, les effets du magnétiſme & ceux de l'électricité dont l'énergie augmente toujours par le froid & par la ſéchereſſe, &c. M. Halley prétend qu'au ſolſtice d'été il doit faire plus chaud ſous le pôle que ſous l'équateur. Quatre mois ſuffiroient pour y aller & pour en revenir. Nos

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Hollandois, qui paſſerent l'hyver de 1597 au nord de la Nouvelle-Zemble, virent la mer ouverte au nord-eſt dès le 8 Mars, & jugerent que ſon baſſin devoit être d'une grande étendue : les glaces n'y ſont à craindre pendant une partie de notre été qu'auprès des côtes & dans les détroits, ſur-tout aux environs du cercle polaire.

Pendant que les Hollandois cherchoient dans le nord avec ce mauvais ſuccès un canal incertain, les Eſpagnols & les Anglois couroient avec non moins d'ardeur dans l'Amérique Méridionale à la découverte d'un pays chimérique. La Guyanne, quoiqu'une des plus belles contrées de l'hémiſphère Occidental, étoit, ſelon l'expreſſion du Chevalier Raleigh, un pays Vierge ; & l'on peut dire qu'il l'eſt encore, puiſqu'à peine les Européens en ont foulé les côtes. Des bruits merveilleux étoient répandus ſur la richeſſe d'un Empire avancé dans ſes terres. Quand on dit *richeſſes* dans le ſtyle de ce tems-là, il ne faut pas entendre l'abondance des productions propres à nous nourrir & à nous vêtir ; il s'agit d'or. Une ville d'or, un lac d'or, une riviere d'or, un pays tout d'or, ces merveilles & une infinité d'autres devoient exiſter dans le fond de la Guyanne. Sans prétendre pénétrer juſqu'à cette immenſe mine, les François paroiſſoient fréquemment ſur la riviere des Amazones, mauvaiſe route, dit-on, pour parvenir à la connoiſſance de ces pays.

Ce ſuccès paroiſſoit réſervé aux Eſpagnols, dont les Colonies embraſſent la Guyanne & ſont en force à ſes portes. Parmi ceux de leurs Capitaines qui s'étoient occupés de ce pays, Gonzales Ximenès de Caſada en avoit été occupé ſi follement, que ſur le point de mourir, il fit jurer à D. Antoine Berreo, ſon gendre, Gouverneur de l'Iſle de la Trinité, vers l'embouchure de l'Orénoque, qu'il dévoueroit ſa vie toute entiere au ſoin de reconnoître cette riche contrée, dont Pédro d'Orſua, Jérôme d'Ortal & Pédro Hernando de Serpa avoient frayé les abords. Les anciennes traditions ſur les merveilles d'*El Dorado*, étoient tous les jours confirmées par de nouveaux bruits. On diſoit que

Jean Martinez, Maître de l'artillerie à Ordaco, avoit pénétré jusqu'à Manoa, capitale du pays de l'or ou d'un Empire nouveau fondé par des Incas fugitifs. Sa relation fut, à ce qu'on ajoute, déposée à la Chancellerie de Portoric. Plusieurs Officiers de la même nation attesterent les mêmes merveilles comme témoins oculaires. On lit dans une lettre de ce tems-là, que pendant qu'on s'entretenoit à Carthagêne de la magnificence d'El Dorado, une frégate y amena une *figure gigantesque d'or massif du poids de quarante-sept quintaux*, ancienne Idole d'une grande province, dont les habitans avoient résolu d'embrasser le Christianisme. Un François de Cherbourg, nommé Boutillier, assura qu'il avoit rencontré un vaisseau Espagnol chargé de deux millions en or tiré, de l'aveu du Capitaine, du *Nuévo Dorado*. On verra ci-dessous les Anglois se réunir aux Espagnols pour appuyer les mêmes bruits. Enfin jamais fable n'a été garantie par tant de monumens, par tant d'actes publics, par tant de témoins même dignes de foi.

Lorsqu'on eut imaginé l'existence d'un pays couvert d'or, on imagina qu'un fils de l'Empereur du Pérou, Huayna Capac, s'étoit sauvé des mains des Espagnols, à l'insçu des Espagnols & des Péruviens, pour aller en secret avec une foule de ses sujets & même avec des nations entieres, entr'autres les Oréjones, munis de trésors inappréciables, élever entre la riviere des Amazones & l'Orinoque des villes tout d'un coup plus florissantes que ne l'avoient jamais été les premieres villes du Pérou dans la gloire des Incas. Il est certain que plusieurs peuples du Pérou se jetterent dans les montagnes du nord & de l'Orient; il est possible qu'ils ayent eu à leur tête quelque Prince du sang royal ou quelque Curaca allié avec la famille royale; il est constant que l'opinion a toujours été chez les Espagnols, que les trésors des Incas leur avoient échappé. La transmigration des Oréjones & des Eporémorios auroit peut-être aussi été antérieure à l'arrivée des Espagnols. Quoi qu'il en soit, ces faits ne prouveroient pas l'existence d'El Dorado.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

C'eſt dans la grande Iſle formée par l'Amazone & l'Orinoque liés enſemble par Rio Négro, qu'on a long-tems cherché le lac doré de Parima, & la ville de Manoa couverte de toîts d'or. M. de la Condamine penſe qu'une reſſemblance de nom a fait transformer en ville revêtue d'or le village de Manaous ou Manaves, nommé village d'or en 1637 par Texeira, parce qu'il y reçut en troc des bijoux de ce métal. L'Hiſtoire du Nouveau-Monde offre pluſieurs exemples & de ces métamorphoſes & de ces exagérations; mais le bruit de l'exiſtence d'El Dorado s'étoit répandu & accrédité bien long-tems avant l'arrivée de ce Portugais au village des Manaous, dont il prit poſſeſſion en 1639, par un acte dépoſé dans les archives de Para. Les peres d'Acugna & Fritz confirment la réalité des richeſſes du pays où l'or du Pérou pouvoit avoir été reverſé & où la Nature pouvoit en avoir enfoui comme dans ce pays limitrophe. Cependant, ajoute l'Académicien François, le fleuve, le lac, la mine, la borne, le village d'or, toutes les ſingularités atteſtées par une foule de témoins, tout a diſparu ſans qu'il en ſoit reſté aucun veſtige ſur les lieux, même dans la mémoire des hommes. Mais la foi à ces merveilles ne s'eſt pourtant pas éteinte; en 1743, un Voyageur nommé Nicolas Hortſman, natif de Hildesheim, cherchoit encore avec des fatigues incroyables le lac au ſable d'or & la ville aux toîts d'or.

Quoi qu'il en ſoit, s'il y avoit de la folie à courir ſans ceſſe après l'or, il n'y en avoit point à penſer qu'il pouvoir y en avoir dans un pays ſitué ſous le même Ciel que le Pérou, & à reconnoître une terre qui ſembloit promettre tout ce qu'on oſeroit deſirer. Berreo, Gouverneur de la Trinité, n'épargna pendant onze ans ni peines ni dépenſes, comme on le voit dans une lettre datée de la Riviere de Pato en 1593, pour débrouiller ce cahos & le réduire en province Eſpagnole; & toujours il échoua faute de vivres. Domingo de Véra, ſon Lieutenant, prit poſſeſſion de la Guyanne, l'épée à la main, en coupant autour de lui des brins d'herbes & des branches d'arbres;

cérémonie par laquelle les Indiens ne ſe crurent nullement ſoumis. Enfin Berreo, conſtant & inébranlable dans ſes réſolutions, après une courſe périlleuſe, prit ſa route par le nouveau Royaume de Grenade, avec ſept cens hommes & un grand nombre d'Indiens de l'un & de l'autre ſexes. La riviere de Caſſanar le porta dans celle de Méta, d'où il paſſa dans le Baraguan ou Orinoque, en eſſuyant des pertes & ſans trouver le chemin qu'il cherchoit. Arrivé à l'extrêmité du canton d'Amapeïa, il combattit pendant trois mois les habitans pour les ſoumettre, & ſon plus heureux ſuccès fut la concluſion d'une eſpece de trêve, accompagnée de la part des Caciques d'un préſent de cinq figures d'or pur & d'ouvrages curieux, travaillés, comme ceux des Péruviens, avec une induſtrie admirable ſans outils de fer. Avec ſa troupe réduite à 120 hommes, Berreo tenta de pénétrer dans la Guyanne par la frontiere du Midi; mais il trouva les paſſages fermés par des nations féroces, ennemis jurés du nom Eſpagnol, & par des montagnes inacceſſibles, étendues à l'Orient de l'Orénoque juſqu'à Quito. Malgré tant de traverſes il eut le courage de s'avancer juſques dans la province d'Emetia vers l'embouchure du fleuve. Ce pays lui offrit des vivres en abondance & des peuples d'un naturel plus doux, dont le principal Cacique, vieillard ſage & pacifique, nommé Carapana, avoit été dans ſa jeuneſſe à l'Iſle de la Trinité. Trop foible pour tenter de nouveaux haſards, il retourna dans l'Iſle d'où il renvoya ſon Lieutenant à Carapana pour que ce Chef Indien le mît en relation avec des Caciques intérieurs de la Guyanne. Pour plaire à ce Prince, le Cacique Morquito reçut cette nouvelle troupe à bras ouverts; il la fit maſſacrer pour complaire à Vides, Gouverneur de Cumana, jaloux de la découverte & de la conquête du pays. Berreo marcha dans la province d'Aromaja & ſomma Vides de lui livrer le Cacique aſſaſſin. Morquito fut mis à mort & ſon canton ravagé. Sans reſſource dans l'amitié de Carapana, aliéné par cet acte de vengeance, ſans eſpérance de gagner les Caciques voiſins effa-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

rouchés & irrités de ces ravages, Berreo n'attendit plus de ſuccès que des puiſſans ſecours qu'il ſe flattoit d'obtenir de l'Eſpagne, en enflammant les eſprits par la vue d'un grand nombre de figures d'hommes, de bêtes, d'oiſeaux, de poiſſons d'or maſſif qu'il avoit enlevées ou recueillies dans ſes courſes, s'il faut en croire les relations. Son fils devoit auſſi lui amener des renforts de la Nouvelle-Grenade. Il ſe propoſoit d'entrer dans la Guyanne par la province d'Emetia, en ſuivant les côtes. Tels avoient été ſes ſuccès & tels étoient ſes projets, lorſqu'il tomba entre les mains d'un ennemi auſſi épris que lui d'*El Dorado*.

Le Chevalier Walter Raleigh, jaloux d'acquérir pour ſa pa-
1595. trie une portion du Nouveau-Monde, tout occupé qu'il étoit de ſes deſſeins infructueux ſur la Virginie, tourna la tête du côté de la Guyanne, aux exclamations pouſſées par tant de voix ſur la richeſſe ſur le pays d'or. Perſuadé, comme il le dit lui-même, que *celui qui conquerroit ce pays depuis l'Orinoque juſqu'à l'Amazone à trois cens lieues de la côte de la mer du nord, poſſéderoit plus d'or & régneroit ſur plus de peuples que le Roi d'Eſpagne & l'Empereur des Turcs*; il alla, pour s'emparer d'une clef du pays, enlever le fort, la garniſon & le Gouverneur de la Trinité. Cinq Caciques ſe trouvoient alors à demi-morts dans les priſons: Raleigh leur donna la liberté en leur diſant qu'il étoit ſujet d'une Reine qui tenoit plus de Caciques ſous ſa puiſſance qu'il n'y avoit d'arbres dans l'Iſle, & qui après délivré de la tyrannie Eſpagnole les peuples voiſins de ſes Etats & les terres Septentrionales de l'Amérique, l'envoyoit pour affranchir les peuples du Midi du joug de cette cruelle nation. Les Caciques baiſerent avec tranſport le portrait de la Reine Eliſabeth. *J'eus beaucoup de peine à les empêcher d'en venir à l'adoration*, dit Raleigh, fier du ſuccès d'une impoſture qui ne demandoit pas même le plus petit talent. Cette méthode depuis long-tems uſitée lui concilia pluſieurs nations. Après avoir tiré des inſtructions de Berreo & des Caciques, il s'embarqua avec cent hommes

ſur une galéaſſe & trois chaloupes. Dans les Iſles formées par les ſeize bras de l'embouchure de l'Orinoque, on trouva les Tinitives partagés en deux tribus ennemies, & renommés par l'admirable induſtrie avec laquelle ils conſtruiſent des loges ſur les arbres pour ſe mettre à l'abri des inondations du fleuve, qui, depuis Mai juſqu'en Septembre, s'éleve à vingt pieds au deſſus des terres. On rencontra divers autres peuples réunis par l'intérêt commun contre les Eſpagnols. Entrés dans le grand lit du fleuve, nos Navigateurs auroient été contraints de le redeſcendre, ſi la fortune ne leur avoit procuré de bons guides, & ne leur avoit ouvert un canton abondant en gibier & en fruits.

Le Cacique Topiaouari, qui après avoir vu périr ſon neveu Morquito, étoit ſorti des fers des Eſpagnols moyennant une rançon de cent plaques d'or, apprit aux Anglois que les habitans de toute cette contrée & tout le bord de l'Orinoque, juſqu'aux Monts de Wacarimar, étoient compris ſur le nom commun d'*Orinoccoponi*, nom tiré de celui du fleuve. Au-delà des montagnes, ajouta cet Indien, ſi l'on en croit Raleigh, il y a une grande vallée occupée par les Orijones & les Eporémorios, nations étrangeres & Occidentales, qui ayant chaſſé les anciens habitans du pays, avoient bâti une belle ville, établi des gardes nombreuſes aux défilés des montagnes, & troublé leurs voiſins par de continuelles incurſions, juſqu'à ce qu'elles eurent été informées que les Eſpagnols rodoient autour de leur aſyle, car depuis ce tems-là elles vivoient en paix avec ces peuples qui les couvroient & les gardoient. En remontant le fleuve, Raleigh vit tant d'or dans les mains des Indiens, reçut tant de témoignages ſur l'abondance de l'or dans ces pays, reconnut à l'inſpection des montagnes & de différentes pierres tant de ſignes de mines d'or, qu'il ne douta point de tout ce que la renommée publioit. A la vérité, il croyoit auſſi que ſur les bords de la riviere de Caora, les peuples Couaipanomas avoient les yeux ſur les épaules, la bouche dans la poitrine, les cheveux ſur le dos. S'il vouloit dire que ces peuples avoient par art le cou fort

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

courr, pendant que d'autres peuples voiſins l'avoient fort long par une pratique oppoſée, il falloit le dire, & ne pas ſe permettre des charges ridicules, & ne pas débiter hiſtoriquement des fables. Avec de l'eſprit & du ſçavoir, il manquoit ſouvent la vérité & la bienſéance. Keymis, à qui l'on confirma l'année ſuivante l'exiſtence de ces *acéphales* & de ces *cous de chien*, confeſſe du-moins qu'il ne faut pas exiger pour de tels récits la confiance de ſes Lecteurs.

Repouſſé par les groſſes eaux, Raleigh retourna chez Topiaouari. Ce ne fut qu'alors que le Cacique lui dit qu'il périroit infailliblement dans ſon entrepriſe, s'il ſe promettoit de forcer l'Empire de Manoa avec ſi peu de troupes & ſans l'aſſiſtance des ennemis de ce puiſſant Empire. *Trois cens Eſpagnols qui avoient formé le même deſſein, étoient enſevelis dans la vallée de Maccuréguans, province frontiere de cet Etat, où les troupes de l'Inca ne les avoient combattus qu'en mettant le feu aux herbes pour les étouffer par les flammes; & en effet les flammes les avoient étouffés.* Topiaouari haïſſoit les Eporémorios, Incas prétendus, parce qu'ils avoient enlevé & violé des femmes de ſon pays: il ne haïſſoit pas moins les Eſpagnols, parce qu'ils excitoient, diſoit-il, à la révolte ſon neveu qu'ils s'étoient attachés par le baptême. Le Général Anglois engagea pluſieurs Caciques dans une ligue, & laiſſa quelques-uns des ſiens pour s'ouvrir par le trafic la route de la ville de Maccureguari. Pour ne pas donner aux Indiens des ſujets de défiance, il affectoit de mépriſer l'or, mais il emportoit le minerai. Enfin il deſcendit l'Orinoque, plus ardent qu'auparavant à ſoutenir l'exiſtence & à ambitionner la conquête d'El Dorado, d'un peuple deſcendu des Incas & fidele à leur religion, d'un Empire & ſurtout d'un palais parfaitement ſemblables à ceux du Pérou. « Tout le monde ſçait, dit-il à » cette occaſion, la quantité d'or que les conquérans Eſpagnols » ont tiré de ce vaſte Empire; mais je ſuis convaincu que le « Prince qui régne à Manoa, en poſſéde beaucoup plus qu'il » n'y en a dans toutes les Indes Occidentales ».

Le

Le Capitaine Laurent Keymis, compagnon de Raleigh, alla, l'année ſuivante, avec un ſeul bâtiment étendre les connoiſſances topographiques de la Guyanne. Dans la courſe, il s'inſtruiſit des tentatives & des ſuccès des Eſpagnols. Ils avoient, dit-il, pénétré juſqu'à la grande riviere d'Eſſequébe qu'ils remontoient pendant vingt jours, & enſuite ils ſe rendoient en un jour de marche ſur le vaſte lac Roponcouini ou Parimé que Keymis prit pour le lac voiſin de la ville de Manoa, parce qu'on le lui repréſentoit tout couvert de canots. Des Eſpagnols de la Marguerite & de Caracas, après avoir ravi aux Indiens leurs femmes, ſongeoient à bâtir une ville ſur la riviere d'Eſſequébe ; projet que leur compatriote Berreo fit évanouir, en enlevant leur Chef San-Iago & les diſperſant, pour ſe venger de leurs pratiques à la Cour d'Eſpagne. Ce Gouverneur de la Trinité, échappé aux ennemis de ſa nation & triomphant de ſes ennemis perſonnels, avoit obtenu, par le zele de ſon Lieutenant de Véra, dix vaiſſeaux & des proviſions proportionnées à ſes deſſeins, outre une flotte de dix-huit voiles deſtinée à croiſer aux environs de la Trinité, pour arrêter les Anglois & contenir l'envie. En attendant ces ſecours, il établit ſur le bord du fleuve une habitation ſoutenue pour un fort. Le Cacique D. Juan, ſon éleve, Succeſſeur de Topiaouari, lui étoit dévoué. Les Indiens attachés aux Anglois avoient pris la fuite, ſur le bruit qu'il avoit ſemé de la deſtruction de la flotte de Raleigh. Il ſe concilioit des tribus, en les employant avec une confiance apparente ; il les contenoit les unes par les autres, en les mêlant par des tranſplantations ; il les affoibliſſoit, en les diviſant. Mais tous ces apprêts n'eurent aucune ſuite mémorable. Berreo étoit vieux, traverſé dans toutes ſes entrepriſes, & entouré de nations aigries & implacables. 1596.

D. Bernardin d'Avellanada, Capitaine Eſpagnol, défit vers ce tems-là, auprès des Iſles de Pinos, une flotte Angloiſe, qui, ſous le commandement de François Dracke, avoit ſaccagé Nombre de Dios & Porto-Bello. Elle venoit de perdre ſon

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Général, & la dyſſenterie déſoloit l'équipage. De vingt-ſept vaiſſeaux dont elle étoit compoſée, il n'en retourna que huit en Angleterre.

Keymis balançoit, en Angleterre, les craintes & les eſpérances que ſes découvertes étoient capables d'inſpirer ſur la conquête de la Guyanne, mais en homme entreprenant & hardi qui ſe livroit à l'eſpérance plutôt qu'à la crainte. Cependant il abandonna le ſoin d'une nouvelle entrepriſe à des Aventuriers moins habiles que lui, perſuadé que cet effort ſeroit infructueux,
1597. comme il le fut, & que le ſuccès ſurpaſſoit toutes autres forces que celles de l'Etat. Pendant qu'il ſollicitoit avec ardeur les vertus & les vices des Miniſtres, le Chevalier Raleigh préſentoit le tableau le plus ſéduiſant, & à la Cour & aux Compagnies de commerce & à la nation. Dans un Mémoire imprimé, il expoſoit qu'un quintal de poudre tirée de ce pays avoit donné ſix livres & huit onces d'or; il nommoit les eſſayeurs, il prenoit le public à témoin, il promettoit de fermer avec deux forts l'entrée de la Guyanne aux rivaux des Anglois. Par une ſingularité remarquable, ſon enthouſiaſme le conſuma ſans ſe communiquer. Après des travaux ſi fameux, il périt ſur un échaffaud. Il fut décapité, dit l'Auteur des Recherches ſur les Américains, *pour avoir, le premier, appris aux Anglois à fumer du tabac: du moins les Juges alléguerent-ils ce prétexte pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr. S'il eſt vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui vingt millions par an ſur cette plante Américaine, il eſt ſurprenant que Raleigh n'ait pas encore une ſtatue.* Pourquoi donc s'étonner que Raleigh n'ait point de ſtatue: où ſont celles des grands hommes? Comment Raleigh mérita-t-il ce titre? Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que l'Angleterre gagne, non pas vingt millions, mais dix ou quinze, à vendre une plante que tout pays offre à qui veut la cultiver.

Comment l'Angleterre auroit-elle donc applani l'accès de la Guyanne intérieure? La force qui agit au-delà des mers eſt-elle donc jamais la force d'une nation? Avec quel levier auroit-

elle ſoulevé un poids immenſe d'obſtacles ? Qu'auroient pu quelques navires & quelques hommes téméraires contre de larges fleuves intraitables & hériſſés de ſauts horribles, contre des montagnes eſcarpées ou entr'ouvertes par des abîmes, contre des bois fourrés & des marécages impraticables, contre des eaux, qui, comme une mer courroucée, couvroient dans leurs débordemens la ſurface du pays, contre des peuples redoutables dont la Nature défendoit ainſi l'indépendance avec toutes ſes forces ? L'avarice calcula, & Raleigh échoua.

Des Armateurs François faiſoient des courſes obſcures autour de ces contrées, pendant que ces Nations ſe repaiſſoient de projets brillans de découvertes & de conquêtes. Depuis cinquante ans, la France étoit trop occupée à ſe déchirer elle-même pour ſonger à jetter dans des pays lointains des ſemences de diſcorde. Sous Henri III, Troïlus de Meſgouet, Marquis de la Roche, Gentilhomme Breton, avoit obtenu les pouvoirs que François I avoit accordés auparavant à Roberval, mais ſans pouvoir former une entrepriſe. Lorſque Henri le Grand eut rendu la France à elle-même, le Marquis de la Roche, muni de nouvelles Lettres, s'embarqua pour aller jetter dans la petite Iſle de Sable, à vingt-cinq lieues ſud-oueſt de l'Iſle Royale, où l'on prétend que dès l'an 1508 le Baron de Léry avoit voulu fonder une Colonie, quarante miſérables priſonniers qui expierent leurs crimes dans cette terre ingrate pendant ſept ans qu'ils y furent délaiſſés. Telle fut l'expédition du *Lieutenant-général du Roi au pays de Canada, Hochelega, Terre-neuve, Labrador, Baye & Fleuve S. Laurent, Norimbegue & Terres adjacentes.* Fait priſonnier à ſon retour par le Duc de Mercœur, alors maître de la Bretagne, il mourut de chagrin d'avoir inutilement ſacrifié ſa fortune, & de ne pas avoir une nouvelle fortune à ſacrifier pour l'exécution de ſon deſſein. Chauvin, Capitaine de vaiſſeau, alla deux ans après avec la même commiſſion faire la traite des Pelleteries à Tadouſſac. L'Acadie offroit de grandes facilités pour l'établiſſement d'une bonne

1598 & ſuiv.

culture, ainſi que d'une pêche ſédentaire; on ne s'en apperçut pas.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Pendant que la Roche côtoyoit quelques terres du nord, deux Eſcadres Hollandoiſes naviguoient vers le Détroit de Magellan, l'une armée par des Marchands particuliers, & conduite par Jacques Mahu, Simon Deſcordes, Sebal de Weert, l'autre équipée par une Compagnie, & commandée par Olivier de Noort, honoré du titre d'Amiral. Celui-ci perdit à l'Iſle du Prince quelques-uns de ſes Officiers que les Portugais maſſacrerent en les embraſſant, pour ſe venger des hoſtilités de quelques Corſaires de la même nation. Il laiſſa dans l'Iſle quel-
1599. ques traces de ſon reſſentiment. Ce ne fut qu'après avoir couru mille dangers, que ſon Eſcadre embouqua le Détroit. Avant d'arriver au port de Famine, elle rencontra une Nation logée dans des cavernes ſouterreines, voiſine d'un peuple antropophage nommé Tirimenen, d'une taille giganteſque. Mahu vit ces mêmes Sauvages; quelques-uns de ſes gens tomberent même entre leurs mains: il détacha un corps de troupes pour arracher ces malheureux à la furie de ces monſtres; mais il n'atteignit pas ces hommes cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, dit le Journal de Weert, & ne vit que d'horribles marques de leur brutalité ſur les cadavres défigurés de ſes compagnons. Là l'Amiral inſtitua un ordre de Chevalerie ſous le nom du *Lion déchaîné*, par alluſion au Lion Belgique, ſorti des chaînes de l'Eſpagne. Les Chevaliers jurerent d'être fideles aux loix de l'honneur, à quelque extrémité qu'ils fuſſent réduits, & d'expoſer leur vie à tout péril pour l'intérêt de la Nation, dans les pays d'où l'Eſpagne tiroit ſes tréſors, qu'elle employoit à dévaſter les Pays-bas. Mahu pénétra juſques dans la mer du ſud: les vents orageux retinrent Weert dans le Détroit. Les gens de ce dernier enleverent une femme & deux enfans d'un peuple d'une taille ordinaire. Cette femme mangeoit la viande abſolument, ou preſque abſolument crue. Elle étoit d'une figure horrible, & toute contrefaite. On emmena ſa fille âgée de quatre ans. C'eſt de ce que cette

fille née chez un peuple de ſtature moyenne, & d'une femme aux jambes tortues, ne parvint à Amſterdam qu'à une petite taille, que M. de Paw a conclu que ces Hollandois n'avoient pas auparavant rencontré dans le Détroit une Nation d'une hauteur extraordinaire.

La faim & la révolte de l'équipage obligerent Weert à ramener dans la mer du nord ſon navire délabré. Les autres Capitaines continuerent leur route dans la mer du ſud. Le vaiſſeau monté par un Pilote Anglois, Guillaume Adams, alla échouer ſur la côte Orientale du Japon. Weert rencontra Olivier de Noort dans la Baye des *Chevaliers*, la meilleure du Détroit, ainſi nommée après l'inſtitution du nouvel Ordre. Il lui donna des avis au ſujet du paſſage, ſans recevoir de lui aucun ſecours. Nul d'entr'eux n'étoit au-deſſus des beſoins. Après neuf mois de ce ſéjour ſur ces horribles parages, il quitta le Détroit, laiſſant ſon nom à des Iſles qu'il place à ſoixante lieues du Continent, au-delà de ciuquante degrés. Les Eſpagnols donnoient ordinairement des noms de Saints ; les Navigateurs Hollandois leurs propres noms, les Anglois les noms de leurs Princes, aux lieux qu'ils découvroient ou reconnoiſſoient ; les Eſpagnols en peuple dévot, les Hollandois en Républicains, les Anglois en Sujets.

Noort en gouvernant au nord-oueſt, au delà du Détroit, trouva les côtes du Chili, & s'empara vers l'iſle Sainte Marie d'un vaiſſeau Eſpagnol, chargé de vivres pour les Iſles de la Conception & d'Arauco. Les Naturaliſtes du pays luttoient encore vigoureuſement contre les Conquérans du Pérou : leur courage, ſans ceſſe nourri par des ſuccès, les avoit même conduits l'année précédente juſque dans Valdivia, ville fondée par le Gouverneur de ce nom ; & après avoir égorgé leurs anciens vainqueurs, ils avoient raſé la place ; mais pendant qu'ils alloient aſſiéger la ville Impériale, les Eſpagnols s'étoient rétablis à Valdivia. La famine étoit dans la premiere de ces places, lorſque Noort côtoya le Chili. On dit qu'au commencement de la con-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

quête, vingt Eſpagnols y avoient maſſacré plus de vingt mille Indiens. Ceux-ci s'étoient laiſſés tuer par des bourreaux qu'ils croyoient immortels. Les Eſpagnols après avoir enſuite eſſuyé de longues & ſanglantes diſgraces, paroiſſent diſpoſés à laiſſer à ces peuples leur liberté. Noort avoit pris un Pilote qu'il précipita dans la mer, lorſqu'il n'eut plus de ſervices à attendre de lui.

M. Ellis a prétendu dans ſa Relation des tentatives faites par les Anglois, pour découvrir une communication entre la mer du nord & celles de l'Orient, que Lancaſtre avoit trouvé la même année un paſſage au ſoixante-deuxieme degré au nord-eſt de l'Amérique, fait qu'on ſuppoſe ſans preuve avoir été tranſmis par Lancaſtre lui-même. M. Ellis a été trompé. Quel crime que celui de tromper les hommes, d'engager les Nations dans des entrepriſes diſpendieuſes par de fauſſes ſuppoſitions, & d'attirer des Citoyens ſur les bords gliſſans des abîmes par de vaines eſpérances!

Les anciens Aſſociés de Raleigh avoient renoncé aux mines d'El-Dorado. Un d'entr'eux, le Capitaine Goſnold, reprit ſes
1602. droits ſur la Virginie abandonnée depuis douze ans, ou plutôt forma le deſſein d'y tenter la fortune par le commerce. Avec un petit vaiſſeau armé à ſes frais, il ſe fraya une route plus courte pour ſe rendre dans cette Province, mais il deſcendit plus au nord, & ſe trouva ſur les Iſles ſituées vers le côté Septentrional de la Baye des Maſſachuſets. Là, ſans découvrir les commodités de cette belle rade, il tourna au ſud juſqu'à la pointe du cap Lodd ou des Morues (cap Blanc). Ses gens y firent une pêche excellente. Ils conſtruiſirent des cabanes dans l'Iſle de Sainte Eliſabeth, & troquerent avantageuſement leurs petites marchandiſes contre des fourrures & des *gommes*. Après un mois de ſéjour, ils retournerent dans leur pays, auſſi charmés de la beauté du lieu, que ſatisfaits de leurs échanges. Bientôt ce canton fut fréquenté par une foule de Marchands. Ce commerce applanit, pour ainſi dire, le ſol ſur lequel s'éleverent enſuite les

établiſſemens réguliers de la Virginie, & de la Nouvelle-Angleterre.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Les François avoient alors leur ambition tournée vers l'Acadie, qui forme la tête de l'Amérique Septentrionale, & l'entrepôt le moins éloigné & le plus commode pour le commerce. Sur les traces du Marquis de la Roche & de Chauvin, Pongravé, habile Navigateur & Négociant de S. Malo, & Samuel Champlain, Gentilhomme de Saintonges, Capitaine de vaiſſeau, allerent 1603. au nom d'une Compagnie de Marchands, ſous la protection du Commandeur de Chatte, & avec l'agrément du Roi, reconnoître le pays, & remonter le fleuve du Canada juſqu'au ſaut de S. Louis, dernier terme du voyage de Cartier. Après la mort du Commandeur de Chatte, Gouverneur de Dieppe, Pierre du Gaſt obtint la commiſſion de chef de la Compagnie, & les Lettres-Patentes de Vice-Amiral & de Lieutenant-Général de cette partie de l'Amérique, & la Compagnie obtint le privilége excluſif de la traite des pelleteries depuis quarante juſqu'à cinquante-quatre degrés de latitude nord. Pluſieurs Négocians des ports principaux du Royaume s'aſſocierent avidement au monopole qui, à la réſerve de ſes Agens, excluoit de cette terre le corps de la Nation, eſpece de banniſſement qui ſembleroit ſuppoſer un crime. Duguaſt promit, au nom de la Compagnie, de peupler le pays, & d'établir, quoique Proteſtant, la Religion Catholique parmi les Sauvages. Cet homme s'engageoit à faire des Chrétiens, & on l'y obligeoit! Mais il ſçavoit bien que les profits du monopole étoient indépendans de ſa fidélité à remplir ſes engagemens.

La Compagnie fit un armement conſidérable. Ses Capitaines en touchant aux ports les plus commodes de l'Acadie, à ſçavoir Camceau & la Haire, ne trouvoient pas, n'appercevoient pas un lieu commode pour s'établir. Ils laiſſerent Port-Royal, la Baye Françoiſe, la riviere S. Jean, pour s'arrêter dans la petite Iſle de Sainte Croix. Bientôt il fallut la quitter. La Colonie ſe tranſplanta à Port-Royal, beau port, mais dont l'entrée & la 1604.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

sortie sont difficiles : Pongravé n'en portoit pas un jugement avantageux. Jean de Biancourt de Poutrincourt en obtint la concession dans la vue de s'y fixer avec sa famille. Autant qu'il avoit montré d'ardeur à l'acquerir, autant il négligea d'y prendre une assiette solide. On ne s'occupa que de traites avec les Sauvages. L'esprit Marchand présidoit à cette entreprise, pure entreprise de commerce. La Compagnie, le Lieutenant-Général, les subalternes comme les Chefs, n'avoient d'autre objet & d'autres soins que d'exploiter lucrativement leur privilége, si bien qu'on n'avoit apporté ni instrumens d'agriculture, ni grains à semer, ni bestiaux pour peupler les gras pâturages du pays. Champlain assure qu'avec une dépense de quatre à cinq mille livres, on auroit pris un poste avantageux, où une Colonie auroit jetté des racines profondes en étendant ses branches au loin sans obstacle & sans le secours d'un privilége odieux.

Avec cette arme offensive marquée du timbre de la Loi, nos Agens de commerce, habiles comme tous les privilégiés à étendre l'abus d'un droit abusif, écarterent de l'Acadie, non-seulement ceux qui auroient voulu y négocier, mais encore ceux qui s'en approchoient sans projet de concurrence, les Pêcheurs par exemple. On traversa, on vexa, on chassa ces hommes utiles qui puisoient dans les mers voisines des subsistances pour la nation, & qui ne demandoient aux Sauvages que des subsistances pour eux-mêmes. La pêche fut détruite, l'Acadie ne fut pas cultivée, la Colonie tomba dans la disette.

Le gouvernement, qui n'aimoit pas les dépenses hasardées, accordoit pour tout secours à nos Aventuriers des concessions qui ne lui ôtoient rien & ne leur donnoient rien. L'interruption de la pêche le frappa; il vit que le privilége détruisoit & n'édifioit point; il le révoqua. Des Monts perdit, l'année suivante, sa commission. Les habitans de Port-Royal auroient dès-lors abandonné leur poste, si Pongravé, Champlain, Lescarbot ne les eussent rassurés, maintenus par la culture des terres, & adroitement amenés à l'attente patiente des renforts que Poutrincourt

1606-08.

ramassoit

ramaſſoit en France. Jamais on ne comprit mieux, dit Charlevoix en parlant de Leſcarbot, Avocat de Paris, conduit dans le Nouveau-Monde par la curioſité ſeule, jamais on ne comprit mieux de quelle reſſource peut-être dans un nouvel établiſſement un eſprit cultivé que le zèle engage à ſe ſervir de ſes connoiſſances & de ſes lumieres pour le bien public. Pour la fondation de Colonies, on ne demandoit que des Navigateurs & des Guerriers, & l'on n'y intéreſſoit pas plus les Sçavans & les ſciences, que s'il n'avoit été queſtion que de lancer des eſſaims ſauvages ſur des pays ſauvages.

En 1607, Des Monts recouvra ſon privilége, en s'engageant à aſſeoir une vraie Colonie ſur les bords du fleuve S. Laurent, comme il s'y étoit auparavant engagé ſans l'avoir fait. S'étant apperçu que ſon nom nuiſoit à ſes Aſſociés, il ſe retira l'année ſuivante. La Compagnie ne ſongea plus qu'à diligemment exprimer de ſon privilége tout ce qui pouvoit en découler dans ſes coffres, ſans s'embarraſſer du dépériſſement de l'Acadie, lequel fut auſſi rapide que la cupidité des Aſſociés étoit ardente. Champlain, qui au lieu du génie marchand avoit l'ame patriote, alla, après un mûr examen des lieux, conſtruire pour lui & pour les ſiens des baraques dans l'endroit appellé *Québeio* ou *Quélibec*, c'eſt-à-dire, en langues Algonquine & Abénaquiſe, *retréciſſement*, à cauſe que le Fleuve S. Laurent s'y retrécit juſqu'à n'avoir qu'un mille de large, tandis qu'immédiatement au deſſous la largeur de ſon lit eſt de quatre ou cinq lieues. Telle eſt la premiere origine de la ville de Québec.

Ce fut après cette expérience que le Duc de Sully, pendant les négociations qui fixerent l'Etat des Provinces-unies, écrivit au Préſident Jeannin, qu'il approuvoit le deſſein de ſe joindre aux Hollandois pour attaquer les Eſpagnols dans les deux Indes, « ſans néanmoins, ajoutoit-il, devoir prétendre pour nous la » conſervation & poſſeſſion de telles conquêtes, comme trop » éloignées de nous, & par conſéquent diſproportionnées au » naturel & à la cervelle des François, que je reconnois, à mon

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

» grand regret, n'avoir ni la perſévérance ni la prévoyance » requiſe pour telles choſes. Ils ne portent ordinairement leur » vigueur, leur eſprit, leur courage qu'à la conſervation de ce » qui les touche de proche en proche, & leur eſt inceſſamment » préſent devant les yeux, comme les expériences du paſſé ne » l'ont que trop fait connoître. Tellement que les choſes qui » demeurent ſéparées de notre corps, par des terres ou des mers » étrangeres, ne nous ſeront jamais qu'à grande charge & à » peu d'utilité. » Cette lettre eſt ſous la date du 26 Février 1608. Si ce Miniſtre, l'homme du plus grand ſens qui fût jamais, eut plus profondément réfléchi ſur cette matiere, il auroit certes reconnu que ces établiſſemens traînoient après eux comme leur ombre, les triſtes ſuites qu'il n'imputoit alors qu'au caractere national. Mais il ſuffiſoit à ſa haute prudence d'avoir apprécié la force de ſon inſtrument pour qu'il ne s'opiniâtrât point à continuer l'ouvrage.

Pendant que les François donnoient tout au haſard, auſſi prompts à ſe dégoûter qu'à entreprendre, les Anglois arrêtoient des plans pour les ſuivre avec autant de conſtance qu'ils avoient mis de ſoin à les former. Ceux-ci vouloient en effet fonder des Colonies, mais ils manquoient de Fondateurs, je veux dire, de Chefs capables de tenir ſous les rênes des tourbes animées de l'eſprit d'indépendance & d'avarice, & de les conduire habilement au milieu de hordes ſauvages & inconſtantes, ſans que les unes & les autres s'entreheurtaſſent. Des Sociétés de Londres, de Briſtol, d'Exeter & de Plymouth, inſtruites par leur expérience du prix des lieux viſités par le Capitaine Goſnold, obtinrent de Jacques I, en 1606, la permiſſion de conſacrer un fond à des établiſſemens ſtables dans cette contrée. Le Roi, en ſe réſervant la Surintendance de l'entrepriſe, créa deux Compagnies, à l'une deſquelles il aſſigna pour une Colonie particuliere les terres ſituées entre 34 & 41 degrés de latitude ſur 50 milles de côtes, & à l'autre pour une ſeconde Colonie le terrein contenu entre 38 & 45 degrés ſur pareille étendue de côtes, à la

1606 & ſuiv.

charge que celle-ci ſe tiendroit à cent milles de diſtance de l'autre.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Jean Smith, au nom de la premiere Compagnie & avec le pouvoir d'inſtituer un Conſeil & un Préſident annuel, deſcendit, dans la Baye de Cheſapeak, ſur la partie du Continent que l'on a excluſivement appellée Virginie. On donna les noms des deux fils du Roi, Henri & Charles, à deux Caps, & celui du Roi James ou Jacques à la riviere de Pouhatan, ainſi qu'à la ville que l'on bâtit dans une péninſule à 50 lieues de l'embouchure de la riviere. Jameſtown formoit, par ſa ſituation, une bonne place d'armes & de commerce. Les naturels du pays, traitables & doux au premier abord, comme preſque tous ceux du Continent Septentrional, mais ſoupçonneux & capables de paſſer tout d'un coup de la défiance à la haine, porterent des ſubſiſtances à la Colonie tant qu'ils ſuppoſerent les Anglois de bonne foi dans les échanges. Dès qu'ils s'apperçurent que ceux-ci mettoient des prix arbitraires à leurs marchandiſes, ſans imaginer qu'ils ne cherchoient qu'à ſe ſupplanter les uns les autres, ils ſe crurent trompés, ils ſe crurent mépriſés dans leur ſimplicité, ils ne reſpirerent que la vengeance ſans en précipiter des éclats impuiſſans. D'abord tout commerce fut rompu par eux avec les étrangers. Ils ne haſarderent de timides hoſtilités, que quand ils virent les Anglois négliger leur ville, juſqu'à en laiſſer conſumer un quartier par un incendie, & ſe négliger eux-mêmes juſqu'à ne vivre que de fruits ſauvages & de moules pour ramaſſer avidement dans un ruiſſeau d'eau douce une pouſſiere de talc qu'ils prenoient pour de l'argent, parce qu'elle reluiſoit comme l'argent. A leur tour les Sauvages mépriſerent leur ennemi, l'attaquerent, le reſſerrerent dans ſon étroite péninſule, dépourvu de proviſions. Un vaiſſeau arrive qui ſauve la Colonie. Elle le charge de la brillante boue du ruiſſeau pour donner à l'Europe une montre de ſa haute fortune. Le talc, porté à Londres, fut expoſé à la riſée publique. Parmi tant d'hommes ſi affamés d'argent, il n'y en avoit donc pas un ſeul qui le connut!

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

On avoit semé, on recueillit : une moisson de bled d'Inde répandit l'abondance dans Jamestown en 1608. Smith, dans l'impuissance d'arrêter l'anarchie, tâchoit de prévenir de nouvelles calamités par des plantations. Après avoir adouci les Indigenes, il acheta d'eux le terrein de Pouhatan, premiere exemple d'une acquisition faite de la sorte en Amérique par les Européens. Il en acheta la possession tranquille plutôt que la propriété, car il ne faudroit pas croire qu'un pays appartient à des Sauvages, parce qu'ils le parcourent sans le cultiver, & qu'ils ont droit, en frappant du pied une contrée inculte d'écraser toute la population laborieuse qui auroit creusé sur toute sa surface des sources d'abondance. La terre nue n'a point de maître ; ses fruits spontanés sont de purs dons : la terre cultivée a son maître marqué par l'empreinte du travail, ses fruits sont les fruits du travail & sa récompense : ainsi s'acquiert la propriété fonciere.

Smith fut obligé de retourner en Angleterre pour se faire traiter d'une blessure ; la Compagnie de Londres, attribuant ses mauvais succès à la mauvaise administration de ce Chef, trouva que la Colonie seroit d'autant mieux gouvernée qu'elle y enverroit plus de Gouverneurs ; elle en nomma donc trois ; & frustrée du profit de ses premieres avances, elle équipa neuf vaisseaux à frais énormes. Une tempête, qui dispersa les navires, sembla présager le sort de l'armement & de la Colonie. Les Gouverneurs, avant d'être arrivés à leur destination, se diviserent : lorsqu'ils y arriverent, les Colons repousserent la troupe de volontaires montée sur leurs vaisseaux. Les Sauvages survinrent, ce n'est que massacre.

De toutes les plantations un peu éloignées, à la réserve de celle de Kikotan défendue par un fort, les Colons poursuivis vinrent inonder & affamer la ville d'où cette multitude n'osoit sortir pour aller pêcher, chasser, cueillir des fruits dans les bois. Après s'être nourri du cuir des chevaux, on chercha, on déterra, on mangea les cadavres des Indiens, des cadavres à demi-

pourris. Cette année 1609, eſt encore déſignée en Virginie par l'expreſſion *tems de famine*. Les Gouverneurs arriverent au mois de Mai de l'année ſuivante, & la Colonie s'embarqua : mais elle fut rencontrée par le Lord Delawar, nommé par la Cour au Gouvernement-général du pays, & ramenée dans la place où l'autorité & les ſecours rétablirent l'ordre. Cependant des l'an 1611, elle ſeroit retombée dans ſon ancienne détreſſe, ſi le Chevalier Dales n'eut contraint ces hommes imprudens à labourer & à ſemer. Le Chevalier Gates venoit alors, avec 350 nouveaux Colons & une prodigieuſe quantité de bétail, de volailles & de munitions de guerre, fonder à cinquante milles au deſſus de Jameſtown, la ville Henrico, ainſi nommée à l'honneur de Henri, Prince de Galles. Enfin en 1613, le mariage de la Princeſſe Pocahontas, fille du Cacique de Pouhatan, enlevée l'année précédente, avec Jean Rolfe, Gentilhomme Anglois, adoucit les Indiens, rétablit l'intelligence, cimenta la paix.

Cette Princeſſe, en mettant ſur le même bloc ſa tête à côté de la tête de Smith, pendant que l'Exécuteur Indien avoit le coutelas levé pour décapiter ce priſonnier engraiſſé pour être mangé, avoit ſauvé Smith. Elle avoit pluſieurs fois ſauvé la Colonie, ſoit en paix, ſoit en guerre, & par les ſecours que ſa généroſité procuroit aux Anglois pour les arracher à la faim, & par les avis que ſa magnanimité leur donnoit pour les ſouſtraire à la furie de l'ennemi, s'expoſant à mille morts pour leur ſalut ſans expoſer ſon pere, lorſque ſa haine contre eux l'emportoit ſur ſa tendreſſe pour elle. Comme elle n'avoit conſenti à devenir la femme de Rolfe, que parce qu'on lui avoit aſſuré que Smith étoit mort de ſa bleſſure, lorſqu'en Angleterre elle apprit qu'on l'avoit trompée, elle en témoigna un vif reſſentiment, mais à la fin il s'éteignit dans les reproches alternativement amers & tendres qu'elle fit à l'homme qui lui devoit la vie. Smith étoit plus malheureux qu'ingrat. En 1616, il préſenta à la Reine, en faveur de Poçahontas, une belle requête, monument éter-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

nel, & des grandes qualités de la Princeſſe & des nobles ſentimens de l'Auteur. Pocahontas ſoutint à la Cour les magnifiques & juſtes louanges de ſon Admirateur & de la renommée : elle y fut traitée en Princeſſe du ſang Royal. Peu s'en fallut que ſon mari ne fût pourſuivi comme un criminel, pour avoir eu la témérité d'épouſer la fille d'un Souverain ſans le conſentement de ſon pere : mais on produiſit quelques marques de ſatisfaction de ce Prince. Enfin ſur le point de retourner en Virginie, Pocahontas mourut à Graveſend, d'une mort très-chrétienne. Elle ne laiſſa qu'un fils, Thomas Rolfe, dont la poſtérité tient encore un rang diſtingué dans cette province.

Popham & Gilbert, aſſociés de la ſeconde Compagnie formée en 1606, avoient bâti le fort S. George à l'embouchure de la riviere de Sagadabok, dans la partie du Continent appellée dans les anciennes cartes *Novembégue*. Popham mourut en 1608 ; Gilbert ſe retira ; la Colonie languit pendant quatre ou cinq ans, quoique fréquentée par des particuliers. Enfin Smith fit vers l'Iſle d'Aenahigan un commerce ſi lucratif, que le pays intéreſſa vivement l'ambition de la Cour de Londres & la cupidité de la Compagnie de Plymouth ; & l'eſpace deſtiné à contenir la Colonie fut nommé *Nouvelle-Angleterre*. Quelques diſgraces qu'une mauvaiſe conduite attira ſur ces Anglois, n'empêcherent point qu'il ne ſe formât une nouvelle Compagnie de Marchands de Londres & de Plymouth, ſecondée par des gens de tout état, dégoûtés de leur patrie par les troubles de Religion. L'Amérique préſentoit comme un port à tous les Novateurs inquiétés en Europe pour leur croyance, & le ſchiſme qui déchiroit l'Egliſe peuploit le Nouveau-Monde : la Cour de Rome n'avoit pas prévu quand elle donnoit cette région pour étendre le théâtre de la foi catholique, qu'elle ſerviroit d'aſyle à l'héréſie.

Pendant que ces Compagnies & ces Nations épuiſoient leurs reſſources avec ſi peu de ſuccès pour donner à leurs Colonies naiſſantes de la conſiſtance, une police, & l'aſcendant des armes

ou de la diſcipline ſur les Sauvages, des Miſſionnaires, avec le glaive ſeul de la parole & des bienfaits, oſoient entreprendre la conquête du pays le plus difficile, & la civiliſation des peuples les plus intraitables de l'Amérique Méridionale. L'Hiſtoire n'offre rien de pareil à la République ou plutôt à la Communauté chrétienne du Paraguay, à moins qu'on ne lui compare la République ou la Communauté militaire de Sparte, comme on compare quelquefois les contraires, le mal au bien, le crime à la vertu; car Lycurgue, en obligeant ſes Concitoyens à abjurer les ſentimens de la Nature, les rendit arrogans & féroces, au lieu que les Jéſuites, en engageant leurs proſélytes à renoncer en quelque ſorte à eux-mêmes, les rendirent doux & bons. Cet ouvrage étoit trop merveilleux, il appartenoit à une Société trop célebre pour que la ſatyre n'employât pas toutes les forces & ſes ruſes à l'arracher à l'admiration, & à le traveſtir en monument odieux d'ambition, d'avarice & de tyrannie. Quant à nous à qui les regles de la critique, l'équité, la probité, & notre cœur d'accord avec la raiſon défendent de ſuppoſer des motifs criminels à de bonnes œuvres, & d'adopter des bruits vagues & ſcandaleux pour nous autoriſer à ſubſtituer le blâme à la louange; nous ne dirons pas que les Jéſuites ſe jetterent ſur le Tucuman & le Paraguay, provinces preſqu'inconnues aux Eſpagnols eux-mêmes, parce qu'au Pérou on veilloit de trop près ſur leur Collége du Potoſi, bâti nouvellement à côté de la grande mine; & qu'au Mexique ils venoient d'être démaſqués par Jean de Palafox, Evêque de Tlaſcala, & accuſés d'envahir des mines & de tenir des foires dans leurs maiſons: nous ne dirons pas que leur projet de miſſions n'étoit que le voile du projet de s'emparer de la traite excluſive du thé ou de l'herbe Paraguaiſe; que pour s'aſſurer le monopole, ils firent enlever & tranſporter dans le cœur du Paraguay tous les Sauvages des rives de l'Uraguai, de Guayra & de Parana; que partout, excepté dans les champs deſtinés par eux à la culture de cette plante, ils la détruiſirent comme les Fermiers du tabac ont détruit celle-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ci en Autriche, en Eſpagne, &c. Nous dirons ce que nous croyons, ce qui nous paroît certain, qu'ils formerent un projet ſurhumain, & qu'à force de génie & de vertu ils l'exécuterent.

« Les conquêtes du Mexique & du Pérou, dit M. de Voltaire, » dans *ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, ſont des prodiges d'au- » dace ; les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entiere » des habitans de S. Domingue & autres iſles, ſont des excès » d'horreur; mais l'établiſſement dans le Paraguay par les ſeuls » Jéſuites Eſpagnols, paroît à quelques égards le triomphe de » l'humanité : il ſemble expier les cruautés des premiers Conqué- » rans. » M. de Monteſquieu, après avoir dit que cette Société regarde le ſeul plaiſir de commander comme le ſeul bien de la vie, ajoute : « mais il ſera toujours beau de gouverner les hommes » en les rendant plus heureux. Il eſt glorieux pour elle d'avoir » été la premiere qui ait montré dans les contrées de l'Amérique » l'idée de la Religion jointe à celle de l'humanité. En réparant » les dévaſtations des Eſpagnols, elle a commencé à guérir une » des grandes plaies qu'ait encore reçu le genre humain. Un » ſentiment exquis pour tout ce qu'elle appelle honneur, ſon » zele pour une Religion qui humilie bien plus ceux qui l'écou- » tent, que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de » grandes choſes ; elle a réuſſi. Elle a tiré des bois des peuples » diſperſés ; elle leur a donné une ſubſiſtance aſſurée, elle les a » vétus ».

« Les Jéſuites, dit l'Auteur de l'*Hiſtoire des Etabliſſemens des* » *Européens dans les deux Indes*, chargés des miſſions du Pérou, » inſtruits de la maniere dont les Incas gouvernoient leur Em- » pire, & faiſoient leurs conquêtes, les prirent pour modeles » dans l'exécution du grand projet qu'ils avoient formé. Les » Deſcendans de Manco-Capac ſe rendoient ſur leurs frontieres » avec de puiſſantes armées, compoſées de Soldats qui ſçavoient » du moins obéir, combattre enſemble, ſe retrancher : ils pro- » poſoient à la Nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire » d'adopter leur Religion, leurs loix & leurs mœurs, de quitter leurs

» leurs forêts, & de vivre en ſociété. Ils trouvoient ſouvent de
» la réſiſtance: la plûpart de ces peuples défendoient long-tems
» leurs préjugés & leur liberté. Les Incas s'armoient alors de
» patience : ils envoyoient de nouveaux Députés qui tentoient
» encore de perſuader. Ces Députés étoient quelquefois maſſa-
» crés....

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» Les Jéſuites qui n'avoient point d'armée, ſe ſont bornés
» à la perſuaſion. Ils ont été dans les forêts pour chercher les
» Sauvages, & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habi-
» tudes, à leurs préjugés, pour embraſſer une Religion à laquelle
» ces peuples n'entendoient rien, & pour gouter les douceurs de
» la Société qu'ils ne connoiſſoient pas.

» Les Incas avoient encore un avantage ſur les Jéſuites, c'eſt
» la nature de leur Religion qui parloit aux ſens... Auſſi les
» Jéſuites ont-ils eu la ſageſſe de civiliſer juſqu'à un certain
» point les Sauvages avant de les convertir. Ils n'ont eſſayé
» d'en faire des Chrétiens qu'après en avoir fait des hommes.
» A peine les ont-ils raſſemblés, qu'ils les ont fait jouir de tout
» ce qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embraſſer le
» Chriſtianiſme, quand à force de les rendre heureux, ils les
» avoient rendus dociles,...

» Les Incas & les Jéſuites ont fait également reſpecter la
» Religion par la pompe & l'appareil important d'un culte pu-
» blic. Rien de ſi magnifique, de ſi grand que l'étoient les
» Temples du Soleil, & les Egliſes du Paraguay ſont comparables
» aux plus belles de l'Europe. Les Jéſuites ont rendu le culte
» agréable, ſans en faire une comédie indécente. Une muſique
» qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui
» parlent aux yeux, la majeſté de ces cérémonies attirent les
» Indiens dans les Egliſes où le plaiſir ſe confond pour eux avec
» la piété. C'eſt-là que la Religion eſt aimable, & c'eſt d'abord
» dans ſes Miniſtres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté
» des mœurs, le zele doux & tendre, les ſoins paternels des
» Jéſuites du Paraguay. Chaque Paſteur eſt véritablement le

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» pere, comme le guide de ſes Paroiſſiens, parce qu'il n'or-
» donne, ne défend & ne punit que ce que punit, défend &
» ordonne la Religion qu'ils adorent & chériſſent tous comme
» lui-même ».

C'eſt une idée très-heureuſe que la balance des rapports du gouvernement du Paraguay avec l'ancien gouvernement du Pérou. En effet, les Jéſuites ſemblent avoir emprunté des Incas le plan de leur conquête; mais le courage & la force de l'exécuter en ſe livrant à l'ennemi les bras liés, où la puiſerent-ils? Il n'y avoit à craindre & à ſouffrir que pour eux. Ce n'étoit pas la barbarie ſeule qu'ils affrontoient, c'étoit la haine: c'étoient des agneaux qui alloient apprivoiſer des loups irrités. En recevant le mal pour le bien, ils n'avoient à rendre & à rendre ſans ceſſe que le bien pour le mal. Toujours en danger de périr de fatigue ou d'être égorgés par les Sauvages, ils devoient s'attendre de la part de leur Nation même, à être traverſés, calomniés, accuſés, punis. Les Incas au contraire avoient tous les avantages dont étoient privés nos Miſſionnaires. Ceux-ci acquirent ſur leurs Néophytes comme ceux-là ſur leurs nouveaux ſujets, mais l'empire de l'amour; la bienfaiſance commanda ou conſeilla, & la reconnoiſſance obéit preſqu'aveuglément. Les uns & les autres, en exigeant une profonde abnégation de ſoi-même de la part de leurs cliens, ou de leurs pupiles [car je ne puis les regarder que comme des Patrons & des Tuteurs] formerent plutôt des Communautés qu'ils ne fonderent des Sociétés, puiſqu'ils exclurent la propriété des biens, baſe de l'ordre ſocial, pour n'établir qu'une maſſe publique de fonds, & un dépôt général de tous les fruits du travail de chacun, comme dans un Inſtitut religieux où la richeſſe eſt au corps, & le particulier n'a rien. Ils émouſſoient donc, ils briſoient, les uns & les autres, l'aiguillon, le reſſort par laquelle la Nature meut, ſoutient, éleve, exalte l'homme, & tout homme ſon action, ſes forces, ſa puiſſance phyſique & morale, je veux dire, le deſir & l'eſpoir d'acquérir, de jouir, & de donner ou de laiſſer aux ſiens ſes

biens propres. A ces ſentimens naturels, les Miſſionnaires par un avantage que n'avoient point les Incas, en ſubſtituoient d'autres qu'il auroit ſeulement fallu leur aſſocier : les ſentimens généreux de la Religion portés preſqu'au plus haut degré de renoncement à ſoi-même, & aux choſes humaines les plus légitimes, perfection qu'il n'étoit poſſible d'eſpérer que d'une faveur miraculeuſe du Ciel, pour toute une Nation nombreuſe & toujours croiſſante, & pour la ſuite des ſiecles. Dès-lors l'activité des particuliers, & l'exiſtence de la Communauté n'étoient que précaires : elles n'étoient que précaires, puiſqu'elles dépendoient, non des Loix, mais des vertus des Chefs ; non de la forme du gouvernement, mais des mœurs & de la foi des peuples : il n'y avoit point de garant que les vertus, le zele, l'intelligence des Chefs ſeroient tranſmis à leurs ſucceſſeurs ; & pour conſerver les mœurs des peuples, il falloit leur interdire tout commerce avec les autres Nations, leur dérober la connoiſſance d'un ſort plus agréable, & même des droits de l'humanité, & les tenir enfin néceſſairement dans une ſorte de ſervitude, qui, quoiqu'infiniment plus douce que leur ancienne licence, infiniment plus heureuſe peut-être que la liberté apparente & corrompue de nos ſociétés civiliſées, n'étoit pas moins une ſervitude. Tels étoient les inconvéniens & les dangers des inſtitutions du Paraguay ; mais nous n'avons à préſenter que l'hiſtoire de l'âge d'or de cette Communauté chrétienne.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Philippe III approuva le plan conçu par les Jéſuites ; ſes ſucceſſeurs le confirmerent ; autant de fois qu'il fut combattu, autant de fois il fut autoriſé : autant de fois que ſes Auteurs furent accuſés, autant de fois ils furent juſtifiés. Pour gagner & convertir des peuples farouches qui avoient en abomination la religion chrétienne, & la domination Eſpagnole, il falloit d'abord renoncer à exercer ſur eux la tyrannie des Commandes, & à les corrompre par le ſcandale des déſordres effrénés. Ces obſtacles levés, les Miſſionnaires pénétrerent pas à pas, & d'abîmes en abîmes dans l'intérieur du pays, avec le courage de l'Apoſ-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

tolat, de tous les genres de courage le plus héroïque, qui n'attaque que le cœur, n'oppoſe à la haîne que les bienfaits, & à la perſécution que la patience, ne triomphe qu'en ſe préſentant ſans ceſſe devant l'ennemi comme ami, comme victime devant le bourreau, laſſant & épuiſant leur férocité. Ils alloient faiſant le bien & ſouffrant en eſſuyant autant de fatigues & plus de dangers que les premiers Conquérans; ils ſe ſacrifioient eux-mêmes tandis que ceux-là ſacrifioient tout à eux. Jamais la bienſéance humaine ne fut plus induſtrieuſe & plus généreuſe. Pour cortége, ils avoient des troupeaux de bœufs & de moutons, & pour bagage des outils de labourage & d'architecture: ils cultivoient, ils bâtiſſoient. Les Indiens, en voyant croître des maiſons abondantes, & des habitations commodes s'élever, admiroient, s'approchoient, tournoient autour de ces merveilles, n'oſoient deſirer, mais tout s'offroit à eux, tout étoit pour eux. Apprivoiſés par la bonté la plus magnanime, & familiariſés avec elle, ils lui envioient le ſecret de ſes arts ſalutaires, & tentoient de pratiquer ſes inſtructions pour la culture des terres, la conſtruction des maiſons, la fabrication des meubles les plus utiles. L'habitude de recevoir des leçons les rendoit dociles à la voix de leurs Bienfaiteurs. Cette voix trouvoit leur cœur diſpoſé aux douces impreſſions de la mélodie, lorſqu'elle chantoit dans des cantiques les œuvres de Dieu. Les Miſſionnaires ſaiſiſſoient ces momens de facilité & de ſatisfaction, pour leur expliquer notre foi, & les préparer à la recevoir. L'œil perçant de ces hommes éclairés avoit bientôt découvert & diſſipé les impoſtures des Jongleurs. S'ils vouloient décréditer une idole, elle tomboit. La religion qu'ils prêchoient, pluſieurs d'entr'eux la ſcelloient de leur ſang, & le ſang des Martyrs eſt la ſemence des Croyans. La ſuperſtition abattue, les Sauvages étoient Chrétiens, ils étoient de la religion de ces Apôtres ſi ſupérieurs par leur génie, par leur éloquence, par leurs talens, par leurs vertus, par leurs mœurs, par leurs ſacrifices à l'idée que ces Sauvages avoient de l'humanité.

Dévoués par la reconnoiſſance à leurs peres nourriciers, & par la conſcience à leurs peres ſpirituels, ils conſentirent à la fin à donner pour preuve de ce dévouement, un témoignage de vaſſalité au Roi, maître de leurs Bienfaiteurs. Lorſqu'ils ſe ſoumirent au tribut, ce fut pour obtenir la protection de l'Eſpagne contre les Portugais du Bréſil; ce tribut fut léger, d'un écu par tête; & payé par le tréſor commun, nul d'entr'eux n'en ſentoit le poids. Peut-être leurs amis qui ſi ſouvent s'expoſerent pour eux à mille dangers, ſe reprocherent-ils d'avoir trop pris, dans cette occaſion, par leurs conſeils & leurs ſollicitations, moins impartiaux, & moins déſintéreſſés qu'ils n'auroient pu l'être, ſur la liberté de leurs Proſélytes, pour complaire à leur Prince. Quoi qu'il en ſoit, perſuadés que les Jéſuites ne pouvoient les livrer à la tyrannie, ces Peuples ſe donnerent à l'Eſpagne. Le Roi promettoit de les regarder comme ſes enfans. Les Miſſionnaires qui les traitoient comme leur famille, étoient garans de la parole royale; & dans tous les tems ils ont juſtifié la confiance des Paraguéens par le zele avec lequel ils ont défendu les priviléges, ou plutôt les droits de ces nouveaux ſujets. Mais pour défendre les droits de leurs troupeaux, il falloit qu'ils acquiſſent eux-mêmes des priviléges, il falloit qu'ils s'aſſuraſſent la conduite des nouvelles Paroiſſes, il falloit que leur adminiſtration fut invariablement maintenue. Comme ils ne formerent jamais une entrepriſe que les Rois Catholiques ne l'euſſent approuvée, ils n'exercerent que l'autorité qu'on leur accorda. Après tout, que pouvoit-on leur accorder qu'ils n'euſſent mérité? Il n'en coûta que le ſang d'une foule d'entr'eux, pas une goutte de ſang d'un Soldat Eſpagnol, pas une goutte de ſang Indien, pour ſoumettre le Paraguay, le Paraguay! Cet impénétrable repaire de bêtes féroces, par-tout ſouillé de carnage, de toutes parts couvert de débris d'établiſſemens éphémeres. Ce monument de gloire, cette barriere qui fut bientôt gardée par une excellente milice dreſſée par eux-mêmes, ce nouvel empire, ils l'élevoient ſur la tombe d'une foule de Colonies Eſpagnoles, au

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

milieu du chemin du Pérou, juſqu'alors impraticable, & par les mains réunies d'une multitude de nations barbares, étonnées de ſe voir raſſemblées, dominées, chrétiennes, induſtrieuſes & heureuſes.

La Réduction ou Bourgade chrétienne de Lorette, érigée en 1610, fut le premier berceau de la République du Paraguay. Au Pérou, l'on donnoit le nom de *Réductions* aux Communautés de Néophytes, dirigées par des Religieux. Philippe IV leur donna celui de *Doctrines* ou Cures, Paroiſſes proprement dites. Celles du Paraguay ſe formerent par la réunion des Sauvages du Parana, du Guaira, de l'Uraguai, avec des hordes Chiquites, Garaniennes, &c. & en corps de Nation ſédentaire & cultivatrice. Par gradations, cette domination s'étendit depuis le Parana, qui ſe jette dans le Paraguay, ſous le 27e degré de latitude méridionale juſqu'au Surugai qui ſe perd dans le même fleuve, vers le 34e degré. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Bréſil, & dans les plaines fertiles qu'elles embraſſent, il y avoit dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la force. L'Hiſtorien des établiſſemens des Européens ajoute qu'en 1702 on y en comptoit 29, compoſées de 22, 761 familles, ou 89, 491 têtes; & que ces habitations & les habitans ayant augmenté depuis, l'Etat peut avoir aujourd'hui deux cens mille ames. Nous croyons la population du Paraguay plus nombreuſe: ce pays, que les Jéſuites appelloient *Pays des Miſſions*, comprend trente Réductions ou Paroiſſes; & chaque canton étoit cenſé, avant ce ſiecle, contenir au moins dix mille habitans. Florention, Religieux de S. François, aſſure dans ſon *Voyage au Paraguai*, qu'en 1711 il y avoit dans la ſeule bourgade de S. Xavier plus de trente mille perſonnes: l'établiſſement avoit commencé par cinquante familles; il portoit plus de cent mille habitans en 1750. La République entiere doit être compoſée de plus de cinq cens mille hommes.

On a long-tems ſoupçonné que ſes chefs Religieux diſſimu-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

loient le nombre des Sujets pour diminuer le tribut à payer à la Cour de Madrid; mais toutes les fois que cette Cour a conçu des ſoupçons, ils ont été diſſipés par ſes recherches, & je vois, par l'hiſtoire du P. Charlevoix, que les Jéſuites eſtiment plus haut que la plûpart des Hiſtoriens la population de leurs Miſſions..... On a dit que l'oppreſſion monacale avoit limité la multiplication des hommes; mais s'il eſt vrai qu'il y a dans les Loix de cette République des diſpoſitions capables d'arrêter la progreſſion de la fécondité humaine, il n'eſt pas moins certain qu'elle n'éprouve aucun de ces genres d'oppreſſions qui convertiſſent aujourd'hui tant d'Etats en déſerts; s'il eſt vrai que ces peuples n'ont rien à eux, il eſt certain que leurs beſoins ſont ſatisfaits, & qu'ils ſont aſſez heureux pour deſirer de procréer des enfans, & aſſez laborieux pour leur préparer la ſubſiſtance qui doit en précéder & aſſurer l'exiſtence, avantage peut-être précaire, mais dont la réalité néanmoins eſt prouvée par l'accroiſſement des familles: s'il eſt vrai que dans l'inſtitution de la Communauté des biens il y a ſpoliation & ſervitude, il eſt certain que l'oppreſſion n'eſt pas dans l'adminiſtration même; ou que le bien l'emporte infiniment ſur le mal, puiſque les Guaranis n'ont pas l'idée d'un état plus heureux, que leur ſoumiſſion eſt volontaire, & leur cœur en paix, qu'*ils aiment ce qu'ils font, & qu'ils font ce qu'ils aiment*; & que tandis que tant de Nations Indiennes s'ébranlent ſi ſouvent pour ſecouer le joug Eſpagnol, le bonheur de celles-là n'a fait qu'attirer & incorporer de nouveaux peuples dans leur ſinguliere République..... On a dit enfin, & on n'a ceſſé de dire que ces Miſſionnaires régnoient en maîtres abſolus dans le Paraguay; mais on a vu la fin de leur hiſtoire. Ils n'y ſont plus, & les Paraguéens ſont ſoumis à l'Eſpagne.

A l'exemple des Jéſuites Eſpagnols, les Jéſuites Portugais travailloient depuis quelque tems à établir le même gouvernement dans une partie du Bréſil: ils avoient déja vingt-neuf Réductions ou Paroiſſes ſur le Maragnon, lorſqu'ils ont été

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

forcés de repaſſer en Portugal, & que la Société a été détruite.

L'Amérique vit donc pour la premiere fois en 1610 des Européens-Légiſlateurs, Bienfaiteurs des Américains, amis de l'humanité. Si leur légiſlation contraria la Nature, ce fut parce que ſous un habit & un inſtitut religieux, ils préſumerent du cœur humain juſqu'à lui impoſer pour obligations civiles & devoirs ſociaux, les regles d'une Communauté religieuſe, & les conſeils de la perfection chrétienne.

Pendant que le zele pour la foi & pour le bonheur des hommes ſe ſignaloit héroïquement dans le midi, ſans même demander à l'hiſtoire une place pour les noms de ces Apôtres triomphans, l'ambition d'étendre le commerce & l'empire luttoit contre les barrieres du nord, & laiſſoit en échouant les noms des Navigateurs ſur les colonnes qu'ils n'avoient pu franchir. On a prétendu qu'en 1609, un vaiſſeau parti d'Acapulco, port du Mexique ſur la mer du ſud, avoit été dérouté par une violente tempête; qu'après avoir erré autour de l'Amérique ſeptentrionale, il s'étoit trouvé au bout de deux mois à Dublin, & qu'il fut conduit à Lisbonne, où le Roi d'Eſpagne fit jeter au feu les journaux de ſes Pilotes: Fable. A cette époque, l'Anglois Henri Hudſon, attaché au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, cherchoit au nord-oueſt un paſſage qu'il ne trouva pas, quoiqu'il ſe fut élevé à quatre-vingt degrés, ſi l'on s'en rapporte aux relations Angloiſes; mais il diſtribua des noms aux mers, aux terres; acte par lequel on ſembloit croire acquérir un droit & une domination. Il donna ſon nom à une baye déjà connue, déja fréquentée, viſitée peut-être par le Danois Frédéric Anſchild, dès l'an 1591, & certainement parcourue en 1605, comme on le voit dans les voyages au nord, par d'autres Navigateurs Danois, qui laiſſerent cette baye aſſez loin derriere eux. Il donna à la côte ſituée par les 41 degrés, le nom de *Nouvelle-Hollande*, effacé bientôt après par celui de *Nouvelle-Belge*, & enfin par celui de *Nouvelle-York*, pays reconnu l'année ſuivante par

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

par des Marchands d'Amſterdam, dominé cinq ans après par un fort converti dans la ſuite en ville conſidérable, ſous le nom de *Manhatte*, ou *Nouvelle-Amſterdam*, couvert dans un aſſez petit nombre d'années de places aſſez fortes, & d'une population nombreuſe, réclamé & inſulté par les Anglois, comme ſi Hudſon employé par une Compagnie Hollandoiſe, & monté ſur des vaiſſeaux Hollandois, n'avoit pu faire des découvertes que pour le Roi Jacques; pays enfin connu peut-être, avant l'arrivée de ce Navigateur, des Suédois établis dans les trois habitations de Chriſtiana, Elſimbourg & Gottembourg, du côté méridional de la rive, vers la Penſylvanie, ſi l'on en croit quelques Auteurs, combattus par pluſieurs autres, qui rejettent ces établiſſemens vers l'année 1640. Enfin on donna le nom du Pilote Nelſon à un port occidental de la Baye, dont il eſt certain que ce Pilote ne prit pas poſſeſſion.

Hudſon périt dans ſes recherches en 1611. Button ſe tourmentoit auſſi dans ces mêmes mers: il nommoit comme ce Navigateur une Baye de ſon nom, & créoit, ſuivant la coutume, un nouveau pays de Galles. Gibbons remplaça Button dans ces travaux. Byllot, compagnon de ces trois hommes célèbres, alla de concert avec le Pilote Baffings, ancien compagnon d'Hudſon, tenter le détroit de Davids. L'opinion la plus commune eſt que la Baye connue ſous le nom de ce Pilote, au nord de ce Détroit, ne fut découverte qu'en 1622. M. Ellis inſinue que Byllot mourut perſuadé de l'exiſtence du paſſage. Enfin à force de battre ces mers, on découvrit [ſans découvrir le paſſage] le Détroit de Cocuin au nord du Canada, dans la navigation de Jacques Hall en 1612; l'Iſle d'Eſpérance au nord du Groenland, l'année ſuivante; la terre de Thomas Edger à la même ſituation en 1616; l'Iſle de Wiches, voiſine de cette terre, &c. L'ambitieuſe curioſité, amortie par tant de chocs malheureux, ſuſpendit ſes exploſions juſqu'en 1631, que Lucas Fox de Londres, & le Capitaine James de Briſtol, alloient ſonder tous les replis de la Baye d'Hudſon, pour ſe diviſer à la fin ſur l'exiſtence

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

du paſſage ſoutenue par Fox, démentie par James, & abandonner l'entrepriſe.

C'étoit l'Inde qu'on cherchoit : cependant ſur la route il ſe trouvoit de bonnes terres, mais on n'y mettoit point de prix, car il auroit fallu les cultiver ; il s'y trouvoit auſſi une ſource d'un commerce lucratif, celui des Pelleteries. Cet objet paroiſſoit mériter plus d'attention, il ne falloit qu'échanger : les Marchands Hollandois dreſſerent donc leurs comptoirs fortifiés ſur la nouvelle Belge, ſeul établiſſement remarquable ſorti de ces tumultueuſes tentatives. La Colonie de la Nouvelle-Belge fut comme une armée d'obſervation devant celle de la Nouvelle-France du Canada. Le poids qu'elle mit dans la balance politique ou militaire de ces contrées, rétablit entre les Sauvages l'égalité de forces, & l'équilibre rompu par l'alliance de Champlain avec les Hurons, les Algoumekins ou Algonquins, & les Montagnez, ennemis des Iroquois, nation par elle-même aſſez puiſſante pour tenir en échec toutes les autres Nations ſur cent lieues de pays. Armés de fuſils, pourvus de munitions, encouragés & ſoutenus par les Hollandois, les Iroquois entrerent en lice avec une légitime confiance, & avec ce deſir violent de détruire ſi naturel à ces hordes barbares qui ne peuvent s'aſſurer l'empire, la poſſeſſion, la chaſſe & la pêche d'un pays, qu'en exterminant leurs concurrens. La guerre fut terrible. Par une viciſſitude conſtante de bons & de mauvais ſuccès, les deux partis ſe maintenoient dans la même proportion de forces reſpectives, pendant que la férocité de leurs paſſions s'exaltoit. Plus foibles & plus acharnés, il s'agiſſoit entr'eux de s'anéantir. Pluſieurs peuplades diſparurent en effet de deſſus la face de la terre. Toutes ces ruines tomboient ſur les François. A la fin, les Iroquois, triomphans après pluſieurs défaites, allerent juſques dans le centre de la Colonie Françoiſe briſer ſon berceau en 1622. Quoique les plus grands Seigneurs, & même des Princes du Sang portaſſent le titre de Vicerois de la Nouvelle-France, Champlain n'en étoit pas moins abandonné ; mais au moment où il venoit d'être

abattu, il étoit relevé par le ſeul élan de ſon courage. Dans ſes expéditions militaires, il avoit découvert le lac qui porte ſon nom, celui du S. Sacrement, & divers lieux remarquables.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Les Acadiens vivoient en aſſez bonne intelligence avec les François, quoiqu'ils fuſſent, dit-on, prévenus de l'idée ſuperſtitieuſe qu'ils ſeroient détruits par eux, ou peut-être parce qu'ils étoient prévenus de cette idée. Malgré cette paix, on ne voyoit que des ſolitudes, là où il y avoit de groſſes bourgades, lorſque les Pêcheurs de cette Nation avoient commencé à fréquenter la côte. On a oſé dire que cette Nation ſi humaine & ſi généreuſe avoit détruit les peuplades en leur donnant des poiſons pour détruire leurs ennemis, c'eſt-à-dire, pour s'entredétruire les unes les autres: accuſation lâche & infâme qu'il faut rappeller ſans ceſſe, pour recouvrir ſans ceſſe d'un nouvel opprobre ſes exécrables Auteurs. Il eſt vrai que ces Sauvages furent empoiſonnés, ils le furent par des préſens funeſtes, mais de l'amitié ou de l'avarice, & non de la noire méchanceté, par les liqueurs fortes qu'on leur prodigua, & les excès d'intempérance qu'on leur enſeigna. Paſſionnés, au milieu des froids du nord, pour ces eaux-de-vie brûlantes, ils furent conſumés comme ſi l'on avoit verſé ſur eux des torrens de feu. L'épidémie, je parle de l'intempérance, étoit rapide, la mortalité véhémente, ſi l'on peut s'exprimer de la ſorte, chez des barbares effrénés dans leurs appétits, & abandonnés au danger ſans le connoître. Avec des eaux-de-vie, on les attira, on conclud les échanges, on cimenta les traités: ils s'abreuverent de leur abondance. L'ennemi, avec ſes armes à feu, étoit moins redoutable pour eux que l'ami, avec ſes boiſſons ſpiritueuſes. Auſſi la dépopulation d'une grande partie de l'Amérique ſeptentrionale, a-t-elle moins été l'ouvrage de la guerre que celui du commerce: les mêmes moyens employés pour les mêmes fins, continuent de la ravager. Peut-être les François, fabricateurs de ces liqueurs fortes, ont-ils d'abord plus immodérément que les autres Nations, vomi le vice & la contagion ſur ces Sauvages.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

1613 & suiv.

Pour ſoumettre l'Acadie, on avoit aſſocié les Jéſuites aux Huguenots. Le Calviniſte de Monts avoit vendu ſes droits à la Marquiſe de Guercheville, Catholique zélée, qui ne négligea rien pour établir dans le pays les Miſſions & les Religieux. Ce ſoin fut confié à un de ces hommes qui croyent que les places ne ſont faites que pour être occupées, & qui ne ſongent pas à ſe défier de leur capacité pour les remplir. La Sauſſaye ne connoiſſoit point l'Amérique: il choiſit, pour aſſurer la fortune de ſa Colonie, le lieu le plus expoſé à la vûe des Anglois, l'embouchure de la riviere de Pentagoet ou Norimbegue. Le fort ſortoit à peine de ſes fondemens, & l'artillerie n'étoit pas encore débarquée, que le Capitaine Samuel Argall, le Raviſſeur de la Princeſſe Pocahontas, renverſa l'établiſſement, ou plutôt en enleva les matériaux. Après avoir conduit ſes priſonniers à Jameſtoun, il revint arborer à Pentagoet les armes d'Angleterre, diſſiper à Sainte-Croix les ruines de l'habitation de Monts, & détruire à Port-Royal les eſpérances de Poutrincourt. En deux heures, l'ouvrage de dix années fut mis en poudre par un vaiſſeau.

Monts avoit agi en Marchand: s'il avoit eu employé les profits du commerce à affermir ſa Colonie, elle auroit été inébranlable. La Sauſſaye n'étoit qu'un préſomptueux ignorant: s'il ſe fut arrêté dans le port de Haive, les Anglois ne l'auroient pas même apperçu. Poutrincourt fut malheureux: s'il avoit eu ſeulement trente hommes dans ſon fort, Argall n'auroit pas même oſé l'attaquer.

Cet Argall n'étoit qu'un Corſaire, car il y avoit paix entre les deux Nations. A ſon retour en Angleterre, il fut arrêté comme Déſerteur de la Virginie, & il fut fait Gouverneur de la Virginie en 1617.

Les deux Nations étoient en paix. L'Angleterre rendit les priſonniers, & garda les établiſſemens. En 1621, la Cour de Londres donna les mêmes terres au Comte de Sterling, & le Comte les abandonna.

Argall prétendit que les François étoient des uſurpateurs, parce

que Jacques I avoit concédé à la Compagnie Angloiſe le terrein ſitué ſous le quarante-cinquieme degré. Toute l'Amérique ſeptentrionale auroit donc appartenu à cette Compagnie, ſi Jacques la lui avoit octroyée.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Un Hiſtorien anonyme de l'Acadie a placé l'expédition de ce Brigand en 1618, quoiqu'il fut démenti par les Hiſtoriens contemporains, & par des Témoins oculaires. Il loue la modération de ce Brigand, qui ne fit que détruire, & qui maltraita ſes priſonniers à la vérité ſans les égorger.

Les François renouvellerent leurs tentatives, & retomberent, comme des enfans, dans les mêmes fautes.

Pendant que les Anglois violoient à leur égard le droit des Gens, les Hollandois uſoient rigoureuſement du droit de la guerre contre les Eſpagnols. De leur aveu, leur conſtance ou leur opiniâtreté à tenter des paſſages au nord & au ſud, avoit pour objet principal d'enlever à l'ennemi ſes Domaines en Amérique, ou du moins les fruits de ces Domaines; moyen, dit l'Auteur du Journal de Jacques l'Hermite, inſéré dans le quatrieme Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, que tous les politiques jugerent le meilleur pour abaiſſer l'Eſpagne, & réprimer ſes excès. La cupidité ſervit ardemment les projets de la haine & de la vengeance. Les particuliers armoient pour le butin; les Compagnies armoient pour le butin & le commerce. Les métaux du Pérou & du Chili attirerent dans la mer du ſud Olivier de Noort & les autres Capitaines ou Marchands qui paſſerent le Détroit Magellanique. Quoique le Journal de George Spilberg ſoit ſi rempli d'obſervations ſur le commerce que ſon voyage, entrepris en 1614, ſemble d'abord n'avoir point eu d'autre but, toutefois on voit ce Navigateur, après avoir vaincu la réſiſtance du Détroit, attaquer & battre la Flotte royale du Pérou, commandée par D. Rodrigue de Mendoza, s'arrêter pendant pluſieurs mois ſur les côtes, & y répandre l'épouvante juſqu'à la fin de l'année. 1614-16.

Les expéditions particulieres ne s'accordoient point avec les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

vues de la Compagnie générale des Indes. Ces Compagnies toujours accréditées dans leurs proſpérités, parce qu'elles ont de gros fonds, & des Intéreſſés puiſſans, qu'elles payent bien les faveurs, qu'elles promettent une haute fortune à ce qu'on appelle l'Etat, que leur caiſſe donne plus de priſe aux mains qui rempliſſent & épuiſent le tréſor public, ne ſouffrent patiemment la concurrence, qu'autant que par les circonſtances elle ſert leurs deſſeins. Celle-ci engagea les Etats Généraux à fermer par des prohibitions le Détroit de Magellan à tous les autres Navigateurs Nationnaux, en leur laiſſant toutefois la liberté de frayer de nouvelles routes qu'elle ne renonçoit point à leur interdire après le ſuccès. Les eſprits étoient alors dans une fermentation que les Edits n'arrêtent pas. Sans ſonger que ces défenſes étoient de violentes atteintes à la liberté d'un peuple qui ne cherchoit que la liberté, & des violations arbitraires des premiers principes du commerce, dans un tems où il ne voyoit ſon ſalut que dans le commerce, l'induſtrie ne fit que ſe détourner & changer ſa voie. Jacques le Maire, ſecondé par Cornelis Schouten, réſolut de s'enfoncer dans le labyrinthe de la partie méridionale du Détroit, perſuadé qu'il trouveroit & des terres riches, & quelque iſſue dans la mer du ſud. En 1615 il ſe forma une *Compagnie auſtrale*, que le peuple nomma *Société des Chercheurs d'or*. Après beaucoup de travail, Schouten rebuté par divers accidens, tâcha d'inſpirer à l'équipage le deſir d'aller aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance, ſuivant le témoignage d'Aris: le Maire perſiſta dans ſon deſſein, & en effet on découvrit une ouverture bordée par des terres qu'on appella, celle de la droite *Terre des Etats*, celle de la gauche Terre de Maurice de Naſſau: c'étoit un paſſage. Quand ils furent arrivés dans la mer du ſud, le Conſeil donna en 1616 au nouveau Détroit le nom de *le Maire*. La plûpart des Hiſtoriens prétendent que la gloire du ſuccès appartenoit à Schouten, Commandant du principal navire ſur lequel ſon aſſocié n'avoit, dit-on, que la qualité de Commis: & que le Détroit fut ainſi nommé à l'hon-

neur d'Iſaac le Maire, pere de Jacques, & premier auteur du projet. Cette opinion contredit formellement l'acte ſolemnel de cette dénomination, ainſi que l'a remarqué M. le Préſident de Broſſe dans ſon Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales. Cette piece, conſervée dans le Journal d'Ariſclaer, ne laiſſe aucun doute ſur le véritable Chef de l'expédition. Jacques le Maire y eſt nommé le premier avec le titre de *Præfectus*, & ſigne le premier comme Capitaine de *la Concorde*, tandis que Guillaume Schouten n'a que la qualité de *Navarchus*, & ne ſigne que le ſecond comme Capitaine du Yacht.

Nos Aventuriers, après avoir tourné autour d'une grande quantité d'Iſles éparſes dans la mer du ſud, allerent tomber dans les mains de leurs ennemis, je veux dire, leurs compatriotes monopoleurs. Les Agens de la Compagnie des Indes aux Moluques & à Batavia, informés de l'audace qu'ils avoient eue de parcourir l'enceinte des mers ſans que la Société le leur eut permis, les mirent aux fers & confiſquerent leurs bâtimens. L'Amiral Spilberg les enchaîna ſur les vaiſſeaux privilégiés pour les renvoyer en Europe. Le Maire mourut de maladie à l'Iſle Maurice: Schouten revit l'Angleterre; la *Concorde* & le *Horn* y arriverent après deux ans & dix jours de navigation.

Les Partiſans, diſons mieux, les Fauteurs de la Compagnie jugerent impudemment, comme il convenoit à des perſécuteurs qui n'avoient point quitté la Hollande, ou l'Inde, ou les mers battues, que le Maire n'avoit point paſſé au-delà de l'Amérique méridionale par un canal inconnu; & pour que le public applaudît à l'oppreſſion de ſa troupe ou la tolérât, ils la livrerent au mépris ou à l'indignation comme coupable d'impoſture. Spilberg ſur-tout, en qualité de Navigateur & d'exécuteur de la tyrannie, ſignala ſon acharnement contre des rivaux plus habiles ou plus heureux que lui. Sept ans après, Jacques l'Hermite vérifia la découverte. Alors l'envie, plus ardente contre des compatriotes que contre des étrangers, parce que l'objet préſent irrite, en avouant que les Compagnons de le Maire avoient

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

traverſé le nouveau Détroit, affecta de rendre aux Eſpagnols l'honneur de l'avoir trouvé. S'il eſt vrai que le Capitaine Ladrilhéro, envoyé par D. Garcie de Mendoza, Gouverneur du Chili, pour reconnoître les environs du Détroit de Magellan, avoit déja percé par le ſud, comme le dit Acoſta, juſqu'à la haute mer ſans ſuivre la route connue; & qu'il fut tenu pour certain par pluſieurs Hiſtoriens que dans ce Détroit même, il y avoit un bras par lequel on ſe mettoit promptement au large & l'on gagnoit plutôt la mer du Chili; ces lumieres étoient trop foibles & trop incertaines pour guider des Navigateurs, & les Eſpagnols eux-mêmes reſtituerent en quelque ſorte à le Maire la gloire de la découverte; puiſque ce ne fut qu'au bruit de ſon
1617 & ſuiv. paſſage qu'ils allerent applanir par des travaux pénibles & conſtans la route qu'il venoit de frayer. Le Viceroi du Pérou, D. François de Borja y Arragon, Prince d'Eſquilache, fit alors partir le Pilote Jean Morel, avec deux caravelles pour reconnoître le nouveau canal. Juſqu'en 1620, des Eſpagnols & des Portugais y entrerent, pour ainſi dire, en foule. Il y en eut qui, après avoir paſſé par cette voie dans la mer du ſud, revinrent par l'ancienne route dans la mer du nord, ramenés, à ce qu'il paroît, par l'opinion légerement préconçue que la premiere étoit fermée par les vents du ſud aux vaiſſeaux venant du Chili & du Pérou, tandis que les vents d'oueſt & du nord-oueſt qui y regnent leur promettent une navigation heureuſe. Ceux-là donnerent au Détroit nouveau le nom de *S. Vincent*: mais la renommée lui aſſura pour toujours celui de *le Maire*. On a prétendu qu'en 1643, un autre paſſage fut trouvé par Brouwer, entre la Terre des Etats & une grande terre inconnue: M. Frézier, qui navigua dans le Détroit de le Maire en 1712, aſſure que celui de Brouwer n'eſt pas moins imaginaire que la Terre Auſtrale placée ſur quelques Cartes, plus loin au nord que les 63 degrés de latitude, depuis 52 juſqu'à 80 degrés de longitude.

En 1619, les Danois, plus voiſins du nouvel hémiſphère que tous les peuples qui s'en emparoient, commencerent à paroître ſur

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſur ce théâtre pour chercher à l'autre extrémité de l'Amérique un autre paſſage ſur les voies de Frobisher, & gagner la mer pacifique & la Chine. Au 64e. degré, leur Capitaine Jean Munk fut arrêté par les glaces. Pour avoir hyverné dans une anſe, il crut avoir le droit de donner à la mer qui le repouſſoit le nom de mer *Chriſtiane*, & aux terres qu'il avoit apperçues celui de *Nouveau-Danemarck*, comme s'il avoit découvert un nouvel Océan & fondé un nouvel Empire. Il ne paroît pas qu'il ait tenté de renouer les anciennes liaiſons que les Danois peuvent prétendre avoir eues dès le onzieme ſiecle ſur les côtes de Labrador & de Terre-Neuve. La nation ne ſe tourna qu'un inſtant du côté de l'Amérique. Les guerres qui l'occuperent auſſi-tôt ne lui permirent pas de ſonger à de nouveaux établiſſemens; & dans la ſuite, elle borna ſon ambition à la poſſeſſion de petites Iſles.

L'Angleterre, déſolée par les troubles de Religion, peuploit alors, ſans deſſein, ſes Colonies ſeptentrionales par l'intolérance qu'elle exerçoit en Europe & la tolérance qu'elle exerçoit en Amérique. La Virginie offroit aux fugitifs un vaſte champ ſur lequel la liberté de conſcience leur paroiſſoit d'autant plus aſſurée, qu'ils pouvoient facilement y faire taire les loix & briſer le glaive coactif. Ces Colonies ne différoient, à proprement parler, des peuples Sauvages, que par une induſtrie & des coutumes que leur ancienne civiliſation conſervoit au milieu de l'anarchie. Sous le gouvernement d'Yardly, Succeſſeur du Chevalier Dale, les Colons s'étoient confondus avec les Indiens, comme s'ils n'avoient plus formé avec eux qu'une nation par le mariage de Rolfe avec la Princeſſe Pocahontas. En laiſſant tomber les forts & les remparts, on avoit enſeigné aux naturels du pays l'uſage des armes à feu. Si l'on cultivoit, c'étoit du tabac & non des ſubſiſtances, parce qu'une Compagnie de commerce ne vouloit de ſes établiſſemens que des objets de commerce, & que les Colons avoient appris des Sauvages à attendre leur pain quotidien de la Providence. On étoit loin de ſonger que cette

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

même terre pût faire un jour avec l'Europe un grand commerce de bled ou de farine. On oublioit qu'elle avoit donné à l'Irlande la production la plus précieuſe après les grains, dont elle ſe nourriſſe, je veux dire les pommes de terre; car c'eſt de la Virginie qu'elles furent d'abord apportées par le Chevalier Raleigh, dans ce Royaume d'où elles ſe répandirent en Angleterre & delà dans pluſieurs contrées de l'Europe. Nous ne prétendons pas dire que les Eſpagnols & les Portugais n'en euſſent auparavant tiré de l'Amérique méridionale: il y a même apparence que les *yellow* ou pommes jaunes d'Irlande ſont originaires du Chili, où on les préfere au meilleur pain de froment du pays. Les Hiſtoriens, comme s'ils étoient tous ſoudoyés par les perturbateurs du Monde, ont négligé l'Hiſtoire paiſible des ſubſiſtances, c'eſt-à-dire, de la richeſſe des Empires & de la multiplication du genre humain.

Argall, celui-là à qui quelques-uns ont attribué fauſſement la conquête de la Nouvelle-Belge, parce qu'il l'inſulta & la démembra, ſuivit une méthode oppoſée à celle d'Yardly; & la Colonie ſe rapprocha de l'ordre ſocial. A la mort du Cacique Pouhatan, arrivée en 1618, il acquit la paix des fils de ce Prince, Itopatin & Oppechancanough: cet Oppechancanough, autrefois révolté contre ſon pere, apprit aux Anglois, en détrônant ſon frere, combien il étoit redoutable par ſa valeur & ſes artifices. L'année ſuivante, Yardly revint, avec des proviſions & 1000 ou 1200 hommes, repeupler les plantations, ranimer l'induſtrie, étendre l'enceinte du Domaine, établir une ſorte de police. Sur ces terres où la nature étoit ſi facile, il ne falloit qu'un élan pour ſaiſir la proſpérité: auſſi la Colonie parut-elle bientôt ſi floriſſante qu'on cita ſa ſplendeur en proverbe. Mais tout auſſi-tôt elle déclina, parce qu'elle méconnut l'eſpece de culture qui fait la force, & l'eſprit de prudence qui fait la ſûreté. Le genre des plantations fut déterminé par le goût des Européens, auſſi enfans que les Sauvages, paſſionnés comme eux pour les nouveautés puériles, auſſi avides de tabac que

ceux-ci l'étoient de verroteries. La Virginie devint, pour ainſi dire, la province du tabac ; elle l'eſt encore ; & il n'y a pas juſqu'à la France qui n'en tire à haut prix cette plante, amie de tous les terreins & du ſien ſur-tout. Le Chevalier Yardly, qui, comme Entrepreneur en chef, ordonnoit preſqu'arbitrairement les travaux, laiſſa ſi prodigieuſement étendre ce genre de plantations que la Compagnie ſurchargée d'une marchandiſe avilie par ſon abondance, eut recours à l'autorité royale pour empêcher que chaque habitation n'en recueillît plus de cent livres. Le tabac ne s'en multiplia pas moins, parce que les habitations ſe multiplierent, lorſque le Chevalier Wyat, jeune homme ſans expérience, eut amené en 1621 un renfort de 1300 hommes, & indiſcrettement étalé ſa population au milieu des Sauvages juſqu'à la riviere de Patowmeck. Les Indiens qui vivoient pêle-mêle avec les Anglois, n'enviſagerent point cet appareil ſans reconnoître qu'ils ſeroient aſſervis par leurs dangereux hôtes. Si la Colonie acquéroit la force de la diſcipline, & qu'ils n'avoient qu'à profiter de la foibleſſe de l'indiſcipline dans laquelle elle ſe trouvoit encore, s'ils vouloient demeurer libres.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Une troupe de Presbytériens refugiés en Hollande, achetoit alors les droits de la ſeconde Compagnie Angloiſe ſur la Virginie ſeptentrionale qu'elle alla transformer en *Nouvelle-Angleterre*, ſous la direction d'un Capitaine nommé Carver, qui deſtinoit toute ſa fortune à fonder un aſyle ou une Egliſe à ſa ſecte. Au nombre de quarante-une familles compoſées de 120 perſonnes, ils deſcendirent, épuiſés de fatigues, dans des bois à l'entrée d'un hyver très-rigoureux. Il en périt près de la moitié de froid, de miſere & du ſcorbut. Les ſurvivans, ſans eſpérance d'être ſecourus ni par leurs compatriotes qu'ils craignoient, ni par les Indiens qui avoient fui à leur aſpect, & qui venoient de perdre par une longue peſte les neuf dixiemes de leur population, cédoient au malheur, malgré la vigoureuſe dureté de caractère qu'ils avoient acquis ſous les coups de perſécution, lorſque le grand Sachem ou grand Seigneur du pays, Chef 1621 & ſuiv.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſuprême des Maſſaſſoits ou Maſſachuſſets, accompagné de Sagamores ou Princes vaſſaux, vint leur offrir & demander des ſervices réciproques d'amitié, leur céder à perpétuité les terres voiſines de leur établiſſement, & leur prêter des Maîtres qui leur enſeignerent à ſubſiſter. En effet des Indiens leur apprirent à cultiver le maïz & à pécher à la maniere de la nation. Lorſque le grand Sachem fut retourné dans ſa cabane impériale, on lui envoya des Ambaſſadeurs qui eurent le triſte honneur de coucher avec le *Roi* & la *Reine*, & quelques grands de la nation, dans le même lit, c'eſt-à-dire, ſur des planches élevées d'un pied au deſſus de terre. Au milieu de cette Cour, ils ſouffrirent une horrible faim. La Colonie, à la faveur de l'alliance, croyoit n'avoir à craindre que les Narragouſets habitués de l'autre côté de la Baye de Codd ou Maſſachuſſet à l'endroit où l'on bâtit enſuite la Nouvelle-Londres; mais bientôt elle fut obligée d'employer la force contre ſes Alliés, ou plutôt de les menacer les armes à la main pour les ſoumettre ou les contenir; car à l'approche d'une troupe, détachée par Bradfort, ſon nouveau Chef, neuf Sagamores ſe reconnurent, dit-on, par un acte ſolemnel ſujets de l'Angleterre. Sans ceſſe groſſie par des bandes de ſectaires fugitifs, elle s'aggrandit & ſe fortifia. Autour de la Nouvelle-Plymouth, ſon berceau, elle éleva, malgré quelques incurſions paſſageres des anciens habitans, les villes de Cambridge, de Dorcheſter, de Charles-town qu'on regarde comme la mere de Boſton, &c. Indépendante de toute Société marchande, compoſée d'hommes qui avoient entierement renoncé à leur patrie, munie de richeſſes que ces fugitifs emportoient avec eux, auſtere dans ſes mœurs affectées de réforme religieuſe, cultivatrice enfin, ſes progrès furent rapides: fanatique, parce qu'on avoit attaqué la conſcience de ſes Membres; intolérante, parce qu'ils ſortoient de la fournaiſe de l'intolérance; cruelle, parce que la cruauté du tyran à l'eſclave, eſt épidémique, ſes progrès furent dans la ſuite rallentis.

Dans la Virginie méridionale, les Anglois & les Indiens,

entrelacés les uns dans les autres malgré l'oppoſition de leur génie & de leurs mœurs, tous barbares, les uns à la maniere des Sauvages, les autres à la maniere des peuples policés, s'entredétruiſoient par des perfidies & des excès atroces. Le premier ſignal de la boucherie fut donné par le meurtre d'un Indien nommé Nimettanau, ſoupçonné d'aſſaſſinat, & par l'horrible & miſérable gloire que ſes meurtriers oſerent tirer d'avoir tué un homme réputé invulnérable parmi les ſiens. Le grand Sachem, Oppechancanough, forma un exécrable projet de vengeance, dont l'Hiſtoire des nations civiliſées fournit pluſieurs exemples. Il ordonna ſecrettement un maſſacre général des Anglois pour le 21 Mars 1622, un peu avant midi, tems où les Planteurs étoient diſperſés ſans armes & occupés aux travaux de la terre. L'entrepriſe eut un affreux ſuccès dans les cantons éloignés de Jameſtown: 350 Anglois furent maſſacrés, la plûpart avec les inſtrumens mêmes de leurs travaux. La pitié ou l'imprudence heureuſe d'un Indien ſauva les habitans de la ville & des environs: là les Indiens furent maſſacrés à leur tour. Le Sachem ſe jetta dans les bois. Le Gouverneur propoſa la paix: elle fut acceptée; on ſe réunit: les Indiens préparerent par leurs travaux une abondante récolte à leurs ennemis réconciliés: alors le perfide Gouverneur les fit égorger dans le ſommeil. Après tant d'horreurs, l'eſprit public, l'eſprit commun des Colons & des Sauvages fut ce qu'il devoit être, l'eſprit du crime, ſi je puis ainſi parler. De part & d'autre, on ne ſe repoſa que dans l'impuiſſance de déchirer & de détruire. L'anarchie effrénée fut auſſi funeſte à la Colonie que la haine ardente de l'ennemi: chacun chercha ſon ſalut & la fortune dans le déſordre. Enfin la Compagnie marchande qui devoit recueillir les fruits du travail des Colons ſe laſſa de ſemer dans ce pays ingrat.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Les Hollandois couvroient les mers de vaiſſeaux, en nouveaux Républicains qui reſſentoient encore vivement la douleur du joug, en Marchands, qui preſſés de jouir ne s'arrêtoient point à fonder, en conquérans heureux & par conſéquent

DE LA CONQUETE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ambitieux, hardis, intrépides. L'Amérique ſeptentrionale ne leur préſentoit que de médiocres établiſſemens ou des peuples amis, elle ne les tentoit pas ; les Eſpagnols poſſédoient de vaſtes & riches Domaines au midi, voilà l'objet de tous leurs vœux. Perſuadés qu'ils étoient libres, parce qu'ils croyoient ſe gouverner eux-mêmes, ils ne croyoient pas violer la liberté nationale par les priviléges excluſifs, d'autant plus que la nation preſqu'entiere y prenoit part. Sur les ſuccès que la Compagnie des Indes orientales avoit eus, ils meſurerent ceux qu'auroit une Compagnie des Indes occidentales : ainſi leur commerce dans les deux Mondes, l'Europe excepté, fut partagé en deux grands monopoles. La ſeconde Société fut créée en 1621, avec un fonds de ſix millions de florins : la Hollande, la Zélande, la Weſtfriſe, la Friſe & Groningue s'y intéreſſerent.

Quoiqu'ardens, ils ne bruſquoient pas leurs entrepriſes, la prudence préparoit leurs ſuccès. Avant de deſcendre dans un pays, des navigations fréquentes les avoient parfaitement inſtruits des localités les plus importantes. Par des ventes clandeſtines & à bas prix, ils obtenoient un accueil favorable, des notions utiles, & en quelque ſorte des intelligences auxquelles les habitans ſe prêtoient ſans le ſçavoir ou ſans ſonger à trahir la patrie.

Le premier armement annonce un grand projet de conquête ou de ravage. Jacques l'Hermite, ſecondé par Jean Hugues Schapenham, part en 1623, avec une flotte de onze vaiſſeaux, 1637 hommes, 294 pieces d'artillerie. Suivant l'ordre des Etats, il reconnoît & viſite le Détroit de le Maire. Arrivé
1624 & ſuiv. dans la mer du ſud, il porte pendant huit mois le fer & le feu ſur les côtes Eſpagnoles, perſuadé que la ſurpriſe, la terreur, le mécontentement des Indiens lui applaniront les voies de la conquête. Cependant la flotte du Pérou s'avance : les Hollandois l'attaquent & la diſſipent : cette victoire enfle leur ambition ; ils croyent avoir ébranlé les portes de la capitale ; ils marchent pour les abattre : le Viceroi D. Diégue Fernandez de Cordoue les

arrête & les repouſſe. La gloire reſte aux Eſpagnols, & le butin aux Hollandois. Schapenham ſe ſignala, dans ſa retraite, par de cruelles expéditions, & par le maſſacre des priſonniers qui périrent, parce qu'il prétendoit n'avoir pas aſſez de vivres pour les nourrir, & qu'il étoit trop vil pour concevoir la noble penſée de les relâcher. La mort de l'Hermite lui laiſſa le commandement de la flotte dont il ne rentra qu'un ſeul vaiſſeau dans le Texel en 1625. L'Eſpagne venoit alors d'envoyer au Pérou une eſcadre qui raſſura l'Amérique occidentale & prévint les hoſtilités. D. Fernandez de Cabrera, nouveau Viceroi de cette contrée, fit fortifier le Callao, Valdivia & Valparaiſo.

Le Bréſil, alors ſoumis à l'Eſpagne comme dépendance du Portugal, avoit depuis long-tems & juſqu'alors joui d'une paix que les ennemis du nom Eſpagnol ſembloient craindre de troubler, comme s'ils euſſent reſpecté le malheur de la nation Portugaiſe. La nouvelle Compagnie Hollandoiſe ne l'enviſagea ſous ſes divers aſpects que pour s'arrêter ſur la facilité de la conquête. Informée par les Interlopes qu'un commerce paiſible & conſtant y avoit éteint l'eſprit militaire, & que tout y étoit marchand depuis le Gouverneur juſqu'au ſoldat, elle y envoya une flotte, ſous le commandement de Villékens, qui, en 1625, entra dans la Baye de Tous-les-Saints, & deſcendit en triomphe à S. Salvador, capitale de cette vaſte contrée. Mendoza, Gouverneur, ne ſçut pas même fuir : les habitans ne ſongerent qu'à emporter ou cacher leurs richeſſes au lieu de les défendre : un homme reſta ; ce fut Michel Texeira, Texeira Archevêque de S. Salvador ; il reſta, ſeul, à la tête de ſon Clergé. Pendant que l'ennemi parcourt, c'eſt-à-dire, ſoumet les autres lieux de cette floriſſante Capitainerie, il ſe retranche dans un bourg voiſin de la capitale. Son courage attire autour de lui 1500 hommes : il bat les partis Hollandois, bientôt il bloque la ville. Le Héros meurt ; mais il laiſſe ſon eſprit à ſa troupe ; le blocus tient.

Pour la Cour d'Eſpagne, l'invaſion du Bréſil portoit avec elle ſa conſolation. Un peuple nouvellement ſorti des fers de

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

cette couronne arrachoit, à la vérité, à sa domination un beau pays, mais il l'arrachoit des mains d'un peuple récemment tombé sous son joug, impatient de ce joug, indocile, fier, qu'elle desiroit voir humilié, affoibli, appauvri, & qui pouvoit s'appuyer sur le Brésil pour relever le Portugal. Parce que le Conseil de Madrid montra de l'indifférence sur cette perte, les Grands de ce Royaume furent plus ardens à la réparer, à recouvrer leurs propriétés, à servir & leur intérêt personnel & celui de la patrie. Il falloit de l'argent, ils le prodiguerent; des soldats, ils en leverent de toutes parts; des braves, ils voulurent tous servir; de l'activité, en trois mois ils armerent vingt-six vaisseaux. Alors l'Espagne prit le parti de joindre lentement à cette flotte formidable une autre flotte. Au commencement de l'année 1626, Frédéric de Tolède Osorio, Marquis de Valduesa, alla, à la tête de douze ou quinze mille hommes, recevoir plutôt que forcer à composition les Hollandois pressés entre la faim & la bravoure & réduits aux dernieres extrémités. La tempête détruisit une partie de la flotte à son retour.

Ils échouoient donc dans toutes leurs grandes entreprises, ces hardis Républicains; & leur gloire politique & leur opulence pécuniaire alloient toujours croissant; leur gloire, car leurs efforts étoient toujours généreux, leurs projets vastes, leurs coups terribles, leurs revers effacés par de nouvelles attaques, leurs pavillons toujours dominans dans toutes les mers; leur opulence, car ils étoient par-tout où il y avoit à piller ou à gagner, & de partout ils rapportoient ou par le commerce des profits ou par les armes du butin, un butin immense. La Compagnie n'étoit pas plus avide que l'Officier n'étoit ambitieux & fidele, le soldat intrépide & acharné, le matelot diligent & infatigable. Tous ses Agens étoient liés d'intérêt avec elle par la prudence qu'elle avoit eue de leur permettre un trafic privé, & d'assurer aux plus dignes des récompenses multipliées par une économie prévoyante jusqu'à la prodigalité. On rapporte qu'en treize ans, elle arma huit cens navires dont la dépense monta à quarante-

cinq

cinq millions de florins; qu'ils en prirent à l'ennemi cinq cens quarante-cinq qui, avec les marchandiſes, furent vendus quatre-vingt-dix millions de florins; & que le dividende ne fut jamais au deſſous de vingt pour cent & s'éleva ſouvent à cinquante.

Sans renoncer au Bréſil, elle parut diriger ſes attaques ſur d'autres contrées. En 1628, Pierre Adrien après s'être emparé de quelques Iſles Antilles, répandit l'allarme ſur les côtes du Mexique, y prit une eſcadre Eſpagnole & y mit le feu. Cet ancien Royaume venoit d'être troublé par un choc violent de la Puiſſance civile & de la Puiſſance eccléſiaſtique. Le Comte de Gelves, Viceroi, avoit fait arrêter dans une Egliſe un Criminel qui appelloit Dieu au ſecours du crime. Cet acte contre une profanation ſacrilége fut regardé comme un attentat ſacrilége contre la Divinité. L'Archevêque de Mexico lança ſur le Viceroi la foudre de l'excommunication; la ſuperſtition s'embrâſa, le peuple ſe ſouleva, le Clergé s'arma, brûla le palais, maſſacra les gardes & les amis du Viceroi: lui-même il fut mis aux fers avec 70 Gentilshommes & envoyé en Eſpagne. L'Archevêque partit en même tems, plutôt pour accuſer que pour ſe juſtifier ou ſe diſculper: il oſa, & la Cour craignit, elle craignit de prononcer entre le fanatiſme & l'équité religieuſe, elle céda même au fanatiſme, puiſqu'elle donna la Viceroyauté du Mexique au Marquis de Sarrabella. Celui-ci rétablit le calme, en reſpectant l'impie & furieuſe ſuperſtition. En 1630, Mexico ſouffrit par le débordement du lac une perte de plus de trente millions. Les Hollandois avoient continué leurs hoſtilités ſur les côtes du Pérou; Pierre Hein y avoit défait & pillé une flotte Eſpagnole.

Pendant les expéditions éclatantes de la Hollande, la France créoit pompeuſement des Compagnies pour établir une eſpece d'Empire, & dans l'Archipel, & dans le Midi, & dans le Nord de l'Amérique; & déja la nation agréablement amuſée ſe croyoit puiſſante dans l'hémiſphère occidental. Depuis long-tems, depuis le commencement des découvertes, les Marchands François fréquentoient les côtes de la Guyanne, ſuivant les témoignages

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

étrangers rapportés par Jean de Laët, principalement pour y charger des bois de teinture ; parce qu'alors la nation étoit la nation manufacturiere entre toutes celles de l'Europe, quoique l'ignorance ne voie naître & briller ſes arts que vers le déclin du dix-ſeptieme ſiecle. Léry nous a tranſmis ſa converſation avec un Sauvage étonné de ce qu'il venoit chercher des bois ſi loin, comme s'il n'y en avoit pas dans ſon pays pour le chauffer, & plus étonné encore d'apprendre qu'on employoit ces bois à la teinture des étoffes dans la vue de s'enrichir & de laiſſer un héritage à ſes enfans, comme ſi l'on ne devoit pas, diſoit-il, ſe repoſer du ſoin de nourrir les enfans ſur la terre qui a nourri les porcs. Juſqu'en 1624, on avoit négligé de s'établir ſur la Guyanne où l'on commerçoit depuis ſi long-tems. Une Compagnie de Marchands de Rouen y jetta vingt-ſix hommes ſur les bords de la riviere de Tinamary, entre cinq & ſix degrés de latitude-nord. Bientôt après, quelques autres familles peuplerent un des bords de la riviere de Conamarac. Inſenſiblement, on y envoya de nouveaux Colons, on y porta des munitions aſſez conſidérables. Enfin une Société fut conſtituée, ſous le nom de Compagnie du Cap-nord, maitreſſe ſouveraine du commerce, depuis l'Amazone juſqu'à l'Orénoque. En lui accordant de grands priviléges & en permettant à des gens de qualité de s'intéreſſer dans l'entrepriſe, la Cour lui donna de l'éclat ; mais ſes œuvres demeurerent aſſez obſcures, malgré huit cens hommes qu'elle tranſporta dans cette contrée où ils furent moins employés à découvrir des terres qu'à en cultiver & à conſolider les anciens établiſſemens qu'à en élever de nouveaux.

Dans l'Amérique ſeptentrionale, le zele, la prudence, le courage, la conſtance de Champlain maintenoient avec peine par une enceinte de paliſſades trois petits établiſſemens ; la plus nombreuſe de ces peuplades n'étoit compoſée que de cinquante perſonnes, quoique le climat, rigoureux, mais ſain, fortifiât le tempérament de ſes habitans nouveaux. Le Chef n'avoit pas aſſez d'autorité pour ſe faire obéir ; la Cour commandoit de trop

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

loin à des hommes qui touchoient de près à l'indépendance pour être écoutée; la Compagnie étoit trop asservie au desir de s'enrichir par le commerce des pelleteries, pour employer ses profits à fonder une puissance nationale au Canada. Champlain ayant démontré que la langueur de la Colonie étoit l'effet du privilége exclusif ou du monopole de la Compagnie; la Cour la supprima, non pour établir la liberté & détruire la cause du mal, mais pour aggraver en 1627 le privilége exclusif ou le monopole par l'érection d'une nouvelle Compagnie plus nombreuse, plus riche, plus accréditée, plus favorisée, plus redoutable, plus tyrannique. C'est assez de dire que le Cardinal de Richelieu & le Maréchal d'Effiat, Surintendant des Finances, en furent déclarés Chefs, pour faire entendre qu'elle obtint tout ce qu'elle desira, une sorte de souveraineté dans toute la Nouvelle-France, y compris la Floride; droit de faire la guerre & la paix; droit d'exercer seule à perpétuité la traite des pelleteries & du castor; droit de réunir dans ses mains pendant quinze ans tout le commerce par terre & par mer; droit de s'associer la Noblesse & le Clergé sans qu'ils dérogeassent à la pureté de l'honneur ou du Sacerdoce; droit d'envoyer & de recevoir toute sorte de denrées & de marchandises sans payer aucune taxe; droit d'entrée franche pour tous les ouvrages manufacturés dans le pays; droit de donner *en France* la maîtrise aux Ouvriers qui auroient pratiqué pendant six ans un métier *dans le Canada*, *&c.* Certes l'ancienne France auroit été bienheureuse, si aux yeux du Ministre-Roi, elle avoit eu aussi bien mérité que la nouvelle; s'il avoit pu à force de génie concevoir la simple pensée que l'immunité du commerce & la liberté des arts devoient être des causes ou des conditions de prospérité en Europe comme en Amérique, s'il avoit eu autant d'intérêt à faire le bien de la France que celui de la Compagnie. Quels progrès n'auroit-on pas dû attendre de la Colonie Canadienne, si elle n'avoit été esclave du monopole, si les faveurs suppléoient à la bonne administration, si les circonstances & les événemens ne se jouoient, pour ainsi dire, de la *Toute-puissance* humaine?

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

L'acte du privilége ne laiſſa rien de libre que la pêche de la morue & de la baleine. Si ce ne fut-là un trait de prudence, c'en fut un de générosité de la part des Chefs qui pouvoient tout uſurper.

La noble Compagnie fut aſſujettie à des conditions. Je dis la *noble Compagnie*; car outre qu'elle avoit à ſa tête les grands de l'Etat, outre qu'il y avoit beaucoup de Gentilshommes dans le nombre de ſes ſept-cens intéreſſés, elle procuroit des Lettres de nobleſſe à ſes principaux Agens. Sa charge étoit de faire paſſer dans le pays, avant l'année 1643, ſeize mille habitans & de leur fournir tous les moyens de s'y établir. Elle avoit le tems de ne pas remplir ſes obligations & de retirer les bénéfices du privilége. Son fonds fut de cent mille écus. Le Roi, pour combler de bienfaits, lui donna deux gros vaiſſeaux.

Pendant ces magnifiques apprêts, on perdit le Canada. Les premiers convois envoyés par la Compagnie furent interceptés par les Anglois, qui, à l'occaſion du ſiége de la Rochelle, commençoient à commettre des hoſtilités. En 1628, David Kertk, François refugié en Angleterre, à la ſollicitation, à ce qu'on dit, des Calviniſtes exclus du Canada par l'acte de création de la Société, alla ſommer Champlain de lui remettre le fort bâti en pierre, dans un moment de détreſſe où les habitans étoient réduits à ſept onces de pain par tête, & où il n'y avoit dans les magaſins que cinq livres de poudre. Celui-ci ſe ſauva par une fiere réponſe: il apprit auſſitôt que Roquemont lui amenoit un puiſſant ſecours & lui portoit la Patente de Lieutenant-Général de la Nouvelle-France. Kertk attaqua Roquemont & le battit, de ſorte que la barque qui venoit de ranimer les eſpérances de la Colonie, *ne fit*, ſelon le récit de Champlain, *qu'augmenter le nombre des bouches pour manger ſes pois*. Enfin en 1629, elle tomba dans une ſi affreuſe diſette, que quand l'ennemi parut, elle ſe rendit comme elle ſe ſeroit jettée dans les bras d'un Libérateur. Kertk & ſes freres, qui, en Marchands, avoient tenté cette conquête dans l'eſpoir d'un gros butin, furent fort étonnés

de ne trouver dans Québec qu'un rocher habité par une centaine de perſonnes qu'il fallut nourrir, des magaſins où l'on cherchoit quelques pelleteries, des maiſons bâties & meublées, ſinon comme les cabanes des Sauvages, du moins comme les chaumieres de nos pauvres. Le Gouverneur François courut riſque, à ſon retour, d'être pris par Emery de Caën. La flotte deſtinée à ſecourir le Canada, ſous les ordres du Commandeur de Razilli, avoit été envoyée à Maroc.

Il y eut dans le Conſeil de Louis XIII des hommes aſſez ſages pour opiner à ce qu'au lieu de s'opiniâtrer à naturaliſer au loin nos citoyens dans un pays dur & nos plantes alimentaires dans un ſol ingrat ; on conſervât & les hommes & les richeſſes en France pour reſſerrer l'alliance naturelle de l'induſtrie nationale avec la fertilité du territoire, & multiplier par une plus vaſte & plus féconde culture les moyens infaillibles de recueillir ſans danger dans nos ports l'abondance des marchandiſes de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique. L'orgueil de Richelieu, Chef du monopole, s'y oppoſa : la Religion du Roi, facilement abuſée, ſuivit l'orgueil du Miniſtre. Les Anglois conſentirent à céder, par le traité de S. Germain-en-Laye, le Canada, l'Acadie, l'Iſle Royale ou du Cap-Breton. On fut étonné de la facilité avec laquelle ils abandonnoient des déſerts & des ruines, pendant qu'ils étoient encore ſi foibles dans leurs propres établiſſemens, & qu'ils voyoient une flotte prête à partir pour recouvrer ces ruines & ces déſerts. Champlain alla raffermir, autant qu'il fut en lui, le tronc de la Colonie & en étendre les branches. Mais la Compagnie ne ſatisfit point à ſes engagemens ; infidélité, qui, autoriſée dans la ſuite & en quelque ſorte récompenſée par la prolongation du privilége, laiſſa, comme nous le verrons plus bas, les Colons dépérir ſous les beſoins ſans que leur voix plaintive pût du pied même du trône ſe faire entendre au haut du trône ; les Iroquois reprendre l'aſcendant ſur les Sauvages, nos Alliés, & ſe vanter qu'ils chaſſeroient bientôt les étrangers après en avoir enlevé les enfans pour réparer la perte des leurs ; les com-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

munications se hériſſer de dangers, & ces dangers envelopper également & les courſes du commerce & les travaux ſédentaires des récoltes; ces malheureux François tomber enfin dans l'horrible extrémité de ne ſubſiſter que des aumônes recueillies en Europe par les Miſſionnaires.

Dans le tems que cette brillante Compagnie obtenoit la permiſſion de regner ſur l'Amérique ſeptentrionale, une autre Compagnie s'étoit formée pour l'exploitation & le commerce excluſifs des Antilles ſur leſquelles elle parviendroit à s'établir. L'Eſpagne prétendoit toujours à la ſouveraineté de celles mêmes qu'elle avoit laiſſées libres, où aucun de ſes ſujets n'avoit acquis un arpent de propriété par la culture, où il n'exiſtoit pas un ſeul Eſpagnol. Des Aventuriers, des Armateurs, François, Anglois, ſans reſpecter, ſans connoître ſes prétentions, fréquentoient les parages de quelques-unes de ces Iſles d'où ils fondoient ſur les bâtimens Eſpagnols chargés des récoltes ou des dépouilles des grandes Iſles ou du Continent. Vers l'an 1625, ces deux nations commencerent à s'établir dans cet Archipel. Par un concours ſingulier d'événemens, les Capitaines François d'Enambuc & du Roſſey, maltraités dans un combat, deſcendirent pour ſe radouber à S. Chriſtophe, pendant que Vaërnard, Officier Anglois, y abordoit. Le beſoin de ſe maintenir contre l'ennemi commun, l'Eſpagnol, & contre des voiſins dangereux, les Caraïbes, réunit les deux équipages dans ce berceau commun des Colonies inſulaires de l'Angleterre & de la France. De part & d'autre, on ſigna une neutralité perpétuelle. Sans idée ni de commerce ni d'agriculture, on ſe partagea les côtes. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en répétant qu'il falloit que la terre fut bien mauvaiſe chez ces étrangers ou qu'ils en euſſent bien peu, pour venir en chercher ſi loin à travers tant de périls. Bientôt les Anglois virent d'un œil inquiet les mœurs des François oiſifs & galans; les François virent d'un œil jaloux la proſpérité des Anglois laborieux & ſages. De-là des haines, des querelles, des combats; les François l'emporterent: mais ces

diviſions reſſembloient à des diſſentions domeſtiques; il ne s'agiſſoit point de détruire un ennemi, on ne vouloit que dominer ſur ſon voiſin.

D'Enambuc obtint de la Cour la liberté de s'étendre dans les Iſles, moyennant le vingtieme des denrées que ſes Colonies enverroient, pour prix de la permiſſion qu'elle lui accordoit ſans ſecours & ſans appui. En 1626, une Compagnie, munie d'un fonds de quarante-cinq mille livres, porté ſeulement dans la ſuite preſqu'au triple de cette ſomme, offrit d'exploiter le privilége excluſif de mettre des Iſles en valeur, d'y vendre ſans concurrence, & de lever cent livres de tabac ou cinquante livres de coton ſur chaque habitant de ſeize à ſoixante ans. Malgré ces foibles moyens & ces conditions oppreſſives, il ſortit de S. Chriſtophe des eſſaims d'hommes entreprenans, qui, animés par la Compagnie elle-même de l'eſprit d'invaſion, arborerent dans un certain nombre d'années le pavillon François à la Tortue, à S. Domingue, à Sainte-Croix, à S. Barthelemi, à la Grenade, à la Guadeloupe, à la Martinique, &c. Mais la Compagnie, cruelle par cupidité, à force d'accumuler les charges ſur leur premier joug, le briſa.

Pendant que les François formoient tant de projets ſans ſyſtême, les Hollandois pourſuivoient conſtamment leur grand deſſein d'enlever à l'Eſpagne un grand Domaine. Après diverſes entrepriſes, leur ambition s'étoit fixée ſur le Bréſil. En 1630, l'Amiral Lonk conduiſit 46 vaiſſeaux, & Thierry de Wardenbourg débarqua 2800 hommes ſur la côte de Fernambuc, une des plus grandes & la mieux fortifiée des Capitaineries. Par trois ſanglans combats, ils ſe rendirent maîtres de trois forts, & par une longue bataille, de la ville d'Olinde. Déja ils étoient couverts de retranchemens dans les poſtes principaux, lorſque le Général Oquendo vint au ſecours du Bréſil avec 54 voiles. Après avoir battu la flotte de l'Amiral Pater, compoſée de 14 vaiſſeaux & de 2 yachts, laquelle, quoiqu'elle eut perdu ſon Chef, fit une belle retraite, il alla mouiller à la côte de Paraïba, renforcer

1630 & ſuiv.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

l'armée d'Albuquerque, pourvoir à la sûreté de la Baye de Tous-les-Saints & de quelques Capitaineries, ſans ſe montrer vers Olinde, là où l'ennemi jouiſſoit de ſes victoires: la mortalité ravageoit ſes équipages. En retournant à Lisbonne, il fut mal-traité par une eſcadre Hollandoiſe. L'année ſuivante, D. Frédéric de Toléde, vient, avec une nouvelle flotte, ſoutenir le Bréſil; mais il n'empêche pas qu'en trois campagnes les Capitaineries de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande, ne tombent au pouvoir des Hollandois. Maîtres de quatre provinces qui fourniſſoient annuellement vingt mille caiſſes de ſucre, du bois de teinture, & d'autres marchandiſes en abondance, c'en étoit trop pour que ces Républicains n'aſpiraſſent pas à la conquête entiere du Bréſil.

Pendant que ces corſaires, à grandes flottes, étonnoient le Continent & déſoloient le plus beau pays, fait, pour ainſi dire, de main d'homme par les Européens dans ces contrées, il ſe formoit dans les Iſles une bande de forbans, à petites barques, leſquels ſe préparoient à monter au plus haut rang de l'héroïſme dans l'Hiſtoire du Brigandage, & à effacer, ſinon les crimes, du moins les exploits des premiers conquérans du Nouveau-Monde. D. Frédéric de Toléde, en allant au Bréſil, avoit chaſſé de l'Iſle S. Chriſtophe, ces Aventuriers François & Anglois que nous y avons laiſſés, diviſés entr'eux, mais réunis contre l'ennemi commun. Quelques-uns d'entr'eux, Normands pour la plûpart, ſe refugierent ſur la côte ſeptentrionale de l'Iſle Eſpagnole, côte alors abandonnée. Comme ce canton étoit couvert de cochons & de bœufs, les Hollandois leur ayant promis de leur donner toute ſorte de proviſions en échange pour des cuirs, ils s'y fixerent, chaſſerent & boucanerent; principalement connus d'abord par leur uſage de faire ſécher la chair des bœufs à la maniere des Sauvages, ils furent appellés *Boucaniers*. Bientôt la vie Sauvage, l'anarchie, le beſoin les vouerent à la piraterie: ennemis, amis, tout devint leur proie. Outre l'Iſle Eſpagnole que les François nommerent alors *Iſle de S. Domingue*, ils avoient

pour

pour retraite la petite Iſle de la Tortue, également occupée par des Aventuriers des deux nations. Ils commencerent à ſe rendre fameux ſous le nom de *Friboutiers*, enſuite *Flibuſtiers*, du mot Anglois *Free-Booter*, *Fri-Bouter*, forban, corſaire, écumeur de mer, homme qui ne cherche que le pillage.

Des premiers Colons de S. Chriſtophe, retournés dans cette Iſle après le départ de D. Frédéric de Toléde, un grand nombre ſe tranſplanta dans la Tortue où la fortune ſembloit leur faire des promeſſes plus ſpécieuſes. Quelques-uns s'adonnerent à la culture des terres: par leur travail la Colonie prit une conſiſtance, elle fleurit même, autant qu'il étoit poſſible dans l'état de déſordre, par le ſecours des *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en France, à Dieppe ſur-tout, à des Marchands pour aller ſervir pendant trois ans comme eſclaves en Amérique. Ainſi la horde ſe trouva compoſée de quatre ſorte de gens, de Boucaniers ou Chaſſeurs, de Flibuſtiers ou Forbans, de Colons ou Cultivateurs, d'Engagés ou Serviteurs, c'eſt-à-dire, Eſclaves vis-à-vis de tels Maîtres.

Telle fut l'origine de cette horde fameuſe d'Aventuriers, qui, forts ſeulement de leur courage, firent trembler le Nouveau-Monde & une partie de l'ancien. Le fanatiſme du brigandage les dégagea de tous les liens par leſquels les Sociétés tiennent les unes aux autres & ne les unit entr'eux que par les conditions néceſſaires au maintien d'une aſſociation fugitive de voleurs. Leurs Chefs ne furent que les premiers entre leurs pairs. Uniquement diſtingués par les degrés de talens & de vigueur qu'ils avoient reçus de la Nature, à cette différence près, ils mettoient tous autant les uns que les autres dans la communauté, leur force, leur ardeur, leur vie, tout ce qu'ils avoient; & à ce titre ils conſerverent, autant qu'il étoit poſſible, l'égalité dans leur ſinguliere conſtitution; mais ſurtout dans le partage des dépouilles. Comme ils étoient ſans femmes & ſans enfans, ils s'aſſocierent deux à deux pour s'entre-aider en freres & ſe rendre réciproquement les ſervices domeſtiques. Ces compagnons ſe

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

donnoient l'un à l'autre le nom de *matelot* : contracter cette union, c'étoit s'*emmatelotter* : de-là le nom de *matelotage* donné à certaines associations. Dans ces petites familles, les biens étoient communs, ils restoient à la fin au survivant. Le besoin rendoit même communs entre tous les biens de tous ; car on alloit prendre chez son voisin ce qu'on n'avoit pas chez soi, sans autre assujettissement que de l'en informer avant ou après l'action, selon qu'il étoit présent ou absent. Quand cette convention n'auroit pas prévenu le larcin, il auroit été inconnu chez des hommes, qui réunis pour le pillage n'enfermoient rien de ce qu'ils possédoient. Il s'élevoit rarement entr'eux des différends : rarement ils se refusoient à des conciliations amiables : enfin quand le ressentiment des parties ne cédoit point à la raison ou à l'arbitrage, la querelle se vuidoit à coups de fusil. Si celui qui succomboit avoit reçu le coup par derriere ou trop de côté, on jugeoit le vainqueur coupable de perfidie, & on lui cassoit la tête comme à un assassin. Voilà donc les Sociétés même de brigands fondées sur une sorte de justice, sur une sorte d'honneur, sur une sorte d'esprit de paix, sur une sorte d'esprit de famille.

Bientôt ces barbares ne conserverent presqu'aucun trait caractéristique de leur origine. Les Loix de leur patrie, les Coutumes de leur patrie, la Religion de leur patrie, la Langue même de leur patrie, ils les oublierent ou les défigurerent au point de les rendre absolument méconnoissables ; & ils se mirent en contraste ou plutôt en opposition de mœurs à l'égard de leurs anciens compatriotes, à côté ou même derriere les peuples Sauvages les plus éloignés de nos habitudes. Ils prétendoient qu'en passant le Tropique, ils avoient été affranchis par le baptême de mer de toute obligation antérieure. Sans Prêtres, sans instruction, toujours errans, toujours dans le désordre & le crime, ils réduisirent superstitieusement leur religion à quelques pratiques extérieures, & à des prieres ; le Dieu qu'ils s'étoient fait selon leur cœur, ils le prioient avec autant de ferveur, dis

Exmélin, pour qu'il protégeât leurs pillages, que s'ils avoient invoqué ſa juſtice pour la conſervation de leurs propres biens. Un Engagé, obligé par un Boucanier, ſon Maître, à porter des cuirs au marché le Dimanche, lui repréſentoit que Dieu avoit dit: *tu travailleras ſix jours, & le ſeptieme tu te repoſeras.* Et moi, reprit le Boucanier, en commandant à coups de bâton, je dis: *ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.*

Placés dans un nouvel ordre de choſes monſtrueux, ils compoſerent des débris de leurs anciennes langues & de nouveaux mots biſarres un jargon barbare, tel qu'il convenoit à des voleurs, à des ennemis du genre humain, faits pour ne converſer qu'avec eux-mêmes & n'être entendus que d'eux ſeuls. A leurs noms de familles, ils ſubſtituerent des noms de guerre qu'ils tranſmirent à leurs deſcendans. Sans connoiſſance ou ſans exercice des arts de l'Europe, leur induſtrie s'adaptoit aux circonſtances. Toujours en courſe ou ſur terre ou ſur mer, toujours à la chaſſe ou des animaux ou des hommes ; leur habillement ordinaire conſiſtoit en une chemiſe enſanglantée, un ſale caleçon fait en tablier de braſſeur, une ceinture de cuir garnie de couteaux Flamands & d'un ſabre fort court, un chapeau ſans bords excepté ſur le devant, des ſouliers de peau de cochon, ſans bas. Leur ambition étoit d'avoir d'énormes fuſils. Ils ſe nourriſſoient de viande fraîche, aſſaiſonnée avec du piment & du jus d'orange ſans pain, & buvoient de l'eau. Ce climat qu'il nous plait de regarder comme indomptable, ſurtout pour dévouer ſans remords des Africains à un eſclavage mortel, leur tempérament l'avoit ſurmonté par l'effet de cette action continuelle, qui eſt au corps ce que l'agitation eſt à l'air, & qui fait ſous tout climat l'homme fort indépendamment du climat. Endurcis à la peine par ſa continuité & preſque par ſon excès, ils ſupportoient tout & ne ſouffroient plus. Ils connoiſſoient peu les maladies, & ne connoiſſoient pas les infirmités. Pour ces hommes robuſtes & brutaux, effrénés d'un excès à l'autre, il n'y avoit qu'un pas; &

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

dans les excès de la peine & du plaiſir, ils paroiſſoient également conſerver une aſſiette naturelle. Voués à l'attaque & par conſéquent au péril, le danger étoit leur élément ; s'ils en étoient vivement preſſés, il leur donnoit une nouvelle force avec laquelle ils s'élançoient du fond d'un abîme ſur le bord d'un autre. Familiers avec l'une & l'autre fortunes, tantôt nuds & tantôt chargés de riches dépouilles, tantôt maîtres & tantôt eſclaves, ils jouoient en braves avec la proſpérité, & diſſipoient le bonheur comme des enfans. En ſtyle vulgaire de l'Hiſtoire, ils auroient été des Héros, s'ils avoient eu un pavillon avoué. Pour être de grands conquérans, il ne leur manqua que de former une nation ſous un Chef. Brigands ſans ambition, ſans concert, ſans ſyſtême, ils ne réuſſirent, ſuivant la remarque d'un Hiſtorien, qu'à faire preſqu'autant de mal aux Eſpagnols que les Eſpagnols en avoient fait aux Américains. Uniquement occupés à détruire, ils devoient être à la fin détruits ; ils le furent trop tard.

Dans le tems que le brigandage attiroit vers les Iſles l'écume des nations Européennes pour vomir la déſolation ſur le Nouveau-Monde, divers établiſſemens du Continent tomboient ou d'eux-mêmes, ou ſous les coups de l'ennemi, ou ſous le fléau du monopole. Le Roi d'Angleterre, Charles I, à ſon avénement au trône, donna l'exemple de la proſcription de cette derniere eſpece de brigandage. Il caſſa la Compagnie, privilégiée pour la ruine de la Virginie, & réduiſit cette province ſous la direction immédiate de la couronne, avec la réſerve d'une rente fonciere de deux ſchellings pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit ; méthode, qui, depuis cette époque, a été ſuivie aſſez conſtamment juſqu'à ce jour, & qui graduellement a donné à l'Amérique Angloiſe, aux dépens de la Métropole, un poids capable de balancer celui de la Grande-Bretagne. Alors il accourut en Virginie une foule d'hommes actifs & courageux, qui vinrent chercher la fortune, la nouveauté, la liberté, la liberté de conſcience ſurtout. L'affluence fut d'autant plus grande, que déja la nation commençoit à attendre des poſſeſſions lointaines

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſa gloire, ſa puiſſance & même ſon ſalut. Tout changea de face en Virginie au moment où les ſignaux de la propriété furent plantés, je veux dire, où chaque Colon mit autour des champs qu'il avoit acquis, des bornes, boulevards qui arrêtent, & les injuſtices de l'ignorance & les uſurpations ſourdes, garans de la foi publique, ſi reſpectés chez les Anciens & ſi regrettés aujourd'hui par ceux qui aiment les moyens ſimples de faire regner ſans avoir beſoin de recourir à une juſtice plus ſpoliative & plus deſtructive que l'iniquité même. Des bâtimens s'éleverent dans le centre des poſſeſſions pour qu'elles fuſſent entierement ſoumiſes à l'œil du propriétaire : la culture les entoura ; des termes garderent le Domaine contre les invaſions auparavant inévitables, parce que les familles erroient & ſe fixoient, ſans conventions & ſans titres, là où les amenoit le haſard, où les retenoit leur goût. Mais il arriva que, pour choiſir des ſituations commodes & enclorre de vaſtes terreins dans leurs projets, les Colons s'écarterent trop les uns des autres ; & que dans leurs habitations iſolées, ils n'eurent aucun corps de défenſe contre les Sauvages intimidés & jaloux.

Bientôt après, les Catholiques Romains, livrés en Angleterre à la ſéverité des Loix portées contre eux par Henri VIII, furent réduits à chercher un aſyle, dans l'aſyle commun de toutes les communions perſécutées. Cécile Calvert, Lord Baltimore, demanda en 1633, la propriété d'un canton de la Virginie. Comme il craignit l'intolérance des anciens Colons, il réſolut de s'établir dans la partie inhabitée, ſituée à la hauteur de la Baye de Chaſepeak, entre la Virginie & la Caroline ; beau pays qu'on nomma *Maryland*, à l'honneur de Marie, Reine d'Angleterre. Le Lord, muni des pouvoirs de la Cour, ſe diſpoſoit à revoir cette terre promiſe, lorſque la mort le ſurprit. Son digne fils exécuta ſon deſſein. Le nouveau Lord conduiſit dans le Maryland deux cens Catholiques, qui formés aux vertus douces par une éducation convenable à une naiſſance honnête, unis enſemble par les liens de la Religion & de la charité fraternelle, gouvernés

1633 & ſuiv.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

plutôt par les conseils que par les ordres d'un Chef sage & doux, pourvus d'avances ou d'instrumens de fortune, vécurent aussi bien avec les Sauvages qu'avec eux-mêmes & prospérerent. Eclairés & adoucis par leurs anciennes souffrances, ils accueillirent au milieu d'eux & leurs compatriotes, & les étrangers attirés par leur bonheur, & assurés, ceux-là, de la liberté de conscience que la Métropole leur refusoit, ceux-ci, de la liberté civile qu'ils croyoient trouver sous un gouvernement modelé sur celui de l'Angleterre. Baltimore, vrai Fondateur & Seigneur légitime de ce beau Domaine, vit ses droits tour à tour renversés, relevés, ébranlés par les révolutions du trône Britannique. Depuis que sa Maison est entrée dans l'Eglise Anglicane, elle a été réintégrée dans la jouissance de tous ses titres sur le Maryland.

La Colonie nouvelle eut à essuyer, dès son origine, les efforts de la rivalité des anciens Colons de la Virginie, jaloux de leur prosperité & blessés de la concurrence qu'avec les mêmes cultures elle opposoit à leur commerce. S'il est vrai que les deux peuples semblassent appellés par les circonstances locales à ne former qu'une communauté sous un seul Chef, & que le partage eut des inconvéniens, il n'est pas moins vraisemblable qu'ils accélérerent réciproquement leurs progrès par les efforts nécessités de l'émulation, le conflit de l'industrie, le besoin de l'emporter dans le commerce par l'abondance & le bon marché des productions; & sans doute l'Angleterre sentit tout le prix de cette concurrence. Les anciens Colons ne souffrirent pas moins impatiemment de se voir resserrés par des concessions nouvelles que plusieurs Seigneurs, à l'exemple du Lord Baltimore, solliciterent & obtinrent, avec indépendance des anciennes Juridictions & des priviléges mal assortis avec les priviléges des premiers, qui, dans l'effervescence de leur ressentiment, arrêterent le Chevalier Harvey, leur Gouverneur. Le vieux Chef des Sauvages, Oppechancanough, qui veilloit sans cesse pour surprendre l'ennemi paisible, fit, à la faveur de ces désordres, massacrer cinq cens Anglois. Une guerre s'alluma qui devoit

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

exterminer l'une ou l'autre des deux nations. Berkeley vint, enleva le vieillard, l'expoſa dans Jameſtown à la riſée du peuple, eſſuya les traits de ſa fierté, ſouffrit qu'un ſoldat lui donnât la mort, & rétablit la paix. On prétend, contre le témoignage de Smith, que ce Prince redoutable n'étoit point parent de Powhatan, ancien Allié des Anglois. Les troubles d'Angleterre groſſirent la Colonie d'une foule de partiſans du Roi, pleins de confiance dans le zele du nouveau Gouverneur Berkeley, qui fut le dernier à reconnoître Cromwel protecteur, & le premier à proclamer Roi Charles II. Aux ravages de la guerre, aux invaſions des nouveaux Conceſſionnaires accrédités, aux variations du gouvernement, ſe joignit enſuite pour le malheur de la Virginie l'impoſition de droits énormes, ordonnée par le Parlement, ſur tout ce qu'elle fourniſſoit à la Métropole & tout ce qu'elle en tiroit ; oppreſſion qui accabla les Colons lorſqu'ils étoient foibles, & qui les a révoltés lorſqu'ils ont été forts. Les Virginiens, au déſeſpoir, ſe ſouleverent contre Berkeley, parce qu'il ne ſe ſoulevoit pas contre l'acte du Parlement. Ils mirent à leur tête un jeune Officier nommé Bacon ; mais il mourut peu de tems après, & ils demanderent grace.

Les Hollandois, au lieu d'aller en bronchant & par des voies longues chercher une puiſſance, à l'exemple des Anglois, s'avançoient vers le même but à pas de géant & par une voie très-courte, quand on eſt guidé par la fortune, j'entends parler de la conquête. Nous les avons déja vus Maîtres de quatre provinces du Bréſil. Dès ce tems-là, & vers l'an 1634, ils avoient aſſuré dans les Iſles de Curaçao ou Curaco, de Bonnaire, & d'Aruba ou Oruba, au nord de la côte de Vénézuola, des retraites aux vaiſſeaux envoyés par la Compagnie pour croiſer dans ces mers & intercepter les bâtimens Eſpagnols qui paſſoient de la Nouvelle-Eſpagne & de Honduras dans l'Amérique méridionale. Cet établiſſement leur ſert encore à exercer le commerce d'Interlope ſur les côtes Eſpagnoles. En 1636, le Comte Maurice de Naſſau partit de Hollande pour achever la réduction du Bréſil. Arrivé

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

à sa destination dans les premiers jours de l'année suivante, il trouva dans les soldats de la discipline & du courage, dans les Chefs de l'expérience & la connoissance des lieux, ainsi que des méthodes militaires des Portugais, dans tous les nationaux du zele & l'ambition Hollandoise. On lui opposa successivement Albuquerque, Benjola, Rocea de Borgia, le Brasilien Caméron, homme de cœur & de tête, adoré des siens, dévoué aux Portugais, & à qui il ne manqua pour être Général que d'avoir eu des Maîtres dans l'art de la guerre. A sa premiere campagne, il battit le Comte de Benjola, Porto-Calvo lui ouvrit ses portes, la citadelle de Porvacaon après une vigoureuse résistance capitula, Opénéda se rendit. La campagne suivante, une nouvelle victoire décida du sort de la Capitainerie de Sogeripe; la conquête de celle Siara fut applanie par les naturels du pays; enfin après avoir pourvu à la sûreté de Paraïba & de Rio grande, & rebâti l'ancienne ville de Philippine sous le nom de Frédéricstat, à l'honneur du Prince d'Orange, le Comte alla mettre le siége devant San-Salvador où la fortune l'abandonna. En 1639, Fernand de Mascarenhas, Comte de la Torre, arriva devant la place avec 46 vaisseaux tant Espagnols que Portugais, mais hors d'état de former une entreprise, parce qu'un mal contagieux avoit désolé sa flotte. Poursuivi l'année suivante par une flotte de 41 vaisseaux, sous les ordres de l'Amiral Loos & ensuite de Jacques Huygens, il perdit dans quatre terribles combats une grande partie de ses forces. Enfin sa disgrace fut comblée par la discorde qui se mit entre les Espagnols & les Portugais, & de son redoutable armement il ne revint en Espagne que quatre galions & deux navires marchands. Cependant dès que le Comte Maurice eut rembarqué ses soldats, les Portugais rentrerent dans les pays conquis, battirent des troupes, reprirent des places; lueur de bonheur que l'arrivée du Hollandois Coine dissipa, pendant que son compatriote Lichthart alloit, par la Baye de Tous-les-Saints, outrer de toutes parts les crimes de la guerre. Montaleran, Viceroi du Brésil Portugais, avoit suspendu ces ravages par des négociations,

négociations, lorſqu'on apprit la révolution imprévue qui venoit de placer le Duc de Bragance ſur le trône de ſes peres. Le nouveau Roi de Portugal conclud le 23 Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une trêve de dix ans, pendant laquelle les deux nations devoient reſter en poſſeſſion paiſible de ce qu'elles occupoient reſpectivement dans les Indes occidentales.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Ce grand événement fit évanouir un grand projet & enſevelir une grande découverte dont la Cour de Madrid attendoit des avantages ineſtimables. Depuis long-tems la communication entre ſes Colonies étoit coupée ou traverſée par des Armateurs Hollandois, Anglois & François qui infeſtoient les mers du nord & du ſud. Lors même que ſes vaiſſeaux, partis des différens ports du Continent, avoient le bonheur de ſe réunir à la Havane, il étoit encore à craindre que les galions ne fuſſent pris par les eſcadres, ou du moins les bâtimens écartés du convoi enlevés par des corſaires. Vainement Charles-Quint & Philippe II avoient cherché à verſer en Eſpagne par quelque canal inconnu les tréſors de l'Amérique. On promit à Philippe III de remplir ce deſſein par la navigation de l'Amazone. Le plan étoit formé pour conduire par des rivieres navigables ou par terre à peu de frais, juſques vers les bords du fleuve les richeſſes du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, de Terre-ferme & du Chili même. Quito auroit ſervi d'entrepôt: là elles auroient embarquées: deſcendues à l'embouchure, la flotte du Bréſil à l'ancre ſous la forteresſe de Para, clef du pays, les auroit reçues: à cette flotte ſe ſeroit réunie celle d'Eſpagne. Avec cette eſcorte impoſante, les galions ſeroient partis ſans danger de parages peu connus & peu fréquentés; les corſaires n'auroient oſé les approcher dans leur route, elle n'auroit pas été pour une flotte ennemie une proie facile. On avoit appris par les voyages d'Orellana & de quelques autres Eſpagnols qu'il étoit poſſible de deſcendre l'Amazone: il ne s'agiſſoit que de trouver entre les embouchures du fleuve celle par laquelle on pouvoit remonter juſqu'à Quito. On fit différentes tentatives, il y en eut une heureuſe.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

François Carvalho, Gouverneur de l'Iſle de Maragnon & de la ville de Para, quoiqu'obligé de ſe tenir en garde contre les Hollandois, avoit reçu l'ordre d'armer toutes ſes forces pour remonter le Maragnon, lorſqu'en 1636, deux freres Lais de S. François, Dominique Brieda ou Brito & André de Toléde arriverent ſur une frêle barque, accompagnés de ſix ſoldats de la troupe du Capitaine Juan de Palacios, maſſacrée par les Indiens. Sur le récit de leurs aventures, D. Jacques Raymond de Norona, ſucceſſeur de Carvalho, chargea D. Pédro de Texeira de frayer avec 47 canots, ſous la conduite des Franciſcains, la voie que le gouvernement avoit ordonné d'ouvrir. La flotille partit vers la fin d'Octobre 1637. Animés d'une vive confiance, les Indiens ſurmonterent généreuſement les premiers obſtacles: bientôt leur bras plierent ſous la violence des courans; bientôt la navigation fut retardée par la néceſſité d'en détacher des partis pour chercher des vivres; bientôt on les vit diſpoſés à quitter bruſquement la rame & à prendre la fuite. Le Général les retint par des ſtratagêmes concertés avec Rodriguez d'Oliveira, qui, avec le talent de lire ſur le viſage des Indiens, avoit acquis ſur eux un véritable empire, comme un devin inſtruit de leurs plus ſecrettes penſées. Cet Officier, avec quelques canots, précéda la flotte & l'attira pas à pas par de flateuſes eſpérances. On remonta l'Amazone juſqu'au Napo, & le Napo juſques ſur une côte aſſez voiſine de Quito. Lorſque les eaux ne furent plus navigables, on chercha par terre le chemin de cette ville. On prétend qu'en 1707, le P. Fritz, célebre Miſſionnaire Jéſuite, a découvert la véritable ſource de l'Amazone dans un lac du Pérou appellé Laurichoca, aſſez près de la ville de Guanuco, par les onze dégrés de latitude auſtrale.

Malgré la haine qui diviſoit les Eſpagnols & les Portugais quoique ſoumis à la même domination, Texeira fut accueilli au Pérou avec égard, eſtime, reconnoiſſance, avec tranſport. Conformément aux ordres du Conſeil de Lima, le Préſident de Quito, D. Alfonſe de Salazar, lui donna pour l'accompagner

à ſon retour, & tracer un plan exact de ſa route Chriſtophe d'Acuna & André d'Artiéda, Jéſuites très-éclairés. D'Acuna, dans la Relation de cette courſe traduite en François par Gomberville, proteſte qu'il n'a pas donné dans ſon récit la plus légere atteinte à la vérité, & il nomme pour garans de ſa fidelité trente Eſpagnols ou Portugais, ſes compagnons de voyage.

Texeira partit au commencement de l'année 1639, & n'arriva à l'Iſle du Maragnon qu'en 1640. Le long du fleuve, l'un des plus beaux de l'Univers, & ſur les contrées voiſines repréſentées par Acuna comme un Paradis terreſtre, on rencontra des peuples innombrables. Un Cacique, fils du Soleil, élu par ſon pere pour aller toutes les nuits en ame au Ciel regler le gouvernement du Monde pour le jour ſuivant, ſe trouva, dit-on, ſi humble devant nos Navigateurs qui avoient été capables de s'élever ſans perte au deſſus des obſtacles ſemés ſur le fleuve, qu'il les reçut volontairement pour amis & pour maîtres. Non loin de ſes terres, le Général Portugais avoit laiſſé un camp vers le bourg d'Anoſe, frontiere de la province des *Chevelus*, peuples ainſi nommés à cauſe de leur chevelure qui leur deſcendoit juſqu'aux genoux, fameux par les ſuccès avec leſquels ils avoient maintenu leur indépendance contre les efforts des habitans de Quito & en dernier lieu de Palacios qui avoit perdu la vie dans cette entrepriſe : on ne tira des vivres de leur pays qu'à la pointe de l'épée.

D'Acuna, plus zelé pour l'intérêt de la vérité, pour le bien de l'humanité que pour l'honneur de ſa nation, aſſure que dans ces contrées il n'y a qu'un petit nombre de peuples antropophages & que jamais aucun n'a vendu de la chair humaine dans ſes boucheries, quoiqu'en ayent écrit les Portugais, ſes compatriotes, qui, pour s'ériger en vengeurs de cette barbarie, en commettent, dit-il, une plus grande lorſqu'ils réduiſent à l'eſclavage des peuples nés libres & indépendans. Avec cette calomnie ils coloroient leurs noires cruautés contre les Aguas ou Omaguas en particulier, Indiens diſtingués par des arts que ceux de

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Quixos leur avoient apportés en fuyant devant la tyrannie Eſpagnole, & par l'uſage barbare qu'ils avoient conſervé d'applatir avec des planches la tête de leurs enfans. En ſortant de leur pays, on vit les Yuma-Guaris ou *Tireurs de métal*, peuple riche en mines & craintif comme l'avare, habitué, à ce que croit d'Acuna, autour du fameux lac Parima, & ſur le grand laboratoire où la Nature fabrique des monts d'or, ſuivant les conjectures de l'enthouſiaſme. Ce Voyageur place à quelque diſtance delà des géans hauts de ſeize palmes, chez leſquels on lui offrit de le conduire, s'il doutoit de leur exiſtence ; il aima mieux croire. On vit dans les mains des Carabuyavas des armes Européennes, & l'on s'en étonna : ils les tiroient des Hollandois par l'entremiſe d'un peuple voiſin de la mer.

Arrivés à l'embouchure de Rio-Négro, les ſoldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli ſi peu de fruit d'un voyage pénible de deux ans, réſolurent, tumultuairement, d'enlever & de chaſſer devant eux des troupeaux d'Indiens eſclaves : mais les Commiſſaires Eſpagnols s'y oppoſerent; c'eſt un d'entr'eux qui parle. Les Topinambous, comparés aux premieres nations de l'Europe par l'imagination de ce Voyageur toujours favorable aux opprimés, leur donnerent de grandes lumieres ſur le pays, entr'autres la connoiſſance de deux peuples, l'un de nains nommés Guayazis, l'autre d'une nouvelle eſpece d'hommes qui naiſſoient avec les pieds tournés devant derriere, établis au ſud de l'Iſle où les Topinambous s'étoient refugiés lorſqu'ils avoient abandonné la province de Fernambuc & 84 bourgs à la furie des Portugais. Enfin Acuna, après avoir aſſocié à la plus belle contrée les hommes les plus monſtrueux, après y avoir raſſemblé des nains & des géans, entaſſe mille témoignages ſur le témoignage des mêmes Topinambous, pour établir dans un autre canton une nation d'Amazones perchées ſur des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, & dotée de tréſors capables d'enrichir le monde entier. En accumulant ſes preuves adoptées & fortifiées par M. de la Condamine, il dit qu'on ne peut les rejetter ſans renoncer

à toute foi humaine. Qu'il exiſte des femmes guerrieres, des Congrégations de femmes guerrieres, des Sociétés mêmes gouvernées par des femmes guerrieres; la raiſon ne répugne pas à le croire ſur des témoignages proportionnés à la ſingularité du fait: mais ſur des bruits vagues, des traditions ſauvages, de témoins rares & obſcurs, croira-t-on que l'économie de la nature ait été intervertie par le haſard, juſqu'à compoſer des peuples de femmes ſans hommes, déſordre plus incroyable encore que l'exiſtence de peuples d'hommes ſans femmes, chimère qu'on n'a pas encore oſé tenter d'accréditer.

Lorſque la flotte côtoyoit le pays des Tapajocas, Benoit Maziel, fils du Gouverneur du Para, y renouvelloit les ſcènes d'horreurs qui avoient déterminé la plûpart des peuples de ces contrées à céder le champ aux conquérans du Bréſil & à s'enfoncer dans des retraites intérieures. « En vain, dit d'Acuna en » ſtyle d'Eſpagnol, accepterent-ils la paix avec mille témoignages » de ſoumiſſion, Maziel leur ordonna d'apporter toutes leurs » fléches empoiſonnées, & lorſqu'il les vit ſans armes, il les fit » enfermer ſous une bonne garde comme un troupeau de mou- » tons dans un parc. Les Indiens amis qu'il avoit amenés ſur ſa » flotte, vrais démons lorſqu'il s'agit de faire du mal, furent » lâchés ſur ces miſérables, & commirent de ſi grands excès contre » leurs femmes & leurs filles, aux yeux même des peres & des » maris, qu'à leur retour un des Portugais, qui avoit été témoin » de cette horrible ſcène, me jura qu'il aimeroit mieux renoncer » au commerce des eſclaves que d'en avoir à ce prix. On en prit » mille qui furent envoyé au Para où je venois d'arriver; & cette » capture cauſa tant de plaiſir aux Portugais, qu'ils en entre- » prirent bientôt une autre dans une province plus éloignée où ils » auront ſans doute exercé les mêmes cruautés. Voilà ce qu'on » nomme les conquêtes du Bréſil ».

Le voyage de Texeira venoit d'ouvrir ce grand canal de communication entre les provinces Eſpagnoles, lorſque la révolution de Portugal renverſa, comme nous l'avons dit, le projet de la

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Cour d'Eſpagne, & tourna contre elle la découverte qu'elle avoit eue tant à cœur. Philippe IV, dans la crainte que les Maîtres du Bréſil, brûlans de ſe venger, n'allaſſent par cette route ſe venger ſur le Pérou, dès qu'ils ſeroient délivrés de la concurrence Hollandoiſe, s'efforça de leur dérober le plan de navigation ſuivi ſur le fleuve. Les Jéſuites Eſpagnols entreprirent d'établir une miſſion dans les pays compris entre les bords de l'Amazone & ceux du Napo, & de réunir en Sociétés agricoles dans des bourgades, des peuples vagabonds, pareſſeux, foibles, trop éloignés des ſecours, trop expoſés à voir les fruits de la culture engloutis ſous les eaux. A force de travaux & de bienfaits, ils parvinrent inſenſiblement à en compoſer trente-ſix peuplades Chrétiennes, moins Sauvages qu'ils ne l'étoient dans les bois. L'Eſpagne en forma le gouvernement de Maynas, mais la pauvreté des habitans les préſerva de l'oppreſſion. Six Egliſes ſemblables s'éleverent auſſi, à grandes diſtances les unes des autres, dans l'enceinte du Bréſil, ſur des terres hautes de la rive auſtrale de l'Amazone, par les ſoins des Carmes Portugais. Les Miſſions du Paraguay étoient alors prodigieuſement étendues. Inquiétées, dévaſtées, dépeuplées par des brigands, elles obtinrent en 1639, ou plutôt leurs Légiſlateurs obtinrent pour elles, malgré les oppoſitions & les préjugés, des armes à feu. Ces brigands étoient des malfaiteurs Portugais aſſociés avec des bandits de toutes les nations ſous une conſtitution licencieuſement républicaine, dans la ville de S. Paul, fondée par eux à treize lieues de la mer ſur le territoire de la Capitainerie de S. Vincent. Lorſque les Guaranis eurent par des triomphes, & la vigilance étonné leur furie & déconcerté leurs ruſes, ils chercherent d'autres proies qu'ils pourſuivirent juſques ſur la riviere des Amazones. En égorgeant un million d'Indiens, ils s'anéantirent à la fin eux-mêmes; & en s'anéantiſſant, ils tranſmirent leur eſprit à des Braſiliens, des Négres, des Européens, qui, après eux, occuperent leur ville, & qui, ſous l'autorité du Portugal, ont travaillé ſur pluſieurs rivieres à frayer un nouveau chemin pour remonter juſqu'au Pérou par le nord du Paraguay.

Autant que les découvertes de Texeira ſur la communication du Pérou avec le Bréſil furent ſtériles pour l'Eſpagne, autant nous dirions que celles de l'Amiral Fonte ou de Fuente ſur les communications ſeptentrionales des mers du nord & du ſud, rapportées à la même époque, furent vaines pour l'Europe, ſi la relation de ſes courſes n'étoit ſuppoſée. On prétend que le Roi d'Eſpagne, averti que des Anglois de Boſton avoient tenté de nouveau en 1636, le paſſage de la mer glaciale, expédition ignorée même en Angleterre, ordonna aux Vicerois du Mexique & du Pérou d'équiper des vaiſſeaux de guerre pour les envoyer par des routes inconnues à la rencontre de ces Navigateurs. L'Amiral Fonte part, dit-on, du Callao en 1640, avec quatre bâtimens. Du 3 Avril au 14 Juin, il parcourt plus de deux mille lieues d'une mer encore toute couverte de ténèbres, il ſerpente ſur une étendue de plus de deux cens ſoixante lieues dans le labyrinthe de l'Archipel S. Lazare, il voit les obſtacles ſe diſſiper comme des nuages, il commande aux flots. 1640 & ſuiv.

Les barrieres du nord lui ouvrent trois paſſages: par le premier, il arrive à la Baye d'Hudſon; ſon Lieutenant, Bernard eſt conduit par un autre au Détroit de Davis, & par le troiſieme de ce Détroit dans la mer de Tartarie à la pointe de l'Aſie. Après avoir trouvé ces trois canaux, il déclare qu'il n'y a point de *paſſage au nord-oueſt*; maniere de parler inconnue de ſon tems en Eſpagne.

Envoyé pour courir ſur les Anglois, il comble de préſens le Capitaine d'un navire ennemi qu'il rencontre, & il en donne avis à ſa Cour.

Les farouches Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, toujours prêts à fuir devant des étrangers, viennent à lui les bras ouverts. Parmentiers, ſon Interprete, parle à ces peuples toutes leurs langues, ces peuples lui parlent celle de Lima: je veux dire qu'il entend ces Indiens, juſqu'alors ſéparés du reſte de l'Univers, & qu'il en eſt entendu.

Enfin dans cette région boréale où tout ſouffre & languit, il ne trouve que joie & bonheur.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Le P. Burriel, Jéſuite Eſpagnol, prouve dans un *Appendice* à ſa *Notice de la Californie*, que la relation attribuée à l'Amiral Fonte eſt d'un homme qui ignoroit également la ſituation de l'Eſpagne dans ce tems-là, ſon gouvernement, ſa langue, & l'art de colorer l'impoſture. On a inutilement cherché dans les archives & les regîtres du Conſeil ſupérieur des Indes, l'original de cette piece & des renſeignemens relatifs à l'expédition. Les Ecrivains Eſpagnols, les mieux inſtruits des entrepriſes maritimes de leurs compatriotes, n'ont eu aucune connoiſſance de celle-là. Elle eſt ignorée au Mexique & au Chili où l'on ſuppoſe que Fonte fut Préſident. A la vérité M. de Liſle aſſure que M. d'Ulloa a reconnu l'authenticité de la Relation & qu'il en avoit pris une copie au Pérou : mais le P. Burriel n'a pu, dans des conférences particulieres, tirer de M. d'Ulloa lui-même aucun éclairciſſement ſur ce ſujet. Les Eſpagnols prétendent que l'ouvrage a été ſuppoſé par la Compagnie Angloiſe formée pour la recherche d'un paſſage au nord : les Anglois pourroient prétendre que la Cour d'Eſpagne en ſupprima, ſelon ſa méthode, les pieces juſtificatives.

Les Moſcovites, placés ſur cette même mer, que Fonte ſeroit venu ſi facilement franchir de l'autre extrémité de l'Amérique, commençoient alors à la ſonder, mais ſans projet de s'établir ſur un Continent, que juſqu'alors nos nations ſeptentrionales ſembloient avoir preſqu'entierement abandonné aux autres nations. M. Isbrandides, dans ſes voyages, a décrit l'expédition de deux vaiſſeaux, qui, partis des côtes de Sybérie, traverſerent, ſi on l'en croit, le Détroit du nord en 1640. Ce peuple étoit encore trop barbare pour profiter, à la maniere Européenne, par un ſyſtême ſuivi de navigation & d'établiſſemens, des avantages de ſa poſition & même de ſes découvertes.

Les Suédois, ſes voiſins, Navigateurs policés, ſaiſis de l'eſprit général de l'Europe, avoient, depuis peu de tems, peut-être auſſi depuis le commencement du ſiecle, pris leur part de l'Amérique & érigé en *Nouvelle-Suede*, la contrée aujourd'hui nommée *Nouvelle-Jerſey*

Nouvelle-Jerſey ſous la domination Angloiſe. Sur cette terre fertile, ſaine, enrichie par des eaux abondantes en gros poiſſons, ils avoient établi des cultures & des forts qui ſe protégeoient & ſe maintenoient réciproquement. On voit ſur le côté méridional de la riviere vers la Penſylvanie, dans le quartier de leurs principales habitations, des ruines qui ont conſervé le nom de fort d'Elſimbourg. Chriſtina, Elſimbourg & Gottembourg commandoient leurs premiers diſtricts. Comme agricole, cette Colonie ne ſollicitoit pour ſa proſpérité que ſa terre & la paix. A côté d'elle, les Hollandois de la Nouvelle-Belge, animés du jaloux eſprit de commerce, ſe nourriſſoient d'idées d'aggrandiſſement & d'uſurpation: mais, obligés de renoncer aux hoſtilités, ce fut par l'agriculture même qu'ils prirent l'aſcendant ſur leurs voiſins, & avec les inſtrumens de l'agriculture qu'ils s'emparerent du pays ſeptentrional de Berghen. L'union entre les deux Colonies fut rompue: mais il paroît que l'ancienne Suede avoit oublié la nouvelle; & en 1655, Jean Riſing, Gouverneur de cette province, remit les droits de ſa nation à la Hollande, entre les mains de Pierre Stuyveland, Gouverneur de la Nouvelle-Belge.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

Les François n'avoient pas beſoin de rivaux & d'ennemis pour décheoir & dépérir non loin delà; & ils avoient des rivaux dangereux, ces mêmes Hollandois, & des ennemis redoutables, les Iroquois. A l'époque du Traité de S. Germain, la Nouvelle-France conſiſtoit dans le fort de Québec entouré de baraques, les fondations d'un établiſſement à l'Iſle Royale, quelques matériaux d'habitations aux Trois-rivieres, les débris de Port-Royal, & deux ou trois cabanes à Montréal, à Tadouſſac, & ſur le fleuve S. Laurent, pour la commodité de la traite des pelleteries & de la pêche. Tels étoient les fruits des découvertes de Vérazzani, de Cartier & de Roberval, des dépenſes de la Roche, de Monts & de pluſieurs Sociétés, du courage & des travaux de Champlain, Pongravé, &c. La nouvelle Compagnie, ainſi que nous l'avons annoncé, jouit de ſon privilége ſans en remplir aucune condition; c'eſt-à-dire, qu'elle enrichit quelques traitans

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

par le commerce des peaux, & qu'elle laiſſa tomber dans le Canada ruines ſur ruines. Les Sauvages alliés, en ſe repoſant ſur la protection des François, ſe laiſſerent ſurprendre & maſſacrer dans le ſommeil, ſi l'on peut appeller de ce nom la ſécurité la plus profonde & la plus téméraire. Le Chevalier de Montmagny, ſucceſſeur de Champlain, bravé par les Iroquois ſous ſon canon, entreprit en 1641, après avoir formé le petit établiſſement de Sillery, de peupler & fortifier l'Iſle de Montréal où il eſpéroit être plus à l'abri de l'inſulte. A la force ouverte, ces peuples joignoient la ruſe; il falloit être toujours prêts à les recevoir, au grand jour & dans les ténèbres; il falloit les étonner & les effrayer. Le Gouverneur fit un effort; à la vue de ſept-cens Iroquois, il bâtit en 1642, le fort de Richelieu ſur la riviere de Sorel: il fit une grande faute; s'il eut élevé ce boulevard dans le pays des Hurons, il auroit ſauvé cette nation & préſervé le Canada d'un déluge de maux. Les Hollandois de la Nouvelle-Belge, ſans arborer l'étendart, déſoloient la Colonie Françoiſe par les armes & les munitions qu'ils fourniſſoient aux Iroquois, en échange pour les pelleteries que ceux-ci enlevoient à ſes Alliés. Ces Sauvages implacables & intraitables ſembloient ſe multiplier d'une année à l'autre; ils avoient partout des partis, ſur les lacs, ſur les rivieres, ſur tous les paſſages ou les débouchés, de maniere qu'ils anéantiſſoient d'un côté le commerce des Colons, pendant que de l'autre ils reſſerroient étroitement leurs cultures. Par leurs attaques paſſageres, mais fréquentes, ils avoient abattu les indolens Hurons au point que quand la guerre fut ouvertement déclarée, ils n'eurent qu'à fouler ſous leurs pieds un peuple renverſé par la frayeur. Déja ils ſe vantoient de ne laiſſer bientôt plus aux François d'autre aſyle que la mer. Les François n'oſoient ni réſiſter ni céder; céder, c'étoit s'expoſer à la plus brutale inſolence; réſiſter, c'étoit encourir le reſſentiment le plus ardent. Ces bons Hurons allerent demander la paix & l'obtinrent par un traité qui ſuſpendit les hoſtilités en 1645.

La nouvelle eſpece de Sauvages, ſortie de la lie des nations

civiliſées de l'Europe & cabanée dans les Iſles, devenoit preſqu'auſſi redoutable pour les Eſpagnols de S. Domingue, que les Iroquois l'étoient pour les François du Canada. Cependant les progrès des Aventuriers furent arrêtés par une expédition terrible de la part des conquérans, & enſuite par l'anarchie. Le Gouverneur de l'iſle, plus allarmé de leur voiſinage que de l'établiſſement des François & des Anglois à S. Chriſtophe, en avoit fait en 1638, un carnage horrible. Comme il négligea de garder la Tortue, les brigands y retournerent. La diviſion ſe mit entr'eux: l'Anglois Willis, accrédité comme Capitaine, affecta l'autorité d'un Maître; le Vaſſeur, envoyé à la demande des François jaloux par le Commandeur de Poinci, Gouverneur des Iſles du Vent, chaſſa de l'Iſle cette nation. Cet Officier, Ingénieur habile, éleva des retranchemens & diſpoſa ſes forces avec tant d'intelligence, qu'en 1643, cinq ou ſix cens Eſpagnols tenterent d'abord en vain de deſcendre dans l'Iſle, & qu'après y être deſcendus ils perdirent deux cens d'entr'eux dans une embuſcade. De bon guerrier, il devint Chef barbare. Impérieux, violent, avare & cruel, il perſécuta, comme Proteſtant, les Catholiques, & bientôt, comme Maître, les Proteſtans eux-mêmes. Il agit en Prince d'un Etat policé, accablant arbitrairement les ſiens de corvées, de taxes, d'impôts: enfin il en prit le titre en 1645, lorſqu'il ſe vit craint même du Gouverneur de S. Chriſtophe. Pour amuſer ſon humeur vindicative & atroce, il avoit imaginé une cage de fer dans laquelle ceux qu'on y renfermoit ne pouvoient ſe tenir ni couchés ni debout. Ce Démon appelloit cette cage ſon enfer. Le Commandeur de Poinci diſputoit alors ſur le champ de bataille le gouvernement des Iſles à Patrocles de Thoiſy, revêtu, l'année précédente, par le Roi, du droit de l'exercer. Libre par la retraite de ſon compétiteur, il ſe préparoit à attaquer le Prince de la Tortue, lorſque celui-ci fut tué par ſes deux confidens, ſes héritiers, & ſelon quelques-uns ſes neveux, à cauſe qu'il avoit enlevé à l'un d'eux une maitreſſe.

Pendant que les anciennes Colonies de la France étoient en

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

butte à la férocité des Sauvages, & ſes Colonies naiſſantes en proie à leurs propres fureurs, les quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre abjuroient tout ſentiment offenſant de rivalité & lioient leurs forces reſpectives en maſſe, pour n'obéir qu'à l'impulſion de l'intérêt commun, & ſe garder également de leurs propres erreurs & contre les entrepriſes des Indiens. En 1643, elles ſe confédererent ſous le nom de *Colonies-unies*. En vertu de leurs conventions, deux Députés de chaque établiſſement devoient ſe rendre dans un lieu marqué pour décider des affaires communes ſuivant les inſtructions des aſſemblées particulieres qu'ils repréſenteroient, c'eſt-à-dire, ſuivant leurs propres opinions, car ces inſtructions ne ſont pas des loix, & il ne faut pas illuſoirement ſe perſuader que la nation gouvernée par des Repréſentans libres dans leur vœu ſe gouverne elle-même. Mais cette forme, quoiqu'elle n'ait nullement les principaux avantages qu'on lui attribue, donnoit à la Colonie générale, une conſiſtance plus ferme, un aſcendant décidé ſur tous ſes voiſins, & même une ſauvegarde contre les oppreſſions de la Métropole qui auroit voulu attenter, ſoit à la liberté des particuliers, ſoit à la liberté publique. La ſoumiſſion des provinces envers la couronne ſe trouvoit bornée à une reconnoiſſance vague de ſa ſouveraineté. Le gouvernement Britannique s'en apperçut bientôt, il le reſſent encore tous les jours. Cet acte de confédération eſt le premier acte de l'indépendance future des Colonies Angloiſes, les ſeules prémunies contre le plus grand ennemi que des Colonies ayent à redouter.

Les Hollandois du Bréſil ne ſongeoient pas qu'ils avoient autour d'eux & au milieu d'eux un ennemi qui n'attendoit que des circonſtances favorables pour reprendre ſes dépouilles & ſa liberté; ou plutôt leur Compagnie occidentale ne ſongeoit qu'à s'enrichir aux dépens de l'ami & de l'ennemi, au moyen d'une armée fiſcale de Commis, d'Exacteurs, de Concuſſionnaires, qui, tout enſemble Facteurs & Monopoleurs, dévaſtoient trois cens lieues de côtes ſoumiſes à ſon commerce Souverain. Le

pays livré au pillage, il y accourut de toutes parts des bandes de brigands, ſans loix, ſans frein, ſans pudeur, ſans religion, Portugais, Hollandois, François, Anglois, Allemands, Négres, Braſiliens, Créoles, Mulâtres, Juifs, *Mamelus*, (nom donné à ce mêlange de Portugais & de Braſiliens, qui déſoloient alors le Paraguay & qui ravagerent tant de pays juſqu'à l'Amazone, comme nous l'avons dit ci-devant). Il avoit été permis aux Juifs d'Amſterdam de s'établir dans le Bréſil, non-ſeulement à cauſe de leur habileté dans le trafic uſuraire, mais encore parce qu'ils promettoient de gros tributs moyennant les prêts exceſſivement uſuraires ſollicités par un peuple que la tyrannie fiſcale & monopolaire épuiſoit & fouloit encore après l'avoir épuiſé. Les vols du gouvernement remplirent les bois de voleurs privés. Pour augmenter les bénéfices, les dignes Adminiſtrateurs de cette Société de ſang-ſues ſupprimoient les charges. On avoit licencié une partie des troupes, & le reſte ne fut point payé. Moreau, témoin oculaire, dit dans ſa Relation, que la plûpart des ſoldats étoient François. Il y avoit peu de Hollandois dans la Colonie, preſque tous Marchands. Apres le départ de Naſſau, qui aimoit l'argent, parce qu'il aimoit le faſte, l'adminiſtration ou la tyrannie avoit été confiée à Hamel, Négociant d'Amſterdam, à Baſſil, Orfévre de Harlem, à Bulleſtraad, Charpentier de Middelbourg, devenus habiles, c'eſt-à-dire, audacieux & ruſés dans l'art de travailler les peuples en finance. Pour groſſir de plus en plus leurs envois à la Compagnie, ils laiſſerent tomber les fortifications, envahirent les biens des riches Portugais, leur vendirent enſuite des charges & leur permirent, à prix d'argent, de s'armer pour ſe défendre contre les brigands.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Les Portugais, armés, attaquerent leurs tyrans. Sans s'être plaints, ils agirent. Jean Fernandez Diéra ou Viéra, Antoine Cavalcante, Amador d'Aragouſe, & quelqu'autres formerent, en 1645, le projet de maſſacrer les principaux Hollandois aux nôces de la fille de Cavalcante, dans la ville de Maurice, capitale du pays de Fernambuc. Leur complot fut découvert; mais ils

1645 & ſuiv.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

eurent le tems de ſortir de la place, la hardieſſe de déployer l'étendart de la guerre, le bonheur de raſſembler des troupes dignes d'eux. Diéra, autrefois domeſtique, alors Négociant honoré, inſpira ſes ſentimens à des hommes dont il avoit mérité la conſidération & l'eſtime par la maniere dont il avoit acquis ſon opulence, le reſpect & le dévoûment par la maniere dont il en uſoit. Vaincre ou mourir. Il ſe hâte & triomphe. S'il perd une bataille, il ne perd point de terrein; il avance & triomphe encore. Enfin l'ennemi n'oſe plus tenir la campagne.

La Cour de Portugal déſavoue alors une entrepriſe qu'elle avoit ſourdement ménagée. Le Clerc, dans ſon *Hiſtoire des Provinces-Unies*, ne laiſſe aucun doute ſur l'influence que Jean IV & ſon Viceroi au Bréſil avoient eue dans les réſolutions priſes par les auteurs des troubles. Ce Miniſtre avoit reçu des ſecours extraordinaires; André Vidal, ſon favori, excitoit & accompagnoit les rebelles; enfin il exiſtoit depuis long-tems entre les Portugais de l'un & de l'autre Domaines, des relations étroites & harmonieuſement dirigées au ſoulevement. Les Hollandois ſe plaignirent, quoiqu'ils euſſent, les premiers, violé la trêve en enlevant au Portugal différentes places de l'Afrique & de l'Inde. Pour ne pas s'engager dans une guerre dangereuſe, Jean IV donna des ordres ſelon leurs plaintes. Viéra ne délibéra point s'il obéiroit, quand on ne devoit & on ne vouloit point être obéi. « Si le Roi, dit-il, connoiſſoit notre zele, ſes intérêts » & nos ſuccès, bien loin de chercher à nous arracher les armes, » il nous encourageroit, & il nous appuyeroit de toute ſa puiſ- » ſance. » Réduit à ſes propres reſſources, il précipite ſa marche.

Cependant en Europe on avoit armé. Une flotte Portugaiſe de trente-quatre voiles, commandée par D. Balthazar Corréa de Bénavidez, entra dans la Baye de Tous-les-Saints. Animés de nouvelles eſpérances, aidés de nouveaux ſecours par Baretto, Vidal & autres Portugais, nos braves emporterent le fort de Serinhain & exterminerent une armée Hollandoiſe. Malgré le mauvais ſuccès d'un combat naval donné à Témandere où l'Ami-

tal Lichtart acquit beaucoup de gloire, ils allerent bloquer le Récif d'Olinde ou Fernambouc, après avoir acheté quelques places des environs & ſoumis la ville. La cruauté ſouilla ces triomphes : Vidal fit périr dans les plus horribles ſupplices un nombre prodigieux de Hollandois répandus dans l'armée & dans les habitations Portugaiſes, pour ſe venger de la déſertion d'une troupe de leurs compatriotes. Dans le Récif, la famine engendroit la diſſention : la tourbe ſoldateſque, hors d'état d'attaquer, de ſe défendre, de ſubſiſter, avoit ſommé les Magiſtrats de demander une capitulation honorable, lorſque les Juifs *qui ſe ſouvinrent*, dit Moreau, parce qu'il s'en ſouvient, *que la priſe de Conſtantinople avoit été cauſée par la ſordide avarice de ſes habitans*, fournirent du tréſor de leurs rapines une ſomme de cent mille écus que l'on diſtribua aux gens de guerre. Ce n'étoit pas là du pain ; mais ces ſoldats n'étoient que des bandits ; la fureur du jeu s'empara d'eux, ils étoufferent leur faim. Bientôt les habitans murmurerent à leur tour. Sur le point de ſe rendre à diſcrétion, ils virent arriver une flotte de la Compagnie, ils crurent voir arriver l'abondance : mais cette flotte, partie de Hollande au mois de Février 1646, & long-tems battue par une mer orageuſe qui avoit briſé ſept vaiſſeaux, ſouffroit elle-même une horrible diſette, qui, jointe aux maladies, avoit emporté près de cinq cens hommes. Cependant avec ce renfort, le Général Schoppe & l'Amiral Baucher tenterent la fortune avec des ſuccès divers. On combattit avec furie : de part & d'autre ce ne fut que carnage & deſtruction. Baucher enleva ſur des navires Portugais un nouveau Viceroi du Bréſil, & perit, l'année ſuivante, en retournant en Europe.

La Compagnie Hollandoiſe, après avoir ruiné la Colonie par ſon infâme avarice, en abandonna la défenſe aux Etats-Généraux. Mais bientôt on ne trouva plus dans les Provinces-Unies des ſoldats pour le Bréſil. Le peuple ſçavoit que dans cette contrée les Chefs ne ſe croyoient point engagés par la juſtice & la foi publique envers ceux qui s'engageoient dans le ſervice, ſoit de

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

terre, ſoit de mer, qu'ils leur refuſoient tyranniquement la liberté au terme où elle devoit leur être rendue, & qu'on étoit eſclave dès qu'on étoit ſoldat. Il ſçavoit que la faim & la nudité étoient le partage des gens de guerre, & que la plûpart, pour ne pas périr de miſere, étoient réduits à aller chercher leur vie ſous les drapeaux Portugais. Il ſçavoit qu'il n'y avoit qu'une terre dévaſtée par le fer & le feu depuis Sierra juſqu'à Olinde, des places dépourvues de munitions, des garniſons qui menaçoient bien plus le citoyen que l'ennemi. Il ſçavoit que les Portugais, ſoutenus par les Braſiliens & conſtamment aidés par la Cour de Lisbonne, pouſſoient la guerre avec autant d'ardeur que de force, tandis que leurs compatriotes s'abandonnoient aux événemens, découragés, comme ils l'étoient, par les ſecours foibles & inutiles qu'on leur envoyoit, comme pour aſſiſter à leur deſtruction. Il ſçavoit enfin que les Chefs eux-mêmes, entre deux feux, celui de la guerre & celui de la ſédition, ne deſiroient que de ſe ſauver en Europe. La Colonie étoit perdue avant qu'elle fut attaquée, il n'étoit pas poſſible de la conſerver. Le Général Portugais, Barretto, enleva par pluſieurs victoires toutes les conquêtes Hollandoiſes; & le Récif ſe rendit. Au commencement de 1654, tout le Bréſil étoit rentré ſous la domination Portugaiſe. Six ans après, l'Angleterre engagea les Etats-Généraux à renoncer à toute prétention ſur cette contrée, à condition que le Portugal laiſſeroit à la République les conquêtes qu'elle avoit faites dans les Indes orientales. Un article du Traité conclu en 1661, portoit que les Hollandois commerceroient librement au Bréſil, ſtipulation qui n'auroit ſervi qu'à nourrir des ſemences de guerre, ſi elle avoit été exécutée, & qui ne le fut pas. Il reſta à cette nation l'Iſle de Curaçao, vers la côte de Vénézuola, qu'ils avoient priſe ſur les Eſpagnols en 1634: ils étoient auſſi établis en 1639, à S. Chriſtophe, d'où les Anglois les chaſſerent dans la ſuite. Les Portugais, paiſibles poſſeſſeurs du Bréſil, & éclairés par les fautes de leurs anciens ennemis, travaillerent à le conſerver par une meilleure police;

police, par une conduite plus douce avec les Braſiliens, par leur réunion dans des villages, qui tout à la fois ſervirent à lier la communication entre les principaux établiſſemens, & à les mettre à couvert des incurſions des Sauvages.

Une Compagnie excluſive avoit ruiné le Bréſil Hollandois : une autre Compagnie excluſive laiſſoit ruiner la Nouvelle-France ; une ſeconde Compagnie Françoiſe ſe ruinoit en commençant la fondation d'une Colonie à Cayenne ; une troiſieme Compagnie vendoit les Iſles Françoiſes pour ne pas ſe ruiner : les établiſſemens libres des Anglois proſpéroient.

Au Canada, les Hurons, derriere leſquels les François, délaiſſés par la Compagnie, ſe cachoient ſans les ſoutenir, étoient les victimes de la perfidie des Iroquois qui les careſſoient d'une main, pendant que de l'autre ils les embarraſſoient dans un piége pour les maſſacrer à leurs pieds. En 1650, preſque toute la nation fut exterminée ou diſſipée, ſans pouvoir trouver dans les plus affreux déſerts & dans les lieux les plus eſcarpés un aſyle contre la ſoif hydropique que leurs bourreaux avoient du ſang humain. A ce ſpectacle, les plus braves mêmes de ſes Alliés, emportés par l'effroi ou abattus par la frayeur, tendent la gorge au couteau ou tentent vainement d'échapper à la boucherie. Les Iroquois ſe trouvent alors devant les retranchemens des François dont ils ravagent les habitations. Le Gouverneur des Trois-Rivieres ſort pour les arrêter, il eſt tué. Dans la vue de ſuſpendre les hoſtilités d'un peuple qu'on ne pouvoit ſe flatter d'avoir pour ami, on négocia la paix qu'il étoit toujours prêt à accepter, ſur-tout vis-à-vis d'un ennemi foible, pour tramer plus ſûrement ſon entiere deſtruction. Les Colons, ſans Alliés, ſans eſpérance de recevoir des ſecours de France, ſans proviſions enfin, prenoient des meſures pour s'embarquer, lorſque Québec fut tout d'un coup inveſti en 1660, par 700 Iroquois : mais heureuſement les Sauvages ſe retirerent bientôt & ſe prêterent à de nouvelles négociations. L'Iſle de Montréal, dont on ne retiroit pas les avantages qu'on s'en étoit promis, avoit été

1650 & ſuiv.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

cédée au Séminaire de S. Sulpice, ſous la charge de la défricher & de la peupler : ſes Députés en prirent poſſeſſion en 1657.

Cette nation agiſſoit avec plus d'ardeur dans l'Amérique méridionale, parce qu'il étoit queſtion d'y former un établiſſement nouveau, mais non avec plus de bonheur, parce qu'elle ne s'y conduiſoit pas avec plus de prudence. Dès les premiers tems, ſes Marchands & ſes Aventuriers en avoient fréquenté les côtes, attirés par des objets curieux & riches de commerce, comme nous l'avons dit. Séduits par les brillantes impoſtures publiées au ſujet de la Guyanne, ils avoient long-tems couru ſur les fleuves qui l'embraſſent pour ſe fixer à la fin dans l'Iſle de Cayenne, d'abord ſous la direction d'une Société de Négocians de Rouen (en 1643) dont l'Agent principal, homme féroce, nommé Poncet de Bretigny, en guerre & avec les Sauvages & avec les Colons, fut maſſacré ; enſuite ſous celle d'une Compagnie puiſſante, qui, avec des fonds conſidérables & de grands priviléges, promettoit en 1651, de fonder une des plus belles Colonies du Nouveau-Monde, ainſi que nous l'avons annoncé. Celle-ci prit le plus haut eſſor & tomba. L'Abbé de Liſle-Marivaux, nommé Directeur-Général, périt en s'embarquant avec ſept ou huit cens hommes ; Royville, Général, fut aſſaſſiné dans la traverſée ; douze des principaux Intéreſſés, auteurs de cet attentat, gouvernerent en aſſaſſins & s'entredéchirerent ; de tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de Royville, il n'y en eût pas un ſeul qui ne périt de mort violente ; le Commandant de la Citadelle déſerta chez les Hollandois ; la plûpart de ceux qui échapperent à la barbarie des Chefs, à la miſere, à la furie des Sauvages provoquée de mille manieres, gagnerent les Iſles du Vent ; les autres errerent ſur le Continent, laiſſant dans l'Iſle évacuée, quinze mois après leur arrivée, les munitions, les marchandiſes, & cinq ou ſix cens cadavres de leurs compagnons. Les Hollandois s'y établirent ſous la conduite de Spranger. Une nouvelle Compagnie Françoiſe, formée en 1663, les en délogea ; mais après qu'elle fut engloutie par la grande

Compagnie des Indes occidentales, ils s'emparerent de nouveau de Cayenne où les Anglois étoient auſſi deſcendus. En 1676, le Maréchal d'Etrée y rétablit la domination de la France. On avoit affecté d'attacher un haut prix à cette poſſeſſion, par le nom de *France-Equinoxiale*, donné à un bourg d'environ 150 maiſons de terre & de bois. Cette nation avoit jetté, vers l'an 1640, les premiers fondemens d'un des établiſſemens les plus remarquables de cette contrée : je veux parler de Surinam. Quelques années après, les Fondateurs l'abandonnerent, les Anglois les remplacerent, enfin les Hollandois chaſſerent les Anglois en 1667.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

La Compagnie Françoiſe des Iſles du Vent, plus heureuſe que la pompeuſe Compagnie de la France-Equinoxiale, en ce qu'elle avoit été avertie par des ſecouſſes ſucceſſives de décadence du danger qu'elle couroit d'éprouver la même diſſolution, s'étoit déterminée à vendre par lambeaux ſon privilége ou ſes Domaines. Son monopole avoit été la premiere cauſe de ſa décadence, & la concurrence ſuſcitée par ce monopole même, la ſeconde. A force d'avoir cruellement abuſé de l'injuſte pouvoir de vendre cher aux Colons les marchandiſes d'Europe, & d'exiger leurs propres marchandiſes à bas prix, elle les avoit réduits à la douce néceſſité d'accepter les offres très-favorables des Hollandois. La liaiſon des Colons & des Interlopes devint ſi étroite qu'il lui fut impoſſible de la rompre : l'économie des Négocians particuliers, ſi prépondérante ſur la régie d'une grande & cupide Société, donna tant d'avantage à ſes rivaux, qu'il lui fut impoſſible de les balancer, ſoit dans les marchés des Iſles, ſoit dans les marchés d'Europe, lors même que le gouvernement lui eut ſacrifié le vingtieme qu'il s'étoit réſervé. Réduite à l'inaction, quant au commerce & à des charges ſans produits, quant au Domaine, elle mit ſes poſſeſſions en vente. Il eſt important d'obſerver qu'elles furent achetées par ceux qui les gouvernoient ou par leur conſeil. La raiſon qui les y détermina, c'eſt qu'ils avoient vu les cauſes des différens ſuccès des Colonies, ſuccès mauvais lorſqu'elles avoient été aſſervies à des intérêts contraires

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

aux leurs, à l'efficacité du privilége excluſif; bons, lorſqu'elles avoient eu la facilité de ſatisfaire leurs intérêts dans leurs achats & leurs ventes, dans leurs relations avec des Négocians étrangers quoique clandeſtines & par là moins fructueuſes. Par le conflit naturel & néceſſaire d'intérêt entre le Monopoleur & le Colon, les Iſles avoient langui lorſque la Compagnie avoit paru proſpérer; lorſque les Iſles commencerent à fleurir, la Compagnie déclina. Les nouveaux Acquéreurs, diſpoſés à ne pas ſéparer leurs intérêts de ceux des Colons, ſe flatterent d'un ſort plus heureux que les Marchands privilégiés, & ne ſe tromperent pas. Les Domaines qu'ils avoient achetés pour la ſomme de deux cens quarante-trois mille livres, ils les revendirent, environ douze ans après, huit cens quarante-cinq mille. Cette révolution favoriſa les progrès des Colonies de trois manieres, en ce qu'elle leur donna un gouvernement propre, qu'elle rendit preſqu'uniquement tutélaire la Puiſſance ſouveraine éloignée, qu'elle garantit la liberté du commerce, & qu'elle vivifia l'agriculture.

Boiſſeret avoit acheté en 1649, pour 73,000 liv., la Guadeloupe, Marie-Galande, les Saints; Duparquet paya en 1650, pour 60,000 liv., la Martinique, Sainte Lucie, la Grenade & les Grénadins; l'Ordre de Malthe, en 1651, acquit pour 120,000 liv., S. Chriſtophe, S. Martin, S. Barthelemi, Sainte Croix & la Tortue, ſuivant le projet du Commandeur de Poincy, Gouverneur de ces Iſles, & à la charge de les poſſéder comme Fiefs de la couronne & de n'en confier l'adminiſtration qu'à des François. Les nouveaux poſſeſſeurs jouirent du pouvoir de concéder les terreins, de diſpoſer de tous les emplois, de faire grace aux criminels, &c. Malgré des émotions vives & fréquentes, l'agriculture, animée par la préſence & les dépenſes des Seigneurs territoriaux, par l'exercice étendu du droit de propriété, par le bon débit de ſes productions, fit des progrès: quand je dis l'agriculture, je dis la Colonie.

L'Hiſtorien des Etabliſſemens des Européens écrit: « ce ſecond » état des Colonies Françoiſes ne fut pas plus utile à la nation

» que le premier. Les Hollandois continuoient à les approvi-
» sionner & à en emporter les productions qu'ils livroient indiffé-
» remment à tous les peuples, même à celui qui par la propriété
» devoit en avoir tout le fruit. Le mal étoit grand pour la Métro-
» pole, &c. ».

Quel eſt donc ce peuple *propriétaire* dont on veut parler? S'agiroit-il des habitans du Royaume de France? Ces habitans auroient-ils été *propriétaires* des terres que les habitans des Iſles défrichoient & cultivoient, par conſéquent des fruits que ceux-ci recueilloient ſur ces mêmes terres, par leurs dépenſes & leurs travaux? Ces fruits, les Regnicoles les avoient-ils acquis & pouvoient-ils les acquérir autrement que par des échanges? Ne les payoient-ils pas auparavant à d'autres Marchands comme alors aux Hollandois? S'ils en étoient venus à préférer les Hollandois à ces autres Marchands, n'eſt-ce pas parce qu'ils trouvoient à faire avec les premiers des échanges plus avantageux qu'avec les ſeconds? Quel mal ſouffroit donc la Métropole, par un commerce plus profitable pour elle comme pour les Colonies? Elle achetoit des Hollandois à meilleur marché, & ne leur vendoit pas à plus bas prix; elle devoit certainement gagner dans ſes ventes comme dans ſes achats, puiſque la concurrence étoit ouverte entre les Marchands Regnicoles & les Marchands étrangers, elle faiſoit donc un meilleur commerce. Dira-t-on qu'elle débitoit moins de ſes marchandiſes? Elle en auroit donc débité davantage, ſi ſes Colonies avoient été plus pauvres? Elle auroit donc dû acquérir ce plus grand débit, en tenant ſes Colonies dans un état de foibleſſe & en multipliant ſes propres frais de protection & d'adminiſtration? Il auroit donc été de ſon intérêt de s'aſſervir elle-même au monopole, car le monopole eſt néceſſairement réciproque, & elle n'auroit pu acheter les marchandiſes des Iſles que des Marchands privilégiés, ſi les Colons n'avoient pu les vendre qu'à ces Marchands? Prétendroit-on que par un privilége excluſif accordé à des Commerçans établis dans ſes ports, elle auroit conſervé les profits qu'ils auroient

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

faits, & par conſéquent gagné ces profits ? Elle auroit gagné, en perdant ! elle auroit gagné les profits exceſſifs qu'elle auroit payés ! Elle auroit gagné en appauvriſſant ſes Propriétaires, ſes Cultivateurs, ſes Fabricans ! Eſt-ce que les Commerçans Regnicoles lui auroient donné leur bénéfice en pur don ? Eſt-ce que leur fortune eſt à l'Etat parce qu'elle eſt dans l'Etat ? Eſt-ce qu'elle ſe fond en partie dans le revenu public par des taxes déſaſtreuſes qu'ils ne peuvent payer qu'en les levant eux-mêmes ſur les Producteurs & les Conſommateurs ? Eſt-ce que jamais l'exaction peut former la richeſſe publique ? Comment a-t-on pu bouleverſer à ce point les idées de l'ordre ſocial, confondre la ſouveraineté avec la propriété, placer le tréſor public dans le coffre du négoce, mettre en oppoſition les intérêts de la Métropole & ceux des Colonies, & même imaginer que des poſſeſſions éloignées puiſſent concourir à la proſpérité d'un Etat agricole, comme elles peuvent manifeſtement contribuer à ſa ruine ?

Non, le nouvel état des choſes ne fut pas indifférent, il fut au contraire utile à la Métropole, autant qu'il pouvoit l'être dans les circonſtances, comme aux Colonies malgré l'ignorance, la brutalité, l'indiſcipline, l'eſprit d'invaſion & toutes les paſſions féroces & indomptables que le gouvernement de la Compagnie avoit nourries dans l'ame des Colons, & qui oppoſerent au progrès du bien des obſtacles invincibles. Malgré ces obſtacles, l'Agriculture étendit ſon domaine dans quelques Iſles, dans d'autres elle l'établit : je dis qu'elle *l'établit*, car la Compagnie avoit vendu ce qu'elle n'avoit pas, je veux dire des Iſles ſur leſquelles elle n'avoit pas un ſeul Colon. Par exemple, la Grenade, compriſe dans ſon privilége, à la charge de la peupler, elle s'étoit diſpenſée de la peupler, & elle la vendit, comme ſi elle lui avoit appartenu. En 1651, des Colons ou des Aventuriers y paſſerent, qui, pour avoir donné des haches, des couteaux, de l'eau-de-vie aux Caraïbes, s'imaginerent avoir acheté l'Iſle & le droit d'opprimer les naturels du pays. Les Sauvages, trop foibles pour attaquer leurs tyrans à découvert,

prirent le parti de massacrer tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart. Les François arrêterent ces assassinats particuliers par un carnage général, & avec une furie si implacable, que les derniers de ces malheureux, poursuivis jusques sur une roche escarpée, ne balancerent pas à se précipiter de son sommet. Dans l'horrible joie d'un horrible triomphe, on nomma ce roc, *Morne des Sauteurs*, nom qu'il conserve encore. Tant de férocité fut punie par la tyrannie du Gouverneur; la tyrannie du Gouverneur le fut par le dernier supplice; & la Cour ou la Tourbe qui avoit condamné son Chef, le fut par l'exil auquel elle se condamna elle-même dans la crainte d'être recherchée suivant les Loix pour son acte illégal de justice. On dit que dans le nombre de ceux qui instruisirent le procès du Gouverneur, il n'y avoit que le Greffier nommé Archangeli qui sçut écrire; & que sur le fer à cheval, sceau du Maréchal ferrant qui avoit fait les informations, il écrivit, *marque de Monsieur de la Brie, Conseiller-Rapporteur.* Pendant tous ces désordres, la plûpart des Colons s'étoient refugiés à la Martinique.

L'Isle de la Tortue se peupla extraordinairement vers l'an 1652, lorsque le Chevalier de Fontenay qui en avoit été nommé Gouverneur par le Gouverneur-Général des Antilles, eut promis à Thibaut & à Martin, assassins de le Vasseur & usurpateurs de l'autorité, que leurs forfaits resteroient impunis. De ce repaire trop étroit pour contenir tant de brigands, une bande s'élança sur la côte occidentale de l'Isle de S. Domingue. Les Espagnols, effrayés comme si les François eussent été à la porte de leur capitale, armerent cinq gros navires au commencement de 1654. Avec ces vaisseaux & 180 soldats d'élite, D. Gabriel Roza de Vallefigueroa, battit si rudement le fort François, que la garnison se mutina contre le Commandant obstiné à se défendre. Ce Général cassa la tête à un soldat qui lui proposoit de capituler: *traître, si j'en suis réduit-là, tu n'en seras pas le témoin.* Cependant la trahison le réduisit à cette nécessité. Lorsqu'il voulut rentrer dans la Tortue, il la trouva occupée par les Anglois

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

qu'il ne put forcer à l'évacuer ou à ſe rendre. Les Boucaniers retournerent à la côte de S. Domingue, & les Flibuſtiers allerent joindre une flotte Angloiſe arrivée devant la Jamaïque.

La France & l'Angleterre s'étoient alliées enſemble en 1655, pour arracher quelques pierres du vaſte édifice de la Monarchie Eſpagnole qui ſembloit s'écrouler de toutes parts. Cromwel envoya auſſi-tôt dix-ſept vaiſſeaux de guerre & un grand nombre de bâtimens de tranſport ſous le commandement de l'Amiral Pen, & neuf ou dix mille hommes de troupes de terre ſous les ordres du Général Venables, pour conquérir S. Domingue. Cette flotte n'étoit pas pourvue d'armes & de vivres convenables; ces Chefs n'avoient que de petits talens & ne s'aimoient pas; ces troupes étoient le rebut de la milie Britannique: enfin, des ſurveillans ſous le nom de Commiſſaires, achevoient de corrompre la maſſe infectée par tant de mauvais levain. Cependant à la vue d'un ſi formidable appareil, les habitans de San-Domingo s'enfuirent dans les bois: les Aggreſſeurs, après avoir erré tumultueuſement ſans reſſources contre la faim, la ſoif & la chaleur, s'enfuirent à leur tour ſur leurs vaiſſeaux, à la vue des Eſpagnols, qui, encouragés par les fautes de l'ennemi, vinrent lui tuer, bleſſer ou enlever huit cens hommes, ſans que la victoire leur fût diſputée; on n'eut pas même un combat à livrer. Lâchement échappés aux apparences du danger, les Anglois ſe raſſurerent, réfléchirent, ſe regarderent, rougirent, ſe réconcilierent, & allerent attaquer la Jamaïque.

Les Colons de cette Iſle, ſurpris de leur deſcente imprévue, ne trouverent qu'un projet de capitulation à négocier pour ſe mettre à couvert d'un bruſque aſſaut, cacher leurs effets les plus précieux, & ſe retirer ſur des montagnes inacceſſibles, d'où ils pouvoient les tenir en échec. L'artifice réuſſit. Les ennemis, furieux d'avoir été trompés, ſe répandirent de tous les côtés, avec deſſein de tout exterminer, mais ſans rien découvrir, & ayant à lutter contre des privations douloureuſes & une mortalité tous les jours plus active. La Jamaïque auroit été abandonnée comme

comme S. Domingue, ſi un bonheur ineſpéré n'eut conduit un parti dans les prairies où les habitans avoient renfermé leurs nombreux troupeaux. Ceux-ci, allarmés de cette diſgrace & menacés d'une entiere deſtruction par les Boucaniers accoutumés à pourſuivre les bêtes Sauvages juſques dans les lieux les plus eſcarpés, s'embarquerent pour Cuba. Mais renvoyés avec ignominie, ils revinrent accompagnés de trop foibles ſecours, périr avec gloire. Depuis cette époque, l'Iſle importante de la Jamaïque eſt demeurée à la couronne d'Angleterre.

L'armée victorieuſe avoit été groſſie de pluſieurs bandes de ces François & de ces Anglois qui avoient établi dans les Antilles le ſiége du brigandage. Souvent l'harmonie regnoit entre les deux nations, ſurtout quand les Caraïbes étoient à craindre : quelquefois même elles ſe confondoient l'une dans l'autre ; ſouvent auſſi la jalouſie, des injuſtices particulieres, l'adreſſe des Sauvages les diviſoient. Ces Colons, délaiſſés par leurs Métropoles reſpectives, ſe déterminerent, au mois de Janvier 1660, à 1660 & ſuiv. s'aſſurer & à ſe garantir réciproquement par une ligue offenſive & défenſive, les terres où la fortune leur avoit placés ; arrangement auxquels les Sauvages furent forcés d'accéder. Par ce traité, les François conſerverent la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade & autres Iſles moins importantes ; les Anglois, la Barbade, Nieves, Antigoa, Montſerrat & autres Iſles de peu de valeur : S. Chriſtophe reſta aux deux nations en commun ; les Caraïbes furent confinés à la Dominique & à S. Vincent, où les reſtes de la nation ſe réunirent au nombre de ſix mille hommes. Celles de ces Colonies qui furent le moins aſſervies à leurs Métropoles, acquirent bientôt ſur les autres une ſupériorité manifeſte.

Le Comte de Carliſle avoit obtenu de la couronne d'Angleterre la propriété de la Barbade : le Lord Willoughby obtint celle d'Antigoa où il fit paſſer à ſes frais en 1666, un aſſez grand nombre d'habitans. Tandis que la plûpart des Iſles Angloiſes ne contenoient preſque que des vagabonds emportés par la miſere

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

& le libertinage loin de leurs foyers, la Barbade distinguée par une sage administration reçut tous les jours de nouveaux habitans qui y apportoient l'ambition d'être heureux sans nuire, & les moyens de l'être, je veux dire, des capitaux, l'amour du travail, un courage actif & patient, & le goût fortuné de l'Agriculture. Avec ces moyens, une Isle de huit lieues de longueur sur quatre de largeur parvint, dans quelques années, à nourrir une population de cent mille ames & un commerce qui occupoit 400 navires, chacun de 150 tonneaux. Jamais, dit un Historien, jamais la terre n'avoit vu se former un si grand nombre de Cultivateurs dans un si petit espace, ni créer tant de riches productions en si peu de tems. Cette haute prospérité fut sur le point d'être anéantie par un crime, par la noire ingratitude d'un Anglois qui vendit une Indienne à laquelle il devoit la vie, excès d'avarice & de perfidie que les esclaves auroient puni par le massacre général des Colons, s'il ne s'étoit encore trouvé parmi les Indiens un homme assez généreux pour vouloir sauver son Maître.

L'esprit de brigandage prédominoit toujours sur l'esprit agricole chez quelques peuplades Françoises : ou plutôt ces peuplades, dégénérées en bandes de chasseurs & de pirates, trop pauvres & trop dégradées pour tendre à une prospérité lente par la culture, assez braves & assez ardentes pour acquérir une fortune rapide par le pillage ou la conquête, suivoient uniquement la pente de leurs anciennes habitudes & de leurs mœurs. On les trouvoit toujours disposés à attaquer, au premier signal, les Espagnols & les environs de S. Domingue, parce que cette Isle abondoit en bœufs, animaux qui leur fournissoient les principales matieres de leur subsistance & de leur commerce. Deschamps du Rausset, Gentilhomme Périgourdin, ancien compagnon de course des Boucaniers, au rapport du P. Labat, avoit obtenu en 1659, de la Cour de France le gouvernement de la Tortue, c'est-à-dire, la permission de s'en emparer, s'il en avoit la force. Avec du vin & de l'eau-de-vie, il attira sous ses dra-

peaux quatre ou cinq cens de ces Aventuriers ſur la côte de S. Domingue. Par une expédition des plus hardies & des mieux concertées, il ſurprit le fort de la Tortue en 1660. Bientôt cette Iſle devint le marché où les Boucaniers allerent vendre leurs cuirs & les Flibuſtiers leur butin.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Les Boucaniers formoient la partie la plus nombreuſe de ce corps d'Aventuriers que l'on nommoit *gens* ou *freres de la côte*, à cauſe qu'ils fréquentoient les côtes de S. Domingue & de la Tortue. Dans ce tems-là, ils étoient au nombre d'environ trois mille. De leurs boucans compoſés de barraques pour ſe mettre à couvert des intempéries de l'air, d'enclos pour faire ſécher les viandes ſur des clayes, & de places pour étendre les cuirs, ils avoient agité les Eſpagnols juſqu'à les réveiller de leur profonde léthargie. Cette Colonie, la premiere envoyée dans le Nouveau-Monde, oubliée de la Métropole, avoit elle-même oublié ſa grandeur paſſée. Ses membres languiſſans s'étoient retranchés aux ſimples beſoins de la nature, ils retranchoient même, autant qu'il étoit poſſible, de ces beſoins, pour ne pas troubler leur oiſiveté & leur paſſion pour le jeu. Le principal travail de leurs eſclaves étoit de les bercer dans leurs hamacs. Lorſque l'inquiétude audacieuſe des Boucaniers les avoit provoqués, ils s'étoient éloignés. Pourſuivis par ces barbares ils s'éloignoient encore. Mais déſeſpérant de trouver le repos à côté d'hommes ſi turbulens, ils tirerent du Continent & des Iſles quelques troupes & compoſerent un corps de cinq cens Lanciers, qui, diviſés en partis de cinquante hommes, allerent à la chaſſe des Boucaniers. Ces troupes ſurprirent pluſieurs de ces barbares dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes, & les maſſacrerent. Toute la horde auroit été ſucceſſivement détruite, ſi elle ne ſe fût attroupée pour ſe défendre. Déſolée juſques dans ſes boucans, elle ne reſpira que meurtre, & ſa rage ne s'aſſouvit pas dans le ſang d'un grand nombre d'Eſpagnols. Ces chaſſeurs, ſéparés pendant le jour, ſe raſſembloient le ſoir; & s'il manquoit quelqu'un d'entr'eux, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

on laiſſoit en paix les animaux, il falloit que ſa mort ou ſa ſervitude fût vengée, tout étoit immolé ſans diſtinction d'âge & de ſexe. De leur côté, les Eſpagnols, aidés par les Colonies voiſines, les traitoient en brigands. L'Iſle ſe jonchoit de cadavres. En 1663, Vandelmof, Officier Flamand, parti à la tête de cinq cens hommes pour exterminer tous les François de S. Domingue & de la Tortue, ſuivant l'ordre de la Cour de Madrid, ſe flattoit de les ſurprendre dans leur principal refuge; mais ils eurent le tems de ſe raſſembler au nombre de cent hommes, Vandelmof fut tué, ils triompherent. Les Eſpagnols ne travaillerent plus qu'à renverſer leurs boucans, & les obligerent ainſi à ſe retirer dans les petites Iſles voiſines d'où ils ne deſcendoient à S. Domingue que pour la chaſſe & en force. Les meurtres & les combats continuerent. Enfin ſans eſpérance de réduire des hommes ſi féroces & ſi acharnés ſur leur proie, les anciens conquérans du pays s'aviſerent de détruire eux-mêmes par des chaſſes générales tous les bœufs de l'Iſle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers des reſſources locales, les réduiſit à la néceſſité d'embraſſer un nouveau genre de vie: un grand nombre ſe joignit aux Flibuſtiers dont le corps devint par là formidable; les autres conſtruiſirent des habitations pour exercer l'état ſédentaire de Cultivateurs.

La France laiſſoit agir & Flibuſtiers & Boucaniers, ſans les avouer, & prête à les déſavouer ſans renoncer au bénéfice de leurs travaux, s'il reſtoit après eux des fruits à recueillir. Les Aventuriers ainſi que les vrais Colons fondoient ſans elle & pour elle une puiſſance dans les Iſles. C'eſt ainſi que des particuliers avoient formé le précieux établiſſement de Terre-Neuve: il donnoit l'empire de la pêche à la France ſans qu'il eut rien coûté à la Cour. On avoit vu le Chevalier Humfrey deſcendre dans l'Iſle au nom de la Reine Eliſabeth vers la fin du ſiecle précédent; Jean Guyas donner en 1608, quelque conſiſtance à ſon projet dans la Baye de la Conception, & d'autres Anglois élever de diſtance en diſtance des habitations ſur la côte Orientale

jusqu'au Cap de Baze. Dès l'an 1504, les François avoient acquis des droits sur ce Cap & sur la côte Méridionale où ils avoient ensuite roulé pour s'arrêter à la fin dans la Baye de Plaisance, sur un beau port creusé par la Nature. Jusqu'en 1660, la Cour de France n'avoit troublé, ni les Colons de Terre-Neuve, ni les Armateurs qui envoyoient des bâtimens à la pêche. A cette époque, Gargot obtint la concession du port de Plaisance avec le titre de Gouverneur. Ceux qui étoient directement intéressés à la liberté & à la franchise de l'Isle & de la pêche, s'opposerent vivement à une innovation qui les mettoit sous la tutele d'un homme qu'ils soupçonnoient de n'avoir pas du moins autant d'habileté qu'ils n'en avoient eux-mêmes dans l'art de faire leur propre bien. Quelques années après, la Poype fut chargé d'aller prendre, au nom du Roi, possession du fort & de l'habitation, afin d'assurer à la France, contre les desseins de l'Angleterre, une pêche avantageuse, & à la Colonie le fruit de son travail, jusqu'alors dérobé ou envié, dit-on, par les Commandans: c'est ce que portent les instructions données à la Poype. Quoiqu'on puisse penser de l'intérêt des Colons, il étoit certainement de la prudence de dominer la pêcherie avec des forces imposantes. L'Isle fut toujours un théâtre de combats entre les François & les Anglois, & souvent de victoires pour la premiere de ces deux nations. Toute grande qu'elle est, dit Charlevoix, elle n'a pu contenir les pêcheurs de France & ceux d'Angleterre, comme autrefois la Sicile ne put contenir l'ambition des Romains & des Carthaginois, avec cette différence néanmoins que la Sicile demeura toute entiere à ceux qu'elle voyoit victorieux, au lieu que Terre-Neuve est restée à ceux qu'elle avoit toujours vus battus.

Quoique l'Europe ne méconnût pas toute l'importance de la pêche de la morue, elle étoit loin de pouvoir estimer l'immense différence qu'il y avoit d'une part entre une production que la Nature offroit toute formée aux Pêcheurs pour prix de leurs dépenses d'exploitation & de voyage sans exiger d'eux des objets

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

d'échange, & de l'autre part des productions que les Marchands n'obtenoient des Colons qu'en leur cédant des valeurs égales, & que la nation regnante ne recevoit des Marchands qu'en leur accordant, outre le prix d'achat & les frais de navigation, des bénéfices, après s'être chargée des dépenſes d'établiſſement & de protection des Colonies agricoles. Tout au contraire, elle n'auroit comparé l'Iſle de Terre-Neuve aux Iſles à ſucre, que comme elle auroit comparé le peuple à qui celle-là fourniſſoit une groſſiere ſubſiſtance à la claſſe des riches conſommateurs à laquelle celles-ci procuroient une délicieuſe denrée: Terre-Neuve demeuroit auſſi obſcure que ce peuple, & les Antilles acquéroient une réputation brillante comme la richeſſe de cette claſſe.

Juſques vers le milieu du 17e. ſiecle, les Portugais du Bréſil, ſeuls poſſeſſeurs de l'art de préparer le ſucre à un certain degré de perfection, avoient fait preſque ſeuls toute la fourniture de l'Europe, fourniture eſtimée à 100 ou 110 mille bariques qu'ils vendoient ſept ou huit livres ſterlings le quintal. Des Colons Anglois, après de fréquens voyages à Fernambuc d'où ils avoient tiré leurs premieres cannes, ſe trouverent en 1650, aſſez inſtruits de la méthode Portugaiſe pour égaler leurs Maîtres en induſtrie, pendant que leurs terres preſque neuves & franches l'emportoient ſur celles du Bréſil flétries par la guerre & par la fiſcalité. Leurs plantations de *Canameles* devinrent bientôt ſi floriſſantes que neuf ou dix ans après, c'eſt-à-dire, vers 1660, la concurrence des Marchands de ſucre Britannique reſſerra le commerce du ſucre des Portugais dans l'enceinte de la Méditerranée. Il fallut à la vérité vendre à bas prix; mais, comme les plantations nouvelles étoient très-productives, comme les Colons Anglois avoient ſur les Colons Portugais l'avantage de l'ardeur & de la frugalité ſur la langueur & le luxe, comme les Iſles & leurs débouchés ſupportoient moins de charges que le Bréſil, le ſucre Anglois pouvoit être donné à bas prix. Il auroit été débité juſques dans les Echelles du Levant, ſi l'acte de navigation l'eut permis, ſi les navires Marchands n'avoient été obligés de venir

par un long circuit toucher la Grande-Bretagne & ſe charger de frais extraordinaires avant de gagner le Détroit de Gibraltar.

Ce fameux acte avoit été lancé pour la premiere fois contre la liberté & la proſpérité nationale par le tyran Cromwel. Un Hiſtorien récent admire tout à la fois, & la ſageſſe profonde de la Loi & l'heureuſe ſageſſe de ſon inexécution. S'il voit une nouvelle invention ſublime de la politique dans l'ancienne méthode du monopole attribué aux Armateurs regnicoles, & dans la condamnation de ces Marchands à l'impuiſſance de lutter contre des Marchands libres dans des ports libres, il voit auſſi avec l'Auteur de l'*Hiſtoire & Commerce des Antilles Angloiſes*, que ce fut un bonheur pour l'Angleterre d'être infidele à un excellent reglement qui n'auroit pas laiſſé aux plantations le tems de s'accroître par la facilité du débit, & de s'élever ſur les ruines des cultures Portugaiſes. L'année 1660, époque du renouvellement de l'acte ſous Charles II, étoit donc préciſément le tems où la ſéverité de la Loi pouvoit être, non-ſeulement impunie, mais encore proſpere. Cependant, comment les prohibitions qui auroient empêché, avant 1660, la proſpérité des Iſles à ſucre, ne l'auroient-elles pas arrêtée ou rallentie après ce terme? S'il étoit dans un tems de l'intérêt des Colons de commercer avec les Hollandois, parce que ces Républicains plus actifs, plus pécunieux, plus économes, plus maîtres de la mer, moins rançonnés à la ſortie & à l'entrée de leurs ports, leur offroient de meilleures conditions, achetoient plus cher & vendoient à meilleur marché, pourquoi les Colons n'auroient-ils pas eu le même intérêt dans un autre tems? S'il eſt vrai qu'auparavant on voyoit dans les Iſles Angloiſes dix vaiſſeaux Hollandois contre un navire Anglois, il eſt évident que le commerce Hollandois étoit la principale cauſe de leur proſpérité. L'acte de navigation fut donc un acte de proſcription porté contre les Colonies.

Elles ſoutinrent ce rude coup, tant elles avoient acquis de force ſous le court regne de la liberté du commerce! Mais ce n'étoit là qu'une partie de la peine qu'elles devoient porter

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pour s'être enrichies. A peine les avoit-on asservies sous les prohibitions, qu'on les battit à coups redoublés avec le fléau de la Finance. Dès 1661, il fut imposé par l'acte de tonnage & de poundage un droit de dix-huit deniers (à raison de 5 pour 100) sur les sucres, à leur entrée en Angleterre. Un droit de sortie de quatre & demi pour cent fut établi à la Barbade en 1663, & quelque tems après aux autres Isles, sur toutes leurs productions. Elles ne succomberent pas encore, puisque la Barbade seule envoya pour quatre millions de livres sterlings de sucre en Angleterre dans l'intervalle de 1656 à 1676. Toutefois elles furent affoiblies au point qu'il ne falloit qu'ajouter le poids le plus léger à cette masse pour les écraser en quelque sorte. Un droit additionnel d'entrée de deux schellings quatre deniers ayant été mis sur les sucres, la premiere année de Jacques II, la consommation intérieure en diminua tout d'un coup d'une maniere très-sensible. Pour que le débit extérieur n'éprouvât pas la même révolution, il fut arrêté que le nouveau droit seroit rendu à la sortie des Mascavades ou sucres bruts : quant aux sucres raffinés, on oublia qu'ils avoient été bruts, que dans cet état ils avoient payé le nouveau droit, & que s'ils ne participoient à l'affranchissement accordé aux Mascavades, il ne seroit plus possible de les vendre au dehors. Il arriva delà que l'Angleterre perdit le commerce extérieur, alors très-considérable, de ses sucres raffinés; & que les Raffineurs Hollandois & Flamands qui achetoient à bon marché les sucres bruts déchargés du droit additionnel, ainsi que de neuf deniers du premier droit d'entrée, supplanterent partout les Anglois en vendant cette production tirée des Isles Angloises par l'Angleterre à douze pour cent plus bas qu'eux. La culture diminua dans ces Isles en raison, & de ce qu'elles vendoient moins & de ce qu'elles vendoient moins cher : elles vendoient moins cher, parce que les droits altéroient nécessairement le prix de la denrée, & que les Marchands ne pouvoient la payer sur le taux ancien aux Cultivateurs sous peine de ne plus trouver de consommateurs, si la denrée

denrée renchériſſoit dans leurs mains proportionnellement aux droits: elles vendoient moins, parce que l'on conſommoit moins, & que la denrée qui n'eſt pas conſommée ne ſe reproduit pas. Dans l'eſpace de huit ans que l'acte de Jacques II fut en vigueur, il y eut plus de quarante moulins à ſucre abandonnés dans la Barbade ſeule, & les Planteurs furent réduits à cette extrémité, que ſur vingt d'entr'eux, on n'en trouvoit pas un qui eut le moyen d'entretenir ſon habitation en bon état.

La guerre allumée dans le même tems entre la France & l'Angleterre, livra tant de navires Anglois chargés de ſucre aux Armateurs François, qu'embarraſſés de ſon abondance ils le donnerent à vil prix : ainſi les Anglois, après avoir d'un côté perdu la plus grande partie de leur denrée, furent obligés de vendre le reſte au deſſous de ſa valeur. Déja les François participoient eux-mêmes à ce commerce par la production de leurs propres Iſles; & cette concurrence étoit une autre cauſe de la décadence du commerce & des Iſles Britanniques. Un Hiſtorien, ſujet à des erreurs & à des contradictions fréquentes, parce qu'il ne confronte jamais l'Auteur qu'il copie avec les Auteurs qu'il a déja copiés, qu'il ne rapproche jamais ce qu'il a écrit de ce qu'il écrit, & qu'il ne ſçait pas ſon ouvrage, ſemble reculer conſidérablement, trompé en partie par l'*Hiſtoire des Antilles Angloiſes*, l'époque où les François intervinrent dans le commerce du ſucre. Il n'y a qu'à voir le tarif de 1664, les Lettres-Patentes pour la création de la Compagnie des Indes occidentales du 11 Juillet de la même année, l'Arrêt du Conſeil du 12 Août 1671, celui du 21 Janvier 1684, &c., pour ſe convaincre que dans le tems même où l'on prétend que l'Angleterre fourniſſoit l'Europe & la France elle-même de ſucres, les Iſles Françoiſes avoient des plantations & des ſucreries conſidérables, & que leurs ſucres ſe répandoient, non-ſeulement en France, mais dans divers Etats de l'Europe par des navires François, après s'y être répandus de toutes parts, plus par des Hollandois que par des François. Dans ces différens actes, le gouvernement atteſte l'état floriſſant de la

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

culture des Iſles à ſucre, reconnoît & excite le conflit du trafic des regnicoles avec celui des étrangers ; tariffe & reglemente les réexportations comme les importations de la denrée, taxe, interdit, prohibe, privilégie, & traite enfin ce commerce comme une ſource féconde dans laquelle il entend puiſer également l'argent des Colons & des Régnicoles, & celui des Etrangers.

Les Iſles Angloiſes & les Iſles Françoiſes avoient commencé à fleurir en même tems & par les mêmes cauſes, par leurs relations avec les Hollandois & l'indifférence de leurs Métropoles ; elles furent preſqu'en même tems ſur les mêmes motifs frappées des mêmes anathêmes par le régime prohibitif, monopolaire & fiſcal ; elles déclinerent en même tems en vertu des mêmes proſcriptions. L'Auteur dont nous parlons n'ignoroit pas ces révolutions de la culture du ſucre dans les Colonies Françoiſes, quand il écrivoit ſur des mémoires François ; mais lorſqu'il prend des mémoires Anglois pour guides, il les oublie.

Si les Colonies Françoiſes ne tomberent pas plus près de leur ruine que les Colonies Angloiſes, il falloit qu'elles fuſſent plus affermies ; car elles furent aſſervies à un joug plus peſant. L'acte de navigation partageoit au moins le monopole du commerce de l'Amérique Angloiſe entre les Marchands regnicoles ; le privilége de la Compagnie des Indes occidentales concentra celui de l'Amérique Françoiſe dans les mains avides d'un corps aveugle.

Un homme s'étoit élevé par la voie des Bureaux, lequel, maître des Finances du Royaume & nourricier de la vanité de ſon Prince, voulut à tout prix convertir la France en maiſon de commerce, & la ruina. Ce fut là l'auteur de la nouvelle Compagnie. Cet homme, trop célebre, n'eſt pas connu : il faut le faire connoître par ſes œuvres.

Prodigue de l'argent, du ſang des peuples, il créa, dota, racheta de la banqueroute diverſes Compagnies excluſives, Compagnie de la Chine, Compagnies des Indes, Compagnie du Sénégal, &c. pour envahir différens commerces ſur les étrangers & ſur la nation elle-même. De ces Compagnies ; il ſurvécut aux unes ; les autres lui ſurvécurent peu.

Dans l'opinion mercantile que le commerce d'une nation conſiſte, non dans les ventes qu'elle peut faire à tous les acheteurs de l'Univers, mais dans les échanges que les Voituriers & Colporteurs habitués dans le Royaume peuvent faire dans tous les marchés du dehors, il engagea ſon Maître dans de cruelles guerres de commerce ou de corſaire en couvrant d'hoſtilités en Europe ſes expéditions contre les Anglois en Amérique, contre les Hollandois dans l'Inde, &c.; il perdit l'Etat dans l'inextricable labyrinthe des emprunts & de la Finance; il accumula ſur la tête de la nation un poids immenſe d'impôts, inoui juſqu'à ſon miniſtere, & l'écraſa.

La France, juſqu'alors l'appui des Hollandois, leur alliée, leur amie, il l'irrita contre ces Républicains, uniquement parce qu'ils étoient puiſſans ſur mer, qu'ils avoient des Domaines dans toutes les parties du monde, qu'ils étoient les Facteurs communs & les Revendeurs les moins chers de l'Europe. Après avoir repouſſé leurs navires Marchands des côtes du Royaume par des prohibitions & des droits, & en tentant de ſurprendre leurs poſſeſſions éloignées, il attaqua leur territoire avec l'appareil le plus formidable, en pourſuivit la ruine avec acharnement, & l'auroit anéanti, il auroit anéanti le chef-d'œuvre de l'induſtrie Européenne ſi l'indignation & l'exécration de l'Europe liguée n'euſſent rejetté la France ſur le bord de l'abîme qu'elle avoit creuſé pour enſevelir la Hollande.

Il crut, il afficha dans ſes Ordonnances, il perſuada que des vaiſſeaux Marchands, des voyages de long cours, des comptoirs & des plantations aux deux bouts du monde, conſtituoient la proſpérité d'une nation agricole aſſiſe ſur le plus fertile & le plus beau des territoires, comme ils publioient la gloire de l'Entrepreneur couronné de ces établiſſemens. Pour *enrichir* des productions de deux Indes cette nation *opulente* par ſes propres productions, il jetta ſes charrues à la mer.

Il voulut groſſir conſidérablement le trafic des Négocians établis dans les ports de France, & il y parvint; ces Négocians

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

revendirent beaucoup plus qu'auparavant ; mais la nation vendit beaucoup moins. Il conſte par les regiſtres des Douanes d'Angleterre, que vers ſa mort les importations des marchandiſes Françoiſes dans la Grande-Bretagne étoient prodigieuſement diminuées ; ainſi des autres.

Afin que la navigation Françoiſe éclipsât celle des autres nations, il ſoumit les Armateurs regnicoles à des conditions ſi dures & à des charges ſi peſantes, qu'il leur ſeroit ſouvent impoſſible, toutes choſes égales d'ailleurs, de ſoutenir la concurrence, non-ſeulement des Hollandois, mais encore des Anglois, de vendre, par exemple, à côté d'eux au même marché du ſucre tiré de la même Colonie au même prix d'achat, &c., parce qu'en vertu de l'Ordonnance le François fait des frais de navigation beaucoup plus forts que le Hollandois & même l'Anglois, & que ſa marchandiſe eſt par-là devenue beaucoup plus chere.

En conſidérant, la tête renverſée, l'arbre ſocial, il vit l'agriculture & la richeſſe publique naître des manufactures ; & pour faire fleurir les branches, il coupa le tronc.

Perſuadé qu'un Etat ſe ruineroit à gagner beaucoup en vendant bien des denrées & matieres brutes d'une certaine importance à l'étranger, & qu'il gagneroit beaucoup à ruiner le Cultivateur en l'obligeant à vendre à perte ces mêmes matieres & denrées aux Ouvriers du dedans pour vendre au dehors à bon marché les marchandiſes ouvrées, il fit tomber ſi bas par des prohibitions, les prix des grains & autres articles, afin que la main-d'œuvre fût à bas prix, qu'une partie de la claſſe agricole ſe vit bientôt forcée d'abandonner la culture, les campagnes, & enfin l'Etat. Ces effets ſont atteſtés dans tous les monumens fideles du tems, & en particulier dans les Mémoires des Intendans dreſſés par ordre de M. le Duc de Bourgogne.

Après avoir dérobé à l'Agriculture le prix de ſes travaux & ſes avances, pour que l'induſtrie fabricât & que le commerce débitât à bon marché, il empêcha le bon marché de la main-

d'œuvre & du tranſport par les taxes, les hauſſemens de taxes, les ſurhauſſemens de taxes de toute eſpece, dont il chargea & ſurchargea les perſonnes & les choſes, les corporations & les Particuliers, l'Ouvrier & l'Entrepreneur, le Fabricant & le Marchand, les matieres premieres, les denrées, les marchandiſes, dans les atteliers, à leur circulation, &c. &c. &c. En attaquant l'agriculture par des prohibitions deſtructives, il avoit préparé la décadence des manufactures & du commerce ſans le ſçavoir; en attaquant par des impoſitions déſaſtreuſes les manufactures & le commerce, il accéléra ſans le ſçavoir la ruine de l'agriculture.

Pour mériter les titres de Bienfaiteur, de Reſtaurateur, de Créateur des Arts, il érigea deux ou trois fabriques de luxe, & en même tems il interdiſit à la nation les branches d'induſtrie qu'il achetoit aux dépens de la nation; il interdiſit aux pauvres la faculté de gagner leur vie ſans en avoir acheté le privilége; il interdiſit dans tous les métiers & toutes les profeſſions la concurrence qui amene la perfection & le prix naturel; il interdiſit la liberté de donner aux ouvrages les qualités, les couleurs, les meſures, les formes que le goût même des conſommateurs exigeroit; il interdiſit tout ce qui peut exciter l'eſſor du génie, ſoutenir l'effort du talent, & conduire les Arts à la proſpérité par les voies de l'ordre & de la juſtice. Reglemens, injonctions, reſtrictions, prohibitions, excluſions, exactions, oppreſſions de tout genre, arbitraires, abſurdes, injuſtes, ſans nombre, ſans meſure, tout ce que le plus impitoyable ennemi des Arts & du Commerce eut pu employer, les hoſtilités militaires exceptées, pour arrêter leurs progrès, précipiter leur décadence, les détruire, il l'employa, il l'employa à outrance & ſans pudeur: il crut commander à des eſclaves, & commander en tyran.

Il ouvrit toutes les veines & coupa les arteres du corps politique pour nourrir un luxe effroyable de honteuſes dépenſes en appareil de Cour, en fêtes ſcandaleuſes, en ſuperbes & déplorables édifices, en bureaux de déprédation & de confuſion, en inſtrumens de corruption & de vexation, en armées faſtueuſes, &c.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Par ce luxe qu'il introduiſit ou qu'il outra, il déſole encore & la France & l'Europe ; je dis l'Europe, car cet exemple menaçant & impoſant engagea & força les autres Cours à monter leurs dépenſes au deſſus de leurs moyens.

C'eſt lui, qui, à la tête d'une Ordonnance contre les Arts & Métiers, prononça que le *droit de travailler* étoit un *droit Royal* ; c'eſt lui, qui, dans une Ordonnance des Fermes, défendit qu'on exigeât des certificats de vie & de mœurs des Employés ; c'eſt lui qui renverſa ſes Bienfaiteurs pour s'élever ſur leurs ruines & ſe parer de leurs dépouilles ; c'eſt lui, qui, en ſeize ans de miniſtere, ſe compoſa une fortune de plus de *trente-deux millions* de ce tems là ; c'eſt lui, &c. &c. &c.

Son miniſtere eut des jours brillans, parce qu'il prodigua le capital de la France en entrepriſes impoſantes : mais cet éclat s'éteignit dans une nuit funèbre.

Nous oſons défier ſon plus ardent Admirateur de démentir les faits précédens. S'ils ſont vrais, qu'on nous cite un Miniſtre qui ait moins ſçu faire le bien de l'Etat, & qui lui ait fait plus de mal ? Les générations éclairées & déſintéreſſées adopteront-elles ſon panégyrique, ſoit par des ſuppôts de Finances auxquels il a tranſmis ſon eſprit, ou ſon oraiſon funèbre par un peuple déſeſpéré qui voulut déchirer ſon cadavre ?

Colbert imprima profondément le ſceau de ſon génie ſur ſon faſtueux projet de révolution dans le gouvernement de l'Amérique
1664 & ſuiv. Françoiſe. Création d'une Compagnie excluſive ; elle ſortit de l'imagination du Miniſtre, brillante, éclatante, toute-puiſſante, décorée des prérogatives de la ſouveraineté même, maitreſſe d'un Commerce, d'un Domaine, d'un Empire acquis & défendu aux dépens des peuples : travaux de la Compagnie ; elle empêcha d'agir & le commerce tomba ; elle permit d'agir & les Marchands particuliers releverent le commerce : ſuccès de la Compagnie ; au bout de neuf ans d'inaction & de dépenſes il fallut la ſupprimer & payer ſes dettes : tel eſt le Sommaire hiſtorique des grandes opérations de Colbert pour la proſpérité des Colonies occidentales.

Déja l'on avoit traité en 1662, avec les derniers Intéreſſés de la Compagnie de la Nouvelle-France fondée en 1628, & l'on avoit envoyé dans le Canada quatre cens hommes de bonnes troupes. En 1664, on racheta les Iſles gouvernées par l'Ordre de Malthe & par des Propriétaires particuliers, pour incorporer enſemble tous ces Domaines, y incorporer celui de Cayenne & même ceux de l'Afrique, &c., & en compoſer un vaſte Etat à la Compagnie des Indes occidentales. Colbert ne douta point que les ſuccès de ſa Société ne fuſſent en raiſon de l'étendue de ſes titres, de la complication de ſes entrepriſes, de la multitude de ſes Agens, du poids de ſes charges, de l'immenſité des détails de ſon adminiſtration.

Par les Lettres-Patentes expédiées le 11 Juillet 1664, le Roi accorda donc à la Nouvelle-Compagnie *en toute propriété, Juſtice & Seigneurie* le *Canada*, les *Iſles Antilles*, l'*Acadie*, les *Iſles de Terre-Neuve*, l'*Iſle de Cayenne* & les *pays de Terre-Ferme de l'Amérique, depuis la riviere des Amazones, juſqu'à celle de l'Orénoque, &c.* avec le privilége d'y faire ſeule le commerce pendant *quarante ans*, ainſi qu'au *Sénégal*, ſur *les côtes de Guinée* & autres *lieux d'Afrique.*

La Compagnie reçut le pouvoir de nommer les Gouverneurs, les Officiers militaires ou autres, les Curés mêmes & les Prêtres, pour le ſervice de ſes Domaines. On lui accorda le droit de déclarer la guerre & de faire la paix, ſelon ſes intérêts ou ſon bon plaiſir; droit d'engager la nation dans des guerres éternelles & folles, s'il n'avoit été illuſoire, donné, comme il l'étoit, à un corps par lui-même impuiſſant & néceſſairement aſſervi à la volonté du miniſtere. Cependant le Souverain ne ſe réſervoit que la foi & hommage-lige, & une couronne d'or du poids de trente marcs à chaque mutation de Roi: ce n'eſt pas à dire qu'il renonçât au droit de diſpoſer arbitrairement du ſort de la Compagnie, & fiſcalement de ſes profits, comme auſſi de diſpoſer de l'argent des peuples pour la protection de la Compagnie.

On donna pour armes à la Société un écuſſon en champ-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

d'azur ſemé de fleurs-de-lys d'or ſans nombre, avec deux Sauvages pour ſupport & une couronne tréflée. Cet emblême ſignifioit ſans doute que le monopole Royal exercé ſur des friches & appuyé par des Sauvages affermiroit, étendroit ſans bornes, & feroit fleurir l'Empire des Lys.

La Compagnie fut aſſujettie au payement de divers droits ſur ſes marchandiſes; & en même tems, pour la mettre en état de ſoutenir ſes dépenſes, on ſoumit le Roi à lui faire compter 30 liv. par tonneau de marchandiſes qu'elle porteroit en Amérique, & 40 liv. par tonneau de celles qu'elle en rapporteroit en France. Ainſi on la chargeoit pour la ſoulager, on la ſoulageoit pour la charger; on augmentoit d'un côté ſes dépenſes, on les diminuoit de l'autre; on exigeoit d'elle des ſacrifices, & l'on exerçoit envers elle une généroſité royale.

On s'apperçut que c'étoit une ſorte de contradiction ou du moins une miſérable puérilité que de donner d'une main pour recevoir de l'autre; & les gratifications furent converties en exemptions de la moitié des droits des fermes.

Pour que la Compagnie pût ſoutenir en Europe la concurrence des Portugais, des Hollandois & des Anglois dans le débit des marchandiſes de l'Amérique, mais ſur-tout des ſucres, elle fut diſpenſée d'acquitter les droits d'entrée & de ſortie des articles qu'elle importeroit dans le Royaume & qu'elle réexporteroit pour l'étranger. Les munitions de guerre, les vivres pour l'avitaillement des vaiſſeaux, les bois & autres matériaux de conſtruction deſtinés pour ſes navires furent également affranchis de tous droits.

Enfin le généreux Miniſtre, jaloux de voir la Compagnie remplir ſes hautes deſtinées, prit dans le tréſor royal, le dixieme du montant des capitaux qu'elle devoit former, & les lui prêta ſans intérêt pour quatre ans. Avec des fonds conſidérables, elle équipa, en moins de ſix mois, plus de quarante-cinq vaiſſeaux avec leſquels elle fut miſe en poſſeſſion des lieux & du commerce, compris dans ſes vaſtes & accablantes conceſſions.

Alexandre

Alexandre de Prouville, Marquis de Tracy, Lieutenant-Général des armées du Roi, parcourut avec des troupes réglées les Iſles Françoiſes d'où il ſe rendit dans la Nouvelle-France au mois de Juin de l'année 1665, pour y commander en *Viceroi de la Compagnie:* je dis *Viceroi*, parce qu'il en eut le titre. Je dis *Viceroi de la Compagnie*, parce qu'il ne pouvoit être que l'Agent de la Compagnie dans ſes Domaines, ſuivant la teneur des Lettres-Patentes, & il n'avoit d'autre miſſion que d'y établir ſes droits de Seigneurie & ſes priviléges de commerce. Dès que les troupes furent débarquées, on ſe mit à la chaſſe des Iroquois; & l'on conſtruiſit trois forts ſur leur riviere, à laquelle Sorel, Commandant d'une de ces places, donna ſon nom. Trois cantons ſe ſoumirent: en 1666, le Viceroi marcha pour ſoumettre les autres, mais il les trouva déſerts & négligea de s'en aſſurer par des établiſſemens, comme ſi le ſouvenir de ſon apparition devoit ſuffire pour les garder. A la fin, les Tribus harcelées, affoiblies, contenues, conſentirent à un accommodement en 1668. La Colonie jouit alors du plus grand bien qu'elle eut à deſirer, d'une paix profonde; & les Adminiſtrateurs travaillerent à lui en aſſurer les fruits. Le Marquis de Tracy étoit reparti pour France, après avoir établi la domination de la Compagnie dans ces contrées.

Colbert étoit dans la louable habitude de conſulter des hommes éclairés, d'employer des hommes capables, & de tirer de ſes Conſeils de bonnes inſtructions pour ceux qu'il chargeoit d'exécuter ſes mauvais projets ou de commettre de grandes fautes. L'Intendant Talon avoit reçu des ordres ou des avis aſſez ſages, & lui-même il avoit des vues aſſez grandes. Suivant le vœu de la Cour, on éleva de nouvelles fortifications ſur le fleuve S. Laurent pour en aſſurer la navigation. Elle avoit ſur-tout recommandé à l'Intendant de diſpoſer le zele & le ſaint art des Miſſionnaires à donner une éducation & des mœurs Françoiſes aux enfans des Sauvages. Lorſque les Fondateurs de la République chrétienne du Paraguay prétendirent, en ſe fondant ſur

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

divers essais, que ce projet étoit également dangereux & impraticable, on ne les en crut pas, quoiqu'ils s'appuyassent sur le témoignage du Marquis de Tracy; on se persuada qu'ils vouloient conserver des Sauvages pour être puissans sur eux & nécessaires au gouvernement. De l'avis du Gouverneur de Courcelles & de l'Intendant Talon, l'Evêque de Pétrée & les Prêtres de Montréal tenterent d'exécuter ce que les Jésuites ne jugeoient plus à propos d'entreprendre, & ils échouerent. Il fallut donc se borner à contenir les naturels du pays. En même tems, on sondoit les terres, on découvroit des mines de fer, on reconnoissoit de nouvelles contrées, on appliquoit l'art aux productions brutes des lieux par l'érection d'une tannerie & autres fabriques; enfin la culture étoit encouragée & excitée par la sûreté, par la propriété, par la liberté, par la liberté du commerce.

Oui, sous le regne d'une Compagnie exclusive, le commerce devint libre ou presque libre, parce que son inertie & son intérêt la rendirent tolérante. Ainsi qu'il est souvent arrivé à des Sociétés privilégiées hors d'état de maintenir leur trafic, elle exerça son monopole en accordant ou vendant aux Marchands particuliers des permissions de négocier dans les Isles & sur le Continent de l'Amérique. Le castor seul lui fut réservé dans le commerce du Canada. Cette liberté imparfaite, la paix, une administration intelligente, & divers autres encouragemens de la culture donnerent à la Colonie un essor dont elle-même elle s'étonna.

L'industrie fermenta, le courage s'éleva, la confiance s'établit. Les Colons reculerent à l'envi les palissades derriere lesquelles ils se tenoient auparavant retranchés. On s'affermit en s'aggrandissant; des anciennes plantations améliorées, les branches de la prospérité alloient former de proche en proche de nouvelles plantations. Le soldat à qui l'on remit des terres & son congé, s'il vouloit se fixer dans la contrée, devint Cultivateur: l'Officier aussi le devint, récompensé du même sacrifice, par des concessions proportionnées à son grade. Le commerce, d'un côté

plus facile avec les Marchands regnicoles, fut plus assuré de l'autre avec les naturels du pays. Ranimé par l'esprit de paix & de liberté, l'esprit de vie déploya partout son activité. On vit, chose inouie dans l'Amérique septentrionale ! on vit une harmonie générale régner dans un espace de quatre ou cinq cens lieues entre des Européens remuans & des Sauvages inquiets, au point qu'il ne se commettoit pas un acte d'hostilité, une provocation particuliere.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Pendant que la Colonie prospéroit, délivrée en quelque sorte du joug de la Compagnie, la Compagnie se traînoit vers sa ruine. La Cour de France, quoiqu'elle n'eut rien tant à cœur que de resserrer la navigation & le trafic des Hollandois, avoit déclaré la guerre aux Anglois en 1666. Les Isles surtout en furent bouleversées : S. Christophe devint un théâtre de carnage : l'Isle de Sainte Lucie, peuplée en 1650, par un brave François, nommé Rousselan, prise ensuite par les Anglois, fut évacuée par ces derniers : les François leur arracherent aussi Tabago, pour la rendre aux Hollandois qui l'avoient peuplée en 1632 & repeuplée en 1654 : il y eut de l'agitation dans les autres Isles. Mais le Traité de Bréda, en 1667, rétablit les choses à-peu-près dans leur ancien état. La paix rendit à la France ses droits sur l'Acadie, partie de la Nouvelle-France, autrefois partagée entre trois Gouverneurs, le Commandeur de Razilly, la Tour & Denis; troublée en 1647, par une opiniâtre mésintelligence entre la Tour & Charnisé, successeur de Razilly, & boucher exécrable, qui de la garnison du fort de la Tour ne réserva qu'un seul homme pour pendre le reste; désolée, vers 1654, de nouveau par l'ambition de le Borgne, successeur de Charnisé, & armé pour dépouiller la Tour & Denis, lorsque les Anglois vinrent recueillir les fruits de ces fautes & de ces crimes par la conquête facile du fort de la riviere S. Jean, de Pentagoët, de Port-Royal, de toute l'Acadie & de la Partie méridionale de la Nouvelle-France. Après le Traité de Bréda, on ne parvint qu'avec peine à retirer Pentagoët des mains du Chevalier Tem-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ple, qui s'y étoit formé un revenu considérable. Lorsque le pays eut été rendu, il s'éleva entre les nouveaux Gouverneurs de nouveaux démêlés, accompagnés d'hostilités qu'un jugement de la Compagnie occidentale termina.

Pendant cette courte guerre, la Compagnie avoit fait des pertes: elle fit des emprunts pour la somme de plus d'un million; elle aliéna son droit exclusif de traite sur les côtes d'Afrique; nous avons déja dit qu'elle débitoit des permissions particulieres de trafic: en vendant ce qu'on lui avoit donné sans exécuter ce qu'elle avoit promis, elle se ruina.

Dans les lieux où la Compagnie roidit son monopole contre l'intérêt des Colons, l'oppression eut des effets frappans, à la Tortue, par exemple, & à S. Domingue. Les Flibustiers, les Boucaniers, les Planteurs de ces Isles avoient trop joui de l'avantage de négocier librement avec toutes les nations pour y renoncer sans résistance, eux qui pouvoient en opposer une si vive. Au lieu de préparer la force pour les dompter, on comprit qu'il vaudroit mieux tenter de les gagner & de les engager à des sacrifices. Il s'agissoit d'avoir un homme capable de manier des esprits si indociles, si durs, si indisciplinables: on le trouva & même on l'employa. Bertrand d'Ogéron, Gentilhomme Angevin, à l'épreuve de la fortune, doux & ferme, habile & patient, éclairé par des malheurs & par l'habitude de vivre avec ce peuple féroce, chéri de ce peuple, estimé des hommes d'Etat comme des gens de bien, & néanmoins supérieur à l'opinion que l'on avoit, sinon de sa vertu, du moins de son génie, fut chargé non-seulement de ramener à l'ordre, mais encore de façonner au joug ces peuplades de Chasseurs & de Pirates, mais encore d'assortir avec leurs mœurs l'intérêt de la Métropole ou de la Compagnie, mais encore de rendre au milieu d'eux le goût de l'agriculture prédominant sur les passions effrénées du brigandage. La création d'une Compagnie exclusive les avoit révoltés. Déja les Flibustiers étoient déterminés à chercher de nouveaux parages pour y transplanter leur indépendance: d'Ogéron les

retint, en leur cédant le dixieme que leur donnoit ſur le butin ſa place de Gouverneur, & en obtenant du Portugal des commiſſions qui les autoriſoient à courir ſur les Eſpagnols, l'Eſpagne étant en paix avec la France. Les Boucaniers n'attendoient point de la généroſité d'une Société privilégiée des avances pour former des habitations, comme ils le deſiroient: il leur prêta des fonds ſans intérêt, il leur prêta ſon crédit. Qu'eſt-ce que les Cultivateurs ſe ſeroient promis d'une Compagnie de monopoleurs? il les encouragea, en Fondateur d'une Colonie agricole.

Mais entre cette population, il n'y avoit point de ſociété; car elle n'avoit point de femmes: d'Ogéron ſe hâta d'en demander; il en obtint cinquante que l'on mit à très-haut prix; il en obtint encore cinquante ſur leſquelles les encheres furent encore plus fortes: on en attendoit encore; arrivent des filles de joie, que les habitans engagent pour trois ans à leur ſervice; & la corruption entraîne tant de déſordres qu'il faut ſupprimer le reméde. Mais le beſoin ſubſiſte: trompés dans leurs eſpérances, ces Aventuriers s'éloignent en foule des bords de S. Domingue; & la Colonie eſt menacée de ne pas paſſer à la ſeconde génération. Cependant le Gouverneur, malgré ces accidens & ces traverſes, porta, dans l'eſpace de quatre années, à quinze cens le nombre des Cultivateurs ſur ces Iſles où il n'en avoit trouvé que quatre cens; il peupla toute la Tortue, ainſi que la Partie ſeptentrionale de la côte de S. Domingue, placée entre le port Margot & le port de Paix: partout on étoit en état de ſe défendre; on comptoit ſur ces côtes mille hommes très-aguerris: tout fut guerrier, juſqu'aux femmes. Depuis long-tems les Flibuſtiers ſe ſignaloient par une audace & une férocité dont nous rapporterons bientôt les traits les plus étonnans.

La Compagnie arrêta ces rapides ſuccès d'Ogéron. Il n'avoit établi ſon autorité ſur les Colons qu'en leur laiſſant l'eſpérance que les ports ſoumis à ſon gouvernement ne ſeroient pas rigoureuſement fermés aux étrangers, & toutefois par une conduite meſurée, il avoit inſenſiblement détruit leur concurrence ſans

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

allarmer les esprits. L'avide Société abusa bientôt de son bonheur au point qu'il ne fut plus possible aux habitans de se dissimuler leur servitude & de la souffrir. L'impôt, l'exaction, la spoliation qu'elle crut propre à l'enrichir, consista dans le prix de ses marchandises porté des deux tiers plus haut que celui qu'ils payoient aux Hollandois. Ils regarderent cette lésion comme un vol; & certes il n'y avoit, du moins quant à l'effet, aucune différence entre leur arracher de force & sans prétexte les deux tiers de ce qu'ils offroient en échange, ou les leur ravir par autorité & avec un titre abusif en leur interdisant les moyens de les conserver par un trafic libre. Ils prirent les armes en 1670, comme un peuple que l'ennemi auroit bloqué pour intercepter tout son commerce, & ne les mirent bas qu'un an après, & à des conditions que leur confiance dans la bienveillance du Gouverneur, auteur de l'accommodement, leur présentoit sous un aspect assez favorable, dans un tems où les vaisseaux du Roi, en croisiere dans ces mers, ne leur laissoient aucune espérance de voir aborder des navires étrangers. Il fut convenu que tous les vaisseaux François auroient un libre accès dans le pays moyennant un droit de cinq pour cent d'entrée & de sortie au profit de la Compagnie des Indes. Mais en même tems d'Ogéron se réserva, pour transporter ses récoltes en Europe, deux bâtimens, qui, pour un fret modique, se chargerent des denrées des Colons & leur amenerent des retours qu'on étoit maître de prendre au prix d'achat, à crédit, sans intérêt, & même sur une simple promesse verbale, beau moyen de rendre à la parole la dignité & la force qui nécessitent l'honneur, la probité, les vertus. Les habitans des Isles du Vent n'avoient pas moins en horreur que ceux de S. Domingue, la Compagnie & son privilége; mais ils n'avoient pas les mêmes ressources, & d'Ogéron ne les gouvernoit pas.

Les premiers cacaoyers de S. Domingue furent apportés par ce brave homme en 1665. Le Juif Acosta en avoit planté dès 1660, à la Martinique, deux ans après qu'on eut achevé d'y

exterminer ou d'en chaſſer les Caraïbes; mais ſon exemple n'eut aucune influence ſur les Colons juſqu'en 1684, tems où l'uſage du chocolat devint commun en France. En 1650, ce même Juif avoit introduit à la Martinique la culture du ſucre. Les premiers Fondateurs de cette Colonie n'étoient que des Planteurs de patates amenés de S. Chriſtophe en 1635, par Denambuc. Des Sociétés privilégiées établies en Europe s'occupoient peu de ſoins ſi importans.

Quand le monopole auroit ſouffert que ces Colonies euſſent acquis une haute proſpérité, elle n'auroit été que précaire, parce que des Loix, une Police réguliere & des formes civiles, ne la leur garantiſſoient pas, & que depuis le premier juſqu'au dernier degré d'autorité, le deſpotiſme les gouvernoit. Il n'en étoit pas ainſi de la plûpart des Colonies Angloiſes : outre que leurs droits de commerce étoient moins violés, qu'elles avoient en général des avances d'exploitation plus conſidérables, que leurs Chefs étoient des Citoyens, des Colons, les premiers des Colons & des Citoyens, & non des étrangers, Commis de la Métropole & de ſes monopoleurs, appellés au partage des dépouilles qu'ils enleveroient aux victimes de leur adminiſtration, outre ces différens avantages, elles avoient, pour la plûpart, un Code, des Inſtitutions judiciaires, un Ordre fiſcal, une aſſiette politique.

Parmi les Loix & les réglemens favorables à l'accroiſſement des Colonies Angloiſes, on ne citera pas le droit criminel inventé par le fanatiſme dans la Nouvelle-Angleterre. Une légiſlation ſuperſtitieuſe & ſanguinaire avoit transformé preſque tous les péchés en délits civils & la plûpart des délits civils en crimes capitaux: elle donnoit le coutelas du bourreau pour glaive à la Juſtice. Peine de mort contre le ſortilége, contre le blaſphême, contre le faux-témoignage; peine de mort contre les époux qui ne reſpecteroient pas la foi conjugale & contre les enfans qui battroient ou maudiroient les auteurs de leur vie; peine de mort contre les Puritains qui honoreroient les images, contre

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

les Prêtres catholiques qui rentreroient dans le pays après en avoir été bannis, & contre les Quakers qui y reparoîtroient après avoir été fouettés, marqués & chaſſés, &c. Les Légiſlateurs, qui vomiſſoient ainſi la mort ſur autrui pour des œuvres contraires à leur croyance & à leurs mœurs, s'étoient civilement permis, au prix de quelques légeres amendes, les juremens, la violation des Dimanches, les ſermens indiſcrets, & autres actes irréligieux auxquels ils pouvoient être plus habitués. Ceux qui ſeroient ſurpris en menſonge, dans l'yvreſſe, ou dans l'action de danſer, devoient être fouettés publiquement. La Police n'étoit pas moins abſurde que le Code criminel n'étoit atroce. On oſe fixer le prix du bled à trois ſchellings le boiſſeau. En défendant de vendre aux Sauvages des liqueurs fortes, de la poudre & du plomb, on les déclara bannis des terres qu'ils ne cultiveroient pas, &c. Ces Loix de ſang & de diſcorde exciterent les perſécutions, éleverent des gibets, & firent frémir l'humanité, ſurtout par le martyre de pluſieurs Quakers, qui dans les tourmens oſoient bénir Dieu & les hommes, & réſignoient en mourant leur doctrine & leur enthouſiaſme à leurs bourreaux mêmes. En 1661, Charles II ſuſpendit le cours de ces fureurs: Henri Vane, en renouvellant les diſputes théologiques, auroit allumé par ces mêmes fureurs des guerres civiles, ſi le danger commun, annoncé par des maſſacres, n'eut réconcilié tous ces Sectaires: la Colonie ſe réunit pour ſe défendre; elle ſe diviſa dès qu'elle eut triomphé de l'ennemi.

Le fameux Locke établiſſoit au contraire la tolérance pour Loi fondamentale de la conſtitution de la Caroline, province donnée en propriété, en 1663, par Charles II, aux Lords Clarendon, Albermale, Craven, Berkeley, Ashley & autres Seigneurs, depuis le 36e. degré de latitude-nord, juſqu'à la riviere de San-Mathéo renfermée dans le 31e. Depuis les maſſacres des François & des Eſpagnols, il n'avoit paru dans ce beau pays que quelques familles Angloiſes ſorties de la Nouvelle-Angleterre & de la Virginie. L'Auteur Anglois de l'Hiſtoire de la Caroline

Caroline avoue qu'il ne ſçait pas de quel droit le Roi de la Grande-Bretagne diſpoſoit en Souverain d'une vaſte contrée du Nouveau-Monde ; mais il demande en même-tems à quel titre les Eſpagnols & les François auroient prétendu qu'une terre qu'ils avoient abandonnée dût l'être à jamais, & qu'elle ne pouvoit plus être cultivée par les Anglois à cauſe qu'elle l'avoit été par eux. Sans craindre les réclamations, Charles céda généreuſement aux huit Fondateurs les *droits Royaux* ſur les *pêcheries*, ſur les *mines*, ſur les *poſſeſſions* & ſur la *vie* de leurs futurs vaſſaux, ſans autre condition que de payer à la Couronne un tribut annuel de *vingt marcs d'or*. Ce fut à la priere du Lord Shaftsbury, devenu l'un des Propriétaires, que Locke, qui pour être grand Métaphyſicien n'en étoit pas plus grand Politique, dreſſa les conſtitutions que les Acquéreurs adopterent pour être à perpétuité la *regle ſacrée & inaltérable du gouvernement de la province*.

Ce Code inſtituoit une *Cour Palatine* qu'il dotoit du pouvoir de conférer les emplois, les dignités, la Nobleſſe ſous des titres biſarres. Dans chaque Comté, il créoit deux *Caciques* avec des appanages de vingt-quatre mille acres de terrein, & un *Landgrave* avec un Domaine de quatre-vingt mille acres. Ces terres devoient être inaliénables ; diſpoſitions eſſentiellement contraires à l'Ordre ſocial & au bien public, en ce qu'elle détruit la propriété, le plein exercice de la propriété, les reſſources de la propriété, baſe de la Société civile & de la proſpérité publique. On ne laiſſoit aux poſſeſſeurs que le droit d'en affermer le tiers tout au plus pour la durée de trois vies. Ces Landgraves & ces Caciques devoient compoſer la Chambre haute. La Chambre baſſe fut formée de Députés des comtés & des villes. On ne pouvoit impoſer à chaque Tenancier qu'une redevance d'un ſou par acre, avec la liberté de s'en rédimer ; mais au premier ordre de la Cour Palatine, tous les habitans étoient obligés de prendre les armes. La conſtitution étoit vicieuſe ſans doute, puiſqu'elle partageoit le pouvoir & le partageoit mal ; puiſqu'elle attribuoit une richeſſe ou une force dominante aux Seigneurs ariſtocrates, &

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſoulevoit le Corps démocratique contre la ſervitude; puiſqu'elle excitoit les intérêts les uns contre les autres, au conflit, aux querelles, aux combats, aux uſurpations. En effet le choc perpétuel des forces & des contre-forces agitées par la conſtitution, abattit une partie de l'ouvrage qu'élevoit l'induſtrie attirée par la tolérance & animée par des libertés. Quoi qu'il en ſoit, ce gouvernement avoit le grand avantage de ſouſtraire, en partie du moins, la Colonie à la tyrannie de la Métropole, appellée par les Anglois mere-patrie.

Les Iſles modeloient leur gouvernement ſur celui de l'Angleterre: c'étoit un mêlange des trois pouvoirs. Le Commandant repréſentoit le Roi, le Conſeil les Pairs, le Corps des Députés des villes & paroiſſes, les Communes. Encore une fois ces Cours veilloient pour l'intérêt général des Colonies & les gardoient: il en émanoit même quelques ſtatuts ou des inſtitutions utiles & recommandables. Ainſi lorſque la Jamaïque s'impoſa des regles particulieres d'adminiſtration, il fut ordonné que tout dommage ſouffert par les particuliers pour la cauſe publique de la part de l'ennemi ſeroit réparé ſur le champ aux dépens du fiſc ou de l'Etat; que tout Maître de navire qui ameneroit un homme hors d'état de payer ſon paſſage recevroit une gratification de vingt ſchellings, & d'autres gratifications particulieres ſelon les lieux d'où il l'auroit amené; que quand un Propriétaire foncier n'auroit pas la faculté d'acquitter ſes dettes, ſa plantation ſeroit livrée à ſon créancier, ſelon l'eſtimation de douze Propriétaires ſes Pairs; reglement que des acceſſoires injuſtes déshonorent, mais dont le fond tend à tenir le Débiteur en haleine & le Créancier ſur ſes gardes. Doyley, homme bienfaiſant & juſte, avoit auparavant gouverné cette Colonie avec équité, mais militairement. La Colonie populeuſe de la petite Iſle de Névis, occupée dès 1628, avoit fait des progrès merveilleux en vertu des mœurs, de l'économie, de l'ordre, de la probité rigide, de la concorde inviolable, de la paix inaltérable, de la protection invariable des propriétés & de leur uſage légitime, régime tranſmis en héritage

par le Fondateur de la Colonie. Enfin dans tous les Domaines Anglois, on voyoit une adminiſtration tutélaire, des Loix, & ſurtout des libertés. L'humanité ſimple, tendre & bienfaiſante devoit bientôt inſpirer à Pen un nouveau Code pour le bonheur d'une nouvelle province.

La Nouvelle-Belge, transformée par la conquête en Nouvelle-Yorck, ne partagea pas ſitôt la douceur d'un gouvernement reglé & modéré, parce qu'elle fut d'abord le Domaine d'un Prince royal. Pendant que les Hollandois l'occupoient encore, la cultivoient, & la poſſédoient, en paix avec toutes les nations, & même la nation Angloiſe, Charles II l'avoit accordée en 1664, au Duc d'Yorck, ſon frere, en propriété, comme un pays jadis apperçu par un Anglois au ſervice de la Hollande, & à ce titre acquis à l'Angleterre même à perpétuité : pour confirmer ce droit, on ſuppoſoit que les habitans de cette province empiétoient ſur les autres dépendances de la couronne. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir fermé par l'acte de navigation aux Hollandois les ports des Colonies Britanniques, ces Républicains étoient encore les Navigateurs les plus économes, les Facteurs les moins chers, les Marchands les plus accrédités de l'Europe ; & pour les ſupplanter, ſans l'emporter ſur eux en frugalité & en induſtrie, il n'y avoit qu'à détruire leur marine & leur enlever leurs poſſeſſions éloignées. C'étoit le vœu de la nation Angloiſe ; l'entreprenant Duc d'Yorck l'inſpiroit au Roi ; le Roi conſentit enfin à ſe retrancher des plaiſirs pour en acquérir des tréſors plus abondans par un commerce, une domination, & des finances plus vaſtes.

Sans déclaration de guerre, les Anglois attaquerent en 1664, les vaiſſeaux & les établiſſemens Hollandois. Au commencement d'Août, une flotte parut devant la Nouvelle-Belge, ci-devant démembrée par Samuel Argall, le même qui avoit chaſſé les François de l'Acadie. Robert Carre, après avoir débarqué trois mille hommes à l'Iſle de Manhatte, marcha droit à la Nouvelle-Amſterdam où il ne trouva point de réſiſtance, parce qu'on n'y

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

avoit pas prévu les hostilités. La plûpart des habitans prêterent serment de fidelité au Roi de la Grande Bretagne : les autres eurent la liberté de se retirer avec leurs effets. Il restoit encore dans le pays des Suédois qui conserverent quelques-unes de leurs places. Cette conquête perfide fut légitimée par la paix de Breda : les Hollandois y rentrerent à force ouverte en 1673 ; mais un nouveau Traité en assura la possession aux usurpateurs. Le Duc d'Yorck, par ses Lieutenans armés de tous les pouvoirs réunis, du pouvoir général & absolu de commander, de taxer, de juger arbitrairement, opprima les Colons accoutumés à la liberté républicaine & les réduisit à l'alternative du soulevement ou de l'émigration, danger qu'on ne dissipa qu'en leur proposant de regler eux-mêmes leur administration par des Représentans. Cependant ils n'établirent qu'en 1691, leur Conseil composé du Gouverneur, nommé par la Couronne, de douze Conseillers, & de vingt-sept Députés du peuple. Avec la liberté & la sûreté par lesquelles tout prospere, la Colonie s'éleva dans la suite rapidement sur un sol favorable à la culture des grains & de toute sorte de denrées, & se distingua singulierement par un commerce très-considérable de pelleteries, sur-tout lorsque la révocation de l'Edit de Nantes eut fait passer chez les Anglois l'art de fabriquer les chapeaux de castor. Les Hollandois, en vivant dans l'intelligence la plus parfaite avec les Iroquois, en leur fournissant en abondance des armes & des munitions de guerre, avoient attiré dans le pays la chasse entiere des cinq cantons & le butin de leurs guerriers. Comme ils formerent toujours le gros des habitans, leurs mœurs dominerent encore, & donnerent la loi aux nouveaux Colons : la modestie & la frugalité prévalurent. Mais plusieurs nations Sauvages ne conserverent pas avec la Nouvelle-Yorck l'alliance qu'elles avoient eue avec la Nouvelle-Belge, & la révolution les arma contre les vainqueurs.

Le Duc d'Yorck avoit partagé la portion occupée par les Suédois entre ses favoris, Carteret & Berkeley. Ce Domaine

démembré fut appellé *Nouvelle-Jerſey*, vraiſemblablement à cauſe de l'origine du Chevalier George Carteret, né dans l'Iſle de Jerſey. Les nouveaux Propriétaires n'étoient que des Spéculateurs qui acheroient pour revendre, & qui revendirent en détail les terres qu'ils avoient achetées à vil prix. Cependant la Colonie demeura diviſée en deux foibles gouvernemens, dont les héritiers des premiers Chefs ſe dégoûterent dans la ſuite, parce que, ſimples ſujets, ils portoient la charge de la ſouveraineté : ils remirent leur charte à la Couronne.

Les Indiens du fond de la Baye de Chéſapeak, accoutumés à trafiquer avec les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & à leur vendre les marchandiſes même des Indiens du ſud établis ſur la frontiere de la Virginie, conçurent contre les conquérans une haine violente, ſoit qu'elle leur fut inſpirée par leurs anciens Alliés, ſoit que leurs nouveaux voiſins la méritaſſent par des injuſtices, ſoit que leur commerce ſouffrît de ce changement. Leur furie éclata par des maſſacres autour de la Baye. De leur côté, les Indiens du ſud, privés du débit facile qu'ils faiſoient de leurs fourrures par les mains de ceux-là, exécuterent d'horribles projets de vengeance ſur les Colons de la Virginie & des environs. Ce pays étoit dégradé par le vil prix du tabac, par le défaut d'adminiſtration réguliere & légale, par les impôts dont les grands Propriétaires accrédités accabloient impunément le peuple, par les factions & ſur-tout par les ſéditions qu'excitoit l'ardent Nathanael Bacon contre Berkeley, autrefois l'idole de la Colonie, par la furie du Capitaine Lawrence, qui, après la mort de Bacon, mit le feu à Jameſtown, déſeſpéré de ce que l'on avoit puni des ſéditieux auxquels on venoit de pardonner par une amniſtie ſolemnelle. Enfin l'ordre fut établi dans l'adminiſtration de la Virginie, & l'agriculture paiſible fleurit.

La Nouvelle-France fut ébranlée par la chûte de la Nouvelle-Belge. Les Iroquois ſçavoient que ſi deux peuples Européens, placés à côté l'un de l'autre, étoient des rivaux jaloux toujours diſpoſés à ſe nuire réciproquement, les Anglois & les François

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

étoient des ennemis ardens toujours prêts à ſe détruire les uns les autres; & qu'ils ſeroient aidés plus puiſſamment par les Anglois qu'ils ne l'avoient été par les Hollandois. Les nouveaux Adminiſtrateurs du Canada ſembloient s'être flattés qu'il ſeroit aſſez gardé par la terreur que leurs dernieres victoires avoient répandue, & que les Sauvages humiliés n'oſeroient lever les yeux pour conſidérer ſi ces victoires avoient élevé autour d'eux des poſtes dominans & des forces ſupérieures. Ces Sauvages, toujours armés pour la chaſſe & dès-lors toujours préparés pour la guerre, découvrirent néanmoins bientôt ce que leur humeur turbulente, vindicative, ambitieuſe les invitoit à examiner. Pour aller plus ſûrement à leur but, ils prirent d'abord des voies détournées, avec le moins d'éclat qu'il étoit poſſible. Leurs premiers pas furent dirigés contre des Tribus Indiennes, qui n'étoient ni alliées ni amies des François. Ceux-ci, ſoit que l'artifice ne leur en impoſât pas, ſoit que tout ſuccès leur parût redoutable de la part des Iroquois, leur ſignifierent qu'ils n'avoient qu'à mettre bas les armes & à renvoyer les priſonniers qu'ils avoient faits, ou qu'ils pouvoient s'attendre à voir bientôt le fer dévaſter leur pays & la flamme conſumer leurs habitations. Les Iroquois, irrités par une ſommation ſi impérieuſe, répondirent qu'ils ne laiſſeroient porter aucune atteinte à leur indépendance, & qu'on devoit ſçavoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger ni des ennemis à mépriſer. Ce choc violent ne fit qu'amortir l'orgueil réciproque des deux nations; en ſe relâchant l'une & l'autre, elles ſe concilierent. Cependant les Iroquois recevoient réellement la loi; & le levain du reſſentiment reſta dans leur cœur. Les Anglois de la Nouvelle-Yorck ſurvinrent, qui par de nouveaux fermens exciterent l'effervescence de leur haine. Séductions, promeſſes, préſens, bénéfices, ces nouveaux voiſins employerent tout pour gagner les Sauvages, armer les uns contre les François & en détacher les autres. Les uns furent engagés & les autres forcés à porter leur caſtor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck où ils les vendoient plus cher aux Marchands Anglois qu'ils ne

les auroient vendus dans la Colonie Françoiſe, quoiqu'ils ne fiſſent pas avec les nouveaux Poſſeſſeurs des échanges auſſi avantageux que ceux qu'ils faiſoient ci-devant avec les Hollandois anciens Maîtres du pays.

Ces Républicains, en renonçant par la paix de 1668 à la Nouvelle-Belge que les Anglois leur avoient enlevée, obtinrent Surinam vers le 5e. dégré de latitude nord, dont les Zélandois avoient l'année précédente, dépouillé les Anglois, ſucceſſeurs des François dans cet établiſſement. Cette révolution jetta douze cens Colons à la Jamaïque. La Colonie Hollandoiſe languit d'abord dans un pays marécageux où des Marchands ne trouvoient point de matieres à échange: mais des hommes ſortis des marais, appellés à refréner les mers, accoutumés à porter la charrue dans le lit des eaux, ne tarderent point à reconnoître leur élément. Bientôt l'Océan recula devant eux en Amérique comme il avoit reculé en Europe & en Aſie: l'établiſſement de Paramaribo & Zélandia fut élevé ſur les eaux, comme Amſterdam, comme Batavia l'avoit été. Avec des foſſés, des canaux, des écluſes, ils mirent & tinrent à ſec des terres auparavant couvertes de pluſieurs pieds d'eau à chaque marée. Par ces differentes ſaignées, de grands abattis de bois & des brûlis, l'air fut purifié. Au défaut du gouvernement, il fallut qu'une riche Compagnie fit les avances publiques deſtinées à l'applaniſſement général des obſtacles communs, contraires à l'exploitation du territoire & au commerce. A force de dépenſes, de travaux, de courage, de patience, d'induſtrie, on dompta terre & mer: on anima les Colons & la culture en diſtribuant des propriétés, en fourniſſant des outils de labour, en procurant des fonds à modique intérêt, en laiſſant aux habitans toute ſorte de liberté & de facilités pour acquérir, conſerver, jouir, aliéner, tranſmettre. Dans l'octroi du 23 Septembre 1682, accordé par les Etats-Généraux à la Compagnie des Indes, il lui fut adjugé un droit ſur l'entrée & la ſortie des vaiſſeaux, un autre ſur le poids des marchandiſes, & une capitation de 50 livres peſant en ſucre par tête de Blanc

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ou de Négre, ſans que les Colons puſſent être aſſujettis à de nouvelles impoſitions, hors les cas d'une extrême néceſſité; à ces droits étoit joint le privilége de la traite des Négres. Du reſte les habitans demeuroient libres de ſortir du pays avec toutes leurs richeſſes portatives, & de charger leurs effets ſur tels navires qu'il leur plairoit d'armer ou de frêter. Il fut permis aux Marchands de ſe placer avec leurs vaiſſeaux & marchandiſes dans les lieux qu'ils jugeroient les plus commodes pour trafiquer. Enfin on pourvut à la ſûreté des droits des Planteurs & des Négocians par l'érection d'un gouvernement & d'une police reglée. La Colonie ſe partagea entre trois Propriétaires, la Compagnie, la ville d'Amſterdam, & la famille des Sommerſdyck. La Nature fut conſultée ſur le choix des denrées à cultiver: entr'autres plantes, le terroir adopta les cannes à ſucre. Un particulier diſoit, d'après ſon expérience, que ſi les Etats-Généraux ne retiroient de ce pays autant & plus d'avantages que des Indes orientales, ils ne pourroient l'imputer qu'à leur négligence. La Colonie s'accrut aſſez rapidement: inſenſiblement la Guyanne Hollandoiſe s'étendit, ſur-tout lorſque des Proteſtans François l'eurent choiſie pour aſyle. Sur le modele de Surinam, on a tenté & exécuté les mêmes prodiges depuis 1732 ſur la Berbiche, le Damerary, l'Eſſequebe, le Poumaron.

Pendant que des jalouſies & des guerres de nation à nation produiſoient dans les établiſſemens Hollandois, Anglois & François la plûpart des changemens que nous venons de décrire, de ſimples Forbans faiſoient trembler les Eſpagnols ſur toutes les terres & toutes les mers de l'Amérique; cette nation étoit tombée en léthargie dans le Nouveau-Monde. Les Flibuſtiers l'avoient choiſie ſur toutes les autres pour être en butte à leur brigandage, comme la plus riche, la plus amollie, la plus odieuſe, la plus généralement déteſtée dans leur propre patrie, comme leur ennemie particuliere qui avoit voulu leur interdire dans les Iſles la chaſſe & la pêche. Hors les cas de néceſſité, ils n'attaquoient aucune autre nation. Ce que les

Eſpagnols

Eſpagnols avoient été à l'égard des Américains, ces brigands l'auroient été à l'égard des Eſpagnols, s'ils avoient combattu avec les mêmes avantages.

Lorſqu'ils embraſſerent la piraterie, ils n'avoient ni bâtimens, ni munitions, ni vivres, ni Pilotes. Toutes leurs forces étoient en eux: l'audace à ſon comble, voilà le Flibuſtier.

Pour conſtruire & équiper un canot, ils formerent des aſſociations ou matelotages de cinquante, cent, cent cinquante hommes: un canot monté de vingt-cinq ou trente hommes forma d'abord tout leur armement: avec ces canots ils enleverent des barques de Pêcheurs, enſuite des navires, enfin des vaiſſeaux de guerre; ils firent des conquêtes.

Dans leurs premieres barques, ils étoient ſi ſerrés qu'ils n'avoient pas aſſez d'eſpace pour ſe coucher; ils reſtoient expoſés nuit & jour à toutes les injures de l'air, & ils ſe trouvoient comme ils devoient l'être plus aſſervis par l'indépendance qu'ils n'auroient pu l'être par la diſcipline, car comme aucun d'eux ne ſe gênoit, aucun ne pouvoit prendre du repos, des commodités, l'aſſiette propre à ſes beſoins ou à ſes goûts. Mais ils ſouffroient tout, parce qu'ils ſouffroient volontairement: ils s'accommodoient & ſe plioient à tout, parce qu'ils l'avoient réſolu.

Le pillage étoit leur moiſſon; chaque jour il falloit combattre pour vivre, vaincre ou périr. Chaque jour, mêmes beſoins; car dans leurs courſes vagabondes & ſur leurs barques, ils n'amaſſoient pas; & par d'exceſſives jouiſſances il ſe dédommageoient de longues privations.

Quand on leur demandoit quelle ſatisfaction ils trouvoient à diſſiper rapidement en débauches, en profuſions, en excès de tous les genres, les richeſſes quelquefois prodigieuſes qu'ils avoient acquiſes avec tant de périls, ils répondoient ingénument: « expoſés comme nous le ſommes à des dangers infinis, » notre vie ne reſſemble pas à celle des autres hommes. Aujour- » d'hui vivans, demain morts, que nous importe d'amaſſer? » Nous comptons ſur le jour où nous vivons; comment compte-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» rions-nous ſur celui où nous pourrions vivre ? Notre ſoin eſt » de conſumer, non de conſerver, la vie ».

Leur code conſiſtoit principalement dans leur *chaſſe-partie*, c'eſt-à-dire, dans un réglement ſur le partage du butin. Le Capitaine, amovible à la volonté de l'équipage, & honoré du ſeul privilége de commander dans l'action, avoit double part de la proie. S'ils avoient mis en mer en vertu d'une commiſſion du Gouverneur de la Tortue, le dixieme des priſes lui appartenoit. Quand la France étoit en paix avec l'Eſpagne, ils partageoient leur butin dans un quartier éloigné : le Gouverneur, moyennant un préſent, ne s'en appercevoit jamais, & croyoit toujours les Puiſſances intéreſſées à laiſſer traiter leurs amis comme s'ils devoient être bientôt leurs ennemis. Dans la ſuite, les François firent leurs partages à S. Domingue, & les Anglois à la Jamaïque.

Ceux qui avoient perdu quelque membre ou reçu quelque bleſſure étoient pourvus les premiers & ſelon la diſgrace qu'ils avoient eſſuyée. On tiroit les lots au ſort. Les morts même avoient leur part que l'on donnoit à leurs compagnons de fortune, à leurs parens, aux pauvres, aux Egliſes. Il ſeroit difficile de trouver des exemples d'une juſtice ſi rigoureuſe accompagnée de tant d'humanité. En bien, en mal, il faut que l'homme ſe retrouve.

Les priſes étoient fidelement rapportées. Chacun juroit qu'il n'en avoit rien détourné ; &, ce qui fut très-rare, ſi quelqu'un avoit fait un faux-ſerment, on le jettoit à la premiere occaſion ſur une Iſle déſerte : maniere de retrancher les malfaiteurs de la Société, digne des peuples humains dont l'ame répugne à commettre un aſſaſſinat pour en venger un autre, ou même un vol, ou même un léger délit, ou même un acte légitime en lui-même.

A la vue d'un bâtiment plus grand, plus fort, plus commode que le leur, ils s'enflammoient, ſe hériſſoient, s'élançoient, comme s'ils avoient une injure atroce à venger & un bien pré-

cieux à recouvrer. Sans délibérer, ils couroient à l'abordage, pour combattre homme à homme, car il ne s'agiſſoit pas de briſer avec une barque un vaiſſeau & il falloit piller. Leurs bâtimens, par leur petiteſſe & par un manége adroit échappoient à l'artillerie de l'ennemi : en ne lui préſentant que la proue chargée de Fuſiliers qui, ventre à terre, tiroient ſur les ſabords avec une juſteſſe étonnante, ils déconcertoient les plus habiles Canonniers. Le grappin jetté, le vaiſſeau étoit pris, rarement il s'en ſauvoit.

C'étoit ſur-tout au retour de l'Amérique qu'ils attendoient les navires Eſpagnols, alors chargés d'or, d'argent, de pierres précieuſes, de marchandiſes d'un débit sûr & facile. Quand les dépouilles étoient riches, ils faiſoient quartier aux vaincus; ſinon, ils les jettoient à la mer. Ils ne manquoient jamais d'attaquer un vaiſſeau qu'ils rencontroient ſeul. Quant aux flottes, ils les ſuivoient juſqu'au débouquement du canal de Bahama pour tomber ſur les navires qui reſteroient en arriere. Les Eſpagnols, ſans une grande ſupériorité de force, ne ſe défendoient plus contre ces *Démons*; c'eſt ainſi qu'ils appelloient les Flibuſtiers.

Pierre le Grand, natif de Dieppe, un des plus anciens Chefs de ce corps, monté avec 28 hommes ſur une barque armée de quatre canons, s'avance ſur le Vice-Amiral des galions d'Eſpagne. Le Commandant, en le voyant, ordonne qu'on pende le pirate, s'il aborde, & ſe met au jeu. Cependant Pierre monte à bord du vaiſſeau, ſon intrépide audace interdit l'équipage, il entre le piſtolet à la main dans la chambre du Capitaine : les Eſpagnols ne conçoivent pas comment ils ſont ſes priſonniers; ils ne ſçavent comment il a paſſé ſur le galion, ils ne l'avoient pas vu couler à fond ſa barque : enfin dans leur extrême ſurpriſe, *c'eſt le Démon & ſon eſcorte*, ils les conjurent par des ſignes de croix. Le vaiſſeau portoit des vivres, des munitions, & des tréſors immenſes. Michel le Baſque attaque, ſous le canon même de Porto-Bello, un galion de la même flotte, chargé de piaſtres, & s'en empare.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Barthelemi, Portugais, ſe bat à la pointe de l'Iſle de Cuba; avec un brigantin armé de quatre canons & 30 hommes, contre un gros navire de 20 canons & de 70 hommes d'équipage. Après quatre ou cinq heures de combat, il s'en rend maître : mais il a perdu la moitié de ſes compagnons, & trois vaiſſeaux le ſurprennent preſque ſans défenſe. Mis aux fers pour être pendu, il les rompt, tue ſon garde, gagne la terre à la nage, traverſe des rivieres remplies de monſtres, fait cinq ou ſix lieues d'arbre en arbre ſans mettre pied à terre, vit pendant pluſieurs jours de coquillages cruds, enleve un vaiſſeau avec le ſecours de douze autres Aventuriers, échou contre un écueil, & retourne dans un canot à la Jamaïque.

Le Hollandois Roc, après s'être emparé d'un navire, eſt jetté ſur la côte de Campêche où cent cavaliers Eſpagnols viennent l'attaquer, lui trentieme. *Courage, mes freres, nous avons faim, nous ferons bientôt un bon repas, vous n'avez qu'à me ſuivre.* On le ſuit : les Eſpagnols ſont entierement défaits. Avec une barque de Pêcheurs, il ſort du danger; avec cette barque, il oſe croiſer devant Campêche : ſa témérité n'eſt point heureuſe. Pris & condamné à être pendu, il fait tenir ſecrettement au Gouverneur une lettre dans laquelle, au nom d'un fameux Aventurier, il le menace d'exterminer tous les Eſpagnols qui tomberont entre ſes mains, ſi le ſort de Roc & de ſes compagnons demande vengeance. Le Gouverneur qui venoit de voir la ville pillée par une autre troupe de Flibuſtiers, ſe détermine dans la crainte d'une incurſion nouvelle, à envoyer ce brigand & les ſiens en Eſpagne ſur les galions, en recommandant aux Officiers de la flotte de les traiter avec beaucoup d'égards. Dans le trajet, Roc gagne l'affection des équipages, & retire de ſa pêche plus de cinq cens écus. Débarqué en Eſpagne, il trouve le moyen de repaſſer à la Jamaïque où il arrive plus riche qu'il ne l'étoit quand il en étoit parti. En Société avec un vieux Flibuſtier François, nommé Tributer, il forme le projet de ſurprendre & de piller la ville de Mérida dans l'Yucatan. Mais des Indiens

découvrent leur marche aux Eſpagnols. L'ennemi prend ſi bien ſes meſures qu'il ne leur échappé qu'un ſeul homme de la troupe; c'eſt Roc, Roc qui auroit frémi de déſeſpoir & de honte ſi dans une action il n'avoit tiré le premier coup de fuſil, & s'il ne s'étoit retiré le dernier du champ de bataille quoique plus foible & vaincu.

L'Anglois Louis Scot avoit, le premier, formé des aſſociations pour le pillage des villes. La mer devenoit un champ trop ſtérile pour ces forbans, depuis que leurs croiſieres rendoient ſi périlleuſes les communications entre les Colonies Eſpagnoles. Plutôt que de s'expoſer à ſervir de pâture à la férocité, les Colons renoncerent à ce que leurs relations réciproques leur procuroient de commodités, de richeſſes & de force: de toutes parts on s'iſola. Les poſſeſſions reſterent, & l'Empire fut détruit.

L'Empire fut réellement détruit, puiſque ſes membres ne formerent plus un tout, un corps, une *Société une*. L'Empire fut détruit, car les Colonies, détachées les unes des autres, ne furent plus que des membres épars, impuiſſans & ſans vie. L'Empire fut détruit, & il ne s'eſt plus relevé, puiſque tout eſt encore dans la même inaction, dans le même iſolement, dans le même état.

Les Flibuſtiers, qui juſqu'alors n'étoient deſcendus ſur les établiſſemens Eſpagnols que pour en enlever des vivres, étendirent ſur la terre le théâtre de leurs exploits, quand ils virent que l'ennemi renonçoit à la mer & qu'elle leur refuſoit un butin égal à leur cupidité. Ils attaquerent des villes, des provinces, des contrées. L'agriculture eut le même ſort que la navigation.

Louis Scot avoit mis à contribution la ville de Campêche. Sur ſes traces, Mansfeld y deſcendit pluſieurs fois heureuſement. Celui-ci, emporté par ſes ſuccès, tenta d'aller par le Royaume de Grenade, juſqu'à la mer du ſud: il prenoit la route de Carthagene; mais une diſſention entre les Anglois & les François de ſa troupe fit avorter ſon deſſein. Le Hollandois Jean David, ſe gliſſe pendant la nuit, avec quatre-vingt hommes dans la ville

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

de Grenade, ſituée ſur le bord du lac de Nicaragua, frappe aux portes des principaux Bourgeois & les dépouille, pénetre dans les Sacriſties des Egliſes & s'empare des tréſors : ce pillage ſourd duroit depuis deux heures, lorſqu'on entendit crier les armes : les Flibuſtiers ſe retirerent ſur leurs canots, mais en battant les Eſpagnols.

Le François Alexandre Bras-de-fer, ſe diſtinguoit par des coups de main extraordinaires. Vomi par un naufrage au milieu des Indiens indépendans des environs des Iſles de Boca Del Drago, il effraya & contint ces Indios Bravos qui le laiſſerent tranquillement attendre l'arrivée d'un navire, l'occaſion d'un pillage, le ſignal d'un exploit. Un bâtiment aborde. Comme les ſoldats en étoient deſcendus pour faire de l'eau, la troupe d'Alexandre, cachée derriere des feuillages, fait ſur eux une décharge auſſi meurtriere qu'imprévue. Ceux-là ſe jettent auſſitôt ventre à terre, réſolus d'attendre dans cette poſture que le feu ceſſe & que l'ennemi ſe découvre. Alexandre, impatient de vaincre & ſurpris de leur diſparition, ſort de ſon embuſcade & cherche. Aſſailli par la foule, il viſe au Capitaine & fond ſur lui : il tombe ; à peine a-t-il le tems de ſe relever à demi appuyé ſur une main pour faire ſauter de l'autre un ſabre levé ſur ſa tête. Enfin attirés par ſes cris, ſes gens arrivent de toutes parts, ſe rallient, & à un ſignal qu'il donne, exterminent les Eſpagnols ſans qu'il en échappe un ſeul. Auſſi-tôt les Flibuſtiers vont, revêtus des dépouilles des morts & maſqués par leurs énormes bonnets, monter dans le vaiſſeau en pouſſant des cris de victoire, & maſſacrant l'équipage qui vient les recevoir avec des tranſports de joie. Ce navire étoit richement chargé. Œxmelin, témoin de la plûpart de ces faits, dit dans ſon ſtyle Flibuſtier en parlant de ce brigand. « On peut dire que ce nouvel » Alexandre n'a pas moins ſignalé ſon nom entre les Aventu- » riers que l'ancien Alexandre ne diſtingua le ſien entre les » Conquérans. On ne doit pas trouver la comparaiſon étrange » car enfin Alexandre-le-Grand, tout Alexandre qu'il étoit

» étoit-il autre choſe qu'un Aventurier ? de Famille royale, j'en » conviens : eh bien ! le nôtre étoit de condition ».

Un autre Gentilhomme François mérita dans cette troupe le ſurnom d'*Exterminateur* ; c'eſt le Languedocien Montbars. Dès ſon enfance, en liſant les relations des conquêtes & des cruautés des Eſpagnols dans le Nouveau-Monde, il avoit conçu, par amour pour l'humanité, contre cette nation une haine implacable qu'il porta juſqu'à la frénéſie & juſqu'aux plus cruels excès. Comme ſi le ſang des victimes immolées par les Conquérans crioit vengeance au fond de ſon ame, il s'embarqua pour joindre les freres de la côte dont il avoit entendu parler comme de leurs plus mortels ennemis. Dans ſa route, il ſe rendit maître d'un vaiſſeau Eſpagnol ſur lequel on le vit, laiſſant à ſes compagnons le plaiſir de ſe partager un riche butin, contempler avec une horrible volupté les cadavres entaſſés des ennemis. Arrivé à la côte de S. Domingue, les Boucaniers lui offrirent peu de marchandiſes en échange contre les ſiennes, à cauſe que leurs établiſſemens venoient d'être ravagés par les Eſpagnols. *Comment le ſouffrez-vous ?* leur dit bruſquement Montbars : ils répondent non moins bruſquement : « nous ne le » ſouffrons pas ; nos ennemis ſçavent qui nous ſommes : auſſi » ont-ils pris, pour ruiner nos boucans, le tems où nous étions » à la chaſſe : mais nous allons joindre quelques-uns de nos » camarades plus maltraités encore que nous ; & l'on verra » beau jeu. » *Si vous le voulez*, reprit Montbars, *je marcherai à votre tête, non pour vous commander, mais pour m'expoſer le premier.* Les Boucaniers, qui, à ſon air, le jugent digne d'eux, acceptent ſon offre. Le jour même, on découvre les ennemis : Montbars fond ſur eux avec une impétuoſité qui étonne les plus intrépides, & les taille en pieces. Comme il avoit commencé ſa ſanglante carriere, il la fournit.

L'Oloñois donna de l'éclat à ſes entrepriſes, après avoir préludé par différens combats particuliers à une eſpece de guerre. Ce Flibuſtier de la Tortue, né en Poitou dans les Sables d'Olonne,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

s'étoit élevé du vil état d'engagé au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes, rang dans lequel il mérita, au milieu même des revers, d'être surnommé le *fléau des Espagnols*. Assailli vers Campêche par une armée, il perdit tous ses gens accablés par le nombre, & ne se sauva qu'en se jettant, le corps couvert de sang, parmi les morts. Pendant que dans la ville on célébroit honorablement sa perte par des feux de joie, il alloit sous un habit Espagnol engager des esclaves à lui livrer un petit bâtiment. Il se rendit à la Tortue. Bientôt en mer avec un canot, il se battit, à la vue de la Havane, contre une frégate Espagnole dont il parvint à se rendre maître. Le Gouverneur de l'Isle avoit fait embarquer sur la frégate un esclave pour exercer l'office de bourreau contre les Forbans qu'il regardoit d'avance comme ses prisonniers, & qu'il condamnoit à être pendus. L'Esclave qui vit l'Olonnois user cruellement de la victoire, se flatta d'en obtenir la vie & la liberté, outre la joie de se venger de ses tyranniques Maîtres, en lui déclarant à quel ministere ils l'avoient destiné & quel sort ils réservoient aux suppôts de la flibuste. L'Olonnois, dans l'accès de la rage, abat successivement la tête à tous ses prisonniers, suçant à chaque coup le sang dont dégoutoit son sabre. Il trouve vers le Port-au-Prince de Cuba quatre barques armées pour lui donner la chasse : il les prend & jette les équipages à la mer : un seul homme est conservé, qu'il envoye au Gouverneur de la Havane pour lui annoncer qu'il traitera de la même maniere tous les Espagnols qu'il fera prisonniers, & lui-même s'il peut le saisir. *Quant à moi*, ajoutoit l'Olonnois dans sa lettre, *qu'on ne compte pas me prendre vif.*

De retour à la Tortue, il s'associe avec le fameux Michel le Basque, pour une expédition plus importante. Ce Flibustier, de la même nation, se distinguoit par les actions les plus hardies. Sous le canon même de Porto-Bello, il enlevoit un vaisseau de guerre chargé d'un million de piastres. Devant Carthagene, tantôt il s'emparoit avec des associés de vaisseaux de ligne Espagnols sortis pour le combattre, & invitoit le Gouverneur à

en

en envoyer de nouveaux, pourvu qu'ils portaſſent de l'argent, ſans quoi il n'y auroit point de quartier pour les hommes : tantôt il dépouilloit des vaiſſeaux Hollandois des tréſors qu'on leur avoit confiés ; & ſur ce que ces Armateurs lui diſoient qu'il n'auroit pas eu le même ſuccès, s'il n'avoit été ſecondé par un autre bâtiment Flibuſtier, il les défioit ſeul au combat, & loin de l'accepter, ils fuyoient à force de voile dans la crainte qu'il ne les laiſſât pas long-tems maîtres de le refuſer. Tel étoit l'aſſocié de l'Olonnois.

Auſſi-tôt que ces deux Chefs eurent publié qu'ils ſe réuniſſoient pour l'exécution d'un projet auſſi glorieux qu'utile, il accourut ſous leurs drapeaux tant d'Aventuriers, qu'ils ſe trouverent à la tête de 440 hommes, le corps le plus nombreux que la flibuſte eut encore formé. Ils partirent de la Tortue avec ſix bâtimens, dont le plus conſidérable portoit ſix pieces de canon. Après avoir enlevé deux navires chargés, l'un de munitions, l'autre de cacao, ils naviguerent vers la Baye de Vénézuela, pour aller piller la ville de Maracaïbo, l'une des plus floriſſantes de ces contrées, par ſon commerce de cacao, de cuirs & de tabac. Quoique l'honneur du commandement dût être partagé entre les deux Chefs, ſuivant leurs conventions, le Baſque le déféra tout entier à l'Olonnois, ſuivant l'uſage commun chez les Flibuſtiers de reconnoître généreuſement le mérite, de lui céder ſans envie, de lui obéir avec joie, & de ſe croire honoré par les hommages qu'on lui rend. Nos Aventuriers emporterent le fort qui défend l'entrée de la Baye, en enclouerent le canon, paſſerent au fil de l'épée la garniſon compoſée de 250 hommes. Mais à leur arrivée à Maracaïbo, ſur la rive occidentale du lac du même nom, ils ne trouverent ni habitans ni effets précieux. Au lieu d'aller auſſi-tôt les chercher dans la bourgade de Gibraltar à l'extrémité du lac, ils ſe livrerent à la débauche & paſſerent quinze jours dans l'yvreſſe. Lorſqu'ils ſe mirent à la pourſuite de la proie qu'ils avoient laiſſé échapper, le pays étoit noyé, la route coupée par de grands

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

amas d'arbres, la bourgade défendue par des retranchemens hériſſés de canons, avec un marais bourbeux devant & ſix cens hommes derriere les batteries. Quand ces obſtacles furent franchis, & qu'une ſanglante victoire eut ouvert Gibraltar, l'avidité des brigands fut trompée comme elle l'avoit été à Maracaïbo. Ce fut en vain qu'on interrogea les vaincus par les plus cruelles tortures pour ſçavoir les dépôts ſecrets de leurs tréſors : l'Olonnois, furieux d'avoir ſacrifié cent des ſiens pour n'acquérir qu'un inutile triomphe, brûla la bourgade ; il auroit brûlé la ville, ſi l'on n'eut offert de la racheter, & avec elle les priſonniers par une groſſe rançon. Ce qu'ils détruiſirent fut évalué à plus d'un million d'écus ; ce qu'ils emporterent ne monta qu'à quatre cens mille, non compris les cloches, les tableaux, les ornemens des Egliſes qu'ils enleverent dans le deſſein, diſoient-ils, d'en décorer une Chapelle à la Tortue, comme ſi la Religion eut été leur complice. La plûpart d'entr'eux diſſiperent leur butin au jeu & dans la débauche : quelques-uns allerent en France chercher des marchandiſes. D'Ogéron, alors Gouverneur de la Tortue, tira plus de cent mille francs du cacao qu'il eut pour ſon droit de commandement & d'inaction. « Il méritoit ce profit, dit » Œxmelin, mieux que perſonne ; car il avoit haſardé tout ſon » bien & perdu conſidérablement pour maintenir la Colonie. » D'ailleurs il aimoit les honnêtes gens, les obligeoit ſans ceſſe, » & ne les laiſſoit manquer de rien ».

Peu de tems après cette expédition faite en 1666, l'Olonnois prépara un armement plus conſidérable encore que le premier pour agir contre les villes ſituées autour du lac de Nicaragua. Porté malgré lui par une mer contraire dans le Golfe de Honduras, il exerça les cruautés les plus horribles dans quelques bourgades, parce qu'elles n'offroient pas de riches dépouilles & que les habitans ne lui en découvroient pas. En marchant à la petite ville de S. Pédro, il tomba dans une embuſcade, de celle-là dans une autre, & enfin ſur un retranchement qu'il n'appartenoit, en quelque ſorte, qu'à l'audace flibuſtiere d'at-

taquer, & qu'un torrent de ſang pouvoit ſeul renverſer. Là, il y avoit beaucoup de marchandiſes, & ſur-tout de l'indigo ; mais il n'y avoit pas beaucoup de butin pour ces brigands ; car ils vouloient des métaux & des pierreries. L'Olonnois, trompé dans ſes eſpérances, les portoit plus haut par de plus grands projets. Il auroit pénétré par terre juſqu'à Guatimala, ſi ſa troupe, compoſée de 400 hommes rebutés d'une expédition infructueuſe, n'eut craint d'entreprendre une pénible courſe au bout de laquelle elle auroit 4000 hommes à vaincre. Abandonné de la plûpart de ſes compagnons, qui, en différentes bandes, tentèrent diverſes aventures, il gagna, ſelon ſes premieres vues, le lac Nicaragua. Son navire s'étant briſé ſur les récifs du cap Gracias à Dios, il conſtruiſit de ſes débris une barque, & avec cette barque il croiſa devant Carthagene. Enfin la fortune lui réſervoit une fin digne du plus barbare des hommes. En deſcendant ſur une des Iſles de Barou, avant qu'il eut eu le tems de ſe mettre en défenſe, il fut enlevé par une troupe d'Indiens, rôti & mangé.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE, ET DE SES SUITES.

Le Baſque, ſon ancien aſſocié, formoit une des entrepriſes les plus hardies, dont l'Hiſtoire de ces brigands, Hiſtoire de l'audace & de l'intrépidité, faſſe mention. Avec quarante hommes, il entra de nuit à Maracaïbo, enleva & enferma dans une Egliſe les principaux habitans, & leur déclara que s'ils ne racheteroient ſur le champ leur vie ils périſſoient. La rançon payée, ces inſignes Aventuriers traverſerent la ville, chacun le piſtolet d'une main & de l'autre le ſabre levé ſur la tête d'un priſonnier ; & dans cet ordre, ils regagnerent ſans trouble leurs bâtimens.

D'Ogéron profita de la diſgrace eſſuyée par la troupe de l'Olonnois, pour engager quelques-uns de ces corſaires à s'adonner à l'agriculture. La guerre s'étant rallumée en 1667, entre la France & l'Eſpagne, il forma le projet d'aſſiéger San-Domingo, & n'exécuta que celui de piller San-Yago qui ne fut racheté de l'incendie qu'au prix de vingt-cinq mille piaſtres. A l'occaſion de quelques chocs entre les habitans de la Jamaïque & ceux de

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

la Tortue, il avoit conçu le plan d'une expédition contre Port-Royal, capitale de l'Isle Angloise, mais elle dépendoit des secours qu'il attendoit de France & qu'il ne reçut pas. Au lieu d'une guerre entre ces deux Isles, des bandes de Flibustiers de l'une & de l'autre se réunirent pour exercer le brigandage en grand, non pas seulement contre des vaisseaux, contre des villes, mais sur des provinces, sur des contrées entieres. Cumana, Coro, Sainte Marthe, Caraque, & plusieurs autres places fortes ayant été prises, pillées, rançonnées, brûlées, la flamme s'étendit au loin.

Morgan, après s'être distingué sous Mansfeld, sur-tout à la prise de l'Isle Sainte Catherine, que le François S. Simon ne put conserver contre une flotte Espagnole envoyée de Porto-bello, Morgan devenu Chef des pirates de la Jamaïque, se signala, entre tous les Chefs Flibustiers, par l'importance de ses armemens & de ses entreprises. Avec quatre vaisseaux & sept cens hommes, tant François qu'Anglois, il désola un canton de l'Isle de Cuba, gardé par des troupes nombreuses. Il auroit porté plus loin ses ravages si plusieurs des François qui le suivoient & qui avoient des bâtimens en propriété, ne l'eussent quitté à l'occasion de la mort d'un soldat de leur nation assassiné par un Anglois, pendant qu'ils alloient vuider une querelle par un duel. Morgan, s'il arrêta leur ressentiment en faisant casser la tête à ce lâche, conformément à la chasse-partie, ne put les retenir auprès de lui, malgré la préférence marquée qu'il donnoit aux Flibustiers François sur ses compatriotes. Le Hollandois Œxmélin dit que les premiers étoient plus adroits, mieux armés, & meilleurs soldats que les seconds.

Cependant Morgan attira beaucoup de François sur la nouvelle flotte qu'il équipa bientôt après pour surprendre Porto-Bello, entrepôt du commerce Espagnol, place très-forte élevée sur l'Isthme de Panama. Arrivé sur la côte, il avoit huit vaisseaux sous ses ordres. A la faveur des ténebres de la nuit, il enleva les postes avancés, & pénétra dans la ville jusques sous les forts

S. Jacques & S. Philippe, défendus par toute la garniſon, déterminée à périr plutôt que de ſe rendre. Morgan, ſans artillerie, ſe couvrit, pour l'eſcalade, d'un rempart avec lequel il ſe flattoit d'arrêter le feu de l'ennemi. Perſuadé que les Eſpagnols n'oſeroient tirer ſur ce qu'ils aimoient & reſpectoient le plus, il fit appliquer les échelles contre le mur de la premiere forteresſe, par les femmes & les Religieux de la ville. Mais la garniſon ne vit devant elle que l'ennemi; le canon tonna ſans ceſſe, il fallut vaincre de vive force. Cependant les aſſiégés n'oſoient paroître à découvert pour renverſer les aſſaillans, ſoutenus comme ils l'étoient par un corps de fuſiliers sûrs de ne pas manquer leur coup. Sur les échelles, les Flibuſtiers munis de grenades, de piſtolets, d'un ſabre, & d'un courage plus fort que leurs armes, dit un Hiſtorien, ils eurent bientôt rendu, & le canon, & les pots à feu, & les piques des aſſiégés inutiles. Ceux-ci combattoient encore avec les forces du déſeſpoir; les Officiers donnoient aux ſoldats l'exemple & l'ordre de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Les troupes du ſecond fort périrent avec non moins de gloire, mais après moins de réſiſtance, parce qu'elles furent battues avec l'artillerie du premier. Triomphans ſans danger, les Aventuriers s'abandonnerent tous, ſains, malades, bleſſés, au vin & aux femmes avec une brutalité ſi effrénée, que pour les anéantir il n'auroit fallu qu'oſer les maſſacrer. Autant que ces hommes habitués à une vie plus que frugale ſouffroient de ces excès; autant les habitans accoutumés à une délicateſſe raffinée ſouffroient de beſoins. L'intempérance d'une part, de l'autre la diſette, entre l'une & l'autre l'impureté de l'air, infecté par les cadavres, répandoient une mortalité générale. Dans cet état des choſes, on apprit la marche du Préſident de Panama, D. Jean Pérez de Guſman, homme de guerre, homme d'eſprit, qui ſe propoſoit d'amuſer les Flibuſtiers par des négociations, pour donner à la flotte de Carthagene le tems d'arriver devant Porto-Bello. Pendant qu'il ſe flattoit de voir bientôt l'ennemi bloqué, il fut arrêté dans un

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

défilé par cent hommes. Alors il consentit à ce que les habitans traitassent de leur rançon, comme Morgan l'exigeoit pour se rembarquer. Le Président, en envoyant à ce Héros de la flibuste des rafraichissemens & une belle émeraude, lui fit demander de quelles armes ses gens, dignes par leur bravoure d'être employés dans de justes guerres, se servoient pour emporter sans canon des places capables de soutenir de longs siéges dans les formes. Morgan lui fit remettre un de ces fusils appellés *boucaniers*, en disant que pour mieux satisfaire la curiosité de M. le Président & lui donner tout le plaisir qu'il pouvoit attendre de la part des Flibustiers, ils iroient incessamment à Panama lui montrer la maniere de se servir de cette arme Françoise. La lenteur Espagnole sauva ces audacieux brigands du danger dans lequel Guzman se flattoit de les envelopper avec la flotte de Carthagene, & l'impatience des habitans mit entre leurs mains un million de piastres avant le terme marqué par la convention. Morgan alla partager ce butin dans l'Isle de Cuba.

Dès que par leurs dissipations ces Aventuriers eurent recouvré leur misere, leur courage, leur activité, Morgan se remit en mer. Après quelques courses vagabondes, il déchargea sa furie sur Maracaïbo. Pendant que la cupidité des brigands trompée par la fuite des habitans & leur dispersion leur suggéroit les cruautés que la barbarie ne peut imaginer qu'avec effort, trois frégates d'une escadre Espagnole, commandée par Augustin de Gosto s'arrêterent à l'embouchure du lac, & le Contre-Amiral, D. Alonse Del Campo d'Espinosa, s'empara de la redoute de la Barre. Enfermés dans leur poste par un homme inexorable, ils armerent un brulot de canons de bois, le chargerent de figures postiches couvertes d'habillemens flibustiers, & le décorerent du pavillon & de toutes les enseignes de vaisseau Amiral. Lorsque le brulot fut accroché à la frégate de D. Alonse & rempli d'Espagnols, on y mit le feu : la premiere frégate s'embrâsa, elle embrâsa la seconde, la troisieme fut prise. D. Alonse se sauva sur une chaloupe dans le fort que l'ennemi ne put forcer. Après

avoir tiré des vivres & de l'argent de Maracaïbo, Morgan, pour ne pas ſacrifier ſa troupe dans de périlleuſes attaques de la redoute, entreprit de ſortir du lac par un ſtratagême. Une partie de ſes gens alla, ſous les yeux de la garniſon, faire ſur terre les préparatifs d'un aſſaut. D. Alonſe dégarnit auſſi-tôt le fort de canons du côté de la mer pour dreſſer de l'autre côté de nouvelles batteries. Pendant ce tems-là, les Flibuſtiers, cachés par des arbres, ſe gliſſoient ventre à terre vers leurs cantons; & quand la nuit fut arrivée, leurs vaiſſeaux paſſerent ſous la redoute ſans eſſuyer aucun dommage. A peine furent-ils en pleine mer, qu'une tempête les aſſaillit. Ils étoient depuis longtems ſuſpendus entre la crainte & l'eſpérance, lorſque l'apparition de ſix grands navires les remplit d'effroi: c'étoit leur ſalut. Cette eſcadre Françoiſe leur fournit généreuſement les ſecours dont ils avoient beſoins.

Morgan, heureux juſqu'alors, ſe flatta de l'être toujours. De ſuccès en ſuccès, il s'élevoit aux plus hauts deſſeins. Tout ce qui dépend du courage, il le pouvoit; tout ce qu'il pouvoit avec les moyens donnés, il l'oſoit. La confiance qu'il avoit dans ſa bravoure & ſa fortune, le corps des Flibuſtiers l'avoit auſſi. Son repos fut court. Preſſé par le beſoin d'agir, & jaloux de ſe ſurpaſſer ſans ceſſe, il fit publier à la Jamaïque, à la Tortue, à S. Domingue, qu'il levoit une grande armée, dont il enrichiroit tous les ſoldats par une conquête mémorable. Ces deux dernieres Iſles, alors ſoulevées, comme on l'a dit, (1670), contre la tyrannie de la Compagnie des Indes, lui fournirent de nombreuſes recrues. Bientôt il ſe vit Amiral d'une flotte de vingt-quatre vaiſſeaux & Général d'une armée de ſeize cens hommes. En vertu de la commiſſion que le Gouverneur de la Jamaïque lui avoit délivrée contre les Eſpagnols par droit de repréſailles, il donna lui-même des commiſſions aux Officiers qu'il créa; & après avoir reçu leur ſerment de fidélité, il diviſa ſes forces en deux eſcadres. On balança ſur le choix de la ville qu'on deſtineroit d'abord au pillage. Le ſort tomba ſur Panama.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Pour réuſſir dans cette entrepriſe, Morgan crut devoir au premier pas renverſer & franchir une barriere aſſez forte pour arrêter des armées entieres, l'armée la plus formidable. Il tourna vers les parages de Coſta-Ricca, dans la vue de tirer de bons guides de l'Iſle Sainte Catherine, lieu d'exil de tous les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles. Dès qu'il parut devant la place, le Gouverneur lui promit de la lui livrer, pourvu que ſon honneur ou ſon crime fut mis à couvert par les apparences d'une belle défenſe. Tous les vœux furent remplis avec une rare facilité, un concert admirable, un bruit horrible d'artillerie, & de ſçavantes évolutions militaires, ſans qu'il y eût une goutte de ſang répandu. Les Flibuſtiers détruiſirent de fond en comble les fortifications, enleverent des munitions immenſes, & tournerent leurs voiles vers la riviere de Chagres, la voie naturelle qui devoit les conduire au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de la riviere, ſur un roc eſcarpé, s'élevoit un fort d'un accès difficile, défendu par un Officier d'une valeur & d'une capacité rares, & par une garniſon digne de ſon Chef. Le détachement chargé d'emporter ce boulevard, éprouva une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'il ſe préparoit à la retraite lorſqu'un heureux accident ranima le courage & rappella la fortune des Flibuſtiers. Un François de la troupe, bleſſé d'un coup de fléche, arrache le trait, l'enfonce dans le canon de ſon fuſil, l'enveloppe avec du coton, y met le feu, & tire ſur une maiſon du fort couverte de feuilles de palmier: *je vais faire périr tous ces Eſpagnols*: la fléche frappe au but, la maiſon brûle. Bientôt une grêle de traits embrâſés met en feu tous les quartiers de la place. Alors quelques Flibuſtiers deſcendent dans le foſſé, où ſur les épaules les uns des autres ils vont, la flamme à la main, attaquer & conſumer la paliſſade. La garniſon eſt ſur la brêche au milieu des feux, le Commandant tué, ces braves aiment mieux recevoir la mort & ſe la donner que de tenir la vie de la généroſité de l'ennemi, ou d'expoſer leur honneur aux outrages de ſa férocité. De 314 hommes, il n'en reſte que vingt-quatre,

quatre, dont dix bleſſés ſe cachent ſous des monceaux de cadavres.

Morgan laiſſe 500 hommes dans la place, 150 ſur ſes vaiſſeaux, & remonte le fleuve avec ſes chaloupes juſqu'à Cruzes à quarante-trois milles du fort. Là il deſcend à terre pour marcher vers Panama, diſtant de cinq lieues de l'endroit où le Chagres ceſſoit d'être navigable. Une armée s'avançoit en bon ordre & dans un brillant équipage; la cavalerie auſſi leſte, dit un Hiſtorien, que ſi elle alloit au combat des taureaux; l'infanterie élégamment vétue comme ſi elle devoit aſſiſter à une fête galante. Avec ce magnifique appareil contraſtoit l'appareil hideux des Flibuſtiers. Pour tout habillement, ils portoient une chemiſe & un caleçon enſanglantés avec une bandouliere au bout de laquelle pendoit un morceau de viande crue. Déja l'on ſçait le ſuccès du combat. Cependant les Eſpagnols, au nombre de 2000 fantaſſins & de 400 cavaliers, ſoutenus par un corps de 600 Indiens & de 2000 taureaux furieux, n'avoient en tête que 1000 ou 1200 hommes.

Le Général Flibuſtier détache 200 enfans perdus contre la cavalerie Eſpagnole qu'ils hachent en pieces. Le combat eſt fini. L'infanterie a pris la fuite. Quelques fuſiliers, avec leurs drapeaux flottans & des cris effroyables, ont donné l'épouvante aux taureaux. Enfin il a péri plus de 600 Eſpagnols, tandis qu'il n'y a eu que deux Flibuſtiers tués & deux bleſſés, au rapport d'un témoin oculaire.

Déja la ville étoit déſerte. Les Aventuriers y trouverent une grande abondance de proviſions & de toutes les ſortes de marchandiſes que les premieres cités de l'Europe étalent: mais ils cherchoient l'or, l'argent & les pierreries, les effets précieux, & le Commandant en avoit fait embarquer la plus grande partie dans les Iſles de Taroga. Morgan envoya des partis ſur mer & ſur terre. On enleva beaucoup de richeſſes de pluſieurs bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec: dans les puits, les caveaux, les forêts on découvrit d'immenſes tréſors: les Eſpagnols, les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Indiens, les Négres, ſurpris dans les campagnes, furent preſſés par les tortures pour déceler les lieux qui renfermoient des dépôts précieux. C'eſt ainſi, dit un Hiſtorien, que les Conquérans du Nouveau-Monde, tels devant les Flibuſtiers que les Indiens l'avoient été devant eux, régorgeoient les tréſors, comme ils les avoient amaſſés, dans le ſang & les ſupplices.

Les Flibuſtiers, ſelon leur coutume, oublierent leurs peines dans l'excès du plaiſirs. Eh! *les Pirates ſont donc des hommes*! s'écrioient les Eſpagnoles étonnées de ne pas voir en eux les démons ou les monſtres que leurs maris leur avoient dépeints. Morgan, le féroce Morgan, attaqua par la galanterie la plus fine, les ſoins les plus empreſſés, les manieres les plus douces, le cœur de la femme d'un Marchand, mais en vain. Dans un élan brutal de ſa paſſion irritée, il veut arracher les faveurs qu'il ne peut obtenir: *arrête*, lui crie l'Eſpagnole en ſe ſauvant de ſes bras, *crois-tu me ravir l'honneur comme tu m'as ôté les biens & la liberté*? *Apprends que je puis mourir & me venger*; & elle lui porte un coup de poignard: il évite le coup & perd tout eſpoir. Déja ſes compagnons, indignés d'être retenus dans l'inaction par ſon extravagance, ſe diſpoſoient à le quitter & à le laiſſer dans le danger d'être aſſailli par une nouvelle armée. Forcé de céder, il deſcend au fort de Chagre. Le jour fixé pour le partage du butin, pendant que ſa troupe étoit enſevelie dans un profond ſommeil, il met à la voile avec les principaux Flibuſtiers de ſa nation, emportant les plus riches dépouilles d'une ville qui ſervoit d'entrepôt au commerce de l'Ancien & du Nouveau-Mondes. Furieux de cette infidélité, ſans exemple parmi ces brigands, les François pourſuivirent le voleur & leur proie. Arriv ſans échec à la Jamaïque, il épouſa la fille d'un des principaux Officiers de l'Iſle; mais perſuadé qu'on ne l'y laiſſeroit point en paix, il réſolut d'aller avec ſa femme s'établir un petit Empire dans l'Iſle Sainte Catherine, dont ſes anciens amis gardoient les paſſages pour ſe venger. Sur ces entrefaites, un nouveau Gouverneur vient prendre le commandement de la Jamaï-

que, & par ordre du Roi le renvoye en Angleterre pour répondre aux plaintes de la Cour d'Eſpagne. Ce brigand, fils d'un Laboureur du pays de Galles, après avoir été aſſez puiſſant & aſſez riche pour acquérir un Etat dans les lieux qu'il avoit dévaſtés, mourut en priſon à Londres.

Les corſaires diſſipés, Panama qu'ils avoient réduite en cendres, fut rebâtie dans un lieu plus commode. Quelques-uns d'entr'eux s'étoient avancés juſques ſur la mer du ſud d'où ils interrompoient le commerce entre cette ville & le Pérou ; il fallut envoyer une eſcadre du Callao pour rétablir la communication. Ce Royaume avoit été troublé pendant pluſieurs années par des ſoulevemens, ſous l'adminiſtration du Viceroi D. Diégo Bénavidez y la Cuéva. D. Pédro Fernandez de Caſtro, Comte de Lémos, nommé pour lui ſuccéder en 1667, plongea le pays dans une ſombre & horrible paix par les ſupplices dans leſquels il enveloppa les innocens & les coupables, parmi ceux-là l'opulent & généreux Salcédo, qui poſſédoit une mine féconde, qui permettoit aux pauvres d'y couper de l'argent dans certaine ſaiſon, qui avoit ſecouru tant de malheureux qu'il s'en étoit à la fin trouvé, dans le nombre, de criminels. On dit que le jour de ſa mort, comme le Viceroi alloit imprimer ſur la mine le ſceau de l'uſurpation, une ſource en jaillit qui la rendit inacceſſible aux Ouvriers : on ajoute qu'en 1744, cet obſtacle n'étoit pas encore ſurmonté. En 1670, le P. Muſcardi, Jéſuite en miſſion dans le pays ſitué entre celui des Aranjuez & le Détroit de Magellan, entreprit ſans ſuccès de découvrir la prétendue ville des Céſars, jadis bâtie, diſoit-on, par le Capitaine Sébaſtien d'Arguello, jetté par un naufrage ſur la côte du Détroit. L'année précédente, le Chevalier Narborough, étoit allé tenter dans le canal de Magellan, ſur la côte des Patagons, autour des ports Eſpagnols ouverts dans ces contrées, des correſpondances entre les Anglois & les Indiens. De cette expédition, qui, ſi l'on en excepte des découvertes géographiques, n'aboutit qu'à la prétention ſauvage d'avoir acquis la propriété du pays par la

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

plantation d'un pieu, on attendoit de si grands avantages qu'en 1671, lorsqu'on apprit à la Cour de Londres que Narborough étoit aux dunes, Charles II alla dans sa berge au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

La plûpart des Flibustiers François qui avoient suivi Morgan, dégoutés de la piraterie par une violation aussi éclatante de la Loi fondamentale & sacrée de leur Société, que celle dont il venoit de donner l'exemple, avoient résolu d'embrasser la vie sédentaire & agricole, à la Tortue, où d'Ogéron tâchoit d'étendre la culture & de rétablir l'ordre. La guerre déclarée entre la France & la Hollande, vint réchauffer l'ardeur de ces Aventuriers qui voyoient les mers du nouveau monde couvertes du pavillon de la République. Cette guerre qui rompoit les liens étroits d'une ancienne alliance entre les deux nations, & dont on n'a pas connu le véritable objet, entierement étranger aux frivoles prétextes dont il fut enveloppé, avoit été projettée pour remplir les vues de commerce de Colbert, & ruiner les rivaux les plus redoutables de ses Compagnies & de ses Marchands, dès le tems même où la France réconcilioit les Hollandois avec les Anglois; car elle arma bientôt après une escadre pour attaquer les Etablissemens de la République dans les Indes orientales. A l'époque où cette escadre s'ébranloit & luttoit en vain contre la tempête, la Hollande étoit envahie avec l'appareil qui fit trembler & soulever l'Europe: il parut d'abord qu'on se reposoit sur les Flibustiers du soin de détruire la domination & le commerce des Marchands Républicains en Amérique, où leur puissance n'étoit point imposante comme dans l'Inde. De Baas, Gouverneur des Isles du Vent, avec les seules forces des Colonies, alla descendre dans l'Isle de Curaça, pour remonter aussi-tôt sur ses navires, payé, dit-on, mais sans preuve par le Gouverneur pour juger, à l'aspect de la place, qu'il avoit été trompé sur son état, & qu'il seroit le plus cruel ennemi des siens s'il persistoit dans l'exécution du projet. D'Ogéron, séparé de sa flotte par un coup de vent, étoit tombé dans Portoric dont le Gouverneur l'avoit mis aux

1672 & suiv.

fers comme Chef de pirates ; car c'eſt ainſi que les Eſpagnols traitoient les habitans de la Tortue & de S. Domingue pour avoir le droit d'en agir avec eux hoſtilement & plus qu'hoſtilement en pleine paix. Le Chevalier de S. Laurent, Gouverneur de la Guadeloupe, en inſultant Portoric, dans l'eſpérance que ſes bravades engageroient les Eſpagnols à relâcher leurs priſonniers, ne fit qu'accélérer la ruine, le maſſacre de ſes compatriotes. Ils furent tous ou preſque tous mis à mort, à la réſerve des Officiers que l'on embarqua ſur des vaiſſeaux pour les tranſporter au Pérou & les enterrer dans les mines. Tel eut été leur ſort, ſi Patrian, corſaire Anglois, ne les eut délivrés.

D'Ogéron s'étoit ſauvé. L'Eſpagne ayant déclaré la guerre à la France, il dreſſa un plan pour chaſſer entierement les Eſpagnols de l'Iſle S. Domingue, où déja ſa Colonie occupoit un vaſte terrein : il ſe flattoit de ſe rendre Maître de leur capitale, pourvu qu'une eſcadre en bloquât le port. La Cour, glorieuſement enivrée de la conquête de la Hollande, croyoit déja triompher dans les deux Indes, ſans détourner & partager ſes forces. D'Ogéron prit le parti d'aller en France en 1675, dans l'eſpérance d'obtenir les moyens de couronner les grandes choſes qu'il avoit faites par de plus grandes encore : il mourut. De Pouancey, ſon neveu, fidele à ſuivre ſes inſtructions & ſes exemples, mérita la confiance des Colons & de la Cour. Abandonné à ſes propres reſſources, il courut ſur les pays Eſpagnols pour détruire dans l'impuiſſance de conquérir. Enfin à la veille de la paix, en 1678, la France déploya dans les mers de l'Amérique le faſte militaire qu'elle étaloit depuis quelques années en Europe : une flotte formidable parut, compoſée de vingt-quatre vaiſſeaux de guerre, & d'un grand nombre de brulots, aux ordres du Comte d'Etrée. Avec ces forces telles qu'on les eut armées pour attaquer la plus belle Colonie, pendant qu'on s'attendoit à les voir aſſiéger San-Domingo, le Général alla meſurer le rocher de Curaçao, en ordonnance de bataille & avec le même appareil que ſi l'on entreprenoit la conquête du Pérou. C'étoient des Marchands

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

qu'il s'agiſſoit de détruire. Enfin la brillante armée navale, deſtinée à ſe ſignaler contre une terre de dix lieues de long ſur cinq de large, échoua ſur les Iſles d'Avès. Avec ſes débris, les Flibuſtiers furent forts & redoutables. Grammont, Pariſien, ſaccagea Maracaïbo, Gibraltar & Torilha : une autre troupe pilla, dans l'Iſle de Cuba, le Port-au-Prince : une troiſieme, moins heureuſe, inſulta San-Yago dans la même Iſle : les ravages de ces Pirates s'étendirent juſqu'à S. Thomas ſur l'Orénoque & à Truxillo dans le Continent. C'étoit contre les Eſpagnols qu'il auroit fallu diriger les attaques, ces braves les haïſſoient ; & non contre les Hollandois, ils étoient leurs anciens amis. La paix conclue la même année affermit la Colonie Françoiſe de S. Domingue, preſque ſans autre avantage. Deux ans après, il fut défendu aux Flibuſtiers, comme ſi l'on vouloit être obéi, de continuer leurs courſes contre les Eſpagnols.

La grande Compagnie privilégiée des Indes occidentales, créée avec tant de pompe par le Miniſtre Colbert, n'étoit plus depuis 1674. On prétend néanmoins qu'il lui reſtoit encore alors de puiſſantes reſſources, tandis qu'après avoir emprunté des ſommes conſidérables & vendu des permiſſions ou des droits, elle étoit reſtée dans l'inaction & la ſouffrance. On prétend que comme elle n'avoit été fondée que pour remettre dans les mains des Négocians François le commerce des Indes occidentales envahi par les Hollandois, elle avoit rempli cette vue en donnant aux Négocians particuliers le pouvoir de trafiquer aux Iſles Antilles & en Canada, comme ſi ces Négocians euſſent été dans l'impuiſſance de faire des armemens pour ces contrées & d'en exclure les concurrens étrangers avec le ſecours des Edits & des vaiſſeaux du Roi. On prétend enfin qu'il étoit beau d'avoir établi cette Compagnie aux dépens de l'Etat pour l'anéantir aux dépens de l'Etat, neuf ans après.

Sa deſtruction coûta cher. Le Roi racheta tout ce qu'il lui avoit donné, lui rembourſa ſon capital d'un million deux cens quatre-vingt-ſept mille quatre-vingt-cinq livres, paya ſes dettes

qui montoient à trois millions cinq cens vingt-trois mille livres, & à ce prix remit à ſon Domaine les terres, Iſles & poſſeſſions qu'il en avoit ſéparés en ſa faveur.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

La Compagnie détruite, le privilége excluſif lui ſurvécut. De ſon vaſte monopole, on en compoſa pluſieurs. Une Compagnie du Sénégal, déja munie de la traite excluſive des Négres, fut confirmée en 1675 & 1679, dans le droit excluſif de fournir des Négres aux Colonies Françoiſes de l'Amérique, à la charge de porter annuellement huit mille Noirs aux Iſles de la Martinique, la Guadeloupe, S. Chriſtophe, la Grenade, Marie-Galante, Sainte-Croix, S. Martin, Cayenne, la Tortue, S. Domingue, & autres Iſles, s'il y en avoit encore, ainſi qu'en Terre-ferme, avec défenſe à toute perſonne de tranſporter des Noirs dans le Nouveau-Monde & aux Officiers des Iſles de régler le prix de ce bétail outre des exemptions. Nouvelle Compagnie en 1681, toujours par les ſoins de M. Colbert. Nouvelle Compagnie en 1685 ſous le nom de Compagnie de Guinée. Nouvelle Compagnie en 1694, &c. Les principaux motifs de ces changemens étoient que ces Sociétés fugitives n'avoient pas des fonds aſſez conſidérables, & qu'elles avoient des conceſſions trop conſidérables pour remplir leurs engagemens, & ſur-tout pour ſuffire à la traite des Négres néceſſaires à l'Amérique.

Le monopole du caſtor fut adjugé en 1675, à l'Adjudicataire des Fermes des Domaines d'Occident, avec le privilége de l'acheter ſuivant les taxes, & l'avantage de faire varier ces taxes ſuivant ſes repréſentations, c'eſt-à-dire, ſes intérêts.

Le privilége de la Compagnie relativement aux autres branches de commerce ſervit de baſe à celui des Négocians regnicoles qui déja l'exploitoient, & qui l'exploiterent des différentes côtes du Royaume, en concurrence juſqu'à ce qu'il fut concentré dans un petit nombre de ports.

La nouvelle forme n'opéra qu'un grand changement, ce fut de travailler en finance ces Colonies, qui juſqu'alors n'avoient paru être travaillées qu'en monopole.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Cependant en apprenant la ſuppreſſion de la Compagnie des Indes occidentales, les Colons avoient éclaté en tranſports de joie inexprimables. Ils ſe croyoient libres : ils croyoient que l'activité de leur travail ne ſeroit plus rallentie, que leur induſtrie ne recevroit la loi que de leurs intérêts, que leurs denrées acquerroient un prix encourageant, & que la ſphère de leur ambition s'étendroit par leurs richeſſes employées en avances de nouvelles entrepriſes.

Leur joie fut courte. L'Occident étoit en ferme : l'Adjudicataire donnoit cent mille écus des Iſles ſeules. On exigea d'abord une capitation annuelle pour chaque homme, tant eſclave que libre & pour l'un & l'autre ſexes : comme l'Amérique qui fournit à l'Europe les monnoies, en manque, il fallut lever ce droit en denrée. Dans les Iſles, il étoit de cent livres de ſucre peſant. En vain les Colons repréſenterent que l'obligation de livrer leurs marchandiſes à des Négocians privilégiés formoit ſeule un impôt déja trop onéreux, le Fermier s'empara d'une portion de leurs récoltes, alors très-néceſſaire pour ſoutenir & graduellement augmenter leurs plantations. Quand dans la ſuite l'avarice même des Négocians François adoucit leur ſort & rendit quelque valeur à leurs denrées en vendant leurs paſſeports à des Navigateurs étrangers pour s'ouvrir l'accès des Colonies, ce ſoulagement paſſager amena l'aviliſſement des prix de leurs productions par l'obligation qu'on impoſa aux regnicoles de conduire directement leurs retours, non-ſeulement dans la Métropole, mais encore dans les ports même d'où ils étoient partis pour l'Amérique. D'année en année, le cordon fut plus étroitement ſerré, d'un côté par la fiſcalité, de l'autre par le monopole.

Le Canada & les autres poſſeſſions de l'Amérique ſeptentrionale, depuis qu'on avoit fait un effort pour les relever, avoient été, ſuivant l'uſage, abandonnés à leur ſort. Dans la vue d'y exciter le commerce & l'agriculture rallentis entr'autres cauſes par le défaut de monnoie (car ſi quelques François en apportoient de leur patrie en venant s'y établir, les beſoins de la Colonie

Colonie la faiſoient bientôt repaſſer dans la Métropole) ; on avoit fait fabriquer à l'uſage de l'Amérique, en 1670, des eſpeces auxquelles on avoit donné un coin particulier & une valeur nominale d'un quart plus forte que celle des eſpeces circulant en France ; ce qui ne prouva pas en Canada l'avantage qu'on s'en étoit promis, de maniere qu'on y ſubſtitua dans la ſuite pour les dépenſes du gouvernement le papier aux métaux, monnoie fictive qui rarement a valu ce qu'elle repréſentoit. Les Colons ſouffroient déja trop de pertes. Cependant leurs Chefs ne ſongeoient qu'à étendre la gloire de la France en titres & ſa puiſſance en ſurface. A la faveur de l'aſcendent conſervé par de Courcelles, Gouverneur du Canada, ſur les Sauvages, des progrès que le Chriſtianiſme faiſoit chez différentes tribus, & des négociations d'un Nicolas Perrot envoyé en 1671, dans les Parties ſeptentrionales, l'Intendant Talon obtint de la plûpart des nations du nord juſqu'aux Monſonis, établis au fond de la Baye d'Hudſon, qu'elles reconnoîtroient dans une aſſemblée générale entre les mains de Luſſon, ſon Subdélégué, le grand Onontahio ou Roi des François pour leur protecteur & leur pere. Pendant qu'on arboroit les Fleurs-de-lys dans ces contrées, les Anglois avançoient leurs habitations vers la Côte méridionale ſur les bords du Kinibéqui. Luſſon les apperçut. On aſſure que dès qu'il les eut avertis que ce terrein ne leur appartenoit pas, ils répondirent qu'ils ſeroient charmés de vivre ſous la domination d'un auſſi grand Roi que le Roi de France : du moins il paroît que le Kinibéqui fut alors regardé comme le terme des Domaines des deux nations, conformément au Traité de Breda.

Cependant les Anglois ne renonçoient point à envahir les bords de la riviere & même toute l'Acadie. Cette province, dépendante du Canada, étoit toujours ſoumiſe à des Propriétaires particuliers plus empreſſés à ſe nuire réciproquement qu'attentifs à ſe garder contre l'ennemi commun. Après s'être mutuellement affoiblis, ils dormoient à l'ombre des forts de Pentagoët & de Gémeſie, leurs ſeuls boulevards, & ſous la

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

garantie des traités, lorſqu'en 1674, un Anglois qui avoit demeuré quatre jours dans le premier de ces forts, vint avec cent dix hommes & l'équipage d'un corſaire Flamand en chaſſer Chamblay, mal ſervi par trente hommes mal armés, de-là prendre Gémeſie par une ſommation, & enfin piller l'Acadie entiere. Après que l'Angleterre eut déſavoué ce brigand & reſtitué la province, on conſtruiſit à Port-Royal une miſérable bourgade pour ſervir de capitale à ce bon pays qu'on vouloit conſerver, ſans le peupler, ſans le fortifier, ſans le mettre en valeur, quoique le prix de ſes terres fut vivement repréſenté à la Cour. Les Anglois, plus diſpoſés à le reprendre qu'ils ne l'avoient été à le céder, paſſerent le Kinibéqui enfermé dans ſon diſtrict, & bâtirent un fort à Pemkuit, ſur le terrein des Abénaquis. Lorſque ces Sauvages en témoignerent leur mécontentement, ils ſuſciterent contre eux les Iroquois qui, comme arbitres ou conciliateurs, interpoſerent leurs armes entre leurs ennemis & leurs alliés. Le Gouverneur de Pemkuit, confirmé dans ſa nouvelle poſſeſſion par une ceſſion forcée, envahit le reſte de l'Acadie avec d'autant plus de facilité que la Colonie, ſans Chef, n'avoit aucun ſecours à attendre, ni de France ni de Québec.

Ainſi les Anglois furent, pour la cinquieme fois, Maîtres de
1680 & l'Acadie vers l'an 1680. La Baye d'Hudſon leur fut également
ſuiv. abandonnée, quoiqu'on en conteſtât tranquillement la propriété. Avant Hudſon, pluſieurs Navigateurs y étoient entrés : ſur les pas du Danois Frédéric Anſchild, qui le premier l'avoit découverte ; pluſieurs Navigateurs s'y étoient arrêtés après lui : on ne la conſidéroit que comme la bouche d'un paſſage aux mers du Japon & de la Chine. Sous le regne de Chriſtian IV, les Danois fréquenterent la Baye : ils y formerent même en 1668, au nord de la riviere un établiſſement qu'ils négligerent auſſi-tôt. Les François prétendoient que la propriété leur en appartenoit, parce que dès 1656, Bourdon avoit annoncé, avec les formalités accoutumées, pluſieurs fois renouvellées après lui, que la France la poſſédoit ſans établiſſement : leur meilleur titre étoit l'hommage

que quelques nations du pays lui rendoient. Les Anglois revendiquoient le même droit, ſous prétexte qu'Hudſon avoit donné ſon nom aux eaux qui baignoient ſes côtes: leurs forts étoient leurs meilleurs titres, ils prévalurent. On dit qu'ils attribuent l'honneur d'y avoir aſſuré leur puiſſance à Zacharie William, Fondateur de Charlesfort, conduit en 1667, ſur ces terres par deux transfuges François nommés Médard Chouard de Groſeillers & Pierre Eſprit de Radiſſon. Outre ce fort élevé ſur la riviere de Rupert au fond de la Baye, ils en avoient un autre chez les Monſonis & un troiſieme à Quitchitchouen. En 1671, le gouvernement du Canada jugea que, ſi la paix ne permettoit pas d'uſer de violence ſur cette Baye contre les Anglois qui déſoloient l'Acadie, la Juſtice l'autoriſoit du moins à leur ôter le droit de preſcription par le renouvellement des anciennes cérémonies par leſquelles la France ſeroit remiſe en poſſeſſion des lieux comme elle l'y avoit été, c'eſt-à-dire, ſans la poſſéder & ſans en dépoſſéder l'Angleterre. En effet le P. Albanel, Miſſionnaire, accompagné de Denis de S. Simon, ſe tranſporta ſur la Baye, écrivit qu'elle étoit à ſon Maître, & fit ſigner l'acte par dix ou douze Chefs de nations, qui ne ſçavoient pas écrire. Les Anglois diſent que Baily, Gouverneur de leur établiſſement, eut la charité de nourrir & d'habiller ce pauvre Miniſtre que les Indiens avoient dépouillé.

Quoi qu'il en ſoit, les Anglois moiſſonnoient là où les François vouloient s'arroger le droit de ſemer. C'étoit-là un point d'appui d'où ils eſpéroient franchir les obſtacles qui fermoient l'entrée de la mer du ſud. En 1676, Jean Wood & Guillaume Flawès, en ſuivant la route frayée par Barentz, allerent encore échouer contre les glaces. Wood prétend, dans ſon Journal, que le Groenland & la Nouvelle-Zemble ne forment qu'un même Continent; un autre avantage de l'établiſſement, c'étoit d'attirer ſur la Baye le commerce des pelleteries que les François cherchoient à conſerver ſur le lac ſupérieur en conteſtant à leurs rivaux la légitimité de leur entrepriſe. En 1681, l'Angleterre

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

forma, pour ce commerce & pour la découverte du paſſage, une Compagnie qui retira plus de profit de la Colonie qu'elle ne lui donna de ſolidité. La Charte accordée par Charles II au Prince Robert & à ſes Aſſociés, leur attribua le privilége excluſif du commerce qu'il ſeroit poſſible de faire dans la Baye, & dans toutes les Bayes, mers, rivieres, ainſi que les lacs, détroits, paſſages à leur convenance, quelle que fût leur latitude, & en même tems la propriété des terres & des Iſles qui ne ſeroient point occupées par quelqu'autre nation. Ces territoires furent appellés *terres de Robert*. Le capital de la Compagnie étoit de dix mille cinq cens livres ſterlings. Ce fond devint bientôt très-productif pour les Intéreſſés. Les actions monterent juſqu'à cinq cens livres. Mais le bénéfice baiſſa conſidérablement par les guerres qui s'éleverent entre la France & la Grande-Bretagne juſqu'à la paix d'Utrecht. La nation paya la défenſe des *terres de Robert*, & les Aſſociés du titulaire en recueillirent toujours les produits, tels qu'ils furent, moyennant une redevance de deux élans & de deux caſtors noirs qu'ils étoient obligés de donner à la couronne, ſi elle les leur demandoit.

Les Portugais & les Eſpagnols ne s'accordoient pas mieux dans l'Amérique méridionale que les Anglois & les Francois dans le nord, quoique les limites de leurs poſſeſſions reſpectives euſſent été fixées par le Traité de Breda. En 1680, les Eſpagnols virent avec étonnement une Colonie Portugaiſe établie dans la province de S. Vincent qui devoit borner le Bréſil du côté du Paraguay, & protégée par une fortereſſe réguliere bâtie dans une anſe du Continent vis-à-vis la plus grande des Iſles, & plus à l'abri des vents que ne l'étoit le port même de Buénos Ayres. D. Manuel de Lobo, parti l'année précédente de Rio Janéiro, par ordre de l'Infant Don Pédre, Régent du Portugal, avec quatorze vaiſſeaux, l'élite des troupes du Royaume, & les matériaux néceſſaires à la conſtruction d'une grande ville, préſidoit à la fondation de cette *Colonie du S. Sacrement*, mieux préparé & plus diſpoſé à combattre qu'à négocier. Le Gouverneur de

Rio de la Plata, D. Joſeph de Garro, pour le convaincre d'uſurpation, cita les Cartes Hollandoiſes adoptées par les Portugais eux-mêmes ; Lobo, en lui oppoſant une mappemonde Portugaiſe qui embraſſoit le Paraguay même & Rio de la Plata, répondit qu'il étoit ſur les terres de ſon Maître. Garro repréſenta que la Cour de Liſbonne avoit elle-même reconnu les droits de la Couronne d'Eſpagne en ſouffrant ſans ſe plaindre que les Eſpagnols euſſent chaſſé de ce lieu des Portugais qui tentoient de s'y établir ; Lobo répondit qu'il étoit ſur les terres de ſon Maître. Garro en appella au Traité de Breda ; Lobo répondit qu'il étoit ſur les terres de ſon Maître.

A la tête d'une troupe de braves, tirés des vieilles bandes qui avoient aſſuré la Couronne à la Maiſon de Bragance, digne lui-même de les commander, couvert par une place forte, également pourvue de munitions de guerre & de proviſions de bouche, le Portugais provoquoit en quelque ſorte l'ennemi. L'Eſpagnol prit les armes avec autant de fierté qu'il avoit employé de prudence pour éviter la guerre. Sans affoiblir la garniſon de Rio de la Plata qu'aucun navire ne défendoit, pendant que les Portugais avoient quatre vaiſſeaux à l'ancre, il aſſemble quatre mille hommes, Eſpagnols, Négres, Mulâtres, Indiens eſclaves ; & le pays des Miſſions ou des Réductions lui fournit trois mille bons ſoldats. Les Colons du S. Sacrement ne furent pas moins étonnés à l'aſpect de cette armée que ceux du Paraguay ne l'avoient été à la vue de leur forteresſe. Le Meſtre-de-camp Eſpagnol, D. Antoine de Véra Muzica, ayant donné le ſignal de l'attaque, une colonne Indienne, conduite par le Cacique Ignace Amandau, fut ſur le boulevard avant que les Aſſiégés craigniſſent l'aſſaut: les Portugais ſe préparoient à peine à ſe défendre que le fort étoit inveſti. Déja les Eſpagnols touchoient au pied du baſtion, mais ſans échelles; les Indiens des Réductions ſe collerent alors contre le mur en les invitant à monter ſur leurs épaules. Les Aſſiégés, revenus de leur premiere frayeur, ſe défendirent avec autant d'ordre que d'intrépidité : le combat fut

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

opiniâtre ; l'on vit une Dame Portugaiſe mourir l'épée à la main en vengeant la mort de ſon mari. Les Indiens des Miſſions, fatigués par un voyage de plus de deux cens lieues, ſans paye & ſans encouragemens qui les animaſſent, ſans armes à feu pour vaincre une formidable artillerie, ſe ſignalerent & remplirent l'Amérique méridionale de leur nom. Les Portugais réduits à ne combattre que pour l'honneur, ſuccomberent avec gloire, après une perte de plus de deux cens hommes. Leur Général fut fait priſonnier avec le reſte des troupes. Rochapita, Auteur d'une Hiſtoire de l'Amérique Portugaiſe, prétend que l'Eſpagne fut néanmoins obligée de reſtituer la place au Portugal : il eſt vrai que ſi la propriété du lieu fut attribuée aux Eſpagnols, les Portugais furent en quelque ſorte rétablis dans ſa poſſeſſion, puiſque l'Infant Régent obtint en 1682, que le Portugal conſerveroit un entrepôt de quelques maiſons de bois pour ſervir de retraite à ſon pavillon, & que les deux Cours s'en rapporteroient à la déciſion du Pape pour régler les limites conformément à l'Acte de démarcation depuis long-tems oublié. Ainſi les deux nations, au lieu de terminer la querelle, ſe repoſerent à proprement parler ſur leurs armes, en attendant l'occaſion d'engager de nouveau le combat.

Les François ſeptentrionaux, moins en état que les Eſpagnols de chaſſer leurs rivaux des pays qu'ils les accuſoient d'avoir uſurpés, n'attendoient auſſi qu'un tems favorable pour décider leur droit par la voie de la guerre. Pendant que leur jalouſie couvoit des projets d'hoſtilité, leur activité impatiente les faiſoit voler à la découverte de terres nouvelles, comme ſi leurs anciennes terres étoient cultivées, floriſſantes & affermies ſous leur domination. Inſtruits par les Sauvages qu'il y avoit à l'Occident du Canada un fleuve nommé *Méchaſſipi* (grande riviere) ou Miciſſipi, qui ne couloit ni à l'eſt ni au nord, & qui devoit ſe jetter dans le golfe du Mexique s'il couroit au ſud, ou dans la mer Pacifique s'il ſe déchargeoit à l'oueſt, ils avoient commencé dès 1660, à le chercher. En 1673, le P. Marquette, Jéſuite, &

Joliet, habitant de Québec, unis par la droiture & le patriotiſme, avoient remonté la riviere des Renards ou des Outagamis juſques vers ſa ſource, malgré des courans rapides qui en rendoient la navigation pénible. De-là, après quelques jours de marche, ils s'étoient rembarqués ſur la riviere d'Ouiſconſing; & raviguant toujours à l'oueſt, le Miſſiſſipi les avoit reçus & portés juſques dans le pays des Akanſas vers les trente-trois degrés de latitude. Trop ſages pour s'engager plus avant dans des lieux inconnus & avec trois ou quatre hommes & ſans vivres, & trop heureux d'avoir rempli l'objet de leur voyage par la découverte du fleuve & de ſa direction, ils avoient repris la route de Québec, à travers le pays des Illinois, peuple aſſez nombreux & diſpoſé à s'allier avec leur nation. Leur fidele récit enflamma les imaginations ardentes. Robert Cavelier de la Salle, de Rouen, poſſédé de la double paſſion d'acquérir une grande fortune & une brillante réputation, réſolut de ſuivre la nouvelle carriere qui s'ouvroit à ſes vœux juſqu'alors tournés à la recherche d'un paſſage au Japon par l'oueſt ou le nord du Canada. De l'avis du Comte de Frontenac, nouveau Gouverneur de la Colonie, il alla ſéduire l'ambition & la vanité de la Cour de Verſailles, qui reconnut ſon génie dans le génie de cet homme, l'admira & l'exauça. Il obtint la Seigneurie de Cataroucouy, le gouvernement de nouveau fort de Frontenac, la liberté de commercer & la commiſſion de continuer les découvertes ſur le Miſſiſſipi. On croit que c'eſt ce même fleuve que Ferdinand de Soto avoit connu ſous le nom de Cucagua, & dans lequel ſon corps fut jetté après ſa mort.

En 1680, ſecondé par le Chevalier de Tonti, fils de l'Inventeur d'un nouveau moyen de détourner les capitaux pécuniaires de la nation de leur deſtination naturelle, de les attirer dans les coffres du fiſc, & de les revomir en fortunes viageres & oiſeuſes (la *Tontine*), la Salle mit la premiere main à l'exécution de ſon projet. Avant de s'emparer du cours de fleuve, il garnit de forts le grand eſpace qui ſéparoit ſes rives des établiſſemens François

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pour ne pas être coupé & jetté dans le vague d'un immenſe labyrinthe. L'ouvrage fut lent, parce que divers incidens l'interrompirent. Enfin il s'embarque ſur le fleuve. De toutes parts, à chaque pas il trouve des obſtacles & des ennemis. Sa bravoure & ſa prudence triomphent des oppoſitions humaines; ſa prudence & ſon bonheur le ſauvent des dangers de la navigation. Çà & là, il plante des poteaux & des armes pour annoncer le nom de ſon Roi; & pour y faire régner ſon pouvoir, il éleve des forts & contracte des alliances avec un nombre prodigieux de Tribus. Enfin après trois ans de travaux, il entre en 1682, par l'embouchure du Miſſiſſipi dans le golfe du Mexique. Le fort de Creve-cœur, conſtruit à quatre cens lieues de ſon gouvernement, & le fort Prud-homme bâti fort avant ſur le Miſſiſſipi, s'élevoient, entre les autres monumens de ſon audace & de ſes ſuccès, pour atteſter ſa gloire dans cette immenſe & belle contrée.

Afin de conſommer ſon ouvrage & de ne rien laiſſer à faire après lui que de l'affermir & de le conſerver, la Salle alla propoſer en France de reconnoître par mer l'embouchure du fleuve pour en frayer le chemin aux navires François, & mettre les clefs de la navigation dans les mains d'une Colonie que la terre & la mer promettoient également de rendre floriſſante, ſi elle vouloit l'être. Malgré les efforts de ſes ennemis, car ſa gloire lui en attiroit & ſon humeur altiere lui en ſuſcitoit; la Cour, diſpoſée à croire en lui, le chargea de cette expédition en lui donnant quatre bâtimens commandés par de Beaujeu, & deux cens quatre-vingt hommes, tant ſoldats qu'ouvriers, & volontaires, pris au haſard. Il partit de Rochefort en 1684. Beaujeu avoit ordre de ſe conduire par ſes conſeils: la Salle étoit, par caractere, plus diſpoſé à commander qu'à engager: la faute que l'on fit d'employer les hommes ſans les connoître & les aſſortir fut d'un funeſte préſage.

Au commencement de 1685, la Salle paſſa devant l'embouchure du Miſſiſſipi ſans la reconnoître & ſans vouloir la reconnoître, car

car on lui conſeilla d'y entrer : lorſqu'inſtruit de ſon erreur par des Sauvages, il voulut revenir ſur ſes pas, Beaujeu s'y refuſa, & il dédaigna Beaujeu, loin de le gagner. Tombé dans la Baye de S. Bernard, à cent lieues du terme de ſa deſtination, pour avoir navigué trop à l'oueſt, il ſe diſſimula ſa faute en ſe perſuadant que ce n'étoit qu'un bras du fleuve, il crut enſuite la réparer en ſe promettant de grands avantages d'un établiſſement dans ce lieu même. Ayant entrepris d'y conſtruire pluſieurs forts, la langueur de ſa troupe, l'incapacité des ouvriers, les inſultes des Sauvages l'obligerent à réunir ſes reſſources ſur le fort S. Louis. Déja le Commandant de la flotte avoit laiſſé perdre une partie des munitions & des outils préparés pour la fondation d'un établiſſement ; quant à l'artillerie deſtinée pour les fortifications, il ne vouloit pas s'en deſſaiſir. La Salle, dans la confiance qu'il conſommeroit ſeul l'entrepriſe, ne tarda point à ſe mettre en courſe & à s'attacher à ſon ouvrage, ſéduit par la beauté du pays qu'il parcouroit. Il oublia qu'il n'étoit pas aimé, qu'il ne ſeroit pas ſecondé dans le fort, que peut-être il ne ſeroit plus obéi. Après avoir découvert qu'il étoit à l'oueſt du Miſſiſſipi, il auroit pu prendre chez les Anis ou Aſſenis des guides pour l'y conduire, puiſqu'ils en donnerent à ſon Lieutenant Youtel, Auteur d'une Relation de cette entrepriſe ; il ne raiſonnoit plus, il s'étourdiſſoit, il s'abuſoit : une chimere le ſéduiſit, ce fut de s'approcher des pays Eſpagnols pour prendre connoiſſance des mines de Sainte Barbe, inconnues en Amérique, fameuſes en France où l'on ſe flatta long-tems encore de tirer de cette ſource, ou par force ou par intrigue, des tréſors inépuiſables. Cependant le trouble étoit dans le fort S. Louis. Un Scélérat nommé du Haut, ſe mit à la tête des mutins pour combler la meſure de ſes crimes : après avoir aſſaſſiné un neveu de la Salle, il l'aſſaſſina lui-même.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Telle fut en 1687, la fin tragique d'un homme à qui la Nature avoit tout accordé, excepté la douceur, la modération, la ſoupleſſe, pour conduire des entrepriſes éclatantes au plus

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

heureux dénoûment. Sa mort diſperſa ſa troupe. Ses meurtriers périrent par les mains les uns des autres. Les Eſpagnols du Nouveau-Mexique, allarmés de l'entrepriſe, en s'avançant pour la traverſer, prirent quelques fugitifs qui furent enſevelis dans les mines. Il en périt un aſſez grand nombre de faim & de fatigues. Quelques-uns s'incorporerent dans les Tribus Indiennes. Il y en eut ſept qui, ayant erré juſques ſur les bords du Miſſiſſipi, ſe rendirent enſuite par le pays des Illinois au Canada. Les Clamcoëts, Sauvages des environs du fort, ſurprirent la place & maſſacrerent tout ce qu'il y reſtoit d'habitans. On dit qu'un Italien ſauva ſa vie par un ſtratagême ſingulier. Comme ils ſe diſpoſoient à le tuer, il les arrêta pour leur repréſenter qu'un homme *qui les portoit dans ſon cœur* ne méritoit pas ce traitement de leur part; & que le jour ſuivant, il leur prouveroit la vérité de ſes paroles, ſinon ils ne lui feroient aucun quartier. En effet, le lendemain, il ſe préſente à eux, avec une petite glace adroitement ajuſtée ſur ſa poitrine: les Sauvages regardent ſon *cœur*, ils ſe reconnoiſſent, admirent & l'embraſſent.

Avant que ces événemens malheureux fuſſent connus en Canada, le Chevalier de Tonti étoit deſcendu juſqu'à l'embouchure du Miſſiſſipi dans l'eſpérance d'y trouver la Salle, & ne l'ayant point rencontré, il avoit remonté le fleuve. Tels furent les premiers efforts des François pour s'établir dans la *Louiſiane*; car c'eſt ainſi qu'on avoit nommé cette belle contrée. Ils firent un pas de géant & tomberent. Il leur auroit été auſſi facile qu'il étoit important de s'aſſurer du cours du Miſſiſſipi, quand ce n'auroit été d'abord que pour avoir une croiſiere dans le Golfe du Mexique & pour fortifier les frontieres de la Nouvelle-France. Les Eſpagnols, ſuivant la remarque de Charlevoix, n'étoient pas moins intéreſſés qu'eux à mettre cette barriere hors d'inſulte, puiſque les Anglois pouvoient de proche en proche pouſſer leurs établiſſemens dans la Floride Françoiſe juſqu'à S. Auguſtin, ce qu'ils ont en effet exécuté, & que de-là ils n'avoient qu'à traverſer le Miſſiſſipi pour menacer le Mexique.

Pendant que les François renverſoient follement ſur eux-mêmes à la Louiſiane les fondemens qu'ils élevoient, l'équité, la débonnaireté, la fraternité, toutes les vertus ſociales érigeoient, à la gloire de l'eſpece humaine, au milieu des Colonies Angloiſes, un monument mémorable que la proſpérité devoit bientôt cimenter & couronner. Une Colonie nouvelle donnoit le nom de *Penſylvanie* au pays arroſé par la riviere de Laware, partagé jadis entre les Suédois & les Hollandois, & enfin négligé; Guillaume Pen en fut le Fondateur & le Légiſlateur. Son pere, Vice-Amiral d'Angleterre, avoit obtenu, pour récompenſe de ſes ſervices, & en dédommagement des avances conſidérables qu'il avoit faites dans différentes expéditions, la ſimple promeſſe d'un vaſte Domaine dans les friches du Continent de l'Amérique. Guillaume, héritier de cette promeſſe, n'en demanda l'exécution que quand le zele de la Religion & l'amour de l'humanité lui firent une loi de procurer un aſyle à de reſpectables & malheureux Sectaires perſécutés par les Cours eccléſiaſtiques, aux Quakers, Quakre lui-même. Dans un tems où la Diſcorde religieuſe avoit converti l'Angleterre en théâtre de ſang & d'erreurs, Guillaume Fox, d'abord Artiſan obſcur, enſuite Illuminé fameux, avoit donné naiſſance à cette ſecte, folle de vertu, ſi l'on peut ainſi parler. La ſimplicité des vêtemens de ces Trembleurs, uniquement adaptés aux beſoins qui les exigeoient, ſans ornemens & ſans formes, les rendoit remarquables. La manie des inſpirations & des Oracles, ſuivis de convulſions, les rendoit ridicules. L'auſtérité de leur morale, qui leur preſcrivoit de ne pas prendre les armes même pour leur propre défenſe, de donner leur habit quand on leur demandoit leur veſte, de ne pas jurer devant un Tribunal, même la vérité, pour ne pas proſtituer le nom de l'Etre ſaint, les rendoit peu dangereux. La ſingularité de leurs manieres portée juſqu'à n'accorder à perſonne, aux Magiſtrats même & aux Grands, des titres de diſtinction, des ſignes de conſidération, & d'autre qualité que celle d'*ami* donnée dans la familiarité primitive des langues, les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

rendoit odieux aux yeux des hautes Classes. Leur mépris pour les cérémonies du culte, pour les Temples, pour la hiérarchie ecclésiastique, les rendoit abominables aux yeux du Clergé. La pureté de leurs mœurs, l'incorruptibilité de leur vertu, la franchise de leurs discours, les rendoient criminels aux yeux des tyrans qui regnent par nos vices, qui achetent les forfaits, & qui frémissent devant la vérité. Ils furent donc persécutés: leurs souffrances exciterent la pitié; leur magnanimité dans les souffrances excita l'admiration; & la prison, le fouet, le pilori & autres tourmens multiplierent leurs prosélytes.

Guillaume Pen demanda le patrimoine que la Couronne lui retenoit, dans la vue d'assurer un refuge, la paix & le bonheur à ces hommes prodigieux, alors en butte aux violences du Clergé pour le payement de la dixme. En 1680, Charles II lui accorda presqu'en souveraineté héréditaire, les pays situés en Amérique au quarante-troisieme degré de latitude. Pen offrit à ses *freres* une terre promise. Cependant par une prévoyance éclairée, il ne voulut d'abord en emmener avec lui que deux mille. Il partit en 1681 pour se mettre en possession de son Domaine & les rétablir dans les droits de l'humanité. Mais ce grand territoire que lui cédoit la Couronne, étoit-il à la Couronne qui le lui cédoit? Ses principes & son cœur ne connivoient point à l'apparence même de l'usurpation ou de l'illégitimité. Ces terres qu'il venoit de recevoir en payement d'une dette, il les racheta de gré à gré des Naturels du pays. L'Amérique fut étonnée de voir des Européens si équitables & si généreux; l'Europe fut étonnée de les avoir produits, & non de ne pas les avoir conservés. Il restoit encore dans le pays des Suédois & des Hollandois, ceux-ci sur la Baye, les autres sur les bords du Delaware. Pen, ainsi qu'il paroît par ses Lettres, ne goûta pas des Hollandois; quant aux Suédois, il loue leur simplicité, leur bonté, leur industrie, leur vigueur, leur frugalité: sans doute les uns & les autres lui applaudirent, ceux mêmes dont il ne fut pas satisfait.

Les Sauvages ſur-tout le reçurent dans leur cœur. Alors on vit, dans leur plus grande énergie, l'aſcendant, l'empire, la toute-puiſſance de la vertu. Ces nations ſi inquietes, ſi perfides, ſi redoutables pour les autres Colonies, furent tranquilles, fideles, douces avec les Quakers comme les Quakres mêmes. Contre l'iniquité, elles avoient été barbares: vis-à-vis de la bienfaiſance elles furent généreuſes. Ce que l'art, l'éloquence, la politique n'avoient pu produire ſur elles, l'exemple l'opéra: l'humanité ranima leurs ſentimens d'humanité; la juſtice leur fit aimer les devoirs de la juſtice; la bonne foi; l'amitié leur inſpira l'amitié. Pen les traita comme ſes freres, ils l'honorerent comme leur pere, car il leur donnoit l'exemple du bien, il devenoit leur arbitre, il les protégeoit. Douze nations qui entouroient ſa Colonie vécurent avec elle dans une confiance dont rien n'altéra la douceur, & dont chaque jour reſſerre les liens. Qu'auroient-elles donc pu craindre? La charité fraternelle qui uniſſoit ſi étroitement les Quakers entr'eux, les uniſſoit à tout le genre humain. Comme auroit-on craint d'être attaqué par des hommes qui juroient à Dieu de ne pas ſe défendre? Des Cultivateurs qui achetoient des friches qu'ils pouvoient envahir, ne convoitoient pas le bien d'autrui. Leur ſyſtême religieux & politique, comme il leur défendoit de diſtinguer des Maîtres & des ſerviteurs, comme il établiſſoit l'égalité intérieure, protégeoit l'indépendance des étrangers. Quant à eux, ils étoient gardés par leurs vertus.

Sans conquêtes, ſans armes, ſans défenſes, ſans intrigues, par la paix, par le travail, par la liberté, par les mœurs, la Penſylvanie s'éleva rapidement à une haute proſpérité; & Philadelphie, ou la *Ville des Freres*, ſa capitale, balança les villes les plus floriſſantes du Nouveau-Monde. Ce ſpectacle raviſſant rompt enfin les ſcenes de crimes & d'erreurs que l'Hiſtoire des Etabliſſemens des Européens en Amérique préſente. Le cœur ſe ſoulage & ſe repoſe, mais c'eſt trop peu d'un inſtant. Ne nous hâtons pas de nous ſéparer de ce peuple qui ne dévaſte pas pour

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

acquérir, qui ne dépeuple pas pour poſſéder, qui ne maſſacre pas pour ſanctifier, mais qui fonde l'empire ſur la propriété, qui ne demande le bonheur qu'à la culture & à l'ordre, & qui s'il adopte des erreurs, n'embraſſe que celles des cœurs bons, & s'impoſe à lui ſeul pour devoirs les conſeils de la perfection la plus éminente qu'il puiſſe ſe figurer.

Le Légiſlateur Pen accorda le droit de cité à quiconque reconnoîtroit un Dieu, & celui de participer à l'autorité à quiconque l'adoreroit comme Chrétien.

En tranſmettant dans ſa famille le privilége de nommer des Gouverneurs de ſa Colonie, il leur aſſocia dans l'exercice des droits & des devoirs tutélaires les Députés du peuple, pour que ces Chefs, étrangers peut-être à ſa République & ſéparés d'avec elle par leurs intérêts, ne puſſent pas affecter le deſpotiſme. De la part de ces freres qui n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, la complication de la puiſſance légiſlative ſembloit n'avoir que de légers inconvéniens. Les droits d'élection & d'éligibilité furent affectés aux Propriétaires des terres, comme vrais Citoyens attachés plus étroitement que les autres à la patrie par les liens les plus forts, ſeuls gardiens de la dot, & par conſéquent des forces de la puiſſance publique, deſtinés par la Nature à puiſer les richeſſes à leur ſource pour en verſer une portion dans le tréſor public, & répandre le reſte parmi les claſſes ſalariées des habitans, eſſentiellement unis d'intérêt en tout tems & dans toutes les circonſtances avec la juſtice, le bon ordre, les loix protectrices de toutes les propriétés & de toutes les libertés qui n'ont de bornes que les droits d'autrui.

Dans l'ignorance des régles fondamentales de l'impôt, de ſa meſure, de ſon aſſiette, Pen ordonna qu'il ſeroit déterminé par les deux tiers des voix des Propriétaires, appellés au Conſeil. Il vit que cette contribution conſacrée aux dépenſes néceſſaires de la ſouveraineté, devoit ſervir à acquitter la charge de rendre la juſtice, puiſque la juſtice eſt le premier devoir de la ſouveraineté : il ordonna donc que ſes Citoyens, qui déja, par l'im-

pôt, avoient payé la protection publique pour être maintenus dans la jouiſſance de leurs biens, ſeroient diſpenſés d'acheter encore cette protection par de nouveaux impôts, & que la juſtice ſeroit gratuite. En même tems pour conſerver l'eſprit de fraternité que les procès alterent, pour prévenir les dépenſes & les pertes qu'ils entraînent toujours, pour adoucir le poids des Tribunaux qu'ils exigeoient, il obligea chaque canton à nommer trois Arbitres ou Pacificateurs qui devoient travailler à concilier les différends, avant qu'on les portât devant les Juges: inſtitution dont l'utilité ſeroit inappréciable là ſur-tout où les Citoyens ne vivent pas en freres & où la juſtice ſe vend.

Tous les genres de propriétés aſſurés par ſon Code, il diſtribua les propriétés foncieres, ou plutôt des titres pour fonder ces propriétés qui donnent la richeſſe, qui donne la vie à la Société. Il céda pour vingt livres ſterlings mille acres de terres à ceux qui pouvoient en donner ce prix. A quiconque n'avoit point cette faculté, il aſſigna pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans, au deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres de terre à la charge d'une redevance annuelle & perpétuelle d'un denier Anglois par acre. Pour tout habitant qui deviendroit majeur, il y eut cinquante acres aſſurées ſous l'unique redevance de deux ſchellings. Ceux qui n'avoient pas des avances pour exploiter ces terres en trouverent dans la généroſité des autres. Dans la vue d'accoutumer les Citoyens au travail, de préparer aux riches mêmes des reſſources dans le malheur, de rappeller à tous l'égalité de leur deſtination naturelle, il ſtatua que tout enfant au deſſous de douze ans, apprendroit une profeſſion, de quelque condition qu'il fût.

Les opinions, les ſentimens, les mœurs corrigerent ce que la légiſlation pouvoit avoir de défectueux & ſuppléerent à ce qu'elle laiſſoit d'imparfait. Jamais Colonie ne fit des progrès ſi rapides.

Si l'on met à part les erreurs théologiques de ces Sectaires, il ſemble que la philoſophie ne pouvoit leur reprocher que de

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

franchir preſque toutes les bornes des vertus naturelles. Ici l'Hiſtoire s'élance tout d'un coup à l'autre extrémité de la Nature humaine, s'il eſt permis de parler ainſi. Des Quakres elle paſſe aux Flibuſtiers. Sur le même théâtre, pendant que ceux-là, en paix avec toute la Nature, élevoient obſcurément leur bel ouvrage, ceux-ci, en guerre avec le genre humain, détruiſoient avec fracas l'ouvrage des nations & du tems, ou périſſoient. Les Flibuſtiers François ne s'étoient repoſés que pour renouveller leurs courſes à leur réveil, malgré les défenſes du gouvernement: on avoit dit au torrent de s'arrêter, & le torrent continuoit ſon cours.

Grammont, Gentilhomme Pariſien, étoit regardé comme le premier Flibuſtier de cette nation. Ruiné par la débauche, il avoit porté parmi les corſaires les hautes qualités qui en Europe auroient pu l'élever aux premiers honneurs de la guerre, & les qualités aimables qui l'auroient fait diſtinguer & rechercher dans tous les cercles: mais il avoit adopté leurs fureurs. En 1680, à la tête de quelques pirogues, il ſurprit la Gouaire ſur la côte de Cumana: l'approche de deux mille hommes partis de Caraque ne lui laiſſa d'autre parti à prendre que celui de la retraite: il la fit en bon ordre & avec peu de butin: l'expédition ne lui coûta que deux hommes: il fut bleſſé. En courant ſur les Anglois de la Jamaïque qui ſe propoſoient de ſe joindre aux Eſpagnols pour chaſſer les François de S. Domingue, il perdit par un coup de vent un vaiſſeau de 52 pieces de canon, & il ne lui reſta que ſon courage.

Avec ce courage & l'honneur flibuſtier, il ſçavoit obéir après avoir commandé. Vand-Horn le reçut ſur ſon vaiſſeau, comme ſon aſſocié, ſon héritier, & le brave le plus digne de le ſeconder dans ſes deſſeins ſur la Véra-Cruz, une des villes les plus belles, les plus riches, les plus commerçantes, les plus fortes de l'Amérique Eſpagnole, ſituée dans la Nouvelle-Eſpagne au fond du Golfe du Mexique. Ce Flamand, né à Oſtende, couroit depuis long-tems les mers avec les François. Son intrépidité le rempliſſoit

rempliſſoit d'une indignation ſi violente, au moindre ſigne de foibleſſe, que dans la chaleur des combats il tuoit de ſa main ceux de ſes compagnons qui baiſſoient la tête au bruit ſubit du piſtolet, du fuſil ou du canon. Auſſi ſes immenſes richeſſes, fruits de ſa bravoure, étoient aux gens de cœur comme à lui. Il partagea ſa frégate avec Grammont. Laurent de Graff, natif de Dort en Hollande, ſe joignit à eux avec une frégate d'égale force, c'eſt-à-dire de 50 canons, pour l'expédition de la Véra-Cruz. Ils s'aſſocierent Godefroi, Junqué, Michel, François fameux dans la flibuſte. Les deux premiers avoient, chacun, un navire. Ces quatre bâtimens & ſix batteaux, montés par douze cens hommes que la renommée des Chefs eut bientôt attirés, compoſerent les forces avec leſquelles ils allerent en 1683, attaquer la Véra-Cruz; entrepriſe auſſi téméraire, dit un Ecrivain, que ſi douze cens biſcayens venoient aſſiéger Bordeaux avec dix barques. Il y avoit dans la place trois mille hommes de guerre : en vingt-quatre heures, il pouvoit y en arriver quinze à ſeize mille, enfin huit cens ſoldats étoient en garniſon dans la fortereſſe de S. Jean de Luz, entourée de ſoixante pieces de canon, dont une partie plongeoit ſur la mer & l'autre ſur la ville.

Les Flibuſtiers débarquent, pendant la nuit, à deux ou trois lieues de la place. Au point du jour, ils ſont devant les portes; on les ouvre, ils entrent : le maſſacre commence, les poſtes importans ſont ſurpris, le canon d'une fortereſſe emportée ſans réſiſtance tire ſur la ville, le carnage redouble... tout-à-coup il ceſſe, tout eſt dans le calme. Les Flibuſtiers avoient enfermé les principaux habitans dans la grande Egliſe autour de laquelle ils avoient rangé des barils de poudre pour y mettre le feu, au moindre ſignal de ſoulevement. Après avoir pillé les maiſons à loiſir pendant trois jours & embarqué pour plus de ſix millions de butin, ils demanderent à leurs priſonniers affamés une rançon de deux millions de piaſtres. La moitié de la ſomme leur fut payée auſſi-tôt : on attendoit le reſte de l'intérieur des terres,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

lorſqu'on apperçut en mer une flotte de dix-ſept vaiſſeaux, & ſur les hauteurs un corps conſidérable de troupes. Sans ſe troubler, les Flibuſtiers s'embarquerent avec quinze cens eſclaves qu'ils emmenerent pour ſe dédommager des délais du payement d'une dette qu'ils regardoient, ſelon leur coutume, comme légitime, puiſqu'à la pointe de l'épée ils en avoient fait ſigner l'engagement. Leur retraite fut fiere & brillante. Ils paſſerent devant la flotte Eſpagnole, ſans qu'elle osât tirer un coup de canon.

Les deux Chefs, Vand-Horn & Laurent de Graff, eurent enſemble une querelle : le premier reçut au bras une bleſſure dont il mourut quinze jours après pour l'avoir négligée. Grammont eut alors le commandement de ſon vaiſſeau. Laurent qui vit les équipages s'échauffer, ſe hâta de partager le butin & de ſe ſéparer de ſes compagnons. Seul, il ſe trouve entre l'Amiral & le Vice-Amiral des galions Eſpagnols, chacun de 60 pieces de canon & de 1500 hommes d'équipage. Sans eſpérance d'obtenir aucun quartier d'une nation d'autant plus acharnée contre lui qu'il l'avoit long-tems ſervie elle-même contre les freres de la côte, il harangua ſes camarades avec la préciſion de l'éloquence flibuſtiere : *voilà l'ennemi, l'ignominie & le ſupplice pour les lâches : du combat, la mort & la gloire, ou la gloire & le ſalut ; la route eſt entre les deux vaiſſeaux : il faut tirer à droite & à gauche & paſſer.* L'ordre hautement donné au plus intrépide de ſa troupe de ſe tenir avec une mêche allumée auprès des poudres pour faire ſauter la frégate en cas de revers, il part avec une extraordinaire rapidité, foudroye les deux galions, abat le grand mât de l'Amiral, & ſe retire triomphant. Les Capitaines Michel & Brouage enleverent deux vaiſſeaux en croiſant devant la Havane. C'eſt ce Michel qui offrit aux deux Capitaines Hollandois de les combattre ſeul, après les avoir vaincus avec le ſecours de Brouage.

Pendant que pluſieurs Capitaines de la flibuſte venoient de ſe réunir pour aller piller le Pérou, Grammont & Laurent de Graff

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

concertoient enſemble une nouvelle entrepriſe. En 1684, le Gouverneur de S. Domingue ſignifia aux corſaires de nouvelles défenſes de la Cour de continuer leurs pirateries, défenſes accompagnées d'actes de vigueur, d'inſtitutions de police & de juſtice, & d'oppreſſions du commerce & de l'agriculture. Les principaux Flibuſtiers céderent à l'habitude & au goût d'une vie indépendante & vagabonde. La fureur de voir la mer du ſud & de piller le Pérou s'empara des uns : les autres réſolurent de ſuivre Grammont & Laurent de Graff dans le nord. Ceux-ci armerent à l'Iſle aux Vaches vingt-deux canots, trois bateaux & un grand navire. Grammont, quand le Gouverneur de S. Domingue lui ordonna de la part du Roi de renoncer à ſon projet, répondit avec l'air de l'indocilité décidée & dédaigneuſe, que *Louis ne pouvoit pas déſapprouver ce qu'il ignoroit, & qu'il ignoroit à Verſailles un deſſein qu'on venoit de former en Amérique.* Ses camarades, diſpoſés à croire à ſes raiſons, ne demanderent qu'à s'embarquer, au nombre d'onze cens, pour aller attaquer Campêche.

Cette troupe, deſcendue ſur la côte ſans obſtacle, marcha droit à la ville, en plein jour, à découvert, & en ordre de bataille. Grammont, à la tranquillité profonde des ennemis, jugea qu'ils lui avoient tendu quelque piége & qu'il ne devoit agir qu'avec la plus ſévere circonſpection. En effet il ſe trouva tout d'un coup devant huit cens hommes en embuſcade. A leur premiere décharge, les Flibuſtiers préparés au combat fondirent ſur eux l'épée à la main, les mirent en déroute, & les pourſuivirent juſques dans la place où ils entrerent pêle-mêle avec eux. Là les habitans, armés & retranchés avec du canon dans des carrefours, leur diſputerent le terrein. Grammont s'aviſa de faire monter ſur les terraſſes des maiſons des fuſiliers dont le feu terrible obligea les canonniers à laiſſer leur artillerie. Les habitans furent bientôt forcés. En une demi-journée, Campêche fut au pouvoir d'une poignée de brigands qu'un ravelin, bien défendu, auroit dû arrêter pendant un mois entier; car ils n'avoient

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

point de canon. Cependant leur perte ne fut que de quatre hommes. Il reſtoit encore à prendre la citadelle défendue par 400 hommes & 24 groſſes pieces d'artillerie. Après l'avoir vainement battue en brêche pendant neuf heures avec le canon de la ville, Grammont, déſeſpérant de l'emporter de vive force, ſe diſpoſoit à mettre en œuvre les reſſorts cachés du ſtratagême, lorſqu'un Anglois l'avertit qu'elle étoit évacuée. On n'y trouva que deux ſoldats, & un Officier incapable de goûter la joie des lâches & d'acquérir la vie par la honte. Le Général Flibuſtier le reçut avec diſtinction & le renvoya généreuſement, en joignant à la reſtitution de tout ce qui lui appartenoit des préſens magnifiques; tant l'honneur, le courage, la fidélité, dit un Hiſtorien moderne, conſervent d'aſcendant ſur ceux même qui ſemblent violer tous les droits de la Société! Grammont reſpecta les vertus, non-ſeulement parce qu'*elles tiennent à la probité qui eſt la premiere loi de la Nature*, mais encore parce qu'elles étoient les ſiennes & celles du Corps des Flibuſtiers, qui comme braves honoroient les braves, incapables comme eux de foibleſſe & de lâcheté. Applaudiſſons aux brigands même, quand ils rendent hommage aux vertus; mais gardons-nous d'un enthouſiaſme qui prononceroit par notre bouche, à l'inſçu de notre cœur, que *les Boucaniers & les Flibuſtiers ſont peut-être l'élite des Européens que le Nouveau-Monde ait vus inonder ſes côtes & ſes terres.*

Grammont, peu content du butin que la ville renfermoit, envoya pendant deux mois des partis dans les campagnes, fouiller, piller & dépouiller les environs à quinze ou vingt lieues de Campêche. Un détachement de 130 hommes à cheval tomba dans une embuſcade que le Gouverneur de Mérida, ſuivi de neuf cens ſoldats, leur avoit dreſſée. A la premiere décharge, les Eſpagnols tuerent plus de vingt Flibuſtiers & en bleſſerent encore un plus grand nombre: il n'auroit pas été ſurprenant que toute cette bande de brigands qui ne ſçavoient point combattre à cheval, eut été exterminée. Il en demeura deux priſonniers entre les mains du Gouverneur. Grammont lui propoſa, s'il

vouloit les rendre, de lui renvoyer tous les Eſpagnols qu'il avoit en ſon pouvoir, juſqu'au Major & au Commandant de la citadelle, en l'invitant également à racheter la ville, ſinon il mettroit Campêche à feu & à ſang. Le Gouverneur répondit qu'on pouvoit brûler & maſſacrer tant qu'on voudroit, qu'il avoit de l'argent pour rebâtir la place & des hommes pour la repeupler, & que les brigands n'avoient à attendre de ſa part que des actes de vengeance. Sur ce refus, la ville fut livrée aux flammes, & cinq Eſpagnols furent décapités. Grammont chargea l'Envoyé du Gouverneur de rapporter à ſon Maître, que déja la moitié de ſon Conſeil étoit exécuté & que le reſte le ſeroit bientôt. On fit ſauter la fortereſſe, mais il n'y eut plus de ſang répandu. Le jour de S. Louis, les Flibuſtiers, pour célébrer la fête de leur Roi, dans un tranſport de patriotiſme, d'yvreſſe, d'amour, brûlerent en feu de joie pour plus de deux cens mille écus de bois de Campêche, la plus riche portion de leur butin. Après cet acte de folie, ils reprirent la route de S. Domingue. Laurent de Graff n'eut pas plutôt quitté ſon Aſſocié, qu'il fut attaqué par trois vaiſſeaux Eſpagnols de 50 à 60 canons. Démâté, près de couler à fond, mais toujours ſi terrible qu'on n'oſa jamais l'aborder, il ſe ſauva pendant la nuit, griévement bleſſé. Peu de tems après ſon retour à S. Domingue, il reçut de la Cour de France des Lettres de naturalité, des Lettres de grace pour le meurtre de Vand-Horn, & enſuite la commiſſion de Major de l'Iſle. Grammont avoit été nommé Lieutenant-de-Roi. La Cour, en accordant ces graces aux deux principaux Chefs des Flibuſtiers, avoit le double deſſein de les arrêter à S. Domingue, & de conſommer bientôt par eux la conquête entiere de l'Iſle, qu'elle méditoit alors.

Les bandes parties en 1684 pour la mer du ſud, ſe ſignaloient dans de plus grands dangers par de plus grands exploits. Pour pénétrer juſqu'à cet Océan qu'aucun François connu n'avoit vu juſqu'alors, il falloit ou traverſer les montagnes de l'Iſthme de Panama qui forme le nœud des deux parties de l'Amérique, ou

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

tourner la Partie méridionale par les Détroits que nos Aventuriers ne connoiſſoient point. Animés par l'eſpérance de trouver d'immenſes tréſors en remontant juſqu'aux ſources par des mers & des terres juſqu'alors intactes, ils ſe partagerent pour prendre tout à la fois l'une & l'autre routes, & marquer de prodiges toute l'enceinte de l'Amérique méridionale. Il eſt très-ſingulier, & leur Hiſtorien regarde cette circonſtance *comme une preuve convaincante que la divine Providence les conduiſoit comme par la main pour châtier les Eſpagnols*, ſentiment toujours profondément gravé dans l'ame des Flibuſtiers; il eſt très-ſingulier, dis-je, que des Anglois & des François euſſent en même tems formé une ſi étrange réſolution, ſans concert, non-ſeulement de nation à nation, mais encore de troupe à troupe. Tout d'un coup, il entra près de quatre mille hommes dans la même carriere. S'ils avoient fait corps, s'ils avoient été ſoumis à un premier Chef, s'ils avoient combiné leurs efforts & dirigé leurs pas vers le même but, s'ils avoient eu deſſein de conquérir & non de piller le Pérou, il n'eſt pas douteux que cet Empire n'eut été enlevé à l'Eſpagne, & que la nation Péruvienne n'eut été pleinement vengée. Mais ſans autre objet que le pillage, ſéparés en petites bandes indépendantes, errans preſqu'au haſard, auſſi peu jaloux de conſerver qu'ils étoient ardens à envahir & à jouir, avec leurs prodigieux exploits, ils ne pouvoient que détruire & être détruits.

Sept à huit cens Anglois, ſortis de la Jamaïque, paſſerent les premiers dans la mer du ſud par le Détroit de Magellan. Une autre troupe de cent vingt hommes, gagna ſur les mêmes eaux la bourgade de Boca ſituée à l'embouchure de la riviere de Chica. Quelque tems après, quatre cens trente François, ſous la conduite des Capitaines Groniet, l'Ecuyer, le Picard, prirent la même route. Ils furent ſuivis de pluſieurs autres bandes, dont la plûpart allerent périr dans des embuſcades où les précipitoient les Indiens leurs guides, menacés par les Eſpagnols de payer de leur ſang tous les ſuccès de ces Aventuriers ſur leurs terres.

On vit encore deux cens François côtoyer les mêmes pays sur un navire commandé par le Capitaine le Sage, dont on n'apprit que très-tard des nouvelles. Enfin la plûpart de ces troupes se réunirent en 1685, pour agir de concert: elles formerent ensemble un corps d'environ 11 cens hommes repartis sur dix bâtimens, très-étroits pour la plûpart, tous assez mal armés, sans provisions & sans munitions de guerre. Les principaux Capitaines Anglois étoient Suams, Touslé, Brandy, Samely, Pitre-Henry: ils avoient à leur tête le Flamand David.

Pour ouvrir la scene par un coup d'éclat, ils projetterent d'attaquer la flotte du Pérou. Pendant qu'ils se réjouissoient dans les *Jardins de Panama*, Isles charmantes, elle passa sans qu'ils l'apperçussent; & dès qu'elle eut déchargé ses trésors & pris des troupes fraîches, elle vint les attaquer, couler à fond une de leurs barques, & leur tuer deux hommes. Déja les deux nations flibustieres ne s'accordoient plus ensemble. Les Anglois, comme plus nombreux, portoient fort haut leurs prétentions, quoiqu'on n'eut pas même assez de vivres à se partager. Ces circonstances, mais surtout les *impiétés* de ces Insulaires, dit Raveneau de Lussan, qui servoit dans cette expédition, déterminerent les François à se séparer d'eux. Les Anglois allerent piller la ville de Réaléjo, à 260 lieues à l'oueſt de Panama, & celle de Léon sur les bords du lac Nicaragua, à la vue d'une armée six fois plus forte, c'est-à-dire, plus nombreuse que leur troupe, mais trop peu guerriere pour présenter ou pour accepter une bataille; car elle étoit composée de Citadins, de Bourgeois de Ségovie, de Grenade, de S. Michel, de San-Salvador & autres villes voisines. Les François, qui, pendant un mois entier, avoient été réduits, dans l'Isle de S. Jean, à vivre, au nombre de 330, d'une tortue par jour, trouverent la plûpart des lieux qu'ils parcoururent ruinés par les Anglois ou par les Espagnols eux-mêmes. La faim les suivoit partout. Ils n'avoient rien mangé depuis quatre jours, lorsque par des actions étonnantes d'une bravoure désespérée ils s'emparerent, au commencement

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

de 1686, de la ville de Chiriquita, à vingt lieues de l'Iſle S. Jean.

Pendant qu'ils conſtruiſoient dans cette Iſle des barques, des pirogues, des canots, une flotte de quinze voiles parut, qui foudroya un navire échoué, ſans oſer tenter une deſcente. Dès que leurs bâtimens furent prêts, ils mirent à la voile pour aller piller la ville de Grenade, l'une des plus riches de ces contrées: mais la faim, l'extrême faim les contraignit de relâcher à l'Iſle San-Pédro, où preſqu'entierement privés de ſubſiſtances pendant huit jours, ils chercherent de miſérables reſſources dans la chaſſe & le pillage. Les Flibuſtiers Anglois répandoient alors le ravage ſur la côte du Pérou. Touſlé, un de leurs Capitaines, vint joindre nos François. Alors, au nombre de 345 hommes, ils partirent pour Grenade, dont les habitans travailloient depuis ſix ſemaines à ſe fortifier & à les fruſtrer de leur proie. Nos Aventuriers, avec une intrépidité exaltée par ces apprêts, marcherent à grands pas à travers les embuſcades, franchirent les abîmes, entrerent dans la ville, pénétrerent juſqu'à la place d'armes, eſpece de fort quarré capable d'arrêter une grande armée. Un combat de quelques heures mit la place à leur diſcrétion, mais ſans butin. Déſeſpérés de la vanité de leurs travaux, ils auroient peut-être pris le parti de repaſſer dans la mer du nord par le lac, s'ils euſſent trouvé quelques canots pour s'embarquer. Ils regagnerent donc la côte du ſud, tombant d'embuſcade en embuſcade, ſe relevant par des victoires merveilleuſes, toujours inacceſſibles à la crainte, toujours invincibles à la fatigue, taillant en pieces des détachemens de quatre & cinq cens hommes, mettant en fuite des armées de deux mille & cinq cens. Enfin arrivés à Réaléjo où ils avoient laiſſé leurs barques, un ſchiſme les diviſa. Réunis, ils auroient à la fin ſuccombé ſous le poids des beſoins. Partagés en deux bandes, l'une de 138 hommes, commandée par le Capitaine Touſlé, l'autre du reſte des François, le Capitaine Grogniet à leur tête, ils s'éloignerent par des routes différentes.

Touſlé

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Touſlé prit la petite ville de Villia, à 30 lieues de Panama. Mécontent des produits du pillage, il demanda pour ſes priſonniers une rançon à l'Alcade Major, qui lui répondit qu'il n'avoit que de la poudre, du plomb & des ſoldats pour les racheter, & qui dans une embuſcade lui ravit en effet le fruit de ſon expédition. On apprit que trente-ſix Flibuſtiers des deux nations étoient deſcendus du Pérou pour repaſſer par la riviere de Chica dans la mer du nord ; & que les Eſpagnols en avoient tué le plus grand nombre. Deux partis Anglois, chacun de quarante hommes, avoient eu le même ſort en tentant le même paſſage. Il eſt extraordinaire qu'errant dans un immenſe labyrinthe qu'ils ne connoiſſent pas, ſans guides ou avec des guides preſque toujours infideles, ils ne tombent pas tous dans des précipices. Ils étonnent, comme ces Tartares qui traverſant de vaſtes cahos de déſerts ſans voies, ni frayées ni indiquées, vont à leur but ſans s'égarer, ſans s'écarter, comme s'il étoit ſous leurs yeux.

Les Eſpagnols avoient dans les Indes occidentales une milice compoſée de déſerteurs de toute nation, appellés du nom de *Grecs*. Ils auroient été de bons Flibuſtiers : ces brigands les regardoient comme les ſeuls ennemis dignes d'eux. On venoit de les retirer des côtes de la mer du nord pour les leur oppoſer ſur celle du ſud. Mais ces braves ne pouvoient être que dans un poſte, & les Flibuſtiers étoient partout. Un Capitaine de cette milice fut chargé par le Préſident de Panama d'aller ſous le maſque attirer artificieuſement Touſlé juſques ſous le canon de la place. Il touchoit au terme de ſes ruſes, lorſqu'un priſonnier Eſpagnol apprit aux Flibuſtiers qu'il les attachoit adroitement aux reſſorts d'un piége ; & que deſcendus dans le port, le piége ſe fermeroit ſur eux, & les enſeveliroit. On coupa la tête au Capitaine Grec. Après quelques excurſions commandées par la faim, la troupe flibuſtiere ſe raſſembla dans la petite Iſle de Tavoga. Inſultée par une frégate & deux barques Eſpagnoles, elle s'empara de la frégate & d'une barque, la ſeconde s'échoua. Pendant que les vainqueurs radouboient ces bâtimens, ils virent

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

deux autres voiles porter ſur eux ou plutôt ſur la premiere eſcadre. En arborant pavillon Eſpagnol, ils les attirerent ſous leur feu. Comme ils trouverent ſur ces navires des cordes préparées pour les lier (tant on croyoit leur perte certaine!) ils ne firent aucun quartier aux équipages. Dans ces deux combats, ils ne perdirent qu'un ſeul homme: mais Touſlé & vingt-deux de ſes compagnons moururent peu de tems après de leurs bleſſures; ce qui fit juger que les ennemis ſe ſervoient de balles empoiſonnées. Le Préſident de Panama doutoit ſi peu du ſuccès de ſon eſcadre, qu'il envoyoit une chaloupe pour enlever l'ancre du grand navire flibuſtier que l'on avoit laiſſée à Tavoga. Cependant cet échec ne rabaiſſa point ſa fierté; elle éclata dans le refus qu'il fit aux pirates de leur rendre quelques-uns des leurs: ſa hauteur coûta la vie à vingt Eſpagnols: enfin il s'adoucit, & racheta la vie des autres priſonniers par la liberté de cinq Flibuſtiers & à prix d'argent. Pendant le reſte de l'année 1686 & une partie de la ſuivante, les brigands affamés ne s'occuperent qu'à recueillir des vivres à la pointe de l'épée, en attendant que le haſard leur procurât ou des renforts pour attaquer Panama, ou des bâtimens aſſez forts pour les porter au Pérou.

Le Capitaine Grogniet, avec la ſeconde bande, étoit deſcendu aux Iſles de Mapalle. Après quelques ravages, en revenant d'une mine avec quelques livres d'or, il avoit rencontré un détachement Eſpagnol qui lui offroit de lui laiſſer le paſſage libre, pourvu qu'il rendît les priſonniers. *Mes priſonniers! il faut couper leurs chaînes à coups de ſabre: quant au paſſage, mon épée l'ouvrira.* Cette réponſe fut une victoire; le détachement fit ſa retraite. Enſuite dans ſa courſe vagabonde, Grogniet tomba ſur un retranchement défendu par 600 hommes de la garniſon de Réaléjo, l'enfonça, l'inonda de ſang ennemi ſans perdre plus de trois des ſiens. Les deux troupes flibuſtieres avoient eu les mêmes ſuccès. Après avoir combattu & triomphé par des efforts inouis, il ne leur étoit reſté que la faim & des périls.

Quatre-vingt-cinq hommes de la bande de Grogniet le quit-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

terent pour gagner la Californie : mais l'autre bande le rencontra aux environs de Panama : à ces deux troupes ſe joignit un renfort de la diviſion du Capitaine David. Ce Chef des Anglois malgré les efforts d'un parent du Viceroi envoyé contre lui avec 600 hommes avoit commis ſur les côtes du Pérou d'horribles ravages, avec plus de fruit que ſes Emules n'en avoient recueilli des leurs. De ce pays opulent ils avoient enlevé tant de richeſſes que ſes gens s'étoient, pour la plûpart, déterminés à reprendre la route du Détroit de Magellan, pour aller ſe repoſer de leurs monſtrueuſes fatigues dans l'abondance. Le Capitaine Wilnet en reçut une partie ſur ſon bord vers les Iſles de Juan Fernandez. Quelques-uns repaſſerent en Europe & rentrerent dans l'ordre de la vie commune. Il y en eut quatre-vingt, qui, ayant perdu leur portion du butin au jeu, reſterent dans la mer du ſud avec le Capitaine David. Suams & Pitre-Henry firent voile pour les Indes orientales. Le Capitaine le Sage, n'ayant pu de la mer du nord franchir le Détroit de Magellan, étoit allé croiſer ſur les côtes d'Afrique. La piraterie faiſoit ainſi le tour du monde. Le fameux Dampierre, qui, quelque tems après, s'illuſtra par ce mémorable voyage, avoit été à l'école des Flibuſtiers, exerçant tantôt la piraterie, tantôt le commerce depuis 1681 juſqu'en 1693.

Les Flibuſtiers qui ſéjournerent dans la mer du ſud, eurent ſans ceſſe à lutter contre la faim. Leurs victoires avoient interrompu la navigation, & il ne paroiſſoit plus de navires qui leur offriſſent des vivres à conquérir. La chaſſe & la pêche ne leur procuroient que de foibles reſſources dans les Iſles nues où ils ſe refugioient. Lorſqu'ils deſcendoient ſur les côtes Eſpagnoles, la terreur de leur nom les avoit déja dévaſtées, ſi je puis parler ainſi ; car l'ennemi ruinoit ſes propres campagnes afin que la famine combattît pour lui ; & de ſes villes il tranſportoit au loin ou cachoit les proviſions & ſes plus précieux effets, dès qu'il craignoit leur approche. Dans leur détreſſe & ſur leurs mauvais bâtimens, ils ne rapportoient du pillage que de l'or, des perles, des pierreries qui ne les nourriſſoient pas, & qu'ils n'amaſſoient

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

que pour l'avenir : l'argent étoit trop lourd & trop vil dans ces contrées, pour qu'ils en formaſſent leur charge. Quoique toujours affamés, ils exigeoient plutôt des contributions en or qu'en denrées, parce que la nature de leurs entrepriſes & de leur navigation ne comportoit pas des amas de proviſions périſſables de grand encombrement, & qu'ils cherchoient plutôt à s'enrichir qu'à vivre. Furieux, lorſque le butin trompoit leurs eſpérances, ils brûloient, ils ſaccageoient pour obtenir de groſſes rançons. Mais dans leurs viciſſitudes, leurs débauches, leurs continuels mouvemens, leurs crimes étoient perdus pour eux.

Pour les Eſpagnols, le mal étoit épouvantable, les pertes étoient irréparables, les ſuccès mêmes étoient déplorables. Le ſort, dit un Hiſtorien, rarement ingrat en fait de maux & d'injures, expioit la conquête du Nouveau-Monde, & les Indiens étoient vengés. Les fils des Conquérans, dans la peine des forfaits de leurs peres, payoient auſſi celle de leur abâtardiſſement & de leur lâcheté. Amollis par le luxe, appeſantis par une léthargie habituelle, énervés par l'exercice paiſible de la tyrannie, ils ne ſe défendoient pas s'ils n'étoient vingt fois ſupérieurs en nombre à l'ennemi ; & avec cet énorme ſupériorité ils ſe défendoient mal. Autant qu'ils avoient abruti leurs eſclaves, autant ils s'étoient abrutis eux-mêmes. Les armes à feu étoient preſqu'auſſi étrangeres aux uns qu'aux autres. A leur ignorance dans l'art de la guerre, on les eut pris pour des Indiens ; on ne les reconnoiſſoit pour Européens qu'à leurs vices. Ils n'avoient rien conſervé de la nobleſſe & de la force du caractere national. Au nom des Flibuſtiers, ils trembloient, comme les anciens Péruviens au nom des Pizarres. On fit un crime au Préſident de Panama d'avoir fermé à ces brigands le chemin de la mer du nord, en faiſant la paix avec les Indiens qui leur avoient offert de le leur ouvrir à leur premiere apparition, car leur retraite étoit le ſeul triomphe que ces peuples dégradés oſaſſent ſe promettre. Leurs Padres ou Maires leur avoient dépeint ces hommes étranges, mille fois plus étranges qu'ils ne pouvoient

l'être, comme pour effrayer des enfans. Ces enfans effrayés voyoient les Flibuſtiers tels que les leur avoient dépeints leurs Padres. Autant que leur lâcheté leur permettoit d'être féroces, ils l'étoient. Avec quels tranſports de rage & de joie, ils inſultoient à la chûte de leurs ennemis quand ces ennemis n'étoient plus à craindre, à leurs cadavres qu'ils appliquoient à tous les ſupplices, déchiroient & brûloient comme s'ils avoient craint qu'ils ne ſe ranimaſſent, à leurs cendres dont ils ſembloient craindre d'être empoiſonnés! Leur ſuperſtition étoit auſſi extravagante que leur vengeance étoit puérile. Les lieux ſouillés de carnage par les Flibuſtiers, les villes forcées, les ſols dévaſtés, ils les excommunioient, ils les dévouoient à l'anathême, à l'exécration, à la ſolitude. Enfin au comble du malheur, ils ſe rendoient indignes de toute pitié.

Les Flibuſtiers les connoiſſoient & profitoient de cet avantage. Lorſque pluſieurs de leurs corps ſe furent réunis vers Panama, ils éleverent leurs projets. De toutes les villes opulentes du Pérou, la plus voiſine de ce lieu, c'étoit Guayaquil, place de la province de Quito, ſituée entre le 2e. & le 3e. degré de latitude auſtrale ſur une riviere à douze lieues de la mer. Elle entouroit preſqu'entierement une petite montagne d'où deux forts la commandoient, ſurmontés eux-mêmes par un troiſieme fort: elle n'étoit fermée par une muraille que du côté de la riviere, cinq mille hommes la défendoient; ayant à leur tête pluſieurs Officiers de diſtinction & des perſonnes de qualité, diſpoſés à leur donner de grands exemples; car la valeur Eſpagnole animoit encore cet ordre de Citoyens & quelques corps de troupes. Les Flibuſtiers firent leurs diſpoſitions pour attaquer tout à la fois le port & les trois forts. Grogniet, avec le gros de l'armée, ſe chargea de ſe rendre Maître du port & de la porte de la ville: l'attaque du grand fort échut à Picard ſuivi de trente enfans perdus: George d'Hout, à la tête des Anglois, fut choiſi pour forcer les deux autres: enfin le corps de réſerve compoſé de vingt-quatre grenadiers reſta ſous la conduite du Capitaine d'une barque longue.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

La marche nocturne de nos Aventuriers fut découverte : on fit feu de la ville, ils avancerent : au point du jour, ils sortirent d'un bois, tambour battant, enseignes déployées. Arrivés devant la place, quelques-uns d'entr'eux furent mis hors de combat par les décharges de mousqueterie de sept cens hommes postés derriere une muraille & un fossé. Cette troupe encouragée par son premier succès sortit aussi-tôt de son retranchement, l'épée à la main. Sa résolution sembloit annoncer un combat sanglant. Les Flibustiers la chargent avec vigueur, elle lâche le pied, ils franchissent & le fossé & la muraille & tous les obstacles ; ils sont dans la ville, devant la place d'armes, dans la place d'armes. Les deux fortins se sont rendus. La forteresse résiste, mais elle est forcée. Les Anglois poursuivent les fuyards, pendant que les François vont à la grande Eglise chanter un *Te Deum*, suivant la coutume de cette nation. Les Officiers Espagnols avoient mérité un meilleur sort.

Les Vainqueurs trouverent dans la ville toute sorte de marchandises, beaucoup de pierreries & de perles, une quantité prodigieuse de vaisselle d'argent, soixante-dix mille pieces de huit, sans parler des riches dépouilles qu'ils enleverent sur les canots & dans les environs. On distinguoit dans l'amas de leurs prises un Aigle de vermeil, ayant deux gros rocs d'émeraudes pour yeux : il pesoit soixante-huit livres : les Flibustiers le dédaignerent ainsi que tous les ouvrages d'or & d'argent ; ils n'emporterent que les monnoies & les pierres précieuses. Mais à la faveur du tumulte, des pillards Espagnols s'enrichirent aux dépens de leurs Concitoyens, comme il étoit arrivé dans les autres villes prises par nos Aventuriers.

Lussan rapporte que les Padres avoient persuadé aux femmes avec lesquelles ils vivoient, dit-il, dans une familiarité peu édifiante même pour des Flibustiers, que ces Dévastateurs étoient des monstres, à figure de singe, d'une méchanceté supérieure à la méchanceté humaine, d'une espece antropophage. Une fille, tombée entre ses mains, le conjura les larmes aux yeux de ne

pas la manger. Ces femmes désabusées passerent à l'égard de nos Aventuriers d'une aversion excessive à des passions extravagantes. La veuve du Trésorier de la ville offrit sa fortune & sa main à Lussan qui les auroit acceptées, s'il n'avoit craint, dit-il, le ressentiment & la perfidie d'une nation aussi vindicative que la nation Espagnole, sur-tout envers les gens de sa profession. Les Vainqueurs, chassés de la ville par l'infection qu'exhaloient les cadavres, se retirerent dans l'Isle de Puna, où leurs prisonnieres, plus libres avec eux qu'elles ne l'étoient avec leurs peres & leurs maris, furent aussi peu farouches qu'elles étoient belles. Tous les plaisirs regnerent dans ce séjour avec l'abondance. On n'entendoit jour & nuit que le concert des luths, des tuorbes, des harpes, des guitarres. Dans cette Isle enchantée, les Flibustiers oublierent & leurs travaux & l'ennemi & les dangers. Les Espagnols les amusoient en leur envoyant, parcelles par parcelles, le prix de la rançon de Guayaquil. Cependant ils avoient à craindre l'arrivée des troupes de Quito & de plusieurs provinces. A la fin, la satiété peut-être leur ouvrit les yeux. Il étoit tems de partir. Lorsqu'ils furent en mer, ils rencontrerent une armée navale que des troupes de terre devoient sans doute seconder. Pendant six jours consécutifs, ils livrerent des combats, dans lesquels les Espagnols conserverent toujours l'avantage du vent & les aborderent deux fois, sans oser entrer dans leurs navires. Les pirates avoient placé sur un pont le Gouverneur de Guayaquil & leurs autres principaux prisonniers, pour leur montrer, disoient-ils, comment ils se battoient sur mer, après leur avoir appris comment ils se battoient sur terre. Grogniet étoit mort à Guayaquil : le Capitaine David les quitta pour reprendre la route du Détroit de Magellan. Leur butin ne montoit pas à plus de quinze cens mille livres; chacun eut pour sa part quatre cens pieces de huit. Cet argent, dit un d'entr'eux, leur servit à jouer sur leurs vaisseaux pour se désennuyer.

Pendant que la flotte flibustiere étoit en rade à l'Isle Mapalle,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

il parut trois navires, montés par huit cens ſoldats qui pourſuivoient trente François pour venger la défaite d'un corps de ſix cens hommes battus en raſe campagne par cette petite troupe. Ces navires, après avoir lâché quelques bordées, ſe ſauverent à toutes voiles. Les Aventuriers n'eurent pas plutôt reçu leurs camarades ſur leurs bords qu'ils appareillerent pour en aller chercher cinquante-cinq, luttans ſur une mauvaiſe barque contre les flots du côté d'Acapulco, ſans eſpérance d'enlever des vivres dans le canton de la Terre-ferme le plus peuplé. Ces deux partis s'étoient ſéparés du Capitaine Grogniet, dans le deſſein de percer juſqu'en Californie.

La grande ville de Técoantepeque ſe trouvoit ſur leur route, défendue par trois mille hommes. Ils étoient au nombre de cent quatre-vingt, mais vivement preſſés par la faim d'acheter des vivres à tout prix. Après avoir débuſqué d'une éminence trois cens Eſpagnols, ils entrerent dans une grande riviere très-rapide qui ſépare la ville de quatre de ſes fauxbourgs. Malgré l'effort des troupes retranchées ſur l'autre bord, ils la traverſerent avec de l'eau juſqu'à la ceinture. La ville, la place d'armes, une belle Abbaye fortifiée, tout céda. Là ils ne trouverent à ſatisfaire que leur faim. Après les déchiremens de la faim, ils ſouffrirent les ardeurs plus cruelles de la ſoif. Tout le long de la côte, ils combattirent en déſeſpérés, pour ſuſtenter leur vie ou la perdre heureuſement par une prompte mort.

Quand leur galere eut paſſé la hauteur d'Acapulco, ſans qu'ils euſſent des nouvelles des François qu'ils cherchoient, peu tentés par les richeſſes du Mexique, ils retournerent ſur leurs pas pour aller dans la Baye de Mapalle délibérer ſur les moyens de regagner leurs anciens repaires. D'après les rapports de quelques priſonniers, ils réſolurent de prendre par la Nouvelle-Ségovie, ville du gouvernement de Nicaragua, ſur les confins de celui de Honduras, à quarante lieues de la mer du ſud & à vingt-cinq d'une riviere qui ſe décharge dans celle du nord au cap de Gracias à Dios. De ſoixante & dix hommes détachés pour aller reconnoître

reconnoître en Terre-ferme la vérité des avis de leurs priſonniers, dix-huit allerent ſurprendre la petite ville de Chiloteca, habitée par quatre cens Eſpagnols, ſans les Négres, les Mulâtres & les Indiens. L'ennemi, interdit par leur audace, ne ſe défendit pas: le Commandant fut pris avec la plûpart de ſes gens; le reſte ſe retira. Ceux-ci revenus de leur ſinguliere frayeur, encouragés par des renforts, revinrent ſur les dix-huit Flibuſtiers qui oſerent les attendre, les provoquer, les attaquer & ſoutenir combats ſur combats, juſqu'à ce que le nombre des Eſpagnols toujours croiſſant ne leur laiſsât d'autre reſſource qu'une prompte retraite. Ils monterent ſur des chevaux & s'enfuirent, pourſuivis avec furie par 600 hommes. Dès qu'ils eurent rejoint les cinquante Flibuſtiers dont ils s'étoient ſéparés, les Eſpagnols s'enfuirent à leur tour avec non moins de vîteſſe.

Il ſembloit que le Ciel & l'enfer euſſent conſpiré à la ruine de l'Amérique méridionale. Un violent tremblement de terre l'ébranla d'un bout à l'autre. Pluſieurs villes furent renverſées de fond en comble. Lima fut de ce nombre, la ville des Rois reſta preſque ſans habitans: en 1678, elle avoit eſſuyé le même déſaſtre. On connoît onze tremblemens de terre par leſquels elle a été entierement détruite en détail. Ce pays eſt ſujet à ces accidens: voilà pourquoi (& non par impuiſſance) les anciens Péruviens ne conſtruiſoient que des maiſons baſſes & des matieres les plus légeres: voilà pourquoi les Eſpagnols ont ſuivi leur exemple.

On dit qu'en 1682, lorſque le Duc de Plata fit ſon entrée, à Lima, les rues étoient pavées d'argent.

Au commencement de 1688, les Chefs des Flibuſtiers, après avoir dérobé à un navire Eſpagnol leur paſſage en Terre-ferme, & brûlé leurs bâtimens pour fixer l'irréſolution de quelques-uns des leurs, ſe mirent en marche avec leur petite armée partagée en quatre diviſions, chacune de 70 hommes. Partout où ils pouvoient prendre leur route, les Eſpagnols avoient détruit les proviſions, embrâſé les ſavanes, coupé les chemins par des abattis

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

d'arbres, semé, retranché, embusqué des troupes; dans un espace de quarante lieues, il falloit sans cesse gravir des rochers & des montagnes escarpées. Sur le sommet de ces montagnes, on étoit pénétré du froid le plus piquant dans les brouillards les plus épais; les brouillards dissipés, on passoit subitement du froid extrême à l'extrême chaleur. Nos infatigables Aventuriers triompherent de la Nature elle-même.

A la Nouvelle Ségovie, ils n'eurent qu'un léger combat à livrer mais sans récompense, ils n'y trouverent même point à calmer leur faim. Non loin de-là, quinze cens hommes les attendoient sur une haute montagne derriere trois retranchemens élevés en amphithéâtre, à la portée du pistolet les uns des autres, pendant que des troupes de plus de 40 lieues à la ronde s'avançoient en grand'hâte pour envelopper ce misérable corps de deux cens quatre-vingt hommes harassés & affamés, dans ce même lieu que les premiers auroient pu défendre à coups de pierre contre une armée la plus forte. On n'y voyoit qu'un chemin dominé par la montagne & barré par des retranchemens, à droite & à gauche des bois fourrés & rochers à pic. Nos braves n'attendoient de leur désespoir qu'une mort digne de leur vie. Le tems étoit précieux; les délais augmentoient le péril. Dans ces extrémités, un d'entr'eux proposa de descendre dans les abîmes qui entouroient le chemin pour tâcher de tourner la montagne & d'en gagner par derriere le sommet d'où ils auroient sur les ennemis l'avantage du poste que ceux-ci avoient sur eux. En même tems, on s'apperçut que du retranchement supérieur il sortoit un chemin serpentant que l'on prit pour la continuation du chemin fermé. Aussi-tôt l'on fit du camp une place d'armes qu'on entoura de bagages & où l'on plaça les malades, sous la garde de quatre-vingt des leurs chargés de manœuvrer comme si toute la troupe étoit sur le lieu, & de faire face en cas d'attaque à trois cens hommes qu'ils avoient depuis long-tems à leurs trousses.

Enfin deux cens Flibustiers, éclairés par la lumiere foible de

la Lune & couverts par un gros brouillard, deſcendirent dans des précipices & s'y traînerent, pour ainſi-dire, avec tant de peine qu'ils furent la nuit entiere à faire un quart de lieue : à la fin ils s'éleverent juſqu'au chemin. Arrivés à la partie du plus haut retranchement, ils mirent en fuite, à leur premiere décharge, cinq cents Eſpagnols ſurpris & pris en queue ; de là ils foudroyerent les deux autres retranchemens d'où les troupes, au premier bruit, étoient venus ſe mettre à couvert ſous le premier. Les Flibuſtiers, préſumant que leurs coups ne portoient pas puiſque l'ennemi ne reculoit point, s'élancerent hors de la barriere, l'attaquerent à bouts portant, & le culbuterent ſur les arbres entaſſés au milieu du chemin. Au milieu du carnage, ils furent eux-mêmes aſſaillis par la premiere troupe qui, pendant ce combat, avoit repris ſon poſte. Ils étoient exterminés s ils ne les exterminoient ; car on avoit obligé les ſoldats Eſpagnols à jurer de ne point demander de quartier comme de n'en point faire. Ce ſerment fut un arrêt de mort pour ceux qu'il avoit indiſſolublement liés. Un torrent de ſang coula ; les Flibuſtiers eux-mêmes furent effrayés de leur boucherie, les Flibuſtiers !

Le Général ennemi étoit un brave Officier Wallon, qui paya de ſa vie la faute de n'avoir pas aſſuré ſes derrieres, ainſi qu'un vieux Capitaine le lui avoit conſeillé. *Si les Flibuſtiers ne ſont que des hommes, je les défie de paſſer en huit jours par quelque côté que ce ſoit ; s'ils ſont des diables, il n'y a aucun moyen de les arrêter* ; cette opinion fit ſa perte.

Le corps de 300 Eſpagnols qui ſe trouvoit derriere le camp des Flibuſtiers, perſuadé que leur principale troupe alloit être écraſée au pied de la montagne, au lieu d'attaquer la ſeconde, la ſommoit de mettre bas les armes. Ceux-ci répondirent : « Nous avons quitté la mer du ſud pour paſſer dans celle du » nord, & pour vivre priſonniers chez des Eſpagnols, ou mourir » à la potence ; nous paſſeront ou nous périront : le dernier de » nous qui reſteroit, combattroit encore & ne ſe rendroit pas ; » quand vous ſeriez en auſſi grand nombre que les brins d'herbe

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» de cette savane, nous ne vous craindrions point. Malgré vous, » nous passerons & nous irons où nous voulons aller ». Sur ses entrefaites la troupe victorieuse arrive, & ce reste d'ennemis est dissipé. A l'attaque des retranchemens les Flibustiers n'avoient eu, dit-on, qu'un homme tué & deux blessés; dans ce combat leur perte fut égale; on n'ose le croire.

Sortis de ces abîmes, un nouveau genre de péril les attendoit; il falloit s'embarquer: la riviere d'Yare, qui des montagnes de la Nouvelle-Ségovie va, par un cours de plus de 300 lieues en comptant les circuits, selon l'estime de Lussan, & de 80 lieues en ligne droite suivant les Cartes Espagnoles, se jetter dans la mer du nord, roule ses flots avec la rapidité d'un torrent à travers des rochers énormes & des précipices affreux, tombant de distance en distance, de plus de cent sauts à pic, dans des gouffres épouvantables. Ces chûtes rendroient la riviere absolument impraticable, si au dessus de chacune il ne se formoit une espece de lagon d'eau dormante, où l'on s'arrête, & d'où l'on transporte les barques par terre dans les canaux inférieurs. Nos Avanturiers construisirent à la hâte des *piperis*, sorte de radeaux composés de quatre ou cinq troncs d'arbres, d'un bois léger appellé *Mahot d'herbe*. On s'y tient debout, & l'on enfonce deux ou trois pieds dans l'eau. Les piperis des Flibustiers ne portoient que deux hommes, qui s'armoient d'une longue perche pour empêcher que la violence du courant ne les jettât contre des rocs ou dans des abîmes. Ce fut sur cette flotte singuliere qu'ils descendirent dans la mer du nord. Souvent ils se trouvoient ensevelis sous les bouillons d'eau; quoiqu'il eussent eu la précaution de se lier à leurs frêles bâtimens, quelques-uns furent noyés. La viande qu'ils avoient embarquée s'étoit bientôt corrompue; leurs armes & la poudre étoient toujours si mouillées, qu'ils ne pouvoient chasser. Sans les Bananiers, dont le pays est couvert, ils seroient tous morts de faim. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où la riviere aggrandit son lit & rallentit son cours, les François construisirent des canots. Enfin

après avoir demeuré quelque tems aux environs du Cap Gracias à Dios, les Anglois furent ramenés à la Jamaïque, & la plûpart des François à Saint-Domingue, par des navires qui les rencontrerent par hasard, ou qui leur furent envoyés exprès. Il en resta quatre-vingt-dix de ceux qui avoient perdu tout leur butin au jeu : quelques-uns de ces misérables avoient assassiné cinq de leurs compagnons pour les voler.

Quand nous nous trouvâmes à terre, dit Lussan, *avec un peuple qui parloit François, nous répandîmes des larmes de joie, ravis de ce qu'après avoir couru tant de risques & de périls, il avoit plû au Souverain maître de la terre & de la mer de nous en délivrer, & de nous remettre parmi des hommes de notre nation, à portée de revoir notre patrie.* Il ajoute, qu'il avoit si peu espéré d'en revenir, que durant plus de quinze jours, il prit son retour pour une illusion, & qu'il se déroba au sommeil avec violence, dans la crainte de se trouver à son réveil au milieu des pays dont son imagination lui retraçoit fortement les horreurs.

Les cinquante-cinq Flibustiers qui avoient navigué du côté de la Californie, s'étoient arrêtés aux *Trois-Maries*, presqu'Isles de la mer vermeille. Ils resterent quatre ans entiers toujours dans la disette & dans la misere, sans oser aller sur la grande péninsule lutter contre une population trop nombreuse tant en Espagnols qu'en Indiens. Enfin, embarqués sur un simple canot, ils firent deux mille lieues contre le vent en cherchant leurs compagnons. Lorsqu'ils furent engagés dans le détroit de Magellan, un élan subit de bravoure & de cupidité les reporta sur la même mer. Comment abandonner, si pauvres, de si riches contrées ! Ils allerent à l'échelle des mines du Potosi enlever un vaisseau chargé de deux millions en argent; mais ils eurent le malheur d'échouer dans le détroit. Des débris de leur navire, ils construisirent une double chaloupe sur laquelle ils se rendirent à l'isle de Cayenne, où quelques-uns d'entr'eux se fixerent, pendant que les autres revinrent à Saint-Domingue ou en France. Le capitaine le Sage, qui s'étoit enrichi dans sa croisiere sur les côtes d'Afrique, alla

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

également descendre à Cayenne, d'où la plûpart de ses gens repasserent dans leur ancien domicile.

Les émigrations des Flibustiers avoient considérablement dépeuplé les Isles Angloises & Françoises, & elles ne retiroient aucun avantage de leurs expéditions, pas même de l'argent, car ils dissipoient leur butin indifféremment partout où ils se trouvoient, & ils ne rapportoient guere dans leur berceau que leur premiere misere. Toutes les nations souffroient de leurs ravages : ils avoient détruit le commerce des Indes; ce commerce étoit celui de l'Europe entiere, de la France surtout. Chaque état, habitué à troquer ses marchandises contre celles de l'Amérique Espagnole, voyoit ses échanges interrompus, & ses grandes Maisons de négoce ébranlées. Quelques poignées de brigands désoloient la terre.

La Cour de France, frappée de ces contre-coups, qui devoient apprendre à l'Europe que toute Nation qui nuit à une autre, se nuit à elle-même, vouloit conserver les Flibustiers sans qu'ils fussent Flibustiers; les plus terribles ennemis des Espagnols, sans qu'ils nourrissent leur haîne contre les Espagnols; leur monstrueuse bravoure, sans qu'elle s'exerçât: leur esprit, enfin, elle vouloit l'allier avec l'esprit de Colon. Pour réaliser cette chimere, elle tenta d'affoiblir l'esprit de la flibuste, en établissant une police & des tribunaux, exemple donné par les Administrateurs de la Martinique; mais certes elle n'excitoit pas celui de la culture; & les désertions de ces brigands, qui ne s'occuperent plus qu'à faire la guerre aux Navigateurs, & les armes des Espagnols qui, pendant leur absence, avoient devasté la côte Françoise de Saint-Domingue malgré la trêve, & les autres causes étrangeres de décadence ne portoient pas aux Colonies des coups aussi funestes que ceux des Edits, des Déclarations, des Arrêts du Conseil, & autres Actes émanés du trône, en faveur du monopole & des intérêts particuliers exclusifs. Ces petites sociétés s'étoient formées elles-mêmes, elles s'étoient éclairées, elles avoient naturalisé dans leurs Isles différentes sortes de plantes;

elles avoient fait un commerce avantageux; elles avoient prospéré, quand l'autorité s'étoit uniquement bornée à les protéger, ou plutôt à les laisser fleurir par elles seules. Les actes mêmes qui bornoient ouvertement leur prospérité, l'annoncent. Cependant c'est à ces mêmes titres que les Historiens ont coutume d'attribuer leurs succès, parce que ces actes leur donnent une sorte d'éclat que des travaux tranquilles ne sollicitent point, que par une imposture souvent de bonne-foi, ils revêtent les proscriptions réelles du titre d'encouragemens, qu'ils affectent de prendre des mesures pour fournir aux besoins, & assurer les progrès de ces peuplades: ou si ces Historiens n'osent pas toujours les présenter sous ce point de vue, ils les exaltent du moins comme des moyens efficaces d'enrichir la Métropole, c'est-à-dire, ses Marchands & ses Privilégiés, par la ruine ou la décadence des Colonies.

Il faut voir de combien de fléaux le Gouvernement frappa leurs différentes plantations. Nous les avons déja vues livrées à la tyrannie fiscale du Fermier du Domaine. Ce Fermier momentané n'avoit pas de plus grand intérêt que de les épuiser dans le cours de son bail.

Asservies dans leurs ventes & leurs achats principaux à l'avidité des Monopoleurs, maîtres des prix, on leur ôta, pour l'avantage d'une Compagnie de Marchands Malouins, la ressource que leur procuroit la traite avec les Espagnols de ces mers, la seule ressource de quatre cens habitans de S. Domingue. Cet événement n'influa pas foiblement sur la révolte qu'on vit éclater dans cette Isle en 1689, & que la prise du Chef nommé Chevalier étouffa tout aussi-tôt.

La Compagnie du Sénégal sappoit les Colonies par les fondemens. Après avoir couvert les Isles d'une si prodigieuse quantité de Noirs qu'ils s'étoient crus assez forts pour dompter leurs Maîtres, rebutée ensuite des mauvais succès de quelques voyages, elle ne leur portoit plus ni Noirs ni Engagés. L'Agriculture Américaine manqua totalement de bétail.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Le génie prohibitif & fiſcal ne ceſſoit d'agiter & de renverſer les plantations de ſucre. Par les droits exceſſifs impoſés au ſortir du Royaume ſur les ſyrops des raffineries, ces ſyrops ne pouvoient être vendus à l'Etranger pendant qu'ils ne ſe conſommoient pas; non-valeur pour les Colons: ce fait eſt atteſté dans l'Arrêt du Conſeil du 12 Août 1671, qui ſupprima ces droits.

Les Colons payerent bien cette légere faveur accordée aux Regnicoles. En 1682, l'exportation des ſucres bruts fut prohibée, afin que les raffineries des Sujets du Roi conſervaſſent dans le Royaume la main d'œuvre. Ainſi pour que quelques Ouvriers gagnaſſent le prix de fabrication, on perdit non-ſeulement le commerce des ſucres bruts, mais encore une partie de celui des ſucres raffinés, parce que les peuples revendeurs & conſommateurs de toutes les ſortes de ſucres adreſſerent ailleurs leurs demandes & que l'art des Regnicoles reſta auſſi cher qu'imparfait. Les nations Emules l'emporterent. Pendant que leur culture recevoit un accroiſſement conſidérable par l'accroiſſement du commerce, nos Colonies furent forcées de baiſſer la leur au niveau des quantités que les Sujets de la Couronne pouvoient raffiner & vendre.

Il reſtoit aux Colons une reſſource. Avec divers avantages pour raffiner le ſucre à bon marché, ils ſe flatterent de recouvrer dans les places étrangeres la préférence qu'on y avoit perdue. Ils n'avoient point compté avec le fiſc. Leur ſucre raffiné, aſſujetti à un droit de dix livres par quintal, ſoutint à peine la concurrence des Raffineurs François dans l'intérieur du Royaume. Cette concurrence allarma la cupide envie des Regnicoles: ils attaquerent ſourdement des Emules qui ne pouvoient pas ſe défendre. Par un Arrêt du 21 Janvier 1684, il fut défendu à tous les habitans des Colonies d'établir aucune nouvelle raffinerie, parce qu'on prétendoit qu'appliqués uniquement à la plantation des cannes, ils oſoient raffiner preſque tout le ſucre qu'ils retiroient du fruit de leurs travaux & de leurs terres. Violemment & perſévéramment fruſtrées des reſſources, & de leur

induſtrie

industrie & du débouché, les Colonies qui recueilloient vingt-sept millions de livres pesant de sucre, n'en vendirent plus que vingt millions, tant brut que raffiné, parce que le Royaume n'en consommoit pas davantage. Comme la culture ne se proportionna que par un décroissement successif à la consommation, la denrée surabondante tomba dans un tel avilissement, que le sucre brut, qui, en 1682, se vendoit quatorze ou quinze livres le cent, n'en valut plus dans la suite que six ou cinq. Les plantations de sucre furent donc ruinées.

L'Auteur de l'*Histoire des établissemens des Européens dans les deux Indes*, dit, que si les habitans des Isles Françoises, liés par de si pesantes chaînes, ne porterent point ailleurs leur activité, *il faut attribuer leur constance à quelques légers encouragemens, & que la culture du tabac, du cacao, de l'indigo, du coton fut assez favorisée.* Voyons donc ces *encouragemens* & ces *faveurs*.

Le *tabac* étoit en *ferme*, après avoir été en monopole, c'est en dire assez. Les Ordonnances, Déclarations, Arrêts des 18 Mars, 19 Août, 23 Août, 4 Nov. 1687, 13 Juil. 19 Oct. 1688, 25 Janvier, 11 Février, 15 Mars, 29 Mars, 12 Avril, 14 Juin, 20 Septembre, 30 Octobre 1689, &c, &c, &c. relatifs à cet objet, formeroient un volumineux recueil, dont les principales dispositions ne peuvent être inconnues. L'Ordonnance de 1681 est la base de tout cet édifice. L'article I. du titre I. *défend à toutes personnes autres que le Fermier, de faire, dans le Royaume, commerce, vente & débit en gros ou en détail, d'aucun tabac en corde & en poudre, filé, roulé, parfumé, mastiné, ou autre de quelque qualité qu'il soit, tant du Brésil, côte Saint-Domingue, Malthe, Pontgibon & autres pays étrangers, que du crû du Royaume, & des Isles Françoises de l'Amérique.* Le tabac de ces derniers lieux y est taxé à vingt sols la livre; c'étoit alors la principale production de la côte de Saint-Domingue. Les habitans désespérés offrirent au Roi de lui donner, affranchi de tous frais, le quart de tout le tabac qu'ils enverroient dans le Royaume, & de lui assurer un revenu fixe plus fort que le produit des quarante sols

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pour cent qu'il retiroit du Fermier; on ne les écouta point. *Ils furent réduits*, dit l'Hiſtorien de Saint-Domingue, *à une extrême miſere, par la rigueur avec laquelle on les contraignit de le donner à un prix très-modique.* Il fallut donc arracher le tabac.

L'*indigo* étoit cultivé avec aſſez d'ardeur par les Colons; mais les réglemens en empêchoient le débit. D'abord il avoit été défendu aux Teinturiers regnicoles d'en faire uſage, & l'entrée dans le Royaume en avoit été prohibée, ſous prétexte de favoriſer la culture du paſtel, d'empêcher la ſortie de l'argent, & même de ne pas infeſter la teinture d'une drogue fort inférieure à la guede. Mais quand, malgré les prétextes & les prohibitions, l'expérience eut prouvé que le mélange de l'indigo avec le paſtel, & même ſon emploi ſans paſtel, donnoit une couleur plus belle que le paſtel ſeul, les défenſes furent levées. On leur ſubſtitua des droits; ces droits furent aſſez forts pour en interdire le débit à l'étranger. Ce ne fut qu'en 1693, qu'un Arrêt du Conſeil, du 1 Septembre, ſupprima ceux de ſortie ſur l'indigo provenant des Iſles Françoiſes de l'Amérique, par la raiſon *qu'on étoit obligé de le donner à perte dans le Royaume.* Ainſi dans la crainte d'une deſtruction totale des indigoteries, on leva pour lors une des cauſes de leur décadence.

Peu de tems avant cette faveur accordée à l'indigo, le *cacao* avoit été en quelque ſorte proſcrit par le privilége excluſif de la vente de cette denrée, ainſi que du *café*, &c. adjugé à un Fermier, avec injonction de n'en faire entrer dans le Royaume que par les Ports de Marſeille & de Rouen. L'Edit porté au mois de Janvier 1692, fut bientôt ſuivi d'un Arrêt du Conſeil, du 6 Mai. Le Fermier, pour vouloir uſer du droit de vendre le café 4 livres la livre peſant, n'en vendit point; le prix en fut réduit à 50 ſols par un Arrêt du 19 Août, il n'en vendit que très-peu. Enfin les Marchands Epiciers ayant offert de payer pour ces denrées des droits d'entrée équivalens aux profits du privilége, le privilége fut converti par Arrêt du 12 Mai 1693, en un droit de 10 ſols ſur chaque livre peſant de café, & de 15 ſols ſur

chaque livre de cacao. Cette denrée, qui payoit *quinze ſols* de droit, n'étoit vendue par les Colons que *cinq ſols*. L'entrée n'en fut permiſe que par le Port de Marſeille. Cette reſtriction, la taxe & la concurrence couperent preſque entierement cette derniere branche du commerce de l'Amérique; il ne vint de cacao dans le Port privilégié que ce qu'on pouvoit en exporter en Italie pour la conſommation de ſes habitans, comme on le voit dans *le commerce de l'Amérique par Marſeille*. Les cacaoyers furent donc déracinés, quoiqu'ils ne fuſſent cultivés à Saint-Domingue que depuis 1665; on en voyoit dans pluſieurs habitations juſqu'à vingt mille pieds.

Quoique ces divers Actes faſſent mention, pour embellir le diſcours, *de café provenant des Iſles de l'Amérique*, ces Iſles ne produiſoient point de café, & ſa culture ne s'y introduiſit que trente ans après. Avant que d'y naître, les caffëyers étoient rrappés à mort.

Le *coton* avoit eu le bonheur de preſque échapper aux ſollicitudes inquietes du Gouvernement; ſans le fiſc il auroit été oublié. Soumis à un droit de 3 liv. le cent peſant, par le tarif de 1664, il eſt à croire qu'il ne laiſſa qu'un produit bien modique dans les Douanes, puiſque le fiſc, qui n'avoit pu ſe réſoudre à demander moins s'il avoit aſſez reçu, renonça, par un Arrêt du 11 Décembre 1691, à la moitié de ce droit. On avoit renverſé l'arbre, on permit de le relever à demi; mais le coup étoit porté: quelques années après l'introduction de cette culture, *on ne voyoit pas à Saint-Domingue un ſeul cotonier ſur pied*, dit l'Hiſtorien lui-même *des établiſſemens*.

Le *caneſice* de l'Amérique étoit alors décrié & rebuté en France, quoique tarifé il ſe vendoit en 1688, dans le Royaume, huit livres le quintal, tandis que la caſſe du Levant en valoit trente, & même il ne ſe débitoit qu'en fraude, mêlé avec la caſſe du Levant dans les ventes en détail. On laiſſa tranquillement ſubſiſter un préjugé qu'il auroit été facile de détruire par des analyſes & des eſſais. La caſſe de l'Amérique reſta donc preſque ſans valeur

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

& ſans débouché; l'arbre qui la porte n'auroit pas été long-tems ſur pied, s'il avoit exigé une culture & des ſoins.

Le *gingembre* de l'Amérique eut le même ſort, en concurrence avec le poivre de l'Inde. A l'exemple des riches, le plus pauvre peuple le dédaigna, quoiqu'il ait les mêmes propriétés & qu'il coûte les trois-quarts moins que le poivre. Cependant le fiſc en avoit jugé plus favorablement que la nation, en l'aſſujettiſſant à un droit de 6 livres le cent peſant: droit qu'il fut obligé, après avoir pris conſeil, mais bien tard, du goût des conſommateurs, de réduire à quinze ſous. Trop rejetté par le peuple, trop eſtimé par le fiſc; où trouver les moyens de le faire fleurir?

Le *rocou* formoit un objet ſi modique de commerce, que dans tel Port où il en entre aujourd'hui 120000 livres, il n'en arrivoit, à l'époque dont nous parlons, que 6400. Il eſt d'ailleurs peu d'Iſles qui en donnent de très-bon.

Tel étoit en France l'état du commerce des marchandiſes des Iſles, tel devoit être dans les Iſles l'état de la culture de leurs productions. Où ſont donc ces encouragemens qu'on nous vante? Quel mal le monopole & la fiſcalité ne firent-ils pas aux Colonies? Quel plus grand bien leur fit-on que de diminuer quelquefois le mal exceſſif qu'on lui faiſoit? L'orage ne grondoit-il pas ſans ceſſe ſur toutes leurs plantations? Combien il en renverſa! Comment y en eut-il qui ſe ſauverent d'une entiere ruine?

L'induſtrie & quelques circonſtances heureuſes ſoutinrent les Colonies. D'une culture dégradée, elles ſe rejettoient rapidement ſur une autre, que le régime prohibitif & fiſcal n'avoit point prévue, ou qu'il craignoit d'étouffer à ſa naiſſance. L'enceinte des Iſles ne pouvoit être aſſez bien gardée, pour qu'elles n'échappaſſent pas quelquefois aux prohibitions & aux Commis embuſqués dans les Douanes & leur reſſort, pour ſurprendre leurs denrées. Une partie des priſes des Flibuſtiers ſe convertiſſoit en avances de culture. La police commençoit à ranimer l'ardeur naturelle des habitans. De la Martinique, où l'ordre regnoit depuis

plus long-tems, il ſortit des eſſaims qui allerent donner une vie nouvelle aux Colonies de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Dominique, ſans toutefois ſe répandre juſqu'à l'Iſle de Tabago, qu'on laiſſoit déſerte & dévaſtée, depuis que M. d'Eſtrées, après avoir échoué dans une action des plus mémorables, l'avoit ſoumiſe par haſard en 1677, avec une bombe tombée dans le magaſin à poudre, pour brûler ſes plantations, raſer ſes fortifications, & bannir tous ſes Colons. Aggrégée par la paix dans le Domaine de la France, elle fut toujours négligée : la Cour jugea même qu'elle ne méritoit pas d'être habitée, puiſque la population de ſes anciennes Iſles ne s'en emparoit pas.

L'Europe, toujours paſſionnée pour les productions étrangeres, devenoit de jour en jour plus avide des denrées du nouveau monde, & les Colons profitoient de cette folie.

La guerre allumée en 1688, entre la France & le reſte de l'Europe, procura d'abord de nouvelles reſſources aux Colonies Françoiſes. Leurs Armateurs firent des priſes conſidérables. Par des expéditions ſur les terres Eſpagnoles, elles ſe recruterent de Noirs : dans une deſcente à la Jamaïque, on en enleva trois mille.

La dégradation de pluſieurs Iſles Angloiſes fit remonter la balance en leur faveur. Cependant la France, par la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, avoit jetté une population nombreuſe, une brillante induſtrie, & beaucoup d'argent dans les Colonies de la Grande-Bretagne ; mais cette Couronne travailloit également ſes Iſles en Finance, & nous l'avons vue exprimer avidemment le ſuc de ſes plantations à ſucre. Dans quelques terres comme celles d'Antigoa, où le Colonel Codrington porta les cannes en 1680, la nature étoit rebelle aux vœux des Colons ; ils ne pûrent la dompter que par un travail opiniâtre, & lorſque l'art eut atteint la perfection, l'abus de l'autorité le déſola. L'Iſle de Névis, où les mœurs, l'équité la plus rigide, l'économie la plus ſage, la plus exacte diſcipline, maintenoient tous les genres de culture au plus haut dégré de proſpérité, perdit en 1689,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

par une épidémie affreuſe, la moitié de ſa bienheureuſe peuplade. La Jamaïque, avant l'incurſion dont nous venons de parler, fut déchirée par un épouvantable tremblement de terre, le 7 Juin 1692.

Port-Royal, bâti par les Anglois ſur une rade de cette Iſle, ſûre, commode, & capable de contenir un nombre infini de vaiſſeaux de guerre, étoit devenue en moins de trente ans une Cité célèbre, par une circulation rapide & continuelle d'affaires qu'entretenoient les productions du pays, les priſes de leurs Flibuſtiers, moins diſſipateurs que les François, & ſur tout le commerce interlope ouvert avec le Continent. Il y avoit, dit l'Auteur de l'Hiſtoire des établiſſemens Européens, il y avoit peu d'entrepôts dans le monde, où la ſoif des richeſſes & des plaiſirs eut réuni plus d'opulence & de corruption.

« Tout-à-coup la Nature parut s'indigner de ce ſpectacle; le » Ciel, d'un azur clair & ſerein, devint ſombre & rougeâtre; un » bruit ſourd ſe répandit ſous terre, des montagnes dans la » plaine; les rochers ſe fendirent; des côteaux ſe rapprocherent » à travers de grands intervalles; des lacs infects s'éleverent à » la place des montagnes engloutis; des plantations entieres » furent tranſportées à pluſieurs milles de leur ſituation ancienne; » il ſe fit d'énormes ouvertures, d'où ſortirent de groſſes colonnes » d'eau qui corrompoient l'air; pluſieurs habitations diſparurent » dans les gouffres de la terre, ou tomberent renverſées ſur leurs » fondemens. La mer fut bientôt couverte d'arbres que la terre » y jetta, que les vents y porterent. Treize mille hommes trou- » verent la mort dans ce tombeau de l'Iſle entiere; trois mille » périrent de la contagion qui ſuivit ce fléau..... Dans ce dé- » ſordre général, Port-Royal fut détruit & ſubmergé; tous les » vaiſſeaux qui étoient dans la rade furent fracaſſés ou jettés » au loin dans les terres. Cette Ville offroit trop de reſſources » dans ſa poſition, pour être abandonnée. A peine le calme de » la nature ſe fut inſinué dans les eſprits, qu'on la releva ſur ſes » débris. Un nouvel ouragan renverſe ſes murs renaiſſans. Port-

» Royal, comme Jéruſalem, ne peut être réédifiée. La terre ne » ſe laiſſe creuſer que pour l'engloutir. » Depuis cette époque, la Nature a refuſé de rendre à la Jamaïque ſon premier éclat: tout y rappelle ce terrible phénomene *qui apprit aux Européens à ne pas ſe repoſer ſur la conquête d'un monde qui chancelle ſous leurs pieds, qui ſemble ſe dérober à leurs avides mains.*

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Ce déſaſtre affoiblit la concurrence la plus redoutable contre laquelle les Iſles Françoiſes euſſent à lutter. Pendant que la Métropole les pouſſoit fortement ſur le penchant de leur ruine, les malheurs, les fautes, les folies de toutes les nations les retenoient & rallentiſſoient leur chûte.

Les Colonies Françoiſes de l'Amérique ſeptentrionale n'étoient pas moins opprimées que les Iſles, par les fermes & les monopoles. L'Acadie fut dévouée à l'anathême d'un privilége particulier. Le commerce des pelleteries, & ſurtout du caſtor, s'y faiſant avec aſſez de ſuccès, pour qu'il excitât la cupidité de ces hommes toujours prêts à ſe liguer pour envahir ſans danger le bien ou les droits d'autrui, il ſe forma, en 1683, une Compagnie qui fut autoriſée par des Lettres-Patentes. Auſſi-tôt l'Adjudicataire du Domaine d'Occident, muni du privilége de recevoir tous les caſtors qui ſe traitoient dans l'Amérique Françoiſe, attaqua le droit qu'on donnoit, par le droit qu'on lui avoit donné: il prétendit du moins aſſujettir la Compagnie à porter les caſtors de ſa traite à Québec. La proie fut diſputée. La Compagnie l'emporta; il lui fut permis, par une Déclaration du 10 Avril 1684, de porter toutes ſes pelleteries directement dans le Royaume. La diſpute ſe ralluma dans la ſuite. La Compagnie fut affermie par deux Arrêts dans l'exercice d'un commerce direct; mais ſeulement d'un juſqu'à la concurrence, tantôt de deux milliers, tantôt de ſix milliers peſant par an. L'Acadie n'avoit point d'action dans ces procès; elle étoit jugée ſans appel, & peut-être adjugée au plus offrant.

Ces provinces ainſi dépouillées par la Métropole, en étoient-elles du moins protégées & ſecourues dans leurs beſoins? L'eſclave

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

est nourri & défendu par la main qui l'opprime : la France abandonnoit ses Colonies à la fortune contraire, à leur foiblesse, à l'anarchie, aux vices de leur choix, aux injures de leurs rivales, à la haîne & à la pitié des Sauvages. Pendant que le commerce de l'Acadie étoit envahi d'un côté par une Compagnie exclusive, ses Gouverneurs avares, despotes, vendoient de l'autre la traite & la pêche aux Colons de la Nouvelle-Angleterre ; & les habitans, sans frein, sans discipline, sans ressort, alloient patûrer & dormir dans les bois. Le Canada ne trouvoit dans ses cultures que de frêles appuis, parce qu'ils n'en formoient point un faisceau. Ses Colons, afin d'avoir l'air de régner sur de vastes enceintes, & d'être plus à portée de trafiquer avec les Indiens, avoient si fort éloigné leurs habitations les unes des autres, qu'il auroit fallu à chaque Domaine un fort pour le garder, à chaque bois des retranchemens pour couvrir les terres, à chaque maison un corps de troupes pour la sauver. Victime de leur imprudence, ils ne se corrigeoient pas : le plus léger intérêt présent leur déroboit le souvenir du passé, & la perspective de l'avenir. Loin de parvenir à façonner les Sauvages aux mœurs Françoises, les François adoptoient en foule la vie sauvage, non que l'état de barbarie soit plus naturel & plus convenable à l'homme que l'état de société, mais parce que dans l'anarchie & la confusion, le sort de celui qui recueille sans avoir semé paroît préférable au sort de celui qui, après avoir semé, ne peut recueillir ; parce que quand le Gouvernement ne remplit pas la charge de pourvoir à la sûreté de ses sujets & de leurs propriétés, l'ordre social n'est plus, l'autorité n'est qu'incommode & oppressive, & la licence cherche à se dégager de toute entrave ; parce que lorsqu'on est barbare, on est bien prêt d'être sauvage. Comme il s'étoit formé sur la mer des Flibustiers, il se forma sur terre des vagabonds & des brigands. Ces Flibustiers de terre furent tantôt opposés aux Sauvages, tantôt mêlés avec eux, comme on le voit par l'exemple & les mémoires du Chevalier de Beauchêne. Vêtus à la maniere des Indiens, errans dans les bois, effrénés dans leurs débauches, ils

ils aviliſſoient la nation par leurs vices, après avoir affoibli la Colonie par leur déſertion. La méſintelligence entre les Chefs, ſurtout entre M. de la Barre, Gouverneur, & la Salle, avoit augmenté le mal & engendré toute ſorte de déſordres. Les Alliés s'étoient diviſés comme les Colons; ils rompoient l'alliance, ils allumoient des guerres. Les Anglois, en vendant à perte leurs marchandiſes à toutes ces Tribus, ſe concilioient le commerce & les eſprits. Trop foibles pour repouſſer les injures, les François, à force de ſouffrir des affronts, ſembloient avoir perdu le droit de s'en venger. Leurs préparatifs de guerre n'étoient ordinairement ſuivis que d'accommodemens honteux: s'ils faiſoient un effort, il étoit vain. Les barbares, diſoit M. de Dénonville, en parlant des Indiens, les barbares peuvent être repréſentés comme des bêtes farouches répandues dans une vaſte forêt, d'où elles ravagent les pays circonvoiſins. « On s'aſſemble pour leur donner la chaſſe: on s'informe du lieu de leur retraite, il eſt partout; il faut les attendre à l'affut, & on les attend long-tems. » Les Sauvages ſont les ſeuls levriers qui puiſſent les découvrir; » mais ils nous manquent, & la crainte les empêche d'approcher » de l'ennemi. »

En 1684, le Colonel Dongan, Gouverneur de la Nouvelle-Yorck, envahiſſoit le Canada. Triomphant, il arboroit dans tous les pays Iroquois les armes du Duc d'Yorck, & il auroit partout renverſé celles de la France, s'il n'avoit irrité contre lui quelques Tribus par le ton impérieux avec lequel il leur défendit de traiter avec l'ennemi ſans ſa participation. « Apprend, dit à ſon » Envoyé le Chef des Onnontagués, apprend que l'Onnontagué » ſe met entre Onanthio, (le Gouverneur de la Nouvelle-France) » & Tſonnonthouan (peuple ſauvage) ſon frere, pour les em- » pêcher de ſe battre. J'aurois cru que Corlar (le Gouverneur de » la Nouvelle-York) ſe ſeroit mis derriere moi, & m'auroit » crié: *courage, Onnontagué, ne ſouffre pas que le pere & le » fils s'entretuent!* .... Corlar, écoute ma voix. Onanthio m'a » adopté pour ſon fils; il m'a traité, il m'a habillé comme ſon

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

» fils à Montréal : nous y avons planté l'arbre de la paix, & nous » l'avons planté à Onnontagué.... J'ai deux bras, j'en étends un » ſur Montréal pour y affermir cet arbre ; l'autre eſt ſur la tête de » Corlar, qui depuis long-tems eſt mon frere : il eſt mon frere, » & Onanthio eſt mon pere, parce que je l'ai voulu, ni l'un ni » l'autre n'eſt mon Maître. Celui qui a fait le monde m'a donné » la terre que j'occupe : je ſuis libre, j'ai du reſpect pour tous les » deux, mais nul n'a droit de me commander, & perſonne ne » doit trouver mauvais que j'empêche que ma terre ne ſoit trou- » blée. Je vais me rendre auprès de mon pere, puiſqu'il a daigné » venir juſqu'à ma porte, & qu'il ne m'a fait que des propoſi- » tions raiſonnables. » La modération & la fierté d'une nation Sauvage ſervirent de remparts à la Colonie Françoiſe. La paix conclue, le Gouverneur retiré à Montréal la ſouilla du ſang d'un vieil Indien, au rapport du Docteur Colben.

Cependant le Colonel Dongan, à la faveur du commerce & avec l'appui des Iroquois, pouſſa ſes établiſſemens juſques ſur le lac Huron. Malgré la neutralité ſignée par les deux Couronnes à l'égard de l'Amérique, les Anglois continuerent leurs hoſtilités & leurs intrigues. Si quelquefois ils invitoient les Sauvages à mettre bas la hache, ils ne leur permettoient pas de l'enterrer (pour me ſervir de leurs expreſſions) : ils leur diſoient de la cacher ſous l'herbe, pour la reprendre dans des conjonctures favorables ; ils la leur remettoient dans les mains & dirigeoient leurs coups. Le Marquis de Dénonville, arrivé en 1685, avec un renfort de troupes, pour remplacer la Barre dans le gouvernement de la Nouvelle-France, ſe flattoit de réparer les diſgraces que ſon Prédéceſſeur avoit attirées à la Colonie ; & s'il paroiſſoit reſter dans l'inaction, quoiqu'entreprenant & aſſez fort même pour attaquer, c'eſt qu'il attendoit de nouveaux ſecours & qu'il ne ſe propoſoit rien moins que d'exterminer entierement les nations Iroquoiſes. En 1687, ſon attente fut remplie ; & la Colonie ſe trouva compoſée de 11,249 perſonnes, dont le tiers étoit en état d'être armé. Avec cette ſupériorité de forces, il

commença la guerre en lâche, en traitre, par une infâme & abſurde perfidie, qui n'affoibliſſoit point l'ennemi & qui flétriſſoit la nation. Ayant attiré ſous divers prétextes à Catarocouy quelques Chefs Iroquois, il les fit enlever & embarquer pour les envoyer en France où ils étoient condamnés aux galeres comme des Sujets rebelles.

Au bruit de cette trahiſon, les anciens des Iroquois appellerent leur Miſſionnaire. *Tout nous autoriſe à te traiter en ennemi, mais nous ne pouvons nous y reſoudre: ton cœur n'a point de part à l'inſulte qu'on nous a faite; & il ſeroit injuſte de te punir d'un crime que tu déteſtes plus que nous. Mais il faut que tu nous quittes. Une jeuneſſe inconſidérée pourroit ne voir en toi qu'un perfide qui a livré les Chefs de la nation à un indigne eſclavage.* Après ce diſcours, ils le renvoyerent avec une eſcorte qui ne le quitta qu'après l'avoir mis hors de danger.

Ce fut ainſi que les Européens & les Américains préluderent aux armes, les François par une lâche infâmie, les Iroquois par un grand trait de juſtice & de généroſité. Ceux-là, préparés à la guerre, fondirent ſur les peuplades voiſines du grand Lac. A la premiere campagne, le feu du Général fut éteint. Enhardies par ſa négligence à profiter de ſes avantages, les Tribus voiſines des établiſſemens François ruinerent par des dévaſtations précipitées les travaux & les reſſources de la Colonie. Bientôt elle ne ſoupira qu'après la paix; Dénonville la deſiroit; mais comment étouffer, dans le cœur de l'ennemi le plus implacable, le reſſentiment de l'injure la plus outrageante? On ne l'eſpéroit pas, on le tenta, & l'on fut écouté.

Pendant les négociations, le Rat, le plus brave, le plus ruſé, le plus ferme des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, arrive avec une troupe choiſie de Hurons au fort de Frontenac où il apprend que des Députés Iroquois ſont en chemin pour aller à Montréal conclure un traité. Il part, indigné de ce que les François diſpoſoient ſans le conſentement de leurs Alliés de la guerre & de la paix, & déterminé à ranimer artificieuſement contre

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

eux la furie de l'ennemi qu'ils croyoient avoir calmé. Il marche à la rencontre des Députés & les attaque : les uns ſont tués, les autres pris. Lorſque ceux-ci lui expliquent le ſujet de leur voyage, il feint, en homme étonné, d'être envoyé par Dénonville pour les ſurprendre, & les relâche ſur l'heure à la réſerve d'un ſeul qu'il garde, dit-il, pour remplacer un des ſiens tué dans le combat. Auſſi-tôt en grande diligence, il ſe rend à Michillimakinac où il préſente ſon priſonnier au Commandant François, qui, n'étant pas inſtruit des deſſeins humbles & pacifiques du Général, le condamne au dernier ſupplice, comme un criminel.

La Potherie, Auteur d'une *Hiſtoire de l'Amérique ſeptentrionale*, l'a décrit, cet affreux ſupplice. Quoiqu'il en coûte, il faut le décrire encore pour inſpirer, s'il eſt poſſible, aux Européens une ſalutaire horreur d'eux-mêmes. On attacha ce malheureux à un poteau autour duquel il pouvoit tourner. Tous les Spectateurs qui vouloient être ſes bourreaux, l'étoient. Un François s'approche qui donne le ſignal. Avec un canon de fuſil rougi au feu, il lui brûle la chair depuis les doigts des pieds juſqu'aux genoux. Survient un Utwawa que l'exemple excite à diſputer le prix de la cruauté. Il arrache à ce malheureux un lambeau de chair depuis l'épaule juſqu'au jarret, remplit la plaie de poudre & y met le feu. Le patient pouſſe un cri ; on inſulte à ſa douleur par un rire immodéré. Comme une ſoif ardente étouffoit ſa voix, on lui fit avaler de l'eau pour faciliter l'iſſue aux hurlemens dont on deſiroit jouir. Les forces lui manquent. Un autre Sauvage lui enleve le péricrane & lui couvre la tête de charbons ardens. On le délie, on lui ordonne dériſoirement de ſe ſauver ; il veut courir, il bronche à chaque pas : on lui ferme le paſſage du côté du levant, afin qu'il aille au couchant ſe précipiter dans le gouffre des ames damnées, ſuivant l'opinion de ces Indiens. Dans cet état, il lui reſte aſſez de vigueur pour lancer des pierres contre ſes bourreaux ; enfin on l'aſſomme. Pour terminer la fête, les Sauvages coupent ſon cadavre par morceaux & le mangent. Des François voyoient ces horreurs, ils les ſouffroient, ils les excitoient, ils s'en ſouilloient, les barbares !

Ils attiroient bien la foudre qui tomboit ſur eux. Ce crime conſommé, le Huron, le Rat, rendit à un Iroquois depuis long-tems captif chez ſa nation la liberté, pour qu'il apprît à ſes freres quel ſort leur préparoient les François pendant qu'ils les amuſoient par des paroles de conciliation. Son artifice réuſſit ſelon ſes eſpérances. La perfidie la plus adroite plongea ces Européens dans le fond de l'abîme qu'ils avoient commencé à creuſer par la perfidie la plus inſenſée. Les Iroquois ramaſſerent toutes leurs forces pour aſſouvir leur fureur.

Pendant que Montréal attendoit la paix dans une ſécurité trop profonde, l'ennemi débarqua, au mois de Juillet 1688, 1200 hommes ſur la côte méridionale de l'Iſle. Leur vengeance fut auſſi atroce que la perfidie rejettée ſur les François, étoit odieuſe. Rien ne s'oppoſoit à leur fureur: les maiſons en cendres, les plantations ſaccagées, le ſang de mille François, hommes, femmes, enfans paſſés au fil de l'épée; le ſupplice de vingt-ſix priſonniers brûlés vifs; rien ne l'aſſouvit. Au mois d'Octobre, ils convertirent la partie inférieure de l'Iſle en une horrible ſolitude. Dans cette ſcène de ravages, il ne périt que trois des Confédérés. Jamais la Nouvelle-France n'avoit éprouvé de ſi rudes coups: elle étoit dans la conſternation du malheureux qui, ſans force pour ſe défendre & ſans eſpoir de ſe ſauver, tend la gorge à ſon Bourreau. La garniſon du Lac Ontario n'eut pas plutôt avis que Montréal étoit attaqué, qu'elle abandonna le fort & mit une mêche à vingt-huit barils de poudre, pour en faire ſauter les ouvrages. Les Iroquois s'emparerent du fort, de la poudre, de toutes les munitions. Des nombreux Alliés que les François avoient parmi les Sauvages, les Népicirinians & les Kikabans leur reſterent ſeuls fideles. Enfin *Dieu ſeul ſauva la Colonie*: ainſi l'écrivoit Dénonville à M. de Seignelai.

Une perte plus grande encore que toutes ces pertes, ce fut celle de la réputation du nom François. Les alliances décidoient du ſort des Colonies, & les Sauvages n'aiment pas les lâches ou les foibles de cœur. Les Ouataouais, anciens alliés de la France,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

disoient alors: « Nous avions pris les François pour des guerriers; » mais l'expérience nous a montré qu'ils ne le sont pas devant » les Iroquois : nous ne sommes plus étonnés qu'ils soient restés si » long-tems dans une honteuse inaction; le sentiment de leur » foiblesse les retenoit. Après avoir vu avec quelle lâcheté ils » se sont laissés massacrer dans l'Isle de Montréal, nous ne pou- » vons pas douter que nous n'ayons aucun secours à attendre » d'eux; leur protection prétendue nous est non-seulement inu- » tile, mais funeste, par les embarras dans lesquels elle nous a » mal-à-propos engagés. Leur pusillanimité ne s'est pas moins » trahie à Tsonnonthouan, où surpris de la résistance de l'enne- » mi, ils ont tourné leurs armes contre les bleds & les écorces. » Depuis ce tems-là ils n'ont osé que mandier la paix par toutes » sortes de bassesses : attaqués, ils n'ont pas eu le courage de se » défendre; ils ont souffert qu'on les égorgeât pour ne pas périr » en braves ou vaincre. Malgré les épreuves les plus propres à » désabuser des gens de cœur, ils se flattent opiniâtrement d'une » réconciliation avec un ennemi vain, insolent, perfide, prêt à » tout endurer plutôt que de retourner au combat. Leur alliance » ne nous a pas été moins nuisible dans le commerce qu'en » guerre : elle nous a privés d'une traite avantageuse avec les » Anglois, & cela, contre toutes les loix de la justice, de l'ami- » tié, de la protection, qui prescrivent de laisser le commerce » libre. Enfin c'est sur nous que tout le poids de la guerre tombe, » tandis qu'ils cherchent à se mettre à couvert sous un traité » honteux. Quiconque sçaura notre situation reconnoîtra que, » loin que les François nous protegent, quelques titres qu'ils » prennent, ils sont protégés par nous. » Dans ces repaires de barbarie, une nation méprisée est une nation détruite. Tel auroit été sans doute le sort des François, si le Comte de Frontenac ne fût venu remplacer Dénonville, & tout risquer pour reconquérir la gloire.

C'étoient aussi les Sauvages qui maintenoient les François dans l'Acadie & la Partie méridionale du Canada, sans cesse envahie

& abandonnée par le flux & le reflux des partis Anglois. Le Baron de Saint-Caſtin venoit de relever le fort de Pentagoët, démoli quelque tems auparavant par des Hollandois, lorſqu'en 1687, le Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre le ſomma, d'un ton altier, d'évacuer le pays, uniquement gardé par neuf cens perſonnes, éparſes ſur un immenſe territoire & dans les bois. Les Sauvages, ouvertement déclarés pour la France, vinrent au ſecours de ſa miſérable Colonie. Non-ſeulement les Anglois, malgré leurs intelligences ſecrettes, furent renverſés du haut de leur orgueil; mais même les Canibas les chaſſerent en 1689, du poſte très-important qu'ils avoient à Pemkuit, entre les rivieres de Kinnibéqui & de Pentagoët; & les Indiens de Pentagoët & de la riviere S. Jean les ſurprirent enſuite dans leurs forts au nombre de quatorze ſur le Kinnibéqui, leur tuerent deux cens hommes, & firent ſur eux un riche butin. Ces ſuccès confirmerent les nations Abénaquiſes dans leur haine contre une nation toujours inquiete, entreprenante & prête, à ce qu'elles croyoient, à uſurper leurs terres & à les troubler dans l'exercice de leur Religion, parce que les Colons de la Nouvelle-Angleterre étoient des fanatiques & que la Religion de ces Indiens étoit celle des François.

Au nord du Canada, la Baye d'Hudſon flottoit de l'une à l'autre de ces deux nations Européennes. Une Compagnie du nord, formée à Québec pour l'enlever aux Anglois, ou plutôt en partager le commerce, avoit, en 1682, confié ce ſoin à des Groſeillers & Radiſſon qui la leur avoient livrée, & qui, ſoit par mécontentement, ſoit par un retour d'affection pour leur patrie, étoient venus en France offrir de réparer le mal qu'ils avoient fait. Trop foibles pour attaquer, ils ſe logerent ſur les bords de la riviere de Sainte Thereſe. Avant qu'ils euſſent élevé leur retranchement, un détachement Anglois vint, ſur un navire, leur commander de ſe retirer: le navire ayant été briſé par les glaces, il leur demanda l'hoſpitalité. Les François, généreux, lui permirent, quoiqu'inférieurs en nombres, de dreſſer

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

des baraques sur la riviere Bourbon : les Anglois, ingrats & infideles, parce qu'ils avoient un avantage sur eux, construisirent des fortifications. Mais la vertu a sa force propre, & l'iniquité sa foiblesse ; & la fortune les pese dans la balance. Les Anglois, pendant qu'ils se disposoient à surprendre leurs Libérateurs, furent eux-mêmes surpris. La Compagnie du nord, animée d'un esprit fort contraire à la générosité, ne vit qu'une espece de trahison dans l'humanité de ses deux Agens, & dans la belle cargaison de pelleteries qu'elle en reçut, que la facilité qu'ils avoient eue de s'enrichir eux-mêmes & la preuve qu'ils s'étoient en effet enrichis. Radisson, pour se venger de son injustice, ne tarda point à repasser en Angleterre ; & en 1685, avec deux navires de la Compagnie Angloise, il s'empara du fort qu'il avoit construit pour sa rivale. On juge combien ce poste étoit avantageux pour la traite par les marchandises qui se trouverent dans les magasins, consistant en trente-deux milliers de castors, six balles de martres, deux de loutres, & autres pelleteries moins précieuses, le tout estimé quatre cens mille livres de ce tems-là : ce n'étoit que le produit d'une année.

La Compagnie de Québec, punie de son injustice par la perte la plus sensible, attendit pendant quelques années que l'Angleterre lui restituât son fort, ou que la Cour de France la rétablit sur la Baye. Trompée dans ses espérances, elle prit le parti, sous la protection du Gouverneur du Canada, de lever quatre-vingt hommes que conduisit le Chevalier de Troie, secondé par Sainte Hélene, d'Iberville & Maricourt, tous les trois fils d'un Gentilhomme Canadien, nommé le Moyne. Cette petite troupe délogea les Anglois des forts de Monsipi, Rupert, Quitchichouan, & de toute la Partie méridionale de la Baye ; ils furent cantonnés dans le port Nelson & la Nouvelle-Severne. Quelque tems après, les deux Couronnes réglerent que le port Nelson seroit commun aux deux nations, & qu'avec une égale liberté de commerce, il n'y auroit ni jalousies, ni différends, ni hostilités entr'elles. Ce traité entre les passions des Marchands & les

les haines nationales fut mal obſervé. En 1689, d'Iberville & ſes freres, ſur les plaintes de leurs Colons, arrêterent le Gouverneur de la Nouvelle-Severne, au moment où il venoit de recevoir de la Compagnie de Londres l'ordre de proclamer le Prince d'Orange Roi d'Angleterre, & à ce titre Maître de toute la Baye. Deux navires ſe préſenterent devant le fort François de Sainte Anne pour appuyer cette prétention: d'Iberville, à force de ſtratagêmes, les réduiſit à la néceſſité de recevoir la Loi.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

La guerre s'étant déclarée en 1689, entre la France & l'Angleterre, les Canadiens, dans l'impuiſſance de ſe ſoutenir, formerent le projet de conquérir. Le Comte de Frontenac, homme de courage, formé par l'expérience à la politique du pays, & ſi actif qu'à l'âge de 68 ans, en arrivant à Québec, il s'étoit embarqué ſur un canot pour Montréal, avoit tout mis en œuvre pour regagner l'amitié des Indiens, & conclure honorablement la paix avec les cinq nations Iroquoiſes. Il étoit inſenſé de ſe battre contre des Sauvages ſur leſquels il n'y avoit rien à gagner même par la victoire, ſi l'on n'y étoit contraint. Le Gouverneur prit le parti d'attaquer les Anglois, parce que la Colonie étoit hors d'état de ſe défendre, & qu'il falloit ou attendre ou chercher l'ennemi. Etonnée elle-même de ſes efforts, qui ſembloient ſurpaſſer les reſſources de la proſpérité même, elle leva trois corps de troupes, l'un à Montréal, l'autre aux Trois-Rivieres, le troiſieme à Québec, pour entrer en même tems par trois endroits différens ſur les terres Angloiſes. Le premier ſurprit, força, pilla, brûla la bourgade de Corlar dans la Nouvelle-Yorck, avec perte de deux hommes ſeulement. Le ſecond ſaccagea Sementels ſur la frontiere de la Nouvelle-Angleterre, & remporta une victoire avec des forces inférieures. Le dernier, dans la même province, chaſſa les Anglois de pluſieurs forts & fit la garniſon de Kaskebé priſonniere de guerre. Il ne fallut qu'un Chef pour apprendre à des milliers d'hommes qui, dans la conſternation ne ſe connoiſſoient plus, ce qu'ils pouvoient, s'ils oſoient. Ce n'étoit pas aſſez, pour raſſurer les Alliés, que de rétablir la

1690 & ſuiv.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

réputation des armes Françoiſes, il falloit encore les retenir par le commerce, premier lien de l'union, alors ſi relâché qu'il ne ſoutenoit plus les traités: on envoya donc à Michillimakinac un gros convoi & des préſens conſidérables: une grande victoire remportée par l'eſcorte ſur une bande Iroquoiſe rompit une ligue que les Alliés de la France concluoient avec ſes ennemis.

Cependant les Sauvages attachés à l'Angleterre attaquoient & ſe défendoient vigoureuſement. Des deux côtés, on ſe diſperſoit, en eſſaims, ſur une immenſe contrée; la guerre étoit partout, partout la deſtruction. De petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, alloient ſans nombre porter le ravage à cent lieues de leurs habitations ordinaires. Au milieu des cruautés, la Nature humaine rentroit quelquefois dans l'ordre des vertus, c'eſt-à-dire, dans ſon caractere primitif; c'étoient les Sauvages qui l'ennobliſſoient. Un parti de François & de Hurons, réunis pour une expédition éloignée, manque de vivres: les Hurons tuent du gibier & le portent aux François moins habiles chaſſeurs. Ceux-ci répondent à des offres généreuſes par des refus généreux. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur diſent les *Sauvages*, *il eſt juſte que vous partagiez nos reſſources. Avec des hommes nous devons agir en hommes, avec des amis en amis: dans le danger, tout eſt commun.* De tels ſacrifices n'étoient point abſolument étrangers au cœur des Européens: mais il eſt des traits héroïques dont ils n'auroient ni donné ni ſuivi l'exemple. Un corps d'Iroquois, averti qu'une troupe ennemie s'avance avec des forces ſupérieures, ſe diſſipe. Le Chef, Onnontagué, âgé de cent ans, préfere à la fuite les tourmens horribles qu'il étoit aſſuré de ſouffrir en tombant entre les mains des Sauvages ennemis. Quatre cens Barbares, ſuivant les mœurs, s'acharnent ſur ce Vieillard, qui, loin de pouſſer un ſoupir, humilie les François & reproche aux Hurons d'être les bas eſclaves de ces vils Européens. Un de ſes bourreaux, outré de ſes inſultes, lui donne trois coups de poignards. *Tu as tort*, lui dit froidement Onnon-

tagué, *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Voilà les hommes que de prétendus Philoſophes oſent traiter d'enfans Puſillanimes. Tout ſyſtême qui nous rend injuſtes, eſt non-ſeulement faux, mais odieux.

Le projet de conquête de la Nouvelle-Yorck, propoſé par les Canadiens à la Cour de France, avoit échoué dans les ports même du Royaume par la négligence des Agens chargés des préparatifs de l'armement. Il fut repris une ſeconde fois; mais Louis XIV avoit beſoin de toutes ſes forces en Europe. Pendant que la France projettoit, l'Angleterre exécutoit: elle attaqua toutes les poſſeſſions Françoiſes.

Sur les inſtructions de Guillaume Phips, Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, le Miniſtere de Londres avoit réſolu d'envoyer contre Québec une armée navale dont les efforts concertés & combinés avec ceux d'une armée de terre, devoient vivement mettre cette capitale entre deux feux & entraîner dans ſa ruine le Canada. Les mouvemens reſpectifs de la flotte & des troupes les approcherent réciproquement de leur but avec tant d'harmonie, qu'elles ſembloient obéir à la même impulſion. A meſure que les vaiſſeaux remontoient le fleuve S. Laurent, trois mille hommes s'avançoient par les terres ſur le théâtre de la guerre. La flotte arriva devant Québec au mois d'Octobre... L'armée ne parut pas. Les Iroquois, en conduiſant leurs Alliés à la conquête de la Nouvelle-France, avoient réfléchi ſur les ſuites de cet événement. « Les ruines de Québec tomberont » ſur nos têtes. Nos Alliés ſeront nos Maîtres lorſqu'ils auront » aſſervi leurs rivaux. Placés entre ces deux nations, l'une & » l'autre trop redoutables pour nous ſi l'une ou l'autre ne nous » ſoutient, aujourd'hui nous tenons entr'elles la balance: elles » ſont forcées de nous ménager, de nous rechercher, de briguer » notre amitié, d'acheter notre repos. Si l'une veut nous oppri- » mer, l'autre ſera notre refuge. Mais quand nous aurons réuni » leurs forces jalouſes dans les mains d'une ſeule, elle n'aura » plus beſoin de nos ſecours, elle nous fera la loi, elle nous

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» exterminera, car elle ne ſera plus intéreſſée à nous conſerver ; » & notre anéantiſſement aſſurera ſa domination paiſible à ja- » mais. Ne tramons pas notre perte. Laiſſons ſubſiſter les deux » nations pour ſubſiſter nous-mêmes ; tant que l'une ne l'em- » portera pas ſur l'autre, nous ſerons libres entr'elles ». Ce ſyſtême d'équilibre, expoſé, dit-on, dans leur Conſeil, détermina leurs différentes Tribus à reprendre, ſous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Mais peut-être la petite vérole qui ſe mit dans l'armée eut plus de part à cette diſperſion que la politique. Les troupes Angloiſes, ſeules, n'oſerent aller plus avant. Alors les François, en ſûreté du côté des terres, réunirent leurs forces dans leur capitale. L'Amiral Phips, qui différoit ſes opérations pour attendre le concours de l'armée, leur laiſſa le tems de préparer leur défenſe. Lorſqu'il fit ſignifier inſolemment au Gouverneur François de ſe rendre, celui-ci répondit au Député de la maniere la plus outrageante pour le Roi Guillaume & pour ſes nouveaux ſujets ; & lui promit d'apprendre par la bouche du canon à ſon Maître qu'on ne ſommoit pas de la ſorte un homme tel que lui. Là-deſſus Phips tenta de débarquer ſes troupes au deſſous de la ville ; il le tenta deux fois, & deux fois il perdit beaucoup d'hommes, d'artillerie & de bagages. Québec fut libre. Le Général Anglois alla chercher ailleurs à réparer ſa diſgrace & la perte d'une partie de ſa fortune, mais il ne fut pas plus heureux.

Il s'étoit inutilement préſenté devant Port-Royal & autres ports de l'Acadie où le Chevalier de Villebon ſoutenoit l'honneur de la France. Plaiſance, dans l'Iſle de Terre-neuve, fut en 1692, le but d'une nouvelle expédition : elle ne changea pas de Maître, mais quarante-cinq Flibuſtiers Anglois réduiſirent, par leurs ravages, ſes habitans au même état que s'ils euſſent été jettés par un naufrage ſur une côte déſerte. Le Chevalier du Palais, envoyé à la pourſuite des vaiſſeaux qui menaçoient Terre-neuve, ne fit pas aſſez de diligence pour les atteindre. En 1693, Phips joignit, avec le reſte de ſes bâtimens, une

eſcadre partie de la Grande-Bretagne pour s'emparer de la Martinique. Le Comte de Blenac, Gouverneur-Général des Antilles Françoiſes, vit avec étonnement arriver devant l'Iſle cinquante voiles & des troupes nombreuſes. Cependant il ne déſeſpéra pas de la ſauver, la défendit glorieuſement & la ſauva. La fortune ſeconda de pluſieurs manieres ſon courage. Pendant qu'il couloit à fond les plus gros vaiſſeaux ennemis, la contagion déſoloit toute la flotte. On prétend que les Anglois perdirent, dans cette expédition malheureuſe ſix mille hommes, ſans compter les déſerteurs.

Guillaume Phips, de Charpentier, étoit devenu Gouverneur de la principale Colonie de la Grande-Bretagne. Depuis quelque tems, cette Puiſſance ne confioit le commandement des poſtes principaux & même des provinces entieres de l'Amérique qu'à des hommes de fortune, c'eſt-à-dire, à des perſonnages avides, intrigans, perſévérans & heureux, qui gouvernoient ſelon leurs intérêts. Elle ſembloit craindre que, ſi elle mettoit des hommes de nom à la tête de ces peuples, ou les Gouverneurs ou les Colons ne devinſſent trop puiſſans. En général l'ordre regnoit dans l'intérieur de ſes Colonies plus que dans toutes les autres Colonies du Nouveau-Monde, parce qu'elles avoient des conſtitutions ou des réglemens qui le maintenoient: mais les Parvenus qu'on y envoyoit pour les régir & qui n'y paſſoient que pour s'enrichir, négligeoient autant le ſoin de leur défenſe extérieure que la police domeſtique ſe ſoutenoit par la force des inſtitutions de leurs Fondateurs ou Légiſlateurs. Ce n'eſt pas que la Cour regardât leurs chartes comme inviolables. En 1684, Charles II avoit révoqué les priviléges de la province de Maſſachuſet, la plus riche de la Nouvelle-Angleterre, parce qu'elle avoit laiſſé entrevoir que ſa dépendance étoit trop foible à l'égard d'un Roi. La révolution ne lui rendit qu'une partie de ſes anciens droits. La Cour ſe réſerva le pouvoir de nommer aux principaux emplois de l'adminiſtration de la guerre, de la judicature & de la finance, en attribuant au Chef le commandement des troupes

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

& la voix négative dans la législation. Mais les provinces de Connecticut & de Rhode-Island avoient reçu, pour récompense de leur prompte soumission, la confirmation de leur contrat primitif; & malgré les innovations royales, les établissemens Anglois avoient plus de liberté que tous les autres de faire leur propre bien. L'esprit propre à ce genre d'établissemens les animoit: les Colons étoient vraîment Colons; ils cultivoient la terre avec ardeur, avec constance, avec succès: ils se lioient ainsi indissolublement à leur nouvelle patrie. Les Emigrans, de tous les pays de l'Europe, incorporés avec eux, se lioient aussi par les mêmes nœuds au pays, au peuple qui les adoptoit. L'industrie de toutes les nations éclairoit ainsi, excitoit, perfectionnoit la leur. Sur les fondemens de l'Agriculture, ils élevoient un commerce durable & brillant. C'est par là que la Nouvelle-Angleterre fit en Amérique presque tous les frais de la guerre que nous décrivons. Les Colons François, avec moins de ressources locales, recevoient encore moins de secours, ou, pour mieux dire, ils étoient abandonnés; mais ils étoient plus guerriers que leurs ennemis qui, absorbés dans des travaux pacifiques, avoient oublié l'art de défendre les propriétés que la culture leur acquéroit, & qui protégés efficacement par les Loix, l'étoient trop foiblement par les armes. Dans cette guerre, la richesse combattoit la bravoure; la gloire devoit rester à la bravoure, mais à la fin l'avantage devoit naturellement rester à la richesse, si la guerre peut procurer des avantages.

Lorsque les François attaquoient un poste, il étoit pris; lorsqu'ils attaquoient une troupe Angloise, même supérieure en nombre, elle étoit battue. Ce n'étoit rien que de conquérir, il falloit conserver: quand ils auroient été moins légers; quand leurs projets auroient été mieux ordonnés; quand leurs Chefs auroient été plus unis, ils ne l'auroient pas pu, parce qu'ils n'avoient pas assez de force pour ne pas la tenir toute entiere dans un mouvement perpétuel; & leurs Chefs étoient divisés, & leurs projets étoient vagues, & leur humeur étoit toujours

légere. Les Anglois n'avoient qu'à les laiſſer agir pour recouvrer paiſiblement leurs poſtes. La force militaire de cette nation conſiſtoit principalement dans les armes des Iroquois. Là où ces Indiens les protégeoient, la Nouvelle-Angleterre étoit à couvert: mais d'un autre côté les Abénaquis portoient, preſque ſans obſtacle, la déſolation juſques dans ſon centre. Le Gouverneur Phips, pour exécuter ſes grands deſſeins, avoit ſuſpendu par des négociations les hoſtilités de ce peuple: mais en 1694, ces Indiens, excités par les François, allerent bruſquement emporter deux forts à douze lieues de Boſton, ſur la riviere de Peſcadoué, brûler des habitations floriſſantes, & maſſacrer deux cens trente hommes. La populace de cette capitale ſe ſouleva contre le Gouverneur, qui l'avoit engagée dans une ſécurité funeſte, par la promeſſe d'une paix prochaine. Phips, autant pour ſe ſouſtraire à la fureur des Boſtoniens que pour ſe venger de l'infidélité des Sauvages, alla s'établir dans le fort de Penkuit, au milieu du pays des Abénaquis, qui, intimidés par ſes menaces ſans être raſſurés par l'eſpérance de recevoir du ſecours des François, jurerent de ne lui donner à l'avenir aucun ſujet de plainte. Bientôt après il prit le parti de retourner en Angleterre où il mourut.

Sous ſon adminiſtration, au milieu de ſes expéditions, cette Province fut embrâſée des feux du fanatiſme le plus imbécille & le plus barbare. Nous avons parlé des crimes dont l'intolérance l'avoit ſouillée. Les Puritains & leur humeur farouche dominoient encore. L'imagination de ces Sectaires tranſplantés enfanta des Sorciers; & le zele Anglican prêta toute ſa fureur à la perſécution qu'ils allumerent. Un Miniſtre de Salem ouvrit, en 1691, cette ſcene également épouvantable & ridicule. Sa fille & ſa niece, âgées de dix à onze ans, étoient ſujettes à des convulſions accompagnées de ſymptômes ſinguliers. Cet accident lui parut diabolique, parce qu'il étoit extraordinaire: il ſoupçonna une Servante Indienne d'avoir jetté un ſort ſur ces enfans, l'en accuſa, & la contraignit par la torture à s'avouer coupable: elle

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

fut punie comme Sorciere. Auſſi-tôt le peuple s'effraya, s'enflamma, ne ſe poſſéda plus. L'impoſture profita de ces diſpoſitions, ou pour intéreſſer le public ou pour ſatisfaire des haines ſecrettes. En 1692, George Burrough, Miniſtre de Falmouth, fut juridiquement accuſé d'avoir ſouſtrait par des charmes aux Loix de la Nature une femme de Salem nommée Marie Wolcor & pluſieurs autres. Son procès fut inſtruit dans les formes. Six autres femmes ſe préſenterent pour rendre contre lui des témoignages qui conſtatoient leur folie ou leur méchanceté. Les charges le juſtifioient ; il fut condamné, pendu. La démence ſonna le tocſin de la perſécution. Des Citoyens, nommés au haſard, furent arrêtés, jugés, exécutés, jettés à la voirie. On avoit vu l'œuvre du Démon dans des ſingularités extraordinaires, on le vit dans les ſignes les plus naturels. La moitié de la Colonie ſe crut enſorcelée, l'autre moitié fut déclarée ſorciere. Dans l'eſprit d'un peuple obſédé par les fantômes de la crainte ſuperſtitieuſe, faſciné par les illuſions d'un délire épidémique, & roulant dans ſes viſions l'enfer déchaîné, rien ne mit à l'abri du ſoupçon & du ſupplice, ni l'âge, ni le ſexe, ni le rang, ni la fortune, ni la vertu. Vingt-huit perſonnes, & de ce nombre étoient des hommes de mœurs exemplaires & de la plus pure renommée, furent frappés de mort par un anathême commun. Un Juriſconſulte, pour avoir refuſé de pourſuivre leur condamnation, fut étranglé, avec elles, comme leur complice. Les Juges de paix qui refuſerent de prêter leur miniſtere à ces horreurs, s'enfuirent en gémiſſant, en frémiſſant pour ſauver leur propre vie. Un Magiſtrat, s'il ne faiſoit pendre les victimes qu'on lui livroit, étoit menacé d'être pendu. L'accuſation la plus abſurde étoit la preuve du crime. Au défaut de Témoins, la torture inſtruiſoit la Juſtice ; & le Bourreau parloit par la bouche de l'accuſé. On dépouilloit ſans pudeur, filles, femmes, enfans, vieillards, pour découvrir ſur leurs corps quelques tâches, autant de marques de ſorcellerie. Les places étoient hériſſées de gibets. La corde au cou, tous ces malheureux proteſtoient de leur innocence & demandoient que

leur

leur ſang retombât ſur leurs aſſaſſins: on n'avoit pas entendu leur défenſe, on n'entendoit pas leur derniere voix. La vengeance, l'envie, la haine entretenoient la fureur & multiplioient les crimes. La Colonie creuſoit ſon tombeau pour s'y enſevelir toute entiere. Parmi cent cinquante perſonnes chargées de fers & deſtinées au ſupplice, il y avoit des femmes enceintes & des enfans de dix à douze ans: la groſſeſſe des unes, la jeuneſſe des autres, leurs larmes attendrirent les Juges, raſſaſiés de ſang: on détourna le couteau prêt à les égorger; on ſuſpendit pour quelque tems leur arrêt... Dans ces momens de ſilence, l'accès de la frénéſie ſe modera, les yeux s'entr'ouvrirent, on apperçut le ſpectacle le plus affreux, l'humanité ſe réveilla frappée d'une vive horreur, & les pleurs coulerent ſur des maux épuiſés par leur excès. Lorſque le peuple parut reprendre l'uſage de la raiſon, le Gouvernement rappella la Juſtice: & du pied de la potence, l'innocence fut ramenée en lugubre triomphe dans le ſein de la paix. Elle n'étoit plus, cette paix, pour leurs perſécuteurs. Livrés à jamais aux remords déchirans, ils demanderent pardon à Dieu des ſanglans ſacrifices qu'ils avoient eu l'impiété de lui offrir. Un jeûne général & des prieres publiques furent ordonnées pour expier ces forfaits inexpiables.

Telle fut l'exécrable ſcene que donnerent des Fanatiques dominés par un mélancolique enthouſiaſme, plongés dans une ſuperſtition barbare, conſumés peut-être de ces noires maladies qu'occaſionnent la mer, les deſſéchemens & l'ouverture de terres nouvelles; & ſans doute agités par ces paſſions & ces diviſions inteſtines qui appellent le trouble, l'anarchie & la calamité. Le Gouverneur Phips avoit trop peu de lumieres, de vertus & de fermeté pour arrêter le torrent & pour ne pas en être emporté. Les pieces authentiques de ces inconcevables procès ont été recueillies par le Docteur Matheo. Les dépoſitions des Accuſateurs exciteroient la riſée, ſi leurs ſuites ne faiſoient frémir. Ce recueil n'offre aucune défenſe de la part des Accuſés.

Tandis que les ſombres feux de ce Volcan s'éteignoient pour

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ne plus se rallumer, les tourbillons ardens de la guerre rouloient, avec une furie toujours renaissante, le ravage & la désolation jusques au fond de la région glacée de l'Amérique. En 1693, trois navires Anglois allerent devant le fort de Sainte Anne, sur la riviere d'Albanie, attaquer trois hommes, car on ne comptera pas parmi ses Défenseurs un frénétique enchaîné. Ces trois hommes oserent résister; & leur étonnante résistance finit par une belle retraite. En Europe, la France prévenoit toujours ses ennemis par la diligence & l'activité de ses armées; en Amérique, ses secours, quand elle en envoyoit, n'arrivoient presque jamais assez tôt: là, non-seulement l'intérêt le plus pressant de l'Etat, mais encore la gloire du Monarque retenoient & animoient les forces & le zele, pendant que l'indifférence apparente de la Cour pour l'Amérique relâchoit les ressorts destinés à la maintenir. D'Iberville donna du courage à la Compagnie de Québec; elle mit en lui ces espérances: avec deux navires & cent soldats, il se flatta de chasser les Anglois de toute la Baye. En 1694, à peine eut-il dressé ses batteries contre le fort Nelson, que le Gouverneur, bon Marchand, dit un Historien Anglois, mais qui n'avoit jamais vu le feu, capitula. Le fort prit alors le nom de Bourbon. Ni l'une ni l'autre nations, après avoir conquis, ne prenoient des mesures pour conserver des établissemens dont elles vantoient également le prix. D'Iberville ayant repassé en France, la troupe victorieuse consuma ses vivres & ses munitions sans les renouveller; quatre navires Anglois l'attaquerent en 1696; hors d'état de faire une longue défense, elle ne travaille bientôt qu'à obtenir des conditions avantageuses; les Anglois les accorderent dans le dessein de les violer, & les violerent, au rapport de Jérémie un de leurs Officiers.

D'Iberville, de retour en France, avoit été chargé de porter des munitions dans l'Acadie où l'on craignoit que les Sauvages, délaissés sans secours, ne se détachassent de notre alliance, ou ne fussent accablés par toutes les forces de la Nouvelle-Angleterre, qu'il étoit facile de rassembler sous le fort de Pemkuit bâti au

milieu de ces nations. Avec un renfort d'Abénaquis que les Anglois avoient irrités par des perfidies, le Baron de S. Caſtin, ſecondé par les vaiſſeaux d'Iberville, emporta ce poſte, qui, s'il avoit été bien défendu, auroit coûté beaucoup de ſang. Une eſcadre Angloiſe alla mettre le ſiége devant le fort de Naxoat; mais le Chevalier de Villebon en triompha. Iberville l'avoit évitée pour aller exécuter à l'Iſle de Terre-neuve la commiſſion qu'il avoit reçue de concourir avec M. de Brouillan, Gouverneur de Plaiſance, à la conquête des places importantes occupées par les Anglois ſur la Côte orientale. Ils exploitoient cette mine de denrées, ils en tiroient le fond d'un commerce de dix ſept millions de livres tournois par an, ils acquéroient par des travaux de paix légitimes & proſperes les moyens d'envahir le Domaine abſolu de cette précieuſe pêche; au lieu que les François, avec un mauvais établiſſement ſur un des ports de l'Amérique les plus beaux & les plus commodes, attendoient dans l'inaction les événemens. Déja Brouillan avoit ſoumis pluſieurs forts lorſqu'Iberville le joignit pour achever la conquête de l'Iſle. Malgré leur méſintelligence, le fort S. Jean fut pris, & les Anglois reculerent juſques dans les poſtes de Bonnéviſte & de l'Iſle Carbonniere. Là, ſans de nouveaux renforts, il étoit impoſſible de les réduire; on en attendit long-tems en vain. Les forces de l'ennemi n'étoient en quelque ſorte que comprimées par la valeur Françoiſe; dès qu'elle ceſſoit de déployer ſon énergie, elles ſe rétabliſſoient dans leur premier état.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

D'Iberville, appellé de la conquête de la pêche des morues à celle de la traite des pelleteries, rencontra dans la Baye d'Hudſon, en 1697, avec un vaiſſeau & 150 hommes de combat, une eſcadre Angloiſe de trois vaiſſeaux, un plus fort que le ſien, les deux autres armés chacun de 52 pieces de canon. Sur le champ, il prend le parti d'attaquer; il fond ſur l'ennemi avec une intrépidité qui l'étonne; le fort ne ſe décide qu'après quatre heures d'un feu très-vif. Enfin le vaiſſeau Anglois de 52 canons & de 230 hommes d'équipage coule bas, le ſecond baiſſe pa-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

villon, le troiſieme gagne le large. Une flûte Françoiſe avoit déja ſoutenu pendant ſix heures les efforts de la même eſcadre, ſans plier. Iberville, après ſa victoire, fut aſſailli d'une tempête ſi violente, que l'habileté de ſa manœuvre ne l'empêcha pas d'échouer. Son équipage ſe ſauva. Dépourvu de vivres, il ſe préparoit à donner l'aſſaut au fort Bourbon ou Nelſon, lorſqu'il vit arriver trois de ſes bâtimens. Alors, pour ménager ſa troupe, il fit les diſpoſitions d'un ſiége ; mais le Commandant, Henri Boilay, n'attendit point qu'il eut dreſſé ſon artillerie pour ſe rendre. Cette conquête aſſura pour quelque tems à la France la poſſeſſion de tout le nord du Canada, & un commerce d'autant plus avantageux, que l'indigence des Sauvages de cette contrée met au plus bas prix les plus belles pelleteries. Mais on ne jugea de l'importance de cet établiſſement que par l'empreſſement avec lequel les Anglois s'efforcerent dans la ſuite d'obtenir les poſtes des environs.

Dans le Canada même, la guerre n'étoit plus qu'excurſions & deſtructions. Dans les Iſles, ce n'étoit auſſi que ravages ſans conquêtes. Dès 1690, le Gouverneur de la partie Françoiſe de S. Domingue avoit conduit mille hommes, entre leſquels 240 Flibuſtiers contre San-Yago, dont une victoire remportée dans un défilé ſur une armée Eſpagnole lui ouvrit l'entrée. Comme on crut avoir lieu de ſoupçonner que l'ennemi avoit empoiſonné les vivres qu'il y avoit laiſſés, on mit le feu à la place. L'année ſuivante, les Eſpagnols ſe vengerent ſur le Cap-François qu'ils ſaccagerent, après avoir battu & tué dans le combat le Gouverneur. Les Anglois chaſſoient dans le même tems les François de l'Iſle S. Chriſtophe. On a vu ci-devant le mauvais ſuccès de leur expédition contre la Martinique, & les malheurs que la Jamaïque eſſuya. Cette Iſle ſe ſoutenoit & ſe relevoit ſurtout par le commerce interlope avec les poſſeſſions Eſpagnoles. Cette veine de richeſſes devint plus abondante à l'époque dont nous parlons. Des Portugais, avec un capital de trois millions, dont les deux tiers étoient avancés par leur Souverain, s'engagerent en 1696,

à fournir aux ſujets du Roi Catholique cinq mille Noirs, chacune des cinq années, que devoit durer le traité. Ce fut du marché de la Jamaïque que cette Compagnie tira le plus grand nombre de ſes eſclaves. Dès-lors les Colons de l'Iſle étendirent & reſſerrerent leurs liaiſons avec le Mexique & le Pérou, ſoit par l'entremiſe des Agens Portugais, ſoit par les Capitaines de ſes propres vaiſſeaux employés à ce commerce.

A la même époque, les François abandonnoient une Iſle pour en peupler une autre. L'année précédente, leur Colonie de S. Domingue auroit été la proie des Anglois & des Eſpagnols réunis, ſi la méſintelligence, de faux avis, une terreur panique n'euſſent fait avorter les deſſeins des Alliés. Pour conſolider cet établiſſement, on fondit dans ſa population la population de Sainte Croix, l'une des petites Antilles. Les Hollandois & les Anglois avoient occupés enſemble cette Iſle en 1643. Les Hollandois en avoient été chaſſés en 1646, par les Anglois, les Anglois en 1650, par 1250 Eſpagnols, & quelques mois après ces 1250 Eſpagnols par 160 François de S. Chriſtophe. Ceux-ci, après avoir mis le feu aux forêts, y avoient naturaliſé le tabac, le coton, le rocou, le ſucre; & l'incroyable fertilité du ſol avoit ſi généreuſement récompenſé les travaux des premiers Colons, que dans l'eſpace d'onze années, elle avoit attiré 822 Blancs, ſervis par un nombre d'eſclaves proportionné. Par l'effet du régime prohibitif & barbare qui flétrit, comme on l'a vu, toutes les Iſles Françoiſes, la décadence de celle-ci fut auſſi rapide que l'avoit été ſa grandeur. Il ne lui reſtoit que 147 hommes, avec leurs femmes & leurs enfans, & 623 noirs, lorſque S. Domingue envahit ſa population, bien moins par une fine politique & pour concentrer dans les grandes Iſles les forces éparſes, que par un calcul de Finance & pour ſatisfaire le Fermier qui ſe plaignoit d'être fruſtré de ſes droits d'entrée par un commerce clandeſtin entre Sainte Croix & S. Thomas. Ainſi l'abandon de cette Iſle excellente qui demeura ſans Colons juſqu'au tems où la France la céda au Danemarck, fut encore l'ouvrage du monopole & des traitans.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Ducaſſe qui, avec de grands talens & beaucoup de gloire, conduiſoit la Colonie de S. Domingue, & qui avoit mis à feu & à ſang la Jamaïque & pluſieurs autres Colonies, auroit voulu profiter des renforts arrivés de Sainte Croix, & des brouilleries irréconciliables ſurvenues entre les deux nations alliées, pour attaquer les Eſpagnols dans San-Domingo même, leur capitale. Mais il fut obligé de joindre une grande flotte armée pour former, à la veille de la paix, une grande entrepriſe dans l'Amérique méridionale.

Juſqu'alors le Continent Eſpagnol n'avoit point été troublé par des hoſtilités: mais l'Eſpagne avoit eſſuyé tant de revers en Europe, elle avoit fait tant de pertes ſur mer, qu'en 1695, elle s'étoit trouvé réduite à vendre les Viceroyautés du Mexique & du Pérou, & à donner implicitement aux Acquéreurs la liberté de vexer les peuples pour ſe rembourſer de leurs avances: elle avoit donc vendu ces peuples infortunés. Deux ans auparavant, les Mexicains, révoltés à cauſe que le gouvernement leur avoit interdit l'uſage des liqueurs fortes, par le droit qu'il auroit eu de leur défendre l'uſage du pain, avoient mis le feu au Palais du principal ſuppôt de la tyrannie; & le calme n'avoit été rétabli que par la juſtice, je veux dire, en leur rendant la liberté qu'on avoit violée par cette prohibition. En 1690, Piſco, l'une des principales villes du Pérou, ſituée non loin de Lima, avoit été renverſée par un tremblement de terre, & engloutie par la mer. La terre s'étoit déchirée avec une horrible violence; & la mer avoit reculé juſqu'à deux lieues du rivage. Les habitans, qui d'abord s'étoient ſauvés ſur les montagnes, étoient enſuite deſcendus pour contempler le champ que les eaux abandonnoient. Tout-à-coup elles ſe refoulent avec impétuoſité; & ces malheureux ſont engloutis, ſans que la vîteſſe de leurs chevaux puiſſe les dérober à leur furie. L'Océan, enſeveliſſant les ruines de la ville, pénétra fort avant dans la plaine. Le lieu où la place étoit aſſiſe forme aujourd'hui la rade où les vaiſſeaux jettent l'ancre. Piſco fut rebâti à un quart-de-lieue de la mer. Mais à

peine quelques traits de l'Hiſtoire de ces contrées percent les barrieres qui les environnent : revenons dans la mer du nord.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Quelques-uns des Flibuſtiers, échappés de la malheureuſe expédition de ce corps de brigands dans la mer du ſud, hors du danger oubliant le danger, & ne voyant à travers la miſere que les ſources de l'or dans les lieux de leurs naufrages, étoient venus en France chercher des hommes entreprenans, accrédités, avides de richeſſes ou de gloire pour les échauffer de l'ardeur dont ils brûloient encore de piller les côtes du Pérou. Macarty, l'un d'entr'eux, gagna M. de Gênes; de Gênes obtint l'agrément de la Cour, & des vaiſſeaux; des perſonnes de diſtinction, éblouies par l'éclat de ſon entrepriſe, s'y intéreſſerent; l'eſpoir de la fortune & la curioſité attirerent ſous ſes drapeaux une jeuneſſe bouillante. Sa flotte, compoſée de ſix vaiſſeaux partis de la Rochelle au mois de Juin 1695, entra, au commencement de l'année ſuivante, dans le Détroit de Magellan, ſans éprouver les contretems dont ſe plaignent les Navigateurs qui n'ont pas ou la prudence de choiſir une ſaiſon propice, ou la patience d'attendre les vents & les marées favorables. Mais lorſqu'elle fut engagée dans le canal, le vent la repouſſa, elle lutta vainement, l'ardeur ſe rallentit, les vivres manquerent, on mangea juſqu'à des rats & on les acheta, quinze ſols, prix courant. Froger, témoin de ces événemens, dit qu'il n'y avoit pas un matelot qui n'eut mieux aimé mourir de faim que de retourner ſur ſes pas. Cependant on prit ce dernier parti. La flotte, après s'être rafraîchie à la Baye de Tous-les-Saints, alla rétablir ſes malades à l'Iſle de Cayenne, d'où en 1697, elle paſſa par la Martinique & la Guadeloupe ſans laiſſer aucune trace de ſon expédition. Si elle eut été envoyée dans l'Amérique ſeptentrionale, elle en auroit entierement changé la face ; mais il n'y avoit pas là de richeſſes à acquérir, & ſes Armateurs n'auroient trouvé pour cette deſtination ni hommes ni argent.

Ce feu, qui devoit embrâſer le Pérou, ſe diſſipa donc en vaine fumée, ſans même que cette fumée fut apperçue des côtes

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Eſpagnoles. Quoique des navires Marchands fréquentaſſent depuis pluſieurs années le Détroit & les mers qu'il lie, le mauvais ſuccès de de Gênes, parce qu'il fut éclatant, fit regarder le canal de Magellan comme un gouffre & le Pérou comme un pays impénétrable. Dans le déſeſpoir de remonter juſqu'à la ſource des richeſſes de l'Eſpagne, la cupidité, encore en fermentation, ſe porta ſur les canaux qui les dégorgent dans la mer du nord. Une flotte formidable, armée en France par des particuliers ſous la protection du Roi, & renforcée par une eſcadre flibuſtiere de S. Domingue; compoſée de 25 à 30 voiles, ſept gros vaiſſeaux, de 60 à 84 canons, quatre de 28 à 44, ſept frégates, un brigantin flibuſtier, une galiote à bombes, des flûtes, &c.; montée par cinq à ſix mille hommes, tant de mer que de guerre, y compris 1200 Inſulaires de S. Domingue, & dans ce nombre 650 Flibuſtiers; commandée par le Baron de Pointis, homme de tête & d'expérience, ſecondé par Ducaſſe, Gouverneur de S. Domingue, digne de commander en Chef, & ſuivi d'une foule d'Officiers de diſtinction; cette flotte alla mouiller devant Carthagene vers la mi-Avril 1697.

Cette place eſt diviſée en haute & baſſe villes, la ville haute appellée Carthagene, la ville baſſe nommée Gezemanie ou Hihimani (mot Indien qui ſignifie fauxbourg). Le canon de la ville haute enfile les rues du fauxbourg dépourvu de remparts & ſéparé de Carthagene par un foſſé. Hihimani forme une eſpece de fortereſſe à ſept baſtions. Pour entrer dans le port, dont des briſans défendent l'accès par la pleine mer, les vaiſſeaux ſont obligés de paſſer devant trois forts, celui de S. Lazare à l'eſt qui commande Carthagene & qui eſt commandé par une petite montagne eſcarpée; celui de Sainte Croix, ſitué à une lieue au ſud de la ville, entouré de marais & preſqu'inacceſſible; celui de Bocca-chica ou Boucachique, *bouche étroite*, ainſi appellé, parce qu'en cet endroit l'ouverture du golfe n'admet qu'un vaiſſeau, fort ſitué à trois lieues au ſud-oueſt de la ville, flanqué de quatre bons baſtions, entouré de la mer & de foſſés taillés dans

dans le roc & couvert de remparts à l'épreuve de la bombe & du boulet. Telle eſt la deſcription que l'Hiſtorien des Flibuſtiers donne des fortifications de Carthagene à cette époque.

D'abord la galiote, bâtiment inconnu juſqu'alors aux Indes, & deux traverſiers bombarderent le fort de Bocca-chica, pendant qu'un détachement guidé par des Flibuſtiers alloit par terre à travers les bois reconnoître & battre la place. Dès le premier jour du ſiége, le fort fut emporté par une heureuſe témérité des Flibuſtiers qui perdirent quarante des leurs, ſans compter les bleſſés. Le Gouverneur, D. Sanche Ximenés, dit en ſe rendant au Général François, qu'il lui remettoit les clefs de toutes les Indes Eſpagnoles. Le ſort de la garniſon de Bocca-chica allarma le Gouverneur de Carthagene. Il rappella celle du fort Sainte Croix, perſuadé par le premier triomphe des François que ce poſte ne tiendroit pas contre leur premiere attaque. En y arrivant, ils virent avec une extrême ſurpriſe le pavillon blanc arboré. Enfin la garniſon de S. Lazare fut ſi effrayée de l'audace & de la furie de l'ennemi qu'elle ſe jetta dans la ville baſſe.

Dès que les François furent dans le troiſieme fort, l'artillerie d'Hihimani fit ſur eux un feu ſi terrible qu'elle les obligea de ſe retirer derriere la montagne. On dreſſa des batteries contre le fauxbourg; dès que la brêche fut praticable, Ducaſſe à la tête des Flibuſtiers & d'un corps de Volontaires, alla, le premier, planter ſon drapeau ſur le rempart. Tous les poſtes furent forcés; on fit le Commandant priſonnier; & ſes troupes furent menées tambour battant juſqu'à la porte de Carthagene. La priſe du fort & de la ville baſſe coûta plus de 300 hommes tués ou bleſſés aux Aſſiégeans.

Pendant deux jours, ils établirent des batteries ſur les baſtions d'Hihimani, pour foudroyer la ville que l'on bombardoit déja par mer & par terre. A peine ceux de la flotte eurent-ils mis en travers quelques gros vaiſſeaux pour répondre au feu des troupes victorieuſes que le Comte de Los Rios, ſans attendre l'effet de ces manœuvres, fit arborer pluſieurs pavillons blancs, battre la

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

chamade, & demander une capitulation. Pointis répondit que les Conquérans ne négocioient pas & qu'ils donnoient la loi. Sur ces entrefaites, on apprit qu'une armée d'onze mille hommes s'avançoit. Alors Pointis prit le parti d'accorder aux Affiégés la liberté & la moitié de leurs richeſſes mobiliaires. Quoique cet Officier aſſure que ſur trois avis conſécutifs donnés par l'Eſpagne, les habitans avoient mis une partie de leurs tréſors à couvert, & que les femmes de diſtinction s'étoient retirées avec 120 mulets chargés d'or & de pierreries à quarante lieues dans les terres, il fallut pluſieurs jours pour peſer les eſpeces ſeules. Pointis, ſuſpect dans ſon rapport, évalue le butin à ſept ou huit millions de livres. Selon le calcul de Ducaſſe, il fut de plus de vingt millions ſans les marchandiſes de prix qu'on détourna, ainſi que cinq ou ſix millions en or & en argent. D'autres enfin le portent à quarante millions de livres. Il ne fut permis aux ſoldats d'entrer dans les maiſons, qu'après que les Officiers les eurent viſitées & qu'ils en eurent emporté, chacun, cent mille écus. Quant aux Gens de la côte & autres Flibuſtiers, on les occupoit hors de la ville, pendant qu'on s'emparoit de l'or. Lorſqu'il fut queſtion de partager le butin, Pointis déclara que leur part ne montoit qu'à quarante mille écus, quoique ſuivant les conventions il leur en appartint la quatrieme partie.

Expédition de voleurs, de brigands, de barbares, de bourreaux. Point de crime, point de forfait, point d'excès qu'on ne commît. La capitulation étoit horriblement violée. Juſques ſur les autels, on dépouilloit les Vierges. Rien de ſacré. L'avarice inventoit les plus affreuſes tortures. Les paſſions effrénées s'irritoient par leurs jouiſſances épouvantables au lieu de s'aſſouvir. Nul ſentiment d'humanité. Le malade, abandonné ſans ſecours, périſſoit dans la rage & le déſeſpoir. Louis XIV, au récit d'une légere partie de ces infâmies & de ces ſcandales, frémit d'horreur & renvoya par un vaiſſeau les vaſes ſacrés à Carthagene.

Ces excès ne furent point impunis: le Ciel condamna leurs auteurs aux ſupplices de la famine & de la contagion; ils ſe

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

perdoient eux-mêmes dans les gouffres qu'ils creuſoient. L'air parut empoiſonné : en ſix jours, huit cens perſonnes furent attaquées de maladies violentes ſous leſquelles il en ſuccomba une foule. Il périt un grand nombre de gens de la côte, quoique plus robuſtes & plus accoutumés à ſupporter les intempéries ; tous réduits à manger des chiens, des chats & des chevaux, pluſieurs à paſſer deux ou trois jours ſans prendre aucune nourriture, tous laiſſés ſans ſecours dans leurs maladies & leurs ſouffrances. Pointis & ſes Officiers diſoient avec un flegme atroce qu'ils étoient habitués à ce genre de vie. Les troupes réglées n'étoient pas traitées beaucoup plus humainement. Enfin le Général craignant qu'amis & ennemis ne ſe laſſaſſent de ſouffrir, précipita ſon départ, après avoir fait ſeulement ſauter les fortifications de Bocca-chica, quoiqu'il eut été réſolu qu'on garderoit la ville, & que les troupes deſiraſſent ardemment de garder du moins ce fort. Cette expédition n'eſt donc qu'un ſupplément à l'Hiſtoire des Flibuſtiers. Ces Aventuriers y eurent la principale part, non aux crimes de la victoire, mais à la gloire des armes. Dépouillés par des brigands revêtus d'autorité, ils délibérerent entr'eux d'aborder le *Sceptre*, vaiſſeau du Général : ils l'attaquoient, ſi Ducaſſe ne les eut retenus. *Pourquoi nous en prendre à* ce chien *? il n'emporte rien qui nous appartienne : notre part eſt à Carthagene, allons la chercher.* A ce propos tenu par un d'entr'eux, une gaîté féroce ſuccéde tout-à-coup au noir chagrin qui les dévoroit, comme on voit, dit un Hiſtorien, un feu éclatant ſortir d'un nuage ſombre ; & ils allerent demander aux Carthagénois cinq millions de rançon. Les fouilles, les pillages, les queſtions, les cruautés recommencent & comblent la meſure des iniquités de l'eſpece humaine. L'artifice ſervit mieux les vues de ces brigands que la violence.

A leur retour, leur foible eſcadre rencontre une flotte ennemie qui venoit de pourſuivre inutilement Pointis. Elle ſe diſperſe. Les Capitaines Pierre & Cotuy ſont pris. Une autre troupe eſt jettée ſur la côte de Carthagene où elle eſt employée à relever

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

les fortifications qu'elle venoit d'abattre. Leur Amiral Godefroi, & les Capitaines Blanc, Pays, Sales, Macarty, & Blout abordent ſur différentes plages de l'Iſle S. Domingue, où Ducaſſe qui oublioit ſes intérêts lorſqu'il s'agiſſoit de ſon devoir & du bien public, pierre de touche du citoyen, s'étoit arrêté pour défendre ſa Colonie menacée, plutôt que d'aller en France porter ſes plaintes contre Pointis, comme il l'avoit réſolu. La Cour déſapprouva le vol fait aux gens de la côte : les Intéreſſés à l'armement furent même condamnés à leur payer une ſomme de quatorze cens mille livres. L'exécution de l'arrêt fut ſi long-tems différée, que pluſieurs Flibuſtiers, indignés de ſe voir amuſer par de vaines paroles, paſſerent à la Jamaïque. La plûpart de ceux que les Anglois avoient pris, ſe plongerent ſi profondément dans la débauche, après avoir recouvré leur liberté, qu'ils ne s'en releverent plus. Il n'en repaſſa qu'un très-petit nombre à S. Domingue. Ainſi l'expédition de Carthagene ne fut qu'un horrible incendie allumé par des brigands, qui, pour la plûpart, périrent dans les flammes ou dans les abîmes qu'elles ouvrirent. La France reconnut que tous ſes Flibuſtiers n'étoient point en Amérique, & qu'elle nourriſſoit dans ſon ſein une cupidité ſacrilége capable de dévorer ſes peuples quand elle n'auroit pas des ennemis de l'Etat à dévorer.

Ces armemens avoient été l'ouvrage de quelques particuliers. La France n'avoit juſqu'alors preſque point pris de part à la guerre de l'Amérique : enfin elle arma, lorſque la paix alloit être conclue. Pendant l'expédition de Carthagene, le Marquis de Neſmond, Officier renommé, fut chargé d'aller avec une flotte de dix vaiſſeaux de guerre, d'une galiote & de deux brûlots, attaquer les Anglois à Terre-neuve, de-là prendre des troupes Canadiennes à Pentagoët, ruiner les habitations maritimes de la Nouvelle-Angleterre, aſſiéger Boſton, ſoumettre ou ſaccager la province, & renvoyer les Américains à travers la Nouvelle-Yorck qu'ils devoient dévaſter. Ce beau projet de campagne étoit manqué, avant que la flotte parût. Elle ſe mit trop tard en mer ;

es vents l'y retinrent trop long-tems; elle rentra dans les ports de France ſans avoir tiré un coup de canon. Le Comte de Frontenac avoit fait en Canada des préparatifs qui ſervirent à contenir les Sauvages. Prête à faire la guerre, la Colonie jouiſſoit de la paix, d'une paix qu'elle n'avoit pas goûtée depuis trop long-tems, & qu'elle ne devoit qu'aux talens & aux vertus de ſon Chef.

Enfin on conclud à Riswick au mois de Septembre 1697, une paix générale, qu'on pourroit mieux appeller une ſuſpenſion d'armes, car on prévoyoit une guerre prochaine. A la réſerve de la Baye d'Hudſon, l'Amérique reſta, quant à la domination, preſque dans le même état où elle étoit avant que ce dernier accès d'ambition & de haines nationales l'eut ébranlée. L'effet de cette guerre fut, comme celui de toutes les guerres, une décadence commune & générale, mais ſans le palliatif de ces conquêtes qui flattent les peuples, les étourdiſſent ſur leurs maux, les faſcinent, leur cachent leur Royaume dévaſté derriere une province ou une place ſubjuguée, & les portent à ſe glorifier d'être les premieres victimes de leurs délires ou des délires de leurs Chefs. Par le traité, les Puiſſances ennemies ſe réconcilierent, ſelon la coutume, en ennemis, en laiſſant des ſemences de diviſion & le champ des prétentions libre, & avec l'eſpérance & le deſir d'entrer dans la carriere pour y recueillir les fruits d'une abſurde & perfide politique, dès qu'elles ſeroient aſſez riches pour reforger leurs armes. Les limites des Colonies Angloiſes & Françoiſes de l'Amérique ſeptentrionales ne furent point réglées; & l'on attendit l'occaſion favorable de les meſurer avec l'épée, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

Les Colonies Françoiſes étoient dans un état de délabrement digne de tous les ſoins d'un gouvernement tutélaire. Mais au lieu de relever les établiſſemens anciens, on ne fit de puiſſans efforts que pour en former de nouveaux. On avoit dépeuplé les Iſles de Sainte Croix & de S. Chriſtophe pour repeupler S. Domingue, & particulierement la partie du Cap-François,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

établiſſement réduit en cendres en 1695, par les Anglois & les Eſpagnols réunis, & fondé vingt-cinq ans auparavant par un Calviniſte nommé Gobin. L'Iſle de Cayenne étoit preſque déſerte depuis 1688, que Ducaſſe avoit engagé les Flibuſtiers fixés dans ce pays & les anciens Colons dans une expédition contre Surinam où la plûpart d'entr'eux perdirent la vie ou la liberté. La Martinique, malgré l'avantage d'offrir dans ſes ports des aſyles sûrs contre les ouragans regnans ſur ces parages, de pouvoir étendre ſes relations mercantiles ſur les deux Continens de l'Amérique, d'être le ſiége de la domination & le centre du commerce des Iſles voiſines & d'attirer ainſi tout à elle, n'avoit à la fin de ce ſiecle que 6597 blancs & en tout une population de 21,640 perſonnes: ſes ſucreries, au nombre de 183, étoient foibles; elle n'exploitoit que neuf indigoteries, & quelques plantations de tabac, de coton, de cacao; ſes troupeaux ſe réduiſoient à 3648 chevaux, ânes ou mulets, & à 9217 bœufs ou vaches. Cependant cette Colonie étoit, ſans comparaiſon, la plus avancée & la plus brillante. La Guadeloupe, après avoir éprouvé, depuis ſa fondation en 1635, par deux Gentilshommes nommés Loline & Dupleſſis, d'abord la famine, enſuite la furie des Caraïbes provoqués, la famine encore & à un tel degré que les Colons ſe diſputoient, dit-on, juſqu'à leurs propres excrémens; après ces maux, le calme ſous le gouvernement d'Aubert vers 1640, le ſoulagement apporté par une foule de Colons de S. Chriſtophe & d'Europe, les douceurs d'une culture protégée & d'un commerce libre; & enfin les oppreſſions du monopole, les ravages fréquens des pirates, les diviſions & les querelles inteſtines, l'aſſerviſſement de ſes intérêts aux intérêts de la Martinique ſur laquelle ſeule le miniſtere fixoit ſon attention; la Guadeloupe, dis-je, n'avoit à l'époque que je décris que 3825 blancs, 325 Sauvages, Négres ou Mulâtres libres, 6725 eſclaves, la plûpart Caraïbes, 60 petites ſucreries, 66 indigoteries, un peu de cacao, aſſez de coton, 3699 bêtes à corne, & 1620 autres bêtes à poil, fruit de ſoixante années de travaux. Qu'on juge parlà de la ſituation des Iſles inférieures.

Dans ces conjonctures, nous ne trouvons point d'acte plus favorable aux Colonies en général que la modération des droits d'entrée de leurs ſucres bruts dans le Royaume, c'eſt-à-dire, dans quelques ports, baiſſés de *quatre* à *trois* livres pour cent peſant, par un Arrêt du Conſeil du 20 Juin 1698; modération accordée, non aux Colonies mêmes & pour leur encouragement direct, mais aux Marchands trafiquans avec elles & peut-être ſans ſçavoir ſi elle rejailliſſoit ſur elles. L'acte d'éclat fut la création d'un nouveau privilége excluſif pour le défrichement de la Côte méridionale de l'Iſle S. Domingue, preſqu'entierement inhabitée, au milieu de tant d'autres terres mal peuplées qui tomboient en friches. Le Roi concéda, par des Lettres-patentes du mois de Septembre 1698, à une *Compagnie* formée ſous le nom *de S. Domingue* (& non de *Saint-Louis*) la propriété & le commerce excluſif de la partie de l'Iſle *ſituée depuis & compris le Cap Tiberon juſqu'à la riviere de Naybe, incluſivement à la profondeur de trois lieues dans les terres.* Par un Arrêt du 12 Novembre 1700, S. M. augmenta l'étendue de la conceſſion en donnant toutes les terres compriſes depuis le Cap juſqu'à la riviere, *tant en longueur que dans la largeur qui s'étend depuis les bords de la mer juſqu'aux montagnes qui ſéparent les quartiers du ſud de ceux de Léogane, & des grand & petit Goave, enſemble de l'Iſle à Vache & autres adjacentes.* Il avoit été ſtipulé dans le Traité de paix entre l'Eſpagne & la France que l'Iſle ſeroit partagée par les Gouverneurs reſpectifs des deux Puiſſances. L'acte de partage adjugea aux François les terres du nord & de l'oueſt & une partie de celles du ſud. Chaque nation comprit dans ſon Domaine environ 200 lieues de côte à compter de pointe en pointe, ou 300 en ſuivant les ſinuoſités de la mer.

Le privilége de commerce de la Compagnie étoit pour *cinquante années*, comme on le voit dans les titres que nous avons ſous les yeux, & non de *trente années*, comme le dit l'*Hiſtorien des Etabliſſemens des Européens.* Il lui attribuoit, outre le commerce excluſif, la permiſſion de trafiquer & même de s'établir dans les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Iſles & Terres occidentales de l'Amérique, non occupées par les Puiſſances Européennes ; la propriété perpétuelle de toutes les terres incultes de ſa conceſſion, avec la faculté de les vendre, inféoder, donner à cens & à rentes, &c. ; la jouiſſance des mines & minieres d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, ſous la réſerve du vingtieme pour la Couronne ; la remiſe de tous les droits ſur les matieres d'or & d'argent, perles & pierreries, provenant de ſes établiſſemens ; l'exemption des droits d'octroi accordés aux villes du Royaume pour le paſſage des denrées, marchandiſes, munitions néceſſaires à ces Colonies ; l'affranchiſſement des droits d'entrée & de ſortie ſur les mêmes objets tirés des pays étrangers ou des provinces du Royaume pour les armemens des vaiſſeaux de la Compagnie ou pour l'approviſionnement de l'Iſle.

Le Roi s'engageoit à lui donner deux flûtes, deux brûlots, deux corvettes, agréés, armés, mis en état de naviguer aux frais de S. M. ou du peuple ; ainſi que de conſtruire un fort & de le munir de canons, de mortiers, de poudre, de boulets & autres armes convenables.

La Compagnie s'obligeoit, 1°. à former une caiſſe de 1200000 livres que devoient fournir par égales portions les douze Directeurs nommés dans l'acte de ſociété, avec permiſſion de diſpoſer de la moitié de leurs fonds en faveur de telles perſonnes qu'ils voudroient ; 2°. à peupler la nouvelle Colonie dans l'eſpace de cinq années de 1500 Blancs tirés d'Europe, & de 2500 Négres, & après ledit tems à y faire paſſer, chaque année, 100 Blancs & 200 Négres ; 3°. à entretenir, ſoit en paix, ſoit en guerre, au moins ſix vaiſſeaux outre ceux que le Roi devoit lui fournir ; 4°. à payer les Officiers & la garniſon du fort conſtruit aux dépens de S. M. ainſi que les Officiers & les équipages des navires accordés par le Roi ; 5°. à ne pas permettre aux habitans du Cap François, de Léogane, du petit Goave & autres lieux de venir s'établir dans toute l'étendue de ſa conceſſion. Il étoit convenu qu'à l'imitation de la Jamaïque & du Curaçao, on

ouvriroit

ouvriroit un commerce interlope avec le Continent Eſpagnol.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

La Compagnie de S. Domingue eut plus de ſuccès que n'en avoit eu aucune Compagnie créée juſqu'alors: ou plutôt la nouvelle Colonie fit peut-être plus de progrès qu'aucune autre Colonie fondée ſous de ſi triſtes auſpices. Il faut louer les Directeurs de la ſageſſe qu'ils eurent, tandis que le gouvernement voyoit tout dans le commerce & l'or, de s'occuper uniquement à former une peuplade agricole au lieu de ſe livrer à de vaines recherches de mines ou à la pourſuite de quelque trafic caſuel. Les terres qu'ils avoient gratuitement reçues, ils les diſtribuerent d'abord gratuitement: c'étoit leur prix, car elles étoient abſolument incultes, & il n'y avoit point encore d'avances ſouveraines ou d'ouvrages publics qui ajoutaſſent quelque valeur aux dons ſpontanés de la Nature. La plûpart de ceux qui vont ſolliciter les faveurs d'un Ciel étranger, ne traînent pas la fortune après eux: la Compagnie le ſoupçonna. Pour que la fécondité de la terre ne fût pas livrée à des Colons impuiſſans, elle leur offrit, ſelon leurs talens & leurs beſoins, des eſclaves payables en trois années, les hommes à raiſon de 600 francs, & les femmes à raiſon de 450 livres: elle leur fit le même crédit pour les marchandiſes, quoiqu'elle dût les leur vendre au prix du marché général. Ces avantages auroient été illuſoires & les Colons n'en auroient pas été ſéduits, ſi ſeule maitreſſe, comme elle l'étoit, d'acheter leurs productions, ainſi que de leur vendre, elle ſe fut réſervée le droit d'en régler arbitrairement la valeur, & ſi elle ne ſe fut engagée à les acheter au taux où elles ſeroient dans les autres quartiers de l'Iſle, comme elle s'obligeoit à vendre au cours des autres marchés. Enfin, par une juſte défiance de ſes forces & de l'exactitude de ſes Agens, elle leur accorda la faculté de recevoir de toutes mains les articles dont elle les laiſſeroit manquer, & à les payer avec leurs propres denrées.

La Compagnie admit donc des Marchands auxiliaires, une eſpece de concurrence, une ſorte de liberté; elle laiſſa donc pluſieurs canaux ouverts autour de la Colonie, elle plia donc ſon

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

privilége excluſif aux circonſtances, aux beſoins, aux intérêts, à la néceſſité : elle influa donc dans la proſpérité de l'établiſſement, en ce qu'elle conçut un plan agricole, en ce qu'elle prêta des avances, mais ſurtout en ce qu'elle n'empêcha pas les ſuccès des Colons, autant que le Gouvernement lui avoit octroyé le pouvoir de les empêcher. A cette cauſe de proſpérité, il s'en joignoit une autre très-efficace; je veux parler de la dégradation horrible du Royaume & des autres Colonies. Là, l'excès des impôts & le bas prix des denrées avoient porté leurs fruits, la miſere & la faim : un peuple nombreux ſe tourmentoit pour ſaiſir une planche après le naufrage, ou pour ſauver du naufrage les débris de ſa fortune ; il deſiroit une patrie. Dans les Iſles ruinées par la guerre & le monopole, une multitude de Colons ne demandoit qu'à changer d'exil, de joug, de peines, s'ils ne pouvoient trouver ſur une autre terre le calme & l'aiſance. Le nouvel établiſſement avoit, pour les uns & les autres, de puiſſans attraits, la nouveauté d'abord, enſuite de bonnes terres, & des facilités pour les exploiter. Quoiqu'il eut été défendu à la Compagnie d'adopter les habitans du nord & de l'oueſt de S. Domingue, on ne doute pas qu'ils ne fuſſent reçus par ſes Agens à bras ouverts. Enfin par l'heureuſe alliance de la France & de l'Eſpagne, la nouvelle Colonie n'eut, en quelque ſorte, point d'ennemis étrangers : dans les guerres précédentes, les Eſpagnols l'auroient étouffée au berceau : dans celle de la ſucceſſion d'Eſpagne, ces voiſins, ennemis autrefois ſi redoutables pour les établiſſemens des François, devinrent des Alliés utiles avec leſquels elle ſe ſoutint & fit un commerce avantageux. Telles furent les vraies cauſes des ſuccès de la nouvelle Colonie, aveuglément attribués au monopole ; & il ne faut pas, ſur la foi de la Compagnie, croire que ces ſuccès furent ſi brillans.

Il s'éleva trois établiſſemens ſur trois ports bons & sûrs ; celui de S. Louis, le principal, qui fut bien fortifié aux dépens du Roi & bien peuplé ; celui d'Haquire ou Aquin, d'où l'on chaſſa

les Anglois qui s'en étoient mis en poſſeſſion dès 1692 ; celui de Jaemel ou Jaquemel où il ſe forma, dit-on, d'aſſez belles habitations. Mais l'Agriculture s'étendit-elle loin de ces ports, ſous le regne de la Compagnie ? La Colonie prit-elle une ferme conſiſtance ? La proſpérité s'enracina-t-elle ? Nous en doutons, & nos doutes ſont fondés ſur un acte authentique de la ſociété elle-même homologué au Parlement.

La Compagnie, par ſes Lettres-patentes, avoit la faculté de faire les réglemens qu'elle jugeroit néceſſaires *pour la conduite, police & régie de ſon commerce*, c'eſt-à-dire, de donner des loix aux Colons. Elle ne ſe hâta pas de l'exercer, ſoit qu'elle attendît que l'expérience l'eut éclairée, ſoit qu'il lui parut plus doux de regner arbitrairement. Ce ne fut que dix-huit ans après ſa création qu'il ſortit de ſon Bureau général établi à Paris une délibération en forme de ſtatut. Ce *réglement de commerce* ne regarde que la propriété des terres, leurs cultures, les droits & redevances dûs aux Seigneurs, & divers objets de police. Il n'y a qu'à lire cette piece pour ſe convaincre, que, quatre ans avant la deſtruction de la Compagnie, ſa Colonie ne jettoit pas un grand éclat.

Il eſt enjoint aux habitans de repréſenter leurs actes de conceſſion pour qu'il leur en ſoit délivré de nouveaux. On ordonne la confection d'un terrier général. La faculté de vendre & aliéner les terres eſt reſtrainte à ceux qui en auront au moins défriché les deux tiers. Les conceſſions ſont réglées, chacune, à mille pas en quarré. On fixe le cens à douze deniers par mille pas de terre, les lods & ventes au trentieme, les échanges au ſoixantieme du prix des choſes aliénées. Il eſt déterminé que les grands chemins auront ſoixante pieds de large, & les chemins de traverſe trente pieds. Chaque Propriétaire eſt obligé à laiſſer dans ſa conceſſion cent pas en quarré de bois propres à bâtir, ou d'en ſemer pareille quantité, s'il n'y en a pas. Il eſt ordonné de planter le long des haies & des clôtures cent pieds d'arbres des bois précieux qui croiſſent dans l'Iſle, comme du *Bréſillet*,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

du *Fuſtet*, du *Cedre*, de la *Grenadille*, &c., ſervant à la teinture ou à la marqueterie, & parmi les arbres fruitiers, des *Cacaoyers* & des *Cotonniers*. Les beſtiaux ſont fixés à vingt vaches & cinquante brebis avec les mâles néceſſaires, dans chaque conceſſion. Afin que les Noirs ſoient retenus dans l'obéiſſance, chaque habitant aura toujours un Blanc ſur dix Noirs. Les Ordonnances royales qui interdiſoient le commerce avec les étrangers, ſont renouvellées ſous de plus grandes peines. On établit les droits domaniaux & Seigneuriaux ſur le pied où ils ſe payent dans les autres Iſles. Enfin la culture des différentes productions propres au ſol & au climat, celle du *tabac* ſurtout, eſt recommandée par un article particulier.

Sont-ce là des réglemens pour une Colonie déja formée & même floriſſante? N'eſt-ce pas pour une peuplade informe que l'on dreſſe de pareils ſtatuts? N'y voit-on pas que preſque tout eſt encore à faire loin que tout ſoit fait? Eſt-ce à d'anciens Cultivateurs qui ont de *belles habitations*, qu'on recommande les culture propres au ſol? Régle-t-on ainſi l'Ordonnance des plantations, lorſque les plantations ſont toutes formées? Eſt-ce après que les propriétés ſont acquiſes que l'on détermine les droits Seigneuriaux? Attend-on que les conceſſions ſoient faites & exploitées, pour en marquer les limites? N'en doutons point, parce que le Gouvernement bâtit un fort, parce qu'il s'aſſembla quelques troupes, parce qu'avec l'aide de l'interlope il ſe forma d'heureuſes entrepriſes, la Compagnie ſe glorifia d'être la mere d'une vigoureuſe Colonie.

Mais en ſe glorifiant de ce titre, elle reconnut ſa propre foibleſſe, ſon inſuffiſance, ſon impuiſſance; elle reconnut qu'elle n'étoit pas capable de contenir le commerce de ces établiſſemens; elle reconnut que leurs ſuccès avoient ſurpaſſé ſes forces; elle reconnut qu'ils recueilloient & vendoient beaucoup plus qu'elle ne pouvoit acheter & tranſporter; elle reconnut combien les ſecours étrangers leur avoient été utiles & combien ils leur étoient néceſſaires; elle reconnut que ſon monopole

avoit été inefficace & qu'il ſeroit deſtructeur ; elle reconnut que ſon propre intérêt & l'intérêt des Colonies demandoient également ſa diſſolution ; elle reconnut expreſſément qu'il étoit *également utile au bien de la Compagnie & des Colonies, de ſupplier Sa Majeſté de rendre à tous ſes ſujets la liberté du commerce dans la partie de l'Iſle S. Domingue, qui lui appartenoit.* Telle fut la ſubſtance, tels furent les termes des réſolutions priſes par l'Aſſemblée générale des Actionnaires à Paris, pour demander la révocation du privilége & l'extinction de la Compagnie. Ce témoignage en faveur de la liberté du commerce fut ſolemnellement rendu au Roi & à la nation par la Société monopolaire qui s'énorgueillit le plus des généreux effets du monopole.

Dans le tems que la Cour de France ſcelloit le droit excluſif de défricher & de peupler une côte déſerte de l'Iſle S. Domingue, à côté des Eſpagnols, des Sujets de la Couronne Britannique tentoient, ſans l'aveu du Souverain, ſur la terre ferme un établiſſement qui ne tendoit à rien moins qu'à enlever à l'Eſpagne toutes les richeſſes qu'elle reçoit de l'Amérique méridionale. A la fin de 1698, des Ecoſſois débarquerent aux Sambres dans le Golphe de Darien, entre Carthagene & Porto-bello. La troupe ſe fixa, l'année ſuivante, dans une petite Iſle, appellée l'Iſle d'Or. La Société unie pour cette entrepriſe ſe propoſoit de ſoulever les Sauvages indomptés de ce pays contre les Eſpagnols qu'ils abhorroient, de donner avec leur appui une aſſiette ferme à ſa peuplade ſur leur riche territoire, de couper ce paſſage aux galions, & la communication de Porto-bello avec Carthagene par une croiſiere & les établiſſemens convenables, enfin de combiner ſes forces avec celles de la Jamaïque & de la Barbade, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce plan étoit le fruit des connoiſſances acquiſes par les Chefs de ces Iſles, à la faveur de l'interlope. La Jamaïque entretenoit dans le Golphe un commerce clandeſtin très-lucratif mais périlleux ; car ſes navires étoient ex-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

posés aux attaques d'une armée de garde-côtes. Cependant comme ils offroient à plus bas prix de meilleures fournitures que les galions, la barriere s'entrouvroit devant eux, tant par le secours intéressé des habitans que par la connivence des garde-côtes eux-mêmes, qui prenoient sourdement part à ce trafic, lorsqu'ils n'avoient point de danger à craindre. De ces succès étoit né ce grand dessein. L'Espagne s'en plaignit; le Roi Guillaume le désavoua: il étoit en effet contraire, & à ses ordres & à la charte accordée à la Compagnie qui avoit couvert son projet du voile d'un projet relatif aux Indes orientales. Cependant le Lord Bellamont, Gouverneur de la Jamaïque, & le Gouverneur de la Barbade en seconderent l'exécution de tout leur pouvoir: on envoya de la Grande-Bretagne des armes & des munitions; enfin une escadre fut équipée. Mais ces apprêts furent inutiles. Les maladies désolerent d'un côté les équipages des vaisseaux, & de l'autre la Colonie naissante. Pendant que les François intéressés à s'opposer à l'établissement retinrent les Indiens, les troupes Espagnoles partirent de Carthagene pour attaquer l'Isle d'Or. Les Ecossois prirent le parti de se retirer en 1700. La circonstance parut favorable aux Espagnols pour dompter les Indiens; mais ces mêmes François qui avoient empêché l'alliance des Sauvages avec la nouvelle Colonie, protégerent leur liberté contre leurs anciens ennemis. Bientôt les Ecossois, animés par le zele de leur Religion, autant que par le motif de l'honneur & de l'intérêt national, revinrent au nombre de mille ou douze cens hommes. Il y avoit parmi les Indiens beaucoup de Flibustiers François qui les engagerent à prendre les armes contre leurs nouveaux hôtes. En même tems, une flotte sortoit du port de Cadix. Enfin le Parlement d'Angleterre traversa lui-même l'établissement de la Colonie, dans la crainte que ce succès de la nation Ecossoise n'empêchât ou ne retardât l'union des deux Royaumes que l'on méditoit dès-lors. L'entreprise fut abandonnée.

Obligés de défendre, même au milieu de la paix, leurs an-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ciens établiſſemens, les Eſpagnols étendoient d'un autre côté leurs découvertes & leurs conquêtes, mais hors de la portée de leurs rivaux. La fin du dix-ſeptieme ſiecle fut l'époque à laquelle ils commencerent à s'enfoncer dans la Californie, ſous la conduite de quelques Miſſionnaires Jéſuites, les Peres Salva-Tierra, Kino, &c. après deux ſiecles de tentatives preſqu'inutiles, dirigées par les Vicerois du Mexique, depuis le Conquérant Cortez qui avoit donné ſon nom au Golfe de cette Péninſule. Cet homme, toujours incapable de repos & plein de vaſtes projets, avoit d'abord cherché un nouveau canal de communication entre les mers du nord & du ſud pour abréger le voyage de l'Inde. Perſuadé que la Côte occidentale des pays contigus au Mexique n'étoit pas éloignée des Moluques, & qu'il ne pouvoit trouver entre les deux contrées que des terres riches, il prodigua ſes propres richeſſes & dépenſa, comme il le dit lui-même, deux cens mille ducats dans des expéditions haſardeuſes & peu fructueuſes. Le Viceroi D. Antoine Mendoza, jaloux d'ajouter à la gloire d'une adminiſtration vigilante celle des armes, fit, dans les mêmes vues, des entrepriſes éclatantes, qui preſque toutes ſe terminerent par de grandes cataſtrophes ou s'évanouirent en courſes vaines. Sous la Viceroyauté de D. Louis de Vélaſco, & vers le milieu du ſeizieme ſiecle, Jean Rodriguez Cabrillo s'avança de cap en cap juſqu'au 44e. degré de latitude, ſans laiſſer dans le pays aucun monument de ſa navigation, & Michel Lopez de Légazpi alla planter l'étendart Eſpagnol aux Philippines. La Californie étoit oubliée dans les deux Eſpagnes, lorſque le fameux Dracke y fonda la Nouvelle-Albion, & que Thomas Cavendish ſe fortifia ſur la côte pour arrêter le commerce des Philippines avec Acapulco. Vers la fin du même ſiecle, le Comte de Monte-Rey, Viceroi de Mexico, envoya dans cette contrée le Général-Pilote Sébaſtien Viſcaino, qui traverſa le Golfe, reconnut de bons havres, livra des combats, conſuma ſes vivres, abandonna ſa conquête ſans y laiſſer un ſeul Co-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

lon. La néceſſité d'avoir un port, vers le cap Mendozino, découvert par Cabrillo, pour prévenir les diſgraces fréquentes des vaiſſeaux qui ſuivent ces parages en revenant des Philippines, engagea la Cour à donner en 1606, des ordres précis au Viceroi, le Marquis de Montes-Claros, pour qu'il eut à former un établiſſement ſur le port de Monte-Rey, à 37 degrés de latitude. Viſcaino étoit alors en mer; ſa mort fit avorter ces projets. Ce Général avoit écrit en Eſpagne que les Indiens répandus le long de la côte ſur un eſpace de plus de 800 lieues, lui avoient aſſuré qu'au-delà de leur pays il y avoit de grandes richeſſes, des ſources abondantes d'or & d'argent. Ce rapport n'avoit pas légerement contribué à ranimer l'ardeur de la Cour pour la ſûreté de la navigation. En cherchant des métaux, on trouva des perles. Des pirates Européens s'étoient alors rendus fameux dans les mers du ſud ſous le nom de *Pichilingues* : on peut les regarder comme les précurſeurs des Flibuſtiers. Les navires d'Acapulco avoient beſoin d'eſcorte. Le Capitaine Iturbi, chargé par le Marquis de Guadal-Caſar, Viceroi, d'aller protéger un navire revenant de Manille, contre des corſaires Hollandois qui couroient ces mers ſous le pavillon même de la République, rapporta tant de perles à Mexico, que la côte de la Californie fut bientôt couverte de bateaux Pêcheurs ou Marchands. Pluſieurs Aventuriers s'y enrichirent en pillant & maſſacrant les Indiens, Sauvages très-humains & très-ſociables. Ces fortunes rapides rallumerent la fureur des conquêtes. Un particulier, Antoine Baſton, Capitaine, offrit de ſoumettre le pays à ſes frais. Alors, par ordre de la Cour, le Marquis de Cerralvo, Viceroi, permit que des Capitaines allaſſent à leurs dépens frayer les voies à des armées. Ils ramaſſerent des perles; mais la ſtérilité entouroit la pêcherie; ſur les monceaux de ces productions précieuſes repoſoit la diſette. La Cour envoya néanmoins d'Eſpagne à Mexico l'Amiral D. Pédro Portel de Caſanate pour conduire l'armement que le Viceroi D. Garcia Sarmiento & Sotomayor, Carate

Carate de Salva-Terra, étoit chargé de préparer; vers le milieu du 17e. ſiecle, Caſanate courut long-tems de côte en côte, de baye en baye, de cap en cap, de friche en friche, de ſables en ſables. Partout il fut arrêté par les obſtacles qui n'arrêtoient point la Cour. Il ne vit à dompter les habitans que miſere, à s'établir ſur un ſol aride que famine, à s'étendre ſur des *lits de perles* que mort. Son voyage ne ſervit qu'à défendre le galion d'Acapulco contre des corſaires Anglois & Hollandois. En 1664, le Mexique, proportionnellement auſſi pauvre & plus pauvre que l'Eſpagne, n'arma qu'avec peine deux vaiſſeaux qui ne ſervirent encore qu'à pêcher des perles, à exercer des violences contre les Californiens, & à mettre les brigands aux mains les uns avec les autres. Quelques années après, des expéditions nouvelles n'eurent encore que de triſtes ſuccès. En 1683, D. Iſidoro Otondo, ſuivi de pluſieurs Miſſionnaires, alla viſiter le pays. Pendant trois ans que durerent ſes courſes, il en coûta au Tréſor royal deux cens vingt-cinq mille écus, pour apprendre que la réduction de la Californie étoit impoſſible, ſi l'on ne ſçavoit employer que la force. Après tant de travaux & de crimes inutiles, la Cour défendit, permit, arrêta, ordonna de nouvelles expéditions auſſi vaines que les précédentes. En 1686, le Mexique, épuiſé d'argent, ſacrifioit, pour derniere reſſource, trente mille piaſtres à un nouvel armement, lorſque la Cour lui en demanda cinq cens mille par voie d'emprunt: cet emprunt donna la paix à la Californie.

C'eſt ainſi que depuis deux ſiecles, la Nouvelle-Eſpagne briſoit ſes forces contre les montagnes eſcarpées & les ſables ſtériles qui bordent le Golfe de Californie. Enfin des Miſſionnaires, aidés des libéralités de quelques particuliers, entreprirent, avec l'approbation de la Cour, de ſoumettre cette contrée à l'Evangile & à la Couronne. En 1697, le P. Salva-Tierra, accompagné de neuf perſonnes de différentes nations, deſcendit dans la Baye S. Denis, érigea une eſpece de Chapelle

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

à l'honneur de *Notre-Dame de Lorette*, *Patrone de la conquête*, & prit poſſeſſion du pays au nom de Sa Majeſté Catholique. Par des careſſes & des diſtributions gratuites de pozzoli ou maïz cuit, il attira les Indiens; il les catéchiſa. Cependant la garniſon ſuccomboit ſous le poids de la fatigue, expoſée comme elle l'étoit, le jour à l'ardeur du Soleil, la nuit à la pluie; car on n'avoit pas même apporté des tentes, dans la croyance où l'on étoit qu'il ne pleuvoit jamais en Californie, parce que l'Amiral Otando y avoit eſſuyé une longue ſéchereſſe. Dans cet état, cinq cens Sauvages vinrent l'attaquer par pluſieurs endroits à la fois; ils attaquoient dix hommes. Ceux-ci ne combattirent qu'à la derniere extrémité; & le champ de bataille reſta bientôt aux armes à feu. Quand la Miſſion eut reçu quelques renforts, on conſtruiſit des fortifications & des logemens. La diſette ſurvint. Vingt-deux hommes ne trouvoient pas à vivre. Une barque apporta des proviſions. Les Miſſionnaires parcouroient le pays, prêchant, baptiſant, remarquant les endroits propres au labourage, recueillant des inſtructions touchant la poſition des lieux. Le P. Piccolo fonda en 1699, une nouvelle Miſſion ſous le nom de S. François-Xavier de Viaundo, dans la contrée de Vigge. L'année ſuivante, la famine menaça de nouveau la Colonie, alors compoſée de ſix cens hommes, tant Eſpagnols que Métifs & Indiens de la Nouvelle-Eſpagne. On demandoit en vain des ſecours au Mexique; la Cour ordonnoit en vain d'en envoyer. Philippe V renouvella les mêmes ordres en 1702, au Duc d'Albuquerque, Viceroi, mais ſans ſuccès. Les Rois commandoient, le Tréſor refuſoit, ils ne connoiſſoient pas l'état des Finances du pays. Cependant en 1701, les Miſſionnaires avoient déja ſoumis les Indiens ſur un eſpace de cinquante lieues à une obéiſſance fixe, & fondé deux établiſſemens, honorés du nom de *villes*, où l'on comptoit 600 Chrétiens ou baptiſés, la plûpart enfans, & 8000 Catéchumenes adultes. On cultivoit les terres, on pratiquoit des chemins, on poſoit la pierre angulaire de l'édifice ſocial. L'ouvrage ſe dé-

créditoit néanmoins de jour en jour. Le Commandant de la garniſon de Lorette, Antoine Garcie de Mendoza, confirma lui-même les préjugés dans une lettre au Viceroi, où après avoir exalté les travaux, le zele apoſtolique & le noble déſintéreſſement des Miſſionnaires, il concluoit que pour *arréter leurs folles & romaneſques* entrepriſes, il falloit les rappeller & les mettre aux fers; *conſentant à être enfermé lui-même dans un château, & chargé de chaînes pour ſervir d'exemple à ceux qui pourroient avoir envie de tenter de pareilles aventures.*

Les Miſſionnaires qui comptoient ſur l'aſſiſtance du Ciel, perſiſtoient à vouloir faire de grandes choſes avec de petits moyens humains. Sans doute leur *milice* & leurs vertus étoient les plus propres à la conquête de ces pays Sauvages. Les Royaumes ſouffrent violence, la force les emporte: mais des contrées barbares ne cédent qu'à la patience, à la perſévérance, à la bienfaiſance, à la douceur, à la charité, à l'inſtruction. Le P. Salva-Tierra, réduit à chercher lui-même des ſecours, alla joindre, dans la province de Sonora, le P. Kino, premier auteur du projet de la converſion & de la ſoumiſſion de la Californie. Ces deux Miſſionnaires, exaltant réciproquement leur zele, conçurent le deſſein de porter la Religion & les Loix de l'Eſpagne ſur toutes les contrées de l'Amérique ſeptentrionale baignées par la mer du ſud, l'un en dirigeant ſes courſes au nord de la Californie, l'autre en pénétrant dans le Continent juſqu'aux pays oppoſés au port de Monte-Rey & au cap Mendozino. Dans ce tems-là, les Miſſions naiſſantes de la Californie tomboient, il n'en étoit reſté qu'une à Sonora, & tous les pays occupés par les Eſpagnols, à commencer par le Mexique, ſe dépeuploient horriblement.

La province de Sonora, le dernier des Domaines Eſpagnols ſur la mer du ſud, ſéparé de la Californie par le golfe, étoit négligée, abandonnée, quoique la Cour fut perſuadée qu'elle renfermoit des mines d'une richeſſe incroyable, des tréſors beaucoup plus abondans que ceux du Potoſi, enfin des *mon-*

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

tagnes preſque toutes formées d'argent maſſif. Elle contient en effet des mines conſidérables ; & elles étoient connues, lorſqu'au lieu d'en faciliter l'exploitation, le Conſeil des Indes ordonnoit d'en aller chercher de nouvelles en Californie. A la vérité leur produit ne donnoit aucun bénéfice réel, parce que tous les travaux étoient d'une exceſſive cherté ; ces travaux étoient d'une exceſſive cherté, parce que ſans arts, ſans fabriques, ſans métiers, il falloit tout tirer, même des ſubſiſtances, de la Véra-Cruz & tout envoyer à la Véra-Cruz, à ſix cens lieues de-là. Les mines de la Californie auroient préſenté les mêmes obſtacles & à un plus haut degré. Cortez avoit prévu & prévenu ces inconvéniens au Mexique, en y diſperſant de tous les côtés des Artiſans, en y érigeant des fabriques communes, en y traçant des communications, & en mettant en valeur les productions du territoire. Autour des mines de Sonora, il n'y avoit que des friches, des Sauvages, & des chercheurs d'or. Les Entrepreneurs de métaux, pour trouver du profit dans leur exploitation, réduiſoient au taux le plus bas les ſalaires des Ouvriers, les leur déroboient & leur déroboient leur ſubſiſtance ſous de faux prétextes, & leur imputoient même des crimes, afin de leur ravir le prix de leurs peines avec une apparence de juſtice. On n'envoyoit pour ces travaux que des Indiens énervés. On les enlevoit de toutes parts à la culture des terres, à leur pays natal, à leurs familles, pour les enſevelir à jamais dans ces gouffres. Les peuples ſoumis étoient pouſſés à la révolte par de cruelles vexations. Les nations libres étoient forcées de prendre les armes pour réſiſter à des troupes chargées de les punir de complots dont elles n'étoient point coupables, & d'atteller au joug de l'eſclavage ceux que leur livroit le ſort. Pluſieurs de ces malheureux ſe tuoient de leurs propres mains. Une horreur invincible naiſſoit dans tous les cœurs contre les tyrans, contre le nom qu'ils portoient, contre l'autorité qu'ils ſervoient, contre la Religion qu'ils profeſſoient. Enfin le pays, tout à la fois

le plus fertile en denrées & le plus riche en métaux, étoit le plus miſérable.

Le P. Kino travailloit dans la ſeule Miſſion de Los Dolores qu'avoit laiſſé ſubſiſter la barbarie, à réunir les Indiens dans des villages, à les engager à la culture des champs, à les attacher au ſoin de leurs troupeaux, ſous une inſpection équitable & vigilante, malgré leurs préventions & leurs paſſions, malgré leurs imbécilles Prêtres appellés ſorciers, malgré les Eſpagnols eux-mêmes, les plus cruels ennemis de quiconque annonçoit la juſtice & la bienfaiſance. Au milieu de ces ſoins apoſtoliques & humains, ce Miſſionnaire traverſoit les déſerts, les bois, les rivieres, les montagnes pour découvrir ſi la Californie tenoit à la Nouvelle-Eſpagne, ſuivant l'opinion des anciens Navigateurs, ou ſi elle n'étoit qu'une grande Iſle, ſelon le ſentiment le plus commun des Géographes modernes dès le tems du voyage de Dracke. Le P. Salva-Tierra le ſeconda dans cette recherche. L'un & l'autre reconnurent que ces deux contrées ne formoient qu'une ſeule terre liée par une chaîne de montagnes. Le Capitaine Jean-Mathieu Mange, compagnon de voyage du P. Kino, fit imprimer en France la Relation des découvertes de ce Religieux. L'Auteur de l'*Hiſtoire Naturelle & Civile de la Californie* a raſſemblé les témoignages des deux Miſſionnaires. Des voyages de quatre à cinq cens lieues à travers des abîmes ne coûtoient rien à ces hommes extraordinaires.

Dans la Californie, leurs confreres tâchoient d'accoutumer les Indiens à l'agriculture & à l'éducation des troupeaux. Ils donnoient tout à la fois l'exemple & la leçon. On les voyoit les premiers à l'œuvre, bêcher la terre, creuſer les tranchées, fendre les rochers, couper les bois, déblayer le ſol, charrier des pierres, pêtrir l'argille, abreuver le bétail, planter des arbres. Tous, ils étoient à tout. Le P. Ugarte ſe ſignala dans ces travaux. En 1701, année où le Mexique & la Californie ſouffrirent une affreuſe ſéchereſſe, ces Indiens mangeoient de bon

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

pain de bled, pendant que les pauvres mouroient de faim dans plusieurs provinces de la Nouvelle-Espagne. Un Tisserand, nommé Antoine Moran, qu'il avoit fait venir de Ténpique, leur apprit à préparer la laine de leurs moutons & à en fabriquer des étoffes. Les secours qu'on pouvoit recevoir, on les employoit à se procurer des chevaux, des mulets, des brebis, des bêtes à cornes. Les Missions & les Etablissemens se multiplioient.

C'est ainsi que l'on convertit, que l'on gagne, que l'on captive les hommes. Ainsi se fait la conquête de la terre, & la terre s'en glorifie. La bienfaisance est la politique de l'humanité & l'instrument du Ciel. Ce ne sont pas là de hauts faits; non, ce sont des mœurs héroïques : le sacrifice perpétuel de soi-même est le plus haut degré de la perfection humaine. On ne voit pas là de ces grandes catastrophes dont l'Histoire est avide; non, on n'y voit que l'esprit religieux de famille jetter les semences de la prospérité qui rempliroit l'Univers d'heureux, s'il la cultivoit jusqu'à la fin avec intelligence & en paix. Trop de spectacles de sang & de destruction ont passé sous nos yeux, pour qu'il ne nous soit pas permis de les arrêter un instant sur les simples travaux par lesquels la Religion, la justice & la bienfaisance élevent & soutiennent les colomnes du monde.

C'est ainsi que la Californie commençoit à sortir du cahos; mais le zele des Ouvriers avoit besoin de puissans secours pour consommer son ouvrage. De foibles moissons, des pertes sur mer, le mécontentement des troupes, l'indifférence du Gouvernement Mexicain malgré les ordres de la Cour, mirent des bornes insurmontables à ses succès. En 1705, l'entreprise avoit coûté douze cens vingt-cinq mille piastres, sans en compter soixante-huit mille employées à fonder les Missions; & il n'en avoit été fourni que dix-huit mille par le Trésor royal. La charité rallentissoit ses libéralités. On ne trouvoit plus d'Espagnols qui vouluſſent se transplanter dans ces contrées, si le

Gouvernement ne les y engageoit par des récompenſes. Sans des dépenſes conſidérables, il étoit impoſſible d'établir, ſuivant le projet, ſur la côte occidentale, un lieu de rafraichiſſement pour les vaiſſeaux, qui, en revenant de Manille, n'avoient pas ſur un eſpace de pluſieurs milliers de lieues un ſeul relâche aſſuré. Des Flibuſtiers, des Armateurs Hollandois & Anglois, entr'autres Roger Woods, déſoloient les côtes, en attendant le retour des galions. Enfin la petite vérole, fléau ſi cruel pour l'Amérique, & des épidémies emporterent une foule innombrable d'Indiens.

Le P. Salvatierra parvint néanmoins dans la ſuite, avec les fonds que divers Bienfaiteurs lui confierent, à établir un Gouvernement ſpirituel & civil pour les Miſſionnaires & les Indiens. Déja par ſes conſeils, le Viceroi du Mexique avoit fait un réglement concernant la pêche des perles, l'objet le plus attrayant que la Californie offrît aux Chefs & au peuple Eſpagnols. La pêche fut généralement permiſe aux habitans de la côte du Mexique, attendu que cette liberté étoit un puiſſant moyen d'augmenter les revenus de la Couronne, d'exciter la navigation dans les mers voiſines, de faciliter l'envoi des proviſions, d'oppoſer continuellement des fortereſſes ambulantes aux corſaires. Il étoit défendu aux équipages & à la garniſon de puiſer dans cette ſource commune, parce que c'étoit pour eux une occaſion d'exercer des violences contre les Indiens & de les traîner juſqu'au fond de la mer. Il paroît que pour qu'on ne forçât pas ces peuples à pêcher, on leur ravit à eux-mêmes le droit de recueillir les richeſſes que la Nature ſembloit former pour eux. On prit des meſures pour empêcher les pêches clandeſtines & la ſouſtraction du quint de la Couronne. Cette portion fut affermée, dit-on, *douze mille piaſtres pour chaque barque*; ce qui ſemble porter bien haut la richeſſe de la pêcherie.

Les Miſſionnaires ſe plaignoient avec raiſon de n'être pas ſecondés dans l'exécution de leurs vues louables; la Cour leur

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

assignoit avec raison des fonds, au risque qu'on n'obtempérât point à ses ordres réitérés, si elle avoit jugé le trésor trop riche ; les Administrateurs du Mexique, en se montrant toujours prêts à remplir les volontés du Roi & les desirs des Religieux conquérans, se conformoient avec raison à la nécessité, à la situation des peuples fort éloignés d'avoir un superflu à semer au profit d'autrui dans des terres ingrates, ou plutôt à la situation du Roi, Philippe V, obligé de tirer de l'Amérique des secours immenses d'argent pour affermir la Couronne sur sa tête. La Nouvelle-Espagne étoit épuisée. En 1709, elle souffrit une disette générale de toutes choses : les contre-coups de la guerre l'ébranloient sans cesse : enfin en 1700, elle avoit fait des efforts au dessus de ses forces pour consommer deux grandes entreprises. L'une étoit la conquête de la province de Los Tézas, au nord du nouveau Mexique : l'autre l'établissement de Pensacola, sur le Golfe du Mexique, dans la Floride & sur les confins de la Louisiane. Il en coûta plus d'un million de piastres pour que cette clef de la Nouvelle-Espagne ne tombât point entre les mains des nations jalouses qui tournoient autour de la barriere.

D'Iberville avoit alors obtenu du Ministere de France deux vaisseaux pour aller visiter le Missisipi, & mettre sous l'empire de quelques Colons l'immense contrée de la Louisiane. En 1699, il reconnut l'embouchure du fleuve, fermée en quelque sorte par des amas d'arbres que ses eaux y entraînent : les Espagnols l'appellent par cette raison *palissade* ; les Sauvages lui donnent le nom de *Malbouchia*. En 1700, Bienville, frere d'Iberville, rencontra dans le circuit appellé *détour des Anglois*, un navire de cette nation, lequel forcé par ses menaces à la retraite, lui promit de revenir bientôt assurer à l'Angleterre les droits d'une découverte faite plus de cinquante ans auparavant. On prétend que sur une Relation du P. Hennepin, Récollet, dédiée au Roi Guillaume, les Anglois étoient entrés dans le Missisipi, & y avoient amené, l'automne précédent,

précédent, sur trois vaisseaux, une troupe de réfugiés François pour en décharger leur Isle, se mettre par eux en possession du fleuve, & pousser en avant une croisiere commode sur le Golfe. Déja des Colons de la Nouvelle-Yorck s'étoient avancés vers le pays des Illinois comme sur leur Domaine; & des Colons de la Caroline commerçoient chez les Chicachas en pelleteries & en esclaves.

Ces circonstances déterminerent d'Iberville à construire au plutôt un fort vers l'embouchure du Mississipi, pour détruire les prétendus droits des Anglois, & relever ceux que la France fondoit sur la découverte & les établissemens évanouis de la Salle. Les Espagnols de Pensacola, sans paroître prendre aucun ombrage d'une entreprise qu'ils ne voyoient pas de sang froid, amuserent adroitement les François & les attacherent par un commerce frivole à des postes mépriſables. Entre leur établissement & l'embouchure du fleuve, est une côte sablonneuse, stérile, brûlante, & partout si basse que les navires Marchands n'en approchent qu'à la distance de quatre lieues, & les plus légers brigantins à deux lieues seulement. Sur ce sol ingrat & incommode, le lieu le plus incommode & le plus ingrat s'appelloit *Biloxi*, du nom d'une ancienne Tribu Sauvage: ce fut là que d'Iberville, séduit par de vaines amorces, plaça sa foible peuplade pour dominer la Louisiane & ses dépendances ou ses environs. Toujours attirés par les appâts que leur jettoient les Espagnols, les François s'approcherent de plus près de Pensacola, & répandirent une nouvelle peuplade sur les tristes bords de la Maubile, riviere à peine navigable pour des pirogues. Enfin vis-à-vis de cette riviere & à quatre lieues de distance, un havre étoit offert par l'Isle Massacre qui prit le nom d'Isle Dauphine, quelques années après, lorsqu'on y eut construit un fort. Autour du fort & du havre, s'éleverent des magasins; autour des magasins, s'assembla la population; de maniere que l'Isle Dauphine devint le quartier général de la Colonie. Mais

elle n'étoit qu'un monceau de ſable ; les vents la diſſiperent en 1717, ou du moins ils comblerent ſon port.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

D'Iberville avoit remonté le fleuve juſqu'au pays des Natchés, où il avoit projetté de placer une ville à la tête de la Colonie entiere. Le Sueur, ſon parent, alla chez les Sious s'emparer d'une mine de cuivre, dont en vingt-deux jours on tira plus de trois cens quintaux de minerai. On prétend que les gens de ſa troupe, obligés de vivre de viandes corrompues, s'accoutumerent ſi bien à cette nourriture, comme Mithridate au poiſon, qu'ils n'en furent point incommodés, qu'ils engraiſſerent même, qu'ils furent guéris de leurs maux, & qu'ils devinrent avides de mets infects juſqu'à en dévorer dix livres par jour ſans le bouillon qu'ils prenoient. La mine de cuivre n'étoit pas la plus précieuſe que les François ſe flattaſſent de trouver dans le pays. Il étoit dans leurs réſolutions que la Louiſiane produisît de l'or & de l'argent. En attendant la découverte de ces métaux, elle leur offroit des perles ; mais bientôt ils les dédaignerent, car elles n'avoient ni une belle eau ni une belle forme. Ses terres fertiles, il auroit fallu les cultiver. Il ne reſtoit plus qu'à profiter des cuirs & de la *laine* des bœufs du pays ; on le négligea ; on n'a même jamais tenté de tranſplanter & de naturaliſer en France cette race ſinguliere de bêtes à cornes.

1701 & ſuiv. Il y avoit quatre ans depuis le Traité de Riswick que la paix ſouffroit ces tranquilles entrepriſes, & que l'Europe ſe préparoit à mettre en pieces la Couronne d'Eſpagne, après la mort prochaine de Charles II, lorſque l'Empereur, la Hollande, l'Angleterre & autres Puiſſances ſe liguerent pour arracher cet héritage à Philippe V, Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Les Rois d'Eſpagne & de France ſe lierent auſſi-tôt par un Traité de commerce relatif à l'Amérique Eſpagnole. Ce Traité conclu à Madrid, par Ducaſſe, Chef d'Eſcadre, tranſportoit à la Compagnie Françoiſe de Guinée, pour dix ans, à commencer au 1er. Septembre 1702, la traite ou la fourniture

des Négres, dans les Iſles & Terre-ferme de la domination de Philippe V. Nous avons vu ci-devant une Compagnie Portugaiſe chargée de cette Ferme dont les Anglois recueilloient en partie le profit. La France ſe hâta de ſe l'approprier. La Compagnie de Guinée prit alors le nom de Compagnie de l'*Aſſiente* ou Ferme. Elle étoit engagée à porter dans les ports Eſpagnols des Indes occidentales 38,000 noirs pendant la guerre, & en tems de paix 48,000, en payant au Roi d'Eſpagne 33 piaſtres & un tiers pour chaque négre, piece d'Inde, & avec des conditions à-peu-près ſemblables à celles du marché que les Aſſientiſtes Anglois paſſerent dans la ſuite, comme nous le verrons plus bas. La Compagnie établit ſa principale étape à Buénos-Ayres, capitale du Gouvernement de Rio de la Plata dans le Paraguay. Louis XIV, pour lui faciliter les moyens de remplir ſes engagemens, lui accorda, par un Arrêt du Conſeil, 1°. le droit d'entrepôt avec franchiſe pour ſes retours de l'Amérique, comme pour les marchandiſes étrangeres qu'elle deſtineroit à l'avitaillement ou à l'armement de ſes vaiſſeaux, à ſon commerce, & à la traite des Négres; 2°. le tranſit libre & franc de ſes retours à travers le Royaume pendant la guerre, à la deſtination des pays étrangers, ou des provinces du Royaume réputées étrangeres; 3°. l'exemption de la moitié des droits d'entrée ſur le cacao qu'elle importeroit dans le Royaume pour y être conſommé; 4°. l'exemption entiere des droits de ſortie ſur toutes les marchandiſes qu'elle tireroit du Royaume pour les tranſporter tant ſur les côtes d'Afrique qu'en Amérique. Pendant que cette Compagnie, ſur le point de ſe diſſoudre, ſe relevoit par un bonheur ineſpéré, le monopole du Caſtor dans l'Amérique ſeptentrionale éprouvoit les révolutions courantes de la tyrannie. Le Fermier d'Occident fut obligé en 1700 de vendre ſon privilege aux habitans du Canada; & la Compagnie d'Acadie laiſſa tranquillement expirer le ſien en 1703, après avoir laiſſé tomber ſon commerce. Les Canadiens qui, fort légérement, avoient pris ſur le pied de 70,000 l., la

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ferme annuelle du quart affecté au Fermier, furent trop heureux, après s'être engagés dans de gros emprunts, & avoir fait des pertes considérables, de trouver en 1706 une Compagnie qui se chargea de remplir les conditions de son bail. La Compagnie de l'Affiente, elle-même, avec de très-grands avantages, ne fit qu'une très-petite fortune.

Par l'alliance des François & des Espagnols, l'Amérique Angloise, entre deux feux, sembloit menacée des plus terribles disgraces: mais les augures, tirés de l'usage que les Colonies respectives avoient fait de la paix, lui étoient aussi favorables, que les présomptions fondées sur la différence de la crise que les métropoles respectives alloient éprouver. Les Colonies angloises avoient l'avantage de l'administration & de la prospérité; avantage fait pour décider du sort, sinon des batailles, du moins des guerres. La grande Bretagne, avec le faix des armes, reparti sur plusieurs Puissances, intéressées à le porter en Europe, se ménageoit des forces suffisantes pour donner la loi sur mer, & par-là même en Amérique; car une victoire navale remportée sur la côte d'Espagne, étoit un rempart élevé tout autour de ses Colonies: l'Espagne au contraire, théatre de la guerre, divisée, déchirée, démembrée, attiroit à elle toutes les forces, & sur-tout les forces maritimes de la maison de Bourbon. La Grande-Bretagne soutint l'Amérique; l'Amérique soutint l'Espagne & la France.

Les deux Nations n'étoient point encore alliées dans leur cœur, s'il m'est permis de parler ainsi: une révolution subite dans les intérêts de leurs Rois, n'avoit point extirpé leur haine invétérée. Pendant que la Couronne d'Espagne flottoit, les Colons espagnols, comme les Regnicoles, balançoient aussi entre les Princes rivaux: leurs anciens sentimens, s'ils ne se déployoient pas contre les hostilimens françois, leur envioient du moins & leur raviſſoient les secours de l'amitié & de l'intérêt commun. L'ennemi se montra souvent, & ne disparut presque jamais dans l'allié.

Lorſqu'en 1702, à l'ouverture de la guerre, les Anglois de la Jamaïque ſe préſenterent devant les Etabliſſemens françois de St. Domingue, les Eſpagnols refuſerent de ſecourir Ducaſſe; ſeul il battit l'ennemi, & le contraignit de ſe retirer. Les Anglois ſe conſolerent de cet échec par la réduction entiere de l'Iſle S. Chriſtophe, où leurs anciens rivaux s'étoient rétablis. Leur flotte combinée avec celle de la Hollande, frappoit un grand coup à Vigo, port de la Galice, où la défaite du Comte de Château-Renaud, la perte des Galions du Mexique coulés à fond ou pris, l'empire de la mer acquis en quelque ſorte par ce triomphe, ſemblerent annoncer la partialité de la fortune, l'aſcendant des Puiſſances de la grande-alliance, les profondes diſgraces de la Maiſon de Bourbon.

Partout les Anglois attaquoient. Ceux de la Nouvelle-Angleterre ravageoient les Côtes de l'Acadie, pendant qu'on parloit en France de les peupler & de les fortifier. On n'attendoit à Boſton que des vaiſſeaux de la Grande-Bretagne, les Milices de la Nouvelle-Yorck, le ſuccès de quelques négociations avec les Sauvages pour envoyer une Eſcadre dans le fleuve S. Laurent, & mettre le ſiege devant Quebec. En 1703, le Marquis de Vaudreuil, ſucceſſeur de M. de Cailleres dans le Gouvernement du Canada, remporta ſur l'ennemi un avantage déciſif par la neutralité à laquelle il eut le bonheur d'engager les Iroquois. Les Hollandois, anciens Colons de la Nouvelle-Yorck, avoient ménagé entre cette Province & les Colonies françoiſes une ſorte de paix que les François n'avoient garde de violer, dans la crainte de ſoulever contr'eux ces redoutables Sauvages. Les Abenaquis étoient déclarés contre les Anglois. Avec un de leurs partis, le Lieutenant Beaubaſſin ravagea quelques cantons de l'Angleterre pour fixer le génie inconſtant des hardis Barbares. A Terreneuve, un autre Lieutenant, nommé Amariton, à la tête d'une cinquantaine d'hommes, parmi leſquels quatre ſoldats ſeulement, enlevoit un Fort, des Habitations, des Navires, à la vue de trois cens Anglois interdits

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

& battus, pour ainſi dire, par leur audace : avec dix ou douze hommes, il ſe retiroit triomphant à Plaiſance, toujours pourſuivi ſans jamais être entamé. L'Anglois Grayden ſe préſenta devant cette Place avec une Eſcadre, plutôt pour y jetter la terreur, dit un Hiſtorien de ſa Nation, que pour ſervir la Reine; car il ne fit que paroître & diſparoître.

Pendant que les Colons françois ſignaloient leur courage, les Colons Anglois ſongeoient à déployer leur force. Ceux-là faiſoient des incurſions; ceux-ci vouloient faire la guerre. Il ne falloit point d'apprêts pour des coups de main & des ravages; il en falloit pour des ſieges & des conquêtes. En 1704, les Boſtoniens envoyerent contre l'Acadie 1300 hommes, ſans compter 200 Sauvages & 22 Bâtimens, dont le principal étoit armé de 70 pieces de canon. Le Général ſe flattoit de ſoumettre Port-Royal par l'appareil de ſa flotte & le ton de ſes ſommations. Il ſe trompa; après de lâches inſultes, il fit une lâche retraite, chargé d'un honteux butin & du mépris des Sauvages. La flotte de la Virginie eut un peu plus de ſuccès ſans acquérir plus de gloire : avec 4 vaiſſeaux de guerre & 150 voiles, elle conquit, après dix heures de combat, une flute du Roi, chargée de marchandiſes pour Québec. Tel fut ſon triomphe : ſans doute il parut grand aux Armateurs, car la cargaiſon du bâtiment valoit un million. Le Chevalier de Maupeou avoit héroïquement ſoutenu ce combat ſi inégal. Un Partiſan, nommé Lagrange, avec deux barques équipées à Québec & cent Canadiens, alla dans le Port de Banneviſte, Iſle de Terre-neuve, prendre une frégate de 24 canons, chargée de morues, couler à fond un autre bâtiment de la même force, brûler deux flûtes de deux à trois cens tonneaux, enlever un grand nombre de priſonniers, & recueillir un gros butin. L'année ſuivante, M. de Subercaſe, Gouverneur de Plaiſance, à la tête de 450 hommes, canadiens, flibuſtiers, ſauvages, bien armés, réſolus, exercés, ruina le commerce & les établiſſemens des Anglois dans cette Iſle, à l'exception du fort S. Jean, qu'il ne leur laiſſa

que parce qu'il manqua de munitions. Ils n'oſoient ſe défendre, tant la valeur françoiſe leur avoit inſpiré de terreur. Encore quelques barils de poudre, & toute l'Iſle de Terreneuve étoit ſoumiſe à la France.

D'Iberville amenoit de ce Royaume une Eſcadre, qu'il devoit groſſir aux Iſles pour entreprendre la conquête de la Jamaïque. En 1706, il enleva trois ou quatre mille Eſclaves à l'Iſle de Nieves, & dévaſta ſes établiſſemens, dont un ouragan furieux acheva la ruine l'année ſuivante. Avant de ſçavoir que le Cap François, ſeul, lui offroit quinze cens hommes pour exécuter ſon premier deſſein, il y renonça, & renvoya une partie de ſes navires. Lorſqu'il l'eut appris, il alla ſolliciter des renforts à la Havane, & y mourut. Il étoit homme d'exécution. Sa deſcente à la Jamaïque auroit vraiſemblablement attiré ſous ſes drapeaux une foule de Flibuſtiers, qui s'y étoient exilés fuyant l'injuſtice.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre, humiliés de leur mauvais ſuccès contre l'Acadie, déſolés juſques ſous les murs de leurs villes par les Abénaquis, armoient ſans éclat & en diligence pour chaſſer les François de cette Province & abattre par leur expulſion, les Sauvages leurs alliés. Le Gouverneur Dudley fut contraint de céder aux cris de la Colonie & de détourner ſon mécontentement. A peine ſoupçonnoit-on ſon deſſein à Port Royal, qu'une flotte, compoſée de 24 bâtimens, aux ordres du Colonel Mark, parut à l'entrée du baſſin en 1707. La garniſon déſeſpéroit de défendre un fort encore tout entr'ouvert; les Habitans, délaiſſés ſans ſecours par la France depuis trois ans, virent l'ennemi de ſang-froid; cet ennemi tempéroit l'ardente fidélité de leurs Alliés par un commerce officieux, que la négligence de la Métropole les obligeoit à rechercher. Dans cette diſpoſition des eſprits, une armée de trois mille hommes ouvre la tranchée; déja elle ſe prépare à l'aſſaut: mais tout à coup elle ſe ſouleve contre ſon Général; & le Général fuit avec elle, tremblant d'être ſacrifié ou par ſes ſoldats ou par ſes ju-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ges. Cependant Boſton commençoit à célébrer ſes ſuccès par des réjouiſſances. A ſon arrivée, le Conſeil, plus acharné contre les Acadiens, qu'irrité contre ſa milice, ne ſongea qu'à effacer au plutôt la honte de la Nation, & à renforcer de cinq ou ſix cens hommes & de trois gros navires ſon premier armement. Quoi qu'il fût entré de nouvelles troupes dans Port-Royal, à la vue de cette flotte formidable, Subercaſe, ſeul, eſpéra: ſa confiance releva le courage des ſiens: un héros fit mille héros. Ses troupes, après avoir défait dans des embuſcades pluſieurs détachemens, pouſſerent de vive force hors des retranchemens l'armée entiere, & virent du haut de leurs trophées la flotte mettre humblement à la voile quinze jours après ſon entrée dans le Port, ſans avoir entamé le corps de la Place. Avec des reſſources égales à celles des Anglois, la bravoure françoiſe les eût chaſſés du nord de l'Amérique en une campagne. Le ſiege de Port-Royal levé, les ſecours arriverent de France. Alors la Colonie s'avança vers ſa perte. On avoit promis aux Sauvages des marchandiſes, l'eſcadre n'en apportoit pas; aux habitans des récompenſes, ils n'en reçurent point. Subercaſe, avec les talens d'un guerrier, n'avoit pas ceux d'un gouverneur. Au lieu de ſe concilier les Colons & les Alliés, il les aigrit: au lieu de travailler à mettre la Place en état de défenſe, il ne chercha qu'à former des entrepriſes & même des établiſſemens.

Les Canadiens avoient joui de la neutralité des Sauvages; mais ils étoient las de repos. En 1708, le projet d'un grand parti de guerre fut formé. Dans les agitations d'une ardeur impuiſſante, à peine parvint-on à lever quelques troupes. L'expédition commence & finit par quelques actes inutiles de valeur.

Terreneuve étoit le vrai théatre de gloire des François. Là ils exécutoient de grandes choſes avec de petits moyens, mais envain; ils prenoient & laiſſoient. Hors d'état de garder leurs conquêtes, ils abandonnoient leurs lauriers ſur le champ de bataille. Cette guerre n'étoit qu'un jeu: le brave athlete ſe retiroit

retiroit après avoir terraſſé ſon rival, & ſon rival ſe relevoit.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites

En 1709, S. Ovide, Lieutenant de Roi de Plaiſance, ſuivi de 40 ſoldats & de 124 hommes levés à ſes frais, marcha, pour ſurprendre la ville de S. Jean, centre & magaſin des établiſſemens anglois, défendu par une bonne garniſon, diſperſée dans trois forts, dont les deux principaux communiquoient l'un avec l'autre par un ſouterrein. A quelque diſtance du premier fort, ſa petite troupe fut découverte, & elle ne recula pas, & elle attaqua, & elle s'empara des deux fortereſſes en moins de demi-heure, & elle ſoumit la troiſieme par une ſommation. M. de Coſtebelle, Gouverneur de la Colonie françoiſe, menacé d'un ſiege depuis un an, donna ordre à S. Ovide de démolir les fortifications de S. Jean, & de revenir à Plaiſance avec la garniſon priſonniere & les munitions trouvées dans la place.

Les Anglois ne diſputoient point aux François l'honneur des entrepriſes téméraires & brillantes : ils méditoient leurs projets, ils peſoient leurs forces, les raſſembloient, & les diſpoſoient pour conquérir des Provinces & les conſerver. Dans le Continent, avant de déployer l'étendart ſur les terres du Canada, ils avoient ſans bruit bâti de diſtance en diſtance des forts depuis Orange juſqu'au lac du S. Sacrement; & ils mettoient la main à l'œuvre pour en élever un autre à l'extrêmité du lac. Une armée de deux mille Européens, & de deux mille Sauvages ſe préparoit à traverſer la Nouvelle-Yorck pour aller fondre ſur le Gouvernement de Montréal, pendant qu'une flotte, équippée dans les Ports d'Angleterre, compoſée de vingt navires, & chargée de ſix mille hommes de troupes réglées, battroit Québec. Un mémoire préſenté par Veſche à la Reine Anne, avoit déterminé cette Princeſſe à prêter main-forte aux Colons pour exécuter ce deſſein. On apprit à Québec l'érection des forts. Auſſi-tôt quinze cens hommes furent détachés pour arrêter ces travaux. Mais les chefs ſe diviſerent : de leur diviſion, l'inſubordination du ſoldat & le débandement des Sauvages;

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

plus de concert dans les opérations. Enfin, au bruit répandu que cinq mille hommes les attendoient derriere des retranchemens impénétrables, ils retournerent en arriere. Cependant le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur, s'avançoit pour les soutenir. A voir la diſpoſition de ces troupes, on auroit promis aux Anglois des triomphes éclatans. A voir l'état des ennemis, on auroit aſſuré des victoires glorieuſes aux François. Il n'y eut point de bataille, & les armées furent diſſipées, l'une par l'indiſcipline & le déſordre, l'autre par la déſertion & la perfidie des Sauvages alliés. Ce fut alors que les Iroquois, inſpirés vraiſemblablement par les Hollandois de la Nouvelle-Yorck, peſerent en effet leurs intérêts dans la balance politique dont nous avons parlé ci-devant, & que l'Orateur Onnontagué leur démontra la néceſſité d'empêcher qu'une des deux Nations rivales ne l'emportât ſur l'autre. L'alliance de ces Sauvages avec les Anglois n'étoit point cimentée par une affection réciproque; au contraire, dans leurs cœurs ils ſe haïſſoient. Les Iroquois, à la vue de l'armée angloiſe, aſſez forte pour s'emparer de Montréal ſans leur ſecours, corrompirent, dit-on, l'eau d'une riviere ou d'une ſource ſur laquelle elle campoit. Quoi qu'il en ſoit, une horrible mortalité détermina leurs alliés à ſe retirer, après avoir brûlé leurs canots & leurs forts, laiſſant dans des foſſes plus de mille cadavres. La flotte d'Angleterre, deſtinée au ſiege de Québec, avoit été envoyée à Lisbonne pour relever les Portugais abattus ſur la frontiere de Caſtille.

Les Anglois étoient au-deſſus des revers. La conſtance, qui efface les affronts, & qui exprime le vrai courage; ce courage qui ne bouillonne pas comme la valeur, mais qui défie & pourſuit la fortune juſqu'à la fin; la conſtance les ſoutenoit toujours au niveau de la victoire, ſi je puis ainſi parler; toujours ils étoient redoutables, toujours ils étoient de plus en plus redoutables. Après avoir échoué contre le Canada & contre l'Acadie, ils formerent un projet de conquête qui les embraſſoit l'un & l'autre. Le Conſeil de Boſton avoit peint à la Reine Anne les

campagnes de la Nouvelle-Angleterre ravagées par les Abénaquis & les Canadiens, ſon commerce ruiné par les Flibuſtiers, ſes pêcheries ſans ceſſe menacées par des ennemis actifs; & la Reine avoit conſenti à réunir les forces des Colonies angloiſes, & à les appuyer des ſecours de la Métropole. On arma quatre vaiſſeaux de 60 pieces de canon, deux de 40, un de 36, deux galiottes à bombes, auxquels on joignit un grand nombre de bâtimens de charge. En 1710, le Général Nicolſon, nommé Commandant en chef de toutes les troupes ſur le Continent de l'Amérique, alla ſe préſenter, avec ce formidable armement, devant une place hors d'état de défenſe, gardée par 156 ſoldats dépourvus de tout, & occupée par des Colons auſſi juſtement mécontens du Gouverneur que de la Cour. Tel étoit l'état de Port-Royal. Subercaſe y avoit attiré les Flibuſtiers, & ils avoient répandu par leurs priſes une ſorte d'abondance dans la Colonie; mais ils s'étoient retirés, indignés contre lui; & il avoit deſtiné leur butin à fonder un nouvel établiſſement au port de la Heve. Sans eſpoir de ſecours du côté de la France, il en reçut de Québec, & le renvoya. Lorſque la flotte angloiſe parut, abandonné des habitans, menacé par la garniſon, il ſe rendit avec les honneurs de la guerre. Nicolſon, en entrant dans la place, honteux d'avoir compoſé avec une poignée d'hommes affamés, crut réparer ſa gloire par une lâche interprétation de quelques termes équivoques du traité, & borna la capitulation à la portée du canon du fort. Les habitans, après quelques vains efforts des troupes pour recouvrer la Province, firent leur accommodement avec le Gouverneur de Port-Royal.

L'Iſle Dauphine, chef-lieu de la Louiſiane, étoit dans le même temps ſaccagée: habitations, magaſins, tout fut détruit. On exerça des cruautés inouies ſur les pauvres Colons, pour les forcer à découvrir des tréſors qu'ils n'avoient pas. Il ne fallut qu'un Corſaire anglois pour renverſer cet établiſſement.

Le Conquérant de l'Acadie, de retour à Boſton, ſe mit

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

aussi-tôt en marche pour Montréal avec une grande armée : une flotte de 80 à 100 voiles prenoit la route du fleuve S. Laurent. Les François s'étoient préparés à recevoir l'ennemi aux deux extrêmités de la Colonie. La tête étoit gardée par trois mille hommes rassemblés aux environs de Montréal : à Québec, on brûloit d'impatience de voir paroître le pavillon britannique. Ce vœu fut trompé. Par l'imprudence de l'Amiral anglois, huit gros vaisseaux & trois mille personnes se perdirent sur les sept Isles du fleuve. Les débris de la flotte composoient encore une flotte redoutable, qui tourna vers Terreneuve, où l'on avoit appris, par une lettre interceptée, qu'il n'y avoit qu'à attaquer pour soumettre. Mais l'esprit de vertige s'étoit emparé des chefs, & leur projet avorta par leur mésintelligence. Quant à l'armée de terre, une fermentation intestine l'avoit pareillement dissoute. L'incompatibilité d'humeurs qui avoit déjà divisé les Alliés, les divisa de nouveau : la fierté hautaine des Anglois & la fierté féroce des Iroquois s'entre-heurtoient sans cesse, dès qu'ils se rapprochoient les uns des autres : les Sauvages retiroient leurs bras, les Anglois tomboient. Les François n'eurent qu'à recueillir les dépouilles d'un ennemi qui s'étoit détruit lui-même. La Nouvelle-France, après avoir échappé à de si grands dangers, se vit, à la veille de la paix, près de sa ruine, par l'entreprise de quelques tribus sauvages, qui, tout d'un coup, assaillirent le poste du détroit, dans son centre & son plus beau canton. Si le fort eût été pris, la Province auroit été en proie aux Anglois, sans communication avec les nations d'en-haut & avec la Louisiane.

Ce pays ne dût son salut qu'à la fortune & aux fautes de ses Ennemis. On a vu combien grande étoit l'inégalité des forces des Colonies des deux Nations : cette différence ne naissoit pas de l'étendue des Domaines & de la qualité des terres ; elle étoit donnée par le Gouvernement & les mœurs.

Chez les uns le Gouvernement étoit populaire : des loix les protégeoient, ils étoient Citoyens. Un gouvernement militaire

conduiſoit les autres : ils étoient ſoldats ; l'arbitraire régnoit preſque par-tout comme dans le camp.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Les Anglois formoient une nation agricole, & les François un peuple chaſſeur. Ceux-ci fondoient leur fortune ſur la vente des pelleteries, ceux-là leurs proſpérités ſur leurs récoltes.

Dans le Canada, le trafic étoit le principal ; dans la nouvelle Angleterre, l'acceſſoire ; & parce que le commerce ne fut qu'un objet ſecondaire chez les Anglois, ils enleverent aux François juſques aux traites des alliés de la Nouvelle-France & dans le centre de ſes poſſeſſions.

Les Canadiens pourſuivoient les Caſtors, comme ſi, diſent deux Intendans de la Colonie dans un excellent Mémoire, comme ſi ces animaux ſe reproduiſoient auſſi-vîte que le Morues, & ſi le débit des peaux devoit égaler celui des ſubſiſtances. Les Colons anglois ne chaſſoient pas ; ils cultivoient, pêchoient & manufacturoient ; & les Sauvages leur portoient des peaux, parce qu'ils offroient des denrées & des marchandiſes.

L'abondance du Caſtor en fit tomber les prix en France ; la rareté des marchandiſes d'Europe dans le Canada en outroit la cherté : les Colons achetoient donc très-haut & vendoient à très-bon marché. Les Anglois évitoient les excès ; leur commerce maritime plus libre, étoit plus floriſſant ; ils fabriquoient eux-mêmes une partie des articles importans que leurs rivaux tiroient d'un autre monde. Placés entre des marchands, dont les uns offroient peu d'objets & à des conditions onéreuſes, & les autres beaucoup à des conditions raiſonnables, les Sauvages n'avoient point à délibérer ; la balance du commerce ne demeuroit pas ſuſpendue.

La nouvelle Angleterre étoit vraiment le domaine de ſes Colons ; le Canada n'étoit qu'une ferme de la Métropole.

Les Colons François, tyranniquement aſſervis à l'induſtrie de France, n'avoient point d'arts : le Gouvernement s'étoit toujours opiniatrément refuſé à l'établiſſement des Manufactures dans ces contrées. Les arts commençoient à fleurir dans les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Colonies Angloiſes : elles exploitoient des mines, établiſſoient des forges & des verreries, multiplioient les fabriques, conſtruiſoient des navires & naviguoient. Ici la plupart des objets prenoient un prix honnête ; là tout étoit hors de prix. En 1706, le Miniſtere de France s'aviſa de vouloir créer des Manufactures en Canada ; il étoit bien tems ! il n'auroit pas fallu étouffer l'induſtrie ; libre, elle s'anime de ſon propre feu : étouffée, on tenta de l'exciter par des encouragemens ; elle fit avec longueur un effort, il n'en réſulta que quelques mauvaiſes étoffes.

Le Canada n'envoyoit qu'à peine quelques petits batimens à la pêche : la Nouvelle-Angleterre regardoit les pêcheries comme des ſources de vie & de proſpérité.

Les bonnes terres Françoiſes demandoient à produire des récoltes prodigieuſes ; on ne les cultivoit que pour l'étroite ſubſiſtance ; elle manquoit donc ſouvent. Dans les domaines Anglois, on mettoit à profit la bonne volonté de la nature, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte ; on cherchoit la richeſſe, on trouvoit l'abondance.

Les propriétaires des vaſtes héritages épars dans le reſſort de la France, ſeigneurs aſſez pauvres, fort glorieux, très-indolens, étoient les chefs de leurs cultures : ils dédaignoient ſouverainement ce grand art, ils l'ignoroient donc profondément : il étoit ſi avili qu'un malheureux ſans pain n'auroit pas loué ſes bras énervés pour couper les épis & raſſembler les gerbes : les principaux cultivateurs étoient les ſoldats. Dans l'Amérique angloiſe l'Agriculture honorée fleuriſſoit.

Dans cette terre, l'eſprit de famille, le goût du travail, l'eſprit d'économie, les mœurs domptoient le climat & tenoient toujours les habitans en haleine. Les Canadiens, ſans vertus, reſtoient comme engourdis pendant la plus grande partie de l'année ; & quand la belle ſaiſon développoit leur énergie, elle n'aiguiſoit que les plaiſirs. Là des hommes, ici des enfans.

La fortune des Anglois étoit déjà preſqu'innapréciable. Quant aux françois, leurs exportations ne paſſoient pas cent mille

écus ; & la Métropole, pour posséder un commerce, versoit annuellement dans le pays trois cens cinquante mille livres. Cette derniere somme, employée aux dépenses du Gouvernement, se payoit en papier. Ce papier, tiré sur le trésor royal, ne fut pas acquité.

Aussi les Colons anglois étoient-ils nourris & vêtus comme leurs compatriotes en Europe. Aussi les Colons françois étoient-ils souvent réduits à se couvrir de peaux comme les Sauvages, & à subsister, comme eux, par la pitié de la nature.

Aussi les Colonies angloises avoient-elles soixante mille habitans en état de porter les armes. Aussi n'en comptoit-on pas la dixieme partie de ce nombre dans les Colonies françoises. La Nouvelle-France n'avoit en tout que vingt ou vingt-cinq mille ames.

Dans de telles conjonctures, le Canada, qui sembloit n'avoir à se promettre de la bravoure de ses habitans qu'une capitulation honorable s'il étoit bien attaqué, n'eut garde de s'occuper de la Baie d'Hudson. En 1709, les troupes de cette contrée compterent assez sur leur valeur pour emporter le fort Quitchitchouen ou Sainte-Anne, mais sans l'avoir reconnu. Ils échouerent. Depuis quelques années, la Compagnie de Québec n'envoyoit au fort Bourbon ni munitions ni marchandises. Jérémie, qui commandoit dans la Place, ne put continuer la traite avec les Sauvages. En leur refusant de la poudre, il étoit obligé, pour sustenter la garnison, de l'envoyer chasser à leurs yeux. Ces peuples, jusqu'alors très-affectionnés aux François, se crurent bravés par les chasseurs, qui tuoient le gibier en leur présence, & les privoient de la même ressource. Furieux de trouver si peu de générosité dans leurs amis, ils les égorgerent en traîtres, pour s'emparer des munitions qu'on n'avoit pas voulu partager avec eux. Couverts du sang & des armes de leurs alliés, ils allerent piller le fort Phelipeaux, que Jérémie avoit dégarni pour fortifier le sien. Il ne resta plus sur la Baie que quelques hommes, sans vivres, sans poudre, tou-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

jours dans l'allarme, toujours dans la ſouffrance, juſqu'au moment où il fut ordonné de la céder toute entiere aux Anglois. Jérémie dit qu'avec peu de dépenſe, on y auroit établi un des meilleurs poſtes de l'Amérique, & que le ſeul fort Bourbon, enſuite Yorck, bien entretenu de marchandiſes, rapportoit un profit net de plus de cent mille livres.

La partie méridionale de l'Amérique n'étoit pas autant agitée que la partie ſeptentrionale : s'il s'y commit de grands actes d'hoſtilité ; à proprement parler il n'y eut point de guerre, parce que les Eſpagnols & les Portugais n'y étoient pas poſtés pour s'entredétruire auſſi avantageuſement que les Anglois & les François l'étoient dans le nord. En vertu du traité de l'Aſſiente, les Armateurs de cette derniere nation couvroient de leur pavillon les mers du Chili & du Pérou. Les Iſles Malouines, ſituées par les 51 degrés de latitude méridionale, à 90 ou 100 lieues du détroit de Magellan, furent alors tirées d'une profonde obſcurité : peut-être compoſent-elles la terre à laquelle Hawkins avoit donné le nom de *Virginie* en 1593. Au commencement du ſiecle préſent, elles furent reconnues par pluſieurs navires de S. Malo. La partie du nord fut nommée *Côte de l'Aſſomption*, en 1708, par Poré, Capitaine Malouin. Fouquet, du même port, leur donna, vers 1714, le nom d'*Anican*, ſon Armateur. L'Amiral Roggewin, qui, en 1721, cotoya la principale à l'Orient, l'appella *Belgie Auſtrale*. En 1708, Woods Rogers avoit couru la côte nord-oueſt. Quelques autres Capitaines anglois les ont fait connoître ſous le nom d'*Iſles Falkland*, nom qui a commencé à prévaloir depuis la conteſtation élevée entre l'Angleterre & l'Eſpagne ſur la poſſeſſion de ces Iſles. Nos Armateurs les ont quelquefois appellées *Iſles Neuves de S. Louis*. Le voyage de M. Frézier, fait en 1711 ſur un vaiſſeau de S. Malo, commandé par M. Duchêne-Baltas, a répandu ſur cette partie de l'Amérique, ſes mers, ſes terres, ſes productions, ſon commerce, ſa topographie, une lumiere éclatante. La ſcience éclairoit, pendant que l'ambition dévaſtoit.

Les

Les Armateurs françois parcouroient en foule & librement les ports eſpagnols de la mer du ſud, fermés ſi rigoureuſement aux autres nations. En y prodiguant les marchandiſes d'Europe, ils puiſoient, pour ainſi dire, à longs traits dans les mines du Potoſi & les lavadores du Chili. Un Navigateur anglois qui ſonda ces côtes, ne craint pas d'exagérer en aſſurant que pendant les premieres années du ſiecle, nos navires en rapporterent plus de vingt-cinq millions de livres ſterlings. En 1709, année ſi calamiteuſe, leurs retours furent immenſes; ils ſauverent l'Etat du naufrage. Les négocians de S. Malo firent patriotiquement de grands ſacrifices. Il fut porté aux hôtels des monnoies juſqu'à trente millions de matieres d'or & d'argent. Un Miniſtre, verſé dans la partie des finances, reconnut, par un écrit rendu public en 1716, que la France, épuiſée par une guerre malheureuſe & par une affreuſe famine, fut en partie redevable de ſon ſalut à ce ſecours arrivé ſi à propos, & à la généroſité des négocians qui avoient offert au Roi la moitié de leurs riches cargaiſons. A la faveur du privilege de la Compagnie de l'Aſſiente, les Armateurs françois s'ouvroient facilement l'accès de tous les ports du Chili & du Pérou, ſans être aſſervis aux conditions du contrat. D. Diego Ladron de Guevara, Vice-roi en 1710, exigea, pour conſerver à la couronne d'Eſpagne les droits auxquels le traité aſſujettiſſoit les marchandiſes étrangeres, que tous les navires françois allaſſent étaler leurs cargaiſons au Callao. Outre l'intérêt burſal de la Cour, il ſe flattoit de trouver dans la réunion de ces Armateurs un puiſſant ſecours contre les Anglois, qui, après avoir menacé Lima, allerent rançonner Guayaquil & enlever le galion de Manille. Mais ſes ordres ne furent point exécutés; & le commerce ſuivit ouvertement le cours qu'il avoit clandeſtinement pris.

Nous conjecturons, avec beaucoup de vraiſemblance, que les relations des marchands françois avec les habitans de l'Amérique eſpagnole, juſqu'alors tyranniſés par le monopole fiſcal, ne contribuerent pas foiblement à déterminer le cœur de ces

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

peuples pour un Roi de la maiſon de France, qui leur procuroit des douceurs inconnues avant ce temps ſous l'Empire autrichien. Pour ſoutenir Philippe V, quand la fortune l'abandonnoit, ils firent de généreux efforts, tels qu'on auroit à peine pu les attendre d'anciens ſujets, qui n'auroient rendu à leur Roi que le bien qu'ils en auroient reçu, & qui, en défendant ſes droits, auroient défendu leur bonheur. Le Pérou s'épuiſa comme le Mexique. On vit les habitans de Villa-Hermoſa, ville péruvienne, ſe dépouiller volontairement de ce qu'ils avoient de plus précieux, pour le ſacrifier aux beſoins du Monarque: les femmes vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or & leurs autres joyaux; les hommes ne leur cédèrent point en généroſité. Les Indiens eux-mêmes, oubliant leurs malheurs, acquirent les droits les plus forts à un Gouvernement tutélaire & bienfaiſant. Dans la délicieuſe vallée d'Ylo, où cette ville eſt ſituée, les François avoient déjà fait bâtir un grand nombre de magaſins, que des tremblemens de terre renverſerent, ainſi que pluſieurs villes, quelque temps après. Ces magaſins étoient bien fournis. Déjà toutes les côtes offroient de ſemblables monumens de leur commerce. Ces faits ſont atteſtés par un Miſſionnaire dans le XXXII. *Recueil des Lettres édifiantes.* Dans tous les ports, on trouvoit pluſieurs de leurs vaiſſeaux, & ils avoient une entiere liberté d'y trafiquer. Leurs habitudes dans ce pays étoient ſi fortes, que leur ſéjour avoit donné lieu à des dénominations ou à des indications caractériſtiques. On appelloit la ville d'Arica, *le Tombeau des François*; ils s'obſtinoient à s'y enſevelir, parce que c'eſt le rendez-vous des Eſpagnols qui viennent du Potoſi, & des autres mines du Pérou. Enfin, vers la fin de la guerre, leur turbulente affluence commençoit à ruiner leur commerce; & ils regorgeoient leur fortune.

Dans la mer du nord comme dans la mer du ſud, les François étoient maîtres des canaux du commerce. Là les Portugais avoient profité de la confuſion générale & des incertitudes

de la fortune à l'égard de la ſucceſſion d'Eſpagne, pour réparer avec célérité les fortifications de la Colonie du Saint-Sacrement, ſans qu'on l'eût appris à Buenos-Ayres. Dès qu'ils ne craignirent plus d'être délogés, ils ne garderent aucune meſure avec les Eſpagnols. Bientôt D. Melchior Portocarrero, Comte de Moncloa, Viceroi du Pérou, donna ordre au Gouverneur de Rio de la Plata, D. Alfonſe Jean de Valdé Inclau, de les chaſſer à quelque prix que ce fût. Une armée nombreuſe ſe préſenta devant la place en 1705. Le ſiege étoit déjà formé, lorſque les Guaranis Néophites des réductions du Parana & de l'Uraguay, arriverent. Sans ſe repoſer, ils demanderent à monter à l'aſſaut, quoique la brêche fût à peine ouverte. Dès qu'ils furent en marche, les Aſſiégés déchargerent ſur eux leurs batteries & leur mouſqueterie, ſans que leurs rangs en fuſſent rompus. L'intrépidité de ces Indiens effraya les Portugais au point qu'ils ſe précipiterent dans leurs navires, abandonnant la place & leur artillerie, & des proviſions abondantes de bouche & de guerre. Deux ans après le Tucuman fut en proie aux ravages des Indiens du Chaco, avec leſquels on fut obligé de compoſer. En 1711, les Portugais reçurent dans Rio-Janeïro même, la loi de Duguay-Trouin, un des plus grands hommes de mer qu'ait eus la France. Son audace & ſa capacité ajouterent, dans cette expédition, un nouvel éclat à ſa gloire. La ville ne fut priſe que pour être rançonnée; on avoit beſoin d'argent, & non de domaines. Rio-Janeïro fit une perte de plus de vingt-cinq millions de livres tournois.

Cette place étoit le riche entrepôt du commerce d'exportation des capitaineries voiſines, de la contrebande entretenue avec Buenos-Ayres, & du produit des mines d'or récemment découvertes, ou plutôt de l'or nouvellement puiſé dans le ſable des rivieres, des torrens & des ravins. Avec ces tréſors, le Bréſil jetta, au commencement du ſiecle, un éclat dont l'Europe fut éblouie. On dit qu'en 1695, une caravane portugaiſe, ſortie de Rio-Janeïro, pour pénétrer dans le Continent, avoit

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

reçu des Pauliſtes, brigands iſſus de la race des bandits dont nous avons déjà parlé, de la poudre d'or tirée des terres de Parana-Panema. Quelques années après, des ſoldats, envoyés de la même ville contre des Indiens éloignés de la côte, traverſerent des pays dont les habitans armoient leurs hameçons d'or, recueilli dans les dépôts que les eaux, vomies du haut des montagnes, laiſſoient après elles lorſqu'elles ſe ſont écoulées. Les torrens traçoient la route des ſources; on la remonta; on trouva ſur les hauteurs des veines d'or, mais dont l'exploitation n'étoit point récompenſée par le produit. Après pluſieurs expériences, on adopta la pratique indienne de fouiller dans les lits, les ſables & les boues des ruiſſeaux & des rivieres qui lavoient les mines. Cette méthode eut le plus grand ſuccès à Villa-Ricca, & dans une étendue de pays très-conſidérable. Le Gouvernement accorda depuis trois juſqu'à cinq lieues de ce précieux ſol aux Colons aſſez riches pour en tirer parti, ſous la réſerve du quint pour le Roi. Ce quint a varié de 150 à 100 arobes. La ſomme totale peut être évaluée à plus de quarante millions de livres tournois; car il eſt à préſumer que la redevance royale n'eſt pas toujours exactement acquittée. Il eſt d'uſage que les conceſſionnaires ou propriétaires de ces terres chargent des negres de chercher l'or & de leur en rendre, chacun, la huitieme partie d'une once par jour. Quelques-uns de ces eſclaves acquierent aſſez de fortune pour avoir des eſclaves à leur tour, & recueillir leurs tributs dans l'oiſiveté, en payant leur propre contribution à leurs maîtres.

C'eſt ſurtout par l'échange de l'or du Bréſil contre l'argent du Pérou, que les Portugais parvinrent à faire un bénéfice net d'un demi million dans leur commerce clandeſtin avec les Eſpagnols. La nouvelle maſſe de ce métal, apportée en Europe, devoit naturellement produire une variation dans les rapports des eſpeces, & déranger la proportion entre l'or & l'argent fixée comme un à ſeize par les Eſpagnols depuis la découverte des mines du Pérou. Cependant l'or ne baiſſa point dans les

monnoies ; il baiſſa peu dans les marchés, parce que le luxe abſorba une grande partie de la nouvelle richeſſe, & parce que la maſſe de l'argent groſſiſſoit elle-même depuis long-temps de jour en jour. Le luxe fut dans la ſuite rehauſſé par une nouvelle découverte, à laquelle celle-là conduiſit. Les eſclaves qui cherchoient l'or, trouverent de petits cailloux luiſans, ſans ſoupçonner un tréſor renfermé dans ces pierres. Les maîtres n'étoient pas plus habiles que les eſclaves. Long-temps encore on rejetta ces cailloux avec le ſable & le gravier. Enfin il fallut que la Cour de Lisbonne en envoyât pluſieurs en Hollande, pour apprendre qu'ils contenoient des diamans.

La découverte de l'Or acheva la ruine des plantations. Le Breſil avoit, d'abord ſeul, fourni l'Europe des productions de l'Amérique les plus recherchées. Lorſque les Colonies des autres nations lui eurent dérobé les ſecrets de ſes cultures, la concurrence diminua ſon bénéfice. Cependant la nature lui réſervoit un privilége que l'induſtrie ne pouvoit ni ravir ni partager. L'admirable fertilité de ſes terres aſſuroit à ſon exploitation & à ſon commerce, la ſupériorité attachée à l'abondance & à la qualité des denrées. Mais d'un côté la Métropole chargea de droits énormes les marchandiſes qu'il recevoit & qu'il envoyoit ; & de l'autre l'entrée de ſes productions fut interdite dans la plûpart des Etats Européens, jaloux de conſommer les qualités inférieures de ſucre & d'indigo de leurs Colonies, & de s'enrichir en les payant plus cher quoique moins bons. Le Colon portugais, accoutumé auparavant à marcher à grand pas à la fortune, ſe dégoûta & ſe rallentit quand il vit qu'avec les mêmes efforts il étoit loin de remplir la même carriere. Enfin l'or brilla ; & la douceur de recueillir d'éclatantes richeſſes, ſans travail & ſans riſque, engagea les habitans à remettre entre les mains de la nature l'ineſtimable préſent qu'elle leur avoit fait dans la fertilité du ſol.

A cet avantage, le Breſil joignoit tous ceux qui forment les baſes naturelles & inébranlables de la proſpérité de l'Agriculture

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

& du commerce. Dans ſa vaſte étendue, les Colons, rebutés de l'ingratitude d'un terrain épuiſé, n'auroient eu qu'un mouvement à faire pour ſe placer ſur un ſol facile & généreux. Leurs travaux étoient reſpectés par les ouragans, les ſéchereſſes, & la plûpart des intempéries qui déſolent quelquefois les autres contrées. L'Agriculture, de jour en jour plus floriſſante, eut encore épuré l'air & purgé la terre des poiſons & des inſectes dont elle les afflige pour les punir, ce ſemble, de leur indolence. Des eaux navigables qui arroſent de toutes parts le pays, auroient en quelque ſorte rapproché de la côte leurs plantations les plus reculées. Des campagnes couvertes de nombreux troupeaux leur préparoient des reſſources infinies & pour la culture & pour la ſubſiſtance. Au lieu d'une nourriture chere & inſuffiſante qu'ils attendent de la diligence des regnicoles & du calme des mers, les Eſclaves pouvoient recueillir pour leurs maîtres & pour eux, preſque ſans fatigue, des alimens auſſi ſains qu'abondans. Les Colons tirant eux-mêmes ces eſclaves d'Afrique, ne ſont tributaires ni de l'avidité ni de l'impéritie, ni de la négligence des marchands négriers. Enfin du Bréſil au Portugal, il n'y a qu'une traverſée facile & courte. Tant d'avantages furent méconnus & négligés. Avec de l'or, & des pierres précieuſes, le Colon ſe crut riche; avec un revenu de plus de dix millions de notre monnoie principalement tiré des mines, la Cour crut la Colonie opulente: on ne ſongea de part & d'autre qu'à ramaſſer des métaux & des pierres. Mais il falloit que les pierres ſe changeaſſent en pain.

La Colonie devint preſque ſauvage, ou du moins barbare; preſque ſans agriculture, & abſolument ſans induſtrie. Affaiſſé ſous le poids de l'or, le Portugais conceſſionnaire ſe corrompit & s'abrutit dans l'oiſiveté. Les Pauliſtes, puiſſamment excités à la recherche de ce métal, ménagés moyennant le tribut qu'ils régloient à leur gré, s'affermirent dans une indépendance réelle, & ſe plongerent plus avant dans la licence & le brigandage: ils pénétrerent juſqu'aux mines de Cuyloa & de Marto-Groſſo, au

voiſinage du lac Xarayés, & s'en emparerent, malgré les prétentions de l'Eſpagne ſur ce pays. Les tribus des Braſiliens ſoumis & uniquement aſſujettis à des corvées, ne furent occupées qu'à des corvées ordonnées par la cupidité, la plus brutale des paſſions tyranniques ; & leur repos ne fut qu'indolence & infidélité. Quant aux Indiens libres, on n'eut de commerce avec eux que pour avoir de l'or & des eſclaves ; & pour avoir de l'or & des eſclaves, on les pourſuivit quelquefois juſqu'à cinq ou ſix cens lieues dans les terres. Un des principaux emplois des negres, fut de former un cortege lugubre de luxe autour des phantômes, leurs tyrans. Enfin le peuple le plus ſage, le plus policé, le plus floriſſant, le plus heureux de cette contrée fut un corps de brigands, réfugiés au commencement du ſiecle dans l'Iſle Sainte Catherine, indépendants, quoiqu'en apparence ſujets, & maîtres de l'entrée du Bréſil. Pendant que l'élite des Citoyens rétrogradoit vers la barbarie, ils élevoient le rebut de la ſociété au rang des ſociétés les mieux ordonnées. Las de courir les dangers du crime, & d'encourir les peines du crime malheureux, ils trouverent dans cette terre le repos qu'offrent une ſubſiſtance facile, une défenſe aiſée, un bien-être ſolide, un commerce bien entendu, ami du genre humain. Ils accueillirent dans leur Iſle tous les vaiſſeaux qui alloient dans la mer du ſud. Guidés uniquement par leurs vrais intérêts, ſans conſulter les pavillons, ils échangeoient leurs productions avec tous les peuples indiſtinctement, contre des armes, des vêtemens, des liqueurs, &c. Heureux par la douceur de ſatisfaire paiſiblement les vrais beſoins, ſans être expoſés aux déchiremens de la néceſſité ; ils dédaignoient les ſuperfluités ; ils mépriſoient l'or.

De la conquête de l'Amerique et de ses suites.

Cet or dont le Portugal ſe croyoit enrichi, ne fit que paſſer par le Portugal pour s'écouler dans la Grande-Bretagne. En vertu du traité de l'Aſſiente, les François recueilloient les richeſſes de l'Amérique eſpagnole dans les ports du Chili & du Pérou. En vertu de divers traités de commerce, les Anglois recueillirent les richeſſes de l'Amérique portugaiſe dans le port

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

de Lisbonne. Colbert, ſi long-temps exalté comme le reſtaurateur du commerce de ſa nation, tandis qu'il en avoit coupé ou énervé les principales branches, avoit fait perdre à la France celui du Portugal, en défendant, en 1664, l'importation du ſucre & autres denrées du Bréſil, dans la vue d'encourager la culture aux Antilles. S'il n'ignoroit pas ce qu'aucun citoyen, je ne dis pas un Miniſtre, ne pouvoit ignorer, que la France fourniſſoit de laineries, de ſoieries & de toute ſorte de marchandiſes les Portugais, il expoſa l'agriculture & les manufactures de ce Royaume au coup le plus funeſte, il ſacrifia l'intérêt préſent & le plus grand intérêt de l'Etat, aux apparences d'un intérêt à venir, du plus léger intérêt. Dans ce genre d'hoſtilités, les repréſailles ſont faciles; dans cette circonſtance, elles étoient trop à craindre pour les braver. Le Portugal provoqué frappa des mêmes armes l'induſtrie Françoiſe, qui ſeule alors le tenoit tributaire. Auſſi-tôt Gênes ſe ſaiſit de la fourniture des Soieries; peu de tems après des ouvriers Anglois porterent à Lisbonne l'art de fabriquer des étoffes de laines: enfin en 1703, Jean Methien, Ambaſſadeur de la Grande-Bretagne en Portugal, Négociateur délié, obtint pour ſa nation le privilége excluſif d'introduire des laineries étrangeres dans ce Royaume; & la langueur portugaiſe les délivra de la concurrence intérieure. Colbert avoit auſſi enraciné en France le régime qui détruit les moiſſons, & avec les moiſſons les ſemences. Pendant que la France refuſoit de s'enrichir par un commerce actif & réglé de grains avec l'étranger, l'Angleterre en offrit à toutes les nations, aux Portugais ſurtout qu'elle engagea dans la ſuite à renoncer à ſe nourrir eux-mêmes, en s'engageant adroitement à les nourrir. Enfin le Portugal, qui ſe croyoit aſſez riche avec l'or du Bréſil pour n'avoir pas le ſoin de ſolliciter ſes freres & l'induſtrie nationale à fournir à ſes habitans le vêtement & la ſubſiſtance, jetta cet or dans les navires anglois pour ſe procurer la ſubſiſtance & le vêtement, & ſes néceſſités; & ſes commodités, & ſes ſuperfluités, & les mines du Breſil furent exploitées pour la Grande-

Grande-Bretagne. Depuis 1703 juſqu'en 1713, les Anglois vendirent chaque année au Portugal pour un million trois cens mille livres ſterlings d'étoffes de laine ſeulement; tandis que les Portugais ne retirerent annuellement de tout leur commerce avec l'Angleterre que cent douze mille huit cent vingt livres ſterlings. Inſenſiblement, le commerce Britannique s'empara, pour ainſi parler, & du Breſil & du Portugal.

La nation Angloiſe, dévorée de la ſoif du négoce, ſoif hydropique, toujours croiſſante parce qu'elle eſt produite tout à la fois par l'ambition qui allume l'avarice, & par l'avarice qui embraſſe l'ambition, parce que l'aliment qu'elle ſaiſit l'approche de l'objet qui l'irrite, parce que la plénitude des canaux dans leſquels elle puiſe dépend de mille autres canaux qui s'entrelacent avec ceux-là; la nation Angloiſe, qui cherche & cherchera des mondes nouveaux pour trafiquer, réparer les erreurs de ſes calculs, & devenir toujours plus puiſſante qu'elle ne peut l'être, portoit ſur les richeſſes de l'Amérique Méridionale des vœux ardens & jaloux que la contrebande avec les Colonies Eſpagnoles avoit fortement excités & que le commerce avec le Portugal excitoit plus fortement encore. La maiſon d'Autriche, pour dédommager la Cour de Londres & ſes autres Alliés des frais d'une guerre qu'ils ſoutenoient pour lui procurer un vaſte empire, leur avoit accordé la propriété des terres & des Villes de la domination Eſpagnole, qu'ils réduiroient dans les Indes ſous la leur. Il s'agiſſoit de conquérir: comment l'entreprendre? l'Europe retenoit toutes les forces des Métropoles: dans l'Amérique Septentrionale, les Colonies Angloiſes étoient tenues en échec par les Colonies Françoiſes: les Iſles contenoient les Iſles: ſans un établiſſement dans la partie Méridionale, comment ſe flatter d'aſſervir un ennemi fortifié? comment y tenter un trafic? Il auroit été plus aiſé d'élever quelque poſte ſur les voies déſertes qui conduiſent à la Mer du Sud: il étoit vraiſemblable qu'on en obtiendroit la poſſeſſion ſtable

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

par le traité de paix, quand même la Couronne d'Eſpagne reſteroit ſur la tête de Philippe V.

Woodes Rogers, en tournant autour des côtes, trouva très-poſſible l'exécution de ce projet; s'il avoit eu des forces ſuffiſantes, il auroit pû, lui-même, jetter les fondemens d'une Colonie. Mais l'eſprit & les ſoins de la guerre ne laiſſoient d'autre idée que celle de conquérir ou de détruire. Les Anglois n'avoient point cette alternative ſur la Mer du Sud; dans l'impuiſſance d'enrichir, ils ravagerent. Rogers ne s'y montra qu'en Pirate. Il étoit parti en 1708 de la Rade royale, près de Briſtol, avec deux vaiſſeaux; Guillaume Dampier, ſi célebre par ſes voyages, n'avoit pas dédaigné de l'accompagner avec la ſimple qualité de premier Pilote. Arrivé dans la mer du ſud, il répandit la terreur par le brigandage. Sa plus remarquable expédition fut contre Guayaquil, dont il ne s'empara que pour le piller & l'obliger à ſe racheter. Il eut divers combats à livrer contre des vaiſſeaux eſpagnols. Ses diſgraces pouvoient être comptées par ſes triomphes. Après chaque action il avoit des dommages à réparer; & il manquoit d'aſyles & de reſſources. Les vivres diminuoient; les maladies ſe multiplioient: les plus braves, qui avoient le plus ſouffert, périſſoient les premiers. Dans cette ſituation, on étoit obligé de parcourir tous les circuits de cet immenſe labyrinthe, chercher des rafraichiſſemens & tenter des deſcentes dans des lieux preſqu'inconnus aux navigateurs. Enfin le beſoin de piller conduiſit cette troupe ſur les côtes de la Californie, où elle enleva le galion de Manille. C'étoit parer des cadavres de riches dépouilles. Rogers diſtingue, dans ſon butin, une deſcription des côtes, des rades & des havres, des rochers & des bancs, depuis Acapulco juſqu'à Chiloé, grande Iſle de la côte du Chili, à quarante-quatre degrés de latitude méridionale: il l'a publiée à la fin de ſon Journal, comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes eſpagnols, qui la réſervoient excluſivement pour leur uſage.

On lit dans ce Journal un récit intéreſſant, qui appartient à l'Hiſtoire philoſophique de l'Homme. Ce récit diſtrait & repoſe l'eſprit des fatigues que cauſe l'hiſtoire des pillages & des maſſacres. Lorſqu'en 1709, ces navigateurs Anglois étoient entrés dans la mer du ſud, ils avoient d'abord cherché, pour ſe délaſſer de leurs premiers travaux, l'Iſle de Juan Fernandez, terre déſerte, quoique très-fertile, placée en face du Chili, ſi bien défendue par la nature, qu'un corps d'Eſpagnols n'avoit pu y forcer cinq Flibuſtiers de la bande du Capitaine David. Quand ils eurent pris terre, un homme ſe préſenta à eux, vêtu de peaux de chevre, avec la figure hideuſe d'un animal ſauvage. C'étoit un Ecoſſois, nommé Alexandre Serkilk, autrefois maître à bord d'un navire anglois. Il y avoit quatre ans & quatre mois que le Capitaine Radling l'avoit abandonné dans cette Iſle. Depuis qu'il étoit condamné à cette horrible ſolitude, il avoit vu pluſieurs fois flotter des pavillons, mais il n'y étoit venu mouiller que deux navires. Incertain s'ils ne portoient pas des hommes capables de traiter un homme ſeul comme un ennemi, il s'approchoit en tremblant pour les reconnoître, lorſque ces barbares l'apperçurent & tirerent ſur lui. Il fut pourſuivi dans les bois. Grimpé ſur un arbre & caché dans les feuillages, il vit pluſieurs Eſpagnols roder aux environs & tuer quantité de chevres. A la vue des vaiſſeaux de Rogers, qu'il crut reconnoître pour des bâtimens Anglois, il alluma du feu ſur le rivage. Il avoit été déſerté dans cette Iſle avec ſes habits, ſon lit, un fuſil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, quelques livres de piété, ſes inſtrumens & des livres de navigation. C'eſt ainſi que je voudrois voir retrancher de la ſociété les criminels, après leur avoir empreint la face du ſceau du crime, plutôt que de les ôter du nombre des vivans en les aſſaſſinant avec le glaive reſpectable des loix, & aſſimilant la peine au forfait.

Pendant huit mois, Serkilk traîna mélancoliquement ſes jours dans ce déſert, dans ce tombeau, dans cet état de mort

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

anticipée. Sans pain, ſans ſel, ſon eſtomac rebutoit les alimens qu'il trouvoit ; il falloit que la faim les aſſaiſonnât, & qu'elle déchirât ſes entrailles pour l'obliger à s'en nourrir. Entouré de bêtes farouches, ſeul contre toute la nature, il veilloit triſtement, il repouſſoit un ſommeil dangereux, tant que ſes forces le lui permettoient. La criſe fut longue & violente : ſon tempérament & l'âge le ſoutinrent, il n'avoit que trente ans. Enfin ſon ame ſe ſoumit, ſe plia, ſe conforma inſenſiblement à ſon ſort ; elle adopta, pour ainſi dire, ſa nouvelle vie. Sevré ſans eſpoir des conſolations & des habitudes ſociales, il prit les penſées de l'homme iſolé, dont il étoit contraint de prendre les mœurs.

Ses beſoins occupoient une partie de ſes jours : la lecture, la priere, le chant, la danſe, remplirent ſes loiſirs. Deux cabanes, placées à quelque diſtance l'une de l'autre, conſtruites avec du bois de piment, & doublées de peaux de chevres, lui ſervoient d'aſyle. Dans la plus petite de ſes huttes, il enfermoit ſes proviſions, & préparoit ſes alimens : dans la plus grande, il travailloit, il ſe repoſoit, il dormoit : le paſſage de l'une à l'autre étoit une diſtraction. C'eſt de ce palais qu'il régnoit ſur la nature. Il régnoit ſur la nature, en s'appropriant les dons de la terre, en ſubjuguant les animaux par la force ou l'adreſſe, en levant une ſorte de tribut ſur tous les objets capables de groſſir le nombre de ſes jouiſſances. Le cœur calme, tournant uniquement dans le cercle étroit de ſes beſoins, il perfectionna, par un exercice continuel, ſes facultés phyſiques. Lorſque la poudre lui eut manqué, il entreprit de prendre les chevres à la courſe, & il parvint à gravir les rochers avec une vîteſſe incroyable. Il eût bientôt uſé ſes habits & ſes ſouliers, ſon pied s'endurcit & foula les épines. Avec le génie & les rayons de lumiere de l'homme civiliſé, il façonna des morceaux de toile en forme de chemiſes ; l'étame de ſes bas lui ſervit de fil : il arrangea des peaux de chevres en juſte-au-corps, au moyen de lanieres de cuir : un clou lui ſervit d'éguille. Il faiſoit du feu en frottant

deux morceaux de bois de piment l'un contre l'autre ſur ſon genou : l'odeur aromatique de ce bois récréoit ſes eſprits. Lorſque ſon couteau fut uſé juſqu'au manche, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il avoit trouvés ſur le rivage, qu'il applatit le mieux qu'il lui fut poſſible, & qu'il aiguiſa ſur des pierres. L'homme riche en outils eſt vraiment riche. Ces rebuts étoient des tréſors pour Serkilk. Avec les plus miſérables débris de l'induſtrie ſociale, il ſe compoſoit un bonheur infiniment ſupérieur à celui du pur ſauvage.

Mais il étoit ſeul. Quand le reſſort du travail a rempli ſes mouvemens & s'arrête, quand le ſpectacle uniforme de la nature n'excite plus l'eſprit à la contemplation, quand tout ſe tait dans l'ame hors le beſoin de ſe diſtraire de ſoi-même & de ſe communiquer, il eſt douloureux de retomber ſur ſoi, de ſe tourmenter à chercher vainement des penſées & des ſoins, & de ne pouvoir combattre l'ennui, que par l'impatience de l'ennui même. Serkilk ſe fit une ſociété, il s'établit un empire, il fut le roi des animaux. L'art, propre en quelque ſorte à l'homme, de gagner l'affection, & d'attacher à ſoi-même par la crainte, attacha & fixa auprès de lui une foule de chats & de chevreuils, qui devinrent ſes compagnons, ſes hôtes, ſes défenſeurs, ſes cliens, ſes amis, ſi je puis le dire. Aſſailli par de nombreuſes familles de rats, qui venoient ronger juſqu'à ſes pieds pendant ſon ſommeil, il avoit été obligé d'apprivoiſer des chats; & il avoit étendu les reſſources de leur ſociété. Le jour, il vivoit dans ſes loiſirs avec ces animaux; la nuit, ils entouroient en foule ſa cabane, & ſous ſa protection, ils le gardoient lui-même. En les liant d'intérêt avec lui, il les formoit à ſes amuſemens. Il avoit dreſſé des chevreuils & des chats à des danſes, qu'ils exécutoient avec lui ou par ſes ordres. Ses plaiſirs n'étoient pas vifs; ils étoient doux, ils étoient tels que ſes deſirs. Pour un homme ſans paſſions & ſans ſoucis, l'amuſement eſt, ſi je puis ainſi parler, la ſenſation du bonheur.

Sans doute il eût été cultivateur, ſi la fertilité de l'Iſle &

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

de ſes eaux, ne lui eût prodigué des ſubſiſtances. Il auroit eu bientôt fabriqué une pêle ; & cette pêle auroit fait un jardin & un champ. Mais les fruits, les légumes, le poiſſon, les bêtes fauves abondoient autour de lui. La chaſſe & la pêche diverſifioient ſes occupations. De fréquentes courſes étoient des diſtractions agréables & même néceſſaires dans ſa ſituation. La chair des chevres, les écreviſſes d'eau douce, des choux produits par certains arbres, d'excellentes prunes noires, formoient ſa principale nourriture. Il avoit pris tant de goût à ces alimens, quoiqu'il les mangeât ſans pain & ſans ſel, qu'à bord du navire anglois il ne put de pluſieurs ſemaines s'accoutumer aux mets préparés & aſſaiſonnés à la maniere européenne.

Jamais il n'avoit été, diſoit-il, auſſi bon chrétien, & il déſeſpéroit de l'être jamais autant qu'il le fut dans cette Iſle : tant d'objets le rappelloient à la religion, ſans qu'aucun l'en détournât ! Dans ſa diſgrace, la Providence le combloit de biens ; entre le Ciel & lui, il n'y avoit point de barriere ; & des jours d'innocence & de paix ne lui inſpiroient que des actions de grace & d'amour. La plûpart de ſes Livres étoient des livres de piété ; & le plaiſir de la lecture l'entretenoit dans ces ſentimens. Borné pendant plus de quatre ans à cette lecture, & à la répétition de ſes prieres, il n'avoit plus qu'un uſage de la parole très-imparfait & très-difficile à entendre : ſes organes avoient perdu leur flexibilité ; il ne prononçoit qu'à demi. Enfin il étoit heureux, du moins content autant qu'il pouvoit l'être dans ſa ſolitude, lorſque l'appas d'un autre genre de bonheur vint s'offrir à lui. Il quitta l'Iſle de Juan Fernandez, laiſſant ſon nom & les emblêmes de ſon ſejour gravés ſur une infinité d'arbres. Rogers lui donna l'office de contre-maître ; l'équipage l'appelloit le Prince de l'Iſle Fernandez. Ringroſe, dans la Relation des Aventures de Charp & autres Flibuſtiers, parle d'un autre homme, qui, échappé ſeul d'un naufrage, reſta cinq ans dans la même Iſle. Dampier fait mention d'un Moſquite qu'on y avoit laiſſé en 1681, & qu'il y trouva en 1684. L'hiſtoire de

Serkilk a fourni le ſujet & le plan du Roman de Robinſon-Cruſoë.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Serkilk eſt peut-être l'objet le plus curieux que le Capitaine Rogers rencontra dans ſon voyage autour du Monde. Ce navigateur arriva le premier Octobre 1711 en Angleterre. Edouard Cooke, autre Anglois, fit auſſi le tour du globe dans le même temps, c'eſt-à-dire, de 1708 en 1711. La Cour, ſervie par le Parlement, excitoit alors l'ardeur de la nation pour le commerce de la mer du ſud. Mais ce n'étoit qu'un tour de finance, par lequel on prenoit à l'hameçon les hommes pécunieux, avides & entreprenans, pour vuider leurs bourſes dans les caiſſes de l'Echiquier. Le mal qu'on faiſoit en Amérique, & les triomphes qu'on remportoit en Europe, ne rempliſſoient pas le vuide du tréſor. Tandis qu'en France le Fiſc déployoit ouvertement les reſſorts, par leſquels il a coutume de s'emparer de l'argent dans les néceſſités preſſantes, la Cour de Londres préſenta le fantôme d'une nouvelle Compagnie de commerce à l'enthouſiaſme national, pour gagner du crédit & des fonds, que la nation, laſſe de ſubſides, effarouchée par les emprunts, auroit infailliblement refuſés, s'ils lui euſſent été demandés ſous les noms d'emprunts ou de ſubſides.

Le Parlement avoit pris connoiſſance des dettes de l'Etat, & des abus commis dans le maniment des finances. La Marine ſe trouvoit endettée de plus de 5,130,539 livres ſterlings, tandis que la ſomme totale des dépenſes faites ſans moyen, & au-delà du revenu, n'étoit que de 9,471,275 livres. Une groſſe partie des dettes publiques conſiſte toujours en vols faits à l'Etat. Le Parlement Britannique le vérifia quant aux comptes des Exacteurs des deniers, à ceux des Adminiſtrateurs des finances, à ceux des Fourniſſeurs des flottes & des armées. Il fut reconnu, par exemple, que ces derniers s'étoient avantagés, non-ſeulement ſur le prix, mais encore ſur la quantité des proviſions; en ſorte que s'ils avoient fourni deux mille barils de biere, ils en paſſoient en compte cinq mille. Ce crime de faux

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ils le rejettoient ſur la monnoie de mauvais aloi qu'on leur donnoit en paiement. Ils ne recevoient que des billets, & ces papiers perdoient quarante ou cinquante pour cent : l'Etat, premier corrupteur de ſes agens ou employés, payoit ainſi ſes fautes, ſes excès, ſon diſcrédit, ſon ambitieuſe prodigalité. Il n'y avoit pas moins de déſordre dans l'application des ſubſides. Une partie des ſommes affectées à la Marine étoit arbitrairement divertie à d'autres uſages.

Une maſſe de plus de neuf millions de livres ſterling de dettes, parut alors d'un poids immenſe : auroit-on imaginé qu'en roulant dans l'eſpace d'un demi-ſiecle elle groſſiroit encore de plus de cent trente millions ? On ne fut effrayé que de la dette, on auroit dû l'être bien davantage de l'abus qui l'avoit introduite ; abus autoriſé, qui ouvroit la voie aux dépenſes outrées, & aux emprunts; voie qui ſerpente entre les écueils les plus dangereux ; écueils contre leſquels l'Etat ſe froiſſe & ſe briſe juſqu'à ce qu'il tombe dans le dernier abîme. En 1711, le Parlement créa des fonds pour le rembourſement de la dette ; mais il ſçavoit qu'il ne créoit pas des richeſſes. Afin de faire agréer ſes moyens, il ordonna dans le même acte qu'il ſeroit établi une *Compagnie des Mers du Sud*, dans laquelle ſeroient incorporés les propriétaires des effets dont nous venons de parler. Il fut réglé, à l'égard du commerce, que la nouvelle Compagnie jouiroit d'un droit excluſif depuis la riviere d'Aranoca juſqu'à la partie la plus méridionale de la Terre de feu, de là dans toutes les mers du ſud juſqu'à la partie la plus ſeptentrionale de l'Amérique, & dans les iſles, pays, places deſdites limites, réputés appartenir à la Couronne d'Eſpagne, comme auſſi dans tous les lieux qui pourroient être découverts autour de cette enceinte, pourvu que ce ne fût pas à une diſtance de plus de trois cens lieues du Continent de l'Amérique, ou dans le reſſort du Bréſil, de Surinam & autres domaines des Alliés de l'Angleterre. Elle étoit en même temps inſtituée propriétaire inamovible des iſles, villes, ports & places qu'elle découvriroit

ou

ou dont elle s'empareroit dans les bornes de ſa conceſſion, ſans en rendre aucun compte à la Couronne, quand même elle auroit été aſſiſtée dans ſes priſes ou découvertes par les vaiſſeaux de guerre de Sa Majeſté. Le Parlement lui accordoit huit mille livres ſterling pour les frais annuels de ſa régie. Sur ſon capital, la Reine étoit autoriſée à lever un pour cent, pour favoriſer la pêche de la Grande-Bretagne, & l'employer comme elle le jugeroit à propos.

Dès que l'Acte eut reçu le ſceau légal, la Reine érablit des Commiſſaires pour enregiſtrer les ſouſcriptions. L'affluence des ſouſcripteurs fut ſi grande, qu'en moins de huit jours il y eut des engagemens pour deux millions & demi ſterlings d'effets déclarés par le Bill. L'on ſe flattoit que dans le cours de l'année il ne reſteroit pas une ſeule action à remplir. L'argent des étrangers parut auſſi agréable au Gouvernement que celui des regnicoles: amis ou ennemis, il leur fut permis indiſtinctement de s'intéreſſer dans la nouvelle Société. On avoit, pour 75 livres, une Action de 100 livres, portant intérêt à ſix pour cent, outre les profits du commerce. A la vérité, il étoit facile aux Directeurs, choiſis par la Reine, de ramener les intérêts des Actions dans les coffres d'où ils ſeroient ſortis, en ſuppoſant la néceſſité de contribuer par des avances à l'exécution ou au maintien de quelque entrepriſe: quant au commerce, c'étoit à la guerre & à la paix à en décider. Quoi qu'il en ſoit, les fonds de la Compagnie reſterent entre les mains de la Cour, qui lui donna pour Gouverneur l'auteur même du projet, le Comte d'Oxford. Le voile fut bientôt déchiré; on ne ſongea pas à prendre poſte en Amérique; l'argent diſparut; les Actions tomberent à vil prix; & la Compagnie fut preſqu'évanouie auſſi-tôt que créée.

Peut-être le Gouvernement ſe flattoit-il dès-lors d'exécuter un jour, ſous la garantie de ce Traité de paix, le plan de commerce qu'il ſe bornoit à tracer, après avoir rempli l'objet du moment, celui de ſe procurer des reſſources. Le beſoin ne lui

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

permettoit pas d'employer ces nouveaux fonds aux entrepriſes pour leſquelles il étoit deſtiné. Il eſt vraiſemblable qu'il ne l'auroit pas même tenté dans une ſituation plus favorable, pour ne point allarmer & refroidir des Alliés jaloux. La Hollande, élevée ſur la baſe mobile du trafic, craignoit de voir l'Angleterre aggrandir la ſphère de ſon propre commerce, ſur-tout dans l'Amérique méridionale. Les maîtres d'une partie de la Guyane laiſſoient en paix les poſſeſſions eſpagnoles, afin de ne pas autoriſer par l'exemple la nation angloiſe à tourner ſur ces contrées les efforts de ſon ambition. Les Anglois n'exercerent donc, d'un côté, que des pirateries ſur les côtes occidentales de l'Amérique; & de l'autre, ils laiſſerent aſſez conſtamment lutter leurs Colonies contre les Colonies françoiſes, les Iſles contre les Iſles, ſans leur donner d'autre ſecours que ceux qu'il étoit néceſſaire de donner à leurs Etabliſſemens pour qu'ils conſervaſſent leur ſupériorité. On a vu les Provinces ſeptentrionales entreprendre & ſoutenir par leurs propres forces une véritable guerre. Il n'en étoit pas de même dans les Iſles: trop foibles pour tenter de conquérir, elles ne faiſoient qu'une guerre de corſaires au commerce de l'ennemi. Leurs Armateurs enleverent aux François un ſi grand nombre de navires, que le Comte de Choiſeuil-Beaupré, Gouverneur de St. Domingue, ne conçut d'autre moyen, pour arrêter le mal, que de ranimer la Flibuſte. La Cour approuva ſon projet, d'abord par une amniſtie en faveur des Flibuſtiers retirés ſur des terres étrangeres; il ramena ſous ſes drapeaux, non-ſeulement ceux qui s'étoient jettés dans les terres des Sambres & de Bocator, mais encore les transfuges qui avoient pris parti dans les Iſles angloiſes. Les ſommes dues à quelques-uns d'entr'eux ſur le butin de Carthagene, leur furent payées. Enfin le corps fut rétabli dans ſes anciens priviléges. Le Comte de Choiſeul, avec leur ſecours & quelques frégates, ſe flattoit de reprendre l'avantage ſur l'ennemi, lorſqu'il fut attaqué, en 1711, à la hauteur de la Havane, par une eſcadre angloiſe, avant d'avoir pu conduire ſon projet à matu-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

rité. Son vaiſſeau ſoutint un ſanglant combat, mais à la fin il fallut céder au nombre : le bâtiment fut pris, & le Général mourut quelque temps après de ſes bleſſures. Avec lui s'éteignit à jamais la Flibuſte, faute de chef. Par la mort, le déplacement des Gouverneurs des Iſles, elle reſta comme un corps ſans ame. La foule de ces aventuriers, arrivés à Saint-Domingue, ſe fixa, & groſſit le nombre des Colons. Ainſi finit l'hiſtoire de ces hommes extraordinaires, dont les geſtes ſemblent appartenir aux fables héroïques.

Ce peuple s'étoit formé des débris des troupes & des peuplades nombreuſes que l'Angleterre, la France, la Hollande avoient imprudemment jettés ſur le nouveau Monde, & lâchement abandonnées aux intempéries du climat, à la diſette, à tous les dangers. Les foibles avoient péri : les forts reſterent, & la néceſſité durcit la trempe de leur ame.

Hors de la ſociété, dans des déſerts, rejettés vers l'état qu'on appelle état de nature, ils compoſent des mœurs de leur ſituation nouvelle & de leurs anciennes mœurs un mélange ſingulier, qui, excité par un ferment violent, les rendit monſtrueux ou prodigieux. Entre les peuples ſauvages, ils étoient les plus atroces ; entre les peuples civiliſés, ils étoient les plus généreux ; ou bien, ils étoient les plus généreux entre les peuples ſauvages, & les plus atroces entre les peuples civiliſés.

Dès qu'ils ſe rencontrerent, ils s'unirent, malgré les différences, & même les antipathies nationales. Dans ces pays éloignés, ils étoient compatriotes : la conformité de deſtin les rendit amis & freres.

Sortis de nations guerrieres, qui regardoient l'Amérique comme leur proie, ils ſe dévouerent à la guerre. Ils auroient été conquérans avec des flottes ; avec des barques, ils furent pirates.

Le vaiſſeau devient la patrie des gens de mer : la vie orageuſe devient l'état naturel de ces aventuriers.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Sans ceſſe de toutes parts preſſés par les périls, leur intrépidité acquit un degré d'élaſticité, inconnu avant eux.

Le feu du climat, qui avoit énervé les anciens uſurpateurs de l'Amérique, ne faiſoit qu'enflammer le ſang de ces hommes robuſtes, & embraſer leur courage. Dans l'aſſemblée de ces braves, leur imagination s'électriſoit réciproquement, s'exaltoit, & s'élançoit au-delà des bornes de l'humanité.

Cette même terre qui avoit inſpiré tant d'enthouſiaſme, de fanatiſme, d'héroïſme, de férocité aux anciens conquérans, inſpira les mêmes ardeurs à nos audacieux aventuriers. La furie qu'avoient déployé ceux-là contre les Indiens, ceux-ci l'exercerent contr'eux. Les Indiens n'avoient plus que des fers; leurs tyrans avoient tout, & ils étoient ennemis, ou regardés comme ennemis de la France, de la Hollande, de l'Angleterre, de l'ancienne patrie des Flibuſtiers. Les Eſpagnols avoient prétendu être appellés à ſubjuguer les Indiens; les Flibuſtiers ſe crurent appellés à punir les Eſpagnols.

Avec les mêmes fureurs & moins de frein, ils ne furent pas des vengeurs plus cruels que les conquérans n'avoient été de cruels raviſſeurs. Leurs jugemens ou leurs exécutions furent ſemblables à ceux des loix de certains peuples, qui puniſſent les forfaits par des forfaits.

Hors de là, hors de cette ſphère d'injuſtice & d'atrocité, ils étoient les plus juſtes & les plus généreux des brigands, non-ſeulement entr'eux, mais envers les peuples qu'ils rencontroient; entr'eux, parce que l'injuſtice auroit amené une prompte peine & entraîné la diſſolution de leur ſociété; envers les autres, parce qu'ils ne prétendoient pourſuivre que l'injuſtice, les ennemis de leurs nations, les leurs, ceux de l'humanité. Envers ces ennemis mêmes, ils gardoient inviolablement leur foi, ſi ce n'eſt dans la frénéſie du carnage & du pillage. Lorſque Montauban, qui s'étoit chargé d'eſcorter un navire eſpagnol, richement chargé, entendit un de ſes camarades propoſer de s'en

saisir, il voulut, humilié de ce discours, quitter la place; toute la troupe se souleva, & le perfide fut jetté sur la premiere côte.

Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ne fussent point sensibles à l'éguillon de l'honneur & de la gloire: ils avoient, comme les peuples policés, leurs fausses idées de gloire & d'honneur; & ils étoient capables des sacrifices les plus héroïques pour mériter l'estime les uns des autres, pour inspirer la terreur ou l'admiration, & pour attacher à leur nom, ou au nom de leur corps, le prix non-seulement de la bravoure, & de l'audace, mais encore celui de la probité, du désintéressement, de la générosité.

Quoiqu'ils n'eussent point proprement de patrie, ils étoient, à leur maniere, fideles à leurs Souverains. Sur les domaines de leurs Rois, on les vit souvent fuir l'oppression, & rarement se soulever contre les oppresseurs. L'esprit d'indépendance, quoique porté à l'excès, fut toujours loin chez eux de l'esprit de révolte.

Sans patrie, sans domicile, sans familles, sans soins sur l'avenir, ils ne combattoient pas pour conquérir, pour s'enrichir, pour se reposer sur leurs triomphes ou leur fortune; ils combattoient pour vaincre, piller & jouir du moment.

Leurs dissipations ne tenoient pas de la stupidité prétendue du sauvage, qui vend, dit-on, son lit le matin, sans prévoir qu'il en aura besoin le soir: elles prenoient leur source dans la confiance de l'homme fort & endurci, qui se promet de recueillir encore demain ce qu'il consomme aujourd'hui.

Ils s'attacherent à leur genre de vie, comme les indigens s'attachent à la mendicité. Les peines ne les rebutoient pas, comme l'aspect du supplice ne rebute pas le malfaiteur résolu.

L'indépendance étoit le principal attrait de leur état. Cet attrait agit d'autant plus puissamment sur eux, que leurs passions étoient plus brutales.

Quiconque, avec de l'énergie, ne tient point au présent,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

& ne craint point l'avenir, peut être un homme extraordinaire, s'il veut l'être. Ceux-ci furent les plus extraordinaires des hommes, parce que leurs ſentimens à cet égard alloient juſqu'à la folie.

Toujours errans, ils ne ſe perpétuoient pas; leur eſprit ne ſe feroit pas tranſmis. Mais le bruit de leurs ſuccès, le deſir de l'indépendance, le goût du merveilleux, l'inconſtance, la cupidité, l'enthouſiaſme exciterent, en Europe, une vive fermentation dans les eſprits de cette claſſe d'hommes ardents, inquiets, licencieux, qui ne pouvoient ſupporter les fers, & regardoient comme des fers tous les liens, qui ne trouvoient pas où ils étoient ce que leur demandoit leur inſtinct, qui brûloient de ſe ſauver de la miſere, ou des tourmens de l'ennui, ou des dangers d'un caractère turbulent & offenſif, qui, dominés par l'imagination, prenoient feu au récit des nouveautés, des ſingularités, des prodiges. L'Europe recruta les Flibuſtiers, comme l'Eſpagne avoit recruté les premiers conquérans de l'Amérique.

Des hommes qui ne s'occupent qu'à détruire, ſont bientôt détruits. Auſſi les Flibuſtiers ne furent-ils qu'un peuple éphémere.

Ils ne formerent même pas un peuple: ce n'étoit que des bandes de brigands; ils devoient donc être plutôt détruits.

Leur feu devoit bientôt s'éteindre de lui-même, car c'étoit celui de l'enthouſiaſme & du fanatiſme.

Les Nations qui avoient enfanté & excité la Flibuſte, travaillerent à l'étouffer; la néceſſité de la paix les y obligeoit; leur propre intérêt le leur commandoit. Celui qui frappe eſt frappé du coup même qu'il donne.

L'établiſſement de la police dans les Iſles, refuges des aventuriers, affoiblit la Flibuſte.

L'union des Anglois d'abord, & enſuite des François avec les Eſpagnols, objets de leur furie, la diviſa.

La politique, par des honneurs, des récompenſes, des bienfaits adroitement diſtribués, la démembra.

Les excès, & la mauvaiſe fortune l'abattirent.

Le repos l'anéantit.

La Flibuſte avoit ſubſiſté, avec une ſorte d'éclat, pendant près d'un demi ſiecle ; je parle de l'éclat du volcan : elle avoit trop duré de plus d'un demi-ſiecle.

Il étoit temps auſſi que la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne finît ; car toutes les puiſſances belligérantes étoient épuiſées. Au mois de Janvier 1712, un congrès fut ouvert à Utrecht pour la pacification générale. On publia la ſuſpenſion d'armes entre la France & l'Angleterre au mois d'Août. Enfin l'Angleterre triomphante donna la Loi. Le 13 Avril 1713, la paix fut ſignée. La France s'obligea à reſtituer à la Grande-Bretagne la Baie & le détroit d'Hudſon, avec les dépendances, ainſi qu'à indemniſer la Compagnie angloiſe des pertes qu'elle avoit ſouffertes pendant la guerre. Elle céda l'Iſle de S. Chriſtophe, Plaiſance & l'Iſle de Terre-neuve, Port-Royal & l'Acadie, depuis Nouvelle-Ecoſſe, conformément à ſes anciennes limites. Elle renonça aux droits qu'elle prétendoit avoir ſur les Cantons Iroquois. Ces peuples renouvellerent alors les proteſtations qu'ils avoient faites pluſieurs fois contre l'empire qu'on s'arrogeoit ſur leurs terres, & dès-lors ſur eux-mêmes : leurs menaces & leur fierté ſoutinrent leur indépendance. Les Abénaquis s'indignerent auſſi de ce qu'on diſpoſoit d'un pays dont ils s'attribuoient la pleine propriété, & prirent les armes. Il fut accordé que les François pourroient élever des cabanes & des étalages à Terreneuve pour la pêche de la morue : c'étoient de frêles établiſſemens ; mais l'Iſle du Cap-Breton, & toutes les autres Iſles ſituées à l'embouchure & dans le Golfe de S. Laurent leur reſtoient.

La France ſe déſiſta, en faveur du Portugal, de ſes prétentions ſur les terres du Cap-Nord, ſituées entre la riviere des Amazones & celle de Pinçon, ainſi que ſur les deux rives & ſur la navigation des Amazones. Il fut ſtipulé qu'elle défendroit aux habitans de l'Iſle de Cayenne de commercer à l'embouchure de cette riviere & ſur le Maragnon, ainſi que de

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

passer la riviere de Pinçon pour aller négocier & acheter des esclaves dans les terres du Cap-Nord. Le Roi de Portugal obtint la libérté de rebâtir les forts d'Arguais, Caman ou Xassapa. L'Espagne lui laissa la possession paisible de la Colonie du S. Sacrement vers Rio de la Plata, sans en fixer les limites; omission de laquelle les Portugais conclurent dans la suite que toute la côte étoit incorporée au Brésil par ce traité.

Enfin Philippe V se vit réduit à retirer l'Assiente des Negres des mains des François, & de la transporter, avec de nouveaux avantages, à la Compagnie Angloise du Sud. Nous allons rapporter les principales dispositions de l'Acte, divisé en 43 articles.

Sa Majesté Britannique s'oblige pour la Compagnie Assientiste, à introduire dans les Indes occidentales 144,000 negres, pieces d'Inde, des deux sexes, de tout âge, à raison de 4800 chaque année dans l'espace de trente ans, à commencer du premier Mai 1713.

La Compagnie payera trente-trois piastres & un tiers, pour chaque negre, de la mesure réguliere de sept quarts, sans défauts, pour tous droits.

Elle fera une avance à S. M. C. de 200,000 piastres, en deux payemens égaux; & elle se rembourfera sur le montant des droits pendant le cours des dix dernieres années, à raison de 20000 piastres par an.

Elle payera, *en la Cour de Madrid* & non ailleurs, tant l'avance des 200,000 piastres que les droits de l'introduction de six mois en six mois par moitié.

Elle ne payera les droits que pour 4000 negres; S. M. lui faisant grace des 800 restans, en compensation des intérêts de la somme avancée, & du soin de payer à Madrid.

Après l'introduction de ces 4800 negres, elle aura le pouvoir d'en importer davantage, si elle le trouve à propos, en payant seulement la moitié des droits pendant les vingt-cinq premieres années.

La

La Compagnie pourra faire ſon trafic avec des navires anglois ou eſpagnols, à ſa volonté, & avec des équipages de l'une ou l'autre nation. Même faculté pour la régie de ſes affaires.

Il lui ſera libre d'introduire des negres dans tous les ports de la mer du nord, & dans celui de Buenos-Ayres, à ſon choix, pourvu qu'il y ait dans ces ports des Officiers compétens pour viſiter les vaiſſeaux, & délivrer les certificats néceſſaires. A l'égard de ceux qu'elle introduira dans les ports de la côte au Vent, Sainte-Marthe, Cumana & Maracaïbo, ils ne pourront être vendus plus de trois cens piaſtres chacun; mais elle aura la liberté de vendre dans les autres ports de la Nouvelle-Eſpagne à tel prix qu'elle voudra.

S. M. C. lui accorde la permiſſion de faire entrer juſqu'à 1200 negres des 4000 qu'elle doit annuellement fournir, par la riviere de la Plata, ſçavoir 800 à Buenos-Ayres & 400 pour les Provinces éloignées & le Chili, avec faculté à ſes Directeurs & Commis d'avoir ſur la riviere des maiſons de bois, & quelque terrein aux environs pour le cultiver & y élever des beſtiaux à leur uſage.

S. M. promet à la Compagnie de faire fréter & équiper à Panama, ou dans d'autres ports de la mer du ſud, des bâtimens de 400 tonneaux, pour tranſporter ſes negres dans tous les ports du Pérou, & non ailleurs, & de rapporter à Panama le produit de la vente deſdits negres en marchandiſes du pays, comme réaux, barres d'argent & plaques d'or, exemptes de tous droits d'entrée & de ſortie. Pour l'armement de ces bâtimens, le Roi lui accorde la permiſſion de faire venir d'Europe à Porto-Bello, & de Porto-Bello à Panama, tous les cordages, voiles, fers, &c. ſans néanmoins qu'il lui ſoit permis de vendre aucun deſdits agrès, & ſeulement pour les employer à ſon uſage.

Les Vicerois, le Conſeil ſuprême, les Préſidens, Gouverneurs & autres Miniſtres de S. M. C. ne pourront arrêter les vaiſſeaux de la Compagnie, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ni ſaiſir ſes biens ou effets, ni viſiter les maiſons de ſes facteurs,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

s'ils ne justifient d'introductions en fraude. Dans ce dernier cas, ils ne pourront confisquer que les marchandises de contrebande.

La Compagnie pourra charger ses retours sur les flottes, galions, & autres vaisseaux de guerre de S. M. sans payer aucun droit d'entrée en Espagne, & aucun droit d'indult ordinaire ou extraordinaire.

Depuis le 11 Mai 1713, la Compagnie de France, & aucune autre Compagnie, ne pourront introduire des negres dans les Indes, sous peine de confiscation au profit de celle d'Angleterre, dont les facteurs pourront visiter les bâtimens qui arriveront à la côte, avec la permission & sous l'autorité des Gouverneurs; à la charge par ladite Compagnie de payer les droits desdits negres confisqués à son profit.

Les navires seront visités; que si l'on y trouve des marchandises, elles seront confisquées, comme si elles avoient été déchargées à terre, S. M. ne voulant permettre aucun commerce de marchandises dans ses Etats de l'Amérique; que ces marchandises seront estimées & brûlées en place publique; & que les Capitaines ou Maîtres des vaisseaux seront condamnés à payer le prix de l'estimation, &c.

Les vaisseaux de la Compagnie pourront sortir des ports de la Grande-Bretagne ou de l'Espagne, & y faire leurs retours, en faisant sçavoir leur départ, & laissant, en retournant, un registre ou déclaration de leur chargement, sans qu'il soit permis d'y embarquer les fonds des Espagnols ou d'y recevoir des passagers, sans une permission expresse de S. M. C.

Les prises que les vaisseaux de la Compagnie armés en guerre, feront sur les ennemis des deux Couronnes ou sur les forbans, pourront être conduites dans les ports de S. M.; & après qu'elles y auront été déclarées bonnes & légitimes, s'il s'y trouve quelques negres, ils pourront être vendus à compte de ceux que la Compagnie est chargée de fournir, comme aussi les vivres & les munitions qui lui seront inutiles. A l'égard des marchandises,

elles ſeront conduites à Carthagene ou à Porto-Bello pour y être miſes en dépôt dans des magaſins juſqu'à l'arrivée des gallions. Alors elles ſeront vendues au profit de la Compagnie, ſous la réſerve du quart net du produit total de la vente pour le Roi. Quant aux vaiſſeaux ou autres bâtimens ſur leſquels les marchandiſes auront été trouvées, ils appartiendront entierement, ainſi que les armes & les agrès, à ceux qui les auront pris.

Leurs Majeſtés Catholique & Britannique, reſteront intéreſſées dans le préſent Traité, chacune pour un quart des profits qui en reviendront, à la charge par S. M. C. d'avancer à la Compagnie un million de piaſtres, ou le quart de la ſomme qu'elle jugera néceſſaire pour mettre cette affaire en regle, ſi elle n'aime mieux que la Compagnie n'en faſſe l'avance, dont S. M. lui payera les intérêts.

Après les cinq premieres années, la Compagnie rendra compte des profits, & en payera à S. M. ce qui lui en reviendra. Du produit de ces cinq années, la Compagnie ſe rembourſera de ſon avance pour S. M. & des intérêts. De cinq en cinq ans, elle rendra de pareils comptes. Si les premiers profits ſont ſuffiſans pour le rembourſement de ladite avance, la Compagnie pourra ſe rembourſer en tout ou en partie des 200,000 piaſtres.

S. M. lui accorde, après les trente ans du traité, trois autres années pour retirer ſes effets, & former la balance générale de ſes comptes, avec permiſſion à ſes navires d'entrer dans les ports de l'Amérique pour cet objet.

La Compagnie, pour l'entretien de ſes Negres, de ſes Commis & Facteurs, comme auſſi pour l'armement de ſes vaiſſeaux, pourra envoyer d'Europe dans les Indes des habits, médicamens, proviſions, agrès & apparaux, par des bâtimens de 150 tonneaux, indépendamment de ceux qui lui ſerviront pour le commerce des Negres, en donnant avis de leur départ & expédition au Conſeil d'Eſpagne, & encore à la charge de ne pouvoir vendre aucune de ces choſes apportées par ces bâti-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

mens, à moins que ce ne fût à des vaiſſeaux eſpagnols qui en auroient abſolument beſoin pour leur retour en Europe.

S. M. permet à la Compagnie de prendre à ferme des terres proche de ſes comptoirs, pour y faire des plantations, & les faire cultiver par les habitans ou les negres.

S. M. lui donne pareillement la permiſſion d'envoyer un vaiſſeau de 300 tonneaux aux Iſles Canaries pour charger des fruits, & prendre ſon regiſtre pour l'Amérique, une ſeule fois pendant les trente ans du traité, de la même maniere que la choſe avoit été accordée aux Compagnies de Portugal & de France.

Toutes les conditions accordées aux précédentes Compagnies, en tant qu'elles ne ſeront point contraires au préſent traité, y ſeront réputées inſérées, ainſi que toutes les cédules expédiées en faveur de ces Sociétés.

En cas de déclaration de guerre entre les deux couronnes, la Compagnie aura un an & demi pour retirer ſes effets des Indes & d'Eſpagne. Que ſi elles l'avoient avec d'autres nations, les vaiſſeaux de la Compagnie reſteroient neutres, ſans pouvoir être inquiétés: A cet effet ils porteroient des armes & pavillons différens, afin de pouvoir être reconnus, ſuivant ce qu'ordonnera S. M.

A ce Traité, ſigné à Madrid le 26 Mars 1713, S. M. C. ajouta, *de ſon propre mouvement*, c'eſt-à-dire, la main forcément conduite par l'Angleterre, un XCIII. article, comme hors du corps de l'acte. Cet important article accorde à la Compagnie un vaiſſeau de 500 tonneaux, chaque année des trente que doit durer la ferme, afin de pouvoir commercer dans les Indes. Dans les profits de ce vaiſſeau, S. M. C. aura l'intérêt d'un quart, & un autre cinq pour cent ſur le net des trois autres quarts appartenant à la Compagnie, à condition expreſſe que les marchandiſes portées par chaque vaiſſeau, ne pourront être vendues qu'en temps de Foire; & que ſi elles arrivent dans les ports avant ces temps-là, elles ſeront, en attendant, dé-

posées dans des magasins fermés à deux clefs, dont l'une restera aux Officiers Royaux, & l'autre aux Facteurs de la Compagnie.

La Compagnie trouva bientôt que différens articles de cet acte avoient besoin d'explications; & sur les représentations qu'elle fit, tant à Madrid qu'à Londres, il en fut signé un nouveau le 26 Mai 1716 par les Ministres des deux Cours.

Par le dernier article du traité précédent, la Compagnie étoit obligée de mettre dans des dépôts les marchandises du *vaisseau de permission* jusqu'à l'arrivée des gallions & de la flotte d'Espagne, & à la tenue des Foires. Attendu que ces marchandises pouvoient souffrir des dépérissemens, elle demanda que les Foires se tinssent tous les ans à Carthagene, à Porto-Bello ou à la Vera-Cruz; qu'on lui fit donner avis du départ des gallions, pour qu'elle pût expédier son vaisseau; & qu'en cas qu'il n'y eût point de foire, elle eût la liberté de faire vendre ses marchandises après un certain temps. S. M. C. déclara que les Foires se tiendroient régulierement toutes les années à la Nouvelle-Espagne & au Pérou; qu'on donneroit en Angleterre un avis précis du temps auquel partiroient les gallions; qu'en cas qu'ils ne fussent point partis dans tout le mois de Juin, il seroit permis à la Compagnie de faire partir son vaisseau, en informant de son départ la Cour de Madrid; que ce vaisseau étant arrivé à l'un des trois ports de Carthagene, Porto-Bello & la Vera-Cruz, seroit obligé d'attendre les gallions pendant quatre mois; qu'après ledit terme expiré, les Facteurs de la Compagnie auroient permission de vendre leurs marchandises, bien entendu qu'en cas que le vaisseau allât au Pérou, ce seroit à Carthagene & à Porto-Bello, & non à la mer du sud.

En second lieu, la Compagnie représenta que le nombre & le prix des Negres dont elle auroit à traiter en Afrique étant incertains, il lui étoit impossible de sçavoir au juste la quantité de marchandises dont elle devoit charger ses vaisseaux; & que pour ne pas manquer l'achat, elle étoit obligée d'en transporter

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

plutôt plus que moins, en ſorte qu'il pouvoit ſouvent arriver qu'il lui en reſtât beaucoup; que dans ce cas, elle ſupplioit S. M. de lui permettre de tranſporter aux Indes celles qu'elle n'auroit pas troquées contre des Negres, offrant de les mettre dans des dépôts en attendant qu'elle pût les rapporter en Europe. Le Roi n'accorda cette permiſſion que pour les marchandiſes des vaiſſeaux anglois qui tranſporteroient des Negres à Buenos-Ayres, & non pour ceux qui iroient aux ports de Curaçao, Carthagene, Porto-Bello, la Vera-Cruz, Puerto-Ricco, S. Domingue & autres; à cauſe que S. M. B. avoit des Iſles au vent de tous ces lieux, entr'autres la Barbade & la Jamaïque, où les vaiſſeaux de la Compagnie pourroient en paſſant dépoſer leurs marchandiſes. Quant à Buenos-Ayres, les marchandiſes qui y arriveroient devoient être déclarées par les Facteurs de la Compagnie, ſous peine de confiſcation.

Enfin la troiſieme repréſentation de la Compagnie fut que l'exécution du traité n'ayant pas commencé en 1713, comme il avoit été ſtipulé, elle avoit perdu ſur les Negres qu'elle avoit achetés pour la fourniture de ladite année, & qu'elle avoit été obligée de vendre dans les Iſles angloiſes. Elle ajoutoit que depuis trois ans elle n'avoit pu envoyer le vaiſſeau de 500 tonneaux. S. M. C. fixa le commencement du traité au 11 Mai 1714. A cet effet, la Compagnie devoit payer les droits des deux années échues le même jour 1716, ainſi que les 200,000 piaſtres de l'avance. Pour la dédommager des trois années qu'elle n'avoit point envoyé aux Indes le vaiſſeau de permiſſion, le Roi lui permit de partager les 1500 tonneaux de marchandiſes en dix portions annuelles, à commencer en l'année 1717, enſorte que le vaiſſeau ſeroit de 650 tonneaux, au lieu de 500, chaque tonneau de deux pipes de Malaga, du poids de vingt quintaux.

Ces traités ouvroient manifeſtement toute l'Amérique eſpagnole au commerce, à la curioſité, à l'ambition des Anglois. Les libertés accordées à la Compagnie leur donnoient tout pou-

voir ; car les reſtrictions étoient nulles ou illuſoires. Les Facteurs anglois n'avoient qu'à conteſter aux Officiers Royaux de l'Amérique la légitimité de l'oppoſition la plus juſte pour porter lentement les démêlés à la Cour de Madrid, forcée d'agir lentement ; & la Cour de Madrid obéiſſoit à la Cour de Londres.

Les intérêts réſervés au Roi d'Eſpagne dans les profits de la Compagnie, le mettoient en ſociété avec elle pour toute entrepriſe illégalement lucrative contre les intérêts du commerce eſpagnol. Moyennant de gros gains, le fiſc pouvoit devenir tout Anglois.

La permiſſion de bâtir des maiſons, de cultiver des terres, d'affermer des plantations ſur la riviere de la Plata, naturaliſoit les Anglois dans le pays, leur applaniſſoit toutes les voies du Paraguay & du Chili, les conduiſoit à toutes les entrepriſes qu'ils auroient voulu tenter.

La liberté de fréter des bâtimens dans tous les ports de la mer du ſud, donnoit celle de reconnoître toute l'Amérique occidentale, d'en eſtimer la force & la foibleſſe, de lier des intelligences avec les naturels du pays, de préparer des triomphes & des conquêtes pour la premiere guerre.

Il eſt étonnant que l'Angleterre n'ait pas alors profité de tant de faveurs pour ſonder les voies & les détours de la mer du ſud, y faire des découvertes, s'y établir, y prendre des poſtes dominans. La Compagnie du Sud y étoit autoriſée par ſa charte ; la Cour de Londres n'auroit pas craint une forte réſiſtance de la part de la Cour de Madrid.

On a remarqué les avantages que les Anglois avoient recueilli de ces traités ; mais l'on n'a pas remarqué les avantages infiniment ſupérieurs, ſelon leurs vues, qu'ils ont négligé d'en recueillir. Ils cherchent aujourd'hui à prendre place dans ces régions ; ils y regneroient, s'ils avoient exploité à fond le privilege de l'Aſſiente. La proſpérité de leur Compagnie les éblouit & les aveugla.

Philippe V faiſoit de grands ſacrifices, mais il achetoit une

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

couronne & la paix. Accorder aux Anglois la permiſſion d'envoyer 500 tonneaux de marchandiſes à vendre dans le pays, & des bâtimens de 150 tonneaux chargés d'habits, de proviſions, d'agrès à pouvoir vendre dans certaines conjonctures, c'étoit leur livrer le commerce de ces contrées. Il étoit facile de prévoir que la Compagnie détruiroit, à quelque prix que ce fût, la concurrence des gallions. L'art du commerce étoit en ſa faveur; elle avoit pour elle l'aſcendant de ſa Cour; ſes vaiſſeaux parcouroient tous les ports, tandis que les gallions ne rouloient que dans une enceinte bornée; enfin elle pouvoit impunément vendre à perte pour empêcher le débit des marchandiſes eſpagnoles, parce que le monopole des Negres lui offroit le moyen de ſe dédommager de cette perte par leur haut prix.

Le vaiſſeau de permiſſion porta mille tonneaux au lieu de cinq cens. Suivi de quelques autres bâtimens; il en verſoit pluſieurs mille. A la fin elle écraſa les gallions, & diſſipa ces fameuſes Foires, ſi ridiculement enviées de toute l'Europe, comme ſi tous les peuples n'en euſſent pas réellement partagé les richeſſes, ſans avoir la peine & courir le riſque de les aller puiſer à la ſource.

La Compagnie angloiſe du Sud, formée deux ans auparavant & tombée, ſe releva par le traité de l'Aſſiente. Autant que ſa décadence avoit été prompte, autant ſa ſplendeur fut rapide. Ses premiers ſuccès éclipſerent les ſuccès les plus brillans des Compagnies les plus floriſſantes. Dans l'eſpace de cinq ans, ſes actions monterent proportionnellement beaucoup plus haut que celles d'aucune autre Société angloiſe n'étoient montées dans un pareil intervalle. Le Roi Georges, après en avoir pris pour dix mille livres ſterlings, ſe rendit doucement à la priere qu'elle lui récita, au mois de Février 1718, pour l'engager à être ſon Gouverneur, & en quelque ſorte premier Directeur. Ainſi le Roi fut le chef de ſon tréſor. Vers le même temps, elle envoya des préſens conſidérables au Gouverneur & autres Officiers de Buenos-

Buenos-Ayres, pour leur prouver ſon eſtime & ſes droits à leur bienveillance.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Cette place fut ſon principal établiſſement, comme elle l'avoit été de la Compagnie françaiſe. Avec la guerre & l'Aſſiente, celle-ci s'éteignit. Cependant les marchands françois continuoient clandeſtinement leur commerce dans la mer du ſud, après le traité d'Utrecht. Dans les premiers temps où le Pérou manquoit de tout avec ſes métaux, ils avoient gagné juſqu'à huit cents pour cent. Leur affluence, excitée par ces énormes profits, avoit été dans la ſuite ſi tumultueuſe & ſi inconſidérée, que leurs marchandiſes s'étoient avilies par leur ſurabondance, & que pluſieurs Armateurs, dans l'impoſſibilité de débiter leurs cargaiſons, les avoient brûlées pour n'être pas réduits à les rapporter en Europe. Inſenſiblement l'intérêt calculé s'étoit rapproché de l'équilibre. A la paix, les Cours de France & d'Eſpagne convinrent ſecretement enſemble que, pour trafiquer dans la mer du ſud, les Armateurs françois couvriroient le vice nationnal qui les en excluoit, avec des commiſſions angloiſes, expédiées ſous des noms de Capitaines anglois. Cependant, s'il faut en croire la Barbinais le Gentil, le premier François connu qui ait fait le tour du monde, & qui étoit parti de Cherbourg en 1719, cette voie ne conduiſoit plus à la fortune. Ceux qui s'y engageoient n'étoient dignes que de compaſſion. Ils perdoient, ils ſe ruinoient. Il y avoit encore en 1715 au Pérou 40 vaiſſeaux françois, tandis qu'à peine il en auroit fallu ſix pour ſuffire à tous les beſoins. Ainſi donc la France auroit été foulée autant qu'on prétendoit qu'elle avoit été ſoutenue par la roue du commerce, ſi ſon deſtin dépendoit des marchands regnicoles. Comme les armemens étoient ſecrets ou déguiſés, les expéditions pour le Sud ſe croiſoient, les vaiſſeaux s'entrechoquoient, & la navigation aboutiſſoit à des naufrages. Cependant la bouſſole des négocians ſe tournoit encore, à cauſe des variations des eſpeces, vers ces contrées, où l'on s'imaginoit, dit le Gentil, que la corne d'abondance ne ſçauroit tarir.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Ce Voyageur ajoute que l'expérience l'oblige d'avouer qu'il n'y avoit point de peuple plus ſouvent dupé par ſon ambition, & moins propre à trafiquer dans les Indes que le François, & que les autres peuples en jugeoient ainſi. Les marchands de cette nation avoient encore alors à lutter contre les marchands eſpagnols, qui, dans l'opinion qu'ils étoient délivrés de leur concurrence, avoient multiplié leurs achats & groſſi leurs envois. Ils s'entredétruiſirent. Le Gentil prévit que la Cour d'Eſpagne, fatiguée d'une concurrence ruineuſe pour les Armateurs regnicoles, & preſſée par les Anglois jaloux de jouir de la plénitude de leur privilege, ne tarderoit pas de fermer aux François la mer du Sud. L'événement vérifia bientôt ces conjectures. L'Angleterre négocia vivement & impérieuſement pour obtenir l'ampliation du traité de commerce, comme on l'a vu, & l'excluſion des François. En 1716 le Viceroi du Pérou, *favorable à ces derniers*, fut dépouillé de ſon Gouvernement à cauſe de ſa condeſcendance pour eux; & ſon ſucceſſeur, Don Carmine Caracciolo, Prince de Santo-Bono, fit avorter toutes leurs entrepriſes. La Compagnie angloiſe, ſoutenue par les meſures de la Cour d'Eſpagne, encouragée par de nouvelles faveurs, parvenue à l'époque de la maturité de ſes projets, pouſſa ſi vigoureuſement ſes ſollicitations & ſes entrepriſes, que bientôt après il ne ſe fit plus d'expéditions en France pour la mer du Sud par le cap de Horn.

Cependant les François venoient de rendre un ſervice ſignalé aux Eſpagnols dans le Chili. En 1715, des Caciques des Indiens aſſujetis, qui ne ſouffrirent & ne ſouffriront jamais qu'impatiemment le joug, avoient fait courir la flêche, ſignal de la guerre, pour inviter leurs Alliés à la révolte, & des quipos ou cordons chez les Indios Bravos pour leur indiquer le ſujet, le temps & le lieu de l'aſſemblée. Il s'agiſſoit de prendre des meſures ſecretes contre l'ennemi commun. La trame fut ſi bien ourdie, qu'il ne fut pas poſſible de la rompre avant que l'ouvrage fût achevé, quoique découvert par l'aveu forcé d'un Ca-

cique Indien, qui, ſous divers prétextes, avoit amaſſé beaucoup de fer pour armer des lances. Le Gouverneur, pour épouvanter les coupables, écraſa les innocens. Les Indiens les plus attachés à l'Eſpagne furent chargés de chaînes & condamnés au ſupplice, quoique les juges eux-mêmes reconnuſſent leur fidélité. Juſqu'alors, jamais Arrêt ſanglant n'avoit porté l'apologie des victimes : jamais la tyrannie n'avoit écrit avec ſon glaive : *Je vous déclare innocens & dignes de mort.* Les cadavres de ces infortunés furent coupés en quatre quartiers & expoſés ſur les grands chemins. A ce ſpectacle, les conjurés hors d'eux-mêmes déchirent un grand nombre d'Eſpagnols. La ville de la Conception auroit été ſaccagée, comme elle l'a été tant de fois par ces peuples, ſi elle n'avoit été protégée par des vaiſſeaux françois, dont les Eſpagnols implorerent l'aſſiſtance, après l'avoir hautement refuſée par la bouche de leur Gouverneur, préſomptueux avant d'avoir meſuré le danger, humble dans le danger même, moment où il reconnut que *ſa nation n'avoit pas* en effet, ſi ce n'eſt *aſſez de courage, du moins aſſez de force pour défendre & garder ſes conquêtes.* Enfin le feu fut aſſoupi ; mais il couva ſous la cendre ; il éclata de nouveau en 1720. La guerre recommença par le meurtre d'un Capitaine eſpagnol, dont les Indiens envoyerent, ſuivant l'uſage, la main droite à leurs Alliés pour les inviter à reprendre les armes. L'Archevêque de Plata, Diego Marcillo Rubio d'Aunian, qui, pour la ſeconde fois, avoit pris les rênes du Gouvernement du Pérou, en fut ſi effrayé, qu'il les abandonna, dans la chaleur des opérations militaires, pour ſe borner au ſoin qui lui convenoit, celui de conduire ſon Dioceſe. L'ivreſſe allumoit ſouvent la furie de ces peuples contre leurs tyrans ; & ceux-ci leur vendoient du vin & des eaux-de-vie ! Lorſque leur raiſon étoit troublée, & leur ſang enflammé, ils prenoient les armes, maſſacroient les Eſpagnols, devaſtoient les campagnes, attaquoient les forts, & le cours de leurs ravages étoit d'autant plus violent, qu'on n'avoit pu les prévoir, & prendre des meſures pour les pré-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

venir ou les arrêter. Enfin, après ces fréquens débordemens de leur ivreſſe, le Gouvernement éloigna le danger par la prohibition du commerce des liqueurs fortes en 1729. Leurs actes devinrent plus rares & moins terribles.

Tandis que les Armateurs françois cédoient le champ aux Négocians eſpagnols & à la Compagnie angloiſe, il s'élevoit de nouveaux concurrens & même de redoutables ennemis dans la nation favoriſée par l'Eſpagne, parmi les compatriotes des Aſſientiſtes. La Jamaïque & les Iſles voiſines, depuis longtemps accoutumées à jouir des avantages d'un commerce clandeſtin avec les Colonies eſpagnoles, craignirent avec raiſon que leur Société du Sud ne fût beaucoup plus exacte que ne l'avoit été la Compagnie de France à leur fermer les avenues des marchés dont l'entrée leur étoit interdite. Leurs Colons, après avoir fait tous leurs efforts pour changer les meſures du Miniſtere anglois, & parer le coup de l'Aſſiente, chercherent dans leur induſtrie des reſſources pour ſe relever, au lieu de s'abandonner à l'abattement. Plus les obſtacles étoient grands, plus leur eſſor fut impétueux & hardi. A travers les barrieres du monopole, il reſte toujours des brêches; l'interlope les a bientôt découvertes; inſenſiblement elles s'agrandiſſent, & le torrent coule. La Jamaïque vint à bout d'entretenir avec les Indes eſpagnoles un trafic ſi conſidérable, qu'on eſtime généralement qu'environ vingt-cinq ans après cette époque, elle en avoit retiré trois cens millions de piaſtres.

La ruſe ordinaire de ſes Armateurs étoit fort ſimple. Un bâtiment anglois ſe préſentoit, manquant d'eau, de bois, de vivres, ou bien avec un mât rompu, ou une voie d'eau qu'il ne pouvoit ni trouver ni étancher ſans décharger ſes marchandiſes. Le Gouverneur étoit diſpoſé à le croire. On permettoit au navire d'entrer dans le port & de ſe radouber. Pendant ce travail, la cargaiſon étoit dépoſée dans un magaſin; le ſceau royal s'appoſoit ſur la porte; mais on avoit ſoin de négliger les iſſues ſecrettes. Quand l'ouvrage étoit fini, c'eſt-à-dire,

quand le gros de la cargaiſon étoit vendu, il reſtoit des ouvriers à payer & des dettes à acquitter : le navire n'avoit point d'argent ; il offroit des marchandiſes ; on les refuſoit, on les acceptoit. Par ce moyen, ce qui n'avoit pas été vendu ou même ce qui l'avoit été en ſecret d'avance, ſe débitoit en public, ſans qu'aucun des intéreſſés fût compromis. Ainſi ſe débitoient les plus fortes cargaiſons. Quand la Cour de Madrid voulut défendre l'admiſſion des bâtimens étrangers dans ſes ports, ſous quelque prétexte que ce fût, les Jamaïcains appellerent quelquefois la force au ſecours de l'artifice ; ils trouverent de la facilité chez les Capitaines des vaiſſeaux de guerre patriotiquement diſpoſés à les eſcorter & à les ſoutenir dans le danger. Les Garde-côtes eux-mêmes devenoient traitables. D'intelligence avec les habitans, ainſi que l'intérêt commun le vouloit, les Marchands abordoient des côtes déſertes ; ils ne manquoient pas d'être apperçus : le marché s'ouvroit ; avant qu'on vînt les déloger, l'ordre étoit rétabli.

Outre des concurrens, des ennemis, Anglois & Jamaïcains, comme ceux-là, traverſerent le commerce de la Compagnie & des Eſpagnols dans cette partie de l'Amérique, pendant les premieres années de la ferme. Un corps de pirates, eſpece de rejetton de la Flibuſte anglaiſe, établit en 1716 ſon ſiege dans l'Iſle de la Providence. Un différend s'étoit élevé entre des navires de la Havane & des Armateurs de la Jamaïque dans le Golfe de la Jamaïque, où les uns & les autres venoient pêcher l'argent des galions engloutis deux ans auparavant dans cette mer. Le Capitaine Jennings, craignant d'être pourſuivi pour avoir commis des hoſtilités en pleine paix, chercha l'impunité & la fortune dans la piraterie. La guerre laiſſe long-temps après elle la miſere & le goût du brigandage. La troupe de Jennings groſſit de jour en jour : bientôt elle fut obligée de ſe partager en pluſieurs bandes : les unes & les autres coururent également ſur les étrangers & ſur leurs compatriotes. Les pirates, pour ſe mettre hors de l'atteinte des gros vaiſſeaux, ſe refugioient com-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

me les Flibuſtiers dans les cayes ou petites iſles ſablonneuſes, peu élevées au-deſſus de la mer, couvertes de leniſſon & abondantes en to tues. Dans les Iſles de Bahama, les Anglois avoient été déſolés & pillés deux fois par leurs ennemis pendant la derniere guerre, enſorte qu'il n'y reſtoit plus aucune trace de Gouvernement. Ce fut là, & principalement dans celle de la Providence, que ces forbans fixerent leur retraite commune. Là ils étoient en quelque ſorte maîtres du canal par où les flottes eſpagnoles ſe rendent à la Havane. La Cour de Londres ſe hâta de les rappeller par une amniſtie qu'elle accorda en 1717 à ceux qui ſe ſoumettroient dans le terme d'une année. Une partie rentra dans le devoir. Les plus redoutables s'affermirent dans leur réſolution. Leurs expéditions ſe bornerent à des courſes ſur des navires marchands, ſans aucun brigandage ſur les terres, & ſans les circonſtances qui donnerent une ſorte de grandeur aux entrepriſes des Flibuſtiers. Ils troublerent la navigation dans ces mers, & ſur-tout le commerce des Colonies angloiſes. La piraterie tourna l'Amérique & l'embraſſa.

Quelques-uns de ces brigands égalerent en bravoure, & ſurpaſſerent en férocité les Flibuſtiers leurs modeles. Le Capitaine Edouard Teach, ſurnommé Black-Beard, Barbe-noire, n'aſpiroit, dit Johnſon, leur Hiſtorien, qu'à paſſer pour un *démon incarné*. Un jour il invite un de ſes camarades à deſcendre avec lui à fond de cale, & à *y faire un enfer*. Là il met le feu à des pots de ſouffre & autres matieres inflammables. Fier de ſon tranquille délire, & jouiſſant de la crainte de ſes compagnons, il n'ouvrit les écoutiles que, quand ſur le point d'être ſuffoqués, il leur eût prouvé qu'il étoit le plus courageux & le plus inſenſé. Autant de femmes qu'il trouvoit à ſon gré, autant il en épouſoit en cérémonie pour les abandonner, après avoir aſſouvi ſa brutalité, aux féroces plaiſirs des ſiens, & ſe repaître de cet horrible ſpectacle. Le Capitaine Howel Davis employoit avec un égal ſuccès la force & la ruſe. Dans un ſervice d'honneur, diſoit Roberts, un de ces pirates plus diſſolu que féroce,

ce n'eſt que peines & travaux ſans récompenſe ; mais parmi nous on ne reſpire que liberté & plaiſirs, ſans contrainte. Sutton, condamné à mort, diſoit à un de ſes camarades abattu, ou plutôt touché à la veille du ſupplice, qu'il étoit bien inſenſé d'exhaler ſes derniers ſoupirs en prieres pour gagner le Ciel, comme ſi jamais Pirate y étoit entré ; que pour lui, il vouloit aller en enfer, où il ſe flattoit d'être gracieuſement accueilli, & où il ſalueroit Roberts de treize coups de canon en y entrant. Edouard Low fit des priſes conſidérables, principalement ſur les François, auxquels il enleva, dit-on, vingt-trois bâtimens dans un combat près de l'Iſle Royale. Entre les noms de Martel, d'Edouard England, de Charles Vane, de Jean Backam, d'Anſtis on trouve ceux de deux femmes pirates, Marie Read & Anne Banny : quelques-uns de ces Brigands périrent dans des combats ; la plûpart furent pris par des Officiers de leur Nation & pendus. Comme on exhortoit quelques-uns de ces miſérables à ſe repentir de leurs forfaits, un d'entr'eux s'écria qu'il ſe repentoit de n'en avoir pas commis davantage & ſur-tout de n'avoir pas coupé la gorge à ceux qui l'avoient pris. A ce cri, toute la bande applaudit par des cris d'admiration & d'allégreſſe. Heureuſement ces monſtres n'engendrent pas ou du moins ils ne laiſſent point de poſtérité : à la fin le genre humain ſe réunit pour les détruire. Avant 1724, la troupe entiere fut exterminée. Dès 1717, l'Amiral Eſpagnol Alfonſe-Philippe Andrado avoit enlevé à ces Brigands pluſieurs navires dans les mers du Mexique : ſix autres de leurs vaiſſeaux étoient tombés entre les mains d'un Officier de la même Nation au Port d'Arica dans le Pérou.

A la Cour de Madrid, un Miniſtre hardi, jaloux, impatient, avoit projetté d'arracher par de grands moyens le commerce du Sud au monopole & à la piratetie. Nulle borne n'arrêtoit ſon imagination : ſon courage n'étoit effrayé d'aucun danger : aucune conſidération n'affoibliſſoit ſa confiance. Dans ſes magnifiques ſpéculations, il ne meſuroit que ſon génie, ſans conſulter

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

les forces de l'Etat, & il trouvoit tout poſſible. Qu'un ſuccès ne fut pas au-deſſus de la politique, c'étoit aſſez ; il comptoit déjà l'avoir obtenu. A meſure qu'il voyoit des obſtacles s'élever, ſans s'arrêter à les combattre, il hauſſoit ſes idées, il aggrandiſſoit ſes vues, il étendoit ſes projets, & ces obſtacles s'évanouiſſoient dans l'immenſité de la ſphère nouvelle qu'il embraſſoit. Plus la ſituation des affaires étoit critique, plus il ambitionnoit & eſpéroit. Pour ſortir de l'adverſité, il formoit les deſſeins de la proſpérité la plus haute. Tant il voyoit au-delà, il avançoit. Les grandes parties de ſes projets étoient admirablement combinées, mais elles n'étoient pas ſoutenues. Il auroit créé des mondes, & il auroit échoué contre un atôme. Tel étoit Albéroni. Dans le tems où l'Eſpagne étoit réduite à renoncer à tout commerce, il lui promettoit le commerce de l'Europe, de l'Aſie, de l'Amérique, du monde entier.

Comme la Mer du Sud étoit plus hors de la portée des Nations rivales, ce fut ſur les côtes qu'elle baigne, & principalement ſur la partie ſeptentrionale la plus éloignée qu'il poſa la baſe de ſes ſpéculations. Il réſolut d'établir la domination Eſpagnole & de nouvelles Colonies dans les Contrées immenſes & inconnues, qui du Nord de Sonora s'élancent vers les mers de l'Orient. Là, des marchés libres & indépendans de la nouvelle Eſpagne auroient ouvert des débouchés aux productions locales, & des reſſources pour les beſoins des ſujets. En donnant une main au Mexique & au Pérou, le nouveau peuple auroit donné l'autre aux Philippines & à tout l'Orient. La navigation d'Aſie en Amérique auroit été abrégée, le commerce facilité. Les Iſles Philippines, rapprochées de l'Amérique Eſpagnole, auroient formé un entrepôt commode de tout le commerce de la Chine & des autres Contrées Orientales. En attendant que la route du Cap de Bonne-Eſpérance fût devenue praticable pour les Eſpagnols, le commerce des Philippines ſe ſeroit porté tout entier & tout à la fois ſur les deux Amériques. Juſqu'à ce que par des découvertes méditerranées on eût percé dans l'Amérique ſeptentrionale

nale vers les ſources de quelques nouveaux débouchés dans la mer du Nord, le Mexique auroit ſervi de canal au commerce de l'Orient avec l'Europe. Le commerce de l'Europe avec les deux Amériques & l'Orient devoit être réglé de maniere que ſon influence n'auroit point affoibli la dépendance des Indes Occidentales à l'égard de la Couronne d'Eſpagne, & qu'elle auroit même recueilli les fruits que l'interlope lui enlevoit, en lui laiſſant les dangers & les peines de garde & de ſouveraineté.

Alberoni lioit enſemble le ſort de toutes les parties du monde; le commerce devoit ſe relever en même tems en Europe, en Aſie & en Amerique: c'étoit à l'Europe à donner le branle. Le Miniſtre rendoit d'abord à la marine d'Eſpagne ſon ancienne ſplendeur; à cet éclat ſe joignoit l'éclat des manufactures; l'abondance étoit appellée au milieu des arts, pour groſſir les finances en ſoulageant les peuples. Les abus du commerce des Etrangers, les difficultés & les périls des voyages aux Indes, toutes les cauſes de la léthargie nationale ſeroient diſſipés, de maniere que l'Eſpagne, au lieu d'un commerce purement paſſif qu'elle faiſoit en Europe, deviendroit ſon propre agent, & propriétaire du commerce des Indes & de toutes les parties de la mer du Sud. En un mot elle ſeroit le centre des mouvemens généraux du commerce de ſes poſſeſſions, & le dépôt de leurs richeſſes. Pour parvenir à l'exécution de ce plan, on procuroit aux Marchands Eſpagnols des marchandiſes à plus bas prix, & l'on détruiſoit la concurrence étrangere: les Pirates qui ſe jouoient de toute la puiſſance Eſpagnole ſur la mer pacifique, ſeroient effrayés & expulſés par la multitude des navires marchands & par l'appareil de la marine militaire. Enfin l'Eſpagne devoit être & bientôt tout ce qu'elle pouvoit être. Telles étoient les idées & même les eſpérances d'Alberoni.

Un habitant du Mexique venoit d'offrir au Roi quatre vingt mille piaſtres, pour être nommé Gouverneur de la Californie, & premier Alcalde d'Acapancta & de Santipac. Alberoni, quoi-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

qu'il eût besoin d'argent, n'eut garde de vendre à ce Marchand d'honneurs & de pouvoir un pays que son génie pouvoit appeller à de grandes choses. En 1716, il fit donner ordre au Conseil du Mexico de pousser vigoureusement la conversion & la conquête de la Californie, & recommanda au Vice-Roi de prolonger les découvertes aussi loin qu'il seroit possible sur la mer du Sud, & d'établir d'échelle en échelle des Colonies & des garnisons. Pour commencer l'exécution de tous ces projets & la grande révolution du commerce des domaines Espagnols, le fond assigné étoit de treize mille piastres. Avec cette somme, il falloit construire des vaisseaux, payer des troupes, former des établissemens, fonder des Colonies, naviguer, découvrir, conquérir, bâtir, changer la face d'une immense Contrée. On construisit un vaisseau, & l'on embarqua quelques Soldats. Le navire périt, & les troupes eurent fait un voyage sur mer. En 1719, le Cardinal Albéroni, après avoir expédié de nouveaux ordres pour le Mexique, fut renvoyé hors de l'Espagne; tandis que son dessein de changer la face du monde étoit à peine hors de son imagination, & avant qu'il se fût douté qu'un coup de vent renversoit un vaisseau, & un souffle un Ministre.

Pendant l'automne de 1717, les pluies violentes avoient inondé cette Contrée, & un furieux ouragan acheva bientôt après de la désoler. Canaux, maisons, barques, tout fut ruiné, emporté, détruit. Si ces orages se renouvellent de tems à autre dans la Californie, il n'est point étonnant que la croute végétative des terres ait été dissipée, que les rochers soient nuds, & que des monceaux de pierres couvrent les plaines & les vallées. En 1720, les Missionnaires fonderent de nouveaux établissemens sur la Baye de la Paz, chez les Guaycuros ou Pericues. En 1722 & 1723, toute la péninsule fut infestée d'une prodigieuse multitude de sauterelles dont on voyoit des nuées s'élever & dérober la lumière du soleil. Elles détruisirent les pitahagas & les autres fruits dont les Indiens font leur subsistance principale. Ces malheureux affamés furent réduits à se nourrir de ces

insectes même qui se nourrissoient de leur substance. Cette funeste ressource ajouta l'épidémie à la disette : ces maladies malignes étoient accompagnées d'horribles ulcères : la dissenterie suivit ces maux, & ne fit pas de moindres ravages.

Dès l'année 1719, les Missionnaires, suivant l'ordre donné par la Cour de Madrid au Vice-Roi, le Marquis de Valero, travailloient à reconnoître la côte Occidentale de la Californie, & celle du Golfe jusqu'à Rio-Colorado, pour fixer solidement les degrés de communication avec les Philippines. Leurs courses confirmerent que cette terre étoit une péninsule séparée par le Rio-Colorado de Pinseria dans la Nouvelle-Espagne ; & que le bruit répandu au Mexique de l'entrée des galions des Philippines par un canal étoit absolument faux. On vérifia que quand entre le golfe & la mer du Sud, il y auroit eu une communication, les tempêtes fréquentes dans cette mer, le peu de profondeur des eaux & la largeur du canal, la rapidité & les différentes directions des courans, ne permettoient pas à des vaisseaux aussi gros que les galions de prendre cette route. On comptoit alors qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour procurer un asile à ces bâtimens, que d'établir une Colonie & une Garnison dans quelque port convenable de la côte de la mer du Sud ; & que pour les mettre à couvert de tout danger, du côté des terres, il n'y avoit qu'à étendre les missions vers ce lieu, & réduire les habitans des deux côtés du golfe. On découvrit sur cette côte trois différens ports avec de bonnes aiguades, & une quantité suffisante de bois, mais sur un sol peu susceptible de bonne culture. Le plus grand & le plus sûr n'étoit pas éloigné du village Indien de Saint-Michel & de la Mission de Saint-Xavier d'où les vaisseaux pouvoient tirer des provisions.

Pendant qu'on étendoit d'un côté le district de la Vice-Royauté du Mexique, on resserroit de l'autre celui de la Vice-Royauté du Pérou. Par un démembrement considérable de ce dernier Empire, on en forma un nouveau en 1718 sous le nom de Nouvelle Grenade : son ressort embrassa les terres si-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

tuées entre la mer du Sud depuis Panama juſqu'au golfe de Guayaquil ; la mer du Nord depuis le Mexique juſqu'à l'Orénoque, & dans l'intérieur du Continent juſqu'au pays de Quito. L'année ſuivante, un vaiſſeau d'Europe apporta au Pérou une épidémie qui coûta la vie à plus de deux cens mille Indiens & à un grand nombre d'Eſpagnols & de Métis. Ce Pays malheureux ſembloit particuliérement attirer ſur lui tous les fléaux. La petite vérole n'a ceſſé d'y faire par intervalle des ravages inexprimables : la terre, dans de fréquentes convulſions, ſemble le menacer d'une diſſolution entiere : plus long-tems dévaſté par les premiers Conquérans déſunis & armés les uns contre les autres, il fut plus cruellement traité ; & ſes Peuples eſclaves ſeront toujours plus opprimés, car il eſt riche en mines. L'Hiſtoire des Domaines Eſpagnols n'offre, au milieu des malheurs & des erreurs barbares, que trop peu de conſolation à l'humanité : le bien qui s'y fait, ſe fait peut-être trop obſcurément.

La France, obligée d'abandonner le commerce de l'Amérique Eſpagnole, ne parut plus chercher qu'à procurer à ſes propres poſſeſſions une meilleure fortune, afin de croire que la ſienne en étoit augmentée. Dans les Pays Septentrionaux, où l'analogie du ſol & du climat ſembloit avoir attiré & fixé ſes Colons, on ne connoiſſoit encore à la paix d'Utrecht que des mines de ſubſiſtances ; & entre ces mines on diſtinguoit ſur-tout la mer de Terre-Neuve. Lorſqu'on fut contraint de céder l'Iſle de ce nom aux Anglois, la Cour reconnut combien il étoit important de conſerver, de peupler, de fortifier l'Iſle du Cap Breton qu'on avoit quelquefois perdue ſans regret, & qu'on avoit gardée avec indifférence depuis la paix de Riſwick. Inutilement les Raudot, Intendans du Canada, avoient en 1706 repréſenté à la Cour qu'avec un bon établiſſement dans cette Iſle, fertile en divers endroits, riche en arbres, capable de nourrir toute ſorte de beſtiaux, on parviendroit à relever le Canada, à groſſir conſidérablement le commerce, à fonder une puiſſance impoſante. Peut-être avoit-on admiré leur projet ; il étoit

beau, ſage, harmonieuſement combiné ; il applaniſſoit tous les obſtacles, l'exécution en étoit facile ; il n'y avoit qu'à entreprendre pour réuſſir : mais cette admiration avoit été ſtérile. On ne ſentit le prix du Cap Breton, que lorſqu'il fallut renoncer à Terre-Neuve, & qu'on vit les Anglois acharnés dans les négociations à exiger qu'il reſtât ſans habitans & ſans fortifications. Cette terre, placée à l'entrée du Golfe St. Laurent, entre l'Acadie & Terre-neuve cédées à la Grande-Bretagne, menaçoit les domaines de cette puiſſance, en protégeant ceux de ſes maîtres. Commodément ſituée pour la pêche, quoiqu'elle reçût tous les étés un grand nombre de pêcheurs, à peine avoit-elle fixé quelques familles, & l'on n'y comptoit que quelques maiſons. Les François qui s'y tranſplanterent en 1713, en furent, à proprement parler, les premiers Colons, ou plutôt les premiers habitans, puiſque leur activité ne ſe tourna que vers la pêche. Ils changerent ſon nom en celui de l'Iſle Royale. D'abord on jetta les yeux ſur le fort Dauphin pour y former le principal établiſſement. Le poiſſon y étoit fort abondant, & la terre y paroiſſoit moins ſtérile que dans les autres endroits. On y trouvoit des bois de chêne pour les conſtructions & les fortifications. Le Havre préſentoit un circuit de deux lieues, où les vaiſſeaux qui venoient juſqu'aux bords ſentoient à peine les vents ; on auroit pu, à peu de frais, rendre le port imprenable. Les travaux furent entrepris, ſans qu'on eût réfléchi ſur la difficulté d'y arriver : lorſque cet inconvénient fut ſenti, on abandonna l'ouvrage.

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

Le *Havre à l'Anglois*, placé ſur la côte orientale, auroit raſſemblé toute ſorte de commodités, s'il ne ſe trouvoit fermé par les glaces depuis le mois de Novembre juſqu'en Mai & ſouvent même en Juin. Malgré cet obſtacle, il fut choiſi pour la conſtruction de Louiſbourg. Les progrès de cette ville furent d'abord aſſez lents. Dès 1714, les pêcheurs fixés juſqu'alors à Terreneuve, arriverent dans l'Iſle Royale. On s'étoit flatté de voir leur troupe groſſir par les Acadiens, que les traités auto-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

risoient à se transplanter sous la domination françoise, à vendre leurs habitations, & à emporter leur mobilier. Mais les Officiers Anglois n'épargnerent aucun soin pour les retenir; & les Colons préférerent la jouissance assurée des fruits de leurs anciens travaux à l'incertitude des succès de nouvelles entreprises. Cependant quelques Abénaquis allerent former une bourgade à l'Isle Royale. Elle ne vit donc la population augmentée que par des Européens que le malheur chassoit par intervalles de leur patrie. La Colonie ne s'éleva que lentement au nombre de quatre mille hommes repartis à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, & sur les côtes flanquées de graves propres à sécher la morue. La misere suivit dans l'Isle la plûpart de ces Colons. Sans moyens, sans avances, sans ustensiles de pêche, l'usure, par ses cruels secours, s'empara de leur fortune: l'épidémie de la misere se communica des uns aux autres; & la Colonie resta dans un état de langueur.

Cependant pour les fortifications seules de Louisbourg, qu'on ne commença qu'en 1720, la France dépensa trente millions, c'est-à-dire, les avances annuelles de culture de douze ou quinze cens mille arpens de son territoire. C'est à ce prix qu'on achete des déserts lointains.

Si jamais une telle dépense en établissement éloigné pouvoit être justifiée, elle le seroit dans cette entreprise, à cause des pêcheries que l'Isle devoit commander, on ajoute, & de la communication qu'elle assuroit entre la France & le Canada, & de l'asyle qu'elle ouvroit en temps de guerre aux vaisseaux venant des Isles méridionales. Mais il s'agissoit bien d'une place forte, quand on n'avoit qu'une misérable Colonie!

Après l'Isle Royale, le Golfe S. Laurent offre celles de S. Jean, la Magdelaine, Botou, &c. On les visita de même pour se consoler de la perte de Terre-neuve & de l'Acadie. L'Isle S. Jean compensoit les désagrémens d'un froid excessif, d'une neige volumineuse, d'une quantité prodigieuse d'insectes, par une côte saine, des havres commodes, de fertiles prairies, de

bonnes terres de labour, un gibier abondant, d'excellens poiſſons, & enfin une nombreuſe population ſauvage. Les Iſles voiſines participoient aux mêmes avantages plus ou moins. Avec les bruits répandus en France ſur la bonté de ces terres, on échauffa les eſprits. En 1719, il ſe forma une Compagnie, à la tête de laquelle ſe mit le Comte de S. Pierre, premier écuyer de Madame la Ducheſſe d'Orléans. Ces Iſles lui furent concédées, ſous la charge qu'elle y établiroit des pêches ſédentaires. A côté des cabanes & des étalages des pêcheurs, elle ſe propoſoit d'élever de bons atteliers de culture. Mais les entrepreneurs ne connoiſſoient point ces lieux ; l'ignorance les déconcerta, la prétention les diviſa, l'intérêt les ſépara, & le projet fut abandonné.

Le Canada, ſortant d'une criſe violente, tomba dans une criſe nouvelle. Dans ſon état de langueur & de délabrement, il avoit beſoin d'un calme profond & de puiſſans ſecours. Le calme, il ne pouvoit l'eſpérer de tant de ſauvages turbulens. Des ſecours, s'il en obtint, ils ne compenſerent point le mal dont il fut frappé par le Gouvernement. Depuis la fin du dernier ſiecle, la ſolde des troupes, & toutes les dépenſes publiques, étoient payées en papier. Les lettres de change tirées par les Colons ſur le tréſor royal, furent aſſez exactement acquittées juſques en 1713. A cette époque, le fiſc de la Métropole épuiſé, ceſſa de remplir en argent les engagemens des adminiſtrateurs de la Colonie ; le papier ne repréſenta plus qu'une vaine créance. La Colonie, obligée de payer ſans être payée, fut réduite à vendre ſes titres à vil prix & à ſouffrir. Ces effets ne furent liquidés qu'en 1720, avec perte de cinq huitiemes. Enervé par une cruelle guerre, écraſé par une banqueroute, le Canada fut encore tourmenté par des nations indiennes. Les Otagamis ou Renards couperent les liens de la paix. Pour les renouer, pour qu'ils ne fuſſent pas rompus par les autres peuples, il falloit des triomphes éclatans. M. de Louvigny fut heureux, il ſoumit les Otagamis. Le Marquis de Vaudreuil, pendant

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

tout le temps qu'il gouverna le Canada, travailla ſans relâche à fermer les plaies de la Colonie, & même à lui donner une vigueur impoſante. Ses ſoins ne furent pas ſans ſuccès : mais avant qu'il eût quitté les rênes, une ſource de maux s'étoit r'ouverte, qui tôt ou tard devoit être funeſte ou à la Colonie ou à la Métropole, ou plutôt à l'une & à l'autre tout à la fois. L'uſage de la vraie monnoie ne dura dans la Nouvelle-France que deux ans. Les Colons eux-mêmes, rebutés de l'embarras de faire dans le Royaume des remiſes d'eſpeces, ſolliciterent les premiers le rétabliſſement de la monnoie de papier. On frappa des cartes aux armes de France & de Navarre : des Ordonnances firent auſſi l'office de l'argent : à la fin ces fictions ſe multiplierent au point, qu'il ne fut plus poſſible de les réaliſer, comme on le verra dans la ſuite.

Au lieu d'affermir, à l'époque de la paix, une Colonie ébranlée, mais fondée, la Cour & la Nation ne reſpiroient que l'établiſſement d'une Colonie nouvelle, ou d'un grand commerce ſans Colonie. On ne pouvoit renoncer aux richeſſes de l'Amérique eſpagnole. Dès qu'on eut vu le midi près de devenir inacceſſible, on ſe tourna du côté du nord. M. Antoine Crozat, homme à grandes vues, riche de quarante millions qu'il avoit gagnés au commerce des anciennes Indes, où la puiſſante Compagnie de Colbert s'étoit ruinée, avoit conçu le projet d'ouvrir, moyennant un privilege excluſif, des communications par mer & par terre avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verſer toute ſorte de marchandiſes, & d'en extraire des piaſtres. La Louiſiane étoit l'entrepôt naturel de ce commerce ; il l'obtint avec excluſion de toute concurrence, en 1712. Pour ſéduire la Nation, on maſqua le projet. Depuis trente ans, l'on voyoit d'un œil aſſez indifférent les terres agréables & fertiles arroſées par le Miſſiſſipi ; & ſi l'on y avoit commencé quelqu'établiſſement, ç'avoit été ſur du ſable ; car on ne vouloit qu'un commerce, & l'on vouloit un commerce & une peuplade ſans culture. Les Eſpagnols, accoutumés à n'agir que pour ſe repoſer

ſur

ſur des monceaux d'or, avoient, en s'étendant ſur les nouvelles Provinces qu'ils appellerent *Nouveau-Mexique*, négligé la Louiſiane, parce qu'ils n'y avoient point apperçu de mines. Les François ſe perſuaderent que la Louiſiane renfermoit des mines, parce qu'on en découvroit dans le Nouveau-Mexique, & ils s'y porterent avec enthouſiaſme. Cet appât leur fut d'abord préſenté avec appareil, dans la conceſſion même faite à M. Crozat pour affermir les reſſorts tendus vers les tréſors des domaines eſpagnols.

Les Lettres-patentes du 14 Septembre 1712, accordées à ce célebre Commerçant, lui adjugent pour quinze années le commerce excluſif dans toutes les terres qu'on ſuppoſoit ſoumiſes à la domination de la France, & qu'on connoiſſoit ſous le nom de Louiſiane, bornée d'un côté par la Caroline, de l'autre par le Mexique. Les droits, privileges, immunités, ainſi que les exceptions & les réſerves, ſont expoſés en ſeize articles. Par l'article III, le Roi donne au Sieur Crozat la propriété des mines, minieres, minéraux qu'il aura découverts & fait fouiller pendant la durée de ſon privilege. L'article V lui interdit le commerce du caſtor, dans l'étendue même de la Louiſiane, pour ne point préjudicier à celui des habitans de la Nouvelle-France. L'article VII ordonne l'envoi de deux vaiſſeaux par an, pour ſoutenir les Colonies & le négoce. L'exemption totale ou partielle de divers droits, en dédommagement des dépenſes que l'établiſſement exigeoit, eſt ſpécifiée dans les articles X, XI & XII. Le XIV. permet la traite des negres pour la fourniture ſeule des Colonies de la Louiſiane. Le conceſſionnaire étoit obligé de porter ſur chacun de ſes bâtimens deſtinés pour ce pays ſix garçons & ſix filles. M. de la Mothe-Cadillac, aſſocié au privilege, fut nommé pour y commander.

La Colonie conſiſtoit alors en vingt-huit miſérables familles, heureuſes de recueillir quelques légumes par un foible travail, & de trouver quelque proie dans des courſes ſauvages. En 1713, le Gouverneur, dès qu'il eut débarqué ſa recrue à l'Iſle Dau-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

phine, envoya, ſuivant ſes inſtructions, des détachemens, les uns du côté des Illinois, pour chercher des mines, les autres du côté des Eſpagnols, pour établir des relations avec les mines du Mexique. Il eſt bien étonnant que des hommes judicieux ſe fuſſent flattés de nouer ce commerce ſans avoir négocié avec la Cour d'Eſpagne, ſans l'avoir intéreſſée au ſuccès, ſans avoir ſondé les diſpoſitions des habitans, ſans y avoir préparé & amené les eſprits, ſans avoir reconnu & applani les obſtacles: on chargeoit de trafiquer une troupe qui devoit effrayer. Il eſt bien étonnant encore, que ſans avoir une aſſiette ferme, un corps de réſiſtance, une population nourrie, des indices préliminaires, une connoiſſance particuliere des lieux, on chargeât des bandes vagabondes d'errer dans les bois & les déſerts pour trouver des mines, comme ſi elles s'élevoient en rochers ſur la ſurface de la terre: elles n'étoient propres qu'à répandre l'allarme parmi les ſauvages. On procédoit à ces opérations comme à des conquêtes; ou plûtôt on vouloit enlever des mines inconnues & un commerce par des coups de main. Mais les recherches de l'or furent vaines; l'eſpérance de trafiquer avec les Eſpagnols s'évanouit auſſitôt, & l'on eut la guerre avec les Natchés.

Le fruit de cette guerre fut la permiſſion de bâtir un fort ſur le terrein de ce peuple. Le fruit des négociations avec les Eſpagnols, fut la néceſſité reconnue de ſe prémunir contre eux par la conſtruction d'un autre fort dans l'Iſle des Natchitochés. Ces pierres d'attente furent jettées en 1715.

Il n'y avoit, pour tirer des profits de l'entrepriſe, qu'à exercer le monopole ſur les pauvres Colons. Il ſévit contr'eux vigoureuſement; pour s'enrichir, il aggrava durement leur miſere. Dès que les privilégiés furent en poſſeſſion menaçante de leurs droits, l'entrée de la Louiſiane fut interdite aux vaiſſeaux des Iſles, & les habitans n'eurent plus la liberté d'aller à Penſacola vendre leurs marchandiſes à d'autres qu'aux commis du monopole, exécuteurs cruels, qui l'exploitoient tout à la fois pour leurs commettans & pour eux-mêmes. Ces avides ſerviteurs

offrirent des prix si vils des productions du pays, que bientôt les Colons laisserent leurs magasins vuides. Les chasseurs porterent leurs pelleteries au Canada ou chez les Anglois; plusieurs même d'entr'eux allerent ailleurs chercher une patrie & la liberté. En un mot, le monopole n'eut pas plutôt puisé dans la source qu'elle fut tarie.

Les privilegiés dissipoient des fonds considérables, pour arracher à la misere ses haillons. La Cour les laissoit tranquillement travailler ces malheureux, sans les aider à exécuter le plan d'un établissement solide. Faute de troupes suffisantes pour contenir les sauvages, ils voyoient tous les projets déconcertés par les attaques continuelles de différentes tribus. Il étoit impossible de fonder un commerce régulier. Les Colons, cantonnés dans les terres ingrates de la Maubile & de l'Isle Dauphine, laissoient libres aux Anglois les rives du Mississipi & les routes du Mexique. La France, quoiqu'elle attachât peût-être autant d'importance à la prospérité de la Louisiane, que les rivaux de la nation y en avoient attaché pendant les négociations d'Utrecht, paroissoit la regarder avec autant d'indifférence que tant d'autres objets en effet importans. Elle sembloit absorbée dans le sentiment de sa foiblesse. Le pays que la Cour négligeoit de fortifier, les privilégiés négligeoient de le peupler suivant leurs engagemens, sous prétexte qu'il manquoit de défense: tout concourut à y détruire le commerce; personne ne songeoit à le cultiver. Enfin la Colonie tomba dans un état plus déplorable encore que celui où elle étoit avant le privilege exclusif. M. Crozat ne le dissimuloit pas; mais il rejettoit sa décadence sur la négligence de la Cour & sur les oppositions suscitées à l'enrégistrement des Lettres-patentes de son privilege par les Officiers mêmes accoutumés à trafiquer avec les Espagnols. Rebuté par l'inutilité de ses dépenses, de ses sollicitations, de ses tentatives, il remit au Roi en 1717 ce titre infructueux pour lui & funeste à la Colonie.

Le génie romanesque de l'Ecossois Jean Law gouvernoit alors la France, les finances, le commerce, les esprits. De la gloire

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

éclatante de ce grand regne de Louis XIV, il n'étoit reſté, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte, qu'une épaiſſe fumée, des cendres, des ruines, un cahos. Le Royaume étoit chargé d'impôts, plus déſaſtreux encore par la forme de leur perception que par leurs excès, & qui épuiſoient les peuples, ſans aſſouvir les beſoins du Fiſc, de nombreuſes Compagnies excluſives de commerce, & qui ne faiſoient point de commerce, d'une maſſe énorme de papiers deſtinés à repréſenter l'argent, & qui, faute d'argent, ne repréſentoient que la miſere, & l'aggravoient. Les billets de toute eſpece, ordonnances, aſſignations, les charges, offices & attributions de gages s'etoient multipliés à l'infini. Une dette immenſe étoit exigible, & le tréſor n'étoit pas ſolvable, car les intérêts du capital abſorboient le revenu preſqu'entier. Le Gouvernement, en manquant aux engagemens de l'Etat, ou plutôt du Roi par la réduction de ces effets, ſe propoſoit d'inſpirer de la confiance dans de nouveaux engagemens, & d'accréditer des effets de même nature ſous le nom de *Billets* de l'Etat. Law s'étoit flatté de donner à des papiers ou lettres de change ſur un débiteur impuiſſant la valeur de la monnoie réelle, d'acquitter les dettes avec cette monnoie dont le fond étoit vraiment inépuiſable, & ſur-tout d'attirer l'or & l'argent, pour établir enſuite, à la décharge du fiſc, une proportion arbitraire entre ces richeſſes & des feuilles fictives. Il falloit abuſer la nation : tant de preſtiges l'avoient déjà ſéduite ! & Law comptoit ſur le génie le plus aſtucieux peut-être qui fût jamais : mais comment s'imaginer que la nation ne reconnoîtroit pas l'illuſion, quand elle ſe verroit trompée & dépouillée ? Sans connoiſſance des hommes, & de leurs droits, & de leurs forces, & de leurs reſſources, il eſpéroit tout du pouvoir du Gouvernement, comme ſi le Gouvernement avoit tout pouvoir de convertir par des Déclarations le papier en or véritable, de faire eſtimer ce que l'opinion devoit néceſſairement avilir, de commander aux eſprits, qu'il ſeroit impoſſible de gagner, enfin, d'élever & affermir l'Etat par un *Syſtême*

qui heurtoit dans tous les points l'ordre eſſentiel des ſociétés.

Les anciens billets avoient perdu quatre-vingts pour cent ; les nouveaux billets de l'Etat perdirent cinquante pour cent ſur la place, quelques efforts qu'on fît pour leur donner du cours, efforts qui conſtatoient leur non-valeur. Leur diſcrédit total étoit infaillible, ſi on ne leur ouvroit un débouché. Aux noms de commerce, de compagnie, de mines, la tête tournoit à la Nation, qui attendoit opiniâtrément l'effet des promeſſes dont on l'avoit bercée ſous le regne précédent. Law imagina de relever en même temps par les Billets de l'Etat les Compagnies ruinées, & par les Compagnies les Billets de l'Etat décriés. Le Roi, par un Arrêt du Conſeil d'Etat du 23 Août 1717, & par Lettres-Patentes en forme d'Edit du même mois, enrégiſtrées au Parlement le 6 Septembre ſuivant, créa une *Compagnie d'Occident*, dont les fonds devoient être compoſés de Billets de l'Etat, payables au Tréſor royal.

Cet Edit, en cinquante-ſix articles, attribue à la nouvelle Compagnie le privilege excluſif du commerce de la Louiſiane remis par le Sieur Antoine Crozat, & la traite excluſive du Caſtor du Canada adjugée en 1706 aux Sieurs Aubert, Neret & Cayot.

Art. I. Il eſt permis à tous les ſujets du Roi, aux autres Compagnies de Commerce, aux Corps & Communautés de s'intéreſſer dans la nouvelle Compagnie, ſans déroger à leurs titres & qualités.

Art. II. Ce privilege lui eſt accordé pour vingt-cinq ans.

Art. V. Le Roi lui donne, octroie & concede à perpétuité toutes les terres, côtes, ports, havres & Iſles de la Louiſiane, dans toute l'étendue déſignée au Sieur Crozat.

Art. VI. La Compagnie pourra traiter à ſon gré avec les nations du pays indépendantes des autres puiſſances de l'Europe, leur déclarer la guerre, & faire la paix avec elles.

Art. VII. La propriété des mines & des minieres que la Compagnie fera ouvrir, lui appartiendra incommutablement, ſans être tenue de payer aucun droit de ſouveraineté.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Art. VIII. Elle pourra vendre, aliéner, accorder en franc-aleu les terres vacantes de ſa conceſſion.

Art. IX. & ſuiv. Elle aura le pouvoir de conſtruire des forts, châteaux & places; d'y mettre des Garniſons, de nommer des Gouverneurs & autres Officiers militaires; d'établir des Juges & autres Officiers pour connoître des affaires de Juſtice, Police, Commerce, & même d'inſtituer des Conſeils Souverains.

Art. XVII. Il ne ſera accordé aucune Lettre d'Etat ou de Répi, Evocation, Surſéance, à ceux qui auront acheté des effets de la Compagnie.

Art. XX. Elle ne ſe ſervira pour ſon commerce, que de vaiſſeaux à elle appartenans ou aux autres ſujets du Roi, avec équipages françois, & armés dans les ports du Royaume, où ils ſeront tenus de faire leurs retours en droiture.

Art. XXIII. Ceux des Sujets du Roi qui paſſeront dans les pays concédés à la Compagnie, ceux qui y naîtront d'habitans françois, les étrangers européens catholiques qui s'y établiront, jouiront des mêmes franchiſes & libertés que s'ils demeuroient dans le Royaume. Ils ſeront tous réputés regnicoles.

Art. XXIV. Ceux des Sujets de S. M. qui s'établiront dans leſdits pays, ſeront exempts, tant que durera le privilege de la Compagnie, de tous droits, ſubſides & impoſitions, tant ſur les perſonnes & eſclaves, que ſur les marchandiſes.

Art. XXV. & ſuiv. Les denrées & marchandiſes deſtinées pour ces lieux & pour les armemens de la Compagnie, ſeront exemptes de tous droits tant à l'entrée qu'à la ſortie du Royaume, ainſi que de droits de péage, travers, paſſage, &c. ſur les rivieres de Seine & de Loire. Celles qu'elle ſera obligée de tirer des pays étrangers ſeront également immunes à l'entrée & à la ſortie. Les marchandiſes qu'elle fera apporter pour ſon compte des pays de ſa conceſſion, ne payeront, pendant les dix premieres années du privilege, que la moitié des droits que de pareilles marchandiſes venant des Iſles & Colonies françoiſes de l'Amérique, & autres lieux, doivent payer.

Art. XXIX. Si la Compagnie fait conſtruire des vaiſſeaux dans les pays de ſa conceſſion, lorſqu'ils arriveront dans les ports du Royaume pour la premiere fois, il leur ſera payé, par forme de gratification, ſur le tréſor royal, ſix livres par tonneau pour ceux du port de 200 tonneaux & au-deſſous, & neuf livres par tonneau pour ceux de 250 tonneaux & au-deſſus.

Art. XXX. La Compagnie eſt autoriſée à donner des permiſſions particulieres aux Sujets du Roi, pour aller traiter dans les pays de ſa conceſſion, à telles conditions qu'elle jugera à propos.

Art. XXXII. & ſuiv. Les fonds de la Compagnie ſeront partagés en actions de cinq cens livres chacune, dont la valeur ſera fournie en Billets de l'Etat. Leſdites actions ſeront commerçables. Les étrangers, quand même ils ne réſideroient pas dans le Royaume, pourront en acquérir tel nombre qu'il leur plaira. Les Billets reçus pour fonds de ces actions ſeront convertis en rentes au denier vingt-cinq, payables par la ferme du contrôle des actes.

Art. XLI. Les Directeurs employeront au commerce les arrérages de la premiere année des contrats, avec défenſe d'y deſtiner aucune partie des intérêts des années ſuivantes, & de contracter à cet égard aucun engagement.

Art. XLII. Le Roi nomme pour la premiere fois ſeulement ces Directeurs.

Art. XLIV. Les actions de la Compagnie, ſes effets, les appointemens de ſes Employés ne pourront être ſaiſis, même pour deniers & affaires du Roi, ſauf aux créanciers des Actionnaires à faire arrêter dans les mains du Caiſſier général ce qui pourra revenir auxdits Actionnaires par les comptes de la Compagnie.

Art. XLV. Les Billets de l'Etat remis au Garde du tréſor royal pour ladite Compagnie, ſeront brûlés.

Art. L & LI. Le Roi lui fait don des forts, magaſins, maiſons, canons, armes, poudres, brigantins, bateaux, pirogues,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

& autres effets & uſtenciles qu'il poſſede à la Louiſiane, ainſi que des vaiſſeaux, marchandiſes & effets remis par le Sieur Crozat, à condition qu'elle tranſportera ſix mille blancs, & trois mille noirs au moins dans les lieux à elle concédés, pendant la durée de ſon privilege.

Art. LII. Si après l'expiration du privilege, S. M. ne juge pas à propos de le continuer, la Compagnie conſervera à perpétuité en toute proprieté les Iſles & Terres qu'elle aura habitées ou fait habiter, avec les droits utiles, cens & rentes dûs par les habitans, pour en diſpoſer comme de ſon propre héritage, ſans que le Roi puiſſe les retirer ſous quelque prétexte que ce ſoit.

Art. LVI. Il eſt défendu à la Compagnie de prendre ou recevoir aucun habitant établi dans les Colonies pour le tranſplanter à la Louiſiane, ſans en avoir obtenu la permiſſion par écrit des Gouverneurs généraux.

Par un nouvel Edit du mois de Décembre de la même année, enrégiſtré au Parlement le 31 dudit mois, & rédigé en forme de reglement, le Roi fixa les fonds de la Compagnie d'Occident à cent millions. Pour le paiement des arrérages, il fut aſſigné une ſomme de quatre millions à prendre, deux ſur la ferme du contrôle des actes, un ſur celle du tabac, le quatrieme ſur celle des poſtes. Un autre Edit du mois de Septembre 1718, affecta pour la totalité de cette rente, la ſeule ferme du tabac, dont la Compagnie d'Occident ſe rendit adjudicataire, ſous le nom de Jean Ladmiral, moyennant la ſomme de quatre millions vingt mille livres par an. Mais la Compagnie n'eut pas le temps d'exploiter cette ferme, car elle n'étoit plus lorſque ſon bail devoit commencer. Les autres articles de l'Edit de Décembre 1717, reglent la diſcipline & la police à obſerver dans la régie, & la contribution que les Actionnaires rentiers ſeroient tenus de fournir, en cas qu'il fût beſoin d'augmenter les fonds de la Compagnie.

Les créanciers de l'Etat furent d'autant plus empreſſés à placer leurs Billets dans cette entrepriſe, qu'on recevoit ces effets pour leur

leur valeur nominale, tandis qu'ils perdoient sur la place cinquante pour cent; qu'il leur étoit libre & facile de convertir à chaque instant leurs actions en billets avec un profit apparent; que papiers pour papiers, il valoit encore mieux être nanti d'actions, qui, outre les intérêts assignés sur des fonds particuliers, promettoient de gros profits de commerce; qu'enfin la renommée, inspirée par la Cour, enfloit prodigieusement la richesse depuis long-temps supposée du Mississipi. On divulguoit mystérieusement & comme en secret que les fameuses mines de Sainte-Barbe venoient d'être retrouvées, qu'on en avoit découvert plusieurs autres, & que leur abondance surpassoit tout ce qu'on en avoit publié jusqu'alors. On suppose même encore, qu'à en juger par divers échantillons apportés en France, il y a six livres d'argent à tirer par quintal de certains minerais; produit triple de ce que rendent les bonnes mines des Espagnols; & l'on ajoute que les sauvages apportent des échantillons de minerais d'or, qu'ils disent avoir recueilli dans les montagnes du haut pays. Quoique l'on doive penser de ces faits, dont il seroit étonnant que les indices n'eussent point été suivis, la nation ne douta point alors de la vérité des bruits artificieusement répandus. Long-temps trompée par de vains papiers, elle étoit d'autant plus avide d'or & d'argent. Toutes les spéculations, tous les projets, toutes les espérances, tous les vœux se tournerent vers le Mississipi. Si l'exemple & l'enthousiasme des insensés entraîna la sagesse, l'enthousiasme & l'exemple des sages entraîna tout le reste. Pauvres & riches, chacun jetta le dez de sa fortune vers le Mississipi : les riches solliciterent ardemment des concessions; persuadés que les terres de la Louisiane leur rendroient en peu d'années le centuple de leurs avances; les pauvres, de l'emploi, persuadés que la richesse seroit le salaire de toute espece de travail. Les esprits renversés voyoient dans tous les pieges qu'on leur tendoit la garantie des promesses qu'on leur confioit. La nation, lorsqu'elle vit partir des ouvriers pour fouiller les mines, & des troupes pour les

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſoutenir, s'imagina voir les mines elles mêmes. Ce n'étoit pas aſſez que la Louiſiane renfermât autant d'argent que le Pérou, il fut dit qu'elle produiroit autant de ſoie que la Chine ; & tout fut cru.

L'empreſſement à acquérir des actions fut ſi vif, que dès le 16 Juillet de l'année ſuivante, le fond de cent millions ſe trouva rempli, & l'on ferma la caiſſe. Mais ce fond n'étoit rien, il n'étoit abſolument rien pour le commerce ; car cent millions en papiers portés au tréſor royal pour être brûlés, ne donnoient pas une obole réelle de capital. Les Actionnaires ne faiſoient que changer le titre de leur créance ; & cette fameuſe Compagnie de commerce & de finance, n'étoit en effet qu'une Compagnie de rentiers. A la vérité, il avoit été ſtipulé que la rente de la premiere année ſeroit en entier appliquée aux avances du commerce ; mais il falloit que le tréſor royal, tout vuide qu'il étoit, la payât ; l'emploi de cette ſomme devoit être réglé par des Commiſſaires du Gouvernement, habiles en finance & non en négoce, & dévoués à la Cour plutôt qu'à la Compagnie : & qu'étoit-ce qu'une ſomme de quatre millions pour monter l'équipage du commerce des caſtors & de la Louiſiane, pour ſoumettre, par une chaîne de forts, un pays immenſe, pour perſuader à la France & à l'Europe, par un grand appareil au moins, que cette Compagnie alloit relever un Empire renverſé ? Auſſi cherchoit-on à lui procurer des reſſources dans la finance par la participation aux fermes. Mais cette Société n'étoit en effet qu'un phantôme, derriere lequel Law faiſoit jouer les reſſorts du Syſtême qui jettoit la nation dans l'accès le plus violent du délire, & le Royaume dans la criſe de la diſſolution. Ce fameux Aventurier n'avoit d'autre projet que de donner du crédit à ſa banque, & de libérer le fiſc, à la faveur de cette réputation, par des rembourſemens imaginaires d'une dette énorme. Cependant le ſuccès de ce deſſein dépendoit de l'opinion que le public concevroit des ſuccès de la Compagnie : il falloit donc au moins lui donner une exiſtence apparente ; il falloit

aveugler les esprits par les préparatifs & les retours d'un commerce éblouissant. Le premier vaisseau qu'elle avoit envoyé ne revint qu'un an après la fondation, avec une cargaison de *montres* de richesses plutôt que de richesses réelles. Ces échantillons précieux étoient étalés pour entretenir les espérances qu'il n'étoit pas possible de satisfaire. On attisoit le feu, mais on ne l'alimentoit pas. L'effet de ces ruses ne pouvoit être que momentané. Encore une fois, il falloit de l'argent. Comment en obtenir? Par un emprunt? Le proposer, ç'auroit été anéantir le crédit, loin de remplir l'objet? Quant au trésor royal, où les papiers avoient été versés, ç'auroit été demander l'abondance à l'extrême disette, & le Système ne tendoit qu'à y attirer & enfouir l'argent. Dans l'embarras de faire le premier paiement de la rente des Actionnaires, on l'avoit retenue, sous prétexte d'en former un fonds de commerce. Quoiqu'il eût été formellement défendu par l'article XLI de l'Edit, de prendre aucune partie des intérêts de la seconde année dans cette même vue, on en réserva néanmoins les trois quarts. Ainsi le fond du commerce & de l'établissement de la Louisiane, consista dans une créance de sept millions sur un trésor vuide & avare, si je puis ainsi parler.

Cependant une tourbe tumultueuse, victime de l'imposture politique, s'embarquoit pour le Mississipi: elle débarquoit au Biloxi, c'est-à-dire, sur un tas de sables où il n'étoit pas possible de faire croître le moindre légume. Du-Pratz, dans son *Histoire de la Louisiane*, dit qu'il n'a jamais conçu par quelle raison on fit de cet endroit le principal établissement de la Colonie, & pourquoi l'on vouloit y bâtir la capitale. Rien ne répugnoit plus au bon sens. Les navires ne pouvoient en approcher plus près de quatre lieues; & ce qu'il y avoit de plus incommode, c'est que pour transporter les marchandises, il falloit changer trois fois de petits bateaux en plus petits bateaux. Le terrein n'étoit qu'un sable fin, blanc, brillant comme de la neige, & stérile au dernier degré. La premiere raison de ce mau-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

vais choix, c'eſt que l'entrepriſe étoit dirigée par des Commiſſaires de la Cour : la ſeconde, que les foibles cherchent les lieux forts d'aſſiette, & qu'il étoit facile d'établir dans ce poſte un dépôt & un aſyle sûr : la troiſieme, c'eſt que les anciens Colons de la Louiſiane étoient tous refugiés là depuis que l'entrée du port de l'Iſle Dauphine avoit été comblée ; & que l'ignorance fait ce qu'elle voit faire. Enfin on avoit projetté de fixer le centre & le chef-lieu de la Colonie ſur le bord oriental du fleuve, aſſez près de la mer pour faciliter le chargement & le déchargement des vaiſſeaux, & aſſez loin pour n'avoir rien à ſouffrir de ſa maligne influence & de ſes flots irrités. On devoit y conſtruire une ville ſous le nom de *Nouvelle-Orléans*. Déjà un magnifique plan en avoit été gravé ; il étoit livré à l'admiration du peuple de la métropole ; & le peuple admiroit ce beau plan comme celui d'une ville déjà conſtruite.

La pauvre Compagnie, qui n'avoit pas même des avances de commerce, comment auroit-elle bâti une ſuperbe place ? On accumula donc quelques briques & on aſſembla quelques huttes qui prirent le nom de Nouvelle-Orléans. Ses premiers habitans furent quatre-vingts fauſſonniers. Quelques conceſſionnaires y arriverent en 1718. En même temps, pluſieurs peuplades indiennes ſe fixerent dans les environs. Les premiers cultivateurs, ces ſauvages le furent ; ils défricherent de vaſtes terreins ; & leur travail fut pluſieurs fois l'unique reſſource de la capitale. Ce qu'on fit de plus ſage, ce qui fut le plus heureux, ce fut de vivre en bonne intelligence avec toutes les nations du pays. Pendant ce temps-là, les malheureux étrangers & citoyens, ramaſſés ſans ſoin & ſans choix, & dépoſés ſans prudence & ſans pitié ſur les ſables du Biloxi, périſſoient par milliers de faim, de chagrin & de maladies. Au lieu de les tranſporter ſur le Miſſiſſipi & de les placer ſur les bonnes terres qu'ils devoient cultiver, on les délaiſſoit oiſifs, étendus, entaſſés, mourans dans un affreux cimetiere. L'eſprit qui dirigeoit l'établiſſement étoit ſi égaré, qu'on ne s'aviſa pas de conſtruire des ba-

teaux pour ſauver cette peuplade, ou même de lui offrir une planche après le naufrage : peut-être auſſi les exécuteurs de l'entrepriſe n'avoient-ils pas même une hache pour en couper le bois. Mais lors même qu'on fut aſſuré que les vaiſſeaux d'Europe pouvoient remonter le fleuve, on continua de laiſſer & de jetter des hommes vivans dans ce tombeau. Le quartier général ne fut transféré à la Nouvelle-Orléans que quelques années après, lorſqu'il ne reſtoit preſque plus de ces malheureux, qui, aux premiers appels, s'étoient ſi follement précipités dans le Miſſiſſipi.

Il ſuffiſoit à l'Auteur du Syſtême que la Nation vît une multitude confuſe d'inſenſés courir à la fortune par les voies qu'il leur traçoit : leur ſort lui étoit indifférent. Pluſieurs de ceux que la Compagnie avoit engagés, à prix d'argent, à paſſer à la Louiſiane, pour y être employés à la culture des terres, à la défenſe du pays & autres travaux, fuyoient le danger ſans le connoître : ils ne ſe rendoient pas ſur les ports qui leur avoient été indiqués, ou ils s'en éloignoient lorſque le temps du départ des navires approchoit. Afin d'arrêter cette eſpece de déſertion, le Roi ordonna, par un Arrêt du Conſeil d'Etat du 8 Novembre 1718, que les ſoldats, ouvriers & autres qui ſe ſeroient engagés pour aller ſervir dans la Province de la Louiſiane, ſeroient tenus de ſe rendre, ſuivant les termes de leurs engagemens, dans les ports marqués, & de s'embarquer ſur les vaiſſeaux deſtinés à leur tranſport, ſous peine d'être arrêtés & conduits dans cette province pour y travailler pendant un certain temps, ſans gages & ſans rétributions, aux ouvrages auxquels les Agens de la Compagnie ou leurs maîtres jugeront à propos de les employer. Sans doute la fraude & le vol méritoient une peine ; mais il ne falloit pas tromper des malheureux pour les jetter dans un gouffre.

Cependant on ne trouvoit pas dans la Louiſiane les richeſſes ni du Pérou ni de la Chine ; & elle étoit ſur le point de perdre la conſidération qu'elle méritoit, parce qu'elle ne pouvoit ſou-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

tenir une réputation qu'elle ne méritoit pas. « Les demandes » qu'on nous fait, avoit dit autrefois Marc Leſcarbot, ſont: » *Y a-t-il des tréſors? Y a-t-il de l'or & de l'argent?* Et per» ſonne ne demande: *Ces peuples ſont-ils diſpoſes à entendre la* » *doctrine chrétienne*? Et quant aux mines, il y en a vraiment; » mais il les faut fouiller avec induſtrie, labour & patience. La » plus belle mine que je ſache, c'eſt du blé & du vin, avec la » nourriture du beſtial: qui a de ceci, il a de l'argent; & des » mines, nous n'en vivons point. Les mariniers qui vont de » toute l'Europe chercher du poiſſon aux Terres-neuves & plus » outre à huit ou neuf cens lieues de leur pays, y trouvent de » belles mines, ſans rompre les rochers, éventrer la terre, vivre » en l'obſcurité des enfers; ils trouvent, dis-je, de belles mines » au profond des eaux. » Mais la nation ne vouloit que des métaux, & elle ſe flattoit d'en tirer de la Louiſiane: le Gouvernement en auroit voulu, mais il n'en eſpéroit que de la crédulité de la Nation. Malgré les artifices de Law, le maſque qui couvroit la nullité de la Compagnie d'Occident étoit prêt à tomber; point de commerce, point de dividendes pour les Actionnaires, point d'intérêt pour leurs avances. Ceux qui avoient riſqué leur fortune ſur les bords du Miſſiſſipi, la perdoient. La miſere n'y trouvoit qu'une miſere plus profonde. Nuls retours impoſans, nulle apparence ſéduiſante. Enfin la machine alloit rompre dans les mains de Law; mais ſon génie, fécond en expédiens, lui ſuggéra de la briſer lui-même, pour en employer les reſſorts dans une machine plus grande & plus compliquée.

Dans le temps que cette prétendue Compagnie de Commerce, par laquelle preſque tout le commerce du Continent fut interdit ſans être exercé, ſe précipitoit vers ſa ruine, celui des Iſles venoit de recevoir quelqu'encouragement. Il étoit temps, car les denrées de ces Colonies étoient tombées à vil prix: les Colonies étoient donc elles-mêmes dans les plus bas degrés de la décadence. Il ſuffit de dire que le ſucre brut, principale production des Iſles, laquelle, en 1682, ſe vendoit

quatorze ou quinze francs le cent, n'en valoit plus, en 1713, que cinq ou ſix : les eſclaves, au contraire, y étoient portés à un prix exceſſif par la Compagnie du Sénégal, qui n'en envoyoit que très-peu, pour faire de gros bénéfices avec de foibles avances. Les ſuppôts du Fermier du Domaine d'Occident & de l'Adjudicataire des Fermes générales, exerçoient dans la levée des droits, ſur ce commerce, des exactions d'autant plus arbitraires, qu'une prodigieuſe multiplicité d'Arrêts, *abſolument contraires dans leurs diſpoſitions ou difficiles à concilier*, ſelon les témoignages des *Lettres-Patentes* que nous allons citer, favoriſoient merveilleuſement leur cupidité, toujours protégée & puiſſante dans ces époques du déſordre des finances. Il s'élevoit entre les Négocians & les Fermiers des conteſtations fréquentes. Le commerce tourmenté & ſpolié ſortoit de la carriere, ou n'y entroit que pour arracher aux Colonies ce que la finance lui avoit voué. Enfin, après de vives plaintes des Négocians, prêts à renoncer à ce trafic, il parut des *Lettres-Patentes*, *portant Reglement pour le commerce des Colonies françoiſes*, données au mois d'Avril 1717.

Ce Reglement étoit clair ; & c'étoit un grand bien. Il déchargeoit les denrées & les marchandiſes du crû ou de la fabrique du Royaume, deſtinées pour l'Amérique, des droits impoſés à la circulation ou à la ſortie : il modéroit les droits ſur celles de l'Amérique apportées pour la conſommation du Royaume. Enfin il affranchiſſoit ces dernieres des droits d'entrée & de ſortie lorſqu'elles ne ſeroient qu'entrepoſées dans le Royaume pour l'étranger.

Mais par l'article I il reſtraignoit les armemens pour les Colonies aux ports de Calais, Dieppe, le Havre, Rouen, Honfleur, Saint-Malo, Morlaix, Breſt, Nantes, la Rochelle, Bordeaux, Bayonne, & Cette. La plûpart des canaux demeuroient donc fermés, le commerce étoit concentré, le monopole reſtoit.

Mais par l'article II, les Armateurs étoient obligés de faire

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

revenir directement leurs vaiſſeaux dans les lieux de leur départ. Le commerce ne pouvoit donc prendre ſon cours naturel, le cours le plus avantageux & aux Colons & aux Négocians.

Mais l'Art. III réſervoit les droits dépendants de la Ferme générale des Aides & Domaines.

Par les Art. V. VI. & ſuiv. les Négocians étoient aſſujettis dans leurs opérations, à des déclarations, viſites, & toute ſorte de formalités onéreuſes.

Dans l'Article X, les droits d'entrée étoient impoſés ſur les marchandiſes & denrées tirées des pays étrangers pour les Colonies; le bœuf ſalé en fut ſeul excepté par l'Art. XI, parce que la Métropole ne pouvoit à cet égard entrer en concurrence avec l'Irlande & autres Etats.

L'Art. XV, en affranchiſſant les productions des Colonies deſtinées pour l'étranger, leur impoſoit un droit de trois pour cent. Si les ſucres, l'indigo, le gingembre, le rocou & le cacao traverſoient les terres, il falloit, ſelon l'Art. XVII, qu'ils ſubiſſent la loi de la Ferme générale des Aides & Domaines.

L'Art. XVIII déclaroit que ces cinq eſpeces de marchandiſes ne pouvoient ſortir pour l'Eſpagne que par les ports de Cette & d'Agde, ou par les Bureaux de Bayonne, du Pas de Beobie, Aſcaing & Dainhoa; pour l'Italie, par leſdits ports de Cette & d'Agde; pour la Savoie & le Piémont, que par les Bureaux du Pont de Beauvoiſin & de Champarillan; pour Geneve & la Suiſſe, que par les Bureaux de Seiſſel & Collanges; pour la Franche-Comté, que par le Bureau d'Auxonne; pour les Trois-Evêchés, la Lorraine & l'Alſace, par les Bureaux de Ste. Menehould & d'Auxonne; pour les Pays-Bas de domination étrangere, par les Bureaux de Lille & Maubeuge.

L'Art. XIX laiſſoit 2 l. 10 ſ. de droits ſur les maſcavades ou ſucres bruts, le cent peſant, 8 l. ſur les ſucres terrés ou caſſonades, 5 l. ſur l'indigo, 15 ſ. ſur le gingembre, 30 ſ. ſur le coton en laine, 2 l. 10 ſ. ſur le rocou, 1 l. ſur la caſſe ou canefice, 10 l. ſur le cacao, 5 ſ. ſur chaque piece de cuir, 7 l. ſur le cent de

de caret ou écaille de tortue, le tout au profit du Fermier d'Occident & du Fermier des cinq groſſes Fermes. Les articles ſuivans reglent divers autres droits.

Par l'Art. XXV, il fut ordonné que toutes les marchandiſes du crû des Colonies payeroient au Fermier du Domaine d'Occident, à leur arrivée dans tous les ports du Royaume, même dans les ports francs & dans ceux des Provinces réputées étrangeres, une fois ſeulement, trois pour cent en nature ou de leur valeur, quand même elles ſeroient déclarées pour être tranſportées en pays étranger.

L'Art. XXVI défendoit aux habitans des Colonies & aux habitans du Royaume, de tranſporter de ces pays dans les pays étrangers ou dans les Iſles étrangeres voiſines de ces Colonies, aucune marchandiſe du crû des Iſles.

Art. XXVII. Il eſt fait très-expreſſes inhibitions & défenſes aux Négocians, Capitaines, Maîtres des vaiſſeaux deſtinés pour les Iſles & Colonies françoiſes, de prendre & charger dans aucun pays étranger, même dans l'Iſle de Madere, aucun vin ou autre denrée & marchandiſe, pour les tranſporter dans leſdites Colonies.

Art. XXVIII. Les droits d'entrée qui auront été payés ſur les marchandiſes des Iſles & Colonies françoiſes, ne ſeront point reſtitués, quand même elles paſſeroient à l'étranger, & elles ſeront ſujettes aux droits de ſortie, à l'exception néanmoins des ſucres de toute ſorte, de l'indigo, du gingembre, de la caſſe, du rocou, du cacao, des drogueries & épiceries.

Art. XXXI. Attendu la modération faite par les préſentes des droits d'entrée ſur les ſucres bruts ou maſcavades provenans des Colonies, la reſtitution des droits d'entrée déterminée par deux Arrêts, à l'exportation des ſucres rafinés dans les villes dénommées, eſt conſidérablement baiſſée.

Il eſt viſible qu'avec tant de reſtrictions, de prohibitions, d'injonctions, la carriere, quoique débarraſſée de divers écueils, étoit encore parſemée de puiſſans obſtacles, & que le commerce

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ne pouvoit aller à ſes fins que par des voies tortueuſes, ou, ſi l'on veut, de longs & pénibles circuits. La liberté qu'on ſembloit accorder à tous les Négocians, & qu'on refuſoit au plus grand nombre, par l'excluſion du plus grand nombre des ports, fut dans la ſuite ſucceſſivement étendue par des Arrêts du Conſeil, ſur quelques autres villes, Marſeille, Dunkerque, Vannes, Cherbourg, Libourne, Caën, les ſables d'Olonne, Toulon & Fécamp. L'anathême eſt reſté ſur les autres ports de France.

L'article II ordonnoit que les Capitaines porteroient leurs retours de l'Amérique dans les lieux mêmes de leur armement. Ainſi, par exemple, un navire dont la cargaiſon auroit été deſtinée pour l'Eſpagne, étoit obligé, quoiqu'il paſſât devant les côtes de ce Royaume, de venir en France pour reprendre enſuite la route de l'Eſpagne. Les droits du fiſc impoſoient ce voyage inutile, onéreux, & dangereux peut-être. Mais comme la France entretient des Conſuls dans les ports Eſpagnols, on reconnut dix ans après, qu'avec des précautions pour aſſurer le produit de la Ferme, il n'y auroit point d'inconvénient à rompre ces entraves. Moyennant ces meſures, il fut permis de conduire en droiture dans ce Royaume les ſucres de toute ſorte, à l'exception des bruts, & toutes les autres marchandiſes du crû des Iſles. Onze ans après cet Arrêt, il fut permis aux vaiſſeaux deſtinés pour l'Amérique de prendre à fret des marchandiſes pour Cadix, attendu que les marchandiſes de l'Amérique étoient d'un plus grand encombrement que celles qu'on y apportoit d'Europe : mais cette permiſſion ne fut accordée que pour les vaiſſeaux totalement vuides, & dès-lors elle étoit preſque nulle.

L'injonction de multiplier les frais & les riſques ſubſiſta toujours, non-ſeulement eu égard aux autres débouchés étrangers, dont la France devenoit l'unique canal, mais encore pour tous les autres ports du Royaume, quoiqu'appellés au commerce de l'Amérique, comme celui de l'armement du navire condamné à ces riſques & frais. Ainſi, lorſque la Hollande &

le Nord étoient raſſaſiés de denrées des Iſles, & que l'Italie en étoit avide, il falloit que les navires expédiés à Nantes ou à Bordeaux allaſſent décharger dans ces villes, & recharger enſuite pour Marſeille ou pour l'Italie même, à moins qu'on ne prît la voie du canal de Languedoc. Peu de temps après la faveur accordée aux Négocians pour le trafic en Eſpagne, le Conſeil, *informé*, ſuivant ſon expreſſion, qu'un commerce direct ſeroit plus avantageux, qu'un commerce tortueux, qui entraînoit plus de dépenſes & de longueurs, leur permit d'aller en droiture de l'Amérique, non en Italie, mais à Marſeille: la liberté fut en même temps accordée aux Négocians de St. Malo, Morlaix, Breſt & Nantes, de débarquer indifféremment dans l'un de ces ports. La prohibition reſta pleine & entiere, même quant aux autres villes partagées des mêmes privileges, garnies des mêmes Bureaux, aſſujetties à la même regle.

Le Conſeil étoit donc éclairé ſur les vices de ces prohibitions; mais la Ferme régnoit au Conſeil.

Les Commis de cette Compagnie, forts du crédit de leurs prépoſés, ne tarderent pas à interpréter, ſelon l'eſprit de leur état, la partie fiſcale des Lettres-patentes. La Politique de certains corps eſt de tenter à tout événement l'introduction d'un abus. L'article III de ce Reglement, en affranchiſſant les marchandiſes deſtinées pour l'Amérique, avoit ſeulement maintenu les droits ſur les vins & eaux-de-vie, dépendans de la Ferme des Aides & Gabelles, alors régie par des Soûfermiers, droits modiques, comparables aux droits locaux impoſés au paſſage de Province à Province. Lorſque des Armateurs tranſporterent des vins & des eaux-de-vie de Guyenne dans d'autres ports pour l'Amérique, la grande Ferme prétendit en exiger les *grandes entrées*. Mais les Négocians de Normandie, réclamerent en diligence contre l'exaction, & l'emporterent. Peu de temps auparavant, les ſuppôts de la Ferme avoient eſſayé de retablir de leur propre autorité les droits abolis depuis quarante-cinq ans, ſur les ſirops que produiſoit le rafinage des ſucres en France

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

& que la volonté du Roi ne permettoit pas d'y conſommer. Cette entrepriſe fut réprimée par un Arrêt du 4 Décembre 1717. Par un autre Arrêt du 11 du même mois & de la même année, les Lettres-patentes du mois d'Avril précédent furent déclarées *communes au commerce du Canada*, attendu *ſa diminution & la pauvreté du pays*. La Nouvelle-France n'avoit point été nommée dans le nouveau Reglement. Les Négocians de la Rochelle prévirent que les Fermiers n'appliqueroient pas volontairement des exemptions au commerce de cette Province ; & ils ne ſe trompoient pas, car ils eſſuyerent de vives oppoſitions de leur part, lorſqu'ils ſolliciterent le pouvoir de concourir plus efficacement à la reſtauration de cette Colonie, ainſi qu'à celle des Iſles françoiſes.

Dès le mois de Janvier 1716, la liberté de la traite des Negres, ranimée par l'extinction de la Compagnie de Guinée, c'eſt-à-dire, par la révocation de l'Aſſiente, avoit été confirmée par des Lettres-patentes. Quand je dis la *liberté*, c'eſt pour me ſervir des termes de l'Acte, car la permiſſion accordée *à tous les Négocians du Royaume, de faire librement le commerce de Guinée*, ne s'étendoit qu'à quatre ports, ceux de Rouen, de la Rochelle, de Bordeaux & de Nantes. Depuis 1713, les Armateurs pouvoient, en prenant des paſſeports, expédier des navires pour la côte de Guinée, y vendre des marchandiſes, & y acheter des eſclaves pour les Iſles. Les paſſeports étoient obtenus, ſous la ſoumiſſion de payer 30 livres pour chaque tête de Negre introduit au Cap, & 15 livres pour chaque Negre porté aux Iſles du Vent. Ces droits furent modérés aux deux tiers, à cauſe de la mortalité qui avoit emporté beaucoup de Noirs. Les nouvelles Lettres Patentes les porterent à 20 l. pour chaque Negre débarqué aux Iſles. Les marchandiſes provenant de la vente & du troc des Negres, furent exemptées de la moitié des droits d'entrée.

Cette *liberté générale*, c'eſt-à-dire, adjugée à quatre ports avec beaucoup d'entraves, ne dura pas long-temps. Exaltée,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

lorſqu'on avoit été obligé de la rendre, elle fut décriée lorſqu'on voulut former de ce commerce l'appanage d'une nouvelle Compagnie. De *très-grands inconvéniens* lui furent imputés. On publia que le concours de différens particuliers qui alloient commercer ſur la côte, & leur empreſſement à accélérer leurs cargaiſons, avoient fait exceſſivement baiſſer le prix des marchandiſes qu'on y portoit, & tellement ſurhauſſer les Negres & autres marchandiſes du pays, que le commerce y devenoit ruineux & impraticable. Il eſt difficile d'imaginer qu'une liberté reſtrainte à quatre ports liés par de nombreuſes relations, eût excité une ſi vive & ſi aveugle concurrence parmi des Armateurs déjà initiés dans les myſteres de commerce par les permiſſions que le monopole lui avoit vendues. Mais quand ces inconvéniens auroient été réels, c'étoit au monopole antérieur qu'il falloit les attribuer; & la vraie liberté ne les auroit pas laiſſé ſubſiſter long-temps. La Compagnie privilégiée, qui avoit laiſſé manquer les Iſles de Negres, & profiter de l'avantage d'acheter ſans concurrens, pour n'offrir que de très-bas prix ſur la côte de Guinée, avoit néceſſairement fait déſerter les marchés où elle s'approviſionnoit. Lorſque les Marchands particuliers y arriverent, le bétail étoit donc rare; il fut d'autant plus cher, qu'ils en demanderent en concurrence une plus grande quantité. Les prix rehauſſés, les demandes multipliées, l'abondance ſe ſeroit bientôt rétablie: bientôt elle auroit ramené des proportions plus favorables dans les prix & les échanges; bientôt l'expérience auroit réduit la concurrence à la portée de ce commerce. Mais il ne s'agiſſoit pas de raiſonner; un prétexte ſuffiſoit, il ſuffiſoit même d'ordonner ſans prétexte. Que la liberté eût été utile ou nuiſible, il s'agiſſoit de doter richement, aux dépens de tous les droits, une Compagnie qui devoit attirer les peuples dans des pieges, pour que le deſpotiſme fiſcal les dépouillât & dévorât ſans réſiſtance.

Quoi qu'il en ſoit, quelqu'imparfaite que fût la liberté donnée au commerce des Iſles, le relâchement ſeul des liens qui

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

l'avoient étouffé, lui rendit la vie. Le commerce ranimé sollicita & ranima la culture dans ces contrées. Le Colon encouragé par des meilleures fournitures, enrichi par un meilleur débit, fouilla son sol avec autant d'ardeur que de force. La richesse multiplia la richesse : la prospérité des Isles françoises étonna l'Europe.

Le privilege qui traversoit l'Isle Saint-Domingue ne pouvoit qu'affoiblir ses progrès. Cette Colonie eut encore un rude échec à essuyer, pendant les brouilleries de la France & de l'Espagne. Autrefois les esclaves profitoient de l'inimitié des deux nations établies dans le pays pour rompre leurs fers & acquérir la liberté du sauvage. Depuis que les nœuds du sang resserroient les deux Empires, leur désertion avoit été rallentie par l'obligation que les Espagnols avoient souscrite de ramener les transfuges à leurs voisins pour la somme de vingt-cinq pistoles par tête. En 1719, dès que la guerre fut déclarée entre les deux Puissances, les Negres de la Colonie françoise abandonnerent en foule leurs atteliers ; & quand à la fin des troubles Philippe V ordonna qu'ils fussent ramenés à leurs maîtres, le peuple se souleva & leur rendit la liberté. D'esclaves, ils devinrent des bêtes féroces : refugiés sur des montagnes inaccessibles, leur taniere fut impénétrable ; leur troupeau se multiplia ; ils formerent une société terrible de vengeurs impitoyables de leur race & de l'humanité. La Colonie françoise, enchaînée sous le privilege exclusif, vit luire en 1720 un rayon de liberté, mais il se dissipa aussi-tôt. Elle tenta de se rallumer par le feu de la sédition & de la révolte ; ce feu ne fit que consumer. La vigueur & les soins de M. de Champmelin l'éteignirent en 1724.

La Martinique, mieux constituée & plus libre, devint plus florissante ; elle fut l'entrepôt général des Colonies du Vent, & le rendez-vous principal des Armateurs françois. Agricole, agente des autres Isles, elle commerça en même temps avec l'Amérique françoise, l'Amérique espagnole, l'Amérique angloise.

Avec la liberté dont on avoit favoriſé ces Etabliſſemens, ils acquirent ou plutôt ſurprirent une liberté plus grande, qui accéléra leurs ſuccès. L'interlope leur procura peut-être encore plus de reſſources que le commerce licite. Les Hollandois y prirent beaucoup de part. Du côté de l'Amérique eſpagnole, il leur fut d'autant plus profitable, que l'harmonie entre les Cours de Madrid & de Londres étoit troublée. Du côté des Colonies angloiſes du Continent, ils trouverent des reſſources infinies. Degrés par degrés, ce trafic s'éleva au point d'employer trois cents bâtimens & trois mille matelots. Dans une ſeule année, la Nouvelle-Angleterre ſeule tira des Antilles francoiſes plus de vingt mille barriques de melaſſes pour faire une eſpece de rum, qu'on appel'oit *kill-devil*, tue-diable. L'entrée du rum ou tafia, eau-de-vie du ſucre, étoit prohibée en France: cette prohibition, & l'accroiſſement des plantations françoiſes, réduiſoient à très-bas prix cette liqueur, & la melaſſe dont elle étoit extraite. Les Anglois du Continent s'en fournirent plutôt chez les François que chez les Inſulaires leurs compatriotes, qui ne les donnoient pas à ſi bon marché. En achetant le rum & les melaſſes des Iſles françoiſes, ils achetoient en même temps les ſucres néceſſaires à leur conſommation; & les payoient ou en argent qu'ils tiroient des Antilles Angloiſes, ou les changeoient contre des bois, des chevaux, du ſel, & autres objets.

Il ne faut pas croire que toutes les productions proſpérerent comme les ſucres; non, car certaines eſpeces furent flétries, comme on le verra plus bas, par le privilege excluſif.

Pendant que la France adouciſſoit la condition de ſes Iſles, la Grande-Bretagne laiſſoit les ſiennes oppreſſées ſous leurs anciens fardeaux: dès qu'elle ne les ſoulageoit pas, leur décadence devoit s'accélérer d'elle-même; les circonſtances la précipitoient. Au droit de *nouveau ſubſide*, impoſé dans les neuviemes & dixiemes années de Guillaume III, les Communes avoient ajouté, ſous la Reine Anne, celui de *tiers ſubſide*, montant au tiers du droit précédent. A la vérité ces actes ordonnoient la reſtitution

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

des taxes additionnelles, & même assignoient des gratifications à la réexportation des sucres rafinés en Angleterre. Mais cette faveur, accordée aux rafineries britanniques, étoit ruineuse pour les rafineries des Isles; & en général les droits excessifs imposés sur la consommation intérieure du Royaume, pesoient sur les plantations. Malgré les gratifications octroyées aux sucres anglois destinés pour l'étranger, les sucres françois obtinrent la préférence dans les divers marchés libres de l'Europe. Les premiers, quoiqu'ils parussent francs, étoient chargés des impositions que les marchandises angloises envoyées en Amérique avoient payées, tandis que la valeur des seconds, échangés contre des marchandises françoises qu'on venoit d'exempter de tous droits de sortie, n'étoit presque point enflée par le fisc. Avant la paix d'Utrecht, les François n'avoient point exporté de leurs sucres à Hambourg: dès 1716, époque de la liberté ou plutôt d'une servitude plus douce, ils y en vendirent des parties considérables. Successivement ils s'introduisirent dans les autres places marchandes de l'Europe; à la fin, ils dominerent presque partout. Le commerce passa par degrés tout entier d'une nation à l'autre. De 1715 à 1719, les Anglois exporterent encore, tant pour les pays étrangers que pour l'Irlande, 18,580 barriques de sucre brut: de 1719 à 1722, ils n'en exporterent que 9062. La totalité de leurs exportations de sucres rafinés ne monta, de 1715 à 1722, qu'à 622 barriques. Sans l'accroissement de la consommation dans les trois Royaumes, les plantations angloises seroient tombées: mais à la faveur de l'étendue prodigieuse que prit l'usage du sucre en Angleterre, en Ecosse & en Irlande, elles ne succomberent point à la révolution arrivée dans le commerce général.

Ces Colonies, dans le temps où elles étoient attaquées par une concurrence prépondérante, avoient été réduites par leurs propres besoins à se surcharger de taxes. Outre les charges & les disgraces communes, il n'y en avoit peut-être aucune qui n'eût été frappée de quelque fléau particulier. La barbade, qui, dans

dans ſa ſplendeur, avoit une population de 50,000 blancs, & de 80,000 noirs, venoit d'être affligée de maladies qui lui avoient enlevé 20,000 noirs, & 25,000 blancs. Elle avoit encore acquis 2000 blancs en 1724; mais bientôt après, la décadence des ſucreries entraîna une émigration conſidérable de ces Colons. Avec les maîtres périſſent ou fuyent les eſclaves. Dans l'Iſle d'Antigoa, le Colonel Parck, Gouverneur, avoit arrogamment & cruellement envahi ou plutôt ruiné la fortune publique; car la tyrannie détruit mille fois plus qu'elle n'uſurpe. Mis en pieces en 1710, ſon ſang n'engraiſſa pas la terre qu'il avoit épuiſée. L'Iſle de Nevis, ravagée par les François & par les vents, ne préſentoit pas même l'ombre de ce qu'elle avoit été autrefois. S. Chriſtophe n'étoit qu'un déſert où quelques centaines d'habitans ſe raſſembloient autour de quelques cotonniers, de quelques indigoteries, & d'une ſeule ſucrerie. La partie de l'Iſle cédée par la France, fut d'abord la proie de Gouverneurs avides qui en vendirent ou diſtribuerent les terres, ſans en garantir la poſſeſſion, & par conſéquent ſans établir des propriétés, ſans fonder des cultures. Aux Bermudes, les forêts qui donnent preſque toute la matiere de leur commerce, commençoient à ſe dégarnir. Les Lucayes, ſaccagées en 1703 par les François & les Eſpagnols, infeſtées enſuite par des pirates, repriſes enfin par Woodes Roger, n'offroient encore que le berceau d'une Colonie. Enfin la Jamaïque, abattue par la Compagnie du Sud, qui lui fermoit l'entrée de l'Amérique eſpagnole, en étoit encore alors au travail lent & périlleux de creuſer des canaux ſoûterreins pour regagner la principale ſource de ſes richeſſes. Cependant, en général, les Iſles angloiſes avoient ſur les Iſles françaiſes un avantage inappréciable, la liberté de tirer directement par elles-mêmes des eſclaves de l'Afrique, & des denrées de l'Amérique ſeptentrionale.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

La deſtinée des Colonies européennes étoit donc, à proprement parler, de ſervir de jouet aux caprices, de pâture aux beſoins, de proie à l'avidité de leur métropole, de ſon fiſc, de

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſes traitans, de ſes marchands, de ſes compagnies, de ſes intriguans accrédités. L'intérêt excluſif de la métropole les gouvernoit ; l'intérêt excluſif particulier inſpiroit la métropole. Leur proſpérité n'étoit regardée que comme un engrais de l'Etat primitif ; & rarement le fiſc attendoit-il que cet engrais fût formé pour l'enlever. Tel étoit l'eſprit général de l'Europe, plus ou moins ardent ſuivant le génie, la conſtitution, les criſes des Empires. Mais il étoit réſervé à la France de donner l'exemple du privilege excluſif le plus vaſte que pût concevoir une imagination déréglée : il fut donné dans un accès de déſeſpoir & de délire. La Compagnie d'Occident, créée pour la reſtauration des finances, perdoit ſon crédit avant que les finances en euſſent retiré des fruits ſenſibles. Law déploya les dernieres reſſources de l'art pour faſciner les hommes, pour élever, ſi je puis ainſi parler, juſqu'aux nues l'ouvrage qui s'écrouloit ſous ſa main. De bonne heure, il fit publier ſous le ſecret, par ſes émiſſaires, le bruit que le privilege du commerce des Indes orientales, de la Chine, de la Mer du Sud, des trois parties du monde, alloit être diſtribué à la Compagnie d'occident, & qu'il verſeroit les tréſors de l'univers dans la caiſſe des Actionnaires. Des opérations frauduleuſes ſecondoient merveilleuſement ces confidences. L'Auteur du projet prit quelque temps après & fit prendre par ſes agens des engagemens pour payer dans trois mois au pair de l'argent des parties de deux cens actions de la Compagnie d'occident, & ſur la totalité on donnoit une prime de quarante mille livres. Les vendeurs étoient ainſi aſſurés d'un gain de deux cents francs par action de cinq cents livres de valeur nominale, fort éloignée du prix pécuniaire auquel nombre d'entr'eux les avoient achetées. Dans l'état préſent des choſes, le gain étoit de cent écus au moins, car les actions de la Compagnie ne valoient que trois ou quatre cens livres au plus au cours de la place. Les actions ſe remirent bientôt au pair. Bientôt leur faveur s'accrut au point qu'elles gagnerent trente pour cent, avant l'émiſſion de l'Edit annoncé. Lorſque, par ces

artifices, les eſprits furent diſpoſés à croire tous les ſuccès qu'on leur promettroit par une nouvelle création, on vit paroître au mois de Juin 1719, l'Edit donné au mois de Mai, par lequel les privileges excluſifs, myſtérieuſement & pompeuſement annoncés, furent raſſemblés ſur la tête de la Compagnie d'occident, transformée en *Compagnie des Indes*. L'Edit éprouva des difficultés à l'enrégiſtrement; la Toute-Puiſſance les leva: le Public ne douta point que la Compagnie ne méritât toute ſon attention & ſa confiance, fondée, comme elle l'étoit, par des coups d'éclat.

L'Edit renfermoit treize articles. Par le premier, S. M. éteint, révoque & ſupprime tous les privileges accordés juſqu'alors aux Compagnies des Indes orientales & de la Chine. Les principaux motifs de cette ſuppreſſion ſont trop remarquables pour qu'on ne nous pardonne pas de les tranſcrire, dans la vue de confirmer notre opinion ſur les Compagnies excluſives. L'impuiſſance où ſe trouvoient les deux Compagnies Aſiatiques de ſoutenir leur Commerce; les dettes immenſes contractées ſur-tout par la premiere, dettes qui excitoient de toutes parts les plaintes des Indiens, & qui décréditoient la Nation au point qu'un François n'oſoit plus paroître à Surate; le mépris des engagemens pris dans les titres de leur inſtitution par les deux Compagnies, dont l'une avoit cédé ſes droits à quelques Armateurs de S. Malo pour un dixieme du profit dans les retours de leurs navires, & l'autre n'envoyoit pas un ſeul navire aux lieux de ſa conceſſion. Telles furent les raiſons légitimes de l'abolition de leurs privileges; tels étoient les préjugés légitimes contre des privileges nouveaux.

Le II. article de l'Edit accorde à la Compagnie d'occident le privilege de négocier ſeule, depuis le Cap de Bonne-Eſpérance, juſques dans toutes les mers des Indes orientales, Iſle de Madagaſcar, Bourbon & France, côte de Sofala en Afrique, Mer Rouge, Perſe, Mogol, Siam, la Chine & le Japon, même depuis les détroits de Magellan & le Maire, juſques dans

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

toutes les Mers du Sud, pour tout le temps qui reſtoit à expirer du privilege accordé à ladite Compagnie.

Le III. fait des défenſes expreſſes à tous les Sujets de S. M. de commercer dans tous les lieux de cette conceſſion, pendant la durée du privilege attribué à la Compagnie.

Par le IV. le Roi donne & concede à la Compagnie d'occident en toute propriété, les terres, Iſles, forts, habitations, magaſins, meubles, immeubles, droits, rentes, vaiſſeaux, barques, munitions de guerre & de bouche, negres, beſtiaux, marchandiſes, & généralement tout ce que les deux Compagnies réunies ont pu acquérir ou conquérir, ou qui leur a été concédé, &c. à la charge ſeulement de payer tant aux François qu'aux Indiens les dettes légitimes des deux Compagnies, &c.

Le Roi, par le V. article, fait encore don à la Compagnie d'occident des 50 livres par tonneau de marchandiſes de France, & des 75 livres par tonneau des marchandiſes des Indes que S. M. faiſoit payer à la Compagnie des Indes par forme de gratification, ainſi que des dix pour cent ſur le profit des ventes des marchandiſes venues ou à venir ſur les vaiſſeaux des particuliers à qui cette derniere Compagnie avoit cédé ſon privilege.

Dans le VI. article, pour mettre la Compagnie d'occident en état d'acquitter les dettes des Compagnies réunies, & pour lui former un fonds capable de ſoutenir ſon commerce, lui permet de faire pour *vingt-cinq millions* de nouvelles actions, qui ne pourront être acquiſes qu'en *argent comptant*, & en payant au caiſſier de ladite Compagnie d'occident *cinq cens cinquante* livres pour chacune de ces actions, leſquelles ſeront de même nature & jouiront des mêmes avantages & privileges que les cent millions d'anciennes actions de ladite Compagnie.

Les VII. & VIII. articles reglent la ſouſcription des actions par les Acquéreurs, en payant par eux les *dix pour cent* d'excé-

dent ; la maniere dont elles doivent être ſignées & ſcellées par les Caiſſiers & Directeurs ; le temps & le délai accordé pour en faire l'entier paiement en vingt parties d'un mois à l'autre ; & comment elles doivent être délivrées aux Actionnaires.

Par le IX. il eſt permis à la Compagnie de faire venir des pays de ſa conceſſion toute ſorte d'étoffes de ſoie pure, & de ſoie & coton mêlées d'or & d'argent, & d'écorce d'arbre ; comme pareillement de toiles de coton peintes & rayées de couleur ; toutes leſquelles marchandiſes ne pourront néanmoins être vendues que ſous la condition de les envoyer à l'étranger, & en prenant toutes les précautions ci-devant preſcrites en pareil cas pour en empêcher la vente & conſommation dans le Royaume.

Le X. article accorde pareillement à la Compagnie la permiſſion de faire venir des pays de ſa conceſſion toutes ſortes de toiles de coton blanches, ſoies écrues, café, drogueries, épiceries, métaux & autres, excepté les marchandiſes prohibées par l'article précédent, en payant les droits tels qu'ils étoient payés par la Compagnie des Indes occidentales.

Le XI. ordonne que la valeur des effets & marchandiſes qui pourroient être reſtés aux Indes appartenans aux particuliers dont les vaiſſeaux y étoient allés en vertu des permiſſions & conceſſions de la Compagnie des Indes, leur ſeroit rembourſé par la Compagnie d'occident.

Le XII. change l'ancien nom de la Compagnie d'occident en celui de *Compagnie des Indes*, & lui conſerve les armes dont elle s'étoit juſqu'alors ſervie en qualité de Compagnie d'occident.

Enfin le XIII. article maintient ladite Compagnie dans tous les droits accordés par l'Edit du mois d'Août 1664, la Déclaration du mois de Février 1685, & autres Déclarations & Reglemens faits en faveur de ſon commerce, tout ainſi que la Compagnie en jouiſſoit lors de ſon union, excepté ceux qui ont

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

été révoqués ou modifiés, & ſans préjudice des droits dont l'Amiral de France a joui ou dû jouir, conformément à la Déclaration du 3 Septembre 1712 & des Reglemens faits en conſéquence.

Dans cet étalage de prérogatives & de conditions mercantiles, le peuple ne vit que le projet d'un commerce auſſi lucratif que vaſte. La Cour, ſous ces apparences, déguiſoit un emprunt réel de vingt-cinq millions en argent, pour ſoutenir la Compagnie & les Finances.

En vertu de la prime de dix pour cent exigée dans l'article VI, on demandoit *vingt-ſept millions & demi* pour *vingt-cinq millions* de capital.

Ce moyen ſingulier & hardi de faire eſtimer les nouvelles actions en paroiſſant les eſtimer très-haut, réuſſit. Le peuple s'imagina, qu'il falloit qu'une choſe qu'on vendoit ſi cher eût effectivement un grand prix, dit dans ſon *Hiſtoire de la Compagnie* des Indes M. Dupont, qui a très-bien éclairci ce point étonnant de notre Hiſtoire.

La hauſſe extraordinaire des anciennes actions favoriſa le ſuccès de la ruſe. On ſe perſuada facilement que les actions nouvelles ne prendroient pas un moindre crédit. Le concours des ſouſcripteurs fut ſi grand, qu'en moins d'un mois, il ſe préſenta pour près de cinquante millions d'engagemens.

Sous prétexte de mettre de l'ordre dans les ſouſcriptions, & afin de donner un branle encore plus fort à l'opinion, le Conſeil rendit, dès le 20 Juin, un Arrêt qui établit en quatre articles une regle qui ne devoit pas être ſuſceptible d'exceptions & d'interprétations. Il fut déclaré que la prime ne ſeroit pas indifféremment reçue de la part de tout le monde; & qu'on n'admettroit avec cette diſtinction, pour nouveaux Actionnaires, que ceux qui préſenteroient quatre fois autant d'anciennes actions qu'ils en demanderoient de nouvelles.

« En paroiſſant ainſi exciter la concurrence, dit l'Auteur que » nous venons de nommer, on l'excitoit; c'étoit à qui ſe pro-

» cureroit des anciennes Actions, qu'on nommoit les *meres*, » afin d'obtenir la préférence de la ſouſcription pour les nou- » velles, qu'on nommoit les *filles*, & du paiement de *dix pour* » *cent* en ſus. Le prix des anciennes Actions augmenta beaucoup » par cette recherche. Des gens qui avoient gagné conſidérable- » ment à vendre les leurs, en acheterent d'autres pour les re- » vendre encore. Les ſouſcriptions occaſionnoient le même agio- » tage. Sa vivacité fut encore excitée par les agens ſecrets de » M. Law. La rapidité des négociations qu'il entraînoit facili- » toient l'emploi des *Billets* que la *Banque* commençoit à ré- » pandre abondamment, & cet emploi les accréditoit au point, » qu'ils valurent pendant quelque temps plus que l'argent. Tou- » tes les opérations venoient ainſi au ſecours les unes des autres, » & contribuoient à égarer les idées d'une Nation, qui étoit » alors profondément ignorante ſur la véritable ſource des ri- » cheſſes, & ſur les loix de leur multiplication & de leur diſtri- » bution. »

Le fond de la Compagnie, c'eſt-à-dire l'emprunt de vingt-ſept millions cinq cens mille livres, avec l'intérêt de vingt-cinq millions ſeulement, ſe rempliſſoit avec la plus grande facilité. Ce capital, en apparence deſtiné au commerce, fut, pour la plus grande partie, employé à acheter des privileges.

La Compagnie acquit, pour le prix de deux millions, le commerce, les poſſeſſions & les effets de la *Compagnie d'Afrique*. Cet acte lui donna la propriété du Cap Negre, du Baſtion de France, d'une étendue conſidérable de terres, & du trafic de la Barbarie, avec exemption de droits ſur toutes les marchandiſes qu'elle tireroit des Etats d'Alger & de Tunis.

La Compagnie de S. Domingue avoit rendu au Roi ſon privilege, en demandant une indemnité & le rembourſement de ſes effets. Par des Lettres-patentes enrégiſtrées au Parlement le 29 Avril 1720, le commerce de ſon ancien territoire fut déclaré libre. Mais auſſi-tôt une Société nouvelle offrit au Roi ſix millions pour être ſubrogée aux droits des anciens privilégiés. La

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Compagnie des Indes, ayant eu communication de ſon mémoire, demanda la préférence, & l'obtint aux mêmes conditions. Un Arrêt du Conſeil du 10 Septembre ſuivant lui accorda les droits dont l'ancienne Compagnie avoit joui tant en France qu'en Amérique. Cet Arrêt lui coûta ſix millions.

Le Conſeil, par un autre Arrêt du 27 du même mois, lui octroya gratuitement le commerce excluſif de la côte de Guinée, en annonçant que l'exploitation de ce privilege ſeroit *d'autant plus facile à la Compagnie, & plus avantageux à l'Etat*, que ladite Compagnie *ſe trouvant en ſituation de porter tant des Indes que du Royaume, toutes les marchandiſes néceſſaires pour le commerce de ces côtes, & d'y faire des établiſſemens, par le moyen deſquels les vaiſſeaux qu'elle y enverroit, trouveroient, à leur arrivée, des cargaiſons prêtes pour leur retour, elle pourroit non-ſeulement fournir aux Colonies françoiſes de l'Amérique le nombre de Negres néceſſaires pour l'entretien & l'augmentation de la culture de leurs terres, mais encore faire entrer dans le Royaume une quantité conſidérable de poudre & matieres d'or, & d'autres marchandiſes.* Le préſent fut orné d'exemptions & de gratifications; exemption de tous droits de ſortie, de la moitié des droits d'entrée, de tous les droits auparavant exigés par chaque tête de Negre & par chaque tonneau du port des navires; gratification de treize livres par chaque Negre porté aux Colonies, & de vingt livres par chaque marc de poudre d'or apporté dans le Royaume. La traite des Negres fut heureuſement continuée par les négocians particuliers. Il arrivoit des Iſles des navires chargés d'une grande quantité de marchandiſes accompagnées de certificats qui déclaroient qu'elles provenoient de cette traite. On préſuma que les Armateurs profitoient de la facilité qu'ils avoient eue d'obtenir ces certificats, pour ne payer que la moitié des droits d'entrée, ſous prétexte qu'il leur reſtoit encore de leur ancien trafic des fonds conſidérables à employer en marchandiſes des Iſles. Pour empêcher que le commerce ne proſpérât de la ſorte

au

au détriment de la ferme, il fut ordonné, le 14 Août 1725, que les ſucres & autres marchandiſes préſentées par les négocians particuliers comme un produit de la traite des Negres, paieroient la totalité des droits d'entrée. Condamnés ſans avoir été entendus, ils juſtifierent qu'ils n'avoient armé pour la côte de Guinée, qu'en vertu des permiſſions qu'ils avoient obtenues & ſans doute achetées de la Compagnie des Indes elle-même; & qu'ainſi leurs navires devoient être conſidérés comme des bâtimens propres à cette Société, & jouir à ce titre des mêmes privileges. Appuyés par la Compagnie, le Procès fut jugé en leur faveur par un Arrêt du 20 Novembre ſuivant. Ainſi, quant à la côte de Guinée, la Compagnie n'acheta point le commerce, elle le vendit en détail.

Le paiement des dettes de l'ancienne Compagnie des Indes orientales avoit emporté cinq à ſix millions de fonds de la Compagnie nouvelle. On avoit pris ſur le même capital trois millions ſix cents ſoixante mille livres pour payer la dot de Madame la Princeſſe de Modene & les Bulles du Cardinal Dubois. Divers emplois étrangers à l'objet apparent de la Compagnie en abſorberent encore des parties conſidérables.

Il reſtoit, en fonds réels, à la Compagnie quelques millions pour monter ou relever le commerce de la Louiſiane, le commerce du caſtor, le commerce de S. Domingue, le commerce de la Barbarie, le commerce de Guinée, le commerce de l'Inde, le commerce de la Chine, le commerce de la mer du Sud. La ſphere de ſes privileges embraſſoit le tour du monde. On lui aſſigna dans la ſuite de nouveaux objets. Aux avances de commerce, il falloit ajouter les dépenſes d'établiſſemens.

J'ai dit qu'il reſtoit à la Compagnie quelques millions en eſpeces pour entreprendre & ſoutenir le commerce de preſque tout l'univers. Elle ne les avoit pas encore reçus, qu'ils furent engagés au paiement d'une répartition de bénéfices qu'elle n'avoit ni faits, ni pu faire, ſur le pied de douze pour cent du capital.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

« A peine, dit M. Dupont, ſongeoit-on à ces commerces en » eux-mêmes. On ne vouloit qu'accroître exceſſivement le » commerce d'une Compagnie quelconque; de façon qu'elle » pût *emprunter* principalement *aux créanciers de l'Etat*, des » ſommes ſuffiſantes pour prêter à ſon tour *à l'Etat* de quoi *rem-* » *bourſer* ces mêmes *créanciers*. Il étoit aſſez viſible que cette » prétendue maniere de rembourſer les gens avec leur propre » argent, ou avec le titre même de leur créance changé de na- » ture, ne rembourſeroit effectivement rien. Mais on enviſa- » geoit, 1°. l'avantage de diminuer beaucoup les arrérages, » attendu que le grand crédit de la Compagnie & la néceſſité » des remplacemens pour ceux qui auroient été rembourſés, lui » feroient trouver de l'argent ſur un pied d'intérêt fort bas. » 2°. Celui de favoriſer par la multitude des négociations l'em- » ploi d'une quantité conſidérable de *Billets de Banque*; de ſou- » tenir ainſi la valeur de ces Billets que le Gouvernement pou- » voit multiplier à volonté, & qu'il employoit tant dans ſes » rembourſemens qu'à donner beaucoup de gratifications à des » gens favoriſés, qui payoient ainſi leurs dettes par ce moyen. » Ce n'étoit pas là certainement des opérations de commerce; » car il s'en falloit de tout qu'on y donnât *valeur pour valeur* » *égale*; mais c'étoit le grand objet de la *Banque*, & de la » *Compagnie des Indes*. »

La Banque n'avoit d'abord diſtribué de ſes Billets que pour une ſomme à peu près égale à la quotité des impoſitions royales. L'obligation de recevoir ces papiers en paiement des impôts, en avoit ſoutenu la valeur; l'agiotage des actions & la ſolde en billets de banque qu'il entraînoit, l'avoient accrue. Mais il s'agiſſoit d'en répandre de nouveaux pour des ſommes égales & même ſupérieures à la totalité des ſommes de l'Etat. Il falloit donc exalter encore l'enthouſiaſme. A meſure qu'on multiplia les billets, on créa de nouvelles actions: ces créations furent motivées ſur de nouvelles entrepriſes de la Compagnie; on accrédita les actions par des attributions nouvelles de bénéfices

réels ou imaginaires: l'illuſion alla toujours croiſſant, & avec elle le prix de ces effets.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Dès le 25 Juillet 1719, la Compagnie acheta pour la ſomme de cinquante millions, payables en quinze parties égales, mois par mois, à commencer en Octobre, le bénéfice de la fabrication des monnoies pour neuf ans; bénéfice que le peuple, ignorant comme un peuple eſclave, eſtima fort ſupérieur à l'offre de la Compagnie, puiſqu'il étoit demandé & accordé comme une faveur. Pour qu'elle acquît un produit qui ne devoit pas lui rembourſer ſes avances, on ouvrit une ſouſcription de cinquante mille actions nouvelles de *cinq cens livres*, auxquelles il n'étoit permis de participer qu'en payant chaque action *mille livres*, & en repréſentant cinq fois autant d'actions anciennes. Il y eut tant d'empreſſement à acquérir ſur le pied de cent piſtoles des titres de cinq cens francs, qu'en peu de jours ces actions de la troiſieme création, qu'on appella *les petites filles*, furent enlevées.

Afin de groſſir l'illuſion, on annonça, pour l'année ſuivante, une répartition de dix-huit millions de bénéfice ſur le pied de douze pour cent du capital de chaque action. Il falloit, ce ſemble, vouloir être trompé pour l'être; car il falloit ſuppoſer qu'avec moins de dix millions employés au commerce, ou plutôt en attirail de commerce, on auroit fait un profit de plus de douze millions, puiſqu'il n'y avoit d'autres fonds pour y fournir que ſix millions, bientôt après réduits à cinq, des dix-huit mois de la rente due par le Roi aux Actionnaires. La crédulité égaloit l'impoſture. Le peuple ne douta pas de la promeſſe la plus propre à le déſabuſer. On connoiſſoit ſi peu la nature du commerce, qu'on croyoit que la richeſſe en découloit comme l'eau d'une ſource. On connoiſſoit ſi peu à quel prix la terre vend des récoltes, qu'on croyoit qu'en portant la main ſur les friches de la Louiſiane, on y recueilleroit cent cinquante pour cent de bénéfice. On connoiſſoit ſi peu le jeu du Syſtême, qu'on croyoit que des papiers prêtés au Roi étoient des fonds

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

lucratifs de négoce & des fonds productifs de culture. Le Gouvernement, abuſé lui-même, ſerroit le bandeau qui faſcinoit la Nation, & aggrandiſſoit ſans ceſſe le goufre dans lequel d'aveugles citoyens venoient jetter le patrimoine de leurs familles.

Au mois d'Août de la même année, la Compagnie, qui promettoit de payer dix-huit millions de bénéfice long-temps avant d'avoir touché les vingt-cinq millions de ſon capital; qui devoit au Roi cinquante millions en billets de banque pour le profit futur ſur les monnoies; qui ne poſſédoit qu'une créance de cent millions ſur le Roi, & quelques millions en vaiſſeaux, en agrêts, en forts, en canons, en marchandiſes, qu'elle ne pouvoit retirer de ſon commerce; la Compagnie offrit de prêter au Roi *douze cens millions* pour rembourſer les rentes & les charges ſur les Aides & Gabelles, ſur les Tailles, ſur les Recettes générales, ſur le Contrôle des Actes, les Actions ſur les Fermes générales, les Billets de l'Etat, les Billets de la caiſſe commune, & les charges ſupprimées ou à ſupprimer. Pour prix de ce ſervice, elle demandoit trois pour cent d'intérêt de ſes douze cens millions, le Bail des Fermes générales, avec hauſſement de trois millions cinq cens mille livres, & la prolongation de ſes privileges pendant cinquante ans. L'offre fut acceptée comme on le prévoit. Le Conſeil mit le ſceau à ce traité par un Arrêt du 27 Août. Les Actions qui gagnoient auparavant deux cens pour cent, monterent de ſept à huit cens pour cent tout d'un coup. On croit lire un conte de Fées, dit avec raiſon M. Dupont, que nous ſuivons dans ce labyrinthe, parce qu'il nous a paru en avoir ſi exactement ſondé les détours, & ſi fidelement retracé les horreurs, qu'il ne laiſſe rien à deſirer.

La Compagnie avoit d'abord réſolu, ou plutôt Law, ſon premier moteur, avoit réſolu pour elle de faire cet emprunt en actions rentieres ou en contrats à trois pour cent, taux de l'intérêt auquel on engageoit le Roi envers elle. Mais lorſqu'on vit le fanatiſme du public pour la Compagnie monter, par

une fermentation plus vive & plus tumultueuſe que jamais, au plus haut degré de folie, on oſa propoſer aux ſtupides victimes de l'impoſture, de ſe plonger elles-mêmes le couteau dans le ſein, on oſa leur propoſer d'offrir leur fortune à un vol de quatre cens cinquante millions, ou en d'autres termes, d'acquérir, pour la ſomme de *cinq cens millions*, un intérêt foncier de *cinquante millions*, par actions de *cinq cens livres*, payables ſur le pied de *cinq mille*, en Billets de l'Etat, Billets de la caiſſe commune des recettes générales, Actions ſur les Fermes, Récépiſſés de la propre caiſſe de la Compagnie. Ceux qui avoient des papiers ſe hâterent de ſouſcrire, parce que ces actions gagnoient encore ſur la place; ceux qui n'en avoient point ſe hâtoient d'en acheter pour participer à l'avantage de ſacrifier les *neuf dixiemes* de ces effets. On donna juſqu'à *onze mille livres en or* pour *dix mille livres* en *papiers de l'Etat*, avec leſquels on acquéroit *deux Actions de cinq cens livres* chacune, en payant en ſus des courtages conſidérables.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

L'intérêt des dettes publiques étant réduit à trois pour cent, la Compagnie, ou ſon Adminiſtration, dans la vue de capter l'eſtime du Public, & de captiver de plus en plus ſa confiance, offrit de ſoumettre à la même réduction la rente à quatre pour cent du premier capital de cent millions d'Actions de la Compagnie d'occident, prêtés en Billets de l'Etat, qui perdoient, lors de la création, cinquante ou même ſoixante & dix pour cent ſur la place. Ses Directeurs, conduits par Law, en ſollicitant l'honneur de faire ce ſacrifice, demanderent, par leur Requête du 17 Septembre, que le profit de la réduction tournât à la décharge du peuple ſur diverſes impoſitions qu'elle déſigna, comme on le voit dans les *Recherches & Conſidérations ſur les Finances* de M. de Forbonnais. Ce vœu fut ſolemnellement exaucé. On profita de l'effervescence que cette généroſité populaire avoit excitée, pour créer, le 29 Septembre, cent mille nouvelles Actions de cinq cens francs, au prix de cinq mille livres, & enlever encore à la Nation les neuf dixiemes

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

de ce capital. Le feu fut auſſi-tôt attiſé par l'adjudication du Bail des Gabelles & Domaines de l'Alſace & de la Franche-Comté à la Compagnie. Le 2 Octobre, on autoriſa la Compagnie à ouvrir une ſixieme ſouſcription de cinq cens millions ſur cent mille Actions de la même nature que les précédentes.

A cette époque, le fond de la Compagnie étoit de *trois cens millions*, ou de *ſix cens mille Actions*, chacune de *cinq cens livres*. Elle avoit reçu, ou elle étoit cenſée avoir reçu du public, ſur ſes engagemens de *trois cens millions*, *un milliard ſoixante & dix-ſept millions cinq cens mille livres*, dont une partie de vingt-ſept millions & demi en argent, & le reſte en papiers. Elle avoit ainſi fait légalement & authentiquement au plus grand nombre de ſes Actionnaires, une banqueroute anticipée de *treize cens ſoixante & dix-ſept millions & demi* de capital, avec l'applaudiſſement du public & à la ſatisfaction des intéreſſés. Le public n'avoit réellement acquis alors que les deux tiers des actions, puiſqu'il en appartenoit un ſixieme au Roi, & un autre ſixieme aux Directeurs de la Compagnie.

Dès que les trois dernieres ſouſcriptions furent remplies, on reconnut que dans le calcul des dettes de l'Etat il y avoit eu un mécompte, & qu'au lieu de douze cens millions, il en falloit quinze cens pour les acquitter. La Compagnie étoit toujours prête à offrir, l'Etat toujours prêt à accepter. Le marché fut conclu. Pour l'intérêt de ces quinze cens millions à trois pour cent, on paſſa, le 12 Octobre, à la Compagnie, un contrat de quarante-cinq millions de rente ſur les Fermes générales. Avec les trois millions d'intérêt de ſon capital primitif, elle avoit annuellement à répéter ſur le revenu public la ſomme de quarante-huit millions. Cette rente devoit ſe répartir également ſur toutes les actions tant anciennes que nouvelles. L'Actionnaire qui avoit payé ſon titre moins de cinq cens livres, ſe trouvoit rentier de quatre-vingts livres, comme celui qui avoit acheté le ſien cinq mille francs de la Compagnie, & même plus de dix mille des particuliers. Il y avoit une grande différence

dans la valeur courante des achats qu'on appelloit l'*Occident*, & de celles qu'on appelloit les *Cinq-cens*.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Outre la rente conſtituée, il n'y avoit de profit à attendre que d'un commerce preſque nul & d'entrepriſes de finance, dont le produit ne pouvoit jamais être proportionné au prix des actions. Cependant il falloit entretenir l'illuſion pour débiter une immenſe quantité de billets de banque. Juſqu'alors il n'en avoit été fabriqué, en vertu d'Arrêts du Conſeil, que pour ſix cens quarante millions. On en fit alors pour trois cens ſoixante millions, en annonçant qu'il n'en ſeroit plus ajouté à ce milliard de monnoie idéale. L'inépuiſable fabrique en verſa néanmoins encore pour plus de dix-ſept cens millions par ordre du Conſeil, & pour des ſommes plus conſidérables par des ordres particuliers, ou ſans ordre. L'achat des actions étoit l'unique emploi offert à ces papiers: c'étoit l'échange d'une valeur imaginaire, contre une valeur preſqu'imaginaire. Pour ſoutenir le taux exceſſif des actions & la circulation des billets, la Compagnie, déjà ſurchargée d'entrepriſes, fut encore chargée des Recettes générales.

Toutes ces opérations ſe précipitoient, parce qu'il ne falloit pas laiſſer à l'enthouſiaſme le temps de ſe refroidir: un inſtant de calme eût fait tomber l'agiotage: une lueur de raiſon eût diſſipé tant de vains preſtiges. Mais cette précipitation même attiroit le péril. Les principaux Actionnaires, gens favoriſés, ſouſcripteurs pour des ſommes immenſes, ne pouvoient ſatisfaire à leurs engagemens, qu'en vuidant promptement une partie de leurs actions pour acquitter les autres. Tant de concurrence dans la vente auroit porté une forte atteinte aux prix: la baiſſe auroit entraîné la chûte. Un Arrêt du 20 Octobre obvia, par la prorogation des termes des ſouſcriptions, à cet inconvénient. Dans cet intervalle, les agioteurs pourſuivirent la fortune avec la cupidité la plus âpre & avec une adreſſe égale à leur cupidité. Toutes les claſſes des citoyens s'enivrerent, pour ainſi dire, des ſuccès de cette eſpece de brigandage. La plus

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

brute ignorance avoit livré les peuples à la ſéduction la plus groſſiere : la haute impudence des principaux complices de ce crime inexpiable, étouffa le ſentiment de la honte dans tous les cœurs : la Nation ne fut plus qu'une vile populace d'agioteurs effrénés. Les familles les plus diſtinguées ſe proſtituerent au pillage ou à la diſſipation par des comptes de banque. On vendit les plus belles terres à vil prix pour acquérir & troquer de vains & infideles papiers. Enfin, des actions caſuelles de cinq cens livres de capital monterent juſqu'à dix-huit & vingt mille livres.

A la faveur de cet excès de frénéſie, il fut répandu pluſieurs milliards en billets de banque. Il n'y avoit point de ſtratagêmes & d'abus qu'on n'invoquât pour confirmer l'idee que les agioteurs favoriſés avoient accréditée par leurs viremens de parties, que du papier valoit mieux que l'or & l'argent. Le pouvoir arbitraire avilit les monnoies par des variations frauduleuſes dans leur valeur numéraire, pour induire le peuple à porter les eſpeces à la banque, & interdire par leur décri tout autre commerce, toute autre affaire que l'agiotage des papiers. On déclaroit que les métaux n'auroient point la valeur réelle que leurs propriétés uſuelles leur donnoient: on aſſura que la valeur imaginaire des feuilles de papier ſeroit invariable. Il fut ordonné à la Compagnie de ne faire les paiemens au Roi qu'en billets de banque : il lui fut permis d'exiger en billets de banque le paiement de toutes les impoſitions. Enfin le cours de l'argent fut en quelque ſorte proſcrit, de maniere qu'on ne lui laiſſoit preſque d'autre iſſue que le tréſor royal.

Cependant des Genevois, des Allemands, des Hollandois, ainſi que le rapporte l'Auteur de l'Hiſtoire *du Commerce & de la Compagnie des Indes*, dont nous adoptons le travail dans l'impuiſſance de mieux faire, « commencerent à voir très-nette-» ment que les actions de la Compagnie des Indes ne pou-» voient ſe ſoutenir à un prix qui n'avoit aucun rapport avec » les profits, plus que médiocres, que les affaires de cette » Compagnie

» Compagnie pourroient procurer à ſes intéreſſés. Ils marque-
» rent, avec aſſez de juſteſſe, que le Gouvernement, par les
» opérations arbitraires ſur les valeurs, n'avoit accru ni la
» richeſſe de la Nation ni la ſienne; qu'il n'étoit donc pas plus
» en état de payer ſes dettes qu'auparavant; que tout au con-
» traire il pouvoit moins y faire honneur que jamais, puiſque
» s'il paroiſſoit avoir diminué les arrérages, il avoit conſidéra-
» blement augmenté la maſſe totale de ſes dettes, & ſur-tout
» celle de ſes dettes exigibles par la multitude de billets que la
» banque royale avoit répandus, & qu'elle étoit tenue de re-
» prendre & de ſolder en *eſpeces*, dès qu'on les repréſenteroit à
» ſa caiſſe. Ils conçurent que cette caiſſe ne pourroit ſubvenir à
» tant de paiemens, quand même elle auroit en dépôt tout
» l'argent de la Nation. Ils ſavoient que cet argent n'avoit
» pas été apporté à la caiſſe de la banque, & ſe doutoient
» encore que tout celui qui y étoit entré n'y étoit pas de-
» meuré, puiſqu'il n'y auroit eu aucun motif de tirer cet ar-
» gent de toutes les caiſſes des particuliers dans la caiſſe publique
» pour l'y laiſſer oiſif: car en ce cas il auroit été encore plus
» profitable à Jean Law, & au ſuccès de ſes vues, de laiſſer
» cet argent à ſes premiers & légitimes poſſeſſeurs. Ces étran-
» gers s'occuperent donc ſérieuſement à réaliſer les fonds ima-
» ginaires dont le commerce les avoit obligés de ſe charger dans
» le Royaume. Les uns ſe mirent à acheter, avec leurs Billets
» de banque, tout ce qu'ils purent en marchandiſes. Les autres
» préſenterent à la banque un grand nombre de ſes billets à
» rembourſer en eſpeces, comme elle s'y étoit engagée. On ne
» put oppoſer à ces demandes qui épuiſoient la caiſſe, & qui
» devoient dévoiler promptement ſon impuiſſance, qu'un Arrêt
» du Conſeil qui *ordonnoit* que les *billets de banque valuſſent*
» *cinq pour cent de plus que l'argent comptant*; qui déclaroit
» qu'à ce prix la banque en fourniroit par tout le Royaume;
» qui permettoit à tous les particuliers de les négocier entr'eux *à*
» *tel plus haut prix qu'ils jugeroient à propos*; qui défendoit

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» d'employer dans les paiemens plus de *dix livres en eſpeces*
» *d'argent*, & plus de *trois cens livres en eſpeces d'or*, à moins
» qu'on ne payât *cinq pour cent en ſus*; qui autoriſoit la Com-
» pagnie des Indes, chargée alors de la Recette entiére de l'Im-
» pôt, à exiger cette prime de cinq pour cent de tous les con-
» tribuables qui paieroient en eſpeces; & qui preſcrivoit aux
» Négocians de ſolder toutes leurs lettres de change en billets
» de banque. Toutes ces loix inexécutables, que le Viſir le plus
» abſolu du Deſpote oriental le plus arbitraire n'auroit jamais
» oſé prononcer, avoient pour objet d'*engager* la plûpart des ci-
» toyens à porter leur argent aux caiſſes de la banque, par
» l'appas de l'agiotage qu'on leur faiſoit entrevoir, & dont on
» avoit trouvé les Pariſiens ſi avides. On vouloit les y *obliger*
» en leur rendant les billets de banque néceſſaires pour tous les
» paiemens de quelque conſéquence: & l'on vouloit ſur-tout
» autoriſer indirectement la banque à refuſer le rembourſement
» des parties de billets conſidérables, ſous prétexte qu'il étoit
» défendu de payer plus de dix francs en argent & cent écus
» en or. Mais on ne prenoit pas garde qu'avec l'Arrêt qui pré-
» ſentoit de telles diſpoſitions, on affichoit l'impoſſibilité où ſe
» trouvoit la banque de faire honneur à ſes engagemens; &
» l'on apprenoit aux citoyens à mépriſer des loix qu'on n'auroit
» pas dû leur preſcrire, qui attaquoient leur droit naturel &
» leur liberté, & auxquelles on ne pouvoit les faire obéir. Il
» devenoit manifeſte pour le peuple le plus imbécile que, mal-
» gré l'Arrêt du Conſeil, ſon argent valoit mieux & beaucoup
» mieux que les billets, puiſque la banque vouloit le prendre
» & ne pas le rendre. Il étoit donc tout ſimple que tous les
» citoyens ſe miſſent à raiſonner comme la banque, à garder,
» à ſon exemple l'argent, & à ſe défaire des billets. Auſſi chacun
» fut-il d'accord, en dépit de l'Ordonnance, pour échanger
» les billets *à perte* contre des eſpeces, bien loin d'en exiger la
» prime preſcrite par le Gouvernement. Les Négocians continue-
» rent à payer leurs lettres de change en argent; car la fidélité

» à leurs engagemens étant la baſe des ſuccès de leur profeſſion, » toute loi qui leur enjoindra d'y manquer, ſera une loi violée, » tant que le commerce ſubſiſtera. Tout le monde s'empreſſa » d'acheter des marchandiſes de toute eſpece, & les Marchands » *s'obſtinerent*, dit M. de Forbonnais, à vendre le double (c'eſt- » à-dire, *à un prix double*) quand le paiement s'en faiſoit en » billets. Leur obſtination étoit très-bien placée; on auroit » pu l'honorer du titre de ſageſſe. Elle ne fit qu'augmenter cha- » que jour; & les prix en billets continuerent à hauſſer tout na- » turellement, à meſure qu'on s'appercevoit du peu de fonds » qu'il y avoit à faire ſur ceux-ci.

Avec la confiance du public dans les opérations de Law, la valeur des actions de la Compagnie des Indes baiſſa. Law auſſi tôt enfla le contrepoids par la ridiculement magnifique promeſſe d'une répartition de cent vingt millions pour l'année 1720; promeſſe qui, toute pompeuſe qu'elle paroît, étoit néanmoins encore autant au-deſſous de l'intérêt naturel du prix des actions qu'il s'agiſſoit de maintenir, qu'elle étoit au-deſſus des facultés de la Compagnie au nom de laquelle elle étoit faite. Auſſi perſonne ne ſe flatta de voir cette diſtribution, malgré les efforts que fit Law pour en prouver la poſſibilité. Il eut beau exagérer les profits de commerce & de finance de la Compagnie, il ne put porter le total de ſes bénéfices au-deſſus de quatre-vingts-onze millions: mais avec des billets de banque, il pouvoit les multiplier par milliards.

Cet homme étrange, dont le grand talent étoit de creuſer des voies tortueuſes pour que le public n'apperçût pas ſon but, imagina de s'emparer du dividende d'une partie des actions, & de diminuer les charges de la Compagnie en paroiſſant les remplir, en lui faiſant ouvrir un Bureau d'échange d'actions en billets de banque, & de billets de banque en actions. Il penſoit que la néceſſité des dépenſes journalieres obligeroit une foule d'Actionnaires à convertir leurs gros effets, les actions, en petite monnoie, les billets; & que la facilité de recouvrer les pre-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

miers papiers en rapportant les seconds, les détermineroit à déposer ceux-là dans le nouveau Bureau. Par ce moyen, il comptoit tenir deux cens mille actions mortes & sans dividende, & satisfaire avec quatre-vingts millions à un engagement de cent vingt. La Compagnie qui n'avoit rien, puisqu'elle avoit tout prêté au Roi, à la réserve de quelques millions, acquit environ neuf cens millions d'actions avec des billets de banque. La Banque n'attachoit donc aucun prix à ses billets, puisqu'elle les donnoit gratuitement; la Compagnie, ou plutôt son administration, n'étoit donc que l'outil aiguisé par une cruelle & perfide politique contre les Actionnaires mêmes & le public; Law, pour diminuer de quelques millions le dividende, surchargeoit donc l'Etat d'une dette au moins vingt fois plus forte que cette diminution, en achetant en billets de banque des actions encore alors excessivement cheres; & ses ruses tournoient donc également contre sa Banque, contre la Compagnie, contre l'Etat, contre la Nation; il détruisoit donc son ouvrage.

Les yeux du public se dessilloient: il commençoit à reconnoître la véritable valeur des billets, fausse monnoie, avilie & par la prodigieuse abondance, & par une juste opinion. On les offroit à très-grande perte; on les partageoit en petites portions pour retirer quelques especes de la Banque, qui en rallentissoit, autant qu'il étoit possible, le paiement; comme il n'étoit pas permis aux citoyens de les refuser, les prix de toutes choses haussoient en raison du danger qui se manifestoit de n'être point remboursé de ces effets. Alors intervinrent [les 28 Janvier & 27 Février 1720], ces étonnans Arrêts, qui ordonnent solemnellement l'inquisition, la délation, la spoliation, la ruine des Sujets. Il fut enjoint à tous les citoyens de porter leur or & leur argent aux Monnoies, pour recevoir des billets en échange, avec défense de garder aucune somme en or, & plus de cinq cens livres en argent. La sainte loi du *dépôt* fut proscrite: on obligea les dépositaires à livrer à la Banque les

deniers d'autrui, ſous peine d'en répondre en leur propre nom. La Compagnie, comme chargée des Monnoies, fut autoriſée à violer les aſyles ſacrés des citoyens, & à fouiller juſques dans les entrailles des familles. Les eſpeces ſaiſies furent promiſes au dénonciateur, & un fils, *un fils accuſa ſon pere de lui avoir conſervé du pain* ! Ce monſtre devint l'enfant de la Loi. Enfin la tyrannie engendra, toute nue, tant de crimes & de maux, que les forces s'épuiſerent & les reſſources s'anéantirent.

La Nation, entierement déſabuſée par la violence, envain l'on tâcha de la ſéduire encore par l'attribution de la Banque à la Compagnie des Indes. La Compagnie accepta les propoſitions du Gouvernement; & le Gouvernement en ordonna l'exécution par un Arrêt du 23 Février 1720. Law étoit en même temps Contrôleur général des Finances & Inſpecteur général de la Compagnie des Indes & de la Banque réunies. La réunion qui devoit étayer l'un par l'autre deux établiſſemens prêts à s'écrouler, n'arrêta point leur décadence. Les billets de la Banque & les actions de la Compagnie tomberent dans le dernier diſcrédit. Pendant que les billets perdoient *quatre-vingts-dix pour cent*, les actions qui, ſur le pied de la fixation, repréſentoient *treize mille cinq cens livres*, & qui s'étoient vendues juſqu'à *vingt mille*, ſe négocierent publiquement pour *deux mille livres* en billets ou *deux cens livres* en eſpeces: enfin on en donna pour un *louis d'or*, & même pour *ſix francs*. On avoit fait une création nouvelle de cinq cens mille actions rentieres à deux pour cent; elles ne furent point achetées: on ouvrit des emprunts, par forme d'appel; ils ne furent point remplis. L'odieux Auteur du Syſtême, tombé avec lui, avoit été obligé de ſortir du Royaume ſix mois après ſon élévation au Miniſtere des Finances. Le Gouvernement, pour connoître le fonds des affaires de la Compagnie, ordonna par Arrêt du 26 Janvier 1721, qu'elle rendroit compte de ſa recette & de ſa dépenſe, ainſi que de l'état de la Banque. Elle forma oppoſition à l'Arrêt, mais elle en fut déboutée.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

La multitude des papiers publics, ſans valeur & ſans uſage, parut exiger un *viſa* tel que celui qu'on avoit ordonné en 1717. L'objet déſigné de cette recherche étoit de tâcher de reconnoître les *Actionnaires légitimes*, de les ſéparer des *Agioteurs Miſſiſſipiens*, & de leur conſerver les fonds dont ils avoient *enrichi la Compagnie ſans s'enrichir eux-mêmes*. L'agiotage avoit fait d'immenſes fortunes par les voies que le Gouvernement avoit lui même ouvertes, & par les manœuvres qu'il avoit provoquées. Au milieu de la ruine publique, toute fortune particuliere parut odieuſe & criminelle. On confondit également l'ouvrage de la fraude accréditée & celui de la prudence prévoyante. On regarda indiſtinctement comme monopoleurs & voleurs publics ceux qui dans le déſordre avoient eu la ſageſſe de convertir leurs papiers en eſpeces ou en marchandiſes. On ordonna des déclarations, dans la vue de diminuer les actions, & de remettre la Compagnie en état de payer les dividendes, & de la faire reparoître avec quelque honneur ſur la ſcène ſous ſon nom ou ſous un nom nouveau.

Par un ſecond Arrêt du même jour, 7 Avril 1721, le Roi déclara que ſon premier objet étoit d'aſſurer l'état, & de pourvoir à l'intérêt des Actionnaires qui juſtifieroient que leurs actions repréſentoient des fonds réels & effectifs, & dont la bonne-foi mériteroit qu'il leur fût accordé des ſecours en dédommagement des pertes qu'ils avoient eſſuyées. Cependant ces Actionnaires avoient certes été traités plus favorablement que la plus grande partie de la Nation, puiſqu'ils avoient eu part à des bénéfices conſidérables que la Compagnie avoit faits ou qu'elle étoit ſuppoſée avoir faits dans les différentes entrepriſes dont elle avoit été chargée. L'Arrêt ajoutoit que comme il étoit important de veiller à ce que toutes les parties du commerce commis à la Compagnie ne ſouffriſſent aucun retardement, il ſeroit dreſſé un procès-verbal de ſes regiſtres, papiers & effets, pour être régis & adminiſtrés par des perſonnes verſées dans le commerce, & nommées par S. M. juſqu'à ce

que, par une connoiſſance exacte de l'état des affaires de la Compagnie, & de l'impoſſibilité d'acquitter ſon debet, on pût pourvoir à la sûreté & à l'intérêt des Actionnaires légitimes par l'établiſſement d'une Compagnie nouvelle. Par un Arrêt du 23 Novembre ſuivant, le nombre des actions fut fixé à cinquante mille : mais les Commiſſaires chargés des liquidations ordonnées pour faire cette fixation, eſtimerent dans la ſuite qu'il ſeroit juſte d'en conſerver cinquante-ſix mille. Quant à l'Etat, il fut vérifié, après dix ans de travail, que malgré tant de rembourſemens, de réductions & de ſuppreſſions, ſa dette étoit augmentée.

Après cette révolution, le Gouvernement mit ſes ſoins à relever & étayer la Compagnie par de nouveaux privileges excluſifs. Chargée ci-devant de la vente du tabac, ſous le nom de Jean Ladmiral, elle avoit demandé la converſion de ce droit, qui exigeoit une régie particuliere, en un droit d'entrée, qui n'exigeoit aucune nouvelle dépenſe, & qu'elle devoit percevoir ſous le nom d'Armand Pillavoine. On parut bientôt étonné que la prohibition de planter du tabac dans le Royaume, portée dans le dernier Arrêt, ſous prétexte d'en encourager la culture dans les Colonies, mais en effet dans la vue de faciliter la perception & d'augmenter le produit du nouveau droit, on parut, dis-je, étonné que cette prohibition eût fait renchérir la marchandiſe, & que les Négocians ne ſe hâtaſſent pas d'exercer un commerce qu'on leur rendoit & qu'on leur ôtoit d'une année à l'autre. En 1718, 1719, 1720, 1721, variations continuelles. Enfin, par une Déclaration du premier Août 1721, en quarante-trois articles, la Compagnie, délivrée des ſollicitudes du Syſtême, reſta fermement en poſſeſſion du privilege d'importer, de fabriquer, de vendre & débiter, ſeule, en gros & en détail, toute ſorte de tabacs dans le Royaume, à l'exception de quelques Provinces. Une de ſes prérogatives étoit l'exemption de tous droits, tant des Fermes de Sa Majeſté, que des Villes, des Communautés & des Seigneurs. Elle mit une

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

partie de ſon privilege en ſoûferme, avec ceſſion de tous les titres : mais les Commis condamnerent les Soûfermiers à payer les droits de la Ferme générale auxquels elle venoit de renoncer. Les Communautés & les Seigneurs ſuivirent l'exemple de la Compagnie juſqu'en 1722, qu'il intervint un jugement contraire du Conſeil. Un nouvel Arrêt déclara qu'en compenſation de ce privilege, le Roi demeureroit quitte envers la Compagnie du paiement de trois millions de rentes à elle aſſignées ſur cette Ferme, juſqu'à la concurrence de deux millions cinq cens mille livres, ſomme à laquelle S. M. évalua ledit privilege. Pour acquitter le reliquat de cinquante mille livres, il fut ordonné qu'il ſeroit paſſé à la Compagnie un contrat d'aliénation à titre d'engagement des droits du Domaine d'Occident. Le principal objet de cette ceſſion étoit d'aſſurer un fonds pour payer aux Actionnaires un dividende de cent livres par action. C'eſt ainſi qu'avec des profits de finance, la Compagnie privilégiée pour tant de commerces, diſtribuoit des bénéfices aux intéreſſés. A la vérité on prévenoit le public que ce dividende ſeroit payé indépendamment des profits du commerce, & l'on préparoit les eſprits à une augmentation prochaine de cinquante livres par action. Mais pour remplir cette eſpece de promeſſe, il fallut qu'on eût recours à un privilege nouveau.

Par un Arrêt du 31 Août & une Déclaration du 10 Octobre, la Compagnie fut pourvue de la vente excluſive du café. Conformément à un nouvel Arrêt du 12 Octobre, elle fut miſe en poſſeſſion de ſon privilege, ſous le nom de Pierre Le Sueur, le premier Novembre de la même année. Juſqu'à cette époque, le caféyer n'avoit point encore été cultivé dans les Iſles françoiſes de l'Amérique. M. de Lamothe-Aigron venoit d'en tirer des ſemences fraiches de Surinam, malgré la défenſe rigoureuſe que le Gouvernement Hollandois avoit portée d'en laiſſer ſortir en coſſes. Secondé par M. Mourgues, il avoit caché dans ſon linge une livre de ces feves récemment recueillies. A leur arrivée à Cayenne, celui-ci les ſema : il ſuivit dans leur culture

culture la méthode qu'il avoit vu pratiquer à Surinam. L'eſſai réuſſit. La terre adopta plus de douze cens plants; & bientôt on eut des ſemences à répandre ſur toute la ſurface de l'Iſle. Ce fut en 1722 que M. de Lamothe-Aigron l'enrichit de cette nouvelle plante. De Cayenne, le café paſſa bientôt à la Martinique. On en avoit ſemé depuis deux ans dans cette derniere Iſle, lorſqu'en 1728 M. Deſclieux, Lieutenant de Roi, y tranſporta quelques jeunes plants tirés du jardin du Roi de Paris. Ces plants ne tarderent que trois ans à donner du fruit. Cette nouvelle culture fut introduite dans l'Iſle très-à-propos pour retablir la fortune des habitans que la deſtruction des cacaoyers, par un tremblement de terre, avoit renverſée au mois de Novembre 1727. Cette criſe violente avoit bouleverſé l'Iſle, ébranlé les montagnes juſques dans leurs fondemens, déchiré les terres, & rompu les racines des cacaoyers. Les caféyers les remplacerent. Des Iſles de Cayenne & de la Martinique, la nouvelle culture s'étendit ſur les Iſles voiſines; mais les progrès étoient reſtraints d'avance par le privilege excluſif du débit de la denrée, accordé à la Compagnie des Indes.

Aux faveurs dont elle étoit comblée, la Cour ajouta, le 15 Février 1724, le privilege excluſif des loteries. La Compagnie en ouvrit auſſi-tôt deux, l'une de rentes viageres, l'autre d'actions. Il lui étoit en même temps permis de convertir, au gré des Actionnaires, un certain nombre d'actions en rentes viageres ou pures ou en forme de tontine. Pour la ſûreté des particuliers qui acquéroient ces rentes, on affecta & hypothéqua tous les effets de la Compagnie, & notamment ſes privileges du tabac & du café. La même année elle annonça une troiſieme loterie.

En vertu de tant d'attributions différentes, la Nation fourniſſoit annuellement à la Compagnie des fonds conſidérables, avec leſquels elle eût été en état d'embraſſer un vaſte commerce, ſi l'eſprit rentier n'avoit dominé ſur ſon adminiſtration & dévoré les tributs qu'elle levoit ſur les peuples. Par les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Fermes générales, elle gagnoit annuellement quinze millions, ſans compter les trois millions de rente. La Ferme du tabac lui rendoit cinq millions de bénéfice. Il faut ajouter à ces gains le profit paſſager des loteries, celui du privilege du café, celui des commiſſions particulieres de commerce qu'elle délivroit, les gratifications qu'elle recevoit du Roi pour les exportations & les importations, &c. Pendant que la Nation étoit forcée de lui faire de ſi grands ſacrifices, dans la vue d'encourager ſon commerce, la Compagnie s'approprioit comme corps rentier les fonds qu'elle recevoit à titre de Société commerçante, & elle ſe partageoit en dividendes les avances qu'on lui aſſignoit libéralement pour ſon trafic. Munie d'une foule de privileges, elle étoit encore payée pour exploiter les commerces relatifs, & elle ne les exploitoit pas, & elle empêchoit qu'on ne les exploitât. A la fin, après avoir écraſé ces commerces ſous le poids de ces privileges, elle fut réduite à ſolliciter la grace d'être elle-même ſoulagée d'une partie du fardeau.

Avec quelques millions employés à la Louiſiane par des citoyens aſſurés de la liberté, auſſi néceſſaire à l'induſtrie qu'au bonheur, de la propriété qui s'acquiert par le travail, & qui l'aiguillonne, de la protection, ſans laquelle tout eſſor ne mene qu'à la chûte, la ſeule contrée de la Louiſiane lui auroit offert, aux frais de la nature ſeule, toute la fortune qu'elle ſembloit deſirer acquérir aux dépens de la Nation. Mais elle auroit voulu que le Miſſiſſipi eut roulé des *barres d'or* & des *monts d'argent*, ſelon l'alluſion de ſes armes. De la capitale du Royaume, ſes Directeurs financiers prétendoient conduire en Amérique un ſyſtême de culture qu'il falloit créer, je veux dire accommoder aux circonſtances locales, à la nature des terres, à l'ordre météorolique du pays. Il n'y avoit que le temps, l'expérience, la réflexion qui puſſent apprendre aux Colons ce qu'ils avoient à attendre & à craindre de la ſucceſſion rapide du chaud & du froid, des variations continuelles des vents, des propriétés particulieres du terroir; & il n'y avoit que l'intérêt perſonnel

qui pût les engager à s'éclairer par des ſoins conſtans & des dépenſes ſans ceſſe renouvellées, pour arracher à la nature ſes ſecrets, & former ſur cette connoiſſance des établiſſemens auſſi ſolides qu'étendus. Mais les Agens de la Compagnie, ſans les lumieres néceſſaires à ces entrepriſes, ſans un intérêt vif au ſuccès, tourmentoient les hommes qu'il falloit exciter, opprimoient les travaux qu'il falloit encourager, étouffoient brutalement les germes de proſpérité, les germes de vie, qu'il falloit induſtrieuſement féconder. On bâtiſſoit une ville là où l'on ne cultivoit pas de quoi fonder une bourgade. Là où l'on avoit beſoin de toute ſorte de ſecours, on ſembloit ne chercher que des ennemis. La population étoit le jouet du caprice, comme le ſable des côtes celui des vents. Enfin lorſque la Nation fut déſabuſée de la folle opinion qu'elle avoit conçue des richeſſes du Miſſiſſipi, la Louiſiane perdit, avec la réputation qu'elle ne méritoit pas, la conſidération qu'elle méritoit, comme le dit l'Hiſtorien de la Nouvelle-France.

En 1719, lorſque la guerre venoit d'être déclarée entre la France & l'Eſpagne, les troupes de la Compagnie s'étoient emparées du ſeul port qu'il y eût ſur la côte ſeptentrionale de la Floride, depuis le canal de Bahama juſqu'au Miſſiſſipi : c'étoit le port S. Charles ſitué dans la Baie de Penſacola, autrement Ste. Marie de Galve. Au premier feu de M. de Sevigni, Commandant de l'Eſcadre françoiſe, le Gouverneur Eſpagnol, ſurpris de cette hoſtilité imprévue, car il ignoroit les événemens arrivés en Europe, avoit capitulé. Sur ces entrefaites, D. Alfonſe de Carraſcoſa de la Torre, envoyé par le Gouverneur de la Havane contre les Anglois du fort Saint-Georges dans la Caroline, dont il ſe promettoit la conquête, apprit la ſituation de Penſacola, & vint à ſon ſecours. A peine ſe fut il préſenté devant la place qu'elle ſe rendit ; & la Garniſon françoiſe prit parti ſous ſes drapeaux, à l'exception de quelques ſoldats qui furent jettés dans les fers au fonds de cale. L'Iſle Dauphine auſſitôt attaquée étoit dans un tel état de foibleſſe

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

& de misere, qu'elle n'auroit pas tenu long-temps même contre un simple blocus, si les Espagnols n'eussent manqué de constance, découragés par une perte légere. Le Comte de Champmêlin arriva bientôt après avec cinq vaisseaux de Roi & deux navires de la Compagnie. Malgré les fortifications nouvelles dont Pensacola venoit d'être entourée, il obligea la garnison à se rendre prisonniere de guerre: mais au lieu de garder le fort, il le démolit, parce qu'on ne pouvoit compter sur la fidélité des soldats. De ces soldats, les uns avoient été enrôlés avec violence, les autres n'étoient que des vagabonds; & l'on ne leur rendoit pas leur état agréable. Du port de la Vera-Cruz, une Escadre espagnole menaçoit la Louisiane entiere. Plus active, elle auroit enlevé cette Province à la France, dans le temps où la Nation françoise faisoit, avec enthousiasme, rouler sa fortune sur ce frêle pivot. La suspension d'armes, conclue en 1720, sauva ce pays.

Les François profiterent de cette circonstance pour s'établir dans divers cantons, & particulierement sur la Baie de S. Bernard ou de S. Louis, où ils n'empêcherent pas que les Espagnols, à qui Pensacola fut restitué par le traité de paix, ne construisissent un fort en 1722. Pendant que les chefs de la Colonie transportoient le quartier général de la Nouvelle-Orléans, la plûpart des soldats & un grand nombre de Colons s'enfuirent tant à la Caroline qu'à la Havane: ils cherchoient la liberté, ils espéroient du moins la subsistance. Les sauvages conserverent l'indépendance qu'on tâchoit de leur ravir par l'appas des offres les plus spécieuses.

La Louisiane avoit été d'abord presqu'uniquement peuplée de bandits, de criminels, de femmes de mauvaise vie. Par un Arrêt du 9 Mai 1720, il fut défendu de continuer de pareils embarquemens. Dans le courant de la même année, les concessionnaires particuliers qui avoient obtenu de la Compagnie des friches, y firent passer plus de quinze cens personnes. Il y avoit déja dans le port de l'orient plus de quatre mille Suisses

ou Allemands prêts à s'y tranſplanter, lorſque l'opinion changea, & le Miſſiſſipi fut décrié. A cette époque, le nombre des ſoldats, s'il n'avoit été diminué par les déſertions, n'auroit pas été fort inférieur à celui des Colons même, puiſque les troupes étoient portées ſur les états à plus de quinze cens hommes.

C'eſt avec ce fond de population & de force, que l'on entreprenoit de mettre en valeur, & ſous la puiſſance de la Compagnie, un pays de plus de dix-huit cens lieues d'étendue, par le moyen de ſeize établiſſemens élevés ou dans des déſerts ou ſur les terres occupées par différentes nations ſauvages. Quelques-uns de ces établiſſemens ne conſiſtoient, à proprement parler, que dans des noms donnés & des places marquées pour prendre poſte; d'autres ne préſentoient que de grands magaſins vuides. La plûpart n'étoient qu'un vain appareil de puiſſance militaire; excepté aux environs de la Nouvelle-Orléans, & de quelques autres lieux, on ne trouvoit, autour des autres établiſſemens, preſqu'aucune trace de peuple policé, je veux dire de peuple cultivateur.

Sous la direction de M. de Bienville, Gouverneur général de la Louiſiane, la Nouvelle-Orléans s'élevoit, comme la capitale d'un Empire populeux & floriſſant, ſur un plan ſuperbe, qui rempliſſoit une lieue d'enceinte. Avant qu'on y comptât ſix cens hommes, on y avoit commencé ſix cens bâtimens. A chaque émigrant qui venoit s'y établir & exercer une profeſſion, on accordoit cent vingt arpens de terrein, dans l'eſpérance que tous ces habitans travailleroient d'un bras à la terre & de l'autre à leur métier, ou qu'ils trouveroient au milieu des déſerts des avances & des Colons pour fonder & garnir des atteliers de culture. Les engagés de la Compagnie ne devoient être mis, après trois ans de ſervice, en poſſeſſion que de trente arpens: mais du moins leur promettoit-on des grains pour les enſemencer & des outils pour les cultiver: c'étoit à eux à chercher à vivre en attendant la récolte, à ſe procurer les autres ſecours néceſſaires pour cultiver leur domaine, & à pourvoir à leurs autres

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

besoins. Il n'y avoit réellement à espérer des défrichemens remarquables, que des riches concessionnaires qui avoient des fonds & des hommes à employer sur les côtes du fleuve, c'est-à-dire, sur les débouchés & sur les meilleurs contours d'un espace de dix ou vingt lieues qu'on leur accordoit. En effet l'agriculture s'empara d'une partie de ces domaines: on y sema du bled, on y planta du tabac, on y cultiva du coton, on y fit de l'indigo, on y éleva des vers à soie. A dire vrai, la terre récompensoit généreusement le travail: outre les dépenses renaissantes de la culture, avec quelques récoltes elle rembourssoit les avances foncieres. Cependant de petits Colons travaillerent quelques coins de terre. La Compagnie ordonna de placer dans ces cantons les soldats qui voudroient se faire habitans. Mais les Agens de la Compagnie étoient les maîtres absolus de la fortune & du sort de tout ce peuple. Les prix de ce qu'ils vouloient acheter ou vendre étoient taxés par eux. C'étoit d'eux qu'il falloit acheter, c'étoit à eux qu'il falloit vendre. On affichoit des tarifs; ces tarifs étoient dressés par les monopoleurs. Leurs magasins devoient être toujours remplis de marchandises, vivres, denrées, outils & instrumens nécessaires pour le soutien des habitans, des laboureurs, des artisans, & toujours ouverts pour qu'ils pussent à leur gré se pourvoir même à crédit, & à des prix qu'on supposoit très-modiques. Mais les magasiniers étoient parfaitement libres de laisser leurs magasins vuides, de taxer arbitrairement les objets de commerce, & de fixer les conditions d'échange qu'il leur plairoit d'imposer.

L'*Isle aux Vaisseaux* n'étoit qu'un mouillage substitué à la passe ensablée de l'Isle Dauphine. Le *Biloxi* ou *Fort Louis*, ensuite *Fort de Condé*, qu'un entrepôt fortifié; le *Manchac*, que la décharge de la Nouvelle-Orléans. En 1720, il s'établit chez les Natchés des cultivateurs de tabac envoyés par la Compagnie, & on y bâtit un petit fort. Autour du poste pris chez les Natchés pour contenir les Espagnols, & trafiquer avec eux, ainsi qu'avec les sauvages, à peine commençoit-on à découvrir

le terrein. L'établiſſement chez les Gaſous promettoit de grands fruits à une Colonie agricole. En 1720, M. de Boiſbriant, Lieutenant de Roi, conſtruiſit le fort de Chartres dans le fertile pays des Illinois. Les Jéſuites y avoient pouſſé fort loin la culture des bleds. Dès 1718, ils y avoient conſtruit un moulin à vent, & à cette époque ils en conſtruiſoient un ſecond. Ils avoient découvert des ſalines dont le ſel étoit propre à la ſalaiſon des viandes; & déjà ils en avoient fait deſcendre deux cens quintaux. En 1720, les habitans ſemerent 525 minots & demi de froment, & 36 minots & demi de pois & de faſéoles. Avec des ſecours, cette Colonie auroit aiſément fourni les poſtes inférieurs de grain, des farines, de toute eſpece de vivres néceſſaires à leur conſommation. On aſſure que, pendant la guerre, elle envoya deux cens milliers de farines en un hyver à la Nouvelle-Orléans. Elle n'avoit, pour ainſi dire, qu'à ſoulever l'écorce de la terre pour recueillir les plus riches moiſſons. Les plantes & les fruits de France croiſſoient là comme dans leur pays natal. Chez les Alibamons, on entretenoit une garniſon conſidérable; à peine y cultivoit-on un peu de tabac. La Compagnie n'avoit encore aucune habitation réglée ſur la Baye S. Bernard, qui marquoit les limites entre les poſſeſſions françoiſes & les poſſeſſions eſpagnoles. Le poſte de la *Riviere aux Cannes*, avancé, pour ainſi dire, juſqu'à la porte du nouveau Mexique, attendoit, ainſi que le précédent, des Colons Allemands & Suiſſes pour nourrir ſa garniſon, tenir les Eſpagnols en reſpect, & ouvrir un commerce également avantageux aux deux Nations: en 1720, il y avoit paſſé quelques habitans. En 1719, le Sieur Diron avoit commencé la conſtruction dans le pays des Padoucas, pour enlever aux Eſpagnols, ou du moins partager avec eux le commerce qu'ils faiſoient avec ces Indiens. La haine que tous les peuples de l'Amérique portoient encore contre le nom de leurs anciens ennemis, ſembloit promettre aux François la préférence. Enfin le Sieur de Dumont, du haut d'un fort, avoit obligé les Nations ſauvages établies le long de la riviere

De la conquête de l'Amérique et de ſes ſuites.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

des Miſſouris, à ſe ſoumettre à la domination de la France; mais après ſon départ, le fort avoit été détruit & la garniſon égorgée.

Tel étoit l'état de la Louiſiane, tel étoit l'empire de la Compagnie. Le nombre des poſtes diviſoit & détruiſoit les forces. On vouloit dominer ſur un pays immenſe avant d'en poſſéder en effet un canton. On mettoit çà & là quelques ſoldats en face de pluſieurs peuples. On bâtiſſoit de toutes parts, & l'on ne cultivoit pas: à peine jettoit-on quelques poignées de ſemence à vingt, cinquante & cent lieues les unes des autres. Sans avoir un fond de commerce, on entreprenoit de lier un commerce avec cent nations différentes. Sans légiſlation, avec une ſeule loi deſtructive de l'ordre ſocial, on fondoit un Etat. Le ſol ne laiſſoit rien à deſirer qu'à l'abſurde chercheur de métaux. Une population ramaſſée autour d'un même centre, appliquée à la culture d'un bon terrein, libre dans ſes échanges, aidée dans ſes beſoins, bien fournie de marchandiſes d'Europe, diſciplinée & protégée, libre quoique redoutable, auroit attiré à elle tout le commerce, toute la richeſſe de la Louiſiane, gagné l'affection & contenu l'inquiétude des nations indiennes, pouſſé pas à pas & de proche en proche ſes établiſſemens, & régné de là ſur les déſerts les plus éloignés.

Les Directeurs de la Compagnie, c'eſt-à-dire, les Commiſſaires du Conſeil, réſolurent d'établir une ſorte d'ordre dans la Colonie par un reglement arbitraire de commerce & de police, diviſé en douze articles, & daté du 2 Septembre 1721. Cet Acte fixe d'abord les prix auxquels la Compagnie payera les marchandiſes que les habitans apporteront & dépoſeront dans ſes magaſins; le tabac à 25 livres le quintal, poids de marc, & le riz à 12 livres. Les autres marchandiſes de la Colonie ſeront reçues ſur le pied réglé par un ancien tarif. Les habitans ne pourront livrer ces divers objets de commerce qu'aux comptoirs du nouveau Biloxi, de la Nouvelle-Orléans & de la Mobile,

Mobile, & non ailleurs. Il y avoit des établiſſemens éloignés de quelques centaines de lieues de ces comptoirs.

On exhorte les habitans à ne pas négliger la fabrique de la ſoie, & à multiplier les mûriers ſur leurs habitations, *en attendant qu'il y ait aſſez de monde pour travailler à la ſoie.*

Le bled n'étoit point regardé, ce ſemble, comme un objet de commerce; car il n'en eſt fait aucune mention dans ce Réglement: cependant la France en avoit beſoin à cette époque; & la Louiſiane, ouverte par la charrue, auroit pu en approviſionner une partie de l'Europe.

Il eſt déclaré que les marchandiſes de France ſeront vendues ſur le pied ſuivant, au Biloxi, à la Mobile & à la Nouvelle-Orléans à *cinquante* pour *cent* de bénéfice ſur la facture; aux Natchés & aux Yaſous à *ſoixante & dix* de bénéfice, aux Natchitoches & aux Akanſas à *quatre-vingt* pour cent, aux Illinois à *cent* pour cent, aux Alibamas à *cinquante* pour cent. Il eſt à remarquer que le taux de la facture dépendoit des Agens de la Compagnie, & qu'elle ne ſe promettoit pas moins de profit ſur les retours que ſur les envois. Le tabac qu'elle payoit *quatre ſous* la livre en marchandiſes, & qui ne lui revenoit pas à *deux ſous* d'argent débourſé, elle étoit autoriſée à le revendre en France *cinquante ſous.* C'eſt avec ces immenſes bénéfices, avec un monopole ſi âpre, avec une ſi atroce cupidité, qu'elle prétendoit encourager la culture de la Louiſiane. Si ces malheureux eſclaves éleverent quelques plantations, malgré l'horrible peſanteur du joug, quels n'auroient pas été leurs progrès dans le cas où la modération auroit réglé ſes tarifs, & ſur-tout où la concurrence eût arrêté ſes rapines? Je ſçais qu'elle étoit chargée de grandes dépenſes de fondation, de ſouveraineté, de garde: mais il falloit moins entreprendre pour donner aux Colons le temps de l'enrichir. Le temps & les bonnes loix forment les Empires.

A ſes exactions, il faut ajouter celles de ſes Agens. Informée que ſes Commis avoient détourné les marchandiſes les plus re-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

cherchées, pour les ſurvendre à leur profit, elle leur interdit tout commerce direct & indirect. Mais elle n'ignoroit pas la vanité de cette prohibition ; elle avoit déjà défendu à ſes Employés de violer ſes dépôts & ſes tarifs, & ils les avoient violés.

Enfin on diviſe enſuite la Colonie en neuf quartiers ou neuf commandemens & juriſdictions, avec appel au Conſeil ſupérieur du nouveau Biloxi. Ces quartiers ſont la Nouvelle-Orléans, le Biloxi, la Mobile, les Alibamans, les Natchés, les Yaſous, les Natchitoches, les Akanſas, & les Illinois.

Ce Réglement fut enſuite corrigé, étayé, commenté, amplifié par de nouveaux réglemens de commerce. Rien de ſtable. L'agriculture même fut ſoumiſe aux volontés aveugles & intéreſſées de politiques à qui le pays étoit inconnu, ou à qui il n'étoit connu que par des Agens de commerce & des ſuppôts de monopole. La Louiſiane reſta donc en friche. Cependant la Compagnie y dépenſa vingt-cinq millions, mais à faire des fondations inutiles & onéreuſes, & à détruire ce qu'il falloit conſerver.

Cet édifice, ſans baſe, ſans ordonnance, ſans liaiſon, les ſauvages ne ceſſoient de l'ébranler, aigris, d'un côté, par l'inſolence tyrannique des Commis du deſpotiſme, excités, de l'autre, par les manœuvres adroites des Anglois, qui ſe tenoient derriere eux, les yeux ouverts, pour profiter des fautes de leurs rivaux. La foibleſſe des François détachoit de leur alliance les tribus que les circonſtances les obligeoient à ménager. Odieux ou mépriſables, ils avoient tout à craindre, & ils ne craignoient pas. A tant de cauſes de ruine, ils joignoient celle qui la rend inévitable & précipitée, la préſomption.

Les Colons Anglois, en veillant ſur la conduite de leurs concurrens, & traverſant ſourdement leurs projets, ne ſe relâchoient pas des travaux proſperes par leſquels ils exhauſſoient leur puiſſance & aſſuroient leur ſtabilité, comme s'ils n'euſſent employé que leur loiſir à nuire. L'agriculture étoit par tout leur

premier ſoin ; tous les autres ſoins étoient ſubordonnés à celui-là. Attachés à la ſource des richeſſes, ils paroiſſoient moins ambitieux ; elle combloit les vœux qu'elle excitoit. Ils étoient moins inquiets, moins turbulens, plus unis avec les ſauvages, parce qu'ils étoient plus riches. Ils étoient plus riches non-ſeulement parce qu'ils étoient cultivateurs, mais parce qu'ils étoient cultivateurs libres, propriétaires libres, & marchands plus libres que leurs émules.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

Là où la liberté ou la propriété n'étoient point ſous la ſauvegarde tutélaire des loix, il n'y avoit que diſſentions, troubles, attentats & guerres ; la ſervitude traînoit la pauvreté ; tous les vices & tous les maux naiſſoient de l'anarchie. Tel étoit l'état de la Caroline, livrée par la mauvaiſe légiſlation du grand Métaphyſicien Locke, à des Seigneurs toutpuiſſans pour faire le mal. Le principal d'entr'eux, Grandville, avoit voulu aſſervir juſqu'aux conſciences, en impoſant aux non-conformiſtes, c'eſt-à-dire, aux deux tiers de la Colonie, l'obligation de ſe ſoumettre au rit de l'Egliſe Anglicane. Injuſtes les uns envers les autres, ces Colons le furent avec atrocité envers les ſauvages, leurs voiſins. L'oppreſſeur étendoit auſſi loin qu'il le pouvoit la tyrannie ; l'opprimé ſe vengeoit de la tyrannie ſur tout ce qu'il rencontroit. Enfin en 1720, le déſeſpoir arma pluſieurs hordes indiennes ; mais le ſort les trahit, & partout vaincus, la férocité triomphante les extermina. Les Colons, ſoutenus par la force qu'ils venoient de déployer avec tant de ſuccès, firent face à leurs tyrans, qui refuſoient de contribuer aux frais d'une expédition dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits. Leur fermeté réveilla les loix. La Cour, encouragée & entraînée par leurs généreux efforts, acheva de les délivrer du deſpotiſme ſeigneurial, en prenant le timon du gouvernement en 1718, & en aſſociant la Caroline à l'adminiſtration commune aux autres Provinces.

La Colonie de la Nouvelle-Yorck conſervoit ce ton d'ordre, de frugalité, d'économie, d'activité laborieuſe, de liberté mar-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

chande, que ſes premiers fondateurs, les Hollandois, avoient donné aux mœurs. Elle couvroit de toute ſorte de productions, & ſur-tout de beſtiaux, les rives de la Baie d'Hudſon. Mais comme l'Europe ne lui demandoit que des pelleteries, cet eſprit paiſible de la culture, qui n'attend ſes ſuccès que de la nature, du travail, & même de la richeſſe plutôt que de la pauvreté des étrangers, avoit été altéré par la néceſſité jalouſe de diſputer à des concurrens la fortune du commerce, & par l'ambition excluſive qui brûle de ravir les préférences qu'elle n'obtient pas. Les Canadiens venoient trafiquer au marché d'Albani; & avec les marchandiſes qu'ils en tiroient, ils achetoient le fruit de la chaſſe des nations américaines ſéparées de la Nouvelle-Yorck par le pays des Iroquois. En 1720, le Gouverneur Burnet engagea l'Aſſemblée générale de la Province à ſacrifier une portion de la liberté des Colons, & à leur fermer un débouché, par l'interdiction du commerce entre Albani & le Canada. Cette prohibition purement deſtructive, parut avantageuſe, parce qu'elle fut accompagnée d'une opération utile, dont on lui attribua les effets. On amena les Iroquois à ſouffrir l'érection & la fortification du comptoir d'Oſwego ſur le lac Ontorio, dans un lieu par où paſſoient la plûpart des nations pour ſe rendre à Montréal. Le monopole du caſtor françois, exercé par la Compagnie des Indes, ſervoit encore bien mieux ces Anglois, que ne les ſervoit leur politique. Par une erreur trop commune, ils faiſoient honneur même à leur fauſſe prudence, du ſuccès que leur donnoient les fautes de leurs émules. Si le Canada eût aſſez reçu de marchandiſes d'Europe à bon marché, s'il eût reçu de ſes fourrures un bon prix, il n'auroit pas perdu ſa ſupériorité dans ce commerce ſur la Nouvelle-Yorck. La Compagnie angloiſe de la Baie d'Hudſon avoit, en 1720, porté ſes fonds au-deſſus de cent mille livres ſterlings.

Les Colonies angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale avançoient, malgré leurs écarts, dans la carriere de la proſpérité parce qu'elles tenoient toujours fortement à de grands prin-

cipes de l'ordre ſocial. Elles avançoient d'autant plus, que la Métropole ne prenoit pas garde à leurs progrès. Leurs moiſſons s'élevoient, ſans que le fiſc s'en apperçût & ſongeât à y porter ſa faulx. L'Angleterre éprouvoit les mêmes convulſions que la France. Dans le même temps, la même frénéſie poſſédoit les deux nations; l'épidémie avoit même gagné les Hollandois & preſque toute l'Europe. Les Anglois eurent auſſi leur Miſſiſſipi, leurs papiers, leur ſyſtême. Leur Compagnie du Sud eut la même vogue que la Compagnie françoiſe des Indes. Même ignorance, même cupidité, même manie, mêmes abus, même cataſtrophe. L'agiotage étoit regardé, ainſi que dans toute l'Europe commerçante, comme une ſource de richeſſe ſans fonds & ſans bornes. En 1721, les actions du Sud monterent fort au-deſſus de toute valeur poſſible; en 1722, elles tomberent dans le dernier diſcrédit; & la Compagnie, après avoir ſubitement atteint le plus haut degré de ſplendeur illuſoire, ſe trouva ſubitement déchue fort au-deſſous d'elle-même. Son opulence fictive, en s'évanouiſſant, découvrit le vuide de ſa caiſſe & la diſſipation de ſes fonds réels. Mais au dénouement de cette perfide intrigue, l'autorité ne vit pas ici le crime avec la même indifférence pour la juſtice & le bien commun qu'ailleurs. Les voleurs publics, recherchés, convaincus, furent ſévérement punis. Le Parlement travailla de toutes ſes forces à réhabiliter la mémoire & à ranimer la vigueur de la Compagnie. Cependant il reſta dans les cœurs un levain de corruption. On remarqua qu'une avidité juſqu'alors inconnue, étouffa la ſage & noble modération qui diſtinguoit la claſſe commerçante; & la nation pourſuivit, au milieu de la paix, par une vraie piraterie, ces richeſſes du Sud, qu'elle avoit cru follement trouver dans la roue de fortune, conduite par l'impoſture.

Quoiqu'un traité de paix & de commerce eût reconcilié, en 1721, l'Angleterre & l'Eſpagne, les Eſcadres angloiſes ne ceſſerent pendant pluſieurs années d'effrayer, d'inſulter, de bloquer la Vera-Cruz, Porto-Bello, Carthagene, & autres ports

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

de l'Amérique eſpagnole. Leur préſence menaçante étoit une vraie hoſtilité, mais uniquement nuiſible à la Nation provoquée, & ſans utilité pour les aggreſſeurs. Par la ſtagnation abſolue de commerce, les marchandiſes accumulées ſans débit, perdoient leur qualité de richeſſes, les villes s'affaiſſoient ſous leur poids, les galions étoient comme engloutis dans les ports. L'Eſpagne conſumoit le reſte de ſes forces en efforts impuiſſans. L'Amiral Hoſier ſembloit régner en ſouverain ſur ces mers; mais ſur ces mers qui ne communiquoient point avec les terres; il ne recueilloit qu'une vaine & triſte gloire. La priſe de quelques petites Iſles & de quelques bâtimens haſardés ne payoit pas à l'Angleterre ſes armemens; & ces armemens détruiſoient le trafic de ſa propre Compagnie.

Les Eſcadres angloiſes ne paroiſſant diſpoſées qu'à intercepter le cours des richeſſes de l'Amérique dans les canaux extérieurs du commerce, les Eſpagnols de ces contrées ſe bornoient à garder leurs tréſors & à ſe tenir ſur la défenſive. Mais lorſqu'ils avoient vu leur domaine même menacé & attaqué par les François qui s'étendoient ſur la ſurface de la Louiſiane, ils avoient également employé la force & la politique pour éloigner du nouveau Mexique des voiſins qui les avoient ſurpris dans la ſécurité, & qui manifeſtoient leurs deſſeins ambitieux par les poſtes qu'ils prenoient ou qu'ils prétendoient prendre. Dans le temps même où l'on ſe diſputoit Penſacola, les Colons Eſpagnols avoient formé le projet de pouſſer une peuplade fort au-delà des limites dans leſquelles ils s'étoient juſqu'alors renfermés. Il partit de Santa-Fé une Caravane nombreuſe, qui, dans ſa route, devoit entraîner les Oſages contre les Miſſouris qu'elle ſe propoſoit d'exterminer pour occuper leur place. La Caravane s'égara ſans le ſçavoir. A la Nation qu'elle rencontra, elle expliqua ſans détour le ſujet de ſa courſe. Elle parloit aux Miſſouris eux-mêmes. Leur chef, diſſimulant ſa ſurpriſe & ſon reſſentiment ſous les apparences de la joie & de l'amitié, promit aux Eſpagnols de les ſuivre dans leur expédition, dès qu'il auroit armé

ſes guerriers. Deux jours après, ſa troupe, au nombre de deux mille hommes, les amuſa par des jeux, & les égorgea dans le ſommeil. De quinze cens perſonnes, elle n'épargna que l'Aumônier, dont l'habillement ſingulier attira ſon attention & détourna ſa furie.

La fortune ſervoit ainſi les François, mais la Compagnie des Indes ne la ſecondoit pas. Les pauvres Colons de la Louiſiane, qui s'étoient mis ſous ſon joug, le traînoient, ſans qu'elle s'apperçût qu'elle ne faiſoit elle-même que ſe traîner avec eux ſur des ronces. Sa tyrannie effraya & révolta les Colons inſulaires, contre leſquels elle n'avoit néanmoins à exercer que le monopole de la traite des Negres. Ceux de S. Domingue, inſtruits que ſon privilege ne l'obligeoit qu'à fournir deux mille eſclaves par an, nombre qui annonce à quel point le Gouvernement ignoroit la ſituation des Colonies, ceux de S. Domingue, dis-je, inſtruits de cette condition, & imbus par la renommée de préjugés légitimes contre la Compagnie, ſe diſpoſerent à empêcher l'exécution d'un traité qui les condamnoit, ſans qu'ils euſſent été entendus, à manquer des deux tiers au moins des Noirs dont ils avoient beſoin, & à n'avoir l'autre tiers qu'à des prix exceſſifs. Lorſqu'en 1722, ils virent arriver ſes Agens, leur mécontentement éclata: lorſque ces Agens eurent affecté une arrogance impérieuſe, ils ſe ſouleverent, contraignirent les Commis à repaſſer les mers, réduiſirent en cendres les monumens du monopole, rejetterent les cargaiſons de Guinée. Le Gouvernement, après de légers & vains eſſais d'autorité, jugea convenable d'attendre que l'orage ſe calmât de lui-même. Ce ne fut que deux ans après que les malheurs de l'anarchie ramenerent les eſprits à la paix.

Pendant que le monopole & la cupidité avoient de toutes parts des effets ſi déplorables, il faut voir ce qu'opéroient dans un coin de l'Amérique la liberté & la prudence. L'Iſle Royale, ſituée à l'entrée du Golfe S. Laurent, n'avoit attiré l'attention de la France que depuis 1713, & l'on avoit d'abord échoué

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

dans le deſſein de la peupler d'anciens habitans de l'Acadie. On n'avoit commencé à fortifier Louiſbourg qu'en 1720; & tout s'oppoſoit à l'accélération des travaux. Cependant, dès 1723, on y compta plus de ſix mille hommes, en comprenant avec les familles ſédentaires les équipages des bâtimens pêcheurs qui étoient arrivés au nombre de quatre-vingts-dix. Les progrès & de l'établiſſement & de la pêche furent bientôt accrus par l'exemption des droits d'entrée & autres droits dont le Conſeil, par un Arrêt du 3 Mai de la même année, déchargea pour dix ans, les morues tant vertes que ſeches & les huiles provenant de la pêche de l'Iſle Royale; exemption qui fut également accordée par un Arrêt du 13 Septembre ſuivant, aux morues & aux huiles provenant de la pêche des Iſles S. Jean. Toutes les Iſles n'avoient preſque point d'autre reſſource que la pêche libre & des débouchés francs, & elles proſpéroient. L'Iſle Royale, qu'on peut regarder comme à peine ſortie de la mer pour la France, fleuriſſoit, tandis que la fertile contrée de la Louiſiane, depuis long-temps l'objet des ſoins & des dépenſes de l'enthouſiaſme & du monopole, étoit encore un déſert en friche.

La Compagnie qui devoit embraſſer, outre le commerce de cette contrée, celui de la Barbarie, celui de Guinée, celui de l'Inde, celui de la Chine, celui du Sud, & en partie le commerce du Canada & des Iſles de l'Amérique, n'avoit en 1725, que cent cinq barques ou autres bâtimens ſubalternes qu'on appelloit vaiſſeaux pour en impoſer à un peuple facile à ſéduire. Ses conceſſions & ſes privileges, à la réſerve de celui des loteries, lui furent confirmés par un Edit du mois de Juin de la même année. Il avoit été, dit-on, *reconnu qu'il étoit convenable au bien de l'Etat que ces différens commerces excluſifs fuſſent réunis, afin qu'ils puſſent ſe ſoutenir réciproquement*; que *l'utilité de leur réunion* étoit prouvée *par la poſition avantageuſe* du négoce *de la Compagnie*; & qu'*ils étoient de nature à ne pouvoir être utiles s'ils étoient libres*. Il lui eſt défendu de *s'immiſcer dans les finances*.

Un

Un autre Edit du même mois combla la Compagnie de dons & de graces. L'article 1 la décharge de toutes les opérations de la Banque, en vertu du compte des billets, rendu en 1723, par lequel la dépenſe eſt exactement égalée à la recette, & l'une & l'autre ſont déterminées à 3,070,939,400 l. Dans l'art. 11, S. M. continue le don par elle fait à la Compagnie, peu de temps avant la reddition légale de ce compte, de la ſomme de 583,000,000 de livres pour différentes *non-jouiſſances*, *pertes & indemnités*. Ce don que le tréſor royal étoit dans l'impoſſibilité manifeſte d'acquitter, n'étoit ſans doute que fictif & ſtipulé pour balancer des ſommes en billets dont la Compagnie étoit réellement redevable. Mais dans les articles ſuivans, la libéralité eſt vraiment exercée à ſon égard par la remiſe des ſix millions de fonds de la Banque générale & des bénéfices, ainſi que des bénéfices de la Banque royale, par la diſpenſe de compter du droit d'entrée ſur les caſtors & autres droits, par la ceſſion du bénéfice des réductions ſur les billets de banque, récépiſſés, actions & autres effets, &c. Enfin, pour dérober au public & à la poſtérité des titres odieux contre la Compagnie, l'article XIII ordonne de brûler ſes comptes, ſes regiſtres & tous ſes papiers, excepté ceux qui concernent ſon commerce.

Malgré tant de faveurs accordées à la Compagnie, malgré ſes profits dans des parties de finance, malgré l'*utilité qu'on* avoit *reconnue à ne pas ſéparer ſes privileges excluſifs de commerce*, elle jugea bientôt néceſſaire à ſes intérêts d'abandonner l'exercice, & même de payer la décharge d'une partie de ces privileges, & le Gouvernement jugea convenable d'en révoquer ou modifier une autre partie.

La traite des Negres, de la poudre d'or & autres marchandiſes d'Afrique depuis la riviere de Gambie juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, étoit faite par les Négocians particuliers ſous le privilege de la Compagnie, & ſous la réſerve par elle faite des gratifications aſſignées par le Roi. Ainſi les négocians particuliers exploitoient ce commerce, & la Compagnie en recevoit

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

le prix. En 1726, elle prétendit que des Armateurs avoient entrepris sur ses droits, en envoyant dans les pays de sa concession des vaisseaux, & les faisant partir des ports étrangers, & même des ports de France, avec des congés pour des navigations permises ; & elle obtint contr'eux de nouvelles prohibitions & de nouvelles peines.

Comme la Compagnie se plaignoit d'atteintes portées à son monopole par les Négocians particuliers, ces Négocians se plaignirent d'atteintes portées au leur par les navires étrangers dans nos Colonies. Le Conseil les écouta & les condamna, en 1727, à payer un nouveau droit d'un demi pour cent sur les marchandises de l'Amérique. Ce nouvel impôt, qui retomboit directement sur les plantations des Colonies, devoit être employé à diminuer le commerce de ces mêmes Colonies, par de nouveaux murs de séparation élevés entr'elles & la navigation étrangere.

Bientôt sa marine fut jugée incapable de contenir tout le commerce du café. Il fallut lui accorder, en 1726, l'exemption de tous droits de péages & des fermes générales sur cet article, moyennant une somme annuelle de vingt-cinq mille livres. Après la destruction des cacaoyers à la Martinique, & autres Isles françoises, malheur essuyé en 1715 à S. Domingue, les plantations des caféyers s'y multiplierent avec une singuliere rapidité : mais la Compagnie laissoit leurs cafés sans débit : le Gouvernement fut obligé de leur ouvrir des débouchés, d'abord chez l'étranger, & enfin dans le Royaume, par un commerce libre : & le privilege de la Compagnie fut restraint, en 1736, aux autres cafés.

En 1730, le Gouvernement lui avoit retiré la régie de la ferme du tabac, mais en lui réservant sur cette ferme huit millions de rente, dont elle jouit jusqu'en 1747.

Enfin elle se rendit, elle-même, la concession de la Louisiane trop onéreuse pour pouvoir la conserver impunément. La tyrannie de ses Agens, endurée par ses sujets ou esclaves, devint à

la fin intolérable pour les ſauvages. De la plus douce, de la plus aimable, de la plus fraternelle de ces nations, elle en fit la plus féroce. Je veux parler des Natchez. La beauté de leur pays avoit attiré les François; ils les avoient généreuſement accueillis: & l'établiſſement de ces étrangers étoit plutôt l'ouvrage des Indigenes que le leur propre. L'union fut d'abord cimentée par des échanges amiables. Mais les Européens ſe laſſerent de traiter avec des ſauvages comme avec leurs égaux, & de voir leur cupidité modérée par une liberté réciproque. Chaque jour, leur avidité affoiblit l'amitié des Natchez. Ils dicterent les conditions du commerce, ils les impoſerent en maîtres. Las de payer même à vil prix ce qu'ils pouvoient ravir, ils le ravirent. Enfin, après avoir enlevé à ce peuple les fruits de ſon travail, ils le chaſſerent de ſes propres terres: je dis *ſes propres terres*, car ils le chaſſerent des champs qu'il avoit lui-même défrichés.

Le Natchez ſe plaignit & pria; on inſulta à ſa douceur. Il tenta de repouſſer l'injuſtice, on triompha de ſa foibleſſe. Réduit au déſeſpoir, il parut l'étouffer, mais il ne fit que le contenir pour le faire éclater avec plus de force & de ſuccès. L'orage ſe prépara dans le ſilence. Pluſieurs peuples de l'Eſt, indiſpoſés contre les François, entrerent, avec les Natchez & les Chicachas dans une ligue dont le but étoit d'exterminer en un ſeul jour la race de leurs oppreſſeurs. L'intrigue fut conduite avec tant de ſecret, que, quoiqu'elle engageât une foule de nations différentes, les Illinois, les Akanſas, & les Tonicas, encore attachés à l'ennemi commun, n'en eurent pas le moindre ſoupçon.

Les Natchez obéiſſoient preſqu'aveuglément à un grand chef, appellé *Soleil*, Prince & Pontife. La femme du grand chef partageoit avec lui l'autorité ou du moins les hommages des peuples. Quelques Ecrivains ont prétendu que celle du *Soleil* régnant à cette époque fut inſtruite de la conjuration par un fils qu'elle avoit eu d'un François, & qu'elle en donna juſqu'à trois

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

fois des avis détaillés, à l'Officier qui commandoit dans le voiſinage. Les avis ayant été mépriſés, elle réſolut, ajoute-t-on, de ſauver des étrangers que l'amour avoit comme naturaliſés dans ſon cœur ; & de conſerver *ceux qu'elle n'avoit jamais vus aux dépens de ceux qu'elle connoiſſoit.* Les nations conjurées, pourſuit le Roman, s'étoient accordées à ramaſſer, chacune, un certain nombre de buchettes, & à en brûler une chaque jour juſqu'à ce que la derniere donnât le ſignal du carnage. La femme du Soleil, libre d'entrer dans l'unique temple des Natchez, enleva ſucceſſivement une partie des buchettes qu'on y avoit dépoſées, pour déranger les calculs de la ligue, & avancer la perte de ſes voiſins, dans la vue d'aſſurer le ſalut des autres ; & ce qu'elle avoit prévu ſe vérifia. Quoique nous trouvions ce compte dans une *Hiſtoire philoſophique*, nous ne croyons pas devoir nous arrêter à en montrer l'abſurdité. Ces peuples ſpirituels ſavoient compter les jours ou les ſoleils auſſi bien que les *buches* ; & le miſérable ſtratagême de la Princeſſe des Natchez n'auroit pas trompé le plus ſtupide d'entr'eux. Eh ! comment cette femme, toute puiſſante ſur les ſiens, ſe ſeroit-elle amuſée à hâter la ruine de ceux des François qu'elle aimoit, avec tant de moyens de les réveiller de leur léthargie, pour conſerver la vie à d'autres François étrangers pour elle ?

Il eſt vrai que le jour, marqué pour le maſſacre général, fut prévenu par les Natchez. Avant de ſe déterminer à prendre ce parti, ils délibérerent ſur le danger qu'il y avoit pour eux à attendre l'époque fixée, & la prudence même accéléra leur vengeance. Les poſtes françois étoient en ſi mauvais état, qu'il ſuffiſoit de les ſurprendre pour les détruire. Celui du pays des Natchez, un des plus peuplés, ne comprenoit guere plus de deux cens hommes, la plûpart anciens vagabonds ſans diſcipline & ſans armes, preſqu'uniquement couverts de paliſſades à demi renverſées. Le 28 Septembre, à huit heures du matin, preſqu'en un inſtant, ils furent égorgés ; il ne s'en ſauva qu'environ vingt. Pendant l'exécution, le Soleil étoit avec une atroce

tranquillité assis sous le hangard à tabac de la Compagnie des Indes, où l'on rangeoit les têtes des principaux François autour de celle de leur Commandant, pendant qu'on mettoit les autres en tas. Les hommes sacrifiés, la fureur se tourna contre les femmes enceintes ; elles portoient des François dans leurs entrailles, on les leur ouvrit. Les enfans suspendus aux mamelles de leurs meres, périrent avec elles. La plainte étoit un crime, & la mort la suivoit. Les femmes qui survécurent à cet horrible carnage, furent les plus infortunées: des monstres dégouttans du sang de leurs enfans & de leurs époux....

Au bruit de ce massacre, toute la Colonie tomba de la plus dangereuse confiance dans le plus périlleux découragement. On ne doutoit pas que le feu ne se répandît rapidement de place en place jusqu'à ce qu'elle fût entierement consumée. M. Perrier, pénétré des mêmes craintes, affecta la fierté pour relever le cœur des siens & abattre l'audace des sauvages. En travaillant avec activité à pourvoir à la défense des établissemens, il sembloit ne se préparer qu'à la vengeance ; il menaçoit hautement ; & l'on eût dit que les nations liguées n'avoient à attendre que de sa clémence leur salut. Ces démonstrations eurent l'effet que le courage seul pouvoit s'en promettre. Les sauvages furent en quelque sorte vaincus par ses menaces & ses préparatifs. Jusqu'aux peuples alliés des Natchez, & liés avec eux par la conjuration même, on les vit s'empresser à lui composer une armée, & à venger son outrage comme leur propre outrage.

Au commencement de l'année suivante, le Chevalier de Laubois, à la tête de cette armée, alla ravager le pays des Natchez jusqu'au pied de leur fort. Là, pendant deux mois, il éprouva que les soldats ne se dévouoient point à un gouvernement qu'ils n'aimoient pas, que les Thactas ne partageoient pas son ardeur pour dissiper une nation avec laquelle ils venoient de se liguer pour anéantir la sienne, & que l'ennemi mesurant la vengeance sur l'attentat, n'attendoit son salut que du désespoir. Dans ces conjonctures, le bruit se répandit qu'un corps de

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Chicachas & d'Anglois s'avançoit pour délivrer les Natchez. Ceux-ci déclarerent qu'ils relâcheroient leurs priſonniers, ſi l'armée ſe retiroit; ſinon, qu'ils les brûleroient en ſa préſence. Les François leverent le ſiége. Les Natchez ſortirent en vainqueurs furieux & implacables qui avoient été ſur le point d'être exterminés. A leurs violences, on comprit qu'il ſeroit plus facile de les détruire que de les ſoumettre ou même de les calmer. Perrier marcha lui-même, en 1731, avec une nouvelle armée qui ne marqua pas un grand empreſſement à profiter de ſes avantages pour ſe rendre maîtreſſe du fort des Natchez. Mais ceux-ci ſe déſunirent: le grand chef, avec les femmes, des enfans & quelques guerriers, ſe rendit au camp des François, la femme-chef plus brave & plus accréditée, ſe retira chez les Chicachas à la tête de deux cens guerriers & de la plus grande partie de la nation. Quelques bandes furent paſſées au fil de l'épée.

Dans ces circonſtances, la Compagnie des Indes ſe dégoûta de l'Empire de la Louiſiane. Le gouvernement pouſſé par des inſtances réitérées de reprendre ſes dons, ne conſentit à l'en décharger qu'à condition qu'elle lui payeroit, pour cette faveur, une ſomme de quatorze cens cinquante mille livres. La rétroceſſion fut acceptée par un Arrêt du Conſeil du 23 Janvier 1731; & le commerce déclaré libre. Au mois de Septembre de l'année ſuivante, le Conſeil accorda l'exemption de tous droits d'entrée & de ſortie ſur les denrées & marchandiſes mêmes étrangeres, que les Négocians François feroient tranſporter dans les Colonies de la Louiſiane, & l'exemption, pour dix ans, de droits d'entrées ſur les marchandiſes & denrées tant du trafic que du crû deſdites Colonies. Le commerce de la Louiſiane fut ainſi plus favoriſé que celui d'aucune autre Colonie de l'Amérique; mais auſſi aucune autre colonie ne ſe trouvoit dans une ſituation auſſi critique que celle-là.

L'Angleterre obſerva avec attention tous les mouvemens de cette contrée vers laquelle elle ſe propoſoit de pouſſer ſes établiſſemens. Sa jalouſie, préſente en quelque ſorte partout, veil-

loit tout autour de l'Amérique ſur la conduite des autres nations. Paix ou guerre, elle ne s'étoit point relâchée de ſes prétentions ſur le commerce des Domaines Eſpagnols. Leurs richeſſes arrêtées depuis pluſieurs années, ne reprirent leur cours qu'en 1728, en vertu de quelques préliminaires d'accommodement ſignés par les deux Puiſſances. Cependant l'Eſpagne ſe refuſoit à un traité définitif, ſi les Anglois ne lui reſtituoient quelques Iſles, & ne l'indemniſoient des pertes qu'elle avoit eſſuyées par leurs contraventions aux traités conclus avant l'année 1725. Pendant que les Cours négocioient, le commerce Britannique s'étendoit à la ſatisfaction des colons Eſpagnols ſurchargés & oppreſſés par une longue ſtagnation. Enfin la grande Bretagne obtint à cet égard preſque tout ce qu'elle deſiroit, dans le fameux traité de Séville ſigné en 1729. Le contrat de l'Aſſiente, en faveur des ſujets de la Couronne d'Angleterre, fut ratifié dans un des articles ſéparés.

De la conquête de l'Amérique et de ses ſuites.

La France s'étoit conciliée avec ces deux Puiſſances par le même accord. Mais il venoit à peine d'être conclu que les Anglois, inſpirés par leurs Négocians, éleverent des conteſtations au ſujet de quelques nouveaux établiſſemens formés par les François à Tabago & autres Iſles. Eux-mêmes ils s'étoient établis à Sainte Lucie, depuis que la Cour de Verſailles avoit eu la complaiſance de rappeller la Colonie que le Maréchal d'Etrée y avoit envoyée, après la conceſſion qu'il avoit obtenue en 1718. Le Duc de Montaigu avoit, en 1742, pris poſſeſſion de cette Iſle, quoique depuis long-temps occupée par les François. Dépouillés d'un Domaine, ceux-ci chercherent un aſyle; & cet aſyle leur étoit conteſté par ceux qui les avoient dépouillés. Le procès n'auroit point eu de fin, ſi elle eût dépendu de la diſcuſſion des droits. La Cour de Londres réclamoit, quand à Sainte Lucie, la priorité d'établiſſement; celle de Verſailles, une poſſeſſion rarement interrompue. Sur tous les griefs, chaque partie préſentoit des titres contradictoires & décidoit les ſiens légitimes & valides. Enfin pour terminer des différens qu'on

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

déſeſpéroit de juger, les deux Puiſſances convinrent, en 1731, que juſqu'à ce que les droits reſpectifs fuſſent éclairés, les choſes ſeroient rétablies à peu près dans l'état où elles étoient avant qu'il eut été donné ſujet aux diſcuſſions actuelles. Il fut réglé que Sainte Lucie ſeroit évacuée par les deux Nations. Les Anglois, au lieu de troubler les François dans les habitations qu'ils y conſervent, ſe ſervirent de leurs entremiſes pour lier, avec des Colonies plus riches, un commerce interlope, également avantageux aux ſujets des deux Couronnes.

Des familles Martiniquoiſes fondoient alors une Colonie dans l'Iſle de S. Vincent, que les Anglois & les François étoient convenus autrefois de laiſſer *en propriété* aux Caraïbes. La Colonie de la Martinique, après avoir été punie par le ſort des armes, d'une entrepriſe contre ces peuples, colorée du prétexte qu'ils recevoient les eſclaves déſerteurs des Iſles Françoiſes, obtint, en renonçant à des actes violens d'injuſtice, la liberté d'établir des Colons dans le pays. Quelques habitans y paſſerent en 1719, avec les ſecours des Caraïbes rouges, déſunis d'avec les Caraïbes noirs, iſſus du mêlange d'anciens Indigenes avec des Afriquains. Le ſuccès de ces familles en attira pluſieurs autres. Les Sauvages, lorſqu'ils virent les Colons ſe partager des terres & en acquérir la poſſeſſion excluſive, par la culture, contracterent le goût de la propriété, mais ſans ſonger à la fonder ſur les mêmes titres. Les Caraïbes rouges, liés avec les François, s'arrogerent, à l'excluſion des noirs, le droit de diſpoſer du terrein & ſon prix, c'eſt-à-dire les préſens des Etrangers. Ce ne fut pas, comme le dit l'Hiſtorien des *établiſſement Européens*, ce ne fut pas l'*eſprit de propriété* qui amena la diſcuſſion dans l'Iſle, ce fut l'*eſprit d'uſurpation*. Le premier eſt ſocial, il paye ce qu'il acquiert, il reſpecte le bien d'autrui, il unit ceux qu'il anime pour qu'ils ſe protegent & ſe défendent réciproquement. Le ſecond eſt barbare; il envahit, diviſe & détruit. Si les Caraïbes rouges avoient des droits ſur cette terre, ces droits leurs étoient communs avec les Caraïbes noirs. Ils abuſerent, en ſauvages, d'une

d'une grande idée ſociale. Cependant leur conſcience leur diſſimuloit ſi peu leur injuſtice, qu'ils acheterent pendant quelque temps le conſentement ou le déſiſtement de leurs freres par des préſens d'eaux-de-vie, de ſabres & de fuſils. Ceux-ci, lorſqu'ils furent armés, demanderent un partage égal. Sur le refus des Caraïbes rouges, ils rompirent le pacte naturel de famille violé par les autres, & commencerent la guerre. Victorieux, ils voulurent être équitables envers les vaincus; ils conſentirent à leur laiſſer une portion du territoire fréquenté par les François: ils ne le furent pas, ſi je puis le dire, envers eux-mêmes, car ils céderent le canton le plus acceſſible & par là le plus productif. Bientôt leur faute les rendit injuſtes. Ils pourſuivirent leurs rivaux juſqu'à ce qu'ils les eurent rejettés, en partie, ſur les mauvais quartiers de l'Iſle, en partie ſur la terre ferme & ſur Tabago. Maîtres de toute la côte ſous le vent, ils exigerent des François le prix des terres qu'ils avoient payé à leurs rivaux: & quand les Colons préſenterent leurs contrats, ils montrerent aux Colons leurs fleches.

L'inobſervation d'une regle fondamentale de l'ordre public diviſoit, à S. Domingue, deux nations policées & alliées, pendant que l'ignorance des principes primitifs de l'ordre ſocial ſoulevoit, à Saint Vincent, des tribus ſauvages d'un même ſang, l'une contre l'autre. Ici le trouble naiſſoit de ce que le droit de la propriété fonciere n'étoit point connu ou développé, là de ce que les limites des propriétés reſpectives n'étoient point fixées. Des indications vagues avoient laiſſé la carrière libre aux uſurpations de la cupidité & de l'erreur. Les François, cultivateurs, avoient preſſé leurs plantations vers les côtes ou les débouchés, & laiſſé entre leurs champs & les domaines étrangers, un vuide que le temps ne leur permettoit pas encore de remplir. Les Eſpagnols, preſqu'uniquement paſteurs, conduiſoient leurs troupeaux ſur tous les terreins où les ſignaux de la culture & de la domination n'étoient point déployés. Des rencontres fortuites amenoient des diſputes particulieres: pluſieurs

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

fois, ces querelles aboutirent à des maſſacres. L'amitié fut altérée, le levain de la diſcorde fermenta, enfin la fureur de la vengeance s'empara des deux nations. En 1730, elles prirent les armes ; mais leurs chefs eurent le bonheur de les calmer par une convention proviſoire ; & la ſource du mal n'eſt pas encore tarie. La Colonie Françoiſe ſembloit alors s'approcher à grands pas de la proſpérité, parce qu'une partie de ſes chaînes venoit d'être briſée. Quant à la Colonie Eſpagnole, elle ne comptoit pas vingt mille hommes tant blancs que métis, negres ou mulâtres : elle formoit une race particulière pétrie du ſang & des vices d'Europe, d'Afrique & d'Amérique. La Métropole n'envoyoit à S. Domingue depuis pluſieurs années qu'un vaiſſeau médiocre tous les trois ans.

L'Eſpagne ſembloit ne regarder cette Iſle que comme un nom fameux, fait pour armer & groſſir la liſte de ſes domaines, depuis qu'elle en avoit épuiſé les métaux. Le goût de ces richeſſes étoit ſans ceſſe excité par les nouvelles amorces que préſentoit l'Amérique méridionale. En 1730, un Indien trouva ſur le bord de la riviere de la Paz un morceau d'or d'une groſſeur ſi conſidérable, que le Marquis de Caſtel-Fuerté l'acheta douze mille piaſtres pour l'envoyer à ſon Souverain, comme le préſent le plus digne d'un Roi. Sur la fin du dernier ſiecle, un coup de tonnerre avoit détaché d'une montagne voiſine une roche, qui, en roulant ſur d'autres montagnes, avoit répandu tant d'or, que quand on l'eut ramaſſé, l'once ne s'en vendit que huit piaſtres à la Paz. C'eſt dans ce même temps qu'on avoit découvert non loin de là une riche mine : mais elle ſe remplit d'eau, & l'on n'eut pas aſſez d'induſtrie pour la mettre à ſec. En 1713, la montagne d'Uncataya, dans le pays de Cuſco, avoit étalé une grande croute d'argent preſque maſſif, ſous laquelle on croyoit déjà voir un immenſe tréſor. L'année ſuivante, les Portugais trouverent, au voiſinage d'un grand lac au haut du Paraguay, des minieres d'or très-abondantes : quoiqu'elles fuſſent ſituées dans les limites des terres eſpagnoles, on

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ſouffrit qu'ils ſe les appropriaſſent, plutôt que de troubler la paix, en leur arrachant avec violence le prix de leur découverte. En 1710, la ſonde enfoncée dans les entrailles de Lumpangui, montagne du Chili, avoit décélé une chaînée de mines d'or, d'argent & autres métaux. L'or étoit à 21 ou 22 carats; comme la pierre ou métal-armé, pour parler le langage des mineurs, eſt très-dure, le travail en eſt très-difficile: le commerce même amical avec les naturels de cette contrée, avoit toujours été très-périlleux, parce qu'on leur prodiguoit le vin pour les attirer & les rendre plus faciles; mais ſouvent l'ivreſſe les rendoit furieux, & dans cet état ils aſſommoient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient, & juſqu'aux marchands avec leſquels ils avoient traité. Quelle étoit donc la cupidité ou la ſtupidité de ces marchands, qui allumoient le feu par lequel ils ſavoient qu'ils alloient être conſumés? Il falloit qu'on les crût privés de l'uſage de la raiſon, puiſqu'en 1724 le Gouvernement jugea néceſſaire de leur défendre d'enivrer ces barbares, ou du moins de leur donner aſſez de vin pour craindre qu'il ne les enivrât. Depuis cette époque, on ne vit plus les Chiliens ſujets aux mêmes accès de furie, & l'on négocia ſans danger.

Les nouvelles ſources de richeſſes métalliques ne faiſoient que ſuppléer en partie à l'affoibliſſement des anciennes. Avant que leur produit eût rempli les gallions, une portion s'en écouloit par des canaux détournés. L'intérêt particulier ſe faiſoit juſtice à lui-même contre l'abus de l'autorité. L'abus de l'autorité ſacrifioit auſſi ſouvent à l'intérêt particulier l'intérêt commun. La fureur de tenir la balance de ces intérêts dans le commerce, faiſoit auſſi ſans ceſſe flotter le Gouvernement d'une oppreſſion ou d'une injuſtice à une autre. Les gallions, avant d'aller à Porto-Bello, paſſoient à Carthagene, où ils dépoſoient les marchandiſes d'Europe néceſſaires pour les provinces intérieures; & à leur retour, ils en recevoient le prix. Les négocians de Lima, jaloux d'être les approviſionneurs excluſifs du Pérou,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

prétendirent que lorſqu'ils revenoient de la foire de Porto-Bello, ils trouvoient le pays pourvu des choſes qu'ils étoient allés chercher fort loin avec des dépenſes infinies. Sur leur requête, il fut ordonné que Carthagene ne ſeroit fournie qu'après Porto-Bello. Les habitans des provinces de Santa-Fé, de Popayan & de Quito, réduits par cet arrangement à tirer à grands frais les marchandiſes de la foire même, ou à ne trouver à Carthagene que des marchandiſes rebutées, ſe plaignirent à leur tour, & s'aigrirent. Enfin en 1730, on imagina de concilier les eſprits par un tempéramment, qui, en rétabliſſant les choſes ſur l'ancien pied, ſuſpendit le commerce des marchandiſes d'Europe entre les deux Vice-Royautés, à l'arrivée des gallions. C'eſt ainſi que pour ne pas laiſſer aux divers intérêts particuliers la liberté de s'aſſortir & de ſe concilier, on les bleſſoit alternativement, on imprimoit ſucceſſivement au commerce des mouvemens contraires, & l'on finiſſoit par bleſſer tous les intérêts à la fois par ſon inaction forcée. La ſuppreſſion des gallions ne changea rien à cet ordre ou déſordre.

Le monopole venoit alors de s'emparer d'une longue côte & d'un commerce cher aux Eſpagnols. Une Compagnie, formée en 1728 à S. Sebaſtien, obtint le droit excluſif de tirer le cacao & autres marchandiſes de Caraque. Ce privilege n'a pas permis qu'une côte de neuf cens lieues de long, ſur vingt, trente & quarante de profondeur, produiſît au-delà des cargaiſons annuelles de quatre ou cinq vaiſſeaux ; & il a contraint le public à donner trente-huit piaſtres de la fanegue de cacao, que la Compagnie des Caraques paye ſix ou ſept piaſtres en marchandiſes.

La France auroit dû, ce ſemble, être en ce temps-là déſabuſée pour jamais de ces Compagnies excluſives. La plus glorieuſe de ſes Sociétés privilégiées abjuroit d'elle-même l'erreur commune, & abdiquoit la ſouveraineté même, quant à l'Amérique. Par l'extinction des droits de la Compagnie des Indes ſur la Louiſiane, le Gouvernement n'entra vraiment en jouiſſance que

1732 & ſuiv.

d'une guerre & de quelques paliſſades chancelantes. Ce changement heureux pour les Colons, ne le fut point pour ceux des ſauvages que la tyrannie avoit ſoulevés. Le Gouverneur général, avant de céder la place à ſon ſucceſſeur, diſſipa juſqu'aux veſtiges des habitations des Natchez. Le même eſprit anima M. de Bienville, nommé en 1733 chef de la Colonie. Il n'y avoit plus de Natchez dans leur pays natal; mais il en exiſtoit encore dans la Louiſiane; le nouveau Gouverneur ſe crut appellé par l'honneur & le devoir à conſommer l'ouvrage de leur entiere deſtruction, que ſon prédéceſſeur laiſſoit imparfait. Les Chicachas, nation intrépide & accoutumée aux triomphes, avoient accordé l'hoſpitalité aux reſtes épars de ce peuple infortuné, dont il avoit épouſé les paſſions contre les François avant ſes déſaſtres. Ceux qui les connoiſſoient trop généreux pour eſpérer qu'ils violaſſent des droits ſacrés parmi les ſauvages, n'avoient eu garde de leur propoſer de livrer leurs amis & leurs cliens, dans la crainte de s'engager imprudemment à venger des refus & des mépris. Le nouveau chef ne balança pas à leur demander une lâcheté; leur réponſe fut celle de l'indignation & du courage. Après de vaines tentatives, Bienville fut obligé de raſſembler toutes les forces de la Colonie. Partagées en deux troupes, elles eſſuyerent le même ſort, l'une devant le fort principal des Chicachas, l'autre en raſe campagne, l'an 1736. Leur diſgrace fut ſi complette, qu'elles n'oſerent tenter de nouveaux haſards que quelques années après, quand la France & le Canada ſe furent réunis pour les aider à enſevelir leur honte ſous les triomphes les plus brillans. Tandis que la nouvelle armée ſe flattoit de tout ſoumettre, vaincue, elle n'eut pas même la gloire d'amener les ſauvages à la conciliation. Des circonſtances heureuſes pour les François y déterminerent ces peuples. Alors libre & paiſible, la Colonie proſpéra. Deux nouvelles veines de richeſſes ſembloient alors promettre au Canada un éclat nouveau: il s'agit de la découverte du ginſeng, faite par le P. Lafitau en 1720, & de celle d'une mine

De la conquête de l'Amérique et de ses suites

de fer d'une qualité supérieure. Cette plante, portée à Canton, fut enlevée par les Chinois: mais dans la suite, les Canadiens la préparerent mal, & elle fut décriée. Le nouveau fer, perfectionné en 1739 par un maître de forges, arrivé d'Europe, fut très-utile à la Colonie; mais la France s'obstina, contre toute raison, à lui refuser la préférence sur le fer étranger, inférieur & plus cher.

Pendant que les François aliénoient les esprits des sauvages de la Louisiane, les Anglois se ménageoient l'affection des sauvages voisins pour s'avancer vers le Mississipi. Depuis longtemps la Cour de Londres projettoit de placer une Colonie sur le terrein qui séparoit la Caroline de la Floride espagnole, & qu'il lui plaisoit de regarder comme une dépendance de la premiere de ces provinces. Un citoyen, compatissant & riche, en destinant une grosse fortune au soulagement des débiteurs insolvables, détenus sans pitié, sans utilité, sans objet dans les prisons par leurs créanciers, offrit les premiers fonds de l'entreprise. La politique régla l'emploi des largesses de la charité, selon le vœu de l'ambition. On n'auroit cru rien gagner à fonder une nouvelle population agricole sur le territoire propre de la métropole; & l'on vit des avantages infinis à transporter & ses hommes & ses richesses sur un désert de l'Amérique. Le Chevalier Heathcote, après avoir exposé aux Directeurs de la banque les deux principaux objets apparens de ce dessein, ne négligea pas de leur représenter que par son exécution, la Grande-Bretagne fortifieroit ses Colonies, augmenteroit son commerce, multiplieroit ses vaisseaux, & recueilleroit enfin sur *son propre fond* de la soie, ce qui la déchargeroit d'un tribut annuel de plus de cinquante mille livres sterlings qu'elle payoit à l'Italie. On appelloit *fond propre* de l'Angleterre, un territoire d'Amérique exploité à ses dépens: on appelloit *produit & gain* de l'Angleterre une marchandise qu'elle devoit payer à l'Amérique comme à l'Italie, après avoir fourni les avances de la culture. Il est à croire qu'on n'oublia pas l'intérêt que la

nation pouvoit avoir à borner & preſſer la Louiſiane, ainſi que la Floride eſpagnole, après avoir preſqu'enfermé la Nouvelle-France dans ſes poſſeſſions, ſous l'eſpérance qu'elle pouvoit concevoir pour l'avenir de s'étendre vers le midi ſur les nations rivales.

A l'exemple du Chevalier Heakhcote, de zélés citoyens concoururent généreuſement à l'exécution de ſon projet: une ſouſcription volontaire produiſit une groſſe ſomme; le Parlement y ajouta dix mille livres ſterlings. Avec ces moyens, M. Oglethorpe, homme que ſon amour pour la patrie & ſa paſſion pour la gloire avoient fait diſtinguer dans la Chambre des Communes, alla préſider à la fondation de la *Géorgie*: le pays fut ainſi appellé du nom du Souverain qui régnoit alors ſur les trois Royaumes.

Oglethorpe fit monter ſur ſon vaiſſeau cent perſonnes tant de l'un que de l'autre ſexe, choiſies avec ſoin, & non ramaſſées au haſard. Il arriva, au mois de Janvier 1733, en Amérique, & fixa ſa peuplade ſur les bords de la Savannach, dans une plaine agréable & fertile à dix lieues de la mer. A peine les fondemens de ſa Bourgade commençoient-ils à s'élever, qu'il les cimenta par une alliance avec pluſieurs Tribus & Micos ou Chefs Indiens. Ces peuples lui céderent des terres dont ils ne connoiſſoient pas la valeur. La baſe étoit poſée; & il n'en avoit coûté que treize mille livres ſterlings: avant la fin de l'année, elle portoit ſix cens dix-huit perſonnes.

En 1734, le Chef de l'entrepriſe conduiſit en Angleterre pluſieurs Chefs Indiens pour les éblouir, ſuivant l'uſage, par l'éclat de l'Europe, & les attacher par des marques particulieres d'affection. Le plus illuſtre d'entr'eux, Tomokichi, Mico des Yamawaws, offrit au Roi Georges II, de la part de tout le corps de la Nation des Creeks, de belles plumes d'aigles, le plus reſpectueux des préſens dans les mains de ces ſauvages. Au nom de toutes les tribus des hautes & des baſſes anſes, ces Chefs jurerent une éternelle amitié à la Nation Angloiſe. Le Capi-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

taine Dumbar les ramena dans leur pays. Sur le même vaiſſeau s'embarquerent des Proteſtans chaſſés de Saltzbourg, précurſeurs d'une autre troupe également bannie de cette ville par l'intolérance. La même année, 1735, des montagnars d'Ecoſſe ſe tranſplanterent dans cette province. Des Suiſſes ſuivirent bientôt ces peuplades. Ainſi la Colonie fut compoſée, comme les ſociétés ſauvages, de différentes tribus; & ces tribus formerent, comme les diviſions indiennes, des établiſſemens ſéparés ſous un nom commun.

La bravoure des Montagnars Ecoſſois les fit loger ſur les rives de l'Altamaha, pour ſervir de rempart à la province contre les attaques juſtement redoutées des Eſpagnols. Leur premiere peuplade occupa la ville ou le bourg du Darieu. De nouvelles bandes de leurs compatriotes s'établirent enſuite dans des poſtes voiſins. Oglethorpe avoit lui-même tracé les plans des forts Frédérica dans l'Iſle S. Simon, & S. André dans l'Iſle Cumberland.

Les Suiſſes, ſous la conduite & aux frais de M. Pierre Pury, de Neufchâtel, ancien Directeur de la Compagnie françoiſe des Indes, bâtirent Puriſbourg à vingt-quatre milles de la capitale angloiſe, ſur le bord ſeptentrional de la Savannah. Elle conſiſtoit en cent maiſons; la richeſſe du Chef devint un héritage commun.

Les Saltzbourgeois, commandés par le Baron Van-Beeck, s'étoient d'abord placés au-deſſus du berceau de la premiere peuplade; mais pour être plus iſolés, ils deſcendirent juſques vers l'embouchure de la Savannah, où ils fonderent Ebenezer.

La ville d'Auguſta fut bâtie en 1738 dans le lieu qu'ils avoient quitté, à la tête d'une terre ſi fertile, qu'une acre produiſoit plus de trente boiſſeaux de maïz. Si la bonté du ſol ne fut pas le principal attrait qui détermina un peuple nombreux à remplir ſon enceinte, c'eſt par là du moins qu'elle demeura populeuſe, qu'elle devint floriſſante, qu'elle ſoutint un grand marché de pelleteries. Comme la Savannah conduit les plus grands bateaux

bateaux jusques sous ses murs, à l'avantage du terroir elle joignoit celui du débouché. Dès 1739, on y compta six cens personnes sans la garnison. Les habitations furent ensuite poussées jusques au pays des Chiekesas, riverains du Missisipi, avec l'alliance desquels on se flattoit de prolonger les communications jusqu'à l'embouchure de ce fleuve.

Les premiers élans des Géorgiens furent assez heureux pour leur persuader qu'ils surmonteroient sans peine leurs ennemis. Aussi dès que la guerre dont nous parlerons bientôt fut allumée entre l'Espagne & l'Angleterre, les Colons voisins de la Colonie Espagnole de S. Augustin, ne doutoient-ils pas de leur triomphe, lorsqu'ils se virent repoussés & écrasés sous les ruines de leur propre établissement. Suivant le droit des gens reçu par rapport à l'Amérique, l'Espagne avoit des titres pour contester à l'Angleterre le sol sur lequel celle-ci venoit de bâtir. Quoiqu'Oglethorpe prétendît que la Géorgie appartenoit, comme partie de la Caroline, à sa Nation par des titres irréfragables & reconnus des Espagnols même, il paroît que sa Cour n'en avoit point ainsi jugé, & que la Cour de Madrid n'avoit point acquiescé à ce jugement. Au commencement de l'entreprise, le Ministere Britannique avoit assuré à D. Thomas Géraldino, Ministre plénipotentiaire du Roi Catholique à Londres, que ce Commandant de la Caroline étoit chargé de régler les limites, de concert avec le Gouverneur de la Floride. Mais sans entrer en négociation, sans se soucier que l'Angleterre eût reconnu en 1660 qu'elle n'avoit aucun droit sur ce que ses sujets n'occupoient pas, mais conformément à sa charte, charte qui, comme celles de la Caroline & de la Virginie, étendoit le domaine nouveau jusqu'*à la Mer du Sud*, il peupla le désert situé entre les deux Provinces Angloise & Espagnole, il y bâtit, il cultiva. Quoiqu'il en soit du droit des gens, il peupla, il bâtit, il cultiva; voilà les titres du droit de la nature.

Sa Colonie paroissoit fondée sous les plus heureux auspices. Cependant autant que sa prospérité sembloit devoir être rapide,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

autant ſa décadence le fut. Huit ans après la premiere tranſmigration, de cinq mille hommes jettés dans le pays, il n'en reſtoit pas la ſixieme partie, & ce petit nombre déteſtoit ce ſéjour: d'une dépenſe de ſoixante-ſix mille livres ſterlings, ſans compter les contributions particulieres, il ne reſtoit que de frêles monumens. Quelles étoient les cauſes de cette prompte ruine? La Colonie avoit été engagée dans une guerre en naiſſant; on n'avoit pas formé de tant de peuplades étrangeres les unes aux autres, & ſéparées les unes des autres, un peuple; enfin une *Compagnie* particuliere régnoit.

Cette Compagnie avoit en monopole, non le commerce, à moins qu'elle ne trouvât bon de ſe l'approprier, mais les terres, la juriſdiction, la police, les finances, tous les pouvoirs abuſifs. Cette eſpece de Gouvernement féodal, qu'on venoit d'être forcé d'abolir dans la Caroline, depuis lors diviſée en deux parties, on le vendit aux fondateurs de la nouvelle province. Ces fondateurs aveugles & avares, avoient inſtitué la ſervitude & la rapine. Il fut arrêté que chaque famille ne pourroit poſſéder que cinquante acres de terre, & qu'elle ne pourroit les aliéner. De terres incultes, de pauvres Colons, ils exigerent des cens, des rentes, des tributs, comme d'un Etat floriſſant. Qui le croiroit! ces tyrans ne ſouffrirent point d'eſclaves noirs; ils n'étoient donc barbares que par ignorance & cupidité. Ce fut de la Caroline, qui, comme d'autres Colonies, avoit été fondée ſans la main des negres, qu'ils adopterent ces ſentimens humains, que l'Auteur d'une *Hiſtoire philoſophique* ne craint pas de préſenter comme tyranniques à l'égard des Colons, puiſqu'il traite d'*oppreſſion* la défenſe d'avoir des eſclaves noirs, ſous le prétexte vain & faux que le climat étoit trop chaud & la terre trop difficile pour des bras européens. Enfin ces propriétaires tout-puiſſans prohiberent, pour la cauſe des mœurs, l'importation des eaux-de-vie de ſucre, c'eſt-à-dire, la boiſſon propre à corriger le vice des eaux, & à réparer les forces des cultivateurs, c'eſt-à-dire, la navigation aux

Antilles & la vente avantageuſe de leurs bois, de leurs grains, de leurs beſtiaux, leurs premieres richeſſes; ainſi que le remarque avec juſteſſe le même Hiſtorien. La métropole, quand elle eut réfléchi ſur les triſtes effets de ce gouvernement & de ces réglemens, briſa les fers de la Géorgie, & cette Colonie ſe releva comme la Caroline.

Pendant que les Légiſlateurs de la Géorgie bleſſoient, pa cette défenſe, les droits & les intérêrs de leurs Colons, dans l crainte que le rum des Antilles ne les enivrât, les Planteu des Iſles angloiſes envioient la préférence que les Colonies ſep tentrionales donnoient à la liqueur des Iſles françoiſes, & ſol licitoient le Parlement britannique à violer, pour leur avantag excluſif, la juſte & ſalutaire liberté de ces Colonies, en let coupant la communication avec ces Iſles. Ces ſucriers, anim par les demandes de la métropole, avoient durant plus de vin ans graduellement pouſſé leurs plantations & leurs fabriques haut, que la ſurabondance de la denrée en amena l'aviliſſe ment; cet aviliſſement entraîna la ruine de pluſieurs Colons & la décadence commune; & la décadence commune excita de fortes clameurs. La même ardeur avoit régné dans les Iſles françoiſes, elle y produiſoit le même effet; elles recueilloient beaucoup plus de ſucre qu'elles ne pouvoient en débiter. Les importations du ſucre britannique en Angleterre, furent plus foibles d'environ quinze mille barriques depuis 1733 juſqu'en 1737, qu'elles ne l'avoient été les ſix années précédentes. Lorſqu'en 1731, les planteurs avoient commencé à élever leurs plaintes, les Ecrivains économiques de la métropole s'étoient tourmentés pour expliquer la cauſe de cette dégradation, & ils avoient trouvé dans leurs ſpéculations imaginaires, que les terres des Antilles étoient effritées. Il eſt vrai qu'il étoit arrivé à la Barbade, aux Iſles du Vent, & autres pays à ſucre, ce qui arrive dans tout l'univers, c'eſt que les novales avoient moins rapporté dix ans après leur défrichement, que dans les premieres années de leur cultivation: mais depuis que la fé-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

condité extraordinaire de la Terre-Vierge s'étoit épuiſée, & que les produits s'étoient proportionnés aux forces d'une terre habituellement cultivée, les Antilles, loin de s'être détériorées, avoient juſtifié leur valeur par une abondance conſtante & plutôt accrue qu'affoiblie; & quelques bonnes que fuſſent les récoltes, il ne falloit aux planteurs que des débouchés pour doubler & tripler leur richeſſe. Le Parlement fut convaincu de cette vérité par des informations exactes.

Les habitans des Antilles demanderent que l'entrée du ſucre, du rum & de la melaſſe d'origine étrangere, dans les Colonies ſeptentrionales, fut défendue, vu que ce commerce les ruinoit en enrichiſſant les Iſles rivales; & que la prohibition, en les relevant, abattroit ces Iſles. Les Colonies ſeptentrionales remontrerent que ſi dans ce commerce il reſtoit une balance en argent, elle étoit en leur faveur; & que les Antilles françoiſes ſe ſoutiendroient ſans les proviſions qu'elles recevoient de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, de la Penſilvanie, &c. tandis que ſans leur rum & leur melaſſe, les provinces angloiſes ne ſeroient pas en état de maintenir leurs pêches, ainſi que leurs traites avec les ſauvages, & leur forte conſommation des marchandiſes de la métropole. La cauſe fut débattue dans une foule d'écrits polémiques. Le procès inſtruit devant la Nation, le Parlement n'oſa prononcer, parce que le choc des opinions, produit par le conflit des intétêts particuliers & préſens, n'avoit pas fait jaillir une étincelle de lumiere ſur les cauſes de la proſpérité commune & durable; & que l'idée de la vraie liberté, unique exécutrice des loix proſperes de l'ordre, étoit tout à fait étrangere à l'Angleterre comme au reſte de l'Europe. Le Tribunal ſuprême chercha des tempéramens. Il fut ſtatué, en faveur des Colonies ſeptentrionales, qu'elles demeureroient en poſſeſſion du droit d'échanger leurs productions contre celles des Iſles françoiſes. En faveur des Iſles angloiſes, on impoſa des droits très-forts ſur l'importation du rum, du ſucre & de la melaſſe des Colonies étrangeres dans les établiſſe-

mens britanniques. Il fut en même temps défendu d'importer en Irlande des ſucres étrangers, à moins qu'ils n'euſſent été embarqués dans la Grande-Bretagne ſur des vaiſſeaux de la qualité requiſe par les loix. Déjà il avoit été permis d'introduire directement dans ce Royaume aſſervi le rum & autres marchandiſes des Iſles angloiſes non-ſpécifiées dans l'énumération. Enfin il fut ordonné que les droits d'entrée perçus ſur le ſucre national, ſeroient entierement rendus à l'exportation ; & la gratification, aſſignée à l'exportation des ſucres rafinés de la Grande-Bretagne, fut augmentée.

Le Parlement avoit deux objets en vue. L'un étoit de recouvrer le commerce du ſucre dans les autres Etats de l'Europe ; celui-là ne fut point rempli. Le ſecond étoit d'aſſurer la préférence au ſucre anglois dans l'Amérique ſeptentrionale ; ce deſſein échoua. Les Colonies du nord parvinrent aiſément à ſouſtraire les denrées étrangeres aux droits auxquelles elles avoient été aſſujetties. Deux ans après, c'eſt-à-dire, en 1735, les habitans de la Barbade, d'Antigoa, de Néris, de Montferrat, &c. en porterent des plaintes à la Chambre baſſe. Leurs Agens l'engagerent à prendre connoiſſance de l'affaire. Mais après avoir réſolu qu'on mettroit un frein à la contrebande, elle détourna de l'Amérique ſeptentrionale la ſollicitude, pour chercher du côté de l'Europe des voies de conciliation tout à la fois utiles à ces diverſes Colonies & à la métropole elle-même. Les habitans des Iſles à ſucre avoient haſardé, avec la certitude de n'être point entendus, & dans la ſeule eſpérance de laſſer les refus du Parlement, la demande d'une exportation directe de leur denrée à tous les ports de l'Europe. Cette idée fermenta dans la tête des Ecrivains nationaux : ils en expoſerent l'utilité : ils en démontrerent la néceſſité. L'évidence força la loi En 1739, un acte fut porté, qui permit, pendant cinq ans, de tranſporter en droiture dans tous les marchés d'Europe, les ſucres de production britannique, moyennant caution de rapporter les retours dans la Grande-Bretagne,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

avant de repartir pour l'Amérique. Les conditions du bill lui donnent tous les caracteres d'une faveur arrachée. Le Légiſlateur ſembloit craindre l'effet qu'il pourſuivoit ; il ne permettoit de le pourſuivre qu'à travers un labyrinthe qu'il traçoit entre l'Amérique & l'Europe. Les bâtimens conſtruits dans les Colonies ne participoient pas à la liberté accordée à leurs deſirs & à leurs beſoins. Il falloit prendre des congés dans la Grande-Bretagne, & demeurer ou dans la métropole ou dans les Iſles à ſucre. Tous les vaiſſeaux deſtinés pour les ports ſeptentrionaux de l'Europe étoient obligés de ſe conformer à la police établie dans les anciens ſtatuts. Malgré ces entraves, le bill fut avantageux aux Antilles. La liberté, fortifiée par ſes ſuccès, rompit quelques-uns de ſes liens. Quelques années après, un nouvel acte l'étendit à tous les vaiſſeaux appartenans à des ſujets de la couronne domiciliés dans la Grande-Bretagne, pourvu qu'ils fuſſent équippés conformément aux Loix.

Timide & lent lorſqu'il s'agiſſoit de toucher aux intérêts apparens du fiſc, ainſi que de l'induſtrie & du commerce des regnicoles, pour la proſpérité des Colonies, le Parlement déployoit la vigueur, l'audace & la généroſité caractériſtiques de la Nation, quand il n'y avoit, pour ainſi dire, à combattre que la nature, & que de grands efforts ſembloient promettre des ſuccès glorieux & de riches moiſſons. Dans cette vue, il ordonna, en 1737, à la Compagnie de la Baie d'Hudſon d'employer ſes forces à l'applaniſſement de la mer glaciale, pour paſſer entre l'Amérique & l'Europe juſques dans les mers aſiatiques. Les Agens de cette ſociété ne furent pas plus heureux que ne l'avoient été, dans les dernieres expéditions angloiſes, M. Barlow & M. Scroggs. Un voyage nouveau, entrepris quelques années après, ne donna pas plus de lumieres ; mais l'animoſité des chefs échauffa les eſprits, & la promeſſe d'une grande récompenſe enflamma le courage de quelques navigateurs.

La Ruſſie tentoit alors de reculer, du côté de l'Amérique, les limites de ſa terre, ou de ſon empire, ou de ſes déſerts,

ou de ſes connoiſſances. On avoit, dit-on, d'anciennes cartes géographiques, ſur leſquelles la Tartarie étoit, au nord-eſt, jointe au nouveau monde. La relation ou la tradition d'un voyage fait par des vaiſſeaux moſcovites vers le milieu du dernier ſiecle, ne ſéparoit que par une mer étroite les deux continens. Long-temps auparavant le Czar Jean Waſiliewitz, après s'être rendu maître de la Sibérie, avoit envoyé des Commiſſaires ſous le nom de Prikaſtchicke, ou Commandant, pour reconnoître les frontieres de ſes Etats au nord-oueſt. M. Muller a préſenté à l'Académie Impériale de Peterſbourg des monumens qui prouvent que les premieres recherches n'avoient pas été inutiles. Des temps orageux, l'uſurpation du Czar Boris Godunow, les intrigues des faux Démétrius ne permirent pas de donner aucune ſuite à ces découvertes. La navigation des deux vaiſſeaux, qu'on ſuppoſe avoir déterminé la diſtance occupée par la mer glaciale entre les deux mondes, eut lieu en 1640, ſous le regne de Michel Fœderowitz. Sans doute les eſpérances qu'elle fit concevoir occaſionnerent les nouvelles tentatives qui commencerent ſous Alexis Mikhaïlowitz en 1647. Après un prélude infructueux, ſept bâtimens pourſuivirent l'exécution du même deſſein. Quoique toutes les circonſtances de leur navigation ne ſoient pas connues, le ſçavant & judicieux M. Engel a ſçu tirer, par rapport au paſſage, d'utiles lumieres des ténebres dans leſquelles on a tâché d'envelopper les découvertes faites à cette époque. Il ne paroît aucune autre entrepriſe mémorable ſur cette mer juſqu'au regne de Pierre le Grand. Ce Prince réſolut d'envoyer les Marins les plus expérimentés de ſon Empire, les uns de l'embouchure de la Lena-Indigirka & de la Kolyma vers le nord-oueſt ſur les côtes ſeptentrionales de Sibérie, pour tâcher de pénétrer dans la mer pacifique au ſud-eſt, & les autres du Kamtſchatka pour aller à la rencontre des premiers par le nord-oueſt. Il avoit ſi fort à cœur de débrouiller cette partie du globe, qu'il écrivit lui-même des inſtructions ſur ce projet pour le Général Apraxin. Après ſa

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

mort, l'Impératrice Catherine confirma les ordres qu'il avoit donnés. Le Capitaine Behrings, parti en 1725 avec les Lieutenans Spanemberg & Tiſchtirikou, parcourut, pendant cinq ans, la côte orientale de l'Aſie depuis 53 juſqu'à 67 degrés de latitude. On dit que peu de temps après ſon retour, des Ruſſes de Kamtſchatka furent portés par les vents près des côtes de l'Amérique.

Sur le rapport du Capitaine Behrings, M. Deliſle de la Croyere, Aſtronome françois, Membre de l'Académie de Péterſbourg, dreſſa une carte & compoſa un mémoire pour engager l'Impératrice Anne à ne pas détourner ſes vues de la carriere qui venoit de s'ouvrir. En effet, en 1733, il fut ordonné aux mêmes Officiers de continuer ces recherches. M. Deliſle, & M. Kraſilnikow ſon adjoint, M. Gmelin, Profeſſeur de Chymie & d'Hiſtoire naturelle, & ſon adjoint M. Steller, M. le Conſeiller Muller, M. le Profeſſeur Fiſcher, pluſieurs Peintres & Deſſinateurs, furent nommés pour les accompagner. M. Muller reſta en Sibérie. Les Navigateurs partirent en 1734, & prirent des routes différentes. Après beaucoup de travaux, le Capitaine Behrings fit naufrage en 1741 ſur les côtes d'une Iſle déſerte au nord-eſt à 54 degrés de latitude, au milieu de cet amas de terres maritimes que les Ruſſes appellent *Archipel du Nord*, comme on le voit dans la carte récemment préſentée avec des mémoires originaux de différentes découvertes à l'Académie Impériale par M. de Stehelin, Conſeiller d'Etat. Le Capitaine, obligé de ſe réfugier dans un trou pour ſe réchauffer, fut bientôt preſqu'enſeveli ſous le ſable; ſes gens ſe diſpoſoient à l'en retirer, il s'y oppoſa: ce ſable, diſoit-il, lui rendoit la chaleur: on lui obéit, & il expira, laiſſant ſon nom à l'Iſle. Vers le ſud-oueſt, le Capitaine Allemand, George Spangenberg découvrit & dépaſſa les Iſles Kurilis au nombre de trente-cinq. Les Habitans, fort reſſemblans aux Japonnois, le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie; ils avoient de l'or, du cuivre, des monnoies, &c. on croit que ces Iſles forment,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

forment, de ce côté, le boulevard du Japon. L'Officier Ruſſe, Alexis Tiſchtirikoff, parvint vers l'orient juſqu'aux côtes de l'Amérique, & trouva, dit-on, du Kamtſchatka à cette contrée, un chemin beaucoup plus court qu'on ne l'avoit imaginé; il toucha la côte preſqu'inabordable de la Californie à 51 degrés 12 minutes. Le ſcorbut emporta une partie de ſon équipage, ainſi que M. Deliſle, dont les obſervations furent perdues. MM. Gmelin & Muller retournerent à Peterſbourg en 1743 : le Capitaine Tiſchtirikoff ne termina ſes courſes qu'en 1745 : les autres Marins qui ſurvécurent à leurs compagnons n'arriverent qu'en 1749. M. Muller a publié l'Hiſtoire de ces Voyages, ouvrage rempli de détails curieux ſur les objets étrangers à la navigation, & d'obſcurités trompeuſes ſur la navigation elle-même. M. Deliſle, frere de l'Aſtronome, a cru trouver une conformité ſurprenante entre les découvertes faites dans ces courſes & celles qu'on attribue à l'Amiral de Fante. Il faut conſulter ſa Relation, ainſi que les Conſidérations & la Carte de M. Brache. Il ſeroit à deſirer que les Mémoires recueillis par M. de Stehelin fuſſent rendus publics.

Dans les différentes tentatives que les Ruſſes firent à cette époque, ils perdirent pluſieurs navires & beaucoup de monde. Timides & mauvais marins, la plûpart des Pilotes voyoient toujours de grands dangers; & par les temps les plus favorables, ils ſe précipitoient dans des dangers éloignés. Moins endurcis au froid & à la fatigue qu'on ne le penſe communément, les équipages réſiſtoient difficilement aux rigueurs d'une zone glaciale & aux travaux d'une navigation vagabonde. Leurs navires, ou plutôt leurs chaloupes, n'étoient rien moins que pourvus des ſecours néceſſaires à leur entrepriſe. Enfin ils commençoient ordinairement leurs voyages, quand il auroit fallu les finir.

Dans la grande expédition, ils s'avancerent, à ce qu'on aſſure, juſqu'auprès du Cap-Blanc, l'endroit le plus ſeptenttional de la Californie reconnue par les Eſpagnols. La derniere garniſon eſpagnole, ſur la côte de l'Amérique ſeptentrionale de la mer

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

du ſud, eſt celle du cap Saint-Lucas, à l'extrêmité méridionale de la Californie, & au midi du tropique du Cancer; elle eſt très-foible. Les ſuccès des Ruſſes, lorſqu'ils furent divulgués, parurent d'autant plus alarmans pour l'Eſpagne, que ſa puiſſance étoit très-mal établie dans le midi de cette contrée. En 1733, quelques tribus californiennes avoient pris les armes. Leur révolte, aſſoupie l'année ſuivante, éclata bientôt avec plus de furie. Quatre miſſions furent d'abord détruites dans le nord autour du cap Saint-Lucas. Le feu s'étendit avec tant de rapidité, que les Eſpagnols furent ſur le point d'être entierement chaſſés du pays, ou plutôt tous égorgés. Le Gouverneur de Cinaloa fut envoyé, avec un corps de troupes, par le Viceroi du Mexique, pour ſoutenir cette miſérable conquête. Les Indiens Péricues, Guaicuros, Coas, &c. ſe défendirent avec ſuccès pendant quelques années. Enfin entierement défaits dans deux grandes batailles, ils implorerent la clémence du vainqueur. On établit une garniſon au cap Saint-Lucas, où le galion de manille s'étoit réfugié en 1734, & où une partie de ſon équipage avoit été maſſacrée, l'année ſuivante, par les Indiens. Dans cette Province, les Miſſionnaires réuniſſoient toutes les parties de l'adminiſtration juſqu'au gouvernement militaire. Il fut ordonné que le chef des troupes de Saint-Lucas ne répondroit qu'à l'autorité du Viceroi du Mexique; mais les Miſſionnaires ne tarderent pas à recouvrer l'empire qu'ils avoient perdu.

L'Amérique méridionale étoit auſſi le théatre & de révoltes & de découvertes. Par ordre de la Cour de France, & avec le conſentement de celle d'Eſpagne, une troupe ſçavante étoit allée dans cette contrée, pendant qu'une autre ſe tranſportoit dans la Laponie ſuédoiſe, avec l'agrément du Roi de Suede, pour décider la grande queſtion, ſi la Terre étoit un ſphéroïde applati vers les pôles, ſuivant l'opinion de Huygens & de Newton, ou un ſphéroïde allongé, comme le prétendoient, contre les Mathématiciens Anglois, les Mathématiciens François, après MM. Caſſini. Il étoit ſouverainement important

pour la navigation, que la forme du globe fût connue, puiſque la Géographie, ſi le faux ſyſtême la guidoit, commettoit une erreur de deux degrés au moins dans une diſtance de cent degrés; & en déplaçant ainſi les lieux, conduiſoit les vaiſſeaux au naufrage. De cette ſolution dépendoit auſſi la connoiſſance de la vraie parallaxe de la Lune, laquelle ſert à meſurer ſes diſtances, à déterminer ſa poſition & ſes mouvemens; & c'eſt là-deſſus qu'on fondoit l'eſpérance de trouver les longitudes en mer. De-là dépendoit encore la perfection du niveau pour amener les eaux de loin, ouvrir des canaux, frayer des iſſues aux mers, changer le cours des rivieres, ſans parler du problême de la gravité & de mille autres avantages réſultans de la découverte d'une grande vérité, par l'enchaînement que les ſciences ont entr'elles. Les deux Compagnies françoiſes devoient meſurer, chacune un degré du méridien, l'une près du pôle, l'autre près de l'équateur. Si la terre eſt applatie, on devoit trouver que les degrés alloient en augmentant de l'équateur au pôle. Si elle eſt allongée, & ſi entre les degrés les plus proches comparés, la différence paroiſſoit ſi petite qu'elle pût être confondue avec les erreurs preſqu'inévitables dans ces obſervations, on jugeoit qu'en comparant les degrés les plus éloignés, la différence ne pourroit échapper aux Obſervateurs. Enfin les degrés, à quelque diſtance qu'ils fuſſent, auroient été égaux, ſi la Terre eſt parfaitement ſphérique.

MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, Académiciens François, auxquels on donna pour aides MM. Verguin, Ingénieur de la Marine, Godin des Odonnais (revenu dernierement du Pérou) & Couplet; M. de Juſſieu, grand Botaniſte, M. de Morainville, Deſſinateur, M. Hugo, Horloger, &c. partis de France en 1735, arriverent l'année ſuivante au Pérou avec deux Mathématiciens Eſpagnols, D. George Juan, Commandeur d'Aliagra, & D. Antoine Ulloa, Lieutenant de vaiſſeau, qui s'étoient joints à eux à Carthagene. De leurs admirables travaux ſur les Cordilleres, comparés avec ceux des

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Académiciens envoyés en Laponie, il réſulta qu'il y avoit une différence de 400 toiſes entre le degré du Pérou & celui de France, & à peu près la même entre ceux de France & de Laponie; en ſorte que la différence entre les deux extrêmes devoit être de 800 toiſes: d'où l'on conclud l'applatiſſement du pôle. Les pyramides élevées à Quito, moins pour conſacrer la mémoire de l'entrepriſe que pour fixer les termes de la baſe fondamentale des opérations, furent démolies, après le départ des Académiciens François. Quand elles auroient été rétablies, comme la Cour de Madrid l'ordonna, il n'eſt pas permis de ſe flatter qu'elles l'aient été avec l'exactitude que ce monument exige, par un peuple ſi étranger aux ſciences que, non-ſeulement il n'imagina jamais ni qu'il fût poſſible de déterminer la figure de la Terre, ni qu'il fût utile de la connoître, ni qu'il fût vraiſemblable que des hommes ſe livraſſent aux plus rudes travaux pour la conſtater; mais même il ne vit dans leurs inſtrumens & leurs opérations que des outils & des enchantemens pour découvrir des mines, & dans leur ſcience la magie. Ces Sçavans n'acquirent au Pérou que la réputation de Sorciers. Quelques-uns d'entr'eux y trouverent leur tombeau: les autres ne regagnerent leur patrie qu'après une longue abſence & une peine infinie, en différens temps & par différentes routes.

Lorſque ces paiſibles & bienfaiſans héros étoient arrivés au Pérou, ce pays venoit d'eſſuyer une violente agitation, produite par une guerre civile allumée dans le Paraguai; & le Paraguai étoit encore en proie à l'incendie. Ces calamités furent le fruit de la diviſion qui régnoit entre les ennemis & les partiſans des Jéſuites, Curés des Réductions. D. Joſeph de Antequera & Caſtro, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, avoit été nommé Procureur fiſcal dans l'Audience des Charcas, & *Protecteur des Indiens*, charge qui peut être d'autant plus lucrative, que les devoirs en ſont moins remplis. Muni d'une Commiſſion de l'Audience Chuquiſaca, & d'un pouvoir très-ample pour viſiter les Miſſions, il alla dans la ville de l'Aſſomption

ſignifier aux Jéſuites la Patente qu'il avoit obtenue, & annoncer qu'aucune oppoſition ne ſeroit capable d'arrêter l'exercice de ſon autorité. Ces Religieux refuſoient de le recevoir, parce que leur honneur, dit D. Ulloa, n'étoit point ménagé dans la forme de la Commiſſion expédiée par l'Audience. Auſſitôt deux partis ſe formerent, armerent & combattirent. Antequera triompha, & ſes troupes ravagerent les Réductions. Le Viceroi du Pérou ſe déclara pour les Religieux & leurs Indiens. Par ordre du Roi, les Miſſionnaires furent rétablis dans l'Aſſomption, d'où ils avoient été chaſſés, & les Réductions du Parana, qu'on avoit attaquées, furent ſouſtraites à la juriſdiction du Gouverneur du Paraguai. Antequera fut conſterné : cependant la ville demeura toujours diviſée : la faction du *Protecteur* prit le nom de *Commune* & de *Junte*, & donna celui de *Contrebande* au parti contraire. Enfin Antequera fut arrêté & conduit à Lima. On l'accuſa d'avoir voulu ſe faire déclarer Roi du Paraguai.

Peut-on imaginer une abſurdité plus groſſiere, dit un Critique très-infidele dans ſes récits, *que de ſoutenir qu'un Membre de l'Audience de Chuquiſaca, député par ſon Corps, muni d'une Patente authentique, & accompagné d'un ſeul domeſtique, avoit voulu envahir une Province entiere* ? Sans doute il n'y auroit point d'accuſation plus abſurde, s'il n'eût eu, pour uſurper l'autorité ſouveraine, que ſon bras & celui d'un ſerviteur, & s'il ſe fût borné, comme ſemble l'inſinuer l'Auteur, diſſimulant les faits que nous venons d'expoſer, à ſe dérober par la fuite *à un gros peloton d'Indiens, armés & commandés par des Jéſuites la pique en main*, pour l'aſſaſſiner. Mais Antequera eut un parti puiſſant, & il eut une guerre ouverte. Ce qu'on pourroit inférer des relations imparfaites, partiales, contradictoires de ces troubles, c'eſt qu'on ne le voit pourſuivre que les Jéſuites & leur parti, c'eſt qu'il ne paroît pas avoir réſiſté, du moins à force ouverte, à des ordres ſupérieurs, c'eſt qu'il n'affecte point l'empire, & qu'il ſemble agir en vertu de ſa commiſſion. Mais

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

quel homme équitable & ſage oſera prononcer dans une cauſe ſi mal inſtruite ? Si Antequera ne fut pas coupable de haute trahiſon, ne le fut-il d'aucun excès puniſſable ? Quoi qu'il en ſoit, ſon Procès lui fut fait à Lima. Il y eut, dans cette affaire, cinq mille feuilles d'écriture, non du côté ſeul de ſes *Avocats*, comme l'avance mal-à-propos le Critique dont nous venons de parler, mais tant dans l'attaque que dans la défenſe, ſuivant le rapport de D. Ulloa, qui arriva au Pérou quelques années après. Enfin Antequera fut condamné à être pendu. Il mourut en 1731 *entre les bras des Jéſuites*, à ce que dit Charlevoix. *On l'avoit cru ſur ſa parole*, ajoute cet Hiſtorien Jéſuite, *quand il ſe diſoit innocent, & qu'il accuſoit ces* Religieux *des plus grands crimes, on ne voulut pas le croire quand il s'avoua coupable & rétracta tout ce qu'il avoit dit* contr'eux. Lorſqu'on l'avoit conduit au ſupplice, la furie du peuple n'avoit pu être contenue que par l'extrême ſévérité que déploya le Viceroi D. Joſeph d'Armendariz, Marquis de Caſtel-Fuerte. D'un bout du Pérou à l'autre, ſa mort excita des murmures & des tumultes. On dit qu'une foule d'habitans de Lima, de Cuſco, de Cuença, de Chuquiſaca, prirent le deuil, bravant le reſſentiment de ſon Juge; que ce déſordre fit couler le ſang de pluſieurs milliers d'hommes; & que le crédit des Jéſuites alla toujours en décroiſſant dans ces contrées depuis cette époque.

Le Paraguai ne ſe calmoit pas. La *Commune*, après avoir été abattue par les Réductions Indiennes, ſe releva plus terrible qu'auparavant. Le Gouverneur ſuccomba & périt. La famine & la contagion déſolerent les peuples vaincus. En 1735, la fortune changea de nouveau de face. D. Bruno-Maurice de Tavala, nommé du Gouvernement de Rio de la Plata à celui du Chili, avec le ſecours des Néophites Indiens, termina la guerre par une victoire complette. Les chefs de la révolte furent mis à mort, ou bannis, ou flétris, ou réduits à ſe ſauver dans le Bréſil. Les Guaycurus, irréconciliables ennemis des Eſpagnols, & les Mocovis, en guerre avec le Gouverneur du Tucuman, profiterent

de l'état de foibleſſe dans lequel ſe trouvoit le Paraguai, pour l'attaquer de deux côtés, & pouſſer leurs ravages juſqu'aux portes de la capitale. Les Eſpagnols de la province de Rio de la Plata étoient aux mains avec les Indiens des montagnes : on ſoupçonna les peuples des Réductions voiſines de Buenos-Ayres d'être ſourdement ligués avec leurs compatriotes pour venir ruiner cette ville : la fuite de quelques-uns d'entr'eux confirma ces ſoupçons. Mais le Gouverneur D. Diegue Ortiz de Rozas ſe déclara pour eux contre l'opinion commune ; & on dit qu'ils acheverent de l'étouffer par d'heureuſes négociations avec les montagnards, auxquels ils inſpirerent des ſentimens pacifiques.

Les Portugais du Bréſil reſſerroient tranquillement le Paraguai, pendant que ſes poſſeſſeurs s'entredéchiroient, & que leurs ennemis le ravageoient. La Cour de Liſbonne interprétoit & commentoit le dernier traité conclu à l'égard de la Colonie du S. Sacrement, de maniere que toute la côte, depuis les anciennes limites du Bréſil juſqu'à cette Colonie, lui étoit manifeſtement cédée. L'Eſpagne, qui n'avoit ſur Rio de la Plata que le poſte de Monte-Video, étoit menacée de perdre la liberté de la navigation ſur le fleuve. En 1735, elle fit partir une Eſcadre pour attaquer la ville portugaiſe. La place, moins aſſiégée qu'inſultée, fut plutôt affermie par la confiance qu'inſpira la foibleſſe des ennemis, qu'ébranlée par leurs efforts. Les Portugais, autant que les troubles inteſtins de leurs voiſins les avoient encouragés, autant ils furent enhardis par des hoſtilités fugitives & frivoles, ſi l'on peut parler ainſi. Tant que les circonſtances le leur permirent, ils s'avancerent dans les terres, & de poſte en poſte éleverent des ſignaux de la domination qu'ils ſe promettoient d'étendre juſqu'aux frontieres du Pérou. Les Pauliſtes, quoiqu'en 1730 un homme éloquent & délié les eût engagés à reconnoître les loix du Portugal, avoient conſervé leur eſprit. Loin d'irriter ces brigands, qui formoient une ſociété reſpectable à l'Iſle Sainte-Catherine, dont on fortifia le port, & qu'on aſſujettit à des troupes en 1738, ils continuoient

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

leurs courſes & leurs pillages, mais dans une direction favorable aux vues de la métropole. En s'aidant du cours de pluſieurs rivieres pour remonter juſqu'au Pérou, ils s'étoient emparés des mines d'or de Cuyba & de Matio-Groſſo ; & ſi les Chiquites ne les euſſent arrêtés, ils auroient infailliblement atteint le but que la Cour de Liſbonne avoit marqué.

Outre l'or envahi que ces brigands portoient au Bréſil, le baume, les cuirs, les bois, le cacao, &c. que la nature lui donnoit, le ſucre, le tabac, le coton, l'indigo, &c. que lui procuroient les eſclaves, le Portugal en tiroit encore les pierres les plus précieuſes, depuis qu'en 1730 les Hollandois lui avoient appris que les diamans étoient des diamans. Cette nouvelle richeſſe fut recherchée avant tant d'ardeur & de ſuccès, que la flotte de Rio-Janeiro en apporta onze cens quarante-ſix onces. Lorſqu'on eut vu que l'abondance en faiſoit baiſſer le prix, on recourut au monopole pour en rétablir la valeur. Le droit de recueillir dans les ſables & les graviers ces préſens de la nature & de les vendre, fut conféré par le Miniſtere à une Compagnie, ſous la condition qu'elle n'occuperoit à ce travail que ſix cens eſclaves, & que les diamans au-deſſus d'un certain nombre de carats, ſeroient réſervés pour la Cour. Dans la ſuite, il lui fut permis de multiplier arbitrairement les mineurs, en payant par chaque tête ſix cens cruzades. On compte aujourd'hui environ huit cens eſclaves employés à cette recherche ; & pour chacun d'eux les entrepreneurs paient au Roi la valeur d'une piaſtre, monnoie d'Eſpagne, par jour de travail. Il fut défendu, ſous peine de la vie, d'empieter ſur leur exploitation & ſur leur commerce : mais cette horrible peine ne tombe que ſur le pauvre contrebandier, car le riche, réputé moins coupable comme plus heureux, n'eſt condamné qu'à perdre les diamans, à en payer deux fois la valeur, à paſſer un an dans une priſon & le reſte de ſes jours ſur la côte d'Afrique. Ces loix qui eſtiment une inutile mais brillante rareté plus que la vie de l'homme, & qui mettant un commerce naturel au rang

des

des plus grands crimes, ne parurent pas suffisantes pour contenir la cupidité privée, irritée par celle du fisc. La mine de Sero-Frio fut convertie en un sanctuaire impénétrable, & la terre voisine en une vaste solitude. Dans un espace de cent lieues, on ne laissa qu'un gros village d'esclaves. Ainsi pour quelques millions de cruzades, la subsistance, la richesse, l'existence de plusieurs millions d'hommes, furent à jamais proscrites, sans que l'intérêt de l'humanité, & même celui de l'Etat, aient excité la moindre réclamation. Malgré les mesures étranges prises pour assurer entierement au Prince & à sa Compagnie un produit qui ne nourrit que des vices & un luxe corrupteur & destructeur, il se fait une contrebande assez considérable même des plus beaux diamans; l'adresse dispute souvent avec succès à la loi la vie de l'homme aussi avare qu'elle.

Sur une terre riche en métaux & en pierres précieuses de toute espece, sur une terre des plus riches en sources fécondes des productions les plus utiles, sur la terre la plus riche du monde connu en plantes variées à l'infini, la puissance Portugaise, toujours impatiente, ne cherchoit, si l'expression peut être hazardée, qu'à se déborder de toutes parts, au lieu de se creuser un lit profond. Cependant le Bréfil étoit déja trop grand pour elle. L'Agriculture y avoit été comme anéantie par la dureté du joug imposé sur ces malheureux Agens, par l'oppression qui abattoit ou éloignoit ou soulevoit les Indigenes, par l'excès des taxes & l'abus des priviléges qui en dévorant les fruits desséchoient les racines de l'arbre, par les réglemens qui en obligeant les Marchands regnicoles à ne partir qu'en certains tems & à ne se rendre qu'en certains lieux, faisoient une violence destructive au commerce des colons, par la cupidité des Vice-Rois, jaloux de tout ramener à eux pour élever sur la ruine publique leur fortune & leur grandeur, par la dépopulation que les Commissaires de l'Inquisition de Lisbonne augmentoient à leur gré en envoyant en Europe des nombres prodigieux d'Habitans, de Negres mêmes soupçonnés à leur gré de Judaïsme, &

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

que l'on crut arrêter en 1728 en ordonnant que les propriétés des colons, jettés dans les fers du Saint-Office, ne seroient point saisies & qu'elles passeroient à leurs héritiers; enfin par l'ignorance barbare qu'on entretenoit, par la cupidité qui excitoit un Gouvernement qui ne respiroit que l'or, par le luxe qu'on attisoit sous de vaines loix somptuaires qui ne souffroient pas des galons sur les habits & qui respectoient des chapelets de diamans, qui interdisoient aux Maîtres de riches parures & qui les laissoient prodiguer aux Esclaves, & dont la licence se jouoit comme elles se jouoient de la liberté : l'Agriculture avoit été comme anéantie, jusques-là qu'en 1724 & en 1725 les flottes n'avoient pas trouvé des retours. Le Brésil étoit déjà trop grand pour la puissance Portugaise, & elle ne cherchoit qu'à se répandre au dehors : on l'a vue s'étendre sur le Paraguai, elle travailloit également à s'étendre sur la Guyane : ici elle embrassoit un espace de plus de trois cens lieues à la gauche de l'Amazone.

Les Hollandois s'aggrandissoient aussi dans cette contrée, mais en serrant leurs établissemens, en arrachant les terres aux eaux seules, enfin en cultivant. Une compagnie agricole avoit commencé en 1732 à dessécher des Marais formés par la Berbiche, non loin de son ancienne Colonie. L'entreprise formée sur le même plan que celle de Surinam, eut le même succès. Ce succès engagea, dans la suite, une autre Compagnie à exécuter les mêmes ouvrages sur le Damevary & l'Esséquebe, ainsi que sur le Pomaron. On estime que les deux dernieres Colonies égaleront peut-être un jour la Colonie dominante. Ces établissemens, voisins les uns des autres, se soutiennent réciproquement; leurs champs forment un tout; & la culture est la base de la puissance. Mais les Hollandois se repentiront à jamais d'avoir attellé des Negres à leurs charrues & d'avoir rempli de fiel le cœur des Naturels du pays. Dans les Africains qui ont brisé leurs fers & dans les Indiens qui ont conservé leur liberté, ils ont d'implacables ennemis toujours prêts à

fondre ſur eux à l'improviſte du fond de leurs bois impénétrables. Ils viennent d'éprouver encore (en 1774) que leur furie ne s'éteindra que ſous les cendres de Surinam ou avec leur exiſtence. Peut-être eſt-ce en partie à la néceſſité de tenir leurs nautations couvertes par le canon de leurs forts, qu'il faut attribuer la ſage méthode qu'ont ſuivie les Hollandois, de lier enſemble leurs cultures & les ſoutiens de leur puiſſance.

Dans le temps qu'ils deſſéchoient les terres marécageuſes de la Berbiche, les Danois, voiſins de leurs établiſſemens, acquéroient des terres ſans valeur, tandis qu'ils laiſſoient preſque ſans valeur leurs anciennes poſſeſſions. En 1733, le Danemarck acheta de la France pour la ſomme de cent ſoixante-quatre mille rixdales l'Iſle de Sainte Croix déſerte depuis trente-ſept ans. En ce tems-là même, la Colonie de St. Jean étoit dans un état ſi précaire, que les Eſclaves s'étant révoltés, il fallut pour les ſoumettre recourir aux François de la Martinique; cette Iſle n'avoit commencé à être cultivée qu'en 1719. Deux ans auparavant, on avoit jetté des Colons ſur celle de Boriquen ou des Crabbes, qui produit des plantes ſauvages très-vigoureuſes. La jalouſie des Anglois ne les y avoit pas ſoufferts, & celle des Eſpagnols n'y ſouffrit pas les Anglois: les prétentions & les craintes réciproques de ces Nations ſur cette Iſle viennent encore d'occaſionner des différends, & ſemblent la rendre à jamais inhabitable. La Colonie de St. Thomas, établie en 1671, avoit été, dès ſon origine, aſſervie à une Compagnie excluſive; mais l'empire du Monopole ne s'y étoit point affermi: ſon excellent port étoit devenu l'aſyle des Navires de toutes les Nations pourſuivies en tems de guerre, l'entrepôt du commerce clandeſtin des Anglois & des François avec les côtes Eſpagnoles, le rendez-vous des Flibuſtiers qui venoient y partager & vendre leurs priſes. Des François, des Brandebourgeois, des Hollandois y avoient porté ou cherché leur fortune. En 1686, l'Electeur de Brandebourg avoit traité avec la Compagnie Danoiſe pour l'établiſſement de quelques-uns de ſes Sujets qui,

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

pendant trente ans, ne furent dans l'Iſle que *ſous la protection du Danemarck.* Enfin cette Colonie préſentoit le ſpectacle de l'opulence, parce qu'elle étoit réellement libre au milieu des Colonies qui ne l'étoient pas, & que les circonſtances défendoient ſes richeſſes contre les uſurpations de la Métropole & de la Compagnie privilégiée. Cette Compagnie n'employoit qu'un ſeul vaiſſeau qui, chargé de marchandiſes d'Europe, alloit prendre des Eſclaves en Guinée, pour les échanger en Amérique & rapporter les denrées de ce pays au Danemarck. Le commerce ſe perdoit en quelque ſorte dans cet immenſe circuit. Lorſque la Colonie de St. Thomas fut privée des ſecours de la piraterie & des guerres étrangeres, ſa ſplendeur s'évanouit, elle languit; l'Iſle de St. Jean languit avec elle, ſoumiſe à un commerce lent & excluſif. Sainte-Croix, parmi ces Iſles très-voiſines les unes des autres, offroit une baſe ſolide à de meilleurs établiſſemens, quoique décriée, dépourvue d'eau douce, étouffée ſous un air humide & lourd. Mais il falloit créer; & le privilége qui détruit, l'envahit.

La Compagnie en vendit les terres à bas prix: les Acquéreurs vendirent les bois à un prix double de ce qu'ils avoient payé les terres. L'Iſle fut dévaſtée & ne fut point défrichée.

Dans les nouvelles ventes on ſtipula que la propriété ne ſeroit aſſurée que par la culture. Des exemptions & des encouragemens déterminerent pluſieurs Colons à s'y établir. L'Amérique, deſtinée de tous les temps à ſervir de refuge aux ſectes religieuſes inquiétées en Europe, reçut à Sainte-Croix différens ſectaires, & ſur-tout des Hernuthers ou Freres Moraves: il y paſſa beaucoup d'Anglois Jacobites. Selon l'eſprit des hommes à qui l'ambition eſt interdite, ils y apporterent de l'induſtrie & de l'activité. La tyrannie monopolaire n'attendit pas que les fruits fuſſent formés pour ſe jetter ſur ſa proie. Les défrichemens s'arrêterent: les Colons refuſerent la ſemence aux champs, dont une main barbare ou étrangere s'apprêtoit à recueillir les moiſſons. Pour ne pas ruiner ou la Colonie ou la Compagnie,

on eſſaya divers moyens de concilier des intérêts contradictoires & d'allier la proſpérité avec la ſervitude. Les liens ſe relâchoient-ils, la Compagnie venoit bientôt à bout de les reſſerrer. S'il étoit permis aux particuliers de prendre quelque part au commerce, elle touchoit à ſa ruine. Lorſqu'il lui étoit réſervé tout entier, elle ne s'enrichiſſoit pas. Enfin une trop longue expérience prouva que le deſpotiſme danois ne ſauveroit la Colonie que par la liberté.

Les Colons Danois ſe ſoulageoient en puiſant dans les canaux de la richeſſe eſpagnole, avec les Hollandois de Curaçao & autres établiſſemens, les habitans des Antilles françoiſes, & les Anglois de la Jamaïque. On eſtime que la Jamaïque & Curaçao envoyoient chacune annuellement pour ſix millions d'écus de marchandiſes dans la ſeule Province de Terre-Ferme, qui fut miſe en 1739, ainſi que celle de Quito, ſous la juriſdiction du Viceroi de la Nouvelle-Grenade, domination formée en 1718. L'Hiſtorien des Antilles angloiſes rapporte, ſuivant l'opinion commune en 1739, que le commerce indirect de l'Angleterre avec les Indes eſpagnoles par la premiere de ces Iſles, lui avoit valu plus de quinze cens millions de livres tournois. La Barbarie venoit alors de donner, ſur le théatre d'un brillant commerce, une ſcene horrible, que la politique fut contrainte de terminer par un acte d'humanité & de généroſité. Les Anglois n'avoient pu parvenir à exterminer entierement la race des Negres & des Mulâtres réfugiée dans les montagnes depuis leur entrée triomphante à la Martinique. Sans ceſſe le déſeſpoir de leurs eſclaves la recrutoit & la groſſiſſoit. En lâchant contr'elle des bêtes féroces, des partiſans dénaturés par l'appât d'une récompenſe de quarante livres ſterlings par chaque tête de Noir qu'ils apporteroient ſur la pointe de leurs couteaux, ils n'avoient fait que multiplier les fugitifs, enflammer leur furie, accroître leur audace. Ces malheureux, toujours proſcrits, pourſuivis & affamés, ſaiſiſſoient, depuis plus de quarante ans, toutes les occaſions favorables pour fondre, à travers les forts & les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

troupes, ſur les plantations, ſe venger & ſe ſauver. En 1735, les Colons, auſſi cruels que leurs ennemis étoient furieux, jurerent de les effacer entierement du nombre des Inſulaires. La Colonie ne forma plus qu'une armée, tout fut ſoldat. Le ſang coula de toutes parts. Séparés par bandes, les Anglois redoublerent les combats & le carnage. La priſe de Nauny, village bâti par les Noirs ſur les montagnes bleues, fut leur plus orgueilleux ſuccès. Une défaite leur coûtoit le prix de pluſieurs triomphes. Les Negres, brûlant de tous les feux du reſſentiment de la haine & de la colere, n'aſpiroient ni à la victoire, ni à la liberté, ni à la vie, mais à la mort de leurs anciens tyrans. Ils ſe précipitoient ſur l'épée pour enfoncer le poignard. Enfin, forcés de plier devant le nombre, la diſcipline, des armes ſupérieures, ils ſe retrancherent dans des lieux eſcarpés, invinciblement défendus par la nature. Entre leur retraite & les plantations, un déſert reſta. Epuiſés par neuf mois de combats & de courſes, découragés par leurs pertes, effrayés par l'horreur du danger, les Anglois n'oſerent occuper les terres fécondes au pied des montagnes. Les Negres aguerris, vinrent, derriere les bois & les brouſſailles dont elles ſe hériſſoient, tenir la Colonie en effroi. Enfin un homme qui puiſoit ſa politique dans un cœur ſenſible, Trelaunay, ayant été chargé de l'adminiſtration, réſolut d'appaiſer la furie de ces ennemis indomptables par l'offre de la liberté, de l'indépendance & d'un domaine, & d'adoucir leurs mœurs par la vie agricole, une ſorte de police, & la ſoumiſſion à des Chefs, qui, choiſis par eux mêmes, recevroient néanmoins leur commiſſion & l'inſtruction du Gouverneur de l'Iſle. Les Negres accepterent avec joie ſes propoſitions. Un peuple indépendant, étranger, preſque ſauvage, appuyé ſur des lieux inacceſſibles, eſt ſans doute un voiſin redoutable : mais des barbares furieux, endurcis, déſeſpérés, & invincibles dans d'inexpugnables aſyles, ſont de terribles ennemis. L'Aſſemblée générale de la Colonie voulut les obliger à lui rendre lâchement & inhumainement à l'avenir,

moyennant une ſomme fixe, les Eſclaves fugitifs : cette ſtipulation fut une nouvelle ſource de diſcordes : dans la ſuite, on s'accuſa de part & d'autre d'infidélité ; & les ravages ſe renouvellerent pluſieurs fois.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

Le commerce interlope de cette Colonie & des autres Colonies Angloiſes, ainſi que de la Compagnie du Sud avec l'Amérique Eſpagnole, élevoit alors entre les deux Cours de Madrid & de Londres des différends qu'il étoit plus difficile de concilier qu'il ne l'avoit été d'amortir la haine invétérée de cette eſpece de ſauvages. Il étoit ſi conſidérable, qu'il avoit diſſipé les fameuſes foires de Porto-Bello, & ruiné le commerce direct de l'Eſpagne avec ſes Colonies. Pour couper cette communication, les Gouverneurs Eſpagnols avoient mis en mer, par ordre du Roi, des Gardecôtes qui arrêtoient les bâtimens étrangers naviguant le long des terres & les livroient à des Commis chargés de les viſiter & de juger s'ils faiſoient la contrebande. La Cour de Madrid s'autoriſoit des Traités de 1666 & de 1670, & du *droit naturel*, (c'eſt ainſi que l'Europe appelloit un *droit des gens* vraiment contraire au *droit naturel*) que toutes les puiſſances avoient à empêcher les introductions qu'on appelloit frauduleuſes dans leurs Etats ; la Cour de Londres réclamoit contre ces viſites les Traités conclus en faveur de la liberté du commerce, & le droit naturel tant à la libre navigation des mers de l'Amérique, qu'au tranſport paiſible des marchandiſes aux Pays ouverts à leur trafic. L'Angleterre demandoit la reſtitution des Navires pris par les Gardecôtes & un dédommagement proportionné aux dépradations exercées ſur ſes ſujets : l'Eſpagne lui oppoſoit la légitimité des priſes & les hoſtilités commiſes par les vaiſſeaux Britanniques ſur ſes côtes & ſur ſes propres vaiſſeaux. Les Anglois prétendoient avoir le droit de couper du bois dans la Baie de Campêche, & de s'y établir, attendu que c'étoit un pays déſert, & que jamais aucune Colonie ne l'avoit occupé ; les Eſpagnols répondoient qu'ils en étoient en poſſeſſion & qu'on avoit envahi ſur eux des Domaines qui de-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

voient leur être rendus. Il eſt certain que les Gardecôtes avoient ſaiſi des navires non ſuſpects ; il eſt certain que les Anglois faiſoient, contre les Traités & les loix reçues, un commerce immenſe avec l'Amérique Eſpagnole ; il eſt certain que ce commerce étoit très-avantageux à ces contrées puiſqu'elles le préféroient ſans balancer à celui des Gallions : il eſt certain que ſi l'Eſpagne avoit des intérêts contraires à ceux de ces Provinces, ſon régime ou ſa domination étoit évidemment contre nature.

Le Miniſtre Anglois, Robert Walpole, craignoit, par caractere & pour ſon adminiſtration, les embarras, les dépenſes, les dangers, les ſuites d'une guerre : le Conſeil d'Eſpagne deſiroit la paix : leurs vœux reſpectifs ſemblerent remplis par une conciliation amiable, ſignée au Pardo. Mais le peuple Anglois vouloit la guerre, parce que les Négocians la vouloient ; & le Miniſtre obéit.

Cependant la Nation étoit partagée. Le Chevalier Windham plaidoit avec véhémence la cauſe de l'Eſpagne : ſon parti traita les Négocians de *Pirates*, de *Fibuſtiers*, de *Perturbateurs du repos public* & de *Violateurs de droits des gens*. Ses Adverſaires ne balancerent pas à déclarer que le produit de la contrebande étoit de ſix millions de livres ; & ils en conclurent qu'il valoit mieux accabler la Nation de taxes & de dettes, que de ſacrifier les profits de ſes Négocians, & renoncer à ce trafic après l'avoir détruit, que de le reſtreindre de plein gré. Enfin le peuple vouloit la guerre.

L'Angleterre avoit un grand nombre de Matelots légers, ſes Arſenaux remplis de munition, & des Eſcadres toutes armées, ſans qu'il parût que l'Eſpagne eut ſeulement averti ſes Colonies de ſe tenir ſur leur garde. On parloit encore de paix, que l'Amiral Vernon étoit parti avec ſept Vaiſſeaux de guerre. Il alla ſurprendre & détruire Porto-Bello. La Victoire abonde en ſon ſens au moment de l'éclat : ce triomphe ne fut pas décrit avec modeſtie par les Vainqueurs. On voit parmi leurs trophées une grande abondance de munitions & de vivres tirés

de

de cette Place, qui néanmoins en étoit mal pourvue. Un Officier de l'Eſcadre écrivoit que le *Château de Fer étoit tel que s'il avoit été défendu par autant d'Anglois qu'il s'y trouvoit d'Eſpagnols, toutes les forces maritimes de l'Eſpagne n'auroient pu l'arracher de leurs mains.* L'Amiral, après avoir ramaſſé les richeſſes de la Ville, fit ſauter juſqu'aux rochers ſur leſquels les fortifications étoient conſtruites. Le Climat, qui en 1726 avoit détruit les équipages d'une flotte de ſa Nation, ne l'invitoit pas à s'arrêter dans ce lieu, appellé le *Tombeau des Eſpagnols.*

L'orgueil de ce triomphe fut humilié, l'année ſuivante, (1740) devant Carthagene; & l'eſpérance de l'Angleterre, qui ne doutoit pas qu'elle n'eut le ſort de Porto-Bello, fut douloureuſement déçue. Le Gouverneur Eſpagnol ſe hâta de réparer, autant qu'il étoit poſſible, le tort qu'on avoit eu de ne pas pourvoir à la ſûreté de la Place. Ses diſpoſitions ſeules déconcerterent les Anglois au point qu'après l'avoir bombardée pendant trois jours ſans avoir entamé les Forts, ils jugerent à propos de lever l'ancre pour aller ſur la riviere de Chagre détruire le Fort St. Laurent, clef du chemin de Panama, & ſur la côte des Caraques démolir des poſtes, piller des Magaſins, & dévaſter un Pays ſans défenſe. L'année ſuivante, l'Amiral ſe préſente de nouveau devant Carthagene, avec vingt-cinq Vaiſſeaux de ligne, ſix Brûlots, deux Galiottes à bombes & *aſſez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amerique entiere*: il échoua encore. Après une perte de dix mille hommes & d'une partie de ſa Flotte, il fut contraint de lever le Siége. S'il eſt vrai que l'intempérie du climat & la méſintelligence ainſi que l'incapacité des Chefs contribuerent à cette diſgrace, il ſeroit injuſte de ravir aux Eſpagnols & ſurtout au Marquis de Eſlaba, l'honneur d'avoir combattu avec une valeur digne de l'importance du poſte. La Vice-royauté du Pérou fut pour le Gouverneur, la récompenſe de ce ſervice. Les Anglois ayant détruit les fortifications qui défendoient le paſſage de Bocachique, on rouvrit quelque temps après un ancien canal qu'il ſe-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

roit difficile de forcer. L'Amiral Anglois alla conſumer inutilement le reſte de ſes forces devant l'Iſle de Cuba, depuis le mois de Juillet juſqu'au mois de Septembre. Oglethorpe, Gouverneur de la Nouvelle Georgie, avoit eſſuyé le même affront devant S. Auguſtin dans la Floride. Après trente-huit jours de tranchée ouverte, il avoit été forcé de céder à la prévoyance, à l'habileté, à la bravoure de D. Manuel Monciano. Ce malheur étoit d'autant plus grave, qu'il jettoit les Indiens du parti des Anglois dans celui des Eſpagnols: le ravage de la Géorgie en fut la ſuite. Une Flotte d'Eſpagne tenoit alors la mer au milieu des Antilles, dans la vue d'attirer à la Jamaïque les forces navales de l'Angleterre. Le Marquis d'Antin & M. de la Roche-Alard, avec des Eſcadres Françoiſes, parcouroient les mêmes eaux, afin de veiller ſur les entrepriſes des deux Nations & rappeller aux Anglois, qui viſitoient & enlevoient des bâtimens neutres, qu'ils avoient déclaré la guerre à l'Eſpagne, parce qu'elle faiſoit viſiter & enlever les leurs. En 1747, leur Général Knowles fut également malheureux aux Laraques, devant Guerra & devant Monte-Cavallo.

Les Anglois relevent là leur gloire par un récit merveilleux de l'expédition de l'Amiral Anſon dans la mer du ſud, expédition uniquement mémorable, comme militaire, parce qu'elle a été chantée par un Poëte; car c'eſt un Poëte que M. Walter, Aumônier ſur l'Eſcadre, a célébré dans ſa Relation les actions de ſon Héros, grand & heureux navigateur ſans doute, peut-être grand guerrier, mais réduit par les circonſtances à des entrepriſes communes. L'Amiral Anſon avoit mis à la voile en 1740 avec cinq vaiſſeaux de guerre, une chaloupe armée, deux navires d'avitaillement, quinze cens hommes d'équipage & quatre cens ſoixante & dix ſoldats de marine & autres, commandés par le Lieutenant-Colonel Cracherode. Battu par une mer furieuſe autour du cap Horn, qu'il auroit doublé ſans riſque s'il étoit parti quelques mois plutôt, frappé de toute ſorte de calamités, il ne lui reſtoit, dit ſon Hiſtorien, que trois vaiſſeaux

& trois cens trente-cinq hommes lorſqu'il déboucha dans la mer du ſud, en 1741. D. Joſeph Pizarre le pourſuivoit avec cinq gros vaiſſeaux de ligne. Ce Commandant, ou moins habile ou moins heureux, tenta vainement de franchir le détroit: après avoir perdu deux vaiſſeaux, il regagna la riviere de la Plata, d'où il fit donner avis au Pérou qu'une partie de l'Eſcadre angloiſe devoit être entrée, fort affoiblie, dans la mer du ſud, & qu'il ſeroit facile de la détruire. Auſſitôt le Viceroi, D. Antoine de Mendoza, Marquis de la Villagarcia, fit équipper & partir quatre frégates pour aller croiſer ſur les côtes du Chili & les Iſles Fernandez. Le Commandant, après avoir long-temps attendu les ennemis, quitta ſa croiſiere, perſuadé que s'ils n'avoient pas été engloutis dans les flots, ils s'étoient ſauvés dans la mer du nord. Encore trois jours de ſtation, il auroit rencontré les Anglois épuiſés de fatigues & de maux. Son Eſcadre fut déſarmée en rentrant dans le port de Callao, & les Chefs du Pérou s'endormirent dans une ſécurité profonde. M. de la Condamine nous apprend que quand enſuite on eut appris à Lima que trois jours d'attente auroient mis l'Eſcadre en face de l'ennemi, le cri public chargea le Commandant, D. Jacinto de Segurola, Général de la mer du ſud, de tous les dommages qu'eſſuya le Pérou, ſans que perſonne eût le courage d'élever la voix en ſa faveur, quoiqu'il eût rigoureuſement rempli les inſtructions qu'il avoit reçues. Cet homme d'honneur ne ſurvécut point à la perte de ſa réputation. Accablé de douleur ſous le poids de l'indignation publique, il expira, ſans autre mal apparent, au moment où il alloit être arrêté: cruelle & belle mort qui abſout la victime en la ſacrifiant!

L'Amiral anglois, ſauvé par la fortune, avoit appris d'un navire marchand que loin de ſonger à l'attaquer, les Eſpagnols ne penſoient pas à ſe défendre, & d'un Irlandois, pris ſur un autre bâtiment péruvien, qu'il trouveroit de groſſes ſommes amaſſées dans la Douane de Paita, où les armades de

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Panama, les vaiſſeaux marchands, & les voyageurs de Panama & d'Acapulco débarquent les marchandiſes & les effets qu'ils deſtinent pour Lima. Certain d'avoir été découvert pendant qu'il croiſoit aux environs de Callao, il étoit trop prudent pour y attendre l'ennemi ; il ſe dépêcha de gagner la Douane de Paita, *amas de cabanes de ſapin ou de cloiſons de roſeau:* ce n'eſt pas M. Walter, c'eſt D. Ulloa qui décrit ainſi cette ville. La place fut ſurpriſe. Les cris de la petite troupe angloiſe animée, dit le Relateur anglois, par l'ardeur & l'eſpérance du butin, le bruit des armes & le ſon des tambours, qu'on affectoit de battre avec plus de force, firent croire aux habitans qu'il s'avançoit une nombreuſe armée, & qu'il ne leur reſtoit d'autre reſſource que la fuite. Au premier feu, ils s'éloignerent. La garniſon du fort emportée par la même frayeur, eſcalada ſes propres murs pour ſe jetter dans les bois. Sans le pillage particulier, le butin monta à trente mille livres ſterlings, & plus haut en joyaux. Les Eſpagnols évaluerent leur perte à quinze cens mille piaſtres. Tel eſt en ſubſtance le récit de l'Aumônier anglois.

L'Officier eſpagnol ne rapporte pas cet événement d'une maniere ſi honorable pour le vainqueur. Les habitans de Paita étoient, dit-il, enſevelis dans un profond ſommeil, lorſque les cris d'un negre les avertirent du danger par le réveil de l'effroi. Nus en chemiſe, ils prirent la fuite, ſans ſçavoir ſi les Anglois étoient dans la ville ou dehors, s'ils étoient forts ou foibles, s'il étoit poſſible ou non de leur réſiſter. La ville abandonnée, il ne fallut pas à l'ennemi un grand courage pour entrer dans les maiſons, autant de magaſins de marchandiſes. En vrais aventuriers, continue l'Auteur, dépourvus de tout, & depuis long-temps errans ſans être entrés dans aucun port, lorſqu'ils eurent découvert le vin & l'eau-de-vie, ils ſe livrerent au plaiſir de boire avec la plus avide imprudence. A la faveur de l'ivreſſe, dans laquelle la plûpart d'entr'eux ſe plongerent, les eſclaves & les negres, rentrés dans la ville pour tâcher d'en-

lever les armes, les hardes, les richeſſes de leurs maîtres, ſe mêlerent avec eux, les amuſerent, & emporterent une quantité conſidérable d'or & d'argent. Le Corrégidor de Piura, ville diſtante de Paita de quatorze lieues, s'avançoit avec des troupes régulieres. Les Anglois furieux, au lieu de défendre leur conquête, mirent le feu aux quatre coins de la place, & ſe retirerent. « Action, dit D. Ulloa, qui ne peut faire honneur aux » armes d'un Prince, ni même être excuſée par le dépit que » les Anglois pouvoient avoir conçu contre ceux qui venoient » leur enlever leur proie. Perſonne ne put ſe perſuader qu'un » procédé ſi barbare eût été permis par le Chef de l'Eſcadre ; » & l'on a publié depuis que la brutalité de ſes gens lui avoit » déplu. » On croit lire une expédition de Flibuſtiers. Eh! que pouvoient trois cens hommes haraſſés par une longue & malheureuſe navigation, dénués des choſes les plus néceſſaires, & retenus en partie ſur la mer pour la garde des vaiſſeaux ? M. Walter dit qu'il y avoit à peine aſſez de bras pour la manœuvre.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

C'eſt avec ces forces qu'il forme de grands projets ſur Panama, & inſenſiblement ſes projets s'étendent ſur tout le Pérou. Nous croirions attenter à l'honneur de l'Amiral Anſon ſi nous lui imputions des vues ſi romaneſques & ſi chimériques. A la vérité, ſi ſon Eſcadre eût été entiere, ſi les boulevards de l'Iſthme ſur la mer du nord euſſent été conquis & gardés par l'Amiral Vernon, ſi cette terre eût été preſſée des deux côtés par les opérations concertées de deux troupes formidables, dont l'une auroit été déjà triomphante, le nœud des deux Amériques ſeroit infailliblement reſté dans les mains de l'Angleterre, l'Empire eſpagnol eût été déchiré, & rien n'auroit été plus facile que d'étendre au loin la chaîne des conquêtes. Tout favoriſoit le ſuccès ; Panama avoit été réduit en cendre par un incendie en 1737 ; de toutes parts les Indiens étoient révoltés ou mécontens ; ſi les places de la mer du ſud n'étoient pas abſolument ſans munitions, ſans vivres, ſans diſcipline, comme l'avance l'Auteur anglois, il eſt clair, & D. Ulloa en convient, qu'on n'avoit

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

pas eu le temps de mettre tous les établiſſemens à couvert d'un coup de main ; & les meſures priſes pour la sûreté des autres, n'auroient point arrêté une flotte victorieuſe, ravitaillée, recrutée, & ſoutenue par ſes communications avec la mer du nord. Il eſt à préſumer que le Miniſtere britannique avoit originairement formé ce beau plan d'attaques & de conquête : mais le ſort des armes & de la navigation en diſpoſa autrement.

Si M. Anſon avoit conçu quelque eſpérance ſur les ſuccès préſumés de l'Amiral Vernon, elle s'évanouit lorſqu'il fut inſtruit des diſgraces eſſuyées par ce Général devant Carthagene. Ses vues ſe tournerent ſur le galion de Manille ; mais on le retenoit au Mexique. Ce contretemps ne permet pas à M. Walter de laiſſer naviguer l'Amiral, ſans lui avoir fait rouler dans la tête le projet de *ſurprendre* Acapulco, de *ſurprendre* une place capitale & forte, où l'on ſçavoit qu'une Eſcadre ennemie parcouroit la mer du ſud, ce qui avoit fait retarder le départ du galion, enfin de la *ſurprendre* & de l'emporter avec une poignée d'hommes réduits aux extrêmités les plus fâcheuſes. Tel étoit en 1742 l'état de ces navigateurs. Loin qu'il leur parût raiſonnable de ſonger à ſe préſenter devant Acapulco, ils n'oſerent même attaquer aucun des foibles poſtes de la Californie, d'où ils auroient pu facilement intercepter le galion. Ils aimerent mieux s'expoſer à mille dangers pour gagner les Iſles Mariannes, & de là paſſer à la Chine. La crainte d'être pourſuivis les preſſoit de s'éloigner promptement. Avant qu'on eût appris au Callao la deſtruction de Paita, il en étoit ſorti quatre vaiſſeaux de guerre qui voloient au ſecours de Panama, pendant que d'autres renforts prenoient la route de Guayaquil. Lorſque cette Eſcadre apprit à Paita la route des Anglois, ils étoient déjà fort loin : leur reſſource étoit de fuir.

Leur Chef, arrivé aux Iſles Mariannes, avec le ſeul vaiſſeau, le *Centurion*, réſolut de terminer une expédition ſi vaine par un coup d'éclat, je veux dire par une riche priſe. Comme il n'étoit point parti de galion d'Acapulco en 1742, il préſuma

que, l'année ſuivante, on en enverroit deux aux Philippines. Déterminé à tout haſarder, dans l'eſpérance d'amener des tréſors en Europe, il ſe poſta vers le cap du S. Eſprit, de l'Iſle Santal, la premiere terre que les Eſpagnols reconnoiſſent en allant à Manille. Enfin ſon bonheur égala ſa conſtance & ſon courage: il enleva un des galions, chargé de 1,313,843 pieces de huit, 35,682 onces d'argent en lingots, de cochenille & autres marchandiſes. M. Walter fixe la valeur courante de la cargaiſon de chacun de ces vaiſſeaux à 600,000 livres; il eſt rare qu'elle ſoit au-deſſous de deux à trois millions: mais pour enrichir le triomphe, l'Auteur y ajoute l'eſtimation générale des priſes angloiſes qu'il met à quatre cens mille livres ſterlings; & celle des pertes de l'ennemi, qu'il porte à un million de livres même monnoie. De-là le *Centurion* va *faire trembler l'Empire de la Chine*, s'il faut en croire M. Walter.

Ainſi donc l'hiſtoire de cette fameuſe expédition, dépouillée de ſes ornemens, des grandes idées, des deſcriptions brillantes, des pompeuſes conjectures, des magnifiques projets, des curioſités, dans leſquelles le Relateur a toujours enchaſſé avec un art infini les faits militaires, il reſte que le Chef d'Eſcadre anglois, avec trois vaiſſeaux de guerre, a pris quelques navires marchands & une bourgade évacuée; & avec un vaiſſeau, un galion. S'il en revient à l'Angleterre un butin de deux cens mille livres, elle y perd une Eſcadre. Mais l'Amiral a fait le tour du monde, & un Poëte l'a chanté.

Avec des forces convenables, ce grand homme de mer auroit ſans doute exécuté de grandes choſes, dont le deſſein ne pourroit lui être imputé, eu égard à la mauvaiſe fortune de ſon Eſcadre, ſans que ſa gloire en fût ternie. L'Empire eſpagnol, alors travaillé de tous les maux qu'engendre la tyrannie, eût peut-être été briſé, s'il avoit pu le heurter avec une bonne flotte. Les fameux Arauques, toujours indomptables, ébranloient le Chili: l'eſprit de révolte ſe répandoit avec leurs armes; les Créoles étoient mécontens, & les Commandans diviſés.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Le Chef des rebelles, pour attirer ſous ſes étendards les Indiens convertis, faiſoit porter, au milieu de ſon armée, une croix & l'image de la Vierge; il feignoit de ne vouloir d'autre religion que le chriſtianiſme; il envoyoit même des députés aux Eſpagnols pour leur demander des Miſſionnaires. Lorſque ſon artifice, d'abord heureux, fut démaſqué, la guerre n'en devint que plus ardente. Les Eſpagnols eurent recours au nom de *Pizare*: c'étoit celui du Chef de l'Eſcadre envoyée à la pourſuite de l'Amiral Anſon, & retenue dans la mer du nord par les obſtacles du détroit. A ce nom, les Indiens eſclaves crurent voir le bourreau de leur race revomi par l'Enfer pour achever de les exterminer. Le Préſident du Chili offrit aux Arauques de riches préſens & des conditions avantageuſes pour en obtenir ſeulement une treve. Ce Pizare n'étoit, pour ainſi dire, qu'un vain phantôme. Précipité de déſaſtre en déſaſtre pendant cinq ou ſix ans, il ne conſerva qu'un ſeul de ſes vaiſſeaux, *l'Aſie*. Un Indien, nommé *Orellana*, entreprit, avec quelques-uns de ſes compagnons, de s'emparer de la derniere planche de ſes naufrages, & périt en combattant ſur un monceau d'Eſpagnols qu'il avoit égorgés. D. Pizaro ne revint en Eſpagne ſur *l'Aſie* qu'en 1746, ſans être entré dans la mer du ſud: M. Anſon étoit arrivé, ſur le *Centurion*, en Angleterre, en 1744, après avoir fait le tour du monde.

Au Pérou, les Eſpagnols avoient couru riſque d'être maſſacrés par les Indiens, dont la haine éternelle s'agitoit ſourdement depuis trente ans pour tromper leur impuiſſance. Un de ces malheureux de la Province de Xauxa, nommé Cordoua, ſe mit à leur tête, comme iſſu du ſang des Incas, à ce qu'il prétendoit, pour recouvrer leurs loix, leur religion & leur pays. Trahis par la fortune, déconcertés, diſperſés, leurs efforts ne les conduiſirent qu'au ſupplice ou à un plus dur eſclavage. La condition des Péruviens, ſerfs de la Couronne ou du Fiſc, en particulier, étoit ſi déplorable, que le Gouvernement briſoit ſucceſſivement les fers ſous leſquels les Maîtres des Départemens

partemens ne leur laiſſoient pour conſolation que l'abrutiſſement abſolu. En 1750, toutes ces autorités abuſives étoient ſupprimées; mais les Indiens ne furent pas plus libres & plus heureux. De Mitayos, ou eſclaves de la Couronne, ils le devinrent des Seigneurs ou des particuliers qui avoient fait périr la race des leurs. Les fléaux du Ciel ne changeoient pas le cœur de leurs tyrans: la terre, en quelque ſorte, toujours tremblante, les ramenoit peut-être, dans ſes violentes ſecouſſes, à la ſuperſtition, non à l'humanité. En 1746, le Callao & Lima furent renverſés; leurs ruines écraſerent cinq mille hommes. Les lames ſubmergerent treize vaiſſeaux dans le port. Les Eſpagnols reconnurent alors la vérité de l'avis que leur avoient autrefois donné les Indiens en les voyant élever des édifices de pierre, qu'*ils bâtiſſoient des tombeaux pour s'enſevelir tous vivans.*

Les marchands de la métropole avoient repris dès 1740 leurs expéditions pour la mer du ſud par le cap de Horn, mais avec peu de ſuccès. En 1745, la Cour chargea D. Diegue Varela & D. Baſile Ramirez, habiles pilotes, de ſuivre, autant qu'il ſeroit poſſible, la côte de la mer magellanique depuis Buenos-Ayres juſqu'au détroit, dans la vue d'applanir les obſtacles de cette route, de procurer de nouveaux aſyles au commerce, & de remplir le vuide, ou plutôt le gouffre immenſe ouvert entre les domaines de l'Empire dans ce circuit, par des poſtes, des ports, & des Réductions ou Miſſions indiennes, ſur le modele de celles du Paraguay. Le P. Quiroga, ſecondé par les PP. Mathias Strobo & Joſeph Gardiel, jugea la côte inhabitée, & même inhabitable. Cependant en 1747, les montagnards des extrêmités des terres connues, aſſurerent au P. Gardiel, qu'il y avoit dans la riviere des Saules une Iſle occupée par des Eſpagnols, c'eſt-à-dire, par des Européens. Le P. Feuillée, célebre Mathématicien Minime, parle d'un canton agréable & fertile, où des Eſpagnols jettés ſur le rivage en 1539, formerent, ſous le nom de *Céſaréens*, un peuple, qui, ſatisfait de ſon ſort & jaloux de ſon repos, s'étoit interdit toute communication avec

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

des étrangers ſans exception, au rapport de quelques habitans du Chili. On ſait que l'intérieur des terres ſituées ſur le détroit eſt rempli de peuplades. Pendant que les Eſpagnols tentoient d'adoucir la voie connue de la mer du ſud, les Anglois redoubloient leurs efforts pour en frayer une nouvelle à l'autre extrêmité du Nouveau-Monde. Sur l'opinion de M. Arthur Dobbs, qui s'étoit enfoncé dans la mer du nord en 1742, & contre l'avis du Capitaine Midleton, ſon compagnon de voyage, des particuliers conſacrerent une ſomme de dix mille livres ſterlings pour la découverte du paſſage; & le Roi en promit vingt mille aux équipages des vaiſſeaux *Dobbs-Galley* & *Californie*, que l'on armoit à ce deſſein, ſi leur objet étoit rempli. MM. Moor & Smith partirent en 1746 d'Yarmouth, où ils ne revinrent que l'année ſuivante. Ce voyage donna de grandes lumieres; mais on n'en recueillit néanmoins que des *probabilités de pouvoir decouvrir le paſſage*. Ce fut ſous ce titre que M. Ellis, Agent des propriétaires des navires, préſenta & preſſa ſes conjectures.

Avant ces paiſibles expéditions, la guerre étoit devenue générale en Europe, en 1744, à cauſe de la ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche. En retenant dans cette contrée les forces des puiſſances belligérantes, elle ſembloit donner la paix à l'Amérique. Un de ces hommes ardens, ſujets à des accès d'enthouſiaſme, ſe rencontra, qui, preſſé du beſoin de ſortir de lui-même & de ſe répandre avec éclat, entraîna Boſton & la Nouvelle-Angleterre dans une guerre privée, ſi je puis ainſi parler, de Colonie à Colonie. C'étoit un Négociant nommé Pepperel. Sans connoiſſance de l'art militaire, il obtint de la province ſix mille hommes, ſans diſcipline & ſans uſage des armes, pour attaquer une place regardée comme imprenable, Louiſbourg, chef-lieu de l'Iſle Royale, boulevard du Canada, ſupport de la pêche des François. Des vaiſſeaux envoyés de la Jamaïque convoyerent cette milice.

Il y avoit à Louiſbourg ſix cens hommes de troupes réglées &

huit cens habitans en état de porter les armes. Quoique surpris de maniere qu'ils n'apprirent le dessein de l'ennemi que par son débarquement, ils ne craignirent pas, mais leurs chefs tremblerent. La garnison s'étoit soulevée deux fois l'année précédente, justement indignée de ce que ceux qui n'avoient que l'honneur de leur commander, s'étoient appropriés le prix des travaux qu'elle avoit eu la peine d'exécuter pour fortifier la place. A la vue des Anglois, son ressentiment se tut, elle offrit généreusement de fondre sur eux avant qu'ils eussent assis leur camp: ses chefs la jugerent selon leur conscience, refuserent de se fier à sa foi, & la retinrent comme prisonniere dans la place. Cependant il étoit d'autant plus important de troubler les premiers travaux & d'effrayer l'inexpérience des assiégeans par des attaques brusques & vigoureuses, qu'on n'étoit point préparé à une longue défense, & qu'on n'avoit pas reçu d'Europe le convoi ordinaire d'argent & de vivres. Une sortie eût rejetté la milice angloise sur son continent; car elle fut si découragée de n'avoir pas vu tomber la place au premier choc, qu'elle regretta ses tranquilles foyers & demanda son retour. Sur ces entrefaites, le Marquis de la Maisonfort, chargé d'amener des munitions à l'Isle Royale, & long-temps traversé par divers accidens, se trouva au milieu de l'Escadre ennemie avec un seul vaisseau. Par des prodiges de valeur & d'art, il soutint le combat le plus inégal pendant sept heures, & ne se rendit que sur le point de couler à fond. A la suite d'une action si glorieuse pour les armes françoises, les Commandans de la place se crurent lâchement vaincus; les assiégeans oserent espérer de vaincre. Au premier mouvement de ces derniers, l'Officier qui gardoit le fort important, nommé la *Batterie-Royale*, l'abandonna; il livra, pour ainsi dire, aux assiégeans, dépourvus de bonne artillerie, du canon propre à battre Louisbourg en brêche. Enfin, après un siege de six semaines, la garnison, sans avoir eu la liberté de tenter une sortie, trop affoiblie pour attendre l'assaut, obtint une capi-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

tulation honorable, telle qu'on l'accorde, dit D. Ulloa, à de braves gens qui ne cedent qu'au malheur des circonſtances & à la ſupériorité des forces. Cet Officier eſpagnol, conduit par divers événemens à l'Iſle Royale, ne craint pas d'aſſurer que deux mille François aguerris auroient diſſipé toutes les forces de la Nouvelle-Angleterre.

La Grande-Bretagne n'inſpiroit pas comme la France l'ardeur martiale à ſes Colons. Par la liberté de l'importation, par des récompenſes, par toute ſorte d'encouragement, elle les tournoit vers les Arts productifs, vers les Arts tranquilles, vers les Arts conſervateurs, la culture du riz, du chanvre, du lin, les pêches & ſurtout celle de Baleine, l'exploitation des mines de fer, ainſi que la conſtruction des bâtimens, la fabrication des toiles à voiles & des cordages, les ouvrages de lainerie, &c. Au milieu des Arts populaires, s'elevoit l'échafaud des Sciences, ſpectacle nouveau pour l'Amérique. En 1742, le ſçavant & généreux Franklin avoit procuré à la Ville de Philadelphie une Bibliothéque publique; c'eſt de là qu'on peut dire qu'eſt ſortie l'illuſtre ſociété qui vient d'éclairer & d'étonner l'Europe par ſes Mémoires. Le Canada & ſon peuple n'offroient pas de moindres reſſources; mais le Miniſtère François ſembloit ne ſonger qu'à y étaler l'appareil d'une puiſſance mililitaire ſans baſe, & à y nourrir des guerriers; en élevant ſans ceſſe de nouveaux forts, on avoit accoutumé les habitans à vivre des ſalaires d'un ſtérile travail, on les avoit obligés à ſe tenir ſans ceſſe l'épée ou le mouſquet à la main, pour effrayer l'inquiétude des ſauvages. L'éducation étoit toute militaire. Habitués au péril & à de grandes courſes, les Canadiens regardoient les occupations ſédentaires comme un tourment. Il n'y avoit de graces & d'honneurs que pour les exploits guerriers. On prodiguoit la nobleſſe aux armes; & la nobleſſe conſacroit le luxe & l'oiſiveté. Vers la fin de cette guerre, la France, dans la diſette de grains, fut contrainte d'aller mendier ſa ſubſiſtance aux portes de l'Angleterre, ſon ennemie: le Canada, s'il avoit eu des laboureurs, ſi la Cour

eut connu le prix de la charrue, le Canada avec de médiocres avances, auroit pourvu de bled & le Royaume & ſes Iſles, & une partie de l'Europe. Deux ans après la paix, cette Colonie envoya des chargemens de froment à Marſeille, où il fut trouvé de bonne qualité & ſe vendit avec avantage. Pendant le cours de la guerre, elle ſouffrit le repos: ſon Gouverneur avoit offert des ſecours à celui de Louisbourg, mais ſans ſuccès: l'Iſle royale ſembloit craindre d'être défendue.

Cette perte plongeoit les Antilles dans la dernière détreſſe. Déjà leurs communications avec les Colonies Angloiſes étoient coupées; elles avoient été forcées de ſuſpendre leur commerce interlope avec l'Amérique Eſpagnole; la priſe de Louisbourg leur fermoit, outre l'Iſle royale, le Canada & autres débouchés de leur ſucre commun, de leur café inférieur, de leurs ſyrops & de leur tafias. La Martinique, ſeule, retiroit auparavant du trafic clandeſtin avec les Colonies Eſpagnoles, un bénéfice de quatre-vingt-dix pour cent ſur une valeur de quatre millions de livres qu'on portoit annuellement à Caraque ou dans les lieux circonvoiſins. Ses relations attiroient plus de deux cent bâtimens de France, ſoixante du Canada, ſans compter les navires Anglois & Hollandois qui échappoient aux réglemens excluſifs. Sa navigation particulière employoit cent trente bateaux, ſix cens Matelots, & quinze cens eſclaves dreſſés à la marine. Sa culture, exercée par plus de ſoixante & dix mille Noirs, embraſſoit environ quatre cent cinquante ſucreries, près de deux millions de pieds de café; plus de deux millions de cotoniers, le cacao, le tabac, le rocou en abondance, outre les bananiers, le manioc, les patates & autres ſubſiſtances locales. Ses exportations annuelles n'étoient pas au deſſous de ſeize millions de livres tournois. La commiſſion dont les Iſles voiſines la chargeoient lui donnoit un profit conſidérable. Avec tant d'avantages, elle avoit acquis un immenſe numéraire, qui circuloit avec une extrême rapidité.

A peine la guerre avoit-elle été déclarée entre la France &

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

l'Angleterre, que les Agens de ſon trafic interlope, gens hardis & accoutumés aux actions de vigueur, s'étoient diſpoſés à ſe mettre en mer. En moins de ſix mois, quarante Corſaires ſe répandirent du Port de Saint Pierre ſur les parages des Antilles où ils égalerent par leurs exploits les anciens Flibuſtiers, & d'où ils ramenerent en triomphe un riche butin. Mais bientôt tous ſes débouchés ſe fermerent ; les Marchands de France ne ſe préſenterent qu'en très-petit nombre pour vendre fort cher & acheter à très-bas prix ; les productions s'avilirent, la culture languit, les eſclaves manquerent de ſubſiſtance. Les autres Iſles ſubirent le même ſort. Cependant M. de Leſtanduere, Chef-d'Eſcadre, conduiſit heureuſement en 1745 de Saint-Domingue à Breſt une nombreuſe flotte de navires marchands, & prit en route pluſieurs vaiſſeaux Anglois. En 1747, il ramena dans cette Iſle deux cent cinquante navires après avoir battu, à la hauteur du Cap Finiſtère, une Eſcadre Angloiſe, ſupérieure en forces ; mais la marine Françoiſe venoit d'être ruinée dans le combat ſoutenu près le même Cap, avec beaucoup de valeur, par le Marquis de la Jonquiere, contre le fameux Amiral Anſon. Les François reprirent néanmoins quelques petites Iſles qu'ils avoient perdue. L'année d'après, les Anglois, maîtres de la mer, échouerent par la bravoure de D. Alphonſe Anos-Moreno, dans une ſeconde entrepriſe ſur l'Iſle de Cuba, & leur Amiral Knowles fut battu par l'Amiral Eſpagnol Reggio, devant la Havane. Peu de tems auparavant, la généroſité eſpagnole avoit éclaté dans cette Iſle. En 1746, l'*Eliſabeth*, vaiſſeau de guerre Anglois, violemment porté par les vents & les courants contre les écueils de la Floride, prend le parti de ſe réfugier à la Havane. *Je viens*, dit le Capitaine Edouard au Gouverneur, *je viens vous livrer mon navire, mes matelots, mes ſoldats & moi-même : je ne vous demande que la vie pour mon équipage..... La vie !* répond le Commandant ; *non-ſeulement la vie, mais la liberté & des ſecours. Si votre vaiſſeau eût été pris dans une action, vous ſeriez nos pri-*

ſonniers : la crainte du naufrage vous amène dans ce port ; vous êtes ſauvés. Votre malheur ne nous donne aucun droit ſur vous, il vous en donne ſur nous. Trafiquez, s'il le faut, pour fournir aux frais que vous ſerez obligez de faire. Partez enſuite, & vous aurez un paſſeport juſqu'aux Bermudes. Après ce terme, quand nous aurons ſatisfait aux loix de l'humanité, ſi vous êtes pris, nous uſerons du droit de la guerre. Dans ce tems-là, une Eſcadre, partie de Batavia s'étoit briſée contre la côte occidentale du Mexique qu'elle ſe flattoit d'envahir. Enfin la paix fut ſigné à Aix-la-Chapelle le 18 Octobre 1748.

L'Angleterre avoit commencé la guerre de commerce dans la vue d'aſſervir l'Amérique Eſpagnole à la cupidité de ſes marchands. Par le Traité qui la dépouilla de ſon unique conquête dans le nouveau Monde, à ſçavoir, l'Iſle royale, elle n'obtint que la continuation de l'Aſſiente des Négres pour quatre ans ; c'eſt-à-dire, juſqu'au terme ſpécifié dans le contrat primitif. Mais ſans utilité, même pour les Négocians regnicoles, ſa puiſſance territoriale ſe trouvoit conſidérablement abaiſſée, par la crue énorme des taxes publiques & l'augmentation de la dette nationale, qui fut portée par la guerre ou par ſes ſuites, de quarante millions à ſoixante-ſix millions ſterlings. En 1750, on prétendoit que la ſeule taxe pour les pauvres étoit montée à quatre millions ; on exagéroit, mais elle excédoit la taxe ſur les terres. A la verité la Nation ſe glorifioit d'avoir groſſi ſon armée nationale juſqu'à trois cent vingt-deux bâtimens ; c'eſt-à-dire, d'avoir exceſſivement outré ſes dépenſes ſtériles pour entretenir la montre illuſoire d'une marine qu'elle ſeroit à jamais hors d'état d'équipper. L'Europe parut étonnée qu'elle n'eût point exigé la prorogation de la Ferme des Negres ; & des politiques regardent encore cette indifférence comme une des principales cauſes de la décadence de ſon trafic. Sa politique fut ſage, & l'erreur de la critique eſt groſſiere. La Compagnie du Sud, pour étendre ſon négoce frauduleux, écartoit elle-même, autant qu'il étoit poſſible, la concurrence des interlopes particu-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

liers, & diminuoit la forme de la contrebande angloiſe. L'expiration de ſon bail élargiſſoit donc les voies de l'Amérique Eſpagnole aux marchands de la Métropole & des Iſles. Si la ferme ne verſa pas alors la même abondance dans leurs mains, ce fut parce que l'Eſpagne en ſubſtituant aux flottes les vaiſſeaux de régître, ſans en fixer le nombre, ſans déterminer le tems de leur voyage, déconcerta les ſpéculations des étrangers, & multiplia leurs riſques.

1732 & ſuiv. L'Angleterre, embarraſſée par la paix d'une foule de matelots, de ſoldats & d'officiers inutiles, réſolut de les employer à s'emparer par des tranquilles travaux d'une de ſes propres Provinces, je veux parler de l'Acadie, ou Nouvelle-Ecoſſe. Depuis que ce pays étoit ſoumis à la Couronne Britannique, elle n'y avoit conſervé qu'une ſouveraineté titulaire. Ses Colons, preſque tous François, car à peine il s'y étoit tranſporté cinq ou ſix familles Angloiſes, n'y avoient été retenus au moment où ils alloient paſſer à l'Iſle Royale, que par la promeſſe qu'ils ne ſeroient jamais forcés à prendre les armes contre leur ancienne Patrie. On les appela les François neutres. Oubliés, négligés, ils avoient vécu en freres, ſans autres loix que celles de la Religion & de l'humanité, ſans autres Magiſtrats que leurs Paſteurs, avec des mœurs ſimples & pures, exempts de cens, de tributs & de corvées, logés dans des habitations propres, agréables & commodes, vêtus de leur lins, de leur chanvre, & de la laine de leurs nombreux troupeaux, nourris des productions abondantes de leurs terres baſſes, qui d'abord leur avoient rendu cinquante & dans la ſuite au moins quinze ou vingt pour un. La paix, l'agriculture, la liberté, la fraternité combloient leurs vœux & leur bonheur : ils croiſſoient & multiplioient. Cette famille étoit compoſée de dix-huit mille ames, lorſque la Grande-Bretagne ſe ſouvint de ſes droits pour la détruire. D'abord trois mille ſept cent cinquante Anglois, dans la crainte de mourir de faim en Europe, conſentirent à s'expatrier pour aller chercher leur fortune, moyennant des terres, des avances

&

& des exemptions qu'on leur accorda, dans la culture ou dans la pêche au Sud-Eſt de la péninſule, ſur le coton appellé par les Sauvages chiboucton, & enſuite par les Anglois Halifax, du nom du Lord auteur du projet & de la ville que bâtirent les nouveaux Colons. Cette peuplade chaſſa d'abord, non ſans de grandes pertes, les Chikmaks, poſſeſſeurs du territoire. Les François tremblerent pour leur liberté & pour leur Religion : la plûpart d'entr'eux ſe jetterent bruſquement dans la nouvelle-France : on raſſembla les autres ſous prétexte de leur faire prêter un nouveau ſerment de fidélité, & dès qu'on les eut réunis, on les enleva pour les diſperſer dans d'autres Colonies où le poids du chagrin & de la misère les écraſa. Leur terre dévaſtée pour être dépeuplée, eſt reſtée déſerte & flétrie. Halifax, lieu principal de la nouvelle Colonie, devint l'objet de la prédilection du Parlement, à cauſe que ſa ſituation la deſtinoit à ſervir d'entrepôt aux forces néceſſaires pour la défenſe des pêcheries, la protection des Iſles à ſucre, & l'entretien des liaiſons de la Métropole avec les Colonies ſeptentrionales. On compte que depuis ſa fondation juſqu'en 1769, elle reçut du Parlement plus de cent mille livres ſterlings en gratifications ; & à cette dernière époque, la valeur totale des maiſons, des beſtiaux, & des marchandiſes de ſes habitans ne montoit pas à quatre cent mille livres, le reſte de la Colonie eſt pauvre. Des Allemands ſortis de cette ville pour aller fonder Lunebourg, ont fait des progrès remarquables. C'eſt ſurtout cette Nation qui a fertiliſé les contrées de la domination Angloiſe. Des Allemands joints à des Hollandois, par la frugalité, l'attention à ne point contracter des dettes envers la Métropole, la liberté des ventes & des achats, la multiplication toujours croiſſante des cultures & des beſtiaux, avoient porté en 1755 le revenu public de la Nouvelle Yorck à quarante-cinq mille livres ſterlings ; & la ville capitale renfermoit dans ſes murs plus de dix mille blancs & deux mille noirs.

Dans les Colonies Eſpagnoles il n'y avoit que des Eſpagnols

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

& des Eſclaves ou des ennemis. Nulle induſtrie chez les Colons, peu de reſſource dans la Métropole pour réparer leurs pertes. Pendant la guerre, on avoit été obligé de ſouffrir les exemptions, le commerce, les intrigues des Portugais ſur le Paraguai & juſqu'aux portes du Pérou. D. Antoine Pinéyro, un de leurs Officiers, détaché pour tenter la fidélité des Chiquites, avoit déclaré aux Miſſionnaires qu'il étoit ſur le domaine de ſon Roi, puiſqu'il ſe trouvoit renfermé dans les bornes de la ligne de démarcation. Après la paix, les deux Cours conclurent un réglement de limites. Par le Traité ſigné en 1750, il fut convenu que le Portugal céderoit à l'Eſpagne la Colonie du Saint Sacrement, le bord ſeptentrional de la riviere de la Plata & les terres dont il étoit en poſſeſſion entre les rivieres Japura & Iſa qui ſe jettent dans l'Amazone, & que l'Eſpagne abandonneroit de ſon côté au Portugal les terres & habitations de la rive orientale de l'Avregay & tous les villages établis ſur la côte orientale de la riviere de Guarapé. Si la Cour de Liſbonne paroiſſoit renoncer d'un côté à un Commerce interlope de plus de deux millions de piaſtres, elle s'ouvroit d'un autre la plus vaſte carriere pour participer à celui de la Plata, du Tucuman, du Chili, du Pérou.

L'exécution de ce Traité occaſionna en Amérique des troubles dont on a publié mille relations infidelles. Nous préſenterons à nos lecteurs l'extrait de ce qu'elles contiennent de plus vraiſemblable; & le voyage de M. de Bougainville, arrivé peu de tems après à Montevideo, leur fera connoître enſuite combien ce qu'elles ont de plus vraiſemblable eſt encore inexact tant il faut ſe défier des clameurs hiſtoriques de l'eſprit de *parti*.

Le Traité d'échange rompoit, dit-on, l'unité de la République indienne régie par les Jéſuites; ſept peuplades de Guaranis cédées aux Portugais, repouſſent leur joug avec horreur Ces Indiens, en ſe donnant volontairement à une Puiſſance, ne croyoient peut-être pas lui avoir donné le droit de diſpoſe

d'eux contre leur gré en faveur d'une autre puiſſance qu'ils déteſtoient. Les Miſſionnaires, intéreſſés à empêcher le démembrement, ont été accuſés d'avoir excité & entretenu la révolte : il ſeroit téméraire de les juger ſur des bruits populaires, des témoignages ſuſpects, des piéces obſcures, rapportés & contr'eux & pour eux. *Les preuves n'ont pas été portées au tribunal des Nations*, comme l'obſerve l'*Hiſtorien des Etabliſſemens des Européens.* Quoi qu'il en ſoit, les Indiens oſerent ſe préſenter deux fois devant la Forteresſe du Pardo. Leur prudence militaire ne répondit pas à leur bravoure. Au lieu de ſe borner à harceler l'ennemi, & à lui couper les vivres qu'il tiroit de loin, ils ne craignirent pas d'attendre en raſe campagne les troupes combinées que le Portugal & l'Eſpagne avoient envoyées pour la réduire: Après pluſieurs échecs ſucceſſifs, ils ſe montroient toujours redoutables ; ils ſembloient prendre de nouvelles forces; on dit que, quand les Indiens de Rio-Negro & du grand Para eurent perdu mille ou douze cens hommes, il ſortit treize mille combattans de la Province de *Saint Nicolas* ; ce qui donna peut-être lieu de publier qu'un Religieux s'étoit fait déclarer Roi du Paraguai, ſous le nom de *Nicolas I.* On voit auſſi dans des relations les Jéſuites Lamp & Tadeo à la tête de cette armée. Les Européens remporterent encore de nouveaux avantages, mais nul avantage déciſif. On aſſure que les Guaranis étoient réſolus, ſi la fortune les trahiſſoit juſqu'à la fin, à fuir leur pays, à brûler tout ce qu'ils pourroient emporter, & à ne laiſſer qu'un déſert au vainqueur. Enfin, toujours vaincus, ils recueilloient le prix de la victoire: les deux Cours renoncerent au Traité d'échange en 1761.

M. de Bougainville rapporte cette révolte momentanée ſous la date de 1767 dans les termes ſuivans : « Le Roi Catholique » venoit de changer les Peuplades des miſſions ſituées ſur la » rive gauche de l'Urugay contre la Colonie du Saint Sacrement. » L'envie d'anéantir *une* contrebande énorme.... avoit engagé » la Cour de Madrid à cet échange. L'Urugai devenoit ainſi la

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

» limite des poſſeſſions reſpectives des deux Couronnes; on » faiſoit paſſer ſur la rive droite les Indiens des Peuplades iſo- » lées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur dé- » placement. Mais ces hommes, accoutumés à leurs foyers, ne » purent ſouffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine » valeur pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc » les armes.... La révolte éclata ſans qu'aucun Jéſuite parut » jamais à leur tête. On dit même qu'ils furent retenus par force » dans les Villages pour y exercer les fonctions du Sacerdoce. »

» Le Gouverneur général de la Province de la Plata, D. » Joſeph Andonaighi, marcha contre les rebelles, ſuivi de D. » Joachim de Viana, Gouverneur de Montevideo. Il les défit » dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'a- » chemina enſuite à la conquête du Pays; & D. Joachim, voyant » la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, ſe char- » gea avec ſix cens hommes de le réduire en entier. En effet » il attaqua la premiere peuplade, s'en empara ſans réſiſtance, » & celle-là priſe toutes les autres ſe ſoumirent ».

» Sur ces entrefaites la Cour d'Eſpagne rappella D. Joſeph » Andonaighi, & D. Pedro Cevallos arriva à Buenos-Aires pour » le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner » les miſſions & de ramener ſes Troupes. Il ne fut plus queſtion » de l'échange entre les deux Couronnes, & les Portugais qui » avoient marché contre les Indiens avec les Eſpagnols revinrent » avec eux. C'eſt dans le tems de cette expédition que s'eſt » répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi Nicolas, in- » dien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté. »

» D. Joachim Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de » quitter les miſſions, une grande partie des Indiens, mécontens » de la vie qu'ils menoient, vouloit le ſuivre. Il s'y oppoſa, mais » il ne put empêcher que ces familles ne l'accompagnaſſent, & » il les établit aux Maldonades où elles donnent aujourd'hui » l'exemple de l'induſtrie & du travail. »

Le Marquis de Valderios & D. George Menezès, nommés le

premier pour l'Eſpagne, l'autre pour le Portugal, pour procéder au réglement des limites, avoient parcouru avec pluſieurs Officiers Eſpagnols & Portugais toute cette portion de l'Amérique depuis 1751 juſqu'en 1755. Une partie des Eſpagnols remonta le Paraguai, comptant entrer par là dans le Lac des Xarayès. Les Portugais partant de Matogroſſo, établiſſement de leur nation ſur la frontiere intérieure du Breſil par 12 degrés de latitude, s'embarquerent ſur la Riviete de Caoroú, unie dans quelques cartes avec le même Lac. Les uns & les autres ſe rencontrerent avec étonnement ſur le Paraguai par les 14 degrés de latitude ſans avoir vu aucun Lac, & vérifièrent que ce qu'on avoit pris pour un amas d'eau ſtagnante n'étoit qu'un vaſte Pays très-bas, couvert en certaine ſaiſon de l'année par les inondations du Fleuve. Vers ce temps-là, il ſe formoit au Nord de la Plata & des Maldonades une tribu de brigands qui pouvoient devenir très-dangereux pour les Eſpagnols. Elle étoit compoſée de malfaiteurs échappés à la juſtice, & de déſerteurs. Leur aſſociation prenoit une ſorte de ſtabilité par les mariages qu'ils contractoient avec des Indiennes. Ils ne vivoient que de pillage. Ils enlevoient, dans les Poſſeſſions Eſpagnoles, des beſtiaux qu'ils alloient échanger ſur la frontiere du Breſil avec les Paulites contre des vêtemens & des armes.

Tous ces brigands avoient pour alliés naturels les Indiens indépendans, brigands comme eux, toujours indomptables parce qu'ils ſont toujours errans, toujours plus redoutables parce qu'avec la même bravoure ils ſont plus aguéris & mieux armés. Le tems n'étoit plus, où un Européen faiſoit fuir mille Américains. Le Portugal, dans la vue d'attirer les uns & de fixer les autres ſous ſa domination, eut recours en 1755 à la ſublime politique de la juſtice & de la bienfaiſance. On déclara que tous les Sujets volontaires ou forcés de la Couronne, ſeroient citoyens dans toute l'étendue du terme, enfans de la même famille, libres comme les Européens ſous les mêmes loix, maîtres de leurs talens, habiles à parvenir aux honneurs. Mais cet acte mémo-

DE LA CONQUETE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

rable fut infructueux, parce que les esprits n'étoient point préparés à la révolution, & que la loi par elle-même impuissante ne faisoit que marquer le but sans y conduire. Que pouvoient des talens sans instruction & sans avances ? Qu'étoient-ce que des citoyens sans propriétés & dans la misere ? Comment sans fortune & sans lumieres, se seroient-ils crus associés au partage des humains ? Quand on leur auroit assigné des terres, comment les auroient-ils fécondées ? Un vain nom étoit-il un appas social pour des bêtes farouches ? Tels étoient les Brasiliens indépendans. Une étincelle de liberté suffisoit-elle pour ranimer des cadavres ? Tels étoient les Brasiliens soumis. Ainsi la culture du Bresil réduite à vingt-deux millions pesant de sucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de salse pareille, de cacao, de café, de riz, d'indigo, &c. ne se releva pas. Ainsi la métropole, réduite à un numéraire de quatorze millions de livres tournois, qu'elle ne conservoit que parce qu'une partie de cette monnoie remplie d'alliage étoit rebutée par l'étranger tandis qu'elle avoit tiré des mines du Bresil près de deux milliards cinq cens millions de livres; réduite à s'endetter chaque année de dix millions envers l'étranger, attendu qu'elle n'avoit que soixante millions à donner & qu'elle achetoit au dehors pour soixante & dix millions de marchandises ; réduite enfin à laisser son Roi emprunter quatre cens mille écus d'une Confrérie pour subvenir à ses besoins, la Métropole resta pauvre d'argent comme elle l'étoit de denrées. Les ressources qu'elle paroissoit chercher dans le Bresil, elle les restraignoit par des prohibitions & des exclusions. Tandis qu'avec un cri touchant, mais impuissant, elle appelloit les Indiens à la liberté & à la société, elle asservissoit les colons & flétrissoit la Province par le renouvellement des loix somptuaires & par des émissions de priviléges exclusifs. Elle avoit creé en 1755, une compagnie de Marannon. Quatre ans après, elle mit pour vingt ans dans les chaînes d'une compagnie de Fernambuc toute la partie septentrionale du Bresil. On dit que ces deux sociétés exercent une

affreuſe tyrannie ſur les côtes immenſes qui leur ont été livrées ; & que ce double attentat contre la liberté publique & le droit de propriété a jetté dans tous les cœurs des ſentimens de haine qu'une diminution ſenſible de productions nourrit, & que les combinaiſons les plus deſtructives aigriſſent ſans ceſſe.

L'Eſpagne auſſi ſe laiſſa ſéduire par l'illuſion du monopole, ſans en connoître l'iniquité. En 1757, une compagnie formée à Barcelone obtint le privilege de glaner ſeule dans les ronces de la partie eſpagnole de l'Iſle de S. Domingue. Ses expéditions annuelles ont été bornées à deux bâtimens qui rapportent en Europe quelques milliers de cuirs & quelques autres marchandiſes de peu de valeur. Le Danemarck au contraire, éclairé par l'expérience, venoit de racheter (en 1754) la liberté de ſes Iſles, en payant à l'ancienne compagnie excluſive, pour ſes terres & ſes effets, la ſomme de douze cent mille rixdalers. Après que les Ports de l'Amérique eurent été ouverts à tous les vaiſſeaux Danois, on entreprit de régler l'adminiſtration eccléſiaſtique, civile & militaire de ces colonies. Le fiſc ſurvint : en accordant certaines franchiſes à la ſortie du Royaume, il impoſa divers droits d'entrée, de ſortie, d'ancrage dans les Iſles mêmes, & une partie de ces droits ſur les retours. En 1774, il y a eu dans cet article des changemens qui ont jetté les colons Danois dans de vives allarmes.

La grande Bretagne n'adouciſſoit les taxes & n'élargiſſoit les débouchés en faveur des productions de ſes Iſles à ſucre qu'autant que ces encouragemens paroiſſoient tendre à rétablir le concours des Marchands nationaux dans les ports des divers états de l'Europe. Ses vues n'étoient point équivoques. Si vers la fin de la guerre le Parlement avoit confirmé la liberté de l'exportation directe du ſucre de ſes Colonies dans ces divers états, preſqu'auſſi-tôt il avoit mis un droit additionnel de cinq pour cent ſur celui qui devoit être conſommé dans l'intérieur du Royaume. L'uſage de cette denrée s'étendoit en Suede, en Ruſſie & autres Pays : cette circonſtance ſecondoit ſes deſſeins & les efforts

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES

des colons. Ceux-ci mirent eux-mêmes des bornes à leur ardeur, lorſqu'au mois de Septembre 1751 un violent ouragan eut renverſé une partie des plantations des Antilles, & qu'une affreuſe ſéchereſſe eut tari la fécondité d'Antigoa. Les ſucres monterent ſi haut dans la Métropole, qu'ils reſolurent, dit-on, d'en maintenir la cherté en meſurant leur culture ſur ſes beſoins. Ses ſpéculateurs, déſeſpérant de forcer les planteurs à cultiver une plus grande étendue de terres, & de recouvrer le commerce dans les ports étrangers, vû la cherté de leur denrée, n'oublierent pas, dans les projets de guerre que les eſprits inquiets s'occupent à former pendant la paix, les reſſources que l'invaſion offroit dans les autres Antilles où ils voyoient fleurir cette culture. On prétend que les Jamaïquains étoient convenus entr'eux de ne point défricher de nouveaux terreins, afin d'entretenir la cherté par la rareté. En 1756, l'Amiral Knowles alluma dans leur Iſle un foyer de diſcorde, par la tranſlation du ſiége de l'aſſemblée à Kingston, devenu le centre des affaires. San-Iago de la Vega avoit conſervé juſqu'alors le titre de Capitale.

La France avoit été forcée pendant la guerre d'alléger par des exemptions le commerce réciproque de ſes Iſles & de ſes autres Colonies : mais enſuite elle l'embarraſſa d'entraves qui rendirent ſa marche péſante & ſa chûte prochaine. En 1749, elle déchargea du droit de trois pour cent du Domaine d'Occident les cotons provenans de ces lieux pour la conſommation du Royaume. L'exemption des droits d'entrée & de ſortie ſur les denrées & marchandiſes que les Négocians françois feroient tranſporter à la Louiſiane, & celle de tous droits d'entrée ſur les marchandiſes & les denrées de ce Pays, furent prorogées en 1751 pour dix ans. Le Conſeil conſerva également en 1757 la franchiſe des droits établis en 1710 & 1716, ſur les huiles de baleine, de morue & autres poiſſons provenant de la pêche des ſujets du Roi. Les droits ſur les bois de teinture furent dans la ſuite modérés. Ces faveurs n'aidoient à fleurir que quelques branches

branches du commerce de l'Amérique, mais la paix en élevoit & corroboroit le tronc. Il n'y a qu'à voir les progrès de l'Iſle de Grenade pour juger de ceux des autres Iſles. La guerre y avoit arrêté la culture du ſucre à laquelle on ſuppléa vigoureuſement par celle du café ; & elle ne lui avoit laiſſé que huit à neuf mille noirs, quatre vingt-trois ſucreries, cent ſoixante-huit mille caféiers, &c. A la paix, l'induſtrie prit un généreux eſſor. Bientôt l'Iſle nourrit de la ſueur & du ſang de ſeize mille eſclaves près de quatre millions peſant de café, & douze millions peſant de ſucre terré. A la fin de 1755, la Guadeloupe ſe trouva peuplée de près de dix mille blancs & de plus de quarante & un mille eſclaves. La maſſe de ſes productions venales étoit tirée de 334 ſucreries, 96840 cacaoyers, 11700 pieds de tabac, 2257725 pieds de café, 12748447 pieds de coton, 15 quarrés d'indigo. Elle avoit pour ſon uſage environ dix mille chevaux, preſqu'autant de mulets, plus de treize mille bêtes à cornes & de onze mille moutons, outre deux millions de bananiers, plus de trois millions de foſſes de manioc, douze cent quarrés de patates & d'ignames, & vingt-neuf de ris & de maïz. Ces calculs ſont ſecs ; mais qu'on ferme le livre, & qu'on ſe repréſente une terre de quatre-vingt lieuës de tour, infertile en partie, & couverte vers ſes côtes de cette population, de ce bétail, de ces productions ; l'on aura le tableau le plus agréable & le ſeul inſtructif. Les Iſles dont la proſpérité naturelle avoit été enflée par une proſpérité factice fondée ſur des profits de pur trafic, de commiſſions, de navigations, ne réparèrent pas ainſi leurs pertes & ne s'élevèrent pas à leur ancienne ſplendeur. Telle étoit la Martinique. Elle n'avoit plus la facilité de revendre à l'Amérique eſpagnole les marchandiſes de France : le rétabliſſement de ſon commerce avec le continent Anglois n'étoit pas l'ouvrage d'un inſtant, ſurtout dans une époque de décadence : les productions des Iſles voiſines ne paſſoient plus par ſes Ports : enfin le génie formaliſte & fiſcal de la Métropole avoit ſemé de tant

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

d'écueils la route des Iſles aux Provinces du continent, qu'en 1755 elle n'envoyoit que quatre bateaux au Canada.

Ce dernier Pays étoit inondé de papiers royaux qu'un pouvoir abuſif multiplioit à l'infini. La ſomme de ces créances ſur le Tréſor royal devint ſi forte qu'il ne ſuffit point à leur acquit annuel. Leur volume groſſit à meſure qu'ils ſe décrioient ; ils ſe décrioient à meſure que leur volume groſſiſſoit. Lorſque ce gage eut perdu ſa valeur d'opinion, les marchandiſes furent hors de prix. Les dépenſes annuelles du Gouvernement augmentèrent en raiſon de la cherté des marchandiſes & du diſcrédit du papier. Avant 1729, elles ne paſſoient pas 400, 000 francs; elles ne montoient pas au-deſſus de 1, 700, 000 livres avant 1749. De 1750 à 1760, elles s'élevèrent graduellement de 2, 200, 000 livres à près de trente millions. A la fin, l'Etat, après avoir payé des ſommes immenſes, ſe trouva débiteur de quatre-vingt millions qu'un examen ſcrupuleux & déſintéreſſé réduiſit à trente-huit. Cependant nul art, nul travail n'étoit encouragé, n'étoit animé, ni la culture des grains, ni l'éducation des beſtiaux, ni l'apprêt des laines, ni l'exploitation des mines de fer, ni la préparation du caſtor, ni la pêche du fleuve & des mers voiſines. Lorſque le Gouvernement voulut fonder à Quebec des chantiers pour la conſtruction de vaiſſeaux de guerre, il plaça ſi mal ſa confiance ; l'impéritie, la négligence, la mauvaiſe foi commirent tant de fautes & de dégâts, que les atteliers s'écroulèrent & le bois du pays fut condamné au feu ou réſervé pour les conſtructions de terre. En 1753, on ſe mit à élever des Forts ſur l'Ohio qui, à travers de ſuperbes terres, va rendre ſes eaux au Miſſiſſipi. Les Colonies Angloiſes, que ces nouveaux établiſſemens enveloppoient par les derrieres, crurent voir ces voiſins entreprenans & belliqueux prêts à franchir les Apalaches, limites naturelles des deux Nations, & à tomber ſur elles : elles mêmes, elles paſſerent les montagnes, & diſputerent la belle Riviere à leurs rivaux. Leurs détachemens ayant été ſucceſſive-

ment battus & leurs Forts détruits, la Métropole leur envoya de puiſſans ſecours, ſous les ordres du Général Braddock qui, en allant dans l'été de 1755, attaquer le nouveau Fort Duqueſnes, perdit, ſurpris par 250 François & 650 Sauvages, une armée de ſix mille hommes & la vie. A cette nouvelle, trois Corps en marche pour fondre ſur le Canada, baiſſerent les armes, reculerent & ſe renfermerent dans leurs Quartiers.

La Nation Angloiſe, indifférente ſur la proſpérité inférieure des autres Etats, pourvû qu'elle ne ſe manifeſte pas dans leur marine militaire & marchande; jalouſe à tout excès de leur progrès extérieurs, comme ſi tout ce qu'ils acquierent, ils le lui raviſſoient; éternelle ennemie de quiconque diſpute à ſes Marchands qui la gouvernent, le monopole, la préférence, une branche de trafic; toujours impatiente du repos & avide de guerre, parce que ſes conquêtes mêmes lui laiſſent toujours plus de maux à réparer que de biens à recueillir, & que quand ſon ambition paroît ſatisfaite, ſon avarice eſt trompée; toujours prête à envahir ſur toute la terre de nouveaux domaines, moins pour commander que pour commercer par tout ſeule, moins pour la gloire que pour l'opulence, moins pour répandre ſes vertus que pour concentrer dans ſon ſein les richeſſes de l'Univers & élever ſur ſes vaiſſeaux dans les bornes étroites de ſon Iſle, une puiſſance illimitée; la Nation Angloiſe, dis-je, étoit diſpoſée à faire les plus grands ſacrifices entre les mains du Miniſtre à qui ſes paſſions ſans frein donneroient la loi ſans reſtriction. Déjà pendant qu'on amuſoit inſidieuſement l'Europe par des négociations, par des diſcuſſions & des écrits tendans à découvrir dans les déſerts de l'Amérique des bornes qu'aucun Traité n'y avoit poſées, ſes vaiſſeaux exerçoient la Piraterie, l'Amiral Boſcawen enlevoit le Pavillon françois ſur les côtes du Canada, & l'on avoit pris, contre le droit des gens, plus de trois cent navires marchands, avant la déclaration de guerre. Cette conduite excita, non-ſeulement la haine, mais encore le mépris de l'Europe contre le conſeil de Georges II, comme

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

l'obſerve l'Auteur de *l'Hiſtoire des établiſſemens des Européens*, ouvrage dont nous avons beaucoup profité, lors même que nous en avons relevé des erreurs ou des inexactitudes.

Enfin le 17 Mai 1756, il émana du Trône britannique une Déclaration de guerre à laquelle la Cour de Verſailles répondit par une contre-déclaration du 9 Juin. Le bouclier levé, la Nation qui, par un ſentiment de crainte, avoit trop long-tems reculé devant l'ennemi pour éviter d'en venir aux mains, terraſſe par-tout cet ennemi qui ſembloit jouir de la victoire, avant même de l'avoir attaquée. Triomphante ſur la Méditerranée, elle prend en Amérique l'aſcendant de la gloire & de la force. Sur le plan du Marquis de Vaudreuil, Gouverneur du Canada, l'immortel Marquis de Montcalm, avec trois mille hommes, oblige en peu de jours dix-huit cens hommes à lui rendre un des meilleurs Poſtes de ces contrées, défendu par plus de cent pieces d'artillerie, abondamment pourvu de munitions de toute eſpece. Tel fut au mois d'Août le ſort du Fort d'Oſwégo, ſitué à l'embouchure de la riviere de Chouaguen ſur le lac Ontario, preſqu'au centre du Canada. Cet événement déconcerte les projets des Anglois. Des Armateurs françois couvrent toutes les Mers, & la Marine marchande de l'Angleterre baiſſe ſon pavillon.

Les François, éblouis d'une lueur de fortune, chercherent de nouveaux ennemis, s'engagerent dans une nouvelle guerre en Allemagne, & diſſiperent leurs forces. Les Anglois, plutôt étourdis qu'abattus par ces diſgraces, furent rappellés à eux-mêmes par un treſſaillement de terreur que cauſa l'étonnant ſupplice d'un Amiral malheureux, remonterent leurs paſſions par le reſſort même de la honte, & ſe promirent dans leur furie de pourſuivre leur premier deſſein juſqu'au plein ſuccès ou à leur entier épuiſement. La France ſacrifia tout à la guerre de terre; l'Angleterre, tout à la guerre de mer. La guerre de terre n'offroit à la France aucun fruit à recueillir; la guerre de mer conduiſoit l'Angleterre au but où elle aſpiroit.

Un homme que le génie national exalté sembloit prédestiner à de grandes choses, fut appellé par les peuples & élevé par la politique soumise à la Cour, au Ministère britannique. L'esprit public réunit tous les esprits & domina. Aussi-tôt il se forma une société qui créa par ses bienfaits une troupe innombrable de matelots, délivra la Nation de la tyrannie de la presse ou des enrôlemens forcés, & entraîna dans son généreux patriotisme tous les ordres de Citoyens & la Cour elle-même. M. Pitt avoit la confiance publique, les Chefs qu'il choisit eurent la confiance des troupes. Le conseil fut aussi sage que les peuples étoient ardens. Tout fut prévu, préparé, suivi, exécuté, consommé. Ailleurs, l'intrigue qui n'a que ses vues propres, qui ne combine que ses ressorts, qui déconcerte tout, qui bouleverse sans cesse, qui n'a jamais plus à espérer que dans le trouble & le malheur, qui traite la chose publique comme un bien au pillage, l'intrigue dirigea les affaires, les armées & les flottes: la Nation qui en étoit la victime ne paroissoit pas même croire en être le jouet. Ainsi la guerre étoit à peine commencée que le sort en fut décidé.

Cependant les Canadiens conservèrent & éleverent encore leur supériorité sur les Colons anglois. Ceux-ci avoient bâti le Fort George sur le Lac du Saint Sacrement, pour envahir la Province françoise par son centre, & couvrir par une forte barriere leurs établissemens. Le Marquis de Montcalm s'en approche avec cinq mille cinq cens François & dix-huit cens Sauvages. Sa route est hérissée d'obstacles que la nature, l'art, & des détachemens lui opposoient : l'intelligence évite ou dissipe les uns, l'intrépidité triomphe des autres: les bois & les défilés sont franchis; les retranchemens & tous les ouvrages renversés; les pelotons de troupes avancées, massacrés ou mis en fuite; les bateaux pris, ou coulés à fond; les environs de la Place, réduits en cendres. Enfin il n'y a que six jours que le Général françois bat le Fort défendu par une garnison de deux mille deux cens soixante-quatre hommes, & ils capitulent le 9 Août

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

1757 : le Fort eſt raſé. Déjà l'Angleterre veut s'emparer de la clef du Canada du côté de la mer : mais l'Amiral Holbourne, chargé d'attaquer l'Iſle royale, eſt aſſailli par une violente tempête qui diſperſe & briſe ſes vaiſſeaux. Une autre Eſcadre angloiſe livre près de l'Iſle de St. Domingue, un combat à une Eſcadre françoiſe. L'action eſt très-vive, le Commandant françois, M. de Kerſaint, après avoir reçu neuf bleſſures, ſe retire au Cap ; & dès que ſes vaiſſeaux ſont radoubés, il en ſort, eſcortant une nombreuſe flotte marchande. Les Eſpagnols bâtiſſoient, ſur la Baye de Honduras, des Forts avec les ruines de quelques établiſſemens qu'ils venoient d'enlever aux Anglois comme l'ouvrage de l'uſurpation & l'entrepôt de la contrebande.

L'année ſuivante, au retour de la belle ſaiſon, une Armée angloiſe, compoſée de ſix mille trois cens hommes de troupes reglées & de treize mille hommes de milice, exercée pendant l'hyver à combattre dans les bois à la manière des ſauvages, ſe porta par le Lac du St. Sacrement ſur le nouveau fort Carillon dont les ouvrages inſuffiſans avoient été à la hâte entourés d'une enceinte d'arbres entaſſés qui préſentoient aux aſſaillans des branches affilées. La garniſon étoit de trois mille cinq cens hommes. Le 8 Juillet, les Anglois, impatiens de relever la gloire de leurs armes & par elle leur commerce, ſe précipiterent avec fureur ſur cette effrayante paliſſade & s'acharnerent avec tant de rage à leur propre deſtruction, qu'ils ne céderent à la néceſſité qu'aprés une action de plus de quatre heures & une perte de plus de quatre mille de leurs plus braves guerriers. Montcalm étoit là. Les Officiers Anglois conduiſoient la guerre avec une grande inégalité de talens. Quant à leurs ſoldats, avec un courage invincible, ils ſuccomboient ſous des fatigues exceſſives que leurs ennemis étoient accoutumés à ſupporter. Leurs milices conſiſtoient en troupeaux de cultivateurs paiſibles. Le cœur des Sauvages étoit pour les François familiers avec eux, façonnés à leurs mœurs, puiſſans auprès d'eux par l'aſcendant de leurs Miſſionnaires. Quand les Anglois eurent

mis leur tête à prix, ils brûlerent de voir la derniere goutte du ſang de leur dernier ennemi dans ſon crâne, & traiterent à leur tour comme des bêtes féroces ces barbares étrangers qui ſembloient vouloir ouvrir dans leur terre natale des boucheries de leur chair. Dans une ſimple guerre de Colonie à Colonie, tous les augures auroient été favorables aux François, ſi le dernier boiſſeau de grains n'eut paru devoir reſter à leurs ennemis.

Mais l'Angleterre faiſoit la guerre avec ſes Colonies, & les Colonies françoiſes la ſoutenoient ſeules. Une de ſes Flottes, compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne & de dix-huit Frégates, portant ſeize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la Baye de Gabares, à une demi-lieue de Louiſbourg le 2 Juin. L'armée, en débarquant, ſeroit tombée dans un piége, où elle auroit infailliblement péri, ſi l'ardeur des François ne les eût trahis & ne lui eut découvert le danger. M. Wolf eut le tems de faire rembarquer ſes troupes, & le Major Scott la liberté de grimper, à quelque diſtance, un rocher qui paroiſſoit inacceſſible. A la faveur de ce poſte, le reſte des troupes fait ſa deſcente. Les François, au nombre de deux mille neuf cens hommes, renfermés dans la Place, derriere des fortifications défectueuſes ou délabrées, ne ſont découragés ni par le mauvais ſuccès de leurs ſorties ni par l'habile conduite du Général Ambert & de l'Amiral Boſcawen. Une femme les anime par ſes diſcours, ſon exemple, & des récompenſes; c'eſt Madame de Druncart qui partage les ſoins du Gouverneur ſon mari. Enfin l'aſſaut va ſe livrer, il eſt impoſſible de le ſoutenir, on capitule le 26 Juillet. « La capitulation, dit l'Hiſ-» torien des établiſſemens des Européens, fut honorable, & le » vainqueur ſçut aſſez eſtimer ſon ennemi, s'eſtimer aſſez lui-» même, pour ne ſouiller ſa gloire d'aucun trait de férocité ni » d'avarice ». Le chemin du Canada eſt ouvert : Québec eſt menacé, il faut que les forces de la Colonie s'y concentrent. Le Fort de Frontenac ſur le Lac Ontario ſe rend aux Anglois;

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

la garniſon du Fort Duqueſne, en l'abandonnant, en fait ſauter les fortifications.

Les fiers Inſulaires, maîtres des mers, bloquoient en quelque ſorte, avec des Flottes formidables, la marine de France dans ſes ports, & choiſiſſoient, pour ainſi dire, à leur gré les lieux de leurs triomphes. Avec leurs ſuccès, le crédit de la Nation ſe confirmoit, ſa généroſité s'aggrandiſſoit. A force de ſubſides & d'emprunts, le Gouvernement pouvoit exécuter tout ce que la victoire l'invitoit à entreprendre. Le Miniſtre flatté achetoit les conquêtes à tout prix; les peuples ſéduits n'en trouvoient aucune trop chere. L'Amérique françoiſe étoit toute ouverte à leurs armes, par-tout impénétrable aux ſecours de la métropole, par-tout dépourvue de munitions, mal pourvue de ſubſiſtances, ſans commerce, ſans eſpoir. En 1759, les flottes angloiſes étoient libres de verſer des armées ou ſur le continent dont la conquête aſſureroit à la Nation tout le commerce des pelleteries & l'Empire du nord, ou ſur les Iſles dont la ſoumiſſion lui livreroit le commerce du ſucre tant deſiré, & de nouvelles perſpectives de l'Empire du midi. Le Miniſtère ne balança pas entre ces deux entrepriſes, il embraſſa l'une & l'autre.

Le 23 Janvier, une flotte de dix vaiſſeaux de ligne, de pluſieurs frégates, de quelques galiotes, arrivée le jour précédent devant la Guadeloupe, bombarde la ville de Baſſe-Terre, & l'effroi ſe répand dans l'Iſle. Ce premier feu éteint, les Aſſaillans s'avancent d'un pas lent, incertain, & timide; les habitans ſe relevent, ſe fortifient dans un défilé, & les tiennent en échec. Après quelques efforts & beaucoup de ſouffrances, les Anglois tournent la proue; ils vont ſur la grande-terre foudroyer le Fort Louis: mêmes ſuccès, mêmes fautes, mêmes effets. Enfin, Barington, élevé par la mort d'Hopſon au commandement, prend le parti de ravager les côtes, les bourgs, les habitations: alors les François rendent les armes, mais à des conditions honorables, après trois mois d'une défenſe glorieuſe. La flotte, avant d'attaquer le Guadeloupe, avoit inutilement ſondé

les

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

les approches de la Martinique. Avec la premiere de ces Isles, les petites Isles de sa dépendance tomberent sous le joug des Anglois, ou plutôt elles se releverent toutes sous leur domination. Les marchandises d'Europe y furent bientôt versées en si grande abondance & avec offre d'un si long crédit, que les Colons se trouverent en état de réparer leurs pertes & de régénérer, pour ainsi dire, leur culture avec la plus grande facilité; dans l'espace de quatre ans & quelques mois, la Guadeloupe reçut plus de dix-huit mille Negres. Nétoit-ce pas là une des conquêtes les plus cheres à l'ambition des peuples de la Grande-Bretagne?

Au mois de Juin, une autre flotte Angloise remonta le fleuve S. Laurent, pour assiéger Quebec. A peine avoit-elle mouillé à l'Isle d'Orléans qu'elle auroit été réduite en cendres, si les Capitaines de huit brûlots, lancés contr'elle à ce dessein, n'avoient mis le feu à ces bâtimens hors de portée ou trop loin du but, afin de regagner plus vîte la terre dans leurs canaux. Les Anglois, arrivés à la vue de Québec, trouverent les bords du fleuve si bien retranchés & si bien gardés, que pendant six semaines ils répandirent inutilement leur sang pour prendre terre. Enfin, le 12 Septembre, ils débarquent avant le jour à trois mille au-dessus de la Ville sans être apperçus. Le lendemain, quatre mille François attaquent six mille Anglois, avec une vivacité qui semble les multiplier. L'action est sanglante: des Héros combattent des Héros; à la fin le nombre l'emporte. L'intrepide Wolf est mort, & ses Anglois n'ont pas perdu la confiance. L'intrépide Montcalm meurt, & le courage des François est abattu. En respirant, Montcalm sauve les restes de son armée; à sa mort, Québec tombe.

Quebec aussi auroit été sauvé, si les derniers conseils de ce grand Homme eussent été suivis. Il avoit exhorté les siens à se réunir avec les corps dispersés autour de la Place pour revenir sur l'ennemi avec des forces supérieures à celles dont il avoit triomphé. Lorsque M. le Chevalier de Levis accourut de son

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

poſte pour remplir ce deſſein, la Ville, preſqu'entiérement détruite par le canon de la flotte, avoit capitulé le 18 Septembre.

Québec eſt pris, mais le Canada n'eſt pas encore conquis, il y reſte quelques Soldats & quelques Colons libres. Les Troupes des Colonies Angloiſes s'étoient emparées du Fort de Niagara, d'où elles avoient pourſuivi leurs triomphes pour ſéconder les opérations de la flotte. Montréal eſt l'aſyle où une poignée de braves va, au milieu d'une affreuſe diſette de toutes choſes, méditer une conquête. Les premiers jours du printems de 1760 entr'ouvrent les glaces du fleuve : c'eſt dans ce canal étroit & périlleux que ſe précipitent colons & ſoldats ; ils touchent à la garde avancée à trois lieues de Québec, & on les croit encore tremblans dans leurs quartiers. Un malheureux entraîné par les glaces découvre leur marche à l'ennemi. Auſſitôt la garde avancée rentre dans la Ville, un corps de quatre mille hommes en ſort, mais il eſt repouſſé dans les murailles avec perte de dix-huit cens hommes & de ſon canon. La tranchée s'ouvre ſans artillerie de ſiége. Glorieux & vains efforts ! les ſecours qu'on attendoit de France n'arrivent pas ; une forte eſcadre Angloiſe a remonté le fleuve ; trois armées formidables s'approchent ; il faut lever le ſiége. Le 16 Mai, cette brave Troupe, miſérable reſte d'une armée de ſept mille hommes, qui, aidés de miliciens & de ſauvages, s'étoient ſignalés par de ſi grands exploits ; cette brave Troupe, épuiſée de fatigues, dénuée de reſſource, eſt à la fin entourée dans un lieu ouvert par trois armées, & là elle négocie & capitule pour la Colonie.

La Grande-Bretagne, au milieu de ſes triomphes, étoit ſur le point de perdre la principale de ſes Iſles. Ce n'étoient pas les forces d'une Puiſſance rivale qu'elle avoit à craindre pour la Martinique, c'étoit le déſeſpoir d'un ennemi domeſtique nourri de fiel. Ses eſclaves avoient réſolu par un complot unanime d'égorger leurs maîtres & d'embraſer les habitations. L'impatience des plus malheureux anticipa le tems marqué pour le

maſſacre général. Trahis par eux-mêmes, ils ſe jetterent dans les montagnes d'où ils vomirent la terreur & le ravage. Les Anglois, dans l'impuiſſance de les réduire par l'épée, eurent recours au poignard & payerent des aſſaſſins. Les Negres, que nous avons vus ci-devant mériter l'indépendance, eurent l'horrible lâcheté de leur vendre le ſang de leurs freres, qui venoient chercher la liberté là où ils l'avoient eux-mêmes acquiſe. Les conjurés affoiblis reſterent dans leurs retraites & dans l'inaction juſqu'à ce que la déſertion eut renforcé leur Troupe & ranimé leur fureur. Mais contre toute la Colonie armée, que pouvoient-ils ? Battus, diſperſés, pris, leur partage fut la mort des braves, ou la conſomption de la miſere, ou le ſupplice des ſcélérats. Qu'on juge de la frayeur des Vainqueurs par leur atrocité. Ils condamnerent ceux de leurs priſonniers qu'ils accuſerent d'avoir tramé la conjuration à être brûlés par les feux de la Zone-Torride, ſuſpendus vifs à des gibets. Après avoir ſavouré le ſang de ces triſtes victimes, la tyrannie ordonna que les eſclaves ne pourroient ſortir de l'habitation où ils ſeroient aux fers, ſans être accompagnés d'un blanc ou munis d'une permiſſion par écrit ; qu'ils ſeroient fouettés publiquement, s'ils jouoient à quelque jeu que ce fût, &c. C'eſt ainſi que la violence invoquoit la violence, & qu'une Nation idolâtre du nom de liberté traitoit des hommes.

Si, dans ces circonſtances, le Pavillon François eut paru devant la Jamaïque, elle auroit infailliblement été ſoumiſe : mais la France ne pouvoit pas même ſecourir ſes propres Iſles. Il eſt étonnant que les Anglois euſſent abandonné la carriere qu'ils s'étoient ouverte dans cet Archipel par la priſe de la Guadeloupe. Ils y rentrerent, en 1761. La Dominique ſe ſoumit à eux le 6 Juin. Le 17 Janvier ſuivant, l'Amiral Rodney, Commandant une eſcadre de dix-huit Vaiſſeaux de ligne, débarqua dix-huit Bataillons aux ordres du Général Monckton, à la vue de la Capitale de la Martinique. Quelques combats aſſez vifs porterent ces Troupes ſur les hauteurs qui dominoient Port-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Royal. La place, à la veille d'être écraſée par un bombardement, capitula, le 9 Février, & le 13, la Colonie entiere ſe rendit. « On doit préſumer, dit avec beaucoup de vraiſemblance l'*Hiſtoire des établiſſemens des Européens*, que la proſpérité de la Guadeloupe, ſous la domination Angloiſe, influa beaucoup dans une réſolution qui pouvoit & devoit être plus tardive ». La Grenade & autres petites Iſles habitées par des François ne reſiſterent pas. S. Domingue reſtoit: le peuple de la Métropole s'efforçoit de ſe perſuader que les forces Britanniques échoueroient contre cette Iſle, & elle étoit ſans défenſe: les Anglois en avoient toujours ambitionné la conquête, quelque prix qu'elle pût coûter, & elle ne fut point attaquée.

Le théâtre de la guerre s'étoit aggrandi. M. Pitt, ſoit qu'il fût entraîné par la fortune & que ſa gloire perſonnelle ou ſon zele patriotique ne lui permît pas de ſe repoſer ſur la conquête d'un Empire, quand il pouvoit préparer la conquête d'un autre; ſoit qu'il reconnût la ſtérilité de ſes triomphes & qu'il ſe crût forcé d'acquérir de nouvelles ſources de richeſſes, pour ſe faire pardonner un jour par ſes compatriotes d'avoir épuiſé la leur; ſoit qu'il craignît la paix & qu'il lui parût infiniment plus facile de traiter avec l'ambition d'un peuple yvre de ſes ſuccès, qu'avec la furie de ce même peuple déſabuſé par le calme & par le ſentiment profond de ſes maux, M. Pitt avoit propoſé au Conſeil de Georges III, de rompre avec l'Eſpagne. Long-tems gouverné par lui & peut-être las de l'être, le Conſeil combattit ſon projet. Le Miniſtre juſqu'alors tout-puiſſant s'aigrit. Dès qu'il ceſſa de régner, il quitta ſa place. Lorſque M. Pitt eut renoncé au miniſtere, parce qu'on refuſoit de déclarer la guerre à l'Eſpagne, on déclara la guerre à l'Eſpagne, c'eſt-à-dire, à l'Amérique Eſpagnole.

Il n'y avoit qu'un grand coup à frapper pour que l'Angleterre ſe rendît maîtreſſe du Golfe du Mexique, du produit des Douannes de l'ennemi, des communications & du commerce du Continent. La conquête de l'Iſle de Cuba lui aſſuroit tous

ces avantages ; ce fut là le but auquel tendirent ſes efforts. Une flotte de dix-neuf vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, & d'environ cent cinquante bâtimens de tranſport, commandée par le célebre Amiral Pockock, porta, au mois de Juillet, quatorze mille hommes ſur la côte de la Havane. Il y avoit dans le Port douze vaiſſeaux de guerre, qui reſterent oiſifs pour groſſir le butin des vainqueurs. La Ville n'étoit pas en état de réſiſter ; la citadelle du Moro étoit toute hériſſée d'ouvrages effrayans : la priſe de la Ville auroit infailliblement déterminé la capitulation de la citadelle : mais le Général Anglois laiſſa la Havane pour aſſiéger le Moro. Cette place fut mal attaquée, elle fut encore plus mal défendue, enfin elle fut emportée par ſurpriſe, parce que les aſſiégés avoient négligé de mettre un ſoldat en ſentinelle ſur le bord d'un foſſé, pour obſerver les mouvemens de l'ennemi, logé ſur l'autre bord. Quelques jours après, c'eſt-à-dire, le 31 Août, la Havane capitula pour l'Iſle entiere. Les Anglois y trouverent pour environ deux millions ſterlings en argent ou en effets précieux, qu'il n'avoit tenu qu'aux Eſpagnols de tranſporter & d'enfouir dans l'intérieur du pays.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

L'Eſpagne eſt abattue par la crainte, la France par ſes pertes, l'Angleterre par ſes triomphes : la Paix ſe négocie.

L'Angleterre également victorieuſe au nord & au midi de l'Amérique, ſi elle ne pouvoit ſe flatter de conſerver toutes ſes conquêtes, ſembloit du moins avoir le choix par le droit de la victoire, de celles qui paroiſſoient mieux convenir à ſon génie, à ſon trafic, à ſes douanes, à ſes deſſeins, à ſes beſoins. Les Iſles offroient à ſes finances une reſſource, à ſes marchands un commerce depuis long-tems convoité ; à ſon ambition, des droits pour arrêter l'or du nouveau monde dans ſes canaux, & pour en envahir les ſources en tems opportun. En gardant le Continent ſubjugué, elle déchargeoit la France d'un domaine onéreux & pouſſoit en quelque ſorte hors de ſon Empire ſes Colonies ſeptentrionales, juſqu'alors contenues, ſous ſon pouvoir, par

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

une rivalité redoutable. Son choix tomba ſur ces dernieres conquêtes. Le miniſtere Anglois céda, dit-on, aux clameurs du peuple excitées par les plaintes ameres des Colons ſeptentrionaux, qui avoient ſouffert de la part des Sauvages des atrocités attribuées aux François par la frénéſie populaire; mais en cédant il ſe ménagea de grands avantages locaux, pour conſommer l'ouvrage qu'il paroiſſoit abandonner, ſi les forces naturelles de la Grande-Bretagne s'y prêtoient; les préliminaires de la paix furent ſignés à Fontainebleau le 3 Novembre.

Enfin, le traité définitif eſt conclu à Paris, le 10 Février 1763. La France cede à l'Angleterre en toute propriété le Canada, avec toutes ſes dépendances, ainſi que l'Iſle du Cap-Breton, & les autres Iſles, & côtes dans le Golfe & le fleuve S. Laurent, &c. On convient que les confins entre les Etats de S. M. T. C. & ceux de S. M. B. ſeront irrévocablement fixés par une ligne tirée au milieu du fleuve Miſſiſſipi, depuis ſa naiſſance juſqu'à la riviere d'Iberville, & des lacs Maurepas & Pontchartrain juſqu'à la mer. A cet effet, le Roi de France laiſſe en propriété à l'Angleterre tout ce qu'il poſſede & tout ce qu'il doit poſſéder ſur la rive gauche du Miſſiſſipi, à l'exception de la ville de la Nouvelle-Orléans, & de l'Iſle dans laquelle elle eſt ſituée. La navigation du fleuve ſera également libre aux ſujets des deux Puiſſances contractantes. Le Roi d'Eſpagne renonce, en faveur de la Grande-Bretagne, à la Floride, au Fort S. Auguſtin, à la baye de Penſacola, & à tout ce qu'il poſſédoit à l'Eſt & au Sud du Miſſiſſipi. Cette Puiſſance ſe déſiſte du droit que ſes Sujets prétendoient avoir de pêcher aux environs de l'Iſle de Terre-neuve. Les François conſervent la liberté de la pêche & de la ſécherie ſur une partie des côtes de cette Iſle, celle de la pêche dans le Golfe S. Laurent, à condition qu'ils ne l'exerceront qu'à la diſtance de trois lieues des côtes appartenantes à la Grande-Bretagne; enfin, celle de la pêche ſur les côtes de l'Iſle du Cap-Breton, hors dudit Golfe, pourvû qu'ils ſe tiennent à quinze lieues de l'Iſle. La France ob-

tient en propriété les Iſles de S. Pierre & de Miquelon, pour ſervir d'abri à ſes pêcheurs, ſans qu'elle y puiſſe élever des fortifications, y conſtruire d'autres bâtimens que pour la commodité de la pêche, & y entretenir plus de cinquante hommes pour la police.

Les fortifications élevées par les Anglois dans la Baye de Honduras & autres lieux du territoire d'Eſpagne en Amérique, ſeront détruites : mais S. M. C. ne permettra point que les Sujets de la Grande-Bretagne ou leurs ouvriers y ſoient inquiétés, quand ils couperont, chargeront & tranſporteront des bois de teinture ou de campêche. Ils ſeront libres d'y bâtir & occuper les maiſons & les magaſins néceſſaires.

Quand aux Iſles, la France cede & garantit à l'Angleterre, en toute propriété, les Iſles de la Grenade & des Grenadins. Il eſt réglé, à l'égard des Iſles neutres, que Saint-Vincent, la Dominique & Tabago, appartiendront aux Anglois, & que les François ſeront les maîtres de Sainte-Lucie.

A ces conditions, la Grande-Bretagne reſtitue aux deux autres Puiſſances le reſte de ſes conquêtes.

Cette guerre, allumée par les Anglois, a dévoré plus d'un million d'Européens, embraſé les quatre parties du monde, tari la fécondité territoriale des Métropoles, & conſumé par d'énormes anticipations l'aliment de leur puiſſance future. Quels avantages la Nation victorieuſe en a-t-elle recueillis ? Le célebre Miniſtre, M. de Gréenville, va nous en tracer le tableau ; nous en remarquerons les ombres.

La France n'a plus qu'une pêche précaire, cela eſt vrai : mais pour l'en fruſtrer, il faut une guerre, & l'Angleterre ne ſe relevera pas de ſes triomphes par la plus longue paix.

La Floride lui donne d'excellens havres d'où des vaiſſeaux de guerre intercepteront les navires ſortis de la Vera-Cruz, avant qu'ils aient pu toucher à la Havane. Mais ce pays eſt un déſert : ſes anciens habitans ont uſé de la liberté que le traité leur laiſſoit d'en ſortir, pour aller renforcer l'Iſle de Cu-

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

ba. Autour de cette province, les anciennes provinces angloiſes ſont dépeuplées: il faut que le Parlement jonche les terres de la Géorgie des richeſſes de la Métropole; il faut qu'on attire & ſoudoie des peuplades allemandes pour cultiver la Caroline, il faut que l'or & les hommes de l'Angleterre aillent animer & féconder la Floride elle-même; il faut que, pour prendre l'aſcendant ſur les Colonies Eſpagnoles, la Grande-Bretagne fortifie ſans ceſſe à ſes dépens l'Amérique ſeptentrionale contre elle-même. L'Eſpagne, par la ceſſion que la France lui a faite de la Nouvelle-Orléans, a couvert les deux Mexiques d'un nouveau boulevard; & ſi les anciens habitans de cette Ville ont été long-tems impatiens du nouveau joug, ils paroiſſent aujourd'hui ſoumis & tranquilles.

Des Iſles de Tabago & de la Grenade, les Anglois tiendront en échec les navires Eſpagnols frêtés pour Caraque & pour Carthagene: ou ſi ces navires, en allant contre le vent pour ne pas paſſer entre ces deux Iſles, échappent à la vigilance des vaiſſeaux croiſans dans ces parages, ils iront tomber au milieu des vaiſſeaux en ſtation à la Dominique. C'eſt-à-dire que les Anglois ont acquis des poſtes avantageux pour la guerre, & qu'en ce cas ils ſeront obligés d'entretenir trois eſcadres, l'une aux Iſles de Grenade & de Tabago, l'autre à la Dominique; la troiſieme à la côte de Floride, pour arrêter le commerce Eſpagnol. Seroient-ils bien redoutables, s'ils diviſoient ainſi leurs forces?

Dans quel état ces Iſles neutres ont-elles paſſé ſous leur domination? Les François qui les habitoient, ſe ſont en foule retirés avec leurs eſclaves à S. Martin, à Marie-Galande, à la Guadeloupe, & ſurtout à Sainte-Lucie. Une peuplade, envoyée par le miniſtere françois dans cette derniere Iſle, avoit péri, comme une autre peuplade portée à l'Iſle de Cayenne. Ce que la France n'a pu faſtueuſement exécuter, elle le tient de l'injuſtice ou de la dureté du Gouvernement Anglois dans les Iſles voiſines. Les Francois de S. Vincent, indignés de ſe voir réduits

duits à racheter le ſol qu'ils ont acquis par des peines incroyables, ſe refugient à Sainte-Lucie. Ils y ſont joints par des cultivateurs de la Grenade, munis des Capitaux qu'ils ont reçus pour prix de leurs anciennes plantations. De toutes parts, il y arrive de nouveaux Colons, & bientôt l'Iſle eſt diviſée en pluſieurs paroiſſes. En même-tems, des Anglois vont s'établir dans leurs nouvelles Iſles; pluſieurs d'entr'eux y trouvent leur tombeau, à Tabago ſur-tout. L'Adminiſtration, compoſée d'anciens & de nouveaux Colons, de François & d'Anglois, de Catholiques & d'Anglicans, n'eſt jamais en paix avec elle-même là où les anciens habitans ſont reſtés en force. Au milieu d'eux ſont des Caraïbes, enfans de la terre dont l'Europe diſpoſe, étonnés & couroucés de voir l'Europe diſpoſer de leur patrie malgré leur indépendance. On négocie avec eux, parce qu'il eſt facile d'abuſer de leur ſimplicité: on les enyvre pour obtenir à vil prix de leur yvreſſe les bonnes terres: mais rendus à la raiſon, ils réclament leurs droits par la force. S. Vincent étoit encore, il y a deux ans, le théâtre d'une ſanglante guerre: le reſſentiment des Caraïbes n'eſt qu'aſſoupi.

La Couronne a diviſé les friches de ces Iſles en différens lots, pour les vendre avant qu'elles euſſent aucune valeur; elle a vendu ces lots à des hommes qui n'avoient les moyens ni d'acheter ni de cultiver. Les marchands de la Métropole ont avancé des ſommes conſidérables à ces pauvres Colons; mais le produit de leurs défrichemens n'a pu leur ſuffire, & pour s'acquitter envers la Couronne, & pour payer l'intérêt & le capital de leurs dettes, & pour maintenir leur culture. Plongés dans une extrême détreſſe, réduits à l'impuiſſance de continuer leurs entrepriſes, privés de toute reſſource du côté des Marchands regnicoles épuiſés & précipités les uns ſur les autres dans le diſcrédit par des banqueroutes, le Parlement a balancé s'il leur accorderoit la permiſſion d'emprunter de l'argent des étrangers: celui qu'ils ont déja payé à la Couronne, elle ne l'a pas reçu, de vaines formalités l'ont abſorbé. Peu ſatisfaite

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

de ne retirer des Iſles cédées qu'un droit montant à 17,000 liv. elle a tenté d'aſſujettir la Grenade à un droit nouveau ; les habitans ont réclamé les loix & la juſtice, & le Roi a été condamné au banc du Roi. (Nov. 1774).

Les Anglois de la Jamaïque ont relevé les comptoirs qu'ils avoient eu autrefois ſur la Baye de Honduras. Avec leur commerce de bois de campêche, leur trafic clandeſtin a fait de grands progrès. Ses établiſſemens dans la Floride & ſur la Péninſule d'Yucatan, autoriſent les vaiſſeaux interlopes à parcourir impunément le Golfe du Mexique, où il leur eſt facile de tromper la vigilance des gardes-côtes, & de ſe juſtifier par des expéditions légales pour les Colonies Britanniques. Enfin, pour ranimer le commerce de la Jamaïque avec l'Amérique Eſpagnole, tombé à 300, 000 piaſtres, le Parlement a rendu ſon port franc, & les bâtimens Eſpagnols y ſont arrivés en foule. Cependant cette Iſle eſt demeurée fort loin de ſon ancienne proſpérité. Si ſa culture s'eſt accrue, ce n'eſt que parce que la conſommation du ſucre a prodigieuſement augmenté tant en Europe qu'en Amérique. Lorſque le Parlement, après avoir anéanti ſes indigoteries par un droit de trois ſchel. 6 den. ſur une livre d'indigo valant dix ſchel. & enſuite réduit à quatre par la concurrence françoiſe, a voulu les relever, & par la ſuppreſſion de ce droit & par une gratification de ſix ſchel. ſur chaque livre d'indigo, les Jamaïcains, pour gagner la gratification, ont tiré cette drogue de S. Domingue, & ce négoce frauduleux a été porté juſqu'à cent mille liv. ſterl. par an : ces Inſulaires ne ſont que des facteurs, & non des commerçans. Enfin, le commerce frauduleux des Anglois de l'Amérique a-t-il relevé le commerce des marchands de la Métropole ?

Que les Anglois ſoient, par leurs nouvelles ceſſions, à portée d'envahir les Iſles françoiſes, le commerce Eſpagnol, la pêche entiere de la morue, &c. eſt-ce là tout le fruit qu'ils ont recueilli de la guerre la plus brillante ? C'eſt le ſeul, M. de Gréenville en convient ; & cette guerre a dévaſté le territoire de la

Grande-Bretagne, ruiné ſon commerce, renverſé ſes manufactures, banni une partie de ſon peuple, naturaliſé la diſette dans ſon ſein, & étouffé la proſpérité de pluſieurs ſiecles ſous le poids immenſe d'une dette portée à près de cent cinquante millions de livres ſterl. L'Empire Anglois s'eſt aggrandi, & l'Angleterre s'eſt écroulée. Ainſi donc ſes triomphes n'ont fait qu'enfler ſes eſpérances; & ſon impuiſſance, produite par ces triomphes, rend ces eſpérances folles: qu'elle tente de les réaliſer, qu'elle y parvienne même, elle eſt anéantie.

Quels événémens nous préſente encore l'Amérique depuis la derniere paix? ce qu'on a vu dans tous le cours de cette Hiſtoire, de nouvelles recherches de mers & de terres, de nouveaux ſujets de défiance & de guerre avec les Puiſſances, de nouveaux efforts des eſclaves pour recouvrer les droits de l'humanité, de nouveaux traits ou de férocité ou de vengeance de la part des vrais Américains contre l'étranger, de nouvelles tentatives de l'Europe pour aſſervir de plus en plus l'Amérique: mais auſſi l'on a vu ce qu'on n'avoit pas vu auparavant, l'Amérique commencer à diſputer à l'Europe ſa liberté.

A peine la paix eſt-elle conclue, que la France & l'Angleterre cherchent un Monde nouveau; la France pour ſe conſoler de ſes pertes, l'Angleterre pour envahir, par ce Monde nouveau, le commerce de tout le Monde connu.

Dès le mois de Février 1764, M. de Bougainville avoit fait, pour la France, un établiſſement aux Iſles Malouines, à 51 d. 30 m. de latitude auſtrale, 61 d. 50 m. de longitude occidentale, méridien de Paris. L'Eſpagne revendique ces Iſles comme une dépendance de l'Amérique méridionale; ſon droit eſt reconnu par la France: l'établiſſement lui eſt livré en 1767; elle rembourſe ſix cens mille livres qu'il avoit coûté. Dès 1766, les Anglois peuploient les environs du port de la Croiſade, ſous le nom de port d'Egmont, dans ces mêmes Iſles qu'ils appelloient Iſles Falkland. Les Eſpagnols du continent vont détruire leur ouvrage. Le peuple anglois ſonne le tocſin; mais les

DE LA CONQUÊTE DE L'AMERIQUE ET DE SES SUITES.

Cours négocient. Enfin l'Angleterre eſt remiſe en poſſeſſion de ſon établiſſement, & le droit reſte en litige.

Les Anglois n'avoient mis le pied dans cette terre, que pour tourner plus facilement autour de l'Amérique. Le Commodore Byron, qui, parti des Dunes en 1764, avoit fait ſur ces Iſles la cérémonie, par laquelle les Puiſſances européennes prétendent, & ne ſauroient croire acquérir la ſouveraineté d'un pays, s'étoit enſuite enfoncé dans le détroit de Magellan, d'où il avoit couru les mers du ſud, des Indes, de l'Afrique, &c. juſqu'au mois de Mai 1766. Deux mois après ſon retour, le Capitaine Wallis prend la même route ſur le vaiſſeau le *Delphin*; & au mois de Mai 1767, il a fait le tour du monde. Le Capitaine Carteret, ſon compagnon, ne regagne l'Angleterre avec le vaiſſeau *Swallow* qu'au mois de Juin 1769. M. de Bougainville, après avoir remis les Iſles Malouines aux Eſpagnols, parcourt la même carriere, dans laquelle il rencontre ce Capitaine anglois, & entre le 16 Mars de la même année à S. Malo, avec la frégate la *Boudeuſe*, n'ayant perdu que ſept hommes pendant deux ans & quatre mois de navigation. M. de la Giraudais, qui l'accompagnoit ſur la frégate *l'Etoile*, arrive en France le 14 Avril; les maladies ne lui avoient enlevé que deux hommes. Le Capitaine Cooke, ſorti de Plymouth le 25 Août 1768 ſur l'*Endeavour*, avec MM. Bancks & Solander, Sçavans illuſtres, meſure également l'enceinte de toute la terre connue, & mouille enfin aux Dunes le 13 Juillet 1771. Son repos eſt employé aux préparatifs d'un nouveau voyage; il ſe remet en mer en 1773, & il eſt encore à débrouiller le labyrinthe du monde auſtral. M. de Kerguelen, Officier françois, eſt allé, dans deux voyages différens, reconnoître quelques terres de cet immenſe dédale, mais par une autre voie, par le cap de Bonne-Eſpérance.

Ainſi donc les voyages autour du monde, ces entrepriſes ſi merveilleuſes avant ces derniers temps, ne ſont preſque plus que des expéditions ordinaires. Le détail des travaux & des dé-

couvertes de ces navigateurs n'appartient point à cette Hiſtoire ; mais leur objet ne lui eſt point étranger. S'ils reculent les bornes de la terre, c'eſt ſans perdre de vue l'Amérique. Si le flambeau des ſciences prend dans leurs mains un éclat nouveau, il éclaire & guide l'ambition ; l'ambition ſe cache derriere la curioſité ſçavante & la bienfaiſance générale. Avec les nouvelles Iſles de la mer du ſud, Otahiti, la Nouvelle-Zélande, &c. l'Angleterre peut entourer l'Amérique occidentale de vaiſſeaux & de forts, couper le commerce de Manille avec ces contrées, & prendre dans le ſud ſur l'Amérique eſpagnole autant d'avantage qu'elle en a dans le nord. Déjà elle a tenté de s'établir aux environs des Philippines, & ſans doute ſes efforts ne ſe bornent point là. Quelques couleurs qu'on donne à ces entrepriſes, jamais ſyſtême d'invaſion & de conquête ne s'eſt plus clairement manifeſté avant l'exécution. Quoi qu'il en ſoit, l'Eſpagne eſt avertie.

Les expéditions vers le pôle annoncent & ſecondent les mêmes vues. La mer du ſud eſt en quelque ſorte aujourd'hui toute ouverte au midi ; les Anglois travaillent à ſe l'ouvrir par le nord. On a publié à Londres qu'il s'étoit trouvé dans les papiers du Capitaine Coats une carte détaillée d'un paſſage au nord-oueſt pour aller au détroit d'Anian qui conduit à la Chine. On a prétendu qu'en 1769, le Capitaine Cluny avoit donné à ſes amis des indices d'un paſſage, mais que des raiſons d'intérêt avoient enſeveli dans les ténébres ces connoiſſances géographiques. On a rapporté quelques autres tentatives qui multiplieroient les probabilités & faciliteroient le ſuccès, ſi elles étoient authentiques. Un vaiſſeau de l'Amérique angloiſe a dernierement ſuivi les routes déjà frayées, juſqu'à ce qu'il ait été arrêté par des barrieres inſurmontables. Au mois de Juin 1773, par ordre de l'Amirauté, le Capitaine Philipps a conduit deux vaiſſeaux dans la même mer ſans pouvoir approcher du pôle plus près de ſept degrés. Engagé dans les glaces à la hauteur de 80 degrés 37 minutes, il a été contraint de revenir ſur ſes pas le 6 Août.

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

Le deſſein n'eſt point abandonné. Le ſçavant M. Engel, qui du fond de la Suiſſe a débrouillé ce cahos, s'occupe encore à l'éclairer d'un nouveau jour pour ſervir l'empreſſement de deux puiſſances de l'Europe. Si les Anglois réuſſiſſent, ils ſeront libres de s'établir dans la Californie ſeptentrionale; rien ne les empêchera de s'emparer de toute la contrée, du nouveau-Mexique, des mines dont on annonça la découverte il y a quelques années, & de toutes les voies qui menent à la conquête entiere de l'Amérique ſeptentrionale.

Peut-être leur opiniâtreté à chercher le paſſage au nord-oueſt retardera-t-elle leurs ſuccès. C'eſt par le nord-eſt que M. Engel trace la route, ſur les pas des Ruſſes. Cette Nation renouvelle de tems en tems ſes recherches ſur la mer glaciale. En 1765, des Députés de deux compagnies marchandes établies, l'une à Kamtſchatka, l'autre à l'embouchure de la riviere de Kolyma, viennent annoncer à la Cour de Peterſbourg que ceux de Kolyma, après avoir doublé le Cap Schalaginski à 74 degrés de latitude, ſont deſcendus vers le ſud par le détroit qui ſépare la Sibérie de l'Amérique, ſur des Iſles, au 64 degré de latitude, où ils ont établi un commerce de belles pelleteries avec les habitans; & que ceux du Kamtſchatka, ayant fait route au nord, ont rencontré les premiers dans ces Iſles, & que pour la commodité de leur commerce, ils ont établi un entrepôt à l'Iſle de Berehing. Le chemin eſt donc ouvert depuis le Cap nord en Norvége juſqu'au Kamtſchatka. Perſonne n'ignore que du Kamtſchatka au Japon, il eſt libre. Sur le rapport de ces Députés, la Cour prend la réſolution de pouſſer les découvertes, & elle envoye le Lieutenant-Colonel Blenner avec des Géographes pour faire, en ſortant de l'Anadir, une expédition vers ces parages. La Ruſſie commence à élever, d'Europe en Amérique, un pont de communication, appuyé ſur des Iſles qu'elle fortifie & peuple. Mais des révolutions arrêtent cet ouvrage. S'il eſt repris aujourd'hui que la paix permet à cet Empire d'étendre tranquillement ſes déſerts, il ne lui ſera pas difficile de trouver

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

les communications, de s'en emparer, de lier enſemble l'Amérique, l'Europe & l'Aſie, & de tenir le nord dans ſes mains. Placée à l'extrêmité de la terre, la Ruſſie deviendra le centre du commerce de l'Univers. Par l'Amérique, elle peut changer le ſyſtême politique de l'Europe, ſi elle atteint à la domination de la mer du ſud, ſi elle favoriſe l'indépendance des Colonies angloiſes, ſi elle veut profiter par l'horreur des armes des avantages de ſa poſition.

La liberté de l'Amérique ſeroit ſans doute l'ouvrage & le plus glorieux & le plus utile auquel elle pût concourir. Le ſentiment ne s'en éteint jamais même dans l'ame de ces eſclaves que l'on condamne à être pendus & brulés s'ils levent la main ſur un Blanc, ſur un Blanc qui leur déchire les entrailles (comme dans les Iſles Danoiſes). Sans ceſſe nouveaux complots de leur part pour égorger leurs tyrans. Les ſeuls Quakers de la Penſylvanie oſent être humains & juſtes; ils ſe lavent d'un crime, ils donnent la liberté à leurs eſclaves, & leur exemple eſt oublié. Dans la Guianne hollandoiſe, peu s'en faut que la vengeance des Negres ne ſoit aſſouvie. En 1763, un troupeau noir de la Barbiche repouſſe les Blancs juſques dans des retranchemens où ils attendent en allarmes les ſecours de l'Europe. Des Anglois de la Barbade, intéreſſés à leurs plantations, ſe hâtent de les ſoutenir; la négociation les délivre en écartant les Negres des bois. Mais dans ces bois même, dans les forêts d'Anca & de Sarmace, couve à jamais le feu qui doit conſumer les Colonies de Surinam. Dix ans après que ce danger a été diſſipé, les Noirs indépendans, les Indiens ſauvages, les eſclaves portent la flamme aux quatre coins de la Guiane hollandoiſe. La Compagnie de Surinam, avec les puiſſans ſecours de la République, parvient à peine à ſauver les ruines de ſes établiſſemens. D'années en années, les Colonies angloiſes voient les frontieres intérieures de leurs Domaines arroſés de ſang par différentes Tribus ſauvages, toujours indomptables, toujours indiſciplinables. Les braves Indiens du Chili viennent encore d'ébranler, à l'extrêmité mé-

DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ET DE SES SUITES.

ridionale de l'Amérique, la domination eſpagnole juſques dans ſes fondemens. Quelques-uns de ces Sauvages fugitifs paſſent dans le Breſil, & jettent une pomme de diſcorde entre les Eſpagnols & les Portugais, toujours animés les uns contre les autres & par l'incertitude des limites & par le commerce frauduleux. Un nuage enveloppe aujourd'hui les deux Cours & leurs deſſeins.

Une plus grande querelle fixe aujourd'hui l'attention de l'Europe : c'eſt celle de la Grande-Bretagne avec ſes Colonies ſeptentrionales. Trop puiſſantes pour ne pas défendre leur liberté, trop éclairées pour ne pas ſçavoir la défendre, elles réſiſtent aux efforts que la métropole fait, elles échappent aux piéges qu'elle leur tend pour les aſſervir ſous la tyrannie qui rend toutes les libertés & tous les droits vains, la tyrannie de la fiſcalité. Depuis qu'à côté d'elles & derriere elles, il n'y a plus de Colonies françoiſes, depuis que tout eſt anglois, du Golfe du Mexique à la Baie d'Hudſon, depuis que le génie britannique y régne ſeul, elles ſe ſont rapidement élevées à la plus haute proſpérité par leurs travaux productifs que la ſcience a dirigé, que l'induſtrie a multipliés, que le commerce a ſoutenus. Libres de porter directement des grains, des farines, du riz, des légumes, du poiſſon ſalé, des bois à une partie de l'Europe, leur agriculture eſt devenue aſſez floriſſante pour ſauver l'Europe de la diſette; le Canada même, juſqu'alors infertile, a verſé des bleds dans les Ports de France. Du ſein de leurs riches campagnes, eſt ſortie une étonnante population. A peine il s'eſt écoulé dix années, & leurs familles montent de deux millions à trois millions d'hommes : l'Europe les augmente, la grande-Bretagne ſur-tout, la grande-Bretagne, dans l'impuiſſance de nourrir les enfans de ſon propre territoire, les laiſſe aller par peuplades entieres ſe réunir à leurs freres Américains dans le ſein de l'abondance. Autant que leurs cultures ſont fréquentes, autant elles ſont variées : leur ſol ſe prête à tout. Vers le midi, ils tentent de naturaliſer l'indigo & autres productions des Iſles

&

& ils réuſſiſſent ; ſous la direction de M. de Saint Pierre, de Bordeaux, la *nouvelle-Bordeaux* forme un excellent vignoble où les plans de Madere, d'Eſpagne, de Champagne, de Bourgogne, croiſſent à côté les uns des autres. Le Parlement britannique, pour ſe décharger des tributs qu'elle paye aux étrangers, à lui-même excité par des gratifications cette culture, ainſi que l'éducation des vers à ſoie, & autres productions ſecondaires. Les manufactures & les fabriques ſe ſont élevées coup ſur coup, ſur-tout lorſque le commerce entre la Métropole & l'Amérique a été interrompu, & que les ouvriers de la Métropole, affamés par cette ſuſpenſion, ont été obligés d'aller chercher du pain ſur une terre moins ingrate. Les ſciences économiques ont fait de grands progrès dans ces contrées ; l'Imprimerie les a répandues, & elles contribuent autant à la liberté de l'Amérique qu'à ſon opulence.

Depuis la paix, l'Angleterre, hors d'état de ſe relever par ſes propres forces, a deux fois eſſayé de s'appuyer ſur l'Amérique pour ſortir du gouffre dans lequel ſon ambition, ſes guerres, ſes victoires & ſa dette l'ont plongée. Deux fois elle a tenté d'ouvrir arbitrairement les veines de la richeſſe de l'Amérique pour en remplir ſon tréſor. En 1766, ſes deſſeins ont éclaté par l'acte du timbre & autres bills burſaux. Les Américains lui ont oppoſé la réſiſtance, non de la révolte, mais de la liberté. Ils ont prétendu, comme Anglois, ne pouvoir être taxés que par leurs propres repréſentans : le Parlement a jugé qu'il avoit le droit de les taxer comme repréſentant de la Nation. Réunis dans la convention de n'avoir point de commerce avec la métropole, les Américains ſe laiſſent diviſer par les artifices du Miniſtere : le commerce reprend ſon ancien cours ; les actes ſubſiſtent, mais ils reſtent ſans exécution. La fiſcalité ſemble oublier l'Amérique, & ſe tourne vers la Compagnie des Indes. Cette Compagnie, qui poſſede un vaſte & riche Empire, s'écroule : ſous prétexte de l'étayer, le Parlement met une partie de ſes revenus à la diſpoſition du Miniſtere. Reſſource foible,

De la conquête de l'Amérique et de ses suites.

éloignée, vaine ! il faut en chercher une nouvelle : on la trouve dans l'impoſition d'un droit ſur le thé de la Compagnie débité en Amérique. Lorſque ce thé, chargé d'un droit, arrive devant Boſton, des habitans le jettent à la mer. Le Parlement ordonne que le port de cette ville ſoit bloqué, & qu'on n'y laiſſe entrer que des ſubſiſtances. L'Amérique ſe réunit pour la défenſe de ſes droits. Pendant qu'un congrès des députés des différentes Colonies délibere à Philadelphie ſur les réſolutions qu'il convient de prendre dans ces conjonctures critiques pour l'intérêt commun, le Général Gage raſſemble autour de Boſton les forces de terre & de mer pour agir ſuivant ces réſolutions & les démarches des Colons. De part & d'autre on eſt prêt à ſe défendre. Un acte d'hoſtilité, & la guerre commence, & l'Amérique eſt eſclave ou libre ; eſclave pour un inſtant, libre à jamais.

L'apologie des Américains eſt renfermée dans les moyens ſuivans.

Les Américains ne réclament que les libertés & les droits qui leur ſont aſſurés par la conſtitution & par leurs chartes. Les chartes n'ont pas dû les tromper, la conſtitution n'a pas pu les tromper.

Ils ſe ſont expatriés en vertu d'un contrat : comme ils ont rempli les conditions qu'il leur impoſoit, on doit remplir à leur égard celles qu'il impoſe à l'autorité tutélaire.

Ces droits & libertés ne ſont pas de pures faveurs, ils les ont acquis par des travaux, des périls & des ſacrifices ſans nombre. S'ils pouvoient leur être ôtés, ce ne pourroit être que pour les plus grands des crimes.

Ils ſont en poſſeſſion de ces droits & de ces libertés ; quel titre a-t-on acquis pour les en dépouiller ?

Ils ont contribué de toutes leurs forces à étendre l'empire de la métropole : ſi elle poſſede cette partie de l'Amérique, elle la leur doit.

Toutes les fois que la Couronne leur a demandé des ſubſides, ils ſe ſont taxés avec autant de généroſité que de promptitude. Que veut-on donc ? Les opprimer, les aſſervir.

La taxation interne eſt économique ; la taxation externe eſt ruineuſe. L'impôt qu'il faut lever avec des flottes & des armées reſſemble à ces tributs qu'exigent les brigands.

Jamais ils n'ont refuſé la préférence aux manufactures de la Grande-Bretagne ; ils ont même patiemment ſouffert le monopole des marchands regnicoles. On veut reſtraindre leurs libertés, ils ont le droit de les étendre.

Ils connoiſſent leurs droits, ils ſont en état de les défendre ; ils y ſont réſolus.

La violence exercée contr'eux détruira ou l'empire ou le commerce de la métropole.

Quand la métropole aura ravagé leurs établiſſemens, elle aura ravagé ſes domaines.

Si elle parvient à les aſſujettir, parviendra-t-elle à les tenir aſſujettis ?

Aujourd'hui ou demain, la guerre commencera. Si la métropole triomphe, la guerre recommencera. A la fin l'Amérique angloiſe ſera libre, & ſa liberté ſera bientôt celle de l'Amérique entiere.

Fin de l'Hiſtoire de l'Amérique.

Faute à corriger en attendant l'Errata.

Page 84, *ligne* 15 ; *au lieu de ces mots* : l'homme n'engendre qu'un enfant, & la femme fait l'homme.

Liſez : l'homme n'engendre qu'un enfant & la terre fait l'homme.

TABLE
DES
MATIERES PRINCIPALES
Contenues dans ce cinquieme Volume.

A

ACADIE conquiſe par les Anglois, 691.
Accuſation atroce, 216.... Intentée contre le protecteur des Indiens, 433.
Actions de la Compagnie des Indes, leur hauſſe prodigieuſe, 780; empreſſement à les acquérir, 781; leur diſcrédit, 789.
Agiotage général en Europe, 805.
Agriculture honorée au Pérou, 136-57..... Ruinée par le fameux Colbert, 540-41.
Amérique: par qui & comment peuplée, 18, 19, 20.
Anologie des langues, 26, 27, 175-76.
Anecdote intéreſſante, 707, 708, 709.
Anthropophagie: ſon origine, 12.
Apologue, 242.
Architecture des Mexicains 127.... Des Péruviens, 165-66-67.
Arrêt injuſte, 339.
Arrêts d'inquiſition & de ſpoliation, 788-89.
Artifices de Law, 758-79.
Arts des Mexicains, 127.... Des Péruviens, 170.
Aſſaſſinats, 360, 593.
Aſſiente des Negres donnée aux Anglois, 720-21.
Aſtronomie des Mexicains, 115-18-19.... Des Péruviens, 157-58.
Avantages méconnus, 701-27-28.
Avarice inſatiable, 390-91.
Avanture touchante, 385-86.

B

BILLETS de banque, 775.
Billets de l'Etat 748-49.
Blafards, ne ſont point une race particuliere, 25.
Boucaniers, *voyez* Flibuſtiers.
Butin immenſe, 356-

C

CAFÉ apporté de Surinan à Cayenne, 793.
Californie: comment & par qui ſoumiſe, 673-74-75.
Canada opprimé par la Métropole, 631.
Cérémonies religieuſes des Mexicans, 113.
Chanſon péruvienne, 173-74.
Charité fraternelle, 597.
Chronologie des Mexicains, 120.
Code de Lock, 552.... De Penn, 598.
Colbert: ſon miniſtere, 538-39; ruine l'Agriculture, 540-41; fait perdre à la France le Commerce de Portugal, 704.
Commerce des Anglois & des Fran-

çois dans l'Amérique ſeptentrionale, 694-95.... Des François dans l'Amérique Eſpagnole, 697...., des Anglois en Portugal, 704.

Compagnie des Indes Occidentales, 537.... De Guinée, 583.... De Saint-Domingue, 663; révoquée, 669.... De l'Aſſiente, 683.... Des Mers du Sud, 712.... D'Occident. 749.... Des Indes, 771.

Confeſſion & *Communion* des Péruviens, 160.

Conformité prétendue, entre le culte des Américains & le culte de la vraie Religion, 10.

Conquête du Mexique, 271-72-75-85-89-90-93-94-97-99, 300-01-05-06.... Du Pérou, 320-21-22-31-34-96.

Contradictions hiſtoriques, 279.

Corruption des Tribunaux au Mexique, 107.

Couleur des Negres: comment expliquée, 22, 23, 24.... Des Américains, 25.

Couvade, (faire la) 6, 7.

Croix trouvées en Amérique, 9.

Cruautés des Eſpagnols, 212-13-16-37, 372.

D

Découverte de l'Amérique conteſtée à Colomb, 198.... N'appartient qu'à lui 199, 200-01-04-05; autres, 206-11-28, 311-10-17-25-26-47-49-53..... De l'or funeſte aux plantations.

Découvertes alimentaires, 62, 63.

Départemens inſtitués, 238-43.

Dépenſe folle, 742.

Déprédations horribles, 107, 108.

Déſeſpoir affreux, 404.

Deſpotiſme de Montezuma, 103.... Des Incas, 135.

Détroit de Magellan découvert, 316.... De le Maire, 478-79.

Dettes énormes de l'Angleterre, 711-12.... De la France, 748.

Diamans du Bréſil, 439, 701.

Dieux du Mexique, 114-15.

Digreſſion intéreſſante, 132; autre ſur la conquête de l'Amérique, 186-87-88; autre ſur le miniſtere de Colbert, 538-36; autre ſur le Syſtême de Law, 748-49-50.

Diſcours d'un Cacique, 211.... D'un Miſſionnaire 253; autre 333; autre d'un Inca, 339; autre de Pizarre, 381; autre d'un Chef de Sauvages, 633-34.

Diſtribution des travaux au Pérou, 154-55.

Diviſions au Paraguay, 433.

Dogme d'une vie future chez les Mexicains, 111.

Droit des gens violé, 476-77.

E

Edit pour la Création de la Compagnie d'Occident, 749-50-51; autre de 1719. 771.

Éducation mexicaine, 123... Des Incas, 150-51.

Efforts généreux des Eſpagnols & des François en Amérique, en faveur de Philippe V, 696.

Encouragemens donnés aux Colonies françoiſes, démontrés nuls, 625-29.

Enthouſiaſme des François pour les actions, 753.

Eſclavage des Américains, 243-55.

Eſkimaux, peuple nain: où ſe trouvent, 27.

Établiſſement des François au Bréſil, 399, 400.... Dans la Floride, 406.... Au Canada, 459.... Des Anglois à Terre-Neuve, 432.... Dans la Virginie, 433-39.... Des Jéſuites au Paraguay, 463.

État du Pérou à l'arrivée des Eſpagnols, 331..... De délabrement des Iſles Françoiſes, 661-62.

Étymologies bizarres, 16, 17.

Expéditions fameuſes, 425-36-37.... Malheureuſes, 655; autres mémorables, 657-58-59-92.

Expoſition du Syſtême des *Recherches Philoſophiques*, 42, 43, 44, &c.

Extrêmités, où ſont réduits les Eſpagnols à S. Domingue, 211.... Les François au Bréſil, 407.

F

FABLES hiſtoriques, 94, 95; 443-48.

Faits remarquables, 20.

Fanatiſme & ſes fureurs, 551-32, 647-48-49.

Femmes Américaines attachées aux Eſpagnols, 181.

Férocité & libertinage, 733.

Fertilité des Terres en Amérique, 69, 70, 71, 72.

Fête militaire, 267.

Fêtes des Péruviens, 157-58.

Feu de joie ſingulier, 605.

Filles de joie envoyées à Saint-Domingue, 549.

Flêches empoiſonnées, 249.

Flibuſtiers: leur origine, 497, 531-32, leurs mœurs, 438-99, 561, leurs uſages, 562; leurs exploits, & leurs fureurs, 564-65-66-67-68-69-70-71-72-73-74, 600, 601.... Pillent la ville de Guayaquil, 614; fin de leur Hiſtoire, 715-16-17.

Fontaine de Jouvence, 255.

France équinoxiale, 525.

François mépriſés des Sauvages du Canada, 638.

Funérailles des Mexicains, 126.

G

GENEROSITE' d'un Capitaine Eſpagnol, 213..... D'une Princeſſe Indienne, 461.... Réciproque, 642.

Georgie (fondation de la nouvelle) 823.

Gouvernement Mexicain, 99, 100, 101...., Péruvien, 140-41-42..... Jéſuitique, 463-64-65-66-67..... Des Anglois & des François en Amérique, 692-93.

Guerre ſanglante au Canada, 641-42-44-45-46-47-51.

H

HEROISME d'un Sauvage, 642

Hiſtoire mexicaine, 95, 96, 97.... Péruvienne, 135-36-37.

I

JAMAIQUE découverte par Chriſtophe Colomb, 211.

Jéſuites établis au Paraguay, 463-64-65-71, 510.

Impôts & prohibitions, 625.

Imprudence de la Cour d'Eſpagne, 369.... De Pizarre, 379.

Induſtrie des Américains, 64, 65.

Injuſtice criante, 232..... Reconnue, 233.

Inſenſibilité des Américains démentie, 86, 87.

Iſle Eſpagnole, aujourd'hui St Domingue, découverte, 206.

Jubilé des Mexicains, 117.

Jugement ſingulier, 527.

Juſtification de Chriſtophe Colomb & ſon Eloge, 241-42.

L

LACHETE' des Américains démentie, 87, 88, 89.

Langues interprêtées, 16, 17.... Meres, 26, 27.

Légiſlation ſanguinaire, 551.

Lettres-Patentes portant réglement pour le commerce des Colonies françoiſes, 759.

Liberté reſtreinte, 764-65.

Loi particuliere de la Nature, 85.

Loix du Mexique, 106-25-29-30-31.... Du Pérou, 141-43. *Voyez* Code.

Loteries, 793.

M

MAIZ: abondance & bonté de cette graine alimentaire, 77.

Manioc: racine vénéneu e dont les Américains font leur pain, 65.

Mariages des Mexicains, 124.

Maſſacre des François à la Floride;

416.... A la Louiſiane, 812-13-18-19.

Menſonge puni de mort au Mexique, 131.

Mines d'or très-riches, 818-19.

Miniſtere déſaſtreux, 538-39.

Miracles prétendus, 419.

Monopole funeſte aux Colonies, 623-31-32, 746, 801.

N

NOURRICES ſexagénaires, 83.

Nouveau-Danemarck, 481.

Nouvelle-Angleterre, 483.

Nouvelle-France, 406.

Nouvelle-Géorgie, 823.

Nouvelle-Jerſey, 513.

Nouvelle-Orléans, 797.

Nouvelle-Yorck, 803.

O

ORIGINE de la ſociété au Mexique, 116.... Au Pérou, 138.

P

PAPIERS préférés à l'or & à l'argent 753.

Parallele de l'Amérique & de l'Europe, 80.

Patagons, Géans : où ſe trouvent, 27, 29 ; preuves de leur exiſtence, *ibid.* 30, 31, 32.

Peine de mort n'appartient point à l'homme, 131-32.

Peinture des Mexicains, 95.

Penſylvanie, par qui fondée, 595 ; ſa proſpérité, 597.

Perfidie atroce, 635 : autre, 691.

Perſonnages : Lafitau cité, 3, 4 ; Hawkins, 4 ; Grotius, *ibid.* de Hoorn, 5, 171 ; M. Boulanger, 6 ; M. de Paw, *ibid.* le P. le Clerc, 9, 518 ; Kirker, *ibid.* le P. Touron, 10, l'Eſcarbot, 11, 758 ; Court de Gebelin, 16 ; M. de la Condamine, 17, 571, Antermoni, 19 ; Charlevoix, 20 ; Frezier, 25, 37 ; M. de Buffon, 78 ; M. Franklin, 90, 91 ; Gemelli Carreri, 96 ; Veſpuce, 181 ; Godin des Odonnais, 358 ; Pretty, 435 ; M. Halley, 441 ; Raleig, 446 ; d'Acuna, 509 ; Guillaume Pen, 595 ; Guillaume Fox, *ibid.* Le Rat, brave Sauvage, 635-39 ; la Potherie cité, 636 ; M. Colbert, 704 ; La Barbinais, 729 ; Johnſon, 734 ; Alberoni, 736-37-38 ; Antoine Crozat, 744-45 ; Law, 747 ; Dupratz cité, 755 ; M. Dupont, 774-78 ; M. de Forbonnais, 781, &c.

Philadelphie, ville des Freres, 597.

Pirates & leurs excès, 251.

Plaiſanterie d'un Roi de France, 307 : autres d'un Capitaine eſpagnol, 384.

Plantes vénéneuſes de l'Amérique, 76, 77.... Bienfaiſantes, *ibid.*

Poiſons du nouveau Monde, 250.

Politique des Empereurs Mexicains, 103.

Population, fauſſe regle de fécondité, 84.

Portrait de Pizarre, 382.... De Carvajal, *ibid.* 383.

Pratiques religieuſes des Mexicains, 121.

Privileges accordés aux Anglois, 721-24-25.... A la Compagnie des Indes, 809.

Procès entre un Commandant eſpagnol & les Jeſuites du Paraguay, 836-37.

Productions des Iſles en proie au monopole, 626-27.

Profit immenſe, 732.

Projet fameux d'un Evêque eſpagnol, 260-61.

Prophétie d'un Inca, 144 : autres, 184.

Propriété inconnue au Pérou, 154-55.

Q

QUADRUPEDES de l'Amérique plus petits que les nôtres, 79.

Quakers. *Voyez* Trembleurs.

Qualités des Mexicains, 131.

Queſtion abſurde, 183.

Quipos des Péruviens, 176-77.

34224

R

Rapports & conformités, 113. *Recherches* frivoles, 255..... Sçavantes, 832.

Récit intéreſſant, 707.

Réfutation d'un raiſonnement de M. de Paw, 13, 14 : autre d'un ſentiment du même Auteur, 30, 33. 36 : autre de la dégradation de l'eſpece humaine en Amérique, 42, 44, 60, 62, 64.

Religion des Mexicains, 110-11.

Repréſailles cruelles, 418.

Révoltes & conſpirations, 222-23 68, 360-70-76-92-93, 730-31.

Révolution monétaire en Europe, 397-98.

Richeſſes immenſes, 336.... Des Eſpagnols recueillies par les François, 703..... Des Portugais recueillies par les Anglois, 704.

Roue ſéculaire du Mexique, 114.

Ruſe de commerce, 732.

S

Sacrifices humains des Mexicains, 121-22.

Sang-froid ſingulier, 383-84.

Sentimens des Anciens ſur l'exiſtence du nouveau Monde, 1, 2, 3.

Serment d'un Dieu : ce que c'eſt, 104.

Servitude des Mexicains, 107..., Des Péruviens, 135.

Siege de Port-Royal levé, 688.

Singularités fabuleuſes, 22.

Syſtême extravagant, 2, 3, 4.... Des Recherches philoſophiques, 42, 43, 44, 45, 46, &c..... Politique, 736.... De Law, 748-49-50 -51.

Situation affligeante du Canada, 743-44.

Sol de l'Amérique fertile, 69, 70, 71.

Spectacle raviſſant, 597 : autre barbare, 648-49.

Stupidité des Américains vengée, 67.

Superſtitions, 121-22.

Supplice d'un des Conquérans du Pérou, 382.... Du fameux Carvajal, 384.... Du dernier Roi du Pérou.... Affreux, 636.

Surpriſe des Américains à la vue des chevaux & armes des Eſpagnols, 215-66.

T

Tabac : le premier qui apprit aux Anglois l'uſage de cette plante fut décapité, 450.

Tolérance établie à la Caroline, 552.

Tontine : ſon origine, 591.

Tradition fabuleuſe, 97.

Trahiſon horrible, 333.

Traité de commerce, 682-83 : autre, 720-21.

Tremblement de terre, 630.

Trembleurs : Sectaires en Angleterre, 595 : cherchent un aſyle en Amérique, 596 : comment reçus des Sauvages, 597.

Tyrannie effroyable, 107.

V

Venerienne (Peſte) : ſon origine, 221.

Vengeance cruelle, 257, 637.

Vérole petite & groſſe : leurs ravages, 259.

Vexations en Californie, 676.

Uſages & Coutumes des Américains, 5, 6, 7, 9, 11.... Des Mexicains, 122-23-24-25-26.

Fin de la Table des Matieres du cinquieme Volume.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 16 Janvier 1775.

De l'Imprimerie de Cailleau, rue Saint Severin.

E 570
R 853 n
v. 5